21277/C

Mr. J. R. Jones.
Solicitor
St Benet Chambers.
Fenchurch St E.C.

EX BIBLIOTHECA

CAR. I. TABORIS.

ORIGINE

DE

TOUS LES CULTES.

ORIGINE

DE TOUS LES CULTES,

OU

RELIGION UNIVERSELLE.

PAR DUPUIS, CITOYEN FRANÇOIS.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez H. AGASSE, rue des Poitevins.

L'AN III. DE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ORIGINE
DE TOUS LES CULTES,
OU,
RELIGION UNIVERSELLE.

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE SIXIEME.

Bacchus ou le Soleil.

LE culte de Bacchus ne fut pas moins répandu, ni son nom moins fameux par toute la terre, que celui d'Hercule; ce Dieu fut également l'objet de chants poétiques. On montroit en Orient les colonnes de Bacchus & d'Hercule, & Alexandre étoit jaloux de pousser aussi loin qu'eux ses conquêtes. (1) Depuis les contrées les plus occidentales de l'océan & l'embouchure de la Loire, (2) jusqu'aux rives de l'Oxus, du Gange & de l'Indus, l'univers est plein de sa gloire. Les Arabes errans au milieu de leurs sables arides, invoquent Bacchus. (3) Il bâtit Scythopolis (4) en Syrie, Nysa dans l'Inde; il éleva des autels dans le Sogdiane, (5) au lieu où Hercule & Sémiramis, dit-on, en élevèrent. Le premier il triompha des Indiens. (6) Les Tyriens le revendiquent, comme leur appartenant ainsi qu'Hercule. Ceux-ci le font naître en Assyrie, (7) ceux-là en Lybie et sur les bords même de l'Océan. (8) Les Phrygiens l'honoroient sous le nom de Sabazius. (9) Son nom étoit connu sur les rives du Tigre. (10) Les rapprochemens que nous avons déjà faits plusieurs fois de l'Osiris Egyptien et du Bacchus Grec, d'après les traits communs de leur histoire, d'après la ressemblance des attributs, et sur-tout d'après les traditions anciennes, qui attestent que c'est absolument le même Dieu Soleil (*a*) honoré sous les mêmes rapports, mais sous des noms différens et avec quelques différences dans les formes du culte et dans les légendes, ont déjà dû frapper le lecteur et lui faire attendre l'histoire de Bacchus, comme formant le complément de celle d'Osiris, ou comme une nouvelle broderie du même fond physique et astronomique. Nous allons donc analyser cette histoire et en comparer les tableaux avec ceux qu'offre le ciel et avec la marche du Dieu Soleil, durant chaque révolu-

(1) Solin p. 47. Eusth. ad Diony. Perieg. v. 623.—747.—1153.
(2) Strabon, l. 4. p. 198. Eusth. ad Diony. Perieg. v. 566.
(3) Herod. l. 3. c. 3.
(4) Solin. p 109.
(5) Idem. p. 124.
(6) Idem. p. 127.
(7) Philostr. l. 2. c. 4.
(8) Diod. l. 3.
(9) Step. Byz. v. Saboi.
(10) Eusth. ad Diony. v. 977.

tion, après que nous aurons d'abord bien établi son identité avec Osiris, et avec le Soleil, (*b*) ce qui est la même chose.

Hérodote père de l'histoire, qui voyagea en Egypte, et qui recueillit les traditions religieuses de ce pays, qu'il compare souvent avec celles des Grecs, (1) nous dit que l'Osiris des Egyptiens est la même divinité que les Grecs adorent sous le nom de Bacchus, et cela de l'aveu des Egyptiens eux mêmes, de qui les Grecs empruntèrent la plupart de leurs Dieux. Hérodote développe assez au long cette filiation de culte, (2) par le rapprochement du cérémonial des Phallephores ou des fêtes de la génération, qui se célébroient en Égypte en l'honneur d'Osiris, et en Grèce en l'honneur de Bacchus. Il prétend que ce fut Mélampus, (3) qui apporta d'Egypte en Grèce ce culte priapique et qui fit le premier connoître aux Grecs le nom de Bacchus, ses sacrifices et le cérémonial religieux de ce culte; et principalement la pompe Jthyphallique, dans laquelle on portoit en cérémonie l'organe viril de la génération. Il pense que Mélampus étoit un sage, qui avoit été formé à l'école des Egyptiens et qui avoit communiqué aux Grecs les institutions religieuses de ces peuples, et sur-tout les cérémonies, qui se pratiquoient chez eux en l'honneur de Bacchus, à quelques légères différences près. Il est frappé de la ressemblance qu'il a trouvée dans le cérémonial des deux peuples; entre le culte d'Osiris et celui de Bacchus, et il ne croit pas qu'elle soit un accord fortuit et un jeu pur du hazard: un des deux peuples a copié l'autre. Or les copistes ne peuvent être que ceux chez qui ce cérémonial est moderne, comme il l'étoit chez les Grecs, tandis que le culte d'Osiris remontoit chez les Egyptiens à une très-haute antiquité. D'ailleurs Hérodote convient, que presque tous les noms des Divinités Grecques étoient venus de l'Egypte en Grèce. (4) Le fameux Osiris des Egyptiens devint Bacchus chez les Grecs, et il conserva dans ce pays le nom qu'il avoit chez les Ethiopiens et les Arabes, (5) peuples voisins de l'Egypte, chez lesquels le culte de Bacchus étoit depuis long-temps établi. Cet historien répète encore ailleurs (6) en parlant d'Osiris, qu'il est le même Dieu que les Grecs appellent Bacchus, et que le culte de Bacchus chez les Egyptiens remonte à une antiquité fort reculée et date de bien des siècles avant l'âge où l'on fait naître le Bacchus fils de Sémelé. (7) Il est persuadé, que les Grecs ayant reçu fort tard les noms et le culte de certaines divinités, entr'autres celui de Bacchus, ils ont fixé l'époque de leur naissance au siècle où pour la première fois ils en eurent connoissance: (8) aussi le Rhéteur Aristide en fait-il un Dieu très-ancien et très-nouveau. (9)

Diodore de Sicile (10) rapporte le sentiment des Egyptiens sur le Bacchus des Grecs, ou sur le prétendu fils de Sémélé, que Jupiter enleva à la terre et fit monter aux cieux au milieu des feux de la foudre. (11) Ils regardent, dit-il, comme des imposteurs ceux qui assurent qu'Osiris ou Bacchus étoit né à Thèbes en Bœotie, des amours de Jupiter et de Sémélé. C'est un mensonge officieux d'Orphée, qui ayant été initié aux mystères de ce Dieu en Egypte, transporta ce culte en Bœotie, et pour flatter les Thébains, fit croire que ce Dieu étoit né chez eux autrefois. (*c*) Le peuple, que partout l'on trompe aisé-

(1) Hérod. l. 2. c. 42 — 145.
(2) Ibid. c. 48.
(3) Ibid. c. 49.
(4) Ibid. c. 4. — c. 50.
(5) Hérod. l. 3. c. 8 — 94.
(6) Hérod. l. 2. c. 144.
(7) Ibid. c. 145.
(8) Ibid. c. 52 — c. 146.
(9) Arist. Reth. orat. 4.
(10) Diod. l. 1. c. 14. p. 26.
(11) Aristid. Reth. or. 47

ment, jaloux d'ailleurs qu'on pensât que le nouveau Dieu étoit Grec, s'empressa de recevoir ses initiations. Voici ce qui fournit un prétexte à Orphée, suivant eux, (1) de transporter en Grèce le berceau de Bacchus et l'origine de ses mystères.

Cadmus, fondateur de la Thébes de Bœotie, étoit né à Thébes (*d*) en Egypte, continue Diodore, et entr'autres enfans, dit-on, il eut pour fille Sémélé. Cette jeune princesse, ayant eu commerce avec quelqu'homme, devint mère et accoucha au bout de sept mois d'un enfant, qui avoit une parfaite ressemblance avec Osiris, et tous les traits sous lesquels les Egyptiens peignent ce Dieu. L'enfant ne vécut pas, et Cadmus fit enduire son corps d'une couche d'or, et institua en son honneur des sacrifices, comme si c'eût été une incarnation d'Osiris, qui sous cette forme s'étoit montré aux mortels. Il publia que Jupiter en étoit le père; tant par honneur pour Osiris, que pour sauver la réputation de sa fille. (*e*) C'est là disent les prêtres Egyptiens, ce qui a donné lieu aux Grecs de publier, que Sémélé, fille de Cadmus, étoit accouchée d'Osiris, qu'elle avoit eu de Jupiter.

Dans la suite des temps, Orphée qui par les charmes de la poésie, par l'établissement des mystères et par sa doctrine théologique, avoit acquis une grande renommée chez les Grecs, fut reçu avec beaucoup d'empressement par les Thébains et obtint chez eux les honneurs les plus distingués. Comme il avoit été initié aux mystères de l'Egypte et instruit à l'école des sages de ce pays, il rapporta à des siècles très-postérieurs à celui d'Osiris la naissance de cet ancien Dieu de l'Egypte; et pour flatter les Thébains de Grece, il y rajeunit le Dieu et ses mystères, enseignant aux initiés, que le Dieu qu'ils adoroient étoit fils de Cadmus et de Sémélé. Ceux-ci, partie par ignorance, partie par estime pour Orphée, dont ils n'osoient suspecter la bonne foi, et sur-tout par la vanité qui les portoit à accréditer une opinion, qui faisoit de Bacchus un Grec, ne balancèrent pas à accueillir cette institution et à propager cette doctrine religieuse.

Les mythologues et les poëtes sont venus à l'appui de cette tradition, l'ont accréditée sur les théâtres; et ont fini par tromper la postérité, au point qu'il ne lui a plus resté aucun doute sur la certitude de cette histoire controuvée. C'est ainsi que les Grecs se sont appropriés, disent toujours les Egyptiens, les autres héros et les autres Dieux, que révéroit bien des siècles avant eux l'Egypte. C'est ainsi qu'ils ont fait naître chez eux Hercule, quoique Hercule soit une Divinité Egyptienne, dont le culte étoit établi à Thébes en Egypte, bien des siècles avant la naissance du prétendu fils d'Alcmêne. Ils se sont pareillement appropriés Persée, qui autrefois avoit été fameux en Egypte. Ainsi ils ont transporté à Argos, sous le nom d'Io, l'Isis Egyptienne. (2) Cette assertion des prêtres de l'Egypte, sur l'origine du culte des Grecs, copistes des Egyptiens, nous paroît vraie et sans replique; quoique nous n'admettions pas le conte qu'ils font sur Sémélé fille de Cadmus, ni l'existence historique qu'ils donnent à ce prétendu prince et à sa fille, comme nous le dirons bientôt.

Mais nous pensons, comme eux, que la religion des Grecs a emprunté ses Divinités en grande partie des Egyptiens, et que souvent ceux-ci sont les auteurs des idées théologiques répandues dans la Grece, dont les sages se formèrent à l'école des savans de l'Egypte. Nous pensons en particulier de Bacchus, qu'il est, (3) comme le dit très-bien Diodore, le même être Divin

(1) Diod. Ibid. p. 27.
(2) Ibid. p. 29.
(3) Diod. l. 1. c. 60. p. 96.

qui fut honoré sous le nom d'Osiris, de Sérapis, de Pluton ou de Jupiter, et même de Pan. En effet ces Divinités bien analysées, comme nous le verrons, se réduisent à des formes variées du même Dieu soleil, envisagé sous des rapports différens, rapports tirés de la différence de son action, de la différence des époques de son mouvement annuel, ou enfin des formes astronomiques des constellations, qui fixoient ces époques du temps, que mesure le Soleil à chaque révolution, considéré dans les différens siècles. Nyse en Arabie (1) étoit la patrie de Bacchus, ou passoit pour être le lieu dans lequel il fut mis en dépôt après sa naissance; aussi prit-il de là le surnom de Dionysos ou de Dieu de Nyse. Là étoit cette fameuse colonne d'Osiris et l'inscription dont nous avons parlé plus haut.

Diodore pense qu'Orphée, (2) qui voyagea en Egypte, apporta de ce pays la plupart des rits religieux, qui se trouvent chez les Grecs, & principalement les orgies ou les fêtes en l'honneur de Bacchus, ainsi que toute la fable des Enfers. Il s'appuie de la ressemblance parfaite, qui existoit entre les cérémonies religieuses du culte d'Osiris & d'Isis en Egypte, & celles de Bacchus & de Cérès en Grèce; de manière à n'y trouver d'autre différence, que celle des noms. Il en tire sur-tout une preuve, de la consécration du Phallus dans les mystères d'Osiris et de Bacchus (3). Il dit, en parlant de ces deux Divinités qui dans la réalité n'en sont qu'une seule, qu'elles sont ce soleil (4) qu'Agamemnon invoque dans Homère, et qu'il dit, tout voir, tout entendre, et porter ses regards sur toute la Nature; ce soleil, qu'Eumolpe dans ses chants en l'honneur de Bacchus, appelle l'astre lumineux, qui verse le feu à l'aide de ses mille rayons; ce soleil enfin, qu'Orphée nomme Phanès le luisant, et Bacchus; Dieu dont les images sont couvertes d'une peau de daim mouchetée, pour désigner le ciel semé d'astres, qui lui sert de manteau (5).

Toutes ces idées ont été adoptées par Plutarque, comme nous avons déjà eu occasion de l'observer dans notre chapitre sur Osiris. Cet auteur dans son traité d'Isis, où il convient qu'Osiris est le soleil, reconnoît aussi plusieurs fois l'identité d'Osiris et de Bacchus. Il insiste sur-tout sur cette ressemblance, dans l'endroit où il dit à la prêtresse à qui il adresse son traité : « Qui doit savoir mieux » que vous, ô Clea (6), vous qui » par votre naissance êtes consacrée » au culte d'Osiris, en qualité de pre» mière prêtresse des Thyades de » Delphes, qu'Osiris et Bacchus sont » la même divinité. S'il faut apporter » des preuves, pour convaincre les au» tres de cette vérité, supprimons à la » bonne heure les détails secrets, qu'il » n'est pas permis de révéler, mais » disons tout haut, ce qui se pra» tique publiquement. Dans la céré» monie des funérailles d'Apis, lors» qu'on le transporte dans la barque » au lieu où il doit être enterré, ne » retrouve-t-on pas tout le cérémo» nial des mystères de Bacchus. Les » prêtres ne s'enveloppent-ils pas de » peaux de daims, ne prennent-ils » pas à la main le thyrse, et ne » poussent-ils pas ces hurlemens, que » font entendre ceux, qui pénétrés » des fureurs de Bacchus célèbrent » ses orgies » ? C'est pour cette raison, que la plupart des Grecs donnent à Bacchus les formes du taureau, c'est-à-dire, celles que les Egyptiens donnoient à Osiris, dont Apis ou le bœuf

(1) Diod. l. 1, c. 16, p. 31.
(2) Diod. l. 1, c. 60, p. 107.
(3) Diod. l. 4, c. 147, p. 247.
(4) Diod. l. 1, c. 14, p. 26.
(5) Diod. l. 1, c. 7, p. 14—15.
(6) Plut. de Iside p. 364.

sacré, suivant Plutarque lui-même, étoit l'image. « Les femmes Eléenes (1), » continue notre auteur, dans les » prières qu'elles adressent à Bacchus, » ne prient-elles pas ce Dieu de des- » cendre des cieux avec les graces, » et de poser sur la terre son pied » de bœuf ». On faisoit Bacchus, comme Osiris, le dieu du labourage et des semailles (2), ou le dieu des opérations agricoles, qui ont lieu au lever des Pléiades, groupe d'étoiles placé sur ce même taureau céleste, dont Bacchus prend la forme. Aux approches de l'hyver, on célébroit une fête en son honneur en Arcadie, et l'on conduisoit en pompe à son temple un taureau choisi dans tout un vaste troupeau (3). Nous avons vu en Egypte une cérémonie pratiquée au moment de la mort d'Osiris en automne, au lever des Pléiades, dans laquelle on portoit un bœuf d'or voilé d'un crêpe noir. On trouve dans les monumens de l'antiquité le taureau connu sous le nom de taureau Dionysiaque. Il est représenté agenouillé comme celui des sphères, et il a près de lui un thyrse orné de pampres. La plupart des Poëtes (4) l'appellent le dieu aux cornes d'or, ou dont le front est armé de cornes; tel il est peint par Horace (5) et par Ovide (6). J'ai vu un vase antique, dont étoit possesseur d'Orsay, sur lequel Bacchus étoit représenté avec sept filles. Il avoit la tête, les pieds et la queue d'un bœuf, et des formes assez semblables à celles du minotaure, fils de la Pléiade Pasiphaé placée sur le taureau, sur ce taureau dont cette fille avoit été amoureuse. Chez les Argiens, peuple qui adoroit la lune, soit Io, soit Isis, sous le symbole du signe céleste, dans lequel cette déesse a son exaltation, on disoit que Bacchus étoit Bovigène, ou né d'un bœuf. Io chez ces peuples avoit eu sous sa forme de vache un fils appelé *Epaphus*, qu'Hérodote (7) dit être le même qu'Apis, ou que le dieu bœuf, image vivante d'Osiris, suivant Plutarque (8) et du taureau céleste, suivant Lucien (9). Ainsi Epaphus, Apis, Bacchus, Osiris avoient tous la forme du signe équinoxial, dans lequel avoit été transportée Io, ou Isis, et dans lequel le soleil et la lune s'unissoient à l'équinoxe du printemps. C'est ainsi que les formes du culte des Argiens et des Egyptiens se lient entre elles et avec le zodiaque, ainsi qu'avec les deux grands astres qui impriment le mouvement de génération à la terre et aux eaux du Nil, sous le signe équinoxial, qui étoit autrefois le taureau. Aussi les Argiens, qui appeloient le dieu Bacchus fils de bœuf, l'évoquoient du fonds des eaux au son de leurs trompettes, qu'ils cachoient dans les feuillages de leurs thyrses (10).

Si on en croit Plutarque, la fable tragique sur la mort de Bacchus mis en pièces par les Titans, et qui, comme Christ, prit le nom de Sauveur (11) et toutes les cérémonies mystérieuses de la nuit, (12) qu'on appeloit parfaite, dans laquelle on retraçoit cette mort de Bacchus, s'accordoient entièrement avec les mystères de la passion d'Osiris mis à mort, descendu aux enfers et ressuscité, et avec toutes les cérémonies qui se faisoient au tombeau de l'époux d'Isis. On montroit en plusieurs lieux d'Egypte des tombeaux d'Osiris, comme on montroit à Delphes en Grèce celui où furent déposés les restes de Bacchus, et auprès duquel les initiés célébroient

(1) Plut. quæst. græc. p. 299.
(2) Plut. Ibid.
(3) Paus. Arcad. v. 252.
(4) Orphée poë. Græc. p. 508 et Nicand. Alexi.
(5) Horac. l. 2, od. 16. v. 30.
(6) Ovid. Sapho. v. 24.
(7) Hérodot. Euterpe c. v.
(8) De Iside. p. 362.
(9) Lucian. p. 986.
(10) Plut. de Iside. p. 364.
(11) Pausan. Corinth. p. 74.—79.
(12) Hérodot. l. 2. c. 171.

en secret leurs mystères dans le temple même d'Apollon, lorsque les Thyades sollicitoient le réveil de Bacchus Lycnitès (1).

Le pin, arbre consacré au dieu soleil adoré sous le nom d'Atys en Phrygie, l'étoit aussi à Bacchus, et cela parce que Bacchus, dit Plutarque (2), presidoit à l'élément humide, qui est le principe de toute végétation, suivant l'observation du même Plutarque (3) et d'après l'autorité de Pindare, qu'il cite. En effet, Bacchus présidoit à la verdure et à la fleur des arbres; et on lui sacrifioit à ce titre en Grèce sous le nom de Bacchus Phloius (4). Bacchus et Cérès sont unis par un culte commun. Les cultivateurs appellent l'une *Anesidore*, et voient dans Bacchus le dieu qui fait fructifier les arbres, et enrichit l'automne de fruits (5). Les Eumolpides le proclamoient surveillant de la nourriture des hommes. (6) Théon (7) nous dit que les Anciens unirent le culte de Bacchus à celui de Cérès, pour consacrer par cette union énigmatique la faculté féconde du principe humide, et Plutarque (8) dit que Bacchus et Neptune présidoient au principe humide et génitale. De là l'épithète de *Phytalimus* donnée à Neptune et de *Dentrités* à Bacchus. Porphyre (9) voit aussi en lui le principe de la sève qui se développe dans les plantes. Les fêtes anciennes de Bacchus étoient simples, dit Plutarque (10), et gaies. On y portoit une cruche de vin, une branche de vigne; on conduisoit un bouc. Venoit ensuite un homme avec une corbeille pleine de figues, et à la fin du cortège on portoit en pompe le Phallus. J'observerai que le signe céleste de la chèvre Amalthée, mère de Bacchus, annonçoit l'époque du printemps et la régénération de toutes choses. Car au printemps, dit le même Plutarque (11), souffle le vent ou air doux, qui porte la fécondité et règne cette heureuse température si propre à la génération : l'herbe alors est imprégnée de rosée. C'étoit au printemps que l'on célébroit la fête de Bacchus près de Gythium en Laconie (12). Aussi lui donnoit-on en Bœotie l'épithète d'*Endendros*, qui exprime ses rapports avec la végétation des plantes et des arbres (13). C'étoit aussi celle que donnoient à leur Jupiter les Rhodiens adorateurs du soleil. C'étoit à ce titre de dieu, qui formoit le principe humide de la végétation, qu'il fut censé donner le vin et les raisins, sur-tout sous la forme qu'il prend en automne, dans son union au serpent d'Ophiuchus. Au printemps, sous l'emblême du bœuf, il faisoit monter la sève, et en automne, sous celle du serpent, il donnoit les fruits, après avoir passé sa conjonction avec le Bootès, Icare, qui cultiva la vigne et donna le vin aux habitans des campagnes. Il portoit alors sa coupe placée au ciel sous le Bootès. Mais au printemps il étoit caractérisé par le symbole le mieux prononcé de la virilité. C'est alors qu'il sortoit des enfers, et qu'il fabriquoit en bois de figuier ce membre viril si célèbre dans son aventure avec *Prosumnus*, qui lui avoit servi de guide en descendant aux enfers, où comme Hercule il avoit vu le Styx, Cerbère et les Furies (14). Alors se célébroient les fêtes Itythallyques. Lucien, dans son traité de la déesse de Syrie, donne pour preuves du passage de Bacchus dans ce pays, lors-

(1) Ibid. p. 365.
(2) Plut. Symp. l. 5, p. 675.
(3) Plut. de Iside. p. 365.
(4) Plut. Symp l. 5, p. 683.
(5) l. 9, p. 745.
(6) Aristid. orat. 4.
(7) Théon p. 217.
(8) Plut. Symposiac. l. 5, probl. 3, p. 675
(9) Euseb. præp. Ev. l. 3, c. 11.
(10) Plut. de Capidit. Divit. p. 526.
(11) Plut de amore prolis. p. 493.
(12) Paus. lacon. p. 105.
(13) Hesych. voc. ενδ.
(14) Arnob. l. 2, p. 89.

qu'il s'avança vers l'Ethiopie, les figures de Priape placées à la porte des temples, qu'on disoit qu'il y avoit bâtis (1). Il invoque à cette occasion l'usage où étoient les Grecs de consacrer à Bacchus ces figures Priapiques. Cette conformité des Phallephores de Bacchus (*f*) et des Pammylies d'Osiris (2) sert à Plutarque, comme à Diodore et à Hérodote, de confirmation à l'opinion, qui fait d'Osiris et de Bacchus la même divinité. La consécration du lierre, qui leur est commun à tous deux et le surnom de *plante d'Osiris*, (3)que le lierre porte en Egypte, forme encore une nouvelle preuve. Il y joint l'autorité de certains auteurs, tels que Mnaseas, qui unissent ensemble et sous un même titre, Epaphus ou Apis, Bacchus, Osiris, et Særapis; ou tels qu'Anticleis, qui donne à Isis Bacchus pour époux. Cette multiplicité de noms, qui se confondent dans la divinité unique du soleil, est confirmée par Martianus Capella, (4)dans son hymne au soleil, où il dit que Bacchus est le soleil, le même dieu qu'ailleurs on adore sous une foule de noms différens. Il est Osiris à Memphis, Sérapis sur les rives du Nil; ailleurs, Apollon, &c. Les vers d'Ausone sur Bacchus (5) attestent également, qu'il étoit le même que l'Osiris des Egyptiens, l'Adonis des Arabes voisins de la Phénicie (*g*). Plutarque (6) dit formellement, qu'Adonis et Bacchus sont la même divinité, et que la ressemblance de ce qui se pratique dans les mystères de ces deux divinités en est la preuve : or Adonis est le soleil.

Macrobe sur-tout s'est occupé à prouver, que le nom de Bacchus étoit un des noms variés, qu'on avoit donnés à la divinité unique du soleil (7). Il cite à l'appui de son assertion les vers d'Orphée, ou ceux qu'on attribuoit à cet ancien chef de l'établissement des mystères de Bacchus en Grèce. Dans un de ces vers Orphée dit : « Le soleil que nous appellons » Bacchus ». Un autre vers plus composé exprime l'unité du soleil, sous les noms variés de Jupiter, de Pluton et de Bacchus. Il donne pour témoignage de cette doctrine les réponses d'Apollon, ou celles de l'oracle de Claros, qui appelle encore le même dieu soleil d'un autre nom. Il le nomme *Iaω*, qui n'est qu'une dénomination différente du même soleil, et qui ne lui est applicable, que pendant une des saisons de l'année. Car ce dieu varie ses noms avec les saisons, dit l'oracle. « Je suis Særapis » ou Pluton en hyver, le soleil en » été, Jupiter au printemps, et Iaω » à la fin de l'automne ». Ce nom d'Iaω étoit commun au soleil et à Bacchus, comme l'a fait voir Cornelius Labeon, qui suivant Macrobe, developpa le sens de cet oracle, et la force de ce nom et de cette divinité, dans un traité intitulé : « De l'oracle » d'Apollon de Claros ». Le rhéteur Aristide (8) dit aussi, que plusieurs prétendoient que Jupiter et Bacchus étoient une même divinité; et nous ferons bientôt voir dans notre article Amnion, que l'une et l'autre divinité ne diffèrent que par les formes. Macrobe cite encore une suite de vers attribués à Orphée, et tirés des chants sacrés sur Bacchus, dans lesquels ce mystagogue peignoit ce dieu sous des traits et sous un costume, qui ne peuvent convenir qu'au soleil. « Il s'environne » de rayons, et s'enveloppe du man» teau moucheté qui imite la voûte » azurée, parsemée d'étoiles. Il prend » les noms de Phanés et de Diony-

(1) Lucian de Deâ Syri. p. 887.
(2) Plut. de Isid. p. 355.
(3) Plut. de Isid. p. 365.
(4) Marti c. 11 de Nuptiis philolog. hym. in sol.
(5) Auson. Epig. 29.
(6) Plut. Symp. l. 4. p. 671.
(7) Macrobe Sat. l. 1, c. 18, p. 257.
(8) Arist. Reth. orat. 4.

» sos ou de Bacchus, et d'autres » dénominations variées, que lui » donnent les hommes. Il est le pre- » mier dieu qui se montra avec la » lumière, et s'avança sous le nom » de Bacchus dans la vaste carrière » de l'olympe, changeant ses déno- » minations et ses formes avec le temps » et les saisons (1) ». En effet, dit Macrobe (2), on représenta sous quatre formes différentes Bacchus, dans les quatre principales divisions de l'année, c'est-à-dire, aux quatre saisons, où la durée du jour et les faces de la terre changent et semblent le plus contraster durant chaque révolution annuelle. On le peignit d'abord sous les traits de l'enfance, ensuite sous ceux d'un jeune homme, puis sous ceux de l'homme fait (*h*); et enfin sous ceux du vieillard. Ces différences d'âges, qu'on donne à ses images dans les quatre saisons, expriment, dit Macrobe, les variations du dieu soleil et du jour, qu'il engendre. C'est un enfant au solstice d'hyver; un jeune homme au printemps. Il est dans toute sa force en été, et il tombe dans la décrépitude pendant l'automne. Nous aurons occasion de rappeller ailleurs ce précieux passage de Macrobe, et d'en faire usage, quand nous parlerons de l'enfance du dieu soleil des Chrétiens, ou de Christ qui naît au solstice d'hyver.

Macrobe invoque le témoignage d'Aristote, (3) dans son traité de théologie, où ce philosophe assure, que Bacchus et le Soleil ne font qu'une même divinité; vérité qu'il établissoit par une foule de preuves. Entre autres preuves, Aristote citoit ce qui se passoit en Thrace dans le sanctuaire de Bacchus, où se rendent les oracles de ce Dieu, à peu près de la même manière que ceux d'Apollon où du Soleil à Claros. Il citoit aussi l'usage où l'on étoit à Lacédémone de se couronner de lierre dans les fêtes d'Apollon, comme on le fait par-tout dans les fêtes de Bacchus, à qui le lierre est spécialement consacré. Sa statue étoit cachée en partie dans les feuilles de laurier et de lierre à Phigalie. (4) Macrobe apportoit encore l'exemple de l'oracle de Delphe et de l'antre mystique de Bacchus mis sous l'invocation du même dieu Soleil ou d'Apollon, à qui est consacré le Parnasse, et où se trouvent réunis ces deux monumens religieux; de sorte qu'on sacrifie sur la même montagne à cette divinité, sous les noms de Bacchus et d'Apollon. Bacchus, comme Apis et comme Apollon, avoit ses oracles, et on lui attribuoit la science de la divination. (5) Les peuplades Thraces, qui avoient conservé leur liberté sur la cîme de leurs montagnes, adoroient ce Dieu et faisoient respecter son oracle. (6) Il avoit aussi ses devins et ses prophètes. Est-ce là le caractère d'un héros, ou celui de la divinité, qui présidoit à la divination? Macrobe accumulant toujours les preuves de son assertion, cite l'autorité de Varron, de Granius Flaccus et sur-tout celles d'Euripide et d'Eschyle. C'est sur le Parnasse, montagne consacrée à Apollon, que tous les deux ans l'on célébroit les bacchanales, et que l'opinion vulgaire faisoit errer fréquemment les Satyres, compagnons de Bacchus. Afin qu'on ne croie pas, ajoute Macrobe, que c'étoit deux divinités différentes que l'on honoroit sur cette même montagne, le même Euripide, dans un de ses vers, désigne, sous le double nom de Bacchus et d'Apollon, le Dieu qui tient la lyre et qui chérit le laurier; ce qui ne permet pas de douter, qu'il ne fasse de Bacchus et d'Apollon ou du Soleil, absolument la même divinité. Arnobe (7)

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 18, p. 249.
(2) Macrob. Sat. Ibid. p. 249.
(3) Macrobe Ibid. p. 247.
(4) Pausan. Arcad. p. 270.
(5) Plutarche Sympos. l. 7. prob. 10.
(6) Herod. l. 7, c. 111.
(7) Arnob. l. 3, p. 119.

dit

dit que les anciens ne faisoient d'Apollon, de Bacchus et du Soleil qu'une seule et même divinité. La ville de Rhode, (1) consacrée au Soleil, avoit élevé un superbe temple à Bacchus. Epaminondas et les Thébains unissoient Bacchus à Apollon Ismenien, dans leur culte. (2) Les statues et les temples de Bacchus sont fréquemment unies à celles de Diane sœur d'Apollon. (3) On trouvoit à Olympie l'autel d'Apollon Pythien avec celui de Bacchus. (4) Les Thyades venoient d'Athènes tous les ans sur le Parnasse se réunir aux femmes de Delphes, pour célébrer les orgies de Bacchus. (5) En sortant de l'enceinte du temple de Delphes, on trouvoit une superbe statue de ce Dieu. (6) Aux voûtes du temple on voyoit Diane, Apollon et les Muses, le coucher du Soleil, Bacchus et ses Thyades; (7) aussi Plutarque nous dit-il (8) que Bacchus a autant de droit à Delphes, qu'Apollon. Il nous les peint tous deux, comme deux formes différentes de la divinité unique, qui préside au monde. L'un, Apollon toujours jeune, exprime la pureté de la substance lumineuse; l'autre, prend toutes les formes, et se distribue dans la matière élémentaire, dans l'air, dans l'eau, dans la terre, dans les plantes, dans les animaux, et en général dans tout ce qui est sujet aux changemens, qui résultent des diverses organisations qui s'opèrent dans la matière. L'un est ami de la régularité, de l'ordre et de l'harmonie constante du monde; l'autre partage les mouvemens tumultueux et les agitations de la matière sublunaire. Aussi on invoque Apollon, disoient les théologiens, dans tous les temps où règne l'ordre dans la température des saisons; mais au commencement de l'hyver, alors on invoque Bacchus. Ces dogmes théologiques appartiennent à la partie mystérieuse du culte de ces deux divinités, suivant Macrobe. Car, ajoute ce savant, (9) il y avoit un dogme secret des mystères, qui consistoit à croire qu'Apollon et Bacchus étoient le même Dieu soleil, considéré dans ses rapports avec la partie supérieure du monde et la partie inférieure. Ceci signifie, non pas comme l'a cru Macrobe, l'hémisphère diurne et l'hémisphère nocturne, mais la partie supérieure du monde, qui est séparée de la partie inférieure par le cercle de la lune, lequel est sur les confins de l'immortel et du mortel, de l'empire de la lumière et de celui des ténèbres. En effet, le soleil considéré sous le rapport simple d'astre lumineux, qui brille dans l'Olympe et qui répand sa lumière dans les sept corps planétaires, enfin comme dieu du jour, voilà ce que l'on doit entendre par Apollon. Mais si l'on considère ce même soleil comme chaud et comme agissant dans le monde sublunaire, pour organiser la matière et lui donner de belles formes, avec l'ordre et tous les germes de bien, alors il est appellé Bacchus, ou Osiris. Alors il se lie à la végétation, par la fécondité qu'il donne à la terre et aux élémens, (*h*) au lieu que, comme dispensateur de la lumière, il montre tout; mais ne crée rien. C'est par cette raison, que l'œuf simbolique, dont on supposoit Osiris et Phanés éclos, étoit placé à côté de Bacchus, comme l'emblême de la nature qui engendre et contient tout dans son sein. (10) Le Soleil ou Bacchus, dit Macrobe, (11) est l'auteur de la fécondité donnée à la terre, comme nous l'a dit Virgile; et voilà pourquoi ce poëte, persuadé que

(1) Strab. l. 14, p. 652.
(2) Pausan. Messen. p. 137.
(3) Ibid. Ach. p. 234.
(4) Ibid. p. 144.
(5) Pausan. Heliac. 1, p. 162.
(6) Paus. Phoc. p. 319.
(7) Ibid. 349.
(8) Ibid. p. 334.
(9) Plut. de ei apud Delph. 388—389.
(10) Macrob. Ibid. p. 248.
(11) Pl. Symp. l. 2, p. 637.

Bacchus est le Soleil et Cérès la Lune, les invoque l'un et l'autre au commencement de son poëme sur l'agriculture, parce qu'ils concourent tous deux, l'un par la chaleur du jour, l'autre par la température douce de la nuit, à féconder les guérêts et à mûrir les moissons. De-là vient l'épithète de *Meristès*, que donne au Soleil l'empereur Julien, (1) ou de Dieu dont l'action féconde, dit-il, se reproduit avec celle qu'exerce Bacchus sur la matière, dans laquelle son énergie créatrice se distribue. Car l'action demiourgique, par laquelle Bacchus se divise dans tous les canaux féconds de la nature, n'est pas séparée de celle du Soleil. Ces principes théologiques sont conformes à ceux que Macrobe attribue à Orphée, (2) lorsqu'il nous dit que Bacchus est cette force, qui émanée d'un principe simple se divise, se multiplie en s'éloignant de sa source et se distribue dans la matière organisée.

Les physiciens appeloient le Soleil l'*ame et l'intelligence* du monde : (3) cette ame, qui s'unit à la matière, qui en pénètre toutes les parties, qui se distribue dans toute la masse des élémens, et qui descendant des sources pures de l'Ether vient ici-bas remplir les fonctions de la nature. Tel étoit Bacchus, tel est le Soleil, considéré dans ses rapports avec notre monde sublunaire, dans lequel pénetrent ses rayons, pour agiter la matière et y verser le mouvement et la vie, qui circulent dans toutes ses parties au moment où cet astre repasse dans notre hémisphère boréal au printemps. J'ajouterois qu'il y avoit à Athènes un Bacchus Musagête, ou qui présidoit au chant ; pour les mêmes raisons que l'Apollon Musagête, dit Pausanias. (5) comme il y avoit un Hercule et un Apollon Musagête, il y avoit aussi un Bacchus chef des muses. Ces trois divinités (6) étoient réunies dans la place publique de Gythium. Aussi voyoit-on dans le temple de Bacchus l'image des muses, de Mnemosyne et celle d'Apollon. Osiris, qui étoit, comme Hercule, et comme Apollon, un Musagête, conduisoit les muses à sa suite dans ses voyages. (7) Platon prétend, que les dieux sensibles aux malheurs de l'humanité nous ont donné Bacchus et les muses, qui forment avec lui des chœurs. L'union de Bacchus aux muses ou aux neuf sœurs, qui forment le cortège ordinaire d'Apollon, est confirmée par Plutarque, (8) lorsqu'il nous dit que, dans les fêtes de Bacchus les femmes sont censées courir çà et là à la recherche de ce Dieu, qui leur échappe, et que fatiguées de leurs courses elles s'arrêtent en disant, que ce Dieu s'est retiré chez les muses, et qu'il vit caché près d'elles. Aussi Diodore de Sicile (9) lie-t-il l'histoire de Bacchus à celle des muses, dans le récit qu'il nous fait des diverses traditions sur Bacchus. Ce dieu étoit censé présider avec les muses, (10) comme Apollon, au mouvement des sphères, et donner à chacune l'impulsion, à commencer par le ciel des fixes, ou par le huitième ciel, sur lequel l'ame du monde exerçoit sa première action, jusqu'au ciel de la lune. Strabon et Pomponius (11) Mela, parlent d'une isle située à l'embouchure de la Loire, dans laquelle les femmes alloient célébrer des orgies ou fêtes en l'honneur d'un Dieu, que plusieurs disoient être le même que Bacchus. Des vierges en nombre égal à celui des muses étoient attachées à ce sacerdoce. L'Empereur Julien, dans son hymne au So-

(1) Macrob Ibid. p. 251.
(2) Jul. Hymn in Sol. p. 269.—270.
(3) Macrob Som Scip. l. 1, c. 18.
(4) Macrob Sat. l. 1. c. 18. Som Scip. l. 2, c. 12
(5) Pausan. Atticis p. 2. — p. 31
(6) Pausan. Lacon. p. 104.
(7) Julian. hymn. ad sol. p. 285.
(8) Plut Sympos. l. 8, prob. 1.
(9) Diod. Sic. l. 4. c. 7.
(10) Lilio Giraldi T. 1. p. 535 ; Kirker OEdip. Tt 2, pars. 1. p. 191.
(11) Strab. l. 4, p. 198. Pompon. Mela.

leil, (1) dit que Bacchus tient en commun avec cet astre le sceptre de l'univers, et qu'il gouverne les saisons et la nature, en circulant dans le zodiaque partagé en 36 décans et en quatre divisions qui forment les quatre saisons. On remarquoit à Athènes une superbe statue de Bacchus, près de laquelle étoit une fontaine consacrée aux neufs sœurs, appellée Ennéacrênon, nom qui rappelle le nombre des muses. (2) A Olympie on trouvoit l'autel de Bacchus et des Graces et entre deux celui des Muses. (3) Nous pourrions accumuler encore ici une foule de preuves et d'autorités, qui concourent à établir cette vérité fondamentale, que Bacchus, appelé par les Grecs *Dionysos*, *Liber* par les latins, n'est point une divinité différente de celle du Soleil, adoré par tous les peuples, sous une foule de noms variés. Mais nous croyons suffisantes celles que nous avons apportées et nous n'accablerons point le lecteur d'une foule de citations, qui n'ajouteroient rien à l'évidence de cette proposition et qui retarderoient la marche de nos explications.

Nous poserons donc pour principe, que Bacchus est encore le Soleil; mais le soleil considéré dans ses rapports avec la végétation annuelle et avec les besoins de l'agriculture, et chanté comme astre bienfaisant. Aussi lui donna-t-on l'épithète de dieu bienfaisant. (4) C'étoit lui qui versoit dans le principe humide, d'où se forme la séve, tous les germes de bien qui se développent tous les ans par la production des plantes, des arbres, des moissons et des fruits. Bacchus sera chez les Grecs et chez les Romains, ce qu'Osiris étoit chez les Egyptiens, une divinité Cabirique (5) ou un des grands dieux tel que Jupiter. Comme Osiris, il présidera à la régénération des plantes, il fera croître la vigne, donnera le vin, et méritera par ses bienfaits la reconnoissance des hommes. Enfin Bacchus sera Osiris, sous tous ses rapports. Il n'y aura de différence que dans le nom. Ces principes une fois posés, nous suivrons Bacchus dans ses voyages, comme nous avons suivi Osiris dans les siens, et le ciel pour l'un et pour l'autre, sera le théatre commun de leurs conquêtes. C'est une conséquence nécessaire des principes que nous venons d'établir et une suite de la marche que nous avons tenue jusqu'ici, dans toutes les explications que nous avons données des légendes et des poëmes faits sur le soleil et sur la lune, sous quelques noms qu'ils aient été chantés. Car encore une fois, s'il est reconnu que Bacchus soit le soleil, les aventures et les courses de Bacchus sont celles du soleil.

Différens peuples se sont disputés la gloire d'avoir donné naissance à Bacchus, et ont chanté ce Dieu; ce qui a multiplié les légendes et les poëmes, dont les débris forment le dépôt confus des traditions sur Bacchus. Les chants sur ce dieu sont communs à tous les peuples, comme les bienfaits du soleil. Les Indiens ont chanté les exploits de Bacchus, (6) et ils prétendent que ce dieu est né dans leur pays. Les Arabes (7) le réclament et ils montrent chez eux le lieu qui lui servit de berceau. Les Arabes sont connus par le culte spécial qu'ils rendoient au soleil et aux astres particuliers, (8) sous la protection desquels ils mettoient leurs tribus. Ils honorent Bacchus comme le dieu qui contribue le plus à fournir les choses nécessaires aux besoins de la vie, (9) ou sous les rapports de Dieu bienfaisant. Les Grecs sont partagés

(1) Julian orat. 4. p. 278.
(2) Pausan atticis. p. 13.
(3) Id. Heliac p 162.
(4) Hesych. v. Ευρρ.
(5) Schol Apol. l. 1. v. 917.
(6) Diod. l. 3, c. 139. p. 232.
(7) Ib. l. 4. c. 147 p. 247.
(8) Ibid. l 3. c, 141.
(9) Strab. l. 16. p. 741.—784.

entr'eux sur le lieu de sa naissance. La plus commune opinion le fait naître à Thèbes ; (1) mais les Eléens, les habitans de Naxe et ceux d'Eleuthère, ceux de Téos et une foule d'autres, prétendent qu'il est né chez eux. Les habitans de Patras disent qu'il fut nourri dans leur pays où il courut même des dangers de la part de Pan. (2) Ils l'honorent sous le nom de Bacchus Æsymnete, (3) la grande divinité de tout ce pays. Ce sont les mêmes habitans de Patras qui révèrent sur-tout Esculape, sous son double nom d'Esculape et de Sarapis, (4) de ce Sarapis qui étoit une des formes d'Osiris, ou du Bacchus Egyptien, le même que Pluton, avec lequel Clément d'Alexandrie (5) confond aussi Bacchus, lors de la descente de ce dernier aux enfers. Les Libyens (6) le disputent aux Grecs, aux Arabes, aux Egyptiens, et aux Indiens, et le font naître de la belle Amalthée, laquelle eut commerce avec Jupiter Ammon, qui régnoit, disent-ils, autrefois sur une partie de la Libye. Cette fable Libyene se lie aux fables Crétoises, sur Jupiter et sur les Titans, et paroît appartenir à ceux des Libyens, qui étoient établis dans la Cyrénaïque et dans le voisinage des sables où se trouve le temple de Jupiter Ammon. Diodore (7) place ce Bacchus avant le Bacchus Egyptien fils de Jupiter, qui regna en Egypte sous le nom d'Osiris, et qui établit les Mystères ; et après eux le Bacchus Grec fils de Sémélé, qui dans la suite des siècles fut fameux dans les histoires grecques par ses voyages et ses conquêtes. L'âge où vécut ce dernier ne peut être que fort éloigné de celui où vivoit le Bacchus, qui étoit contemporain de Jupiter et des Titans. Tous ces Bacchus, suivant nous, se réduisent à l'unique Dieu Soleil, chanté dans différens poëmes et à diverses époques, chez différens peuples. Cicéron (8) compte aussi plusieurs Bacchus ; il en distingue principalement cinq. Le premier étoit fils de Jupiter et de Proserpine. Le second étoit fils du Nil ; c'est celui qui tua Nysa. Le troisième étoit fils de Caprius ; c'est celui qui commanda en Asie et en honneur duquel furent établies les les fêtes Sabaziennes. Le quatrième étoit fils de Jupiter et de la Lune ; c'est à lui que s'adressent les cérémonies Orphiques. Le cinquième étoit fils de Thyoné et de Nisus ; c'est celui qui établit les fêtes Triétérides. Cicéron auroit pu ajouter le fils d'Ammon et d'Amalthée, fameux dans la Cosmogonie des Libyens ; celui de Jupiter et de Sémélé, chanté par les Grecs ; le Bacchus fils de Jupiter et de Cérès que les géans coupèrent par morceaux et qu'ils firent ensuite cuire dans une marmite ; (9) le Bacchus fils d'Isis, qui prit le surnom d'Arsaphès en Egypte ; (10) le Bacchus Sebadius adoré sur le mont Zilmissus en Thrace, et que Macrobe (11) dit être le Soleil : aussi unissoit-on son culte à celui de Diane, suivant Hérodote. (12)

Toutes ces filiations de Bacchus n'offrent tant de variétés, que parce que chaque poëte dans ses chants, chaque prêtre dans sa légende sacrée, chaque peuple dans ses traditions religieuses, donnoit au même Dieu une généalogie différente, à raison des différens rapports cosmogoniques, qu'il leur plaisoit de choisir, pour fixer le départ de l'astre bienfaisant, qui féconde la terre et répand sur nous les heureuses influences du ciel. C'est cette multiplicité de légendes, qui a produit

(1) Diodor. l. 3. c. 139—140. p. 235.
(2) Paus. Ach. p. 224.
(3) Ibid. p. 226.
(4) Ibid. 227.
(5) Clem. ad Gent. p. 22.
(6) Diod. Ibid. l. 3 c. 141.
(7) Ibid c. 145.
(8) Cicero de nat. deor. l. 3 c. 32.
(9) Diod. l. 3. c. 138. p. 231.
(10) Plut. de Iside. p. 363.
(11) Satur. l. 1. c. 18.
(12) Hérodot. l. 5 c. 7.

une discordance si monstrueuse dans ces anciennes traditions sur Bacchus, qu'il est impossible de les concilier, comme l'a très-bien observé Diodore. (1) Mais elle n'a plus rien d'étrange, quand on fait comme nous de tous ces Bacchus, non un ou plusieurs princes, mais un seul être, le Soleil chanté différemment, chez différens peuples, en différens siècles. Si on doit chercher à les concilier, ce ne doit pas être sûrement entr'elles, mais avec la marche de la nature, fond commun sur lequel tous les chantres de Bacchus ont travaillé. C'est le lien qui va les réunir toutes.

On cherchera d'abord ces rapports dans le ciel et dans la partie du zodiaque, où le soleil commence à exercer cette action bienfaisante sur la terre à l'équinoxe du printemps. C'est là que nous trouverons ce taureau, dont Osiris, ainsi que Bacchus, empruntèrent leurs attributs communs; ce saint taureau, qu'invoquoient les femmes Eléennes, et qu'elles invitoient à descendre vers elles avec son pied de Taureau; ce Dieu fils de bœuf, que célébroient les Argiens adorateurs d'Io, ou de la lune, dont le Taureau céleste conservoit la dépouille, depuis qu'elle eut quitté sa métamorphose en vache. C'est là que nous trouverons, sur le front même du Taureau, le grouppe des Hyades, que toute l'antiquité a appellées les nourices de Bacchus, (2) celles à qui Lycurgue, prince féroce, ennemi de Bacchus, donna la chasse et qu'il mit en fuite. Elles étoient filles d'Hyas (3) et de la Bœotie, lieu qui donna naissance à Bacchus. Jupiter, dit-on, les trouva au moment de la naissance de Bacchus et les plaça aux cieux (4) pour indiquer les saisons. Elles annoncent le printemps et l'automne, et fixent les limites de cet intervalle de six mois, qui comprend en soi les moissons, les vendanges et la maturité des fruits, dit Germanicus. (5) Elles fixoient donc les limites du règne bienfaisant d'Osiris ou de Bacchus et de la durée de l'action féconde que le soleil exerce sur la nature pendant le printemps et l'été. Que de titres pour jouer un rôle dans l'histoire de Bacchus ou du Soleil. Joignez à cela que Bacchus présidoit au principe humide de la nature, et que les Hyades étoient censées remplir la même fonction par leur influence, qui leur mérita l'épithète de pluvieuses que leur donne Virgile, (6) et qui répond parfaitement à leur nom Grec d'Hyades. (7) Ovide fixe leur lever vers le milieu du passage du soleil sous le signe du Taureau, le lendemain de celui d'Amalthée ou de la Chèvre céleste mère de Bacchus, dans la tradition des Libyens, dont nous parlerons bientôt, et qui, comme les Hyades, porta le nom de constellation pluvieuse. C'est ainsi que la fable Libyene confia le soin de Bacchus à Aristée ou à l'homme du Verseau. Parmi les Hyades, on en distinguera surtout une, qui porte le nom de Thyoné, c'est-à-dire le même nom que certaines traditions donnent à la mère de Bacchus, de ce Bacchus que Cicéron compte pour le cinquième Bacchus, celui qui eut pour père Nisus et Thyoné. Ovide dans ses fastes désigne Thyoné (8) comme une étoile du front du Taureau et conséquemment comme faisant partie des Hyades, ou des étoiles du front du Bœuf céleste, qui donne ses formes à Bacchus ou au Soleil de l'équinoxe du printemps. C'est peut-être la brillante des Hyades, *Aldebaran*, qui étoit le dieu tutélaire de la tribu Misa chez

(1) Diod. l. 3. c. 138.—139. p. 231.
(2) Hygin. l. 2 German. c. 13.
(3) Theon ad Arat. Phœnom. 125.
(4) Ovid. fast. l. 5.
(5) German c. 41, ad finem.
(6) Virgil. Ænéid. l. 1. v. 748.
(7) Isidor. Oriz. l. 3. c. 47.
(8) Fast. l. 5. v. 23.
(9) Fast. l. 6. v. 711.

les Arabes, peuples qui révèroient surtout Bacchus. On les disoit filles d'Atlas dans certaines traditions; d'autres auteurs, suivant Théon, (1) les appelloient les filles de Cadmus, ou de la constellation du serpentaire, qui se trouve en aspect avec elles et les fait lever à son coucher. (2) En effet, en automne, lorsque le soleil avoit atteint le Serpentaire ou étoit arrivé chez Cadmus, les Hyades étoient les premiers astres, qui se levoient le soir avec le Taureau et qui fixoient le temps du labourage et des semailles. Ainsi Thyoné, aussi bien que ses sœurs, étoient des filles de Cadmus, placées sur le Taureau, qui enleva Europe sœur de ce prince, et qui portoit, comme le Taureau Apis, le croissant de la lune sur l'épaule. C'est lui qui, s'arrêtant près du bord de la mer, marqua à Cadmus le lieu où il devoit fonder sa ville aux septs portes, inscrites chacune du nom d'une planète. La tradition, qui fait Bacchus fils de Sémélé, dit aussi que Sémélé était une fille de Cadmus et par une conséquence nécessaire, une des sœurs des Hyades, puisque les Hyades, suivant Myrtile, étoient les filles de Cadmus.

La fable suppose que le grand Jupiter arriva chez Cadmus; qu'il eut commerce avec une de ses filles et qu'au bout de sept mois nacquit Bacchus. Depuis la conjonction du soleil avec le Serpentaire, ou depuis son arrivée chez Cadmus, jusqu'à son retour au Taureau équinoxial, il s'écoule six mois, et il y revient au septième, précisément au bout du terme que l'on donne à la durée de la conception de Bacchus. Alors Sémélé l'Hyade périt absorbée dans les feux solaires, au moment où le dieu du printemps reprend ses foudres, et où la nature va éprouver l'action féconde et bienfaisante du soleil. C'est alors que Sémélé accouche d'un jeune enfant, semblable en tout à Osiris, et qu'on dit être le fruit d'une Théophanie. (2) Le point équinoxial du printemps coincidant avec le signe du Taureau, dans lequel sont les Hyades, est toujours en aspect avec le Serpentaire, qui le premier monte le soir sur l'horison. C'est cette apparence Astronomique, qui a fait lier la naissance de Bacchus à l'histoire d'Europe et de Cadmus, et qui fait entrer dans le cérémonial des mystères de Bacchus (3) le serpent et le taureau, comme principaux simboles de ce culte. Aussi donnoit-on aux initiés aux mystères de Bacchus cette formule secrète à apprendre; (4) *le taureau engendra le serpent, et le serpent engendra le taureau.* Ces deux constellations fixoient les deux époques les plus importantes du mouvement annuel du soleil, et fournissoient les attributs de cet astre au printemps et en automne. Placées dans une situation diamétralement opposée, l'une devoit nécessairement lever l'autre, et réciproquement.

Ce serpent est celui qui s'étend sur le Scorpion et sur la Balance, et qui porte sa tête sous la couronne d'Ariadne, (5) à qui Bacchus, suivant Ovide, Hygin et Lactance, donna le nom de *Libera*, ou de Proserpine. C'est elle qui couronnoit la lune, dans son passage aux signes inférieurs, et qui s'unissoit au soleil, lorsqu'en conjonction avec le serpent, il descendoit aux régions australes et devenoit Sarapis et Pluton dieu des enfers. C'est cette apparence Astronomique, qui dans d'autres traditions fit naître Bacchus des amours de Jupiter métamorphosé en serpent avec Proserpine, et qui fit supposer que le fruit de leurs amours fut un taureau, qu'on honora sous le nom de Bacchus. (6) C'est le Bac-

(1) Theon ad Arat. Phæn. p. 125.
(2) Diod. l. 1, c. 14. p. 27.
(3) Diod. l. 4 c. 147.
(4) Clément Alex. Adhor. ad Gen. Arnob contr, Gent. l. 5.
(5) Ovid fast. l. 3. v. 459 et Hygin fab. 224, Lactance l. 1. c. 10.
(6) Athenag legat. pro chr. p. 77.

chus Zagreus, dont parle Nonnus et qu'il appelle le premier Bacchus. (1) Cicéron fait aussi le premier Bacchus fils de Proserpine et de Jupiter. (2) Diodore le compte pour le second, (3) mettant avant lui le Bacchus Indien, qu'il dit être le plus ancien de tous. On le peignoit avec une longue barbe. Peut être est-ce cela qui le faisoit regarder comme le plus ancien. Pour nous, qui ne connoissons de différence d'âge dans les Bacchus, que celle des images, dont les formes varioient dans les quatre saisons, et qui ne comptons point plusieurs Bacchus, mais un seul, dont les filiations varient à raison des choix arbitraires, que les prêtres firent de tel ou tel aspect céleste, parmi ceux qui fixoient le moment de l'équinoxe, nous nous bornerons à dire, qu'une de ces généalogies faisoit naître Bacchus du serpent céleste et de la couronne d'Ariadne, appellée *Libera*, nom que toute l'antiquité a donné à Proserpine. Nous ajouterons, que cette même généalogie donnoit des cornes de bœuf à ce Bacchus, comme les Egyptiens en donnoient à Osiris, et qu'elle le faisoit, comme Osiris, dieu du labourage et des semailles. Les étoiles du taureau en étoient l'indication, par leur lever en automne au moment de la conjonction du soleil avec le serpentaire, qui tient le serpent sur la tête duquel repose la couronne de *Libera*, couronne que Bacchus plaça aux cieux, dit la fable, au moment où il descendit aux enfers. Voici ce que dit de ce Bacchus Diodore de Sicile. (4) « On parle d'un second Bacchus, fils de Jupiter et de Proserpine; d'autres disent de Cérès. On prétend qu'il est le premier qui ait accoutumé les bœufs au joug. Jusqu'alors les hommes cultivoient la terre de leurs propres mains. (*k*) Il fut l'auteur de beaucoup d'inventions utiles, qui diminuèrent les travaux du laboureur. Ses bienfaits envers les hommes lui méritèrent leur reconnoissance et les honneurs de l'immortalité. Il partagea les hommages, que l'on rendoit aux dieux, et on lui immola des victimes. Les peintres et les sculpteurs armèrent de cornes son front, soit qu'ils voulussent par là caractériser la nature de ce second Bacchus, soit qu'ils voulussent rappeler les services qu'il avoit rendus aux agriculteurs, par l'invention de la charrue. » Nous nous rappelons, qu'on en disoit autant d'Osiris, ou du Bacchus (5) Egyptien. Car ce rapprochement est bon à faire, pour confirmer l'identité déjà bien établie entre l'Osiris Egyptien, et le Bacchus des mystères, et entre les fables solaires faites sous ces deux noms.

On rapprochera aussi de cette tradition le passage de Plutarque sur les bœufs sacrés de l'Egypte, dans lequel Philarchus disoit que Bacchus, pour la première fois, amena de l'Inde deux bœufs, dont l'un s'appeloit Apis et l'autre Osiris, qui tous deux retraçoient la même idée théologique, suivant la doctrine des prêtres Egyptiens. (6) Ces bœufs étoient l'image du Taureau céleste, comme nous le dit Lucien, (7) de ce Taureau qui portoit sur son front les Hyades et sur son dos les Pléïades, les deux groupes d'étoiles les plus fameux par leur rapport avec les opérations agricoles, comme on peut le voir dans Hésiode, (8) dans Théon, dans Germanicus et dans tous ceux qui ont parlé d'Astronomie rurale. Ainsi Bacchus taureau devint le dieu du labourage; et on dit de lui, qu'étant fort ingénieux il attela le premier les bœufs à la charrue et ense-

(1) Nonnus Dionys. l. 6. v. 165.
(2) De Nat. Deor. l. 3. c. 21.
(3) Diod. l. 3. c. 138—139 232.
(4) Diod. c. 139. p. 232.
(5) Diod. l. 1 c. 13. p. 25. c. 10 p. 19—20. c. 9. p. 18.
(6) Plut. de Iside p. 362.
(7) Lucian de Astrol. p. 986.
(8) Hésiod. Opera et Dies. Theon p. 134—135.

mença la terre ; ce qui, disent les conteurs de fables, le fit représenter avec des cornes de bœuf à la tête. C'est ce fils de Proserpine et de Jupiter, connu sous le nom de Bacchus Sabazius, suivant Diodore de Sicile; c'est (1) celui dont on célebre la nuit les mystères et dont on couvre l'origine et le cérémonial du voile des ténèbres, pour cacher des opérations, auxquelles se refuse la pudeur. Nous en parlerons à l'article des mystères.

En attendant il suffit de dire, que la fiction sacrée présentoit l'idée de plusieurs incestes de la part de Jupiter et d'aventures obscènes. En effet, on enseignoit aux initiés que Jupiter avoit conçu une passion criminelle pour Cérès sa mère. (2) Que pour la tromper il s'étoit métamorphosé en taureau ; c'est-à-dire, qu'il prit la forme, qu'il avoit quand il trompa la sœur de Cadmus, Europe, placée ensuite dans le Taureau céleste ; et qui étoit tante de Sémélé, mère de Bacchus, suivant d'autres légendes. Sous cette métamorphose ce dieu força la déesse, qui reconnut bientôt l'artifice de son fils. Celui-ci se voyant découvert s'échappa. La mère entre en fureur et médite le moyen de s'en venger. Jupiter effrayé demande grace ; elle se refuse à toutes les sollicitations. Pour la satisfaire, il imagine un moyen ; c'étoit de couper les testicules d'un bélier. Il fait croire à sa mère qu'il s'est mutilé par une suite de repentir ; et pour le prouver, il lui jette dans le sein les parties sexuelles du bélier. La déesse s'appaise, prend soin de son fruit et accouche à terme d'une charmante fille, qu'on appella *Libera* ou Proserpine. Le Dieu Bélier, ou Jupiter épris des charmes de la belle Proserpine, ou du fruit de ses amours avec Cérès, oublie son premier crime et son repentir, pour se porter à un nouvel acte de licence. Il conçoit un desir incestueux pour la belle Proserpine, et pour la tromper, il se métamorphose en serpent. Sous cette forme il s'approche de la belle, comme le démon s'étoit approché d'Eve ; il la caresse, l'embrasse dans ses replis et la rend mère d'un fils, qui avoit toutes les formes du taureau et ce taureau étoit Bacchus. (3) De là vint que l'on enseignoit dans les initiations cette génération mystérieuse, sous le voile d'un vers énigmatique, que nous avons cité plus haut : *le taureau avoit engendré le dragon, et le dragon engendra le taureau(l)*. C'est-à dire, le soleil uni au taureau donna naissance au dragon, qui se levoit le soir à l'équinoxe de printemps; de même que le soleil uni ensuite au dragon ou au serpent de l'équinoxe d'automne, sur lequel est *Libera* ou la couronne d'Ariadne, donna naissance le soir au taureau, qui portoit sur son front les Hyades et les Pléïades, et annonçoit l'époque des semailles et du labourage. Ce serpent est celui, que tient Ophiucus ou Cadmus, comme le taureau est celui qui enleva sa sœur Europe ; c'est-à-dire, que l'un est le serpent du père et de la tante; l'autre le taureau de Sémélé mère de Bacchus, dans la fiction des Grecs de Thèbes. Car celle que nous venons de rapporter est une fable Phrygiene, faite sur le Bacchus Sabazius, que Cicéron dit avoir régné en Asie. (4) Aussi Arnobe dit-il, que cette doctrine étoit celle des mystères, auxquels on initioit en Phrygie. (*m*) Cette mutilation de Jupiter ressemble beaucoup à celle d'Atys, et à la cérémonie de l'arbre sacré au pied duquel on mettoit un bélier, dans la célébration des mystères de Cybèle et d'Atys son amant. Pour conserver la mémoire de cet événement, ou plutôt de cette fiction sacrée, on couloit un serpent

(1) Diodor l. 4. c. 148. p. 249.
(2) Arnob. l. 5. p. 170.
(3) Ibid. p. 171.
(4) Cicer. de nat. Deor. l. 3. c. 23.

doré

doré dans le sein des initiés et on le faisoit sortir par le bas de la robe. Clément d'Alexandrie (1) rapporte la même fiction sacrée, et l'attribue aux chefs de l'initiation aux mystères d'Atys et de Cybèle et aux Corybantes. Il dit que le serpent, que l'on couloit dans le sein des initiés aux mystères Sabaziens, étoit l'image de Jupiter lui-même et de ses amours incestueux avec Proserpine sa fille, desquels étoit né un fils à forme de taureau; ce qui avoit donné lieu à la formule sacrée, qui contenoit la génération réciproque du taureau et du serpent, dont nous venons de parler.

Pour peu qu'on veuille jetter un coup d'œil sur les signes et les constellations qui fixoient alors les deux équinoxes, sur les points du retour et de la retraite du soleil, ou de son passage d'un hémisphère à l'autre, et qui conséquemment donnoient à ses images les formes variées qu'elles prenoient aux différentes saisons, on verra aisément que le taureau et le serpent, qui s'engendrent ici mutuellement, sont ceux des constellations qui présidoient au printemps et à l'automne. L'un étoit le type d'Apis, image vivante d'Osiris et de Bacchus, et l'autre le serpent de Cadmus, père de Sémélé mère de Bacchus, celui dont la fille eut commerce avec un dieu, et devint mère d'un enfant qui avoit tous les traits d'Osiris, dont Apis étoit l'image et qu'on peignoit avec des cornes de bœuf. Aussi on voit que cette nouvelle généalogie de Bacchus ne nous fait point sortir des limites célestes, qui fixoient les termes de la course du soleil dans notre hémisphère boréal, et nous reportent encore vers les Hyades, nourrices de Bacchus et vers Thioné sa mère, qui brille au front du Taureau, ou vers les filles de Cadmus, dont Sémélé étoit une, et vers le serpent que tient Cadmus sur le signe d'automne. Ce serpent, le jour de l'équinoxe de printemps, lorsque le soleil s'unissoit au Taureau, montoit le soir et le premier sur l'horison. Il annonçoit le crépuscule de la première nuit, qui terminoit le jour dont le matin *Aries*, ou le bélier, qui donna ses formes à Ammon père de Bacchus, annonçoit l'aurore.

Voilà l'origine de la liaison qu'il y a entre Cadmus d'un côté et Jupiter Ammon de l'autre, qui tous deux figurent dans la fable qui a pour objet la naissance de Bacchus. C'est ce bélier dont les testicules furent coupés par Jupiter, et qu'il jeta dans le sein de sa mère, après qu'il eut eu commerce avec elle sous la forme du taureau. C'est en effet sous le Taureau, ou lorsque le soleil a atteint ce signe, que le Bélier céleste appelé Jupiter Ammon par les anciens, et qui donna à ce dieu ses formes, se dégage le matin des rayons solaires, ou se lève Héliaquement et précède immédiatement le char du soleil printannier, que porte le Taureau dont Jupiter prit la forme pour féconder Europe, et sous laquelle il cacha Io, ou Isis, mère d'Epaphus, ou d'Apis. Le Calendrier des pontifes romains fixe le lever Heliaque de ce Belier dix jours après l'entrée du soleil au Taureau, et cinq jours avant celui de la chèvre Amalthée, que porte le cocher. Placée immédiatement au-dessus du Taureau, cette belle nymphe, dont la fable Libyenne fait une mère de Bacchus nous fournit une nouvelle preuve, que c'est aux limites équinoxiales que nous trouverons toute la famille de Bacchus, dans toutes les légendes possibles.

En effet les Libyens, dans leurs traditions, font Bacchus fils de Jupiter Ammon, ou du bélier dont ce dieu emprunte les attributs et d'une belle nymphe nommée Amalthée, qui habitoit près des montagnes Céraunienes ou de la foudre; allusion manifeste aux météores de cette saison, et que

(1) Clément Prot. p. 11.

les Grecs ont rendue dans la fable de Sémélé foudroyée. Cette princesse charma par sa beauté Ammon qui régnoit en Libye, et qui avoit pour épouse Rhéa fille du ciel, et sœur de Saturne et des Titans. Il voulut en jouir et la rendit mère d'un fils étonnant par sa force et sa beauté; c'étoit Bacchus. Il établit Amalthée, mère du jeune prince, reine d'un pays voisin, qui avoit la forme d'une corne de bœuf; ce qui est une allusion bien évidente au Taureau céleste et à sa corne Boréale sur laquelle s'appuie le pied du Cocher (*n*) qui porte entre ses bras la chèvre Amalthée. Théon (1), après avoir parlé des filles de Cadmus ou des Hyades nourrices de Bacchus, ajoute qu'il y a une étoile du Taureau, qui forme l'extrémité de sa corne droite et l'extrémité du pied gauche du cocher, lequel cocher se leve en partie avec le Taureau. L'étoile brillante du cocher, placée un peu plus haut, se lève des premières et c'est elle que toute l'antiquité a désignée sous le nom d'Amalthée, (2) femme de Pan un des compagnons de Bacchus et d'Osiris. Car tout ici se lie rapporté au ciel. L'auteur de cette fable fait du lieu où régnoit Amalthée un séjour enchanté; allusion bien marquée à l'état de la terre au printemps, lorsque le soleil parcoure le Taureau sur lequel est placé Amalthée. La terre étoit couverte de vignes et de vergers plantés d'arbres qui produisoient des fruits délicieux. C'étoit en effet l'âge d'or de la nature si vanté par les Grecs, et le jardin délicieux où l'homme fut placé, suivant les fables Juives et Persannes. La princesse, qui régnoit sur ce lieu de délices et d'abondance, l'appella de son nom la corne d'Amalthée. C'est depuis ce temps, continue notre auteur, que la postérité a nommé corne d'Amalthée toute terre excellente et féconde en fruits de toute espèce. L'allégorie perce ici de toutes parts. Ammon craignant les suites de la jalousie de son épouse (3) s'empare du jeune enfant et le transporte à Nyse, (*o*) dans une isle qu'arrose le fleuve Triton. C'est un séjour enchanté dont l'auteur se plaît à nous faire la description, ainsi que de la grotte où Ammon dépose le jeune Bacchus sous la garde d'Aristée fils de Cyrène, celui dont l'image est placée aux cieux au signe du Verseau, qui, à cette époque, étoit le signe du solstice d'hiver, le signe où le soleil prenoit naissance. Ce fut lui qui fut le précepteur du jeune Bacchus, sous la surveillance de Minerve. Ici est un épisode (4) sur les goûts et les talens de cette chaste déesse, et sur la victoire qu'elle remporta sur la chèvre redoutable, dont la peau lui servit dans la suite d'égide. Cette égide de Minerve, (5) étant la même que celle de Jupiter, et celle-ci étant composée de la peau de la Chèvre céleste, il paroît que ce morceau épisodique contient une autre fiction sur la même constellation, considérée sous un autre rapport.

L'auteur suit le développement du génie et des talens du jeune Bacchus. (6) Il étoit encore enfant que déjà il examinoit la nature du vin et l'usage qu'on en pouvoit faire, en exprimant le jus des raisins qu'il cueilloit aux vignes, qui poussoient sans culture. Peu-à-peu il trouva le moyen de perfectionner ces plantes par la culture, et forma le dessein de communiquer ses découvertes aux autres, persuadé qu'il obtiendroit l'immortalité par l'importance d'un tel bienfait. Le bruit de sa gloire naissante parvint aux oreilles de Rhea épouse d'Ammon, qui tenta de s'assurer de sa personne. N'ayant pu réussir

(1) Theon. p. 125.
(2) Hygin l. 2. c. 14.
(3) Diod. I, 141. p. 237—238.
(4) Ibidem. p. 239.
(5) Apollod. l. 3.
(6) Diod. Ibid, p. 239.

dans ses projets, elle quitta son époux infidèle, et alla rejoindre les Titans ses frères. Elle épousa un d'eux, Saturne son frère. Elle détermina celui-ci à déclarer la guerre à son premier époux Ammon, qui succomba et fut obligé d'aller chercher un asyle en Crète, où il épousa Créta, (*p*) une des filles des Curètes, dont le nom fut donné à cette isle appellée auparavant Idea. Saturne, (1) maître du royaume d'Ammon, traite durement le pays et se dispose à mener son armée contre Nysa, où étoit Bacchus. Celui-ci rassemble des forces, (2) et secondé de Minerve s'oppose aux efforts de Saturne, qui reçut une blessure dans le combat et fut vaincu. La principale gloire de cette action est due à la bravoure de Bacchus. Ce héros traita avec la plus grande humanité les prisonniers, et les attacha à ses armées. Ils virent dans leur libérateur un dieu. Aristée, son gouverneur, donna le premier l'exemple aux autres de lui sacrifier comme à une nouvelle divinité. Comme les Pans avoient accompagné Osiris dans ses conquêtes, les Silènes accompagnèrent aussi Bacchus; nouveau trait de ressemblance entre ces deux dieux et leurs deux fables. Bacchus parcourut des déserts arides et infectés par des bêtes féroces. Il tua un monstre terrible né de la terre, qui avoit fait beaucoup de ravages, et délivra le pays de l'effroi qu'il y causoit: ce monstre s'appeloit (*q*) Kampê. Car la destruction des monstres entra aussi dans son plan de bienfaisance. Il marcha ensuite contre les Titans et contre Saturne, sur qui il remporta une nouvelle victoire. Bacchus donna encore une nouvelle preuve de son humanité envers les premiers vaincus, de manière à mériter l'affection de Rhéa et de Saturne.

Après sa victoire il bâtit un temple et consacra un oracle à Ammon son père, et y attacha des prêtres (3). Il y fit représenter son père avec des cornes de bélier à la tête, parce que, dit-on, le casque dont se servoit ce prince dans les combats avoit cette forme; d'autres disent, parce que ses cornes lui étoient poussées naturellement à la tête. Ni l'un ni l'autre n'est vrai; ce sont les attributs du soleil d'*Aries* ou du bélier, signe qui précédoit d'un mois celui où cet astre prenoit les attributs du taureau. C'est sous cette forme que le planisphère Egyptien imprimé dans Kirker nous peint le génie ou le dieu tutélaire d'*Aries*, ou du règne d'Ammon. C'est par cette même raison, dit l'auteur de cette fable, que son fils Bacchus, qui ressembloit à son père, eut aussi des cornes. Il y a cette différence entre eux, quoiqu'en dise cet auteur, que les cornes d'Ammon étoient des cornes de bélier, et que celles de Bacchus sont des cornes de bœuf. Et la raison de cette différence est tirée de la différence, où se trouve le soleil dans les deux mois qui se succèdent aux environs de l'équinoxe, au mois du Bélier et à celui du Taureau. Mais le principe ou la raison de cet ornement symbolique a le même fondement. Ce temple, cet oracle de Jupiter Ammon, et les attributs du bélier donnés à sa statue, ont un rapport mieux marqué avec le ciel et avec le signe d'*Aries* dans d'autres traditions, qui justifient notre assertion sur l'origine de cette consécration, que fait Bacchus à Jupiter Hammon, tirée des constellations, ou du Bélier céleste. Hygin (4), parlant du signe céleste du Bélier, nous dit que « Bacchus faisant la guerre en Afrique arriva avec son armée dans un désert très-sablonneux où il manquoit absolument d'eau; que se trouvant dans

(1) Ibid. p. 240.
(2) Ibid. c. 143.
(3) Ibid. p. 242.
(4) Hygin.

le plus grand embarras, un bélier tout à coup leur apparut ; que ses soldats se mirent à sa poursuite, et qu'il les mena toujours en fuyant jusqu'à l'endroit où depuis fut bâti le temple d'Ammon, et que là il disparut; et qu'à ce même endroit ils y trouvèrent une belle fontaine, qui leur procura l'eau dont ils avoient besoin. Bacchus y mena toute son armée pour l'y rafraîchir, et par reconnoissance il y éleva un temple à Jupiter Ammon, qu'il fit représenter avec des cornes de bélier à la tête. Il plaça aussi dans le zodiaque l'image de ce bélier et voulut que, toutes les fois que le soleil arriveroit à ce lieu du ciel, la Nature reprît une nouvelle vigueur, comme la vue du bélier l'avoit rendue à son armée qu'il avoit guidée ». Voilà le conte que rapportoit Hermippus.

Léon, qui avoit écrit l'histoire d'Egypte, faisoit un autre conte. Il disoit que Bacchus étant maître de l'Egypte et des pays voisins, après avoir fait part aux hommes des plus précieuses découvertes, reçut la visite d'un certain homme d'Afrique appellé Ammon, qui lui amena des troupeaux, et se fit un mérite auprès de lui de cette première découverte. Bacchus, dit-on, l'accueillit et lui donna des terres dans le voisinage de Thèbes ; et pour perpétuer le souvenir de la découverte qu'il avoit faite le premier de ces troupeaux, on le représenta avec des cornes de bélier ; et la figure d'un bélier fut placée dans les constellations en mémoire de cet événement. Voilà encore une autre fiction, qui contient une allégorie sur le signe céleste voisin du Taureau, dont Bacchus prenoit les formes, et d'où il empruntoit le nom de Bovigènes et de saint Taureau.

Nigidius assure que Bacchus donna le nom de Jupiter Ammon à ce bélier officieux ; qu'il lui consacra un superbe temple dans le lieu même où il lui avoit montré cette fontaine, et qu'il le plaça aux cieux *en regard avec le Taureau*. C'est là effectivement la position respective de ces deux signes, et l'origine de la fable, qui mit Hammon ou le Bélier céleste, le Taureau, et la Chèvre placée au dessus d'eux, dans la généalogie de Bacchus C'est cette union qui a été consacrée dans la fameuse statue symbolique d'Eléphantine (1), destinée à représenter la néomenie équinoxiale du printemps. On y voit un dieu assis, ayant pour tête une tête de bélier, et, au lieu de diadême, des cornes de bouc ou de chèvre, qui soutenoient un disque ou cercle solaire. La fable sacrée à le même but ; c'est l'ouvrage du même génie sacerdotal, et vraisemblablement une fiction des prêtres de Thèbes, qui passa aux Libyens. Servius (2), dans son commentaire sur Virgile, l'a rapportée à peu près de la même manière, excepté qu'il nous peint le bélier qui avec son pied creuse la terre, et fait jaillir la source où se désaltéra l'armée de Bacchus.

Le commentateur de Statius ajoute une circonstance ; c'est que Bacchus manquant d'eau, avoit prié Jupiter de lui prouver par quelque miracle qu'il étoit son père, et qu'aussi-tôt ce bélier miraculeux avoit paru sortir du milieu des sables où l'on trouva la fontaine (3). Toutes ces petites variétés ne nuisent en rien au rapport principal que cette fiction a avec les cieux et sur-tout avec les constellations voisines de l'équinoxe, et ne sont que des traits et des nuances, qui annoncent une broderie différente d'un même fond. Mais presque tous les auteurs s'accordent à dire, que ce bélier (4)

(1) Euseb. præp. Ev. l. 3. c. 12.
(2) Æneid. l. 4. v. 196.
(3) Lutatius in Thebaïd. Stat. l. 3, v. 476.
(4) Hygin. fab. 134. Isidore orig. l. 3 c. 47.

est celui qui brille au ciel dans le signe voisin du Taureau, et qui devint ensuite signe équinoxial ; comme ils conviennent que c'est ce bélier qui a donné lieu à la consécration du temple de Jupiter Ammon, et à l'établissement de son oracle, qui, suivant Lucien, est soumis à l'influence du Bélier céleste, comme l'oracle d'Apis l'est à celle du signe du Taureau, qui le suit et dont Bacchus prit les formes.

Ainsi nous dirons, que si les images d'Ammon et de Bacchus représentent ces dieux avec des cornes, c'est que le Bélier et le Taureau, aux influences desquels leurs statues étoient soumises, en ont aussi. C'est à cet oracle nouveau, soumis à l'influence du Bélier céleste, que s'adresse Bacchus, dans la fiction des Libyens, pour consulter son père sur la marche qu'il doit tenir et sur le plan de conduite qu'il doit se faire. C'est alors qu'il en reçoit cette belle réponse, qui devroit servir de leçon à tous les princes, qu'il ne peut prétendre à l'immortalité, qu'en devenant le bienfaiteur des hommes. Ce mot seul caractérise bien la force bienfaisante du soleil, que l'on vouloit chanter sous les noms de Bacchus et d'Osiris (1).

Animé par cette réponse, Bacchus s'empare de l'Egypte où il laisse le jeune Jupiter, à qui il donne Olympe pour précepteur. L'Egypte instruite par Bacchus apprend l'art de planter la vigne, de la cultiver, et d'exprimer le jus de son fruit, et le secret de mettre en réserve et de garder les autres fruits. La réputation de bienfaisance, qu'il se fait, lui prépare d'avance le cœur de tous les peuples, qui s'empressent d'aller au devant de lui, le reçoivent et lui rendent des hommages comme à un Dieu. Fidèle à ses principes de bienfaisance, Bacchus parcourt tout l'Univers, qu'il enrichit de nouvelles plantations et s'attache tous les hommes par des services signalés, de manière que tous les peuples s'accordent à reconnoître son immortalité. Les Grecs, comme les Barbares, tous éprouvent également ses bienfaits. Cet éloge convient parfaitement au dieu soleil. Ceux dont le sol ingrat ne peut produire du vin apprenent de lui l'art de faire de la bierre.

De retour à la mer, qui baigne la Crête, il trouve les Titans qui se préparent à attaquer Ammon. Il vole à son secours accompagné de Minerve et des autres Dieux. Il engage un grand combat, dans lequel périssent tous les Titans, et par leur mort ils assurent la paix à son père et à son parti. Jupiter alors libre et tranquille s'empare de l'empire du monde (2), tandis qu'Ammon et Bacchus son fils vont prendre leur rang aux cieux parmi les immortels. Tel est le récit des faits, que les Libyens attribuent à Bacchus fils d'Ammon et d'Amalthée, lequel, disent-ils, précéda le Bacchus Egyptien qui établit les mystères, et le Bacchus Grec fils de Sémélé.

En réduisant ce récit à ses élémens premiers et les plus simples, Bacchus ou le soleil, considéré dans ses rapports bienfaisans avec la terre et avec la végétation annuelle, est allégoriquement parlant un prince bienfaisant, peint avec les attributs du signe équinoxial dans lequel se trouvoit le soleil, ou avec ceux du Taureau. Il est fils du signe qui le précède, uni à la belle constellation qui est placée au-dessus, lesquels tous les ans annonçoient l'aurore du premier jour du printemps par leur dégagement des rayons solaires, et par leur première apparition devant le char du Dieu qui alloit régénérer la Nature. Telle est la

(1) Diodor. c. 145 p. 242.

(2) Diod. l. 3 c. 145. p. 243.

filiation de Bacchus, fils d'Ammon et d'Amalthée, ou de la Chèvre céleste, et du Bélier céleste, dans la Mythologie des Libyens. C'est sans doute là ce Bacchus fils de Caprius, dont parle Cicéron, et qu'il compte pour le troisième Bacchus. Capra, en effet, est le nom de la belle Amalthée. Toute l'histoire de ce prince n'est qu'une fiction, qui avoit pour but de peindre la bienfaisance du dieu soleil envers toute la Nature, et sur-tout dans ses rapports avec la fructification des arbres et des plantes. Ses combats contre les Titans, que le Temps ou le Dieu des révolutions amena contre lui, sont ceux qui, dans toutes les Théogonies, ont été imaginés entre le bon et le mauvais principe, et tellement combinés, que la victoire restât en dernière analyse au bon principe, soit Orsmud, soit Osiris, soit Bacchus, et que le Dieu lumière reprit son empire sur la Nature à l'époque d'une nouvelle révolution, comme fait ici le jeune Jupiter, au moment où Bacchus taureau et Ammon bélier vont briller aux cieux parmi les immortels. Voilà le fonds de ce petit roman, ou de ce poëme sacré; le reste n'est que la broderie que le génie du prêtre y a appliquée arbitrairement. Ce Bacchus étoit le plus ancien dans l'opinion des Libyens, c'est-à-dire, que cette fable passoit chez eux pour la plus ancienne qui eût été faite sur le soleil.

Les Indiens, au contraire, prétendoient que le plus ancien Bacchus étoit le leur, et ils apportoient, suivant Diodore (1), beaucoup de preuves à l'appui de leur assertion, que cet historien a cru qu'il seroit trop long de rapporter. Dans le peu qu'il nous en dit, on voit toujours que la bienfaisance est l'attribut caractéristique de Bacchus; et sur-tout celle qui s'étend sur les productions de la terre en général, et en particulier sur la végétation de la vigne, et sur la liqueur qu'on tire de son fruit. Le Bacchus Indien placé dans un sol fertile, et sous un beau climat, où la vigne pousse d'elle-même, apperçut quel usage on pouvoit faire des fruits de cet arbuste, et en exprima le premier le jus à l'aide d'un pressoir qu'il inventa. Il la cultiva, ainsi que tous les autres arbres (2), et sur-tout le figuier, ou l'arbre consacré à Osiris dans les Pamylies Egyptiennes. Il apprit aux autres à en faire autant. Il imagina tous les instrumens nécessaires à la vendange. S'il se met à la tête d'une armée pour parcourir l'Univers, ses conquêtes n'ont d'autre objet que d'attacher à ses loix tous ceux à qui il communique ses heureuses découvertes, et à qui il fait part de ses bienfaits; il plante par-tout des vignes, et établit des pressoirs. Des services aussi distingués lui assurent la reconnoissance de tous ceux chez qui il voyage, et lui méritent les honneurs qu'on rend aux Dieux. On le représente par des images, où il paroît avec une longue barbe, à la manière des Indiens, suivant Diodore; ce qui caractérise une divinité Indienne, parce que ces peuples laissent croître leur barbe toute leur vie. Je crois que l'origine de la barbe et du nom de barbu donné à Bacchus, ne vint point de là; mais qu'elle tient à l'usage où l'on étoit, dit Macrobe, de représenter ainsi le soleil après le solstice d'été et au commencement de l'automne; car alors ce Dieu devient effectivement le dieu tutélaire des vendanges et des récoltes des fruits. C'est sous ce rapport unique, qu'il nous est montré dans le court roman des Indiens sur Bacchus, que nous venons de rapporter ici. Ils ne parlent de

(1) Diod. l. 3 c. 139. p. 232.

(2) Diod. l. 3, c. 139. p. 232.

lui que comme de l'inventeur de l'usage du vin et de la culture de la vigne (1). C'est à quoi se réduit tout ce que nous savons de ce Bacchus, Dieu des raisins et des fruits d'automne. Quant aux deux autres Bacchus, l'un fils de la lune, et l'autre fils du Nil, nous pensons que ce ne sont que deux généalogies différentes du Bacchus Egyptien. En effet, nous avons vu déjà (2) que certaines traditions admettoient un Bacchus Arsaphès, fils d'Isis : mais Isis est la lune ; donc c'est le Bacchus fils d'Isis, c'est-à-dire, Epaphus ou Apis, fils d'Io, d'Isis et de la lune, image vivante d'Osiris dans la théologie Egyptienne. Cette filiation de Bacchus vient de ce que cette déesse a son exaltation au signe du Taureau, d'où Bacchus prend ses attributs. Aussi disoit-on qu'Apis (3), image d'Osiris, et conséquemment de Bacchus, naissoit du contact de la lune, lorsque cette planète verse sa lumière génératrice sur la terre.

Le Bacchus, fils du Nil, sera celui qui fut chanté sur les bords du Nil ; à moins qu'on ne veuille rapporter encore cette origine au ciel. En effet, comme on fit Bacchus fils d'Amalthée, ou de la belle constellation qui est sur le Taureau céleste, on put faire aussi Bacchus fils de la constellation qui est au-dessous, ou du fleuve d'Orion, que les Egyptiens appeloient le Nil (4). Ainsi tout ce qui tient au Taureau, comme la lune par le siège de son exaltation, les Hyades parce qu'elles en font partie, le Bélier, la Chèvre, le fleuve Nil, comme astres voisins, la Couronne d'Ariadne et le serpent Paranatellons, tous ces Astres se trouvent liés à la naissance de Bacchus, dans les différentes traditions sur la généalogie de ce Dieu. Toute la famille de Bacchus est donc composée de tous les astres, qui composent le cortège du signe équinoxial, et qui se lient dans leur aspect avec lui. Ce singulier accord de toutes les Cosmogonies, qui viennent fixer l'origine de Bacchus au même point du ciel, et au lieu où le soleil reprend cette chaleur et cette force féconde, qui met en mouvement toute la Nature, et organise la matière sous mille formes, dans le système de la végétation universelle, n'est pas un jeu du hazard, mais prouve que toutes ces fictions ont un fond commun, et se réunissent dans un même point central, qui est la Nature.

De tous ces Bacchus, le plus fameux, c'est le dernier, le Bacchus des Grecs ; et il n'est sans doute le plus fameux, que parce que sa légende est plus récente, et que nous la trouvons chez un peuple dont l'histoire religieuse, comme l'histoire civile et politique, nous est mieux connue, avec qui nous avons eu plus de communication, et qui nous a laissé le plus de monumens de ses opinions religieuses dans ses poëmes et dans ses temples. Ce Bacchus est le Bacchus de Bœotie, le fils prétendu de Sémélé, sœur de Cadmus le Phénicien ou du Serpentaire qui, dit-on, jetta les fondemens de la Grèce. Son histoire n'est, suivant nous, qu'une fiction Egyptienne sur le Dieu de Thèbes en Egypte, ville où les traditions sacerdotales faisoient naître Cadmus, père de Sémélé, comme nous l'avons déjà vu plus haut. Cette assertion se trouvera confirmée, lorsque nous expliquerons le poëme ancien sur Osiris que Nonnus a réchauffé sous le nom de Dionysiaques. En attendant, nous examinerons le précis du récit que nous a fait Diodore de

(1) Diod. l. 3 c. 139. p. 232, l. 4. c. 147. p. 247.
(2) Plut. de Iside p. 365.
(3) Plut. Symp. l. 8. quæst 1 p. 718. de Iside p. 368.
(4) Hygin. l. 2. c. 33. Théon p. 144. Eratosth. c. 37.

la naissance et de la vie du dernier des Bacchus, ou du fils de Sémélé, fille de Cadmus et petite fille d'Agénor.

Ce Bacchus a tous les traits des précédens ; aussi, dit-on, qu'il chercha à imiter les premiers, et à rivaliser avec eux (1) : qu'il parcourut l'Univers avec ses armées, afin de faire recevoir par-tout ses précieuses découvertes, et qu'il apprit aux hommes à enrichir leur sol par des plantations d'arbres fruitiers. C'est avec des femmes armées de simples thyrses, et qui formoient des chœurs de danses, qu'il cherche à conquérir l'Univers ; c'est au sein des plaisirs, des jeux et des délices, qu'il prend les traits de volupté qui doivent assurer sa puissance et subjuguer tous les mortels. Il établit par-tout des assemblées ou fêtes publiques (2), donne des jeux, et charme les oreilles par des concerts mélodieux. Ce n'est pas seulement des biens, qu'il communique aux hommes ; ce sont des plaisirs et des jouissances délicieuses qu'il leur procure, afin de se les attacher plus sûrement. Aussi tous les peuples s'empressent-ils de le recevoir, à l'exception d'un petit nombre de peuples de mœurs austères et farouches, qui repoussent le plaisir qui amollit l'ame et un culte qui efféminé les hommes (3). Mais leur rudesse leur attire la vengeance du dieu de la joie et des plaisirs. Le chef farouche des Thraces belliqueux est une de ses victimes, ainsi que le fameux Penthée, ou Deuil qui régnoit à Thèbes. Les cœurs les plus rebelles aux attraits du plaisir et aux doux sentimens de la joie sont subjugués et forcés de reconnoître l'empire du Dieu, qui réjouit toute la Nature. Sa naissance et son éducation l'avoient voué au plaisir (4). Les Graces avoient pris soin de ses premiers jours ; et les Nymphes avoient entouré de fleurs son berceau, dans l'antre délicieux de Nysa en Arabie, où Mercure l'avoit déposé. Il étoit d'une complection foible, délicat, d'une charmante figure, et d'un tempérament enclin aux plaisirs de l'amour. Il eut pour instituteur le bon Silène, qui le suivit dans toutes ses conquêtes et le conduisit à la victoire et à la gloire sur les routes du plaisir. Il égaye sa marche par des festins, et fait couler par-tout le nectar délicieux, dont il a trouvé la source dans la vigne qu'il a découverte et qu'il a su cultiver. Il prend (5) les Muses pour compagnes de son expédition, afin qu'elles répandent sur sa marche l'agrément, qui naît des talens, et sur-tout de la musique et des chants auxquels elles président. Il est bon de se rappeller qu'Osiris (6) en fait autant dans la fiction Egyptienne sur les voyages, d'Osiris, que nous avons expliqués à l'article de ce Dieu ; ce qui rapproche les traits de l'histoire du Bacchus Grec de ceux du Bacchus Egyptien ou d'Osiris, dont nous prétendons que la fable Grecque n'est qu'une copie (7). On lui associe aussi, comme à Osiris, des Satyres, qui par leurs plaisanteries et leurs farces comiques, cherchent à l'amuser (8). Car ce nouveau trait est encore commun aux deux histoires. Il fait jouer des pièces de théâtre, qu'il accompagne d'une excellente musique ; et il accorde aux artistes distingués dans ce genre de talens les plus brillantes récompenses. De tous les présens qu'il fait aux hommes, le vin est un des plus précieux ; c'est le fruit de ses

(1) Diod. l. 3 c. 145 p. 243.
(2) Ibid. l 3. c. 139 p. 233.
(3) Ibid. c. 139. p. 234.
(4) Ibid. l. 4 c. 139. p. 233. l. 4. c. 147. p. 248.
(5) Ibid. p. 249.
(6) Diod. l. 8. c. 11 p. 22. ci-dessus c. 2.
(7) Diod. l. 1. c. 11. p. 22.
(8) Ibid. l. 4. c. 149. p. 251.

heureuses

heureuses découvertes (1). Il porte la paix et la concorde chez les différens peuples où il passe, et rappelle les hommes à cette fraternité, qui fit le bonheur de l'âge d'or.

Après son expédition qui le conduisit jusqu'aux extrémités orientales du monde, dans l'Inde, il revint à Thèbes triomphant monté sur un superbe éléphant. Les Béotiens, les Thraces et les Grecs, pour conserver le souvenir de cette brillante expédition, établirent les fêtes Triétériques (2) en honneur de ce Dieu et du séjour qu'il avoit fait parmi les hommes. Les femmes chargées de la célébration de ces mystères, semblables aux Bayadieres de l'Inde, et aux Ménades, que Bacchus mena avec lui dans son expédition, renouvelloient tous les deux ans l'image des voyages de Bacchus, de ses conquêtes et de son triomphe. On publioit qu'à son retour dans sa patrie (3) il avoit remis toutes les villes en liberté, et qu'il avoit bâti la ville d'Eleuthère, dont le nom est celui de la liberté. Il partagea les honneurs de l'immortalité avec Cérès, qui avoit trouvé les alimens secs, comme Bacchus les alimens humides, et tous deux reçurent les hommages dus aux inventions les plus utiles à l'humanité (4). Ce sont là les bienfaits que l'on célébroit dans les fêtes de ces deux divinités tutélaires de l'agriculture, et qui ne sont que ceux du soleil et de la lune, à qui l'administration de ce monde sembloit confiée. Dans toutes les traditions Cosmogoniques (5) des Indiens, des Libyens, des Egyptiens et des Grecs, Bacchus, ou Osiris, que Plutarque (6) nous dit présider à tous les fluides qui servent à la végétation, et qui en sont le fruit, étoit censé distribuer le vin et présider aux fruits, dont les hommes (7) tiroient toutes leurs boissons, même à la bière. C'est encore un point de rapprochement entre Osiris et Bacchus; car on dit de tous deux, qu'ils enseignèrent l'art de faire la bière dans tous les pays où la vigne ne pouvoit pas être cultivée avec succès (8). L'Osiris Egyptien, & le Bacchus des Grecs, avoient tous deux été élevés à Nysa en Arabie, dans le voisinage de l'Egypte (9). C'étoit une ville consacrée au culte de ce Dieu, près de laquelle étoit une haute montagne, couverte de bois agréables. C'est dans ce lieu charmant (10) qu'Osiris, et Bacchus, soit le Libyen, soit le Grec, avoient découvert les premiers plans de vigne, dont ils cueillirent les raisins pour en exprimer le jus. Voilà donc un point central auquel aboutissent toutes ces traditions, et une broderie commune aux romans sur Bacchus, dans lesquels on peint un prince bienfaisant, qui verse la coupe du plaisir par-tout où il passe, et qui par ses bienfaits, et principalement par les récoltes de l'automne et par le jus des fruits qu'il a fait croître et mûrir, mérite la reconnoissance des hommes dont il fait le bonheur. Les différentes nuances de ces diverses broderies se rapportent toutes à cette couleur unique du portrait de Bacchus. Les traditions différentes, qui tantôt s'écartent, tantôt se rapprochent et se touchent en plusieurs points, se confondent toutes dans ce centre commun, qui fait de Bacchus, comme d'Osiris, un génie bienfaisant qui préside à la végétation des plantes et des arbres, et au bien qu'éprouve la terre, depuis

(1) l. 4. c. 148. p. 249 c. 147. p. 248. l. 3. c. 139. p. 233.
(2) l. 4. c. 148. p. 248.
(3) Ibid. c. 147. p. 248.
(4) p. 249.
(5) Diod. l. 3. c. 138. 139. p. 232, l. 1. c. 10, p. 19.
(6) De Iside. p. 365.
(7) Diod. l. 3 c. 142 p. 239. l. 4 c. 147. p. 247.
(8) Diod. l. 1. c. 12. p. 25.
(9) L. 4. c. 147. p. 248.
(10) L. 1. c 10. p. 19. l. 4. c. 147. p. 248. l. 3. c. 142. p. 239.

l'équinoxe de printemps jusqu'à celui d'automne, où l'homme recueille les fruits précieux du Dieu tutélaire de l'agriculture. Il est le créateur des liqueurs bienfaisantes qui dissipent les chagrins de l'homme. Tel est, en dernière analyse, le caractère distinctif de Bacchus.

Ce qui nous reste de ses légendes n'est pas fort complet, et on ne nous a conservé que les tableaux qui le rendent intéressant comme Dieu des vendanges, quoiqu'il le soit sous d'autres rapports plus savans et plus mystérieux. Bacchus, pour le commun des hommes, n'est plus que le Dieu du vin, ou, suivant quelques Philosophes anciens, que la force divine qui pénètre ce fluide, et de qui nous tenons ce précieux don des immortels (1). Chez nous c'est le soleil qui, du Taureau où il reprend sa force active, et bienfaisante, s'élance dans le zodiaque, et parcourt toute la partie supérieure de l'hémisphère, et ne nous quitte, qu'après nous avoir fait goûter le jus des raisins, au moment où il se trouve placé dans le ciel en conjonction avec le serpentaire Cadmus, au coucher du matin et au lever du soir du Taureau, dont il avoit pris la forme au printemps, et dont l'image alors passe dans l'hémisphère nocturne. Ce Taureau porte sur son front les Hyades, nourrices de Bacchus, filles de Cadmus, comme Sémélé, sœur de Thyoné une d'entr'elles, que d'autres donnent pour mère à ce Dieu: Il est surmonté de la belle étoile Amalthée, et précédé du bélier Ammon, que la Cosmogonie Libyenne donne pour père et mère à Bacchus Alors la couronne d'Ariadne, *Libera*, monte aux cieux le matin, et le soleil, ou Bacchus s'enveloppe des replis du serpent que tient Ophiucus ou Cadmus, père de Sémélé. Ce sont ces rapports qu'a le Serpentaire ou Cadmus, soit avec le soleil d'automne, auquel il est uni le matin, soit avec le soleil de l'équinoxe de printemps, auquel il est opposé le soir dans son lever, au moment précis où commence la nuit, qui ont fait jouer à Cadmus un si grand rôle dans cette fiction, comme nous le verrons bientôt en analysant les Dionysiaques de Nonnus. Les habitans de Thèbes en Grèce, qui se disoient descendus du Phénicien Cadmus, ou d'un prince né, suivant les uns, dans le voisinage de Nyse, berceau de Bacchus, et suivant Diodore (2) ou suivant les prêtres d'Egypte, dont il rapporte l'opinion, à Thèbes en Egypte, conservèrent la tradition, qui faisoit Bacchus fils d'une des filles de Cadmus leur fondateur.

Ils disoient donc que Cadmus, fils d'Agénor, avoit reçu ordre de son père, qui régnoit en Phénicie, de se mettre à la recherche d'Europe sa sœur, que Jupiter venoit d'enlever déguisé sous la forme du taureau, dont l'image, suivant les Mythologues, est un signe céleste. Ils ajoutoient que son père lui avoit défendu de revenir jamais chez lui, s'il ne ramenoit pas sa sœur. Cadmus, après de longues et d'inutiles recherches, semblables à celles des frères d'Io, dont nous avons parlé ailleurs (3), prit le parti de s'expatrier, et vint se fixer en Béotie, où par ordre de l'oracle il fonda la ville de Thèbes. Là il prit pour femme Harmonie, fille de Vénus, ou de la planète qui a son domicile au Taureau (4), dont le front porte la troupe des Hyades, filles de Cadmus. Il eut de ce mariage cinq enfans, nombre égal à celui que quelques-uns donnent aux

(1) Cicero de nat. deor. l. 2. c. 23. Diod. l. 3. c. 137. p. 231.
(2) Diod. l. 1 c. 14. p. 27. l. 4. c. 147. p. 247.
(3) Ci-dessus c. 3.
(4) l. 4. c. 147. p. 247.

Hyades. Parmi ces enfans on comptoit un fils, Polydore, et quatre filles, Sémélé, Ino, Autonoé, et Agavé. Jupiter eut commerce avec la première, qui desira le recevoir dans tout l'éclat majestueux qu'il étaloit dans ses amours avec Junon. Le Dieu rayonnant de gloire apparut avec sa foudre et ses éclairs. La princesse conçut, mais bientôt périt, absorbée dans les feux puissans du Dieu, qui l'avoit fécondée. Elle accoucha avant terme, et son fils, Bacchus, fut porté par Mercure sur les sommets de Nysa en Arabie.

Tel est le précis de la fable Phénicienne et Grecque sur la naissance de Bacchus. On voit aisément qu'elle se lie, comme toutes les autres, au signe céleste, qui renferme les filles de Cadmus ou au Taureau d'Europe et au Serpentaire, ou à Cadmus son Paranatellon, qui se lève toujours en aspect avec lui : car il monte sur l'horison avec son serpent au moment où le Taureau se couche, et il se prépare à descendre le matin au dessous, au moment où le Taureau se lève. C'est encore ici le lieu de dire, que le serpent engendre le taureau, et le taureau, le serpent ; ce qui rapproche cette fiction de celle qu'on faisoit sur le Bacchus fils de Proserpine, honoré dans les mystères de la Phrygie. Le reste des traditions Grecques ne nous fournit guère de traits mythologiques des avantures de ce Bacchus, qui puissent tenir à la science. Elles se réduisent toutes, comme nous l'avons vu, à peindre un prince bienfaisant, qui voyagea par toute la terre, pour y répandre ses dons, et sur-tout celui du vin (1), et dont le règne fut celui des jeux et des plaisirs. Il étoit un des Dieux les plus anciens qu'ait chanté la Grèce, et, comme Osiris, il n'y étoit connu que par les bienfaits nombreux dont il avoit comblé les mortels (*s*). La Grèce étoit trop peu instruite, pour nous conserver les traits que cette ancienne fiction avoit avec les cieux et avec la marche du soleil, le véritable et le seul Bacchus, dont l'antiquité ait jamais celébré les bienfaits. C'est en Egypte, qu'il nous faut chercher les sources de cette histoire, et dans un vieux poëme Egyptien, que Nonnus, né à Panople, a réchauffé en Grec, dans les premiers siècles de notre Ere (*t*). Ce poëme peu connu, quoiqu'infiniment digne de l'être, si-non pour ses qualités poétiques, au moins pour ses traits mythologiques et ses rapports suivis avec la marche de la Nature, et sur-tout avec celle du soleil, qui y sont en grande partie conservés, est composé de quarante-huit chants, qui renferment en eux presque toute la Mythologie ancienne. C'est dans ce poëme que nous suivrons la marche du soleil ou de Bacchus dans ses conquêtes et ses voyages autour du Monde. Nous y trouverons encore une preuve complete, que Bacchus est le soleil, puisque ce n'est qu'aux cieux et dans le zodiaque que l'on peut suivre ses traces, comme c'est dans le zodiaque que nous avons suivi celles d'Hercule, d'Osiris, d'Isis, de Thésée, et de Jason.

Analyse du poëme de Nonnus, considéré principalement dans ses rapports avec la marche de la nature en général, et en particulier avec celle du Soleil.

Chant premier.

Le poëte commence par invoquer la Muse (2) qui doit l'inspirer, et l'invite à chanter la foudre étincelante dont

(1) Diod. l. 4. c. 147. p. 247.

(2) v. 1.

le souffle fit accoucher Sémélé, au milieu des feux et des éclairs, qui rempliront d'une brûlante lumière la couche de cette amante indiscrete : ainsi que la naissance de Bacchus, qui reçut deux fois le jour. Il prie sa muse de faire paroître devant lui le fameux Protée (1), qui habite l'isle de Phare, afin que ce dieu, fécond en métamorphoses, accompagne ses chants, et que prenant ses formes variées il lui rappelle les divers tableaux de l'histoire de Bacchus, qu'il doit lui opposer. Si Protée, dit-il, se change en dragon tortueux, je chanterai alors les géans, dont les têtes étoient hérissées d'affreux serpens, et que Bacchus défit armé de son seul Thyrse. S'il se métamorphose en fleuve, je chanterai Bacchus au sein des eaux dans son combat contre Lycurgue. Ainsi du reste.

L'invocation finie, le poëte porte l'esprit du lecteur sur la partie du ciel, où doit commencer son poëme, sur le taureau équinoxial de printemps, qui, suivant la fable, servit à la métamorphose de Jupiter dans l'enlevement d'Europe. Il le porte également sur les deux principaux paranatellons de ce signe, savoir sur le cocher, qui tient la chèvre et les chevreaux, et sur le serpentaire Ophiucus (*u*) appellé autrement Cadmus. La première de ces constellations, le matin du premier jour de printemps, précédoit à l'Orient le char du soleil et annonçoit l'aurore; et la seconde étoit aux portes de l'Orient le soir, et ouvroit la marche de la nuit. Il fixe donc notre attention sur le signe céleste où arrive l'équinoxe de printemps, et sur les deux constellations principales qui, le matin et le soir, déterminoient tous les ans cette importante époque du renouvellement de la nature et le commencement du règne du bon principe, soit Ormusd, soit Osiris, soit Bacchus, à qui l'hyver, et Typhon chef du mal et des ténèbres alloient faire place. Telle est l'idée Cosmogonique qui sera rendue dans les trois premiers chants de ce poëme.

Le poëte entre donc en matière, en racontant l'enlèvement d'Europe par Jupiter déguisé en taureau, et les courses de Cadmus, à qui son père donna ordre de chercher sa sœur; c'est à-dire qu'il chante le signe céleste dont Jupiter, le soleil et l'ame du monde doivent prendre la forme au moment où la terre va être fécondée. Toute cette aventure Cosmogonique est poétiquement racontée. On y voit Jupiter taureau sur le rivage du Tyr, (*x*) la tête parée de superbes cornes, qui fait retentir l'air de ses amoureux mugissemens, et prête son dos à l'imprudente princesse qu'il emporte au milieu des flots. Le poëte nous peint Europe effrayée, dont la robe néanmoins n'est pas mouillée par les eaux. On l'eût prise pour Thétis, (3) pour Galatée, pour l'épouse de Neptune et même pour Astarté ou Vénus portée sur le dos d'un Triton. Neptune lui-même est étonné de la vue du bœuf navigateur; et le Triton, qui reconnoît Jupiter à ce mugissement imposteur, prend sa conque, et entonne les chants de l'hyménée. Cependant la nouvelle épouse, se tenant aux cornes du taureau divin, naviguoit, non pas sans crainte, sous les auspices de l'Amour, qui lui servoit de pilote, tandis que le souffle des vents enfloit les pans de sa robe (4) ondoyante.

Comme nous ne prétendons point donner une analyse complete du poëme des Dionysiaques, dans toutes ses parties de détail, mais seulement en esquisser le dessein, dans les rapports qu'a la marche du poëme avec celle des cieux, nous ne suivrons pas plus loin la description de cet enlèvement et des jouissances de Jupiter taureau. Nous dirons seulement, qu'arrivé en

(1) v. 14.
(2) v. 45.
(3) v. 58.
(4) v. 70.

Crète le maître de l'Olympe se dépouille de ses formes effrayantes, (1) et prend la figure d'un beau jeune homme. C'est sous cette forme qu'il prodigue ses caresses à son amante éplorée, cueille les prémices des fleurs de l'amour, et qu'il la rend mère de deux jumeaux. (2) Son amant la laisse entre les mains d'Asterion, et place aux cieux le taureau qui lui a servi dans sa métamorphose. Il brille dans l'Olympe sous les pieds du Cocher, (3) et sert de monture au soleil du printemps, étendant son pied droit vers Orion. Le poëte nous peint les rapports dans lesquels le coucher et le lever du Taureau se trouvent avec ceux du Cocher et d'Orion, absolument de la même manière qu'Hygin, (4) Théon (5) et tous les Astronomes mythologues décrivent ces aspects, qui faisoient la base des anciens poëmes.

Cependant Cadmus s'étoit mis en marche pour suivre les traces du ravisseur de sa sœur; et voyageant (6) de pays en pays, il étoit arrivé près de l'affreuse caverne *d'Arimé*, où Jupiter avoit déposé sa foudre, lorsqu'il voulut y donner le jour à Tantale. (7) C'est là que Typhée géant de Cilicie, ou Typhon la découvrit, averti par la fumée qui s'élevoit de l'antre où étoit la foudre encore mal éteinte. Il s'en saisit, (8) et fier d'être maître de l'arme du roi de l'Olympe, il fait retentir tous les échos d'alentour du son terrible de sa voix. Aussitôt tous les dragons ses frères, (9) sous les formes les plus affreuses, s'unissent à lui pour déclarer la guerre au ciel. Ses mille bras (10) secouent violemment le Pôle et les Ourses qui le défendent; ils portent des coups terribles au Bouvier, gardien des Ourses. L'étoile du matin, l'aurore, les heures, tout est attaqué : la clarté du jour est obscurcie (z) par l'ombre noire de la chevelure des géans formée d'horribles serpens. La lune pleine monte avec le soleil pendant le jour, et l'empire des deux astres se confond. (11) Le géant, continuant ses hostilités contre le ciel, s'éloigne du Pôle et va livrer plusieurs assauts au Cocher, à la Chèvre, au Poisson, et au Bélier (12) situé vers le milieu du ciel, et près du point où les nuits égalent les jours. Il élève sa tête altière jusqu'aux nues, développe cette armée de bras (13) et de serpens dont son corps affreux est environné. L'éclat du ciel en est obscurci. Un des serpens s'entortille autour du pôle, et étend ses plis et ses replis sur le Dragon des Hespérides. Un autre s'allonge sur le serpent d'Ophiucus, (14) et se repliant, forme une couronne sur celle d'Ariadne. Nous ne suivrons pas plus loin les détails du combat de Typhon contre les différens astres, contre la lune et les heures, qui arment leurs bataillons intrépides, qu'elles rassemblent des quatre coins du monde. Il attaque Orion, (15) qui tire sa redoutable épée, le Chien qui ouvre sa large gueule et en général toutes les constellations qui lui résistent. Cet endroit du poëme est presque une description complète de la sphère, des signes, des zones et des constellations.

Mais nous ferons remarquer, que tout ce morceau n'est que le développement poétique de la guerre que les Titans et les Géans à pieds de serpent firent aux dieux et à Jupiter; que les mauvais

(1) v. 344.
(2) v. 352.
(3) v. 356.
(4) Hygin l. 3.
(5) Theon. 176, 177.
(6) v. 138.
(7) 147.
(8) 155.
(9) v. 158.
(10) v. 165.
(11) v. 175.
(12) v. 180.
(13) v. 185.
(14) v. 200.
(15) v. 235.

anges ont fait à Dieu et aux bons anges, dans les mythologies orientales; enfin que ce le qu'Ariman fait à Ormusd et à son peuple lumineux dans le Boundesh ou dans la Cosmogonie des Perses. (1) Nous avons dans le chapitre cinquième du second livre de cet Ouvrage donné un précis de cette théologie, en développant le système des deux principes. C'est sur-tout vers la fin du chapitre que nous avons donné l'analyse de la théologie des Mages et du Boundesh, qui nous retrace ces combats. Nous y renvoyons le lecteur; et nous nous bornerons ici à remettre sous ses yeux les principaux tableaux de cette Cosmogonie, qui ont le plus de ressemblance avec ceux de Nonnus ou de la fiction Egyptienne sur Bacchus et sur Jupiter son père, qu'attaque Typhon. On y voit Ahriman (2), sous la forme d'une couleuvre, pénétrer dans le ciel. Le ciel lui-même est couvert d'astres, qui ont autant de soldats prêts à faire la guerre aux ennemis de la nature, (3) et à Ahriman, s'il cherche à nuire aux créatures. On y parle des Dews ou des mauvais génies compagnons d'Ahriman, qui combattent contre les étoiles fixes. Ahriman attaque tous les élémens; (4) il fait sortir du feu une fumée ténébreuse. Secondé d'un grand nombre de Dews, il se mêle aux planètes, se mesure avec le ciel des astres, avec les étoiles fixes et avec tout ce qui a été formé. Les esprits ou Izeds célestes combattent contre Ahriman et contre les mauvais génies. Ahriman fut ensuite sur la terre et (5) bouleversa tout ce qui étoit dans le monde. Il se mêla partout, cherchant à faire du mal dessus et dessous. Il mit son venin sur tout ce qui existe sur la terre; il répandit une eau brûlante sur les arbres et les fit sécher sur le champ. Il alla dans les eaux et sur le feu, et corrompit tout. (6) Tandis qu'Ahriman ou le mauvais principe court ainsi dans le monde, le ciel, comme un soldat qui a endossé sa cuirasse, se présente à la vue d'Ahriman pour lui faire la guerre. Ormusd ou le dieu lumière secoure le ciel. Ahriman est forcé de prendre la fuite, parce qu'il sait qu'à la fin la victoire est réservée au principe lumière, lors de la résurrection ou du renouvellement de toutes choses.

Voilà le précis des idées Cosmogoniques des Perses, qui forment la base de toutes les gigantomachies, et en particulier de la guerre d'Ahriman contre Ormusd, de Typhée ou Typhon contre le ciel, les astres, et contre la nature entière, jusqu'au moment où Jupiter, principe de bien et de lumière, vient le terrasser et ramener l'ordre dans le monde par une nouvelle génération. Ce sont là les dogmes théologiques, qui ont été consacrés dans les vers de Nonnus, et qui font la base des deux premiers chants, et en particulier de celui ci. On a déjà vu Typhon faire des excursions dans l'Olympe, attaquer le ciel et les différentes constellations qui y brillent. Du ciel il descend sur la terre, comme Ahriman; il attaque les montagnes, (7) les fleuves et les mers, et porte partout le désordre. Ici est la description du choc violent qu'éprouvent les mers et de l'effroi des monstres qui les habitent. Typhon arrache des isles entières et en lance les débris. (8) Nouveau Jupiter, il veut essayer de lancer aussi la foudre, (9) qui reste sans effet et sans bruit dans ses mains impuissantes. (10) Ses bras ne sont pas assez nerveux

(1) Boundesh. p. 351.
(2) Ibid. p. 349.
(3) Ibid. p. 355.
(4) Ibid. p. 356.
(5) Ibid. p. 352--353.
(6) Ibid. p. 358.
(7) Dionys. l. 1 v. 258.
(8) v. 290.
(9) v. 295.
(10) v. 300.

pour en soutenir le poids et les feux du tonnerre s'éteignent aussitôt, qu'ils ne se sentent plus soutenus de la force divine qui les lance. (1)

A la suite de cette description, le poëte nous peint Cadmus arrivant dans les lieux qu'habitoit Typhon près Inarimè, (2) où Jupiter avoit déposé la foudre qu'avoit surprise son ennemi. C'est là qu'il est rencontré (3) par Jupiter, qui venoit de quitter sa forme de taureau, dont il avoit placé l'image aux cieux. Pan accompagnoit le maître de l'Olympe. On se rappellera que Pan est la belle constellation du Cocher, placée sur le Taureau et qui porte la fameuse chèvre Amalthée, appellée la femme de Pan, avec ses chevreaux. Pan prête ses troupeaux pour le stratagême qu'imagine Jupiter, qui est d'habiller Cadmus en berger, et de lui dresser une cabane, (4) dans laquelle il attirera Typhon par le son harmonieux de sa flûte pastorale, et par-là préparera sa ruine. (a2) Jupiter (5) lui adressant la parole lui dit : » chante, cher Cadmus, et la sérénité sera rendue au ciel. Typhon s'est servi de mes armes, (6) il ne me reste plus que mon égide; mais de quel secours peut-elle m'être contre les feux du tonnerre? Je crains que bientôt on n'invoque au lieu de moi Typhon, comme dieu qui verse la pluie (7) et qui habite les sommets de l'Olympe. Sois berger pour un jour, et que ta flûte pastorale serve à rendre la puissance au pasteur éternel du monde. (8) Tes services ne seront point sans récompense; tu seras le chef et le conservateur de l'harmonie du monde, et la belle Harmonie sera ton épouse. » (9) Il adresse aussi quelques mots à l'amour qui l'accompagnoit. « Tends ton arc, lui dit-il; (10) et l'ordre du monde va être raffermi. » On sait que dans la philosophie ancienne l'Amour avoit présidé à l'organisation de l'univers, et qu'il étoit le lien de l'ordre, que la nature a mis entre tous les principes qui composent le système du monde. Aussi Jupiter dit-il à l'Amour, que tout vient de lui, qu'il guide la vie, et qu'il peut conserver tout.

Ainsi parloit Jupiter, et semblable au taureau, (b2) dont le front est armé de cornes, (11) il s'avance sur les sommets du mont Taurus. Alors Cadmus, sous l'habit de berger, appuyé contre un chêne fait retentir les échos des forêts des sons séducteurs de sa flûte harmonieuse. Typhon se laisse charmer; (12) il s'approche du lieu où il entend ces accens enchanteurs, et dépose dans l'antre la foudre qu'il y a trouvée et qu'il y cache. Au moment où il s'approche de la forêt, Cadmus feint d'avoir peur et de fuir. (13) Typhon le rassure et l'invite à continuer, (14) en lui proposant (15) le défi d'un combat, dans lequel Cadmus fera répéter aux échos les sons de sa flûte, et Typhon le bruit de la foudre qu'il a surprise à Jupiter. Il lui promet même une récompense, et l'assure que, dès qu'il sera maître de l'Olympe, il le placera lui, ses chèvres et ses boucs dans les constellations, (16) près du Cocher, (17) qui tient des chevreaux et de la fameuse chevre Amalthée, qui brille aux cieux d'un éclat si lumineux. Il placera ses bœufs (18) au signe céleste du bœuf qui verse la

(1) v. 309.
(2) v. 320.
(3) v. 360.
(4) v. 365.
(5) v. 373.
(6) v. 376.
(7) v. 382.
(8) v. 385.
(9) v. 393.
(10) v. 395.
(11) v. 404.
(12) v. 410.
(13) v. 416.
(14) v. 423.
(15) v. 435.
(16) v. 442.
(17) v. 445.
(18) v. 448.

pluie, et ils y brilleront au nombre des astres. Lui-même sera mis aux cieux avec sa lyre. Il sera figuré aux astres après le Bootés; (1) il conduira devant lui l'Ourse, et sera berger heureux à côté du Typhon céleste, près duquel il prendra place. Chante aujourd'hui sur la terre, ajoute Typhon et dès demain tu seras aux cieux; (2) et ta flûte sera placée (3) sur la lyre céleste. On sait en effet que la Lyre et le Serpentaire sont placés aux cieux à la suite du Bootés et que le Serpentaire et la Lyre montent ensemble.

Après avoir fait au berger les plus belles promesses, Typhon l'invite à chanter sa victoire et le nouvel empire qu'il va prendre dans l'Olympe. (4) Cadmus se met à chanter, et lorsqu'il s'apperçoit que le géant se laisse prendre à l'appât, et aux accens séducteurs de sa flûte, (5) il profite de sa crédule vanité et lui promet des chants infiniment plus merveilleux, s'il veut se prêter à une demande qu'il va lui faire. (6) Il lui expose qu'ayant voulu rivaliser avec Apollon lui-même, il avoit remporté sur lui la victoire; et que Jupiter, pour plaire à ce dieu, avoit brisé d'un coup de foudre les cordes de sa lyre. (7) Pour la remonter il lui demande, qu'il lui prête les nerfs de Jupiter, (62) qui étoient tombés dans le combat contre Typhon et que ce géant avoit serrés dans son antre. (8) Sa demande lui est accordée. Le berger reçoit le présent qu'il loue fort, et qu'il met en réserve, comme pour l'adapter un jour à sa lyre; mais dans l'intention de le rendre à Jupiter, lorsqu'il aura vaincu les géans. Cadmus adoucit le son de sa flûte enchanteresse, et charme les oreilles de Typhon, qui lui donne toute son attention, sans que rien puisse le distraire. (9)

Chant deuxième.

Ce fut dans ce moment où tous les sens du géant étoient comme enchaînés par l'harmonie, que Jupiter s'approcha doucement de l'antre, où sa foudre étoit cachée, et s'en saisit, (10) à la faveur d'un nuage épais dont il couvre la grotte, et Cadmus, pour dérober celui-ci à la vengeance du géant. Cadmus se taît (11) et disparoît de la vue de Typhon trompé et furieux, qui court vers son antre chercher la foudre qu'il ne retrouve plus. C'est alors qu'il s'apperçoit, mais un peu tard, de l'artifice de Jupiter et de Cadmus. (12) Il veut dans sa rage s'élancer vers l'Olympe. Dans les convulsions affreuses qui l'agitent, il fait trembler tout l'univers. Il ébranle les fondemens des montagnes; il remue par de violentes secousses les rivages, fait retentir les échos des forêts, des cavernes, (13) et porte le désordre et le ravage dans tous les pays voisins du lieu qu'il habite. (14) Il déchire, dans sa fureur, les animaux les plus féroces, (15) les reptiles, les quadrupèdes et les oiseaux. (16) Les nymphes éplorées fuient au fond du lit des fleuves desséchés, et au milieu de leurs roseaux. Les bergers glacés d'effroi errent çà et là dans les champs, et jettent au loin leurs flûtes. (17) Le laboureur abandonne ses bœufs. Les arbres des campagnes sont arrachés. Minerve regrette la perte de ses oliviers, Apol-

(1) v. 455.
(2) v. 460.
(3) v. 463.
(4) v. 474.
(5) v. 478.
(6) v. 483.
(7) v. 487.
(8) v. 508.
(9) v. 512.
(10) l. 2. v. 5.
(11) v. 21.
(12) v. 28.
(13) v. 35 &c.
(14) v. 40. &c.
(15) v. 47.
(16) v. 50.
(17) 60 et 69.

lon

lon ses lauriers, Venus ses anémones, Cérès ses moissons, (1) les Dryades leurs forêts. Ici le poëte fait un récit très-long des plaintes (2) de ces nymphes Hamadryades. Déjà (3) Phaéton avoit conduit son char fatigué aux rives du couchant, et la nuit étendoit son voile sur le ciel et sur la terre. Les dieux étoient alors errans sur les bords du Nil; tandis que Jupiter sur les sommets du Taurus attendoit le retour de l'aurore. Il étoit nuit, et les sentinelles étoient posées à la garde des cieux. Les heures veilloient. (5) Le vieux Bootés, (6) les yeux toujours ouverts, ayant près de lui le Dragon céleste, surveilloit les attaques nocturnes, que pourroit tenter Typhon père de ce dragon, suivant Hygin. (7) Lucifer ou l'astre du matin gardoit l'Orient, (c2) Hesperus le couchant, Cephée le Nord, et le Sagittaire le Midi. (8) Tout l'univers présentoit l'image d'un immense camp, dans lequel chaque partie de la nature remplissoit une fonction, et faisoit tout ce qui se pratique pendant la nuit dans les camps. Les étoiles et les météores étoient les feux qui l'éclairoient. (9) Enfin la déesse de la victoire, (10) sous la forme de la mère du soleil, et de la lune, vient au secours de Jupiter, et apporte des armes au père des dieux, en l'exhortant à combatre Typhon, dont elle lui apprend les ravages. Il a, dit-elle, déjà ébranlé les fondemens de l'univers, (11) et il porte le désordre dans l'empire de tous les dieux. L'amour lui-même a été forcé de prendre la fuite devant ce monstre, et Vulcain d'abandonner ses forges. (12) Armez-vous grand dieu, (13) pour la défense de vos enfans, et lancez vos terribles feux. (14) Souffririez vous que votre père détrôné (15) revînt encore se placer dans le séjour des astres? Non, je ne verrai point les Titans venir donner des loix au ciel. Ce sera vous et vos enfans qui y règnerés. Combattez pour la défense de ma chaste Diane. (16) Après qu'elle eut dit ces mots, le sommeil couvre de son voile obscur tout ce qui respire dans la nature. Jupiter seul alors reste éveillé; (17) Typhon, au contraire, dort d'un sommeil profond, et la masse de son corps couvre un immense terrein. (18) Au lever du soleil, il ouvre sa large bouche et pousse un cri affreux (19), dont tous les échos voisins retentissent. Il défie au combat Jupiter; il éclate en menaces et en injures contre le maître de l'Olympe, et contre les dieux qui l'habitent. (20) Il forme les projets les plus insensés et les plus furieux contre l'ordre, & l'harmonie de la nature, et contre tous les astres du firmament; (21) et sur-tout contre les dieux dont il médite les alliances les plus monstrueuses. Il mariera Pallas à Ephialtés, Latone à Tytie et Diane à Orion, qui avoient voulu les outrager. (22) Il menace tous les dieux d'une honteuse servitude et de les assujettir aux fonctions ordinaires des esclaves, dans la nouvelle cour céleste qu'il va se composer. Il rompra les liens qui enchaînent Saturne et le rappellera, ainsi que les Titans, dans le séjour de l'Olympe, d'où Jupiter les a bannis. (23) Il projete la construction d'un nouveau ciel infiniment plus vaste et plus beau que celui qu'habite Jupiter; il doit se

(1) v. 90 &c.
(2) v. 100 et suiv.
(3) v. 164.
(4) v. 170.
(5) v. 175.
(6) v. 184.
(7) Hygin fab. 30.
(8) v. 187.
(9) v. 190.
(10) v. 205.
(11) v. 214.
(12) v. 205.
(13) v. 209.
(14) v. 212.
(15) v. 228.
(16) v. 232.
(17) v. 237.
(18) v. 240.
(19) v. 250.
(20) 260 &c.
(21) v. 280--290.
(22) v. 305.
(23) v. 340.

faire forger des foudres beaucoup plus redoutables (1) Il peuplera le ciel d'une nouvelle race. La Vierge elle-même sera forcée de renoncer à sa virginité et de s'unir aux Bootés pour propager son peuple.

Jupiter, accompagné de la victoire, entend ses menaces et son défi audacieux et sourit. (2) On se prépare à un combat, dont l'empire de l'Olympe doit être le prix. (3) Ici est une longue description de ce combat entre Jupiter et Typhon son ennemi. Celui-ci entasse des montagnes, (4) et arrache des arbres qu'il lance (5) contre Jupiter. Une étincelle de la foudre du roi des dieux réduit tout en poudre. (6) Ce choc violent entre d'aussi puissans rivaux ébranle toute la nature, (7) et les parties de la terre et de la mer les plus éloignées du champ de bataille retentissent du bruit épouvantable de cette lutte terrible. (8) La crainte et la terreur placées à côté de Jupiter s'arment de l'éclair de la foudre, pour faire trembler Typhon. (9) Ici est la description du cortège, (10) et des armes de Jupiter, et la suite des détails du combat. On voit les traits que lance le maître des dieux, et ceux qu'il repousse. Typhon perd une main dans le combat : elle tombe sans se désaisir du quartier de rocher qu'elle se préparoit à lancer. (11) Le géant, dans le creux de l'autre main, puise l'eau des fleuves, dans le dessein d'éteindre les feux de la foudre, (12) mais inutilement. Il oppose d'énormes rochers à Jupiter, qui les renverse de son souffle. (13) Il lance contre l'égide redoutable d'énormes pierres, qui viennent s'y briser sans effet. (14) Après de longs efforts et divers assauts, où la victoire resta long-temps douteuse, Typhon enfin attaqué de toutes parts, (15) et brûlé des feux de la foudre (16) succombe. En vain la terre sa mère (17) prie le radieux Titan de prêter son secours à son fils Typhée : déjà le géant couvre la poussière de son immense corps, vomissant la flamme de son sein foudroyé. (18) Jupiter insulte à sa défaite par un rire moqueur, et plaisante le prétendu vengeur de Saturne et des Titans, (19) en lui rappelant ses projets insensés contre les dieux, dont il vouloit faire autant d'esclaves (20) de sa nouvelle cour. Après un discours rempli de sarcasmes amers (21), que Jupiter adresse au géant terrassé et expirant, le poëte nous peint les suites de cette victoire, qu'annoncent les échos du Taurus, (22) tandis que d'un autre côté on voit la terre plongée dans la douleur pleurer la mort de son fils. (23) L'effet de ce triomphe fut de rendre la sérénité aux cieux, l'ordre et la paix à l'Olympe, et de rétablir l'harmonie de la nature. (24) Jupiter alors s'occupe de récompenser les services de Cadmus, (25) et lui promet de le faire gendre de Mars et de Vénus, et d'aller manger lui-même à sa table, où il aura l'honneur de recevoir le maître des dieux. (26) Comme ta lyre, lui dit-il, Cadmus, a orné les portes de l'Olympe, je veux aussi moi-même accompagner les chants de ton hyménée,

(1) v. 345.
(2) v. 356.
(3) v. 362.
(4) v. 372.
(5) v. 384.
(6) v. 387.
(7) v. 390.
(8) v. 400.
(9) v. 418.
(10) v. 420.
(11) v. 430.
(12) v. 445.
(13) v. 454.
(14) v. 470.
(15) v. 508.
(16) v. 520.
(17) v. 545.
(18) v. 563.
(19) v. 565.
(20) v. 590.
(21) v. 631.
(22) v. 633.
(23) v. 640.
(24) v. 653.
(25) v. 660.
(26) v. 668.

par les accords de la lyre céleste. (1)

Il lui donne en même temps un avis important pour le munir contre les revers du destin, et pour écarter les malheurs, qui pourroient interrompre la félicité de sa vie (*d2*); c'est d'éviter de déplaire à Mars Dircéen (2), et de conjurer sa colère, en faisant pendant la nuit certains sacrifices dont il lui trace le cérémonial. Une des conditions principales est de tenir pendant sa prière les yeux tournés sur le Dragon céleste; c'est-à-dire sur celui que Théon (3) appelle dragon de Cadmus, et d'invoquer spécialement Ophiucus (4); c'est-à-dire la constellation du Serpentaire, dans lequel fut placé Cadmus après sa métamorphose. Il lui conseille d'oublier Agenor son père, et ses menaces, ajoutant qu'il peut être tranquille sur le sort d'Europe et sur celui de ses frères: que sa sœur a épousé Astérion, roi de Crète (5). Que Cephée règne sur le midi, et fait goûter les douceurs de son empire aux Ethiopiens Céphéniens; que Thasus règne sur l'île de Thase, Cilix sur les Ciliciens, Phinée sur les Thraces; et que lui-même (6) va bientôt régner à Thèbes sur les Cadméens, à qui il donnera son nom. L'oracle d'Apollon, lui dit Jupiter en finissant, t'apprendra le reste (7). Après avoir achevé ces mots, le maître du tonnerre retourne au ciel, porté sur son char (8); la Victoire guide ses coursiers; les Heures lui ouvrent les portes de l'Olympe, et Thémis, pour effrayer la terre, qui a donné naissance à Typhon, suspend aux voûtes du ciel les armes du géant foudroyé (9) Tel est le précis des deux premiers chants du poëme de Nonnus (*e2*).

Quelqu'abrégée que soit cette analyse, elle est encore très-longue relativement au petit nombre d'élémens Astronomiques et théologiques, qui forment le fond de ce roman sacré. Nous avons observé dans notre second livre, chapitre cinquième, en parlant des deux principes, Ormusd, Ahriman, Osiris, Typhon, Jupiter et Typhée, et les Titans, que leurs combats dans la nature faisoient la matière de toutes les fictions sacrées des anciens théologiens; que les deux équinoxes étoient les limites des empires des deux chefs rivaux, qui combinent leur action opposée dans le système universel du monde; qu'au printemps le principe lumière reprend l'empire que lui avoit ravi en automne le principe des ténèbres et du mal, sous quelque nom qu'il fût connu, mais toujours figuré par les formes du serpent de l'équinoxe d'automne. C'est donc cette dernière crise de la nature, avant son renouvellement périodique au printemps, et le dernier choc que le principe du mal livre au principe du bien, au moment où celui-ci va reprendre sa force désignée par la foudre (*f2*), que le poëte théologien a eu intention de peindre dans la description de ce long combat entre Jupiter et Typhée, qui lui avoit ravi cette foudre, et qui avoit voulu usurper l'empire de l'Olympe. Toutes les circonstances du combat, quelques nombreuses qu'elles soient, ne sont que la broderie de ce simple canevas, à l'exception de l'intervention de Cadmus, habillé sous la figure de Pan, qui sert Jupiter si utilement dans son entreprise, et qui se trouve si à propos à la rencontre du Dieu, au moment où celui-ci vient de ravir Europe, que cherche Cadmus, et de placer aux cieux le taureau, dont il avoit pris la forme pour cet enlèvement (*g2*). Voilà des points donnés par l'Astronomie, ainsi que l'emploi heureux que l'on fait de la lyre, que

(1) v. 663.
(2) v. 670.
(3) Theon ad Arat. p. 113.
(4) v. 675.
(5) v. 680.
(6) v. 691.
(7) v. 696.
(8) v. 703.
(9) v. 710.

Typhon promet à Cadmus de placer un jour, s'il le veut, sur la Lyre céleste, comme ses chevreaux et sa chèvre dans les bras du Cocher. (1) Ces circonstances ne sont point arbitraires, et tiennent à la position qu'a le ciel le matin et le soir du jour où le soleil, principe de bien et de lumière, arrivé au Taureau céleste, vient terminer l'hyver et le règne du prince des ténèbres, et rendre la lumière et l'ordre à toute la Nature, à l'équinoxe de printemps. Il en est de même de l'avis énigmatique donné par Jupiter à Cadmus, lorsqu'il lui dit de regarder le Dragon céleste, et d'invoquer la nuit Ophiucus, ou le Serpentaire, c'est-à-dire, la constellation qui ouvre la marche de la première nuit du printemps, et celle du premier jour d'automne, lorsque Typhon ravit la foudre de Jupiter, occupé de donner naissance à Tantale, autre nom du même Serpentaire. Si Cadmus, ou le Serpentaire rend à Jupiter sa foudre, c'est lorsqu'il est revêtu des attributs de Pan, ou du Cocher céleste, qui dans le planisphère de Kirker (2) est peint sous la forme de Pan, et qui dans toutes les traditions Astronomiques est censé porter Aiga, ou la fameuse chèvre (42), qu'on dit être la femme de Pan ; de ce cocher qui précède le char du soleil printanier, et monte le matin à l'orient avec le jour, comme Cadmus ou le Serpentaire y monte avec la nuit. Nous avons projeté ces différens paranatellons sous la case du Taureau, dans notre planisphère des Dionysiaques ; c'est au lecteur à le consulter et à apprécier les rapports des tableaux principaux du poëme avec ceux que présente le ciel à l'époque de l'équinoxe de printemps. Quant à la théologie, elle est la même que nous retrouvons par-tout, et qui nous est peinte dans l'œuf d'Oromaze et dans le fameux monument de Mithra, dont nous parlerons ailleurs.

Ainsi le poëte suppose, que pendant l'hyver le Dieu de la lumière n'avoit plus de foudres ; qu'elles étoient entre les mains du prince des ténèbres, qui n'en pouvoit faire usage. Mais durant tout le temps où Jupiter en est privé, son ennemi bouleverse, et désorganise toute la Nature, confond les élémens, répand sur la face de la terre le deuil, les ténèbres et la mort, jusqu'au lever Héliaque du Cocher et de sa Chèvre, et au lever du soir du Serpentaire. Ces phénomènes ont lieu au moment où le soleil arrive au Taureau céleste, dont Jupiter, suivant la fable, prit la forme pour enlever Europe, sœur de Cadmus, ou du Serpentaire, et que celui-ci cherche, lorsqu'il rencontre Jupiter. C'est alors que le Dieu du jour rentre dans tous ses droits, et rétablit l'ordre, que le Génie des ténèbres avoit troublé et détruit. Jupiter reprend sa foudre, sous l'habit de Pan, ou du Cocher céleste ; alors finit la guerre des deux principes, terminée par la défaite du Chef des ténèbres et des hyvers, de la grande couleuvre mère de l'hiver, pour me servir de l'expression du Zend Avesta.

Alors le Dieu du jour, vainqueur des longues nuits, commence son triomphe et reprend son empire aux cieux, où l'ordre et l'harmonie sont rétablis. Sous les rayons féconds du soleil du printemps tout renaît ; la terre est émaillée de fleurs ; les zéphyrs prennent la place des bruyans aquilons ; les fleuves enchaînés reprennent leur cours, et toute la Nature développe les germes de sa fécondité. C'est là l'idée qu'amène naturellement à sa suite le triomphe de Jupiter, et c'est effectivement celle que nous offre le poëte en commençant son troisième chant.

(1) L. 1. v. 445—462.

(2) OEdip. t. 2. part. 2. p. 206.

Chant Troisième.

Première Saison ou Printemps.

Le combat, dit-il, avoit fini avec l'hiver (1); le Taureau et Orion se lèvent et brillent sur un ciel pur (*i*2). Le Massagète ne roule plus sa cabane ambulante sur les glaces du Danube. Déjà (2) l'hirondelle, de retour, chante l'arrivée du printemps, et interrompt, le matin le sommeil de l'homme, qui lui donne l'hospitalité sous son toît. Le calice des fleurs s'ouvre aux sucs nourriciers de la rosée, que répand l'heureuse saison des zéphyrs. Voilà, en substance, les quinze premiers vers du chant qui suit immédiatement la défaite du Chef des ténèbres et de l'hiver, et la marche du poëte suit exactement celle de la Nature et de la sphère.

Cependant Cadmus (3) quitte les sommets élevés du mont Taurus, et s'embarque, le matin, par un vent favorable, qui le conduit à Samothrace (4), où étoit la belle Harmonie, fille de Vénus et de Mars, élevée dans le palais de la Pléïade Elèctre (5). Nonnus fait la description de ce palais, où la Déesse de la Persuasion, la première des femmes d'Harmonie (6), introduit Cadmus, sous les auspices de Vénus. Emathion (7), ou le jeune prince Jour, fils d'Elèctre, sous les traits les plus agréables, venoit de se rendre au palais de sa mère. Il avoit pour frère Dardanus, prince juste, qui régnoit sur la Troade (8). Cadmus est parfaitement reçu par Elèctre, qui lui fait servir un magnifique repas, et qui l'interroge sur le sujet de son voyage. Il se fait connoître pour être un fils d'Agénor, et, à cette occasion, il lui fait la généalogie de sa famille (9). Il en fait remonter l'origine à Inachus, père d'Io, connue par ses amours avec Jupiter (10), et que le Dieu changea en vache (11), et plaça ensuite aux cieux, dans la constellation du Taureau. C'est-là que l'antiquité plaçoit aussi Europe, sœur de Cadmus, dont il raconte l'étrange enlèvement par un Taureau (12), objet de sa poursuite et de ses recherches (13). La Pléïade Electre, après avoir entendu le récit de Cadmus, cherche à le consoler (14), et engage à ensevelir dans l'oubli l'avanture d'Europe sa sœur, en lui traçant l'image des viscissitudes de la fortune humaine. Elle se cite elle-même pour exemple (15). Fille d'Atlas, qui porte le ciel, et sœur des sept Atlantides, ou Pléïades, elle a la douleur (16) d'être séparée de ses sœurs (17) et de son père (18); mais l'espérance la soutient, et elle se flatte d'être un jour réunie à sa famille, et de former la septième Pléïade (19). La Mythologie ancienne supposoit en effet, au rapport de Théon (20), qu'une Pléïade, nommée Elèctre, amoureuse du soleil, s'étoit séparée de ses sœurs, avoit été se placer près de la seconde étoile du timon du Chariot, et étoit devenue la petite étoile qu'on y remarque, et qu'on appelle *le Renard*. Dardanus et, ajoute Théon, conséquemment Emathion, étoit fils de cette Pléïade et de Jupiter. Voilà ce que Nonnus a voulu rappeller dans le discours qu'il met dans la

(1) Nonnus Dionys. l. 3. v. 1 & suiv.
(2) v. 12.
(3) v. 15.
(4) v. 40.
(5) Schol. Apol. v. 916.
(6) v. 83
(7) v. 180.
(8) v. 190.
(9) v. 230.
(10) v. 240.
(11) v. 254.
(12) v. 260.
(13) v. 306.
(14) v. 312.
(15) v. 318.
(16) v. 324.
(17) v. 330.
(18) v. 340.
(19) v. 345.
(20) Theon p. 134.

bouche de la Pléïade. C'est d'après cet exemple, que la Pléïade exhorte Cadmus à consentir à vivre loin de sa patrie (1), comme Dardanus, Agénor, Danaüs son oncle, &c. Jupiter cependant avoit envoyé le neveu d'Elèctre (2), le fils de Maia, Mercure au palais d'Elèctre, pour lui notifier sa volonté sur le mariage d'Harmonie et de Cadmus, qu'il avoit arrêté dans ses décrets éternels. Cette jeune princesse étoit le fruit des amours furtifs (3) de Vénus et de Mars, amours que Lucien dit tenir à une fiction Astronomique, et qui y appartient effectivement. Nonnus suppose que les Heures, ou les Saisons (4), avoient confié ce dépôt aux Pléïades, ou à Elèctre une des Pléïades. C'est une allusion à l'harmonie universelle, rétablie par le retour du soleil au point équinoxial de printemps. Elle est désignée sous le nom d'une jeune fille, élevée par Elèctre avec Emathion, ou avec l'aimable Dieu du Jour (5) : on sait, d'ailleurs, que les Pléïades étoient les astres indicatifs des saisons. L'un et l'autre sont également chers à Elèctre (6). Ici l'auteur décrit les soins qu'Elèctre, Pléïade (7), prend de l'éducation des deux enfans, savoir, du Jour et de l'Harmonie universelle personifiée, et dont le retour se manifeste au lever des Pléïades. Cependant Mercure, déployant ses aîles, arrive au palais d'Elèctre, et lui intime les ordres de Jupiter sur les nôces d'Harmonie et de Cadmus (8). Mercure lui adresse un salut conçu à peu près dans les mêmes termes, que celui qu'on suppose que Gabriel, à la même époque, adresse à Marie : « Je vous salue, lui dit-il, » la plus heureuse de toutes les femmes (9), vous que Jupiter a honorée de sa couche : votre sang va donner des loix au monde. Vous même serez placée aux cieux à côté de Maia ma mère, et vous accompagnerez le char du soleil. Je suis le messager des Dieux, chargé de vous ordonner, de la part de Jupiter, de donner la jeune Harmonie en mariage à cet étranger, qui vient de rendre la paix et la sérénité aux cieux (10). Donnez-la donc à Cadmus, qui a écarté de nous tous les maux (*k*2) : telles sont les intentions de Jupiter, de Mars et de Vénus.

Voilà, à peu près, l'analyse abrégée de ce troisième chant du poëme. Voyons ses rapports avec la sphère.

Les chants précédens nous ont donné la position du ciel le soir, qui précède le jour équinoxial, et les aspects qui président à la dernière nuit du règne du Génie des Ténèbres. Consultons actuellement les approches du matin, et la première aurore des beaux jours. Le soleil se lève dans le signe du Taureau, sous lequel est Orion. Il est précédé des sept Pléïades, dont Elèctre faisoit partie. Au couchant le Serpentaire, Cadmus, descend au sein des flots, après avoir parcouru l'espace qui sépare l'orient de l'occident, et s'être montré toute la nuit aux regards des mortels. Il se trouve alors en regard avec les Pléïades, qui montent à l'orient avec le jour. Voilà le fondement de l'allégorie, qui suppose que Cadmus s'embarque et arrive au palais d'Elèctre, où il trouve le prince Emathion, ou le Jour, qui se montre sous les traits d'un beau jeune homme, qui doit sa naissance à Elèctre, et qui va régner sur l'univers. Cadmus, lui-même a reçu de la

(1) v. 355.
(2) v. 366.
(3) v. 370.
(4) v. 374.
(5) v. 380.
(6) v. 381.
(7) v. 400.
(8) v. 415.
(9) v. 419.
(10) v. 434.

Nature toutes les graces du printemps (1). Le poëte semble mettre une opposition entre ces deux aspects du Serpentaire, ou entre celui du matin, époque de son coucher, et celui du soir, époque de son lever. Car il dit ici (2), Cadmus s'embarque le matin, lorsque l'Aurore eut dissipé l'obscurité de la nuit; au lieu que plus haut (3), où il s'agit de son apparition du soir, il lui dit : Invoque de nuit Ophiucus. C'étoit aussi la nuit que ceux de Gortynie, en Crète, disoient qu'ils avoient des apparitions de Cadmus (4). Ainsi les astres du soir et du matin sont les acteurs principaux de cette fiction.

Chant quatrième.

Le quatrième chant nous offre, pour premier tableau, Mercure (5), qui, à l'aide de ses aîles et de ses talonières, remonte vers l'Olympe, après avoir accompli son message. Elèctre appelle Harmonie (6), et la conduit à travers les salles d'un grand appartement composé de sept pièces (7). Ce nombre contient une allusion manifeste aux sept sphères, que les anciens désignoient sous une foule d'emblêmes, tels que les sept chambres de Moloch, les sept tuyaux de la flûte de Pan, &c. Elle lui fait part des intentions de Jupiter, que Mercure venoit de lui notifier (8). La jeune Harmonie se refuse à contracter un hymen avec un aventurier tel que Cadmus, et conjure Elèctre de ne pas l'y forcer (9). Elle révoque même en doute les prétendus services que l'on dit que Cadmus, un simple mortel, a pu rendre à Jupiter (10). Ses refus sont accompagnés de larmes (11). Mais Vénus, sous la forme de la Persuasion, vient servir les amours de Cadmus, qu'elle feint d'aimer (12) éperduement, et à qui elle prodigue les plus grands éloges (13), afin de piquer le desir de la jeune Harmonie par la rivalité, et de lui donner une grande idée du bonheur que lui promet cette hyménée. Elle va jusqu'à la prier de lui céder (14) ce nouvel époux, dont elle vante la beauté (15), les graces, et l'éloquence. (16) Elle prie enfin Harmonie, supposé qu'elle ne veuille pas lui céder Cadmus, de la prendre au moins au nombre de ses femmes, afin qu'elle puisse les accompagner, et jouir partout de la vue de cet aimable étranger (17).

Vénus, achevant ce discours, touche de son ceste puissant (18) la jeune Harmonie, qui déjà change de résolution, et qui sent l'impression de l'Amour en faveur de l'étranger, qu'elle avoit d'abord dédaigné. Déjà elle consent à suivre par-tout Cadmus, où il voudra l'emmener (19). Elle fait ses adieux à Elèctre et au jeune Hémathion (20), à sa patrie et aux lieux où elle a été élevée. Elle suit les pas du voyageur oriental (21), vers le rivage où déjà étoit rassemblée toute sa troupe, près du vaisseau (22). Le vent printanier agitoit doucement les voiles : on s'embarque, et les deux amans arrivent en Grèce (23), où Cadmus porte la connoissance des Lettres (24) et de l'Astronomie, qu'il avoit reçue des Egyptiens (25).

Le premier soin de Cadmus, en ar-

(1) l. 4. v. 127.
(2) l. 3. v. 17.
(3) l. 2. v. 672.
(4) Solin p. 252.
(5) l. 4. v. 1.
(6) v. 7.
(7) v. 14.
(8) v. 25.
(9) v. 29.
(10) v. 50.
(11) v. 64.
(12) v. 73.
(13) v. 105.
(14) v. 113.
(15) v. 126.
(16) v. 140.
(17) v. 162.
(18) v. 177.
(19) v. 190.
(20) v. 183.
(21) v. 210.
(22) v. 225.
(23) v. 250.
(24) v. 260.
(25) v. 265.

rivant en Grèce, fut d'aller consulter l'oracle de Delphes (1), qui lui apprend que le bœuf, qui a enlevé sa sœur, n'est pas un animal terrestre ; que c'est le Taureau de l'Olympe (2) ; qu'inutilement il le chercheroit sur la terre. En conséquence il l'exhorte à renoncer à ses recherches, et à l'espoir de satisfaire aux desirs de son père. Il l'invite à se fixer dans une terre étrangère, et à bâtir une ville, (3) qui portera le nom de la Thèbes d'Egypte sa patrie. Il lui dit, que le lieu où il verra une vache divine se reposer de fatigue, sera le lieu où il doit former cet établissement (4). Cadmus, docile aux ordres du Dieu, sort du temple, et apperçoit aussi-tôt une vache, qui devient son guide. Il arrive sur ses traces, dans les lieux où Orion périt piqué par la morsure du Scorpion (5). Là s'arrêta la vache, qui devoit se reposer au lieu destiné pour la ville nouvelle, qu'avoit ordre de bâtir Cadmus (6). On voit ici une allusion manifeste au coucher du Taureau, toujours accompagné de celui d'Orion, placé au-dessous de lui, plus au midi, au moment où monte à l'orient le Scorpion, sur lequel est placé Cadmus, ou le Serpentaire, et avec lequel il se lève à l'entrée de la nuit (12). Voilà le phénomène céleste, que le poëte a exprimé dans cette fiction. Cadmus, ou le Serpentaire se prépare à immoler cette vache (7). Il s'apperçoit qu'il manque d'eau pour le sacrifice. Il va pour en chercher à la fontaine Dircée, qu'il trouve défendue par un énorme serpent fils de Mars. Ceci est une allusion au Serpent du pôle, qui monte avec Cadmus ; et avec le Scorpion, domicile de Mars. Théon (8), en effet, dit que le Dragon du pôle est le même que celui que tua Cadmus. Le monstre dévore plusieurs des compagnons de Cadmus, dont Nonnus décrit la mort malheureuse (9). Minerve armée de son égide (10), ou la Divinité, qui avoit placé au pôle ce terrible dragon, suivant Hygin (11), vient au secours de Cadmus et de son armée. Elle rappelle à Cadmus son triomphe sur le géant Typhée, et sur les géans aux pieds de serpent. Elle lui demande s'il a peur aujourd'hui d'un serpent, seul et unique (12). Elle lui ordonne de tuer celui-ci, d'en semer les dents (13), et de tuer aussi-tôt les géans, qui naîtront des sillons où il les aura semées. L'ordre de la Déesse est exécuté (14). Cadmus tue le dragon, et en sème les dents (15). Des géans sortent bien-tôt des sillons, et paroissent tout armés (16). Cadmus les moissonne (17), et eux-mêmes s'entretuent (18).

Chant cinquième.

A la suite de cette victoire, Cadmus fait un sacrifice, dans lequel il immole la vache (19) qui lui avoit servi de guide. Il jette ensuite les fondemens de la ville de Thèbes (20), qui retrace en petit (21) l'harmonie universelle du Monde. Nous avons déjà vu Osiris (22), le Bacchus Egyptien, fonder également en Egypte une ville appellée Thèbes, dans laquelle il élève un magnifique temple à Ammon son père, qui étoit aussi

(1) v. 290.
(2) v. 297.
(3) v. 305.
(4) v. 306.
(5) v. 330.
(6) v. 349.
(7) v. 351.
(8) Theon, 113.
(9) Nonnus, 360.
(10) v. 390.
(11) Hyg. l. 2.
(12) 395.
(13) v. 400.
(14) v. 410.
(15) v. 425.
(16) v. 428.
(17) v. 442.
(18) v. 460.
(19) L. 5. v. 5.
(20) v. 50.
(21) v. 87.
(22) Ci-dessus chap. 2.

père de Bacchus (*m2*). Aussi d'autres auteurs attribuent à Bacchus la construction de ce même temple. On se rappelle également que, dans la fable d'Hercule, on fait bâtir Thèbes par ce Héros (1), après qu'il eut défait le tyran Busiris, qui, comme Orion, poursuivoit les Pléïades. Ceci est une nouvelle coïncidence entre toutes ces anciennes fictions, et entre leurs rapports avec la partie du ciel qui répond au Bélier, au Taureau, à Orion, et aux Pléïades; c'est-à-dire, à l'ancien point équinoxial de printemps, que fixoit Cadmus, ou le Serpentaire, par son lever du soir. Nous ne pouvons trop faire remarquer tous ces rapprochemens. Afin que nous ne puissions pas nous méprendre sur les rapports que le système du Monde, l'ordre, et l'harmonie de la Nature rétablie par Cadmus, désignée ici par ses nôces avec Harmonie, ont avec la fondation de la nouvelle ville, le poëte nous en décrit le plan; et il n'est pas difficile de voir qu'il est tout entier calqué sur l'ordre du monde (2). Cadmus la bâtit de forme circulaire (3), telle que celle qu'a la sphère. Des rues la traversent dans le sens des quatre coins du ciel, et aboutissent aux quatre points Nord, Midi, Orient, et Occident. Elle a sept grandes portes, dont le but, dit le poëte, est de retracer les sept sphères célestes. Chacune de ces portes étoit consacrée à une Planète, ou à une des sept sphères (4). La première porte étoit celle de la Lune (*n2*); la seconde, celle de Mercure; la troisième, celle de Vénus; la quatrième, ou la porte du milieu, étoit la porte du Soleil; la cinquième, celle de Mars; la sixième, celle de Jupiter; et la dernière (5), celle de Saturne. Ainsi la porte du Soleil étoit à la quarte de l'harmonie universelle, place que Martianus Capella lui assigne, dans son superbe Hymne au Soleil. Cette distribution de la ville bâtie sur le lieu même où se reposa la vache divine, emblême de l'animal céleste, et de la forme d'Io, qui fixoit autrefois le printemps, et le point équinoxial, ou le point de départ de toutes les sphères célestes, renferme trop de rapports avec l'harmonie du Monde, pour qu'il puisse rester aucun doute sur le but mystérieux de cette allégorie consacrée dans un poëme solaire.

Tel étoit le plan (6), dit le poëte, de cette *ville sainte (o2)*, à qui Cadmus donna le nom de la Thèbes d'Egypte, et dans laquelle il retraça les images variées de l'Olympe, avec qui elle sembloit rivaliser. A la suite de la description de l'harmonie, ou du système harmonique du Monde, rétabli au printemps, et désigné mystérieusement sous l'emblême de la ville sainte, dont Cadmus jette les fondemens, au moment où il va s'unir à la belle Harmonie, fille de *Mars et de Vénus*, le poëte nous peint les Muses (7), qui célèbrent par leurs concerts et leurs danses cet heureux hyménée. Vénus prépare le lit nuptial, et Mars désarmé danse à cette agréable fête (8). Apollon Isménien, avec sa lyre aux sept cordes, vient à cette nôce, accompagné des neuf Muses. La Victoire est aussi de la fête, et pour célébrer le triomphe de Cadmus, elle entonne les chans d'Hyménée (9). Thèbes est alors le séjour de la cour céleste, qui vient y donner des fêtes.

Cependant (10), le Dragon du pôle (*p2*), voisin de l'Ourse, montoit sur l'horizon avec la nuit, et présageoit à Cadmus, ce qui devoit lui arriver un jour

(1) Ci-dessus, c. 1.
(2) v. 54.
(3) v. 64.
(4) v. 68.
(5) v. 84.
(6) v. 85.
(7) v. 88.
(8) v. 94.
(9) v. 101.
(10) v. 222.

dans sa métamorphose. Les Dieux font chacun leurs présens aux nouveaux époux (1). Ces Dieux sont Jupiter, Junon, Neptune, Mars, Mercure, Apollon, Vulcain, Vénus. On remarque sur-tout, que Vulcain place sur la tête d'Harmonie une couronne d'or, ornée de pierres de diverses couleurs (2), allusion, peut-être, à la Couronne Boréale, placée sur le serpent que tient Ophiucus, ou Cadmus, et qu'on dit être l'ouvrage de Vulcain. Vénus lui donne un collier de perles (3). Ce collier représentoit des serpens entrelacés, et des pierres précieuses (92), telles que celles qui ornoient (4) le rational et la robe du grand prêtre des Juifs. Elles figuroient le Soleil, la Lune, et les élémens qui y étoient retracés par des couleurs analogues à leur teinte, et à leur nature (5). A l'endroit où s'unissoient les serpens entrelacés, l'aigle, figure symbolique du Soleil, y étoit représentée avec les ailes déployées. Telle est à peu près la description que nous fait Nonnus du fameux collier que Vénus donna à sa fille Harmonie, qui bientôt devint mère de plusieurs enfans (6). Une des filles de Cadmus, la plus fameuse dans ce poëme, fut Sémélé (7), qui devoit donner naissance à Bacchus, héros du poëme des Dionysiaques. C'est pour arriver là, que le poëte nous a entretenu de Cadmus et de ses nôces avec Harmonie. Les sœurs de Sémélé (8) étoient Autonoë, Ino, et Agavé, princesses également célèbres dans la Mythologie, et dont Nonnus nous raconte les aventures, dans plusieurs morceaux épisodiques de son poëme, et en particulier, dans ce cinquième chant. C'est ainsi qu'en nous parlant d'Autonoë, l'aînée des filles de Cadmus (9), qui épousa Aristée, fils d'Apollon et de Cyrène, il nous détaille, assez longuement, l'histoire du berger Aristée, histoire que tout le monde connoît; et par suite, celle du malheureux Actéon, leur fils (10), changé en cerf, et déchiré par ses propres chiens (11). Tout ce récit est d'une étendue démesurée, et on y trouve une longue description du deuil des parens de cet infortuné chasseur. L'histoire des enfans des deux autres sœurs, ou de ceux d'Agavé, mère de Penthée, et d'Ino, mère de Mélicerte et de Léarque, est très-courte (12). Le poëte s'empresse de nous parler du fils de Sémélé, ou de Bacchus, qui est le sujet de son poëme. Sémélé avoit été réservée pour un hymen infiniment plus glorieux (13). Car Jupiter déjà médite de remplacer le premier Bacchus Zagreus, qu'il avoit eu de ses amours avec Proserpine, dans sa métamorphose en serpent (14), et dont nous avons donné plus haut l'explication, en parlant de la fameuse formule des initiés (15), où l'on disoit, « Le Dragon engendra le Taureau, & le Taureau engendra le Dragon. A l'occasion de ce premier Bacchus, le poëte nous raconte les circonstances de cette aventure, & des amours de Jupiter & de Proserpine fille de Cérès. (16) Ce récit est le sujet de la fin du cinquième chant, et du commencement du sixième.

Chant sixieme.

Ce nouveau livre roule tout entier sur la naissance (17) et la mort du premier Bacchus, que les Titans firent périr (18) et dont Jupiter vengea la

(1) v 125.
(2) v. 132.
(3) v. 136.
(4) Joseph l. 3 c. 8. Clem. Alex. Str. l. 5. p. 575.
(5) v. 180.
(6) v. 190.
(7) v. 203.
(8) v. 196.
(9) v 215.
(10) v. 290.
(11) v. 330.
(12) v. 555 &c.
(13) v 562.
(14) v. 570.
(15) Ci-dessus p. 27.
(16) v. 610—621.
(17) L. 6. v. 1—10—30.
(18) v. 165—172.

mort par l'embrâsement du monde. Il envoya ensuite un déluge sur la terre coupable (1), qui avoit donné naissance aux Titans meurtriers de son fils. Ici est une longue description du déluge & de ses effets (2). C'est à la suite de cette grande catastrophe, que naît le dieu qui doit apprendre aux hommes à cultiver la vigne, et leur découvrir, comme Noé, à la suite du déluge des Juifs, la précieuse liqueur qui chasse les noirs soucis des mortels. Ici va commencer le récit des amours de Jupiter et de la fille de Cadmus et d'Harmonie, ou de la jeune Sémélé, mère du second Bacchus. Car l'histoire du premier Bacchus ne peut être regardée que comme un long épisode, intercalé entre le mariage de Cadmus et d'Harmonie, d'où naît Sémélé, et la naissance de Bacchus fils de Sémélé. C'est donc ici proprement que va commencer l'histoire de la naissance de Bacchus, précédée du récit des amours de Jupiter avec la fille de Cadmus.

Chant septieme.

Le chant septième du poëme de Nonnus contiendra ces récits.

Le poëte commence ce chant par nous présenter l'amour occupé du soin de réparer les ruines du monde. (3) Mais l'espèce humaine étoit livrée aux soins rongeurs. Le vin qui dissipe les noirs soucis n'avoit point encore été donné aux hommes (4); ce ne fut qu'après le déluge que nacquit Bacchus, ou le dieu père de la libre gaieté que donne le vin. Æon ou le temps (5) au mille formes, tenant en main la clef des générations, va trouver Jupiter, pour lui représenter les malheurs de l'homme. (6) Il refuse de gouverner désormais un monde destiné à autant de maux, (7) et des hommes dont la vie est si courte et si traversée de peines. En vain, dit-il, a-t-on inventé la lyre; ses accords harmonieux ne dissipent pas tous les chagrins. (8) Il accuse Pandore d'avoir ouvert la boëte fatale, d'où sont sortis tous les maux; et ne reconnoît point la prudence de Prométhée, qui pour y remédier, n'a pas songé à dérober aux dieux leur nectar, plus tôt que le feu sacré qu'il leur a ravi. (9) C'étoit là le présent qu'il devoit faire aux hommes, afin de noyer dans cette liqueur tous les chagrins du monde. (10) Jupiter, après l'avoir entendu, cherche à le rassurer en lui découvrant les secrets du destin, (11) et lui révèle le mystère de la naissance future de Bacchus son fils, qui doit apporter aux hommes une liqueur aussi douce que le nectar. (12) Cérès, ajoute Jupiter, vient de couvrir récemment d'épis les sillons; (13) et bientôt mon fils fera couler des ruisseaux de vin, qu'il exprimera des fruits de l'automne. (14) Toute la terre chantera sa présence. (15) Vainqueur des Géans et des Indiens, il viendra sur la voûte éthérée parcourir la route des astres et tenir la foudre avec Jupiter son père. (20) Là il sera brillant des graces de la jeunesse, et une mître en forme de serpens entortillés couronnera sa tête. Il partagera les honneurs des immortels, (17) sous le titre de Bacchus dieu des raisins. Ainsi parla Jupiter. (18) Les Parques et les Heures lui applaudirent. Après cet entretien, le dieu du temps se rendit chez Har-

(1) v. 230.
(2) v. 250—340—380.
(3) Dionysiaq. L. 7.
(4) v. 7—11—16.
(5) v. 23.
(6) v. 30.
(7) v. 36.
(8) v. 52.
(9) v. 60.
(10) v. 63.
(11) v. 72.
(12) v. 77.
(13) v. 83.
(14) v. 90.
(15) v. 95.
(16) v. 98.
(17) v. 102.
(18) v. 105.

monie, et Jupiter au palais de Junon. (1)

Cependant l'amour, ce dieu adroit, qui ne prend de leçons que de lui-même et qui gouverne le temps, après avoir ébranlé les portes ténébreuses du chaos primitif du monde, l'amour s'avançoit avec son carquois, qui renfermoit les *douze traits de feu destinés* (*r2*) à percer le cœur de Jupiter dans ses diverses métamorphoses. (2) Chaque fleche avoit son inscription, qui marquoit sa destination. La première (*s2*) étoit celle qui le perça, lorsqu'il devint amoureux de la belle Io, (3) métamorphosée en vache et placée ensuite dans la constellation du Taureau. La seconde servit aux amours de Jupiter et d'Europe. La troisième à ceux de Jupiter Pluton ou serpent avec Proserpine. La quatrième aux amours de Jupiter pluie d'or avec Danaé. La cinquième le rendit amoureux de Sémélé. La sixième (*t2*) d'Egine, sous la forme d'aigle. La septième le rendit amoureux d'Antiope. La huitième de Léda. La neuvième de la nymphe *Dia-Perrebia*, sous la forme du cheval. La dixième le fit amant d'Alcmène. La onzième de Laodamie, et la douzième d'Olympias. (4) Ce fut la cinquième fleche que prit l'amour, pour l'adapter à son arc. (5) Il l'entrelace de lierre et la trempe toute entière dans le nectar, afin que Bacchus fasse monter le jus que nous donne l'automne. Ici le poëte nous peint la jeune Sémélé, qui dès le matin, aussi vigilante que l'aurore, (6) fouettoit des mulets attachés à un char; et cela à la suite d'un songe, qu'elle avoit eu et dont le poëte nous donne les détails. On y remarque sur-tout un présage qui annonce la foudre, dont elle sera frappée (*u2*) et le soin que prit Jupiter de son fruit, qu'il cacha dans sa cuisse, jusqu'à ce qu'il eut amené à terme un fils armé des cornes du taureau, (7) et qui sembloit être de la nature de cet animal. C'est une précieuse circonstance, qui nous fait voir, que le fils de Sémélé, comme celui de Proserpine, avoit les mêmes traits tauriformes. Cadmus son père consulte Tiresias et Europe sa fille au temple de Minerve, pour sacrifier à Jupiter, dieu de la foudre, un *taureau*, qui retraçoit l'image du dieu Bacchus, (8) et un *bouc* ennemi des fruits de l'automne. De là Sémélé passa sur les rives de l'Asopus, où elle descendit pour se baigner. (9) Ce fut là que Jupiter l'apperçut au moment où elle s'amusoit à nager. (10) L'amour lança son trait dans le cœur du Dieu, (11) qui, pour mieux observer son amante, se métamorphose en aigle et voltige sur le fleuve où elle se baigne. (12) Ici le poëte décrit l'admiration du maître des dieux à la vue des charmes de la belle Sémélé, qu'il compare à Vénus. (13) L'éclat du jour nuit à ses amours; il presse le soleil de finir sa course, et il appelle la nuit trop lente à venir prêter ses voiles au mystère de ses jouissances. (14) Enfin la nuit arrive; le ciel ne brille plus que de l'éclat des étoiles; (15) Jupiter descend chez Sémélé, et lui prodigue ses faveurs, en prenant près d'elle toutes les formes que l'antiquité donne à Bacchus, (16) ou qui tiennent à ses attributs. Il passe successivement par les formes du taureau, (*x2*) du lion, de la panthère et du daim qui fournissent l'habillement de Bacchus; par celle du serpent tortueux, pour donner

(1) v. 109.
(2) v. 116.
(3) v. 118.
(4) v. 128.
(5) v. 131.
(6) v. 137.
(7) v. 153.
(8) v. 164.
(9) v. 185.
(10) v. 190.
(11) v. 200.
(12) v. 214.
(13) v. 231.
(14) v. 285.
(15) v. 310.
(16). v. 320 &c.

naissance au dieu qui tient le sceptre de l'automne. (1) Jupiter se fait enfin connoître à son amante, (2) devenue mère au milieu des fleurs, que la terre fait alors éclore de son sein, et du bruit des foudres du maître du tonnere. Il la console et il lui promet de la placer un jour dans les champs de l'Olympe où brillent les astres. (3)

Chant huitieme.

Après avoir consolé Sémélé, par la comparaison qu'il fait de sa destinée avec celle de ses autres amantes, Jupiter remonte aux cieux, et laisse la fille de Cadmus enceinte, dans le palais de son père. (4) Ses formes s'arrondissent et trahissent sa grossesse. Déjà elle prend du goût pour le lierre, dont elle entrelace la couronne (5) qui orne sa tête. Entend-elle le son de quelqu'instrument? déjà elle se prépare à danser et à imiter les chœurs des Bacchantes; (6) et son fils qui s'agite dans son sein semble accompagner sa mère. (7) Mais bientôt l'envie, sous la forme de Mars, (8) lui suscite pour ennemies Minerve et Junon. (9) Elle rappelle à Junon les infidélités de son époux, dont le ciel retrace encore toute l'histoire, depuis qu'il y a transporté presque toutes ses amantes, et les enfans qu'il a eus des femmes mortelles. (10) Callisto occupe le voisinage du pôle. Les sept pléïades forment aux cieux leur chœur. Electre en effet y mêle son éclat avec celui de la lune. (11) Apollon est fils de Latone. Ganymède, né mortel, habitera donc les cieux? on y verra arriver un jour Sémélé et Bacchus; et briller Ariadne avec sa couronne? (12) Non, dit Mars ou plutôt l'envie sous sa forme, je ne puis plus rester aux cieux, pour y voir transplantée toute la race des mortels. Je vais me retirer en Thrace, (13) plutôt que d'être témoin de cette profanation du temple des dieux, et de voir Andromède, Persée, sa tête de Méduse et son harpé et les formes horribles de la Baleine. (14) Ainsi parloit l'envie, jalouse des destinées de Sémélé, qui l'appeloient aux cieux avec son fils. Junon médite dès ce moment un stratagême, pour se venger de cette nouvelle amante. (15) Elle s'adresse à la déesse de la fourberie, qui erroit sur les montagnes de la Crète, son séjour familier. (16) Elle lui conte ses chagrins et ses alarmes: (17) elle lui dit qu'elle craint que Jupiter ne finisse par la bannir du ciel, et qu'il ne fasse de Sémélé la *reine des cieux*. (18) Elle la prie de la servir et de lui prêter sa ceinture magique, afin qu'elle puisse par ses charmes rappeller dans l'Olympe Mars son fils, qui s'en est exilé. (19) La déesse de la fourberie, trompée elle même par Junon, lui accorde ce que celle-ci lui a démandé. (20) Armée de cette ceinture, Junon se rend dans l'appartement de Sémélé, (21) déguisée sous la forme de l'ancienne nourrice d'Europe et de Cadmus. (22) Elle feint de s'attendrir sur le sort de la jeune princesse, dont la réputation est attaquée dans le public. (23) Elle l'interroge et lui demande, s'il est vrai qu'on lui ait ravi l'honneur; quel est le mortel ou le dieu

(1) v. 338.
(2) v 350.
(3) v. 358.
(4) Dionyſiaq. L. 8. v. 7.
(5) v. 10.
(6) v. 16.
(7) v. 28.
(8) v. 39.
(9) v. 48.
(10) v. 72.
(11) v. 77.
(12) v. 98.
(13) v. 73.
(14) v. 93.
(15) v. 100.
(16) v. 113.
(17) v. 118.
(18) v. 125—130—135.
(19) v. 155.
(20) v. 163.
(21) v. 167.
(22) v. 180.
(23) v. 187.

qui a eu ses premières faveurs. (1) Après différentes questions qu'elle lui fait sur le nom du dieu, soit Mars, soit Mercure, soit Apollon, soit Neptune, (2) elle lui donne à entendre, que si elle croit que c'est Jupiter, elle n'a d'autre moyen de s'en assurer, que d'inviter ce dieu à venir chez elle dans tout l'éclat de sa gloire, et armé de sa foudre : (3) qu'à ces traits elle ne pourra le méconnoître. La jeune princesse, trompée et aveuglée par l'ambition, demande à son amant cette marque distinguée de sa tendresse. (4) Elle veut qu'il se montre à elle tel qu'il paroît aux yeux de Junon, lorsqu'il partage sa couche. (5) Elle se plaint de ne l'avoir encore vu venir que sous la forme de taureau (6) et de serpent, tandis que Junon le reçoit tel qu'il est lorsqu'il lance le tonnere ; et qu'elle touche elle même sa foudre. (7) Elle veut dans ses amours plus de bruit et plus d'éclat. Je n'ai point encore vu en vous, lui dit-elle, les formes majestueuses d'un dieu. (8) Jupiter s'afflige de cette demande indiscrete, (9) et accuse les Parques ennemies de son amante. Comme il en prévoit les suites et qu'il veut sauver Bacchus, il charge Mercure d'arracher ce jeune enfant aux feux terribles, (10) qui vont consumer sa mère Thyoné. (*y*2) Il fait quelques représentations à son imprudente amante, sur les dangers auxquels elle s'expose ; (11) enfin il finit par lui accorder sa demande. (12) Sémélé s'enorgueillit de cette faveur singulière, qui la place infiniment au-dessus de ses sœurs. (13) Tandis que cette princesse infortunée, ivre d'orgueil et de joie, veut toucher la foudre redoutable, (14) elle périt au milieu de ses feux. Son fils échappe à l'incendie qui consume sa mère, (15) sauvé par les soins de Mercure. Jupiter, sensible au malheur de son amante, la place au ciel, (16) ou sur la voûte des astres; elle y a pour société Jupiter, Mercure, Mars, Vénus, et la Lune ou Diane.

(1) v. 215.
(2) v. 245.
(3) v. 250.
(4) v. 290. &c.
(5) v. 298.
(6) v. 322.
(7) v. 318.
(8) v. 343.
(9) v. 356.
(10) v. 354.
(11) v. 365.

Chant neuvieme.

Cependant le maître des dieux dépose dans sa cuisse le jeune Bacchus, (17) jusqu'à ce que le fœtus soit arrivé à terme, et alors il l'en retire, pour le mettre au jour. Au moment de cette nouvelle naissance de Bacchus, les Heures (18) se trouvent prêtes pour le recevoir et lui mettent sur la tête une couronne de lierre. Elles entrelacent sa coëffure du ceraste tortueux, ou du serpent dont le front est armé de cornes, afin de retracer la double nature de Bacchus taureau et serpent. (19) On se rappelle en effet, que ces formes étoient celles du dieu Bacchus taureau fils du serpent, tel que le représentoient les mystagogues, qui nous ont laissé la fameuse formule, dont nous avons si souvent parlé. Quant aux attributs de taureau, ou à l'épithete de tauriforme et de dieu qui a la nature du taureau, jamais Nonnus ne manque de la donner à Bacchus. Il l'appelle l'enfant bien encorné, image de la lune. (20) Il nous peint Mercure, qui le porte à travers les airs, pour le remettre et le confier à des nymphes, qu'il dit être nymphes des eaux. (*z*2) Telles étoient les Hyades. Junon les ayant rendu furieuses, (21) Mercure fut obligé de le retirer, pour le confier à Ino (22) fille de Cadmus et sœur de Sémélé,

(12) v. 370.
(13) v. 385.
(14) v. 390.
(15) v. 400.
(16) v. 410.
(17) L. 9. v. 3.
(18) v. 12.
(19) v. 15.
(20) v. 27.
(21) v. 40.
(22) v. 54.

déesse marine, mère de Palémon. (1) Les deux enfans sont nourris ensemble. (2) Mais Junon ayant encore menacé de sa colère cette nouvelle nourrice, Mercure le retire des mains d'Ino, pour le remettre en dépôt à Rhéa ou à Cybèle elle-même, (3) qui en prend soin. Dès sa plus tendre jeunesse, la déesse lui apprend à monter sur un char attelé de lions, animaux consacrés au soleil. (4) Ainsi Bacchus croissoit et se fortifioit de jour en jour sous la tutele de Rhéa, ou de l'épouse d'Ammon, suivant la théologie des Libyens. Il y a cette différence entre les deux traditions, que dans celle des Lybiens Rhéa, femme d'Ammon, est jalouse de Bacchus, et son ennemie, comme Junon, au-lieu qu'ici, c'est elle qui le nourrit. (5)

Nonnus nous peint les Pans, (6) ou les génies à pieds de chèvres, qui dansent autour du jeune Bacchus, et composent le cortège du dieu aux formes de taureau. C'est-à-dire qu'il donne au soleil équinoxial, nourri par les Hyades, au Bacchus fils de Thyoné, une des Hyades, le même cortege qu'il a aux cieux. Car au-dessus du Taureau, est le Cocher avec sa chèvre et ses chevreaux fils de Pan, puisqu'Aigala chèvre est femme de Pan. Les Pans célèbrent leurs danses en répétant le nom de Bacchus, tandis que Sémélé, encore brûlante (7) aux cieux, s'enorgueillit des succès de son fils et des soins particuliers qu'en prenoient Jupiter et Cybèle. (8) Cependant Junon irritée contre Ino, (9) qui avoit osé recevoir Bacchus et le nourrir, se déclare contre elle et accable de malheur sa maison. Tout le morceau épisodique, qui renferme le récit de cette vengeance de Junon, remplit le reste de ce chant et une partie du chant suivant.

(1) v. 91.
(2) v. 97.
(3) v. 138.
(4) v. 192.
(5) v. 200.
(6) v. 201.
(7) v. 205.
(8) v. 222.
(9) v. 243.
(10) L. 10. v.
(11) v. 140.

Chant dixieme.

Parmi les différens traits de cet épisode, on y distingue sur-tout celui du bélier à toison d'or, qui porta (10) Phryxus et Hellé, et qui, par son lever du matin avec le Cocher, annonçoit l'équinoxe du printemps. Nous en avons parlé plus au long dans notre explication du poëme des Argonautes. A la suite de cet épisode, le poëte nous ramène en Lydie, où Bacchus (11) étoit élévé, jouant avec les Satyres, et se baignant dans les eaux du Pactole, (12) dont les rives sont bordées de verdure émaillée de fleurs. C'est là que, jouant sur les côteaux de Phrygie, il fait connoissance d'un jeune Satyre, appellé Ampélus, ou la Vigne. (13) Le poëte nous fait la peinture de ce charmant enfant et de ses graces naissantes (14), qui inspirent à Bacchus de l'intérêt pour lui. Bacchus l'aborde; lui dit les choses les plus flatteuses. Il le questione sur sa naissance (15), et finit par dire qu'il le connoît et qu'il sait qu'il est fils du *Soleil et de la Lune* (16). Bacchus en devient amoureux (17). Il n'est content que lorsqu'il est avec lui, et s'afflige de son absence (18). L'amour d'Ampelus lui tient lieu de tout; il finit par le demander à Jupiter, et il sollicite cette grace avec les plus vives instances (19). Ici le poëte nous fait la description de leurs jeux et de leurs amusemens (20). On voit Bacchus qui prend plaisir à se laisser vaincre par celui qu'il aime (21). Ampelus est toujours vainqueur à la lutte (22) et à la course. Dans

(12) v. 145.
(13) v. 178.
(14) v. 180.
(15) v. 196.
(16) v. 214.
(17) v. 220.
(18) v. 229.
(19) v. 292.
(20) v. 330.
(21) v. 360.
(22) v. 375.

ce dernier combat, Lenæus ou le jeune *Pressoir* et *Cissus*, *le jeune lierre* coururent avec Ampelus ou avec le jeune *la Vigne* et celui-ci eut encore la victoire(1).

On apperçoit aisément, que tout ceci n'est qu'une allégorie sur l'amour de Bacchus pour la vigne, désignée ici sous l'emblême d'un jeune enfant, qui a pour camarades *Pressoir* et *Lierre*, et pour amant Bacchus, Dieu des vendanges. Nonnus a rendu par une allégorie poétique, ce que Diodore (2) dit plus simplement, lorsqu'il raconte que Bacchus élevé à Nyse découvrit au milieu des jeux de l'enfance l'arbuste précieux qui porte le raisin, ou la vigne et qu'il apprit à en exprimer le jus. Cette manière de traiter poétiquement une idée très-simple, et de lui donner un grand développement par une suite d'allégories, étoit la manière de faire des anciens prêtres et des poëtes sacrés; et ce seul trait doit nous faire saisir le caractère original de toute la mythologie. Voilà son génie, voilà son style.

Chant onzieme.

Le chant suivant, ou le onzième chant du poëme contient le tableau des jeux et des exercices différens des deux amis. Le troisième exercice est celui du nageur. (3) Bacchus le propose à Ampelus ou à la Vigne. Ils se plongent dans les eaux du Pactole (4) Ampelus remporte encore la victoire, que son amant se plaît à lui abandonner (5). Mais le jeune vainqueur a l'imprudence de vouloir jouer avec les animaux des forêts (6); et il se met dans la cas de recevoir des reproches tendres de Bacchus (7), qui lui en fait voir tous les dangers. Il l'avertit sur tout de se garder des cornes du Taureau (8). Mais cet avis fut inutile à Ampelus, quoique Bacchus eût toujours soin de l'accompagner (9). La Déesse de la malfaisance a conjuré sa perte (10) et lui persuade de monter sur un taureau, comme Bellerophon sur Pégase; mais avec moins de danger (11), et avec autant de sécurité qu'Europe, qui n'eut pas besoin de frein pour conduire le bœuf qui l'enleva. Le hazard amene précisément un taureau, qui étoit descendu des montagnes pour se désaltérer (12). Le jeune audacieux ose le monter; et tente de le conduire (13). Il arrache des joncs du fleuve pour s'en faire un fouet. Il pare de fleurs les cornes de l'animal (14). Dans cette posture il défie même la lune (15), dont le char est attelé de taureaux. Cette déesse le punit de son insolence, en lui envoyant un taon (16), qui pique le Taureau. Cet animal devenu furieux renverse (17) le jeune Ampelus, qui meurt de sa chûte. Un satyre témoin de cet accident porte cette triste nouvelle à Bacchus (18), qui en est inconsolable. Il arrose de larmes le corps de son ami étendu sur la poussière; il le couvre de roses et de lys (19). Il verse dans ses plaies de l'ambroisie, qu'il tenoit de Rhéa, et qui, après la métamorphose d'Ampelus en vigne, servit à donner à son fruit un parfum délicieux (20). Les Silènes partagent sa douleur (21). Ampelus, quoique mort, étoit encore aussi beau que s'il eût été vivant. Bacchus le contemple et exprime ses regrets (22). Il menace de sa vengeance le cruel taureau (23); en même

(1) v. 424.
(2) Diodor l. 3. c. 142. l. 4. c. 147.
(3) L. 11. v. 10.
(4) v. 38—44.
(5) v. 55.
(6) v. 70.
(7) v. 75.
(8) v. 80.
(9) v. 100.
(10) v. 113.
(11) v. 148.
(12) v. 160.
(13) v. 170.
(14) v. 180.
(15) v. 185.
(16) v. 191.
(17) v. 216.
(18) v. 225.
(19) v. 235.
(20) v. 243.
(21) v. 249.
(22) v. 255.
(23) v. 265.

temps

temps, qu'il repaît encore ses yeux de la vue des graces de son amant infortuné(1). Il accuse l'enfer inexorable, qui ne lache point sa proie (2). Il conjure Jupiter de vouloir bien rendre son ami à la vie, pour quelques instans (3). L'amour, sous la forme de Silène, portant en main le Thyrse, vient consoler Bacchus (4), et lui conseille de former de nouveaux amours, qui lui feront oublier l'ami qu'il a perdu (5). Il lui conte à cet effet une assez jolie fable (6); elle contient une allégorie physique sur le tuyau du bled, qui soutient l'épi, et sur le fruit que cet épi renferme, sous les noms de Calamus et de Carpus personifiés (7). Mais rien ne peut calmer la douleur de Bacchus (8). Cependant les saisons, dont le poëte fait ici la description, se rendent au palais du Soleil (9). Elles sont filles de l'année; et chacune d'elles a la parure qui la caractérise. (10)

Chant douzième.

Le chant douzième nous présente le tableau des saisons, (a3) qui arrivent sur les bords de l'Océan, dans le palais du soleil leur père, où elles rencontrent Hesperus ou l'étoile du couchant, et la lune en croissant, dont le char est attelé de bœufs (11). On y voit la description du coucher du soleil, et du soir, où l'on remarque la peinture des quatre chevaux, qui attèlent le char du soleil et celle des douze heures, qui voltigent tout autour, en formant un chœur circulaire (12). Ici est la prière (13), qu'adresse à Jupiter une des saisons, celle d'automne, qui lui demande de ne pas souffrir qu'elle reste seule sans fonction, et de la charger du soin de mûrir les nouveaux fruits, que va produire la vigne. Jupiter lui donne d'heureuses espérances, et lui montre du doigt les tablettes d'Harmonie (14), sur lesquelles sont écrites les destinées de l'univers, de la main même du devin Phanès, le protogone ou premier né. Il lui dit, que sur la troisième tablette, où sont tracées les figures du Lion et de la Vierge céleste, elle y trouvera le fruit que porte la vigne (15), et que sur la quatrième elle y remarquera un certain roi, qui préside au nectar délicieux qu'on exprime des raisins, et la figure de Ganymède qui élève sa coupe. (63)

Après avoir entendu le discours du Dieu Soleil, la jeune nymphe porte ses regards sur le mur, où étoient écrites les destinées du monde. Elle y voit une première table, aussi ancienne que le monde, qui contenoit tout ce qu'avoient fait le vieux Ophion et Saturne (16). Sur la seconde table étoient les événemens du second âge, et le déluge qui le termine (17). Sur la troisième étoit l'aventure d'Io et d'Argus (18); celle de Philomèle &c. La nymphe des saisons passe rapidement sur ces tableaux différens, pour arriver à celui où sont tracés les caractères du Lion, que suit la Vierge (19), qui tient le raisin ou le fruit de l'automne. On sait en effet, qu'outre l'épi, la Vierge céleste a une étoile, qu'on appelle la vendangeuse (20). Son lever du matin, dit Germanicus (21), nous promet la maturité de la vendange. A l'aîle droite

(1) v. 285.
(2) v. 305.
(3) v. 316.
(4) v. 351.
(5) v. 362.
(6) v. 370.
(7) v 477.
(8) v. 485.
(9) v. 522.
(10) v. 487 &c.
(11) v. 5.
(12) v. 17.
(13) v. 22.
(14) v. 32.
(15) v. 38.
(16) v 44.
(17) v. 60.
(18) v. 70.
(19) v. 93.
(20) Hygin f. 3.—Arat. v. 138.
(21) Germ. Cæs. c. 8.

de la Vierge, dit Théon (1), est une étoile brillante, qu'on appelle la vendangeuse; car elle précède de peu de jours le temps de la vendange. La tête et les épaules de la Vierge se lèvent avec le Lion. On voit aisément que c'est là le tableau ou l'aspect Astronomique, que nous présente Nonnus sur la troisième table des destinées, ou sur celle qui annonçoit les dons précieux des raisins. (c3)

Enfin la jeune nymphe cherche des yeux la quatrième tablette des destinées, qui étoit tout à côté; et qui offroit l'image de la coupe de Ganymède, d'où découloit le nectar (2). Elle y vit que les destinées accordoient à Bacchus la vigne et les raisins, comme ils avoient accordé à Phébus le laurier, à Minerve l'olivier, à Cérès les épis (3). Elle est ravie de joie à cette vue; elle va rejoindre ses sœurs, et retourne vers les mers de l'orient, d'où sort le Soleil (4). Il est bon d'observer, qu'au coucher du Lion et de la Vierge, monte à l'Orient le Verseau appellé Ganymède, qui a une coupe. Cependant Bacchus reste toujours inconsolable de la perte de son ami, et la nature entière (5) semble partager sa douleur. La Parque lui annonce que son cher Ampélus n'est pas mort tout entier; qu'il ne passera pas l'Acheron (6), et qu'il deviendra pour les mortels la source d'une liqueur délicieuse, qui fera la consolation de l'espèce humaine, et retracera sur la terre l'image du nectar, dont s'abreuvent les Dieux (7). Bacchus, dit la parque, ne pleure, qu'afin que les larmes des mortels soient taries (8). A peine eut-elle achevé ces mots, qu'un prodige étonnant vient frapper les yeux de Bacchus. Le corps de son ami subit tout-à-coup une métamorphose (9); il s'élève sous la forme de l'arbuste qui porte le raisin, et se change en sep de vigne. Le nouvel arbrisseau prend le nom d'Ampélus, comme son ami, et se charge d'un fruit noir (10); tandis que le jeune *Cissus* de son côté, métamorphosé en arbuste, s'élève par des replis tortueux (11) autour de la vigne et des arbres qu'il ombrage. Bacchus prend le nouveau fruit, le presse entre ses doigts (12) et en fait couler le jus dans une corne de bœuf, qui lui sert de coupe (13). Il goûte la nouvelle liqueur, et s'applaudit de sa découverte (14). Il apostrophe les mânes de son ami (15), dont la mort a préparé le bonheur de l'humanité. Il donne les éloges les plus pompeux à l'excellence du nouvel arbuste et à celle de son fruit, sur toutes les autres productions de la terre (16). Le vin dit-il, sera un remède contre tous les chagrins des mortels (17). Voilà l'origine poétique et allégorique, que Nonnus donne à la vigne, qu'il nous représente comme l'ouvrage de la métamorphose d'un jeune enfant appellé la Vigne, lequel avoit été l'objet des amours de Bacchus. A cette première tradition, le poëte en ajoute une autre (18), qui a des rapports marqués avec l'Astronomie; et qu'on saisira aisément, si on veut se rappeller, que la vendange se fait en automne au lever du serpent d'Ophiucus, qui monte avec la Balance. On suppose que la vigne, arbuste sauvage, croissoit et rampoit sur les rochers, lorqu'un serpent voulut manger de son fruit et en recueillir la liqueur (19). Sa gueule

(1) Theon p. 119.
(2) v. 105.
(3) v. 113.
(4) v. 116.
(5) v. 132.
(6) v. 142.
(7) v. 158.
(8) v. 171.
(9) v. 175.
(10) v. 187.
(11) v. 190.
(12) v. 198.
(13) v. 203.
(14) v. 205.
(15) v. 212.
(16) v. 240.
(17) v. 269.
(18) v. 294.
(19) v. 320.

fut rougie de ce jus, et Bacchus, qui erroit sur la montagne, s'en appercut. Cette vue lui rappelle un ancien oracle de Rhéa (1). En conséquence il fait un trou dans ce rocher, pour se procurer un espèce de pressoir (2), dans lequel il met des raisins. Il les foule avec les Satyres (3), qui bientôt s'enyvrent de la nouvelle liqueur (4). On voit une description de la vendange et des danses qui l'accompagnent; et ce morceau épisodique termine ce douzième chant.

Ici va commencer le récit des voyages de Bacchus chez les Indiens. Car c'étoit là cette grande expédition chantée dans toutes les histoires de Bacchus (5), rapportées par Diodore de Sicile. Osiris avoit aussi porté ses bienfaits jusqu'aux extrémités de l'Inde, dans les traditions Égyptiennes (6), qui ont servi de modèle aux fictions des Grecs sur Bacchus; c'est-là proprement le corps du poëme, et l'action principale qui y est chantée. Tout ce qui a précédé jusques ici ne doit être regardé, que comme un préliminaire de cette grande action, à laquelle tout le poëme se rapporte. C'eût été peu de chose, que de nous raconter la naissance de Bacchus et la manière dont il découvrit le vin dans son enfance, si l'on ne nous présentoit ce héros voyageant dans l'univers, jusqu'aux extrémités les plus reculées de l'Orient, pour y répandre une aussi heureuse découverte et en faire part à tous les peuples, qu'il veut s'attacher par la bienfaisance. Car c'est là le caractère d'Osiris et de Bacchus, ou du Soleil, comme nous l'avons dit, considéré dans ses rapports bienfaisans avec la végétation annuelle, et sur-tout avec celle de la vigne et avec la récolte du vin. Jusques ici nous ne sommes pas sortis des limites de l'équinoxe de printemps, où Bacchus prend ses attributs tauriformes; c'est là qu'il étoit resté en dépôt entre les mains des Hyades, environné de Pan et des Satyres, et qu'il découvre l'arbuste, qui, né au printemps, doit donner en automne les fruits d'Ampélus ou de la vigne, et la liqueur précieuse, dont Bacchus est le père.

Chant treizième.

Jupiter envoye Iris au palais de Rhéa, pour ordonner à Bacchus d'aller combattre les Indiens, de chasser d'Asie ces hommes injustes, de tuer le prince *Rixe* ou Dériade (7) leur roi, qui sous la forme du Céraste, né des eaux des fleuves, se faisoit redouter par ses vaisseaux, et de communiquer à tous les peuples ses orgies et les présens de la vigne. On sait que les mystères de Bacchus et le don du vin, étoient célébrés comme les mystères de Cérès et comme le don du bled, pour avoir été les plus précieux présens faits à l'humanité (8). Iris se rend aussitôt chez la déesse Rhéa; elle y boit même de la liqueur nouvelle; et elle intime à Bacchus les ordres de Jupiter (9), qui lui commande d'exterminer une nation, qu'on ne peut accoutumer au respect pour les Dieux. Elle lui annonce, que ce n'est qu'à ce prix que les Heures lui ouvriront un jour les portes du ciel (10), dont l'entrée doit être achetée par quelques travail important. Jupiter lui-même n'y est arrivé, qu'après avoir vaincu et enchaîné les Titans (11). Son message étant achevé, Iris remonte au ciel. Aussitôt Cybèle envoye le chef de ses chœurs et de ses danses rassembler une armée, qui doit

(1) v. 330.
(2) v. 335.
(3) v. 340.
(4) v. 365.
(5) Diod. l. 3. c. 144—139. l. 4. c. 148.
(6) Diod. l. 1. c. 12.
(7) v. 7.
(8) Diod l. 3. c. 139.
(9) Nonnus l. 13. v. 29.
(10) v. 25.
(11) v. 30.

marcher sous les ordres de Bacchus (1). Ici est le long catalogue de tous ceux qui se réunissent sous les drapeaux de ce Dieu (2), avec des morceaux épisodiques relatifs à l'histoire de chaque peuple et des chefs ; tel l'épisode d'Orion (3). On y remarque des héros, qui avoient été de l'expédition des Argonautes (4), et l'on y distingue sur-tout le cortège ordinaire de Cybèle, qui ressembloit beaucoup à celui des mystères de Bacchus, tels que les Corybantes (5), qui avoient nourri ce dieu ; tels que les Curètes, dont Nonnus donne les noms (6). Ils étoient au nombre de cinq, et ils vivoient errans (7). Chalcis arme sept chefs, qui élèvent des autels aux astres du Zodiaque, pour se les rendre favorables (8). On y vit aussi paroître Aristée, inventeur du miel (9), celui a qui la Cosmogonie des Libyens a confié l'éducation de Bacchus. Il étoit né en Libye (10). La fable faisoit aussi voyager en Libye Cadmus et Harmonie (11), comme nous le voyons dans cet endroit de Nonnus, qui fait entrer les Libyens et tous les Africains dans l'expédition de Bacchus, ainsi que les Siciliens (12), et les peuples d'Italie (13), commandés par Faune. Le poëte parle ici fort au long du séjour de Cadmus en Afrique, ou en Libye (14); ce qui rapproche ce Bacchus du Bacchus Libyen, dont nous avons parlé ailleurs, et d'Ammon, dont parle aussi Nonnus dans ses vers (15). Hémathion lui-même amène ses guèrriers de Samothrace (16), et déjà tous ces différens bataillons étoient reunis sous les drapeaux de Bacchus (17), lorsque la Pléïade Electre parut briller aux Cieux, formant la septième étoile des Pléïades, et par son apparition donna à Bacchus le signal heureux du combat et de la victoire (18). Le reste de ce chant comprend l'énumération des différens peuples de l'Asie mineure, qui se réunissent à Bacchus (19).

Chant quatorzième

Dans le chant suivant, le Poëte nous peint Cybèle, qui arme en faveur de Bacchus les Dieux et les Génies, qui forment son cortège. Elle appelle à son secours deux Cabires (20) fils de Vulcain, les Dactyles, les Corybantes (21), commandés par Pyrrichus (22), les Telchines, les Centaures avec Chiron (23), les Cyclopes, les douze fils de Pan (24), Maron, compagnon d'Osiris, Silène, toutes la troupe des Satyres (25), dont le poëte décrit la forme et le caractère ; les fils des Hyades, filles de Lamus (26) qui avoient nourri Bacchus, que le poëte nous peint sous les traits du Bouc, ou de la constellation de la Chèvre et des Chevreaux placée sur les Hyades, qui se lèvent avec elle (27). Ici le poëte nous parle des métamorphoses des nourrices de Bacchus (28), dont il nous décrit la forme monstrueuse, composée des attributs du bœuf (29) et du cheval, comme celle du Taschster des Perses. C'étoit une espèce particulière de Centaures, à la

(1) v. 40.
(2) v. 50.
(3) v. 99.
(4) v. 87.
(5) v. 136.
(6) v. 143.
(7) v. 149.
(8) v. 169.
(9) v. 253.
(10) v. 303.
(11) v. 335.
(12) v. 315.
(13) v. 328.
(14) v. 365.
(15) v. 371.
(16) v. 395.
(17) v. 411.
(18) 413.
(19) v. 568.
(20) v. 20.
(21) v. 25.
(22) v. 34.
(23) v. 50.
(24) v. 72.
(25) v. 105.
(26) v. 148.
(27) v. 155.
(28) v. 176.
(29) v. 18.

suite desquels en viennent d'autres (1), nés des amours incestueux de Jupiter et de Vénus. Vient après eux la troupe des nymphes Oréades (2), et des Bacchantes, dont plusieurs portent les noms des Hyades, telle que Prothoë, et celui du harpé de Persée (3).

C'est à la tête de cette armée nombreuse, que marche Bacchus. Le poëte nous décrit son armure (4), ses vêtemens, qui retraçent le ciel et ses étoiles (5), et en général il nous décrit tous ses équipages de suite (6).

Bacchus, dans cet appareil, quitte le séjour de Cybèle (7), et s'achemine vers les lieux qu'occupoient les Indiens. Ici commence la marche du Dieu et le héros du poëme entre en action. Déjà la foudre se fait entendre et annonce à Bacchus sa victoire (8).

Seconde Saison.

Le poëte nous transporte au solstice d'été, ou au lieu le plus élevé de la course du soleil et de Bacchus, occupé par le Lion céleste, et annoncé par le lever Héliaque du cancer *Astacus*, qui est représenté ici sous l'emblême d'un fleuve, sur les bords duquel étoit campé Astraïs, général des Indiens (9), qui le premier voulut s'opposer à la marche de Bacchus, et cela pour suivre les conseils de Junon (10) ou de la déesse qui à placé le Cancer aux cieux, suivant la fable. Ici le poëte nous peint l'insolence du général Indien (11), qui range ses troupes sur la rive de l'Astacus (12), dont il veut disputer le passage à Bacchus. Il nous peint aussi la contenance des deux armées ennemies (13), campées sur les deux rives du fleuve, dont les eaux sont changés en vin (14) par Bacchus, après la défaite d'une partie des Indiens. Le reste étonné de sa déroute boit des eaux du fleuve. Ils les prennent pour du nectar, dont ils ne peuvent se rassasier (15).

CHANT QUINZIÈME.

Le quinzième chant nous offre d'abord ce spectacle de la troupe des Indiens (16), qui se précipitent vers les bords du fleuve, pour s'ennivrer dans ses eaux (17). Nonnus nous décrit les effets prodigieux de cette ivresse, du délire (18), et du sommeil qui en sont la suite, ainsi que de l'avantage qu'en tire Bacchus, qui en surprend un grand nombre et les charge de fers. (19) Tous les chants suivans, jusqu'au quarantième, dans lequel Dériade est tué, renferment les détails des différens combats livrés dans cette guerre, qui seule occupe vingt-cinq chants du poëme. Les huit derniers chants comprennent les événemens, qui ont accompagné le retour de Bacchus en Grèce et en Thrace. Nous n'entrerons pas dans le détail des fictions sans nombre, que le poëte a tirées de son imagination, et qui ont trait, soit aux traditions Mythologiques des pays où il fait voyager Bacchus, soit à des causes physiques et à des êtres moraux, qu'il personnifie à chaque instant et qu'il met en scène. Nous nous bornerons aux rapports que ces fictions ont avec les apparences Astronomiques, avec les principales époques du mouvement annuel et avec les saisons.

Le poëte, après avoir employé quinze

(1) v. 193.
(2) v. 205.
(3) v. 225.
(4) v. 233.
(5) v. 239.
(6) v. 255.
(7) v. 250.
(8) v. 294.
(9) v. 305.
(10) v. 310.
(11) v. 318.
(12) v. 327.
(13) v. 395.
(14) v. 415.
(15) v. 435.
(16) v. 5.
(17) v. 20.
(18) v. 90.
(19) v. 135 &c.

chants à décrire tout ce qui est relatif au point équinoxial de printems, ou au Taureau et à tout son cortège Astronomique, nous a transporté tout-à-coup aux régions brûlantes du tropique, sous le nom de contrées de l'Inde, et au Lion céleste, où est le trône de la puissance du soleil, et le terme le plus élevé de sa course et de sa victoire sur les ténèbres. Voilà, où nous sommes en ce moment placés. Voyons à quelles fictions cette circonstance Astronomique a donné lieu.

Bacchus, après avoir traversé *l'Astacus* ou le Cancer, s'approche de la forêt voisine, qu'habitoit une jeune nymphe nommée *Nicé* ou *Victoire* (*f*3), avec qui il a commerce et dont il a un fils, auquel il donne le nom de Terme, ou de Fin, *Télété*. Il bâtit dans cet endroit la ville de Nicée, ou de la Victoire, appellée ainsi du nom de cette nymphe. Nicé étoit une jeune chasseuse qui, comme Diane (1), vouloit conserver sa virginité. Elle demeuroit sur un rocher fort escarpé (2), ayant à ses pieds un Lion redoutable, qui baissoit respectueusement devant elle son horrible crinière (3). Près de là demeuroit aussi un jeune bouvier (*g*3), nommé Hymnus, qui étoit devenu amoureux de la jeune Victoire (4). Ici le poëte décrit sa passion avec ses effets (5). Nicé, toujours rebelle à ses vœux, repousse ses prières (6), et lui décochant un trait, tue ce malheureux amant (7). Les nymphes le pleurent (8), et l'amour jure de le venger, en soumettant cette beauté farouche à Bacchus (9). Toute la nature s'attriste sur la mort de l'infortuné Hymnus (10). On voit l'allégorie percer de toutes parts dans ce morceau. Les noms d'Hymnus ou du Chant, qui veut s'unir à la victoire, désignent bien clairement les chants de victoire, qui accompagnent un triomphe. Quel est ce triomphe? celui du soleil arrivé au *Lion solsticial*, après avoir traversé le Cancer *Astacus*. Car ce n'est pas sans raison, que le poëte fait voyager son héros en Asie, près du fleuve Astacus, et qu'il le fait passer à Nicomédie, ou à Nicée, près du lac Ascanius. Les poëtes allégoristes choisissoient toujours sur la terre les lieux qui, par la ressemblance des noms, se prêtoient au jeu de mots et aux allusions qu'on vouloit faire aux idées physiques, Astronomiques, et même morales.

Chant seizième.

La mort du jeune Hymnus ne fut pas impunie (11). L'amour lance un trait contre Bacchus, qui apperçoit la jeune Nicé au bain, et qui en devient amoureux (12). Ici le poëte décrit les effets de cette passion chez Bacchus (13), et les humbles prières auxquelles il descend (14). Il la suit par-tout (15); mais la cruelle se refuse à ses desirs, et même se permet des menaces contre le dieu (16), aux poursuites duquel elle se dérobe (17). Bacchus s'attache à ses pas, et la cherche au milieu des forêts, à l'aide de son chien fidèle, que lui avoit donné Pan, et à qui il promet une place dans les cieux (18) près de Sirius, et de Procyon, afin qu'unissant ses feux à ceux de ces astres, il concoure à mûrir les raisins (19). Cependant la jeune nymphe, fatiguée de la course, échauffée par l'ardeur

(1) v. 172.
(2) v. 192.
(3) v. 203.
(4) v. 210.
(5) v. 240.
(6) v. 310.
(7) v. 365.
(8) v. 372.
(9) v. 384.
(10) v. 450 &c.
(11) v. 1.
(12) v. 13.
(13) v. 71.
(14) v. 95—110.
(15) v. 145.
(16) v. 155.
(17) v. 184.
(18) v. 201.
(19) v. 205.

du soleil, et ignorant le changement arrivé aux eaux du fleuve (1), va pour s'y désaltérer, s'enyvre et s'endort. L'amour en avertit Bacchus (2), qui saisit le moment heureux pour commettre un larcin (3), dont Pan lui-même est jaloux (4). La nymphe se réveille, et se répand en reproches contre Vénus et Bacchus (5). Elle se lamente sur la perte de sa virginité; elle veut se tuer, et cherche le ravisseur pour le percer de ses traits (6). Elle est forcée de se bannir de ses anciennes forêts, de peur d'y rencontrer Diane, et d'en essuyer les reproches (7); enfin elle s'apperçoit qu'elle est mère. Elle met au monde une fille appellée Télètê, et Bacchus bâtit en ce lieu la ville de la victoire, après la défaite des Indiens, contre lesquels il reprend de nouveau les armes (8).

En revenant sur les traits principaux de cette allégorie où Bacchus, à l'aide d'un chien, qui doit avoir sa place aux cieux, découvre une jeune princesse qui avoit des lions couchés à ses pieds, il n'est pas difficile de reconnoître, que cette fiction porte sur le chien céleste, placé sous le lion, et dont le lever Héliaque annonce le passage du soleil à ce signe solsticial, terme ou fin de la course ascendante de cet astre, et point où il consomme sa victoire. La jeune nymphe, à qui il s'unit, pourroit bien être Andromède, qui par son lever du soir fixe la même époque; ce peut être aussi la couronne; en conséquence nous avons projeté ces constellations. La couronne, qui descend au sein des flots le matin, au lever de Sirius, lorsque le soleil est au Lion, nous paroît mériter la préférence, et être le véritable signe de victoire. On trouve dans Plutarque (9) cette couronne, sous le nom de couronne de Nephté, qu'Osiris ou Bacchus laissa sur le bord de la mer, après avoir eu commerce avec Nephté, à qui le même Plutarque donne les noms de *Victoire* et de *Télètê*, c'est-à dire, les mêmes noms que Nonnus donne à la nymphe et à son fils.

Chant dix-septième.

Le dix-septième chant du poëme nous présente Bacchus, qui de nouveau marche contre les Indiens, et poursuit ses conquêtes en Orient avec l'apparcil (10), moins d'un guerrier, que d'un chef de fête bacchique (11). Il arrive sur le territoire d'Alybès, terre fertile, que le tranquille Eudis arrose de ses eaux (12). Là un berger nommé Gosier, ou Brongus, reçoit Bacchus et lui donne l'hospitalité (13). Ici est la description de la cabane du berger, et du repas frugal qu'il sert à Bacchus (14), qui de son côté lui donne à goûter de sa nouvelle liqueur, dont Brongus se trouve très-bien; et lui laisse même un plant de vigne à cultiver (15). Bacchus continue sa route (16), et marche contre Oronte, chef des Indiens, à qui Astraïs avoit déjà fait part de la ruse employée par Bacchus, contre ceux des Indiens, qu'il avoit défaits, sur les bords de l'Astacus (17). Oronte étoit le beau-père du belliqueux Dériade, que Bacchus alloit combattre. Ici le poëte nous retrace les préparatifs des deux armées (18); qu'animent au combat leurs généraux (19). Oronte donne l'exem-

(1) v. 250.
(2) v. 263.
(3) v. 283.
(4) v. 320.
(5) v 344.
(6) v. 375.
(7) v. 394.
(8) v. 405.
(9) De Isid. p. 355.
(10) v. 5.
(11) v. 20.
(12) v. 35.
(13) v. 45.
(14) v. 75.
(15) v. 88.
(16) v. 100.
(17) v. 135.
(18) v. 145.
(19) v. 170.

ple de la bravoure à ses soldats (1), et rien ne résiste à ses efforts (2); il se mesure avec Bacchus lui-même (3). Le dieu le repousse vigoureusement (4), et Oronte, après s'être percé lui-même de son épée, tombe dans le fleuve, à qui il donne son nom (5). Les nymphes pleurent ce fils infortuné de l'Hydaspe (6). On fait des Indiens un horrible carnage (7). Pan chante la victoire du Dieu (8), et Blemys, chef des Indiens, se présente avec le rameau d'olivier, pour demander la paix (9).

Le poëte, comme on le voit, vient de nous transporter tout-à-coup sur les rives de l'Oronte en Syrie. Aussi le chant suivant nous peint la renommée, qui publie dans toute l'Assyrie les exploits merveilleux du dieu des raisins, ou de Bacchus. Le prince Raisin (10) ou Staphylus régnoit sur ces contrées. Il avoit pour fils Botrys, ou le prince la Grappe, pour femme la princesse Methé ou Yvresse, et pour officier de sa maison, Pithos ou Tonneau. Ce sont souvent des princes de cette espèce, que nos érudits ont fait passer dans l'histoire, et qui fixent des époques Chronologiques. Nous avons exprès rassemblé ces noms allégoriques de la famille et de la cour du Roi d'Assyrie, afin que le lecteur puisse voir, qu'il ne s'agit ici rien moins que d'une véritable histoire; mais que tout ce poëme est une suite d'idées physiques, agricoles, morales et Astronomiques, présentées sous le voile de l'allégorie. Car on ne peut s'y méprendre, sur-tout ici, en voyant que les acteurs ont tous des noms, qui ont trait à la vendange, laquelle a lieu après le solstice d'Eté, que nous avons quitté, et près de l'équinoxe d'Automne, dont nous approchons. En effet nous sommes au temps qui répond à la Vierge, laquelle a une étoile appellée vendangeuse, et au Centaure placé sous la Balance, et qui porte le Thyrse, et l'outre pleine de vin.

Chant dix-huitième.

Le poëte nous représente le roi *Raisin*, et le prince royal la *Grappe* son fils, qui sur un char vont au devant de Bacchus (11), et qui l'invitent à accepter chez eux l'hospitalité (12). Bacchus se rend à l'invitation. Ici le poëte nous peint la magnifique réception faite à Bacchus (13). Il nous donne la description du palais du roi d'Assyrie, des richesses qu'il étale, et du repas qu'on y prépare (14). On y remarque sur-tout la princesse Methé ou *Yvresse*, qui, pour la première fois qu'elle boit la liqueur, que Bacchus lui verse, s'enyvre (15) ainsi que son époux Staphylus ou raisin, leur fils Botrys ou Grappe (16), et leur vieux domestique Pithos, ou Tonneau (*h*3). Tous se mettent à danser (17). Ce fut là le premier effet de leur yvresse. Ensuite ils vont se coucher ainsi que Bacchus (18). Ce Dieu a un songe, qui le réveille (19); il s'arme, appelle ses satyres. Staphylus et Botrys se réveillent, ainsi que Tonneau ou Pithos (20); mais la princesse Yvresse continue à dormir. Staphylus accompagne Bacchus, lui fait présent d'une coupe (21), et l'exhorte à poursuivre ses victoires (22), en lui

(1) v. 192.
(2) v. 210.
(3) v. 230.
(4) v. 265.
(5) v. 289.
(6) v. 310.
(7) v. 330.
(8) v. 384.
(9) v. 386.
(10) v. 5.
(11) v. 9.
(12) v. 40.
(13) v. 65.
(14) v. 95.
(15) v. 125.
(16) v. 135.
(17) v. 140.
(18) v. 163.
(19) v. 168—197.
(20) v. 205.
(21) v. 212.
(22) v. 217.

rappelant

rappelant celle de Jupiter (1), sur le serpent Campê (*i*3), et sur les Géans, celle de Mars, sur le monstre fils d'Echidna (2), celle de Persée, sur le monstre auquel étoit exposée Andromède. Persée, dit-il, a délivré Andromède, et vous, vous délivrerez la Vierge céleste Astrée, outragée par les crimes des Indiens (3). Après cette exhortation de Staphylus, ou du prince Raisin, Bacchus envoye un hérault d'armes au chef des Indiens, à Dériade, pour lui proposer d'accepter ses présens, ou de se préparer au combat, et d'attendre le sort d'Oronte 4). Ici meurt le prince Staphylus, dont la perte excite les regrets de toute sa famille, et de sa maison. (5) Bacchus, de retour chez eux, s'informe de la cause de leur douleur (6), qu'il semble déjà présentir.

Chant dix-neuvième.

Le chant dix neuvième commence par le spectacle de la princesse d'Assyrie, *Methê*, désolée de la perte du prince Raisin son époux, et qui découvre (7), à Bacchus la cause de son chagrin. Elle a perdu son cher Staphylus, et le dieu du vin l'a quittée ; elle demande pour se consoler le jus de Bacchus. Il suffit, dit-elle, que je voie seulement une coupe pleine de cette délicieuse liqueur, et je ne pleurerai plus (8). Ce trait du poëte est on ne peut plus original. Il ne s'accorde pas avec la dignité des premiers chants ; ce qui rend ici le poëme héroï-comique. Elle déclare qu'elle est prête à tout sacrifier, pour s'attacher à Bacchus (9), à qui elle recommande le jeune prince Botrys, ou Grappe son fils (10), et son vieux domestique Pithos, ou Tonneau (11). Bacchus la rassure, en lui promettant d'associer à ses fêtes Methê, Staphylus, et Botrys. Il métamorphose ces derniers, l'un en *grain de raisin*, et l'autre en *grappe* (12). Le reste de ce chant contient la description des jeux, que fait célébrer Bacchus, près du tombeau de Staphylus, ou du prince Raisin. OEagrus de Thrace (13), et Erecthée (14) d'Athènes se disputent le prix du chant. La victoire reste au premier (15). A cet exercice succède celui de la pantomime. Silène et Maron dansent (16) : le premier se métamorphose en fleuve (17), et Maron reçoit le prix destiné au vainqueur.

Chant Vingtième.

Ces exercices finis, Bacchus paroît au commencement du vingtième chant, occupé à consoler Methê (*i*3), et toute la maison de Staphylus (18). La nuit arrive, et on va se coucher (19). Eupetale, ou *belle Feuille*, nourrice de Bacchus (20) prépare l'appartement à coucher. Ici est la description d'un songe (21) qu'a Bacchus, dans lequel la discorde, sous la forme de Cybèle, vient reprocher à Bacchus son oisiveté, et l'exhorte à aller combattre contre Dériade (22). Bacchus, se réveille brusquement, et se prépare à marcher (23. Botrys, ou le prince Grappe, et Pithus, Tonneau, se joignent aux Satyres, et aux Bacchantes (24), qui composent

(1) v. 263
(2) v. 275.
(3) v. 304.
(4) v. 318.
(5) v. 318.
(6) v. 345—358.
(7) v. 5
(8) v. 16.
(9) v. 28.
(10) v. 34.
(11) v. 38.
(12) v. 53.
(13) v. 68.
(14) v. 70.
(15) v. 110.
(16) v. 156.
(17) v. 285.
(18) v. 13.
(19) v. 27.
(20) v. 31.
(21) v. 35.
(22) v. 45.
(23) v. 100.
(24) v. 219.

l'armée de Bacchus (1). Le dieu dirige sa marche par Tyr, et par Biblos, le long des rives du fleuve Adonis, près du Liban, et des côteaux de Nyse en Arabie (2). Dans ces lieux règnoit Lycurgue (3) fils de Mars, prince féroce, dont le poëte fait un tableau aussi affreux, que celui que l'antiquité fait d'Oenomaüs (3), avec qui Lycurgue avoit été élevé (4). Il ornoit les portes de son palais, des têtes des malheureux, qu'il avoit égorgés, comme Polyphême dans Virgile. Ce prince avoit pour père Dryas, ou le Chêne; il étoit roi d'Arabie (5). Junon envoye Iris vers ce prince, pour l'irriter contre Bacchus. Iris, pour y réussir, prend la forme de Mars (6), de qui descend Lycurgue, et lui adresse un assez long discours; déjà ce prince présage sa victoire (7). La Déesse va ensuite trouver Bacchus, et prend pour le tromper la forme de Mercure (8); elle l'engage à ménager Lycurgue, à le traiter avec amitié, et même à se présenter à lui sans aucune espèce d'armes (9). Bacchus se laisse persuader (10), et il arrive désarmé au palais du roi féroce, qui sourit d'un air moqueur (11) au cortège de Bacchus; il menace même ce dieu en s'armant de l'aiguillon du Bouvier, avec lequel il poursuit déjà les Hyades ou les nourrices de Bacchus (12), et toutes la troupe effrayée des Bacchantes. Bacchus lui-même intimidé (13), est obligé de prendre la fuite, et de se précipiter dans la mer, où il est reçu par Thétis (14), et consolé par Nerée. Ici est un discours insolent de Lycurgue, avec des menaces faites à la mer, qui a reçu Bacchus (15).

Troisième Saison.

Arrêtons ici quelque temps nos regards sur les Cieux, et sur le point équinoxial d'automne, où nous nous trouvons, à la suite des vendanges faites chez Staphylus, Botrys, Methé et Pitheus, dont les noms ont trop de rapport aux opérations de l'automne, pour qu'on puisse méconnoître l'époque de l'année où ce poëte nous place. Rappellons nous, qu'Osiris est le même que Bacchus, et qu'Osiris fut jetté dans la mer par Typhon, comme Bacchus l'est ici par Lycurgue. Qu'elle étoit l'époque de l'année, où arriva cet événement, dans la théologie Egyptienne, qui a servi de modèle à celle des Grecs? Le temps où le Soleil parcourre le Scorpion placé alors à l'équinoxe d'automne, et conséquemment au lever Héliaque du Loup, et de l'Aiguillon du Centaure. C'étoit alors que le soleil étoit dans le domicile de Mars. Le nom de Lycurgue n'est autre que celui du Loup, *Lycos*, fils de Dryas, ou des chênes, et des forêts, et animal consacré au dieu Mars. C'est alors que le Taureau céleste, qui fournit à Bacchus ses attributs, et qui renferme sa mère Thyoné, et les Hyades ses nourrices, descend le matin au sein des flots de l'océan. Ce coucher étoit produit par l'ascension du Loup sur l'horison, et par celle du Scorpion près duquel est placé le Loup. Le soir, le Loup, le Scorpion et le Soleil étant couchés, on voyoit reparoître à l'Orient Bacchus, ou son Taureau, accompagné de la troupe des Hyades ses nourrices,

(1) v. 129.
(2) v. 148.
(3) v. 154.
(4) v. 166.
(5) v. 186.
(6) v. 195.
(7) v. 253.
(8) v. 264.
(9) v. 270.
(10) v. 290.
(11) v. 303.
(12) v. 325.
(13) v. 349.
(14) v. 355.
(15) v. 395.

dont une porte le nom d'Ambroisie, et joue ici un rôle distingué.

Chant Vingt-unième.

En effet, le chant suivant commence par le combat d'Ambroisie contre Lycurgue (1), qui la fait prisonnière (2). La terre secourre Ambroisie, et la métamorphose en vigne. Sous cette nouvelle forme, elle enchaîne (3) son vainqueur dans ses replis tortueux. Envain celui-ci fait des efforts pour se débarasser (4). Les Hyades, Polyxo, Eriphie, et Phénélê viennent pour le fustiger (5). Neptune soulève les mers, déchaîne les tempêtes (6), et ébranle la terre (*13*); mais rien n'intimide Lycurgue, qui brave les efforts des Bacchantes, et le pouvoir des dieux protecteurs de Bacchus (7). Il ordonne que l'on coupe toutes les vignes (8), et menace Nerée et Bacchus (9). L'Arabie vient au secours de Lycurgue, et le délivre afin de le placer au nombre de ses favoris, et de lui sacrifier comme à un dieu; (10) mais Jupiter, pour ôter à quiconque fût désormais l'envie d'imiter Lycurgue, frappe d'aveuglement ce prince féroce (11), qui désormais ne peut plus reconnoître sa route (*m3*).

Cependant les Néréïdes, ou les Nymphes de la mer rouge, s'occupoient de Bacchus au sein de leur eaux (12), et s'empressoient de le fêter. Mélicerte et Ino ses parens, divinités marines, lui prodiguoient leurs soins (13), et leur tendresse, tandis que les Pans et les Satyres le pleuroient, et le cherchoient sur la terre (14). Cette circonstance est à remarquer; car c'est la même chose, qui arriva en Egypte, après qu'Osiris eut été jeté dans les eaux par Typhon. Ce sont aussi les Satyres et les Pans, qui témoignent leur douleur, (15) comme nous l'avons vu dans notre chapitre III, sur Isis et ses courses. C'est alors que Plutarque nous dit, que l'on pleuroit pendant trois jours Osiris, et que l'on descendoit à la mer, pour y faire une image luniforme, après quoi l'on disoit qu'Osiris étoit retrouvé (16).

Pareillement ici Nonnus suppose que, tandis que les Pans, les Satyres et tous les compagnons de Bacchus s'affligent sur sa disparition, Sceleus, ou le *Sec*, vient les consoler, et leur annoncer le retour de leur chef (17). Cet envoyé avoit des cornes luniformes, et un vêtement de peau de bouc (18). Dériade méprise le cortège de Bacchus (19); il se prépare à le combattre, (20) se répand en menaces contre le dieu, et son armée, et renvoie avec hauteur le héraut de Bacchus (21). Il lui dit que, s'il veut tourner ses pas vers la Bactriane, il y trouvera le dieu Mithra (22), et en Perse l'Assyrien Phaëton. Que pour lui, il rejette ses présens, et son vin; qu'il ne veut boire que des eaux de l'Hydaspe (23). L'Eau et la terre, voilà, dit il, mes seules divinités (24). Portez ces réponses à Bacchus, dit Dériade et annonce lui, que je l'attends. Cependant les Satyres, et les Bacchantes se livroient à la joie, que leur causoit le retour de Bacchus (25). Protée lui avoit

(1) v. 6.
(2) v. 20.
(3) v. 30.
(4) v. 58.
(5) v. 87.
(6) v. 96.
(7) v. 127.
(8) v. 132.
(9) v. 143.
(10) v. 154.
(11) v. 162.
(12) v. 167.
(13) v. 172.
(14) v. 185.
(15) Plut de Isid. p. 356.
(16) Plut. de Isid. p. 366.
(17) v. 195.
(18) v. 201.
(19) v. 210.
(20) v. 222.
(21) v. 235.
(22) v. 245.
(23) v. 253.
(24) v. 259.
(25) v. 280.

déjà appris ce qui s'étoit passé pendant son absence ; l'aveuglement de Lycurgue (1) ; ce qui étoit arrivé aux Hyades, et en particulier à Ambroisie, qui s'étoit armée contre Lycurgue, et qui déjà placée aux cieux y brilloit avec le plus grand éclat (2). Le héraut, de retour vers Bacchus, lui porte la réponse de Dériade (3), et déjà ce dieu pousse son char vers les contrées de l'Orient (4). C'est alors effectivement, que le Taureau de Bacchus, qui avoit disparu au couchant, reparoît tous les soirs au bord oriental. Dériade de son côté arme les Indiens, et se cantonne près d'un bois très-épais, et très obscur (5).

Chant Vingt-deuxième.

L'armée de Bacchus arrive sur les bords de l'Hydaspe (6), et la présence de ce Dieu répand le courage et la joie dans toutes ses troupes (7). Toute la nature y prend part (8). Tandis que ses soldats sont à se divertir et à manger, les Indiens se disposent à les attaquer (9). Mais une Hamadryade découvre leur dessein aux soldats de Bacchus, qui prennent secrétement leurs armes (10). Les Indiens, sortis de leur retraite, chargent l'armée de Bacchus, qui prend exprès la fuite pour les attirer dans la plaine (11). Mais bientôt la présence de Bacchus les effraye (12), et on fait d'eux un affreux carnage (13). Æacus et Erechtée se distinguent sur-tout dans cette action (14). Les eaux de l'Hydaspe sont rougies du sang des Indiens (15). Une Naïade, ou nymphe de ce fleuve cherche à fléchir le redoutable Æacus (16). Nous n'avons pas cru devoir entrer dans les détails de ce combat, dont tous les traits sont tirés de l'imagination du poëte, et composent un tableau semblable à celui de toutes les batailles.

Chant Vingt-troisième.

Le chant vingt-troisième contient la suite du récit du combat livré sur les bords de l'Hydaspe, dans les eaux duquel la plupart des Indiens sont précipités, accablés qu'ils sont sous les coups d'Æacus et de Bacchus. Ce dernier reçoit un trait. (17) Quelques Indiens se tuent eux-mêmes (18). Bacchus n'épargne que le seul *Thureus*, pour le rendre témoin de sa victoire (19). Junon, toujours ennemie de Bacchus, invite l'Hydaspe (20) à déclarer la guerre au vainqueur, qui se prépare à le traverser. A peine s'est-il avancé dans le fleuve (21), que l'Hydaspe engage Æole à soulever ses flots (22), et à déchaîner les tempêtes (23). Ici est la description du désordre, que cet événement met dans l'armée de Bacchus (24). Ce Dieu menace le fleuve, qui n'en devient que plus furieux (25). Bacchus le brûle dans son lit (26). L'Océan s'en irrite (27), et menace Bacchus et le ciel (28).

(1) v. 286.
(2) v. 291.
(3) v. 295.
(4) v. 305.
(5) v. 320.
(6) v. 4.
(7) v. 7.
(8) v. 50.
(9) v. 83.
(10) v. 125.
(11) v. 145.
(12) v. 160.
(13) v. 235.
(14) v. v. 254—296.
(15) v. 365.
(16) v. 392.
(17) v. 10-20—30.
(18) v. 36.
(19) v. 65.
(20) v. 115.
(21) v. 120.
(22) v. 130—143.
(23) v. 175.
(24) v. 200.
(25) v. 252.
(26) v. 260.
(27) v. 280.
(28) v. 300.

Chant Vingt-quatrième.

Le vingt-quatrième chant nous présente Jupiter, qui calme l'Océan (1), et appaise Bacchus, à qui l'Hydaspe est forcé de demander grace (2). Bacchus se laisse fléchir, et bientôt le vent d'*hiver* et de l'*Ourse* ramène *les pluïes, qui rendent à l'hiver ses eaux* (n3). Dériade arme ses Indiens contre Bacchus (3). Jupiter prête son secours à son fils, et avec lui viennent les autres Dieux de l'Olympe (4). Apollon veut protéger Aristée (5). Mercure prend soin de Pan, fils de Pénélope; Vulcain, de ses Cabires. Bacchus marche à la tête de l'armée (6), et Jupiter, sous la forme de l'aigle, leur sert de guide, portant dans les airs Æacus son fils (7). Cependant, Thureus vient annoncer à Dériade le grand carnage (8), que Bacchus a fait des Indiens, sur les bords de l'Hydaspe. Ici, est la description du deuil (9), que répandit cette nouvelle dans le camp des ennemis, et de la joie qui regnoit, au contraire, dans celui de Bacchus (10). Les vainqueurs, au milieu des plaisirs de la table, chantent les anciennes Cosmogonies (11), la guerre des Géans, l'emprisonnement de Saturne, qui, dans les gouffres du Tartare, emploie vainement les armes de l'hiver, (12) pour se défendre; et Vénus travaillant aux ouvrages de Minerve (13). A la suite de ces chants, les soldats de Bacchus se livrent au repos (14).

Chant Vingt-cinquième.

Nous voilà arrivés au milieu du poëme, puisque, de quarante-huit chants, nous venons d'en analyser vingt-quatre. Le poëte commence le vingt-cinquième, ou la seconde moitié, par une invocation à la Muse, pour l'inviter à chanter le sujet de la guerre de l'Inde, qu'il dit devoir durer sept ans (15). Il annonce, qu'à l'exemple d'Homère, il ne chantera que les dernières années (16). Il met cette expédition infiniment au dessus de la guerre de Troye (17). Ici, il compare les exploits de Bacchus à ceux des Heros les plus vantés dans l'antiquité, tels que Persée (18), dont il rappelle l'Histoire; ce qui lui fournit un épisode (19) assez long. Il le compare aussi à Hercule; ce qui lui donne une occasion de revenir sur les hauts faits de Bacchus, et sur la plupart des travaux d'Hercule, tels que la victoire sur le Lion, sur l'Hydre (20), sur la Biche (21), sur le Sanglier d'Erymanthe (22), sur le Taureau de Crête (23), sur Geryon (24), sur Cerbère, sur les Hespérides, sur les Oiseaux (25), sur les Centaures, et tout l'avantage du parallèle reste à Bacchus. Il en fait autant à l'égard des Héros de Troye (26), et il dit à Homère, qu'il auroit dû laisser à d'autres poëtes l'éloge d'Achille. (27) Que les exploits de Bacchus étoient un su-

(1) v. 3.
(2) v. 10
(3) v. 64.
(4) v. 71.
(5) v. 77.
(6) v. 84.
(7) v. 112.
(8) v. 1 4.
(9) v. 145.
(10) v 180.
(11) v. 220.
(12) v. 235.
(13. v. 238.
(14) v. 243.
(15) v. 333.
(16) v. 3.
(17) v. 9.
(18) v. 26.
(19) v. 31—40.
(20) v. 61—104—140.
(21) y. 175.
(22) v. 197.
(23) v. 220
(24) v. 214.
(25) v. 224.
(26) v. 234.
(27) v. 254.

jet plus digne de lui. Il prie ce poëte de lui prêter son génie (1), et il invoque la Muse, qui inspira Homère, afin qu'elle l'aide à achever le reste (2) des détails de la défaite des Indiens. Nonnus, entrant en matière, nous dépeint les alarmes, et la désolation des habitans des rives du Gange (3), et le désespoir de Dériade, qui avoit appris la métamorphose de l'Hydaspe en fleuve de vin (4), dont l'odeur déjà se fait sentir aux Indiens, et présage la victoire de Bacchus (5). Ce Dieu, rougissant du repos où il languit, se plaint des obstacles, que Junon (6) met à ses triomphes. Atys, l'amant de Cybèle (7), dont le poëte rappelle la mutilation fameuse, vient de la part de cette Déesse, consoler Bacchus (8), et lui donner une armure fabriquée par Vulcain (9). Ici est une description du bouclier, [illegible] vient de [illegible] lieu (10), [illegible] et la mer, [illegible] le ciel et la [illegible] leil (11), [illegible] Zônes et les [illegible] Constellations [illegible] les deux Ourses (13), et [illegible] dont Nonnus donne la description (14). On y voyoit aussi représentés Amphion et Zethus (15), qui bâtissent, au son de la lyre, la Thèbes aux sept portes; L'Aigle ravisseur (16), et Ganymède, qu'il enlève; le combat de Damasène (17) contre un dragon redoutable. Il en triomphe (18); mais, peu de temps après, le dragon ressuscite par la vertu d'une certaine plante, appelée fleur de Jupiter (19), laquelle appliquée au cadavre de Tylus, victime malheureuse de ce dragon, le rappelle aussi à la vie (20). Car les Anciens connoissoient, comme nous, des résurrections, qui n'ont jamais dû coûter beaucoup à la fiction et à la crédulité (23). On y voyoit aussi Rhéa nouvellement accouchée, et Saturne, qui dévore des pierres, qu'il prend pour ses enfans (21). Tels étoient à peu près les sujets Mythologiques gravés sur le magnifique bouclier, que Rhéa envoyoit à Bacchus, et qui attiroit les regards (22) de toute son armée. Cependant, la nuit arrive et étendant sur la terre son voile sombre, elle ramène le [illegible] (25).

CHANT VINGT-SIXIÈME.

[illegible] ces (26)? [illegible] ton gendre vivant encore, et il [illegible] pas vengé? Vois cette poitrine, qui porte l'empreinte de la large blessure, qu'y a faite le Thyrse de ton ennemi. Que Lycurgue, fils de Mars,

(1) v. 259.
(2) v. 268.
(3) v. 271.
(4) v. 278.
(5) v. 297.
(6) v. 302.
(7) v. 310.
(8) v 319.
(9) v. 336.
(10) v. 386.
(11) v. 390.
(12) v. 395.
(13) v. 400.
(14) v. 410.
(15) v. 415.
(16) v. 430.
(17) v. 452.
(18) v. 520.
(19) v. 526.
(20) v. 545.
(21) v. 555.
(222 v. 563.
(23) v. 570.
(24) v. 5.
(25) v. 10.
(26) v. 14

n'est-il ici (1) ! et tu verrois bientôt Bacchus fuir et se cacher sous les flots. Etoit-il alors un Dieu (2) lui, qu'a fait fuir un mortel (3) ? Après avoir achevé ces mots, Minerve retourne au ciel, où elle reprend sa forme naturelle (4) Aussi ôt Dériade assemble ses guerriers, qu'il appelle de toutes les parties de l'Orient (5). Agréus et Phlégius paroissent les premiers (6), pour commander ses bataillons. Ici commence l'énumération des différens Peuples et Princes Indiens, (7) qui entrent dans cette ligue, à laquelle tous les bords de l'Indus prennent part. On y voit paroître des troupeaux d'éléphans (8), dont le poëte fait la description (9). Dériade se met lui-même à la tête de cette nombreuse armée. Ce prince se fait gloire de descendre de l'Hydaspe (10) et d'Astraïs, une des filles du Soleil, ou, suivant d'autres, de Cétus et d'une Naïade. Tout le reste de ce chant est employé à peindre le rassemblement des différens Peuples de l'Inde, sous les ordres de Dériade. Ce chant renferme des détails curieux, sur les mœurs, les usages, et l'histoire naturelle de ce pays.

Chant Vingt-septième.

Déjà l'Aurore avoit ouvert les portes dorées de l'Orient; déjà la lumière naissante du Soleil étoit réfléchie par les eaux du Gange; et les rayons de l'astre du jour avoient chassé les ombres de dessus la terre (11), dit le poëte, en commençant son vingt-septième chant, lorsqu'une pluie de sang vient présager aux Indiens leur défaite certaine (12). Néanmoins Dériade, plein d'une orgueilleuse confiance, dispose ses Indiens contre le fils de Thyoné, contre le Dieu au front armée de cornes (13). Il leur adresse un discours plein de mépris pour leurs ennemis, pour Bacchus, Pan, ses Satyres et ses Bacchantes, et dans lequel cet Indien rappelle plusieurs traits (14) de la Mythologie Grecque. Ici est une description de l'armée des Indiens (15), de leur habillement, et de leur armure, ainsi que de celle de Bacchus, qui se distribue en quatre corps (16), en regard avec les quatre points cardinaux du Monde. Bacchus harangue ses troupes (17). Jupiter convoque l'assemblée des Immortels, et invite (18) plusieurs Divinités à s'intéresser à la défense de Bacchus, en leur apportant les différentes raisons, qui exigent d'eux cet intérêt. Les Dieux se partagent : Pallas, Apollon, Vulcain, Minerve (19) secondent les vœux de Jupiter (20), tandis que Junon réunit contre Bacchus, Mars (21), l'Hydaspe, et la jalouse Cérès, qui doivent traverser Bacchus dans ses entreprises.

Chant Vingt-huitième.

Le chant suivant nous présente le spectacle de Faune, d'Aristée, et sur-tout d'Æacus (22), qui s'avancent

(1) v. 20.
(2) v. 22.
(3) v. 25.
(4) v. 36.
(5) v. 41.
(6) v. 45.
(7) v. 50.
(8) v. 295.
(9) v. 300.
(10) v. 352.
(11) v. 5.
(12) v. 14.
(13) v. 23.
(14) v. 60.
(15) v. 135.
(16) v. 149.
(17) v. 166—255.
(18) v. 255.
(19) v. 336.
(20) v. 339.
(21) v. 340.
(22) v. 2.

les premiers contre les Indiens. Nonnus décrit l'ordre (1) et la marche des armées, ainsi que la première attaque (2).

Phalènus se mesure avec Dériade (3), et tombe mort. Corymbasus, un des plus vaillans guerriers des Indiens, se distingue sur-tout par le nombre des victimes qu'il immole (4), et périt à son tour, percé de mille traits (5). Ici est un acte de bravoure d'un guerrier Athénien, qui, perdant successivement ses bras, combat encore avec valeur (6), et finit par être tué. A la suite des combats de l'infanterie, le poëte nous décrit celui de la cavalerie (7). Argilippus combat armé de torches enflammées (8); il tue plusieurs Indiens, et blesse, d'un coup de pierre, Dériade lui-même (9). Le reste de ce chant se passe en combats, où se distinguent Halymèdes le Cyclope (10), et les Corybantes, Damneus (11), Ocythoüs, et Acmon (12), nourriciers de Jupiter.

Chant Vingt-neuvième.

Junon, instruite de la défaite de plusieurs bataillons Indiens, vient ranimer le courage et la fureur de Dériade leur chef (13), qui rallie ses troupes, et recommence le combat avec une nouvelle ardeur. Morrheus rompt la ligne (14) des Satyres. Hyménée, favori de Bacchus (15), soutient un choc, animé par les puissantes exhortations du Dieu (16), qui lui-même charge avec une nouvelle vigueur les ennemis (17). Melaneüs, ou le *Noir*, archer habile, veut blesser Bacchus; mais le trait va frapper Hyménée à la cuisse (18). Bacchus en est vivement affligé (19), et prend le plus grand soin de guérir son favori (20). Bientôt le jeune Hyménée guéri blesse à son tour Melaneüs, (21) et ne quitte plus Bacchus. Ici est la description des combats, que livrent Aristée (22) et les Cabires, fils de Vulcain, ainsi que les Bacchantes. Calycé, *ou la Coupe* (23), combat aux côtés de Bacchus; le combat se ranime (24). Bacchus provoque Dériade (25). La nuit, qui survient, sépare les combattans (26). Mars s'endort, et, pendant son sommeil, il est agité par un songe (27). Il se lève dès la pointe du jour: la terreur et la crainte attèlent son char (28). Il vole à Paphos et à Lemnos, et de là retourne au ciel (29).

Chant Trentième.

Bacchus profite de l'absence de Mars, pour attaquer les Indiens et pour faire la guerre au peuple noir (30). Aristée combat à l'aile gauche (31).

(1) v. 25—35.
(2) v. 46.
(3) v. 55.
(4) v. 97.
(5) v. 120.
(6) v. 150.
(7) v. 160.
(8) v. 176.
(9) v. 204——210.
(10) v. 258.
(11) v. 277.
(12) v. 310.
(13) v. 3.
(14) v. 10.
(15) v. 15.
(16) v. 40.
(17) v. 47.
(18) v. 77.
(19) v. 90—110.
(20) v. 155.
(21) v. 165—175.
(22) v. 180.
(23) v. 251.
(24) v. 280.
(25) v. 302.
(26) v. 324.
(27) v. 330.
(28) v. 365.
(29) v. 380.
(30) v. 3.
(31) v. 12.

Morrheus

Morrheus exprime sa surprise de ce que les soldats de Bacchus, armés du seul Thyrse, battent les Indiens (1). Dériade le reprend vivement (2), et l'accuse d'une lâche frayeur. Morrheus blesse Eurymédon, au secours duquel vole Alcon son frère (3). Eurymédon invoque Vulcain leur père (4), qui enveloppe *Morrheus* de ses feux. Mais Hydaspe, père de Dériade, les éteint (5). Vulcain guérit son fils; Morrheus (6) tue Phlogius, et insulte à sa défaite. Le fameux Tectaphus (7), que sa fille avoit nourri de son lait dans sa prison, armé de sa redoutable épée, porte le désordre dans l'armée des Satyres, et périt sous les coups d'Eurymédon (8). Ici le poëte décrit la douleur de Méroë sa fille, et compte les autres victimes, qu'immole Morrheus, telles (9) qu'Alcymachia, Codona, et plusieurs Ménades, dont les noms sont des noms d'Hyades. Junon soutient Dériade (10), et le rend formidable aux yeux de Bacchus, qui prend la fuite (11). Minerve le rappelle au combat, en lui reprochant sa lâcheté (12). Bacchus reprend courage, revient à la charge, et massacre grand nombre d'Indiens (13), et blesse sur-tout *Melanion*, *le Noir*; qui, caché dans un arbre, lui avoit tué beaucoup de monde (14).

Chant Trente-unième.

Mais Junon, toujours constante dans sa haîne contre Bacchus, cherche de nouveaux moyens de lui nuire (15). Elle descend aux enfers pour y trouver Proserpine, qu'elle veut intéresser à sa vengeance (16), et pour soulever les furies (17) contre Bacchus. Proserpine touchée, acquièsce à sa demande, et lui accorde Mégère (18). Junon part avec elle, fait trois pas, et, au quatrième, elle arrive sur les bords du Gange (19). Là, elle montre à Mégère des monceaux de morts, débris malheureux de l'armée des Indiens. La furie s'irrite des succès de Bacchus plus que Junon elle-même. Celle ci se réjouit et adresse à Mégère, avec un sourire mocqueur, un discours injurieux (20) à Jupiter, et plein de menaces contre Bacchus. Son discours fini, elle s'élève dans les airs (21), tandis que la furie se retire dans un antre, où elle se dépouille de sa figure affreuse de serpent, et prend la forme du hibou, en attendant que Junon lui annonce le sommeil de Jupiter, conformément aux avis qui lui avoient été donnés par cette Déesse (22). Iris va trouver Morphée (23), et sous la forme de la nuit, elle engage ce Dieu à verser ses pavots sur les yeux du maître des Dieux, afin de servir la colère de Junon (24). Le Dieu du sommeil obéit, et Iris va dans l'Olympe rendre compte de son message à Junon, qui déjà prépare d'autres artifices (25) pour séduire Jupiter. Elle va trouver Vé-

(1) v. 24.
(2) v. 41.
(3) v. 49.
(4) v. 65—77.
(5) v. 87—104.
(6) v. 100.
(7) v. 127—135.
(8) v. 140.
(9) v. 163.
(10) v. 192—213.
(11) v. 232.
(12) v. 240--250.
(13) v. 260--295.
(14) v. 300.
(15) v. 4.
(16) v. 30.
(17) v. 59.
(18) v. 73.
(19) v. 76.
(20) v. 83.
(21) v. 98.
(22) v. 100.
(23) v. 112.
(24) v. 116---134---155.
(25) v. 200.

nus sur le Liban, pour lui demander son ceste. Celle-ci voyant Junon affligée, lui en demande la cause (1). Junon lui expose ses craintes sur la suite de l'intérêt que Jupiter prend à Sémélé et à Bacchus, à qui il donne une place dans l'Olympe (2). Elle appréhende qu'il n'aille jusqu'à y planter la vigne, (3) et qu'il n'en substitue la liqueur au délicieux nectar. Elle craint, que l'yvresse, qu'engendre cette liqueur, ne porte le désordre dans le séjour des Dieux (4), d'où peut-être elle sera obligée de s'exiler (5). Pour prévenir ces maux, donnez-moi votre ceste puissant, lui dit Junon, afin que je réveille l'amour de Jupiter pour moi, et que, pendant son sommeil, je puisse secourir les Indiens (6).

Chant trente-deuxième.

Vénus acquièsce à la demande de Junon (7), qui aussi-tôt prend son essor vers l'Olympe, où elle va faire sa toilette (8). Elle s'approche ensuite de Jupiter, qui en devient amoureux (9). Sa passion redouble par les caresses insidieuses de son épouse, à qui il avoue son violent amour pour elle (10). Pendant qu'ils se livrent au plaisir de la plus voluptueuse jouissance (11), et qu'ils s'abandonnent ensuite au sommeil, la furie s'arme contre Bacchus (12), et fait siffler ses serpens (13). Sous la forme d'un lion furieux, elle se précipite sur Bacchus, et lui communique sa rage (14). En vain Diane veut l'en guérir ; Junon s'y oppose. Ici est la description des terribles effets de cette rage (15), qui fait fuir tous les ennemis de Bacchus (16). Dériade profite de cet instant de désordre, (17) pour attaquer les Bacchantes. Mars, sous la figure de Morrheus (18), échauffe le carnage, et combat (19) pour les Indiens. Ici est le catalogue des morts (20). Un grand nombre de compagnons de Bacchus prennent la fuite, et se cachent dans les forêts (21) et les cavernes. Erechtée (22), Aristée, et tous les Cyclopes sont en déroute. Æacus seul combat encore (23). Les Naïades se cachent à la source de leurs fontaines, et les Hamadryades, dans les arbres de leurs fôrêts (24).

Chant trente-troisième.

Tandis que Bacchus, tel qu'un taureau furieux, se précipitoit dans les accès de sa rage (25), Charis, *ou la Grace*, fille de Bacchus et de Vénus, témoin de la fureur de son père, s'affligeoit sur son malheureux sort (26). Elle étoit occupée à former une couronne de fleurs pour Vénus. Elle monte au ciel, pour se rendre auprès de la Déesse, qui, s'appercevant de sa tristesse, lui en demande la cause (27). Elle l'en instruit & la prie de s'inté-

(1) v. 210.
(2) v. 230.
(3) v. 238—243.
(4) v. 246.
(5) v. 255.
(6) v. 274.
(7) v. 3.
(8) v. 12.
(9) v. 38.
(10) v. 62.
(11) v. 83.
(12) v. 100.
(13) v. 105.
(14) v. 110.
(15) v. 125.
(16) v. 145.
(17) v. 150.
(18) v. 165.
(19) v. 185.
(20) v. 234.
(21) v. 245.
(22) v. 265—282.
(23) v. 282.
(24) v. 293.
(25) v. 3.
(26) v. 10.
(27) v. 30.

resser au sort de son père (1). Vénus touchée dépêche Aglaë (2) vers Cupidon. Celle-ci le trouve près des sommets de l'Olympe (3). Il avoit auprès de lui le jeune Hyménée, son compagnon de jeu. Ils avoient déposé l'un et l'autre les objets destinés à être les prix de leur adresse. (4). Ici est une description des jeux innocens de ces enfans (5), jeux auxquels étoient attachés ces prix. Le jeune Ganymède étoit leur juge (6). Aglaë appelle l'Amour, et lui fait un mensonge pour le déterminer à venir (7). Ce jeune enfant vole aussitôt vers le palais de sa mère (8), qui l'embrasse avec tendresse (9). Elle lui expose le sujet de ses allarmes pour Bacchus, et l'engage à prendre parti pour ce Dieu (10). Elle lui parle de la belle Calchomédie, vierge sage, qui, dans ce moment, se trouve dans l'armée des Bacchantes (11). Elle l'invite à rendre amoureux d'elle le redoutable *Morrheus* (12). L'Amour s'arme contre le héros Indien, et lui décoche un trait brûlant (13), qui le rend éperduement amoureux de la belle Calchomédie, qui feint elle-même de l'aimer aussi (14). Cet insensé ignoroit, qu'étant aussi noir (15), il ne pouvoit inspirer de l'amour. Calchomédie achève de le tromper par ses discours (16). Cependant, elle profite du silence de la nuit, pour s'attacher à la poursuite de Bacchus, qu'elle cherche au milieu des forêts. (17) Le fier Morrheus ne pense plus aux combats (18). Subjugué par l'Amour, il consent à recevoir des fers de Bacchus (19). Le poëte, après nous avoir décrit les soupirs tendres, que Morrheus pousse toute la nuit, impatient du retour du jour, nous trace le tableau qu'offrent les cieux pendant la nuit (20). On y distingue le Taureau d'Europe, placé au nombre des Constellations (21); Callisto, changée en ourse, Myrtile, ou le Cocher céleste (22); et près de Cassiopée, l'Aigle d'AEgine (23). Morrheus voudroit pouvoir aussi se métamorphoser, et prendre la forme de Jupiter, dans ses amours avec Antiope, afin de jouir, sous la forme du Satyre, des faveurs de son amante (24). La Nymphe farouche se dérobe à ses poursuites (25), et veut se précipiter dans la mer, plutôt que de l'épouser (26). Mais Thétis, sous la forme d'une Bacchante, la détourne de ce projet (27). Elle lui dit, qu'aussi elle a chéri la virginité, contre le vœu de Jupiter, qui l'a poursuivie. Elle lui conseille de tromper le fier Indien (28), par une condescendance apparente. Elle dit, que c'est le seul moyen de sauver l'armée des Bacchantes. Elle ajoute, que si l'Indien veut la forcer (29), elle a, pour se défendre, *le serpent* qui orne sa coëffure (30). Elle ajoute, que Bacchus placera au ciel, comme un témoin perpétuel de sa vertu (31), ce serpent

(1) v. 47.
(2) v. 59.
(3) v. 65.
(4) v. 70.
(5) v. 80.
(6) v. 75.
(7) v. 108.
(8) v. 140.
(9) v. 146.
(10) v. 160.
(11) v. 170.
(12) v. 173.
(13) v. 190.
(14) v. 201.
(15) v. 207.
(16) v. 212.
(17) v. 225.
(18) v. 242.
(19) v. 255.
(20) v. 266.
(21) v. 287.
(22) v. 293.
(23) v. 297.
(24) v. 305.
(25) v. 320.
(26) v. 345.
(27) v. 355.
(28) v. 365
(29) v. 367.
(30) v. 368.
(31) v. 372.

près de la courone d'Ariadne, et qu'il brillera avec Ophiuchus (1). Elle dit, et un nuage épais, enveloppant la jeune nymphe, la dérobe aux regards des mortels, et la met à l'abri de toute insulte (2).

Chant trente-quatrième.

Thétis retourne au séjour humide de Nérée (3), tandis que Morrheus, portant ses regards sur les astres qui brillent sur la voûte azurée (4), sent son cœur agité de mille inquiétudes, et éprouve tous les mouvemens incertains de la plus cruelle perplexité (5). Il ne sait, s'il doit ôter la vie à la cruelle Calchomédie, ou chercher à vaincre sa résistance, et en faire son épouse, au risque de déplaire à Dériade, et à sa propre épouse, *Chirobie* (6). Son esclave, *Hysacus*, témoin de son trouble, l'interroge sur ses amours (7), et fait, devant lui, l'éloge de la belle Bacchante Pasithea, ou Calchomédie (8), autrement Vénus armée (9). Morrheus lui fait l'aveu de sa flamme, et lui demande un remède à une passion, (10) qui lui ôte tout son courage, et fait tomber ses armes de ses mains, à la vue de son amante (11). Morrheus rentre ensuite dans son appartement, et s'y endort. Un songe trompeur, sorti par la porte d'yvoire, lui présente son amante à ses côtés (12), qui s'offre elle-même à ses desirs. Le retour de l'Aurore dissipe l'enchantement de Morrheus, qui adresse un superbe éloge à la belle Calchomédie, à qui il donne un nom nouveau, celui de Chrysomédée, ou de Vénus dorée (13). Cependant Mars, dès le point du jour, arme les bataillons des Indiens (14). Les Bacchantes sont plongées dans le deuil, et toute l'armée de Bacchus reste sans courage (15). Le poëte fait ici une assez longue description de ce découragement des troupes de Bacchus (16). Le superbe Dériade, de son côté, s'avançoit avec Morrheus, contre les Bacchantes, dont onze sont d'abord faites prisonnières par ce dernier (17), qui les enchaîne et les donne à Dériade son beau-père (18). Ici le poëte nous fait la peinture du géant Morrheus, qu'il dit être un des géants Indiens, de la race de Typhon (19). On lui donnoit, en Cilicie, le nom de Sandès, ou d'Hercule Indien (20), nom qui fut donné à l'Hercule céleste, voisin de la couronne. Ce même géant, vainqueur des Thyades, offre ses prisonniers à Dériade, en attendant, lui-dit-il, qu'il lui livre Bacchus lui-même (21). Dériade l'en remercie, et l'exhorte à ne pas se laisser séduire (22) par les charmes de ses belles captives. Les Bacchantes, conduites par la ville, attestent le triomphe du vainqueur (23), et périssent ensuite dans divers supplices (24). Morrheus continue de presser l'armée des Bacchantes (25). Calchomédie se présente alors devant la ville, en grande pa-

(1) v. 376.
(2) v. 383.
(3) v. 3.
(4) v. 6.
(5) v. 10.
(6) v. 15.
(7) v. 25.
(8) v. 48.
(9) v. 57.
(10) v. 72.
(11) v. 75.
(12) v. 90.
(13) v. 119.
(14) v. 125.
(15) v. 130—140.
(16) v. 150.
(17) v. 163.
(18) v. 167.
(19) v. 183.
(20) v. 197.
(21) v. 202.
(22) v. 213.
(23) v. 232.
(24) v. 235.
(25) v. 255.

rure (1). Elle feint d'avoir de l'amour pour le Chef Indien. Elle lance une pierre contre le bouclier de ce héros (2), sur lequel étoit en relief la statue de Chirobie sa femme, dont la tête est abattue du coup. Morrheus en est ravi, et souhaiteroit (3) qu'elle eût ainsi abattu la tête de l'original. Il presse sa belle Bacchante, moins en guerrier et en ennemi, qu'en amant (4), et il soupire pour elle. Les Bacchantes, repoussées par Dériade (5), sont obligées de se renfermer dans leur ville, où règne l'allarme.

CHANT TRENTE-CINQUIÈME.

Plusieurs Bacchantes sont blessées, ou tuées dans la ville (6). Une d'entr'elles, prête d'expirer, inspire encore de l'amour à son vainqueur (7). Ici sont les regrets amoureux du soldat qui l'a tuée (8).

Cependant Calchomédie (9) paroît seule sur le rempart, attendant l'approche du furieux Morrheus, qui court de son côté (10), aussi-tôt qu'il l'apperçoit. Elle lui promet ses faveurs (11), s'il veut consentir à venir la voir désarmé, après s'être lavé dans le fleuve, afin de se présenter à elle (12), tel que Phaëton, lorsqu'il sort du sein des eaux de l'Océan. Morrheus se laisse séduire (13), et acquièsce à la demande de sa perfide amante (14). Il quitte ses armes (15); il se baigne dans le fleuve (16). Vénus sourit à son triomphe, et plaisante Mars protecteur des Indiens (17).

Morrheus ainsi lavé, sans devenir plus blanc (18), se présente à son amante. Mais, au moment où il veut l'approcher, le dragon, gardien fidele de sa virginité (19), s'élance de son sein; il effraye Morrheus (20), et s'oppose à ses jouissances. Pendant ce temps-là, les Bacchantes (21) s'échappent de la ville, et des mains de Dériade, sous la conduite de Mercure, (22) qui prend la forme de Bacchus (23). Au retour du jour, Dériade trouve que la ville est abandonnée, et que sa proie lui a échappé (24). Il se met à la poursuite de l'ennemi (25). Mais Jupiter revenu de son sommeil trompeur, et témoin du désordre de l'armée (26) de Bacchus, et de la maladie de ce héros, (27) gourmande vivement Junon (28), qu'il oblige à donner de son lait à Bacchus (29), afin de lui rendre la santé et la raison. Il lui promet de reconnoître ce bienfait par un monument éternel, qui en perpétuera le souvenir; ce monument est la voie Lactée (30), qui sera formée aux cieux, de ce même lait. Junon obéit malgré elle. Bacchus est guéri (31): la Déesse l'admire. Bacchus (32) reparoît à la tête de son armée, et lui promet la victoire sur Dériade (33). Il exprime ses regrets et sa douleur sur le sort des guerriers, (34) qui ont été tués pendant son absence, et se dispose à les venger (35).

(1) v. 280.
(2) v. 290.
(3) v. 300.
(4) v. 310—320.
(5) v. 337—350—363.
(6) v. 10.
(7) v. 25—35.
(8) v. 40—55.
(9) v. 100.
(10) v. 105.
(11) v. 110.
(12) v. 121.
(13) v. 140.
(14) v. 145.
(15) v. 155.
(16) v. 190.
(17) v. 165.
(18) v. 192.
(19) v. 210.
(20) v. 215.
(21) v. 225.
(22) v. 230.
(23) v. 228.
(24) v. 255.
(25) v. 228.
(26) v. 265.
(27) v. 272.
(28) v. 280.
(29) v. 305.
(30) v. 310.
(31) v. 320.
(32) v. 330.
(33) v. 353.
(34) v. 375.
(35) v. 390.

Chant trente-sixième.

Les Dieux se partagent. Les uns se déclarent en faveur de Dériade, et les autres pour Bacchus (1). Mars combat contre Minerve (2); Diane contre Junon, qui la blesse aussi (3), et qui insulte à sa défaite (4). Apollon, son frère, la retire de la mêlée (5), et combat lui-même contre Neptune (6). Mercure les réconcilie (7), et rétablit la paix dans l'Olympe. Dériade se prépare de nouveau au combat (8), et, ranimant ses soldats, les détermine à livrer une bataille décisive. Bacchus se prépare, de son côté, et les Bacchantes font déjà siffler leurs serpents (9). Le Tartare ouvre ses portes, pour recevoir les morts (10). Ici est la description de la mêlée, et du carnage (11). Charopée, une des Bacchantes, tue le géant Collêtes (12). Dériade, indigné des succès de cette femme guerrière, se met à sa poursuite. (13) Ici Bacchus se mesure contre Dériade (14), et, pour le combattre, il prend successivement diverses formes, comme Protée (15). Il est blessé sous celle de Panthère (16). Il se métamorphose en feu (17), en eau, en arbre, en plante, en lion, etc. Dériade combat en vain le phantôme, qui lui échappe (18), et il défie Bacchus. Celui-ci enfin fait naître une vigne, qui entrelace les roues du char de Dériade (19), et l'entortille lui-même. Ce dernier implore la clémence de Bacchus, qui le débarrasse de ses liens (20). Mais le fier Indien n'en reste pas plus soumis, et cherche toujours à faire de ce Dieu son esclave (21). Bacchus, ne pouvant réussir à vaincre les Indiens par terre, fait construire des vaisseaux par les Radhamanes (22). Ce Dieu se rappelle l'oracle de Rhéa (23), qui lui avoit prédit qu'il termineroit la guerre des Indiens, quand il armeroit contre eux des vaisseaux (24). Il y avoit déjà six ans que duroit cette guerre (02), lorsque Dériade fait assembler *ses noirs Indiens* (25). Morrheus les harangue, et leur rappelle ses exploits (62). Il leur apprend que les Radhamanes construisent des vaisseaux pour Bacchus (72). Mais il les rassure sur cette nouvelle manière de combattre, qui ne leur est pas plus étrangère que la première, où leurs ennemis n'ont pas eu de succès (82). On fait, en attendant, une trêve de trois mois (29) pour enterrer les morts.

Chant trente-septième.

Cette trêve occupe tout le livre suivant, qui contient une description des diverses pompes funèbres. Ici, Nonnus parle du dogme des Indiens sur l'immortalité de l'ame (30), et sur son retour vers sa source, après certaines périodes. On coupe dans les forêts

(1) v. 5.
(2) v. 14.
(3) v. 45.
(4) v. 50.
(5) v. 75.
(6) v. 84.
(7) v. 110—133.
(8) v. 145—158.
(9) v. 172.
(10) v. 200.
(11) v. 210—230.
(12) v. 256.
(13) v. 274.
(14) v. 294.
(15) v. 300—305—310
(16) v. 320.
(17) v. 325—330.
(18) v. 335.
(19) v. 360.
(20) v. 380.
(21) v. 390.
(22) v. 400
(23) v. 414.
(24) v. 416.
(25) v. 424.
(26) v. 440.
(27) v. 445.
(28) v. 465.
(29) v. 477.
(30) v. 6.

les arbres, (1) qui doivent servir à dresser les bûchers (2) auxquels on va mettre le feu. On commence par les funérailles d'Ophéltès (3). Astérius immole à ses mânes douze Indiens (4), et fait des libations de vin (5). Il rassemble les cendres du mort (6), et compose son épitaphe (7). Bacchus fait célébrer des jeux pour les obsèques, et propose des récompenses aux vainqueurs (8). Le premier est un combat de chars. Erechteus entre le premier en lice (9). Puis Actéon. Le troisième est Scelmis. Le quatrième, Faune, montant un char à quatre chevaux, semblable à celui du Soleil (10). Le cinquième est Achate. Aristée donne des avis à son fils Actéon (11). Le poëte nous décrit l'ordre (12) dans lequel se présentent les combattans (13), et celui des vainqueurs. Ici est la description de la course très-au long (14). Erechtée a la première palme; la seconde est donnée à Scelmis (15); la troisième à Actéon, après lequel viennent Faune et Achate.

Ce premier exercice est suivi de celui d'un combat avec le ceste (16). Les deux rivaux, qui entrent en lice, sont Melissus et Eurymédon (17). Ici est la description de leur combat (18), où Melissus reste vainqueur. Ce combat est suivi de la lutte (19). Aristée et Æacus se mesurent entre eux (20). Ici se trouve la description de ce nouveau combat, dont Æacus sort vainqueur (21). Bacchus propose ensuite un nouvel exercice, celui de la course (22). Ocythoüs, Erechtée, Priasus, entrent en lice (23). Nonnus décrit aussi cet exercice et les vicissitudes du combat (24). La victoire reste à Erechtée (25). Après cette course, vient l'exercice du disque. (26) Melissus, Halimédes, Eurymédon et Alcmon (27) se disputent la victoire, qui reste à Halimédes, après lequel viennent Alcmon, Eurymédon, et enfin Melissus confus de sa défaite (28). On attache ensuite une colombe au haut d'un mât (29), et elle devient le but où le plus habile archer doit frapper (30). Hyméneus perce d'un trait la colombe (31). Tous ces exercices sont terminés par un combat (32) simulé, ou par une petite guerre, dont Æacus remporte la victoire (33).

Chant trente-huitième.

La trêve expire, et la septième année de la guerre commence (34). Une éclipse totale de soleil en marque le commencement (35). Divers phénomènes météorologiques accompagnent l'éclipse. (36) Un prodige apparoît à Bacchus; c'étoit un Aigle, portant un Serpent dans ses serres; l'oiseau en traversant les airs laisse tomber le reptile dans l'Hydaspe. L'Astrologue Idmon explique à Erec-

(1) v. 10.
(2) v. 30.
(3) v. 36.
(4) v. 48.
(5) v. 50.
(6) v. 92.
(7) v. 100.
(8) v. 115.
(9) v. 156—162.
(10) v. 168
(11) v. 175—180
(12) v. 230.
(13) v. 250—350
(14) v. 456.
(15) v. 470.
(16) v. 485.
(17) v. 500.
(18) v. 525.
(19) v. 547.
(20) v. 580.
(21) v. 610.
(22) v. 615.
(23) v. 625.
(24) v. 638.
(25) v. 660.
(26) v. 667.
(27) v. 677.
(28) v. 702.
(29) v. 710.
(30) v. 715.
(31) v. 740.
(32) v. 755.
(33) v. 775.
(34) v. 15.
(35) v. 20.
(36) v. 25.

thée les causes de ces phénomènes (1), et le présage qu'on en doit tirer, savoir, celui d'une victoire prochaine, de la part de Bacchus (2). Mercure descend du ciel et vient rassurer le fils de Sémélé, sur ces divers prodiges (3). Il lui parle dans le même sens, qu'Idmon l'Astrologue avoit parlé à Erecthée. Il compare Bacchus au *Soleil*, et l'*Indien* son ennemi aux *Ténèbres*. Il compare l'obscurité momentanée de l'éclipse, et le retour de la lumière du soleil, qui finit par en triompher, à ce qui doit lui arriver dans ses combats, contre Dériade le noir Indien. Il fera fuir loin de ses yeux la noire obscurité du Tartare (4). Jamais, lui dit Mercure, un tel phénomène ne s'est manifesté (5), depuis la fameuse chûte de Phaëton dans l'Eridan. Ici Mercure, sur la demande de Bacchus, raconte cet événement dans les plus grands détails (6); ce qui fournit au poëte un épisode, et presqu'un traité de sphère, qui remplissent le reste de ce chant. Phaëton est dans la constellation du Cocher céleste, et l'Éridan devient le fleuve d'Orion (7). Le récit fini, Mercure retourne au ciel.

Chant trente-neuvième.

Au commencement du chant suivant (8), qui nous offre le spectacle d'une flotte construite par les Radhamanes, et conduite par Lycus (9). Dériade apperçoit la flotte, et devient furieux contre les Arabes, qui l'ont construite (10. Ici est le discours impie de ce prince orgueilleux (11). Bacchus de son côté encourage ses soldats (12); déjà la trompette donne le signal du combat (13); l'action s'engage, et les vaisseaux de Bacchus enveloppent les Indiens (14). Suit une prière d'Æacus, à Jupiter pluvieux (15), et d'Erecthée, à Borée père des vents de l'Ourse (16). Mars anime le combat (17); il se fait un grand carnage de part et d'autre. Les flots sont teints de sang; les dieux marins s'intéressent au succès de Bacchus (18). Neptune, spectateur du combat (19), lui adresse un discours. Ici est le spectacle qu'offrent le rivage, et la mer couverts de morts, dont les monstres marins dévorent (20) les cadavres; ainsi que la description des différentes manières, dont les guerriers des deux armées sont blessés (21) ou tués, par la grêle des traits, qui tombent de toutes parts dans les voiles, dans les mâts, dans les cordages, et qui vont percer jusqu'aux poissons (22).

Morrheus est blessé par Bacchus (23), et guéri par les Brachmanes, qui, dans la pratique de la médecine, emploient les formules magiques (24). Enfin Jupiter fait pencher la balance en faveur de Bacchus (25), et lui accorde la victoire. Les vents se déchaînent (26), et soulèvent les flots contre la flotte des Indiens, à laquelle Eurymédon (27) chef des Cabires met le feu. Dériade est forcé de se sauver à terre (28).

(1) v. 31.
(2) v. 63.
(3) v. 80.
(4) v. 88.
(5) v. 90.
(6) v. 100.
(7) v. 440.
(8) v. 1.
(9) v. 5-10.
(10) v. 17.
(11) v. 35--53.
(12) v. 80.
(13) v. 125.
(14) v. 134.
(15) v. 141.
(16) v. 174.
(17) v. 215.
(18) v 255.
(19) v. 272.
(20) v. 298.
(21) v. 305- 310 -315--325.
(22) v. 335.
(23) v. 355.
(24) v. 359.
(25) v. 273.
(26) v. 380.
(27) v. 390
(28) v. 405.

Chant quarantième.

Minerve, sous la forme de Morrheus, paroît au commencement du livre suivant (1). Elle fait à Dériade les plus vifs reproches, sur sa lâche fuite (2). Celui-ci se justifie, accuse les formes variées que prend son ennemi (3), retourne au combat (4), et provoque Bacchus lui-même (5). Le dieu le met bientôt en fuite, le tue, et le corps du vaincu tombe dans l'Hydaspe (6). Les Bacchantes applaudissent à la victoire de leur chef, tandis que les dieux témoins de cette défaite, qui termine la guerre contre les Indiens, retournent aux cieux avec Jupiter (7). Une grande partie de ce chant est employée à décrire les événemens, qui suivirent cette victoire; telle que la douleur de Chirobie, fille de Dériade, d'Orsoboé son épouse, de Prothonoë épouse d'Oronte (8), et de celle de toutes les femmes, qui avoient à pleurer, l'une un père, l'autre un fils, l'autre un époux (9). Ici sont les funérailles des morts, et les chants funèbres qui les accompagnent (10). Le poëte nous décrit les danses des Bacchantes (11), qui chantent le triomphe de Bacchus, et la distribution, que le vainqueur fait à son armée de tout le butin (12); après quoi il la congédie.

Ici finit le recit des événemens divers de la guerre des Indiens, ou des peuples noirs, commandés par Dériade, dont la mort termine la grande entreprise de Bacchus, celle qui fait le principal objet de son voyage, et le sujet du poëme des Dionysiaques. Le principe de résistance, que la nature oppose au bon principe, ou à Bacchus petit fils d'Harmonie, étant détruit, le reste du poëme ne doit plus nous présenter que le retour de Bacchus, au point d'où il étoit parti pour commencer son expédition; c'est-à-dire, au Taureau équinoxial du printemps, où il arrive, après avoir détruit le deuil, ou la tristesse, sous le nom de Penthée, ennemi naturel du dieu de la joie.

Retour du Soleil, ou *quatrième Saison.*

En conséquence, Nonnus suppose que Bacchus revient d'Asie en Grèce, et il nous trace sa route par l'Arabie (13), et la Phénicie. Le voyage de Bacchus dans ce dernier pays, amène plusieurs chants absolument épisodiques, sur les principales villes de Phénicie, telles que Tyr, et sur-tout Beryte, dont Nonnus raconte l'origine; ce qui comprend la fin de ce chant, et les chants XLI, XLII et XLIII de son poëme. A l'occasion de Tyr, patrie de Cadmus, dont il fait un pompeux éloge (14), et une magnifique description (15), le poëte nous parle de la découverte de la pourpre (16), faite par les Tyriens, et de l'usage admirable qui en a été fait depuis. Après avoir admiré les beautés de cette ville, le poëte adresse un superbe hymne au Soleil, ou à Hercule *Astrochiton* (17), la grande divinité des Tyriens (*p*). Le dieu accueille favorablement Bacchus (18), et répond aux questions qu'il lui fait (19), sur l'origine de

(1) v. 8.
(2) v. 15.
(3) v. 40.
(4) v. 63.
(5) v. 74.
(6) v. 95.
(7) v. 100.
(8) v. 115.
(9) v. 165.
(10) v. 225—250.
(11) v. 250.
(12) v. 280.
(13) Ibid. l. 40. v. 300.
(14) v. 355.
(15) v. 320—340—355.
(16) v. 310.
(17) v. 374.
(18) v. 420.
(19) v. 430.

la ville de Tyr, et sur celle de la navigation (1). Bacchus fait présent au dieu d'une coupe, et celui-ci donne à Bacchus la robe étoilée (2).

On remarquera, que le soleil est alors arrivé au Verseau, marqué le matin par le coucher de la Coupe céleste, appellée coupe de Bacchus, et le soir par celui d'Hercule Ingeniculus. Nous les avons en conséquence projetés près du Verseau, où commence la quatrième saison. La constellation de l'Aigle se couche aussi. Un des signes, que le dieu Astrochiton donne pour reconnoître le lieu où sera fondée Tyr, c'est un Aigle perché sur un arbre, et une coupe (3). Il y ajoute un serpent (4); c'est la tête de l'Hydre, qui monte au même instant. Il ordonne que cet Aigle soit sacrifié à Neptune (5). Dans Sanchoniaton, c'est une étoile tombée du ciel, qu'Astarté consacre dans sa sainte isle de Tyr (6); c'est aussi sur le lieu, où fut bâtie Tyr (7), que Nonnus fait sacrifier cet aigle, près de l'olivier (8), de Minerve. Tous les traits de la fiction sur l'origine de Tyr, racontée à Bacchus par Astrochiton, ont les rapports les plus marqués avec la position du ciel, à l'époque du Solstice d'hyver, fixé par le Verseau, où se trouve le soleil au commencement de la quatrième saison, ou au retour de cet astre vers nos climats.

Chant quarante-unième.

Le chant quarante-unième nous représente Bacchus, parcourant la Phénicie, et sur-tout les lieux voisins du Liban, où il plante la vigne, près des côteaux fameux par les amours de Vénus, et d'Adonis. Là (9), étoit la superbe ville de Beroë (10), dont Nonnus fait l'éloge, et la description la plus pompeuse; il remonte jusqu'à l'histoire de sa fondation par Saturne (11).

Sanchoniaton, suppose également (12), que ce fut Saturne, qui donna Beryte à Neptune, aux Cabires et aux Pêcheurs, qui y consacrèrent les restes de Pontus, fils de Nérée. La position de Beryte, sur le bord de la mer, a donné lieu à ces allusions, comme l'indiquent assez les épithètes de *Ponto-Thagés*, d'*Eunesos*(13), que lui a données Nonnus, et la situation maritime, qu'il lui assigne (14). Il y parle aussi de la pêche abondante qui s'y fait (15). Le poëte se plait à décrire la température heureuse de ce pays délicieux (16), et l'aspect de ses environs, qu'embélissent une foule de jardins agréables (17). C'étoit-là qu'habitèrent les premiers mortels (18), qui jouissoient de cette félicité tant vantée dans l'âge d'or. Saturne la bâtit au temps où Rhéa son épouse lui donna à dévorer (19) cette pierre fameuse. Je remarque que le Verseau, où nous sommes, est le domicile de Saturne. Jupiter étoit alors dans sa première enfance (20). C'est effectivement alors l'enfance du dieu de la Lumière.

Nonnus fait de Béroë la ville la plus ancienne qui ait existé (21). C'est la première terre où aborda Vénus au sortir des eaux de la mer (22), au moment de sa naissance. Le poëte s'a-

(1) v. 455.
(2) v. 562.
(3) v. 477.
(4) v. 481.
(5) v. 499.
(6) Euseb. l. 1. c. 10.
(7) v 538.
(8) v. 528.
(9) v. 6.
(10) v. 10.
(11) v. 67.
(12) Eusebe prep. l. 1. c. 10.
(13) v. 15.
(14) v. 17.
(15) v. 35.
(16) v. 20.
(17) v. 48.
(18) v. 51—66.
(19) v. 70.
(20) v. 77.
(21) v. 90.
(22) v. 100.

muse à décrire cette arrivée de Vénus (1), les lieux qui la reçurent (2), et les agitations de l'Amour au sein même de sa mère (3), avant que cette déesse l'ait mis au jour. Ici est une suite d'épithètes, plus brillantes les unes que les autres, données à Beryte. Elle est la racine de la vie, la nourrice des villes, le sanctuaire de la justice et des loix, le siége de la joie, l'étoile du Liban. Ce morceau est une véritable litanie Orientale (4). Elle est le séjour le plus délicieux des eaux, la production de l'Océan, et de Thétys (5); on loue sur-tout sa justice et son amour pour les loix (6); la vierge Astrée elle-même a pris soin de sa première enfance (7). Beroë est personnifiée par le poëte, qui en fait la plus charmante peinture. C'est une Nymphe pleine de graces; Vénus la destine à Neptune (8), et déjà elle projete la fondation d'une ville, qui porte ce nom (9). Elle se transporte au palais d'Harmonie, dont le poëte nous donne la description. Il ressemble en beaucoup de points au plan de la ville Sainte, tracé dans l'Apocalypse; car sa distribution contient le tableau de l'ordre de l'univers (10); ses portes regardoient les quatre faces du monde; l'Ourse gardoit celle du Nord. C'étoit dans ce palais, qu'Harmonie, occupée aux travaux de Minerve, formoit le tissu d'un riche vêtement (11), qui représentoit la terre, et les cieux, et à-peu-près tel, que l'Ephod du grand prêtre des Juifs. On y remarquoit sur-tout une figure humaine à cornes de taureau (12). On annonce Vénus. Harmonie quitte tout pour la recevoir (13), et lui adresse un discours propre à la tranquilliser (14). Vénus desire savoir d'elle, qu'elle est celle des villes, qui lui sont consacrées, à qui la faveur singulière de présider aux loix, et à la justice sera accordée (15). Harmonie répond à sa demande, et lui montre le livre des sept tablettes, sur lesquelles sont gravées les destinées du monde (16). Chacune des tablettes porte le nom d'une planète; celle du milieu, ou la quatrième porte le nom de tablette du soleil; la septième celui de tablette de Saturne. C'étoit sur ces tablettes, que le vieux Ophion avoit gravé en caractères Phéniciens les destins de l'univers (17). Elle trouve que le don précieux des loix est accordé à Béroë, dont le nom est inscrit avec les plus anciennes villes, sur la tablette de Saturne (18). Là étoit annexé le tableau des prérogatives dont devoient jouir les différentes villes; le destin de Béroë étoit de présider aux loix, et à la jurisprudence (19), et aux actes, qui assurent la tranquillité de la vie. Vénus, instruite des destinées de sa ville chérie, retourne vers son séjour (20), et embrasse tendrement son fils (21). Elle lui fait part de ses projets, et l'engage à blesser de ses traits brûlans Neptune et Bacchus (22). Le projet, qu'elle veut exécuter, est de bâtir près de la mer, qui lui a donné naissance, une ville, qui retrace l'image du *Ciel, à qui elle doit elle-même sa première origine* (23) (*q*3).

(1) v. 115.
(2) v. 120.
(3) v. 135.
(4) v. 145.
(5) v. 151.
(6) v. 175.
(7) v. 215.
(8) v. 250.
(9) v. 271.
(10) v. 278.
(11) v. 295.
(12) v. 300.
(13) v. 310.
(14) v. 315.
(15) v. 328.
(16) v. 340.
(17) v. 352.
(18) v. 364.
(19) v 391.
(20) v. 400.
(21) v. 405.
(22) v. 421.
(23) v. 418.

CHANT QUARANTE-DEUXIÈME.

Le commencement du livre suivant nous presente le spectacle de l'amour, qui s'empresse d'obéir aux ordres de sa mère (1); il lance deux traits, l'un contre le dieu du vin, l'autre contre le dieu des eaux (2). Bacchus devient amoureux de la jeune Nymphe; il en admire la beauté (3), sans pouvoir rassasier ses yeux (4); il prie le soleil de retarder sa marche, et de prolonger le jour (5), afin qu'il puisse jouir plus long-temps de la vue de ses charmes. Ici, le poëte nous décrit les effets de l'amour de Bacchus, et l'expression de ses premiers desirs (6), ainsi que les traits différents de beauté, qui l'enflamment (7). On y voit aussi quelques phrases, où perce la jalousie de Bacchus contre Neptune (8); sa timidité, ses craintes, sont également bien peintes (9): c'est un amant respectueux, qui soupire pour une belle, à qui il n'ose faire l'aveu de sa passion (10); il s'approche d'elle, et feint de la prendre pour la chaste Diane (11). Beroë sourit à cette méprise apparente, et s'enorgueillit de la ressemblance (12). Enfin, Bacchus timide, incertain, suivant sans cesse les pas de la Nymphe, finit par mettre Pan dans sa confidence (13). Le rusé Pan sourit et malheureux lui-même dans ses amours, il s'intéresse au succès de ceux d'un autre (14); il donne à Bacchus quelques avis (15). Ce dieu s'en va joyeux, s'adresse à la belle, et s'offre pour jardinier (16). Il se donne pour un homme instruit dans la connoissance de l'influence des astres, sur l'agriculture (17). On trouve même en cet endroit des détails curieux sur l'Astronomie rurale. Ces offres officieux sont rejetés de la nymphe, qui n'y répond que par le silence (18). Il emploie d'autres ruses (19), qui ne réussissent pas mieux; il ne rêve qu'elle pendant son sommeil (20). Enfin, il finit par se découvrir à Beroë, par lui dire son nom, et lui raconter ses victoires sur les Indiens (21), et sur-tout ses découvertes utiles, telle que celle du vin (22).

C'est alors qu'il prend un ton plus assuré vis-à-vis d'elle: il lui dit qu'il préfère à l'Olympe le séjour, où elle habite, l'hymen de Beroë au sceptre de Jupiter (23). Il lui expose les motifs, qui doivent la rendre sensible aux plaisirs de l'amour, étant née de Vénus (24), et du sang d'Adonis (25); il lui cite le triste sort des nymphes rebelles à la voix de l'amour (26), il s'attache sur-tout à déprimer Neptune son rival, et l'invite à préférer ses présens à ceux d'un dieu, qui n'a fait que le malheur de ses amantes (27). La Nymphe, insensible aux flatteries de Bacchus, et à ses brillantes promesses, ferme les oreilles à la séduc-

(1) v. 5.
(2) v. 16.
(3) v. 40.
(4) v. 48.
(5) v. 52.
(6) v. 70.
(7) v. 75.
(8) v. 115.
(9) v. 140.
(10) v. 150.
(11) v. 215.
(12) v. 225.
(13) v. 255.
(14) v. 260.
(15) v. 265.
(16) v. 280.
(17) v. 285.
(18) v. 313.
(19) v. 314.
(20) v. 336.
(21) v. 355.
(22) v. 360.
(23) v. 365.
(24) v. 372.
(25) v. 376.
(26) v. 385.
(27) v. 410.

tion (1). Sa résistance irrite la passion du dieu (2). Neptune paroît à son tour, voit la nymphe (3), et en devient éperduement amoureux. Il prie Vénus de s'intéresser au succès de ses vœux (4); il se répand en éloges, sur la beauté de la jeune Beroë, qu'il préfère à toutes les Nymphes, et aux graces (5). Il l'invite à quitter la terre, et à venir habiter l'empire des eaux. Junon, lui dit-il, tiendra le sceptre du ciel avec Jupiter, et Beroë celui des mers avec Neptune (6); il cherche à la séduire par les plus magnifiques promesses (7), et par le tableau de la cour brillante qu'elle aura. Ino nourrice de Bacchus sera forcée, lui dit-il, de préparer votre appartement (8), et confondue dans la foule de vos esclaves. Les discours de Neptune ne sont pas écoutés plus favorablement, que ceux de Bacchus, ni les présens des deux rivaux mieux accueillis (9) les uns que les autres.

Vénus, qui ne peut accorder sa fille à ces deux rivaux, déclare que le sort d'un combat décidera de la préférence (10), et que Beroë sera la récompense du vainqueur. On fait prêter serment à l'un et à l'autre (11), que le sort du combat sera une décision, qui sera respectée des deux parties. Les deux amans jurent par Jupiter, par la Terre (12), et par l'Ether, et par le Styx. Les Parques ratifient le serment; les dieux descendent du ciel, pour être témoins du combat (13), et s'assoient sur les sommets du Liban. Un prodige annonce à Neptune la victoire (14); c'étoit un épervier, qui, fondant sur une colombe, l'emporte avec lui, en planant sur la mer. Malgré ce présage défavorable pour Bacchus, ce dieu n'en tenta pas moins le sort des armes (15).

Chant quarante-troisième.

Beroë semble incliner plus en faveur de Bacchus, qu'en faveur de Neptune (16). Ici le poëte nous décrit l'armure des deux rivaux (17); ainsi que la disposition de leurs troupes. Parmi les chefs de l'armée de Bacchus, on distingue OEnus le *Vineux* (18), OEnopius *le buveur de vin*, Staphylus *la grappe* (19). Ce dieu encourage ses guerriers (20), et propose un défi plein de mépris aux différentes troupes, qui doivent composer l'armée de Neptune. Celui-ci, de son côté, anime aussi ses soldats (21), par un discours, où il ne ménage pas davantage Bacchus (22). Neptune achevant sa harangue pompeuse, où il étale toute sa puissance, soulève les mers d'un coup de son trident (23). Un Triton sonne la charge d'un côté (24), tandis que Pan la sonne de l'autre. On voit paroître Prothée, fameux par les changemens de formes (25): il avoit une cuirasse formée de la peau de veau marin. A sa suite viennent (26) Nérée, et toutes les divinités des eaux (27),

(1) v. 430.
(2) v. 435.
(3) v. 442.
(4) v. 445.
(5) v. 4 5.
(6) v 473.
(7) v. 475.
(8) v 484.
(9) v 492
(10) v. 502.
(11) v. 520.
(12) v. 525.
(13) v. 530.
(14) v. 534.
(15) v. 539.
(16) v. 12.
(17) v. 20.
(18) v. 54.
(19) v 50.
(20) v. 70—80—100.
(21) v. 144.
(22) v. 156—180.
(23) v. 200.
(24) v. 210—220.
(25) v. 230.
(26) v. 260.
(27) v. 270.

portées sur une mer en courroux, et bouleversée par les tempêtes (1). De son côté l'armée des Bacchantes s'avance en bon ordre (2) ; l'action s'engage. Silène combat contre Palémon (3), Pan contre Nérée (4), les Eléphans contre les Veaux Marins (5). La Nymphe Psammathé placée sur le rivage (6), témoin de ce combat, implore Jupiter contre les efforts de Bacchus. Le maître des dieux termine le combat, en accordant Beroë à Neptune (7), qui aussitôt célèbre ses nôces (8) avec la jeune Nymphe. Les divinités tutélaires des différens fleuves (9) offrent des présens à la nouvelle épouse ; l'amour vient consoler Bacchus (10), en lui promettant de lui donner Ariadne (11), et il lui conseille de repasser en Phrygie, près de Rhéa sa mère. Bacchus obéit (12), et bientôt quittant l'Asie, il s'avance vers les régions de l'Ourse, et repasse en Europe (13).

Le retour de Bacchus, vers les contrées du Nord, ou de l'Ourse, pour me servir de l'expression de Nonnus (14), pour y planter sa vigne, après avoir quitté les régions méridionales des Indiens, désigne clairement l'époque du mouvement du soleil vers le pôle Boréal, lorsqu'il a quitté le pôle Austral, et qu'il commence à remonter vers le Zénith, et vers le pôle élevé sur notre horizon. C'étoit à cette époque, suivant Achilles Tatius, que les Egyptiens célébroient des fêtes de joye (15), qui avoient pour but ce retour, et qui annonçoient, qu'ils n'avoient plus à redouter le deuil, dont étoit menacée la nature par l'absence du soleil, qu'ils avoient craint de perdre pour toujours.

Les Egyptiens, dit ce savant, voyant le soleil descendre du Cancer, vers le Capricorne, et accourcir la durée des jours, se livrèrent à la douleur et aux larmes, craignant que cet astre ne les abandonnât pour toujours. Mais aussitôt qu'ils s'apperçurent de son mouvement rétrograde vers nos régions, et de la croissance des jours, alors vêtus d'habits blancs, et la tête ceinte de couronnes, ils célébrèrent des fêtes de joie. C'est ce mouvement du haut en bas, que nous avons vu, puisque Bacchus, part des bords du fleuve Astacus, ou Cancer, pour aller combattre les noirs Indiens, jusqu'à la défaite de Dériade ; après quoi il retourne en Grèce, pour y détruire le prince Deuil, ou Penthée, et y célébrer des fêtes. Ce deuil fut personifié sous le nom de Penthée, qui effectivement signifie deuil en Grec, et on en fit un prince cruel, ennemi de Bacchus *Dieu de la joie*, et dont celui-ci triompha en repassant en Grèce. On ne sera pas étonné de ces sortes de fictions, qui tendent à personnifier les êtres moraux, quand on se rappelle, que le *Raisin*, la *Grappe*, l'*Yvresse*, ont déjà été personnifiés plus haut, sous le nom de princes et de princesses d'Assyrie.

Chant quarante-quatrième.

Le long épisode, qui a pour objet la fondation de Tyr, et de Beryte, qui a occupé plusieurs chants du poëme, étant terminé, le poëte nous présente,

(1) v. 295.
(2) v. 315.
(3) v. 332.
(4) v. 337.
(5) v. 344.
(6) v. 363.
(7) v. 378.
(8) v. 390.
(9) v. 405 415.
(10) v. 426.
(11) v. 431.
(12) v. 448.
(13) v. 454.
(14) v. 452.
(15) Achil. Tat. ch. 23. Uranol Pet. c. 3.

au commencement du quarante-quatrième chant, le retour de Bacchus en Grèce. Son arrivée est marquée par des fêtes (1); toute la nature se réjouit: Penthée seul s'en afflige (2); il arme ses soldats contre lui, et ferme à ce dieu l'entrée de la Thèbes aux sept portes (3). Ici est le tableau des mouvemens des soldats de Penthée (4). Le palais de ce prince est ébranlé par un tremblement de terre (5), et l'autel de Minerve renversé. Le poëte fait ici l'énumération des autres prodiges, qui présagent à Penthée le désastre de sa maison (6). Un songe effrayant avoit alarmé Agavé sa mère (7). Elle consulta Tirésias, qui lui ordonna de faire un sacrifice, lequel fut accompagné de signes, non moins effayants (8). Agavé, se rappellant ses songes, trembloit sur le sort de sa famille (9). Déjà le bruit de l'arrivée de Bacchus et de de sa suite, étoit parvenu dans la ville aux sept portes, et y avoit repandu l'allégresse; les signes de la joie publique éclatoient partout. Penthée (10) en devient jaloux, et menace de perdre Bacchus (11). Ce Dieu invoque l'appui de la Lune (12), qui lui promet sa protection (13). On remarque sur-sout les épithètes qu'elle donne à Bacchus, et qui rappellent son analogie (13) avec la déesse, qui préside à la nuit, aux mois et à la végétation, et sur-tout au délire (14), et en général à tous les effets qui semblent être du domaine de Bacchus, et appartenir à ses Orgies. Elle lui promet de venger les injures qu'on lui fait sur la terre; et elle lui donne pour garant les victoires, qu'il a déjà remportées sur Lycurgue, et sur Dériade (15). C'est à la suite de cette defaite de Dériade, que nous avons déjà dit appartenir à la troisième saison, ou au temps qui s'écoule depuis l'équinoxe d'automne, jusqu'au Solstice d'hyver, que le poëte place immédiatement l'aventure de Bacchus, métamorphosé en enfant, et enlevé par des pirates Tyrrheniens (16). Or cette avanture est incontestablement celle du Solstice d'hyver, et de l'époque de l'année, où le soleil commence à revenir vers nos régions, et va détruire le deuil, que son absence avoit laissé dans nos climats. Elle se trouve donc ici naturellement liée avec le récit de la destruction de la famille de Penthée. Comme ces deux fictions s'attachent à la même époque, et ont un double objet, l'un Astronomique, et l'autre moral, puisque le premier peint la position du soleil aux cieux, et l'autre les effets, qu'il produit alors sur la terre; nous ne les séparerons pas dans nos explications. Nous commencerons par la fable Astronomique, rapportée par la lune, pour confirmer à Bacchus la protection du ciel, et l'espoir de la victoire qu'il va remporter sur son rival, ou sur le prince Deuil, ou Penthée, la première étant un gage de l'autre. Les Toscans, lui dit-elle, ont senti toute votre puissance, lorsque leurs perfides matelots virent la métamorphose de leurs mâts, tout-à-coup chargés de pampres et de raisins; lorsque leurs cordages firent entendre le sifflement des serpens, qui s'y étoient entrelacés, et qu'eux-mêmes, métamorphosés en Dauphins, furent forcés de se précipiter dans les eaux

(1) v. 5.
(2) v. 16.
(3) v. 19.
(4) v. 25.
(5) v. 35.
(6) v. 45.
(7) v. 82.
(8) v. 105.
(9) v. 120.
(10) v. 130.
(11) v. 145.
(12) v. 192.
(13) v. 220.
(14) v. 227.
(15) v. 233 237.
(16) v. 240.

Cette même fiction est encore rapportée dans le chant suivant beaucoup plus en détail par Tirésias, lorsqu'il veut faire craindre à Penthée la colère de Bacchus, et qu'il lui en rappelle des exemples (1). Il lui dit, que des Pirates Toscans, après avoir exercé leurs brigandages sur différentes mers, et différentes côtes, trouverent sur le rivage Bacchus. Ce dieu avoit pris pour les tromper la forme d'un jeune enfant tout-à-fait aimable (2), et richement habillé. Il se plaça sur le rivage, comme pour attendre le vaisseau et y entrer (3). Ceux-ci accoururent aussi-tôt croyant se saisir d'une riche proie. Ils le dépouillent de tous les bijoux, dont il s'étoit paré et l'enchaînent; mais le dieu tout-à-coup se montre grand, le front paré de cornes, portant sa tête jusqu'aux cieux, et poussant un cri terrible, semblable à celui de plusieurs milliers d'hommes (4). Les longs cordages du vaisseau deviennent autant de serpens, qui font entendre d'horribles sifflemens et se reploient sur les antennes. Les branches du lierre tortueux s'entrelacent autour du mât, changé lui-même en cyprès. Au milieu des branches et des rameaux, on voyoit des monstres et sur-tout un lion horrible, qui mugissoit (5). Ce spectacle étonnant jette les matelots dans le délire; ils se croient transportés au milieu des campagnes et des vergers (6), dont la mer leur presente l'illusion magique. Ils s'y élancent, et se trouvent tout-à-coup métamorphosés en Dauphins (7).

Analysons cette fiction Astronomique. Les anciens, et sur-tout les peuples d'Italie, que baigne la mer de Toscane, dans le culte qu'ils rendoient à Bacchus, représentoient ce dieu, le même que le soleil, sous quatre formes principales aux quatre époques importantes de la révolution annuelle. Celle de l'enfant étoit la forme qu'on lui donnoit au Solstice d'hyver, ou au point du ciel, et du mouvement annuel, auquel nous nous trouvons en cet endroit du poëme. C'est Macrobe, qui nous l'apprend (8) dans ses Saturnales, à l'article de Bacchus, qu'il dit être le soleil, adoré en Italie aux environs de Naples, sous ces diverses formes emblêmatiques. On lui donnoit, dit-il, la figure de l'enfant au Solstice d'hyver, parce que le jour est alors très-court, et dans une espèce d'enfance, au moment où il reprend ses premiers accroissemens. Il ajoute, que la même chose avoit lieu en Egypte au même Solstice, ou autrement à l'époque à laquelle cessoit la crainte, et le deuil qu'avoit causé la retraite de cet astre, suivant ce que nous a dit Achilles Tatius. Ainsi la métamorphose de Bacchus en enfant, que Nonnus rapporte à la suite de la défaite du noir Dériade, appartient nécessairement au Solstice d'hyver, qui étoit alors au Verseau. Quel étoit l'état du ciel au moment du coucher du soleil, ou à l'entrée de la nuit solstitiale? On voyoit à l'Orient monter le Vaisseau céleste, surmonté de la tête, et d'une partie du corps de l'Hydre, et de la constellation du Lion céleste; tandis qu'au couchant on voyoit descendre au sein des flots de la mer, qui baigne les côtes de Sicile et d'Italie, la constellation du Dauphin, appellée les pirates Toscans, qui voulurent enlever Bacchus (9), et que ce dieu a placé ensuite aux cieux. Nous avons en conséquence projeté ces différentes constellations, sous la division du Ver-

(1) v. 105.
(2) v. 120.
(3) v. 128.
(4) v. 136.
(5) v. 151.
(6) v. 155.
(7) v. 167.
(8) Macrob. Sat. l. 1. c. 18.
(9) Ovid. métam. l. 3. f. b 10.

seau

seau, où l'on trouvera l'Hydre, le Lion, le Dauphin et le Vaisseau.

Voilà le fond Astronomique sur lequel a été brodée cette fable, qui se réduit à ces élémens simples. On y suppose que Bacchus, (1) métamorphosé en enfant, vit aborder un vaisseau, que montoient des pirates Toscans qui voulurent l'enlever. La vue du dieu, devenu tout-à-coup grand, ainsi que celle de leur propre vaisseau, dont les mâts, et les agrès furent chargés de lierre, tandis, que des serpens s'entrelacent dans les cordages, et qu'un lion affreux rugissoit près des bancs des rameurs, força ces brigands effrayés de sauter dans la mer, où ils furent changés en Dauphins. Bacchus a placé leur image au-dessus du signe du Verseau, alors signe solsticial, et qui effectivement au Solstice d'hyver tomboit le soir au sein des eaux, au lever de l'Hydre céleste, du Lion et du Vaisseau. Voilà le cannevas de ce roman Astronomique, qui dans Nonnus et dans Ovide se lie à la défaite de Penthée (2). Le rapport qu'il y a entre les pirates Toscans, métamorphosés en Dauphins dans ce poëme, et le Dauphin céleste, ou la constellation qui porte ce nom, nous est confirmé par la tradition, que nous ont conservée de cet événement Astrologique Hygin et les autres Mythologues; de manière qu'on ne peut pas regarder comme gratuite l'application, que nous faisons du Dauphin céleste aux Dauphins du poëme, que nous expliquons.

Voici ce que dit Hygin, à l'article de la constellation du Dauphin. Aglaosthène a écrit, que là sont placés les matelots Toscans (3), qui, voyageant sur un vaisseau avec Bacchus, se précipitèrent dans la mer, et y furent changés en Dauphins. Pour en perpétuer le souvenir, ce dieu a placé l'effigie de l'un d'eux au ciel. Dans la fable 194, le même Hygin donne plus au long le récit de cet événement, et compte jusqu'à douze matelots Tyrrhéniens, dont il donne les noms. Ce sont donc eux qui occupent la constellation, qui descend au sein des flots au Solstice d'hyver, à l'époque du temps où le soleil, Bacchus, étoit figuré sous les traits de l'enfant. Voilà ce qu'on a eu dessein d'indiquer dans cette fiction rapportée par Nonnus, et que Tirésias rappelle à Penthée, pour lui faire redouter la puissance de Bacchus; c'est celle que la lune rappelle à Bacchus, pour lui confirmer l'espoir de la protection du ciel, et d'une prochaine victoire sur le deuil ou sur Penthée, autre fiction relative à la même époque solsticiale, et à l'expulsion du deuil de la nature.

Tandis que Bacchus s'entretenoit avec la lune, dont il réclamoit l'appui (4), Proserpine, mère du premier Bacchus, armoit en sa faveur les furies, qui déjà se préparoient à porter le désordre dans le palais de Penthée (5), et à répandre leurs noirs poisons dans la maison d'Agavé. Bacchus s'introduit la nuit dans le palais de Cadmus, sous la forme du taureau, et adresse un discours à Autonoë, femme d'Aristée (6), ou du Verseau, à qui il annonce que son fils Actéon n'est pas mort, et qu'il chasse avec Diane et Bacchus (7).

Chant quarante-cinquième.

Trompée par cet avis, la malheureuse Autonoë court aussi-tôt dans les forêts, suivie d'Agavé (8) déjà remplie des fureurs de la plus déterminée

(1) Ovid. metam. l. 3. fab. 10.
(2) Ovid. met. l. 3. f. 9 & 12.
(3) Hyg. l. 2. c. 18.
(4) v. 255.
(5) v. 260.
(6) v. 282.
(7) v. 298.
(8) v. 5.

Bacchante (1). Tirésias fait un sacrifice pour Penthée (2), afin de prévenir les malheurs qui le menacent, et de calmer Bacchus. Tirésias, et Cadmus sont rencontrés par Penthée (3), qui leur fait de vifs reproches, de ce qu'ils se parent des attributs de Bacchus, et qui se répand en invectives contre ce nouveau dieu, et contre ses présens (4). Tirésias justifie Bacchus, et cite à Penthée plusieurs exemples de sa puissance (5); entre-autres celui de la métamorphose des pirates Toscans en Dauphins, aventure dont nous venons de parler. Il lui rappelle la défaite du Géant (6) Alpus, fils de la Terre, tué par Bacchus. Ici est le récit détaillé de cette victoire (7). Tirésias finit par exhorter Penthée à ne pas s'exposer à un pareil sort (8). Rien n'intimide Penthée (9); il fait chercher Bacchus dans les forêts, et veut le faire charger de fers (10). Les Bacchantes sont emprisonnées, et sortent bientôt de la prison (11), dont les portes s'ouvrent d'elles-mêmes; elles opèrent des prodiges. (12). Bacchus en fait autant à Thèbes (13), où il remplit de feux le palais de Penthée. Celui-ci veut éteindre le feu (14) : les sources ne suffissent pas, et ses efforts sont inutiles (15). On retrouve, parmi ces différens miracles de Bacchus et de ses Bacchantes, des prodiges assez semblables à ceux de Moïse, qui fait jaillir des sources du sein des rochers (16), et à celui des langues de feu, qui remplissoient l'appartement où étoient les disciples du Christ le jour de la Pentecôte (17).

(1) v. 15.
(2) v. 53.
(3) v. 68.
(4) v. 83.
(5) v 105.
(6) v. 174.
(7) v. 205.
(8) v. 214.
(9) v. 220.
(10) v. 234.
(11) v. 285.
(12) v. 300—310.
(13) v. 325.
(14) v. 350.
(15) v. 354.
(16) v. 308.

Chant quarante-sixième.

Le livre quarante-sixième commence par un discours de Penthée (18) contre Bacchus, à qui il conteste la divinité de son origine (19). Bacchus le réfute (20), et invoque le témoignage de Tirésias sur sa naissance (21). Il l'engage ensuite à se déguiser en femme, afin d'être témoin par lui-même de ce qui se passe dans ses Orgies (22). Penthée se laisse persuader (23), et sous ce déguisement il s'approche des Bacchantes (24), dont il imite le délire et les mouvemens. Arrivé au lieu, où se célébroient les Orgies (25), il se trouve porté vers le sommet d'un arbre élevé, d'où il paroît aux yeux de sa mère, sous la forme d'un Lion furieux, qui vouloit attaquer le dieu Bacchus (26). Agavé s'unit aux Bacchantes, qui entourent l'arbre (27) et attachant des cordes aux branches, elles lui donnent de si violentes secousses, qu'il est renversé à terre (28), et Penthée avec lui. Cette chûte le fait revenir de son délire, et lui rend ses sentimens contre Bacchus (29). Près d'expirer, il fait ses adieux à sa mère égarée par les fureurs du dieu, et tâche de la retirer de son erreur (30), en lui disant qu'il est son fils, et non pas un Lion. (31) Mais rien ne peut détromper Agavé, et ses Bacchantes.

(17) v. 345.
(18) v. 10.
(19) v. 27.
(20) v. 52.
(21) v. 79.
(22) v. 83.
(23) v. 97.
(24) v. 115—124.
(25) v. 145.
(26) v. 177.
(27) v. 180.
(28) v. 185.
(29) v. 190.
(30) v. 197.
(31) v. 202.

Penthée est mis en pièces par leurs mains. Sa mère, après l'avoir percé de son thyrse (1), lui coupe la tête, et veut la faire clouer à la porte du palais de Cadmus, toujours persuadée, que c'est celle d'un Lion, qu'elle a tué, (2). Cadmus prend pitié de son erreur, et lui reproche les tristes effets de son égarement, en lui apprenant que c'est son propre fils qu'elle a mis à mort. Vois, lui dit-il (3), le Lion que tu as tué, malheureuse; c'est ton propre fils. Ici Cadmus rappelle le souvenir de tous les malheurs de sa maison (4), et verse des torrens de larmes (5). Enfin l'infortuné Agavé revient de son délire, reconnoît son fils; elle tombe évanouie (6), et bientôt elle s'agite dans les convulsions de la douleur la plus cruelle et du désespoir (7). Elle exhale sa rage en reproches, et en imprécations contre Bacchus (8). Son discours est des plus touchans. Autonoë sa sœur la console (9), en citant elle-même l'exemple de ses maux, et le sort de son cher Actéon. (10) Mais ses discours ne font que réveiller la douleur de la malheureuse Agavé, qui donne la sépulture à ce fils, victime infortunée de sa fureur (11). Bacchus assoupit leur douleur par un breuvage, et console Cadmus (12) et Harmonie par les espérances qu'il leur donne. Il les fait partir pour l'Illyrie, où s'opère leur métamorphose en serpents, et lui-même part pour Athènes (13). Ainsi finit la guerre de Bacchus, dieu de la joie, contre Penthée, ou le Deuil, qui fut tué sous la figure d'un Lion. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit plus haut sur les fêtes établies au Solstice d'hyver, à l'occasion du retour du soleil, qui dissipoit les craintes, et le deuil que son éloignement avoient causés; si on se rappelle également, que le Solstice d'hyver originairement, et à l'époque à laquelle remonte ce poëme, étoit au Verseau, en aspect avec le Lion, qui ouvroit le premier la marche de la nuit Solsticiale, où se célébroient ces fêtes et ces Orgies, on ne se méprendra pas sur le sens de cette fiction, ni sur le Lion fameux, dont le lever du soir, et le coucher du matin, annonçoient la fin du deuil, et l'espérance d'un prochain retour du soleil vers nos climats. Ce qui achevera de prouver, que c'est le signe du Lion, qui a été designé dans la métamorphose apparente de Penthée en Lion, ce sont les tableaux suivans, qui sont absolument les mêmes, que ceux que présente le ciel à la suite du Lion céleste, et qui se succèdent dans le même ordre, et dans le poëme, et dans la sphère.

En effet, si on prend un globe céleste, disposé de manière que le Verseau soit au couchant avec le soleil, on verra monter le Lion à l'Orient. Si on abaisse plus bas le Verseau, afin de faire monter d'autres constellations, comme il arrive à mesure que le soleil voyage du Verseau aux Poissons, on verra que les constellations, qui montent après le Lion, sont le Bouvier, et la Vierge céleste, que par cette raison nous avons projetés dans la division suivante de notre Planisphère, immédiatement après le Lion. Ces deux constellations, de l'aveu de tous les anciens Astronomes, sont censées renfermer Icare, et sa fille Erigone, à qui Bacchus fit part de la découverte du vin; c'est ce qu'attestent presque tous les Mythologues. Plusieurs auteurs, dit

(1) v. 215
(2) v. 233.
(3) v. 245—250.
(4) v. 257.
(5) v. 265.
(6) v. 275.
(7) v. 280.
(8) v. 285.
(9) v. 321.
(10) v. 330—340.
(11) v. 355.
(12) v. 360.
(13) v. 369.

Hygin (1) à l'article du Bootès, ont appellé le Bouvier, *Icare*, et la Vierge *Erigone* sa fille ; et ils ont donné au Chien céleste, appellé Procyon, le nom de Méra, chien d'Icare et d'Erigone. Hygin rapporte fort au long l'aventure d'Icare et d'Erigone, et l'arrivée de Bacchus chez eux. Il rappelle les mêmes faits aux articles de la Vierge et du Chien céleste. Germanicus César entre également dans les détails de cette histoire d'Icare, de sa fille Erigone et du chien Méra, aux articles de la Vierge et du grand Chien. Plutarque, (2) dans son traité des parallèles, place aussi Icare dans le Bouvier, et sa fille Erigone dans la Vierge, et il parle des malheurs d'Icare tué par des paysans, à qui il avoit donné à boire du vin, liqueur nouvelle qui les enivra. Enfin Nonnus lui-même, comme nous le verrons bientôt, dit qu'Icare après sa mort fut placé aux cieux dans la constellation du Bouvier, sa fille dans celle de la Vierge, et leur chien dans celle du Chien céleste. D'après tous ces témoignages, il ne peut rester aucun doute sur la nature, et les noms des personnages figurés dans les deux constellations, qui suivent le Lion, et dont lever du soir arrivoit dans le mois, qui suit le Solstice. Car les calendriers anciens et Columelle comptent le Bouvier au nombre des principales constellations, qui fixent le passage du soleil dans le signe, qui répond au mois de janvier. Ovide (3) fixe le lever du Bootès au commencement du premier printemps, vers la moitié de février, un ou deux jours avant l'entrée du soleil aux Poissons. Il fixe également le coucher Cosmique de cette constellation (4), et de l'étoile appellée vendangeuse trois semaines après, sous le signe des Poissons. Columelle, dans son calendrier rustique, (5) fixe à-peu-près vers la même époque les levers différens du Bouvier et de l'Arcture, ou de la belle étoile de cette constellation. L'Arcture étoit une des étoiles, qui annonçoient les vendanges, ainsi que la constellation du Bootès dont il fait partie. Hésiode, dans son poëme sur l'agriculture (6), dit lorsque Orion et Sirius seront parvenus au milieu du ciel, et qu'Arcture paroîtra avec l'aurore, alors il faudra vendanger et cueillir les raisins. Il s'agit ici du lever Héliaque à la fin de l'été.

Le même Hésiode (7) place deux mois, ou soixante jours après le Solstice d'hiver, un lever du soir de l'Arcture ; c'est celui dont nous parlons, qui fixe l'époque à laquelle on doit tailler la vigne. C'est à la suite de l'hyver, que Plutarque (8) place la fête appellée Pithœgia, ou l'ouverture des tonneaux, aux approches du temps marqué par le lever d'Arcture (9). Toutes ces circonstances Astronomiques, et ces rapports des différens levers du Bootès avec la culture de la vigne, et la récolte de son fruit, ont fait mettre sur le compte de cette constellation le petit roman, dans lequel on suppose, que le Bouvier est un cultivateur, à qui Bacchus apprit le premier à cultiver la vigne. La même fiction s'étend à la Vierge, qui accompagne dans son lever le Bouvier, à côté duquel elle est placée, et dont on fit la belle *Erigone* sa fille. Elle porte d'une main un épi, symbole des moissons ; ce qui l'a fait appeller Cérès. On voit à une de ses ailes briller une étoile appellée la *vendangeuse*, parce que son lever, dit Théon, (9) précède de peu

(1) Hyg. fab. 130. hygin. l. 2. c. 5.
(2) Plut parallela p. 307.
(3) Ovid. fast. l. 2
(4) Ovid. fast. l. 3.
(5) Columelle l. 2. s. 10. l. 9. c. 14.
(6) Hesiod. oper. & dies. v. 608.
(7) Ibid. v. 564.
(8) Plut. symp. l. 9. p. 35.
(9) Théon. ad. Arat. p. 121.

de jours le temps de la vendange. C'est cette étoile, que le calendrier des Fastes appelle *Vindemitor*, et qu'il fait lever un jour avant le coucher du matin du Bootés, deux mois après le Solstisce d'hyver. Ovide y voit le jeune Ampelus, qu'avoit aimé Bacchus (1).

A la suite de ces constellations se lève immédiatement la Couronne boréale, appeliée vulgairement couronne d'Ariadne amante de Bacchus, ou du dieu, qui préside aux vendanges, qui se font dans le mois où se lève la Couronne avec le soleil. Le calendrier des Fastes fixe son lever cinq jours après celui de l'étoile appellée vendangeuse, et quatre jours après le coucher du Bootés, toujours dans le mois où le soleil parcoure les Poissons. Ovide, à-propos de ce lever, ne manque pas de raconter les amours d'Ariadne, et de Bacchus, (2) qui mit aux cieux la couronne de son amante (*s* 3). Il place cette aventure après la défaite des Indiens, comme Nonnus et après le retour du dieu vers nos régions. Virgile, dans son premier livre des Géorgiques, parle aussi du lever de la Couronne parmi les signes de l'agriculture (3), qu'on doit observer, et son commentateur Servius raconte à ce sujet les amours d'Ariadne et de Bacchus. Tous les Mythologues, qui ont parlé de cette constellation, y ont vu la couronne de l'amante infortunée du dieu des vendanges.

Elle passe, dit Hygin (4), pour avoir été la couronne d'Ariadne, que Bacchus a placée dans les constellations, et, à cette occasion, Hygin raconte les amours de Bacchus et d'Ariadne dans l'île de Naxe. Germanicus (5) parle de la même manière sur cette constellation. Eratosthène (6), et Théon (7), en disent autant. Ce dernier dit, que cette couronne est de lierre, et que Bacchus la plaça aux cieux, après la mort d'Ariadne, suivant quelques auteurs; et suivant d'autres, que Vénus et les Saisons en firent présent à Ariadne, à ses noces avec Bacchus. Ils disent tous, qu'elle fut placée au ciel, en mémoire des amours de cette prince se avec le dieu des raisins. On remarquera que la Couronne est placée sur la Balance, domicile de Vénus. Quant à son rapport avec les Saisons, qu'elle indiquoit par ses différens levers, il est bien connu, et sur-tout avec celle des vendanges.

Nous ajouterons à tous ces témoignages celui de Nonnus, tiré du chant quarante-sept, que nous allons analyser (8), dans lequel ce poëte raconte l'aventure d'Ariadne et de Bacchus, et dit qu'Ariadne sera placée aux cieux. Nous citerons aussi les vers du quarante-huitième chant (9), où le même poëte dit, que la Couronne de cette princesse fut mise au nombre des constellations.

Le lever de la Couronne, qui a lieu aux approches du printemps, est accompagné du coucher Héliaque de Persée, qui se trouve placé sur les limites des signes du Printemps, comme la Couronne sur les signes d'Automne; en sorte que, tandis que la Couronne monte au bord oriental, Persée touche le bord occidental. Eudoxe et Géminus les désignent comme Paranatellons de la fin des Poissons et du commencement du Bélier. Nous les avons en conséquence projetés tous deux.

Revenons sur les tableaux du ciel. Le calendrier des Pontifes (10), et celui de Germanicus mettent le Dauphin parmi les signes du mois, qui commence au Solstice d'hyver, à-peu-près vers le milieu du mois. Nous avons

(1) Ovid. fast. l. 3.
(2) Ovid. fast. l. 3.
(3) Virg. Georg. l. 1. v. 222.
(4) Hygin. l. 2. c. 6.
(5) German. c. 4.
(6) Eratosth. c. 5.
(7) Theon Arat. phæn. p. 115.
(8) v. 700.
(9) v. 971.
(10) Ovid. fast. l. 1. German ad. finem.

vu dans Nonnus l'histoire du Dauphin céleste, sous le nom des Pirates Toscans, qui veulent enlever Bacchus, et qui furent placés aux cieux dans la Constellation du Dauphin. Bacchus avoit alors pris la forme d'un enfant; c'est-à-dire, celle que les prêtres Egyptiens et ceux d'Italie donnoient au Soleil, à cette époque de l'année, à ce Soleil qu'ils honoroient sous le nom de Bacchus.

Le calendrier des Pontifes et Germanicus fixent, environ quinze jours après, le coucher du Lion et de Régulus, ou de la brillante du Lion, appellée le cœur du Lion. Nonnus place là également l'aventure de Penthée, qui vouloit s'opposer à Bacchus et qui fut tué par sa propre mère, laquelle crut le voir sous l'image d'un lion, qui vouloit attaquer Bacchus.

Le calendrier des mêmes Pontifes et Germanicus marquent, dans le mois suivant, les levers du Bootés, et de la Vendangeuse, étoile de la Vierge céleste, que suit celui de la Couronne boréale, et le coucher de Persée. Les Mythologues appellent ce Bootés Icare, cultivateur de la vigne, celui à qui Bacchus le premier fit connoître en Grèce sa découverte. Ils appellent la Vierge, Erigone fille d'Icare, qui se pendit de désespoir après la mort de son père. Enfin ils disent que la belle constellation de la Couronne, qui les suit, est celle de la belle Ariadne, amante de Bacchus. Ils disent aussi, que l'homme qui porte l'épée, placé sur le Bélier et les Poissons, et qui se couche au lever de la Couronne, est le fameux Persée, rival de Bacchus. Voilà quels sont les tableaux Astronomiques et Mythologiques, que nous offre le ciel, durant les deux mois qui suivent le Solstice d'hyver, pendant que le Soleil revient vers nos climats, après avoir quitté la partie australe de son orbite où il brûle les Indiens, et tous les Peuples les plus méridionaux de l'Univers connu. Voilà les Constellations, qui dans le calendrier rural fixoient la marche du temps, la succession des travaux du cultivateur, et l'état progressif de la végétation sublunaire, qu'entretient le Soleil, sous le nom de Bacchus, ou de Génie bienfaisant et de Dieu tutélaire de la végétation, comme Osiris, et sur-tout de la production des fluides, qui circulent dans les plantes et les arbres, et qui se métamorphosent en Automne en un jus délicieux, qui fait la joie de l'homme. Voyons si la marche du Soleil dans les mois, qui se trouvent placés entre le Solstice d'hyver et l'équinoxe de printemps, et qui composent notre quatrième Saison, est la même que celle de Bacchus dans le poëme, et si le poëte met en scène les mêmes acteurs, que ceux que le ciel nous montre, par le développement successif des constellations, qui les premières montent ou descendent avec la nuit durant ce temps. L'analyse abrégée du chant quarante-sept va nous convaincre, que c'est absolument la même chose. En effet, nous allons voir Bacchus, après la défaite de Penthée sous la forme du lion, s'avancer vers Athènes; aller loger chez Icare et Erigone sa fille; et de là passer à Naxe pour s'unir à Ariadne, qu'il veut amener avec lui à Argos, où Persée cherche à s'opposer à leur réception: c'est-à-dire, que nous allons voir que tous les tableaux du ciel deviendront autant de tableaux du poëme dans cette partie.

Chant quarante-septième.

Le poëte commence par nous peindre la joie que cause à Athènes l'arrivée de Bacchus, ou du Dieu qui fait croitre les plantes, dit le poëte (1). Il y est reçu avec transport. Nonnus

(1) v. 5—9.

décrit l'allégresse universelle des Athéniens, qui se couronnent de lierre (1); les danses et les hymnes, par lesquelles on célèbre cette heureuse arrivée. Le rossignol et l'hirondelle l'annoncent par leurs chants (2).

Bacchus va loger chez Icare (3). Ici le poëte raconte l'accueil que lui fait Icare, et les soins que lui donne Erigone fille de ce vieillard (4). Bacchus reconnoissant leur fait présent du vin, liqueur à eux jusqu'alors inconnue (5); et il accompagne ce don de paroles obligeantes, et d'un éloge du présent précieux qu'il leur fait (6). Il leur donne une coupe de vin. Icare boit de cette agréable liqueur, qui finit par l'enivrer (7). Bacchus, Dieu tutélaire des plantes et des arbustes, enseigne à ce bon agriculteur l'art de cultiver la vigne, qui donne ce jus délicieux (8). Icare fit part à d'autres de ce secret, et leur apprit à cultiver (9) ce nouvel arbuste, qui produit la liqueur délicieuse, dont il leur fait goûter. Ils en boivent, et dans leur étonnement ils lui demandent, où il a pu trouver ce nectar (10)? qui lui a fait découvrir ce nouveau présent de la Nature et des Dieux (11)? On en boit; on veut encore en boire et tellement, que tous ces bons paysans s'enivrent (12). Ici le poëte décrit les effets de cette yvresse, dont le délire les porta à tourner leurs mains contre celui (13) qui leur avoit donné ce breuvage si étonnant. Ils enterrent son corps (14). Son ombre apparoît en songe (15) à Erigone sa fille, et lui demande vengeance (16). Celle-ci toute effrayée se lève (17), court sur les montagnes et dans les forêts, pour chercher le cadavre de son père. Ici est une description touchante de sa douleur (18) et de son désespoir, qui finit par la déterminer à se pendre elle-même (19). Son chien fidèle (20), après avoir gardé son corps, que des voyageurs enterrèrent, périt de douleur sur son tombeau. Jupiter, touché des malheurs d'Icare et de sa fille, les plaça aux cieux, l'un dans la constellation du Bouvier, et l'autre, dans celle de la Vierge (21), à la suite du Lion, et devant eux, leur chien, dans la constellation du chien céleste, entre le Lievre et le Vaisseau (22).

A la suite de ces événemens, Bacchus passe à Naxe (23), où Thésée avoit laissé la malheureuse Ariadne. Ce Dieu l'y trouve; elle étoit endormie sur le rivage (24); il admire ses charmes, en devient amoureux: il invite ses Bacchantes et Pan à ne point faire de bruit, de crainte de la réveiller (25). Enfin l'infortunée Princesse se réveille, et son réveil est aussi celui de ses plaintes et de sa douleur. Elle prononce le nom de Thésée (26), et regrette les illusions du sommeil, qui lui avoit fait voir son amant en songe (27). Ici est un discours long et attendrissant de cette amante infortunée, qui fait retentir de ses regrets l'île où Thésée l'a abandonnée (28). Bacchus l'é-

(1) v. 12.
(2) v. 30.
(3) v. 35.
(4) v. 40.
(5) v. 45.
(6) v. 55.
(7) v. 63.
(8) v. 68.
(9) v. 74.
(10) v. 80.
(11) v. 95.
(12) v. 110.
(13) v. 120.
(14) v. 147.
(15) v. 150.
(16) v. 165.
(17) v. 188.
(18) v. 115.
(19) v. 224.
(20) v. 230—245.
(21) v. 247.
(22) v. 255.
(23) v. 266.
(24) v. 272.
(25) v. 290.
(26) v. 300.
(27) v. 329.
(28) v. 380.

coutoit avec intérêt; il reconnoît l'amante de Thésée dans cette femme (1); il s'approche d'elle et cherche à la consoler (2). Il lui offre sa foi, et lui fait espérer, que son amour la dédommagera de la perte qu'elle a faite de l'infidèle Thésée (3). Il lui promet de la placer aux cieux, et de lui donner une couronne d'étoiles, qui perpétuera le souvenir de ses amours avec Bacchus. (4) Ce discours, ces promesses du Dieu calmèrent la douleur d'Ariadne, et lui firent oublier son lâche ravisseur. On fait les préparatifs de son nouvel hyménée. Les fleurs du Printemps (5) ornent la couche nuptiale de ces deux amans. Toutes les Nymphes célèbrent l'union d'Ariadne (6) au Dieu des vendanges. La troupe des Amours dansoit autour des Nymphes de Naxe (7). On quitte cette île pour se rendre à Argos. Les Argiens se disposent à repousser les deux époux loin d'une terre consacrée à Junon, rivale de Bacchus (8). Mais bientôt les femmes Argiennes, pressées des fureurs Bacchiques (9), tuent leurs propres enfans. (10) Le motif que les Argiens donnent de leur refus, c'est qu'ayant déjà pour Dieu Persée, ils n'ont pas besoin de Bacchus (11). Ici ils font une comparaison des exploits de ces deux Héros (12), qui tourne toute entiere à l'avantage de Persée, et qui contient une histoire abrégée de la puissance et des avantures de ce dernier. Junon, sous la forme du devin Mélampus (13), ou Pied-Noir, arme les Argiens contre Bacchus, et irrite Persée contre ce nouveau Dieu, par un discours dans lequel la déesse rappelle à celui-ci son origine et ses hauts faits (14). La troupe et son chef, animés par cette harangue, volent au combat (15). Ici est la description de leurs diverses (16) armes. On remarque sur-tout Persée, que l'on distingue à son (17) harpé, à ses talonnières, et à sa tête de Méduse, attributs qu'il conserve encore dans la sphère. (18) Il rit des armes des Bacchantes (19), et plaisante cette singulière armée, dont il menace le Chef (20). Bacchus se rit aussi des menaces et des armes de son ennemi (21), à qui il adresse lui-même un discours, dans lequel il rappelle ses exploits dans l'Inde, et les merveilles de sa puissance (22); et qui finit par des menaces contre Persée (23).

Enfin, le combat s'engage entre les deux Héros, fils de Jupiter (24). Persée, à l'aide de la tête de Méduse, pétrifie Ariadne (25). Bacchus la venge par le désastre d'Argos, et de l'armée de Persée. Ce Héros lui-même alloit périr sous ses coups, sans Mercure, qui arrête le bras de Bacchus, et qui finit par les réconcilier, en se rendant médiateur (26). Ici est le discours que leur adresse à cet effet Mercure, qui leur rappelle les liens sacrés qui les unissent (27). Il appaise sur-tout Bacchus en lui apprenant, que son amante va être placée aux

(1) v. 420.
(2) v. 425.
(3) v. 429.
(4) v. 451.
(5) v. 458.
(6) v. 462.
(7) v. 469.
(8) v. 476.
(9) v. 480.
(10) v. 485.
(11) v. 500.
(12) v. 510—520.
(13) v. 534.
(14) v. 550.
(15) v. 560.
(16) v. 570.
(17) v. 575.
(18) v. 584.
(19) v. 595.
(20) v. 605.
(21) v. 620—625.
(22) v. 630—640.
(23) v. 650.
(24) v. 655.
(25) v. 666.
(26) v. 675.
(27) v. 683.

cieux

cieux (1) d'où elle éclairera la terre. Après avoir achevé ce discours, Mercure (2) retourne dans l'Olympe. Les deux fières ennemis se réconcilient, et les Argiens consentent à recevoir les Orgies de Bacchus, sur les avis du devin Mélampus (3), qui les invite à s'unir pour chanter les louanges de Jupiter, et de ses fils, Persée (4) et Bacchus. Ce chant finit par une description des fêtes, que célèbrent en honneur de Bacchus les Argiens, ces Argiens que Plutarque nous dit invoquer *Bacchus, Dieu* à formes de taureau, qu'ils invitoient à descendre du ciel vers eux. Ce chant, comme on vient de le voir, contient trois tableaux, qui en remplissent toute l'étendue. Le premier l'arrivée de Bacchus chez Icare et Erigone. Le deuxième son passage à Naxe, où il trouve Ariadne, à laquelle il s'unit. Le troisième contient le combat qui se livre entre lui et Persée, qui d'abord refuse de le recevoir, et qui finit par se réconcilier avec lui

Le ciel présente trois tableaux Astronomiques. Le premier est celui du Bootés et de la Vierge, où d'Icare et d'Erigone. Le second, celui d'Ariadne et de sa Couronne : et le troisième, celui de Persée, qui, par son coucher du soir et son lever du matin, fixe le passage du Soleil, de la divison des Poissons à celle du Bélier, sur lequel est placé Persée. Ce sont les levers et les couchers différens de ces Constellations, qui avoient lieu après le Solstice d'Hiver et aux approches de l'équinoxe de Printemps, qui font la base de ces trois histoires allégoriques, sur la marche du Soleil, et sur ses rapports avec les différens êtres Astronomiques, qui fixent les gradations progressives de son mouvement. Ces trois aventures se succèdent dans le poëme dans le même ordre, que les apparences, et les aspects Astronomiques, ou que les levers et les couchers des Constellations qui fixent la marche du temps, que mesure le Soleil dans ces derniers mois de la révolution annuelle, dont le Taureau céleste a fixé le départ. Une correspondance aussi étendue, aussi parfaite, et aussi frappante, qui ne peut être l'effet du hazard, devient la preuve la plus complete de la vérité que nous voulons établir, savoir que ce poëme n'est que l'histoire allégorique de la marche du Soleil, ame de la végétation, comparé dans ses rapports avec la cause active, ou avec le ciel et ses parties, et avec la cause passive, ou la terre et sa végétation périodique. Cette vérité, déjà manifestée par l'analyse des autres chants de ce poëme, acquière aujourd'hui une démonstration rigoureuse dans cet avant-dernier chant, et dans les deux qui l'ont précédé. La lumière, qui jaillit de toutes parts en cet endroit, et qui paroît avec tant d'éclat, sans aucun mélange des ombres du doute, doit rejaillir sur toutes les autres parties du poëme, et sur les explications Astronomiques, que nous en avons données, et achever de dissipper les incertitudes des plus incrédules, s'il en peut rester encore. En effet, ce poëme ne peut être Astronomique dans une partie, qu'il ne le soit dans le reste. On ne peut y reconnoître la marche du Soleil et du Temps dans deux ou trois mois consécutifs de l'année, et dans une suite de chants du poëme, que l'on ne soit forcé d'avouer, que les allégories des autres chants, relatifs à la marche du temps dans les autres mois, n'aient le même caractère. L'année, comme le poëme, est un tout, dont le centre est le Soleil, ou Bacchus, autour duquel se meut le ciel avec ses figu-

(1) v. 713.
(2) v. 720.
(3) v. 727.
(4) v. 740.

res et leurs rapports avec la végétation, pendant les quatre Saisons. Avoir une Saison complete, dont les rapports avec le ciel et la terre sont évidemment marqués, c'est tenir la chaîne de toutes les autres, et des fictions qui s'y lient. Cette conséquence est nécessaire, pour conserver l'unité du poëme, qui naît de celle du Héros, et l'unité de caractère dans le génie poëtique, qui a créé ces chants.

Achevons et conduisons notre Héros dans le reste de sa carrière, jusqu'au point du ciel, d'où nous l'avons fait partir; c'est-à-dire, au Taureau équinoxial.

A la suite de la Couronne boréale, montent les deux serpens, qui dans l'ancienne Mythologie fournissent leurs attributs aux Géants, & dont déjà nous avons fait usage au commencement de ce poëme, en parlant du combat de Jupiter contre Typhon et les Géants. Ce sont eux, qui ont commencé la série de nos tableaux Astronomiques; ce sont eux qui vont la terminer; et comme nous les avons déjà projetés, nous ne les projeterons pas une seconde fois: car nous serions obligés de les projeter à la même place. Ceci prouve que nous sommes arrivés à la fin d'un cercle, puisque les tableaux, qui terminent notre exposition, sont communs à la fin et au commencement du cercle que nous avons suivi et tracé: donc nous avons achevé une révolution. Voilà une nouvelle confirmation de notre théorie; savoir, que la course de Bacchus est une course circulaire, qui nous ramène à la fin du poëme au point, d'où nous étions partis en commençant, comme le soleil revient à la fin de sa révolution au même point, où il avoit ouvert sa route, et se trouve conséquemment en aspect avec les mêmes Constellations. En un mot nous avons eu au commencement du poëme un combat de Typhon et des Géants à pieds de serpent: nous en devons donc avoir aussi un à la fin du poëme, puisque les mêmes aspects se reproduisent à la fin de la révolution, tels qu'ils s'étoient montrés au commencement. Eh bien, ces Géants, ce combat de Géants, nous allons l'avoir.

En effet, le poëte commence le dernier chant, celui qui termine le poëme et les courses de Bacchus, ou autrement la révolution annuelle, à partir de l'équinoxe de printemps, par nous présente le spectacle de Junon, qui s'oppose à l'arrivée de Bacchus en Thrace, en suscitant contre lui des Géants, que la terre leur mère arme contre ce héros.

Chant Quarante-huitième.

Bacchus quittant Argos, dit le poëte, s'avance vers les champs de la Thrace (1). Là, Junon toujours ennemie implacable du héros, engage la terre (2) à armer contre lui les Géans ses enfans. Celle-ci les exhorte à mettre (3) en pièces le nouveau Bacchus, comme les Titans y avoient mis le premier (4). Ici le poëte décrit les diverses armes dont se saisissent les Géans (5), et leurs terribles efforts contre Bacchus, qui de son côté les repousse avec vigueur, et finit par terrasser tous ces monstres, dont les têtes sont hérissées d'affreux serpens (6). Le feu (7) et son Thyrse redoutable l'aident à en triompher (8). Viennent ensuite ses amours avec Pallène, fille de Sithon, avec laquelle d'a-

(1) v. 3.
(2) v. 7.
(3) v. 15.
(4) v. 30.
(5) v. 35.
(6) v. 50.
(7) v. 60.
(8) v. 87.

bord il fut obligé de lutter (1). Il lui cède complaisamment la victoire. Sithon les sépare (2) et il est tué par Bacchus, qui finit par épouser Pallène (3), qu'il console de la mort de son père (4). Les amours de Bacchus avec la fille de Sithon, montagne de Thrace, contiennent une allusion à la Géographie du pays, dans lequel le poëte fait voyager Bacchus; c'est le Nord qui est désigné par la Thrace, dans laquelle on trouve le mont Sithon, toujours couvert de neige. Virgile désigne les frimats de l'hiver, par les neiges du mont Sithon; comme il désigne l'été, par les chaleurs du Tropique du Cancer, dans sa dixième églogue. (5) Deux péninsules de la Thrace, sur les golphes Thermaïque, et Toronaïque, portent les noms de Sithoniene et de Palléniene. Cette dernière s'appeloit auparavant Phlégréene; et on sait que les contrées Phlégréenes étoient la patrie des Géans. Voilà l'objet des fictions de Nonnus sur les amours de Bacchus pour la belle Pallène, fille de Sithon, qui suivent la défaite des géans ou des monstres serpens, dont le pôle boréal conserve les images. En effet la fable suppose, (6) que le Dragon du pôle est celui que les Géans lancèrent contre Minerve dans la guerre fameuse des Géans, et que cette déesse saisit et attacha au pôle boréal du monde.

Bacchus passe ensuite en Phrygie près de Cybèle (7). Là il trouve dans les montagnes une jeune chasseuse appellée *Aura*, ou Vent doux et Zéphyr, fille de Péribée, fille elle-même de l'océan : elle étoit légère comme le vent (8); de manière à justifier son nom. Le poëte suppose, que fatiguée des courses et de la chasse, elle s'étoit endormie vers le milieu du jour, et qu'elle eut un songe, qui présageoit ses amours avec Bacchus. (9). Elle croit voir l'amour chasser (10) et présenter à sa mère les animaux qu'il a tués (11); *Aura* elle-même paroissoit soulever son carquois (12). L'amour plaisante son goût pour la virginité (13). Elle se réveille (14); et s'irrite contre l'amour et contre le sommeil (15). Elle s'enorgueillit de cette virginité; elle se préfère même à Diane, qu'elle contemple au moment où elle descend dans les eaux du Sangaris (16), pour s'y baigner avec la déesse. Elle se compare à elle, dans un parallèle tout à son avantage (17). Diane est piquée et sort des eaux pour s'en plaindre à Némésis, déesse dont le poëte nous décrit les formes, (18) les attributs et la puissance. Némésis, appercevant Diane, reconnoît déjà qu'elle est en colère (19). Elle lui en demande la cause. Celle-ci l'informe du sujet de sa douleur; elle accuse *Aura* (20), et la prie de la venger de son insolent mépris (21). Néméfis lui promet de la punir par la perte de cette virginité, qui lui inspire tant d'orgueil (22). Némésis dirige sa course aussitôt vers les lieux (23) qu'habite l'orgueilleuse *Aura* (23). Elle arme contre elle l'amour, qui allume ses feux dans le cœur de Bacchus (24). Ce dieu soupire long-temps et sans espoir (25), sans oser avouer sa flamme à *Aura*, Nymphe

(1) v. 125.
(2) v. 174.
(3) v. 200.
(4) v 210—235.
(5) Ecl. 18. v. 65.
(6) Hygin. l. 2. German. c. 2.
(7) v. 240.
(8) v. 257.
(9) v. 264.
(10) v. 265.
(11) v. 274.
(12) v. 270.
(13) v. 280.
(14) v. 287.
(15) v. 301.
(16) v. 344.
(17) v. 368.
(18) v. 380.
(19) v. 390.
(20) v. 421.
(21) v. 436.
(22) v. 448.
(23) v. 458.
(24) v. 472.
(25) v. 480.

farouche. Ici est un discours plein de passion, (1) que tient cet amant infortuné (2), qui se plaint des rigueurs (3) de celle qu'il aime, sans espoir de retour. Tels étoient les desirs et les regrets qu'exprimoit Bacchus, au milieu de prairies émaillées des fleurs (4) du printemps, lorsqu'une Nymphe Hamadryade conseille à Bacchus de surprendre *Aura* et de la forcer. (5) Bacchus s'endort et voit en songe Ariadne, (6) qui lui reproche sa nouvelle flamme et son inconstance (7).

Bacchus se réveille (8) et s'occupe d'un moyen de faire réussir ses nouveaux amours : il se rappelle la ruse, dont il a usé pour jouir des faveurs de Nicé près des bords de l'Astacus (9). Le hazard conduit dans ces lieux *Aura*, qui dévorée par la soif (10) cherchoit une fontaine pour se désaltérer. Bacchus profite de l'occasion; il s'approche d'un rocher, le frappe de son Thyrse et en fait aussitôt jaillir une source de vin, (11) qui coule au milieu des fleurs que font naître les saisons, compagnes du soleil. Les Zéphirs planent au dessus mollement, et agitent l'air, que le rossignol et les autres oiseaux perchés sur les arbres faisoient retentir de leurs chants. C'est dans ces lieux charmans, qu'arriva la Nymphe *Aura* (12) pour se désaltérer. Elle boit, sans s'en douter, la liqueur délicieuse que fait couler pour elle Bacchus (13). Elle en admire la douceur; et bientôt elle en ressent les prodigieux effets. Elle s'apperçoit, que ses yeux s'appésantissent (14); que sa tête tourne, que ses pas chancellent (15). Elle se couche et s'endort. L'amour la voit et avertit Bacchus (16); et revole aussitôt dans l'Olympe, après avoir écrit sur les feuilles du printemps, *amant couronnes ton ouvrage, tandis qu'elle dort. Point de bruit, de crainte qu'elle ne s'éveille* (17). Bacchus fidèle à cet avis approche très-doucement du lit de gazon où dormoit *Aura*. Il lui ôte son carquois, sans qu'elle le sente, et le cache dans une grotte voisine (18). Il l'enchaîne, et cueille la première fleur de sa virginité. (19)

Il se retire ensuite, après avoir laissé un doux baiser sur ses lèvres vermeilles. Il la dégage de ses liens; (20) rapporte près d'elle son carquois. A peine est-il parti, que la Nymphe sortant des bras du sommeil, qui avoit si bien servi Bacchus, s'étonne du désordre dans lequel elle se trouve, & dont le poëte nous fait une voluptueuse peinture (21). Elle s'apperçoit, qu'elle a perdu son plus précieux trésor par un amoureux larcin. Elle entre en fureur; elle s'en prend à tout ce qu'elle rencontre. Les pâtres du voisinage sont victimes de sa rage (22). Elle frappe les statues de Vénus & de Cupidon (23). Elle pleure la perte de sa virginité (24), ignorant encore quel est le ravisseur. (25) Elle porte ses soupçons sur les dieux les plus connus par leurs amours (26). Elle menace sur-tout Vénus & Bacchus, en même temps qu'elle se plaint de Diane. (27)

(1) v. 488.
(2) v. 500.
(3) v. 504.
(4) v. 515.
(5) v. 525.
(6) v. 530.
(7) v. 550.
(8) v. 564.
(9) v. 567.
(10) v. 572.
(11) v. 576.
(12) v. 590.
(13) v. 600.
(14) v. 605.
(15) v. 610.
(16) v. 615.
(17) v. 620.
(18) v. 625.
(19) v. 645.
(20) v. 648.
(21) v. 655.
(22) v. 664.
(23) v. 690.
(24) v. 701.
(25) v. 705.
(26) v. 710.
(27) v. 720.

Enfin, elle s'apperçoit qu'elle est mère (1). Elle en veut à son fruit; elle en veut à elle même & cherche à se détruire (2). C'est alors que Diane jouit du fruit de sa vengeance, (3) et insulte à son orgueil humilié, en lui rappelant les circonstances d'une aventure, dont les suites se manifestent par des signes de grossesse non équivoques (4). Elle la presse par des questions, qui ne tendent qu'à la mortifier (5). Elle lui dit, qu'elle connoît son amant & lui découvre que c'est Bacchus (6). Elle continue de l'accabler par ses railleries amères (7). Après avoir satisfait à sa vengeance, Diane se retire, & laisse la malheureuse *Aura* errante sur les rochers & dans la solitude (8), qui retentit de ses longs & douloureux gémissemens. Enfin elle accouche & devient mère de deux enfans (9). Bacchus engage Nicé sa première épouse, & qui avoit éprouvé le même sort & la même surprise qu'*Aura* (10), à se charger du soin de ces jeunes enfans, que leur mère dans sa fureur pourroit faire périr (11). Il desire que ce soit leur fille, la jeune princesse Teletè, ou Fin (12) fille de Bacchus & de Nicé, qui soit chargée de ce dépôt. Cependant *Aura* leur mère les abandonne & les expose sur un rocher, pour être la proie des animaux les plus féroces (13) : mais une Panthère survient, & loin de leur faire du mal, elle les alaite & des dragons terribles font la garde autour d'eux. Leur mère arrive furieuse, comme une lione (14); elle se saisit de l'un de ses enfans, le tue & en dévore les membres (15). Diane soustrait l'autre à sa rage. *Aura* dans les transports de sa fureur, se précipite elle-même dans un fleuve. Jupiter la métamorphose (16) en fontaine. Diane vengée rend à Bacchus le fils d'*Aura*, qu'elle avoit sauvé des fureurs de sa mère (17), & qui, encore enfant, fut remis à Minerve à Athènes (18). Il devint un nouveau Bacchus, que l'on honore dans les mystères d'Eleusis (19), comme le fils de Proserpine & celui de Sémélé (20), & ces trois Bacchus ont eu leurs mystères & leurs Orgies à Athènes. Ce dernier est le fameux Bacchus célébré dans les mystères. (21)

Après avoir achevé ses travaux & fourni sa carrière mortelle, Bacchus fut reçu dans l'Olympe (22) & fut s'asseoir à la table des immortels, près du fils de la Pléïade Maia, & sur un trône commun avec Apollon (23).

Il n'a pas été fort difficile d'appercevoir le sens de cette dernière allégorie sur les amours de Bacchus avec Zéphyr, désigné sous le nom de la Nymphe *Aura*, dont l'agilité à la course égaloit celle des vents (66). *Aüra* est le nom du vent doux, qui souffle aux approches du printemps & du Taureau équinoxial où se trouvoit arriver le Soleil à cette époque. C'est ce qui l'a fait personnifier sous le nom d'une Nymphe très-légère, fille de Péribée, fille elle même de Polybée. Elle est surprise dans un lieu charmant, & dort sur un gazon, qu'émaillent les fleurs nouvelles du printemps; ce qui caractérise bien l'état de la nature, à la fin de la révolution annuelle, dont le printemps est le point de départ. Bac-

(1) v. 726.
(2) v. 735.
(3) v. 759.
(4) v. 760.
(5) v. 768.
(6) v. 772.
(7) v. 780.
(8) v. 787.
(9) v. 854.
(10) v. 875.
(11) v. 880.
(12) v. 886.
(13) v. 910.
(14) v. 920.
(15) v. 924.
(16) v. 935.
(17) v. 947.
(18) v. 953.
(19) v. 958.
(20) v. 963.
(21) v. 968.
(22) v. 974.
(23) v. 978.

chus veut, que ce soit la princesse Fin sa fille, qui se charge du soin de ces deux enfans, dont l'un meurt & l'autre est sauvé & croît bientôt sous le nom du jeune Bacchus. On voit ici une allusion marquée à la révolution finissante & à la révolution renaissante. Des serpens entourent leur berceau & une Panthère les allaite. Il s'agit ici des constellations, qui annoncent le soir par leur lever la fin de l'ancienne révolution, & le commencement de la nouvelle. Ces constellations sont le Serpent d'Ophiucus, le Dragon des Hespérides, & la constellation du Loup placée plus au midi, & qui monte en même temps qu'eux sur l'horison. Cette constellation s'appelle tantôt le Loup, tantôt la Panthère (1), suivant la différence des animaux qu'on y a figurés. Son nom générique est la bête féroce, que perce le Centaure. Ici c'est une panthere. Dans la fable d'Osiris, c'est un loup; comme nous l'avons vu plus haut, à l'article d'Isis. C'est sous la forme de cet animal, qu'Osiris ou Bacchus revient des enfers, pour combattre avec Orus ou Apollon. C'est par la même raison, qu'ici où l'on ne parle pas de résurrection de Bacchus, mais bien de naissance d'un nouveau Bacchus, c'est le même animal, qui vient pour l'allaiter, comme Romulus & Remus le furent par une louve. Du reste l'idée mystagogique, qui fait ressusciter Osiris sous la forme de cet animal, & celle qui fait naître un nouveau Bacchus, que ce même animal allaite, sont absolument la même chose. Nous avons donc projeté la constellation du Loup au même endroit de notre planisphère, tant dans celui qui contient le tableau des courses d'Isis, que dans celui qui contient celles de Bacchus; & cette place est près du Taureau, aux limites mêmes de l'équinoxe de printemps. Il nous a servi aussi dans le planisphère d'Osiris: il y donne ses formes à Macédon, un des fils d'Osiris. Nous l'avons placé ici vers l'autre équinoxe, pour éviter la confusion.

Nous avons aussi projeté dans notre planisphère le fleuve Eridan, qui acheve de se coucher en ce moment, & qui nous donne le mot de l'énigme d'*Aura*, laquelle se jette dans un fleuve, et qui est ensuite métamorphosée en fontaine. L'apothéose de Bacchus est une suite naturelle de l'achèvement de la révolution solaire, & se trouve amenée par le retour d'un nouvel ordre de choses & d'un nouveau soleil de printemps, désigné sous le nom d'un nouveau Bacchus, confié à Minerve, mere d'Erichtonius ou du Cocher placé sur le Taureau, & qui par son lever ouvre la nouvelle période. C'est ainsi, que l'apothéose d'Hercule arrive au moment où il a fourni la carrière des douze travaux, (12) et où il a été brûlé par la robe teinte du sang du Centaure. Alors il épouse Hébé & acquiert dans les cieux une nouvelle jeunesse, avec une nouvelle révolution. Alors aussi le vieux Bacchus monte aux cieux, & se trouve remplacé par le fils du Zéphyr ou d'*Aura*, qui devient un troisième Bacchus et qui en porte le nom.

Bacchus va siéger à la table des dieux, à côté de Mercure fils d'une des étoiles placées sur le Taureau, ou d'une des Pléïades, astres qui annonçoient alors le printemps & la nouvelle révolution. Il est placé sur le même trône qu'Apollon, ou que le Dieu Soleil, puisqu'il est effectivement le soleil, mais consideré sous un certain rapport, comme nous l'avons fait voir au commencement de ce chapitre.

On voit donc que Nonnus, en finissant son poëme, ramène son héros au même point du ciel d'où il l'a fait partir; c'est-à-dire au Taureau céleste, qui renferme Thyoné sa mere, & les Hyades ses nourrices, à ce Taureau, qui joue un si grand rôle dans l'aventure de Cadmus; dont le récit fait une partie considérable des premiers chants du poëme.

On voit aussi, que le Taureau étant le

(1) Riccioli. p. 126. Martian Capell. l. 8.

(2) Joannes Diacon. Scholiast. Heſiodi p. 165.

signe équinoxial de printemps, à l'époque où fut créée cette fiction, le Solstice étoit occupé par le Lion, & que ce poëme, dans son origine, remonte au même siècle où l'on chantoit les travaux du même dieu-soleil, sous le nom d'Hercule. L'Héracleide & les Dionysiaques ont donc le même héros pour objet, & supposent la même position des cieux; c'est-à-dire, que ces poëmes donnent l'état du ciel, tel qu'il étoit plus de deux mille cinq cens ans avant l'Ere chrétienne. Donc ce voyage de Bacchus ressemble aux courses d'Hercule, les combats de l'un aux travaux de l'autre, & l'explication Astronomique, que nous avons donnée de l'Héracleide & des Dionysiaques est également complette. Dans l'un de ces poëmes, nous avons vu les effets de la force du Soleil; dans l'autre, ceux de sa bienfaisance; dans l'un, la génération du temps; dans l'autre, celle des productions de la terre, & l'action de cette force solaire, qui se développe dans les fruits, & qu'on appelloit, sous ce rapport Bacchus, nous dit Eusébe (1). Aussi les hymnes adressés à Bacchus sous différens noms, dans les vers d'Orphée, leur ont bien conservé tous ces caractères.

Il y est peint, (2) tantôt habitant dans l'obscur Tartare, & tantôt remontant vers l'Olympe, pour y mûrir les fruits, qu'il y a fait éclore du sein de la terre. Né des amours de Proserpine, ce dieu prend toutes les formes, alimente tout, voit tour à tour s'allumer & s'éteindre son flambeau dans le cercle périodique des saisons. Il fait croître la verdure. On lui donne l'épithète du Génie très-bon & très-bienfaisant; ce qui est un attribut caractéristique du bon principe. Dans un autre hymne, on l'appelle le bon astre, le Génie de bon conseil, fils de Jupiter & de Proserpine (3). On lui dit, qu'il a une face de Taureau & le front armé de cornes. On l'invite à être propice, lui & ses nourrices. Dans un autre hymne, on invoque avec ses nourrices ou avec les Hyades Io ou Isis sa mere. (4) Dans un autre, il est peint sous les formes d'un taureau qui souffle le feu (5), & on l'appelle le dieu aux mille noms. Ailleurs on lui dit, que c'est lui qui fait croître les fruits (6). On lui donne en conséquence l'épithète de *fructifier*. Tous ces traits, épars dans les hymnes attribués à Orphée, conviennent admirablement au dieu soleil, tel que nous l'avons considéré dans ses rapports, soit avec les formes Astronomiques, soit avec la végétation & avec les effets produits ici bas par sa chaleur.

Voilà donc encore un héros fameux dans toute l'antiquité par ses voyages & ses conquêtes dans l'Orient, qui se trouve n'avoir jamais existé, comme homme, quoi qu'en dise Cicéron (7), & qui n'est que le Dieu-soleil personnifié & peint sous les traits d'un conquérant, dont l'Orient, où il semble naître, a ressenti les bienfaits & la puissance. Voilà toute son histoire réduite à un poëme allégorique sur le soleil, & sur ses rapports avec la marche de la nature & de la végétation annuelle, à partir du point où elle commence à se développer; c'est-à-dire, de l'équinoxe de printemps, autrefois occupé par la constellation du Taureau. Voilà donc encore nos érudits anciens & modernes en défaut & une grande erreur reconnue dans la foule de celles, qui souilloient les annales du monde, sur-tout dans la partie religieuse, presque toujours mensongère. Qu'on ne dise pas, que Bacchus n'a pas eu jusqu'à ce jour une existence historique dans l'opinion des siècles, & que l'âge où il a vécu ne fixe pas une de nos importantes époques. Il suffit de lire les anciens historiens, (8) pour trouver une foule de passages, où l'on célèbre les conquêtes de

(1) Euseb. præp. l. 3. ch. 11.
(2) Poët Græc. p. 514.
(3) Ibid. p. 508.
(4) Ibid p. 511.
(5) Ibid. p. 512.
(6) Ibid. p. 513.
(7) Cicero. Tuscul. l. 1. c. 13 de Nat. Deor. l. 2 c. 14
(8) Jul firm. de prof. relig. err. p. 17.

Bacchus dans l'Inde, comme on célèbre celles d'Osiris & de Sésostris. Alexandre-le-Grand, dans sa conquête de l'Inde (1), annonce qu'il marche sur les traces de Bacchus, & il cherche à imiter cet ancien vainqueur des Indes dans son triomphe tout-à-fait bacchique (2). Les villes principales de l'Inde conservoient encore des traditions sacrées, qui leur rappelloient la naissance & les exploits de ce héros, devenu célèbre en Orient par ses bienfaits (3). La Grèce le faisoit naître de Sémelé, fille de Cadmus; & le siècle de Cadmus qui, dit-on, porta les lettres en Grèce, est une époque chronologique. Bacchus fut rival de Persée; il épousa Ariadne, fille de Minos & amante de Thésée. Or Persée, Minos & Thésée ont été regardés comme de véritables hommes, qui occupent une place dans l'histoire, & qui fixent des époques chronologiques.

Il est vrai néanmoins, que plusieurs auteurs ont révoqué en doute la plupart des circonstances de cette histoire merveilleuse d'un conquérant qui, le Thyrse, & la bouteille à la main, accompagné de danseuses, fait la conquête de l'Asie. Strabon prétend (4), que les voyages d'Hercule & de Bacchus dans les Indes, ne sont que des fables récemment inventées. Il y a une partie vraie dans cette opinion; c'est que ce sont des fables; mais ce ne sont pas des fables récentes; au contraire elles font partie de fictions, qui remontent à la plus haute antiquité. Le même Strabon dit ailleurs, (5) qu'il n'y avoit guères que Megasthène & un petit nombre d'auteurs, qui crussent aux expéditions de Bacchus & d'Hercule; que le plus grand nombre, & entr'autres Eratosthène les mettoient au rang des autres fables que débitoit la Grèce.

L'Abbé Mignot (6), dans l'examen qu'il fait des divers systêmes d'explications, que l'on donnoit de la vie d'Osiris, le même dieu que le Bacchus des Grecs, nous dit que les prétendus exploits de ce héros dans l'Inde ne peuvent se concilier avec aucun de ces systêmes, & qu'il faut réduire toutes ces aventures à une pure Mythologie, dans laquelle les prêtres Egyptiens auront caché, sous le voile de l'allégorie, quelque vérité physique & Astronomique. Cette vérité physique & Astronomique, nous venons de la développer, de manière à ne plus laisser ce doute sur cette allégorie, qui rentre dans la nature de toutes les autres. L'abbé Mignot fait voir, qu'il règne la plus grande incertitude (7) sur le temps où a vécu Bacchus, sur sa patrie & sur tous les événemens de sa vie. Cette incertitude même devoit inspirer de la défiance à ceux qui étoient tentés d'en faire un héros & un prince; & à voir dans ses aventures une histoire réelle. M. de Paw (8) a très-bien apperçu, qu'on ne devoit y voir qu'une fable Cosmique, lorsqu'il dit: —l'expédition d'Osiris, qu'on sait être le même que Bacchus, n'a rapport qu'au cours du soleil & aux différens effets produits par la chaleur de cet astre. Cette proposition est vraie; mais elle avoit besoin d'être prouvée par l'explication même de cette aventure, par l'inspection de la marche du soleil dans les cieux. La difficulté étoit là; & nous croyons être le premier, qui ayons donné la solution du problême.

Le savant Freret, dans sa défense de la chronologie, a bien reconnu qu'Hercule & Bacchus étoient des divinités Demiourgiques, & des dieux du premier ordre (9), qui étoient tels par leur nature, & qui tenoient à l'essence de l'ame du monde. Ce savant prétend que l'his-

toire

(1) Arrian. l. 6. p. 143..
(2) Quinteurt. l. 9. c. 25—35. l. 8. c. 33.
(3) Arrian de reb. indic. p. 172. —id. de exped. Alex. l. 5 p. 101. Philostr. vit. Apollon l. 2. c. 5.
(4) Strabo. l. 11. p. 105.
(5) Strabo. l. 15. p. 87—712.
(6) Acad. Inscrip. t. 1 p. 156.
(7) Ibid. p. 164.
(8) Recherches sur les Egyp. et les Chin. t. 1 p. 388.
(9) Défense de la cronologie. p. 317.

toire du Bacchus Egyptien & Phénicien ne fut jamais celle ni d'un homme, ni d'un héros apothéosé. (1). Il avance même & avec beaucoup de raison, que le Bacchus Grec n'étoit pas non plus un personnage historique ni un héros. Il ajoute que (2) la description, que tous les anciens poëtes font de l'armée de Bacchus, composée de Ménades, de Bacchantes échevelées, de Pans, d'Egypans, & de Satyres armés de Thyrses, n'offre que le tableau des fêtes qui se célébroient en honneur de ce dieu. Malgré cette assertion, dont la vérité m'est connue, Fréret n'ayant point expliqué les fictions sur Bacchus, ce prétendu héros est toujours resté en possession de son existence historique, & la même Académie (3), qui imprimoit les mémoires de Fréret sur Bacchus, imprimoit aussi ceux de Bannier, qui fait de Bacchus un personnage historique (4). Fréret lui-même, qui ne croit pas à l'existence d'Hercule, comme homme ou héros, croit à celle de Chiron, qui lui donne l'hospitalité. Les anciennes chroniques fixoient l'âge où il avoit vécu. (5) On montroit en Laconie un lieu appellé les *Jardins de Bacchus* (6), & on disoit que c'étoit là qu'Ino sa tante l'avoit nourri. Tout près étoit le temple d'Esculape ou de Cadmus. On montroit aussi l'antre où fut nourri Mithra & la crêche de Bethléem; car l'histoire religieuse de chaque peuple a ses monumens. Mais si l'histoire des hommes perd un de ses héros dans Bacchus, l'antiquité Poétique gagne de son côté, & recouvre un des plus beaux monumens de son génie. Ce nouveau poëme nous apprend à juger de son caractère original, & nous donne la mesure de l'étendue des élans de la poésie. On voit comment un canevas aussi simple, que l'est un calendrier rustique, tel que celui de Columelle, dans lequel les mois sont marqués par des levers & des couchers d'étoiles, auxquels correspondent (2) dans l'air des phénomènes météorologiques, & sur la terre divers états de la végétation, & des opérations variées de l'agriculture, a pu être embelli par la broderie poétique, au point de devenir un poëme de longue haleine, plein d'images, de descriptions, &c. de mouvements intéressants. Tout y prend la vie, le sentiment & les passions douces ou fortes, & il n'est pas jusqu'aux êtres moraux, qui ne figurent sur cette scène épico-dramatique. Les derniers chants du poëme, qui comprennent la quatrième saison, forment une suite assez frappante, pour ne pas permettre de méconnoître cette fécondité du génie des poëtes sacrés, qui nous ont laissé ces monumens de la haute antiquité. La seule aventure d'*Aura* ou du Zéphyr printanier, dont Bacchus devient amoureux, & qui termine sa course par son retour au point équinoxial, en est une preuve. C'est ainsi que le génie créateur des poëtes, avec de très-petits élémens, organise un poëme immense dans ses détails. A ces réflexions sur la fécondité du génie poétique des anciens, nous en ajouterons une sur la coïncidence de tous les poëmes, avec une même époque de temps où ils furent faits. On voit en effet encore ici, que le Taureau étoit le point de départ & de retour, ou le commencement & la fin de la révolution du soleil, dans son mouvement d'un équinoxe de printemps au même équinoxe de l'année suivante. Donc le Lion occupoit le Solstice d'été, comme il est censé l'occuper dans le poëme sur Hercule & sur ses douze travaux. Donc ces deux poëmes remontent à la même antiquité & conséquemment concourent à établir l'existence d'un siècle de lumières, dans l'Europe et l'Asie, où les prêtres de toutes les nations peignoient & chantoient la nature, & consacroient ces

(1) p. 318.
(2) p. 321.
(3) Academ. Inscript. t. 23 p 243.
(4) Explic. des fab. t. 3 p. 66.
(5) Clem. Alex. Strom. l. 1, p. 322.
(6) Paus. Lacon. p. 107.

monumens ingénieux & savans, dont leurs tableaux, leurs statues & leur Mythologie nous ont conservé les traces.

Nous finirons tout cet article par une courte récapitulation de notre travail sur Bacchus. Nous avons d'abord cherché à établir, qu'il étoit le soleil, & le soleil considéré dans ses rapports d'astre bienfaisant, qui verse la chaleur dans la matière, & l'esprit de vie dans les fluides, qui circulent dans les plantes & dans les arbres, & par lequel se consomme le grand ouvrage de la végétation. Nous avons rassemblé toutes les autorités, qui se réunissent à prouver que Bacchus est le soleil; & cela par des textes formels & suivant une marche directe. Nous y avons aussi joint les preuves indirectes, tirées de son identité avec d'autres divinités, telles qu'Osiris, que nous avions déjà prouvé être le Soleil, telles qu'Apollon, qui a été reconnu par tout le monde, pour être le dieu Soleil. Nous l'avons vu, comme ces deux divinités, présider au chœur des Muses, qui forment incontestablement le cortège du dieu soleil Apollon; celui d'Osiris & d'Hercule, que nous savions déjà être le soleil. Nous y avons joint une foule d'autres preuves de ce genre qui, pour être indirectes, n'en sont pas moins fortes, sur-tout ajoutées aux premières. Cette vérité bien établie, nous avons tiré cette conséquence nécessaire, que toutes les légendes, tous les poëmes, qui ont pour objet Bacchus, n'ont que le soleil pour objet. Donc c'est dans les cieux que nous en avons cherché & dû chercher l'explication. Nous avons vu, que toutes leurs discordances se concilioient, quand on les rapportoit au ciel, & qu'on cherchoit l'origine des traits de la fiction dans les figures des constellations. Cette vérité a reçu le plus grand jour dans notre explication du poëme de Nonnus, qui présente un ensemble parfait & un accord surprenant avec la marche du soleil & des saisons. D'où il est résulté cette conséquence, que si nous avions conclu que ce poëme étoit un poëme solaire, parce que Bacchus étoit le soleil, on pouvoit aussi également conclure, que Bacchus étoit le soleil, parce que le poëme fait sur Bacchus s'expliquoit par le soleil, & ne pouvoit s'expliquer que par lui. C'est une double manière de prouver, que Bacchus est le soleil, & que le poëme des Dionysiaques est un poëme sur cet astre.

CHAPITRE SEPTIÈME.

AMMON OU LE DIEU AUX FORMES DE BELIER.

DANS les chapitres précédens nous avons analysé les grandes fables solaires, qui ont formé différens corps de poëmes, dont les débris plus ou moins nombreux et plus ou moins mutilés sont parvenus jusques à nous. Nous allons maintenant parler des diverses formes et des différentes dénominations données au même Soleil chez différens Peuples, et à différentes époques, avec un précis des petites fables, qui y furent attachées; en sorte que nous considérerons la Mythologie ici plus encore dans sa partie théologique, que dans sa partie poëtique, qui est presque nulle dans les nouvelles dénominations dont nous allons parler.

La première de ces formes du culte Solaire est celle d'Ammon, ou du Dieu Soleil, paré des attributs du Bélier céleste (1), lequel pendant bien des siècles, précédoit immédiatement le premier des signes, alors le Tau-

(1) Arnob. Cont. Gent l. 6. p. 197.

reau, signe équinoxial de Printemps, et qu'il remplaça bientôt, lorsque le Taureau se fut éloigné de l'équinoxe. En effet l'équinoxe rétrogradant se reporta dans les étoiles du Bélier, qu'il parcourut en 2,151 ans par un mouvement lent et rétrograde, jusqu'à ce qu'enfin il eut entammé les Poissons ; ce qui arriva 300 ans environ avant l'Ere Chrétienne, où le DIEU AGNEAU succèda au Dieu taureau.

Les prêtres de l'Egypte s'étant fait une religion toute Astrologique, et dont les formes furent en grande partie empruntées des Constellations et des Signes, ou des animaux célestes, durent faire sur-tout un grand usage des attributs du bélier et du taureau, qui successivement occupèrent l'équinoxe de Printemps. Aussi les Dieux à cornes de bélier et à cornes de bœuf, Ammon et Osiris, furent chez eux des Divinités du premier ordre, et les formes de ces deux animaux furent consacrées par le culte d'animaux vivans, et de statues symboliques à tête de bélier et de bœuf, qui représentoient les animaux célestes. Lucien, dans son traité d'Astrologie (1), confirme cette vérité, lorsqu'il nous dit, que le Bélier consacré dans les temples d'Ammon, et le bœuf dans ceux du Dieu de Memphis représentoient le Bélier et le Taureau céleste, à l'aspect et à l'influence desquels ces animaux sacrés étoient soumis. Quand Lucien ne nous l'auroit pas dit, le principe fondamental de leur Iconographie, qui étoit de peindre, comme le dit Jamblique, le Soleil (2) avec les formes des animaux, qui occupent les signes, qu'il parcourt dans sa révolution, et de varier les formes et les attributs de ses images (3) avec les Saisons, suffit pour nous conduire à chercher aux cieux l'origine et la raison des formes monstrueuses de leurs Divinités. Faisons donc l'application de ce principe à leur Dieu Ammon, coëffé des cornes du bélier, et dont les Grecs, en écartant cette parure bizarre, firent leur Jupiter tonnant, que la Chèvre céleste avoit nourri.

Le nom et la forme du Dieu Ammon, suivant Jamblique (4) dans son traité des mystères, exprime la force intelligente et organisatrice, qui se développe dans la Nature, lorsque les formes intellectuelles des corps deviennent sensibles dans l'ordre du Monde, par leur union à la matière, laquelle s'opère par la génération des corps. C'est ce qui arrive tous les ans à l'équinoxe du Printemps, lorsque la force vive, et intelligente, qui, cachée sous un voile éternel, travaille à la réorganisation des plantes et des animaux, produit des milliers d'êtres, qu'elle appelle à la lumière, du sein du néant, ou du cahos, et lorsqu'elle rend sensibles à nos yeux les dessins variés, qui différencient entre eux les innombrables moules, dans lesquels la matière prend les formes que retiennent les corps, qui se reproduisent sous nos yeux et sous nos pas. Le Soleil, le grand Architecte de tous ces ouvrages, et le premier des agens visibles de la Nature, répond alors aux étoiles du Bélier céleste, dont il est censé prendre les attributs pour appeller à la génération tous les êtres, et mettre au jour les ouvrages de la sagesse éternelle, réalisés en quelque sorte, par la génération universelle des corps qui composent l'ordre visible du Monde. On doit regarder l'explication du nom, ou plutôt du caractère du Dieu Ammon donnée par Jamblique, comme une définition des propriétés et des opérations de cette Divinité, et

(1) Lucian de Astrolog. p. 956.
(2) Porphyr. Epis. ad Annebon Jamblich de myst. Ægyp. c. 37.
(3) Proclus in Tim. p. 33.
(4) Jamblich. Ibid. c. 39.

comme l'étymologie et la signification propre du mot Ammon, que je laisse à d'autres à chercher ; car il y a sous ce rapport beaucoup d'opinions différentes. Hammon, n'est-il que le nom Hammel de l'animal bélier ? veut-il dire *père*, comme le pense Eusthate (1), ou Dieu caché, et qui se manifeste, comme le croit Hécatée (2)? c'est sur quoi je ne prétends point prononcer, laissant aux étymologistes ces détails minutieux. Je ne m'attache qu'aux formes symboliques du Dieu, que je prétends être empruntées du Bélier céleste, et à ses opérations dans la Nature, que je soutiens être celles qui dépendent de l'action du Soleil sur la terre, à l'équinoxe de Printemps, ou à ses approches, lorsque le Dieu Soleil s'unissoit au Bélier, où qu'il en étoit immédiatement précédé à son lever le jour de l'équinoxe. Enfin je dis, que c'étoit l'emblême, sous lequel étoit représenté le Soleil, lors de sa grande fête, ou de la fête de son exaltation, que tous les Astrologues anciens avoient fixée sous le Bélier. C'étoit alors qu'il prenoit le nom et les formes d'Ammon, et qu'il étoit représenté par un bélier (*x*3) vivant, ou par une statue coëffée de la tête d'un bélier. Car c'est sous cette forme, que le fameux *Jupiter Ammon* fut toujours représenté.

Telle étoit la statue d'Eléphantine (3), dont nous avons parlé plus haut, ou celle par laquelle on représentoit la Néoménie équinoxiale du Printemps. La tête du Belier s'y trouvoit unie aux cornes du Bouc ou de la Chèvre placée sur les derniers dégrés du Bélier, et qui, suivant la fable, fournit à Jupiter le lait dont il se nourrit dans son enfance, et ensuite l'Égide dont il se couvrit dans le combat contre les Géans. Cette figure étoit assise, et portoit sur ses épaules une tête de bélier, au lieu de tête humaine. Une espèce de disque, placé entre les cornes, surmontoit cette tête de bélier, armée des cornes du bouc.

On trouve dans le Planisphère Egyptien de Kirker (4) une figure à peu près semblablement coëffée, mais elle est debout : elle est casée dans la division du Bélier, que Kirker appelle *station* d'Ammon.

Toutes les traditions Mythologiques, qui nous ont été conservées par les anciens auteurs, qui ont écrit sur les Constellations, s'accordent à rapporter au signe du Bélier l'origine des statues, et du temple d'Ammon. Hermippus (5), cité par Hygin, racontoit, que dans le temps où Bacchus portoit ses conquêtes en Afrique, ce héros arriva avec son armée dans des déserts couverts de sables, où il courut risque de périr faute d'eau. Heureusement pour son armée un bélier parut, et lui servit de guide dans sa fuite, jusqu'à un certain endroit où fut bâti depuis le temple de Jupiter Ammon. Arrivés en ce lieu, le bélier disparut : mais aussi ils apperçurent quelque chose de plus à desirer pour eux : c'étoit une source d'eau très-abondante, où ils se désaltérèrent. Bacchus, en reconnoissance de ce bienfait des Dieux, bâtit en ce lieu un temple à Jupiter Ammon, dont la statue représentoit un homme à cornes de bélier. Il plaça aussi aux cieux l'image du bélier, afin que la Nature, sous ce signe, tous les ans se reproduisît par la végétation périodique, c'est-à-dire, qu'elle remplît complettement l'idée, que Jamblique nous a donnée plus haut du Dieu Ammon des Egyptiens. Il voulut aussi, que ce bélier, dit Hygin, fût le chef des signes

(1) Eusthat in Dionys. p. 212.
(2) Plutarch. de Iside p. 354
(3) Euseb. præp. Ev. l. 3. c. 12.
(4) Œdip. t. 2. p. 1.
(5) Hygin. l. 2.

comme il avoit été le guide de son armée.

Proclus, dans son commentaire sur le Timée de Platon (1), parle de la vénération singulière qu'avoient les Egyptiens pour le bélier, et il en trouve la cause dans les cornes, qu'ils donnoient à leur Dieu Ammon, et dans la fonction que le Bélier remplit aux cieux, comme premier des signes, celui sous lequel commence à se développer la force génératrice de la Nature, et où la force motrice des sphères circule avec plus de rapidité. Il reconnoît donc une correspondance établie par les prêtres de l'Egypte entre l'animal consacré à Jupiter Ammon, entre les formes de sa statue et ce Bélier chef des Constellations, dans lequel la Nature a placé le siége et le commencement du développement de sa force la plus active et la plus féconde; c'est-à-dire, celle qui s'exerce, lorsque le Dieu artiste appelle par la génération les êtres cachés vers la lumière, et qu'il se nomme Ammon, ou Jupiter Ammon. C'est ainsi que l'oracle de Claros (2), en parlant des dénominations variées, que prend le Soleil à chaque Saison, dit que le nom de Jupiter est celui que le Dieu Soleil porte au Printemps. Jupiter est donc la dénomination du Soleil de Printemps, et conséquemment du Soleil peint avec les attributs du premier signe, ou du Bélier, dont la statue d'Ammon (3) prenoit tous les caractères et les attributs. Or Jupiter et Ammon ne sont qu'une même Divinité (4), suivant Plutarque et Diodore, qui nous assurent que le nom d'*Amun* en Egyptien, dont les Grecs firent Ammon, étoit le nom propre de Jupiter : donc, Ammon étant Jupiter, et Jupiter étant le nom du Soleil de Printemps, Ammon sera le Dieu Soleil de l'équinoxe de Printemps, et ses statues seront celles du Soleil équinoxial, ou du Soleil arrivé au Bélier, qui pendant bien des siècles, c'est-à-dire pendant plus de deux mille ans, a été le premier des signes.

Léon, qui avoit écrit sur l'Egypte, et en particulier sur la statue d'Ammon, dit aussi que le bélier, dont les cornes arment le front d'Ammon, fut placé aux cieux, ou ce qui revient au même, qu'il est celui qui est un des douze signes. Hygin (5) confirme ailleurs la même tradition sur l'origine du Bélier équinoxial, et du temple d'Ammon. Germanicus César en dit autant; nous en avons déjà parlé à l'occasion de Bacchus et d'Hercule, et nous avons fait voir, que c'étoit par ce signe céleste, que l'on devoit expliquer la filiation de Bacchus, fils d'Ammon et d'Amalthée, dans la fable Libyenne, et la Théophanie ou apparition de Jupiter à Hercule, dans la fable d'Hercule, et dans la cérémonie qui se pratiquoit tous les ans en Egypte au temple de Jupiter. Nous y renvoyons le lecteur. (6)

Telle fut l'origine de cette statue singulière, et du culte rendu à la brebis par les habitans de Saïs et de Thèbes (7). La grande Divinité de Saïs étoit Minerve, c'est-à-dire, la Déesse à laquelle on assigna le bélier, dans la distribution des douze Grands Dieux entre les signes. Quant à Thèbes, ou Diospolis, on sait que Jupiter étoit la grande Divinité qu'on y adoroit, et que son culte tenoit à celui d'Ammon, revéré par les Libyens, qui empruntèrent de l'Egypte l'idée de leur Jupiter Ammon (8). Ainsi, Ammon devint le Jupiter Libyen, ou le Jupiter à cornes de bé-

(1) Procl. l. 1. p. 30.
(2) Macrobe Sat. l. 1. c. 18.
(3) Hesych. Ammon.
(4) Plut. de Isid. p. 354 Diod. Sicil. l. 1 p. 12.
(5) Fab. 123. Germ. Cæs. c. 18.
(6) ci-dessus l. 3. c. 1 & c. 6.
(7) Strabon l. 17. p. 559. Clem. Alex. Strom. p 25.
(8) Eusthatius Iliad. A. v. 128.

lier, dont parle Phæstus qui a écrit l'histoire de Macédoine (1). Or, ce Jupiter Libyen n'est, suivant Nonnus et Martianus Capella (2), que le Dieu Soleil, adoré en Libye sous le nom d'Ammon. Macrobe s'accorde avec eux à dire, que les Libyens adoroient le Soleil (3) sous le nom d'Ammon, et il trouve dans cet astre des rapports avec les cornes du bélier, qui armoient le front de Jupiter Ammon. Il expose cette opinion théologique dans l'explication qu'il donne des douze signes, et de leur origine, et cela à l'article du premier signe, ou du Bélier céleste. C'est en suivant le même principe, qu'il établit des rapports entre les taureaux de l'Egypte, consacrés au Soleil, et le Taureau des Constellations; rapports vrais et nécessaires dans un culte idolâtrique, dont l'Astrologie étoit la base, comme nous l'a dit Lucien, et comme l'assure Chérémon dans le passage fondamental, sur lequel s'appuie tout notre système. Ce culte de l'animal bélier, ou des statues humaines à tête ou simplement à cornes de bélier, faisoit partie du culte idolâtrique de la religion universelle, que nous appellons Sabisme; et il domina principalement dans la haute Egypte, dans l'Ethiopie, dans la Libye (*y*3), et dans toute la partie occidentale de l'Egypte. Cette conformité de culte entre les Egyptiens, les Ethiopiens et les Libyens a subsisté jusqu'au siècle du jeune Théodose (4). Les Egyptiens même avoient eu soin de conserver cette filiation par une cérémonie, qui se pratiquoit tous les ans chez eux. On transportoit une fois par an la châsse de Jupiter au-delà du fleuve, dans la partie du continent appellée Libye, et on la rapportoit quelques jours après, comme si on eût supposé que ce Dieu fût de retour de son voyage en Ethiopie. Ce fait, rapporté par Diodore de Sicile (5), se trouve confirmé par Eusthate, qui nous dit, qu'il y avoit un temple fameux à Diospolis, duquel, suivant plusieurs auteurs, les Ethiopiens tiroient tous les ans la statue de Jupiter, et celles des autres Dieux ou Génies, qui forment son cortège. Il ajoute que, dans un certain temps marqué, on les promenoit, comme en procession, dans la Libye (6), et cela pendant tout le temps que duroit cette fête, qui étoit de douze jours, nombre égal à celui des Dieux. Ces Dieux sont sans doute ceux qui, avec Jupiter, composent le Sénat des douze grands Dieux, que l'Egypte, la Grèce et Rome ont adorés, et que l'Astrologie a répartis dans les douze signes célestes. C'est ce Jupiter, que Platon nous représente marchant à la tête de l'Hiérarchie céleste, porté sur un char qu'il conduit, et que suivent onze autres Dieux; allusion manifeste à la marche du Soleil dans la route annuelle des signes, dont le premier fournit ses attributs à ce Dieu. Macrobe (7) a parfaitement bien senti le sens de cette fiction sacrée, conservée par Platon, ainsi que de celle d'Homère sur le voyage de Jupiter chez les Ethiopiens. C'est cet Ammon des Ethiopiens, des Egyptiens et des Libyens, qui a été le type du Jupiter des Crétois, et par suite, du Jupiter Grec. Les Peuples de Libye (*z*3), et sur-tout de la partie appellée Marmarique et Cyrénaïque, que baignent les flots de la Méditerranée, dans l'endroit où elle est resserrée entre les côtes de

(1) Natalis comes p. 96.
(2) Martian. cap. de Nuptiis. Philo. l. 2. c. 2. et Nonnus Dionys. l. 40. v. 367.
(3) Macrob. Saturn. l. 1. c. 21.
(4) Priscus Rhetor Eclog. lega. p. 28.
(5) Diodor. l. 2. p. 88.
(6) Eustbat. Iliad. A. v 128.
(7) Macrob. Sat. l. 1 c. 22.

l'Afrique et celles de l'île de Crète, en traversant ce canal et s'avançant vers le Nord, portèrent en Crète le culte d'Ammon, devenu fameux surtout par l'oracle et le temple, qu'avoit ce Dieu dans l'intérieur des terres et au milieu des sables de Libye. C'est par là, avec beaucoup d'apparence, que s'est faite la communication des cultes; et que la connoissance de Jupiter ou d'Ammon a passé en Crète et en Grèce.

C'est ainsi que sont nés le Jupiter des Crétois et le Jupiter des Grecs, qui, dépouillés de leur parure primitive, ont paru être des Divinités particulières à ces Peuples, et nées chez eux, parce que les légendes, qu'on a faites dans la suite, les y font effectivement naître. Ce n'est que long-temps après, qu'en les comparant entre elles, on a reconnu, que c'étoit la même chose, et que la Divinité de l'Ammon Egyptien, étoit la même que celle du Jupiter Grec, au nom et aux formes près. Néanmoins on retrouve encore quelquefois ce nom et ces formes, même chez les Grecs, comme nous l'assure Pausanias. Les habitans d'Aphyte, dans le territoire de Pallène (*a4*), honoroient Ammon d'un culte aussi religieux, que les Ammoniens de Libye (1). Ce Dieu avoit un temple à Lacédémone, et les Lacédémoniens paroissoient à Pausanias être ceux des Grecs, qui avoient le plus consulté l'oracle de Jupiter Ammon établi en Libye. Le même auteur dit aussi, que les Eléens (2), dès la plus haute antiquité, avoient eu recours à l'oracle d'Ammon établi en Libye; et que dans le temple de ce Dieu on conservoit de petits autels et des inscriptions, qui rappelloient les différentes consultations, que les Eléens étoient venus y chercher, et les réponses, qu'ils en avoient reçues du Dieu. Aussi ces Peuples ne se bornoient pas chez eux au culte des seules Divinités Grecques; ils sacrifioient aussi aux Divinités des Libyens, à Junon Ammonière et à Paramnon. Ce dernier nom étoit celui du Mercure Libyen, sans doute de celui près duquel on mit un bélier; et qui n'est autre chose, que le fameux Persée (*b4*), placé sur le Bélier céleste. On voyoit aussi à Thèbes, en Bœotie (3), ville dont le nom vient de celle d'Egypte, si fameuse par le culte de Jupiter Ammon, un temple de ce Dieu et sa statue, qu'avoit consacré Pindare, lequel fit lui-même des hymnes en honneur de Jupiter Ammon. La statue, qu'avoit ce Dieu en Arcadie, (4) étoit, semblable aux statues de Mercure, Tétragone, et les cornes du bélier ornoient sa tête; c'étoit vraisemblablement le Mercure Paramnon des Eléens. Les Grecs de la partie de la Libye, appellé Cyrénaïque, avoient fait présent au temple de Delphes (5) d'une statue de Jupiter Ammon, qui représentoit ce Dieu sur un char, tel que le Jupiter de Platon, dont nous avons parlé plus haut; de ce Jupiter, que l'on faisoit voyager en Libye avec les onze autres Dieux, qui composoient avec lui l'hiérarchie duodécimale. Nous avons déjà fait observer, que c'est, avec beaucoup de vraisemblance, de cette Cyrénaïque et de la Marmarique, que passa originairement le culte de Jupiter chez les Crétois, et chez les autres Insulaires de la mer de Grèce. Il se propagea ensuite dans le continent, en Laconie, en Arcadie et en Elide, où nous trouvons d'anciens monumens de ce culte rendu au Soleil, sous le nom d'Ammon, culte établi dans un lieu distant (6) environ de quatre cent milles de la

(1) Pausanias Lacon. p. 100.
(2) Idem. Heliac. p. 163.
(3) Pausan. Bœotic. p. 294.
(4) Arcad. Idem. p. 263.
(5) Phocicis. p. 329.
(6) Solin. p. 88.

ville de Cyrène. Cette ville fut bâtie, dit-on, par un Lacédémonien, et près d'une fontaine appellée la fontaine du Soleil, dénomination qui confirme encore les rapports, qui existent entre le Dieu Ammon, ou le Soleil peint avec les attributs du signe équinoxial du Printemps. C'étoit le Dieu Soleil qui, sous le nom d'Apollon, rendoit les oracles de Delphes (*c4*); c'étoit le même Dieu Soleil, qui en rendoit aussi en Libye, sous le nom d'Ammon; et ces deux oracles étoient également fameux chez les Grecs et chez les Barbares. La Pythie, ou la fille qui rendoit des oracles à Delphes, étoit soumise à l'action de la Vierge céleste; l'oracle d'Ammon (1) étoit soumis à l'influence du Bélier céleste, de ce Bélier, dont le Bélier adoré en Egypte, suivant Lucien, étoit l'image vivante. C'étoit toujours le grand Dieu Soleil, qui communiquoit sa science éternelle à l'homme, par le moyen des astres auxquels il s'unissoit, et qui combinoient leur influence particulière avec la grande force, qu'il exerce sur la nature sublunaire, dont il est l'ame et la vie.

Outre le temple qu'Ammon avoit en Libye, et qui fut si fameux par ses oracles, qu'Alexandre le Grand lui-même fut le consulter; ce Dieu avoit encore un temple, très-respecté des Egyptiens, à Méroë, dans une île du Nil (2). Mais le plus célèbre de tous, c'est le temple de Libye; aussi Ammon prit-il par excellence le nom de Jupiter Libyen, comme le nomme Properce, (3) d'Ammon le Libyen, comme l'appelle Nonnus (4), ou d'Ammon de l'aride Libye, comme le nomme Martianus Capella: les Chrétiens en firent leur Dieu Agneau. Tout ceci confirme ce que dit Hérodote (5), que le Soleil et la Lune étoient les seules Divinités auxquelles sacrifiassent les prêtres de l'Afrique; et qui fussent encore de son temps l'objet du culte de tous les Libyens. Il ajoute, en parlant des Ammoniens en particulier, que leur temple devoit son origine au Jupiter adoré à Thèbes, et qui, dans ce temple d'Egypte, étoit représenté, comme Ammon, avec une tête de bélier (6). Il y fait aussi la description de la fameuse fontaine du Soleil, placée près du temple, et dont nous avons déjà parlé. Tout ce qu'il y dit des Peuples, qui habitent cette contrée connue sous le nom de Libye (7), prouve assez, qu'elle a servi à établir la communication des usages et des cultes, que l'Egypte inventa et que la Grèce adopta dans la suite. Ces observations ne sont point à négliger, pour ceux qui aiment à suivre les traces des opinions religieuses, des usages, des arts et du commerce des Peuples entre eux, dans leurs mouvemens variés sur la surface du globe.

On faisoit Ammon fils de Pasiphaë, ou d'une des Atlantides, soit Pléïades, soit Hyades; car elles étoient toutes filles d'Atlas (8). Les premières sont placées sur la division du Bélier céleste et du Taureau. Les secondes sur le front du Taureau. Cette Pasiphaë avoit aussi été mère d'un Génie à cornes de bœuf. On voit aisément l'origine de cette double fiction. Les Pléïades et les Hyades annonçoient le Printemps par leur lever Héliaque, lorsque le point équinoxial répondoit au Taureau; elles l'annonçoient aussi par leur lever Cosmique, lorsque cet équinoxe passa au Bélier. Le Dieu Soleil, ou son image symbolique, sous la double forme de bélier et de bœuf, se trouva donc liée à ces astres, dont

(1) Lucian de Astrologia. p. 903.
(2) Plin. Hist. nat. l. 6. c. 24.
(3) Proper l. 4. Eleg. 1.
(4) Dionys. l. 40.
(5) Herod. l. 4 p. 186–188.
(6) Ibid. c. 181.
(7) Ibid. c. 180.
(8) Plut. in Agid. & le même. p. 739.

le

le lever donnoit naissance au Printemps. Il n'en fallut pas davantage, pour faire naître de Pasiphaë, une d'elles, le Dieu aux cornes de bélier, et le Génie aux cornes de bœuf, connus sous les noms d'Ammon et de Minotaure. Aussi voyons-nous, que c'est dans le temple d'Apollon, ou du Soleil, que Virgile (1) place le tableau des amours de Pasiphaë, de cette Pasiphaë à côté de laquelle on mettoit en Grèce la statue du Soleil (2), dont certaines traditions la faisoient fille.

Elle étoit une prophétesse, comme les Pléïades ou les Nymphes de Dodone (3), dont les Atlantides portent le nom. C'étoit du temple de Thèbes, en Egypte, qu'étoient venues les prêtresses ou prophétesses, qui fondèrent l'oracle de Dodone et celui du temple d'Ammon, en Libye (4).

Pasiphaë, mère d'Ammon, avoit un temple dans la ville de Thalames, en Laconie, et un oracle, qui étoit en grande vénération (5). On alloit coucher dans son temple, et la nuit la Déesse faisoit voir en songe tout ce qu'on vouloit savoir. Cicéron parle de cet oracle, dans son premier livre de la Divination (6).

On consultoit aussi, par des songes, l'oracle de Faune en Italie, comme on peut le voir dans Virgile (7). Servius, commentateur de ce poëte, dit à cette occasion, qu'on alloit pareillement coucher dans le Capitole, pour y recevoir des avis de Jupiter. Ce même commentateur ajoute, que c'étoit la Déesse Leucothée (*d4*), ou Ino, qui présidoit à la fontaine Albunée, près de laquelle étoit cet oracle de Faune. Or c'étoit près de Thalames, en Laconie, que l'on consultoit Ino en dormant, et que l'on obtenoit les songes qu'on vouloit avoir. Ce qui donneroit à croire qu'Ino et Pasiphaë seroient ici la même Divinité; d'autant plus, que dans ce temple on y trouvoit deux statues; savoir, celle de Pasiphaë et celle du Soleil (8); et qu'il y avoit aussi une fontaine sacrée.

CHAPITRE HUITIÈME.

Apis, Omphis, Mnevis, Mithra, dieux aux formes de Taureau, ou montés sur le Taureau.

Le même principe Mystagogique, qui fit donner aux monumens de la religion solaire les formes Astronomiques du Bélier, un des douze signes, quand le Soleil y répondoit, dut faire donner à ce même astre celles du Taureau, à l'époque de l'année où le Soleil occupoit ce signe, c'est-à-dire, durant le mois, qui suivoit immédiatement celui où le Soleil parcouroit le Bélier des Constellations. C'est donc par le ciel, qu'il nous faut expliquer l'origine des Taureaux sacrés, soit vivans, soit sculptés ou peints, et même celle des figures, qui n'avoient d'autres attributs que les cornes du bœuf, tels qu'Osiris et Bacchus, ou qui étoient montées sur le bœuf, comme Mithra. Car on peut regarder ces dernières formes, comme des abréviations des anciens symboles.

(1) Æneid. l. 6 v. 15.
(2) Pausan. Laconic. p. 109.
(3) Hygin. c. 2
(4) Herod. l. 2. c. 54.
(5) Plut. in Agid. & Cleom. p. 799—807.
(6) Cic. de div. l. 1 c. 96.
(7) Virgil Æneid. l. 7. v. 90.
(8) Pausan. Lacon. p. 109.

Un homme à tête ou à cornes de bélier, ou accompagné du bélier, fut substitué au Bélier ; et un homme à tête ou à cornes de taureau, ou monté sur le taureau, fut substitué au taureau, soit vivant, soit fondu en métal ou taillé en pierre. Pour éviter les unions monstrueuses, on se contenta de placer le Bélier ou le Bœuf à côté ou sous les pieds du Dieu, dont la tête autrefois étoit armée des cornes de ces animaux, qui primitivement étoient représentés au naturel & tout entiers. Examinons d'abord le symbole le plus ancien, celui où l'animal entier étoit presenté à l'adoration des Peuples, & prénons pour exemple les animaux vivans, tels que les bœufs sacrés de l'Egypte; le plus fameux de tous étant Apis, c'est à lui que nous allons d'abord nous attacher.

Dans nos articles Osiris & Bacchus, nous avons déjà annoncé l'identité de ces dieux avec Apis ou avec le Bœuf sacré des Egyptiens, & les rapports des uns & des autres avec le Taureau des constellations & avec l'Astronomie. Ces rapports, que nous n'avons indiqué alors que d'une manière indirecte, nous allons les développer ici d'une manière expresse & plus directe, dans l'examen des caractères symboliques du fameux Apis adoré en Egypte.

Le Bœuf Apis, nous dit Macrobe, (1) à l'article du Taureau des constellations, & des Taureaux sacrés de l'Egypte, étoit reçu à Memphis avec toute la vénération, que l'on avoit pour le Dieu Soleil, à qui les Taureaux sacrés se rapportoient, sous plusieurs points de vue, si on en juge par le but du culte Egyptien. Les habitans de la ville du soleil ou d'Héliopolis adoroient, sous le nom de *Neton* ou de Dieu, un Taureau consacré à l'Astre du Jour. Dans la ville d'Hermuntis, Apollon ou le Dieu de la lumière avoit un magnifique temple, dans lequel on rendoit des hommages à un taureau consacré au soleil. Cet animal sacré portoit le nom de *Baccis*, & par les nuances variées & changeantes de sa couleur & la position des poils de son corps, il présentoit, dit-on, l'image de plusieurs attributs du Soleil, & qui tiennent à la nature de cet astre. On le regardoit, dit Macrobe, comme une image du Soleil, qui va en rebroussant contre l'ordre des signes. Ces expressions symboliques, & ces rapports avec l'ancienne Astrologie vont devenir très-sensibles, dans l'examen que nous allons faire du Bœuf de Memphis ou d'Apis, que Macrobe nous dit avoir reçu les hommages, que l'on rendoit à la divinité même du Soleil.

Apis ou le Bœuf sacré des Egyptiens, honoré à Memphis, étoit, suivant Plutarque (2), l'image brillante de l'ame d'Osiris. La plupart des Prêtres disoient, qu'Apis & Osiris retraçoient la même idée théologique ; d'autres, que l'ame d'Osiris avoit passé dans Apis, & même qu'Apis & Osiris étoient absolument la même chose : d'autres enfin assuroient, que les deux Taureaux Apis & Mnevis étoient consacrés à Osiris. (3)

Mais nous avons fait voir dans notre chapitre 2, qu'Osiris étoit le Dieu Soleil ; & que toutes les aventures d'Osiris s'expliquoient par le mouvement de cet astre, comparé avec la marche des autres astres, par ses allées & ses retours, d'un tropique à l'autre. Donc puisqu'Osiris & Apis sont la même chose, & qu'Apis ou le Taureau de Memphis est l'image d'Osiris, il s'ensuit qu'Apis est le Soleil, ou au moins l'image du Dieu Soleil, appellé *Osiris*. Apis en étoit l'image animée, pour me servir de l'expression de Plutarque (4).

C'est par une suite nécessaire de cette conséquence, qu'Apis, comme nous l'apprend Porphyre (5), portoit sur son corps plusieurs marques caractéristiques, qui se rapportoient au Soleil & à la

(1) Macrob. Saturn l. 1. c. 21.
(2) Plutarch de Isid. p. 362—369.
(3) Diod. l. 1. p. 19.—76. Strab. l. 17. p. 555.
(4) Plutar. de Iside p. 368.
(5) Euseb. præp. Evan. l. 3. c. 13.

Lune, & qui, sans doute, étoient relatives à la néoménie ou à la conjonction de ces deux astres dans un des signes célestes, comme nous le dirons bientôt. A quel signe doit se rapporter cette conjonction, exprimée par l'emblême vivant connu sous le nom de Bœuf Apis? Il est tout naturel de la rapporter au signe du Taureau, comme nous avons rapporté le Bélier de Thèbes au signe céleste du Bélier. Non-seulement c'est une vérité, qui résulte du principe Mystagogique des Egyptiens, qui, comme nous l'avons dit, représentèrent le Dieu Soleil avec les formes des signes, auxquels il s'unissoit chaque mois, & sur-tout aux époques des quatre saisons; mais c'est une vérité, qui nous est formellement attestée par Lucien. Cet auteur nous dit, (1) que les Egyptiens révèrent un Taureau vivant, en honneur du Taureau céleste. Que le Bœuf Apis est un des objets les plus sacrés de leur culte; qu'il a ses oracles soumis à l'inspection des signes et qu'ils se tirent du Taureau céleste. Que les Libyens, qui, peu de temps après, adoptèrent les principes de la science de la divination, établirent leur oracle d'Ammon, lequel est aussi soumis à l'influence des cieux; que c'est pour cela, qu'ils représentent leur Dieu Ammon avec une tête de Bélier. Lucien avoit dit plus haut, que les peuples d'Egypte, soumis à l'aspect du Bélier céleste, rendoient un culte à cet animal consacré chez eux. Il est donc clair, par tout ce que nous venons de dire, que le culte du Bœuf Apis se rapportoit au Soleil en général & en particulier au soleil du Taureau ou du signe, qui suit immédiatement le Bélier.

Examinons maintenant ses rapports avec la Lune, dont l'union avec le Soleil donnoit la néoménie équinoxiale du printemps, que nous prétendons avoir été représentée par Apis ou par l'image vivante du Taureau, dans lequel arrivoit la conjonction des deux grands astres, qui donnent la vie & le mouvement à toute la nature sublunaire. Nous avons déjà cité plus haut le passage de Porphyre, qui atteste, que le Bœuf Apis portoit sur son corps des marques distinctives, qui se rapportoient au Soleil & à la Lune, & conséquemment qui le lioient, comme symboles, à ces deux astres, lesquels par leur conjonction donnent une néoménie. Ces rapports avec la Lune étoient si marqués & si connus en Egypte, que plusieurs Auteurs ont pensé, qu'Apis étoit consacré exclusivement à la Lune; tant il avoit de caractères analogues à la nature de cette planète.

Suidas dit, qu'Apis est une Divinité des Egyptiens, & qu'il est spécialement consacré à la Lune, comme Mnevis l'est au Soleil. Ammien Marcellin prétend également (2), que les bœufs, connus sous les noms de Mnevis & d'Apis, sont les animaux sacrés les plus révérés en Egypte, & cela dès la plus haute antiquité. Il ajoute, que *Mnevis* est consacré au Soleil, & *Apis* à la lune. Elien (3), dans son traité des animaux, dit aussi que les Egyptiens ont consacré le bœuf Mnevis au soleil, & le bœuf Apis à la lune. Porphyre cité par Eusebe (4), dans le passage dont nous venons de parler, non-seulement atteste, que le bœuf Apis a des marques caractéristiques de la lune aussi bien que du soleil, mais il dit expressément, que le Bœuf appelé Apis étoit consacré à la lune, & que celui, qu'on nommoit Mnevis, étoit consacré au soleil, dans le temple d'Héliopolis ou de la ville du Soleil.

A l'appui de ces témoignages, nous pouvons ajouter l'examen des caractères symboliques imprimés sur le corps du bœuf Apis, parmi lesquels il s'en trouve plusieurs, qui expriment, de la

(1) Lucian de Astrol. p. 986-987.
(2) Amm. Marc. l. 22. p. 245.
(3) Ælian de animal. l. 11. c. 11.
(4) Porphyr. apud Euseb. l. 3.

manière la moins équivoque, les rapports qu'avoit Apis avec la lune & avec le Taureau céleste, dans lequel les anciens Astrologues avoient fixé l'exaltation de cette planète. Le moins obscur de ces symboles, c'est le croissant même de la lune, qu'Apis devoit avoir imprimé sur l'épaule. Le bœuf Apis, suivant Pline, (1) avoit pour marque distinctive, à l'épaule gauche, une tache blanche, semblable dans sa forme à celle de la lune, dans son croissant. Solin (2) en dit autant. Apis étoit, suivant cet auteur, honoré comme un Dieu par les Egyptiens. Il devoit avoir une tache blanche à son épaule droite; & la forme naturelle de cette tache devoit ressembler au croissant de la lune. Ammien (3) Marcellin compte aussi, parmi les marques caractéristiques du bœuf Apis, la tache de l'épaule droite, qui devoit représenter le disque de la lune dans son croissant; & il en fait la marque caractéristique la plus distinctive de cet animal sacré.

Porphyre (4), après nous avoir dit, que les Egyptiens avoient consacré le bœuf Apis à la lune ou à l'astre, qui tire sa lumière du soleil, & que cet animal empruntoit ses caractères symboliques de ces deux astres, ajoute que l'image de la lune, dans ses différentes phases, faisoit partie de ces caractères.

Plutarque (5), qui regarde Apis comme l'image vivante & animée du Dieu qui féconde la lune ou d'Osiris, époux d'Isis, atteste qu'Apis avoit plusieurs caractères relatifs à la lune & aux vicissitudes de la lumière, qui circule autour de son disque, échancré souvent par l'ombre.

Elien compte jusqu'à 29 marques distinctives ou attributs caractéristiques d'Apis (6), c'est-à-dire un nombre égal à celui des jours de la révolution de la planète, à laquelle le bœuf étoit consacré. Le même auteur dit formellement, que cet animal n'étoit que le fond d'un assemblage de symboles relatifs aux astres, au monde, au Nil, à la lumière, aux ténèbres, à la lune, &c. lesquels n'étoient entendus, que des savans, & qui étoient inintelligibles pour le vulgaire profane. En effet, Apis n'étoit qu'un véritable Talisman & un Talisman vivant, sur lequel on avoit appliqué des caractères Astrologiques, ou des figures symboliques, qui tenoient aux principes de la science des astres. Telle étoit la figure du Scarabée, qui, par la forme de ses cornes, exprimoit les rapports que la lune avoit avec le Taureau des constellations, dont Apis étoit l'image.

Outre la marque blanche, en forme de croissant de lune, que Pline place sur l'épaule droite d'Apis, il dit qu'on exigeoit aussi, que sous la langue du bœuf sacré il y eût une marque, de la forme du Scarabée (7). Hérodote avant lui avoit déjà parlé de la figure du Scarabée, comme d'un caractère, qui devoit distinguer la langue du bœuf Apis (8).

Or le Scarabée et principalement (2) le Scarabée à cornes de taureau, étoit un symbole consacré à la lune, suivant Hor-Apollon (9) grammairien d'Egypte, & il n'étoit affecté à cette planete, que parce que le Taureau est le lieu fixé par l'Astrologie pour l'exaltation de de la lune. Effectivement tous les livres d'Astrologie s'accordent à fixer au troisième degré du Taureau le lieu de l'exaltation de la lune (10) & c'est à l'arrivée de cette planète dans ce lieu, que les anciens Sabéens avoient attaché l'époque de la plus grande (11) solemnité instituée en honneur de la lune.

Hor-Apollon trouve aussi, dans les

(1) Plin. l. 8. c. 46.
(2) Solin. c. 33.
(3) Amm. Marc. l. 22. p. 245.
(4) Porphyr. Ibid.
(5) Plutarch. de Iside, p. 368.
(6) Alian l. 11 c. 10.
(7) Pline. l. 8. c 46.
(8) Herodot. l. 3. c. 28.
(9) Hor. Apollo. l. 1 c. 10.
(10) Firmicus l. 2 c. 3.
(11) Hyde de vet. Pers. relig.

trente pattes du Scarabée, un rapport avec les trente jours du mois, que la lune engendre par sa révolution. Mais je crois plutôt, que les cornes du Scarabée, qui offrent dans cet insecte une image sur la terre des cornes, que la lune dans son croissant présente à nos yeux dans le ciel, donnent l'origine de cette consécration, comme les cornes de cette même planète ont donné lieu au choix du Taureau, pour signe de son exaltation. Les anciens se sont toujours fondés sur des rapports de ressemblance & d'analogie, dans le choix qu'ils ont fait des emblêmes sacrés de leur culte. Ainsi les cornes du Taureau céleste, celles du bœuf Apis, & celles du Scarabée, retracoient celles de la planète, qui seule, avant l'invention des lunettes, présenta la figure de cornes. C'est sous ce rapport qu'Apis parut être spécialement consacré à la lune.

La tradition sacrée, sur la génération d'Apis, confirme encore les rapports imaginés par les prêtres entre le bœuf sacré, adoré à Memphis, & la lune. Si nous en croyons Plutarque (1), on disoit qu'Apis naissoit d'une vache qui, au moment du coït, éprouvoit l'action de l'influence de la lune, lorsque cette planète répand une lumière féconde sur la terre, & que c'est à cause de cela, qu'on trouve sur Apis beaucoup de marques, qui ont trait aux phases de la lune. Le même Plutarque dit ailleurs, que les Egyptiens attribuoient à l'action de la lune la génération d'Apis. Plutarque (2) avoit sans doute en vue le passage d'Hérodote, où cet historien, parlant de la naissance d'Apis, nous dit qu'il naît d'une vache qui, après lui, ne peut plus concevoir d'autre fruit; & qu'elle le conçoit par l'action du feu céleste, dont elle est frappée. Ainsi Sémelé, frappée de la foudre de Jupiter, met au monde Bacchus aux cornes de bœuf, Bacchus ou Osiris, dont Apis est l'image.

Pomponius Méla parle de cette espèce (3) de naissance miraculeuse du bœuf Apis, qui n'étoit pas engendré par les moyens ordinaires, mais par l'action du feu céleste & par une opération divine. D'autres font Apis fils du taureau solaire Mnevis, c'est-à-dire, qu'ils subordonnent, dans l'ordre des générations, le bœuf luni-solaire au bœuf purement solaire. (4) Les Argiens, ont leur fable sur la lune appellée *Io* dans leur langue sacrée. Ils en font une princesse, (5) métamorphosée en vache, et placée dans le Taureau céleste, ou dans le signe de l'exaltation de la lune, et ils ont conservé cette tradition des Egyptiens sur la génération d'Apis.

En effet ils donnoient à cette *Io*, ou à la lune du Taureau, désignée sous ce nom, pour fils Epaphus. Or l'Epaphus des Argiens étoit le même, que l'Apis des Egyptiens, suivant Hérodote (6), dans le passage où cet historien nous parle de la génération miraculeuse d'Apis. Apis, dit-il, le même qu'*Epaphus*, naît, &c. et plus haut : Apis, que les Grecs nomment *Epaphus*, &c. Cette identité d'Apis et d'Epaphus ou du fils de la lune en néoménie au Taureau, au lever du Cocher céleste, ou de la constellation, qui renferme le fameux Phaëton, explique pourquoi la fable suppose, que ce fut Epaphus, fils d'Io, qui engagea Phaëton à prendre en main les rênes du char du soleil, & à guider la révolution luni-solaire, qui partoit autrefois du Taureau équinoxial, dont Apis étoit l'image vivante.

L'époque de la révolution de la lune, où cette planète, dans l'opinion populaire, (7) répand une lumiere féconde, est le croissant, & tout le temps qui s'écoule, depuis la nouvelle lune jusqu'au premier quartier principalement. Cette opinion étoit sur-tout accréditée chez les Egyptiens, qui pensoient, sui-

(1) Plut. de Iside p. 368,
(2) Sympos. l. 8. quæst. 1. p. 718.
(3) Pomponi Mela l. 1. c. 9.
(4) Plut. de Isid. p. 364.
(5) Eustath. in diony. Periege. v. 94.
(6) Hérodote l. 3. c. 27—28.
(7) Macrob. Sat. l. 7. c. 16. Pline Hist. Nat. l. 22, c. 99—101.

vant Plutarque (1), que la lune avoit une lumière propre à féconder, & qui renfermoit un principe d'humidité favorable à la reproduction des animaux & à la végétation des plantes. Mais à quelle époque de la révolution annuelle ce principe fécond sembloit-il principalement se développer? c'étoit incontestablement à l'équinoxe du printemps, autrefois placé sous le Taureau céleste. C'étoit à cette époque, que les Egyptiens célébroient leur fête des Paamylies ou de la fécondité universelle. C'étoit alors, que l'on célébroit l'action d'Osiris sur la lune, ou l'entrée d'Osiris dans la lune, pour me servir de l'expression de Plutarque, (2) à l'occasion d'Apis, qu'il dit être l'image vivante d'Osiris, & porter sur son corps plusieurs marques caratéristiques de la lune. C'étoit ce contact luni-solaire ou de la néoménie, avec le Taureau céleste, que représentoit Apis, qui donna lieu à la fiction, qui le faisoit naître du contact du feu céleste, qu'éprouvoit au moment de la conception la vache, qui lui donnoit naissance. La lune étant l'agent immédiate, dont le foyer actif du feu Ether se servoit pour modifier le monde élémentaire, & organiser les corps, la lune, que la physique ancienne appelle la mère des générations, fut aussi censée être l'agent de la génération d'Apis ou du Taureau, qui représentoit sur la terre le taureau des signes, dans lequel arrivoit la conjonction du soleil & de la lune, au moment où le Dieu Ether tout puissant venoit féconder la terre & tout le monde sublunaire (3). Voilà comment Apis naissoit de l'action du feu céleste sur une vache, qui lui donnoit naissance. C'est cette union d'Osiris ou du principe actif avec la lune, dans la néoménie équinoxiale de printemps, qui a fait croire à quelques-uns, qu'Osiris étoit le monde lunaire (4). Ils s'appuyoient sur ce que la lune a une lumiere humide & féconde, propre tout-à-fait à la génération des animaux & des plantes; & sur ce que l'humide fécond est le principe caractéristique d'Osiris, comme nous le dit Plutarque (5), & comme nous l'avons fait voir à notre article Osiris (6). Tant de rapports multipliés, qui lioient à la lune, à ses phases & au lieu de son exaltation le fameux Bœuf Apis, ont fait croire à tort, qu'il étoit consacré exclusivement à la lune, quoique nous ayons fait voir plus haut, qu'il l'étoit aussi au soleil ou à Osiris (4). D'où il résulte qu'il l'étoit à la néoménie; car elle seule réunit ensemble ces deux astres & de plus, qu'il l'étoit à la néomenie du Taureau, puisque, suivant Lucien, le Taureau céleste étoit représenté par Apis. Enfin, qu'il l'étoit à la néoménie équinoxiale primitivement, puisqu'autrefois le Taureau céleste, celui que monte Mithra dans les monumens de la Perse, étoit le premier des signes. Aussi Porphyre (7), en parlant du Dieu Mithra, lui assigne-t-il sa place dans la sphère près de l'équinoxe du printemps, sur les signes du Bélier & du Taureau, dont l'un est le domicile de Mars & l'autre, celui de Vénus. Car, ajoute-t-il, Mithra est, comme le Taureau, l'auteur & le producteur de toutes choses, & le maître souverain de la génération des corps. Il avoit dit plus haut, que la lune, qui préside aussi à la génération, (8) prenoit ce nom ou étoit désignée sous le symbole du Taureau et avoit son exaltation dans ce signe céleste. Ceci s'accorde avec l'explication qu'Hor-Apollon nous a donnée du Scarabée, qui étoit une des marques distinctives d'Apis, lorsqu'il nous dit, que cet animal étoit consacré à la lune, parce que cette planète a son exaltation au Taureau céleste. Ce Taureau est aussi le

(1) Plutarch. de Iside p. 367.
(2) Ibid. p. 368.
(3) Virgil. Georgic. l. 2. v. 325.
(4) Plutarch. de Iside p. 367.
(5) Ibid. p. 355.
(6) ci-dessus c. 2.
(7) Porphyr. de ant. Nymph. p. 124.
(8) Ibid. p. 119.

domicile Astrologique de Vénus, comme l'observe très bien Porphyre. Cette union de Mitrha au domicile de la déesse de la génération a fait croire à quelques auteurs, tels qu'Hérodote, que Vénus, déesse des générations, s'appelloit Mithra chez les Perses (1). Nous verrons bientôt, que le Taureau avoit les caractères les mieux prononcés de la faculté génératrice, qui devoient naturellement appartenir au signe de l'équinoxe de printemps, au signe de l'exaltation de la lune, mère des générations & au domicile de Vénus, déesse de la génération. En attendant, suivons les rapports, que le Bœuf sacré & le Taureau céleste, dont il étoit l'image, avoient avec la lune dans les autres Cosmogonies ou théologies, dans lesquelles le Bœuf joue un rôle important, & remplit des fonctions relatives à la génération des êtres. La première & la plus expressive de ces Cosmogonies est celle des Perses, dans laquelle le Taureau figure comme un des premiers agens de la nature. Suivant cette Cosmogonie, son action étoit toujours combinée avec celle de la lune, dépositaire naturelle de l'activité féconde, que le Taureau céleste exerce sur les élémens, & sur tout l'ordre sublunaire. Nous allons transcrire quelques passages de cette Cosmogonie, & donner quelques extraits des livres sacrés des Perses, où il est question du Taureau, qu'ils invoquent dans leurs prières.

J'invoque & je célèbre le Taureau élevé, disent ces livres (2); ce Taureau, qui fait croître l'herbe en abondance; ce Taureau donné pur, & qui a donné l'être à l'homme pur: & plus loin, (3) j'invoque & je célèbre le divin Mithra élevé sur les mondes purs, les astres, peuple excellent & céleste; Taschter, astre brillant & lumineux, & la *Lune dépositaire du germe du Taureau*. Ailleurs (4) l'auteur de ces prières invoque le Taureau élevé, qui fait croître l'herbe verte, &c. Est-il possible de mieux déterminer l'époque de la révolution annuelle, où la nature semble se ranimer & renaître, après l'état de mort auquel l'a réduite l'hyver, qu'en faisant naître l'herbe verte, au moment où le soleil & la lune s'unissent dans le signe du Taureau & où toute la nature s'empresse de faire éclore tous les germes de fécondité, que la terre recéloit dans son sein. Dans un autre endroit on lit, je fais Izechné à Mâh ou à la Lune (5), dépositaire de la semence du Taureau. Cette prière, en style Egyptien, se réduit à cette formule-ci, Je prie Isis, dépositaire de la fécondité d'Osiris; puisqu'Isis est la Lune, & Osiris le Soleil fécond, qui emprunte ses figures du Taureau équinoxial du printemps, comme nous l'avons fait voir dans nos articles Osiris & Isis.

Je fais Izechné au ciel, à la terre (6), à l'eau, aux arbres, au Taureau pur. J'invoque le corps du Taureau (7). On sait, que les Egyptiens plaçoient dans les astres l'ame de leurs divinités; & conséquemment dans le Soleil & dans le Taureau uni au soleil équinoxial, l'ame d'Osiris, dont Apis étoit le corps vivant.

Que ma prière vous soit agréable (8), intelligent Bahman, qui avez pris soin de l'ame du Taureau..... L'homme est sorti d'une jambe du Taureau (9).

Si le Taureau, qui a été créé le premier, va au ciel, rien ne diminuera sur la terre (10); ce qui arrive nécessairement à l'équinoxe du printemps, lorsque le soleil s'unit au Taureau, & les mois suivans, lorsque le Taureau monte le matin devant le char du soleil. Dans un autre endroit, (11) on lui donne l'épithète de Taureau pur & lumineux. L'auteur de ces prières s'adressant à Or-

(1) Hérod. l. 1. c. 132.
(2) Zend. Avest. t. 1. part. 2. p. 86.
(3) Ibid. p. 87.
(4) Ibid. 95.
(5) Ibid. 132.
(6) Ibid. d. 135.
(7) Ibid. 153.
(8) Ibid. 161.
(9) Ibid 161.
(10) Ibid 164.
(11) Ibid. 171.

musd, principe de tout bien & de toute lumière (1), lui dit : vous avez rendu sans force celui qui a tué le Taureau, c'est-à-dire Typhon ou Ahriman, ennemi d'Osiris taureau, & son meurtrier..... accordez-moi la vie longue, que je desire, vous qui avez donné un taureau, & qui avez dit, que de ce seul animal les biens sortiroient pour long-temps.... Donnez libéralement les fruits, ô Ormusd, qui avez fait ce Taureau qui est donné par le pur Bahman. (2)

Vous avez donné au monde le Taureau (3), dont vous avez fait venir les arbres en abondance, ô saint Ormusd, principe visible des biens nombrenx, qui sont dans le monde. Je fais Izechné à ce taureau. (4)

Il seroit difficile de prendre un tel Taureau, qui fait pousser les arbres, & qui est regardé comme le principe visible de tous les biens, comme celui qui fait croître l'herbe verte, pour le taureau des champs qui la broute, & de n'y pas voir le signe, sous lequel la nature se régénéroit tous les ans au printemps. C'est lui qui, dans les principes de l'Astrologie ancienne, étoit censé cause des effets sublunaires produits sous son aspect & à l'époque de son union au soleil & à la lune, les deux principaux agens de la nature & des générations, conjointement avec le zodiaque et avèc ses signes.

C'est là ce Taureau, principe de l'humide fécond, qui se développe au printemps, lors de sa conjonction avec le soleil, & que monte Mithra, qui est invoqué dans cette autre formule de prières chez les Perses, où on lit ces mots : J'adresse ma prière aux Amchaspands ou aux sept grands esprits célestes; à Mithra, qui rend fertiles les terres incultes. J'adresse ma prière au Soleil, courlier vigoureux (5); à l'eau qui est l'œil d'Ormusd, & au Taureau.... à ce Taureau, de qui viennent les troupaux, & dont, ô Ormusd, vous avez fait sortir les arbres en abondance. A ce Taureau, d'où sont sortis les êtres qui peuplent la terre (6).

On lit ailleurs ces mots (7) : J'invoque la terre donnée d'Ormusd, les arbres & j'invoque Taschter, *astre brillant* & lumineux, qui a un corps de taureau, & des cornes d'or.

Dans le Fargard vingt-quatre & les suivans, on lit encore (8) : adressez vos prières au Taureau pur, excellent; adressez votre prière à ce principe de tout bien, au taureau devenu *pur* & céleste, saint, qui n'a pas été engendré & qui est saint; au taureau, qui a donné la pluie. Telle est la fonction des Hyades, qui font partie du Taureau, & celle d'Osiris, source du principe humide & fécond, comme nous l'avons déjà dit.. Le Soleil, tel qu'un coursier vigoureux, s'élance avec majesté du haut de l'effrayant *Albordi*, & donne *la lumière au monde.... La Lune, dépositaire* de la *semence* du *Taureau*, s'élance aussi avec majesté...Elle domine sur le monde, &c.

On trouve dans le tome second du Zend-Avesta une foule d'autres prières, qui contiennent les mêmes idées théologiques sur le Taureau & sur la Lune, presque toujours unis dans leur action sur le monde élémentaire. (9) Je prie, y dit-on, Mithra & les astres, le Soleil & la Lune ...Je prie Ormusd, & les Amchaspands; je prie la Lune, qui garde la *semence du Taureau*, qu'elle me soit favorable; elle qui conserve la *semence du Taureau*, qui a été créé unique, & dont sont venus les animaux de beaucoup d'espèces.... Il faut prier la Lune, quand elle croît & quand elle décroît; & sur tout, quand elle croît, c'est-à-dire, quand elle a la figure de

(1) Ibid. 171.
(2) Ibid. 172.
(3) Ibid. 201.
(4) Ibid. 213.
(5) Ibid. 253.
(6) Ibid. 262.
(7) Ibid. 419.
(8) Ibid. 424.
(9) Zend. Aveſt. t. 2 p. 16 & 17.

croissant

croissant, telle que celle qui étoit empreinte sur l'épaule droite d'Apis..... La Lune est un Amchaspand, ou esprit céleste, qui possède la lumière, qui accorde la lumière & l'éclat à la terre (1). Lorsque la lumière de la Lune répand la chaleur, elle fait croître les arbres, elle multiplie la verdure sur la terre; avec la nouvelle lune, avec la pleine lune viennent toutes les productions. J'invoque la Lune, qui est brillante, éclatante de lumière & de gloire, qui paroît en haut et échauffe, qui donne l'esprit élevé & la paix, qui rend agissant; la Lune bienfaisante, qui produit la verdure & l'abondance, brillante, principe de santé, Ized plein de lumière, germe de beaucoup de productions, germe d'une génération abondante, germe grand. Le nom de la Lune, qui garde la semence du taureau, est répété sept fois dans cette seule prière.

On lit ailleurs cette autre prière (2), je fais Izeschné au saint Ferouër du bœuf intelligent, vivant & lumineux, & la lumière des provinces.

Il est dit dans le Boundesh, ou dans la Cosmogonie des Perses (3), que, lorsque le taureau fut mort, les Izeds confièrent au ciel de la lune la semence forte & vigoureuse du Taureau, & que cette semence ayant été purifiée par la lumière de la lune, Ormusd en fit un corps bien ordonné; qu'il mit la vie dans ce corps & en forma deux taureaux, l'un mâle & l'autre femelle.....Plus loin, (4) que le taureau unique étant mort, les grains vinrent de la moëlle de son corps. Des cornes, sortirent les fruits & tout le reste sortit du taureau. On se rappellera, que le coucher du Taureau en automne étoit l'indication des semailles, au lever du soir des Pléïades. On ajoute, que la semence du taureau ayant été portée au ciel de la Lune, elle y fut purifiée, & que de cette semence furent formés beaucoup d'espèces d'animaux. ..Ailleurs (5) enfin on assure, que les arbres, qui viennent des germes, sont tous sortis du taureau unique....] & que les hommes, à la résurrection, seront rendus à la vie, par ce qui vient du Taureau (6).

Ces passages nous suffiront pour comparer les principes théologiques des Egyptiens avec ceux des Perses sur le Taureau & sur la Lune. Suivons ce parallèle. Apis, comme nous l'avons vu, étoit consacré au Soleil & à la Lune, mais spécialement à cette dernière, par laquelle s'opéroit le grand ouvrage des générations. Il portoit en conséquence sur son épaule droite le croissant de cette planète, et sur son corps toutes les marques caractéristiques de la génération, comme nous l'avons déja dit; et il naissoit de l'action de la Lune sur une vache, action qui s'exerçoit au moment où cet astre versoit sur la terre une lumière propre à féconder (7).

Qu'étoit le Taureau fameux dans la Cosmogonie des Perses, et invoqué dans les prières de ces peuples, sous le nom de *Taureau céleste et saint*, comme l'étoit par les femmes Eléennes le fameux Bacchus à pieds et à cornes de Taureau, que l'on appelloit le Taureau saint, qui étoit invité à descendre du ciel? Il étoit, dans l'opinion théologique des Perses, le Taureau créateur, celui d'où étoient sortis tous les êtres, les germes de tous les biens, dont il étoit le principe visible, pour me servir des expressions mêmes des Perses. Il faisoit croître l'herbe verte; il répandoit la lumière et l'abondance, comme Ormusd, principe de lumière & de bien dans la nature. Il communiquoit à la lune,

(1) Ibid. p. 18.
(2) Ibid. p. 277.
(3) Ibid. p. 363.
(4) Ibid. p. 371.
(5) Ibid. p. 403.
(6) Ibid. p. 387.
(7) Ci-dessus I. 3. c. 2.

comme Osiris dans la théologie Egyptienne (1) étoit supposé le faire à l'entrée du printemps, la chaleur vivifiante, & versoit en elle la source féconde de tous les biens. Cette planète étoit censée recevoir du Taureau pur, élevé sur les mondes, la semence de fécondité, qu'elle versoit ensuite dans les élémens & sur la terre. N'étoit-ce pas là évidemment la fonction du bœuf sacré des Egyptiens, image vivante de l'époux fécond d'Isis ou de la Lune, & qui à l'entrée du printemps s'unissoit à elle, pour répandre la fécondité dans la nature sublunaire; de cet Apis marqué du croissant de la Lune & muni de testicules énormes, pour mieux désigner son action féconde; de ce Taureau qui, comme Mithra, présidoit à la génération universelle des êtres, suivant Pophyre? Ce sont ces rapports du Taureau équinoxial, auquel répondoit la néoménie printanière, avec le dévelopement de la force génératrice universelle dans le monde sublunaire, qui engagea les Egyptiens à imprimer sur le corps d'Apis des marques caractéristiques de la génération, & cela avec d'autant plus de raison, que le soleil & la lune alors se trouvoient réunis dans le domicile de Vénus, déesse qui préside essentiellement à la génération. Le bœuf Apis, dit Ammien Marcellin, (2) a sur lui plusieurs marques distinctives, qui caractérisent la faculté génératrice. Il en étoit de-même du taureau consacré au soleil par les habitans d'Héliopolis, pour qui le bœuf Muevis étoit aussi sacré, que le bœuf Apis l'étoit pour ceux de Memphis (3). Ce bœuf étoit sur-tout remarquable par ses énormes testicules, symbole, dit Porphyre (4), de l'action féconde que le soleil exerce sur la nature, par le moyen de la chaleur, dont le propre est de développer la faculté génératrice. Ce que Porphyre dit des organes bien prononcés de la génération, que l'on exigeoit dans Apis, doit servir à expliquer les caractères symboliques de la faculté génératrice, qu'on exigeoit aussi d'Apis, ou du bœuf sacré adoré à Memphis, & qui représentoit la Lune dépositaire de la fécondité, que lui communiquoit le soleil sous le signe céleste du Taureau, au moment où la végétation se renouvelloit, & où la nature sembloit subir une nouvelle organisation.

Ces idées cosmogoniques des Egyptiens & des Perses, sur le Soleil du Taureau céleste & sur l'action créatrice, qu'il semble exercer conjointement avec la lune sur le monde sublunaire, ont passé jusqu'aux contrées les plus reculées de l'Orient, & on les retrouve encore exprimées dans les monumens du culte des Japonois. (5)

Le Taureau est une des grandes divinités du Japon. Les Bonzes y représentent le cahos, sous l'emblême d'un œuf, qu'un taureau brise avec ses cornes, & dont il fait sortir le monde, ouvrage régulier né de l'œuf. Ce Taureau a sa pagode à Meaco; il est posé sur un autel large & carré, qui est d'or massif. Il porte un riche collier & heurte de ses cornes un œuf, qu'il tient avec ses deux pieds. Le Taureau est placé sur un rocher, & l'œuf est au milieu d'une eau retenue dans une crevasse de la roche. Avant le temps, disent les Bonzes, le monde entier étoit renfermé dans cet œuf, qui nageoit sur la superficie des eaux. La lune, par la force de sa lumière & par son influence, tira des eaux une matière terrestre, qui durcit & se convertit insensiblement en rocher; & ce fut près de cette masse dure, que l'œuf s'arrêta. Le Taureau s'approcha de cet œuf; le rompit à

(1) Plut. de Isid. p. 368.
(2) Amm. Marc. l. 22. p. 245.
(3) Strabon l. 17. p. 553.
(4) Euseb. præp. l. 3. c. 13.
(5) Contant-D'orville, t. 1. p. 259.

coups de cornes, & de sa coque sortit le monde. Le souffle du Taureau produisit l'homme.

Ne semble-t-il pas entendre ici Virgile, qui, consacrant les traditions des anciens Toscans, (1) dans son poëme sur l'agriculture, chante à l'autre extrémité du globe le développement de la nature, sous le même signe du Taureau, sous lequel commençoit autrefois l'année équinoxiale, dans ce vers fameux où il dit: « lorsque le Taureau brillant ouvre l'année avec ses cornes dorées » &c. L'œuf sacré des Japonois est le fameux œuf symbolique, destiné à peindre l'univers, & connu dans les anciens Mystères, sous le nom d'œuf Orphique, dont Osiris, Phanès & Bacchus, ou le dieu lumière, aux cornes de taureau, étoient supposés sortir. Ici c'est le taureau, qui le brise, concurremment avec la lune, laquelle durcit le limon, qui forme le rocher mystique, près duquel l'œuf s'arrête. Voilà encore la lune, qui unit son action à celle du taureau dans cette théogonie, comme elle se trouve unie au taureau, dont elle reçoit la semence, dans la Cosmogonie des Perses, & au bœuf Apis, qui porte sur son épaule le croissant de la lune, dans la Cosmogonie des Egyptiens; à cet Apis, image vivante d'Osiris ou du Soleil époux d'Isis ou de la lune.

On voit évidemment, que ces trois Cosmogonies se tiennent par un lien commun, & que la lune, dans toutes les trois, dévelope son énergie féconde & créatrice, sous l'emblême de l'animal céleste, dans lequel l'Astrologie ancienne avoit fixé le lieu de l'exaltation & de la plus grande influence de cette planète, & qui réunissoit dans ses astérismes le Soleil & la Lune à l'équinoxe de printemps, dans les temps reculés où le Taureau étoit le premier des signes. C'est ce Taureau équinoxial, qui étoit le siége principal de l'activité imprimée aux sept sphères, & sur-tout à celle du Soleil & de la lune, dont la révolution dans le zodiaque organisoit tous les êtres, suivant les principes de la physique sacrée des anciens. Voilà pourquoi, dans le fameux monument de Mithra, dont nous parlerons ailleurs, le Taureau est l'animal céleste le plus apparent, celui que monte Mithra & celui pour qui semble être fait tout le cortége Astrologique, qui l'entoure. Les sept planètes, auxquelles il étoit censé imprimer le mouvement, que donnoit aux sphères l'ame du monde & des fixes, y sont représentées par sept autels rangés sur une même ligne. Les extrémités sont terminées par les images du soleil & de la lune ou par celles des deux principaux agens de la génération universelle, qui reprenoit son activité tous les ans au printemps, lorsque la force invisible, qui organise la matière, versoit les germes de la fécondité de l'Ether, ou du principe actif du monde, dans sa partie passive, ou dans l'air, dans l'eau & dans la terre. C'est cette importante fonction, remplie par le Taureau céleste dans l'ordre du monde, qui lui a fait jouer un rôle aussi imposant & aussi généralement répandu dans toutes les anciennes religions.

Le veau d'or des Israélites n'étoit qu'une imitation du culte Egyptien, comme l'ont très-bien observé Philon, St. Jérome & Lactance. Ils imitèrent, dit Philon (2), les images sacrées du culte des Egyptiens, lorsqu'ils firent fondre la statue de leur veau d'or, à l'imitation de l'animal sacré, qu'adorent les Egyptiens par le culte le plus religieux. Cet animal sacré étoit Apis, suivant Lucien (3), qui nous assure qu'Apis étoit la plus grande divinité de l'Egypte. D'ailleurs le veau d'or ne pouvoit représenter d'autre animal sacré, que le bœuf sacré des Egyptiens, que ce fameux Apis, qui étoit une divinité

(1) Virg. Géorgi. l. 1. v. 217.
(2) Philon de vit. Moy. p. 677.
(3) Lucian de sacrif. t. 1. p. 359.

commune à toutes les villes de l'Egypte (1). Cette conséquence est confirmée par Lactance, (2) qui nous dit, que les Juifs se laissèrent aller aux rits & aux cérémonies profanes des Egyptiens; que Moyse leur chef étant allé sur une montagne, où il passa 40 jours, les Juifs firent fondre une figure à tête de bœuf, de ce même bœuf qu'on nomme Apis, afin qu'elle fût portée religieusement devant eux. St. Ambroise en dit autant des veaux de Jeroboam. S. Jérôme (3) prétend, que ces idoles, que les Juifs se firent faire, représentoient les Taureaux sacrés des Egyptiens, *Apis et Mnevis*. Il me semble, dit-il, que les Israélites, qui firent fondre une statue de forme de bœuf dans le désert, pour l'adorer; que Jeroboam, fils de Nabad, qui fit faire des veaux d'or, se proposoient d'imiter la figure des dieux, qu'ils avoient vus en Egypte, & de perpétuer par ce culte superstitieux l'opinion, que les Egyptiens avoient de la divinité d'Apis & de Mnevis, adorés par eux sous la forme de bœufs. Cette conjecture acquiert la plus grande vraisemblance, quand on se rappelle le séjour, qu'avoient fait en Egypte les Juifs, & leur penchant pour le culte de la divinité, rendue sensible par des images, ou pour le culte idolâtrique.

On peut encore aller plus loin & trouver dans les livres des Chrétiens, qui ont adopté beaucoup d'idées Judaïque, des traces de l'origine du culte du bœuf & de son rapport avec le ciel, où est le fameux Taureau des signes, dont Apis étoit l'image. En effet on lit, dans les actes des apôtres, un discours attribué à un prétendu martyr de la secte Chrétienne, nommé Etienne, où celui-ci est supposé rappeller aux Juifs le penchant, qu'eurent autrefois leurs pères pour l'idolâtrie & sur-tout les honneurs divins, qu'ils décernèrent au veau d'or dans le désert. L'auteur y suppose, (4) que ce monument idolâtrique faisoit partie des emblêmes du Sabisme, ou du culte des astres, autrement de la milice céleste. Nos pères, disoit-il, ne voulurent point obéir à Moyse, mais ils le rebutèrent, retournant de cœur en Egypte, & disant à Aaron: faites-nous des dieux qui marchent devant nous; car nous ne savons ce qu'est devenu ce Moyse, qui nous a tiré du pays d'Egypte. Ils firent ensuite un veau (5) & sacrifièrent à l'idole, mettant leur joie dans cet ouvrage de leurs mains. Alors Dieu se détourna d'eux, & les abandonna au culte de la milice céleste. C'est pour cela, qu'il est dit dans le Prophète, vous avez porté le tabernacle de votre dieu Moloch, & l'astre de votre dieu Remphan, figures que vous avez faites pour les adorer.

Qu'on suive la conséquence de ces idées. Les Juifs, se rappellant ce qu'ils avoient vu en Egypte, demandent à Aaron de leur faire des dieux; ils fondent la statue d'un veau d'or, qu'ils élèvent au milieu de leur camp; ils lui rendent un culte, & dieu irrité les abandonne à l'adoration des astres & des corps celestes, désignés ici sous le nom de milice céleste. Il y avoit donc une liaison entre cette statue symbolique du veau d'or & l'armée des cieux. Quelle pouvoit-elle être? La même, sans doute, qui existoit entre le bœuf Apis des Egyptiens & le Taureau des constellations, dont Apis, suivant Lucien, étoit l'image. C'est cette liaison, qui existoit entre le culte des animaux consacrés dans les temples & celui des astres & des constellations, qui étoient représentées par ses images vivantes, qui fit proscrire par Moyse le culte du soleil & de la lune, des astres & de la milice céleste, (6) en même-temps que celui des animaux, reptiles, quadrupèdes ou

(1) Pompon. Mela. l. 1. c. 9.
(2) Lact de vera sapient. c. 10.
(3) Hieronym. ad cap. 4. Ofée.
(4) Act. Apoſt. c. 7. v. 39.
(5) Ibid. v. 41.
(6) Deuteron. c. 4.

volatiles, qui leur étoient consacrés, & les représentoient en Egypte Cette double défense est mise, sous un même titre de loi ou de précepte, parce que l'objet étoit le même, savoir les astres & toute la milice céleste, dont l'influence descendoit dans les animaux vivans, qui les retraçoient sur la terre. Selden (1) soupçonne même, d'après les expressions dont se sert le texte hébreu, que, sur ce bœuf ou veau d'or on avoit fait graver des caractères symboliques, qui pouvoient ressembler aux marques caractéristiques de l'Apis Egyptien; ce qui me paroît vraisemblable, puisque le bœuf ou le veau d'or étoit un véritable Talisman, & que tous les Talismans des Arabes & des Orientaux sont chargés de caractères Astrologiques.

Les fêtes célébrées par le peuple Juif, autour de cet idole, ressembloient fort à des Orgies, telles que celles qu'on célébroit en honneur de Bacchus ou du Dieu aux formes de bœuf. Car on dit, que le peuple se mit à boire, à manger, & à danser. (2)

La solemnité établie par Jéroboam, en l'honneur des veaux d'or, se célébroit au huitième mois & le quinzième jour, ou à la pleine lune de ce mois. Or le huitième mois répondoit au huitième signe & le huitième signe, à compter du mois Nisan ou du bélier, étoit le Scorpion, dans lequel on plaçoit la tribu de Dan, comme on le verra dans notre Apocalypse & comme on le voit dans Kirker. (3) Aussi est-ce à Dan, que Jéroboam place une statue du veau d'or (4). Ce Scorpion étoit précisément le signe, sous lequel les Egyptiens portoient en pompe le bœuf d'or couvert d'un crêpe (5), comme nous l'avons dit à notre article Osiris. Et la raison, que nous avons donnée de cette cérémonie, c'est que la lune se trouvoit pleine au signe céleste du Taureau, ou au signe, dont Apis étoit l'image vivante. Ces rapports de la fête Juive, dans laquelle on portoit en pompe le veau d'or, avec la cérémonie, qui se pratiquoit au même temps en Egypte, nous montrent le lien, qui unissoit le culte Juif au culte Egyptien, et les cérémonies de ces deux cultes au signe céleste du Taureau, dans lequel arrivoit à cette époque la pleine lune.

Si l'on supposoit, comme M. Fréret, (6) qu'il s'agit ici d'une année, qui avoit son commencement en automne ou en Septembre, alors le huitième mois répondroit à Mai ou au signe du Taureau céleste, dans lequel arrivoit autrefois la néoménie équinoxiale. Cette fête seroit alors celle de la pleine lune du Scorpion, dont la néoménie, ou la naissance datoit du Taureau; c'est-à-dire, ce seroit la lune du Taureau, que l'on célébroit le jour où elle devenoit pleine, ou au quatorze du mois lunaire. C'est cette lune, dont Apis réprésentoit la conjonction avec le soleil, comme nous l'avons dit plus haut, & dont il portoit sur ses épaules le caractère. Nonnosus (7) parle d'une cérémonie religieuse, que les Sarrasins établis dans le voisinage de l'Egypte & de l'Arabie célébroient tous les ans au printemps, durant le temps où le Soleil parcouroit le Taureau, signe de l'exaltation de la lune et domicile de Vénus, grande divinité des Arabes. Cette fête retraçoit la tranquillité & la joie de l'âge d'or. Il ne seroit pas étonnant, qu'il en eût été de même de celle du veau d'or, et que sa fixation n'eût été attachée au signe céleste du Taureau, le huitième mois après l'équinoxe d'automne. Bacchus ou le dieu aux formes de Taureau étoit aussi le grand dieu des Arabes, & sur-tout de ceux de

(1) Selden de diis Syr. Syntagm. 1. p. 138.
(2) Exode. c. 3. v. 4.
(3) Œdip. t. 2. pars 1.
(4) Regum l. 3. c. 12. v. 28.
(5) Plut. de Isid. p. 366.
(6) Défense de la chronolog. t. 2. p. 291.
(7) Photius cod. 3.

Misa, qui s'étoient mis sous la protection d'Aldébaran ou de l'œil du Taureau céleste. Les Juifs, descendus des Arabes, ou censés errans dans les déserts de l'Arabie, peuvent bien avoir adopté les idoles & les fêtes de ces peuples, dont le Sabisme étoit la religion. On annonça au peuple cette solemnité du veau d'or, sous le nom de fête d'Adonaï, ou d'Adonis, nom du Soleil & conséquemment de Bacchus, l'Adonaï ou seigneur de tous les peuples.

On retrouve le dieu Bœuf dans l'Inde, sous les noms de *Boswa* (1), & de *Darmada*; & le bœuf en général y est fort respecté. On y trouve beaucoup d'idoles du bœuf. Ce dieu bœuf est adoré dans l'Inde, avec les mêmes cérémonies, qui accompagnoient son culte en Italie & dans la Grèce. Ses images y étoient colorées de rouge.

Le culte du bœuf sacré des Egyptiens fut porté jusque dans les contrées glacées du Nord. Les Cimbres & les Theutons, qui vinrent inonder l'Italie du temps de Marius, apportoient avec eux le bœuf sacré, sur lequel ils juroient. (*e4*) Plutarque suppose, que ces barbares, pleins d'admiration pour le courage avec lequel les Romains avoient défendu un fort, au-delà de l'Athésis, leur accordèrent une capitulation honorable, qu'ils jurèrent sur leur Taureau d'airain. (2) On ajoute, que ce Taureau fut pris ensuite après la bataille et qu'il fut porté dans la maison de Catulus comme une glorieuse dépouille, et comme une marque éclatante de la victoire.

Les Scandinaves ont conservé le culte du dieu Bœuf, dans celui du dieu *Thor*, dont le nom est celui du Taureau ou du Bœuf, dans presque toutes les langues, (*f4*) et dont tous les attributs caractéristiques sont empruntés du bœuf. Thor, une des premières divinités des Scandinaves, combat toujours armé d'une massue à tête de bœuf. Il a des cornes de bœuf.

(1) Sonnerat. t. 1. p. 184.
(2) Plut. vit. Marii, 419.

Le gouvernement de l'univers est supposé confié à un conseil de douze grands Dieux, appelé sénat des douze Ases. Ces Dieux sont Thor, Balder, Niord, Frey, Tyr, Brage, Heimdal, Hoder, Vidar, Vile, Uller et Foreste. Le chef de ce sénat, Thor est à la tête de l'ordre duodécimal des dieux, comme le Taureau l'étoit autrefois à la tête des signes, à l'action et à l'influence desquels est soumise l'administration de l'univers, concurremment avec le soleil et la lune, dans les principes de l'Astrologie ancienne et même de la philosophie, suivant Ocellus de Lucanie, que nous avons cité ailleurs. Cette priorité de Thor fit aussi donner le nom de Thor-manet ou mois de Thor ou à celui qui répond au premier signe, et à Mars dans l'ancien calendrier Suédois. Le lever du Taureau est précédé de celui du Cocher où sont la Chèvre et ses deux chevreaux. Deux boucs précédoient toujours le char du dieu Thor (*g4*). Il pêchoit l'énorme serpent, symbole d'Arhiman, en mettant à sa ligne une tête de bœuf. Lui-même étoit représenté, comme Bacchus, avec la figure du bœuf, portant en main une grappe de raisin, caractère non équivoque du dieu des vendanges ou du Bacchus Grec, copié d'après l'Osiris Egyptien, dont le bœuf Apis étoit l'image vivante.

La statue de Thor se voyoit à Upsal, (3) dans le temple du Soleil, comme le bœuf sacré étoit en Egypte. dans le temple, que les habitans d'Héliopolis avoient élevé au même astre. Il y étoit représenté avec une couronne sur la tête, tenant d'une main un sceptre et une massue de l'autre. Deux boucs traînoient le chariot, sur lequel il étoit placé; et sa tête étoit environnée d'étoiles, comme celle de l'Atys des Phrygiens.

On lit dans l'Edda, c. 19, que le char de Thor est traîné par deux boucs. Rudbeck (4) prétend y reconnoître

(3) Mallet, introd. à l'hist. de Dannemark. p. 8.
(4) Olaüs Rud. Atlantid. t. 1 c. 26. p. 304.

les boucs, qui ont fait donner à Jupiter le surnom d'*Ægiochus*, ou la chèvre, dont la peau forma son Egide, après l'avoir nourri lui-même dans son enfance. C'est cette chèvre et ses chevreaux placés dans le Cocher, qui le matin précédoient le char du Soleil au Taureau, sous le nom de Phaëton.

Rudbeck a fait graver une médaille (1) où ce dieu est assis sur le bouc; ce qui le rapproche de Bacchus.

Olaüs Rudbeck prétend, qu'il est le même que le monstre fils des amours de la Pléïade Pasiphaë et du Taureau des constellations; et il cite, pour preuve de son assertion, les cornes du taureau, qui arment souvent le front de Thor. Il apporte à l'appui (2) plusieurs figures de ce dieu, qui a des cornes de bœuf, comme Bacchus et Osiris, attributs, comme nous l'avons fait voir, empruntés du signe céleste du Taureau, dont Apis est l'image vivante. Le signe ou l'effigie de Thor, dit ce savant, étoit un taureau ou une figure, dont la tête étoit armée des cornes du Taureau, semblable à l'idole des Sclavons, au-dessus de la tête de laquelle est l'Aigle. Nous verrons bientôt, que l'effigie de l'Aigle étoit aussi un des attributs caractéristiques du Taureau sacré des Egyptiens ou d'Apis.

Olaüs ajoute, que l'on trouve aussi Thor assis (3) sur une baleine, ayant deux flèches à la main gauche et un bouclier, dessus lequel étoit ce mot Io. C'est un mot consacré dans le culte de Bacchus, chez les Grecs. *Io Bacche*. C'est aussi le nom de la belle Lune placée dans le signe céleste du Taureau, sous le nom d'*Io* fille d'Inachus. Car Io étoit le nom de la lune dans la langue mystique des Argiens. Aussi Thor s'appelle-t-il *Io Fur*, (*h*4) et *Io-Mele* chez les peuples du Nord. La Baleine, qui paroît unie dans cette image au dieu à cornes de bœuf et dont le char est traîné par des boucs, est celle des constellations, qui se trouvent placées sous le Bélier et le Taureau et qui se lèvent en même temps que les boucs du Cocher. Le Taureau est placé entre ces deux constellations, l'une au Nord, l'autre au Midi, du signe du Taureau auquel elles sont contigues. L'inspection d'un globe céleste justifie ces positions, qui ont été remarquées par Hipparque. (4) Au lever du Taureau, dit ce savant, se lèvent, suivant Aratus et Eudoxe, la main gauche du Cocher, qui tient les chevreaux et le reste de la Baleine jusqu'au col. La Baleine et les Boucs forment donc le cortège nécessaire du Taureau et du Soleil du Taureau, lorsque ce signe monte sur l'horison.

Dans une autre médaille (5), Thor étoit représenté tenant la massue d'une main et de l'autre une grappe de raisin; deux attributs, qui conviennent au conquérant des Indes et au dieu des vendanges.

Comme Bacchus, Thor présidoit à la végétation des plantes, et aux pluyes, et en général au principe humide de la nature... Il régloit les saisons, faisoit mûrir les moissons, et protégeoit les hommes contre les Géans, dont il étoit la terreur.

Il est encore un caractère de Thor, qui lui étoit commun avec Apis; c'est le Scarabée, (6) qui lui étoit aussi consacré, et qu'on faisoit écuyer de Thor. Il est difficile de réunir plus de traits de ressemblance entre le Thor des Islandois et le Taureau sacré des Egyptiens. J'ajouterai encore, que de même qu'on exigeoit que le Taureau Apis eût sur lui des marques caractéristiques de la faculté génératrice, de même on regardoit Thor, comme le dieu Priape des habitans du Nord. Il étoit honoré, sous ce rapport et sous

(1) Rudbek, tab. 25. fig. 6.
(2) Tabl. 15. fig. 66. tab. 18. f. 28. tab. 10. fig. 28.
(3) Olaus Rudbek, p. 710.
(4) Uranol. Petav. t. 3. l. 2. c. 18. p. 127.
(5) Tabl. 33. fig. 3.
(6) Olaus Rudbek. t. 1. p. 714.

le nom de *Tour*, à Kiew. Quant à la figure de l'Aigle, un des caractères d'Apis et de Thor, puisque l'image de cet oiseau étoit placée sur la tête de l'idole de ce dernier, comme elle étoit empreinte sur le dos du premier (1), on ne doit voir dans cet emblême, que le symbole du Soleil, et du Très-Haut, une des épithètes du dieu Soleil. Cet Aigle est l'Accipiter des Egyptiens. (*i4*) Or voici le sens, qu'Horus-Apollon donne à cet emblême. Toutes les fois, dit-il, que les Egyptiens veulent désigner Dieu, ou l'élévation, ils peignent l'épervier. (2) Il semble être celui de tous les animaux, qui a plus de rapport avec le soleil, dont il contemple les rayons d'un œil fixe et intrépide. Il désigne aussi l'élévation, parce que seul il s'élève perpendiculairement à une grande hauteur. Ce sont là, sans doute, les raisons, qui ont engagé à placer l'effigie de l'animal solaire, avec le disque lunaire, sur le corps de l'animal ou bœuf sacré, qui représentoit la néoménie équinoxiale du Taureau. Le bœuf étoit l'image du signe; le Scarabée et l'Aigle les deux emblêmes des deux astres en conjonction dans ce signe, au moment où la nature se régénéroit et recevoit du ciel les germes de la faculté régénératrice, dont Apis retraçoit divers caractères. Clément d'Alexandrie donne une autre interprétation du sens symbolique de l'Accipiter sacré des Egyptiens. (3) Il dit, qu'il désigne le Soleil et son élévation au-dessus de l'équateur, et la chaleur qu'il apporte dans notre hémisphère à l'équinoxe du printemps. Cette explication ne contredit pas la nôtre, puisque nous voyons dans l'effigie de l'Aigle, imprimée sur le corps d'Apis, l'image du soleil équinoxial de printemps, lorsqu'il vient rapporter la chaleur dans notre hémisphère, sur lequel il va plus que jamais s'élever. C'est cet Aigle sacré, symbole du Soleil, qui paroissoit dans les cérémonies ou processions Egyptiennes avec l'Ibis, animal consacré à la lune, comme il paroît ici avec le Scarabée, autre emblême de cette planète. Ce qui nous confirme dans l'opinion où nous sommes que les Egyptiens avoient exigé dans Apis, ou dans le Taureau équinoxial, qu'il réunît les deux caractères de l'écriture sacrée, par lesquels on peignoit le Soleil et la lune, qui se réunissoient au Taureau céleste; et que l'Aigle et le Scarabée étoient ces deux caractères, que l'Egypte donnoit au Taureau sacré, et les Scandinaves à leur grand dieu Thor, dieu aux cornes de bœuf. Ces rapprochemens entre le culte Egyptien et celui des Islandois nous a paru curieux à faire.

On peut également suivre le parallèle de Thor avec Apis, dans sa comparaison avec Osiris, dont Apis étoit l'image vivante. Thor fut, comme Osiris, un très-grand conquérant, armé de la massue et du gantelet de fer. Son ennemi fut le serpent de Midgard, frère du loup Fenris. Ce loup est celui qui est placé au Midi du Scorpion et qui se lève avec le serpent d'Ophiucus placé au Nord de ce même signe, sous lequel Typhon, monstre à formes de serpent, tue Osiris, dont il est aussi l'ennemi, comme le serpent de Midgard l'est de Thor. Osiris est enfermé par Typhon dans un coffre; Thor est enfermé dans le gand d'un Géant, dans lequel il passe la nuit. Osiris et Thor ont tous deux les attributs caractéristiques du bœuf. Enfin Thor, pour attaquer l'énorme serpent, qui entouroit le globe, et que les dieux avoient précipité à la mer dans son enfance, monte dans une barque, rame et jette sa ligne, à laquelle il attache une tête de bœuf. Le monstre mord à l'hameçon, et entraîne Thor hors du canot. Il tombe et touche l'abyme avec ses pieds. Alors le serpent avoit la tête hors de l'eau

(1) Hérodote, l. 3. c. 28.
(2) Hor. Apoll. l. 1. c. 6.
(3) Strom. l. 5. v. 567.

et

et vomit un torrent de poison. Celui-ci lui présente son marteau ; le géant Brymer effrayé coupe le fil de la ligne, et le serpent retombe dans l'abyme. Thor nage et regagne le bord. On peut attacher cette fiction aux aspects célestes de l'équinoxe d'automne, au coucher du Taureau et au lever du Serpent, ainsi que celle de l'aventure de Bacchus, qui répond à la même époque, aventure que nous avons rapportée dans nos Dionysiaques à l'endroit du poëme ou Nonnus raconte le combat de Bacchus contre Lycurgue et sa fuite, au sein des eaux, au lever du Loup et du Serpent. Il en est de même de l'aventure d'Osiris jetté dans la mer par Typhon, sous le signe du Scorpion. On verra que toutes ces fables ont le même fond Astronomique.

On retrouve cette même histoire du combat de Thor contre le serpent jusque chez les Japonois. Ils ont leur dieu Thoranga avec ses quatre bœufs, qui tue également le serpent, emblême du mauvais principe dans toutes les Cosmogonies, comme le Taureau étoit le signe du bon principe, dans Osiris et dans Mithra.

Thoranga (1) étoit un guerrier fameux, qui, lorsque la paix régnoit dans le Japon, s'exerçoit, comme Orion, aux exercices de la chasse. Il délivra le pays d'un cruel tyran, qui avoit huit rois tributaires, qui lui fournissoient des secours. Thoranga les combattit avec une simple hache et dans la mêlée il foula aux pieds *l'énorme serpent*. Ce service rendu à l'empire lui fraya un chemin au trône et lui mérita l'apothéose. On représente Thoranga foulant aux pieds le dragon, et combattant le Tyran avec sa hache. Quatre bœufs dorés ornent les quatre coins du toît de son temple.

Les Assyriens avoient leur dieu des combats ou Mars, appellé Thur et Thuros, auquel Cedrenus (2) donne le même caractère de colère, que les Scandinaves donnent à leur terrible guerrier Thor. Il est, dit Cédrenus, d'un caractère aigre et très-belliqueux. Le Voluspa dit également (c. 12), que Thor étoit toujours disposé à la colère et qu'en pareil cas, il n'étoit pas le dernier à se mettre en fureur. (*k*4)

Thor ou le Taureau étoit aussi une des divinités des Gaulois, qui unissoient son image à celle de l'Ibis, espèce de gruë consacrée à la lune, comme nous l'avons dit plus haut. Dans les monumens trouvés à Notre-Dame de Paris, en 1711, et déposés à l'Académie des belles-lettres, on y trouve le bœuf surmonté de trois oiseaux, avec cette inscription, *Tarvos trigeranos*.

Dans le tombeau de Childéric, découvert à Cambrai, on trouva un globe, une tête de taureau et des Scarabées, qu'on a pris pour des abeilles.

Macrobe donne le nom de Neton (3) au taureau consacré au soleil, dans la ville d'Héliopolis. Il donne ce même nom à un dieu des Accitains, (4) peuple d'Espagne, et qu'il prétend être leur dieu Mars, et Bacchus, c'est-à-dire un Dieu tel que le fameux Thor des Islandois. Sa tête ornée de rayons, remarque Macrobe, désigne assez bien le soleil, principe actif de la chaleur universelle. Tel Thor étoit aussi représenté, c'est-à-dire, sous l'emblême du soleil, centre et lien de l'harmonie des sept corps lumineux, qui roulent dans le ciel ; enfin sous les mêmes traits, que l'auteur de l'Apocalypse, dans son premier chapitre (5), peint le dieu principe de toute lumière. Thor, dit Eric Olaüs (6), étoit regardé comme le plus puissant et comme le plus élevé des dieux. Il étoit peint sous la forme d'un homme nud, qui de la main droite tenoit un sceptre, et de la gauche sept étoiles. Ce sont les sept planètes qui, dans le monument de

(1) Contant d'Orville t. 1. p. 258.
(2) Cedrenus. t. 1. p. 15.
(3) Macrob. Sat. l. 1. c. 21.
(4) Ibid. c. 19.
(5) Apocal. c. 1. v. 14—16.
(6) Voſſius de idolat. p. 481.

Mithras, ont représentées par sept autels allumés près du bœuf, que monte Mithra. On l'invoquoit comme source du principe humide, et on lui demandoit la pluie et les vents doux, comme à une divinité puissante dans les cieux. On lui demandoit aussi la lumière, et la chaleur. Les Scandinaves le regardent comme le père de toute production, et comme le génie, qui chasse le froid et les ténèbres, fonction qui appartient au Taureau équinoxial du printemps. On le prend souvent pour le Jupiter des Scandinaves; et effectivement le jour de Thor, ou Thorsdag est chez eux le jeudi; mais alors c'est Jupiter amant d'Europe.

Après voi suivi les rapports qu'a le culte du Bœuf Apis en Egypte, avec le culte des bœufs ou des veaux d'or, & avec toutes les divinités à formes de bœuf, adorées chez tous les peuples, & avoir marqué toute l'étendue de ce culte, depuis l'Espagne jusqu'au Japon, depuis l'Egypte, l'Inde & la Perse, jusqu'en Scandinavie, je vais revenir à l'examen des caractères d'Apis, & aux cérémonies établies en honneur de ce Taureau sacré, qui me semble avoir été le modèle & l'origine de cette forme de la divinité du soleil chez tous les peuples, qui ont adopté ce symbole religieux.

Outre les caractères luni-solaires exprimés par les figures de l'Accipiter ou de l'aigle & du Scarabée, qu'on exigeoit d'Apis, & qui, suivant nous, désignoient les deux astres, qui s'unissoient dans le Taureau, au moment où commençoit l'année, dont l'origine étoit à l'équinoxe du printemps, on exigeoit encore que le bœuf sacré eût sur le front une tache blanche de forme quarrée (1). Ce symbole nous semble être une expression de l'année Egyptienne ou de la période de quatre ans, composée de quatre années communes, telles que celles qui nous donnent les périodes Bissextiles (2). Hor. Apollon nous dit, que les Egyptiens peignoient l'année par un quartier de terre, parce qu'une année ou 360me. partie de la période Sothiaque étoit composée de quatre années ordinaires, ou de la somme de 1460 jours. On peignoit aussi l'année, (suivant le même Horus Apollon (3) par une palme. C'est ce symbole, que les Grecs conservèrent dans les fêtes Olympiques, qui se célébroient également tous les quatre ans. Ainsi, le quartier de terre & la palme furent deux symboles de l'année

Ces rapports d'Apis avec la révolution annuelle se trouvent confirmés par une cérémonie, qui se pratiquoit au temple d'Apis, à l'inauguration des rois d'Egypte. (4) Le prêtre d'Isis le conduisoit dans le sanctuaire du temple d'Apis à Memphis. C'est là que les prêtres lui faisoient prêter serment, qu'il ne toucheroit en rien au Calendrier et à l'année vague des Egyptiens, qui étoit de 365 jours; qu'il ne se permettroit d'y faire aucune addition, aucune intercalation, et qu'il la laisseroit courir vaguement, comme on a fait de toute antiquité.

Nous considérerons donc la tache quadrilatere imprimée sur le front d'Apis (5), comme un symbole de l'année équinoxiale, dont le soleil & la lune, désignés par l'Accipiter & le Scarabée, fixoient le départ à la néoménie du Taureau, figurée par le croissant imprimé sur le bœuf sacré, qui représentoit celui des constellations. Les poils doubles de la queue pouvoient désigner le double mouvement des deux astres. Au moins cette explication rentre dans celle, que Porphyre & Macrobe (6) donnent des poils du bœuf Mnévis, qui alloient en rebroussant, pour désigner le mouvement du soleil, en sens contraire de celui du monde. Cette ressemblance entre ces deux bœufs est encore mieux établie

(1) Herod. l. 3, c. 28.
(2) Hor. Apol. l. 1, c. 9.
(3) Ibid. l. 1. c. 3.
(4) Schol. Germa. in Arat Fabri. bibl. lat. v. 1, p. 391.
(5) Hérodot. ibid.
(6) Satur. l. 1. c. 21.

par la couleur noire, que Porphyre donne à Mnévis, & Hérodote à Apis; couleur qui, suivant Porphyre, désigne celle que la chaleur Solaire donne à nos corps (1).

Nous regarderons donc le Bœuf Apis comme un animal consacré au signe céleste du Taureau du printemps & à la révolution luni-solaire, ou à l'année, qui résulte du mouvement combiné du soleil & de la lune, considéré dans ses rapports avec la végétation annuelle, & avec la fécondité universelle, dont le développement date tous les ans de l'équinoxe de printemps, qui autrefois répondoit au Taureau céleste.

Nous trouvons une nouvelle preuve des rapports, qu'avoit le bœuf Apis avec les révolutions célestes, dans la promenade que l'on faisoit faire tous les ans à la vache sacrée autour du temple. Le nombre des tours que elle faisoit est un nombre sacré & qui a rapport, soit aux sphères, soit à ce que les anciens appelloient changement des mouvemens des astres d'un tropique ou d'un équinoxe à l'autre. Le soleil, dit Macrobe (2), de qui tous les êtres tiennent la vie, varie son mouvement & ses positions célestes, tous les sept signes, soit que l'on considère son mouvement d'un Solstice à l'autre, soit qu'on le considère d'un équinoxe à l'autre équinoxe. Les variations des phases qu'éprouve en quelque sorte la lumière, soit dans l'année, soit dans le mois, soit dans la révolution diurne, se font aussi de sept en sept, continue le même Macrobe. Ceci nous donne le sens emblématique de la cérémonie Egyptienne, dans laquelle, suivant Plutarque (3), les Prêtres faisoient faire sept fois le tour du temple à la vache sacrée au Solstice d'hiver (4). On appelloit recherches d'Osiris le mouvement du soleil dans son orbite, et le nombre sept exprimoit, dit cet auteur, celui des mois qui s'écouloient depuis un tropique jusqu'à l'autre. La vache étoit, sans doute, l'image d'Io, d'Isis ou de la lune peinte avec les formes du Taureau, dans lequel fut placée Io: de cette lune, dont le croissant étoit imprimé sur le bœuf sacré des révolutions, ou sur Apis, image du premier signe, dans lequel la lune avoit son exaltation.

On attribuoit aussi à la naissance d'Apis sept jours généthliaques, nombre égal à celui de la durée de chacune des phases de la lune, & conséquemment à l'intervalle qui s'écoule, depuis la nouvelle lune jusqu'au premier quartier. La solemnité établie en honneur de cette naissance, duroit sept jours (4). On célébroit à Memphis, dit Solin, la naissance d'Apis, & pendant cette fête on jettoit une coupe d'or dans un certain gouffre du Nil. La solemnité duroit sept jours. On prétendoit, que pendant ces sept jours le Crocodile faisoit une trève de cruautés, & que le huitième soir, la cérémonie achevée, cet animal cruel reprenoit toute sa férocité. Pline avoit rapporté la même tradition (5) superstitieuse; & il paroît, que Solin l'a empruntée de lui. Elle est confirmée par Ammien Marcellin (6). Je ne chercherai point à découvrir le sens caché sous cette fiction sacerdotale, ni à décider, si par Apis on doit entendre le bon principe, & par le Crocodile le mauvais principe, qui, pendant tout le temps que le soleil met à parcourir l'hémisphère supérieur d'un équinoxe à l'autre, reste sans activité & ne reprend sa férocité, que dans les signes inférieurs. Il est certain au moins, que dans le Planisphère de Kirker, on voit le Crocodile dans le signe du Scorpion, en opposition avec le Taureau, ou avec Apis, dont Osiris bon principe prenoit les attributs. Je me bornerai à remarquer, que ce nombre sept, affecté à la naissance d'Apis, & que l'on

(1) Euseb. l. 3. c. 13.
(2) Somn. Scip. c. 10. 26.
(3) Plut. de Isid. p. 372.
(4) Solin. c. 32.
(5) Plin l. 8. c. 46.
(6) Amm. Mar. p. 248.

nous donne pour être celui des jours généthliaques de ce dieu, est un nombre consacré aux vicissitudes & aux phases de la lumière éthérée, que le soleil & la lune distribuent dans le zodiaque, & qu'il est spécialement affecté aux révolutions célestes, dont le Taureau étoit autrefois le point de départ, & aux sphères, auxquelles le soleil donne le mouvement, comme chef du système planétaire.

Le nombre des années affectées à la durée de la vie d'Apis, et qui formoient la mesure climatérique du temps, que devoit vivre ce dieu, et qu'il ne lui étoit point permis d'excéder, est encore déterminé par les règles de l'Astrologie ancienne, et par l'influence climatérique du Taureau céleste; nouvel accord entre l'existence et le caractère d'Apis et la marche des corps célestes et avec les principes de la science sidérale. Pline observe (1), qu'il n'étoit pas permis, par les loix religieuses de l'Egypte, de laisser vivre Apis au-delà d'un certain nombre d'années, lequel étant expiré, on le noyoit dans la fontaine des prêtres, (*m4*) ou dans la fontaine sacrée, suivant l'expression de Solin (2), qui assure le même fait. Ammien Marcellin (3) joint son témoignage au leur et il ajoute de plus, que c'étoit conformément aux principes d'une science cachée et mystérieuse. Cette science secrète n'est autre chose que la science astrologique, que les anciens professoient sous le secret du mystère, comme on peut le voir par ce qu'en disent Firmicus et Vettius Valens. Nous avons d'autant plus lieu de penser, qu'il s'agit de cette science, que nous venons de voir qu'Apis et tous les attributs caractéristiques du dieu bœuf se rapportoient au Soleil, à la Lune, et au signe céleste du Taureau, et conséquemment qu'ils avoient un rapport nécessaire avec l'Astrologie.

Quelle partie de la science astrologique s'occupoit de fixer les limites de la durée de la vie? C'est celle qui contenoit les principes de la science climatérique. Ces principes, consignés dans les livres de tous les Astrologues, ont été réunis et développés avec beaucoup d'érudition par Saumaise, (4) dans son excellent traité intitulé: *des années climatériques*. On y voit, comment chaque planète et chaque signe influent sur la durée de la vie et dans quelle proportion ils y influent. Chaque signe donnoit autant d'années, qu'il avoit de degrés d'ascension, autrement appellés degrés d'anaphore; (5) c'est à-dire autant qu'il montoit de parties de l'équateur, durant l'ascension entière des trente degrés du signe ou de la partie du zodiaque, mesurée par chacun des douze signes. Ce nombre étoit vingt-cinq pour le Taureau céleste. C'étoit précisément le même nombre d'années, qui étoit fixé pour la durée de la vie du Taureau sacré Apis, qui le représentoit dans les temples. On trouve, dans Saumaise (6), la table de ces anaphores pour le climat d'Egypte et le nombre climatérique donné par l'anaphore du Taureau est vingt-cinq. (*n4*) C'est par la même raison, que la Lune, qui a son exaltation au signe du Taureau, donne aussi le nombre vingt-cinq (7), comme le Soleil ne donne que vingt-un, parce qu'il a son exaltation au Bélier, dont l'anaphore est vingt un. Ce nombre climatérique vingt-cinq, commun au Taureau céleste, à la Lune, et au Taureau sacré Apis, image du Taureau céleste et consacré à la Lune, confirme les rapports, que nous avons établis entre ce signe, cette planète et ce bœuf sacré. Ce taureau naissoit, com-

(1) Plinius l. 8. c. 46.
(2) Solin. c. 32.
(3) Ammian. l. 22. p. 245.
(4) Salmas. de annis climater.
(5) Salmas. ibid. p. 110. p. 663.
(6) Ibid. p. 687.
(7) Ibid. p. 208.

me nous l'avons vu plus haut, par l'action de la Lune sur une vache, que le feu céleste fécondoit ; il étoit l'emblême vivant du signe céleste du Taureau où cette planète avoit son exaltation. Or la Lune placée au Taureau, suivant les principes de la science climatérique, donnoit vingt-cinq ans de durée, ou influoit pour vingt-cinq ans dans la durée de la vie humaine et dans les combinaisons astrologiques, qui en déterminoient la durée totale. (1) Les rapports déjà connus entre Apis, le Taureau céleste et la Lune, ne nous permettent plus de douter, que les nombres climatériques donnés par ces derniers n'aient été affectés aussi à l'animal sacré, qui les représentoit, et n'aient servi à déterminer la durée de la vie d'Apis, d'après les principes de la science sacrée ou de l'astrologie Egyptienne, dont les prêtres étoient dépositaires. Il ne nous reste plus qu'à faire voir, que cette durée climatérique de la vie d'Apis, déterminée par les principes de la science mystérieuse, comme nous le dit Ammien Marcellin, étoit de vingt-cinq années, lesquelles expirées, Apis devoit mourir.

Plutarque, dans son traité d'Isis, (2) nous dit que le nombre cinq, élevé au quarré, produit un nombre égal à celui des années que doit vivre Apis. Or cinq, multiplié par lui-même ou élevé au quarré, donne vingt-cinq. Donc Apis devoit vivre vingt cinq ans, ou autant d'années, que la Lune et le Taureau céleste, à qui il étoit consacré, donnoient d'années dans la table climatérique. Cette conséquence est fondée sur un principe d'analogie et de ressemblance, que les anciens établissoient entre les monumens religieux et les objets qu'ils représentoient. Je pourrois ajouter à cela une remarque, qui n'a pas échappé à Jablonski, (3), c'est que ce nombre vingt-cinq avoit l'avantage de représenter une période Egyptienne, qui ramenoit le Soleil et la Lune en conjonction au même point du ciel à-peu-près, par l'effet d'une apocatastase ou restitution des mêmes positions célestes. Or nous avons vu, qu'Apis étoit un emblême sacré relatif aux périodes luni-solaires et à la conjonction du Soleil et de la Lune au signe du Taureau, d'où partoient les mouvemens célestes. Apis avoit donc la même durée, que la période de vingt-cinq années, dont il exprimoit la mesure, ou avec laquelle il naissoit et finissoit. Ce dernier motif au reste ne nous semble que très-accessoire et la véritable raison nous paroît être celle, qui a été tirée plus haut des principes de la science généthliaque et climatérique. Apis étant un espèce de Talisman vivant, soumis aux aspects célestes, dut tirer tous ses caractères de la science sidérale ou de l'Astrologie. C'étoit une idole soumise à l'influence du Taureau céleste, d'où l'on tiroit des pronostics pour la divination, suivant ce que nous a dit Lucien, dans son traité de l'Astrologie et pour la divination, qui se fonde sur les cieux. Apis ou le dieu bœuf dut donc, comme Ammon ou comme le dieu bélier, et pour les mêmes raisons que lui, avoir ses oracles. Effectivement il les avoit, et il donnoit des signes d'où l'on tiroit des pronostics pour l'avenir ; enfin il étoit un oracle.

On étoit persuadé, que le bœuf sacré, qui réunissoit sur lui tous les caractères exigés pour qu'il fût proposé au culte des peuples, présageoit d'abondantes récoltes et toutes sortes de bien. (4) Non seulement il étoit un signe de la fécondité et de l'abondance, mais il étoit censé en être une cause ; de la même manière que les signes celestes, dont il étoit l'image, furent souvent regardés,

(1) Salmas. p. 443.—666.—674.—694.
(2) Plut. de Isid. p. 374.
(3) Jablonski. l. 4. c. 2. p. 10 p. 197. Marsham p. 9.
(4) Ammian Marcell. p. 245.

non pas simplement comme signes, mais comme causes des effets sublunaires. C'est dans ce sens, qu'Apis fut réputé cause de la fertilité des champs, et de l'abondance, qui devoit régner dans toute l'année (1), parce qu'il étoit l'idole et l'image des astres principaux, de l'influence desquels dépend la végétation. On tiroit des pronostics d'Apis ou du Taureau, qui sur la terre retraçoit le Taureau céleste, comme on en tiroit de la Canicule et de son lever. C'étoit sous l'aspect de ce Taureau, que le Nil éprouvoit cette fermentation intérieure dans ses eaux, d'où résultoit leur intumescence et le débordement qui engraissoit les terres de l'Egypte et décidoit de l'espérance des récoltes. Les rapports du bœuf Apis avec le Nil étoient consacrés, par l'inauguration de ce dieu dans le temple de Nilopolis ou de la ville du Nil, ville dédiée à la divinité de ce fleuve. (2) C'étoit là qu'il étoit d'abord conduit et nourri par les prêtres, durant quarante jours, jusqu'à la cérémonie de sa consécration, après quoi on le ramenoit à Memphis. C'étoit aussi dans les eaux du Nil ou dans des puits remplis de l'eau du Nil, qu'il terminoit sa vie; tant ses rapports avec le Nil, principale cause de la fertilité de l'Egypte, étoient marqués. De-là l'origine des indications, que l'on tiroit du bœuf sacré pour l'abondance de l'Egypte et pour la crue des eaux, qui commençoit tous les ans sous ce signe, comme nous l'avons dit ailleurs, en parlant de la statue fameuse d'Eléphantine.

On consultoit aussi Apis sur les événemens humains et sur tout ce qui est caché sous le voile de l'avenir. Pline (3) parle de deux chambres ou logemens contigus, dans lesquels passoit Apis pour rendre ses oracles. L'une étoit affectée aux pronostics heureux, et l'autre aux pronostics sinistres. Là étoient les augures des peuples, suivant l'expression de Pline. Les particuliers, qui alloient le consulter, jugeoient de ses réponses par la manière dont il prenoit de leur main la nourriture, qu'ils lui présentoient (4). Il avoit refusé de rien prendre de la main du fameux Germanicus, et ce prince malheureux mourut quelque temps après. Ammien Marcellin (5) atteste la même chose, à l'occasion des signes qu'Apis donnoit de l'avenir, lorsqu'il étoit introduit dans ces espèces de sanctuaires où il rendoit ses oracles. Il parle sur-tout de la manière, dont il se détournoit de ceux à qui ses pronostics n'étoient pas favorables, et il cite pour exemple Germanicus, dont il annonça la mort prochaine, par le refus qu'il fit de prendre la nourriture que ce prince lui présentoit. Solin observe, (6) que parmi les indications qu'Apis donne de l'avenir, celle qui tient à la manière, dont le bœuf sacré reçoit la nourriture qu'on lui offre, est des plus significantes et des plus usitées; mais cette indication n'étoit pas la seule. Diogène Laerce (7) prétend, que le savant Astronome Eudoxe, se trouvant en Egypte, fut visiter le bœuf Apis avec un prêtre d'Héliopolis; et que le bœuf sacré lêcha le manteau du philosophe. Les prêtres en tirèrent un augure de la célébrité, que ce savant devoit acquérir un jour. Le commentateur de Stace (8) parle de certains gestes ou mouvemens du corps, par lesquels Apis annonçoit l'avenir aux Egyptiens. C'est ainsi qu'autrefois les oracles du dieu bélier ou d'Ammon se manifestoient (9) par des signes d'approbation ou d'improbation. Car les oracles ne s'énonçoient point toujours par des réponses verbales, mais sou-

(1) AElian. de animal. l. 11. c. 10.
(2) Diodor. l. 1. p. 96.
(3) Plin. l. 8. c. 46.
(4) Solin. c. 32.
(5) Amm l. 22. p. 245.
(6) Solin. c. 32.
(7) Diogene Laerce l. 8, p. 9.
(8) Lutatius ad Statii Thebaid. l. 3. §. 478.
(9) Eusthat. in Dionys. perieget. v. 211.

vent par des signes, ou gestes, et par des marques symboliques, comme on en peut juger par ce que dit Strabon (1) de l'oracle d'Ammon, ou du dieu dont les formes furent empruntées du bélier des constellations. Telles furent aussi les réponses de l'oracle de Memphis ou du dieu aux formes empruntées du bœuf, et soumis à l'influence du Taureau céleste, comme l'oracle d'Ammon l'étoit à celle du belier céleste. C'est le même principe astrologique, qui régloit la nature de ces différens oracles dépendans des aspects célestes, comme il décidoit des formes des images ou des idoles soumises à l'influence de ces aspects. Car nous devons raisonner sur les idoles animées ou sur les images vivantes des astres, comme sur les statues inanimées; et même avec d'autant plus de raison, que l'être animé possédoit une portion du feu éther intelligent, qui brille dans les astres, et qui forme l'ame intelligente de la nature. Or voici quels étoient les principes adoptés par les adorateurs des astres et des images, qui leur étoient consacrés, dans la religion universelle, connue sous le nom de Sabisme. Si nous en croyons Maimonide (2), le plus savant des Rabbins, lequel avoit étudié à fond les principes du Sabisme, les Sabéens ou les peuples livrés au culte des astres avoient élevé aux planètes et aux autres astres de petites chapelles où ils avoient consacré des idoles et des images, dans lesquelles ils croyoient que les astres versoient leur influence et la faculté intelligente, qui les rendoit propres à prédire l'avenir, et à leur indiquer les choses, qui peuvent leur être utiles et salutaires. Leur respect religieux pour les arbres étoit fondé sur ce que tel arbre étoit consacré à tel astre, et qu'il étoit planté sous le nom de la divinité de cet astre; et il étoit honoré de telle ou telle manière, parce que les vertus spirituelles de l'astre étoient censées descendre dans l'arbre.

Le même auteur nous dit ailleurs, (3) que tous les hommes, à l'exception d'un très-petit nombre, ont été livrés au culte des images et des statues; et qu'ils attribuoient des qualités divines et spirituelles aux chapelles et aux images qu'ils consacroient; et qu'enfin ils se vantoient d'y recevoir l'influence céleste des étoiles, ou des intelligences qui y résidoient. Abulfarage (4) en dit à-peu-près autant sur l'origine des images, des statues et de tous les objets consacrés aux astres et destinés à attirer ici bas les émanations célestes, dont la divination empruntoit toute sa force. Il ajoute, que les Chaldéens sur-tout propagèrent cet art dans tout l'Occident. Mais les Chaldéens avoient fondé sur l'Astrologie toutes les bases de la science, qui a pour but de nous dévoiler l'avenir. Ce qui s'accorde parfaitement avec ce que nous dit aussi Lucien de la divination établie chez les Egyptiens, et des rapports qu'elle avoit avec les signes célestes. Il résulte de ces principes connus de la divination, que l'oracle d'Apis et les signes de l'avenir, qu'il donnoit, étoient attribués à l'influence que versoit le Taureau céleste sur le taureau sacré et vivant, qui étoit son idole et son image à Memphis. C'étoit l'oracle d'Apollon ou du Soleil agissant sous la constellation du bœuf et communiquant sa vertu prophétique au bœuf terrestre, qui représentoit le bœuf céleste, dans lequel il s'enveloppoit aux cieux. C'est ainsi que l'ame d'Osiris passoit dans Apis, suivant l'opinion des Egyptiens rapportée par Diodore (5). C'est ainsi que, suivant Plutarque, (6) le corps des divinités Egyptiennes étoit sur la terre en Egypte, et que leurs ames brilloient dans les feux sacrés et éternels des astres.

(1) Strabon. l. 17. p. 560.
(2) Maimonide more Nevoch. c. 29. p. 429.
(3) Ibid. c. 6. 3. part. 1 a. p. 113.
(4) Abulfar. hist. des dyn. p. 2.
(5) Diod. l. 1. p. 76.
(6) Plut. de Iid. p. 359.

Apis n'étoit donc que l'image d'un astre, d'une étoile ou d'un signe, ou d'un astre tel que le Soleil, réuni à un signe tel que le Taureau céleste. C'étoit l'ame d'Osiris ou du dieu soleil revêtu des attributs du bœuf, qui animoit le taureau consacré dans le temple de Memphis. C'étoit cette ame, unie à l'influence du Taureau constellation, qui s'unissoit au taureau vivant et qui passoit comme par communication dans le bœuf Apis son image. Voilà l'origine de la faculté prophétique attribuée au bœuf Apis, qui étoit aussi capable de la recevoir, que les statues inanimées et les arbres consacrés aux astres, et qui étoient censés participer à la faculté intelligente des corps célestes, et en recevoir les rayons et les plus pures influences. La divination et la science prophétique, attribuée au dieu Apis, prend donc sa source dans la même science, qui a réglé les formes caractéristiques qui devoient distinguer le bœuf sacré de tous les autres bœufs. C'est encore ici l'Astrologie, qui lui a imprimé son sceau, comme à l'organe naturel de la divination, dont les prognostics se tiroient des constellations, d'après ce que dit formellement Lucien, dans le passage que nous avons déjà cité plusieurs fois. C'est par une suite des mêmes principes, que le serpent de Delphes et la prêtresse rendoient des oracles subordonnés à l'influence de la Vierge et du Serpent des constellations, continue le même Lucien. Les oracles du bœuf n'ont rien de plus étrange, que ceux du serpent et des Chèvres prophétesses. La base de leur science prophétique est dans les cieux où ils ont leurs Types.

Non seulement Apis avoit la faculté prophétique pour lui, mais il avoit encore le pouvoir de la communiquer aux autres; par exemple, aux enfans qui formoient son cortège. C'est Pline (1) qui nous l'apprend. Des enfans formoient, nous dit ce savant, le cortège du dieu Apis, lorsqu'il se mettoit en marche, précédé de licteurs, qui écartoient la foule. La jeune troupe, qui l'accompagnoit, chantoit des hymnes en son honneur et ce bœuf sembloit se prêter au rôle de dieu et attendre les adorations du peuple. Ces mêmes enfans, aussi-tôt saisis de l'enthousiasme prophétique, prédisoient l'avenir. Solin (2), qui copie presque toujours Pline, atteste en moins de mots le même fait. Ælien (3) nous décrit la manière dont s'exécutoit cette sorte de divination. Celui qui vouloit connoître l'avenir invoquoit Apis; et des enfans, qui jouoient et dansoient entr'eux, hors de l'enceinte, se trouvoient aussi-tôt saisis de l'esprit divin et faisoient des prédictions, dont la certitude étoit aussi reconnue, que celle de l'oracle de Sagra. Nous avons vu, dans le traité d'Isis, ces enfans à qui la faculté prophétique étoit accordée, et nous avons remarqué, qu'ils la tenoient, non d'Apis ou du Taureau céleste, mais du signe qui le suit immédiatement ou des gémeaux, que consulte Isis aussitôt qu'elle a perdu Osiris, dont Apis étoit l'image, et qui étoit représenté par le bœuf d'or couvert d'un crêpe, que l'on promenoit à l'époque de la mort de l'époux d'Isis. Ainsi les enfans, qui suivoient le bœuf Apis, rendoient des oracles (*o4*) par l'influence des enfans des constellations, qui suivent immédiatement le Taureau céleste. Ainsi Ammon ou le dieu bélier, Apis ou le Taureau, les enfans ou les gémeaux auquel l'oracle de Didyme, suivant Lucien, étoit soumis, rendoient des oracles par une suite nécessaire de la correspondance, qu'il y avoit entre les êtres inspirés sur la terre et les astres, qui dans les cieux leur communiquoient leurs influences, comme nous l'avons vu dans le passage de Maimonide cité plus haut.

La célébrité de l'oracle d'Apis attira

(1) Plian, l. 8. c. 46.
(2) Solin. c. 32.
(3) Ælian de Animal. l. 9. c. 10.

dans

dans son temple les princes et les héros les plus fameux. Le vainqueur de Darius, Alexandre-le-Grand, qui consulta l'oracle du bélier ou Jupiter Ammon, dont il vouloit passer pour fils, rendit aussi des hommages au dieu bœuf, et vint lui sacrifier à Memphis. (1) Nous avons déjà vu Germanicus (2), qui, avant de se rendre en Orient, va en Egypte pour voir Apis, et consulter ses oracles. Auguste, dans son voyage en Egypte, s'écarta de sa route pour faire visite au dieu Apis. Vespasien en fit autant. (3) Leur exemple fut suivi par l'empereur Adrien (4), et par Septime-Sevère. Ce dernier, dit son historien (5), trouva son voyage d'Egypte fort agréable, tant à cause des cérémonies du culte de Sérapis, qu'à cause de la nouveauté du spectacle d'animaux et de lieux, qui lui étoient inconnus. Il visita sur-tout avec soin Memphis, ville fameuse par le culte d'Apis. En effet, quoique l'Egypte entière rendît des honneurs au Bœuf sacré, et qu'il fût la divinité de toutes les villes, et la plus grande divinité de toute l'Egypte, néanmoins c'étoit à Memphis que son culte (6) étoit le plus pompeux; cette ville étant spécialement mise sous la protection de ce fétiche, ou de ce Talisman vivant, consacré par les adorateurs du soleil et des astres. Apis prit donc éminemment le titre de dieu de Memphis, et la célébrité de cette ville ajouta à celle du dieu bœuf, celui de tous les dieux Egyptiens, qui fut le plus connu des Grecs et des peuples de l'Orient. Il n'étoit pas pardonnable de voyager en Egypte sans aller voir Apis, un des objets les plus singuliers et les plus fameux du culte Egyptien. Rien n'égaloit la douleur des Egyptiens, lorsqu'ils avoient malheureusement perdu leur bœuf sacré; comme rien n'égaloit leur joie, lorsqu'ils en avoient retrouvé un digne de lui succéder; tant ils attachoient d'importance à ce culte. Leurs ennemis même ne croyoient pas pouvoir se venger d'eux d'une manière plus cruelle après la victoire, que de faire tuer le bœuf sacré pour lequel ils avoient tant de vénération. Les noms de Cambyse et d'Ochus, rois de Perses, sont devenus à jamais odieux à ces peuples, pour avoir porté leur vengeance et leur haîne contre les malheureux Egyptiens vaincus, jusqu'à ensevelir dans leur désastre leur dieu bœuf, et mêlé le sang d'Apis à celui des milliers d'hommes, qu'ils avoient massacrés. Quel pouvoit être le motif d'un attachement aussi grand de la part des Egyptiens, d'un peuple dont toute l'antiquité a vanté la sagesse, pour le bœuf sacré, s'ils n'eussent vu en lui l'emblême vivant de la divinité suprême, du grand Osiris, dont la force et l'énergie féconde résidait dans le soleil, et s'exerçoit tous les ans sur notre hémisphère boréal, au moment où ces astres dépassoient l'équateur sous le signe du Taureau, et venoit dans nos climats prolonger la durée des jours et verser dans tous les élémens les germes de la fécondité, qui se développent par la végétation périodique. Voilà ce qu'étoit Apis; voilà ce qui justifie le respect des Egyptiens pour ce symbole de la force féconde, qui par le soleil et la lune s'exerce dans l'univers.

Si les Egyptiens, comme on s'est plu à le répéter faussement tant de fois, s'étoient assez dégradés pour prodiguer leurs hommages aux plus vils animaux, comment auroient-ils conservé cette réputation de sagesse, que toute l'antiquité leur a accordée? Comment les Grecs les plus sages eussent-ils été étudier dans leurs écoles, et prendre d'eux des leçons de science et de philosophie? Car il ne faut pas oublier, que leurs sages étoient les prêtres, ceux-là même qui

(1) Arrian de expedit. Alex. l. 3. p. 156.
(2) Tacit. Annal. l. 2. c. 49. Plin, l. 8. c. 46. Sueton in Auguſt. l. 7. c. 93.
(3) Idem vit. Veſpaſ. c 5.
(4) Spartian. in Adrian. c. 12.
(5) Spartian in Severo. c. 17.
(6) Pomp. Mela c. 9. AElian de animal. l. 11. c. 10.

avoient réglé les formes de leur culte et qui consacroient les animaux, que l'on exposoit à la vénération du peuple. Que faut-il penser d'une contradiction aussi manifeste entre leur théologie et leur philosophie? Que la contradiction n'étoit que pour le vulgaire, et pour l'étranger, à qui on n'expliquoit pas les principes de la science religieuse; mais que toute cette monstruosité, qui révoltoit dans les objets du culte n'étoit qu'apparente; et que sous ce voile bizarre, les Egyptiens cachoient leur science sacrée. Si en consacrant les animaux, ils n'eussent eu d'autre motif que d'en consacrer l'utilité, comme on pouroit le supposer dans Apis (1), ou dans le bœuf agriculteur, compagnon des travaux de l'homme, pourquoi ont-ils aussi révéré les serpents, les loups, les singes, les musaraignes, les lions, &c. N'est-il pas évident, comme l'observe très-bien Elien (2) que ce sont les qualitées symboliques de ces animaux qui les firent consacrer. Cet auteur ajoute une réflexion très-vraie, savoir, qu'ils trouvoient dans ces animaux et dans leurs parties des traits de rapprochement avec la nature et avec le monde, auxquels ces emblêmes, se rapportoient: c'est par là qu'on peut expliquer la consécration de figures d'animaux, qui n'ont point leur type dans la nature, tels que le Sphinx. Ces animaux n'étoient que les symboles des animaux célestes ou des dieux naturels, et conséquemment le bœuf fut consacré en Egypte, non pas d'après son utilité pour l'agriculture, mais d'après les rapports qu'il avoit avec le monde, ou le ciel, dans lequel l'Astrologie avoit peint autrefois l'animal taureau. Aussi Columelle, (3) parmi les différentes raisons qu'il apporte du respect des hommes pour le bœuf, n'a-t-il pas oublié celle-ci, qui est la principale, et j'oserois dire la seule sous le rapport religieux, savoir, que c'est parce que cet animal a sa place aux cieux parmi les astres les plus brillans. Et en effet, si l'intention des Egytiens, en consacrant le bœuf dans leurs temples, n'eût été que d'inculquer aux peuples un grand respect pour un animal aussi utile, il eût suffi de consacrer un bœuf quelconque, ou peut-être le plus beau qu'on pût trouver, pour représenter toute l'espèce, à laquelle on vouoit ce respect et cette reconnoissance.

Pourquoi exiger pour condition dans l'animal sacré, qu'il eût sous la langue la figure du Scarabée, sur le dos celle de l'aigle, sur l'épaule droite l'image du croissant de la lune; que ses poils fussent dressés à rebours, qu'il eût sur le front une tache blanche quadrilatère, et une foule de marques qui caractérisassent la faculté génératrice? N'est-il pas évident, que ce n'est pas simplement l'espèce des bœufs et leur utilité, qu'on a voulu consacrer par le culte d'Apis, mais bien les qualités bienfaisantes d'un autre être infiniment plus puissant et plus utile à l'homme que ne l'est le bœuf. Le bœuf sacré n'étoit donc, comme l'a très-bien dit Elien, dans le passage déjà cité plus haut, que le fond principal d'un assemblage d'emblêmes relatifs au soleil, à la lune, aux astres, au Nil, au monde, à la lumière et aux ténèbres et en général à la nature et à ses agens (4). Ainsi, ce n'étoit point au bœuf définitivement que s'adressoient les hommages des prêtres de l'Egypte, mais à l'ame du monde, au soleil, à la lune et à la force féconde et organisatrice de la nature, qui se développoit sous le bœuf céleste, dont Apis réunissoit sur tout son corps les principaux emblêmes. C'étoit le bœuf, chef de la révolution annuelle, durant laquelle la terre éprouve les vicissitudes de bien et de mal, qui en partagent la

(1) Diod. Sicil. p. 77—79. Schol. d'Arat. p. 19.
(2) AElian. l. 12. c. 7.
(3) Columelle. l. 6. in prœmio.
(4) AElian. l. 11. c. 10.

durée, de manière que la chaîne du bien soit attachée au Taureau équinoxial de printemps et s'étende jusqu'au point opposé, où finit son activité bienfaisante et féconde.

Considéré sous ce point de vue, qui est le véritable et le seul sous lequel on puisse l'envisager, le culte des bœufs, sous quelque dénomination qu'ils soient connus, n'a plus rien qui doive nous surprendre, et sa grande universalité est une suite naturelle de celle des fonctions bienfaisantes de la nature, et surtout de la nature agissante sous le signe équinoxial du printemps. Ainsi nous ne traiterons pas séparément l'article des taureaux ou bœufs, Mnevis, Omphis, Pabacis, &c. qui tous retraçoient le Taureau céleste, considéré soit seul, soit uni au soleil seulement, soit uni à la lune, soit enfin uni au soleil et à la lune, comme dans Apis.

Il paroît, par les témoignages des auteurs déjà cités, que le bœuf Mnevis n'avoit de rapport qu'au soleil et non à la lune, tandis qu'Apis en avoit avec ces deux astres; il étoit en quelque sorte le bœuf solaire. Aussi étoit-il consacré au dieu d'Héliopolis, ou de la ville du soleil, comme nous l'ont dit Macrobe, Porphyre, Plutarque, Strabon, &c (1).

Ces auteurs ne nous donnent pas sur le Taureau Mnevis autant de détails, que nous en avons sur Apis. Ammien Marcelli annonce, qu'il n'a rien de bien remarquable à nous en dire. Elien (2), qui s'est fort étendu sur les attributs caractéristiques d'Apis, donne à entendre que Mnévis avoit aussi les siens, auxquels on reconnoissoit qu'il étoit cher au soleil, et qu'il lui étoit spécialement affecté; mais il laisse à d'autres le soin de les décrire. Au moins résulte-t-il de cet aveu, qu'il étoit aussi marqué de caractères distinctifs, et que conséquemment ce n'étoit pas simplement un bœuf, que l'on révéroit dans Mnévis, mais un symbole vivant consacré au dieu Soleil, dont il portoit tous les caractères; ce qui nous suffit ici pour notre dessein. Seulement Plutarque (3) nous apprend, qu'il étoit d'un noir très-foncé; ce qui le distingue d'Apis blanc et noir, ou au moins qui avoit une tache blanche au front, et qui avoit sur lui des marques distinctives, qui exprimoient les vicissitudes de lumière et de ténèbres, suivant Elien (4).

Porphyre (5) s'accorde aussi à dire, que le bœuf Mnévis étoit très-noir, & il prétend, que par cette couleur on indiquoit celle que donne aux corps l'ardeur brûlante du Soleil. Il ajoute encore un caractère, qui est relatif au mouvement du soleil en sens contraire du mouvement journalier, ou du mouvement du monde, et il trouve l'expression symbolique de ce mouvement dans le rebroussement des poils de son corps et de sa queue. C'est le même caractère, que Macrobe (6) donne au bœuf Bacis, consacré dans le temple d'Apollon à Hermunti; et il l'explique de la même manière, par le mouvement propre du soleil en sens contraire de celui du monde.

Outre ces marques caractéristiques, relatives à la direction du mouvement du soleil dans le zodiaque ou dans sa carrière annuelle, dont le Taureau lui ouvre la porte, le Taureau (7) d'Héliopolis ou Mnévis avoit aussi des caractères bien prononcés de la force active et féconde, que cet astre créateur communique à la nature soumise à son action puissante. Ces marques étoient

(1) Suidas (V. Memphi) Ammian Marcel. l. 22. p. 245. AElian l. 11. c. 11. Porphyre apud Euseb. l. 3. c. 13. Macrob. l. 1 c. 21. Plut. de Iſid. p. 364.
(2) AElian de animal. l. 11. c. 11.
(3) Plut. de Iſid. p. 364.
(4) AElian l. 11. c. 10.
(5) Porphyr. apud Euseb. l. 3. c. 13.
(6) Macrob. Satur. l. 1. c. 21.
(7) Porphyr. ibid.

des testicules, qu'il devoit avoir d'une grosseur extraordinaire. Ces testicules étoient ceux dont Typhon dépouilloit Osiris sous le signe du Scorpion, comme nous l'avons vu dans le ch. 3, en parlant de la mort d'Osiris, ou ceux que le Scorpion ravit au Taureau de Mithra, comme nous le verrons bientôt. Ceci fait partie des marques de la faculté génératrice, qu'on exigeoit dans Apis, et qui indiquoient sa force féconde. D'où il résulte, que le bœuf solaire, connu sous le nom de Mnévis, représentoit le soleil dans l'époque de l'année où cet astre darde ses rayons les plus chauds, et où il accélère par son ardeur féconde le développement des germes, indépendamment du concours de la lune, qui reçoit de lui la semence féconde du Taureau, qu'il occupe au printemps, et dans lequel se fait leur conjonction, représentée par Apis. (1) C'est ainsi, que Mnévis étoit censé père d'Apis; et d'un autre côté ne tenoit que le second rang, parce qu'il ne représentoit qu'un astre, et qu'Apis les représentoit tous les deux dans leur conjonction. Au reste, ce Taureau sacré étoit pour ceux d'Héliopolis ou de la ville du soleil une divinité aussi auguste qu'Apis l'étoit pour ceux de Memphis. (2) C'étoit leur fétiche tutélaire. C'étoit leur Talisman solaire, leur génie protecteur, sous l'invocation duquel leur ville & leur temple s'étoient mis, comme la tribu *Hamyar* (3) chez les Arabes étoit sous la tutèle du soleil; et la tribu Misa sous celle d'Aldebaran, ou de la brillante du Taureau céleste. Les uns invoquoient les astres; les autres leurs images, les talismans et les fétiches, qui étoient consacrés à ces astres et qui en recevoient l'influence. C'est une vérité qu'on ne doit jamais perdre de vue, savoir, que les animaux vivans, les talismans et les fétiches n'étoient puissans, que par la consécration qu'on en faisoit à tel ou tel astre, dont ils recevoient les influences simples ou composées, d'après les principes de l'Astrologie et de la Magie. Le bœuf Mnévis étoit le Talisman, ou le génie fétiche de la préfecture d'Héliopolis, ou du nom consacré spécialement au soleil. Voilà pourquoi la ville principale portoit le nom de ces astres. Elle étoit bâtie, suivant Strabon, sur une très-grande chaussée, qui la mettoit à l'abri des inondations périodiques du Nil. Son principal temple étoit consacré au soleil, et l'image vivante du dieu étoit le bœuf sacré, qui représentoit le premier des signes du Zodiaque, autrefois le Taureau, ce taureau sur lequel nous verrons bientôt Mithra ou le dieu du soleil assis. Là, on nourrissoit avec beaucoup de soins ce fétiche, qui jouissoit dans cette ville de la même considération, des mêmes honneurs, qu'on accordoit dans Memphis au bœuf luni-solaire, Apis. Les autels du bœuf d'Héliopolis ne furent pas plus respectés par Cambyse, que ne l'avoient été ceux d'Apis à Memphis. Ce prince fougueux détruisit la plupart des temples de l'Egypte, et déclara la guerre aux dieux qu'on y adoroit. Cette ville, du temps de Strabon, étoit déserte. On y trouvoit encore les restes d'un ancien temple bâti dans le style de l'architecture Egyptienne, qui conservoit les traces de la férocité et de la barbarie de ce prince insensé, qui avoit mutilé les plus beaux monumens de l'Egypte. Depuis ce temps, le culte du bœuf Mnévis avoit perdu son éclat; et à peine conservoit-on le souvenir de cet ancien dieu de l'Egypte, dont la célébrité d'Apis fit insensiblement oublier la gloire.

Je dirai la même chose du Taureau connu sous le nom de Bacis (4), ou Pacin, dont parle Macrobe, et qu'il place dans le temple d'Apollon à Her-

(1) Plut. de Iſid. p. 364.
(2) Strabon l. 17. p. 553.
(3) Abulfar hiſt. p. 101.
(4) Macrob. Sat. l. 1. c. 21.

munthi, ville dans laquelle on trouve encore des images du bœuf (1) parmi les ruines de ses anciens monumens, ainsi que du taureau sacré connu sous le nom d'Omphis, qui peut-être n'est que le taureau Bacis, dont parle Macrobe, et qui étoit honoré à Hermunthi. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Elien (2) donne à ce dernier les mêmes caractères, que Macrobe donne au premier, savoir les poils rebroussés en sens contraire de celui qui est naturel à tous les autres bœufs. Au reste, ce caractère ne lui étoit pas particulier, puisque Porphyre (3) le donne aussi au Taureau Mnévis révéré à Héliopolis, comme nous l'avons vu plus haut. Il a même d'autres traits qui semblent le rapprocher davantage de Mnévis. En effet Mnévis, suivant Porphyre, étoit d'une grandeur extraordinaire, fort noir, et avoit les poils à rebours. Or Elien dit du taureau Omphis, adoré dans une ville d'Egypte, dont il ne peut rapporter le nom, parce qu'il est trop dur à prononcer, que ce bœuf étoit d'une taille extraordinaire, qu'il étoit fort noir, & qu'il avoit ses poils rebroussés ; c'est-à-dire, qu'il lui donne tous les caractères, que Porphyre donne à Mnévis ou au bœuf sacré d'Héliopolis. D'après cette ressemblance nous le regarderons comme un symbole absolument pareil à celui du Fetiche d'Héliopolis, et il n'y aura entr'eux de différence, que celle du lieu ou du temple où ils étoient révérés ; le reste sera le même ; et les explications appliquées à l'un s'étendront à l'autre sous tous les rapports. Ce que nous avons dit des bœufs Egyptiens doit s'entendre des statues ou des images de bœuf, soit en terre, soit en bois, soit en métal, dans quelques lieux de la terre qu'on les trouve comme monumens d'un culte. C'est au Taureau des constellations qu'il faut rapporter tous ces idoles, et au soleil et à la lune ou aux formes particulières, que prenoient ces deux astres, lorsqu'ils se trouvoient ou seuls ou réunis dans ce signe, où arrivoit la Néoménie de l'équinoxe de printemps et la pleine lune de celui d'automne, deux mille cinq cents ans avant l'ère Chrétienne.

Après avoir examiné les rapports qu'avoient avec la nature, le ciel et les astres, les bœufs vivans consacrés dans les temples, ou leurs images inanimées, l'ordre naturel demandoit, que nous vinssions à examiner les images humaines, qui ont conservé les attributs du bœuf, tels que les cornes, comme Osiris, ou tels que la tête ou les cornes, les pieds et la queue, comme Bacchus, et qui ne sont qu'une abréviation des anciens symboles religieux. Mais comme nous avons fait un chapitre séparé de ces deux divinités (4), et que nous en avons dit tout ce qu'on devoit en dire, pour faire voir leur rapport avec le soleil du Taureau, nous n'en parlerons plus ; le lecteur étant suffisamment instruit et pouvant faire la comparaison de ces chapitres avec celui d'Apis, de manière à reconnoître aisément, que c'est encore ici la même Théorie, et qu'Apis, Osiris, et Bacchus ou leurs images ne sont que des images différentes du même Taureau ou des astres errans, le soleil et la lune, qui exerçoient leur influence sous ce signe. On verra, comment Bacchus nourri et élevé par les étoiles du Taureau, paré des attributs de ce signe, s'élance de là pour parcourir l'univers et revient encore à ce Taureau, d'où il étoit primitivement parti. Nous en dirons autant d'Osiris, qui accompagné de Pan ou du Cocher, et d'Anubis ou du grand Chien, deux constellations qui fixent le départ du soleil du Taureau, l'une par son lever du matin, l'autre par son coucher

(1) Pocok. descrip. Egypt. l. 2. c. 4.
(2) Allian l. 12. c. 11.
(3) Porphyr apud Euseb. præp. Evan. l. 3 c. 13.
(4) Ci dess. l. 3. c. 2. & 6.

du soir, commence sa carrière ou ses voyages vers l'Éthiopie et les Indes, et ne périt qu'au coucher du même Taureau. Ce rapprochement prouvera complètement ce que dit Plutarque, qu'Apis est Osiris, et qu'Osiris est Bacchus; ce qui est démontré par notre système, qui réduit ces trois êtres à des noms et à des formes différentes du même Dieu soleil, lequel ouvre sa carrière au signe du Taureau.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à parler du soleil du Taureau, peint sous la forme la plus élégante et dépouillé de tout ce que le costume des dieux Égyptiens avoit de monstrueux. Tel étoit Mithra, ou l'image du soleil, la grande divinité des anciens peuples, qui habitoient la Perse, l'Arménie et la Cappadoce. Ici le dieu soleil est peint sous les traits d'un beau jeune homme, tel qu'Apollon, avec des ailes, comme on en donnoit aux anges ou aux intelligences célestes, dans les principes théologiques des Chaldéens et des Perses. Son union au Taureau y est marquée par un bœuf attéré, sur lequel le dieu vainqueur se trouve placé et qu'il subjugue; emblême ingénieux de son passage dans les étoiles du signe céleste du Taureau, qu'il éclipse de ses feux. Malgré la différence des formes entre cet idole, et la statue de Bacchus aux formes de bœuf, et le bœuf sacré des Egyptiens, il ne nous sera pas difficile de reconnoître, que c'est encore le dieu soleil de l'équinoxe de printemps, qu'on a voulu représenter dans cet ancien monument; et que le dieu Taureau, le dieu aux cornes de Taureau, et le dieu monté sur le Taureau, ne sont que trois expressions différentes d'une même idée théologique. Seulement cette différence dans les formes nous fera connoître le génie particulier des artistes chez les différens peuples, et dans les différens siècles; remarque qui n'est pas à négliger, pour ceux qui suivent les progrès des arts, et les caractères variés, que le culte religieux leur a donnés.

Toute l'antiquité s'accorde à nous dire, que les Perses adoroient le soleil sous le nom de Mithra. Nous avons déjà cité, dans notre chapitre second de la première partie de cet Ouvrage, quelques autorités, qui attestent que le soleil, sous le nom de Mithra, étoit la grande divinité des Perses. Nous nous sommes appuyés du témoignage de Strabon, de Suidas, d'Hésychius; (1) nous pourrions y joindre encore les inscriptions, où ce dieu est qualifié de dieu soleil invincible, et que nous rapporterons ailleurs; mais qu'il seroit superflu de transcrire ici, attendu que c'est une vérité hors de doute, dans l'opinion de tous les savans. Or ce Mithra; dans tous les monumens qui nous restent de son culte, est monté sur le bœuf ou sur un Taureau qu'il subjugue, comme on peut le voir dans M. Hyde, (2) qui a rassemblé quatre monumens de la religion Mithriaque. Dans tous ces monumens, les parties sexuelles du bœuf sont fort prononcées, comme l'étoient celles du bœuf Mnévis adoré à Héliopolis, ville célèbre par le culte du Soleil, et par les monumens solaires, que l'on attribuoit à Mithra, soi-disant ancien roi du pays. Mais ce qu'on remarque dans trois de ces monumens, c'est un Scorpion ou le signe opposé au Taureau céleste, celui sous lequel Typhon tua Osiris, et lui ravit les parties sexuelles, lequel s'attache aux testicules du Taureau pour les dévorer. Ces emblêmes astrologiques expriment de la manière la plus sensible la cessation de la force productrice du Taureau céleste, au moment où le Soleil atteignoit le Scorpion ou le signe de l'équinoxe d'automne qui lui étoit opposé. D'ailleurs ces deux symboles astrologiques, le Taureau placé près d'un arbre, qui

(1) T. 1. p. 24.
(2) Hyde de vet. Pers. relig. c. 4. p. 112; et ci-après, tome 3.

commence à se couvrir de feuilles, et le Scorpion, près d'un autre arbre chargé de fruits, ne permettent pas de douter, qu'on n'ait eu intention de peindre les deux époques du temps, qui contrastent le plus dans la marche périodique de la végétation, le printemps et l'automne. Comme nous aurons occasion de développer ailleurs la théorie cosmogonique, qui a dirigé le plan de ce monument, nous n'entrerons point dans les explications de détail, que nous réservons pour un endroit ou leur effet sera plus grand. Il nous suffit d'observer ici, que le génie solaire, ou l'ange du Soleil, Mithra, est monté sur un taureau et que, comme ce monument est tout astrologique, ce taureau est le Taureau céleste, ancien signe de l'équinoxe de printemps, opposé au Scorpion, ancien signe de celui d'automne. Donc ce taureau est le même que celui que représentoient les taureaux sacrés de l'Egypte, Apis, Mnévis, Omphis, etc. que celui qui fournissoit les cornes de bœuf aux images et aux statues d'Osiris, de Bacchus, etc. Enfin, ce n'étoit qu'une forme plus élégante du culte du Soleil, chez un peuple qui n'aimoit pas les formes monstrueuses, dans les idoles et les images de ses divinitées. Le passage de Porphyre sur Mithra, que nous avons déjà cité plus haut, achève de confirmer que le taureau, Mithriaque est l'image du signe céleste du Taureau, base unique de notre travail dans tout ce chapitre sur le dieu Soleil, aux formes et aux attributs du bœuf. En effet, Porphyre (1) nous dit, que les Perses ont assigné à leur dieu Mithra une place près des limites équinoxiales du printemps, au point du ciel sous lequel répond le soleil, au moment où se développe la faculté génératrice de la nature, à laquelle préside Mithra, conjointement avec le Taureau céleste, domicile de Vénus. Que sa monture ordinaire est le Taureau voisin du signe du bélier domicile de Mars dont il tient le glaive. D'après un témoignage aussi précis, et l'inspection des monumens dont nous venons de parler, il n'est pas permis de douter, que le fameux taureau Mithriaque ne soit le même que le taureau Dionysiaque des Grecs, ou que le Taureau céleste, sur lequel est représenté le dieu Soleil, dans son passage sous ce signe, quelque nom qu'on lui donne, soit Mithra, soit Bacchus, soit Osiris etc. M. Hyde (2), dans l'explication qu'il nous donne de ces monumens, n'a pas méconnu le rapport qu'il y a entre le taureau mithriaque et celui des constellations. Il apporte à l'appui de cette vérité des monnoies du Mogol, où l'on trouve l'empreinte du bœuf, sur le dos duquel est le disque solaire. Les Egyptiens plaçoient sur le dos d'Apis l'effigie de l'Accipiter ou de l'Aigle, caractère hiéroglyphique du Soleil (3). La chose revient au même. On peut ranger dans la même classe la fameuse vache dorée, dans laquelle on supposoit qu'étoit renfermé le corps de la fille de Mycerinus et entre les cornes de laquelle étoit le disque du Soleil. On ne sortoit cet idole, qu'une fois tous les ans, au rapport d'Hérodote, qui dit l'avoir vu dans le palais de Saïs.

Les figures monstrueuses du Minotaure, et les fables scandaleuses des amours de la Pléïade Pasiphaë avec le Taureau des constellations, ont la même origine. J'en dirai autant de la fable d'Io métamorphosée en vache, et placée dans le même signe céleste, où elle devient l'Isis Egyptienne. La figure d'Isis étoit celle d'une femme à cornes de vache, comme celle d'Osiris étoit l'image d'un homme à cornes de bœuf: l'une étoit l'image de la lune du Taureau, et l'autre celle du Soleil du même signe; car Io étoit le nom de la lune. On substitua ces images aux animaux mêmes,

(1) Porphyre de antr. nymph. p. 124.
(2) Hyde vet. Pers. c. 4. p. 115.
(3) Herodote l. 2. c. 132.

dont les statues empruntoient leur coeffure monstrueuse; car la vache représente Isis, et le taureau ou le bœuf représente Osiris, comme on l'a vu par Apis. Au lieu de statues, qui représentassent les animaux sacrés et vivans, on peignit des figures humaines, dont on composa la parure des parties de ces mêmes animaux. Ainsi, au lieu de la statue du bœuf, on représenta un homme à cornes de bœuf. La partie fut prise pour le tout.

Ceux qui rejetoient ces unions monstrueuses, comme les Perses, représentèrent leur dieu soleil monté sur le bœuf. Cette figure plut davantage que celle d'un Minotaure. Ceux qui pareillement n'aimoient point à voir une femme à cornes de vache, telle que l'Isis des Egyptiens, peignirent une femme montée sur un taureau. Telle étoit la belle Europe des Phéniciens et des Crétois, que la fable supposoit avoir été enlevée par Jupiter, ou par le père de la lumière, déguisé sous la forme d'un taureau, dont l'image, dit la fable, est encore aux constellations. Les fictions furent plus agréables, et les images moins révoltantes. Les Grecs semblent avoir de préférence adopté ce dernier genre de fictions et de peintures; et ces Grecs, plus élégans artistes que savans profonds, aimèrent mieux sacrifier au goût et aux belles formes, qu'à la science et aux bizarreries de la mysticité. Néanmoins, on ne peut disconvenir, que dans la haute antiquité les Grecs n'aient reçu les divinités monstrueuses de l'Egypte, et n'en aient conservé des traces dans leurs fictions religieuses et dans leurs temples. Leur Minotaure, leurs Centaures et sur-tout leur Cérès de Phigalie, dont nous parlerons ailleurs, en sont une preuve. Il seroit curieux de déterminer à quelle époque l'élégance dans les monumens du culte a été substituée à la sience et quand a commencé le siècle du goût et des belles formes, qu'ils ont données dans la suite aux statues de leurs dieux, et qui ont servi de modèle aux siècles suivans.

Nous terminerons ici ce que nous avions à dire sur les divinités aux formes de bœuf, et sur-tout sur le Soleil et la lune adorés en Egypte sous ce symbole. Passons à celles qui prenoient les attributs du Capricorne, ou du Bouc et de la Chèvre.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Mendès ou Pan, divinités dont les formes sont empruntées de la Chèvre & du Bouc.

En suivant le principe que nous avons adopté, de chercher dans les signes et les constellations le type original de la plupart des images monstrueuses, ou des animaux sous le symbole desquels s'est produit le culte du Soleil en Egypte, et chez les peuples qui ont reçu des Egyptiens leur religion, il ne nous sera pas difficile de trouver aux cieux l'origine des divinités, dont le bouc et la chèvre étoient l'image ou qui empruntoient de ces animaux leurs attributs caractéristiques. Tels étoient le fameux bouc adoré à Mendès en Egypte, la chèvre dorée révérée des Phlassiens en Grèce, le Bouc Azima des Samaritains, et le dieu Pan des Egyptiens et des Arcadiens. C'est au ciel que nous trouverons le type de leurs images, comme nous y avons trouvé celui des images d'Ammon ou du dieu Bélier, et d'Apis, ou du dieu Taureau; et cette conséquence n'est qu'une suite et une extension de la théorie, que nous avons appliquée

appliqué à l'analyse des divinités à forme de Bélier et de bœuf.

Le même Lucien, qui nous a dit, que ceux qui révéroient en Egypte le bélier et le Taureau n'adoroient sous ces symboles que les animaux célestes, dont ces animaux sacrés étoient les images vivantes, nous dit aussi, que ceux qui révéroient le bouc honoroient dans cet animal le bouc, qui est aux cieux ou le Capricorne. Comme il ne nous a point trompés dans les rapports qu'il a établis entre le Bélier de Thèbes, le bœuf de Memphis, et les constellations du Bélier et du Taureau, rapports qu'un examen soigneux vient de justifier dans les deux chapitres précédens, on ne peut douter, qu'en examinant aussi les rapports qu'a le bouc de Mendés avec celui des signes, nous ne trouvions que ce dernier a été le type du premier, et que ce sont ses formes que Pan et les divinités aux attributs de bouc ont empruntées. Pour ne pas nous écarter de notre marche, nous parlerons d'abord du culte du Bouc, et ensuite de celui des divinités, dont les statues étoient de forme humaine et composées en partie des attributs du bouc; telle étoit la statue de Pan, dont les images accompagnoient presque toujours celles du dieu aux cornes de bœuf, Bacchus, comme la Chèvre céleste et ses Chevreaux accompagnent dans les cieux le Taureau.

Le Bouc étoit honoré d'un culte spécial à Mendés, dans la basse Egypte, et avoit donné son nom à toute la préfecture ou Nome Mendésien, qui étoit sous l'invocation de cet animal sacré, ou du Talisman vivant, représentatif du bouc des constellations. Le nom de Mendés étoit un nom commun au Bouc sacré, et au dieu représenté avec des pieds et des cornes de bouc. Chez les Egyptiens, dit Hérodote (1), le Bouc et le dieu Pan sont désignés par le nom commun de Mendés. Suidas et l'auteur appellé le grand étymologiste (2), copiste sans doute d'Hérodote, attestent la même chose, au mot Mendésien et Mendés. Les Egyptiens, dit ce dernier, appellent Pan Mendés, parce qu'il est représenté avec les formes du Bouc; car ce mot Mendés, dans leur langue, signifie bouc. Je pourrois ajouter à ces témoignages celui d'un certain Nonnus (3), qui dit que les Egyptiens appellent Pan Mendés, parce que c'est le nom qu'ils donnent dans leur langue au Bouc, et que Pan est représenté avec une tête ou des cornes de bouc; et que c'est le respect, qu'ils ont pour cette divinité, qui les force à s'abstenir de manger de la chair de chevreau, à cause que c'est sous cette forme qu'ils représentent leur dieu Pan. C'est par une raison semblable, que nous avons vu plus haut que les adorateurs d'Ammon ou du dieu à formes de Bélier s'abstenoient d'immoler la brebis, et regardoient cet animal comme un animal sacré pour eux. (4) Les habitans de Mendés marquoient leur monnoie au coin du bouc (5), comme les Phéniciens marquoient la leur au coin du Taureau d'Europe; l'aigle fournit les armes de Tyr et de Rome; le vaisseau céleste fut consacré également chez les Sueves, et son empreinte fut mise sur l'ancienne monnoie des Romains, avec l'effigie de Janus, comme nous le dirons à l'article de Janus.

Il s'agit maintenant de déterminer, quelle époque de la révolution du Soleil, et quelle action de cet astre créateur les Egyptiens avoient voulu indiquer sous l'emblême du bouc. Portons nos regards sur les cieux, et voyons quelle partie du ciel a été marquée par des signes et des emblêmes choisis dans

(1) Hérod. l. 2. c. 46.
(2) Etymolog. magn. in voce Mendesié Suid. Mendés.
(3) Nonnus collec. histor. ad Gregor. Nanz. Hérodian in Julian. l. 2. hist. 27. p. 109.
(4) Hérodote l. 2. c. 42.
(5) Jablonski l. 2. c. 7. § 3. p. 276.

cette classe d'animaux. Nous en trouvons deux; savoir le Bouc, ou le Capricorne, un des signes et la constellation du Chevrier, qui porte la Chèvre et les Chevreaux, autrement du Cocher céleste, qui tient entre ses bras la Chèvre Amalthée femme de Pan, et les Chevraux ses enfans. Le Capricorne semble d'abord avoir été adoré sous l'emblême du Bouc et sous le nom de Pan. Il en conserve encore le nom, dans les auteurs anciens, qui ont écrit sur les constellations. Il s'appelle Pan et ÆEgypan, fils de la Chèvre du Cocher. (1) On prétend, que ce fut sous cette forme que Pan se déguisa, pour fuir les poursuites de Typhon, qui faisoit la guerre aux dieux; d'autres donnent pour raison de sa consécration, qu'il fut nourri avec Jupiter. Or Jupiter fut nourri par la chèvre Amalthée femme de Pan, qui est dans le Cocher céleste: donc le Capricorne n'est que l'ÆEgypan fils de Pan, nourri par la Chèvre du Cocher, par cette chèvre femme de Pan. Donc le véritable Pan, père de l'ÆEgypan du signe du Capricorne, est l'homme même du Cocher, qui porte la Chèvre et ses Chevreaux, qu'on dit être la femme de Pan et ses enfans. Cette conséquence est confirmée par l'inspection du planisphère de Kirker, qui place dans la division du Taureau, à laquelle répond le Cocher, un homme à cornes et pieds de Bouc, tel que Pan (*p4*). Dans toutes les explications que nous avons données jusqu'ici des fables sacrées, dans lesquelles Pan joue un rôle, c'est cette constellation du cocher qui nous a toujours servi et qui y a figuré sous le nom de Pan. Enfin si nous admettons, que Pan et le bouc sacré sont la même divinité, comme les animaux sacrés de l'Egypte ont toujours été représentés par des statues de métal chez les autres peuples, qui ont copié le culte Egyptien, ce que prouve évidemment le veau d'or des Hébreux, et les veaux de Jéroboam, on ne peut guères douter, que les Egyptiens n'aient adoré, sous l'emblême d'un bouc vivant, la même constellation, que les Grecs adoroient, sous la forme d'une chèvre de métal. Telle étoit la fameuse chèvre de bronze doré élevée dans la place publique des Phliassiens (2), et adorée comme une divinité tutélaire de cette ville. Le rapport de ce culte avec la culture de la vigne et avec les dangers qu'elle pouvoit courir, par la suite des influences de cette constellation, rapproche encore ce culte de celui de Pan, *compagnon ordinaire du dieu des vendanges*, Bacchus aux cornes de taureau, ou aux attributs du signe céleste placé sous la Chèvre. On voyoit aussi à Delphes la chèvre de bronze, dont les Crétois (3) avoient fait offrande à Apollon. Elle avoit nourri les enfans de ce dieu, et elle étoit à côté du bœuf de bronze, dont les Eubéens avoient fait présent au même temple. C'étoit une chèvre qui avoit nourri Esculape fils d'Apollon (4), le Sérapis des Egyptiens, comme on le verra bientôt, le Thésée des Grecs, comme on l'a vu plus haut.

Cette constellation étoit adorée dans toute la Grèce (5), sous les noms d'Hippolyte fils de Thésée, de Myrtile cocher d'ŒEnomaüs chez les Arcadiens, (6) dont Pan étoit la grande divinité. On faisoit Myrtile (7) fils de Mercure; on faisoit aussi Pan fils du même dieu Mercure. (8) D'autres nomment ce cocher Cillas (9); ceux-ci Spherœus. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'une partie des monumens de ce temple étoit des artistes de Mendés en Thrace. (*q4*)

La constellation de la Chèvre et des Chevreaux, placée sur les limites équi-

(1) Hygin l. 2. c. 29. Germani. c. 26. Theon p. 136. Eratosth. c. 27.
(2) Pausanias. Corinth. p. 56.
(3) Paus. Phocic. p. 331.
(4) Ibid. Corinth. p. 68.
(5) Pausan. Corinth. p. 74.
(6) Pausan. Arcad. p. 249.
(7) Héliac. c. 2. p. 199.
(8) Hérodote, l. 2. c. 145.—146.
(9) Pausan. Héliac. p. 157.

noxiales du printemps, ou dans la partie du ciel à laquelle répond le soleil, au moment où le dieu Ether s'unit à la terre, et où le monde sublunaire reçoit les germes féconds, que le ciel par l'action du soleil verse dans les élémens avec le germe de la génération périodique, fournit naturellement au dieu Soleil une des formes, sous lesquelles on adora l'auteur de la fécondité universelle. La Chèvre céleste devint la chèvre Amalthée, dont la corne répandoit l'abondance de tous les biens; et fut toujours prise pour symbole de la fertilité. Le mâle, dont on la faisoit femme, puisque cette chèvre passoit pour être une des filles du soleil mariée au dieu Pan, fut représenté par un bouc ou par un homme aux pieds et aux cornes de bouc, qui concouroit avec elle et sous les rapports de principe actif à la génération universelle des êtres reproduits au printemps. C'est en effet là l'idée cosmogonique, que les Egyptiens voulurent imprimer, sous le symbole du bouc adoré à Mendés, ou de leur grand dieu Pan, dont le bouc étoit l'image vivante. C'est la force féconde de la nature (74), qu'on a voulu désigner sous cet emblême, observe très-bien Jablonski (1), cette force par laquelle notre monde se conserve et se reproduit. Outre que la faculté prolifique semble caractériser le bouc plus qu'aucun autre animal, et conséquemment qu'elle a du le faire choisir par les Egyptiens, comme un des emblêmes les moins equivoques du principe actif et fécond, qui siége dans le ciel et qui exerce sa force sur la terre, les autorités des anciens ne nous permettent pas non plus de douter, que ce ne soit cette qualité prolifique du bouc, qui l'ait fait employer parmi les symboles de l'écriture sacrée. Le bouc, suivant Diodore de Sicile (2), ne fut mis au rang des dieux de l'Egypte, qu'à cause des organes de la génération, dont la nature l'a si heureusement pourvu. Cet animal a un penchant bien décidé pour le plaisir de l'amour, et les Egyptiens, en consacrant par un culte les parties sexuelles de cet animal, ont voulu honorer, sous ce symbole, le principe fécond, qui dans la nature donne naissance à tous les êtres C'est au culte de cette divinité, que se faisoient d'abord initier tous ceux qui, nés dans la famille sacerdotale, entroient dans l'exercice de leurs fonctions: c'est au nom du Bouc que se faisoit leur inauguration. Il étoit pour les Egyptiens, suivant Diodore, (3) ce que le fils de Bacchus et de Vénus, ou du dieu au formes du Taureau et de la déesse de la génération, enfin le fécond Priape étoit pour les Grecs. Son culte, continue Diodore, avoit la même origine en Egypte, que le linganisme, et le culte religieux du Phallus dans le mystère des autres peuples; et cette origine est dans la nature même des fonctions fécondes, que remplit cette partie du corps dans la génération des animaux. De là vient ce respect, que Pan et les Satyres aux formes de Bouc ont obtenu chez différens peuples. La plupart des images, qui les représentent dans les temples, poursuit Diodore, sont dans l'attitude d'une forte et vigoureuse erection, afin d'imiter la nature du Bouc, doué d'un penchant impétueux vers l'acte de la génération. Ce symbole consacré dans leurs temples n'est que l'expression de leur reconnoissance envers les dieux, qui prennent soin de leur population et qui donnent la fécondité. Diodore a restraint a tort son idée à la propagation de l'espèce humaine en Egypte, tandis que ce symbole désignoit la fécondité universelle donnée à tout le monde sublunaire; caractère mieux adapté à Pan,

(1) Jablonski, l. 2. c. 7. §. 6. p. 281.
(2) Diodor. l. 1. c. 55 p. 98.
(3) Diod. ibid. c. 55. p. 98.

que l'on a toujours regardé comme le dieu de la nature universelle. (*s4*) Aussi présidoit-il non-seulement à la fécondité des animaux (1), mais encore à la fertilité des jardins, en sa qualité de dieu de la végétation. Hor-Apollon grammairien d'Egypte (2) assure également, que le Bouc étoit le symbole par lequel les Egyptiens désignoient les organes de la génération les plus féconds ; par une suite de la faculté qu'a cet animal de se reproduire de bonne heure et avant tous les autres animaux.

L'auteur connu sous le nom de Nonnus, (3) dont nous avons parlé plus haut, dit que Pan préside à l'acte de la génération ; et qu'on le peint avec des pieds de Bouc, parce que cet animal est violemment porté aux jouissances de l'amour.

Suidas, dont nous avons cité déjà le témoignage sur le nom Mendés en Egyptien, attribue également l'origine du culte du bouc de Mendés, à la vertu prolifique et féconde de cet animal, naturellement porté vers les plaisirs de la génération.

D'après tant de témoignage réunis, on ne peut plus douter du rapport, sous lequel on révéroit la divinité, dans le culte rendu à Pan et au Bouc son image vivante. C'étoit sous celui de principe actif et fécond de la nature, qualité qui se manifestoit tous les ans à l'équinoxe de printemps, au moment où le soleil, grand architecte de l'univers, ame active du monde, se trouvoit dans le signe du Taureau uni à la constellation de la Chèvre et des Chevreaux, placés immédiatement sur le Taureau. C'étoit cette constellation, qui la première précédoit le matin son char, au moment où toute la nature se réveilloit et enfantoit un nouvel ordre de choses par l'effet de la génération périodique et de la végétation, lorsque, comme dit Virgile, toute la nature accouche (*t4*). Voilà sous quelle forme la divinité, dont le soleil exerce l'action féconde, se présentoit alors à la terre, pour y répandre les germes de reproduction, que tous les élémens mus et échauffés par le feu Ether faisoient éclore et nourrissoient. Voilà Pan, instrument actif de la force féconde universelle. C'étoit la nature en général, et la force génératrice qui s'unit à elle que l'on honoroit sous le nom de Pan. Aussi étoit-il une des premières divinités de l'Egypte. C'est par là qu'on peut expliquer l'opinion, en apparence assez étrange, des Samaritains sur le sens du premier verset du Pentateuque, dans lequel ils lisoient. Au commencement le Bouc Azima créa l'univers. (*u4*) Ce qui revient à ceci, Au commencement Jupiter Ægiochus, ou Pan créa et organisa l'univers ; ce qui n'auroit pas choqué dans les Cosmogonies des Grecs et des Egyptiens, et sur-tout chez ces derniers, qui regardoient le Bouc comme le symbole de la force féconde, communiquée à la nature par la divinité. Les Grecs représentoient Vénus, déesse de la génération, montée sur le bouc, et ils en faisoient leur Vénus Epitrage.

La religion, qui seule croit avoir droit de légitimer les crimes et les plus honteuses actions, sous prétexte d'honorer l'Être suprême, avoit obligé les femmes de Mendés (4) à se prostituer en quelque sorte au dieu Bouc, adoré dans les temples de cette ville. Hérodote (5) rapporte, que de son temps un bouc avoit eu commerce avec une femme et qu'une foule de personnes avoient été témoins de cet étrange accouplement. Des vers du poëte Pindare, rapportés par Strabon (6), ont conservé le souvenir des unions monstrueuses du Bouc de Men-

(1) Horace Satyr. l. 1. Sat. 8.
(2) Hor. Apollon. l. 2. c. 48
(3) Nonnus Gregoir. Naz. c. 26. p. 16.
(4) Jablonski. l. 2. c. 7. §. 4. p. 277.
(5) Hesiod. l. 2. c. 46.
(6) Strab. l. 17. p. 551.

dés. Plutarque semble confirmer aussi l'existence d'un usage aussi incroyable (1) et que la superstition seule rend vraisemblable ; mais il annonce, que le bouc témoignoit plus de goût pour les chèvres, que pour les jolies femmes qu'on lui présentoit.

Quelque chose d'à-peu-près semblable se pratiquoit à Memphis, et les femmes offroient aussi à Apis le spectacle des organes passifs de la génération (2), dont Apis avoit la partie active la mieux prononcée. C'étoit elles qui lui rendoient les premiers hommages, et le sacrifice de leur pudeur étoit la premiere offrande.

Ceci ne doit pas nous surprendre, dans une religion dont le cérémonial reposoit tout entier sur les rapports d'imitation et d'analogie. Or Apis étant l'image de la force active féconde, on lui faisoit hommage de la force passive ; enfin pour plaire aux dieux, il falloit imiter leur nature, et s'en rapprocher par le culte et par les actes de religion. Apis étoit l'image d'Osiris, ou du soleil fécond du signe du Taureau ; mais Osiris étoit souvent peint, comme Pan, avec les organes de la génération en érection bien marquée. C'est ce qu'on voit dans ce passage du traité d'Isis où Plutarque (3) nous dit, qu'Osiris étoit en beaucoup d'endroits représenté sous les traits d'un homme en érection, pour peindre la force active par laquelle il engendre et nourrit les différens êtres. Or cette fonction est celle qu'exerce le soleil dans la nature, sous la forme, soit du Taureau ou d'Osiris, soit sous celle du bouc, placé sous le Taureau, ou du dieu Pan. Cette qualité active, que personne ne peut méconnoître dans le Soleil, et qui, après l'hyver et aux approches du printemps, se manifeste tous les ans au renouveau, pour me servir d'une expression populaire, cette qualité active et féconde, les anciens l'ont attribuée au Soleil. C'est lui, suivant Eusèbe (4), qui ensemence la nature. Macrobe (5) dit également, que le Soleil est le dieu qui ensemence, engendre, échauffe, nourrit et conduit à la maturité toutes choses. Il est, suivant le même auteur (6), la tête du monde, et le père de tous les êtres. Le soleil est donc, dans la nature, ce qu'Osiris et Pan étoient dans la théologie Egyptiene ; ou autrement, Osiris et Pan ne sont que des noms et des formes différentes du dieu soleil, considéré dans ses rapports avec la fécondité universelle. Aussi Diodore (7) l'associe-t-il à Osiris, dans son expédition, et il ajoute que, comme Osiris, il étoit dans une grande vénération par toute l'Egypte. De même et pour la même raison les Grecs l'ont associé à Bacchus. Diodore, cité par Eusèbe (8), prétend même que plusieurs pensoient, qu'Osiris et Pan étoient absolument la même divinité. Macrobe prétend également, que le fameux Pan (9), grande divinité des Arcadiens, étoit le même dieu Soleil, que tous les peuples ont adoré sous différens noms et sous diverses formes ; mais considéré dans ses rapports avec la matière sublunaire, qu'il anime, meut et féconde, dans les différentes organisations que prennent les corps. Son opinion est exacte sur la nature de cette divinité ; mais l'explication qu'il donne de ses attributs est forcée. Il étoit tout simple de la chercher aux cieux et dans la partie des constellations auxquelles s'unit le soleil, au moment où cette force féconde commence à se manifester, par la reproduction périodique, qui a lieu au printemps.

Ses rapports avec le soleil ou avec Apollon sont encore mieux marqués, par la flûte aux sept tuyaux, emblême

(1) Plut. in gryllo. p. 989.
(2) Diod. l. 1. c. 54. p. 96.
(3) Plut. de isid. p. 371.
(4) Euseb. præp. l. 3. c. 13.
(5) Saturn. l. 1. c. 17.
(6) Ibid. c. 19.
(7) Diod. l. 1. c. 11. p. 21.
(8) Euseb. l. 2. c. 1.
(9) Saturn. l. 1. c. 21.

équivalent à la lyre aux sept cordes, destinés tous deux à représenter l'harmonie universelle du monde, dont le soleil est l'ame et le lien, sous les noms soit d'Apollon, soit de Pan. C'est par une suite de cette idée allégorique, qu'on a donné à Pan pour femme Echo, qui représente les sons, qui composent le système harmonique des sphères, suivant l'opinion des anciens, et sur-tout des Pythagoriciens. Cette flûte pastorale, formée de l'assemblage de sept tuyaux inégaux, représentoit assez bien les rapports des rayons des sept sphères, dont le plus court étoit celui de la sphère de la Lune, et le plus long celui de la sphère de Saturne. Un souffle unique, distribué dans ces sept tuyaux, imitoit celui de l'ame unique, qui engendre l'accord harmonique des sept sphères concentriques; aussi quelquefois le représente-t-on avec sept cercles concentriques dans la main. (1) Macrobe dit pareillement, que l'épouse de Pan, (2) Echo, désigne l'harmonie des cieux laquelle est amie du Soleil, qui est le premier régulateur des sphères, d'où naît cette harmonie, qui échape à nos sens. Ceci s'accorde parfaitement avec ce que dit de Pan l'auteur de l'hymne orphique (3) en l'honneur de ce dieu. Il l'appelle le génie modérateur de l'harmonie du monde, et l'arbitre des astres. Aussi étoit-il du nombre des huit grands dieux, ou faisoit-il partie du fameux octonaire, résultant de l'assemblage des sept sphères et du huitième ciel, ou du ciel des fixes. Sous ce rapport, Pan étoit considéré dans son action supérieure, ou dans celle qu'il exerce au dessus du ciel de la Lune, comme principe du mouvement et de l'harmonie des cieux; tandis que son action, dans la partie inférieure, étoit exprimée par le développement des organes de la génération, et par un priapisme habituel, qui caractérisoit le penchant de la nature inférieure vers la génération, et qui méritoit à Pan l'épithète de Polyspore (4), ou d'abondant en semence, qui lui fut souvent donnée, et qui le fit appeller Priape.

On lui ajoute encore d'autres attributs, relatifs à la force féconde, et à l'abondance qui en résulte, comme on peut le voir dans Phornutus (5), qui a assez bien décomposé Pan dans sa partie superieure, qui agit sur l'Ether, et dans sa partie inférieure, qui organise la matière sublunaire: deux qualités que les anciens ont attribuées au soleil, chef et modérateur des sphères, dans lesquelles il distribue la lumière, et moteur des élémens, qu'il agite et qu'il vivifie par sa chaleur.

Il prenoit l'épithete de *Bonum Numen* ou bon génie, ce qui convient à la Chèvre appellée *bonne déesse* chez les Romains, et qui a conservé l'épithète de *Félix Sydus*. Aussi Phornutus ajoute-t-il aux traits de Pan, que la corne d'Amalthée étoit remplie de ses bienfaits et étoit un de ses attributs. Cette épithète de bon génie ou bon principe lui étoit commun avec Osiris, avec Ormusd, ou avec le principe bienfaisant, dont l'empire sur la nature s'exerçoit dans les six signes supérieurs, à l'entrée desquels est placée la Chèvre avec ses Chevreaux, dans la main du Cocher. Cette idée de génie bienfaisant, appliquée à la Chèvre céleste, se trouve consacrée dans les monumens des Indiens, dans un manuscrit de la bibliothèque Nationale, n°. 11, où sont dessinées et enluminées des figures, qui représentent les incarnations de Vichnou, ou du soleil et de l'ame du monde. On voit souvent ce dieu avec une petite chèvre sur le doigt; il est représenté ainsi dans la figure première, sous le titre *de dieu bienfaisant*, qui domine sur

(1) Kirker. OEdip. t. 1.
(2) Macrob. Sat. l. 1. c. 21.
(3) Hymn. Orph. v. poët. grec. p. 504.
(4) Anth. Epig. l. 4. c. 13. p. 476.
(5) Phorn. c. 27.

tout le monde. Il a quatre bras, nombre égal à celui des saisons, et il porte sur un de ses doigts une petite chèvre.

A la table trente deuxième, on voit *Isproun, dieu bienfaisant*, descendre du ciel pour exterminer le monstre *Tiperant*, qui ravageoit la terre. Il tient d'une main la petite chèvre et de l'autre il perce le monstre son ennemi.

Iogui-Hisper, est une divinité qu'adorent les Indiens, sous la forme du croissant, et qui exprime la conjonction du soleil avec la lune, que désignoit aussi la statue à cornes de bouc, élevée à Eléphantine en Egypte. Ce génie Indien a quatre bras; il a sur la tête le croissant de la lune et une petite chèvre sur le doigt. Ainsi l'Indien n'a pas oublié l'attribut caractéristique du bon principe, qui agit à la Néoménie équinoxiale, et a rendu la même idée, qu'ont exprimée les Grecs par le Bouc, compagnon de Bacchus, les Egyptiens par leur dieu à formes de Bouc, compagnon d'Osiris à tête de Taureau, et les Scandinaves par les boucs, qui attèlent le char du dieu Thor, armé de la massue à tête de bœuf. Le génie des sculpteurs et des peintres a varié, mais c'est la même idée cosmogonique qui a partout été ainsi exprimée. On trouve, dans les Grottes d'Iloura dans l'Inde, le dieu Bouc des Egyptiens, avec son nom de *Mendés* (1), qu'il portoit en Egypte; tant il y a eu d'accord entre les Cosmogonies de l'Égypte et de l'Inde dans la haute antiquité. Car les Indiens rapportent les monumens d'Iloura à des temps très-reculés, et ils les regardent comme l'ouvrage des génies; ce qui prouve leur ignorance sur l'époque éloignée à laquelle ces monumens remontent. Les dieux ou génies aux attributs de Bouc nous sont retracés dans le fameux Bouc Azima des Samaritains et des Chuttéens, dont nous avons parlé; dans les Faunes, Sylvain et les Satyres des Grecs et des Romains, qui jouoient un grand rôle dans la Cosmogonie des anciens Pâtres de l'Arcadie. Maimonide, (2) le plus savant des Rabbins, nous dit que ce culte faisoit partie du Sabisme ou du culte des astres. Que les anciens Sabéens adoroient des génies, qu'ils supposoient se manifester à eux sous la forme de Bouc et qu'ils appeloient ces génies *les chevreaux*; et que cette opinion remontoit aux siècles où l'on fait vivre Moyse, et au temps où l'écriture nous dit: « ils n'immoleront plus leurs victimes aux boucs et aux chevreaux. » Selden observe, que le Lévitique c. 17. v. 7. défend au peuple de sacrifier aux génies, et que le mot hébreu, par lequel ces génies sont désignés, signifie hérissés de poils, comme les Satyres, c'est-à-dire des boucs, comme le traduit Selden. (3) Ces boucs ou génies à forme de bouc étoient les intelligences, qui siégeoient dans les étoiles marquées de cette forme, et appellées de ce nom, et qui inspiroient les chèvres prophétesses soumises à leur influence. Car, comme le bœuf Apis rendoit des oracles dépendans du Taureau céleste, il y avoit aussi des chèvres, qui en rendoient également, et par une suite du même principe astrologique, qui fut, suivant Lucien, la base de la divination. Eusèbe (4) nous parle de ces chèvres prophétesses, ainsi que des corbeaux dressés à rendre des oracles. Ces deux animaux ont leur type dans les constellations. Je ne vois pas en effet, pourquoi le Serpent ou l'Hydre placé sous la Vierge, et la Vierge elle-même auroient eu plus d'empire sur l'oracle de Delphes, que le Corbeau placé sur l'Hydre n'en eût eu sur des corbeaux sacrés? Pourquoi le Bélier et le Taureau, placés aux limites équinoxiales, auroient exercé leur influence sur l'oracle d'Ammon et de Memphis, et pourquoi la Chèvre, qui est au-dessus d'eux, n'eût pas eu aussi son oracle? Pourquoi Amal-

(1) Anq. Zend. t. 1. c. 249.
(2) Maimon. more nev. l. 3. c. 47.
(3) Seld. prol. p. 38.
(4) Euseb. præp. evan. l. 2. c. 3.

thée, femme d'Ammon, n'auroit pas été aussi savante que son époux ? Nous verrons ailleurs, qu'elle fut effectivement une prophétesse pour les Arcadiens établis dans le Latium, qui gardoient le dépôt des oracles de la Sybille Amalthée, que Tarquin confia à des Décemvirs ou prêtres chargés de les consulter et d'y lire les destinées de l'empire.

Mais le berceau de ce culte semble devoir être placé en Egypte, où les animaux célestes étoient honorés sous des formes vivantes, comme nous l'avons fait voir à notre article Ammon et Apis, et où il n'est qu'une conséquence naturelle du principe astrologique, sur lequel pose tout le culte symbolique des animaux sacrés, dont la consécration caractérise la religion des Egyptiens. Le culte du Bouc et celui du bœnf remontent à la même époque, et prennent leur origine dans la même source. Aussi Manethon, dans ses dynasties Egyptiennes, (1) fixe-t-il au même temps l'origine du culte rendu aux Taureaux à Memphis et à Héliopolis, et l'origine de celui qui fut établi en honneur du Bouc à Mendés. Il attribue au même Roi la consécration de ces animaux (2), dont les images unies, dans le même lieu du ciel, fixoient autrefois l'équinoxe de printemps, et le renouvellement de la fécondité donnée à la nature.

Pan ou le Bouc de Mendés son image, étoit une des plus anciennes, comme une des plus grandes divinités de l'Egypte. C'est Hérodote qui nous l'assure. (3) Cet historien observe, que les Grecs, qui ont copié et altéré le culte Egyptien, mettoient Pan au nombre des divinités inférieures et d'invention moderne, tandis qu'en Egypte Pan étoit un des plus anciens dieux, et du nombre des huit premiers dieux (4); ce qui s'accorde avec le récit de Diodore (5), qui nous dit que les Egyptiens avoient une vénération singulière pour cette divinité, et qu'ils lui avoient par-tout élevé des temples. Les fonctions que nous avons vu qu'il remplissoit dans la nature, dont il étoit l'ame, et à l'universalité de laquelle on l'a souvent associé, semblent avoir dû lui assurer cette premiere place plus digne de lui, que celle où l'avoient fait descendre les Grecs, en le faisant simple chef de troupeau, et dieu des pâturages et des montagnes, à cause des formes sous lesquelles on le peignoit. Le fameux hymne d'Orphé, en l'honneur de Pan, a conservé à ce dieu le caractère de majesté et de grandeur, qu'il avoit dans l'ancienne théologie, et qui appartient à l'ame universelle, qui meut les sphères, qui féconde les élémens, et régit toute la nature par l'action du feu Ether, qui compose la substance active du monde et qui bouillone à grands flots dans le soleil. « Je t'invoque, ô puissant » Pan (6), dieu fort de toutes les forces » du monde, qui renfermes en toi le » ciel, la mer et la terre reine de toutes » choses, et le feu immortel ; car ce » sont là les membres de ton immense » corps. Viens, génie bienfaisant, source » de mouvement, qui te meus circulai- » rement porté sur un char de gloire, » qu'entourent les saisons. »

» Auteur de la génération... enthou- » siasme divin, transport qui échauffe » et vivifie l'ame ! tu habites parmi les » astres, et tu règles la symphonie de » l'univers par tes chants mélodieux : » c'est de toi que viennent les sorges, » les visions, et les frayeurs subites qu'é- » prouvent les mortels. Tu te plais » parmi les rochers, les fontaines, et » les pâturages de la terre ! rien n'é- » chape à tes regards.... Scrutateur de » toutes choses, tu te plais à entendre » l'écho de ton harmonie éternelle. » Dieu engendré de tout, et qui engen- » dres à ton tour toutes choses ! toi que » l'on invoque sous différen-

» Maître

(1) Sync. p. 54.
(2) Euseb. præp Ev ang p. 55.
(3) Herod. l. 2. c. 46.
(4) Ibid. c. 145.
(5) Diod. l. 1. p. 16.
(6) Orph. poet. grec.

» Maître souverain du monde, qui » donnes l'accroissement, la fertilité, et » la lumière à toutes choses, qui habites dans le fond des grottes. Redoutable dans ton courroux, vrai Jupiter à doubles cornes.

» C'est toi qui as fixé la terre : tu fais » sentir ton pouvoir à la mer : l'Océan » t'obéit, et il n'est pas jusqu'à l'air et » au feu, qui ne reconnoisse ta puissance. Tous les élémens suivent la route » que tu leur prescrit, malgré l'inconstance de leur nature, et ils fournissent » aux hommes la nourriture dont ils » ont besoin. Reçois, ô source sacrée de » nos plaisirs et de nos transports, nos » vœux avec notre encens; fais que » nous terminions heureusement notre » carrière, et éloignes de nous tout ce » qui peut nous alarmer.

Transportons-nous, dit Blackwel (1) en rapportant cet hymne, sur les ailes de l'imagination dans la terre sainte, la mère des mystères, et le pays natal de la plupart des religions, qui ont eu cours sur la terre. Imaginez, que vous arrivés au commencement du printemps à Mendés, lorsque la douce haleine des zéphirs invite la nature à mettre au jour les richesses, qu'elle renferme dans son sein. Représentez-vous cette foule prodigieuse de peuple, qui couvre les deux rives du Nil, cette multitude de bateaux remplis d'hommes et de femmes, qui le couvrent et qui viennent célébrer la fête de l'ancien dieu Pan. Voyez les portes de son magnifique temple, dont la forme est orbiculaire, comme la voûte du ciel, et qui résone du son de la flûte aux sept tuyaux. L'autel commence à jetter des flammes; le prêtre s'approche tout nud, il remplit ses mains d'encens, et les lève vers le lieu saint. La musique cesse : le peuple se prosterne, il se met à genou, il répand son encens dans le feu, et adresse au dieu l'hymne que nous venons de rapporter, et qui est une preuve convaincante de cette vérité, que plusieurs regardent comme un paradoxe, dit Blackwel, savoir que les sages de l'antiquité ne croyoient pas, que leurs dieux fussent des hommes réels, ou qu'ils eussent effectivement les figures monstrueuses et informes, sous lesquelles on les représentoit, et qu'ils ne prenoient point au pied de la lettre ce qu'on disoit de leurs qualités personnelles et de leurs aventures; par exemple, continue ce savant auteur, les sages de Mendés ne croyoient point, que leur dieu Pan eût des pieds de chèvre, et ne voyoient point un dieu dans cet animal, quoique peut-être le peuple le crût. Il étoit pour lui l'emblême du principe actif de toutes choses, l'ame de l'univers, et par cela même le plus ancien et le premier des dieux. Sa figure est le portrait de la nature, revêtue des attributs célestes, que le Soleil son premier agent, son ame visible emprunte de l'Olympe et du lieu où il reprend sa force fécondante. Cette opinion théologique sur Pan n'a pas été ignorée de ceux qui ont eu occasion d'en parler tels que Porphyre (2), Phornutus, Isidore, Servius, Albricius, &c. Il est, dit Servius, le dieu de toute la nature. Il est modelé sur la forme du grand tout, nous dit Isidore; il renferme tout ce que contient la nature et il justifie son nom de Pan. Peut-être l'étymologie a-t-elle conduit ces derniers auteurs à voir dans Pan l'univers dieu, ou la totalité des êtres réunis sous le nom de cause une et éternelle des effets produits dans son sein; mais les anciens avoient, indépendamment du nom, une idée aussi grande de Pan, que celle qu'exprime l'hymne d'Orphé et qui s'accorde bien avec la fonction, que le Soleil, ame du monde visible, remplit dans la nature, qu'il pénètre de son feu actif et vivifiant. Porphyre (3) regarde *Silène*, espèce de Pan, comme le sym-

(1) Blackwel. Lettres sur la Mythol. lett. 8. p. 75.

(2) Porph. apud Euseb. præp. l. 6. p. 114 albricius, c. 9. Isidore orig. l. 8. c. 10. Servius not. ad egl. 2. Virgil. Phornutus. c. 27.

(3) Euseb. præp. l. 3. c. 11. p. 110.

bole du souffle moteur, qui anime le grand tout, comme la force active qui pénètre l'universalité des êtres. Voilà des titres suffisans, pour justifier les Egyptiens de lui avoir donné une place aussi distinguée, que celle qu'ils lui ont assignée dans l'ordre hiérarchique et pour en avoir fait la première divinité, aux mystères de laquelle leurs prêtres devoient se faire initier. Pan ou le dieu aux formes de bouc eut aussi sa ville particulière, à laquelle on donna le nom de ville de Pan ou de Panopolis (1), suivant les Grecs, et de Chemmis en langue Egyptienne. C'étoit aussi là que la constellation, qui est aux cieux à côté du Cocher et qui le précède immédiatement dans son lever, Persée recevoit des hommages et voyoit ses autels associés à ceux de Pan, comme ces deux génies le sont dans les cieux, où ils gardent les limites de l'équinoxe de printemps. Nous avons vu, dans notre troisième chapitre sur Isis, que cette déesse ou la lune, sous le nom d'Isis, est censée placée à Chemmis à côté des Pans et des Satyres, au moment où elle répond aux constellations de Persé et du Cocher; ce qui arrive, lorsqu'elle est pleine au Taureau, le soleil étant au Scorpion; c'est-à-dire dans la position que Plutarque donne au Soleil et à la Lune au moment de la mort d'Isis.

Le culte de Pan passa d'Egypte en Grèce, et se fixa sur-tout dans les hautes contrés du Péloponèse, qui se vantent de tenir à l'antiquité la plus reculée, et où Pan est, comme en Egypte, un des premiers et des plus anciens dieux. Les Pâtres d'Arcadie en firent leur divinité tutélaire, comme ceux de Lampsaque, qui l'adoptèrent sous le nom de Priape. Il ressembloit assez au vieux Mercure des Pelasges, qui habitèrent originairement ces pays. Aucune partie de la Grèce ne m'a paru avoir conservé, plus que l'Arcadie, des statues composées et monstrueuses, dans le goût et l'ancien style Egyptien. La Cérès de Phigalie, (*x4*) la Diane Eurynome, les oiseaux de Stymphale, &c. en sont une preuve. Or c'est dans ce pays que Pan est une divinité première, comme il l'étoit en Egypte. Toute l'Arcadie (2) l'adoroit. *Pan Deus Arcadiae*, &c., dit Virgile. On y montroit ses montagnes, ses images, ses temples, et les échos qui retentissoient des sons harmonieux de sa flûte. On y distinguoit, entre autres lieux, le mont Ménale consacré à Pan, qui, dit-on, y faisoit entendre ses accords mélodieux. C'est dans ces mêmes lieux, qu'on voyoit l'autel sur lequel brûloit le feu sacré éternel en honneur de Pan (3), emblême simple et naturel du feu sacré, qui brille dans les astres et sur-tout dans le Soleil, et qui pénètre toutes les parties du corps immense de Pan ou de l'univers. Il y jouissoit, comme en Egypte, de la prérogative de divinité du premier ordre, qui dispensoit tous les biens aux mortels, dont il exauçoit les vœux, et qui poursuivoit les coupables; caractère distinctif, qui le place au-dessus du simple dieu des Bergeries, et qui en fait une divinité théologique, aussi relevée que l'étoit le Pan des Egyptiens. Il avoit aussi son oracle, comme Apis et Ammon, lequel avoit joui, dans la haute antiquité, d'une grande célébrité. Il avoit inspiré la Nymphe Erato, qui s'unit au Bootés, ou à Arcas fils de Callisto ou de l'Ourse. Erato est le nom d'une des Hyades, ou des Nymphes de Dodone. Virgile, fidèle aux traditions antiques, invoque cette Nymphe dans son septième livre, lorsqu'il va chanter les noms des héros et des peuples qui habitoient dans le Latium les pays où s'étoit établi Evandre, prince venu d'Arcadie. C'étoit la prophétesse fameuse chez les Arcadiens, qu'il invoquoit. Aussi les fêtes de Pan passèrent-elles d'Arcadie dans le Latium;

(1) Herod. l. 2. c. 91. Steph. ni voce Kemm. Diod. Sic. p. 15.

(2) Paus. Arcadicis p. 257—262—269—260—291.

(3) Ibid. 268.

ainsi que celles du dieu cheval, ou de Neptune, qui rendit Cérès mère. La plus grande divinité des premiers Romains, ou de leurs ayeux, qui habitoient Albe, étoit Pan, (1) que l'on honoroit tous les ans par des jeux, qui se célébroient sur le mont Palatin, ainsi appellé de Pallantée ville d'Arcadie, d'où étoit parti Evandre, lorsqu'il vint civiliser les peuples d'Italie, et leur apporter la connoissance des lettres. Ces fêtes se célébroient par les Romains à la fin de l'hyver, suivant Denis d'Halicarnasse (2), qui s'est plu à rassembler les traits nombreux, qui rapprochent le culte des Romains de celui des anciens Arcadiens et qui en marquent la filiation (3). Ce savant parle de l'ancien bois sacré du mont Palatin et de la fontaine, qui couloit de l'antre de Pan, et que l'on voyoit encore de son temps. (4)

Virgile, dans ses Pastorales et ses Georgiques, a consacré souvent le nom de Pan et le mont Menale d'Arcadie, séjour favori de Pan. (5) Mais alors, Pan n'est chanté que comme dieu des bergeries, au lieu que dans l'ancien culte du Latium, et sur-tout chez les Arcadiens, il étoit une divinité du premier ordre, comme chez les Egyptiens. Il est fort étonnant, que le commentateur de Virgile, (6) Servius, l'appelle simplement une divinité rustique, tandis qu'il le peint sous les traits de l'univers dieu; qu'il l'appelle le dieu de toute la nature, et qu'il regarde la couleur rouge, dont on teignoit ses images, comme l'emblême du feu sacré qui circule dans l'Ether: ce qu'est effectivement Pan. C'est ainsi que Bacchus, le fameux Osiris, une des premières divinités des Egyptiens, a fini par n'être que le dieu des raisins.

CHAPITRE DIXIÈME.

Adonis, Apollon, Atys, Orus.

APrès avoir analysé les formes plus ou moins monstrueuses, que le dieu Soleil au printemps empruntoit des constellations ou des signes, qui fixoient cet équinoxe, il nous reste à parler des formes plus élégantes, que savantes, données à cet astre à la même époque de la révolution annuelle. Tel étoit le bel Apollon, ou Orus, l'aimable Adonis, le jeune Atys, noms différens donnés au dieu Soleil, au moment où il atteint, comme dit Macrobe (7), les forces de la jeunesse.

Apollon est encore le soleil, mais considéré sous des rapports d'astre lumineux, placé au centre de l'harmonie des sphères, qui règle les jours et les saisons, et qui reprend son empire sur les ténèbres à l'équinoxe de printemps, ou le soleil régnant aux cieux. Car c'est ainsi qu'il faut entendre le passage de Macrobe (8), que le Soleil prend le nom d'Apollon, dans la partie supérieure, et de Bacchus, dans la partie inférieure; (*y*4) c'est-à-dire dans la partie ou règne le jour et la lumière, par opposition à celle qui est occupée par les ténèbres. En un mot, c'est le dieu du jour, qui a son siége aux cieux; et qui répand sa lumière dans l'air, et dans les

(1) Tit. liv. Decad. 1. l. 1. c. 5.
(2) Diony. halic. l. 1. p. 25 & 26.
(3) Ibid. p. 67.
(4) Ibid. p. 65.
(5) Virg. éclog. 2. v. 31. 4. v. 58. éclog. 10. v. 26. Georg. 1. v. 17.
(6) Servi. comm, ad. eclog. 2 & 10
(7) Macrob Saturn. l. 1. c. 18..
(8) Saturn. l. 1. c. 18.

autres élémens, qu'il pénètre sans s'y incorporer. Au contraire, sous les traits et le nom de Bacchus, il n'agit que dans le monde sublunaire par sa chaleur active et féconde, parce que la matière sublunaire, ténébreuse et passive de sa nature, est la seule qui soit susceptible de générations et de destructions. Il est Apollon dans la partie supérieure, affranchie de tous les chocs tumultueux de la matière et dans laquelle règne une constante et éternelle (1) harmonie. En un mot, Apollon est la lumière pure et vierge, (24) que répand le soleil et qui brille dans les cieux; ce qui le distingue d'Osiris et de Bacchus, principes de fécondité bienfaisante pour la nature sublunaire, et d'Hercule, qui meut les sphères et qui engendre les temps par sa révolution dans la carrière annuelle des douze signes.

L'identité d'Apollon et du Soleil est un dogme théologique reçu par toute l'antiquité, et celui sur lequel on peut élever moins de doutes. Son union fraternelle avec la Lune ou Diane sa sœur confirme encore cette vérité, attestée d'ailleurs par les anciens auteurs. (2) Les Grecs, dit Cicéron (3), adoroient le Soleil sous le nom d'Apollon, et la Lune sous celui de Diane. Le Soleil, dit Macrobe, s'appelle tantôt Apollon (4) tantôt Bacchus, et tantôt prend d'autres dénominations. Les différentes propriétés du Soleil ont donné naissance à différentes divinités, qui ne sont que ce dieu unique sous différens noms. Tel est le nom d'Apollon, qu'il prend comme dieu de la divination et de la médecine. Le nom d'Apollon, suivant diverses interprétations qu'on lui donne, se rapporte en dernière analyse au soleil, continue ce même auteur, qui cite à l'appui de sa proposition les autorités de Platon, de Chrysippe, de Speusippe, de Cléanthe, de Cornificius, d'Euripide, &c. Ces auteurs, partagés entre eux sur la vraie étymologie de ce nom, conviennent néanmoins tous, qu'il désigne l'astre brillant du jour, qui verse sur nous des torrens de lumière, et qui promène tous les jours du levant au couchant nos disque brillant et radieux. En effet Platon, dans son Cratyle où il prétend donner les étymologies vraies de différens noms, entre autre de celui d'Apollon, nous dit que le Soleil et la Lune sont deux divinités. Que le premier est connu sous le nom d'Apollon et la seconde sous celui de Diane. Julien (5), dans son hymne au Soleil, nous dit que le Soleil et Apollon sont absolument la même divinité; et que c'est là son nom le plus commun et le plus connu. Apollon lui-même, interrogé pour savoir qui il est, répond par son oracle, qu'il est le *Soleil*, Orus, Osiris, Bacchus et Apollon, le roi de l'univers, qui dispense les temps et les saisons, les vents et les pluies; qui ramène l'aurore et la nuit; le chef suprême des astres, et le feu éternel. (6)

Augustin, dans sa cité de dieu (7), convient que les anciens, qu'il appelle payens, assuroient que les divinités qu'ils adoroient, sous le nom d'Apollon et de Diane, étoient au nombre des agens de l'ordre universel du monde, et que le premier étoit le Soleil, et la seconde la Lune.

Héraclide de Pont (8), expliquant la peste dont Apollon frappe l'armée des Grecs, pour venger l'injure faite à son prêtre, n'y voit qu'une allégorie relative à l'action du soleil, qu'il dit être la même divinité qu'Apollon, d'après les principes secrets de la mysticité et dans la langue ordinaire, ajoutant (9) que l'on dit indistinctement Apollon

(1) Julian. orat. 4. p. 269—280.
(2) Servius neid. l. 3. v. 73. Thorn. c. 32.
(3) Cicero. de nat. deor. l. 2. c. 27.
(4) Macrob. Saturn. l. 1. c. 17.
(5) Julian. orat. 4.
(6) Euseb. præp. l. v. l. 3. c. 15. p. 125.
(7) August. de civ. dei l. 7. c. 16.
(8) Heraclid. opus. myth. thomas. gale. p. 415—417.
(9) Ibid. p. 416.

soleil, ou le soleil Apollon. Il s'appuie du témoignage d'Apollodore, savant très-versé dans les sciences théologiques, pour établir cette identité entre le soleil et Apollon. Il y joint ses propres réflexions, tirées des différentes épithètes données par Homère à Apollon et qui toutes caractérisent bien l'astre brillant, que nous nommons soleil. Il conclut de tout cela, (1) qu'Apollon est le nom du soleil, dont la chaleur brûlante excite souvent les vapeurs malfaisantes, qui engendrent les maladies. Nonnus (2) dit aussi, que le dieu appellé Mithra chez les Perses, soleil ou Bélus chez les Babyloniens, s'appelloit Apollon à Delphes. Ceux qui se sont déclarés pour le système des génies et des intelligences, l'ont attaché au corps du Soleil, comme son génie familier et comme l'intelligence céleste destinée à régler ses mouvemens; ce qui lie toujours ce dieu au soleil, dans lequel il est censé résider pour distribuer la lumière au monde visible. Apollon, dit Plutarque (3), soit qu'il soit le soleil, soit qu'il soit le père et le maître du soleil, placé au dessus du monde visible, est pour les hommes le principe de leur existence, de leur naissance, de leur nourriture, de leur intelligence. On voit bien, que ce nouvel Apollon, père ou maître du soleil, n'est qu'un être créé par les abstractions des métaphysiciens, qui ont séparé du soleil, la force divine qui étoit censé appartenir à cet astre, dispensateur de la lumière et des saisons. Le même auteur, dans un autre traité (4), met dans la bouche d'un de ses interlocuteurs une distinction entre le corps visible du soleil, et son intelligence invisible, qu'il appelle Apollon, et qui dans l'opinion vulgaire se confond, dit-il, avec le Soleil, parce que l'objet sensible et apparent détourne notre esprit de l'être intellectuel et réel, qui est le vrai Apollon. On ne voit dans tout cela qu'une abstraction métaphysique; et l'auteur ne nie pas, que ses deux idées ne se confondent dans l'opinion vulgaire. Il est toujours certain, qu'Apollon étoit une divinité siégeante dans le soleil, comme nous le dit Achilles Tatius (5); ce qui nous suffit pour notre système, dans lequel nous expliquons les aventures d'Apollon par les phénomènes du mouvement du soleil. Qu'Apollon soit le soleil considéré comme intelligent, ou que ce soit le soleil considéré comme siège du feu intelligent, (6) qui du ciel jaillit dans le sein de la matière, comme le veut Porphyre, peut nous importe pour nos explications.

Je craindrois de fatiguer mon lecteur, par l'étalage inutile d'une fastidieuse érudition, si je rassemblois de nouveaux témoignages tirés des anciens, pour prouver que tous ont vu dans Apollon soit le soleil, (7) soit l'intelligence divine, qui meut cet astre et qui, pour me servir de l'expression de Plutarque, (8) voyage avec lui et dans lui autour du monde.

A quelle époque de son mouvement l'ont-ils peints sous les traits et sous le nom d'Apollon? Ses statues et ses images lui donnent toutes les graces de la jeunesse. C'est donc à l'équinoxe de printemps, qu'il l'ont ainsi appelé et ainsi peint. En effet Macrobe (9), qui nous parle des quatre âges du soleil ou des quatre formes, que l'on donnoit à ses images aux quatre époques principales de la révolution annuelle, nous dit qu'à l'équinoxe de printemps, où le jour acquiert des accroissemens, qui le font triompher de la longue durée des nuits, le père du jour, le soleil étoit alors censé arriver dans

(1) Ibid. p. 417.
(2) Nonnus, Diony. l. 40. v. 406.
(3) Plut. de orac. defect. p. 413.
(4) Id. de pyth. orac. p. 400.
(5) Uranolog. Pet. Achill. Tat. fragm. ch. 5. p. 96.
(6) Porphyr. apud Euseb. præp. l. 2. l. 3. c. 11. p. 113.
(7) Fulg. myth. l. 1.
(8) Plut. de isid. p. 375.
(9) Macrob. Saturn. l. 1. c. 18.

son adolescence, et étoit représenté sous les traits d'un élégante jeunesse. (1) Tel étoit effectivement Apollon, imberbe, et brillant de toutes les graces du printemps de la vie. (*a5*) Il est toujours beau, il est toujours jeune, dit Callimaque. (2) Jamais son menton ne se couvre du plus léger duvet. L'hymne d'Orphée (3) le nomme le jeune héros rayonnant de gloire. Horace l'appelle l'imberbe *Agyeus*.

Quoiqu'Apollon, dieu soleil du printemps, n'empruntât pas les formes du bouc ou de la chèvre, comme Pan, ni celle du bœuf, comme Bacchus et Osiris, néanmoins on avoit conservé le souvenir des rapports, qu'il avoit avec ces animaux célestes, (*b5*) par l'offrande qu'on lui faisoit du bœuf et des deux chèvres blanches, qu'on lui immoloit aux jeux Apollinaires. On dora les cornes de ces différentes victimes (4). Au moment où le Cycle solaire, parti du point équinoxial, étoit censé revenir à son origine au bout de dix-neuf ans, on célébroit des fêtes en honneur d'Apollon chez les Hyperboréens, qui croyoient que ce dieu étoit de retour dans leur isle où ils le supposoient né. On jouoit des instrumens; on célébroit des danses et ces fêtes de joie duroient depuis l'équinoxe de printemps jusqu'au lever des Pléïades. (5) Le printemps étoit donc l'époque de la théophanie, ou de l'apparition du bel Apollon, qui rapportoit la lumière et les longs jours dans les contrées boréales, désignées sous le nom d'isle Hyperboréenne. C'étoit à l'entrée du printemps, que se célébroient dans toutes les isles Cyclades les jeux établis en mémoire de la victoire, qu'avoit remportée Apollon sur le redoutable serpent Python. (6)

Aussi est-ce au printemps, au moment où l'hyver finit (*c5*) et où l'univers sorti des eaux du déluge, suivant les allégories sacrées, va se reproduire, qu'Ovide place la victoire d'Apollon sur le serpent Python, ou sur le monstre, dont le mauvais principe avoit pris la forme durant tout l'hiver, comme nous l'avons vu dans les deux premiers chants du poëme de Nonnus. Ce serpent Python est celui du Pôle (7), qui nous a déjà servi à expliquer les formes dont se couvroit Typhon, lorsque le principe bon et lumineux, Jupiter, reprit ses foudres et termina l'hyver par la défaite de son affreux ennemi. Ainsi on voit, que toutes les fables se tiennent entre elles et se réunissent au même centre, ou à la nature, à ses phénomènes et aux tableaux qui nous les peignent dans les images célestes. Cette fable précède immédiatement dans Ovide la métamorphose d'Io, ou de la Lune en vache, qui fut placée dans l'ancien signe équinoxial de printemps, le Taureau, ainsi que la fable de Phaëton ou du Cocher céleste, fils du vainqueur de Python, qui prend en mains les rênes du char de son père. Toutes ces histoires sont donc liées entre elles et fixées aux limites de l'ancien équinoxe de printemps; ce qui doit être, si Apollon est le beau Génie, ou le dieu Soleil, qui ramène le printemps, et qui fait triompher le jour des nuits et des ténèbres, qui s'étoient prolongées en automne, au moment où le serpent du pôle, Python, montoit aux cieux pour troubler l'harmonie de l'univers et dégrader la nature.

C'est par la même raison, que les Héliades, ou les filles du Soleil se trouvent placées dans le ciel sur ces mêmes limites de l'équinoxe de printemps. Apollon a aussi pour amante ou pour épouses sept filles, dont les noms sont ceux des Pléiades ou des astres, qui long-temps annoncèrent le printemps. Ce sont ces

(1) Phornutus. c. 32.
(2) Callim. hym. in Solem. v. 36.
(3) Orphic. hym. v. 4.
(4) Macrob. Saturn, l. 1. c. 17.
(5) Diod. Sicil l. 2. n. 47. p. 158.
(6) Dionys. in libro de sit. orbis sub. fin.
(7) Theon. ad Arat. Phæn.

mêmes Pléïades, dont l'apparition ou le lever Héliaque chez les Hyperboréens fixoit le terme des fêtes d'Apollon, qui commençoient à l'équinoxe de printemps. C'est cette liaison astronomique, sans doute, qui les a fait appeller Héliades ou filles du Soleil par les uns, et ses femmes par d'autres. Clément d'Alexandrie (1) et Arnobe nous ont donné les noms de ces amantes du Soleil; ces noms sont Steropé, Arsinoë, Aréthuse, Zeuxippe, Prothoë, Marpessa et Hypsipile. Une des Hyades, Coronis, dont nous parlerons bientôt, fut aussi fameuse par ses amours avec le dieu du printemps, ou avec Apollon.

La Cosmogonie des Atlantes met aussi les Pléïades dans la famille du prince soleil & de la princesse Lune, enfans d'Uranus ou du ciel. Tel étoit le génie allégorique de ces anciens siècles. Non-seulement le ciel, mais la terre fournissoit des amantes au Soleil. C'est ainsi que le laurier toujours verd, devenu symbole de l'astre immortel auquel on le consacra, fut personnifié sous son nom connu de Daphné ou de laurier, dont on fit une jeune fille, qu'avoit aimée Apollon, et qu'il métamorphosa en arbre de ce nom. (*d5*) Sa métamorphose est décrite fort au long dans Ovide; et dans tout cela, il n'y a d'autre fond, que la cérémonie qui se pratiquoit tous les ans à l'équinoxe de printemps, où l'on renouvelloit dans les temples les lauriers sacrés du dieu. (2) Aussi Ovide place cette fiction entre la victoire d'Apollon sur le serpent Python et celle de la métamorphose d'Io en vache. (3)

L'union du Soleil aux Hyades ou aux étoiles du signe, dans lequel est placée Io, et dont une porte le nom de Coronis et une autre celui d'Arsinoë, donna naissance à la fable, qui fait naître Esculape des amours d'Apollon et de Coronis, ou suivant d'autres d'Arsinoë. En effet Esculape est le Serpentaire, qui se lève toujours au coucher du Taureau ou des Hyades, et qui monte au crépuscule du soir, le jour où le soleil est uni aux Hyades ou aux astres du Taureau du printemps. Nous en avons déjà fait usage, sous le nom de Cadmus, qui cherche sa sœur Europe, placée dans le même Taureau où est Coronis, et qui ouvre la nuit du premier jour de printemps, lorsque le soleil entroit au Taureau équinoxial. Le lecteur peut consulter ce que nous en avons dit à notre sixième chapitre, dans les trois premiers chants du poëme de Nonnus. Il y trouvera une nouvelle preuve de la cohérence de toutes ces anciennes fictions, autrefois devenues monstrueuses pour nous, et qui ne sont plus que des allégories ingénieuses, qui avoient échappé à la sagacité de ceux qui nous ont précédé. Ces monstruosités ont disparu, depuis que nous avons retrouvé l'esprit des anciens enseveli dans les sombres ténèbres des siècles, et couvert du voile obscur de l'allégorie et de l'énigme. L'antiquité est aujourdhui pleine de charmes et de graces, comme Apollon lui-même, qui tient aux cieux le sceptre des dieux qu'a chantés la poésie, et dont les aventures ne sont que les phénomènes naturels, peints avec les traits du génie original des anciens.

Le même Serpentaire, placé sur le Centaure, c'est-à-dire sur la constellation, qui figure dans le troisième travail d'Hercule, où ce héros se mêle aux Centaures et aux Lapithes dans le combat, porte aussi le nom de Phorbas en Astronomie (4). Et la fable fait ce Phorbas fils d'un Lapithe, ainsi que son frère le Centaure, né des amours d'Apollon et de Stilbé ou de l'étincelante. Voilà donc encore le Serpentaire, sous le nom de Phorbas, né d'un fils d'Apollon, dont le nom se lie à la partie du ciel sur lequel il est placé; savoir le

(1) Cl. Alex. Coh. ad gentes. p. 20. Arr. l. 4. p. 144.
(2) Macrob. Saturn. l. 1. c. 12.
(3) Ovid. l. 1. métam. fab. 13.—16.
(4) Hygin. l. 2.

Centaure Chiron, à la suite duquel se lève le Serpentaire, et qui fut nourricier d'Esculape. Mais revenons à ce nom d'Esculape fils de l'Hyade Coronis. Ce fils d'Apollon fut tué par Jupiter, irrité de qu'il avoit ressuscité Hippolyte ou le Cocher (1), lequel se lève au coucher du Serpentaire, ou que le Serpentaire fait toujours lever, en descendant au sein des flots (*e5*). Apollon, affligé de la mort de son fils, s'en vengea sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres de Jupiter, et les tua. Le dieu du tonnerre, irrité de la perte de ceux de qui il tenoit sa foudre, précipita du ciel Apollon. Rien de si simple que cette fable. Nous avons vu plus haut, que l'équateur séparoit le ciel en deux parties, l'une supérieure appellée ciel, et l'autre inférieure. Que le soleil placé dans la partie supérieure s'appelloit Apollon. Il quitte donc le ciel, ou la partie supérieure à l'équinoxe d'automne, lorsqu'il s'abaisse vers la terre et vers le pôle inférieur. Il subit alors une espèce de dégradation, que presque tous les peuples ont conservée dans différentes fables. Les uns l'ont appellée sa mort, comme dans la fable d'Osiris; d'autres sa mutilation; d'autres enfin son exil des cieux. C'est cette dernière fiction, qui a été appliquée au soleil, sous le nom d'Apollon. Alors le dieu du tonnerre ne fait plus entendre sa foudre, qui pendant tout l'hiver reste aux mains de Typhon, comme nous l'avons vu dans les deux premiers chants du poëme de Nonnus : il ne la reprend qu'au printemps. Ainsi l'époque à laquelle le soleil passe vers les régions inférieures du monde, et celle où la foudre de Jupiter semble s'éteindre dans la main de ce roi des dieux, sont liées à la même position du soleil dans le zodiaque. On a donc dû dire, qu'au moment où Jupiter perdoit sa foudre, ou les Cyclopes qui la forgeoient, Apollon alors étoit précipité des cieux. On le supposa passé au service d'un prince, roi du pays qu'habitoient les Centaures (*f5*), ou de Thessalie, et on lui attribua la fonction de gardien des cavales de ce roi. Au moins, c'est l'opinion de Callimaque (2); ce qui fait une allusion marquée aux constellations du Sagittaire et du Centaure, auxquelles correspond à cet époque le soleil. Alors le Taureau céleste se couche, comme nous l'avons déjà fait remarquer dans le traité d'Isis et d'Osiris, et il est précédé de Persée, qui descend avant lui avec tous les attributs de Mercure; savoir les talonières et le pétase. Or on dit qu'Apollon perdit ses bœufs, que Mercure vint lui dérober, aussitôt qu'il se fut fait berger en Thessalie. La plupart de ces fictions ont un fond astronomique; et il est bien naturel de chercher aux cieux les aventures du soleil, ou les phénomènes qui ont fourni aux poëtes les traits des diverses fictions faites sur l'astre du jour. (*g5*)

Placé au centre du système harmonique des sphères, dont il est le lien et le modérateur suprême, le soleil devint le dieu de la musique et de l'harmonie. Telle est la fonction en effet que lui attribue Martianus Capella, (3) dans son superbe hymne au Soleil; et telle est l'origine de la lyre, que l'on met en ses mains, et du cortège des neufs Muses, dont il paroît presque toujours entouré. Les Muses, se distribuant entre elles la surveillance de tous les ouvrages du génie où règne l'ordre de l'harmonie, partageoient avec Apollon l'intendance des cieux et chacune d'elles faisoit sa partie, dans le concert éternel des sphères célestes, auxquelles on les croyoit attachées. Porphyre, (4) cité par Eusèbe, nous dit que les sept sphères planétaires, la

(1) Virgil. AEnéid. l. 7. v. 761. Serv. comment. in AEnéid. l. 6. v. 398.
(2) Callimach. in lavac Apollinis.
(3) Albricius. c. 4.
(4) Euseb. præp. l. 3. ch. 11. p. 112.

sphère

sphère des signes et la sphère sublunaire, qui renferme les élémens, sont le siége des neuf intelligences, qui, sous le nom des muses, composent le cortège du Soleil, ou du dieu, qui, sous le nom d'Apollon, préside au mouvement de cet astre (1). Ce dogme théologique est également consacré dans Macrobe, (2) qui cite Hésiode à l'appui de son opinion. Ce dernier donne le nom d'*Uranie* ou de céleste à la muse, qui préside à la sphère suprême, ou au ciel des fixes. De là le nom, dit-il, de Musagète ou de chef des muses donné à Apollon, ou au Soleil (*h5*). Car cet astre est en effet, suivant Cicéron, le chef, le premier modérateur des autres flambeaux célestes, l'ame et l'intelligence, qui règle les mouvemens harmoniques du monde. Les muses, ayant dans leur direction tous les ouvrages de l'intelligence et du génie avec Apollon, ce dieu, par une conséquence toute naturelle, inspira les poëtes et fut regardé comme le dieu des beaux arts et des belles-lettres. (3) Les oracles, qui en parloient qu'en vers, étoient instruits par lui; et les lumières éternelles du génie poétique et prophétique étoient une émanation de ce feu élevé, qui éclaire toute la nature, qui voit tout et entend tout, comme le dit Agamemnon dans Homère (4).

Nous avons déjà vu les neufs muses s'associer au cortège du dieu du soleil, dans la théologie Egyptienne, et former un espèce d'opéra ambulant à la suite d'Osiris, au moment où ce héros s'achemine à la conquête de l'Orient. Les Chaldéens et les Juifs avoient leur neuf chœurs d'anges d'archanges, de principautés, de dominations, de trônes, de chérubins, de séraphins, &c. qui entouroient sans cesse le trône du dieu source de toute lumière, et qui célébroient sa gloire par d'éternels concerts. C'est absolument la même idée théologique, sous une forme peu différente.

La description, que Proclus nous donne, de la statue de ce dieu sous le nom d'Apollon Isménien, justifie notre assertion sur la liaison que les anciens prétendoient établir entre ce dieu et le système de l'harmonie universelle, désignée par une foule d'emblêmes différens (5), Sa tête étoit surmontée d'un globe d'airain, auquel en étoient attachés d'autres, d'une moindre grosseur. La sphère supérieure étoit celle du Soleil, ou d'Apollon. Une autre désignoit la Lune, et d'autres boules plus petites représentoient les planètes. On représentoit les révolutions diurnes, qui composent l'année, par trois cent soixante-cinq couronnes; c'est ainsi que trois cent soixante-cinq sonnetes ou grelots accompagnoient la parure mystique du grand prêtre des Juifs, et que les Romains mettoient le nombre trois cent soixante-cinq dans la main de Janus, génie tutélaire de l'année solaire. La cérémonie, qui se pratiquoit tous les neuf ans au temple d'Apollon Isménien, sous le nom de fête des lauriers, avoit beaucoup de rapports à la théologie des neufs sœurs ou des vierges muses, compagnes d'Apollon. Le laurier étoit l'arbre d'Apollon, comme nous l'avons déjà dit, et les neuf sphères, les neuf muses, qui par leurs chants harmonieux célébroient sa gloire, comme le dit Porphyre. (6)

De-là l'origine des fêtes musicales, instituées en honneur d'Apollon à Delphes (7). Les Athéniens en attribuoient chez eux l'établissement au fameux Erichtonius, ou au Cocher céleste, qui par son lever Héliaque annonçoit le printemps. Par la même raison, on lui attribuoit l'invention de la lyre, et les sciences médicales (8), qui résultent de la

(1) Euseb. p. 113.
(2) Somn. Scip. l. 2. c. 3. p. 105.
(3) Diod. l. 5. c. 74.
(4) Iliad. 3.
(5) Apud Photium codex. 242.
(6) Euseb. præp. l. 3. c. 11. p. 112.
(7) Augus l. 18. c. 12.
(8) Diod. l. 5. c. 74. p. 390.

connoissance du système de la fatalité (*15*) : car on sait qu'il existoit une pareille science, comme on le voit dans Origène (1), qui nous donne le nom des trente-six Génies ou Décans, qui étoient invoqués pour obtenir la guérison des différentes maladies. La fatalité étant le résultat de l'action des sphères, il étoit naturel de faire Apollon le dieu chef de tous les oracles, ou des décrets de la fatalité, comme on le faisoit dieu de l'harmonie universelle, qui émanoit également des sphères, auxquelles Apollon imprimoit le mouvement. De-là vint, qu'on lui mit entre les mains la lyre heptacorde, symbole naturel de l'harmonie des sphères, comme l'observe judicieusement Servius (2), et comme nous l'avons dit plus haut : de-là vint aussi la double épithète de Musagète, et de Moiragète, ou de chef des muses et des parques (3). Car on sait, que les parques sont liées au système de la fatalité et des sphères, et au mouvement combiné des corps célestes, comme on le voit dans Platon (4), que nous citerons plus haut, dans notre traité des mystères sur la théorie des ames et de leurs voyages.

Nous n'entrerons pas dans l'explication détaillée de toutes les fables partielles, dans lesquelles Apollon ou le Soleil joue un rôle. Il nous suffit de prouver, de bien saisir le caractère de cette divinité, et de déterminer son existence théologique. Nous laissons à d'autres les petits détails, qui sont une suite nécessaire du principe, et dont la solution dépend de ses rapports avec la marche progressive de la lumière dans la révolution diurne et annuelle, ou avec le jour et l'année, avec les saisons et les heures et sur-tout avec le système harmonique du monde, et avec les figures mystiques, qui sèment la route du Soleil à travers les constellations. C'est là qu'on trouvera l'origine de différens attributs et de différentes fictions, qui appartiennent à Apollon. Il nous suffit d'avoir prouvé, qu'Apollon n'est autre chose que le Soleil, considéré comme père de la lumière et du jour, régnant aux cieux et rayonnant de gloire à l'époque de son passage à l'équinoxe de printemps, au moment où toute la nature reprend son ordre et son harmonie., et toutes les graces de la beauté et de la jeunesse.

CHAPITRE ONZIÈME.

Orus ou *l'Apollon Égyptien.*

Osiris ou le Soleil avoit pour fils en Egypte la lumière ou Orus, dieu du jour et du printemps, dont les Grecs firent leur bel Apollon. Comme nous avons déjà parlé d'Horus, dans notre article Isis, et que nous en parlerons encore dans notre traité des mystères de la religion des Chrétiens, nous aurons ici peu de chose à en dire. Nous observerons seulement, que son identité avec l'Apollon grec ou avec le dieu du jour et de la lumière printanière a été reconnue par les plus anciens auteurs (5), et en particulier par Hérodote, qui a, autant qu'il étoit en lui, cherché à faire des rapprochemens en-

(1) Origène contr. celsum. l....
(2) Serv. comment. in virg. eclog. 5. v. 66.
(3) Paus. phocic. p. 341.
(4) Plat. de republ. l. 10. p. 616.
(5) Diod. Sicil. l. 1. p. 22. Macrob. Sat. l. 1. c. 21. Ælian. de animal. lib. l. 10. c. 14. Plut. de isid. p. 375.

tre la nature des divinités grecques et celles des divinités Egyptiennes. *Horus* fils d'*Osiris* (1), que les Grecs nomment *Apollon*, dit cet auteur, et ailleurs : *Apollon* prend le nom d'Horus chez les Egyptiens. Horus Apollon, (2) grammairien d'Egypte, comme nous l'avons déjà dit, assure qu'en Egypte le soleil s'appelle *Horus*, modérateur des saisons. Macrobe (3) atteste également, qu'Apollon, qui est le même dieu que le soleil, s'appeloit chez les Egyptiens *Horus*, dispensateur des heures et des saisons. Nous n'accumulerons point ici les témoignages, pour établir une vérité théologique, qui n'est contesté par personne ; et nous verrons dans l'Horus Egyptien le dieu lumière, le dieu jour, au moment de son plus bel empire ; au printemps, lorsque la sérénité et l'ordre se rétablissent dans le monde sublunaire (4), qui se met alors en accord avec l'harmonie des cieux, dont Apollon est le régulateur et le chef. C'est Horus fils d'Osiris, ou l'émanation brillante et bienfaisante du feu Ether, qui bouillonne dans le soleil, ou dans Osiris principe de lumière et de fécondité universelle, qui lute contre le principe des ténèbres et du mal, Typhon ennemi d'Osiris et d'Orus son fils. L'astre le plus voisin du signe du printemps et sur lequel étoit placé le soleil printannier, Orion (5), s'appella donc à juste titre l'astre d'Orus, dénomination que lui donne Plutarque, et qui effectivement lui appartient, comme on l'a vu dans le troisième chant du poëme de Nonnus. Orion étoit né d'un taureau, et ce taureau est le Taureau céleste, à la suite duquel se lève Orion. Orus étoit fils d'Osiris, qui, comme nous l'avons vu, empruntoit les cornes, qui paroient sa tête, du signe céleste du Taureau et qui étoit souvent peint sous l'emblême d'un bœuf doré ; ce taureau étoit le même que celui qui formoit à Bacchus ses attributs tauriformes. Or Bacchus étoit la même divinité chez les Grecs, qu'Osiris chez les Egyptiens. Voilà pourquoi certaines traditions ont donné à Apollon (6) et à Diane pour père et pour mère, Bacchus et Isis. Ce qui est exactement vrai, si Osiris est le même dieu que Bacchus ; ce que nous avons prouvé ; et si Orus est la même divinité qu'Apollon, que le soleil printanier, ou l'état de la lumière et du jour, depuis le signe équinoxial du Taureau, jusqu'au signe solstitial du Lion, époque à laquelle la lumière atteignoit son *maximum*, autrement où Horus se plaçoit sur le sommet de son trône. Car les Egyptiens peignoient des figures de lion sous le trône du Soleil ou d'Horus ; d'abord, parce que la figure céleste du Lion est le domicile du Soleil, et qu'Orus est le Soleil. C'est par la même raison, que nous voyons ce Lion uni au dieu Soleil Mithra, et qu'il est couché sous le fameux monument de cette religion, dont nous donnerons ailleurs l'explication, comme il étoit placé sous le trône d'Horus. Secondement, parce que le point le plus élevé de la course du soleil ou celui de son repos solstitial, étoit alors le Lion, dans ces siècles éloignés. Voilà l'origine des attributs du Lion donnés à Orus, à Mithra, et à Hercule, qui tous trois ne sont qu'une même divinité, le Soleil, mais considérée sous des rapports variés, chez des peuples différens. Il paroît néanmoins, que les Egyptiens ont attribué à leur dieu Horus une puissance génératrice, que n'avoit pas l'Apollon Grec ; au moins si nous en croyons Suidas, dont nous avons rapporté le passage à notre article Isis (7), puisqu'ils le peignoient

(1) Herod. l. 2. c. 144.
(2) Hor-Apollon. hieroglyp. l. 1. c. 17.
(3) Macrob. Saturn. l. 1. c. 17.
(4) Plut. de Isid. p. 366.
(5) Ibid. p. 371.
(6) Herod. euterp.
(7) Ci-dessus l. 3. c. 3.

avec les formes de Priape. Ceci s'accorderoit assez avec l'opinion d'Elien sur le même dieu Horus (1), qui étoit, suivant lui, regardé par les Egyptiens comme le principal auteur de la fécondité de l'Egypte et de la fertilité universelle. Et alors Horus seroit le soleil printanier, considéré dans ses rapports avec le ciel et la terre, avec l'harmonie céleste et l'ordre nouveau, qui se reproduit sur la terre tous les ans à l'équinoxe, par l'action féconde de ce même soleil. Cette idée ne s'éloigne pas de celle que Macrobe (2) nous donne d'Apollon, quand il nous dit, qu'Apollon ou le Soleil engendre tout, en versant dans la nature les germes de fécondité; qualité qu'on ne peut sans doute pas contester au soleil, mais que je ne crois pas lui être attribuées, sous le nom et sous le rapport d'Apollon. Peut-être ne lui étoit-elle pas d'avantage accordée en Egypte, sous ceux d'Horus, qu'autant qu'on prenoit ce nom, pour l'expression générique de soleil printanier, sans distinguer les deux propriétés lumière et chaleur, qui émanent du soleil, quoique la faculté lumineuse fût celle d'Horus, et la chaleur féconde, celle d'Osiris. Nous nous en tiendrons donc à l'opinion, qui restraint la nature d'Horus à celle d'Apollon; c'est-à-dire à la substance lumineuse, qui embellit les jours du printemps, et qui brille dans tout son éclat aux cieux, lorsque le soleil, ayant repassé l'équateur, prolonge la durée des jours, et rend à l'univers son plus brillant spectacle.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Adonis ou l'*Osiris Phénicien.*

Ce qu'Osiris étoit chez les Egyptiens, Bacchus chez les Grecs, Adonis l'étoit chez les Phéniciens; et son culte étoit celui du dieu Soleil, seigneur du ciel, adoré sous différens noms chez les différens peuples. Le nom d'Adonis, que lui donnoient les Phéniciens, est synonime de celui de monseigneur. Les Chrétiens, en parlant de Christ ou de leur dieu Soleil, l'appeloient le *seigneur*. Les Juifs, voisins de la Phénicie, avoient aussi leur *Adonis*. Comme Apollon, le bel Adonis brilloit de l'éclat et des graces de la jeunesse. La déesse de la beauté, Vénus en avoit fait son amant et lui prodiguoit toutes ses faveurs; et lorsque la Parque cruelle moissonna les jours de cet infortuné, Vénus inconsolable arrosoit son cercueil de ses larmes. Ainsi Isis pleuroit Osiris, et Cybèle son cher Atys; les femmes Juives *leur seigneur Christ*; et les prêtres de Mithra leur dieu mort et ressuscité.

Macrobe (3) a reconnu le culte du soleil, dans celui du fameux Adonis, honoré chez les Assyriens, et chez les Phéniciens. Il n'y a pas de doute, dit ce savant, qu'Adonis ne soit aussi le soleil; pour peu qu'on jète un coup d'œil sur le culte religieux des Assyriens, chez qui autrefois Vénus et Adonis étoient dans la plus grande vénération, comme ils le sont encore aujourd'hui chez les Phéniciens. D'après cette supposition, Macrobe explique les aventures d'Adonis et de Vénus, par la marche du Soleil dans le Zodiaque, et par ses rapports avec celle de la végétation périodique, qui se repro-

(1) AElian. l. 1. c. 101.
(2) Macrob. Saturn. l. 1. c. 17
(3) Saturn. l. 1. c. 21.

duit et se dégrade tous les ans aux deux équinoxes, conformément aux explications physiques, que les anciens donnoient de la Mythologie. Il attribue à Vénus la partie supérieure de l'hémisphère, à Proserpine la partie inférieure; et par-là il explique, pourquoi on disoit qu'Adonis restoit six mois sur la terre avec Vénus et six autres mois aux enfers avec Proserpine. Ainsi les Egyptiens attribuoient à Isis l'hémisphère supérieur, et à Nephté l'hémisphère inférieur, et disoient qu'Osiris, après avoir été ravi à son épouse Isis, avoit passé dans les bras de Nepthé (1). Ce qui rapproche la fable d'Adonis de celle d'Osiris; rapprochement confirmé par Lucien (2), lorsqu'il nous dit, que les cérémonies funèbres, célébrées en honneur d'Adonis en Phénicie, avoient pour objet Osiris, suivant plusieurs auteurs. Orphée donne le nom et les attributs de Bacchus à Adonis; ce qui est encore conforme à nos principes, si Adonis, Bacchus, Osiris, ne sont que le dieu Soleil sous différens noms. L'épigrame d'Ausone confirme cette polyonymie du Soleil, appellé, dit-il, Bacchus chez les uns, Osiris chez d'autres, et ailleurs Adonis. L'hymne de Martianus Capella consacre aussi le nom d'Adonis parmi ceux du Soleil. C'est lui, dit-il, qu'on adore sous ce nom à Biblos. Comme le Soleil, sous les noms de Bacchus, d'Osiris, d'Hercule et de Christ, Adonis descendoit aussi aux enfers et en ressortoit glorieux et vainqueur. L'hymne, qu'adresse Orphée à Adonis (3), prouve assez que cette descente aux enfers et ce retour aux cieux, sont relatifs à la marche du Soleil, d'un tropique à l'autre, aux périodes d'augmentation et de diminution dans la durée du jour, et à la marche variée des saisons. Il appelle Adonis, le dieu ou le Génie aux mille noms, le nourricier de la nature, dont la lumière s'éteint et se rallume par la révolution des heures; qui tantôt s'abaisse vers le Tartare, tantôt remonte vers l'olympe, pour y ranimer la végétation.

Cette vérité une fois bien établie, qu'Adonis est le soleil, ce sera dans les cieux que nous chercherons l'explication de ses aventures, laquelle s'éloignera peu de celle que Macrobe a donnée. Mais avant tout, il est bon de donner ici le précis de cette fiction solaire.

On suppose, qu'Adonis étoit né des amours incestueux de Myrrha avec son père Cyniras (*k5*). Les nymphes du voisinage reçurent le jeune enfant au moment de sa naissance; et il fut, comme Bacchus, nourri par elles dans les antres de l'Arabie. Adonis, devenu grand, alla à la cour de Byblos, qu'il embellit de ses charmes. Vénus, la fameuse reine Astarté des Phéniciens, en devient éperduement amoureuse. Pour lui elle oublie Mars, et quitte les séjours de Paphos, d'Amathonte, et de Cythère, pour suivre dans les forêts du Mont Liban son jeune amant, qui se plaisoit à y chasser. Mars, jaloux de cette préférence et des faveurs que lui prodiguoit la déesse, rompit le fil de leurs amours, en suscitant contre Adonis un énorme sanglier, dont la dent meurtrière le mit dans un état, qui ne pouvoit plus exciter sa rivalité. Adonis perd la vie avec son sang et descend au séjour des ombres, où il inspire également des sentimens tendres à Proserpine, reine des enfers. Vénus sollicite près de Jupiter le retour de son amant à la vie et à la lumière; mais Proserpine s'y oppose et le lui dispute. Pour tout concilier, le père des dieux décide, qu'elles en jouiront alternativement. On députe en conséquence chez Pluton les heures et les saisons, qui ramènent Adonis, et depuis ce temps il demeure six mois sur la terre auprès de la belle Vénus, et les six autres aux enfers auprès de Pro-

(1) Plut. de isid. p. 368.
(2) Lucian de dea syria. 879.
(3) Orph. poët. græc. 514.

serpine. Voilà le précis de cette fable solaire, qui est toute entière Astronomique.

Pour la bien entendre, il faut se rappeler la fameuse division du zodiaque en deux parties par l'équateur, aux deux points équinoxiaux, qui séparent l'empire de la lumière et du bien de celui des ténèbres et du mal, et ramènent les périodes de régénération et de dégradation, qui partagent le cercle annuel de la végétation sublunaire. Il faut aussi avoir égard à la théorie des domiciles planétaires, que nous avons exposée dans la première partie de notre Ouvrage. Enfin il faut se reporter aux siècles anciens, qui ont été les beaux temps du règne de la Mythologie, et durant lesquels le Taureau d'un côté et le Scorpion de l'autre occupoient les points équinoxiaux, comme on le voit dans le monument de Mithra, et comme nous l'avons supposé, dans les fables d'Osiris et d'Isis, de Bacchus, d'Hercule, &c.

Avec ces données, on verra aisément, que le Soleil ou Adonis passoit tous les ans, au printemps, dans l'hémisphère supérieur, en arrivant au Taureau, lieu de l'exaltation de la Lune, et domicile de Vénus, et en automne dans l'hémisphère inférieur, en quittant la Balance, autre domicile de la même planète (1), de manière que les termes de sa course ou du demi-cercle des signes supérieurs appartenoient à la même planète, ou à Vénus. Telle est en partie l'origine de ses amours pour Vénus et de son union à elle, et de sa séparation d'avec elle, lorsqu'il sortoit des enfers et qu'il y rentroit. L'intervalle de ces séparations et de ces unions étant de six mois fit dire, qu'il étoit pendant six mois avec Vénus, et six mois séparé d'elle. En quittant l'empire de la lumière, dont la derniere station, comme la premiere, étoit affectée à Vénus, le soleil passoit au Scorpion, domicile de Mars, qui, suivant la fable, avoit fait périr Adonis, en suscitant contre lui un énorme sanglier. On voit aisément l'origine de la fiction, sur-tout quand on se rappelle, que le Scorpion a pour Paranatellon le fameux sanglier d'Erymanthe, l'Ourse céleste, le Chien de Typhon, comme nous l'avons vu déjà dans la fable des travaux d'Hercule et de Thésée, et dans celle d'Isis. C'est sous ce signe, que mouroit Osiris (2), lorsque Typhon son frère, qui l'avoit mutilé, l'enfermoit dans un coffre obscur après lequel courroit Isis éplorée. Voilà encore un trait de rapprochement entre ces deux fables. Ainsi le soleil ou Adonis passoit de la Balance au Scorpion, premier des signes inférieurs, à ce Scorpion qui dévore les testicules du Taureau printanier dans le monument de Mithra, à ce Scorpion, sous lequel Typhon, meurtrier d'Osiris, reprenoit son empire, et cela au lever de l'Ourse céleste le soir. Alors il perdoit sa force et sa chaleur, abrégeoit la durée des jours et s'acheminoit vers la partie inférieure du ciel, où les anciens plaçoient les enfers et le séjour ténébreux du Tartare. Alors la terre et toute la nature sembloient plongées dans les ténèbres et dans le deuil, jusqu'à ce que, six mois après, le printemps eût ramené le Soleil et la Lune au domicile de Vénus, ou au signe céleste du Taureau, dont les cornes paroient la tête de la fameuse Astarté ou de la Vénus Phénicienne, amante d'Adonis. En effet Cicéron (3), qui compte plusieurs Vénus, en parlant de celle qu'il nomme la quatrième, nous dit qu'elle est adorée en Syrie, et à Tyr, sous le nom d'Astarté, qui épousa Adonis. Sanchoniaton, dans son traité sur la théologie Phénicienne, parle aussi de cette fameuse Astarté, qui épousa le dieu du temps, et il nous dit, qu'elle est la Vénus des Grecs, et

(1) Macrob. Saturn. l. 1. c. 12.
(2) Plut. de isid. p. 356.
(3) Cicer. de nat deor ...c. 22.

qu'elle prit en Phénicie, pour symbole caractéristique de sa royauté, une tête de Taureau, qu'elle plaça sur ses épaules. C'est aussi le casque d'Isis. Il ajoute, qu'en parcourant l'univers, Astarté trouva un astre tombé du ciel, (*l5*) qu'elle le prit et le consacra dans sa sainte Isle de Tyr. L'auteur Phénicien lui donne l'épithète de grande, traduction littérale du mot *Cabar*, (*m5*) nom que les Sarrasins donnoient à la belle planète, qu'ils adoroient en l'invoquant par ces mots *Alla Cabar*. (1) Ici se présente une difficulté, qui vient de ce que les mêmes qualifications et les mêmes attributs conviennent également à la Lune, qui a son exaltation au Taureau, et à Vénus, qui y a son domicile; ce qui a pu les unir l'une à l'autre, dans la dénomination, comme dans les formes. Ainsi la fameuse Astarté, ou Vénus, amante d'Adonis, peut être également la belle planète de ce nom. Elle peut être aussi la lune du Taureau du printemps, et absolument l'Isis des Egyptiens, dont le front est paré, comme celui de Vénus, des cornes du Taureau, où siége la fameuse Io. Les rapports frappans, qui existent entre l'aventure d'Adonis, et celle d'Osiris, et leur liaison dans les traditions Phéniciennes, rapportées par Lucien, ne laissent guères même lieu de douter, que ce ne soit la même fable, sous deux formes différentes. D'où il suit, que puisque Adonis et Osiris ne sont que le Soleil, Vénus épouse d'Adonis peut très-bien n'être qu'Isis épouse d'Osiris, cest-à-dire, la Lune, dont nous avons déjà donné l'explication dans la fable d'Isis. Dailleurs, le passage de l'historien, (2) qui nous parle des honneurs que les Sarrasins rendoient à Vénus, distingue Vénus de son étoile, lorsqu'il dit, qu'ils adoroient l'étoile du matin, c'est-à-dire, la belle planète, et Vénus ou la déesse, dont elle étoit l'étoile. Il ajoute, qu'ils invoquoient le grand dieu, et la grande déesse, c'est-à-dire, continue l'auteur, la Lune et Aphrodite, ou Vénus, autrement son étoile, puisqu'il avoit dit auparavant, que l'étoile *Lucifer* étoit l'étoile d'Aphrodite. Mais si la Lune est la fameuse Astarté ou la grande, celle qu'il appelle Cabar, Aphrodite, qu'il lui associe ici, seroit son étoile, appellée indistinctement Vénus, ou l'étoile de Vénus. Pareillement, si la lune s'appelle Isis, nom certainement qu'elle eut en Egypte, Vénus dut aussi s'appeller l'étoile d'Isis, comme elle s'appelloit l'étoile d'Astarté ou de Vénus, et même cela expliqueroit le passage de Sanchoniaton, qui dit, qu'Astarté parcourant l'univers trouva une étoile tombée du ciel, qu'elle consacra dans sa sainte isle de Tyr. Effectivement Pline (3) nous dit, que la belle planète, que les Grecs et les Romains appelloient étoile de Vénus, les Egyptiens la nommoient l'étoile d'Isis. Donc les Phéniciens peuvent l'appeller l'étoile d'Astarté, comme les Sarrasins appeloient Lucifer, ou cette même planète l'étoile d'Aphrodite, ou de Vénus. C'est cette affinité et cette liaison intime, qui embarasse dans la fixation de cette Vénus amante d'Adonis. Est-elle la lune, qui a son exaltation au Taureau équinoxial? est-elle la planète, qui y a son domicile? J'ai cru et j'ai écrit, que c'étoit la planète connue sous ce nom, et je me fondois surtout sur les témoignages d'auteurs, qui disent qu'Astarté est une des sept planètes. Ainsi ont pensé Suidas et un auteur Syrien cité par Kirker. (4) Mais ces auteurs ont pu être trompés par la confusion des noms de Vénus et d'étoile de Vénus, ou consacrée à Vénus, confusion qui avoit lieu même en Egypte ou, l'on disoit Isis et étoile d'Isis; et

(1) Euthymius. zygaben. p. 70.
(2) Euthym. ibid. p. 1. c 70

(3) Pline l. 2. c. 8.
(4) Mor. isaac. syrus episcop. Œdip. Kirk. p. 319.

certainement la fameuse Isis, épouse d'Osiris étoit la lune, et non la planète Lucifer. Il n'est pas douteux, que les Egyptiens n'affectassent une planète à chacune des deux grandes divinités, le Soleil et la Lune, Osiris et Isis. Car nous voyons, que leurs savans appelloient la planète Jupiter, la planète d'Osiris ou du Soleil, comme ils appelloient Vénus la planète d'Isis. (1) Ce sont ces liaisons des divinités premières aux divinités secondaires, qui jettent souvent, comme ici, de l'embaras dans l'explication des fables. La proximité dont Vénus est du Soleil, qu'elle précède ou qu'elle suit, passant tour-à-tour de l'hémisphère obscur à l'hémisphère lumineux; attelant tantôt le char du jour, tantôt celui de la nuit, a pu donner lieu à bien des fables sur son union avec le jour et sur sa séparation d'avec lui; mais ce n'est pas là, suivant moi, ce que l'on a voulu peindre, dans la fable des amours d'Adonis et de Vénus; mais bien la marche du Soleil dans le zodiaque, comparée à celle de la lune, dans leurs rapports avec la végétation périodique. Ainsi je me détermine à voir dans Astarté ou Vénus l'amante d'Adonis, la fameuse Isis, comme je vois dans son amant l'Osiris Egyptien, époux d'Isis. Mon embarras n'étoit que dans le choix, qu'il falloit faire entre Isis et sa planète, ou Vénus et son étoile; aujourd'hui je me décide enfin pour la Lune, dont la dénomination de Vénus se lie naturellement à la belle planète, qui a son domicile au Taureau et à la Balance, et qui par là fixe les limites de la durée de l'union d'Osiris à Isis, ou d'Adonis à son amante. Les attributs tauriformes, donnés à l'Astarté de Sanchoniaton, étoient ceux d'Isis et d'Io. Car la vache étoit le symbole d'Isis. Elle l'étoit également de Vénus ou d'Aphrodite. Aussi cette déesse étoit elle adorée en Egypte, à Aphroditopolis, (2) ville qui tiroit son nom de celui de Vénus ou d'Aphrodite, sous le symbole d'une vache blanche. Elien (3) parle aussi du culte rendu à Vénus Uranie, honorée sous l'emblême de la vache. Toutes ces considérations et un examen plus réfléchi des traits de cette fable et de ses rapports avec celle d'Osiris et d'Isis, m'obligent de reconnoître, dans Astarté amante d'Adonis, non pas la planète, comme je l'avois d'abord cru, mais la Lune, qui avoit son exaltation au même lieu que la planète, et qui de là dut prendre un nom, qui l'identifioit avec la planète même, chez laquelle elle se trouvoit habiter, ou dont elle occupoit le domicile. (*n5*) Nous avons vu, qu'après la défaite de Typhon, et le retour d'Osiris à la lumière, Isis ou la Lune prend un casque Tauriforme, que lui donne Mercure; ce Mercure conducteur d'Io changé en vache, et qui devient l'Isis Egyptienne; et nous avons prouvé que cette fiction (4) faisoit allusion à la Néoménie équinoxiale du Taureau au printemps. Voilà le casque de l'Astarté des Phéniciens, qui place sur sa tête cet étrange symbole de sa royauté, emprunté du signe céleste où elle a son exaltation. C'est alors, qu'elle reçoit du soleil l'énergie féconde, qu'elle communique à la terre, et qu'elle verse dans l'air, dans les eaux, dans tous les élémens, avec la chaleur qui dévelope tous les germes. C'étoit alors, que les Egyptiens célébroient l'union ou le coït d'Osiris ou du Soleil avec la Lune, à la néoménie du printemps, au mois *Phamenoth* (5), au moment dit Plutarque, où la Lune mariée au Soleil, répand dans les airs des germes de fécondité, et devient la mère du monde et de toute espèce de génération; caractère qui convient parfaitement à Venus.

Je n'ignore pas, au reste, que la pla-

(1) Achill. Tat. Isag. uranol. pet. p. 136.
(2) Strabon. l. 17.
(3) Aelian. de animal. l. 10. c. 27.
(4) Ci dessus l. 3. c. 3.
(5) Plut de isid. p. 365.

nète

nète elle-même a été déifiée, et qu'elle a eu, comme toutes les autres planètes, des autels, des images et des adorateurs en Egypte et dans tout l'Orient. L'exemple, que nous avons cité plus haut, du culte que les Arabes rendoient à l'étoile du matin, ou à sa planète, en est une preuve. Et s'il est une étoile, ou une planète, qui ait dû frapper de préférence l'œil des mortels et subjuguer leur adoration, c'est incontestablement celle de Vénus, la plus belle de toutes les étoiles; celle qui se montre toujours la première. Les Péruviens eux-mêmes avoient uni son culte à celui du Soleil et de la Lune, et lui avoient consacré un temple particulier; rapprochement singulier avec le culte des Arabes et des Phéniciens. (*o5*) Qu'il éclat cependant qu'on ait pu donner à son culte, elle n'a jamais pu marcher de pair avec la Lune, épouse naturelle du Soleil, et dont les mouvemens se combinent avec le sien, dans le système des saisons et dans l'impulsion donnée à la végétation, au moins d'après les préjugés anciens. C'est au printemps qu'elle est censée recevoir du soleil ou du bel Adonis la force féconde, qu'elle communique à la terre; c'est à l'équinoxe d'automne, que le soleil, en s'éloignant de nos climats, semble perdre toute son activité sur la végétation, et conséquemment sur la Lune, qui en est l'agent immédiat, dans le système physique de l'antiquité. Ce qui rapproche notre explication de celle de Macrobe, qui ne diffère de la nôtre, qu'en ce qu'il a pris la terre pour Vénus, au lieu de la Lune, ou la partie féconde pour le corps céleste, qui versoit en elle cette fécondité. Cette erreur lui a été commune avec ceux qui, dans l'explication de la fable d'Isis, ont pris Isis pour la terre, et pour la matière sublunaire, au-lieu d'y voir la Lune qui agissoit sur cette matière. Voici le passage de Macrobe, auquel il y a peu de choses à changer, pour avoir la véritable explication de cette fiction.

« Les physiciens, nous dit ce savant (1), ont appellé du nom de Vénus » l'hémisphère supérieur de la terre, » que nous habitons; et ils ont nommé » Proserpine l'hémisphère inférieur. » Ainsi les Phéniciens ou les Assyriens » supposent, que la déesse Vénus pleure » la perte d'Adonis, parce que le Soleil, » par sa révolution annuelle à travers » les douze signes, passe et descend » dans la partie inférieure de son cercle et vers cet hémisphère opposé » au nôtre. Les douze signes, qui » marquent sa route, se distinguent » en six, qu'on appelle supérieurs et six » autres qu'on appelle inférieurs. Lorsque le soleil passe aux signes inférieurs, et que par sa retraite les » jours diminuent, la déesse alors paroit s'affliger de l'absence de ce dieu, » qu'une mort momentanée semble lui » ravir, pour le livrer à Proserpine (*p5*) qui le retient chez elle. Car » c'est Proserpine, que nous avons dit » être la divinité tutélaire de l'hémisphère inférieur, et de la partie de » la terre opposée à celle que nous » habitons. Mais bientôt Adonis est » rendu à Vénus, et cela arrive, lorsque le soleil, continue toujours Macrobe, après avoir parcouru les six » signes inférieurs de son cercle annuel, revient à l'origine du zodiaque, en repassant vers notre hémisphère, pour rendre à la lumière tout » son éclat, et au jour cette augmentation de durée, qui abrège celle » des nuits. » Jusqu'ici toute l'erreur de Macrobe est d'avoir dit, que l'hémisphère supérieur s'appelloit Vénus, au-lieu de dire, qu'il étoit affecté à Vénus, ou à la lune féconde du printemps, et à la planète, qui avoit son domicile au premier et au dernier des signes supérieurs; enfin d'avoir pris

(1) Macrob Saturn l. 1. c. 21.

le domaine d'une divinité, pour la divinité elle-même. Il tombe dans une erreur semblable plus loin, quand il dit, qu'Isis est la terre fécondée par la Lune, au-lieu d'y voir la Lune qui féconde la terre, dans le passage du Soleil à travers les signes inférieurs. Du reste il a fort bien vu, que la fable d'Adonis et de Vénus étoit, sous un autre nom, celle d'Osiris et d'Isis, et devoit s'expliquer par la marche du Soleil dans son cercle annuel, comparée avec l'état de la nature, et sur-tout de la terre au printemps, pendant l'été en automne, et durant l'hiver. Il s'est encore trompé, quand il a cru que le sanglier, qui blesse Adonis dans le siége naturel de la fécondité virile, étoit l'hiver. Il a pris le signe céleste, ou plutôt la constellation qui annonce l'hiver, pour l'hiver lui-même. Ce sanglier est père de l'hiver, comme le serpent d'Ophiucus, qui monte à la même époque, est la grande couleuvre mère de l'hiver, dans la Cosmogonie des Perses. C'est l'Ourse ou le porc d'Erymanthe, Chien de Typhon, ou le compagnon du rival et du meurtrier d'Osiris. En effet, voici ce que dit Macrobe. Lorsqu'on raconte qu'Adonis fut tué par un sanglier, on doit reconnoître dans cette fiction un emblême de l'hiver, parce que le sanglier, animal hispide et dur, se plaît à se rouler dans les terreins humides et fangeux, et se nourrit du gland, production de l'hiver. Ainsi l'action de l'hiver peut être regardée comme une plaie faite au corps du Soleil, qui affoiblit, relativement à nous, sa lumière et sa chaleur. Et la perte de l'un et de l'autre, pour tous les êtres animés, est une véritable mort. L'explication de Macrobe eût été exacte, s'il eût cherché son sanglier aux cieux, ou dans les lieux qu'habite Adonis, plutôt que dans les terreins fangeux de la terre. Tous les acteurs de cette fable sont au ciel.

On voit, continue Macrobe, sur le mont Liban la statue de la déesse éplorée : sa tête est voilée ; sa figure abbatue se repose sur sa main gauche, et des larmes semblent couler de ses yeux. Macrobe prétend, que le voile désigne les nuages, qui en hiver couvrent presque toujours le soleil, et le dérobent aux regards de la terre. Que ces larmes représentent les fontaines et les sources, qui ruissèlent avec plus d'abondance l'hiver ; et que l'état d'affaissement, où est la déesse, représente celui de la terre, lorsque dépouillée de sa parure elle n'offre à nos regards que l'image de la tristesse. Mais, ajoute cet auteur, lorsque le soleil est revenu des enfers, ou de la partie inférieure de notre hémisphère, lorsqu'il franchit le passage équinoxial au printemps, et qu'il nous ramène les longs jours ; c'est alors que Vénus se réjouit ; que les campagnes se couvrent de moissons naissantes, les prés de verdure, et que les arbres reprennent leur feuillage, dans ce beau mois que nos ancêtres ont consacré à Vénus. Ce contraste frappant du double état où se trouve la terre, lorsque le soleil passe vers notre hémisphère, et parcourt les six signes inférieurs, et ensuite, lorsqu'il repasse vers les régions australes et qu'il parcourt les six signes inférieurs du zodiaque, a été peint dans des fictions théologiques, chez tous les peuples, et a fait la base connue de tous les mystères, comme nous le verrons dans la religion des Chrétiens, et comme nous l'avons déjà vu dans notre chapitre sur Isis. Vénus ici est affligée après la mort d'Adonis, comme l'étoit Isis après celle d'Osiris, et lorsqu'elle arrive à Biblos (1), lieu fameux par le culte d'Adonis, et qu'elle s'assied près d'une fontaine, l'air abattu et fondante en pleurs. C'est là qu'elle laisse cette espèce de Talisman, ou idole de bois, qu'elle couvre d'un voile, qu'elle arrose de parfums, et

(1) Plut. de isid. p. 357.

qu'elle livre à l'adoration des habitans de Byblos, qui le déposent dans le temple, qu'ils élèvent à Isis. La statue voilée du mont Liban, voisin de Byblos, étoit destinée à retracer la douleur, soit de Vénus, soit d'Isis, après qu'elles avoient perdu leur époux, soit Adonis, soit Osiris. Il est inutile de chercher, comme Macrobe, des rapports entre ce voile, ces larmes, cette attitude triste, avec les nuages, les fleuves débordés, et le dépouillement de la nature. C'étoit tout simplement l'image de la tristesse et de l'abattement dans une femme, que l'on supposoit être privée d'un époux qu'elle chérissoit. Il est vrai, que sa situation fictive étoit bien la situation réelle de la nature à cette époque.

Ce fameux sanglier, qui tue Adonis, ou le signe d'hiver, qui monte avec le Scorpion, ou avec le signe dans lequel Mars a son domicile, et ou siége Typhon, se retrouve jusques dans les fictions sacrées des Siamois. Ils font une fable sur le dieu jour, Orus, roi du ciel, ou sur le fameux Sommona-Codon. Ce dieu, né par la vertu du soleil, avoit autrefois tué un Géant affreux, qui, au-lieu de cheveux, avoit la tête hérissée de serpens. (*q5*) Ce monstre ressuscita dans la suite, sous la forme d'un sanglier; et vint se jetter sur lui. Peu après qu'il eût mangé de la chair de ce sanglier, Sommona-Codon mourut. On sent, que le monstre serpentiforme est l'affreux Typhon, qu'Orus avoit défait, mais qui ensuite réssuscite et le tue. Ce sanglier est le chien de Typhon, l'Ourse céleste, le sanglier d'Erymanthe, le meurtrier d'Adonis, &c.

Les Siamois ont fait la vie de Sommona-Codon, comme les Egyptiens firent celle d'Osiris, et d'Orus, les Chrétiens celle du Christ, les Grecs celle de Bacchus, &c. La victoire de Sommona-Codon sur le monstre noir, dont la tête est hérissée de serpens, c'est celle d'Apollon sur le serpent Python.

Nous ne donnerons pas plus de développement à cet article sur Adonis, parce que ce qui nous reste à en dire trouvera sa place dans le traité des mystères (1) anciens, et en particulier dans notre traité sur la secte Mithriaque, connue sous le nom de Christianisme. Nous passons à Atys, amant de Cybèle.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Atys ou l'Apollon Phrygien.

Ce qu'étoit Osiris, pour les Egyptiens, Adonis pour les Assyriens et les Phéniciens, Atys l'étoit pour les Phrygiens; c'étoit encore le dieu Soleil, père de lumière et de fecondité pour la nature. On lui donna ce titre sacré de père, d'*Atta* en Phrygien. Son culte fût uni à celui de Cybèle, comme le culte du bel Adonis l'étoit à celui de Vénus ou d'Astarté. Comme il tient en grande partie aux mystères anciens, nous bornerons à peu de choses ce que nous avons à dire ici sur Atys, en nous réservant de donner plus de détails sur ce dieu et sur Cybèle, dans notre traité des mystères.

Atys a été reconnu par les anciens auteurs, pour être le dieu Soleil, déguisé sous l'emblême d'un jeune berger Phrygien. Le bel Atys, dit Martianus Capella (2), dans l'énumération qu'il nous donne des différens noms du dieu

(1) Traité des mys. 1. partie et t. 3. sur la rel. chrét.

(2) Martian. Capella de Nupt. philologiæ.

unique, qu'adorent tous les peuples, est encore le Soleil. Il est le même, que le dieu Ammon des Libyens, dit ce Poëte; que le bel Adonis de Byblos, que le Mithra des Perses et que l'Osiris de Memphis. Macrobe, (1) en terminant son article sur Adonis et sur Astarté, ajoute que la fable Phrygienne, sur les amours d'Atys et de Cybèle, a le même objet, et qu'il n'y a que la fiction et les formes du culte de changées. Il voit encore dans Cybèle la terre, dont le Soleil est amoureux, et dans la flûte du jeune Atys ou du Soleil, un emblême à-peu-près semblable à celui, que nous avons vu entre les mains du dieu Soleil, sous les noms de Pan et d'Apollon. Il voit, dans la verge ou dans le sceptre que tient à la main Atys, le symbole de la puissance qu'exerce sur la nature ce soleil, qui gouverne tout l'univers. Tout le cérémonial de son culte lui paroît tenir aux périodes d'accroissement et de décroissement des jours. La liaison de sa fête à l'équinoxe de printemps ou au moment où le soleil repasse vers nos régions, indique en effet assez les rapports des mystères de ce dieu avec ceux de la lumière équinoxiale du printemps, comme on peut en juger par ce que nous en dit le même Macrobe, ainsi que Julien (2), dans son hymne à Cybèle, ou à l'amante d'Atys. Son empire sur les Lions de Cybèle, et ses rapports avec l'animal caractéristique d'Hercule, d'Orus, de Mithra, &c. c'est-à-dire du Soleil, qui a son domicile au Lion céleste, comme Christ dans la tribu de Juda, nous indiquent assez, que le culte d'Atys n'est point étranger à celui de l'astre du jour. Ce bonnet semé d'étoiles (3), qui couvre sa tête, est une décoration aussi expressive de sa nature, que le manteau Olympique, semé pareillement d'étoiles, qui couvroit les épaules d'Hercule Astrochyton, chez les Tyriens. Le caractère théologique, qui lui est donné par Julien (4), qui voit dans Atys la force génératrice du grand demiourgos, laquelle émanée des astres se propage au sein de la nature, pour l'organiser, suivant des formes régulières, n'a encore rien qui ne convienne au Soleil, le demiourgos ou l'architecte visible de la nature, dans l'opinion des spiritualistes eux-mêmes.

Sa mutilation, qui le prive de la force génératrice, dont ce soleil à l'équinoxe d'automne semble se dépouiller pour plusieurs mois, est un caractère qui lui est commun avec Osiris, que Typhon prive des organes de la génération; avec le taureau Mithriaque, dont le Scorpion dévore les testicules, et conséquemment avec le soleil, puisqu'Osiris et Mithra ne sont que deux noms différens du soleil. Cette mutilation, opérée par la dent meurtrière d'un sanglier le rapproche également d'Adonis, blessé dans la même partie par le même animal. Tant de rapprochemens ne nous permettent pas de méconnoître le Soleil, sous le nom de l'Atys des Phrygiens, et que le que soit Cybèle, soit la terre, soit la lune, considérée dans ses rapports avec la terre, nous reconnoîtrons, dans ses amours avec Atys, ceux de Vénus et d'Adonis; dans sa douleur celle de Vénus, et d'Isis, après la mort d'Adonis et d'Osiris.

Nous ne donnerons point ici un grand développement à cette fable, parce que nous donnons d'assez longs détails sur Cybèle et Atys, dans notre traité des mystères en général et en particulier, dans ceux des Chrétiens. Le lecteur y trouvera ce qu'il pourroit desirer ici. Nous ajouterons seulement, que l'on pourroit ranger, sous le même titre qu'Atys, le jeune Esmun des Phéniciens adoré à Berythe, dont l'aven-

(1) Macrobe Sat. l. 1. c. 21.
(2) Julian oratio 5. p. 316—322.
(3) Ibid. 309. Salust. philosoph. c. 4.
(4) Julian orat. 4. p. 304—305—315—319.

ture est la même à-peu-près que celle d'Atys, et qui eut pour amante Astronoë, déesse adorée en Phénicie, sous le nom de mère des dieux. (1) Mais comme l'auteur, qui nous a transmis ces faits sur Esmun, dit qu'il est la même divinité qu'Esculape, nous remettons à en parler à l'article Esculape, qui est encore le Soleil, sous un nom et sous une forme différente de toutes celles que nous avons analysées jusqu'ici, et considéré à une autre époque de son mouvement annuel, ou au second équinoxe.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Esculape, Sérapis, Pluton, Esmun, Cneph et toutes les divinités aux attributs de serpent.

Après avoir considéré le Soleil sous les traits de la jeunesse, et avec les formes astronomiques, que prenoient ses statues à l'équinoxe de printemps, lorsqu'il passoit dans l'hémisphère supérieur, séjour de la lumière et des longs jours, nous allons le considérer à l'époque opposée de sa révolution, et au moment où repassant l'équateur il descendoit vers le pôle abaissé, vers l'empire des ténèbres et des longues nuits, enfin lorsque, dégradé en quelque sorte par la cessation de son énergie créatrice, et par la diminution de sa lumière, il sembloit vieillir avec le temps et avec la nature dépouillée de tous ses ornemens. En suivant la marche, que nous avons tenue jusqu'ici, et en examinant, quelles sont les constellations placées près l'équinoxe d'automne, qui s'unissoient à lui, et qui pouvoient fournir aux Peintres et aux statuaires les formes caractéristiques de cette époque de son mouvement, il n'est pas difficile d'appercevoir, que le Dragon des Hespérides, ainsi que le grand Serpent, que tient en ses mains le Serpentaire (2), et dont le corps s'étend sur les trois signes *Balance*, *Scorpion et Sagittaire*, ont dû être spécialement choisis pour attributs du Soleil, dans son passage aux signes inférieurs, de même que le Bélier, le Taureau et la Chèvre, placés près l'équinoxe de printemps, ont été choisis pour le peindre, dans son passage vers l'hémisphère supérieur, comme nous l'avons vu ci-dessus. Ce qui a dû arriver est arrivé effectivement, et nous trouvons des images du Soleil, avec les attributs empruntés du serpent, comme nous en avons trouvé, avec des cornes de bélier, de bouc ou de bœuf; ce qui justifie notre théorie sur les formes variées, que prend le soleil, à raison des constellations variées auxquelles il s'unit aux principales époques de sa révolution annuelle. Ainsi le dieu entortillé des longs replis du serpent, ou qui tient en ses mains le serpent, quelques soient les noms qu'on lui donne, soit Esculape, soit Sérapis, soit Pluton, &c. est encore le Soleil, mais le soleil d'automne et d'hiver. Ceci est absolument conforme à la réponse d'Apollon lui-même, consignée dans cet oracle de Claros, dont nous avons déjà parlé, et dans laquelle ce dieu dit textuellement, qu'il est Jupiter ou Ammon au printemps, et le noir Pluton dans l'hiver. Cette doctrine est aussi conforme à ce vers d'Orphée, rapporté par Macrobe (3), dans lequel il est dit, que Jupiter, Bacchus, Pluton, et le Soleil

(1) Photius codex 242.
(2) Theon. c. 2. idem p. 117.
(3) Macrob. Saturn. l. 1. c. 18.

ne forment qu'une divinité unique. Pluton sera donc le soleil des signes inférieurs, et le serpent Pluton de l'attribut, que le soleil emprunte de la constellation du Serpent céleste, placé sur la Balance, le Scorpion et le Sagittaire, les trois premiers des signes inférieurs, pendant les deux mille ans qui ont précédé l'ère Chrétienne. C'est là que nous trouverons l'origine des formes, que prend le soleil dans sa vieillesse, ou lorsqu'au-lieu de la figure d'un jeune homme imberbe, il porte la barbe touffue, qui descend de son menton, sous les traits et sous le nom d'Esculape. Car on se rappelle, que les âges du soleil (1) ou de l'année solaire, étoient marqués par des traits empruntés de l'homme dans les quatre âges de sa vie, et que dans les trois derniers mois ou dans les trois mois, qui précèdent le Solstice d'hiver, ses images avoient tous les traits de la vieillesse, pour exprimer la diminution des jours et la vieillesse du temps ou de l'année. C'est par-là qu'on expliquera, pourquoi Apollon ou le soleil du printemps, est imberbe et brillant des graces de la jeunesse, tandis qu'Esculape son fils ou plutôt sa nouvelle forme en automne, porte une longue barbe, au moment où l'on place à ses côtés, ou lorsqu'on met dans ses mains l'emblême du serpent. Car il est alors en automne uni à la constellation du Serpent; et l'image du dieu porte serpent, autrement Esculape, n'est autre chose, que celle du soleil, au moment de son passage vers les régions inférieures. Aussi la figure du Serpentaire, ou de l'homme peint dans les constellations, tenant en ses mains un serpent, et placé sur les limites de l'équinoxe d'automne, s'appelle-t-elle encore Esculape. C'est le nom que lui donnent tous les auteurs, qui ont parlé de cette constellation; et son serpent s'appelle encore le serpent d'Esculape.

Hygin, à l'article du Serpentaire, termine le récit des diverses traditions, que les anciens avoient laissées sur l'origine & les dénominations variées de cette constellation, en disant, qu'un grand nombre d'Astrologues prétendoient, qu'il étoit cet Esculape fameux, que Jupiter avoit foudroyé, et que, par égard pour Apollon, il avoit placé ensuite aux cieux. Eratosthène (2) avant lui en avoit dit autant. Germanicus Cæsar (3) a adopté la même tradition. Servius, commentateur de Virgile (4), nous confirme également cette opinion ancienne, qu'on avoit de la constellation, connue sous le nom de Serpentaire ou d'Ophiucus; il dit, que c'étoit la constellation d'Esculape. D'après ces témoignages réunis, nous ne balancerons pas un seul instant à regarder ce symbole astronomique comme une image du Soleil dans sa vieillesse, lorsqu'il s'entortille dans les replis du Serpent; & conséquemment à regarder Esculape comme le Dieu Soleil ainsi peint à cette époque de son mouvement annuel. Le Serpent qu'il tient, ou au milieu duquel son corps est placé, sera donc le fameux Serpent d'Esculape, dont l'image fut consacrée dans les temples, comme celles du Bélier, du Taureau, de la Chèvre, & pour les mêmes raisons. On nourrit & on adora des Serpens vivans, comme on nourrissoit des Bœufs, des Boucs sacrés & d'autres animaux destinés à représenter les formes célestes des signes et des constellations. Les Astrologues nous ont conservé la tradition des rapports, qui existoient entre cette divinité et ses images, & la constellation du Serpentaire & de son Serpent, lorsqu'ils nous disent, que l'homme Serpentaire est Esculape, & qu'ils appellent son Serpent le Serpent d'Esculape (*r5*); car c'est

(1) Macrob. Saturnal l. 1 c. 18.
(2) Eratosthen. c. 6.
(3) Germani Cæs. c. 7.
(4) Serv. Enéid. l. 11. v. 259.

le nom qu'ils lui donnent. Le Serpent d'Esculape, dit Hygin (1) à l'article de ce Serpent, est celui qui est placé aux cieux.

Cet homme au Serpent se lève le premier le soir, au moment où le Soleil se trouve en conjonction avec les Hyades. (*s3*) Ce phénomène arrivoit autrefois à l'équinoxe même de printemps, lorsque le Dieu Soleil prenoit le nom & les formes d'Apollon. Une des Hyades porte le nom de Coronis (2), amante d'Apollon, & Esculape étoit le fruit des amours d'Apollon avec cette belle Nymphe. Il n'est pas difficile d'appercevoir l'origine de cette filiation, d'après les rapports astronomiques (3), que nous venons d'indiquer. D'autres donnent à Esculape pour mère Arsinoé (4), nom qui est encore celui d'une des Hyades. Cette double filiation confirme notre explication, puisqu'elle résulte du même phénomène astronomique. Coronis avoit pour père Phlegyas, ou le Brûlant. Esculape fut élevé par le Centaure Chiron (5). Effectivement Esculape ou le Serpentaire est placé au-dessus de la Balance & du Scorpion, près desquels se trouve, plus au midi, le fameux Centaure Chiron de nos constellations, qui nous a servi à expliquer le troisième travail d'Hercule. Ce Centaure précède immédiatement dans son lever le Serpentaire, qui le suit, comme on peut s'en assurer à l'aide d'une Sphère. On dit, qu'au moment de sa naissance Esculape avoit été exposé sur une montagne, & nourri par une Chèvre. L'origine de cette fiction est dans le ciel et dans un phénomène, qui se renouvelle toutes les fois que le Serpentaire se lève. Car alors la Chèvre se couche (*t4*), & se trouve au bord occidental, tandis que le Serpentaire est au bord oriental. Arrive-t-il au couchant? la Chèvre se lève. C'est cette Chèvre, que porte le Cocher, appellé Hippolyte, cet Hippolyte que ressuscite Esculape. Le coucher de la Chèvre est accompagné de celui du grand Chien, placé au midi du zodiaque, tandis que la Chèvre est au nord. Ces trois aspects simultanés du lever du Serpentaire Esculape, au coucher des deux belles étoiles de la Chèvre & du Chien, ont donné lieu de dire, qu'Esculape, exposé dès sa naissance, fut nourri par une Chèvre & gardé par un Chien. Ulug-beeigh donne à la première étoile du Serpentaire le nom de Berger; à la seconde le nom de Chien du Berger; ce qui annonceroit assez, que les Arabes voyoient dans cette constellation un homme accompagné d'un chien, tels qu'étoient Esculape & St. Roch; & qu'ils le comparoient au Berger & à son Chien.

Macrobe (6), qui a rapporté avec beaucoup de raison la plupart des grandes divinités mâles au dieu Soleil, ne fait pas de difficulté de dire, qu'Esculape est encore le Soleil, sous un nom différent, et considéré, sous les rapports bienfaisans de dieu de la santé. Il dit qu'il est le même qu'Apollon; ce qui est rigoureusement vrai dans notre système. Mais les raisons, qu'il donne de ses attributs, sont insignifiantes; au-lieu que celles que nous donnons découlent nécessairement de notre système, & sont une suite naturelle du principe reconnu par Macrobe, que le Soleil changeoit ses formes & ses noms avec les saisons. Il lui attribue, outre les connoissances médicales, la science augurale; c'est-à-dire, qu'il le fait présider aux mêmes sciences, qu'Apollon son père, & cela, pour les raisons que nous avons indiquées ci-dessus, en parlant d'Apollon. Nous avons déjà observé, que les anciens adoroient le Soleil sous différens noms, à cause des différens rapports, sous lesquels ils l'envisageoient,

(1) Hygin. l. 2. c. 15.
(2) Hygin l. 2. Theon .p. 125.
(3) Cicero de nat. deor. l. 3 c. 22, Hygin fab. 182.
(4) Ovid. l. 2. fab. 13. & 14.
(5) Lact. de fals relig.
(6) Macrob. Sat. L. 1. c. 20. p. 255.

en décomposant presque toutes ses propriétés. Nous avons vu dans Hercule le dieu fort, qui meut la nature & qui engendre le temps ; dans Osiris, & Bacchus, le dieu fécond qui préside à la végétation par sa chaleur ; dans Apollon le père de la lumière. Ici c'est la force bienfaisante du Soleil, qui, suivant Proclus (1), règle la température heureuse de l'air, qui entretient la vie & la santé. Cette remarque étoit aussi celle de Porphyre. Esculape, dit ce philosophe (2), est l'expression de la faculté, qu'a le Soleil de conserver ou de régénérer les corps. Voilà donc un nouveau rapport, sous lequel les anciens ont considéré le soleil, & une qualité particulière de cet astre, qu'ils ont reconnue & célébrée, sous les noms d'Apollon & d'Esculape. Ils l'ont invoqué sur-tout en automne, contre les maladies qui se manifestent à cette époque ; c'est-à-dire, lorsque le Soleil passe sous le Serpent. Son secours leur parut alors plus que jamais nécessaire. Aussi est-ce sous ce rapport de dieu de la santé, que le Soleil fut principalement honoré, sous le nom & la forme d'Esculape, ou de dieu uni au Serpent. Esculape n'est même guères connu autrement, que comme dieu de la médecine (3), qui avoit la puissance de guérir toutes les maladies, & même de ressusciter les morts. Témoin cette femme, qu'il ressuscita après qu'elle fut décolée, & à qui il remit la tête. (4) Témoin aussi la résurrection d'Hippolyte ou du Cocher, (5) sous le nom de Virbius (*a5*), & celle d'Orion ; car il les ressuscita aussi. Il ressuscita également plusieurs des guerriers morts devant Thèbes. Il rappella à la vie le cadavre de Tyndare ; il rendit la vue aux fils de Phinée ; il guérit de leur folie les filles de Prætus. Jamais le dieu soleil ne fit plus de miracles sous le nom de Christ, qu'il en avoit fait sous celui d'Esculape & de Sérapis. On voyoit gravés, sur les colonnes de son temple (6) à Epidaure, les noms des hommes & des femmes, qu'il avoit guéris, avec une désignation de la maladie, et avec le récit de la manière dont ils avoient été guéris. On y distinguoit entre autres choses une vieille colonne, qui rappelloit le miracle de la résurrection d'Hippolyte ; on ne manquoit pas sans doute d'y trouver des *ex voto*, qui rappelloient les cures merveilleuses du Dieu de la médecine. Pauvres mortels ! vous êtes toujours & par-tout les mêmes !

Strabon parle (7) d'un magnifique temple, qu'avoit Esculape dans une ville habitée par les Ioniens & les Cariens, temple toujours rempli d'une foule de malades, qui venoient solliciter leur guérison. On y voyoit sur les murailles quantité de tableaux où étoient peints les malades, la cure de leurs maladies, & l'on y avoit inscrit les noms de ceux qui se croyoient guéris. Il en étoit de même dans l'Isle de Cos, & à Trica.

Les Romains, affligés de la peste dès les premiers temps de leur république (8), avoient été chercher les secours d'Esculape à Epidaure, & en avoient rapporté le Dieu médecin, métamorphosé en serpent, auquel ils élevèrent un temple dans l'isle du Tibre. (9) Cette métamorphose est décrite dans Ovide (10), avec toute la cérémonie de la translation du dieu d'Epidaure. Que vous a-t-on apporté d'Epidaure, dit Arnobe aux Payens, autre chose qu'un volumineux serpent ? Voilà donc ce dieu si vanté, ce dieu si grand, ce dieu saint, ce médecin souverain de toutes vos maladies, circonscrit dans les formes d'un serpent & rampant sur la terre ? Le reproche qu'Arnobe fait aux anciens, d'avoir adoré un dieu serpent, pourroit

(1) Proclus in Timæ p. 49.
(2) Porph. apud Euf. præp. évang. l. 3. c. 11. p. 213.
(3) Diodore l. 4. c. 71. p. 315.
(4) AElian l. 9 c 33.
(5) Ovid. fab. 46 Lylio Girald. p. 240 Sext. empir. c. 13. p. 51.
(6) Paus. Corinth. p. 69.
(7) Strabon. l. 8.
(8) Tite Liv. dec. 2. l. 11.
(9) Arnob cont. gent. l. 6. p. 48.
(10) Ovid. métam. l. 15. fab. 13—14—15.

l'être

l'être à tous ceux qui ont adoré la divinité du soleil, sous les formes d'animaux quelconques ; nous avons vu l'origine de ce culte & le rapport établi entre ces animaux symboliques & les animaux célestes. C'étoit le résultat d'une ancienne science, qu'Arnobe ne pouvoit entendre Car les Chrétiens n'étoient pas savans ; aussi s'est-il borné à une longue déclamation contre ce symbole, comme faisoient tous les pères & les apologistes du Christianisme.

Les Carthaginois avoient élevé au Dieu de la santé, à Esculape, un magnifique temple au milieu de leur ville (1) & sur le sommet de la montagne où étoit placée leur citadelle, connue sous le nom de Byrsa & de Cadmeia. Il n'est pas étonnant, que le fameux Cadmus des Phéniciens, le fils le Syduc, Esculape célébré dans la Cosmosgonie de Sanchoniaton, comme frère des Dieux Cabires, eût des temples chez un peuple, qui étoit une colonie de Phéniciens, & qui alloit tous les ans à Tyr honorer Hercule, nom que porte également le Serpentaire.

Le culte de ce Dieu étoit établi dans le Cyrenaique, le long de la côte de Libye, où l'on trouve aussi la ville d'Arsinoë. Le faux Hermes (2) suppose, qu'Esculape, inventeur de la médecine, avoit aussi un temple sur le mont de Libye, près du rivage des Crocodiles. Il en avoit un à Alexandrie, dans lequel on nourrissoit un serpent (3), qui lui étoit consacré.

La ville de Memphis étoit sur-tout fameuse par le culte d'Esculape, qui l'honoroit d'une manière toute particulière de sa présence (4). La plus ancienne Chronologie des rois de Memphis compte Esculape pour un de ses rois. Il y est désigné sous le nom de Tosothrus. (5).

Le culte d'Esculape, ou du dieu appuyé sur un bâton entortillé d'un serpent, ou enveloppé quelquefois des replis du serpent, ou même métamorphosé en serpent, établi en Phénicie, en Égypte, en Afrique, passa bien-tôt dans la Grèce; et les villes maritimes furent les premières à le recevoir par cela même, qu'il y fut apporté par des navigateurs, pour qui la constellation du Serpentaires étoit une grande divinité, sous le nom de Phorbas, ami d'Apollon. Aussi les Rhodiens, adorateurs du soleil, ne s'éloignoient jamais du rivage, sans avoir invoqué Phorbas (6) ou le Serpentaire, le Cadmus Phénicien, le frère des Cabires, divinités tutélaires de la navigation (*x5*).

La ville d'Épidaure, placée sur la côte la plus orientale du Péloponèse, dans le Golfe Saronique, paroît avoir sur-tout accueilli ce nouveau dieu et lui avoir donné en Grèce la plus grande célébrité ; de manière que les noms d'Esculape ou de dieu d'Epidaure étoient souvent synonimes.

On le faisait naître à Epidaure, et toute cette terre passoit pour lui être consacrée (7). Elle prenoit même, dit-on, son nom d'Epidaure, (*y5*) un des fils d'Apollon ; tel étoit aussi Esculape. Les mêmes loix de police, relatives aux femmes, qui s'observoient à Délos, s'observoient aussi à Epidaure ; ce qui confirme les rapports établis entre le culte d'Apollon et celui d'Esculape.

La statue du dieu étoit la moitié moins grande, que celle du Jupiter Olympien d'Athènes. L'or et l'ivoire entroient dans sa composition. Il paroissoit assis sur un trône, le coude sur un bâton, appuyant son autre main sur la tête d'un serpent, et il avoit un chien à ses côtés (8). Tel étoit aussi la statue de Sérapis et de Pluton, dont nous parlerons bientôt, lesquels ne sont qu'Esculape, ou le soleil d'automne, sous d'autres noms. C'est dans ce temple, que se trouvoient les

(1) Strab. l. 17.
(2) Hermès in Asclep.
(3) AElian de animal. l. 16. c. 39.
(4) Ammien-Marcellin. l. 22. p. 345.
(5) Syncelle. p. 56.
(6) Hygin. l. 2.
(7) Pausan. Corinth. p. 68, 69.
(8) Ibid. p. 69.

colonnes, dont nous avons parlé plus haut, et sur-tout celle qui retrace l'aventure du Cocher, Hippolyte, Paranatellon du Taureau avec le Serpentaire. On nourrissoit des serpens sacrés (1) dans tout le territoire d'Epidaure, et on les apprivoisoit. Le culte d'Esculape passa d'Epidaure dans l'isle d'Egine, placée vis-à-vis cette ville et dont le nom semble tiré d'Aiga ou de la fameuse chèvre, qui nourrit Jupiter, et qui reste entre les mains du Cocher céleste, adoré dans toute cette contrée (2).

C'étoit sur-tout à Messène en Messenie, (3) qu'Esculape avoit un magnifique temple, rempli de belles statues, au nombre desquelles se trouvoient, outre celles du dieu et de ses enfans, aussi celles d'Apollon, des Muses et d'Hercule, ou de ce dieu Soleil sous ses différentes formes équinoxiale et solstitiale. On retrouvoit près des mêmes lieux le temple de Triopas (4), divinité placée aussi par les anciens dans la constellation du Serpentaire (5), et les images des Dioscures ou des Cabires, que la théologie des Phéniciens donnoit pour frères à Esculape. Ceci semble reporter l'origine de cet établissement aux Phéniciens, qui voyagèrent les premiers dans tout ce pays, et qui y portèrent leur dieu. Nous entrons dans ces détails, pour faciliter le travail de ceux qui voudront retrouver la filiation des peuples et suivre leur marche sur la terre, en suivant la filiation des cultes, et en observant leurs différentes traces dans les monumens religieux de l'Egypte, de la Phénicie, de la Libye et de la Grèce, et même sur les bords du Pont-Euxin, à Sinope, où nous retrouverons encore le Cadmus Phénicien, l'Esculape Egyptien et Grec, sous les traits et le nom de Sérapis. C'est en mettant sous un même point de vue tous ces rapports, et en formant ce rapprochement de tous les points du globe, où les mêmes formes de culte se retrouvent, qu'on peut faire naître des idées utiles, qui mènent à d'autres découvertes précieuses pour la physique ou l'histoire. C'est ce motif sur-tout, qui nous a déterminé à donner une description des monumens religieux de la Grèce, dans la première partie de nos mystères. Qu'on nous permette donc ces détails, qui ne sont pas une digression perdue pour la science.

On trouvoit, près de Thelpussa en Arcadie, un temple d'Esculape, ainsi que des temples consacrés à Cérès et à Proserpine. (6) Cette union n'a rien d'étonnant, puisque dans les fêtes Eleusiniennes le dernier jour étoit consacré à Esculape, qui d'ailleurs, comme nous le verrons bientôt, n'est autre chose que Pluton. Aussi cette Cérès avoit-elle tous ses attributs empruntés d'une Furie (7). Nous en donnerons ailleurs l'explication, dans notre traité des mystères. C'étoit à Thelpussa, que l'on prétendoit qu'Esculape enfant avoit été exposé, et on y voyoit le tombeau de *Trugone* (8), sa nourrice. On trouvoit aussi à Mégalapolis un temple et une statue d'Esculape enfant. On sent bien, que cet Esculape enfant ne fut que le soleil du Solstice d'hiver même; car telle étoit la forme que ce dieu prenoit à cette époque. Le nom d'Esculape pouvoit bien lui être conservé, quoiqu'il eût déposé ses formes viriles et sa barbe touffue, qui sont les attributs distinctifs d'Esculape proprement dit. Dès qu'on le faisoit homme, dès qu'on le faisoit naître, les peintres et les poëtes le représentèrent sous les traits de l'enfance, quoique le véritable Esculape, le soleil des trois mois d'au-

(1) Ibid. 70.
(2) Ibid. 72.
(3) Messeniac. p. 141.
(4) Pausan. ibid p. 142.
(5) Hygin. l. 2.
(6) Pausan Arcad. p. 256.
(7) Idem. Corinth p. 69.
(8) Idem Arcadic. 257.

tomne ou de la fin de l'année, n'eût rien de semblable à l'enfance.

Les habitans d'Aigium en Achaie, sur le golphe de Corinthe (1), avoient aussi un lieu consacré à Esculape, placé à côté du temple de la déesse Illithye. On y voyoit la statue du Dieu et celle de la Santé ou d'Hygiée, son épouse. C'est dans le sanctuaire d'Esculape, que Pausanias rencontra un Sidonien, qui l'assura, que les Phéniciens connoissoient infiniment mieux la nature des divinités Grecques, que les Grecs eux-mêmes, et entr'autres celle d'Esculape, à qui ils ne donnoient point de mortelle pour mère, et qui, suivant eux, n'avoit qu'Apollon pour père. Ce passage de Pausanias semble confirmer ce que nous avons déja dit des Phéniciens et du culte d'Esmun et d'Esculape, depuis long temps établi chez eux. Le Sidonien reconnoît, que dans Esculape on adoroit la qualité bienfaisante du soleil, qui entretient dans l'air cette heureuse température, qui contribue à la santé; et on a vu plus haut, que telle est notre opinion, appuyée du témoignage de Porphyre.

Tout le long de cette côte, dans le territoire de Sicyone (2), on retrouve le culte d'Esculape. A Sicyone, il y avoit un temple à l'entrée duquel se trouvoit, d'un côté le fameux Cocher qui annonçoit le printemps ou le dieu Pan, et de l'autre l'image de Diane ou de la lune, qui au printemps se trouvoit pleine dans le signe opposé ou en conjonction avec Esculape. Cet Esculape n'avoit pas de barbe. Il étoit imberbe, comme Apollon. On peut donc le regarder comme un véritable Apollon ou comme le soleil de printemps, qui avoit pour Paranatellon Esculape, ou la constellation dans laquelle la lune se trouvoit tous les ans pleine à cette époque. Il paroît, qu'il avoit ici beaucoup de rapport au couchant et à la lune opposée au soleil; aussi y trouvoit-on les images du sommeil et des songes (3).

Esculape y étoit représenté, tenant d'une main un sceptre et de l'autre les fruits du pin (*z5*). On disoit, que ce dieu, sous la forme de serpent, avoit été transporté d'Epidaure à Sicyone. Les traditions Grecques portent en effet, que c'étoit d'Epidaure, que le culte d'Esculape étoit passé dans les autres villes (4). C'étoit d'Epidaure, que les habitans de Pergame croyoient le tenir, et par suite ceux de Smyrne. Ce point mériteroit d'être examiné, sur-tout pour ce qui concerne le culte d'Esculape en Crète et dans la Cyrénaïque, où les Phéniciens ont très-bien pu le porter immédiatement. Nous avons vu dans la théologie Phénicienne, qu'il y passoit pour fils d'une Titanide. Or, nous le trouvons sous cette dénomination Phénicienne près de Sicyone, à Titané, ville bâtie par Titan, frère du soleil. On attribuoit à Alexanor, petit-fils d'Esculape, la dédicace de ce temple, qu'avoit Esculape à Titané. Ce dieu paroissoit enveloppé, comme le dieu des hivers, d'un manteau de laine, qui ne laissoit paroître que sa figure et l'extrémité des mains et des pieds (5). On voyoit près de lui la statue d'Hygiée, celles d'Alexanor (*a6*) et d'Euémérion, êtres moraux personnifiés. On sacrifioit à Alexanor, après le coucher du soleil, comme à un héros, et on honoroit Euémérion comme un Dieu. La Nymphe Coronis, mère d'Esculape, cette Titanide, dont parle Sanchoniaton, y avoit aussi sa statue; près de là on trouvoit un autel où, l'on sacrifioit aux vents. Les Phéniciens y sacrifioient aussi, et ils avoient élevé deux colonnes, l'une au feu et l'autre au vent, comme on le voit dans le passage de Sanchoniaton ou de ce même Phéni[illegible]

(1) Pausan. Achaica. p. 230.
(2) Pausan Corinth. p. 43.
(3) Ibid. p. 53.
(4) Ibid. p. 69.
(5) Ibid. p. 54.

Esculape fils d'une Titanide. Ces rapprochemens semblent indiquer de grands rapports, entre le culte d'Esculape à Titané près Sicyone, et celui d'Esculape, fils d'une Titanide, en Phénicie. Esculape prenoit à Titané (1) le nom de Gortynien. Il avoit aussi ses dragons sacrés, dont on n'osoit approcher. On leur jettoit de la nourriture à l'entrée de leur grotte.

A Leuctre, on honoroit d'un culte spécial Esculape (2), fils de la belle Arsinoé, nom d'une Pléïade et fille de Léucippe, ou de l'homme aux chevaux blancs, dont l'histoire se lie à celle des Dioscures, en Messenie (3), comme la filiation d'Esculape est liée à celle des Dioscures, dans la Cosmogonie Phénicienne.

On trouve la même union à Sparte (4), où les Dioscures étoient singulièrement adorés. Esculape y prenoit le surnom d'Agnités.

On retrouve encore Esculape dans d'autres lieux de la Laconie. Il y prend le nom de Cotylé, près de Thérapné (5), de Philolaüs ou d'ami du peuple à Asopus. (6) Près du golfe de Boia, Apollon, et Esculape avoient leur temple. On y trouvoit aussi les ruines (7) d'un ancien temple d'Isis et de Sérapis, c'est-à-dire d'Isis et d'Esculape; car nous verrons bientôt, qu'Esculape est le Sérapis Egyptien. Sur la côte orientale de la Laconie, dans le golfe d'Argos, est une autre ville d'Epidaure, surnommée Limera, dans laquelle Esculape avoit aussi ses autels, et on y conservoit une tradition sur sa fondation, assez semblable à celle de Thèbes, sur sa fondation par Cadmus (8) ou par le Serpentaire; avec cette différence, qu'au lieu du bœuf équinoxial, c'est le serpent, son Paranatellon, qui y figure.

Esculape avoit aussi un temple en Elide (9), sur le sommet d'une montagne voisine de l'Alphée. On l'honoroit sous le nom d'Esculape Démainète.

Près de Pellène, en Achaïe (10), on trouvoit un temple d'Esculape surnommé *Cyrus* (66) ou le Seigneur; il étoit fameux par les cures qu'il faisoit. Il y avoit plusieurs fontaines près du temple. La statue d'Esculape étoit placée près des bords de la plus grande de ces fontaines. Près de là couloit le fleuve Bélier ou Crios, qui avoit son embouchure à Egire.

En Phocide (11), près de Tithorée, Esculape étoit honoré par un culte tout particulier. On lui immoloit toutes sortes d'animaux, excepté les chèvres; on l'invoquoit sous le nom d'Archagètes, et ce culte s'unissoit à celui de la fameuse Isis; ce qui est conforme à notre doctrine, puisqu'Esculape est le même dieu que Sérapis. Nous aurons occasion de parler de l'Isis de Tithorée, dans notre traité des mystères, et de faire voir, que ce culte étoit d'origine Egyptienne.

Nous allons maintenant examiner les rapports, qu'a Esculape avec le fameux Sérapis, ou plutôt faire voir, qu'il est absolument le même que le Sérapis des Egyptiens, dont le culte fut toujours uni à celui d'Isis. Le savant Jablonski a très-bien apperçu, que Sérapis (12) n'étoit que le soleil, considéré dans la partie inférieure du zodiaque; il n'a manqué à sa théorie, que de chercher aux cieux, dans la constellation même, sous laquelle se fait le passage du soleil aux signes inférieurs, l'origine des formes de Sérapis, ou du Jupiter de Sinope, adoré à Alexandrie et à Memphis.

Le fameux Sérapis ou Sarapis avoit tous les attributs d'Esculape, et on

(1) Ibid. p. 55.
(2) Paus. Laconic. p. 109.
(3) Messenic. p. 113—141—142.
(4) Laconic. p. 96.
(5) Ibid 102.
(6) Ibid. p. 105.
(7) Ibid. p. 106.
(8) p. 107.
(9) Heliac. 2. p. 200.
(10) Achaica p 236.
(11) Phocica p. 350.
(12) Jablonski, l. 2. c. 5.

l'invoquoit aussi pour en obtenir la guérison de toutes les maladies. Esculape, comme nous l'avons vu, avoit deux attributs caractéristiques, qui ne permettoient pas de le confondre avec les autres dieux; savoir le serpent, qui entortilloit son bâton, et le chien qu'on plaçoit à ses côtés. Sérapis avoit les mêmes attributs. Un long serpent entortilloit son corps dans ses replis, et le chien Cerbère étoit à ses côtés. Tacite, qui nous a conservé l'histoire merveilleuse de la translation du Jupiter de Sinope (*c6*) ou de Sérapis à Alexandrie, par les ordres de Ptolomée Soter, qui affermit la puissance de cette ville nouvellement bâtie, nous dit (1), que ce prince fit élever à ce Jupiter de Sinope un temple, dans un emplacement où anciennement on avoit bâti une chapelle à Sérapis et à Isis. Il ajoute, que les savans, qui examinèrent les caractères distinctifs de la divinité de Sinope, crurent y reconnoître les uns Esculape, qui, comme Sérapis, préside à la guérison des maladies; les autres Osiris, le plus ancien des dieux de l'Egypte; plusieurs Jupiter, le dieu puissant, qui exerce son empire sur toutes choses; d'autres enfin, le Jupiter des enfers, autrement Pluton. Nous remarquons, qu'il étoit exactement tout cela, puisqu'il étoit le soleil, qui a pris tous ces noms à différentes époques de son mouvement, et considéré sous divers rapports.

Quant à ses attributs caractéristiques, dont ne nous parle pas Tacite, Plutarque (2) nous dit quels ils étoient. Le Serpent et le Chien, qui l'accompagnoient, firent juger à Timothée et à Manethon, dit Plutarque, que ce dieu étoit le même que Pluton. Mais nous avons vu plus haut, que ces attributs étoient aussi ceux d'Esculape. Ils durent donc conclure aussi, qu'il étoit Esculape; et nous voyons par le passage de Tacite, que cette conclusion fut effectivement tirée. Il étoit aussi le même qu'Osiris, suivant l'interprétation de quelques-uns, mais d'Osiris accompagné du chien. Car nous avons vu, que le grand chien, sous le nom d'Anubis, accompagnoit Osiris. Il avoit aussi pour compagnon Macedo à tête de Loup, ou peint sous les traits de la constellation, qui avec le Serpent fixe l'équinoxe d'automne, au moment où Typhon jette Osiris dans le coffre, et plonge la nature dans l'ombre des hivers; c'est-à-dire, lorsque le soleil passe aux signes inférieurs, et qu'il prend le titre d'Aidés ou de Pluton, suivant l'oracle de Claros (3). Aussi Julien rapporte-t-il un vers de l'oracle (4), qui fait de Jupiter, du Soleil, de Pluton, de Sérapis, un dieu seul et unique. Plutarque (5) confirme cette identité de Sérapis avec Osiris et Pluton, et conséquemment avec le Soleil, puisque nous avons fait voir plus haut qu'Osiris étoit le soleil. (*d6*) On doit, dit-il, regarder comme une seule et même divinité Bacchus et Osiris, et en même temps reconnoître Osiris dans Sérapis; mais Osiris, après qu'il a changé de nature. Comment se fait-il, que Sérapis s'appelle Osiris, ajoute Plutarque? c'est un secret réservé aux initiés. Ce secret, le voici. Osiris, après son aventure malheureuse, arrivée sous le Scorpion par la perfidie de Typhon, qui lui coupe les parties sexuelles, qu'il jette dans les eaux, n'est plus le bel Osiris du printemps et de l'été; il passe dans la région des morts, ou aux enfers, d'où il ne sort qu'au printemps, pour combattre avec Orus, vainqueur de Typhon, comme nous l'avons vu. Alors il s'est entortillé dans les replis du Serpent, dont le prince des ténèbres lui-même a pris la forme, en usurpant son empire. Il a

(1) Tacite hist. l. 4. c. 83—84.
(2) De Iïd. p. 362.
(3) Macrob. Sat. l. 1. c. 18.
(4) Julian orat. 4. p. 254.
(5) Plutarch de Isid. p. 362.

presque pris la figure hideuse de Typhon ; ce qui s'accorde avec ce que dit Martianus-Capella, qu'Osiris ou le Soleil devient quelquefois le féroce Typhon ; au moins ses statues en portent les attributs. Car le Serpent est aussi la forme familière du Typhon. Il a donc en quelque sorte changé de nature. Le voilà Sarapis, ou dieu serpent. (*e6*) Car Sarapis, veut dire serpent (1) Au printemps, il prenoit les formes du Taureau : il étoit Osiris ou Bacchus. En automne, il devient Sarapis, ou dieu uni aux formes de serpent, une des formes de Bacchus ; car on sait que le serpent étoit l'animal symbolique consacré dans les mystères de Bacchus, dieu des raisins, lequel lui même n'étoit que l'Osiris Egyptien, comme nous l'avons fait voir. C'est donc en automne, à l'époque de la mort d'Osiris, dont Apis étoit l'image, que le Soleil, entortillé du serpent d'Esculape, (*f6*) prend le nom de Sarapis. Ceci explique cette tradition, rapportée par Augustin dans sa cité de Dieu (2), qu'Apis avoit été un roi d'Argos, qui ayant passé en Egypte y mourut (3), et qui fut adoré ensuite, sous le nom de Sarapis, une des plus grandes divinités de l'Egypte (*g6*). Apis étoit l'image vivante du Taureau céleste, auquel le soleil s'unissoit à l'équinoxe de printemps, & qui passoit dans l'ombre de la nuit, et se couchoit à l'équinoxe d'automne, au moment du passage du soleil aux signes inférieurs, ou à la mort d'Osiris, époque à laquelle on portoit en pompe un bœuf d'or, couvert d'un voile noir, comme nous l'avons déjà dit, dans notre chapitre sur Isis. C'est ainsi, qu'Apis mort passe dans la forme de Sérapis, ou que le soleil, quittant les attributs du signe du printemps, qui étoient ceux du Taureau, prend ceux de l'équinoxe d'automne, qui étoient empruntés du Serpent. C'est ainsi que le Taureau et le Serpent s'engendrent réciproquement, comme nous le dirons bientôt, en rapportant une formule sacrée des mystères d'Osiris ou de Bacchus. C'est ainsi qu'Osiris devient Sarapis, quand il a changé de nature ; secret qui n'est connu que des initiés. Peut être trouvera-t-on là l'origine d'une mauvaise Etymologie, qui fait venir Sérapis du mot *Soros, cercueil* et d'Apis, tombeau ou cerceuil d'Apis (4) : l'étymologie sans-doute est mauvaise. Mais il n'est pas moins certain, que Sérapis n'est qu'Osiris (*h6*), après qu'il a été mis dans le coffre mystérieux par Typhon, ou que le soleil descendu dans son tombeau, au coucher du matin du Taureau céleste, dans lequel il ressuscitoit tous les ans au printemps. Sérapis n'est pas, comme l'a cru Varron, le Sarcophage d'Apis, mais bien Osiris, dont Apis étoit l'image, et qui en automne étoit mis dans le Sarcophage, et prenoit alors le nom de dieu Sérapis.

Ceci s'accorde parfaitement avec ce que nous dit Martianus Capella, dans son hymne au Soleil ; savoir, qu'il étoit adoré sous le nom d'Osiris et de Sérapis, sur les rives du Nil, et à Memphis. Que Sérapis est le Soleil, ou le dieu aux mille noms, tels que Mithra, Ammon, Adonis &c.

Diodore dit (5), que suivant les uns, il étoit Osiris, Bacchus, Pluton ; suivant d'autres, Jupiter, Pan, Ammon, et que sous le nom de Sérapis, il étoit le Pluton des Grecs. La théorie, que nous avons développée dans le précédent chapitre, prouve complètement, que toutes ces divinités se réduisent effectivement à l'unique divinité du Soleil. Plutarque (6) prétend, que les per-

(1) Buxtorf. p. 849.
(2) August. de civit. dei. l, 18 c. 5.
(3) Clement. Alex. Strom. l. 1. p. 312.
(4) Plut. de Iside p. 362. August. de civit. dei l. 18. c. 5.
(5) Diod. Sic. l. 1. c. 35. p. 29.
(6) Plutarch. in gryllo. p. 984.

sonnes envoyées à Sinope (*i6*), par Ptolomée Soter, en apportèrent les statues de Sarapis, et de Bacchus, c'est-à-dire, les deux formes du Soleil, empruntées des deux signes équinoxiaux; celles du soleil de printemps, et celles du soleil d'automne, ou le dieu aux formes du Taureau et le dieu aux formes de serpent, qui, en dernière analyse, ne sont que la même divinité; ou que ce soleil puissant, qui organise toute la nature, et qui imprime le mouvement aux Sphères. C'est ce qui fit dire, sans doute, par les théologiens, que cite Plutarque (1), que Sérapis étoit le nom du dieu qui embellit la nature, et qui en entretient l'ordre; fonction que les anciens attribuoient au soleil. Aussi le rhéteur Aristide, dans le discours qu'il adresse à Esculape, ne manque-t-il pas de lui donner ce caractère de toute puissance, que les prêtres d'Egypte donnoient au grand Sérapis. « Esculape, dit ce rhéteur (2), réunit en lui de grandes et de nombreuses qualités, ou plutôt il les concentre toutes en lui. Il est le dieu qui gouverne l'univers, et qui en entretient l'harmonie; le conservateur de tout, celui enfin qui tient le gouvernail du vaisseau du monde, et qui conserve tout ce qui est appellé à recevoir l'existence: aussi lui a-t-on bâti un temple, sous le nom de Jupiter Esculape. Tous ces traits, comme on le voit, sont ceux que les prêtres Egyptiens donnoient à Sérapis, ceux qu'Aristide lui-même lui donne dans son discours à Sérapis; ceux que tous les peuples ont donné au soleil, ame du monde et lien de l'harmonie des cieux, à Pan, à Jupiter Ammon, &c. Esculape ou Sérapis est donc le grand dieu qui vivifie toute la nature, et c'est, sans-doute, à ce titre que les Egyptiens regardoient leur dieu Sérapis, comme le plus grand des dieux, celui qui embrasse toutes choses. Aussi c'est là l'idée, que Sérapis nous donne de lui-même par son oracle, lorsqu'interrogé par un roi de Chypre, qui lui demande qui il est: le cercle élevé des cieux, dit-il, couronne ma tête; mes oreilles sont dans l'air; le bassin des mers est mon ventre; la terre forme mes pieds; mes yeux sont dans le disque brillant du soleil. Voilà bien le grand Pan des anciens (*k6*), la nature dieu, l'ame motrice du monde, dont le feu Ether, qui bouillonne dans le soleil, est une émanation puissante, qui anime tout ici bas, tandis qu'elle sert de lien aux Sphères. Aussi Macrobe (3) ne fait-il pas difficulté de reconnoître dans cette description, que fait de lui-même Sérapis, la nature une et indivisible de la divinité du soleil; l'Hercule Grec, l'Adonis Phénicien, l'Atys Phrygien, l'Osiris Egyptien, avec lesquels il confond Sérapis dans tout cet endroit de son ouvrage. Il confirme son opinion par l'examen des attributs symboliques de Sérapis, qui tous se rapportent au temps, que le soleil mesure par sa révolution dans le zodiaque. Il examine sur-tout le chien à triple tête, qui accompagne Sérapis. C'est un composé monstrueux des têtes du chien, du lion et du loup; le tout entortillé par le serpent. L'explication de Macrobe, n'est pas heureuse, en ce qu'il y voit trois temps, le présent le passé et l'avenir. Il falloit simplement jetter un coup d'œil sur la Sphère, au moment où se lève Esculape, ou le matin du jour où le soleil passe aux régions inférieures, et le soir du jour où il passe aux régions supérieures. Alors les points équinoxiaux sont à l'horison, et le signe solstitial d'été au méridien. Ces trois points cardinaux de la Sphère sont occupés par le grand Chien, le Lion, et le Loup. Ces trois emblêmes réunis forment le tout monstrueux placé

(1) Plutarch. de Iſide. 362.
(2) Ariſtid. orat. 6. p. 67.
(3) Macrob. Saturna. l c. 20.

à côté de Sérapis, et marquent les trois points du ciel, Orient, Midi et Couchant; le tout entortillé du serpent, soit celui qui représente le zodiaque, soit celui que tient le serpentaire lui-même. Voilà le symbole mystérieux placé dans le temple, à côté de l'image du soleil ou du grand Sérapis; voilà le fameux chien aux trois têtes, connu sous le nom de Cerbère. Comme le Lion est au milieu du ciel, entre le levant et le couchant, la tête du lion se trouve aussi placée au milieu. Si, au lieu du chien, on eût pris le Taureau, au lieu du loup, l'aigle ou le vautour, placé aux mêmes limites, on eût eu les trois Chérubins, dont nous parlerons ailleurs. Quant au Chien et au Loup, il est évident, que c'est Anubis à tête de chien, et Macédo à tête de loup, qui accompagnent Osiris dans ses voyages, comme nous l'avons fait voir dans notre chapitre sur Osiris; et comme on peut s'en convaincre, en jettant les yeux sur le Planisphère, qui trace la route de ce dieu. Porphyre (1) a très bien vu, que ce Cerbère tricephale, qui accompagne Sérapis, désigne les trois points de la route du Soleil sur l'horizon, le Levant, le Midi, & le Couchant. Il n'y avoit qu'un pas à faire, pour expliquer ce symbole; c'étoit de placer le Lion du milieu au méridien, et on eût aisément apperçu au couchant le chien, au levant le loup, et on eût saisi le but mystérieux de cette réunion des trois animaux célestes, qui fixent le commencement, le milieu et le terme de la carrière du soleil, au moment où il s'unit au Serpentaire, et qu'il devient Sérapis.

Dans un monument de Sérapis, gravé dans Montfaucon et dans Pluche, (2) on voit ce dieu représenté sous les traits d'un vieillard à barbe touffue, bien enveloppé, et entortillé d'un serpent, dont la queue se replie derière son épaule, et revient à sa main, tandis que la tête descend jusqu'à ses pieds, après que le corps du reptile a fait quatre replis autour de celui du dieu. Dans l'intervalle de chacun de ces replis, on voit la figure des quatre animaux du Zodiaque; savoir le Taureau, le Lion, le Scorpion et le Verseau; c'est-à-dire, précisément les quatre signes, qui se trouvent aux quatre points cardinaux du ciel, au moment où se lève le Serpentaire. Le Lion, qui alors est au milieu du ciel, occupe le milieu du serpent, le Verseau, qui est au bas du ciel, est au bas du serpent; le Taureau et le Scorpion occupent les deux autres intervalles. Ces quatre signes occupoient les deux équinoxes et les deux Solstices, dans les siècles anciens, où furent faites les grandes fables; et conséquemment les quatre points cardinaux de la Sphère, au lever et au coucher du soleil, soit aux équinoxes, soit aux Solstices. Nous les verrons ailleurs fournir les attributs des Chérubins, et devenir les quatre animaux de l'Apocalypse, en substituant au Scorpion l'Aigle, son Paranatellon. Ce même Sérapis a, de chaque côté de la tête, trois rayons divergènes, qui ont l'air de trois diamètres, qui se coupent en croix au centre de sa figure, entre les deux yeux, et cela sous un angle égal à celui, que formeroient entr'eux trois diamètres de l'horizon, dont l'un passeroit par le vrai point d'Orient et d'Occident, lieux du lever et du coucher du soleil aux équinoxes, et les deux autres par les points des levers et des couchers d'été et d'hiver, ou des lieux de l'horizon où se lève et se couche le soleil aux deux Solstices. C'est-à-dire, que les diamètres croisés nous indiquent les lieux de l'horizon où se couchoit et où se levoit le soleil, lorsqu'il occupoit un des quatre signes nommés ci-dessus, autrement dit, à l'entrée de chaque saison. Kirker (3) nous explique le mécha-

(1) Euseb. præp. l. 3. c. 11. p. 113.
(2) Pluch. hist. du ciel. t. 1. p. 171.
(3) Kirker œdip. t. 2. part. 2. p. 330.

nisme

nisme, par lequel on avoit réussi en Egypte à faire, que les rayons du soleil, au moment de son lever et de son coucher dans les différentes saisons, pénétrassent par certains trous, pratiqués dans le dôme du temple de Sérapis, et frappassent sur le visage du dieu. Ces rayons, croisés au centre de la figure de Sérapis, semblent nous indiquer les phénomènes, qui résultoient de ce méchanisme. On peut voir dans Cédrenus, quel soin les prêtres Egyptiens prenoient de donner à leurs statues un air merveilleux, qui sembloit tenir de la magie. Telle étoit la statue qu'il prétend, qu'on voyoit dans le temple de Sérapis, laquelle sembloit, pour ainsi dire, suspendue en l'air, par le moyen d'un aimant caché dans la voûte. (1)

La statue de Sérapis étoit composée de tous les métaux consacrés aux planètes (2), savoir d'or, d'argent, de cuivre, de fer, d'étain, enfin des mêmes métaux, dont étoient composées les sept portes des ames (*16*), dans le système Mithriaque (3), qui représentoit le passage des ames à travers les Sphères. Elle étoit enrichie d'émeraudes, de topazes, de saphires, pierres fameuses dans la ville sainte de l'Apocalypse, &c. c'est-à-dire, de ces pierres, qui composoient le rational du grand prêtre des Juifs, et qui, suivant Clément d'Alexandrie (4) lui-même, désignoient la lumière distribuée dans les douze signes, que le Soleil parcourt dans sa révolution annuelle. Ce sont les mêmes pierres, qui enrichissent la couronne de Junon, formée de douze pierres relatives aux douze mois, suivant Martianus Capella. On donna à cette statue une couleur rembrunie, ou d'un azur noirâtre (5). Ce qui s'accorde parfaitement avec ce que nous dit Macrobe (6) du soin, que prenoient les Egyptiens de donner des couleurs différentes aux statues du Soleil, suivant qu'il étoit dans l'hémisphère supérieur, ou dans l'hémisphère inférieur, ou plutôt dans les signes de printemps et d'été et dans les signes d'automne et d'hiver. Dans le premier cas, dit Macrobe, cette dernière couleur étoit blanche; dans le second, elle étoit noirâtre. C'étoit celle de l'image du Soleil dans l'hémisphère inférieur; c'est-à-dire, comme l'explique Macrobe, dans les signes d'hiver. La couleur blanche étoit celle de l'hémisphère supérieur, ou du Soleil, lorsqu'il parcourt les signes d'été. On voit par ce passage, que Sérapis, étant le soleil, considéré dans les signes méridionaux ou d'hiver, sa statue a dû être d'un bleu foncé ou noirâtre, tel enfin que nous la représente Clément d'Alexandrie, qui dit formellement, qu'elle avoit cette couleur. La couleur de cette statue, dit-il, est noirâtre. Il prétend, qu'elle avoit été faite par les ordres de Sésostris, qui, sous ce symbole, avoit prétendu représenter le fameux Osiris, dont il descendoit. Effectivement c'étoit bien la statue d'Osiris, comme nous l'avons dit; mais d'Osiris, après sa dégradation par Typhon. Aussi l'auteur ajoute-t-il, que le statuaire y avoit mêlé des essences, qui étoient restées de l'embaumement d'Osiris et d'Apis; et que le nom même ramenoit les idées de tombeau et de funéraille. On se rappelle, que dans les funérailles d'Osiris, on faisoit une figure tauriforme, composée d'aromates, et cela, dans les jours, de deuil qu'occasionnoit la mort d'Osiris, et où l'on portoit en pompe le bœuf d'or, couvert du crêpe noir. (7) C'étoit à Memphis, qu'étoit le tombeau le plus fameux d'Osiris (8), et Sérapis étoit une des grandes divinités de Memphis. C'est là que se trouvoit le

(1) Cedrenus p. 325.
(2) Clément prot. p. 32.
(3) Origene. l. 6 p. 298.
(4) Clém. Alex. Stromat. l. 5. p. 565.
(5) Idem. in protrep. p. 32.
(6) Saturnal. l. 1. c. 19.
(7) Ci-dess. t. 1. l. 3. c. 3. p.
(8) De Isid p. 366.

plus ancien de ses temples, suivant Pausanias (1), dans lequel ni les étrangers, ni les prêtres mêmes ne pouvoient entrer, avant qu'Apis eût été enterré, Apis, image vivante d'Osiris et du Taureau, qui passoit dans l'ombre des nuits et qui descendoit sous l'horison le matin, tous les ans, lorsque le soleil occupoit le Scorpion, et qu'on célébroit la mort d'Osiris. Alors le Soleil s'entortilloit du Serpent et devenoit Sérapis; alors on entroit dans le temple de Sérapis. Telle est, ce me semble, l'origine de cette défense, que je crois devoir s'appliquer, non à la mort du bœuf sacré, mais au coucher du bœuf céleste, dont Apis étoit l'image vivante, suivant Lucien et suivant ce que nous avons vu.

Enfin il est évident, que les Egyptiens avoient des statues destinées à représenter le Soleil dans les signes inférieurs, comme nous l'a dit Macrobe. Or la statue de Sérapis a la couleur noire, affectée à ces sortes de statues, et de plus l'attribut du Serpent, signe céleste, sous lequel se faisoit tous les ans ce passage du Soleil vers l'hémisphère inférieur, ou vers les lieux où régnoit Pluton. C'est Pluton, que Porphyre (2) associe à Sérapis, comme représentant la lumière solaire, lorsqu'elle descend sous l'hémisphère, c'est-à-dire, comme s'explique Porphyre lui-même, lorsque le Soleil s'approche du Solstice d'hiver et qu'il va éclairer l'hémisphère, qui nous est invisible.

Le plus ancien des temples de Sérapis en Egypte étoit celui de Memphis, comme nous l'a dit plus haut Pausanias. (3) Sérapis étoit avec Apis la grande divinité de cette ville. D'un autre côté, on nous dit, que Memphis étoit fameuse par le culte d'Esculape (4), qui l'honoroit de sa présence. On donne à Esculape l'épithète de dieu de Memphis. (5) Ces deux dénominations rentrent dans la même idée: car on se rappelle ce que Tacite nous a dit plus haut, que Sérapis étoit pris pour Esculape, parce que, comme l'Esculape des Grecs, dont il avoit les attributs, il étoit aussi le dieu puissant qui guérissoit nos maladies. On lui donnoit pour cela le titre de *dieu sauveur*, à Canope (6), ville où Sérapis avoit aussi un magnifique temple, et où il étoit singulièrement honoré. Strabon (7) nous donne d'assez longs détails sur les fêtes, qui s'y célébroient, et sur la dévotion licentieuse des Egyptiens, qui s'y rendoient en foule. On alloit y chercher la guérison de ses maladies, et consulter les oracles du dieu de Canope. Héraclide de Pont, cité par Plutarque, parle des oracles du dieu de Canope, Sérapis, et il les appelle les oracles de Pluton; ce qui fait avec raison conclure à Plutarque, (8) que Sérapis et Pluton étoient la même divinité; ce que nous prouverons bientôt. Le culte du Sérapis de Canope passa à Corinthe (9), ville fameuse par les mystères d'Isis, décrits par Apulé (10), et il y conserva le nom de Sérapis de Canope. Isis y prenoit le nom de Pelagienne, et d'Egyptienne. Près du temple de Sérapis, on voyoit les autels du Soleil, ou du dieu, dont Sérapis étoit une des formes astronomiques. Isis présidoit à la navigation. Le Serpentaire, sous le nom de Phorbas y présidoit aussi, et Corinthe étoit fameuse par son commerce maritime. Dans la partie basse de la ville d'Athènes, (11) on trouvoit aussi un temple de Sérapis, dont le culte avoit été introduit dans cette ville, par les Ptolomés. Sparte, si fameuse par la naissance des Dioscures, frères d'Esculape (12), ou du Serpen-

(1) Pausan. Atticis. p. 16.
(2) Porphyr. apud Euseb. l. 3. c. 11. p. 109.
(3) Pausan. Atticis. 16.
(4) Ammian Marcell. l. 22. p. 245.
(5) Clément Alex. Strom. l. 1.
(6) Balliaud p. 206.
(7) Strabon. l. 17. p. 801.
(8) De Iside. 361.
(9) Pausanias Corinth. p. 48.
(10) Apulée métamph. l. 10 & 11.
(11) Pausan. Atticis. p. 16.
(12) Pausan. Laconic. p. 95.

taire avoit aussi élevé un temple à Sérapis. Ce même dieu avoit deux temples à Patras en Achaie (1), dans l'un desquels on montoit le tombeau de *Belus* l'Egyptien, dont le nom Bel, ou Baal est celui du Soleil, de ce dieu Soleil, dont on montroit par-tout les tombeaux, de cet ancien Bélus, qui avoit épousé Isis, après la mort d'Apis. On nourrissoit à Babylone, dans le temple de Bélus ou du Soleil, un dragon sacré. (Selden, de diis Syriis syntagm 2. c. 17.) Le culte de Sérapis passa dans la suite jusqu'à Rome (2), avec celui d'Anubis son chien, d'Isis son épouse et d'Harpocrate leur fils. (*m6*) Ils en furent bannis, sous le consulat de Pison et de Gabinius. (3) On rétablit leur culte dans la suite avec plus de magnificence que jamais. (4) Les Romains néanmoins ne lui élevèrent point de temple dans l'intérieur de leur ville, mais bien hors de l'enceinte de leurs murailles. (5)

Le culte de Sérapis s'étoit propagé d'une manière étonnante par les Alexandrins, au point que, vers le second siècle de l'Ere Chrétienne (6), on pouvoit compter plus de quarante-deux temples de Sérapis dans la seule Egypte. La célébrité d'Alexandrie contribua beaucoup à la grande fortune, que fit son dieu dans toute l'Asie, et dans une grande partie de l'Europe (*n6*). Joignez à cela la grande puissance dont ont le croyoit investi; puisqu'il étoit dépositaire de toute la force bienfaisante de la nature. Rien ne lui étoit difficile. Il exauçoit tous les vœux, qu'on pouvoit former (7). Il se lioit à l'existence de l'homme, sous tous les rapports. Son corps (8), son ame, et tous les biens extérieurs, étoient dans la dépendance de ce dieu, ou plutôt étoient son ouvrage (9). Il tenoit en ses mains la mesure entière de la vie humaine, pour me servir de l'expression du rhéteur Aristide (10), qui en fait un éloge pompeux, que le lecteur peut consulter. Il étoit le principe et la fin de toutes choses, réunissant en lui seul la puissance (11) de Jupiter, de Neptune, de Pluton, et de toutes les autres divinités. Il étoit le plus humain, et en même temps le plus redoutable des dieux (12), et il frappoit les hommes d'une salutaire terreur, pour les empêcher de se nuire les uns aux autres. La bienfaisance étoit son attribut le plus chéri et son véritable caractère. Il ressuscitoit les morts (13), rendoit la vue aux aveugles. Les livres sacrés étoient remplis du récit des miracles, qu'il avoit opérés. Car c'étoit alors le siècle des miracles. Les places publiques, les ports, les villes, tout étoit plein de monumens, qui en retracoient le souvenir. Si je voulois en faire l'énumération, dit le rhéteur Aristide (14), la vie la plus longue ne me suffiroit pas pour en faire le catalogue. Il me semble entendre l'évangéliste Jean terminer la légende du dieu Soleil des Chrétiens, qui ressuscitoit aussi les morts, et qui rendoit la vue aux aveugles: car il nous dit (15), « Jésus a fait encore beaucoup d'autres choses; et si on les rapportoit en détail, je ne crois pas que le monde même pût contenir les livres qu'on écriroit » Il paroît, que ce Jean étoit, comme Aristide, bien persuadé de l'ignorance et de la crédulité du peuple dans son siècle, puisqu'on pouvoit lui faire autant de contes qu'on vouloit. Il n'est pas étonnant, que la religion des Chrétiens se soit si facilement établie,

(1) Pausan Achaic p. 228.
(2) Saturna. l. 1. c. 7.
(3) Tertullien. Apolog. p. 7.
(4) Arnobe. l. 2. c. 81
(5) Dion. l. 11.
(6) Aristides orat. in Sérapim. p. 109.
(7) Ibidem. p. 91.
(8) Ibid. p. 92.
(9) Ibid. p. 94.
(10) Ibid. p. 95.
(11) Ibid. p. 97.
(12) Ibid. p. 98.
(13) Ibid. p. 99.
(14) Jean c. 21. v. 25.
(15) Ibid. 99.

et qu'on n'ait jamais manqué de gens, qui attestassent des miracles ; car rien de si attesté que ceux de Sérapis, et cependant rien de si faux : jugez des autres. Je laisse au lecteur à suivre Aristide dans son récit exagéré des miracles de Sérapis ; (1) récit, dit-il, où l'on n'a point à craindre qu'il en impose. Le croira qui voudra ; mais une réflexion, qui ne doit échapper à personne, c'est l'impudence avec laquelle on supposoit des miracles dans les premiers siècles du Christianisme, et la disposition incroyable qu'on avoit à y ajouter foi. Revenons à Sérapis, à la grande divinité des Alexandrins.

Outre ces caractères généraux de bienfaisance, qui méritèrent à Sérapis la reconnoissance de tous les peuples, ce dieu avoit acquis en Egypte une plus haute considération que par-tout ailleurs, par une suite des rapports qu'il avoit avec le Nil, et qui étoient particuliers au sol Egyptien. C'étoit en automne, au moment où le soleil s'unissoit au Serpentaire, que le Nil débordé rentroit dans son lit, et qu'il laissoit dans les champs ce limon précieux qui les fécondoit. Alors se faisoient les semailles, au lever du soir des Pléïades (2). La moisson se faisoit aussi au moment où le soleil atteignoit ces mêmes Pléïades, au lever du soir de l'Esculape céleste, en opposition avec le Taureau, dans lequel la lune des moissons se trouvoit pleine. C'étoit autrefois celle de l'équinoxe de printemps, époque à laquelle le Nil recevoit le premier ferment d'intumescence (3) qui, au Solstice, au lever du grand Chien, ou du Cerbère de Sérapis, poussoit le fleuve hors de son lit, et l'épanchoit dans les champs, jusqu'à ce que le Soleil d'automne, entortillé du serpent de Sérapis, ou du Serpentaire, l'y fit rentrer. Voilà donc comment le Serpentaire se lioit au mouvement périodique des eaux du Nil. On voit par-là, que Sérapis, ou la figure céleste, qui donne au Soleil d'automne et à la pleine lune de printemps les attributs du Serpent, dut se lier à l'agriculture des Egyptiens, et au culte qu'ils rendoient aux eaux du Nil. Aussi Jablonsky (4) a-t-il cru devoir, dans un traité séparé, examiner Sérapis sous ce nouveau rapport ; quoiqu'il n'ait pas saisi l'origine de cette liaison, qui effectivement existoit. Nous la trouvons, nous dans la constellation même, qui se trouve en opposition avec le Soleil au printemps, et qui en ouvre la première nuit, et en conjonction avec le même dieu soleil en automne, et qui ouvre le premier jour des signes inférieurs, ou des jours d'automne et d'hyver. C'est, sans doute, cette liaison de la fameuse constellation du Serpentaire avec le printemps et l'automne, et avec les eaux du Nil, lesquelles depuis le printemps jusqu'à l'automne, montent et se retirent, qui a fait dire au rhéteur Aristide (5), que c'étoit Sérapis qui, dans l'été, faisoit monter le Nil, et qui le faisoit baisser dans l'hyver. En effet, la marche progressive du Nil étoit à peu près correspondante à celle du jour et du Soleil ; il atteignoit son *maximum* au Solstice d'été et le mois suivant, et son *minimum* en hyver. Ce qui fit dire, qu'il étoit l'émule du ciel. Cette opinion, que les anciens Egyptiens avoient de Sérapis et de l'action qu'il exerçoit sur le Nil, dont il faisoit déborder les eaux dans leurs champs pour les féconder, est confirmée par Ruffin et par l'historien Socrate (6). Aussi trouvons-nous des médailles d'Alexandrie avec la figure du Nil, représenté couché sous l'image d'un vieillard, avec cette inscription : Au St. Dieu Nil. Et sur le revers, la tête de Sérapis, avec cette inscription : Au St. Dieu Sérapis.

(1) Théon. p. 135.
(2) Euseb. præp. év. l. 3. c. 12. Jablonski, l. 2. c. 2. § 7.
(3) Idem. l. 4. c. 3.
(4) Arist. orat. 8. p 100.
(5) Ruffin. Hist. Eccl. l. 2. c. 23. Socrat. Hist. l. 1. c. 18.

C'est sans doute par une suite de cette même raison, que la toise sacrée, destinée à mesurer les divers degrés de crue du Nil, étoit déposée dans le temple du dieu Sérapis, suivant le témoignage des auteurs cités ci-dessus. Quelques-uns pensent, que c'est cette espèce de règle ou bâton, qu'on voit entre les mains de Sérapis, et que le boisseau, qui est sur sa tête, sont les attributs caractéristiques du dieu des semailles et des moissons. J'ignore si c'est le vrai sens de ces symboles; mais il est certain, que Sérapis se lioit au débordement du Nil, et sur-tout à la retraite de ses eaux, ainsi qu'aux semailles, chez les Egyptiens, et même chez les autres peuples, qui ensemençoient la terre en automne, au lever du soir des Pléïades. La mémoire de cette liaison, qu'avoit Sérapis, ou le Serpentaire avec le labourage, nous a été conservée, dans une ancienne tradition sur cette constellation, rapportée par Hygin (1). On disoit, qu'il étoit un roi de Thessalie, appellé Triopas, que Cérès avoit placé aux cieux. D'autres, qu'il étoit un ancien roi des Gètes, appellé Carno-Buta, qui monta sur le trône, au moment où fut découvert l'art d'ensemencer la terre; qu'il avoit donné l'hospitalité au fameux Triptolème, à qui Cérès avoit communiqué sa précieuse découverte, dont il fit part aux autres mortels. On ajoute, que Carno-buta, après sa mort, fut placé aux cieux par Cérès. Toutes ces fictions ont leur origine dans la liaison, qui existoit entre cette constellation, qui présidoit à l'automne, et les semailles qui s'y faisoient. Ce sont les mêmes motifs, qui ont fait présider Pluton et Proserpine aux semailles, comme nous le dirons bientôt.

Quant aux rapports, qu'il avoit avec la retraite des eaux, ils sont consignés dans le fameux passage d'Anthénagore (2) sur les dogmes d'Orphée, relativement aux premiers principes Cosmogoniques. Comme nous en avons parlé, dans notre premier chapitre, (3) nous y renvoyons le lecteur, et nous nous bornons à lui rappeller, que c'étoit cette même constellation du Serpentaire, sous le nom d'Hercule (*o6*), qui naissoit au moment de la retraite des eaux. Nous rappellerons également au lecteur que, dans la fable d'Osiris, nous avons vu le Nil se déborder au lever de Sirius, (4) et Hercule venir ensuite le faire rentrer dans son lit; événement qui a lieu tous les ans, au moment où le Soleil s'unit au Serpentaire, qui porte aussi le nom d'Hercule. Ainsi le Soleil, entortillé du Serpent, soit Hercule, soit Sérapis, est censé lié au mouvement des eaux du Nil, et sur-tout à leur retraite.

Cette figure du dieu Soleil, entortillé du Serpent, et devenu Demiourgos dans la Théologie d'Orphée, nous amène naturellement à l'examen du dieu Cneph des Egyptiens, peint avec les mêmes formes, que celui dont parle Athénagore.

En effet le dieu Cneph, adoré à Thèbes, étoit peint sous les traits d'un homme, qui de sa bouche vomissoit l'œuf symbolique, destiné à représenter le monde (5). Tel Athenagore représente son Hercule, ou le temps (6), donnant naissance à un œuf immense (*p6*), qu'il échauffe, et qu'il brise ensuite en deux parties, de manière à ce que la partie supérieure devienne le ciel, et la partie inférieure, la terre. La statue de ce dieu, Cneph, étoit de couleur noirâtre; telle que celle de Sérapis, ou de la couleur dont étoient, en Egypte, les statues du Soleil, destinées à représenter cet astre, durant tout le temps qu'il occupe les signes inférieurs, comme nous l'avons vu plus haut, et comme nous l'a dit Macrobe (7). Sérapis, suivant Plutar-

(1) Hygin l. 2.
(2) Athena. leg. p. 18.
(3) Ci-dess. t. 1. l. 3. c. 1. p. 1..
(4) Ci-dess. t. 1. l. 3. c. 2. p..
(5) Eusèb. præp l. 3. c. 11 p. 115..
(6) Athenag. p. 18. Eusèb. ibid..
(7) Macrob. Sat. l. 1. c. 19..

que, étoit le nom du dieu, qui organise et ordonne toutes choses (1). On ne lui connoissoit point de père: il étoit lui-même le père de toutes choses, suivant Tacite (2). Il étoit le principe et la fin de tout, comme nous l'avons vu dans l'éloge qu'a fait Aristide de la puissance de ce dieu. Telle étoit aussi l'opinion, que les Thébains avoient de leur dieu Cneph, à qui ils donnoient le titre de créateur de toutes choses, et de grand Demiourgos (3), de dieu qui n'a jamais eu de commencement, et qui n'aura jamais de fin (4). Ce titre de Demiourgos, ou de grand architecte de toutes choses, étoit aussi celui que les Egyptiens, suivant Chérémon, donnoient au Soleil, comme on peut le voir dans le chapitre second du livre premier de cet ouvrage, où nous avons rapporté le passage fameux, qui fait la base de toute la Mythologie ancienne.

Il ne manque plus à ces traits de ressemblance, entre Cneph et Sérapis, que le Serpent. Or nous trouvons à Thèbes le culte des Serpens sacrés établi (5). On les y nourrissoit, et, après leur mort, on les enterroit dans le temple de Jupiter, ou du dieu à qui on consacra le bélier, ou le même animal, qu'Eusèbe dit avoir été consacré à Cneph, adoré à Thèbes (6). Le même Eusèbe nous dit ailleurs, en parlant des Phéniciens, que nous avons vu adorer Hercule et Esculape, fils de Sydyc, qu'ils avoient, à l'exemple des Egyptiens, attribué la divinité aux dragons et aux serpens. Il ajoute, que les Phéniciens donnoient à cette divinité Serpentiforme le nom de *Bon Génie*, ou de *Génie Bienfaisant*, épithète d'Esculape, dieu de la santé; et que les Egyptiens l'appelloient Cneph. Hérodote, en parlant de ces serpens sacrés, qu'on nourrissoit à Thèbes, dit qu'ils étoient très-petits (7), et qu'ils ne faisoient aucun mal. Elien (8) parle aussi d'une petite espèce de serpens, de couleur de feu, et d'une vue très-pénétrante; qualités qui, suivant Sanchoniaton, leur fit attribuer la divinité par le fameux Thaut. Il dit, comme Hérodote, que ces serpens ne font aucun mal; et qu'ils sont, au contraire, très-doux; ce qui les a fait consacrer à Esculape, le dieu le plus humain et le plus bienfaisant; c'est-à-dire, à Esculape, le bon Génie, ou l'Agathodémon des Phéniciens, que les Egyptiens appelloient Cneph, comme nous le dit Eusèbe (9), ou plutôt Sanchoniaton, cité par Eusèbe. Pausanias nous dit, que les Serpens, consacrés à Esculape à Epidaure (10), étoient d'une couleur assez semblable à celle dont parle ici Sanchoniaton, et singulièrement doux et apprivoisés. Ainsi les serpens sacrés de Thèbes en Egypte, ceux d'Esculape à Epidaure, étoient remarquables par leur caractère de douceur, et, par là même, consacrés au dieu, dont la bienfaisance étoit le caractère, et qui à ce titre mérita l'épithète de bon Génie, ou de Démon bienfaisant *(96)*. Plutarque (11) fait dire à un des interlocuteurs d'un de ses dialogues, qu'il avoit vu en Egypte deux particuliers se disputer, et, qu'au moment de la querelle, un serpent s'étoit approché d'eux, et qu'ils s'étoient écriés, que c'étoit le *Bon Génie*, ou l'*Agathodémon*, c'est-à-dire, ce serpent, que d'autres appelloient *Cneph*, et que les Phéniciens nommoient le bon Génie. Lampride, dans la vie d'Héliogabale, de cet Héliogabale, qui donna tant d'éclat au culte du Soleil, observe qu'il nourrissoit à Rome de petits serpens Egyptiens, qu'on appelle en Egypte, les *Bons Génies* (12). Ces

(1) Plut. de Iſide. p. 362.
(2) Tacit. Hiſt. l. 4. c. 84.
(3) Euſeb. præp. Evan. l. 3 c. 11. p. 115.
(4) Plut. de Iſide p. 359.
(5) Hérodot. Euterp. c. 74.
(6) Euſeb. loco citato. idem l. 1. c. 10.
(7) Hérodot. ibid.
(8) Elian. l. 8 c. 12.
(9) Euſeb. ibid.
(10) Pauſan. Corinth. p. 74.
(11) Plut. in amat. p. 755.
(12) Lamprid vit heli. p. 28.

serpens n'étoient que ceux du dieu Soleil, Esculape, ou les serpens Phéniciens, que Thaut disoit être de la nature du feu. Ces serpens étoient également consacrés à Trophonius, en Grèce, à l'entrée de la grotte duquel on voyoit le temple du *Bon Génie* (*r6*). La statue de Trophonius étoit fort semblable à celle d'Esculape, ajoute Pausanias (1). Trophonius étoit fameux par ses oracles. La divination se faisoit aussi par les serpens (2). A Lavinium, en Italie, près du temple de la Junon d'Argos, étoit un bois sacré, qui servoit de retraite au Serpent divin (*s6*). Des filles alloient tous les ans dans ce bois porter de la nourriture à ce Génie, et elles y entroient les yeux bandés. Si l'animal agréoit l'offrande, et s'il en goûtoit, elles étoient réputées vierges; s'il la refusoit, il étoit censé avoir deviné qu'elles ne l'étoient plus. Le serpent d'Apollon rendoit aussi, à Delphes, des oracles sur le sacré trépied; et l'esprit prophétique, qui l'animoit, étoit une émanation de l'influence des astres, et en particulier, de la constellation du Serpent céleste, si nous en croyons Lucien (3). Le même auteur nous dit, que les animaux sacrés, adorés en Egypte, sont soumis à l'influence des astres, et les représentent. Or le serpent étoit un des animaux consacrés par le culte Egyptien, comme nous l'avons vu dans Herodote, et cela, à Thèbes, où l'on adoroit aussi le bélier, animal consacré à Cneph. Mais le bélier sacré des Thébains étoit, suivant Lucien, l'image du Bélier céleste, comme nous l'avons prouvé dans notre article Ammon. Donc, le serpent sacré dut être aussi l'image du Serpent des constellations. Car le dragon ou le serpent reçut en Egypte les honneurs divins, aussi bien que le chien, le bœuf, le bouc et les poissons. Elien (4) ajoute même, qu'il avoit ses prêtres, ses ministres, sa table sacrée, et des vases destinés à mettre sa nourriture; mais qu'il n'aimoit pas à se faire voir. Aussi les prêtres se retiroient-ils, aussi-tôt qu'ils l'avoient servi. Le serpent est encore aujourd'hui honoré en Egypte, sous le nom d'Arbaji et de Heredy (5), et n'a pas de venin.

Le culte astrologique du serpent s'est propagé de l'Egypte et de la Phénicie dans toute l'Afrique, et dans l'Asie, non-seulement, comme l'attribut symbolique du dieu de la santé; mais encore, comme organe de la divination, et l'interprète des dieux. C'est le Fétiche (6) des Nègres du royaume de Juidah, et il a chez eux tous les caractères de douceur, qui firent consacrer cet animal au dieu Esculape, et qui lui méritèrent le titre de bon Génie, ou de Démon bienfaisant, chez les Phéniciens et les Egyptiens.

Ce serpent est seulement plus gros que ceux d'Egypte (2). Il est rayé de bleu, de jaune et de brun. Il a la tête ronde, les yeux beaux et fort ouverts. Il est sans venin, et d'une douceur surprenante. Tels étoient les serpens de Thèbes et ceux d'Epidaure. Ce Fétiche est pour les nègres un véritable Talisman astrologique vivant, soumis à l'influence des cieux, d'où les nègres tirent leurs augures. Ce culte leur est venu d'Adra, où ce Génie a, comme autrefois en Egypte, un temple fameux, des prêtres, et des prêtresses, comme à Delphes. On le consulte, comme l'oracle de Delphes. On lui consacre de jeunes filles, comme à Lavinium; on lui présente des offrandes, on lui fait des sacrifices, et on fait des processions en son honneur (8). On n'a guères trouvé de nations en Afrique, qui ne révérassent les serpens. On sait que les Egyp-

(1) Paus. Boiotic. p. 313.
(2) AElian. l. 11. c. 16.
(3) Lucian. de Astrol. p. 993.
(4) AElian. l. 11. c. 17.
(5) Voyages de Poocke t. 1.
(6) Hist. des voyages t. 4. p. 305.
(7) Culte des Fétiches & Paw. t. 2. p. 116.
(8) Ibid. Hist. des voyages.

tiens et les Phéniciens ont, plus qu'aucun peuple, dû communiquer avec les Africains, par la navigation. Le culte de leurs Talismans aura passé des côtes de l'Afrique, dans l'intérieur des terres, par le desir qu'a l'homme de connoître l'avenir, ou d'avoir un médecin et un Génie bienfaisant, sous la protection duquel il puisse se mettre. Tel étoit le serpent Agathodémon, adoré en Phénicie et en Egypte.

Comme le serpent d'Esculape, le serpent d'airain, que Moïse fit élever dans le désert (1), avoit la vertu de guérir ceux qui étoient blessés. Il suffisoit pour celà de regarder ce signe; car c'est le nom que Moyse lui donne. Les enseignes des Grecs et des Romains (2) portoient souvent l'emblême du serpent, en mémoire du fameux serpent Python, que tua le Soleil, ou Apollon. Les serpens étoient adorés sous le titre de génies tutélaires, jusques dans les glaces du Nord, de même que dans les sables brûlans de l'Afrique. C'est l'idée qu'avoient d'eux les peuples de Norvège, chez qui ce culte étoit établi (3); car ces peuples avoient aussi le serpent pour Fétiche. On a déterré dans la Lusitanie de semblables Talismans en bronze. Il n'est pas étonnant de trouver jusques dans le Nord le culte du serpent, puisque nous y avons trouvé celui du bœuf Apis, sous le nom de Thor. Nous avons trouvé le nom de ce même bœuf au Japon. Les Japonois, ainsi que les Chinois, ont aussi des idoles ou images de serpens ailés, à qui ils rendent un culte. On sent, que le culte du bœuf et du serpent, consacrés par les Orgies de Bacchus en Grèce, où ces deux animaux s'engendrent, a dû se trouver uni chez les différens peuples où l'on retrouve le culte du bœuf.

On rencontre chez les Tartares Tunguts des idoles de divinités, entortillées de serpens (4).

Les anciens habitans de la Prusse adoroient aussi des serpens (5).

Les habitans de la Moscovie révéroient comme dieu le serpent (6).

Les peuples de Lithuanie (7) regardoient aussi les serpens comme autant de Divinités; ils leur rendoient un culte distingué, et chaque citoyen ne manquoit pas d'en nourrir dans sa maison, persuadé, qu'il y avoit dans cet animal un génie tutélaire. On leur immoloit des coqs; c'est-à-dire qu'on leur offroit le sacrifice, que Socrate fit à Esculape. On regardoit comme un grand malheur pour une famille de n'avoir point chez soi un pareil défenseur, et de lui manquer de respect.

On leur dressoit des tables, comme en Egypte (8), et on les invitoit à s'y présenter. Ils se rendoient à l'invitation, montoient sur la table et ils en redescendoient, pour se cacher dans leur retraite. Les dévots s'empressoient de manger les mets auxquels le serpent avoit touché, et concevoient les plus heureuses espérances de cette faveur du Dieu. Si le serpent au contraire avoit refusé d'y toucher, c'est alors qu'on redoutoit les plus grands malheurs, et le refus étoit regardé comme un présage sinistre. C'est ainsi que nous voyons dans Virgile Enée, qui sacrifie aux mânes de son père, et un serpent, qui sort du fond du tombeau (9), vient goûter les mets, et rentre ensuite dans la tombe d'Anchise. Cet heureux présage encourage Enée, qui fait aussi-tôt le sacrifice des *Suove-taurilies* que l'on faisoit à Esculape dans la ville de Titané (10).

(1) Liv. des nombres c. 21. v. 8 &c.
(2) Isidor. l. 17. c. 3.
(3) Olaüs magn. Epist l. 3. p. 30.
(4) L'abbé Chape, voyage en Sibérie. p. 28.
(5) Erasm Stell. l. 1. de antiq. Boruss.
(6) Sigismond comm. rer. Moscov.
(7) Idem de Samogit. Jul. Scalig. adv. Card. exer. 183. Sect. 2. Alex. Guagi in Sarmat.
(8) Boxhor. in uni. hist. de lith. & Samogit.
(9) Virg. AEneid. l. 5. v. 94.
(10) Pausan. Corinth, p. 54.

Les

Les Turcs ont encore de la vénération pour les serpens (1), et on a même cru, qu'ils leur accordoient une place distinguée dans la procession de la caravanne devant le dais, qui doit couvrir le tombeau du prophète.

Le serpent adoré chez les Phéniciens et destiné à représenter l'ame universelle du monde, dont le foyer d'activité est dans le Soleil, étoit souvent représenté avec une tête d'épervier. L'épervier lui-même étoit consacré à Apollon ou au Soleil. Il est dans les cieux placé sur la tête du Serpentaire ou de l'homme qui porte le serpent, et qu'on appelle Esculape, Cneph, le Demiourge, qui organise toutes choses, ou Sérapis, dont la tête est aux cieux et les pieds dans les abymes de la terre, comme nous l'avons vu plus haut, dans les vers de l'oracle rapportés par Macrobe.

« Sanchoniaton (2), rendant raison des motifs qui firent déifier le serpent par les Phéniciens et les Egyptiens, reconnoît que le principe *igné et spiritueux*, c'est-à-dire le principe même, qui caractérise le *spiritus* universel, lequel réside dans le feu Ether, fut un des motifs qui fit choisir ce symbole de la divinité. Ils observèrent, qu'il se mouvoit par lui-même, sans pieds ni mains, et sans aucun des autres organes, qui font mouvoir les autres animaux. Il présente par le jeu de ses anneaux plusieurs formes différentes, et, dans sa marche tortueuse, il sait s'élancer avec toute la force et la vîtesse qu'il veut ; il vit d'ailleurs fort long-temps, non-seulement parce qu'il peut se dépouiller de sa vieillesse et se rajeunir, mais encore parce qu'il reçoit avec le temps de nouveaux accroissemens de force et de vigueur. C'est alors qu'enfin, après un certain période de temps, il se résoud en lui-même de nouveau, comme Thaut l'assure dans ses écrits sacrés. C'est pourquoi cet animal est ordinairement employé, comme symbole religieux, dans les sacrifices et les mystères.

Il a un caractère d'immortalité, puisqu'il se résout en lui-même et qu'il ne périt point de mort naturelle, mais seulement, lorsqu'il a reçu quelque blessure violente. Les Phéniciens l'ont appellé Agatho-Démon ou bon Génie, et les Egyptiens le *Dieu Cneph*. Ils lui adaptent une tête d'épervier, à cause de la qualité active de cet oiseau.

Je n'entrerai pas dans l'examen des principes physiques bons ou mauvais, mis en avant dans cette explication de l'origine du culte des serpens, consacrés dans les mystères. Il est possible, que certaines qualités, qu'on remarque en eux, les aient fait choisir, comme symboles de quelque opération de la nature, du mouvement des astres et de la marche oblique du Soleil dans le ciel, ou du cours tortueux du Nil sur la terre, et qu'ils aient été placés ensuite au rang des constellations, sous lesquelles tel ou tel phénomène arrivoit. Au moins il est certain, par ce que nous avons dit jusqu'ici, que le serpent étoit déja placé aux cieux, comme symbole astrologique, lorsqu'on l'unit aux statues du Soleil dans telle ou telle saison, et qu'on transporta son image, soit animée, soit inanimée, dans les temples, que les anciens adorateurs du Soleil élevèrent à cet astre. L'union de l'épervier au serpent d'Ophiucus ou le symbole, composé de l'union des deux constellations, avec lesquelles le Soleil est en conjonction dans le signe d'automne, telle que le mouvement de la Sphère la ramenoit tous les ans, suffit pour prouver, que c'est cet aspect céleste des deux Paranatellons simultanés, qu'on a consacré. On peut jetter un coup-d'œil sur notre Planisphère, destiné à expliquer les voyages d'Osiris, pour juger que c'est cela qu'on a voulu peindre. Notre Planisphère des Argonautes, et sur-tout celui de l'Apocalypse, prouvent com-

(1) De Paw recher. sur les Egyptiens & les Chinois l. 1. p. 115.

(2) Euseb. præp. ev. l. 1. c. 10.

plètement, que cette union a dû se faire, par ceux qui composoient, de plusieurs Paranatellons d'un même signe, un tout monstrueux ou ces divinités, dont le type n'est pas dans la nature, comme le prouve le Planisphère de Kirker.

Cette constellation porte encore un autre nom, celui de la Lyre de Mercure, d'Apollon et d'Hercule (1). On dit que Mercure forma sa Lyre de l'écaille d'une tortue, qu'il trouva dans le limon, après la retraite du Nil, et qu'il la plaça aux cieux près de l'Hercule. Rapprochez cette idée du passage d'Athénagore, dans lequel on dit, qu'après la retraite des eaux naquit un dragon, au milieu du corps duquel étoit la figure d'un dieu, appellé Hercule ou le Temps, dieu que nous avons montré plus haut être le fameux Esculape ou Serpentaire, appellé Hercule, dont la figure occupe le milieu du serpent (2). Ces deux constellations, le serpent du Serpentaire, et le Vautour céleste ou l'Accipiter, dans les serres duquel on peint une Lyre, se levant ensemble après la retraite du Nil, au moment où le Soleil descendoit vers les signes inférieurs, purent être fort bien réunies dans un symbole unique, composé des parties du serpent et de l'épervier. Delà peut-être l'origine du serpent à tête d'épervier, qui animoit le monde et qu'on peignoit allongé au milieu d'un cercle, qui représentoit la circonférence des cieux. Phérecyde, dit Philon de Byblos (3), a disserté, d'après les principes de la théologie des Phéniciens, sur la divinité qu'ils nomment *Ophion*, « (nom assez semblable à celui d'Ophiucus, le Serpentaire) et sur les Ophionites. Nous en parlerons aussi ailleurs; mais pour le moment, nous observerons, ajoute cet auteur, que c'étoit dans les mêmes vues théologiques, que les Egyptiens, voulant peindre le monde, le représentoient sous la forme d'un cercle azuré, semé de flammes, au milieu duquel s'étendoit un serpent à tête d'épervier, de manière à donner à toute cette figure la forme du Thêta des Grecs, ou d'un cercle coupé par son diamètre. La circonférence du cercle désignoit celle du ciel ou du monde, et le serpent, qui la traversoit par le centre diamétralement, étoit le bon Génie ou le serpent Agatho-Démon. Le monde, dans la figure du Demiourgos d'Athénagore, étoit représenté par un œuf, et l'œuf étoit dans la bouche du dieu du Temps ou de l'Hercule, placé au milieu du serpent; c'est la même idée théologique, présentée sous une forme différente.

Celle du globe aîlé, environné de serpens, étoit aussi le symbole de l'ame universelle, qui pénètre la matière dans son intérieur, comme le serpent s'insinue dans les trous ou dans les pores de la terre (4). Aussi Hor-Apollon, grammairien d'Egypte, nous dit-il (5), que le serpent étoit chez les Egyptiens l'expression de l'ame universelle, qui pénètre toutes les parties du monde.

Les serpens furent aussi une expression symbolique de la marche oblique (56), que tiennent les Planètes dans le Zodiaque, et même tous les astres sur l'horison, dans les pays où l'on compte beaucoup de latitude. Aussi les Egyptiens les choisirent-ils pour emblèmes de cette obliquité du mouvement des astres, comme nous l'apprend Clément d'Alexandrie (6). Il y eut donc plus d'une cause, qui les fit employer dans les images des dieux et dans les caractères de l'écriture sacrée ou hiéroglyphique; mais c'est toujours au monde, à l'ame universelle qui le pénètre, au Soleil qui est cette ame visible et aux constellations, qu'il faut rapporter ce symbole, et sur-tout à la constellation

(1) Hygin l. 2. Germanic. Cæs. c. 23.
(2) Ci dessus. t. 1. l. 3. c. 1.
(3) Euseb. præp. hr. l. 1. c. 10.
(4) Kirker. OEdip. t. 2. p. 2. p. 117. ex Abneph Arab.
(5) Hor Apol. l. 1. c. 61.
(6) Strom. l. 5. p. 556.

du serpent, qui se trouvoit opposée au Soleil au printemps et annonçoit alors la nuit. Elle s'unissoit ensuite à lui en automne, et s'atteloit en quelque sorte à son char, comme à celui de Triptolême, ou entortilloit le bâton, sur lequel s'appuyoit cet astre dans sa vieillesse; car le Soleil d'automne s'appuyoit sur un bâton, comme Esculape. Peu de temps après l'équinoxe d'automne, le 22 du mois Paophi, nom qui semble composé de l'article Egyptien Pi ou ph et d'Ophi, serpent, les Egyptiens célébroient la fête de la naissance des bâtons du Soleil, parce que cet astre, déclinant alors et baissant vers la terre, sembloit, dit Plutarque (1), avoir besoin d'un bâton pour appuyer ses pas chancelans, au moment où il éprouvoit une diminution sensible dans la durée de sa lumière et dans la force de sa chaleur. Par une suite de la même idée, ils ne lui laissoient plus qu'un pied en hiver au Solstice. Les deux pieds étoient tellement liés et serrés, comme dans un espèce de maillot, qu'il sembloit n'en avoir qu'un (2). C'est ainsi que Saturne, ou le dieu qui préside au mois du Solstice d'hiver, autrement la Planète lente, qui a son domicile au Capricorne où se trouve alors le Soleil, étoit représenté les pieds dans des entraves, dont on ne le débarrassoit que pendant un jour, qui étoit celui même de sa fête (3). Il suffit de ces exemples, pour juger du Génie qui présida à la composition des statues des dieux et aux institutions religieuses chez les anciens.

Après avoir examiné les rapports, qu'avoit le culte des serpens avec le ciel et avec les constellations, et avoir cherché dans le Serpent céleste l'origine des attributs donnés au dieu Soleil, au grand Demiourgos Egyptien, qui s'appuie sur le serpent, au moment où le sol Egyptien, fécondé par le Nil, va recevoir la semence des moissons, que doit mûrir le Soleil du printemps, au lever du soir de ce même serpent, qui assure à Jupiter, dans le poëme de Nonnus, la victoire sur Typhon ou sur la Nuit; nous allons suivre le progrès de ces idées astrologiques et astronomiques, jusques dans les contrées les plus reculées de l'Orient et même dans le nouveau monde, afin qu'on puisse aisément faire le rapprochement nécessaire, pour saisir la filiation des cultes dans l'un et l'autre hémisphère. Il sera bon seulement, que le lecteur se rappelle les idées théologiques, que les Egyptiens ont voulu exprimer par la figure de leur Cneph, et Orphée par son Hercule, créateur du monde; idées que nous venons de développer tout à l'heure.

Les Japonois, chez qui nous avons trouvé le bœuf Egyptien, qui rompt avec ses cornes cet œuf symbolique, d'où sort le monde, œuf que les Grecs mettoient à côté de Bacchus, que Cneph vomissoit de sa bouche, et que l'Hercule d'Orphée avoit créé, œuf destiné à représenter le monde, les Japonois avoient aussi un autre emblême de la création, qui se rapproche non plus du dieu Bœuf, soit Osiris soit Bacchus, mais du dieu Serpent, formé de l'Hercule d'Orphée et du Cneph Egyptien. Voici quel est ce nouvel emblême de l'action créatrice.

Un gros arbre (4), qui est appuyé sur une tortue, porte le créateur de l'univers, assis sur douze coussins, à la manière des Japonois. Cette tortue est sur la surface d'une eau enfermée dans un immense réservoir, dont les bords ont sept à huit pieds de hauteur. On voit encore ici, que l'eau est le principe d'où tout naît dans cette théologie, comme dans celle d'Orphée et des Egyptiens.

On y retrouve également la constellation de la Lyre, que porte le Vautour

(1) De Iside. p. 372.
(2) Hor Apoll. l. 2. c. 3.
(3) Macrob. Sat. l. 1. c. 8.
(4) Contant d'Orville. t. 1. p. 259.

céleste, placé sur la tête d'Ophiucus, de cette tortue, que Mercure trouva après la retraite des eaux du Nil, et sur laquelle il monta sa lyre, qui fut ensuite placée aux cieux. Quant aux douze coussins, qui portent le Demiourgos, ils désignent évidemment les douze signes, que parcourt le Soleil durant sa révolution, qui engendre toutes choses; du Soleil, que Chéremon et les anciens prêtres Egyptiens disoient être le grand architecte de l'univers.

Le créateur est de couleur noire. Je ne rappellerai pas ici, que telle étoit la couleur de Cneph et celle de la statue de Sarapis, comme nous l'avons dit plus haut.

Il porte sur sa tête une couronne d'or, surmontée d'une longue pointe : sa poitrine est absolument découverte; ses cheveux sont noirs et cotoneux, comme ceux des nègres; il a quatre bras nuds; il tient d'une main un cercle ou anneau, de l'autre un sceptre. Cneph tenoit d'une main une ceinture, de l'autre un sceptre. Dans la troisième est une fleur, et dans la quatrième un vase d'or, duquel s'élance un jet d'eau (*t6*). Ces figures sont d'or jusqu'au tronc, sur lequel le créateur est assis. Tous les ornemens de l'idole sont couverts de riches pierreries. C'est du tronc, qui porte sur le dos de la tortue, que l'Etre suprême tira la matière primitive. Un *affreux serpent* entortille deux fois la circonférence de ce tronc. Ce serpent, uni à la tortue, ressemble très-fort, selon moi, au serpent Agatho-Démon, uni à l'Accipiter ou à l'oiseau, qui porte la lyre, formée par la fameuse tortue du Nil, et trouvée après la retraite des eaux de ce fleuve; enfin au serpent de Sérapis. Deux figures effroyables tiennent le serpent par la tête; l'une a la tête du chien, ou de l'animal qui accompagne toujours Sérapis, et qui fournit un des attributs du fameux Cerbère, que nous avons décomposé plus haut; l'autre porte un bois de cerf. Ce seroit naturellement le loup, que nous devrions trouver ici; mais on peut également prendre pour Paranatellon la Biche aux cornes dorées, qui est casée sous le Scorpion, dans le quatrième travail d'Hercule, et qu'on peignoit au lieu de Cassiopée, dans certaines Sphères. Ainsi, au lieu de la constellation du Loup, qui se lève au coucher du Chien, on prit celle de la Biche, qui se couche avec lui, et ces deux phénomènes arrivoient au passage du Soleil vers les régions Australes, au lever de la Lyre, *Testudo* et du Serpentaire. On dit, que ces deux figures étoient deux mauvais Génies, qui vouloient s'opposer à l'œuvre du créateur; et que c'est pour cela que les Japonois leur offrent des sacrifices, dans la crainte qu'ils ne nuisent aux fruits de la terre. On sait, que les anciens sacrifioient au grand Chien, Sirius, pour tempérer ses ardeurs et mitiger son influence terrible. Quant à Cassiopée ou à la Biche, c'est elle qui, sous le nom d'Aso, étoit unie à Typhon, pour perdre Osiris ou le grand Dieu, source de tout bien. Deux rois du Japon, avec un héros ou demi-dieu, tirent par la queue ces deux Génies malfaisans. Un des rois a quatre visages; le héros en a trois, pour désigner que l'un a vécu quatre mille ans et l'autre trois mille, ou sept mille ans à eux deux. Ce sont eux qui aidèrent le créateur, et qui s'opposèrent aux desseins du diable. On verra bientôt l'explication de cet énigme, dans la fable des sept jours ou des sept mille ans, lorsque nous traiterons de la religion des Juifs, des Perses et des Chrétiens. Du fond des eaux sort un homme à-mi-corps, habillé et couronné de rayons; c'est le Soleil : il a une barbe raisonnablement touffue, et paroît entre deux âges; c'est notre Esculape barbu. Il semble de la main droite presser la tortue et de l'autre il tient plusieurs aiguillons. La tortue est la Lyre céleste, appellée Lyre d'Apollon; l'aiguillon est celui du Centaure, placé au midi d'Esculape, comme la Lyre l'est au nord; voilà, ce me semble,

l'explication la plus simple de cet emblême, tout entier composé dans le style Egyptien, et avec les mêmes caractères sacrés.

L'Inde nous offre une foule de divinités, dont le serpent est l'attribut distinctif. Le manuscrit Indien (1), qui contient une longue suite d'estampes, où sont retracées les diverses métamorphoses de Vischnou, en fournira la preuve. On y voit le Lingam ou le symbole du principe actif et passif des générations, surmonté de trois serpens (2).

Plus loin (3) est une estampe du dieu Vichnou *Ranganaiquelou*; ce dieu est couché et repose sa tête sur le corps d'un serpent à cinq têtes, qui lui sert d'oreiller, et recourbe sa tête au-dessus de celle de Vichnou. Là où est Vichnou, il y a toujours des serpens, et à ses pieds un feu violent.

On voit ailleurs (4) le dieu Callabairuen, fils d'Isprem, envoyé sur la terre avec un chien, comme Esculape, Sérapis et Pluton. Il porte des têtes de morts enfilées; des flammes s'élèvent au-dessus de sa tête; d'une main il tient un serpent ailé et de l'autre la foudre; le chien est debout à ses pieds; ce dieu (5) est représenté dans les grottes d'Houra avec ses femmes, qui sont deux squelettes. Suprémany, l'Esculape des Indiens, est un serpent à cinq têtes (6).

On trouve aussi une divinité Indienne, entortillée du serpent, comme Sarapis (7). Le serpent a trois têtes, et à côté du dieu sont deux femmes, dont les pieds sont des serpens. La théologie des Indiens représente le dieu créateur uni au serpent, comme l'est le fameux Hercule d'Athénagore et le Cneph Egyptien. On y peint la destruction du monde, et Vichnou, être de lumière, reste seul au milieu de l'eau, et, se reposant sur son serpent, il renferme tous les mondes dans son sein (8).

Les Chinois ont aussi la fête de la Couleuvre ou du Serpent, une de leurs Divinités. M. le Gentil fut témoin à Manille d'une de ces fêtes (9). Une de leurs grandes divinités, Fohi, passoit pour avoir eu un corps, qui étoit comme un serpent, surmonté d'une tête d'homme, de même que l'Hercule d'Athénagore (10), et comme Pluton et Sarapis; il habitoit, dit-on, sur la montagne de Moto (11). Après avoir considéré les progrès du culte du Serpent, ou des divinités, dont le Serpent est le principal attribut, chez les différens peuples de l'ancien continent, et en avoir fait saisir les rapprochemens, depuis la Phénicie et l'Egypte jusqu'au Japon, franchissons les mers et passons dans le nouveau monde, pour y examiner les formes du culte et celles des images, que les nations civilisées de l'Amérique avoient consacrées au ciel, à la terre et sur-tout au Soleil, le modérateur souverain de la nature. Le Mexique offre d'abord à nos regards des tableaux surprenans, par leur ressemblance avec ceux que les temples de Phénicie, de l'Egypte et du Japon nous ont offerts; de manière, qu'en prenant l'Egypte et la Phénicie pour centre de comparaison, nous trouvons à des distances à-peu-près égales, tant à l'orient qu'à l'occident, un culte pompeux et les mêmes emblêmes des mêmes idées cosmogoniques.

Les Mexicains (12) avoient aussi une divinité appellée *Vitzliputzli*, fort semblable au Cneph, au Sérapis, ou à Esculape, et à l'Hercule d'Athénagore; enfin, au dieu créateur chez les Japonois.

On représentoit ce dieu sous la figure

(1) Bibliothèque nationale, n°. 11.
(2) N°. 31.
(3) N°. 36.
(4) N°. 45.
(5) Anquetil Zend. Av. t. 1. p. 249.
(6) N°. 79.
(7) N° 111.
(8) Bagaw ad 3. p. 45.
(9) Voy. de l'Inde, par le Gentil t. 1 p. 103.
(10) Mem. sur les Chin. par les mission. de Pekin, t. 1. p. 102.
(11) Ibid. p. 106.
(12) Contant d'Orville t. 5. p. 153.

d'un homme assis sur un siége de couleur d'azur, ou plutôt sur un trône soutenu par un globe d'azur, qu'on appelloit le ciel. Ce globe étoit traversé par deux bâtons, dont les extrémités se terminoient par des têtes de serpens. L'idole étoit faite d'un bois précieux; elle avoit le front azuré, et par dessus le nez une bande bleue, qui s'étendoit d'une oreille à l'autre. Sa tête étoit couverte d'un casque de plumes de diverses couleurs, qui représentoit un oiseau, dont le bec et la tête étoient d'or brunis. Son visage avoit quelque chose d'affreux à la première vue. Sa main droite s'appuyoit sur une couleuvre ondoyante, qui lui servoit de canne. La gauche portoit quatre flèches, que les dévots révéroient comme un présent du ciel. Elle soutenoit un large bouclier, orné de cinq plumes blanches mises en croix.

On remarquera dans cette figure des traits caractéristiques, qui rapprochent cette divinité du dieu Cneph, dont nous avons parlé plus haut. Cneph avoit, comme le dieu des Mexicains, des plumes qui ornoient sa tête (1). Il avoit la couleur bleue foncée, qui approche du noir. Le casque Cyanee, ou noirâtre, étoit aussi un des attributs de Pluton, ou du Sérapis, que le serpent d'automne enveloppe.

On entroit dans le grand temple de Vitzliputzli (2), par une vaste place quarrée, et fermée d'une muraille de pierre, où plusieurs couleuvres entrelassées de diverses manières, au dehors du mur, imprimoient de l'horreur, surtout en jettant les yeux sur le frontispice de la première porte, qui en étoit particulièrement chargée.

L'idole de Vitzliputzli, (3) portée dans un coffre de roseaux, rendoit des oracles, lorsqu'elle étoit consultée par ses prêtres. Ce dieu avoit dicté lui-même son culte à ses adorateurs : il leur avoit prescrit les cérémonies, qu'ils devoient observer pour lui plaire. Lorsque l'armée campoit, il étoit placé au milieu du camp, sur une espèce d'autel, et toutes les fois qu'on se mettoit en marche, ce qu'on n'osoit faire qu'après avoir reçu ses ordres, on laissoit les vieillards et les infirmes, pour former des colonies dans le lieu même où l'on avoit campé. Enfin, n'ayant entrepris le grand voyage de leur établissement, que pour obéir à l'oracle que Vitzliputzli avoit rendu, les Mexicains ne s'arrêtèrent, que lorsqu'ils furent arrivés à la terre qui leur avoit été promise par leur dieu. Vitzliputzli apparut en songe à un de ses prêtres, et il lui ordonna de dire à son peuple, qu'il devoit s'établir dans un endroit d'un lac, où l'on remarqueroit un aigle perché sur un figuier, qui auroit sa racine dans un rocher. On reconnut le lac, on trouva le figuier sur lequel on vit un aigle, qui tenoit un oiseau dans ses griffes. Ce fut là que les voyageurs jettèrent les premiers fondemens de la ville de Mexico. Cette nouvelle cité fut partagée en quatre quartiers, qui furent mis sous la protection d'un dieu tutélaire, suivant l'ordre qu'on en reçut de Vitzliputzli, dont le tabernacle occuppoit le centre.

On se rappelle, que l'Aigle, ou le Vautour céleste est placé sur la tête du Serpentaire, et que, si dans la fable Phénicienne, on a pu prendre le signe du bœuf, ou du taureau, pour indication de la fondation de la ville Thèbes, et l'aigle pour celle de Tyr (4), on pouvoit aussi prendre le lever du Vautour, placé sur Cadmus, ou sur le Serpentaire, pour indiquer le lieu de la fondation de Mexico, ou de la ville où étoit adoré Vitzliputzli. Cette ville fut, comme Thèbes, divisée en quatre quartiers, qui regardoient les quatre régions. Cette division est d'autant plus naturelle, qu'il y a beaucoup d'apparence, que cette fondation de Mexico par Vitzliputzli est une allégorie, comme celle de Thèbes par Cadmus, ou par le Serpentaire. Il est encore bon d'observer,

(1) Euseb præp. l. 3. c. 11.
(2) Contant d'Orville, ibid. p. 160.
(3) Ibid. p. 152
(4) Euzebe. præp. Ev. l. 3. c. 11.

que c'est dans le mois où le Soleil parcourroit l'ancien signe équinoxial, le Taureau, qui avoit, pour Paranatellon, le fameux Cadmus, ou le Serpentaire, que l'on célébroit la fête de Vitzliputzli, ou du dieu aux attributs de serpent, chez les Mexicains. C'étoit en effet au mois de Mai que se célébroit sa fête (1). Deux jours avant cette solemnité, deux vestales paîtrissoient, avec de la farine de maïs et de miel, une statue qui représentoit cette divinité. Lorsqu'elle étoit manifiquement parée, on la plaçoit sur un trône de couleur d'Azur. Le jour de la fête, aux premiers rayons du Soleil, toutes les vestales, deux à deux, montoient au temple, vêtues de robes blanches, couronnées de maïs rôti avec des grains de maïs enfilés; le reste des bras couvert, jusqu'aux poignets, de plumes rouges, et les joues peintes de vermillon. Ces jeunes vierges prenoient ce jour-là le nom de sœurs de Vitzliputzli; elles posoient sur un brancard l'idole de leur frère, dans la cour du temple. Là les jeunes hommes s'en emparoient, et l'alloient placer au pied des grands degrés, où le peuple venoit en foule l'adorer, en se jettant un peu de terre sur la tête. Alors on alloit processionnellement jusqu'à une montagne, qui portoit le nom de Chapultepeque, où l'on faisoit un sacrifice, et après deux autres stations, on revenoit à Mexico. Au retour, les jeunes gens portoient le brancard au lieu où ils s'en étoient chargés, et ils l'élevoient au haut du temple avec des cordes et des poulies, au bruit d'un grand nombre d'instrumens. C'étoit dans ce moment, que le peuple redoubloit ses adorations, et qu'il parsemoit de roses et d'herbes odoriférantes tous les environs du temple. Ceci fait, les vestales venoient présenter aux prêtres de petits morceaux de la pâte, qui avoit servi à former l'idole, et qui avoient la forme d'os; ils étoient consacrés avec beaucoup de cérémonies, pendant que les vestales figuroient quelques danses, et chantoient des cantiques à la gloire de l'idole. Ces parcelles de pâte étant consacrées, les prêtres faisoient approcher les victimes humaines, qui étoient toujours en grand nombre dans cette solemnité, et ils consommoient leur barbare sacrifice. Ils distribuoient au peuple ce pain mystérieux. Chacun en recevoit un morceau avec une apparence de piété, qui alloit jusqu'aux larmes, et le mangeoit avec la même dévotion, croyant manger *la chair* de son dieu; car on appelloit ces parcelles, *les os et la chair de Vitzliputzli*. Ce récit est du père Acosta (2). Peut être ce frippon de prêtre a-t-il voulu trouver jusqu'au Mexique des preuves de l'institution de son Eucharistie, que nous verrons bientôt avoir été établie autrefois en Perse, dans les mystères du dieu Soleil, Mithra. Au reste, il ajoute qu'on voit par-là, que Satan s'étoit efforcé d'usurper pour lui l'honneur et le service qui n'est dû qu'à dieu seul. C'est une admirable raison, que donnent aussi les Pères de l'Eglise, en parlant des cérémonies du culte Mithriaque, qui ont une grande ressemblance avec celles du culte des Chrétiens.

Je laisse au lecteur à apprécier le récit du père Acosta, et les rapports sensibles, qui, d'après lui, semblent exister entre les cérémonies religieuses du nouveau monde et celles des Chrétiens. Je me borne ici à l'examen des attributs de l'idole de Vitzliputzli, qui me paroissent, sous beaucoup de rapports, les mêmes que ceux de l'Hercule Serpentaire, de Chrône, d'Esculape, de Sérapis, et de toutes les divinités aux formes de serpent, que nous avons vu révérées dans l'ancien monde. Comment ces formes des idoles du Soleil, prises de l'Astronomie, ont-elles passé au Mexique? c'est ce que j'ignore. J'observe seulement, que le dieu Soleil étoit revêtu de ces attributs, et adoré sous ces formes en Egypte, et en Phénicie. Que les Phé-

(1) Ibid. p. 168.

(2) Acosta. l. 5. c. 24.

niciens avoient porté ce culte à Carthage, à Cadix, et sur toute la côte occidentale de l'ancien monde. Si jamais le nouveau continent a communiqué avec l'ancien, par le moyen de la navigation (*u6*), les colonies Phéniciennes établies dans les îles de l'océan Atlantique, en portant leur culte en Amérique, n'auront pas manqué d'y porter celui du dieu Soleil, adoré à Tyr et à Sidon, avec les attributs du serpent de Cadmus, d'Esculape, d'Hercule, &c. comme les Phéniciens le portèrent en Grèce, et à Thèbes en Béotie. Revenons à la source de ce culte et des formes, sous lesquelles nous le considérons ici; c'est-à-dire à la Phénicie, à Tyr, à Sidon, et aux villes commerçantes de cette côte.

Nous avons annoncé, que le dieu Soleil, Esculape, avoit aussi pris le nom d'Esmun, en Phénicie. C'étoit effectivement celui, que lui donnoient ceux de Berythe. Cet Esculape, dit-on, n'étoit ni Grec, ni Egyptien (1), mais une divinité Phénicienne et Indigène. De Sydyc, étoient nés des enfans appellés Dioscures et Cabires. Après eux étoit né un huitième frère, Esmun, qu'on dit être le même qu'Esculape. Comme il étoit d'une rare beauté, ses graces et sa jeunesse inspirèrent de l'amour à Astronoë, déesse Phénicienne, mère des dieux. Tandis qu'il étoit occupé des exercices de la chasse, il remarqua que la déesse le poursuivoit, et qu'elle cherchoit à le faire tomber dans ses filets. Ne pouvant se dérober à ses poursuites, il prit le parti de se mutiler, et de se dépouiller des organes de la génération. La deesse désolée le réchauffe, et ayant fait circuler dans ses veines la chaleur vitale, elle le met au rang des dieux. Les Phéniciens l'honorent sous le nom d'Esmun, lequel rappelle l'idée de cette chaleur active, qui renferme les principes de vie. D'autres prétendent, que ce nom désigne le huitième; car il étoit effectivement le huitième fils de Sydyc; celui qui au sein des ténèbres profondes fit briller la lumière.

Sanchoniaton parle également des fils de Sydyc, qu'il désigne par le nom de Juste; et il leur donne pour huitième frère, Esculape (2). Il fait naître Esculape, d'une des sept Titanides, comme nous avons vu plus haut. Il donne aussi le nom de Cabires aux fils de Sydyc. Il ne peut donc pas y avoir de doute sur l'identité d'Esmun et d'Esculape. Conséquemment l'Amant d'Astronoë et de la mère des dieux, est Esculape, qui joue le rôle d'Atys (3), dans la Théologie des Phrygiens. Car on sait que ce fut Atys, qui se mutila, pour se dérober aux poursuites de la déesse Cybèle.

Le culte d'Esculape étoit établi en Phénicie et en Syrie, ainsi que celui de Cybèle, ou de la mère des dieux, comme on peut le voir dans le traité de Lucien sur la déesse de Syrie. Lucien en effet parle d'un temple bâti par Atys, en honneur de Rhéa, en Syrie, à Hiérapolis, dans lequel on apportoit des richesses de toutes parts (4), d'Arabie, de Phénicie, de Babylone, de Cappadoce, de Cilicie et d'Assyrie. Cet Atys, dit Lucien (5), étoit Lydien. C'est de lui que les Phrygiens, les Lydiens, et ceux de Samothrace, ont reçu leurs mystères. Lorsque Atys fut mutilé, il cessa de vivre en homme, et il prit la forme et l'habit de femme. J'observe, que ce fut aussi en Lydie, qu'Hercule prit les habits de femme, et que cet Hercule est l'Esculape céleste, lequel, suivant Hygin, tua le serpent, qu'il tient, (6) sur les bords du Sangaris. Omphale, auprès de laquelle il avoit pris l'habit de femme, le renvoya à Argos, et Jupiter le plaça avec son serpent, dans les constellations. Cette tradition sur le Serpentaire, Hercule, qui fut chez la reine de Lydie,

(1) Damasc. vita. Iïd. Phot. cod. 242.
(2) Euseb prep. ev. l. 1. c. 10.
(3) Julian. Orat. 5. p. 109.
(4) Lucian de deâ Syriâ p. 881.
(5) Ibid. p. 885.
(6) Hygin. l. 2.

Omphale,

Omphale, et y fila en habit de femme, ressemble beaucoup à celle d'Atys mutilé, et qui prend l'habit de femme. Aussi Blaeü l'appelle *Effœminatus*. Ces mutilations n'ont d'autre but, que d'exprimer la cessation de l'action féconde du Soleil, au moment où il atteint l'équinoxe d'automne, et qu'il s'unit au Serpentaire, comme nous l'avons vu dans la vie d'Osiris mutilé par Typhon, &c. Lucien observe, que dans le temple qu'Atys fit bâtir en Syrie, il éleva une statue à Rhéa, laquelle avoit tous les caractères de la déesse de Lydie, ou de Rhéa; qu'elle étoit portée par des lions, qu'elle avoit le tambour et la couronne de tours. Ses prêtres étoient Eunuques, comme ceux de Rhéa. D'autres traditions attribuoient ce temple à Bacchus, fils de Sémélé (1), fille de Cadmus, ou du Serpentaire. Ils le disoient consacré à Junon; mais cette Junon étoit portée sur des lions, comme Cybèle (2), et à ses côtés étoit Jupiter, monté sur le bœuf, comme Osiris, Bacchus, et Mithra, et comme Apollon. On voyoit, dans ce même temple, les trônes du soleil et de la lune (3), et tout près de ces trônes, la figure d'Esculape; ou, ce qui revient au même, d'un Apollon à longue barbe (4). Cet Apollon étoit vêtu, comme devoit l'être le dieu de l'hiver, Sérapis. Lucien observe, que dans ce temple on faisoit une cérémonie (5), dont on ne trouvoit d'exemple en Grèce, qu'à Trézène, où une semblable se pratiquoit en l'honneur du fameux Hippolyte, qu'Esculape avoit ressuscité (6). Cette cérémonie consistoit à consacrer ses cheveux à Hippolyte avant de se marier. Pausanias, effectivement, parle de cette cérémonie (7), et il dit qu'elle s'adressoit au Cocher céleste. Tout près du tombeau de Phèdre étoit la statue d'Esculape, notre Thésée, Jason, &c. D'autres y voyoient la statue d'Hippolyte. Quoiqu'il en soit, on ne peut douter qu'Esculape ne soit la grande divinité de ce pays, et sur-tout de la ville d'Epidaure, voisine de Trézène (8). Ce qui forme encore un objet de rapprochement entre le culte de l'Apollon barbu, dans le temple duquel on consacroit ses cheveux, celui de l'Esculape et du Cocher céleste, adoré en Syrie, et à Trézène.

Près de Sidon, où l'on trouvoit un bois sacré d'Esculape, étoit aussi la ville des Lions, ou Leontopolis (9), et l'on sait, que le lion étoit toujours attelé au char de Cybèle, ou de la Mère des dieux, qui est ici appellée Astronoë, ou la déesse qui préside à la connoissance des astres; science dans laquelle les Sidoniens étoient très-versés (10), suivant Strabon.

Nous avons vu un Esculape, figurer sous le nom de Chrone, et d'Hercule, dans un passage d'Athénagore, que nous avons cité dans notre chapitre sur Hercule. Ce dieu avoit un serpent à tête de lion: on l'appelloit le Temps, ou Chrone. Nous avons fait voir, que c'étoit l'image du Serpentaire, Esculape, Hercule, &c. appellé Chrone, par cette Cosmogonie. Eh bien! c'est aussi Chrone qui est supposé avoir fondé Berythe (11), ville où l'on adoroit cet Esmun, aimé par la déesse Mère des Dieux. Il avoit pareillement bâti Byblos, suivant Sanchoniaton et Eusthate, et il l'avoit consacrée au bel Adonis, ou au dieu soleil, aimé de Vénus, dont la planète porte indistinctement le nom de planète de Vénus, de planète de la Mère des dieux (12), et de planète de Junon. Or, on sait que l'aventure d'Adonis, ou du Soleil, adoré

(1) Ibid. p. 886.
(2) Ibid. p. 901.
(3) Ibid. p. 903.
(4) Ibid. p. 904.
(5) Ibid. p. 914.
(6) Pausan. Corinth. p. 69.
(7) Ibid. p. 74.
(8) Ibid. p. 68—72.
(9) Strab. l. 16. p. 756.
(10) Ibid. p. 757
(11) Eustate ad Dionys. perieg. v. 912.
(12) Pline. l. 2. 8.

en Syrie, sous ce nom, est, à peu de choses près, celle d'Atys, et d'Esmun, ou de l'amant de la Mère des dieux. Chrone fut mutilé par son fils Jupiter, et avoit pour épouse, Rhéa, Mère des dieux. Voilà bien des rapprochemens. Esculape, et conséquemment l'Esmun Phénicien, avoit quelquefois les traits d'un jeune homme sans barbe (1), et c'est peut-être cela qui a fait croire qu'il n'avoit rien de commun avec l'Esculape barbu des Grecs, et avec l'Esculape Egyptien. Nous avons observé qu'alors il étoit considéré comme Apollon et comme Adonis, ou comme génie du printemps, qu'il annonçoit par son lever du soir, montant à l'orient au coucher du Taureau.

Cet Esculape imberbe, adoré à Sicyone, tenoit d'une main un sceptre, et de l'autre, le fruit du pin, ou de l'arbre consacré à l'Atys Phrygien. D'un côté, étoit Pan, et de l'autre, la lune, comme nous l'avons déjà remarqué. Ce sont peut-être ces rapports avec la lune, et avec le signe, dans lequel celle-ci se trouvoit pleine à l'équinoxe de printemps, qui font dire à Proclus, qu'Esculape étoit l'intelligence lunaire (2). Quant à Pan, c'est le Cocher, qui le matin annonçoit cet équinoxe, comme le Serpentaire l'annonçoit le soir. Nous les avons vus tous deux figurer au commencement du poëme des Dionysiaques. Ce n'est donc pas sans raison, qu'ici Esculape et Pan sont réunis, et que le savant Jablonski (3) a vu de grands rapports entre l'Esmun Phénicien, et le dieu de Panople, ou de Chemmis. On se rappelle également que, dans les Dionysiaques (4), on fait, dans le quatrième chant, l'éloge de la beauté et des charmes séduisans du jeune Cadmus, destiné à épouser Harmonie. On doit se souvenir aussi, qu'il bâtit une ville à sept portes, dont chacune avoit le nom d'une planète, et que par Harmonie, nous avons entendu le système de l'harmonie celeste, auquel préside le Soleil. Ce sont ces sept planètes, qui portèrent le nom de divinités Cabiriques, ou de grands dieux. Au dessus d'elles, on plaçoit le ciel des fixes, ou le huitième ciel, qu'habitoit le Serpentaire Cadmus, image du Soleil, chef de l'harmonie universelle. C'est cette théologie qui étoit exprimée par ce vaisseau symbolique, dont nous avons parlé déjà, et qui étoit rempli de la lumière Ethérée. On voyoit sept frères (5), parfaitement semblables, qui commandoient à la proüe. Au mât étoit la figure du lion. A l'extrémité, celle du crocodille. Le lien de toute cette harmonie est dans la lumière Ethérée, qui circule dans le ciel des fixes, et qui jaillit dans les sept corps planétaires. C'est là ce huitième ciel, qui forme, suivant Xénocrate (6), un dieu résultant de l'assemblage de toutes les étoiles fixes, et qui renferme en lui sept autres grandes divinités, attachées à chacunes des Sphères planétaires. Cléanthe, disciple de Zénon (7), faisoit aussi un grand dieu unique de cette dernière Sphère des fixes, la plus élevée de toutes. Elle contenoit le feu Ether, qui se répand par tout, et embrasse tout dans ses courans, qui se meuvent circulairement autour de nous. C'est la même opinion théologique, que Cicéron a developpée dans son songe de Scipion (8). Il y a beaucoup d'apparence, que ce sont les sept Cabires, frères d'Esculape, ou d'Esmun, dont le nom a été traduit par le huitième. C'étoit effectivement le chef du mouvement de la Sphère des fixes ou de la huitième. C'étoit pour cela, que le huitième jour des mystères étoit affecté à Esculape, comme nous aurons lieu de

(1) Pausan. Corinth. p. 53.
(2) Comm. in Tim. p. 49.
(3) Jablonski l. 2. c 2. §.12.
(4) Nonn. Dionys. l. 4. v. 127
(5) Mart. Capell. l. 2. p. 42.
(6) Clem. Alex. præp. Cicer. de nat. deor. l. 1. c. 13.
(7) Ibid. c. 14.
(8) Cicer. Som Scip. c. 4.

d'observer dans notre explication des mystères d'Eleusis.

Les sectaires de la religion Chrétiene, connus sous le nom de Gnostiques et d'Ophites, ont fait de ces idées théologiques des anciens païens, la base de leur système religieux sur les sept dieux, ou sept chefs principaux, qu'ils attachoient à chaque Sphère, et au dessus desquels ils plaçoient un huitième chef, Barbelus, père et maître de toutes choses (1), un autre Christ, né de lui-même. Ils donnoient au chef suprême de ce monde visible la forme du serpent.

Les Ophites (2) avoient aussi leur dieu Ialdabaoth, qui engendra sept fils, qui formèrent les sept cieux; et qui forma tout ce qui étoit au dessus de lui, afin que les sept fils placés au dessous n'en eussent jamais connoissance. Il forma de la matière une figure à forme de serpent, qui fut son huitième fils. C'est ce serpent qui trompa Eve. Nous verrons bientôt, dans l'explication de la Genèse et de la religion des Chrétiens, que le serpent d'Eve est celui qui est entre les mains d'Ophiucus, ou de l'Esculape céleste. Ce qui jette un nouveau jour sur cette Cosmogonie. Les Ophites adoroient ce serpent, comme un roi qui leur étoit tombé du ciel. C'est le serpent des mystères de Bacchus. Les Ophites le nourrissoient dans la Ciste sacrée. Nous aurons occasion d'y revenir, dans notre traité des mystères. Nous ne rappellons ici ces fictions Mystagogiques, que pour jetter quelque lumière sur la fable des sept Cabires, frères d'Esmun, ou d'Esculape, leur huitième frère, adoré à Berythe, en Phénicie, ville bâtie par Chrone, dieu du temps, et qui souvent, comme Esculape, s'appuie sur le serpent.

(1) Epiph. adv. hæref. c. 26.
(2) Ibid. c. 37.
(3) Euseb. præp. l. 1. c. 10.
(4) Nonnus l. 12. v. 43.
(5) Ibid. l. 41. v. 352—362—393.

Il y a beaucoup d'apparence, que les Ophites, ainsi que les adorateurs de Bacchus, dans les Orphiques, reveroient le Serpentaire, qui figure sous le nom d'Ophion, dans la théologie Phénicienne (3). Nonnus, dans ses Dionysiaques, parle d'un ancien roi de Phénicie, appellé Ophion, dont les actions se lioient à celles de Saturne (4), et étoient gravées sur d'antiques tables de la fatalité. C'est lui, Ophion, qui avoit gravé les tables des sept planètes, sur lesquelles étoient tracées les destinées de Bérythe, ou de la ville qui adoroit Esmun, amant d'Astronoë (5), et qu'avoit fondée Chrone, père du temps (6). Elle florissoit par sa justice et ses connoissances en jurisprudence, caractère qui convient à la ville d'Esmun, fils de Sydyc, le juste (7). On la faisoit aussi ancienne que le monde (8). C'étoit là qu'avoit abordé, au sortir des eaux, l'amante d'Adonis, ou Vénus (9). Béroë, qui fut ensuite appellée Berythe, avoit eu pour nourrice Astrée, nom fort approchant d'Astronoë, amante d'Esmun, ou de l'Esculape de Berythe.

Nous terminerons ici ce que nous avions à dire sur l'Esmun des Phéniciens, objet des desirs amoureux de la Mère des dieux, et sur sa mutilation, laquelle a pour base la même idée Cosmogonique, qui a donné lieu à de semblables fictions sur le dieu Soleil, dans d'autres fables, où le Soleil éprouve le même malheur, sous d'autres noms, tels que ceux de Chrone, d'Atys, d'Adonis, d'Osiris, &c.

Nous passerons à l'article d'Harpocrate, dont nous avons déjà parlé dans notre traité d'Isis; aussi nous restreindrons à peu de choses ce que nous aurons ici à dire.

(6) Ibidem. v. 10—145—174—391.
(7) Ibidem v. 68.
(8) Ibid. v. 84—364.
(9) Ibid. v. 117 ibid. v. 214.

CHAPITRE QUINZIEME.

HARPOCRATE ou le dieu Jour près le Solstice d'hiver.

CE qu'Orus est à Osiris, Harpocrate l'est à Sarapis, et l'un et l'autre sont réputés enfans d'Isis. Les anciens Egyptiens considérèrent la lumière, qui produit le jour, dans deux époques principales, comme ils avoient fait à l'égard du Soleil, qui nous distribue la lumière et la chaleur; savoir dans la durée et l'éclat qu'elle donne au jour, durant les six signes supérieurs, et dans l'état d'affoiblissement et de brièveté qu'à le jour, pendant les six signes inférieurs. Dans le premier cas, c'est Orus, ou le bel Apollon, qui a son siège le plus élevé au Lion céleste, dont les images soutiennent le trône sur lequel il est placé (1). Dans le second, c'est Harpocrate, placé dans les eaux du Verseau, et soutenu sur le lotus, plante palustre, qui naît sur les bords du Nil, ou du fleuve, que le Verseau fait sortir de son lit, par le mouvement de ses pieds. Le jour alors est au plus bas, et dans cet état d'enfance, dont Harpocrate est l'image. Il est d'un foible éclat, et sa marche semble entravée dans les liens qui resserrent l'enfant nouveau né. Le doigt qu'Harpocrate tient posé sur sa bouche annonce, que sa langue n'est pas encore déliée, et qu'il ne peut articuler des sons. C'est dans ce sens, qu'il fut censé être le dieu du silence. Aussi les Egyptiens représentoient le silence par l'état de l'enfance jusqu'à trois ans (2), et ils le figuroient par un nombre mystique, égal à celui de trois années, évaluées en jours à raison de trois cents soixante cinq jours par an. Ils prétendoient, dit Hor-Apollon, que l'enfant qui, dans l'espace de mille quatre-vingt-quinze jours, ou de trois ans, ne parle pas, est censé muet. Ainsi l'enfance représenta le silence; et réciproquement, l'embarras dans les organes du langage, désigna l'enfance. Les latins eux-mêmes ont désigné dans leur langue l'état de l'homme nouveau né, par un mot qui indique qu'il ne parle pas bien encore. Telle est la signification d'*infans*, qu'ils ont appliqué par extension à l'orateur qui s'exprime mal. L'état d'imperfection de l'homme nouveau né, tel qu'on peignit Harpocrate, étoit figuré par un animal qui se forme dans le limon du Nil; cet animal c'étoit la grenouille (3): ici c'est un enfant sur le lotus, ou sur la plante qui croît dans le limon du même fleuve: le but est le même. Il n'y a de différence que dans les symboles. L'un est tiré du règne animal, et l'autre du règne végétal. Du reste, tous deux concourent à exprimer la même idée. En effet Plutarque, en parlant de la grenouille et de l'hydre (4) sculptées aux pieds d'un palmier de bronze, consacré comme offrande à Apollon, fait dire à Sérapion, qui explique ces emblêmes, que l'artiste avoit voulu annoncer par-là, que le soleil naît et s'alimente des eaux et des exhalaisons humides. Plutarque, parlant ailleurs du lotus (5), sur lequel on place Harpocrate, regarde cette plante comme un emblême destiné à rendre la même

(1) Hor. Apoll. l. 1. c. 17.
(2) Ibid. l. 1. c. 28.
(3) Ibid. l. 1. c. 25.
(4) Plut. de Pyth. oracul. p. 400.
(5) de isid. p. 355.

idée. Les Egyptiens, dit-il, ne pensent pas, que le Soleil enfant soit sorti du lotus; mais c'est ainsi qu'ils représentent le lever du Soleil, pour indiquer que ce dieu naît de l'élément humide. Aussi Plutarque (1), ou plutôt Sérapion qu'il fait parler, ajoute-t-il, que ce qui porta l'artiste Corinthien à sculpter cette grenouille symbolique, c'est qu'il avoit vu, sans doute, les Egyptiens représenter le Soleil naissant ou levant, par un enfant posé sur le lotus. Les Indiens représentent également Vichnou enfant, posé sur une fleur ou sur la feuille du tamarin.

De même que la grenouille d'Egypte, destinée à peindre l'enfant dont les organes sont encore mal développés, naît dans le limon du Nil après sa retraite, de même le lotus y croît à côté d'elle, suivant Pline (2). On peut donc prendre également ces deux emblêmes, pour représenter l'état d'imperfection et d'enfance du dieu Jour à la fin de l'automne, et près du Solstice d'hyver, lorsque le Soleil ou Osiris est descendu aux enfers, et qu'il a pris les formes de Sarapis, ou celles qu'a le Soleil des signes inférieurs. Voilà pourquoi son culte est uni à celui de Sarapis (3), ou à celui du Soleil d'hyver. Voilà aussi pourquoi on disoit, qu'Isis, ayant reconnu qu'elle étoit grosse, s'étoit prémunie d'un Talisman, le sixième jour du mois d'octobre (4), ou de Paophi, c'est-à-dire, du mois où le Soleil s'unit au serpent d'automne; à celui qui entoure Hercule Ophiucus et Sérapis. Voilà aussi pourquoi on disoit, qu'elle l'avoit conçu de ses amours avec Osiris aux enfers, ce dieu s'étant encore uni à elle après sa mort (5) : aussi se sentoit-il de la foiblesse de son père. Il étoit sans force; sur-tout mal appuyé sur ses pieds. Tel est en effet le dieu Jour, aux approches du Solstice d'hyver. Aussi les Egyptiens, pour peindre la course embarrassée et lente du Soleil vers cette époque de l'année, représentoient ce dieu les pieds collés étroitement l'un contre l'aute, comme si les deux jambes n'en eussent fait qu'une (6). De là l'opinion reçue chez les Paphlagoniens, qui croyoient que le Soleil étoit enchaîné et resseré dans des entraves l'hyver; et qu'au printems il se dégageoit de ses liens et acquéroit toute la liberté de son mouvement (7). On sait en effet, que le mouvement de cet astre en déclinaison est très-rapide dans le grand cercle de l'Equateur, et très lent dans les petits cercles des Tropiques. C'est sans doute cette observation astronomique, qui a donné lieu à la fiction théologique.

La tradition Egyptienne, qui porte que ce fut au mois Paophi, ou au mois d'octobre, qu'Isis s'apperçut qu'elle étoit grosse d'Harpocrate, se lie à un autre sur les fêtes de ce mois, laquelle sert également à confirmer notre explication. En effet les Egyptiens célébroient quatorze jours après, ou le 20 du même mois Paophi, une fête dans laquelle ils faisoient la commémoration de la naissance des bâtons ou béquilles du Soleil (8); ce qui vouloit dire, suivant eux, si nous en croyons Plutarque, que le Soleil avoit déjà besoin d'appui pour marcher et pour soutenir ses pas devenus chancelans à cette époque, où sa lumière et sa chaleur ont reçu un affoiblissement considérable. Rien ne contraste mieux avec cette peinture du Soleil appuyé sur ses béquilles, et de l'Harpocrate mal affermi sur ses pieds, que celle

(1) Ibid. p. 400.
(2) Pline Hist. Nat. l. 13. c. 17.
(3) Tertul. apolog. c. 6. Varro. de ling. lat. l. 4. p. 17.
(4) Plut de isid. p. 377.
(5) Ibid. p. 358.
(6) Hor Apoll. l. 2. c. 3.
(7) Plu. de. isid. p. 378.
(8) Plut. ibid. p. 372.

de l'Orus, ou Apollon Egyptien, représenté avec des aîles dans le passage de Suidas, cité à notre article Isis.

Harpocrate avoit encore d'autres traits, qui caractérisoient en même temps la décrépitude et l'enfance, ou les deux extrêmes de l'affoiblissement. Il étoit chauve, comme Esculape (1). Les prêtres attachés à son culte imitoient leur dieu, en se rasant la tête. Saint Epiphane en parlant des prêtres de Butos, chargés du culte d'Harpocrate, dit que ce sont des vieillards décrépits, qui ont la tête rasée, comme des esclaves; et qui, saisis d'une fureur religieuse, célèbrent ainsi les fêtes d'Horus et d'Harpocrate (2). Macrobe nous explique le but énigmatique de ce costume, soit des prêtres, soit du dieu dont la tête étoit rasée (3). Il nous dit, qu'Horus, ou Apollon, (ici il s'agit de l'ancien Horus Harpocrate,) étoit représenté la tête rasée, et que cet emblême désignoit l'état de la lumière dans les jours les plus courts, tels qu'ils sont, lorsque le Soleil arrive au Solstice d'hyver, c'est-à-dire, lorsqu'il arrive à cette époque de l'année, où, suivant le même Macrobe (4), les Egyptiens représentoient le dieu jour, tel qu'Harpocrate, dont Isis accouche au Solstice d'hiver, sous les traits d'un enfant naissant, parce que tel est alors l'état de la lumière et du jour.

On voit donc, que les traits de l'enfance et de la décrépitude, qui caractérisent le Soleil ancien et nouveau, ou l'état du jour vers la fin de l'ancienne année, et vers le commencement de la nouvelle, ont été réunis dans l'Harpocrate Egyptien, frère d'Horus ou du Soleil et du jour, considéré dans les signes supérieurs, du printemps et de l'été, comme celui-ci, Harpocrate, étoit le dieu Jour de l'automne et de l'hiver. Aussi les Egyptiens distinguoient deux Horus; l'un appellé Horus proprement dit, et l'autre appellé Harpocrate (5), ou le vieil Horus, Aruëris, qui, sous les traits de l'enfance, avoit des signes de vieillesse et de décrépitude. On disoit celui-ci né dans les ténèbres, ou sous l'empire des longues nuits, et d'une organisation imparfaite, sans force ni énergie, tel enfin qu'est le jour à cette époque de la révolution annuelle (6). Les Phéniciens l'honoroient sous un autre nom, et faisoient sur lui une fiction un peu différente, dans le culte de leur Esmun, dont nous avons parlé plus haut. L'un et l'autre naissoient dans les ténèbres (7), mais l'un étoit mal sur ses jambes, foible, débile (8): l'autre, privé de la force et des organes de la génération. Isis et Osiris s'étoient unis entre eux dans le sein des ténèbres, pour donner naissance à Aruëris, ou à cet Apollon, qu'on caractérisoit par les traits, soit de la vieillesse (9), soit de l'enfance, foible et débile. C'est, avec beaucoup d'apparence, ce foible *Jao*, dont parle l'oracle de Claros, et qu'il nous dit représenter le Soleil de la fin de l'automne, Harpocrate (10), lequel étant dans la partie inférieure des signes, devient le bel Apollon, dieu jeune, plein de graces à l'équinoxe de printemps et au Solstice d'été, un Hercule robuste. Ces vérités ont été très-bien senties par le savant Jablonski, dans son article sur Harpocrate (11). Il a bien vu, qu'il ne s'agissoit pas, comme l'a cru Cuper, du lever, ou de l'enfance du Soleil chaque jour; mais bien de l'état de

(1) Synef. in calvit. p. 73.
(2) Epiph. expof. fidei § p. 1092. &c.
(3) Macrob. Sat. l. 1. c. 21.
(4) Ibid. c. 12.
(5) Plut. de Iside p. 356.
(6) Ibid. p. 373—378.
(7) Ibid. p. 373.
(8) Ibid. p. 377—378.
(9) Ibid. 356.
(10) Macrob. Sat. l. 1. c. 18.
(11) Jablonski Panth. Ægyp. l. 2. c. 6. §. 4 & 5.

ce même Soleil, ou plutôt du jour avant et après le Solstice d'hiver, lorsque le Soleil occupe les signes les plus méridionaux.

Ce savant (1) a fort bien fait voir la ressemblance, qu'il y avoit entre l'Iao des Gnostiques Basilidiens, et l'Harpocrate ou dieu Soleil enfant chez les Egyptiens. Cet enfant naissoit, dit Plutarque, au milieu des plantes et des fleurs, qui à cette époque de l'année commencent à éclore du sein de la terre (2). En effet, la végétation en Egypte se développe après la retraite des eaux du Nil, aux approches du Solstice d'hiver, ou lorsque le Soleil est dans l'état d'enfance où se trouve la végétation sur le sol Egyptien. Aussi on lui offroit les prémices des fèves qui naissoient alors. Le lotus, sur lequel on le représente assis, et qui naît après la retraite des eaux du Nil, ressemble par sa tige assez à la fève, suivant Pline (3), Théophraste et Dioscoride. Son fruit a la tête sphérique du pavot : cette forme sphérique dut être encore un des motifs, qui firent consacrer cette plante au Soleil.

Quelques savans ont cru voir dans l'Hercule céleste, appellé *Ingéniculus*, une image de l'Harpocrate Egyptien (4). Isaac Vossius, pour étayer son opinion, cite un vers de Manilius sur la constellation de l'agenouillé, dans laquelle il prétend placer l'Harpocrate Egyptien. Quoique ces preuves ne nous paroissent point décisives, nous observerons néanmoins, que c'étoit après avoir passé sa conjonction avec l'Hercule, soit *Ingéniculus* soit *Ophiucus*, que le dieu Jour devenoit le foible Harpocrate, et que ce phénomène périodique put mettre entre ces deux divinités la liaison, qui se trouve entre l'état du jour et le signe céleste auquel le Soleil répond ; liaison conservée entre Harpocrate et Sérapis, qui prend les formes de l'Hercule Ophiucus. Aussi trouvons-nous, dans la série des Dynastes de Thèbes en Egypte, où cet Ophiucus-Hercule étoit adoré incontestablement, comme nous l'avons vu plus haut, un Hercule Harpocrate ou un prétendu Semphucratés, nom qu'Eratosthène traduit par *Hercule-Harpocrate* (5) Il est le vingt-sixième Dynaste. Si, comme nous le pensons, ces Dynastes sont les Génies qui président aux trente-six décans, celui-ci répond au second décan du Sagitaire, que Kirker appelle règne d'*Arueris* ou d'Harpocrate, et auquel préside par son lever l'Hercule-Ophiucus, celui qui dans ce Planisphère est représenté par un homme, qui tue une chèvre. Ce second décan du Sagitaire porte le même nom, que le second du Scorpion, c'est-à-dire celui de *Sesmé*. L'un est consacré au Soleil, l'autre à la Lune (6); c'est-à-dire, que le vingt-troisième et le vingt-sixième décan ont le même nom.

Jablonski (7) a très-bien vu, qu'il n'y avoit entre Horus et Harpocrate d'autre différence, que celle qui existe entre les saisons auxquelles on rapporte le Soleil, adoré sous ces deux noms (8). Cependant, je pense qu'au lieu du Soleil, c'est le dieu Jour qu'il faut y voir : car on sait, qu'outre le culte rendu au Soleil, les anciens en rendoient aussi un au Jour, qui avoit, comme le Soleil son père, ses initiations et ses mystères.

L'union d'Horus et d'Harpocrate, entr'eux et avec le Soleil qui les engendre, est confirmée par les traditions, qui distinguent deux Horus, dont l'un a les graces de la jeunesse, et l'autre les caractères de la foiblesse et de la décrépitude ; ce qui a fait appeller ce dernier, quoiqu'enfant, le vieil Horus (9). Elle

(1) Ibid. 16 & 7.
(2) De Iside p. 377.
(3) Plin. Hist nat. l. 13. c. 17. Theoph. hist. Plant. l. 4. c. 10. Dioscor. l. 4. c. 114.
(4) Jablonski l. 2. c. 6. § 11.
(5) Syncelle. p. 109.
(6) Salmas. Ann. Clim. p. 610.
(7) Jablonski l. 2. c. 6. § 2.
(8) Proclus in Tim.
(9) Plut de iside p. 355.

l'est aussi dans le passage d'Epiphane, qui nous parle des cérémonies célébrées par les prêtres d'Horus et d'Harpocrate (1). Quant à leur rapport avec le Soleil et la Lumière, il résulte de leur identité reconnue avec l'Apollon des Grecs. Harpocrate est l'Apollon mutilé, foible et sans force. Il est encore un passage, qui semble réunir toutes ces idées sur l'identité des divinités Horus, Harpocrate et Apollon; c'est celui de Damascius et de Suidas sur Héraïscus (2). On dit de lui, qu'il vint au monde tenant son doigt sur sa bouche, tel que les Egyptiens peignoient Horus, et avant lui le Soleil, au moment de leur naissance. Il est évident que cette peinture est celle du fameux Harpocrate, soit qu'on l'appelle Horus, soit qu'on le nomme *Soleil*.

Le culte d'Harpocrate semble tenir étroitement à celui de Sérapis ou du Soleil des signes inférieurs. Cette opinion, qui résulte de la définition que nous avons donnée de ces deux divinités, est confirmée par les témoignages de Varron et de Tertullien, dont nous avons déja parlé plus haut. Le premier en effet compte pour Dieux premiers (3), le *Ciel* et la *Terre*, qui, suivant lui, sont les mêmes divinités, que les Egyptiens honorent sous les noms de Sérapis et d'Isis, quoiqu'Harpocrate, dit Varron, m'indique avec son doigt que je dois garder le silence sur ce mystère. Le second ou Tertullien les unit également entr'eux dans son Apologétique (4), lorsqu'il nous apprend, que sous les consuls, Pison et Gabinius, on avoit chassé Sérapis, Isis et Harpocrate du Capitole, et renversé leurs autels. Ces divinités du temps de Pline l'ancien étoient en grande vogue à Rome, et on portoit leurs images sculptées sur les anneaux digitaires, comme étant des espèces de Talismans, tels que ceux des Gnostiques et tels que leurs Abraxas (5), où l'on trouve Harpocrate sous les noms d'Iao. On peut voir à ce sujet le père Kirker (6), tant sur Harpocrate, que sur les Talismans Egyptiens, et sur les Abraxas, ainsi que Cuper, dans son traité sur Harpocrate (7). Le culte d'Harpocrate étoit répandu dans l'occident au même temps où les Gnostiques propageoient leurs dogmes sur Iao, les Ophionites sur leur dieu à formes de serpent, et les Egyptiens le culte de Sérapis, d'Isis et d'Harpocrate (*x6*).

Les noms de ces dieux ne furent guerres connus en Grèce, avant le règne d'Alexandre le Grand. Hérodote, qui parle des différentes divinités Egyptiennes, et qui avoit visité tous les temples de ce pays, ne parle ni de Sérapis, ni d'Harpocrate; mais d'Osiris et d'Horus, qui sont bien les mêmes divinités (8), figurées et appellées autrement, parce qu'elles ont pour objet une autre époque du mouvement du Soleil, et un autre état de la Lumière et du Jour. Cependant, Harpocrate n'en est pas moins une très-ancienne divinité Egyptienne, et le passage d'Eratosthène (9), dont nous avons déja parlé, qui cite un certain Semphucratés, parmi les anciens Dynastes, nom qu'il traduit par Hercule-Harpocrate, prouve que ce nom n'étoit pas nouveau de son temps en Egypte. On pourroit même conjecturer, que ce culte appartenoit à la Thébaïde, et qu'il étoit lié à celui du dieu Cneph, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent

Il naissoit, comme Horus son frère, du mariage d'Isis avec Osiris; mais ces deux époux s'étoient unis dans l'ombre pour produire Harpocrate, et il étoit le fruit des amours d'Osiris après qu'il

(1) Epiph. exp. fid. p. 1092.
(2) Phot. Cod. 242. & Suid. in herais.
(3) Varro de Ling. lat. l. 4. p. 17.
(4) Tertull. Apol. c. 6.
(5) Monfaucon & Chifflet.
(6) Kirker Œdip. t. 1. p. 212. id. t. 2. part. 2 p. 463.
(7) Cuper in Harpocr. p 7 &c. Michel de la Chaussée part 2. n. 32—34.
(8) Cup. in Harpo. p. 4.—4 Jablonski l. 2. c. 4. § 7.
(9) Syncell. p. 109.

fut

fut mort, c'est-à dire qu'il fut devenu Sérapis, et eut passé dans l'ombre des signes inférieurs, où Typhon le précipita, comme nous l'avons vu à l'article d'Isis. Delà les caractères de foiblesse et de décrépitude, qui furent imprimés au fruit posthume d'une telle union.

Voilà à-peu-près à quoi se réduit ce que nous avions à dire sur Harpocrate, et c'est à cette idée principale que doit se rapporter toute la théorie et l'explication des divers monumens, qui nous retracent cette divinité Egyptienne, dont le culte passa en occident, vers la fin de la République Romaine, et fut en vogue dans les premiers siècles du Christianisme. On peut même dire, que le culte d'Harpocrate, celui de l'Enfant Jesus des Chrétiens et du jeune Iao des Gnostiques, ont le même objet, l'Enfance de la Lumière, du Jour et du Soleil.

CHAPITRE SEIZIÈME.

Canobus ou le dieu Soleil peint avec les formes du Verseau.

Nous avons vu le Soleil représenté sous les formes du Bœuf dans Osiris et Bacchus, revêtu des attributs du Lion dans Hercule, et entortillé du serpent dans Sérapis et Pluton. Nous avons en même temps remarqué, que ces attributs étoient empruntés des signes équinoxiaux et solstitiaux, auxquels il répondoit au commencement des saisons, trois mille ans environ avant notre Ere; car le Taureau, le Lion, le Scorpion surmonté du Serpent, et le Verseau qui tient un vase, étoient alors les quatre signes où commençoient les saisons. Nous avons fait voir son union aux trois premiers de ces signes; il nous reste à parler de son union au quatrième ou au Verseau.

D'après les principes que nous avons posés et qui ont servi de base à nos explications, il est évident, que si le Soleil a été peint avec les attributs des signes dans lesquels il se trouvoit chaque mois, et spécialement avec ceux du signe initial de chaque saison; il doit y avoir des figures du Soleil unies au vase d'*Aquarius*, comme il y en a eu d'unies au Lion, qui lui est opposé. Ce qui a dû être, d'après notre théorie, existe effectivement. La fameuse divinité Egyptienne, connue sous le nom de Canobus, est de ce genre. On trouve en effet des vases surmontés d'une tête humaine, comme on trouve des têtes surmontées de cornes de bœuf, et des corps entortillés du serpent. Ces vases mystiques, ou ces figures de dieux, se nomment des Canopes. On en portoit un semblable dans la procession d'Isis, décrite par Apulée (1). Il ne s'agit plus que de bien déterminer la nature de cette divinité, et de faire voir l'origine de ce symbole Egyptien.

Les anciens Egyptiens, ayant représenté le dieu Soleil avec les formes des signes, et consacré dans leurs temples les images des constellations, durent nécessairement y consacrer le vase, ou le signe du Verseau, d'autant plus qu'il se lioit à une époque importante de l'année et du temps, ou au Solstice d'hiver.

Ce signe d'ailleurs se lioit aussi au débordement du Nil et au Solstice d'été, et la Lune pleine y étoit en opposition avec le Soleil du Lion. En voilà plus qu'il n'en faut, pour avoir déterminé les Egyptiens à unir à ce symbole les images du Soleil et de la Lune. Aussi dans la table Isiaque, on trouve

(1) Apul. met. l. 11.

au centre ces deux emblêmes unis ; celui d'un lion couché, et devant lui la figure du Canope, qui se groupe avec lui dans une seule image. Le Lion est le signe du Solstice d'été, et le Canope celui du Solstice d'hiver. C'est par cette raison, que dans le Planisphère Egyptien de Kirker, le signe du Verseau céleste est occupé par l'image du Canope ou d'un vase percé de mille trous, et surmonté d'une figure humaine. C'est par la même raison, que le grammairien Egyptien, Horus-Apollon, nous dit que les Egyptiens peignoient le débordement du Nil (1) par la figure du Lion et par des vases Egyptiens. « Pour désigner, dit-il, l'inondation du Nil, les Egyptiens peignent tantôt la figure du lion, tantôt trois vases, tantôt le ciel et la terre, d'où jaillit une source : le Lion, continue Horus Apollon, parce que, lorsque le Soleil traverse ce signe, la crue du Nil augmente et devient double ; et c'est pour cela, que ceux qui président à la construction des monumens sacrés font mettre des figures de Lion aux canaux et aux fontaines ; c'est aussi pour cela, qu'encore aujourd'hui les dévots, qui prient les dieux de leur accorder une inondation abondante, se servent de figures sacrées, qui portent l'empreinte du lion. Quant aux vases, ils sont au nombre de trois, pour désigner les trois causes de l'intumescence des eaux ; l'une tirée de la terre, la seconde de l'océan et la troisième des pluies. J'ignore si le nombre trois vient des trois causes ici indiquées, ou plutôt si elle ne vient pas des trois décans du signe. » mais quel que soit la raison qui en fit peindre trois, comme ce n'est pas du nombre, mais de la nature des emblêmes qu'il s'agit, nous observons, que le vase étoit au moins le symbole du débordement du Nil. Or le signe de la Coupe ou du Verseau étoit aussi bien réputé cause que le signe du Lion ; puisque si l'un étoit le lever du Soleil, l'autre étoit celui de la Lune pleine au Solstice d'été, et le signe qui annonçoit la nuit Solstitiale. Aussi Théon en fait-il une cause du débordement, lorsqu'il nous dit, que les Egyptiens pensoient que l'homme, qui tient l'urne du Verseau, faisoit monter le Nil par l'impulsion de ses pieds (2) ; ce qui ne veut rien dire autre chose, sinon qu'à son lever du soir le Nil se débordoit, lorsque le Soleil étoit au Lion, au lever du matin de Sirius, appellé l'astre Hydragogue (3), ou qui faisoit sortir le Nil de ses bords, tandis que l'Hydre céleste, appellé l'Hydre, montoit sur l'horizon (4). La même raison qui fit peindre le signe céleste, qu'occupoit alors le Soleil, comme cause de l'effet produit à cette époque de l'année, dut faire aussi peindre l'urne du Verseau, qui étoit en opposition avec lui et qui ouvroit la marche de la nuit : voilà pour le Solstice d'été. Quant à celui d'hiver, il est évident que le Soleil occupoit ce signe six mois après l'époque du débordement et au commencement de la saison, où le Soleil est dans la partie la plus méridionale du monde. Alors, il est le Soleil austral ou *Gnub* ; ce nom terminé en *os* donne *Gnubos* ou *Cnubos*, nom dont on fit *Cnobos*, *Canobos* et *Canopos*. Je fais venir ce mot de *al gnubi*, ou de *Gnub* sans article, qui est le nom que les Arabes donnent aux astres méridionaux. Ainsi des deux plats de la Balance, l'un ou l'étoile boréale s'appelle *Schemali* la boréale, et l'autre *Genubi*, ou *Gnubi* l'australe (5). Ulugbeigh les appelle al *Kiffa al Shamalia*, et *al Kiffa al Genubia* (6). Riccioli nomme le bassin austral, *Zuben al Genubi* et *Vazne Ganubi* (7), nom de la partie des *Chelæ* austra-

(1) Hor. Apoll. l. 1. c. 21.
(2) Theon ad Arat. p. 136.
(3) Plin. de illu. p. 365.
(4) Theon ad Arat. phæ. p. 159.
(5) Bayer Uran. tabul. 28.
(6) Ulug. Beigh. p. 84.
(7) Reciol Almag. p. 128.

les (1). Le Poisson austral, placé au bas du Verseau prend aussi l'épithète de al *Gnubi* ou *Ganubi* Ce mot *Ganub, Gnub* est donc le nom qui désigne le mot Austral. Il fut appliqué à la belle étoile la plus australe de toutes, à celle du Vaisseau céleste, qui à peine s'élevoit de quelques degrés sur l horizon d'Egypte, et qui étoit absolument invisible en Grèce (*y6*). On l'appelle l'australe, *Gnub* ou *Cnub*, d'où Cnobos et Canopus, nom de cette étoile brillante, qui est située sur le gouvernail du Vaisseau céleste, et que Plutarque appelle Canopus, pilote du vaisseau du Soleil ou du vaisseau d'Osiris (2), laquelle monte à la suite du grand Chien. Une partie du Vaisseau se lève avec le Lion solstitial (3), ou avec le signe qui est le domicile du Soleil, le grand Osiris des Egyptiens. Conséquemment cette étoile étoit en aspect avec le Verseau ou avec le signe opposé; autrement, elle étoit son Paranatellon, comme l'Hercule *Ingéniculus* étoit celui du Lion. Elle fut donc unie, comme Génie tutélaire, au Verseau, et devint le guide du Soleil à cette époque, de même que l'Hercule *Ingéniculus* l'étoit du Soleil du Solstice d'Eté, comme nous l'avons vu dans notre chapitre premier, sur les travaux d'Hercule. Elle fut adorée par les Arabes méridionaux, ou dans l'Yémen et elle étoit la divinité tutélaire de la Tribu Taï (4). Il n'est pas étonnant, que les Egyptiens en aient aussi fait la divinité tutélaire d'une de leurs préfectures ou d'un de leurs nomes, comme ils en avoient usé à l'égard des autres signes et des constellations auxquelles leurs villes étoient soumises.

Canopus fut donc une divinité Egyptienne, honorée pour les mêmes raisons que le Lion l'étoit à Léontopolis, le Bélier à Thèbes, le Bœuf à Memphis, les Poissons à Oxyrinque, le Bouc à Mendés, etc.

On consacra le Vase céleste, surmonté d'une figure humaine, soit celle du Soleil, soit celle de l'astre Génie, qui influoit sur ce signe en qualité de Paranatellon. Tel étoit Canopus, ou l'étoile brillante de la partie la plus australe du ciel, et qui paroissoit sur le gouvernail du Vaisseau céleste, lequel montoit avec le Lion, comme nous l'avons déja vu dans notre chapitre sur Bacchus, à l'occasion de la métamorphose de ce dieu en enfant. Ce culte et ce symbole n'ont rien de plus extraordinaire, que celui de toutes les autres divinités, dont nous avons cherché l'origine aux cieux; c'est même une conséquence nécessaire de notre théorie.

Le culte du *Vas Aquarium*, que tient l'homme du Verseau dans la plupart des Sphères, et qui, dans d'autres Sphères, est seul et n'est tenu par personne (*z6*), mis en opposition avec celui du Lion, siége de l'élément du feu et du domicile du Soleil, grande divinité des Chaldéens, sous le nom de Belus, donna lieu à une fable sacrée, que nous allons rapporter.

On dit que les Chaldéens (5), adorateurs du feu, conduisoient dans les diverses provinces leur dieu, pour y faire assaut de puissance avec les autres divinités, et le substituer à elles, en cas qu'il remportât la victoire. Le prêtre du dieu Canobus, en ayant été informé, imagina un expédient; ce fut de boucher avec de la cire tous les pores ou trous d'un vase, tel que ceux que fabriquent les Egyptiens, pour faire filtrer l'eau du Nil, et la rendre plus limpide. Il fit enduire de diverses couleurs la superficie du vase et en remplit d'eau l'intérieur. Il posa dessus et y ajusta artistement la tête d'une ancienne statue, qu'on disoit représenter le pilote du vaisseau de Ménelas. Les Chaldéens se présentent: l'essai de la puissance des

(1) Hyde com. ad Ulug Beigh p. 49.
(2) Plut. de Iside p. 357.
(3) Théon ad Arat. phæn. 168.
(4) Hyde com. ad Ulug. Beig. p. 55.
(5) Rufin hist. eccl. l. 2. c. 26.

deux divinités se fait ; le feu est allumé autour du vase ; la cire qui bouchoit les ouvertures se fond, et l'eau qui en découle éteint le feu et détruit la divinité Chaldéenne ; la victoire reste à Canopus, qui la doit à l'artifice de son prêtre. Delà est venue la forme donnée au simulacre de Canopus, dont les pieds sont petits, le ventre très-gros et bombé, comme celui d'un vase Egyptien, et le col étroit et rapproché du ventre. Depuis ce moment, il a passé pour être le maître et le vainqueur de tous les autres dieux.

J'observe en effet, que dans l'opinion des Egyptiens, l'eau en général, et le Nil en particulier, étoient de très-grandes divinités, et celles à qui ils attribuoient l'organisation de toutes choses, dans leur Cosmogonie ; car tout étoit censé avoir pris naissance de l'eau. C'est cette opinion que le législateur des Juifs et Orphée adoptèrent. C'est, sans doute, cette excellence de l'élément de l'eau et du Nil, dont le Canope est le symbole, qu'on a voulu vanter dans cette fable sacerdotale.

On remarquera aussi, que l'on suppose dans cette fiction, que l'on avoit placé sur ce vase la tête du pilote ou de l'image du pilote de Ménélas ; conséquemment l'effigie de l'étoile Canopus, Paranatellon du signe de Verseau, et qui brille sur le gouvernail du Vaisseau ; car on sait, que si Plutarque l'appelle le pilote du vaisseau d'Osiris (1), tous les Grecs virent dans cet astre le pilote du vaisseau de leur Ménélas. C'est même parce que cette étoile se couche vers le mois d'octobre (2), et au lever du Scorpion et du Serpent, qu'on a prétendu, que ce pilote, en arrivant sur le rivage d'Egypte, y étoit péri de la morsure d'un Scorpion ou d'un Serpent (3). C'est par la même raison astronomique, que l'on fait périr de la même manière Orion, qui est placé devant le Vaisseau, mais qui étant plus au nord se couche en même temps que Canobus. Il en est de même de Phaëton ou du Cocher, placé au nord d'Orion, qui tombe du ciel, lorsque ses chevaux sont effrayés par la vue du Scorpion céleste. Ce pilote, fameux dans la fable Grecque, et dont la tête fut unie au Canope ou *Vas Aquarium* des Egyptiens, ne peut donc être autre chose, que l'étoile même du gouvernail du Vaisseau Argo, placé en aspect d'opposition avec le Verseau et son astre Paranatellon. Les Arabes l'appellent Sohil (4) ou Soheil ; les Grecs, Canobus, Azorus, Typhis, ect. et en général le pilote du vaisseau de Ménélas. C'est, dit Eusthate, de ce pilote de Ménélas, mort en Egypte, que l'astre Canopus a pris son nom (5).

Presque tous les anciens, qui ont parlé de Ménélas (6), supposent qu'il voyagea en Egypte, et que son pilote y étant mort, son nom fut donné à la ville, qu'on bâtit sur son tombeau (*a*7) Denis le voyageur parle même d'un temple élevé en ce lieu au pilote de Ménélas (8). St. Epiphane dit, que Canobus, pilote de Ménélas, fut enterré avec sa femme Eumenuthis près d'Alexandrie, sur le rivage, et que leur mémoire fut consacrée par un culte divin (9). Mais si on en croit Plutarque, les hommes déifiés, dont l'Egypte montroit les tombeaux, avoient leur ame aux cieux, laquelle brilloit dans les astres. C'est donc dans le Ciel qu'il faut les chercher. Nous y sommes d'autant plus autorisés ici, que le même Plutarque cite précisément l'étoile brillante du Vaisseau céleste, dans laquelle il

(1) De Iside p. 357.
(2) Columel l. 11 c. 2. p. 349.
(3) Eusth in Dionys. v. 13.
(4) Hyd Comm. ad Ulug-Beigh. p. 55. Bay. uran. tab. 19.
(5) Hyd. ibid. Eusth. ad Dionys. v. 13.
(6) Servius comm ad Anaid. l. 11. v. 263.
(7) Dionys. perieg. v. 13.
(8) Strabon l. 2. p 800.
(9) Epiph. in Ancorat. § 108.

place l'ame d'un pilote appellé Canobus (1), qui portoit le même nom que l'étoile du Vaisseau céleste. Mais nous avons vu plus haut Eusthate, qui nous dit que cette étoile prit son nom du pilote du vaisseau de Ménélas. Donc l'étoile Canopus, ou son image, fournit cette tête que nous avons vu plus haut, qu'on adapta sur l'urne percée de mille trous, et qui, par son union à ce vase, fournit un symbole absolument semblable à celui qui se trouve gravé au signe du Verseau, dans le Planisphère égyptien de Kirker. Alors le soleil du Verseau, ou l'image du signe qu'il occupoit, réunie à son Paranatellon, nous donna l'emblême du Canope, comme celle du signe du Scorpion, ou du Serpent Paranatellon de ce signe, donna dans la case du Scorpion, ou trois mois auparavant, une image du Soleil entortillée de serpens, tel qu'on la voit dans le Planisphère de Kirker.

Le vase, sur lequel étoit placée cette tête, a la forme de ceux dans lesquels on faisoit couler l'eau du Nil; et c'est le Nil qui est représenté dans le fleuve céleste, qui coule de l'eau du Verseau, ou du signe dont le lever du soir faisoit monter ce fleuve. Les anciens parlent de ces vases, où l'eau bourbeuse du Nil s'épuroit (2), comme on peut le voir dans Suidas, Hesychius et Gallien (3).

Ces vases portoient le nom de *Baucalis* et de *Caucalis* chez les Alexandrins, comme on peut le voir dans divers passages, que Jablonski a réunis en traitant l'article du dieu Canobus (4). Il cite entr'autres auteurs Philostorgus, qui parle d'un certain abbé, gros, gras et bien arrondi, que l'on appeloit Bau alis, à cause de sa ressemblance avec ces sortes de vases; car les abbés et les moines dès ce temps-là avoient soin aussi d'être bien nourris, et épais de graisse. Mais Jablonski est tombé dans une grande erreur, quand il a cru que Sérapis étoit la même divinité que Canobus. Les noms et les formes de ces deux divinités sont si différentes, qu'il n'est pas possible de les confondre, si ce n'est dans le Soleil, divinité unique, dont il sont des formes variées. Les autorités, qu'il apporte pour étayer son assertion, ne prouvent rien autre chose, sinon qu'il y avoit à Canope, en Egypte, des temples, ou le même dieu Soleil étoit aussi honoré sous les formes, et sous les noms d'Hercule et de Serpent, ou avec les attributs du Lion et du Serpent; ce que je crois comme lui, et ce qui confirme notre théorie, loin de détruire notre explication sur la forme du Soleil du Verseau ou du signe du Solstice d'hiver, qui avoit pour Paranatellon Canopus. Cette étoile se levoit avec la fin du Cancer et avec les premiers degrés du Lion; et c'est pour cela qu'elle est aussi mise à la suite de Sirius, pour troisième Paranatellon du Cancer, dans la série des trente-six Dynastes Egyptiens, qui dans la réalité n'est qu'une série de décans et rien de plus. Il est le douzième Dynaste Thébain ou douzième décan dans la série des Dynastes Thébains, rapportée par Marsham, d'après Eratosthène (5). Il y est désigné sous le nom de *Chnubos* et de *Gneuus*.

Dans la série des décans, rapportée par Saumaise (6), d'après Héphœstion Astrologue Thébain, il est le treizième, et s'y nomme *Chnumis*. Il est suivi de *Charchnumis* (*b7*), premier décan du Lion, et précédé de *Sit* et de *Sothis*, nom de Sirius, et des étoiles du grand Chien, qui précèdent immédiatement le Vaisseau et le lever de Canobus. Ce nom est dénaturé en celui de *Thuinis*, au lieu de *Chnumis*, dans la série des

(1) Plut. de Iside p. 357.
(2) Suid. voc. Canob. Hesych. voc. Sttic.
(3) Gallien. de Imp. medic. l. 3, c. 4.
(4) Jabl. l. 5, c. 4, § 7.
(5) Marsh Can. chr. p. 26.
(6) Salmas. an. clim. p. 613.

décans citée par Firmicus (1). La véritable leçon est *Ghnub*, d'où l'on fit *Ghenub*, *Cnub*, *Cnnbos*, *Cnopos*, &c.

Hyde, dans ses commentaires sur Ulug-Beigh (2), a bien observé cette ressemblance entre Canopus ou l'étoile du Vaisseau, et le nom des décans *Cnubis* ou mieux dit *Chnubis*. Ce nom, comme nous l'avons dit, est le *Ganubi* ou *Genubi*, et par contraction *Gnubi* des Arabes, nom qu'ils donnent aux étoiles méridionales, telles que Canopus, la plus méridionale de toutes, celle qui dut porter ce nom par excellence. Les prêtres Egyptiens soutenoient, que la ville de Canope portoit ce nom bien des siècles avant la prétendue arrivée de Ménélas en Egypte (3), et ils en cherchoient l'étymologie dans la langue Egyptienne. Cette étymologie ne me paroît pas tout-à-fait exacte, quoique, sous un certain rapport, elle rende assez la signification de *Terrestris*, épithète que les anciens donnoient à l'astre Canopus. Je pense néanmoins, comme eux, que Ménélas et son pilote ne furent pas ceux qui donnèrent naissance à cette ville et à son nom, mais bien plutôt, que l'aventure du pilote de Ménélas n'est qu'une fiction sur l'étoile brillante, qui paroît sur le gouvernail du navire Argo, appellée par les Egyptiens le pilote d'Osiris; étoile qui étoit la divinité tutélaire de Canobus, en Egypte, comme elle l'étoit de la Tribu Taï, en Arabie. C'est sur cet astre, que les Arabes firent un roman astronomique (4). Ses rapports avec l'eau du Verseau, et avec le principe humide du Nil, ont sans doute donné lieu de l'appeller le Neptune Egyptien, comme a fait Etienne de Byzance (5), quoiqu'Hérodote assure, que les Egyptiens ne connoissoient point Neptune (6).

C'est aussi, sans doute, ce qui a fait dire à Abneph (7), en parlant du dieu Canopus, qu'on adoroit en lui la divinité qui préside à la mer, aux fleuves et à la nature humide. Son union au signe du Verseau et au Vaisseau céleste suffit pour avoir fait naître ces idées, sur-tout quand on sait qu'effectivement le lever et le coucher de Canopus se lioient aux annonces de tempêtes et de pluies, comme on peut le voir dans Columelle (8) et dans Ptolémée. Ce dernier fixe son lever au mois *Méchir* (9); et quatre jours après, il marque des tempêtes, des vents et des pluies.

Ce mois *Méchir* répondoit au Verseau, ou étoit le troisième après le Scorpion, ou après le mois dans lequel le Soleil prenoit les formes du Serpent.

Le Vaisseau céleste lui-même s'appelle *Neptunius Equus* (10), et son apparition rassuroit, comme nous l'avons dit, les matelots (11). Voilà bien des titres réunis, pour faire croire à Etienne de Byzance, qu'il étoit le Neptune de Canope, et dire à M. Hyde, dans ses commentaires sur Ulug-Beigh (12), que Canobus, ayant été pilote du vaisseau de Ménélas, a dû être regardé comme le dieu des eaux par les Egyptiens, qui l'appelloient Neptune et qui le représentoient par un vase percé de mille trous. Tel est en effet celui que nous trouvons au signe du Verseau, dans le Planisphère Egyptien.

Les Japonois ont leur dieu Canoun, dont le nom approche assez du dieu *Canub* Egyptien. Il préside aux eaux et aux poissons (13); c'est leur Neptune. Il est le créateur du soleil et de la lune, et il paroît sortir d'un poisson jusqu'à mi-corps. Il est toujours couronné de fleurs. Trois de ses mains soutiennent

(1) Firmic. l. 4. c. 12.
(2) Hyde. p. 49—54.
(3) Aristid. t. 3. orat. Ægypt. p. 608.
(4) Abulf. hist. dyn.
(5) Steph. in voc. Canob.
(6) Herod. l. 2. c. 50.
(7) Kirker OEdip. t. 1. p. 211.
(8) Columell. l. 11. c. 2. p. 430.
(9) Ptol. Uranol. Petav. t. 3. p. 47.
(10) Cæsius p. 314.
(11) Erathost. c. 35.
(12) Hyd. p. 56.
(13) Contant d'Orville. t. 1. p. 256.

un sceptre, une fleur, un anneau; l'autre est élevée en l'air et a le poing fermé. Vis-à-vis de cette idole on place toujours la figure d'un homme, suppliant les mains jointes, et dont une partie du corps est enfermée dans une coquille. Sur un autel assez proche sont quatre autres figures, les mains jointes, d'où sortent des fontaines, dont l'eau va se perdre en autant de bassins. Ce dieu est représenté quelquefois avec sept têtes sur la poitrine et trente bras armés de flèches. On voit dans cette figure, dont l'extrémité est terminée par un poisson, beaucoup de ressemblance avec l'homme qui tient l'urne du Verseau, d'où coule un fleuve, à l'extrémité duquel est le Poisson austral, adoré en Syrie, et qui se lie par son lever du matin au signe du Verseau, comme Canub ou Canobus, par son lever du soir; Canobus, à qui même on donnoit le nom du Nil, ou du fleuve qui s'échappe du Verseau, suivant Abneph (1), et qui indiquoit le mouvement, par lequel tout se développe et se nourrit dans la nature.

Le dieu Canopus, suivant Kirker, (2) présidoit à la Préfecture, ou au nome Tphtemphuti, dans le Delta ou dans la basse Egypte. Elle avoit pour capitale Tava, et comprenoit sous elle Choïn et Pachnamun, et c'étoit là, dit Kirker, que le culte de Canope étoit le plus en honneur.

On trouve les images de ce dieu dans les cabinets des antiquaires, parmi les médailles, et les monoies et les Talismans. On en verra plusieurs dans Vaillant, (3) dans Kirker et d'autres savans (4).

Nous terminerons ici ce que nous avions à dire sur cette divinité, qui d'ailleurs n'est pas une des plus connues dans l'histoire des divinités Egyptiennes, mais qui tient néanmoins naturellement ici sa place, à la suite des formes données au soleil, au printemps, au Solstice d'été et en automne; puisqu'elle paroît être celle de ces astres au Soltice d'hiver, au lever du soir de la belle étoile Canobus, Paranatellon du Verseau ou du signe ancien de ce Solstice. Passons à une autre forme du même dieu Soleil, tirée d'un autre Paranatellon de ce signe, ou de la constellation du Poisson austral, qui reçoit dans sa bouche l'eau du fleuve du Verseau.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME.

Le Soleil & la Lune, Dagon, Derceto, Atargatis, Oannès, Déesse de Syrie, peints avec les formes du Poisson.

On sent, que si le Soleil prit les formes des signes de chaque mois et des constellations, qui par leur lever et leur coucher se lioient à ces signes, en qualité de Paranatellons, le soleil du mois qui suit le Verseau, et durant lequel le soleil parcourt les Poissons, et celui du Verseau même, durant lequel on lève est précédé immédiatement de celui du Poisson austral, dut s'unir à des formes empruntées de ces poissons. Effectivement, nous trouvons en Egypte et en Syrie le culte des divinités mâles et femelles (car ce que nous avons dit du soleil s'applique à la lune) qui présentent l'image de poisson en tout ou en partie. Tel étoit le fameux Dagon des Syriens et des habitans d'Azoth en Palestine. L'énoncé seule de son nom, indique sa na-

(1) Kirker, OEdip. t. 1. p. 211.
(2) OEdip. t. 1. p. 17.
(3) Joh. Vaill. hist. des Ptolom. p. 205.
(4) Kirker OEdip. t. 1. p. 200.

ture ; puisque *Dag* en Phénicien, d'où l'on fit Dagon, est le nom qui désigne un poisson. Aussi les Poissons célestes s'appellent-ils Daggim (1), plurier de Dag, ou du mot poisson dans les livres d'Astronomie Hébraïque et Arabe.

Parmi les dieux, enfans d'Uranus ou du Ciel, dénommés dans la Cosmogonie Phénicienne, on trouve deux signes opposés désignés sous le nom de dieux (2), savoir Bethula ou la Vierge et Dagon, ou le poisson, que mal à propos le traducteur Grec traduit par Sitou, (*c7*) ou par bled. Car cette épithète convient plutôt à Béthula, à l'épi de la Vierge, ou à la belle étoile qui fait partie de cette constellation et qui se couche au lever du Poisson. C'est peût-être cet aspect simultané, qui a fait transporter au Poisson Paranatellon, une signification ou indication qui appartient à la Vierge Cérès. Sanchoniaton l'appelle le Jupiter laboureur, et lui attribue l'invention du bled et de la charrue ; c'est-à-dire les mêmes découvertes, que les grecs attribuoient à Cérès, ou à la Vierge céleste. Quoiqu'il en soit des pronostics qu'on en tiroit, et des fonctions que l'on attribuoit à cette constellation dans le Calendrier rural, il est toujours certain, qu'il étoit une divinité Phénicienne, comme Chrone son frère ; et un des quatre fils du ciel les plus vantés. C'est pour cela, que le dieu Thaut, ou l'inventeur de l'Astronomie, en décrivant la Sphère, ou en langage figuré, en tirant les portraits d'Uranus et de Chrone, tira aussi, dit-on, celui de Dagon et des autres dieux, pour en faire les caractères de l'écriture sacrée. Or on a vu jusques ici dans nos explications, que ce sont les constellations, qui forment les principaux élémens de la langue sacrée, puisque c'est par elles, que nous expliquons les fables ou les légendes sacrées des anciens. C'est par la même raison, que dans le temple de Diospolis, on voyoit un poisson avec d'autres figures hiéroglyphiques, qu'on appelloit des caractères sacrés. (3) Avec le Poisson étoit l'Aigle, ou l'Accipiter, et deux figures, l'une d'un enfant et l'autre d'un vieillard. Ceci s'explique aisément par le ciel. En effet, l'enfant désigne le lever du Soleil et le vieillard son coucher, suivant ce que nous dit Martianus Capella, en parlant des formes, que prend l'image du jour à son lever, à son midi et à son coucher. (4) Il est peint, dit-il, comme un enfant à son lever, comme un homme essoufflé au midi et comme un vieillard au couchant. Démophile, cité par Kirker (*5*), en rapportant l'opinion des Astrologues sur les quatre points cardinaux du ciel, dit pareillement que l'horoscope ou le levant désigne le premier âge ou l'enfance, le milieu du ciel l'âge fait, et le couchant la vieillesse. D'après cette explication, ces deux figures désigneront le lever et le coucher du soleil, adoré à Diospolis. Or à son lever au Solstice d'été, il a pour Paranatellon l'Aigle qui se couche : et à son coucher le Poisson austral qui se lève. Ce sont là les deux astres, qui fixent les deux termes du jour, et qui président l'un à son lever ou à son enfance, l'autre à son coucher ou à sa vieillesse.

On trouvoit aussi, sur des obélisques en Egypte (6), les figures des poissons, & l'on sait, que les obélisques sont chargés de caractères sacrés ou hiéroglyphiques. Ce n'est donc pas sans raison, que Sanchoniaton suppose que Thaut, dont les fameuses colonnes passoient pour contenir la science sacrée, avoit sculpté le portrait de Dagon, avec celui de Chrone, pour en faire les caractères

(1) Hyd. com. ad. Ulugh. Beigh. p. 43. Kirk. OEdip. t. 2. part. 2. p. 199. Riccioli. p. 126.
(2) Euseb. præp. Ev. l. 1. c 10
(3) Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 566.
(4) Martian. Capel. l. 1. p. 20.
(5) Kirk. OEdip. t. 2. part. 2. p. 161.
(6) Pook. descrip. East. t. 3. p. 207.

de

de l'écriture sacrée. Nous avons vu déja, que ce Chrone des Phéniciens est le soleil peint avec les traits de l'Ophiucus, ou de l'homme qui tient un serpent à tête de lion dans le passage d'Athénagore. Nous chercherons donc Dagon sur la même voûte que Chrone, qu'Astarté, que les sept Titanides, et enfin que tous les autres enfans & petits enfans d'Uranus l'étoilé ou du ciel. La constellation du Poisson austral, & celle des deux Poissons du Zodiaque fixeront naturellement notre observation, puisque leur nom est Dag ou Dagon, et que leurs formes sont celles du fameux Dagon. En effet, le Rabin David Chimchi, commentant le passage de l'écriture où il s'agit de Dagon, & de sa chûte à l'aspect de l'arche (*d7*), dit que la partie supérieure de sa statue ayant été brisée dans cette chûte, il ne resta que la partie qui représentoit un corps de poisson. (1) Azoth, où étoit adoré Dagon (2), est une ville de Phénicie, voisine d'Ioppe dans laquelle on adoroit Andromède ou la constellation, qui est placée sur les Poissons. Car il y a beaucoup d'apparence, que ce pourroit être c'est elle qui est désignée sous le nom de Derceto, adorée dans cette ville, (3) où l'on montroit encore du temps de Strabon les chaînes d'Andromède, et où l'on prétendoit que cette princesse avoit été exposée au monstre marin, qui est au midi des Poissons et vis-à-vis d'elle. (4)

Ces Poissons, qui la séparent de la Baleine, et dans lesquels se trouve le Soleil en conjonction avec Andromède et la Baleine, étoient adorés eux-mêmes chez les Syriens, ainsi que le Poisson austral, qui précède la Baleine et qui, par son lever Héliaque, annonce le passage du Soleil aux Poissons, comme il annonce par son lever du soir le passage du Soleil au Lion et aux premières étoiles de la Vierge Isis. Tous les mythologues, qui en ont parlé, s'accordent à nous dire, que leurs images étoient consacrées dans les temples de Syrie, et y étoient l'ojet d'un culte religieux. Il n'est point surprenant, que nous y cherchions le type original de l'idole du fameux Dagon, adoré en Palestine ou en Phénicie dans la ville d'Azot. « Voici ce que dit Hygin (5) à l'article de ces constellations : le Poisson austral semble recevoir l'eau qui coule du fleuve du Verseau. On dit, qu'il vint autrefois au secours d'Isis, et qu'en reconnoissance de ce service, son image et celle des deux Poissons des signes, ses enfans, ou qui se lèvent à sa suite, furent placés dans les cieux. En conséquence les Syriens s'abstiennent de manger du poisson, et ont consacré des images dorées de poisson, qui leur tiennent lieu de divinités tutélaires, ou de dieux Pénates. »

Cicéron (6) parle aussi du respect des Syriens pour le poisson, qu'ils avoient consacré et dont il assimile le culte à celui des autres animaux en Egypte. Germanicus-César (7), à l'article du Poisson austral, nous dit que le grand Poisson, dont les enfans sont dans un signe du Zodiaque, fut placé aux cieux, parce qu'il sauva des eaux d'un lac la fille de Vénus, qui y étoit tombée; et il ajoute, qu'en reconnoissance les Syriens ont consacré dans leurs temples des poissons argentés. Le même auteur, (8) à l'article des Poissons du Zodiaque, nous dit, d'après le témoignage de Nigidius, que ces Poissons, ainsi que le Poisson austral, étoient des poissons du fleuve Euphrate. Qu'ils avoient trouvé un œuf d'une grosseur prodigieuse, l'avoient roulé sur ses bords; et qu'une colombe, s'étant posée dessus, l'avoit échauffé, et en avoit fait éclore la déesse de Syrie ou

(1) Seld. de Diis. Syr. 2. c. 3.
(2) Joseph. antiq. l. 13. c. 8.
(3) Strab. l. 16. p. 759.
(4) Scylax. p. 42.
(5) Hygin. l. 2.
(6) De nat. deor. l. 2. c. 15.
(7) Germ. cæs. c. 36.
(8) Idem, c. 20.

Vénus. Cette déesse obtint de Jupiter, que les poissons qui avoient contribué à sauveur l'œuf, d'où elle étoit sortie, seroient placés aux cieux, et brilleroient parmi les signes du Zodiaque. Delà vient, ajoute cet auteur, qu'aujourd'hui encore les Syriens s'abstiennent de manger de ces sortes de poissons, et qu'ils revèrent les colombes, commes douées d'une puissance divine. L'un de ces Poissons est boréal, et l'autre austral; ils sont attachés entr'eux par un lien. L'épaule droite d'Andromède fait partie du Poisson boréal. C'est celui là que l'on peignoit avec une tête d'hirondelle, au rapport de Théon (1), qui raconte à peu-près la même histoire, et donne les mêmes raisons du respect des Syriens pour ces poissons. Eratosthène confirme la même tradition, sur le service rendu à Derceto fille de Vénus, par le Poisson austral, et sur le culte qu'on lui rendoit et aux deux autres Poissons dans toute la Syrie (2), où on les appelloit Nunô, nom fort approchant du mot Ninus, que portoit l'époux de Sémiramis (*e7*) qui joue un rôle dans cette fable. Voici en effet ce que dit à ce sujet Diodore de Sicile. (3) Il y a, près de la ville d'Ascalon en Syrie, un lac large et profond, abondant en poisson, et tout à côté un magnifique temple de Derceto déesse honorée chez les Syriens, (*f7*) par un culte religieux. Son image représente une figure de femme à sa partie supérieure, et l'extrémité du corps se termine en poisson. Diodore nous donne ensuite l'origine de la forme de la déesse. Elle avoit déplu à Vénus, qui pour s'en venger lui inspira de l'amour pour un jeune homme, qu'elle démêla dans la foule des adorateurs qui venoient au temple. Elle en eut une fille. Mais bientôt, honteuse de sa faute, elle fit périr son amant, et exposa l'enfant sur des rochers: puis elle se jetta elle-même dans le lac, où elle fut métamorphosée en poisson. Delà vient qu'aujourd'hui les Syriens s'abstiennent de manger de ces poissons, et les revèrent comme autant de dieux. Des colombes nourrirent l'enfant exposé, qui dans la suite fut connu sous le nom de Sémiramis, nom dérivé de celui de la colombe en Syrien. Delà vient aussi le respect des Syriens pour les colombes.

Lucien, dans son traité de la déesse de Syrie (4), s'accorde avec les différens auteurs que nous venons de citer, à reconnoître l'existence du culte rendu aux poissons et aux divinités à formes de poisson dans la Syrie. Il nous parle du fameux temple d'Hiérapolis, ou de la ville sacrée, dans lequel étoit une statue de Derceto, dont il a été question dans les passages précédens. Cette Derceto est toute entière à figure et à corps de femme. Mais il dit, (5) que la Derceto, qu'il avoit vue en Phénicie, étoit moitié femme et moitié poisson. Il ajoute, que les adorateurs de cette dernière regardent les poissons comme sacrés et s'abstiennent d'en manger. Qu'ils respectent également les colombes, comme des oiseaux sacrés; et qu'ils en donnent pour raison leur vénération pour Derceto et pour Sémiramis; parce que l'une fut changée en poisson, et l'autre en colombe. (*g7*) Il est évident, que cette tradition rapportée par Lucien, est la même que celle que nous avons tirée de Diodore de Sicile et des autres auteurs cités avant lui; mais ce qui est particulier à Lucien, et ce qui mérite d'être ici sur-tout remarqué, c'est ce qu'il ajoute; savoir, que l'on attribuoit à Deucalion, ou à l'homme du Verseau, qui verse le fleuve que reçoit le Poisson austral, la fondation de ce tem-

(1) Théon. ad Arat. p. 131.
(2) Eratosth. c. 38.
(3) Diod. Sic. l. 2, c. 4. p. 116.
(4) De dea Syr. p. 881, &c.
(5) Ibid. p. 884.

ple. Car on sait, que les anciens plaçoient leur Deucalion dans le signe du Verseau, (1) comme ils plaçoient dans le signe suivant les Poissons sacrés des Syriens. Il y a donc évidemment dans les traditions Syriennes une liaison frappante, entre Deucalion et le culte de Derceto et celui des poissons; et cette liaison est la même que celle qui se trouve aux cieux, entre le Verseau et Deucalion, et le Poisson austral, qui figurent dans l'aventure de Derceto et de Sémiramis, et qui furent placés au nombre des signes, en mémoire de cet aventure. J'ajouterai à tout ceci, que le signe céleste du Poisson est le lieu de l'exaltation de Vénus, comme le Taureau sur lequel sont les Plëïades est son domicile. Ces circonstances astronomiques jettent encore du jour sur ces fictions sacrées, dont Derceto Poisson et Sémiramis colombe, *Peleias*, sont l'objet.

La cérémonie, qui se pratiquoit deux fois par an dans ce même temple, semble avoir une grande analogie avec la nature du signe, dans lequel on plaçoit Deucalion et le Poisson austral, ou avec la nature du Verseau. (2) On venoit de toutes les parties de la Syrie de l'Arabie, et des pays situés au-delà de l'Euphrate, en cérémonie à ce temple, pour y verser de l'eau qu'on alloit puiser à la mer. On arrosoit d'abord le temple; puis on en versoit dans un petit trou, qui étoit au milieu, et par lequel on supposoit, que s'étoient écoulées les eaux du déluge. (3) Cette cérémonie avoit, dit-on, été instituée par Deucalion lui-même, comme une commémoration de ce fameux événement. Mais d'autres traditions portoient, que ce temple étoit un des monumens du règne de Sémiramis, qui l'avoit consacré à sa mère Derceto, ou à la déesse adorée à Joppé, au lieu même où s'étoit, dit-on, passé l'aventure d'Andromède placée sur les Poissons, et dont on montroit encore les chaînes à Joppé. (4) Ainsi Joppé, Ascalon, Azoth et toutes les villes les plus célèbres de Syrie et de Phénicie adoroient les poissons, ou des images dont le corps étoit celui d'un poisson, surmonté d'une tête d'homme ou de femme, sous les noms de Dagon et de Derceto. Il résulte également de ce que nous avons dit, que le ciel retraçoit les objets de ce culte, dont les images des temples n'étoient qu'une copie, et que la partie du ciel, où on les trouvoit, étoit dans le signe du Verseau où est le Poisson austral, et dans celui qui le suit, et que l'on appelle les Poissons. Il résulte encore de là, que ce fut par une suite du culte que l'on rendit aux Poissons célestes, que l'on s'abstenoit de manger du poisson en Syrie; et que des images de poisson, soit dorées soit argentées, furent regardées comme autant de Talismans soumis à l'influence de ces Poissons constellations. Ce qui s'accorde parfaitement avec ce que dit Lucien, sur l'origine du culte des animaux en Egypte, et en particulier sur celui des poissons, qu'il prétend être une suite du culte rendu aux constellations, que les animaux ou les images d'animaux retraçoient. Ceux qui sont soumis à l'aspect du Bélier, dit cet auteur, (5) revèrent le Bélier. Ceux qui ont choisi le signe des Poissons, s'abstiennent de manger du poisson; c'est précisément ce qu'on faisoit en Syrie, et cela, comme nous l'avons vu, en honneur des Poissons placés au ciel, et dont les images étoient consacrées dans les temples de Syrie.

D'après toutes ces considérations, on peut conclure avec beaucoup de vraissemblance, que le fameux Dagon, divinité tutélaire d'Azoth, ville voisine de Joppé et d'Ascalon, Dagon qui présentoit l'image du poisson dans sa partie

(1) Hygin. l. 2.
(2) Lucian de deâ Syr. p. 884.
(3) Ibid. p. 883.
(4) Strab. l. 16. p. 566.
(5) Lucian de Astrol. p. 986.

inférieure, étoit une idole de la nature de celles qui retraçoient les signes et les constellations, et en particulier les Poissons célestes adorées dans toute la Syrie, suivant le témoignage des auteurs ci-dessus cités et en particulier d'Eratosthène, (1) qui dit expressément, que les Poissons célestes étoient revérés dans toute la Syrie. C'étoit cette divinité poisson, qui avoit été consacrée dans le Beth Dagon, ou temple de Dagon, dont il est parlé dans les livres sacrés des Juifs. (2)

Aussi dans les divisions de la terre, imaginées par l'astrologie, à raison des influences auxquelles chaque pays étoit soumis, la Syrie et les rives de l'Euphrate étoient soumises au signe des Poissons, comme on peut le voir dans Manilius (3), qui raconte à ce sujet une tradition fort approchante de celles que nous avons rapportées, et dont Vénus est l'objet. (*17*) D'après cette distribution astrologique, et les principes de culte énoncés dans le traité d'astrologie de Lucien, il s'ensuit que les Poissons célestes ont dû être des divinités tutélaires pour les Syriens et les images Ichtyomorphiques autant de Talismans. Delà dut naître aussi l'abstinence de la chair de poisson, dont les prêtres d'Egypte, qui avoient consacré le poisson Oxyrinque et le Latus, leur donnoient l'exemple. Néanmoins il paroît, par le témoignage de Mnaseas (4) cité par Athénée, que les prêtres d'Ascalon mangeoient des poissons, que le peuple servoit sur la table de la déesse Atargatis; la même divinité, qui, avec son fils devenu poisson, s'étoit précipitée dans le lac d'Ascalon, suivant Panthus le Lydien, à la suite d'un outrage qu'elle avoit essuyé. Antipatre de Tarse, Philosophe Stoïcien, faisoit d'Atargatis une reine de Syrie, appellée d'abord Gatis, qui ne vouloit pas qu'on mangeât de poisson, si ce n'est elle seule, et cela parce qu'elle étoit fort friande de ce mets. Je laisse ces fictions, qui n'ont pour objet que de déterminer l'étymologie du nom et le sujet de l'addition du mot grec *ater* à celui de *gatis*. Certainement cette étymologie est mauvaise; mais la tradition nous apprend au moins, que la déesse d'Ascalon, appellé ici Atargatis, est la même que nous avons vu ailleurs appellée Derceto. Car c'est absolument la même aventure rappellée sous ces deux noms, et qui dans les astrologues anciens est appliquée au grand Poisson, ou au Poisson austral, et aux deux Poissons du zodiaque. Il ne paroît y avoir de différence, que dans les formes des statues; puisque celle d'Héliopolis étoit une femme simplement et que celle de Phénicie avoit la partie inférieure terminée en poisson. L'une se nommoit Atargatis, l'autre Derceto. (*17*)

Si nous consultons les traditions Astrologiques conservées par Germanicus, nous trouverons que le nom d'Atargatis fut donné à la constellation de la Vierge; et que, sous ce rapport, Atargatis ne dut présenter que l'image d'une femme, telle qu'Astrée et Cérès, sans aucune monstruosité, ni union à un corps étranger, tel que celui d'un poisson.

Quelques-uns, dit Germanicus (5), prétendent que la Vierge céleste est la même déesse que Cérès, à cause de l'épi qu'elle tient; et d'autres qu'elle est Atargatis. Ce qui est assez vraisemblable, d'après ce que dit Théon, (6) que les fictions sacrées ou les fables sur cette constellation s'étoient fort multipliées. Sa tête et ses épaules, ajoute cet auteur, se lèvent avec le Lion. Je fais remarquer cette circonstance, parce que nous verrons bientôt ce sym-

(1) Eratosth. ch. 88.
(2) Sam. c. 5.
(3) Manil. l. 4. v. 797.
(4) Athénée deipno. l. 8 p. 172.
(5) German. cœs. c. 8.
(6) Theon. ad Arat. Phœn. p. 118.

bole uni à Atargatis. Eratosthène (1) s'accorde avec Théon à nous dire, que l'on débite beaucoup de fables sur cette constellation, et avec Germanicus Cæsar, en ajoutant qu'elle est la même qu'Atargatis, Isis et Cérès. Ainsi l'antiquité nous indique elle même le lieu où nous devons chercher aux cieux l'image d'Atargatis. Ce lieu est dans le signe opposé aux Poissons, ou dans lequel la lune est pleine, lorsque le soleil est en conjonction avec le signe des Poissons, lieu de l'exaltation de Vénus, et au lever Héliaque du Poisson austral, qui monte avec le Verseau et avec une partie des Poissons (2). C'est alors que la Vierge se couche le matin au lever du soleil et descend au sein des flots, en même temps qu'une autre femme, qui lui est opposée, Andromède placée sur les Poissons, monte à l'Orient. Ce sont ces aspects simultanés, qui ont servi de fondement aux peintures du soleil, de la lune et des astres Paranatellons, qui fixent cette époque du temps, et qui ont donné lieu aux fables sur Atargatis, Derceto et les Poissons célestes, et même sur Vénus, qui a son exaltation en ce lieu. Aussi, dans le Planisphère de Kirker, nous trouvons, dans le signe des Poissons, une femme à queue de poisson, telle que Derceto et qui tient un petit enfant ou un petit simulacre à la main, tel qu'on en suppose un à Vénus, lorsqu'elle se jetta avec son fils dans le fleuve Euphrate, (3) à la vue de Typhon; et que là ils y subirent la métamorphose en poisson, qui fut cause, que les Syriens dans la suite s'interdirent l'usage du poisson. Dans une autre tradition, on suppose que le Poisson austral fut placé aux cieux, parce qu'il avoit sauvé Isis. Mais nous avons vu, qu'Eratosthène donnoit le double nom d'Isis et d'Atargatis à la même constellation de la Vierge céleste, qui tombe au sein des eaux, au lever des Poissons. Ces poissons figurent donc dans la même fiction sacrée, reproduite sous les noms d'Isis, d'Atargatis et même de Derceto leur fille. Car on put très-bien unir les formes du poisson, soit au signe de la Vierge, soit à Andromède, soit à la lune pleine dans la Vierge, et lier entre elles ces diverses fables, comme on lia les emblêmes astronomiques. Cette union consattée par le Planisphère de Kirker fut la base des unions monstrueuses, que l'on trouve dans les divers simulacres des anciens. On peut donc croire, que si, dans quelques temples, Isis, Atargatis, Cérès ou la Vierge étoient représentées simplement sous l'emblême d'une femme: dans d'autres temples, elles étoient unies à son Paranatellon. D'après ce principe, il y eut une Cérès à tête de cheval, lorsqu'on prit le Pégase pour son Paranatellon. C'étoit la fameuse Cérès de Phigalie. (4) Lorsqu'au contraire on se servit du Poisson placé au midi du Verseau et du Pégase, on eut une divinité à queue de poisson, telle que Derceto, qui n'étoit elle-même, qu'Atargatis souvent dépouillée de cette union monstrueuse. Et alors elle avoit toutes les formes de la Diane Eurynome (5), adorée au même lieu, ou celles de la Lune peinte avec les attributs du Poisson austral, Paranatellon du Cancer à son coucher, comme il l'est de la Vierge à son lever Il est à remarquer, que cette Eurynome avoit des chaines d'or; ce qui la rapproche de la Derceto adorée sous la même forme à Joppé, ville où l'on montroit aussi les chaînes d'Andromède. Or il suffit de jeter les yeux sur une Sphère, pour voir que les Poissons, le cheval Pégase, et Andromède sont placés sur la même partie du zodiaque, et en opposition avec la Vierge

(1) Eratosth. c. 9.
(2) Hygin l. 3. c. 40. Théon p. 146.
(3) Hygin l. 2.
(4) Pausan. arcad. p. 272.
(5) Ibid. 271.

appellée Cérès Isis & Atargatis. Si l'une est Atargatis, l'autre peut être Derceto; et même toutes deux peuvent être Derceto. Car on peut supposer également, que les formes du poisson ont été données, soit à la Vierge à son coucher, soit à Andromède à son lever et même à la Lune en conjonction avec ces constellations. En effet il en fut de la Lune, comme du Soleil; souvent elle fut confondue avec son astre Paranatellon, ou avec la constellation, qui lui prêtoit les formes sous lesquelles on produisoit ses images. La Vierge céleste est précédée du Lion; et sa tête et ses épaules montent avec ce signe. On mettoit aussi des lions auprès de la statue d'Atargatis, et cela, dit Macrobe, pour la même raison qui fit atteler ces animaux au char de la Cybèle des Phrygiens. (1) On unissoit Atargatis au Soleil en Assyrie, et on donnoit à sa statue une tête ornée de rayons, comme à celle du Soleil, qu'on adoroit sous le nom d'Adad. On voyoit dans ces deux divinités les arbitres souverains de toutes choses, comme Osiris et Isis l'étoient en Egypte. C'est-là sans doute ce qui a fait dire à Phornutus, (2) que Rhéa paroissoit être la même divinité que la déesse Atarga, ou Atargatis adorée chez les Syriens, qui s'abstenoient de manger du poisson, et des colombes, par respect pour cette divinité. On sait que les lions étoient placés près de Cybèle, comme près d'Atargatis. J'ajouterai même un nouveau trait qui rapproche ces divinités, c'est que le lion étoit aussi l'animal symbolique, qui portoit la statue de Junon (3), dans le fameux temple de la déesse de Syrie et que cette Junon avoit quelque chose de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Diane (*k7*), de Némésis et des Parques, suivant la remarque de Lucien, qui nous en donne la description.

La tête de cette Junon étoit ornée de rayons, comme celle de l'Atargatis dont parle Macrobe, au pied de laquelle il met aussi le Lion. De même que le Soleil, sous le nom d'Adad, étoit placé près d'elle, dans le tableau que nous en a tracé Macrobe, le même dieu, sous le nom de Jupiter, siégeoit près de cette Junon, et il étoit, comme le Mithra des Perses, monté sur le bœuf ou sur le Taureau équinoxial du printemps. Le Lion placé près de ces déesses ne peut être que le Lion céleste, signe dans lequel on plaçoit le domaine de Cybèle, dans la distribution des douze grands dieux dans les signes, Lion en aspect opposé au Verseau domaine de Junon, et avec lequel se lève le Poisson austral, qui figure dans les fables de Derceto et d'Atargatis. C'est sous ce point de vue, que cette dernière divinité a eu des traits qui l'ont rapprochée de Cybèle et de Rhéa. Aussi ce même Lucien, qui dit qu'on attribuoit la fondation de ce temple à Deucalion, ou à l'homme du Verseau et à Sémiramis, fille de Derceto, ajoute que d'autres prétendoient, (4) que c'étoit Rhéa qu'on y adoroit, et que le temple avoit été bâti par Atys Phrygien, amant de Cybèle; et à cette occasion, il rapporte les traits de ressemblance qu'il y avoit entre la déesse de Syrie, et la fameuse Rhéa ou Cybèle. Un des attributs, qu'il regarde comme les plus caractéristiques, ce sont les lions qui portoient la déesse de Syrie, de même que la Cybèle des Phrygiens ainsi que les Tours qui couronnoient sa tête et les flambeaux qu'elle tenoit (5). Il paroîtroit donc, d'après le récit de Lucien, que la déesse de Syrie ne seroit que la Junon des Grecs et des Romains, que la Cybèle des Phrygiens, que la Diane des Crétois, enfin que la Lune; car il observe qu'elle réunissoit les traits de toutes ces divinités (*6*). Il résulteroit delà, qu'elle ne peut être confondue avec

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 23.
(2) Phornut. de nat. deor. c. 6.
(3) Lucian de deâ syr. p. 901.
(4) Lucian de deâ syr. p. 885.
(5) Ibid. 886.
(6) Ibid. 901.

Derceto, qu'autant qu'on suppose que c'est la Lune en conjonction, ou en opposition avec la Vierge ou avec les Poissons, et peinte avec les attributs empruntés de ces signes. Par là on expliquera pourquoi la Vierge prit le nom d'Atargatis; car alors la Lune en conjonction avec elle, soit nouvelle soit pleine, se trouve avoir pour Paranatellon le Poisson, qui donna ses formes à Derceto, fille de Vénus, laquelle prit aussi le nom de Déesse de Syrie, au rapport d'Eratosthène et de Germanicus Cæsar (1). Il y aura donc deux déesses de Syrie, ou plutôt une sous deux formes; la première à figure et corps de femme; la seconde à figure de femme et à corps de poisson. Cette distinction, confirmée par Lucien, résulte des positions de la Lune, relativement aux poissons et à la Vierge. Indépendamment de ce culte rendu à la Lune, avec les formes empruntées des signes, on en rendit aussi un aux signes eux-mêmes et aux astres qui les composent, et conséquemment au Poisson austral Dagon, à la Vierge céleste Béthula, ainsi qu'aux deux Poissons du Zodiaque, révérés par un culte qui se rapportoit à eux directement, quels que fussent leurs rapports avec le Soleil et la Lune, et en quelque lieu du ciel que fussent ces derniers. Car tous les astres avoient un caractère de divinité, qui les fit adorer de ceux qui en avoient fait leurs Génies tutélaires, et qui étoient soumis à leur influence particulière, comme les peuples voisins de l'Euphrate étoient soumis à l'influence du signe des Poissons. Par ce moyen, les formes des images se multiplièrent, parce que tantôt elles représentèrent les signes et les constellations isolées, et tantôt elles les représentèrent dans leur union avec le Soleil et la Lune. Delà vient l'espèce d'incertitude qui règne dans l'application, qu'on peut faire de telle ou telle tradition, soit au Soleil soit à la Lune, soit aux astres Paranatellons, qui leur prêtent des formes, dans leur union à ces signes et à ces constellations. Cette incertitude paroît dans le récit de Lucien sur la déesse de Syrie, comparé aux traditions rapportées par les astronomes mythologues à l'article de la Vierge céleste, du Poisson austral et des deux Poissons du Zodiaque. Malgré cette incertitude, il est un point fixe, c'est que toutes ces traditions nous reportent au ciel, soit aux Poissons, soit au point opposé directement aux Poissons, et conséquemment aux astres, qui faisoient entr'eux l'office des Paranatellons, et qui nécessairement s'unissoient aux images du Soleil et de la Lune dans leur conjonction, et leur opposition, ou à la nouvelle et à la pleine Lune des mois où le Soleil parcourt la Vierge et les Poissons. C'est un centre commun vers lequel tous les attributs des figures d'Atargatis, de Derceto et de la déesse de Syrie, convergent, ainsi que les dénominations données aux diverses divinités, qui ont pris le titre de déesse de Syrie, soit Atargatis, soit Derceto, soit la Junon Assyrienne; car c'est le nom que Lucien donne à cette déesse dans le traité qu'il a intitulé: *de la Déesse de Syrie*. Voici ce qu'il en dit (2). « On trouve en Syrie, près des bords de l'Euphrate, une ville qu'on appelle *Hiéra-Polis*, ou ville sacrée. Elle est consacrée à Junon Assyrienne ». Il est à propos de remarquer, que c'étoit sur les bords de l'Euphrate qu'étoit arrivée l'aventure de Vénus et de Derceto, changées en poissons. Ainsi ces fictions appartiennent au pays où l'on adoroit la Junon Assyrienne, ou la Vénus Syrienne. Car c'étoit à Bambyce ou dans un lac voisin de cette ville, qu'étoit le poisson qui sauva Derceto, laquelle s'étoit jetée de nuit dans la mer; poisson qui ensuite fut, suivant Eratosthène (3), placé dans la constellation du

(1) Eratosth. c. 38. German. Cæs. c. 36.
(2) Lucian de dea syr. p. 876.
(3) Eratosth. c. 38.

Poisson austral. Mais Bambyce est la même ville, que d'autres appellent Hiéra-Polis et Edessa ; ville peu distante de Samosate, patrie de Lucien. Aussi cet écrivain nous dit, que son récit mérite d'autant plus de foi, qu'il est du pays et qu'il a vu ce qu'il écrit. Strabon rapporte, que là étoit établi (1) le culte d'Atargatis ou de la déesse de Syrie. A quatre Schœnes au-delà de l'Euphrate, nous dit ce Géographe, est Bambyce, appellée Edessa et Hiéra Polis. C'est-là qu'est adorée Atargatis, appellée la déesse de Syrie. Voilà donc ici Atargatis identifiée avec la déesse de Syrie, Isis, Cérès, ou la Vierge céleste, et adorée près du lieu où le Poisson austral sauva Derceto, qui s'étoit jetée dans les eaux.

Lucien (2) ajoute, que cette ville ne lui semble pas avoir d'abord porté ce nom de Ville Sacrée, mais en avoir eu originairement un autre ; celui-ci lui ayant été donné, depuis qu'on l'eut rendue célèbre par l'institution des fêtes religieuses, et par l'établissement des grands mystères qu'on y célébroit. Ce fut alors qu'elle prit le nom de Ville des Mystères ou Ville Sacrée. Lucien annonce, qu'il va donner des détails intéressans sur les rits et les usages religieux de cette ville, sur les fêtes et les sacrifices, qui y sont établis, et en général sur tout ce qui se pratique dans ces solemnités. Il ajoute, qu'il fera mention des traditions sacrées, qui ont pour objet les fondateurs de ce temple fameux, et la manière dont il fut bâti. C'est-là qu'il nous dit, qu'étant lui-même Assyrien il parle d'après le témoignage de ses yeux et d'après celui des prêtres qu'il a interrogés. Après être entré dans quelques détails, sur le culte d'autres divinités adorées en Phénicie, telles qu'Hercule, Astarté, Vénus et Adonis, il vient à ce qui regarde la Ville Sacrée ou Hiéra-Polis. Parmi cette foule de temples superbes et célèbres par leur antiquité, que j'ai vus en Syrie, dit-il, il n'en est point de plus magnifique que celui d'Hiéra-Polis, de plus auguste et de plus sacré dans toute la terre (3). Ici il entre dans le détail des ouvrages magnifiques, des dons précieux, des statues admirables que renferme ce temple, où l'adresse des prêtres avoit épuisé toutes les ressources de l'art et de la méchanique, pour faire illusion aux peuples et les subjuguer par l'appareil le plus merveilleux, que puisse employer l'imposture et le talent du prestige (4). On y voyoit des statues qui, à certaines époques, étoient toutes couvertes de sueur. On entendoit des voix qui sortoient du fond du sanctuaire, dont on avoit fermé les portes, et qui prononçoient des oracles. Les dévots y apportoient de riches offrandes de toutes les contrées de l'Arabie, de la Phénicie, de la Babylonie, de la Capadoce, de la Cilicie et de l'Assyrie. Là étoient de riches magasins ou dépôts, qui renfermoient des étoffes précieuses, et des masses d'or et d'argent. Nulle part au monde les fêtes n'étoient plus pompeuses, et les assemblées religieuses plus nombreuses et plus solemnelles. Lucien s'étant informé de l'antiquité de ce temple, et ayant voulu savoir quelle déesse on y adoroit (4), on lui fit plusieurs récits, les uns couverts d'un voile religieux, d'autres plus clairs, d'autres fabuleux ; les uns contenant des traditions entièrement barbares ou étrangères à celles des Grecs, et les autres s'accordant avec celles qui étoient répandues dans la Grèce. Ce sont ces diverses traditions que Lucien rapporte.

La première de ces traditions portoit, que ce temple avoit été consacré par le Scythe Deucalion, sous lequel arriva le déluge ; par ce même Deucalion, dont les Grecs ont placé l'image dans le Verseau, qui tient le vase d'où coule le fleuve, que reçoit le Poisson austral, qui

(1) Strab. l. 16. p. 748.
(2) Ibid. p. 876.
(3) Ibid. p. 881.
(4) Ibid. p. 882.

sauva

sauva des eaux Derceto. Les Phrygiens adorateurs de Cybèle plaçoient dans ce même signe le jeune fils de Tros (1), qui versoit à boire aux dieux. Lucien, à l'occasion de ce Deucalion Scythe, fameux par le déluge qui arriva sous son règne, entre dans assez de détails sur le déluge de Deucalion. Beaucoup de traits de cette histoire sont communs à celle de Noë ou à celle du Deucalion des Hébreux. On y retrouve l'arche fameuse, dans laquelle sont renfermés des animaux de toutes les espèces (2). Les habitans d'Hiérapolis ajoutoient à ce récit, qu'il s'étoit fait chez eux une large ouverture, qui avoit englouti les eaux, et qu'alors Deucalion avoit, comme Noë, élevé des autels en reconnoissance du bienfait qui l'avoit sauvé du désastre universel. Il bâtit sur cette ouverture un temple en honneur de la déesse, qui a pour domaine le Verseau ou le signe, dans lequel les Grecs placent Deucalion (3). Ainsi ce temple fut consacré à Junon (4), devenue déesse des Assyriens. Lucien nous dit, qu'il avoit vu ce trou, qui étoit fort petit, et qu'il ignore si autrefois il étoit plus grand. Au moins celui qui existoit de son temps étoit fort peu de chose. Nous avons déja remarqué, que les Athéniens, colonie de Cécrops que les Grecs placent aussi dans le Verseau (5), montroient pareillement chez eux, dans le temple de Rhéa, le trou par où les eaux du déluge s'étoient perdues (6). Près de là étoit un temple antique de Jupiter Olympien, bâti par Deucalion, ainsi que le tombeau de ce même Deucalion; ce qui rapproche ces deux traditions. Car la déesse de Syrie, celle dans le temple duquel on voyoit aussi ce trou, passoit également pour Rhéa, comme nous le dit Lucien (7). Pausanias ajoute, que dans le trou du temple de Rhéa à Athènes, on alloit tous les ans jetter en cérémonie des grains d'orge et du miel. Lucien dit, que dans celui de la déesse de Syrie, c'étoit de l'eau de la mer, qu'on y versoit, et cela deux fois chaque année (8).

A cette première tradition on en substituoit une autre, qui attribuoit la fondation de ce temple à la fameuse Sémiramis, reine de Babylone, qui a laissé dans toute l'Asie beaucoup de monumens. Elle le consacra, dit-on, non pas à Junon, mais à Derceto sa mère, ou à la déesse qui fut sauvée des eaux par le Poisson, qui est à l'extrémité de l'eau du Verseau, ou du signe affecté à Junon, dans la distribution des douze grands dieux entre les signes du Zodiaque. C'est à cette occasion, que Lucien nous décrit la statue de Derceto, moitié femme, moitié poisson. C'est aussi à cette occasion, qu'il nous dit, que la statue de la déesse d'Hiérapolis ne lui ressembloit pas, puisqu'elle présentoit dans toutes ses parties l'image d'une femme, et qu'elle n'avoit rien qui appartint au poisson, dont les formes caractérisoient Derceto. Néanmoins il convient, que les adorateurs de cette déesse, ainsi que ceux de Derceto, s'abstenoient de manger du poisson et de la colombe (9); superstition que nous avons vu consacrée dans les traditions rapportées plus haut sur les Poissons célestes, qui figurent dans les fables de Derceto et de Sémiramis. Aussi Lucien ajoute-t-il, qu'ils donnoient pour raison de cette abstinence les métamorphoses de Derceto et de Sémiramis, l'une en poisson, l'autre en colombe. Il consent à reconnoître, que le temple peut avoir été bâti par Sémiramis; mais il ne veut pas croire, que ce soit *Derceto* qu'on y adore, et cela, dit il, parce qu'on trouve ailleurs qu'en

(1) Théon ad Arat. p. 136. Hyg. l. 2. c. 30. Ger. Cæs. c. 25.
(2) Ibid. p. 883.
(3) Hygin l. 2. c. 30.
(4) Manil. Astr. l. 2. v. 445.
(5) Hyg. l. 2. c. 30.
(6) Pausan. Att. p. 16.
(7) Lucian ibid. p. 885.
(8) Ibid. p. 884.
(9) Ibid. p. 885.

Syrie ces abstinences de chair de poisson, et cela dans des lieux où Derceto n'est pas adorée, par exemple en Egypte. Lucien auroit dû se souvenir, que dans son traité d'Astrologie, si ce traité est de lui, il dit formellement que les Egyptiens s'abstenoient de poisson, pour honorer les Poissons célestes. Or les Syriens donnoient la même raison du culte qu'ils rendoient à Derceto, et de l'abstinence superstitieuse de toute chair de poisson. Cette abstinence a donc la même origine, savoir le culte des Poissons qui prêtèrent leurs formes à Derceto, ou celui des constellations du grand Poisson du Verseau et des deux Poissons du Zodiaque, qui étoient regardés comme ses enfans.

Lucien parle d'une troisième tradition (1) sacrée, qu'il tenoit d'un homme instruit, de laquelle il résultoit que cette divinité étoit Rhéa, et que le temple avoit été élevé à cette déesse par Atys Lydien, qui le premier institua les cérémonies religieuses du culte de Rhéa. On lui attribue également les mystères de Phrygie, de Lydie et de Samothrace. On suppose en effet, qu'après que Rhéa l'eût privé des organes caractéristiques de son sexe, il renonça aussi-tôt au genre de vie de l'homme, et se revêtit d'habits de femme. C'est sous ce costume qu'il se mit à voyager par toute la terre, enseignant les mystères, racontant ce qu'il avoit éprouvé, et célébrant la gloire de Rhéa. Il arriva en Syrie sur les bords de l'Euphrate. Comme les peuples, qui habitoient au-delà de ce fleuve, refusoient de le recevoir, lui et ses mystères, il bâtit un temple en ce lieu en honneur de cette déesse, qu'on peut reconnoître à beaucoup de traits pour être Rhéa (2). Elle est portée, comme Rhéa, par des lions; elle tient les cymbales; elle a des tours sur sa tête; elle est telle enfin que les Lydiens représentent Rhéa. Son temple est desservi par des Galles, qui sont les prêtres ordinaires de Rhéa; et qui se mutilent, non en honneur de Junon, mais en honneur d'Atys, qu'ils cherchent à imiter.

Entre ces diverses traditions, Lucien se détermine pour celle qui s'accorde le mieux avec l'opinion reçue chez les Grecs, et qui suppose, que la déesse adorée en ce lieu est Junon, et le temple un monument élevé par Bacchus, fils de Sémélé; car ce héros passa en Syrie, dans le voyage qu'il fit en Ethiopie. On trouve dans ce temple plusieurs traces du culte de Bacchus, et des monumens de ses conquêtes dans l'Inde. On y voit en effet des habillemens ou des étoffes à l'usage des Barbares, des pierres précieuses de l'Inde, des dents d'éléphant, que Bacchus avoit apportées d'Ethiopie. On remarque même, dans le vestibule du temple, deux grandes figures de Priape, avec une inscription qui annonce, que c'est Bacchus qui les a consacrées à Junon sa marâtre. Malgré la préférence que Lucien semble donner à cette tradition, on ne sera pas tenté d'y croire, quand on se rappellera ce que nous avons dit de Bacchus et de son voyage dans les Indes, dans le chapitre sixième de cet ouvrage. On peut conclure seulement qu'il y avoit dans ce temple, consacré à la Lune, beaucoup de monumens relatifs au Soleil, soit Atys, dépouillé de sa virilité comme le Soleil l'est en automne, soit Bacchus, doué des organes les mieux prononcés de la force mâle et féconde, comme le Soleil l'est au printemps, époque de la célébration des fêtes ityphalliques. Voilà l'origine de cette double tradition, qui attribuoit tantôt à Atys, tantôt à Bacchus la construction de ce temple; c'est-à-dire au dieu Soleil, considéré aux deux époques les plus marquées de la révolution annuelle, celle où la force active et génératrice se développe dans la nature sublunaire et celle où elle cesse. Le

(1) Ibid. p. 885.

(2) Ibid. p. 886.

taureau, qui portoit la statue de Jupiter dans ce temple, est encore une preuve de ces rapports avec le signe équinoxial ou avec l'animal céleste, qui prêta ses formes à Osiris et à Bacchus, et qui servoit de monture à Mithra.

Il en est de même de la figure du Lion, attribut commun au Soleil, à Cybèle, à Mithra et à Bacchus, et qui est en opposition avec le Verseau, empire de Junon et siége de Deucalion à qui on attribuoit également la fondation du temple. Ce sont ces traits communs à ces diverses divinités et à leurs images, qui ont donné naissance à ces différentes traditions.

Lucien ajoute, (1) que le temple, qui existoit de son temps, n'étoit pas le même qui avoit été bâti anciennement. Que ce premier temple étoit tombé de vétusté; et que celui qu'on voyoit alors avoit été bâti par Stratonice, femme d'Antiochus roi de Syrie. A cette occasion, il raconte fort au long l'histoire de Stratonice, et ses amours avec le fils de son époux. Ce roman semble être l'inverse de celui des amours de Phèdre et d'Hippolyte; car ici l'amant est le fils, qui devient éperduement amoureux de sa belle-mère. A cette première histoire s'en joint une seconde, qui tient plus directement à la fondation du temple, à l'institution des Galles, et qui a beaucoup de ressemblance avec les amours de Cybèle et d'Atys, sous les noms de Stratonice et de Combabus (2). On y trouve aussi quelques traits de celle de Phèdre et d'Hippolyte (3).

L'amant malheureux de Stratonice, nouvel Atys, après la construction du temple, resta attaché au culte de Junon le reste de sa vie (4). Sa statue en bronze y fut élevée. On l'y représenta, comme Atys, sous les traits d'une femme vêtue d'habits d'homme. Ses amis, à son exemple, se firent eunuques, et embrassèrent le même genre de vie. D'autres disent, que Junon aimant le jeune Combabus, engagea plusieurs autres jeunes gens à l'imiter, afin qu'il ne fut pas le seul réduit à regretter la perte de sa virilité. Cet usage, dit Lucien, s'est perpétué jusqu'à nos jours, et tous les ans on voit une troupe de jeunes gens se priver dans ce temple des parties sexuelles, soit pour consoler Combabus, soit pour plaire à Junon. C'est pourquoi ils prennent l'habit de femme, aussi tôt qu'ils se sont fait eunuques, et ils s'occupent des travaux analogues à ceux du sexe dont ils portent l'habit. Combabus passe pour être l'objet de toutes ces pratiques. On dit de lui, qu'une femme étrangère étant venue au temple fut frappée de sa beauté et qu'elle en devint amoureuse; mais qu'ayant su qu'il étoit eunuque elle se tua, et que Combabus affligé de son sort quitta les vêtemens de l'homme et prit ceux de femme, afin qu'aucune infortunée n'eût à se plaindre d'avoir été trompée par les apparences d'une virilité, qu'il n'avoit plus. Et c'est à cela qu'on attribue l'usage où sont les Galles, prêtres de ce temple, de se revêtir d'habits de femme (5). Ici finit le récit de Lucien sur les amours de la reine d'Assyrie et du jeune Combabus, ainsi que de leurs suites funestes pour cet infortuné; histoire qui, à quelques circonstances près, est celle de la reine de Lydie et du jeune Atys, sous d'autres noms. C'est une légende moderne, calquée sur une ancienne; ce qui nous prouve, que dans le siècle de Lucien, les prêtres rajeunissoient les anciennes légendes, sous des titres nouveaux et avec des circonstances nouvelles. La légende de Christ, renouvellée de celle Mithra, nous en fournira encore une

(1) Ibid p. 887.
(2) Ibid. p. 891—893.
(3) Ibid. p. 894—895.
(4) Ibid. p. 896—897.
(5) Ibid. p. 898.

preuve ; ainsi que celle d'Osiris et de Typhon, rajeunie par Synesius, nous en a déja fourni une.

Lucien passe ensuite à la description du temple, sur laquelle nous n'insisterons pas ici, nous bornant à remarquer les seules choses, qui peuvent se rapporter au but que nous nous proposons dans cet article. Les monumens les plus frappans de ce temple sont les statues colossales de Priape, que l'on disoit avoir été consacrées par Bacchus. Elles avoient de hauteur trois cents orgyes. Dans l'une d'elles, on faisoit monter, deux fois par an, un homme, qui demeuroit pendant sept jours au sommet. Là, il étoit censé conférer avec les dieux, et solliciter d'eux les bienfaits qu'en attendoit la Syrie (1). Plus près du séjour des immortels, on croioit qu'il en seroit mieux écouté. Ceux-ci prétendoient, que c'étoit en commémoration de ce qui étoit arrivé à Deucalion, lorsqu'au moment du déluge il se retira sur les lieux élevés. Ceux-là disoient, que cette cérémonie se pratiquoit en honneur de Bacchus. Quoiqu'il en soit, j'observerai que le nombre sept ou celui des jours, qu'il restoit dans la cavité supérieure du colosse, occupé à la prière, est un nombre mystique et sacré, et relatif à celui des sept sphères planétaires, qui séparent la terre du ciel des fixes et du séjour des dieux. Lucien nous décrit la manière dont il montoit au haut du colosse, à l'aide d'une chaîne qui lui servoit d'appui. Arrivé en haut, il lâche une autre chaîne (2), qui lui sert à faire monter tout ce dont il a besoin, pour s'y construire une cabanne, et y vivre pendant sept jours. Pendant ce temps-là, les dévôts arrivent de toutes parts, apportent de l'or, de l'argent ou des monnoies de bronze, qu'ils déposent en bas ; puis ils s'en vont après avoir donné leur nom. Un prêtre, qui se tient de bout en bas, répète ces noms à celui qui est en haut, et celui-ci à chaque nom fait une prière, en même temps qu'il frappe une clochette, dont le son aigu fait assez de bruit. Il lui est défendu de dormir ; et s'ils étoit tenté de le faire, aussi-tôt monteroit un scorpion, qui le piqueroit cruellement pour le réveiller. Voilà au moins ce que débitent les faiseurs de contes religieux, et Lucien n'ose garantir la vérité du fait. Voilà comme les prêtres se sont toujours joués des sots, qui leur portoient de l'argent, afin de les engager à prier pour eux, comme étant des êtres d'un ordre supérieur au reste des mortels, et placés entr'eux et les dieux. Que de fois cette supercherie a été répétée, sous des formes différentes, sans que les peuples trompés en soient devenus plus sages et les prêtres moins impudens.

Le temple étoit, suivant Lucien, exposé au soleil levant, et aux rayons naissans du dieu, qui y étoit adoré. Sa forme et le style de son architecture étoient Ionique. Les portes en étoient dorées (3). L'or brilloit de toutes parts dans l'intérieur du temple, dont le lambris et la voûte étoient dorés. L'air étoit parfumé d'essences, et tel qu'on le respire en Arabie. L'odeur la plus agréable parfumoit jusqu'aux habits de ceux qui y étoient entrés, et se faisoit sentir encore long-temps après qu'ils en étoient sortis. Les prêtres seuls entroient dans une espèce de chapelle, ou sanctuaire particulier, dont étoit exclus le reste des adorateurs, qui inondoient les autres parties du temple. Dans ce sanctuaire étoient placées les statues de Jupiter et de Junon, qu'on y adoroit, mais sous d'autres noms. Ces sanctuaires étoient dorés, et les deux divinités étoient représentées assises. Des figures de lions, comme nous l'avons déja observé, portoient Junon (*m7*), et des taureaux portoient Jupiter. La statue de Jupiter avoit tous les traits

(1) Ibid. p. 899.
(2) Ibid. p. 900.
(3) Ibid. p. 901.

auxquels on peut reconnoître ce dieu(1). C'étoit sa tête, ses yeux, sa manière d'être assis Enfin, il étoit impossible de représenter autrement Jupiter. Junon, dit Lucien, examinée de près réunit les traits de différentes divinités; dans le fait, c'est bien Junon; mais elle a quelque chose de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Rhéa, de Diane, de Némésis et des Parques. D'une main, elle tient un sceptre et de l'autre un fuseau. Sa tête rayonnante soutient des tours, et elle a le ceste, qui appartient exclusivement à Vénus. J'observerai ici, qu'Isis dans Apulée (2) prend tous les noms des divinités, dont cette Junon emprunte les attributs. C'est donc bien réellement une Isis. Elle a en outre d'autres ornemens en or et en pierres précieuses, les unes blanches, les autres couleur d'eau, celles-ci couleur de feu. Elle a aussi des émeraudes, des hyacinthes, des sardoines, etc. et d'autres pierreries, dont les Egyptiens, les Indiens, les Ethiopiens, les Mèdes, les Arméniens et les Babyloniens, ont composé sa parure. J'observerai encore, que dans la peinture que Martianus Capella fait de Junon, il donne à cette déesse une couronne de douze pierres précieuses, destinées à représenter les douze signes et les mois, et que les pierres ici dénommées en font partie (3). Lucien nous dit, que ce qu'il y avoit de plus remarquable étoit une très-grosse pierre précieuse nommée *Lycnis*, et qui produisoit parfaitement l'effet, qu'indiquoit son nom; car elle jettoit pendant la nuit un si vif éclat, que tout le sanctuaire étoit éclairé. Sa lumière n'étoit presque pas sensible pendant le jour (4): on n'y voioit simplement qu'une pierre couleur de feu. Je remarquerai ici, que cette pierre isolée et très-éclatante désignoit, avec beaucoup d'apparence, l'astre même que représentoit Junon, c'est-à-dire, la Lune. Clément d'Alexandrie (5), Joseph et Philon parlent de semblables pierres, qui composoient la parure du grand prêtre des Juifs, et parmi lesquelles on en distinguoit deux plus grosses et plus brillantes, destinées à représenter le Soleil et la lune.

Le commentateur anonyme de Denis le voyageur parle de cette pierre *Lycnis*, dont l'éclat approchoit de celui du feu et de la flamme; et il nous dit, qu'on l'appelloit aussi pierre Sélénite ou lunaire, parce que sa lumière croissoit et diminuoit, en suivant celle de la lune et les progressions de ses phases (6). Il n'en fallut pas davantage, pour en faire le principal ornement de la Junon Assyrienne, qui, suivant Lucien, avoit beaucoup de caractères, qui lui étoient communs avec la Lune et avec Diane. Pline parle dans les mêmes termes de la pierre Sélénite, qui renferme en elle une espèce d'image de la Lune, dans les accroissemens et décroissemens périodiques de sa lumière (7). Il ajoute, qu'on croit qu'elle naît en Arabie. Dioscoride prétend, qu'on la remarque par l'éclat qu'elle jette au milieu de la nuit et qui sert à la faire trouver. Tous ces caractères conviennent parfaitement à cette fameuse pierre de Junon, dont parle ici Lucien. Pline fait mention, quelques chapitres auparavant, de la pierre *Lycnis*, du genre des escarboucles ou pierres de couleur de feu, et que l'on trouve au clair de la lune, sur-tout dans son plein (8). Junon pouvoit-elle mieux être caractérisée, que par une pierre qui, comme la lune, brilloit au sein des ténèbres de la nuit. Aussi dans la table de Kirker (9), qui contient la chaîne des êtres subordonnés à chaque planète, dans les différens règnes minéral, vé-

(1) P. 902.
(2) Apulée métam. l. 11.
(3) Martian. Capell. l. 6. c. 4 & 5.
(4) Lucian. p. 903.
(5) Cl. Alex. Str. l. 5. p. 565. Jos. ant. Jud. l. 3. c. 8.
(6) Anony. in Dionys. Perieg. v. 316.
(7) Plin. hist. nat. l. 37. c. 10. Solin p. 112.
(8) Ibid. l. 37. c. 7.
(9) OEdip. t. 2. part. 2. p. 189.

gétal, animal, la pierre Sélénite est celle qui est affectée à la lune.

Ce simulacre avoit encore quelque chose de singulier, dans sa manière de se présenter à la vue. Le regardoit-on en face ? il paroissoit vous fixer. Passoit-on devant? il sembloit vous suivre des yeux. Enfin, de quelque côté que vous regardassiez sa figure, il avoit l'air d'avoir les yeux tournés sur vous.

Au milieu de ces deux statues, dit Lucien, en est une troisième, qu'on appelle d'un mot générique le signe, la statue, l'image. Cette statue est aussi dorée, mais elle n'a rien de semblable aux deux autres, en ce qu'elle n'a point de forme propre et déterminée; elle a des traits qui sont empruntés d'autres dieux. Les Assyriens l'appellent d'un nom générique le signe, sans lui donner de nom particulier, et sans nous rien dire sur sa naissance, ni sur l'origine de ses formes. Les uns y voyoient *Bacchus*, d'autres *Deucalion*, ou le signe en aspect avec le Lion qui portoit Junon; d'autres enfin Sémiramis, ou la fameuse princesse, qui devoit son origine au Poisson en aspect avec le lion. Une colombe, placée sur la tête de cette statue, fait présumer que c'est celle de Sémiramis. On va, ajoute Lucien, deux fois par an à la mer puiser l'eau, que l'on jette dans le trou pratiqué dans ce temple. On trouve en entrant à gauche le trône du Soleil, mais vuide et sans statue dessus. Car, dit Lucien, ils ne donnent point de statue au soleil, ni à la lune, parce que leurs images ou plutôt leurs corps sont visibles aux Cieux (1), au lieu que les formes des autres divinités ne sont pas également visibles à tous. Je pense, que ce n'est point là une raison suffisante; mais que la véritable raison, c'est que ces divinités étoient déjà représentées sous d'autres formes symboliques et sous les noms de Jupiter et de Junon. On y voyoit en outre la statue d'Apollon, qui incontestablement est le soleil. Cet Apollon n'étoit point, comme l'Apollon Grec, nud et sans barbe, mais vêtu et barbu; c'étoit donc Esculape, l'Apollon d'Automne, l'Esmun amant de la mère des dieux, l'Atys ou Soleil mutilé, ou autrement le soleil privé de la force génératrice. Comme ses formes le distinguoient de l'Apollon Grec, son nom étoit également différent; néanmoins, c'étoit la même divinité. Ils blâmoient les Grecs, et en général tous les peuples qui adoroient Apollon sous les formes d'un enfant et d'un jeune homme. Ils regardoient comme une preuve d'ignorance de donner à ce dieu une forme aussi imparfaite. Car la jeunesse leur paroissoit être un état d'imperfection. Ils étoient aussi les seuls, qui donnassent des habits à Apollon.

Ici Lucien parle de la manière dont se rendoient les oracles de ce dieu; et qui différoit absolument de celle des oracles les plus fameux chez les Grecs, chez les Egyptiens, , en Afrique et en Asie (2). Nulle part, en effet, les oracles ne se rendoient, sans le ministère des prêtres ou des interprêtes du dieu. Ici seulement le dieu agissoit par lui-même. Voici ce qui arrivoit. Quand le dieu vouloit rendre un oracle, il s'agittoit d'abord sur son siège. Alors les prêtres le soulevoient; et s'ils tardoient à le faire, il se couvroit de sueur, et s'avançoit lui-même au milieu du temple. Tandis qu'ils le portent ainsi, il passe souvent d'une épaule à l'autre; il les fait tourner dans tous les sens dans le temple, en prenant lui-même de nouvelles directions à chaque instant. Enfin le prince des prêtres le consulte et le prie de répondre à ses questions. S'il désaprouve ce que l'on veut faire, il se recule. S'il approuve au contraire ce que l'on se propose d'exécuter, il pousse en avant ceux qui le

(1) Lucian. p. 904.

(2) Lucian p. 905.

portent, comme un conducteur de char, qui porte en avant les rènes qu'il tient. On rassemble ses oracles ; et on ne forme aucune entreprise publique ou particulière, sans le consulter. Il fait des prédictions sur l'année et sur les saisons. Il indique aussi les signes d'après lesquels on doit entreprendre des voyages. Lucien prétend l'avoir vu lui-même s'élever au dessus des épaules des prêtres et se soutenir seul en l'air.

Après la statue d'Apollon (1), on trouve celle d'Atlas, un des fils du Ciel et frère de Dagon dans la Cosmogonie Phénicienne ; d'Atlas père de Maia; et à côté sont celles du fils de Maia, Mercure et d'Illythie. Tels sont les ornemens de l'intérieur du temple.

Au dehors, est un grand autel de bronze; et beaucoup d'autres statues, qui représentent des rois, et des prêtres. A la gauche, on voit celle de Sémiramis, qui montre le temple qui est à sa gauche. Ici Lucien nous fait un conte sur l'origine de cette attitude donnée à Sémiramis. On voyoit aussi en ces lieux les statues d'Hélène, d'Hécube, d'Andromaque, de Pâris, d'Hector et d'Achille : celles de Nérée, de Philomèle (2), de Procné, encore sous la figure de femme, et Térée changé en oiseau ; celles de Sémiramis, de Combabus, de Stratonice ; d'Alexandre et tout à côté un Sardanapale, en costume différent des autres.

Dans l'avant-cour, on trouvoit rassemblés et paissant en liberté des bœufs, des chevaux, des aigles ; on y voyoit aussi des lions et des ours. Tous ces animaux étoient consacrés à la divinité, ne faisoient aucun mal, et étoient singulièrement apprivoisés.

Ici Lucien entre dans le détail des différens ordres de prêtres attachés à ce sacerdoce ; les uns chargés d'immoler des victimes, d'autres de faire les libations ; ceux-ci chargés d'entretenir le feu ; ceux-là du soin des autels. Du temps de Lucien, plus de trois cents prêtres étoient chargés de la partie qui concerne les victimes. Le grand prêtre est remplacé tous les ans par un autre. Seul il a le droit de porter la robe de pourpre et la thiare dorée. On compte en outre une foule d'hommes attachés à ce culte, en qualité de musiciens, de joueurs de flûtes, et de Galles ; sans parler d'une foule de femmes censées inspirées et que saisissoit un saint enthousiasme. Deux fois chaque jour on fait un sacrifice, auquel tout le monde se rend. (3) On sacrifie à Jupiter en silence, sans chant, et sans aucune espèce d'instrument. J'observe, qu'il en étoit de même à Abydos en Egypte, dans le temple d'Osiris. Il n'étoit permis d'y entrer à aucun chanteur, à aucun joueur de flûte, et d'aucun autre instrument, ni à qui que ce soit d'y entonner des hymnes (4). Il paroît qu'Apollon, à qui étoit consacré Abydos, étoit le seul musicien digne de célébrer sa gloire. On remarque en passant, que le dieu Osiris, dans le temple duquel aucun musicien n'avoit la liberté de faire entendre sa voix ou le son des instrumens, avoit pour caractère distinctif les formes du Taureau ou de l'animal céleste, sur lequel le Jupiter de Syrie, comme Mithra, étoit porté. Je crois devoir faire cette réflexion, dans un ouvrage qui consiste tout entier en rapprochemens, que je regarde comme un des moyens plus sûrs pour connoître la filiation des cultes. Quant à Junon au contraire, lorsqu'on alloit à son temple porter les prémices et les offrandes, on chantoit, on faisoit entendre le son des flûtes, et des cymbales, comme dans les mystères de

(1) Ibid. p. 906.
(2) Ibid. p. 907.
(3) Lucian p. 908.
(4) Strab. l. 17. p. 814.

Cybèle ou de la déesse qui étoit montée sur des lions, ou sur les mêmes animaux, qui portoient aussi la Junon Syrienc. (1)

On trouve aussi près de-là un lac, assez voisin du temple, dans lequel on nourit une foule de poissons sacrés, de toutes les espèces. Plusieurs sont énormes, ont des noms et viennent quand on les appelle. Cet étang est très-profond, et du milieu s'élève une colonne, en forme d'autel à fleur-d'eau, qui semble au premier coup-d'œil être flottante. Ces poissons sont ceux qui étoient l'objet du culte des Syriens; ceux dont ils avoient consacré les images en or et en argent dans les temples, et dont le type original est aux cieux et dans les constellations. On sent, que le desir d'en nourrir de vivans donna lieu à la consécration d'un lac, tel que celui dans lequel Derceto s'étoit précipitée.

On trouvoit, à Phare, en Achaie (2), un lac sacré, ou l'on nourrissoit aussi des poissons, qu'on ne se permettoit jamais de pêcher.

Quant à l'autel flottant en apparence, on avoit soin de le tenir toujours couronné de fleurs, et d'y brûler sans cesse des essences. Plusieurs dévots chaque jour s'y rendent à la nage, dit Lucien, pour y prier et pour y porter des couronnes (3): c'est aussi près de ce lac que se célèbrent les plus grandes solemnités, sous le nom de descente au lac, parce qu'on y porte les images des dieux et les objets du culte sacré. A la tête paroît la statue de Junon et cela pour la conservation des poissons, et dans la crainte que Jupiter ne les voie le premier. Car on croit que si cela arrivoit, ils périroient tous. On l'y portoit néanmoins avec les autres. Mais Junon, qui va en avant, l'écarte et le conjure de se retirer; ce qu'il fait. Les plus grandes fêtes sont celles qui se célèbrent près de la mer, où se tiennent les plus nombreuses assemblées religieuses. Lucien dit que, n'ayant pas fait la route avec les dévots, il ne peut pas en donner tous les détails. Il va parler seulement des préparatifs de ceux qui s'y rendent. Chacun des dévots apporte de chez lui un vase plein d'eau et bien cacheté avec de la cire. Il n'a pas le droit de le décacheter lui-même, pour en verser l'eau. Un Galle, qui habite près du lac, est chargé de cette fonction. C'est lui qui reçoit les vases, qui vise le cachet, et qui le brise après avoir reçu pour cela une certaine somme; ce qui lui produit beaucoup d'argent. On va ensuite au temple faire des libations, après quoi on s'en retourne.

La plus pompeuse des fêtes, qu'on y célèbre, est celle qui a lieu à l'entrée du printemps, et qu'on appelle tantôt fête de Bacchus, tantôt fête des lumières. (4)

On coupe pour cette cérémonie une assez grande quantité d'arbres, que l'on rassemble dans l'avant-cour du temple. On amène ensuite des chèvres, des brebis, et d'autres animaux vivans. On les suspend aux arbres; avec des oiseaux, des étoffes, des dons précieux en or et en argent, qu'on y attache. Lorsque le tout est bien arrangé, et qu'on a promené les images des dieux autour du bucher, on y met le feu et on brule le tout. On s'y rend en foule de toutes les parties de la Syrie, et des lieux circonvoisins. Chacun apporte avec soi les images et les statues de ses dieux. A certains jours marqués, la multitude se réunit dans le temple; les Galles et les autres ministres du culte y font des sacrifices, se tailladent le corps et se portent mutuellement des coups, au bruit des cymbales, des tam-

(1) Lucian. ibid. p. 901.
(2) Paus. Achaic. p. 228.
(3) Lucian p. 909.
(4) Ibid. 910.

bour

bours et des flûtes, tandis que d'autres prêtres inspirés entonnent les hymnes sacrés. Tout cela se passe hors du temple et les acteurs de ces sortes de scènes n'y entrent pas.

C'est aussi dans ces jours là, qu'on fait des Galles, ou de nouveaux prêtres de la déesse. (1) Ici Lucien entre dans les détails de cette singulière cérémonie, dans laquelle l'aspirant finit par se mutiler lui-même ; puis court nud par la ville, et jette dans quelques-unes des maisons de son passage les dépouilles de sa virilité. Celle qui reçoit son présent lui fournit en revanche des habillemens et une parure de femme. A la suite de la description de la cérémonie de la mutilation des Galles, Lucien parle de leur sépulture. Lorsqu'un Galle meurt, ses collègnes le portent sur leurs épaules hors la ville ; y déposent son corps et jettent des pierres sur le cercueil dans lequel il est enfermé ; puis s'en retournent chez eux. Ils sont obligés de laisser s'écouler autant de jours, qu'il y a de Sphères ou de Planètes, c'est-à-dire, sept jours, avant de pouvoir entrer dans le temple (2 ; s'il le faisoient auparavant, ils se rendoient coupables de crime. S'il leur arrive par hazard de voir un cadavre, ce jour là, il ne leur est pas permis d'entrer au temple ; ils n'y peuvent paroître que le lendemain et après s'être purifiés. Ils gardent, pendant trente jours, les morts de leur famille, et se rasent la tête. Pendant tout ce temps, l'entrée des temples leur est interdite. Ils sacrifient des bœufs, des vaches, des chèvres des brebis ; mais le porc est une victime proscrite. Ils n'en sacrifient point, ni n'en mangent. Quelques-uns pensent, que ce n'est point parce que cet animal est abhorré, mais parce qu'il est sacré. Ils ont le plus grand respect pour l'oiseau de Vénus, et de Sémiramis, la colombe ; ils ne se permettent pas d'y toucher. Et si par hazard cela leur arrive, par inadvertance, ils se regardent comme profanes ce jour là.

Lucien passe ensuite à d'autres pratiques superstitieuses, que la religion commande à ceux qui se rendent à la ville sacré, ou à Hiérapolis. Ils sont tenus de se raser la tête et les sourcils. Après avoir fait le sacrifice d'une brebis, on la coupe en morceaux, et on en mange la chair (3), à l'exeption des pieds et de la tête. Ces dernières parties sont mises en réserve et placées sur la tête de celui qui, agenouillé sur la toison de la victime, invoque la divinité et la prie d'agréer ce sacrifice, en lui en promettant encore de plus grands. La prière achevée, le sacrificateur couronne sa tête, ainsi que celle de tous ceux qui sont venus avec lui. Du moment où il est parti de chez lui, il n'a plus fait d'usage que d'eau froide, soit pour le bain, soit pour son breuvage, et il a dû toujours coucher sur la dure (*n7*). Il ne lui a pas été permis de monter dans un lit, jusqu'à ce que son pelérinage ait été achevé, et qu'il soit de retour chez lui. Arrivé dans la ville sainte, il y est reçu par un hôte public, sans avoir besoin d'en être connu. Il y a beaucoup de ces sortes d'hôtes, dans cette ville ; les Assyriens les appellent les docteurs. Ils font en partie les fonctions des Ciceroni des Italiens ; et sont chargés d'instruire les étrangers qui viennent à Hiérapolis. Les sacrifices ne se font pas dans le temple même ; mais celui qui veût sacrifier y conduit la victime près l'autel, et après avoir fait des libations, il la ramène chez lui vivante ; l'immole et adresse sa prière à la divinité. Il est encore une autre manière de sacrifier. (4) Après avoir couronné la victime, on la précipite du haut des dégrés du temple ; et elle

(1) Ibid. p. 911.
(2) Ibid. p. 912.
(3) Ibid. p. 913.
(4) Ibid. p. 914.

périt de sa chûte. On immole ainsi quelquefois de malheureux esclaves, enfermés dans un sac, et on les pousse en disant, que ce ne sont point des hommes mais des bœufs. Ainsi le dévot masquoit ses crimes religieux. Tous ont ces marques imprimées soit aux mains soit au col; enfin tous les Assyriens ont quelques stigmates. Ils ont aussi un usage semblable à celui des Grecs de Trezène, celui de consacrer leurs cheveux à la divinité. Ceux de Trezène prétendent honorer par là Hippolyte; et c'est une loi reçue parmi eux, qu'aucun jeune homme, aucune fille ne peut se marier, sans avoir auparavant coupé ses cheveux, et les avoir consacrés à ce héros. Il en est de même à-peu-près à Hiérapolis. Les jeunes gens y consacrent les prémices de leur barbe; et coupent les longs cheveux, qu'ils ont laissé croître et qu'ils ont consacrés dès leur naissance. C'est dans le temple même qu'ils les coupent, et qu'ils les déposent dans des vases d'argent et même d'or, sur lesquels sont écrits leurs noms. Lucien finit ce traité en nous disant, qu'il avoit lui-même satisfait à cet usage dans sa jeunesse, et que ses cheveux et son nom étoient dans le temple d'Hiérapolis.

Nous avons cru devoir extraire ici en grande partie cet ouvrage de Lucien, à cause des rapports du culte Assyrien avec celui des Grecs, soit d'Asie, soit d'Europe; et des lumières que l'on peut en tirer sur les religions orientales, dont les occidentaux ont pour la plupart fait venir leur culte. Car l'Assyrie, la Phénicie, et l'Egypte ont été le premier berceau des superstitions, qui ont couvert le Nord et l'Occident de l'Europe.

Nous retrouvons en Arcadie la déesse d'Assyrie, sous le nom de Diane Eurynome, et sous les formes des Sirènes; et nous savons par Lucien, que la déesse de Syrie avoit des traits de Diane et de la Lune.

Nous nous rappellerons aussi la fête des bûchers, dans laquelle on brûloit des animaux vivans de toute espèce, et nous comparerons cette fête à celle qui se célébroit à Patras en Achaie, en honneur de Diane Laphrya: (1) fête dans laquelle on environnoit l'autel d'arbres verds, tandis que dans l'enceinte on rassembloit du bois très-sec, auquel on mettoit le feu. On jettoit dans cette enceinte des animaux vivans, des oiseaux, des sangliers, des daims, des cerfs &c. On entassoit aussi sur l'autel des grains de froment; on mettoit ensuite le feu au bois qui consumoit les offrandes et les animaux vivans, qui cherchoient à s'élancer hors du bucher; mais qu'on y ramenoit de force. Ces rapprochemens ne sont pas à négliger, non plus que celui de la cérémonie du versement de l'eau dans un trou pratiqué dans le temple de la déesse de Syrie, qu'on disoit la même que Rhéa, et dans celui de Rhéa à Athènes. Il en est de même de l'usage de consacrer ses cheveux à la divinité, qui se trouve être commun aux peuples de Syrie et à ceux de Trezène en Grèce, ainsi que des pratiques superstitieuses des prêtres de la déesse de Syrie et de leur mutilation, si semblables aux pratiques des prêtres de Cybèle. Nous pourons établir les mêmes comparaisons entre le culte du poisson sacré des Assyriens, de leur fameux Dagon, et celui de l'Oannès des Babyloniens et du poisson Oxyrinque des Egyptiens. Car tous ces cultes ont le même objet, et tirent leur origine du Sabisme ou du culte des astres en général, et en particulier de celui des Poissons célestes (97).

Lorsque le Solstice d'été répondoit aux premiers degrés du Lion, ce jour observé et célébré par les Syriens et

(1) Pausan. Achaï. p. 224.

les Egyptiens étoit annoncé dans les cieux, par le lever du soir de la belle étoile du Poisson austral, placée à l'extrémité de l'eau du Verseau ou du signe qui est en opposition avec le Lion céleste. On disoit de ce signe ou de l'homme qui y est figurée, tenant en ses mains l'urne d'où s'échappe un fleuve, qu'il faisoit déborder le Nil par l'impulsion de ses pieds (1). On dit pareillement du Poisson céleste, qui reçoit dans sa bouche le fleuve du Verseau, que son apparition faisoit déborder le Nil. Voici ce que rapporte Plutarque du poisson sacré des Egyptiens, connu sous les noms de Latus, de Lepidote, de Phagre et de poisson Oxyrinque. Ce poisson, dit-il, semble paroître avec la crue du Nil, et nous annoncer son heureux débordement (2). Il est certain, que tous les ans au Solstice d'été, au lever du soir du Verseau et du Poisson austral, le Nil sortoit de ses bords et inondoit le sol Egyptien. Si, comme on n'en peut douter par le témoignage des anciens, on honora le Lion en Egypte, à cause que le Soleil parcouroit ce signe, au moment du débordement (3), la même raison dut faire honorer le Poisson son Paranatellon, qui le soir annonçoit ce débordement, comme Sirius ou le grand Chien l'indiquoit par son lever du matin. Les motifs du culte sont les mêmes.

Le Poisson Oxyrinque, ainsi nommé à cause de l'espèce de pointe qui termine sa bouche (4), recevoit un culte dans les temples de la ville d'Oxyrinque. Il est représenté à la place du Poisson Austral, sous le ventre du Capricorne, dans le Planisphère Indien, imprimé dans les Transactions Philosophiques, année 1772 (5). Les prêtres Egyptiens s'abstenoient de manger de ce poisson, comme les prêtres Syriens s'abstenoient de la chair de poisson, par une suite du respect superstitieux, qu'ils avoient pour le Poisson Austral, et pour les deux Poissons du Zodiaque. Les prêtres Egyptiens s'abstenoient également de toute espèce de poissons, suivant Plutarque (6), et cette abstinence, suivant Lucien (7), étoit fondée sur le respect qu'ils avoient pour les Poissons célestes. Ainsi les motifs de cette abstinence étoient absolument les mêmes pour les Syriens et pour les prêtres d'Egypte, et entièrement subordonnés au culte des astres, et aux pratiques superstitieuses du Sabisme. Il paroît par Kirker (8), que l'espèce particulière de poisson, qui fut peinte à l'extrémité du Verseau, fut en Egypte, comme dans l'Inde, souvent le poisson au nez pointu ou l'Oxyrinque. Cependant on varia, et nos Sphères en sont une preuve. Aussi ce ne fut pas seulement ce poisson particulier qui fut honoré des Egyptiens; le Phagre, le Lepidote et le Lotus furent également révérés, et reçurent les hommages des Préfectures, qui les avoient pris pour génies tutélaires, et qui en avoient consacré les images dans leurs temples, comme avoient fait les peuples de Syrie.

L'Oxyrinque avoit donné son nom à un Nome, ou Préfecture d'Egypte, où il avoit une ville de son nom, et un temple qui lui étoit consacré. Il étoit, suivant Strabon, un des poissons dont le culte étoit commun à toute l'Egypte. (9) Elien dit que les Egyptiens, qui habitoient cette Préfecture, avoient tant de vénération pour le poisson Oxyrinque, qu'ils n'osoient pêcher aucuns poissons, de crainte de nuire à celui-là, et de l'enve-

(1) Théon ad Arat. phœnom. p. 136.
(2) Plut. de Iside. p. 353.
(3) Ibid. p. 366.
(4) Ibid. p. 353.
(5) Transac. philos. p. 353.
(6) Ibid. p. 353.
(7) Lucian de Astrolog. p. 986.
(8) Kirk. œdip. t 2. p. 201.
(9) Strabon. l. 17. p. 812.

lopper dans leurs filets. Ce récit s'accorde assez avec ce que dit Plutarque. (1) Il prétend, que ceux d'Oxyrinque s'abstenoient des poissons pris à l'hameçon, de crainte que leur poisson sacré, ou l'Oxyrinque, ne s'y prît et qu'ainsi l'hameçon ne fut coupable d'une espèce de profanation à l'égard de leur divinité Ils ajoutoient, que les parties génitales d'Osiris ayant été jettées dans le Nil par Typhon (2), y furent dévorées par les poissons de l'espèce de l'Oxyrinque, du Phagre, et du Lepidote. Elien prétend, que l'Oxyrinque étoit né des blessures et du sang d'Osiris. Le même auteur place le récit de cette consécration du poisson en Egypte, à la suite de celle du chien consacré à Sirius, et à la belle Etoile, qui, comme le Poisson, et dans le même mois, annonçoit le débordement du fleuve ; ce qui justifie ce que nous avons dit plus haut, qu'ils étoient signes du même phénomène, et qu'ils reçurent des hommages aux mêmes titres. C'est Hérodote qui nous l'apprend, lorsqu'il nous dit, que le Lepidote étoit consacré au Nil (3). Strabon unit aussi le culte du Lepidote à celui de l'Oxyrinque (4); il ajoute que les Latopolitains révéroient le Latus, qui est un poisson du Nil, et que leur ville même avoit pris son nom de ce poisson sacré. Il place cette ville près d'Aphroditopolis (5), ou de la ville de Vénus, déesse qui, comme nous l'avons vu, joue le principal rôle dans l'aventure Mythologique, qui se trouve liée à l'origine du culte des poissons en Syrie, sur les bords de l'Euphrate.

Clément d'Alexandrie (6) attribue aux habitans de Syene, en Egypte, le culte du Phagre ; à ceux d'Eléphantine, celui du Maiotis, autre espèce de poisson, et à ceux d'Oxyrinque, celui du poisson qui a donné son nom à leur ville. Athenée (7) met le Maiotis et le Latus au nombre des poissons du Nil, avec le Phagre et l'Oxyrinque.

Le poisson Austral, ou la belle étoile de sa bouche, avoit ceci de particulier, qu'elle fixoit les termes de la plus courte nuit, se levant au commencement de la nuit solstitiale, et se couchant à sa fin, et au moment de l'aurore, après avoir passé sur l'horizon toute la nuit, dont la durée sembloit mesurée par celle de son apparition. La plupart des autres étoiles ne marquoient une époque astronomique, que par un lever, ou par un coucher; le poisson Austral la fixoit par ce double phénomène. Il paroissoit en quelque sorte fait, pour annoncer au peuple Egyptien le débordement du Nil, et aux Syriens, le moment où se faisoient les récoltes. Peut-être est-ce même cette circonstance, qui l'a fait appeller dieu du labourage et des récoltes, dans la fable de Dagon, ou du Jupiter *Arator*, dont parle Sanchoniaton. Si l'astre du jour l'avoit vu disparoître le matin, le soir il sortoit le premier des flots de la mer Rouge; et cette circonstance singulière de la retraite et du retour du Génie, qui gardoit la marche de la nuit, donna lieu à la fiction sacrée sur le prophète Oannès, Génie amphibie, qui avoit des pieds et une figure d'homme, et une queue de poisson. On disoit de lui, qu'il venoit à Memphis pendant la nuit; que le soir il se retrouvoit encore à la mer Rouge, d'où il étoit sorti, et qu'il répétoit tous les jours la même course. Il avoit, suivant cer-

(1) De Iside. p. 353.
(2) Ibid. p. 358.
(3) Herodot. l. 2. c. 72.
(4) Strab. l. 17. p. 812.
(5) Ibid. l. 17. p. 817.
(6) Clem. Alex. protrep. p. 25.
(7) Athen. deipn. l. 7. p. 155. l. 8. p. 177.

taines traditions, instruit les Egyptiens, qui tenoient de lui leur Astronomie, et plusieurs autres siences. Ce retour du poisson Oannès, tous les soirs, à la mer Rouge, ou à l'orient de l'Egypte, s'explique aisément par les phenomènes du mouvement du Ciel, qui le ramenoit tous les soirs à l'horizon oriental, et à la mer Erythrée, d'où il paroissoit sortir, pour achever sa course pendant toute la nuit. Le Fomalhaut, ou la belle étoile du poisson Austral, se levoit au sud-est de l'Egypte, avec environ cinquante degrés d'Amplitude, et par conséquent au même point de l'horison, où l'habitant de Memphis plaçoit la mer Rouge. Il seroit assez difficile de donner de la réalité à cette fable, d'autant plus qu'il n'y avoit pas de fleuve, qui formât une communication entre cette mer, et Memphis ou la Babylone d'Egypte. Elle est de la même nature, que celle qui fait du Lépidote une espèce de prophéte, chargé d'annoncer au peuple le débordement de son fleuve. On remarquera, que le poisson Oxyrinque, qui dans la fable Babylonien ne figure sous le nom d'Oannès, est, au rapport d'Elien, un poisson de la mer Rouge, d'où l'on prétendoit que sortoit le prophète amphibie Oannès, ou le Génie du Solstice d'été, placé dans le fleuve du Verseau. Syncelle lui-même, en parlant de ce Génie, le nomme *Odacon* (1), ce qui visiblement est une altération du mot Dagon, poisson dans cette langue, uni à l'article grec, ο, d'où on a fait *Odacon* au lieu d'*Odagon*. Voici ce que dit Syncelle sur cet animal mythologique (2). De la partie de la mer Rouge, qui confine à la Babylonie, sortoit un animal, appelé Oannès. Il avoit, suivant le récit d'Apollodore, le corps entier d'un poisson, au-dessous de la tête duquel naissoit une seconde tête, qui étoit celle d'un homme; il avoit des pieds ou des jambes pareillement d'homme, mais qui tenoient à l'extrémité d'un corps, terminé en queue de poisson. Sa voix étoit une voix humaine, et l'on conservoit encore en peinure la figure de cet animal. Il ajoute, que pendant le jour le monstre Oannès vivoit familièrement avec les hommes, sans prendre aucune nourriture; qu'il leur enseignoit les lettres, les siences, et les arts de toute espèce; qu'il leur apprit à bâtir des villes, à élever des temples, à porter des loix; qu'il enseigna la Géométrie. Comme le Dagon de Sanchoniaton, il apprit à ensemencer les terres, à faire des récoltes; enfin il instruisit les hommes sur tout ce qui tient à la civilisation, de maniere que depuis ce temps-là on n'avoit rien trouvé de plus parfait. Vers le coucher du soleil, le monstre Oannès se retiroit au fond de la mer, et y passoit toute la nuit au sein des eaux : car il étoit amphibie. L'auteur ajoute, que depuis il avoit encore paru d'autres animaux pareils, dont Berose omet de parler dans l'histoire des rois de Babylone. Il dit de plus, que cet Oannès avoit écrit sur l'origine des choses, et sur l'administration. On avoit de lui une Cosmogonie, dans laquelle il suppose, qu'il fut un temps où tout n'étoit qu'eau et que ténèbres, &c.

Abydène (3) effectivement, d'après Berose, place sous Daüs, sixième roi de Chaldée, l'apparition de quatre animaux monstrueux, qui, comme Oannès, sortoient de la mer; et il en donne les noms, qui sont, *Eudochus*, *Eneugamus*, *Enenbulus*, *Anementus*. Ce sont là les noms de ces quatre monstres.

Syncelle (4) rapporte aussi le témoinage d'Apollodore, qui place sous le règne d'*Ammenon*, roi de Chaldée,

(1) Syncelle. p. 39.
(2) Ibid. p. 28.
(3) Syncelle p. 38.
(4) Ibid. p. 39.

l'apparition d'Oannès, un des *Annedotes*, qui sortoit de la mer Rouge. Abydène place un second Annedote, deux cents soixante-cinq ans après celui-là, et enfin sous Daoniis, l'apparition du troisième *Annedote*, qui avoit la même forme que les premiers, c'est-à dire, un corps moitié homme, moitié poisson; et qui, comme eux, sortoit de la mer Rouge : enfin, sous Evederoscus, il place encore un Annedote, appellé Odacon. Ces génies développèrent, dans les plus grands détails, les préceptes généraux qu'avoit donnés Oannès.

Helladius, cité par Photius (1), parle d'un certain Génie monstrueux, nommé Oen, qui paroissoit sur les bords de la mer Rouge, et dont les pieds, les mains, et la tête étoient de l'homme, et le reste du corps d'un poisson. Il avoit, comme le Mercure Egyptien, enseigné l'Astronomie et la littérature.

Toutes ces fictions sacerdotales ont pour objet le même astre, le Poisson céleste, qui sortoit des eaux de la mer Rouge, et amenoit les deux Solstices, celui d'été par son lever et son coucher du soir, et celui d'hiver par son lever, soit Héliaque, soit Cosmique, et qui étoit toujours lié dans ses fonctions avec le Mercure Anubis à tête de chien. J'ignore si le nom d'Oen et d'Oanès étoit celui d'un poisson, ou une dénomination générale, donnée au génie lumineux, Oen, qui présidoit au retour des saisons. Il est au moins certain, que l'on parle de quatre Oannès, auxquels on donnoit le nom d'*Annedotes*, et qui paroissoient aux changemens de la révolution annuelle; c'est-à-dire des saisons, ou changemens tropiques, comme les appellent les anciens (2). On retrouve par-tout des traditions sur les quatre Génies équinoxiaux et solstitiaux, dans les formes des quatre Evangélistes, dans les quatre astres de la théologie des Perses, chargés de présider aux quatres points cardinaux de la Sphère; dans les quatre fils d'Uranus, célébrés dans la Cosmogonie de Sanchoniaton, et dans les quatre étoiles qu'Iao, chez les Chinois, indique à ses Astronomes, comme les quatre signes des quatre saisons, qu'il les charge d'observer. Clément d'Alexandrie fait mention pareillement de quatre animaux sacrés, dont les types sont au nombre des constellations, et qui, suivant lui, désignoient les équinoxes et les Solstices. Job parle aussi de quatre astres, qui président aux divers points du ciel, et aux différentes saisons. Il peut en avoir été de même des quatre Annedotes, ou Génies, connus sous le nom d'Oannès chez les Chaldéens (*p7*), et qu'on dit avoir marqué les époques des changemens dans les révolutions du tems. Le Poisson austral, lié si étroitement aux Solstices, ne doit pas être un des Génies les moins fameux dans les anciennes fictions sacrées des adorateurs de la nature, tels que les Chaldéens, les Egyptiens et les Syriens.

On trouvoit le culte de la déesse Atargatis établi, non-seulement à Hiérapolis en Syrie, mais encore ailleurs. Cette déesse étoit adorée chez les Parthes, à Beschana, où elle avoit un temple (3). Dans le même pays, on montroit les fossés de Sémiramis, et des temples de Diane, et d'Anaïtis.

Xénophon, parlant des peuples en deçà de l'Euphrate, atteste leur respect pour les Poissons, et pour les Colombes (4). Il ajoute, que le fleuve Chalus étoit rempli de ces Poissons sacrés, auxquels on ne se permettoit pas de toucher. Clément d'Alexandrie

(1) Phot. codex 279. p. 1594.
(2) Manili l. 3. v. 621
(3) Isidor Charace. p. 5. géograph vet. t. 2.
(4) Xenophon de exped. Cyri. l. 1. p. 200.

prétend, que le respect des Phénico-Syriens pour les poissons et pour la colombe, dont Derceto et Sémiramis prirent la forme, étoit égal à celui que les Grecs d'Elide avoient pour Jupiter lui-même (1). Elien, dans son traité des animaux (2), et Plutarque (3), attestent également, que les Egyptiens, les Syriens, et même les Grecs, s'abstenoient souvent de manger certains poissons, par un motif religieux. Les Pythagoriciens en firent autant, mais plutôt par des raisons morales, que par des raisons astronomiques. Je ne suivrai pas plus loin le culte du Poisson, et des divinités aux attributs empruntés du poisson, parce qu'il n'est qu'une conséquence du principe général, que les animaux célestes reçurent sur la terre un culte dans les êtres vivans, dont ils étoient les images. Le culte du poisson a la même origine que celui du bœuf, du bouc, du taureau, du lion &c. qui reçurent les hommages des Egyptiens, en honneur des animaux des constellations, qui eux-mêmes représentoient les diverses opérations de la nature, à telle ou telle époque de la révolution annuelle. Il n'y a pas un des signes du Zodiaque, qui n'ait été honoré d'un culte, et qui n'ait fourni des attributs aux images du soleil et de la lune, qui les parcouroient et qui devinrent autant de divinités, sous divers noms. Le Bélier fut honoré sous le nom d'Hammon; le Taureau sous celui d'Osiris; les Gémeaux sous le nom des Dioscures, Castor et Pollux; le Cancer fut consacré à Diane; le Lion adoré à Léontopolis; la Vierge fut honorée sous le nom de Cérès; la Balance sous celui de Thémis; le Serpent, le Loup, le Capricorne, eurent leurs adorateurs; ainsi que le Canobe, ou vase Aquarius, et les Poissons. Il en fut de même des Constellations Extrazodiacales, telles que le Bouvier, le Cocher, l'Aigle, et sur-tout le grand Chien, Anubis, les Pléïades, &c. Ce que nous avons dit sur Atargatis et sur la Vénus Syrienne, nous conduit naturellement à l'examen des caractères d'autres divinités, adorées dans ce pays, qui, avec l'Egypte, a été le berceau de la religion des Grecs, et en général, des Occidentaux.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Des divinités Syriennes & Chaldéennes, Baal, Belus, Baal-Bérith, Baal-Gad, Beel-Phégor, Beelzebut, Beelzephon, Adramelech, Anamelech, Moloch, Nergal, Nisroch, Nebo, Succoth - Benoth.

LA religion des Syriens, Chaldéens, Phéniciens, Cananéens, et des autres nations situées à l'Orient de la mer Méditerranée, et de l'Isthme de Suez, mérite d'autant plus d'être examinée, qu'elle est moins connue, et que ces peuples placés à une distance à peu près égale de la Perse et de l'Inde, qu'ils le sont de la Grèce et de l'Italie, semblent avoir influé sur les formes des objets du culte de ces différentes nations. Nous ne connoissons guère les noms de leurs divinités, que par ce que nous en disent les livres juifs, et les Rabbins. Néanmoins le peu qu'ils nous en disent suffit pour

(1) Clement protrep p. 25.
(2) Ælian l. 12. c. 2.
(3) Plut. Sympos. l. 8. c. 8.

reconnoît re des rapports frappans entre ces divinités et les astres, dont le culte étoit le fond essentiel du Sabisme, que nous savons d'ailleurs avoir été la religion dominante, ou pour mieux dire la seule de toutes ces contrées. A la tête de toutes ces divinités, nous trouvons Belus, Bel ou Baal, qui n'est autre chose que le dieu Soleil, adoré sous différens noms par toute la terre, et qui, dans ces pays, portoit le titre de seigneur par excellence. Ainsi les Chrétiens appellent leur dieu Soleil, le Seigneur, et le jour qui lui lui est consacré, le jour du Seigneur. En effet, le nom de Bel, en langue Assyrienne, équivaut au mot Adonis en Phénicien; c'est l'épithète seigneur dans l'une et l'autre langue, et ce Seigneur est le soleil, maître souverain de la Nature. Baal, en langue Chaldaïque, observent avec raison Kirker (1) et Selden (2), signifie seigneur et maître, et c'étoit le titre que l'on donnoit à ceux qui, par leurs vertus et la gloire de leurs exploits, méritoient les honneurs divins. Les dictionnaires Hébreux et Chaldéens traduisirent également ce mot par celui de maître et de seigneur (3). Ainsi on appella *Baalim* les divinités tutélaires, ou les espèces de Pénates que les Romains appelloient Lares, du mot *Lar* en ancien Toscan, et qui signifioit chef et maître; épithète qu'ils donnoient à leurs rois, tels que Lar-Porsenna, Lart-Tolumnius. Belus étoit donc un nom, qui fut commun à plusieurs rois d'Assyrie, comme il fut une épithète commune à Saturne, au Soleil, à Jupiter Planète, chez les Chaldéens. Car, comme l'observe très-judicieusement M. Hyde (4), chaque Planète portoit le nom de roi, et de Baal, c'est-à-dire, de maître et de dieu. On donna même cette épithète au veau d'or. Le soleil portoit le nom de maître et de roi des cieux, en Phénicien, Beel-Samen, suivant Philon traducteur de Sanchoniaton (5). L'épithète de Beel, et de Baal étoit donnée par excellence à la divinité universelle de tous les peuples, et elle étoit consacrée d'une manière particulière dans la religion des Orientaux et des colonies qui étoient sorties de ces régions. Ainsi en langue Punique Baal, ou en langue Assyrienne Bel, étoit une épithète affectée à la divinité de Saturne et du Soleil, comme l'observent Servius, commentateur de Virgile (6), et Isidore de Séville (7). Le même Servius remarque aussi, que cette dénomination étoit commune aux rois, ou à ceux qu'on croyoit avoir regné sur ce pays autrefois, et au soleil adoré dans toute cette contrée (8). On distingue même, parmi ces rois, un Bélus le jeune, qui portoit aussi le nom de Mithrès, ou de Mithra, qui est le nom du Soleil chez les Perses. Ce fut un Mithrès, qui, suivant l'histoire des Egyptiens, fit élever des obélisques dans la ville du soleil, où il régnoit (9). Cette double dénomination de Bélus et de Mithrès, est évidemment celle du dieu Soleil. Aussi, parmi les différens noms, que Nonnus donne à cet astre, adoré chez tous les peuples sous différens titres, on y retrouve ceux de Bélus et de Mithra. Ce poëte, dans son hymne au Soleil, invoqué à Tyr sous le nom d'Hercule Astrochyton (10), lui dit: tu es Bélus sur les bords de l'Euphrate, Ammon en Lybie, Apis sur les rives du Nil, Saturne en Arabie, Jupiter en Assyrie, Mithres, ou Mithra en Perse (11), et Hélios à Babylone, Apollon à Del-

(1) OEdip t. 1. p. 262.
(2) Selden de diis Syriis synt. 2. c. 1.
(3) Buxtorf. Lexic. p. 81. Index hebr. et Chald p 20. Abrah Trom. concord. t. 2.
(4) Hyde de vet. Pers. rel. p. 117.
(5) Euseb. præp. Ev. l. 1. c. 10.
(6) Servi Comm. in Æneid l. 1. v. 733
(7) Isidor. l. 8. c. 10.
(8) Idem Serv. ad Æneid. l. 1. v. 646.
(9) Pline. Hist. nat. l. 36. c. 8.
(10) Nonn. Dionys. l. 40. v. 396.
(11) Ibid. v. 405.

phes

phes, &c. On ne peut douter d'après ce passage, que Bélus et Mithra, Saturne, Jupiter &c. n'aient fait partie de la longue litanie des noms multipliés donnés au Soleil, chez différens peuples. Les fictions sacrées, qui en font des Rois et des Princes d'Assyrie, et qui comptent le premier et le second Bélus, ne doivent pas plus nous arrêter, que les Chronologies fabuleuses de la Grèce, qui comptent plusieurs Hercules, et qui en font des Héros et des Rois, qui avoient autrefois régné sur ce pays. Il est possible que la dénomination de Baal, de Bel, ou Bélus, signifiant seigneur et maître, ait été donnée à des Rois et à des Princes; mais ce n'est pas de ces Rois ni de ces Princes qu'il s'agit ici, mais des êtres honorés par un culte religieux, et à qui on avoit élevé des temples, sous le nom de Baal et de Belus. On ne doit y voir que les êtres sacrés, qui font partie de la Nature, et qui ont mérité les hommages de tous les peuples. Parmi ces êtres censés divins, on doit sur-tout distinguer le Soleil, la grande divinité de toutes les nations, et surtout celle des Assyriens, comme le remarque Servius (1). Bel étoit, comme l'a très-bien dit Geblain (2), la divinité suprême des Chaldéens, des Moabites, des Ammonites, des Phéniciens, des Carthaginois, et de tous les peuples en général, dont le Sabisme étoit la religion. On retrouve, ajoute cet auteur, le dieu Bel jusque chez les Gaulois, qui honoroient Bélin ou Bélinus, le même dieu qu'Apollon. Selden cite des inscriptions (3), rapportées par Grutter, et des monumens Celtiques, qui attestent le culte de divinités pareilles en Angleterre, et en Gaule, où le nom de Bel, et de Bela entre dans la composition du nom des dieux, auxquels ces monumens étoient consacrés. Hérodien parlant de Bélin ou Bélinus, adoré singulièrement à Aquilée par tous les peuples de la Norique, dit qu'ils prétendent, qu'il est le même dieu qu'Apollon (4), ou que le dieu Soleil, que nous avons vu prendre tant de formes et de noms, dans les chapitres précédens.

Il ne reste plus qu'à parler ici des formes, que nous croyons qu'il avoit dans les temples de l'Assyrie, et surtout à Babylone. Je suis porté à croire, qu'il eut souvent celles de Chrone ou de l'Hercule d'Athénagore, de l'Esculape Grec et du Sarapis Egyptien. En effet, on parle d'un dragon ou serpent et de figures de lion placées dans ce temple (5). Il est vrai, qu'on les place près de Rhéa, à qui ces attributs furent familiers. Mais on sait, qu'ils ne sont pas non plus étrangers au Chrone ou Saturne, dont parle Athénagore, qui est l'Esculape Grec, amant de la mère des dieux, et l'Hercule Astrochyton, le Cadmus, changé en serpent, Sarapis, &c. Belus, suivant Cicéron, est l'Hercule Indien (6). Baal ou Bélus d'ailleurs, suivant Suidas (7), étoit le grand dieu des Tyriens. Donc il étoit le fameux Hercule Astrochyton, adoré à Tyr, l'Esculape de Sidon, honoré sous le nom de Saturne, par les Carthaginois originaires de Tyr, qui immoloient des hommes, victimes malheureuses du culte de Baal : car on sait qu'on lui en sacrifioit. Aussi avons-nous vu plus haut, que les noms de Bal et de Baal étoient affectés à Saturne, et au Soleil, chez les Assyriens et les Carthaginois. Ce qui est exact, si, par Saturne, on entend celui d'Athénagore, ou l'Hercule qui vomit l'œuf Orphique, et qui repré-

(1) Servius ibid. v. 646.
(2) Mond. primit. l. 4. p. 483.
(3) Selden de diis Syr. synt. 2. p. 218. Grutt fol. 126.
(4) Herod. l. 8. p. 302.
(5) Diodor. l. 2. c. 9. p. 123.
(6) Cicer. de nat. deor. l. 2. c. 16.
(7) Suid. voc. Baal.

sente le Soleil, appellé, dit Nonnus, Bélus sur les bords de l'Euphrate, Saturne en Arabie, et Hélios à Babylone (1), de manière que Saturne ici ne soit qu'une dénomination particulière, donnée au dieu du Temps, qui mesure l'année ; c'est-à-dire, au Soleil, que d'autres appellent Jupiter, et que Nonnus lui-même nomme l'Ammon des peuples de Libye. Aussi beaucoup d'auteurs appellent le fameux Bélus, du nom de Jupiter, que nous avons vu plus haut être le Soleil, sous les formes du Bélier, et du Taureau (2). Ainsi Hérodote l'appelle Jupiter Bélus (3). Il nous dit, que ce dieu descendoit souvent dans son temple, et qu'il l'honoroit de sa présence, de la même manière que le dieu de Thèbes en Egypte venoit habiter le sien : nouveau rapprochement entre le culte du dieu de Thèbes, Cneph, dont nous avons parlé plus haut (4), et celui du dieu Bélus, adoré à Babylone.

Diodore de Sicile (5) dit aussi, que les Babyloniens donnoient le nom de *Bélus* à leur Jupiter, dont la statue en bronze se trouvoit dans un temple, à côté de celle de Sémiramis et de Ninus. Ce dieu étoit représenté debout et marchant (6). Il nous donne la description de son temple, et de cette tour fameuse, qui servoit d'observatoire aux prêtres Chaldéens, ainsi que des autres ornemens du temple, tels que d'une table d'or, de vases précieux.

Strabon parle d'une Pyramide et d'un tombeau élevé à Babylone au fameux Bélus. Nous avons déjà remarqué, à notre article Isis, que ces sortes de monumens étoient consacrés souvent au Soleil.

Bélus avoit aussi son tombeau en Grèce à Patras, dans le temple de Sarapis (7), que nous avons vu, dans notre chapitre troisième, être la forme sous laquelle Osiris, ou le Soleil descend au tombeau. On voyoit dans cette même ville le temple d'Esculape, le même que Sarapis, et, comme lui, remarquable par un serpent, animal aussi consacré dans le temple de Bélus à Babylone (8).

Alexandre, suivant Arrien (9), étant entré à Babylone, fit rétablir les temples qu'avoit détruits Xerxès. De ce nombre étoit le temple de Bélus, que les Babyloniens honoroient d'un culte tout particulier. Il consulta les Chaldéens, qui étoient dans cette ville, reconstruisit les édifices voisins du temple qui leur servoient, et par leur conseil il sacrifia à Bélus. Les rois d'Assyrie avoient affecté au culte de ce dieu d'assez grands domaines, et consigné de grandes sommes, destinées aux frais des sacrifices (10). Les Chaldéens jouissoient de grands revenus, sous le nom du dieu Belus, dont ils desservoient le temple. Séleucus, après avoir bâti Séleucie sur le Tigre, et y avoir transporté les Babyloniens, conserva les murs de la ville, et surtout le fameux temple de Bélus, et laissa les Chaldéens qui habitoient autour (11).

On sait, que la science des Chaldéens avoit pour objet le ciel et les astres, et qu'ils étoient les ministres les plus instruits de la religion connue en Orient, sous le nom de Sabisme. Il n'est pas étonnant de les voir attachés au culte du Soleil, Bélus, leur grande divinité, et placés à côté du temple du premier astre, qui éclaire le monde. Quelques-uns d'eux pre-

(1) Nonn. Dionys. l. 40. v. 396.
(2) Ci dessus ch. 7 et 8.
(3) Herod. l. 1 c. 181.
(4) Ci dessus c. 14.
(5) Diod. l. 2. c. 8. p. 122.
(6) Ibid. p. 123.
(7) Pausan. Messeniac p. 228.
(8) Selden synt. 2. c. 17.
(9) Arrian l. 3. p. 63.
(10) Arrian. ibid. l. 7. p. 159.
(11) Paus. Attic. p. 15.

noient le surnom de Borsippiens, de Borsippa ville voisine de Babylone, et consacrée toute entière au culte d'Apollon et de Diane, ou du Soleil et de la Lune, adorés sous ces noms (1).

Denys le voyageur donne à Babylone l'épithète de ville sacrée, à cause de la célébrité du temple de Bélus (2). Eustathe son commentateur dit que, suivant quelques-uns, c'étoit un ancien roi de Babylone, fils de Jupiter, et que, suivant d'autres, c'étoit Jupiter lui-même. Le paraphraste du même auteur dit la même chose, et il traduit l'épithète de Bélus, donnée à Jupiter, par celle de roi ou de maître (3), comme nous l'avons traduite plus haut. Quant à la tradition qui fait roi d'Assyrie un dieu, à qui on donnoit l'épithète de roi et de seigneur, elle ne doit pas plus nous surprendre, que celle qui fait d'Osiris un roi d'Egypte. Le soleil étoit le premier roi, le premier père, et le premier dieu de tous les peuples.

D'autres en faisoient un philosophe (4) et un savant, qui, comme Uranus, Hercule, et Atlas, avoit inventé la science des astres, que cultivoient les Chaldéens près de son temple (5); allusion manifeste au mouvement du Ciel et du Temps, marqué par les levers et les couchers des astres, qui fixent les divisions de l'année, qu'engendre le Soleil dans sa révolution. Aussi on voyoit dans son temple, à Babylone, des figures de boucs, de taureaux, de chevaux, et d'autres animaux symboliques et monstrueux, assez semblables à ceux de nos constellations, et qui devoient naturellement se trouver consacrées par des prêtres, qui professoient l'Astrologie, et qui consultoient habituellement les figures célestes. C'étoit là, en quelque sorte, les formes sous lesquelles se produisoient les Génies, qui composoient ce que les livres des Hébreux appèlent l'armée céléste, à la tête de laquelle marchoit Jupiter, suivant Platon (6), et dont le Soleil étoit le chef et le moteur puissant.

Le rapport que nous établissons ici, entre le soleil Bélus, ou le Baal fameux des Assyriens, et la milice céleste, ou le système des astres et des constellations, est justifié par les livres hébreux. On y lit, que le roi Josias (7) brisant les idoles étrangères, élevées au Soleil et à la milice céleste, brisa spécialement celle de Baal. Il détruisit les Haruspices, qui sacrifioient à Baal, au Soleil, à la Lune et aux douze signes, et à toute la milice céleste. D'où il est aisé de voir, que le culte de Baal, ou du dieu, dont le nom étoit commun à Saturne et à Jupiter, faisoit partie du culte des corps célestes, désignés ici sous le nom de milice céleste. Aussi donnoit-on le nom de planète de Baal à la planète de Jupiter (8) ou à celle qui avoit le plus d'analogie par sa couleur et son mouvement avec le Soleil, comme nous l'avons observé ailleurs, en parlant des dénominations, et des caractères des diverses planètes. Les Egyptiens l'appeloient planète d'Osiris ou du Soleil, puisqu'Osiris étoit chez eux ce que Baal ou Bélus étoit à Babylone. C'est par la même raison, qu'on appelloit œil de Bélus une pierre précieuse (9), qui représentoit une espèce de prunelle, entourée d'un cercle jaune couleur d'or. L'œil chez les Egyptiens étoit aussi le symbole d'Osiris, ou du Soleil, œil du monde. (10) Cette pierre étoit, dit Pline, consacrée,

(1) Strabon ibid. l. 16. p. 739.
(2) Dionys. perieg. v. 1001 &c.
(3) Paraphrast. v. 1005. veteres Geogr. minor. t. 4.
(4) Steph. in voc. Babyl.
(5) Plin. hist. nat. l. 6. c. 26.
(6) Macrob. Sat. l. 1. c. 22.
(7) Reg. l. 4. c. 23. v. 4 & 5.
(8) Epiph. adv. hæres. l. 1. c. 16.
(9) Plin. hist. nat. l. 37. c. 10.
(10) Plut. de Iside. p. 354.

à cause de sa beauté et de sa forme, à Bélus la plus grande divinité des Assyriens. Cette consécration étoit fondée sur des rapports d'analogie avec le disque doré du Soleil, comme celle de la pierre Sélénite l'étoit sur les rapports quelle avoit avec la Lune, par la succession variée des nuances de la lumière. C'étoit l'œil de Jupiter, quand on entend par Jupiter le même astre, que l'oracle de Claros appelle Jupiter au printemps, Soleil en été et Pluton en hiver (1), ou l'être principe de la lumière et du jour (2), suivant la théologie des Romains et des Crétois. Toutes les fois que les anciens parlent de Bélus, comme nous l'avons déja vu, ils l'appellent Jupiter Bélus, grande divinité des Assyriens. C'est ainsi que le nomment Hérodote (3), Diodore de Sicile (4), Pline (5), ainsi que le commentateur de Denys le voyageur, cité ci-dessus. On adoroit à Apamée, suivant Dion, Jupiter Bélus. Or le Jupiter des Assyriens, Bélus, étoit, d'après le témoignage formel de Macrobe, la divinité du Soleil (6). On l'appelloit le Jupiter d'Héliopolis, et on l'honoroit par les cérémonies les plus pompeuses, dans la ville d'Héliopolis, ou dans la ville du Soleil. Son simulacre avoit été apporté d'Héliopolis en Egypte, sous le règne de Sénemure ou de Sénepos, sous la conduite d'un envoyé du roi d'Assyrie, et de prêtres Egyptiens, dont le chef étoit Partémetis. Cependant les cérémonies s'y faisoient suivant le rit Assyrien, plutôt que suivant les formes Egyptiennes. On reconnoît aisément à la nature du culte et au costume de ce simulacre, qu'il est le même dieu que Jupiter et le Soleil, ou qu'il est le Soleil, sous le nom de Jupiter. Sa statue est en or, et représente un jeune homme sans barbe, qui élève la main droite, dont il tient un fouet, dans l'attitude d'un cocher; de la gauche, il tient la foudre et des épis; attributs caractéristiques de la force de Jupiter et du Soleil, dit Macrobe. Je pense, comme lui, que ce conducteur de char est le Soleil, tel qu'on le voit dans le monument de Mithra, conduisant un char attelé de quatre chevaux. On voit aussi un fouet à côté du Soleil, dans un autre monument de ce dieu. C'est son image qui fut placée aux cieux, au-dessus du Taureau, dans la constellation du Cocher, fameux sous le nom de Phaëton. C'est le Jupiter de Platon, dont Macrobe cite et explique le passage, dans ce même chapitre. (7) Ceci s'accorde avec les livres Juifs; car Josias, après avoir brisé les vases consacrés au culte de Baal, du Soleil et de la Lune, des signes du Zodiaque et de toute la milice céleste, brûla aussi le char du Soleil (8), et chassa les chevaux, dont les rois de Juda avoient fait présent à ce dieu.

Macrobe suivant l'examen des rapports, qu'il y avoit entre le grand dieu des Assyriens et le Soleil, ou Apollon, ajoute que son temple étoit célèbre par ses oracles, et par la vertu de la divination, qui est un des dons d'Apollon, ou du dieu Soleil adoré sous ce nom. Hérodote parle aussi des oracles du temple de Bélus à Babylone (9), dont il compare les prêtresses, espèce de Vestales, à celles du dieu de Patras en Lycie. Or on sait, qu'Apollon étoit le dieu qui rendoit des oracles à Patras, (10) et qui étoit censé habiter ce pays, pendant les six mois où le Soleil parcourt les six signes inférieurs.

On portoit l'idole du dieu d'Héliopolis (11), continue Macrobe, sur une es-

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 18.
(2) Ibid. c. 15.
(3) Herod. l. 1. c. 181.
(4) Diod. Sic. l. 2. c. 9.
(5) Plin. hist. nat. l. 6. c. 26.
(6) Macrobe Sat. l. 1. c. 23.
(7) Ibid. c. 22.
(8) Reg. l. 4. c. 23. v. 4—11.
(9) Herod. l. 1. c. 181.
(10) Serv. ad AEneid. l. 4. v. 143.
(11) Macrob. Ibid. c. 22.

pèce de brancard, comme on porte les simulacres des dieux dans les fêtes solaires du Cirque. Eusthate parle d'une fête semblable en Egypte, (1) célebrée à Thèbes, ou dans la ville de Jupiter. On y portoit en procession les simulacres des dieux, pendant douze jours, nombre égal à celui des dieux qui président aux signes, qu'Apollon, Jupiter, ou le Soleil parcouroit. Eusthate fait cette remarque, à l'occasion de ce passage d'Homère où le poëte fait voyager Jupiter, pendant douze jours, chez les Ethiopiens; passage que Macrobe applique au Soleil, dans le même chapitre où il traite de Jupiter Assyrien (2).

Il ajoute, que le brancard sur lequel étoit placée la statue du Soleil, ou du dieu d'Héliopolis, étoit porté par des hommes de la première distinction, qui, la tête rasée, comme les prêtres d'Orus et d'Harpocrate, s'étoient rendus dignes de cet honneur, en se préparant à la fête par plusieurs jours de continence. Courbés sous ce fardeau divin, ils se sentoient inspirés par l'esprit prophétique, comme les oracles de la fortune à Antium. Macrobe entre dans quelques détails sur la manière dont on consultoit ce dieu, qui eut l'honneur de l'être par Trajan, dans une correspondance par lettres entre lui et l'empereur.

On remarque, dans la description que Macrobe nous donne de la grande divinité des Assyriens, qu'il soutient être le Soleil, des caractères qui ne conviennent guère qu'à cet astre. Il lui unit une divinité femelle, qu'il nomme Atargatis, près de laquelle sont des lions, comme ceux que Diodore donne à la Rhéa qu'il place dans le temple de Bélus, à côté de Jupiter (3). Nous les retrouvons aussi dans le temple de la ville sacrée, dont parle Lucien dans son traité de la déesse de Syrie (4), temple qu'il prétend avoir été consacré au culte de Rhéa, c'est-à-dire à la même divinité, que Diodore nous montre à côté de Jupiter et de Junon, dans le temple de Bélus à Babylone.

Comme le dieu Soleil Osiris et Hercule étoient supposés avoir bâti Thèbes en Egypte, on supposoit également que le dieu Soleil Bélus avoit bâti Babylone (5), qu'il l'avoit entourée d'un mur (6), et en avoit été le premier roi (7). On le faisoit fils d'Apis, ou d'Epaphus fils d'Io, ou de l'Isis aux formes de vache, et qui fut placée dans le signe du Taureau, sur lequel étoit monté Mithra et le Jupiter Assyrien, suivant Lucien. (8) Aussi Mithra et Bélus sont-ils unis ensemble par Claudien, dans son éloge de Stilicon (9), comme nous les avons vus plus haut unis par Servius, qui donne à Bélus le jeune les noms de Bélus et de Mithra.

D'après tout ce que nous avons dit jusqu'ici, on ne peut pas douter que le Soleil, la grande divinité de tous les peuples, ne soit aussi le fameux Bélus adoré en Assyrie, et qui avoit un magnifique temple à Babylone, desservi par des prêtres Astrologues, tels que les Chaldéens, qui étoient les ministres les plus instruits de la religion connue sous le nom de Sabisme. C'est le dieu par excellence, que l'Egypte, la Phénicie, l'Assyrie et la Perse ont adoré, dont les temples se sont multipliés en Orient, et dont le culte a passé dans tout l'Occident.

Néanmoins nous ne doutons pas, que le nom de Bélus ou de seigneur, étant un titre d'honneur, n'ait été donné à d'autres divinités et à d'autres parties de la nature qu'au Soleil. On

(1) Eustat. Iliad. A. p. 128.
(2) Macrob. Ibid Sat. l. 1. c. 23.
(3) Diod. l 2. c. 9.
(4) Lucian de diis Syr. p. 901—885.
(5) Doroth. Sidon.
(6) Euseb. præp. ev. l. 9. c. 41.
(7) Serv. com. AEnéid. l. 1. v. 646.
(8) Lucian de diis Syr. p. 702.
(9) Claudian. l. 1. de Laud Stilic.

l'a donné au Ciel, à Jupiter, à Mars, à Osiris, &c. ou à différens astres, soit fixes, soit planètes, dont le Sabisme avoit consacré le culte. Le Ciel ou Uranus, maître souverain de l'univers, premier roi ou premier dieu dans toutes les Cosmogonies, celui qu'adoroient les Perses sous le nom de Jupiter (1), étoit aussi révéré en Assyrie, sous celui de Bélus ou de seigneur et de roi, si nous en croyons Suidas, et les commentateurs de l'Iliade, Didyme et Eustate (2). Hésychius joint au Ciel Jupiter fils de Neptune, appellé aussi Bélus. Ce Jupiter, fils de Neptune, ne peut être que le fameux *Nembrod*, ou *Orion*, à qui la Mythologie donne pour père Neptune. Car le grand Jupiter, dans la théologie des Grecs, n'est point le fils, mais le frère de Neptune. L'épithète de Jupiter est une dénomination générale, qui fut donnée au Ciel chez les Perses, au Soleil ailleurs, et à la planète de ce nom. Ici elle est attribuée à Jupiter *Ourios*, ou à la belle constellation d'Orion, placée à côté du Taureau, et que les Egyptiens appelloient l'astre du Soleil, d'Orus, ou d'Apollon, sans-doute parce qu'il accompagne le Taureau du printemps, dont il annonce le retour par son coucher Héliaque. Voici ce que dit à ce sujet Cedrenus. (3) Nembrod, qui porta le nom d'Orion, bâtit Babylone, et régna le premier sur les Assyriens. Il s'appella aussi Saturne, du nom de la planète. Il eut pour femme Sémiramis, qui inventa les freins, et qui construisit les Pyramides. On lui donne aussi le nom de Rhéa. Elle fit redouter sa puissance aux mortels. Elle eut pour enfans Jupiter, Junon, Bélus et Ninus, qui épousa sa mère et bâtit Ninive.

En rapprochant ce passage de ceux que nous avons cités plus haut, et qui font de Bélus le fondateur de Babylone (4), et le premier roi d'Assyrie, il est évident, que ce Bélus se trouve être le même qu'Orion, qui étoit effectivement fils de Neptune, comme le Bélus dont parle Hésychius, et qu'il appelle du même nom qu'Uranus ou le Ciel, dont Orion fait partie. Orion ainsi que Nembrod furent réputés grands chasseurs, à cause des deux constellations du grand et du petit Chien qui le suivent, et de celle du lièvre qui le précède. Cedrenus prétend, que les Chaldéens sont des colonies de Tyriens (5), et que les Assyriens attribuèrent à Nembrod la nature divine, et le placèrent aux cieux, sous le nom d'Orion. Il ajoute qu'il inventa le premier la chasse, et que c'est pour cela qu'on a placé le chien près de lui; qu'on lui a donné aussi le nom de la planète Saturne.

La Chronique d'Alexandrie (6) fait de Nembrod un Géant tel qu'Orion et le fondateur de Babylone. Elle dit, que les Perses le mirent au nombre des dieux et des astres, sous le nom d'Orion. D'autres livres le font venir d'Egypte en Assyrie (7), où, disent-ils, le nom de Ninus lui fut donné. Comme Persée apprit aux Perses le culte du feu, Nembrod l'apprit aussi aux Assyriens. On observe ici, que le fameux Persée, par son lever Héliaque, et Orion par son coucher Héliaque, annoncoient le printemps, époque à laquelle se faisoit la consécration du feu nouveau, chez tous les peuples, parce qu'alors le Soleil repasse dans nos régions, et vient embraser la terre de ses feux puissans, et ranimer la nature dans nos climats. Aussi disoit-on de Persée, qu'il avoit fait descendre le feu céleste sur la terre, et qu'il en avoit établi le culte en Perse (8).

Le nom de Saturne, que l'on donne à Nembrod ou à Orion, lui étoit

(1) Herod. l. 1. c. 131.
(2) Didymus & Euſth. ad Iliad.
(3) Cedren. p. 15.
(4) Quint Curt. l. 5. c. 4.
(5) Ibid. p. 14.
(6) Chronic Alex. p. 85.
(7) Ibid. p. 65.
(8) Ibid. p. 23.

commun avec Bélus, comme nous l'avons vu plus haut, dans les passages de Servius et d'Isidore de Séville. Eusèbe, dans sa Chronique, dit que l'an 28 de Thara mourut Bélus, le premier roi des Assyriens, dont ces peuples firent un dieu sous le nom de Saturne. Ceci peut s'appliquer très-bien à Orion ou à l'astre d'Orus, qui, comme nous l'ont dit Cedrenus et la Chronique d'Alexandrie, fut le premier roi d'Assyrie, et fut placé au nombre des dieux et des astres, sous le nom d'Orion et de Saturne. Quelques-uns, dit Théophile, donnèrent les honneurs divins à Chrone ou à Saturne, et l'appellèrent Bélus et Baal (1). Damascius, dans la vie d'Isidore, dit pareillement, que les Syriens et les Phéniciens appellent Saturne *Hel* et *Bel* (2).

Je sais que, le nom de Saturne ayant été donné au Soleil lui-même, cette épithète de Bel lui convient autant qu'à Orion; mais ces noms peuvent ne point s'exclure et les désigner l'un et l'autre. C'est ainsi que le nom d'Horus, donné à Orion chez les Egyptiens, indiqua souvent aussi Horus, soleil printannier, ou Apollon. Ce qui arrive necessairement, toutes les fois qu'il s'agit d'une épithète ou d'une qualification générique.

Il suffit que nous sachions, que le titre de Bel, ou de Bélus a été donné par excellence au Soleil; qu'il a été aussi donné au Ciel, ou à Uranus, à Orion, à Chrone, ou Saturne, à Jupiter et à sa Planète, et même à Mars. En effet, le même Cedrenus (3) nous dit, qu'après Ninus les Assyriens eurent pour roi Thor ou Thurus, qui fut aussi appellé Mars, à cause de son caractère belliqueux. Il ajoute, que les Assyriens le nommèrent le dieu Baal, ou Bel, et qu'ils lui rendirent les honneurs divins, après lui avoir élevé une colonne. Ce Bel Thurus prit le nom de Mars, le même que celui de la Planète (4), comme le premier Bélus, ou Orion avoit pris celui de Saturne.

C'est une chose assez importante à remarquer, que dans la série de ces rois on trouve aussi celle des Planètes Saturne, Jupiter, Mars, et que tous prenoient le titre de Bélus, ou de seigneur, ce qui est assez naturel chez un peuple livré au Sabisme. Ils firent de ce dernier Baal, ou Bélus le dieu des combats. La Chronique, et Suidas prétendent, qu'il est le même, dont il est parlé dans Daniel (5).

Cette même généalogie fait naître Vénus d'un certain Afer, fils de Saturne; et Mercure de Jupiter Faune, frère d'Apollon, et de Persée. (6) Faune donna à son fils un nom emprunté de celui de la Planète de Mercure. On voit donc ici tout le système planétaire figuré sous le nom de Baalim, de seigneurs ou de rois, dans l'ancienne histoire des Babyloniens, qui avoient fait des astres fixes et des Planètes, autant de chefs et de princes, personnifiés dans les légendes sacrées. Ces princes n'ont existé qu'au Ciel, comme les Dynastes d'Egypte, comme Osiris, Isis, Horus, Hercule, Bacchus, Persée, &c. et tous les autres princes fameux dans les généalogies des anciens Rois ou Dynastes de l'Egypte, de la Phénicie, de l'Assyrie, de la Grèce &c. Aussi, dans la filiation de ces Baalim, ou Bélus d'Assyrie, retrouvons-nous les êtres physiques et les astres personnifiés dans d'autres fables, tels qu'Epaphus, Libye, Io, Agénor, Cadmus &c. L'histoire du Ciel devint donc, dans les allégories sacrées, une prétendue histoire de rois, qui avoient gouverné les peuples soumis à l'influence des astres, et qui étoient devenus autant de Génies tutélaires pour les nations, qui adoroient la nature, et ses agens les plus brillans; c'est-à-dire

(1) Theophil. ad Autolyc. l. 3.
(2) Phot. codex 242.
(3) Ibid. p. 15.
(4) Ibid. p. 16.
(5) Suid. v Thurus. Chronic. p. 89.
(6) Cedren p. 17.

pour tous les peuples du monde, puisque ce fut la religion universelle.

Baal, Beel et Bélus étant, comme nous l'avons observé, un titre d'honneur donné à différentes divinités, il y eut plusieurs Bélus, et ce nom entra dans la composition des dénominations de diverses divinités, telles que Beel phegor, Beelzephon, Beelzebut, Baal-Berythe, Baal-Gad, Baal-pharatz, &c. ainsi appellées, soit du lieu où on les adoroit, soit de l'astre particulier, auquel ce nom s'appliquoit.

Le dieu Baal ou Bélus, adoré à Berythe en Phénicie, ville fondée par Chrone le Phénicien (1), à qui on donna, comme nous l'avons vu, le titre de Baal, s'appella Baal-Berythe, ou le dieu de Berythe, chez les Sichimites, qui lui élevèrent un temple, et une idole (2), que S. Augustin met au nombre des autres Baalim, ou statues des dieux honorés sous le titre de Baal (3).

La statue de Baal ou de Chrone, adoré sur le mont de Phegor, ou Pheor, devint le fameux Beel-Phegor, si nous en croyons Suidas. (4) Beel est le nom de Saturne, nous dit-il, et Phegor, celui du lieu où son idole étoit placée et où l'on initioit à ses mystères (*97*). Apollinaris dit à-peu-près la même chose (*5*), sur le passage du Pseaume où il est question d'initiations aux mystères de Baal-Phegor. Il s'agit, dit-il, de l'idole de Baal, placée en un lieu appellé Phegor. Et les Grecs nomment Bel ce Baal, et disent qu'il est le même que Chrone. Cette opinion a été suivie par Jean Chrysostôme et par Théodoret, qui ont commenté le même Pseaume.

Nous nous rappellons, ce que nous avons vu plus haut, que le nom de Saturne fut donné au Soleil chez les Arabes, et à Hercule dans d'autres Cosmogonies, comme le prouve le passage d'Athénagore. Il fut aussi donné à Orion, placé près du Taureau printannier, et que les Egyptiens appelloient l'astre d'Orus, ou du Soleil du printemps, peint souvent avec les attributs caractéristiques de la génération, comme on peut le voir dans notre chapitre onzième. C'est sur-tout à ce dernier Chrone ou à cet Orus Egyptien, peint par Suidas (6) avec toutes les facultés génératrices les mieux prononcées, et qui d'ailleurs n'est que l'expression symbolique de la force génératrice du Baal par excellence, que l'on peut rapporter le Baal-Phegor adoré chez les Madianites et les Moabites. Il a tous les traits du Priape des Grecs, ou du dieu qui préside au développement des germes de la nature, fonction que le Soleil du printemps, et ses astres Paranatellons sont censés remplir. Peut-être même que son nom Phegor, ou Peor, n'est-il que le nom Or, ou Orus précédé de l'article Egyptien Pî ou Phi; ce qui désigneroit le dieu de la lumière et du jour, nom qui caractérise bien, soit le Soleil ou Apollon, soit le Cocher Pan et Phaëton, soit Orion. Si cela étoit, ce seroit alors lui qui auroit donné son nom à la montagne où il étoit adoré. Mais laissons là l'étymologie du nom, pour nous attacher à la nature et au caractère du dieu Baal-Phegor ou Peor. Les écrivains, dont les yeux furent choqués de ses formes et de ses attributs Priapiques, l'ont appellé le simulacre de l'ignominie, et de la turpitude. De ce nombre sont Isidore de Séville, (7) et Origène. (8) Les Rabbins cherchent même l'origine de ces qualifications odieuses, dans de prétendues cérémonies plus sales encore que lubriques (9). Phi-

(1) Eustbat. com. ad Dionys. v. 912. & Steph. Byz. v. Beryth.
(2) Judic. c. 9. v. 46.
(3) Aug. in Jud. c. 48.
(4) Suid. voc. Beel-Pheg.
(5) Apollin. Cat. Græc. patr. in Psalm. 105.
(6) Suid. voc. Priap.
(7) Iſid. orig. l. 8. c. 11.
(8) Orig. num. homil. 20.
(9) Salom. Jarchi ad num. 25. com. 3. Maimon. More Nevoch. c. 46.

lon

lon parle des mystères de ce dieu, de manière à donner une idée peu favorable de la décence des cérémonies qui s'y pratiquoient; mais comme il semble vouloir appuyer par là une mauvaise étymologie de ce nom (1), cette opinion ne peut pas être d'un grand poids. Néanmoins il est certain, que la religion légitimant tout dans l'esprit des dévots, il est possible que les mystères de Beel-Phegor ne fussent pas plus décens, que ceux de Priape, que ceux du bouc de Mendès, et de Pan. Les femmes particulièrement témoignoient une grande ferveur pour ce culte, comme les femmes Egyptiennes pour celui du bouc sacré, et Saint-Jérôme nous apprend, que l'énorme Phallus de Beel-Phegor étoit sur-tout l'objet, qui picquoit le plus leur dévotion (2). Il ajoute que c'étoit, sans doute, pour cela, que le roi Asa détruisant tous les monumens du culte lubrique d'Astarté et des autres divinités, dont les cérémonies étoient marquées par la licence des fêtes de Vénus et de Priape, éloigna de lui sa mère Maacha, fille d'Absalon, qui présidoit à ces cérémonies obscènes du dieu Priape; qu'il brisa des idoles indécentes, les brûla et en jetta les cendres dans le torrent de Cédron. (3) Ce culte, ces cérémonies lubriques, ces idoles obscènes étoient les monumens de la religion des Sidoniens, des Syriens et des autres peuples, au milieu desquels vivoient les Juifs, et avec lesquels leurs rois avoient des liaisons (4) habituelles. Les fêtes ityphaliques et les autres monumens du culte de Bacchus et de Priape, dont nous a parlé Lucien dans son traité de la déesse de Syrie (5), suffisent pour justifier nos conjectures à cet égard, et confirment l'opinion des écrivains Juifs et Chrétiens sur le culte de Priape, sous le nom de Beel-Phegor. Tous les auteurs s'accordent à lui donner la forme (17) et les attributs du dieu de Lampsaque, ou du dieu des jardins. (6) L'expression, dont se servent les auteurs des livres sacrés des Juifs (7), lorsqu'ils traitent de fornication les cérémonies de ce culte, prouvent assez la nature des ces cérémonies et leurs rapports avec les fêtes de la génération, célébrées en honneur, soit de Vénus, soit de Priape soit de Bacchus, &c.

C'est ce que leur prophète Osée (8) appeloit prostituer ses hommages à l'idole, qui blesse la pudeur, et se rendre abominable soi-même, comme les objets de son culte. Les auteurs Chrétiens n'ont eux-mêmes jamais parlé en d'autres termes des fêtes de la génération, établies chez les anciens, pour célébrer la plus belle opération de la nature, et le développement de la fécondité universelle, sous les rayons puissans du dieu Soleil au printems, agissant d'abord sous le Taureau, puis sous le Bélier Hammon.

C'est ce nom Ham, prononcé fortement, qui donna naissance au Cham ou Chamos, divinité des Moabites, et des Ammonites (9), que St. Jérôme prétend être la même que Beel-phégor, sous un autre nom (10), ou que ce Soleil, qui par sa chaleur vivifie les élémens, et organise les plantes. Le nom de chaleur en hébreu est Cham (11), mot qui désigne également l'astre qui la verse sur la terre; car lui seul est Cham. Les autres, au moins, relativement à nous, ne sont que lumineux. On voit

(1) Phil. de nom. mut. p. 821.
(2) Hierony. in Oseam c. 4.
(3) Reg. l. 3. c. 15. v. 13.
(4) Paralip. l. 2. c. 15. v. 16.
(5) Reg. l. 3. c. 11. v. 1—5—7—8—33. c. 14. v. 23—24.
(6) Lucian de deâ Syr. p. 887.
(7) Ruffin lib. 3. in Oseam. Hieronym. lib. 1. cont. hæres. Jos. c. 12. Isidor. orig. l. 8.
(8) Oséas. c. 9. v. 10.
(9) Iudic. c. 11. v. 24.
(10) Hieronym. ad Saiam l. 24.
(11) Selden. Synt. 2. c. 8. Buxterf. lexic. hebr. p. 236.

un Baal Hammon parmi les différens Baals (1) Chaldéens. On appeloit Chamaïm les Pyrées et les images du Soleil, si on croit les Rabbins, de Chammha, nom de la chaleur et du Soleil, dit Selden (2). Salomon unit son culte à celui d'Astarté, déesse des Sidoniens, ce qui est assez naturel, s'il est le fameux Adonis, ou le soleil, amant d'Astarté (3). L'autel de Chamos étoit sur une montagne élevée, et on alloit y honorer l'idole, par un culte assez semblable à celui que l'on rendoit à Adonis, lorsqu'on pleuroit sa mort (4). Jérémie appelle les Moabites, le peuple de Chamos, ou de Chemos, à cause du culte qu'ils rendoient à cette divinité (5). La même expression est employée dans le livre des Nombres (6). Nous pensons, que ce Dieu n'est encore que le Soleil, l'Hammon des Egyptiens, peint avec les formes du Bélier, et de son Paranatellon Persée, qui, dans le Planisphère Egyptien de Kirker, est représenté avec les cornes d'Ammon, ou de ce Bélier, dont l'image, suivant Abnephius (7), étoit employée comme symbole de la chaleur, qui se développe dans le monde. Ainsi, en dernière analyse, ce Chemos n'est encore que le soleil Ammon, principe de chaleur et de végétation (8).

Le culte de ce dieu est souvent uni à celui de Moloch, dont le nom est équivalent à celui de roi, dans notre langue. Nous en parlerons tout à-l'heure, lorsque nous aurons fini l'article des divers Baalim, ou des divinités, dont le nom est composé du mot Baal, ou Bel. Tel est celui de Beelzebub, de Béelzephon, de Baal Gad, &c. Cette dernière divinité nous paroît être la Fortune, ou l'idole de la *Bonne-Fortune*, qui fut consacrée d'après les principes de l'Astrologie. Les anciens Astrologues distinguoient quatre élémens cardinaux de la science Généthliaque, et quatre Génies premiers, qui présidoient à toutes les naissances, savoir, le *Bon Génie*, la *Bonne Fortune*, l'*Amour*, et la *Nécessité* (9). Les deux premiers sont le Soleil et la Lune, les premiers agens de toutes les productions sublunaires; l'un présidant à la chaleur et à la lumière, et l'autre aux corps sublunaires, livrés aux chocs irréguliers des mouvemens fortuits. Tous les livres d'Astrologie ancienne contiennent les détails de cette théorie, ainsi que de celle des différens lieux du ciel, d'après lesquels se construisoit le thême Généthliaque. On plaçoit, sous la tutelle de la Bonne Fortune, la cinquième place à compter de l'Horoscope; sous celle du Bon Génie, la onzième (10); et la recherche de ces lieux faisoit l'objet d'une science et d'un calcul. Dans la distribution des sorts attribués aux sept Planètes, (11) le soleil étoit désigné sous le nom d'Agathodémon, ou de Bon Génie, et la lune sous celui d'Agatétuchê, ou de Bonne fortune. Nous ne suivrons pas plus loin cette théorie, dont il nous suffit d'avoir indiqué les bases, dans les rapports qu'elles ont avec notre explication de Baal-Gad, ou de la Bonne Fortune, et du Bon Génie, invoqués par les Syriens.

Cette doctrine se lioit au culte des astres, puisque ce culte lui-même étoit relatif à la milice céleste, au soleil, à la lune et aux planètes, qui règlent l'ordre des choses ici bas, et tout le système de la fatalité. On connoît les sorts de Préneste, ville fameuse par le temple, l'idole et les oracles de la For-

(1) Kirk. œdip. t. 1. p. 262.—264.
(2) Selden. ibid. c. 8.
(3) Reg. l. 3. c. 11. v. 7—33. regum 4. c. 23.
(4) Kirk. œdip. t. 1. p. 381. Isaia. c. 15. v. 2.
(5) Jerem. c. 48. v. 13 et 46.
(6) Num. c. 21 v. 29.
(7) Kirk. œdip. t. 3. p. 122.
(8) Voss. de Idol. l. 2. c. 11.
(9) Macrob Sat. l. 1. c. 19. Vettius valens Selden, Synt. 1. c. 1.
(10) Firmic. l. 2. c. 19 et 22.
(11) Manil. l. 3. v. 171. et Scalig. not ad manil l. 3 v. 87.

tune. Les Grecs avoient placé également la chapelle du Bon Génie, et celle de la Bonne Fortune, à l'entrée de l'antre du devin Trophonius (1); et cela, parce que l'art de la divination étoit lié à la fatalité et au système des influences célestes. Il est bon de remarquer, que ce Trophonius avoit le serpent pour attribut, comme l'Agathodémon, dont nous avons parlé plus haut (2). On trouvoit à Egire (3) la statue de la Fortune, portant dans ses mains la corne de la chèvre Amalthée, et à ses côtés l'Amour, que nous lui avons vu associé dans la théorie des naissances. On disoit de cette divinité, qu'elle étoit une des Parques, c'est-à-dire, une des filles de la Nécessité, et la plus puissante de ses sœurs; toutes idées consacrées par l'Astrologie. Elle avoit aussi son temple et sa statue chez les Eléens (4), à côté de Sosipolis, Génie vêtu d'une robe semée d'étoiles et qui tenoit en main la corne d'Amalthée, ou de la constellation, appelée Algedi, ou Gad, qui par son lever Héliaque présidoit au départ des Sphères, ou à l'équinoxe de printems, d'où elles étoient censées partir. Dans la main de la bonne fortune et de Sosipolis, elle étoit l'emblême de l'abondance que procure la fortune, et des succès, qui sont attachés à ce que l'Astrologie appeloit le sort de la bonne fortune (5). A Phérée, la bonne fortune portoit une sphère sur sa tête, et de l'autre la corne de la chèvre Amalthée (6), emblême naturel soit des cieux, dont le mouvement règle la fatalité, soit de l'inconstance.

La bonne fortune avoit à Olympie (7) son autel à côté de celui de Pan, dont Ægа, la chèvre Amalthée, étoit femme, et de Vénus, qui présidoit au cinquième lieu des dodecatemoriés Astrologiques, appelé bonne fortune (8). La Planète de Jupiter présidoit au onzième lieu, appelé bon Génie, et c'est là, sans-doute, ce qui a fait croire aux interprètes des livres hébreux, que par Gad, et par le mot Mazaloth, on devoit entendre la Planète de Jupiter (9); c'est-à-dire, celle des Planètes à qui ce lieu Astrologique, appelé bon Génie et qui se lioit à la bonne fortune, étoit affecté.

A Thèbes, on voyoit le temple d'Ammon (10); l'observatoire du devin Tirésias, et tout près, le temple de la fortune, qui, au lieu de la corne d'abondance, portoit en ses mains le dieu de la richesse, ou Plutus enfant. Il est bon de remarquer, que, dans la distribution du camp des Hébreux, le Bélier ou le signe d'Ammon appartient à Gad fils de Jacob, à la naissance duquel Lia invoqua la bonne fortune ou la déesse qui préside aux naissances heureuses, sous le nom de Gad (11). La Genèse suppose que Lia, au moment de cette naissance, s'écria: la prospérité est venue, ou, suivant d'autres textes, *heureusement*; ce qui s'accorde bien avec l'idée que présentent les images de la bonne fortune consacrées chez les Grecs, et dont nous avons parlé plus haut. Gad est venu, disent les Hébreux, ou la bonne fortune, le bon astre, le bon Génie sont arrivés. J'observe, que la chèvre Amalthée, qui préside au lever du Bélier, s'appèle *Felix sydus*, la bonne étoile. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les commentateurs des livres hébreux voient dans ce passage une allusion à l'Astrologie, et aux corps célestes, soit fixes, soit errans, qui concouroient à établir le système de la fatalité, qui faisoit

(1) Pausan. Boiotic. p. 313.
(2) Ci dessus c. 14.
(3) Pausan. Achaic. p. 234.
(4) Pausan. Heliac. 2. p. 204.
(5) Vettius Val. apud Selden. Syntag. 1.
(6) Pausan. Mess. p. 140.
(7) Paus. Heliac. 1. p. 162.
(8) Firmic. l. 2 c. 22.
(9) Kirk. œdip. t. 1. p. 282. ou Seld. Syn. 1. c 1.
(10) Pausan Boiot. p. 294.
(11) Genese. c. 30. v. 11.

l'objet de l'étude de ceux, qui s'occupoient de la science Genéthliaque ; ces astres composoient ce qu'on appeloit la milice céleste. Je renvoie le lecteur, qui desireroit là dessus plus de détails, aux commentaires des Rabbins, et à Kirker et Selden (1), qui ont traité assez au long cet article de la fortune et du bon Génie, adorés sous les noms de Baal-Gad chez les Syriens. Il suffit pour nous d'avoir prouvé, que le culte de Baal-Gad étoit fondé sur l'Astrologie, qu'il faisoit partie du Sabisme et qu'il appartenoit à la religion universelle. Nous ne connoissons que le nom de Baal-Pharasius, dont parle Kirker (2). Si on peut établir quelques conjectures, d'après ce nom, ce seroit le Pégase Alpharas (3), qui fut adoré sous ce nom de Baal-Pharas. Nous ne connoissons pas mieux Baal-meon, Baal-asar, Baal-thamer, &c.

Nous passerons donc à Béelzephon et à Béelzebub.

Béeltzephon étoit la divinité ou le Génie qui présidoit sur le Nord, en hébreu, Tzephon (4) ; car on sait que les anciens, et en particulier les Perses, avoient établi des Génies ou Anges, et des astres surveillans des quatre coins du monde. Tels étoient les quatre grands astres (5) Taschter, Satevis, Venant et Haftorang. Ce dernier gardoit le Nord, et on prétend que c'étoit l'Ourse (6). Sa dénomination, exprimant le nombre sept, semble avoir conduit les interprêtes à y voir les étoiles des Ourses, qui sont effectivement en ce nombre. Pour nous, sans rien déterminer à cet égard, il nous suffit de savoir que c'étoit un des astres, à qui la surveillance du Nord étoit confiée. Nonnus, dans ses Dionysiaques (7), établit également quatre astres pour sentinelles aux cieux, et il donne la garde du Nord à Céphée, qui effectivement est placé près du pôle boréal. Il porte dans la Sphère l'épithète de *Rex* ou de roi, et peut-être est-il le Baal Tzephon, ou Dieu-Seigneur du Nord, adoré près des bords de la mer rouge, et du lieu où les Israëlites sont censés l'avoir passée, dans la fable du fameux passage (8). Ils allèrent d'abord à Succoth, lieu où étoient adorées les Pléïades, *Succoth Benoth ;* puis à Phihahiroth (9), vis-à-vis Baal Tzephon ; car l'auteur des livres Juifs en fait une ville, une place ; tandis que les commentateurs Juifs y voient une idole (10), et un instrument d'Astrologie. Nous ne contesterons pas, qu'il n'y eût une ville ainsi appellée ; mais il y a beaucoup d'apparence, qu'elle prenoit son nom de l'idole, qu'on y adoroit sous le nom de Baal-Tzephon, ou du dieu qui veille sur le Nord. Les livres Hébreux eux-mêmes parlent d'un Démon, ou Génie du Midi, dont on demande à être délivré (11). Pourquoi n'auroit-on pas aussi parlé du démon ou du Génie du Nord ? Quelques interprêtes (12) disent, que cet idole étoit un chien de bronze. Le Rabbin Aben-Ezra (13), dans son commentaire sur le chapitre quatorzième de l'Exode, prétend que les prêtres, ou Astrologues Egyptiens avoient construit cette idole, d'après les principes de la science des astres ; c'est-à-dire, que c'étoit un Talisman magique, comme tous les autres, soumis à l'influence de quelqu'une des constellations boréales, telles que Céphée, à côté duquel on peignit effectivement un chien (14). Il porte lui-même le nom de

(1) Kirk. œdip. t. 1. p. 282--285. et Selden de deâ Syr. Synt. 1.
(2) Kirk. Ibid. p. 264.
(3) Bayer uran. tab. 19. Ricciol. p. 127. Ulug. beigh. p. 52--55.
(4) Seld. synt. 1. c. 3. p. 125. Kirk. œdip. t. 1. p. 277.
(5) Zend. avest. t. 2. p. 349.
(6) Hyde de Vet. pers. relig. c. 12. p. 181.
(7) Nonnus dionys. l. 2. v. 187.
(8) Exod. c. 14. v. 2-9.
(9) Num c. 33. v. 5-8.
(10) Selden. Synt. 1. c. 3.
(11) Psalm. 90 v. 6.
(12) Kir. ibid p. 28.
(13) Ibid. 277.
(14) Hyde de vet pers relig. c. 5. p. 131, et comm. ad Ulug beigh. p. 15.

Al Rai, le Berger, comme nous l'avons déjà remarqué à l'occasion du douzième travail d'Hercule, et une des étoiles, qui font partie de cette constellation, se nomme Alkelb, le Chien. On faisoit des images, ou des idoles des différens animaux célestes, pour les besoins de la magie et de la divination, comme l'observe très-bien l'auteur du Targum Babylonien (1). Le Paraphraste Jonatham l'appelle le signe du Nord (2). Ainsi toutes les vraisemblances se réunissent en faveur du Céphée, de la famille de Cadmus, et de Belus, fils de Phénix, suivant les uns (3), et d'Agénor, suivant d'autres (4), établi gardien du Nord, dans le poëme des Dionysiaques.

A la suite de ce dieu, vient encore un autre Baal, adoré par les habitans d'Acaron, sous le nom de Baal-Zebub ou Beelzebul. Ochosias, malade d'une chûte (5), envoye consulter l'oracle de ce dieu, qu'il appelle le dieu d'Accaron; afin de savoir de lui, s'il peut espérer le rétablissement de sa santé. Cette seule question me semble indiquer, que cet oracle étoit celui d'Esculape, de Sérapis, ou de Pluton, consulté en Grèce, en Egypte, et dans tout l'Orient, pour les maladies. C'est sans doute ce Beel-Zebut, que les Evangélistes appellent le Prince des démons, dénomination qui caractérise assez bien Pluton (6).

Joseph (7) appelle le dieu d'Accaron, le dieu Mouche, ou le dieu Chasse-Mouches, dénomination assez semblable à celle que les Grecs et les Romains donnoient à Hercule. A Olympie, on immoloit un taureau à un dieu connu sous le nom de Myodès (8). Les Romains en faisoient autant pour Hercule Chasse-mouches. Ce nouveau trait n'est pas étranger à notre Esculape, puisqu'il est aussi appellé Hercule par tous les Astronomes, qui ont parlé du Serpentaire, et qu'il se lève à l'époque de l'année, à laquelle les mouches disparoissent, ou en Octobre.

Les habitans de la Cyrénaïque avoient leur dieu Achoris, auquel on sacrifioit, pour obtenir la destruction des mouches, dont la trop grande quantité apportoit des maladies pestilentielles (9).

Les différens auteurs ont varié sur le nom du dieu d'Accaron; les uns l'ont appellé Beel-Zebub, et les autres, Beel-Zebul (10). Ces variantes semblent tenir à l'envie que les commentateurs, Juifs ou Chrétiens, avoient de jetter du ridicule sur cette divinité, comme sur beaucoup d'autres, dont ils altéroient les noms, pour leur trouver une étymologie, qui prêtât à la plaisanterie et au sarcasme (11). C'est ainsi qu'ils ont cherché dans le Beel-Zebub, travesti en Beel-Zebul, le dieu *Sterculus* des Romains, comme s'il étoit vraisemblable qu'Ochosias eût consulté le dieu *Sterculus*, ou une divinité de cette nature, sur sa santé, et sur les moyens de se guérir. Nous nous en tiendrons à notre conjecture, sur les rapports de cette divinité avec l'Esculape Grec, ou le Sarapis Egyptien; conjecture dont nous avons donné les motifs. Les Arcadiens, qui habitoient Aliphère (12), adoroient sur-tout Esculape et Minerve, et célébroient une fête en l'honneur du dieu Myagrus, pour se débarrasser des mouches. Cette cérémonie est fort analogue à celle de la Cyrénaïque, où l'on adoroit aussi Minerve et Esculape. On trouvoit, près Cyrène, un dieu appellé Baal, ou

(1) Kirk. ibid. p. 281.
(2) Selden. Synt. 1. p. 124.
(3) Hygin. l. 2.
(4) Théon p. 126.
(5) Reg. 4. c. 1. v. 2—6.
(6) Math. c. 12. v. 24. c. 9. v. 34. Marc. c. 3. v. 22. Luc. c. 11. v. 15.
(7) Antiq. Jud. l. 9. c. 1. p. 299.
(8) Plin. hist. nat. l. 29. c. 6. Clem. Alex. protrept. p. 24. Paus. Heliac. l. 1. p. 161.
(9) Plin. hist. nat. l. 10. c. 26.
(10) Kirker œdip. t. 1. p. 271. et Seld. Synt. 2. c. 6.
(11) Ibid Seld p. 305.
(12) Paus. Arcad. p. 258.

Bal, nom qui fait partie de Baal-Zebub. Il avoit donné son nom à la ville où il avoit son temple (1). Les Lacédémoniens, dont Cyrène étoit une colonie, appelloient *Bela*, le soleil et la lumière (2).

Nous terminons ici tout ce que nous avions à dire sur les différens Baalim, ou dieux, dans la composition du nom desquels entre l'épithète générique, Baal, ou Seigneur.

Nous allons passer à Moloch, et aux divinités, dont le nom se compose du mot Moloch, ou Melech, c'est-à dire, roi, telles qu'Adramelech, Anamelech, Melech-Samaïm, Melecharte, ou Melicerte, Malach, Moloch, &c.

Il en est du nom de Moloch, comme de ceux de Baal et d'Adonis, de Mar, Mithra (3), &c. C'est moins le nom d'une divinité particulière, qu'une épithète générale, donnée à différentes divinités, que l'on honoroit du titre de maître et de Roi (4). Ces épithetes furent données à tous les astres fixes, ou errans; mais par excellence au Soleil, roi de la Nature. Tel étoit l'usage reçu dans tout l'Orient, si nous en croyons Hyde, de donner le titre de roi aux astres les plus remarquables (5). Les noms de roi, et de Regulus, qui sont restés au Céphée et à la brillante du cœur du Lion, ainsi que les dénominations d'étoiles royales, conservées à quatre étoiles par les Astrologues, sont autant de preuves de cet ancien usage. Hercule, ou le Soleil, le roi par excellence, s'appella Melech-Arta, le grand roi. Les Grecs en ont fait Mélicerte. La Planète, qui préside au signe du Bélier Ammon, ou Mars (6), s'appelloit Moloch, ou l'astre de Moloch et d'Hercule. Moloch étoit la grande divinité des Ammonites, ou des enfans d'Hammon (7). Le Bélier, signe d'Hammon, chez les Egyptiens étoit affecté à la tribu de Gad chez les Juif, à ce Gad dont Jacob fait, comme Mars, un chef, et un général d'armée (8), qui remporte une victoire. C'est aussi dans le territoire affecté à Gad, que les enfans d'Hammon viennent élever l'idole de Moloch. On lit en effet, dans Jérémie (9), ces mots : Voici ce que dit le Seigneur, contre les enfans d'Ammon : « Israël n'a-t-il pas d'enfans, ou d'héritiers ? Pourquoi donc Moloch, ou Melchom, s'est-il emparé de Gad, comme de son héritage, et pourquoi son peuple a-t-il établi sa demeure dans ses villes ? Mais Melchom sera emmené captif, et avec lui ses prêtres ». Le culte de Melchom, ou de Melech, est lié à celui de la milice céleste, ou plutôt, il en fait partie, comme on peut le voir dans le prophète Sophonie (10). « J'étendrai, dit Dieu, ma main sur Juda, sur tous ceux qui habitent Jérusalem; je détruirai les restes de Baal, avec les noms de ses ministres, et avec ses prêtres; et ceux qui, sur la plate forme des maisons, vont adorer la milice céleste, et jurent, par le nom de Molchom, ou de Moloch ». L'auteur des Actes des Apôtres (11) confirme l'union du culte de Moloch avec celui des astres et de la milice céleste, lorsqu'il suppose, que Dieu irrité contre les Juis, qui dans le désert adorèrent le veau représentatif d'Apis, ou du Taureau céleste, les abandonna à leur superstition et au culte de la milice céleste; de Moloch et de l'astre Remphan. Le prophète Amos (12) avoit mis le même reproche dans la

(1) Steph de urb. v. balis.
(2) Hesych. v. Bela.
(3) Scaliger I. 6. de emend. temp et Selden. synt. 1. c. 6. p. 178.
(4) Id. Seld. proleg. p. 23.
(5) Hyd. de vet. Pers. Rel. c. 5. p. 130.
(6) Kirker œdip. t. 1. p. 331. et Salm. Ann. Clim. p. 596. Ricc. p. 127. Achill Tatius uranolog p. 136.
(7) Levitic c. 18.
(8) Genes. c 49 v. 19.
(9) Jeremie c. 49 v. 1—3.
(10) Sophon, c. 1. v. 4. et 5.
(11) Act apost. c. 7. v. 42, 43.
(12) Amos, c. 5. v. 26.

bouche de son Dieu, lorsqu'adressant la parole au peuple d'Israël, qui l'avoit oublié, il lui dit : « Vous avez porté le tabernacle de votre Moloch, l'image de vos idoles, l'astre de votre dieu. » Il s'agit ici d'un astre, dont le culte idolâtrique, répandu dans tout l'Orient, avoit consacré l'image. On voit dans Jérémie l'attachement des Israëlites pour le culte (1) des astres, et sur-tout pour la reine du ciel, Astarté et Isis, à qui ils faisoient des libations, et au nom de laquelle ils juroient, comme on juroit par le nom de Moloch, ou Melech, soit Hercule, soit Mars, ou la Planète qui porte ce double nom. L'auteur du livre, intitulé Lévitique (2), parle de la consécration, que l'on faisoit de ses enfans à l'idole de Moloch. Il appelle ce culte une prostitution (3). Salomon l'avoit uni à celui de la déesse des Sidoniens, Vénus Astarté, amante d'Adonis et de Mars (4). On dit formellement, que c'étoit l'idole des Ammonites. Le Bélier Hammon étoit le siége de l'élément du feu, et c'est par son image, que l'on indiquoit l'époque de la chaleur (5). C'étoit aussi par le feu que se faisoit cette consécration (6), par ce feu sacré, que Persée, placé sur le Bélier, étoit censé avoir fait descendre du ciel sur la terre, pour en établir le culte dans les temples de la Perse. L'idole de ce dieu, (car c'est de Moloch, (7) et non du roi, qu'il s'agit dans les Paralipomènes), portoit une couronne d'or, garnie de pierres précieuses, dont David s'empara après la défaite des Hammonites. On remarquoit sur-tout, sur son front, une pierre très-brillante, semblable par son éclat à l'étoile du matin (8). L'idole étoit de pierre enduite d'or : le dieu étoit représenté assis sur un trône, ayant, de chaque côté, une statue de femme pareillement assise (9). Nous avons vu, dans le temple de la déesse de Syrie, et dans celui de Babylone, également trois figures de divinités, dont une, et la principale, étoit Jupiter, le dieu Ammon, qui préside au Bélier, domaine de Mars; et sur la tête d'une des statues (10), une perle brillante, qui la nuit jettoit beaucoup d'éclat.

On prétend aussi, que la statue de Moloch renfermoit en elle-même sept petites chambres, ou capsules, appellées *Conclavia Molochi*, et on lui donnoit, dans certaines figures, la tête de bœuf, si l'on en croit Radack (11). Cette dernière circonstance semble le rapprocher de Mithra monté sur le bœuf, et à côté duquel, sept Pyrés, ou autels flamboyans représentoient les sept planètes, que les adorateurs de la Nature figurèrent sous tant d'emblêmes. Mais comme le titre de Moloch est un nom générique, il faudroit savoir quel Moloch fut représenté par cette image, et je ne crois pas que ce fût celui des enfans d'Ammon. Il y avoit, comme nous l'avons déjà observé, plusieurs divinités appellées Melech (12), ou Chef et Roi; car les Septantes eux-mêmes traduisent ce mot par Chef, *Archontés* (13). Saint Jérôme le traduit dans le même sens (14). Nous ne disconvenons point, qu'il y ait eu une idole du soleil Mithra, avec les attributs du bœuf, invoquée sous le nom de Melech, ou de roi; qu'on lui ait uni l'emblême du système planétaire, comme en Grèce on mettoit la lyre dans la main d'Apollon, et la flûte

(1) Jerem. c. 44. v. 17.
(2) Levitic c. 18. v. 21.
(3) Ibid. c. 20. v. 2—5.
(4) Reg. l. 3. c. 11. v. 5.
(5) Kirk. t. 3 p. 112.
(6) Reg. l. 4. c. 23 v. 10—13.
(7) Amos, c. 1. v. 15. Jeremie c. 49. v. 1.
(8) Theophyl. ad act. apost. c. 7.
(9) Kirk. œdip. t. 1. p. 383. Benjam. in itinerar.
(10) Lucian de dea Syr p. 902.
(11) Kirk. œdip. t. 1. p. 383.
(12) Bibl. vatab. t. 1. p. 163. n.° 21.
(13) In Levit c. 18.
(14) Hieronym. in jes. c. 57 & in Jerem 32.

aux sept tuyaux, dans celle de Pan. On prétendoit donc, que l'image de ce Moloch étoit creuse, et que sa concavité étoit divisée en sept parties, ou chambres particulières, que l'on ouvroit pour y déposer des offrandes (1). Chaque chambre étoit destinée à recevoir une offrande particulière, dont la nature varioit, à raison du rang ou de la place de cette chambre. Ainsi dans la quatrième on mettoit le Bélier ; dans la cinquième le Veau ; dans le sixième le bœuf; et ceux qui vouloient offrir un enfant étoient admis à déposer cette offrande humaine, dans la septième chambre. Les mains de l'idole étoient disposées de manière à paroître solliciter les offrandes. On dansoit autour, au son des instrumens les plus bruyans, pour étouffer les cris des malheureuses victimes, qu'on brûloit dans les flancs de cette affreuse divinité. Nous tenons des rabbins Simeon, et Salomon cette description. Eux seuls sont garans de cette tradition. Le rang qu'occupoit la chambre, dans laquelle on brûloit les victimes humaines, sembleroit indiquer que cette offrande étoit faite à Saturne, dévoreur d'enfans, qui occupe la septième place dans le système planétaire (57). Cette conjecture semble encore apuyée du témoignage des Anciens, qui racontent que les Carthaginois, venus de Phénicie, jettoient aussi des enfans dans la statue de Saturne, autour de laquelle étoit allumé un grand feu (2). N'eut-il pas mieux valu, dit Plutarque, pour les Carthaginois, avoir Critias, ou Diagoras, c'est-à dire, des Athées pour Législateurs, que de recevoir de pareilles loix religieuses ? C'est bien ici l'occasion d'appliquer ce fameux vers de Lucrèce « : Tant la religion a pro» duit de maux, et consacré de cri» mes ! » Dans le temps qu'Agathocle étoit prêt de mettre le siège devant Carthage, les habitans de cette ville, réduits à l'extrémité, immolèrent à leur divinité féroce deux cens enfans, des meilleures maisons de Carthage; et outre cela plus de trois cens citoyens, qui s'offrirent volontairement en sacrifice. Diodore prétend, que les mains de l'idole étoient disposées de manière à ce que l'enfant, qu'on posoit dessus, tombât aussitôt dans une ouverture et dans une fournaise pleine de feu. Peuple, voilà tes dieux, tels que les ont fait tes prêtres. Que sont cependant ces assassinats religieux, en comparaison de ceux de la Vendée ? Plutarque n'auroit-il pas encore raison de dire, que Diagoras l'Athée n'eût jamais fait autant de maux, que ceux que le fanatisme religieux a produits dans ces contrées malheureuses. Oui, nos prêtres sont encore les descendans de ces féroces Druides, qui arrosoient de sang humain, l'autel de leur dieu Mars, d'Hésus (3), le Moloch des Gaulois; divinité bien digne du titre de roi. Cette ressemblance pourroit aussi faire croire que c'étoit à Mars, dont la planète portoit le nom de Moloch, à Mars, dieu des combats, et du carnage, que s'adressoient ces sortes de sacrifices. C'est ce dieu des combats, que devoient naturellement invoquer les Carthaginois, pour obtenir des secours dans la guerre malheureuse, qu'ils faisoient contre Agathocle.

Dailleurs ces cérémonies religieuses de Moloch avoient pour objet le culte du feu, élément affecté au Bélier, auquel préside Mars. L'ancienne année des Perses (4) commençoit par le mois Azur, ou par le mois du feu. Ce nom étoit celui du feu et de la Planète de Mars, appellée Azar, et Azer (5), à cause de sa couleur de feu; car cette planète est très-rouge. Hyde ajoute, que c'étoit cette Planète, que les Sepharaïtes adoroient sous le nom d'Adra Melech ; ou Adar Melech, et qui donna son nom au mois

(1) Selden. Syntag. 1. c. 6 p. 169.
(2) Diod. l. 20. Tertull. Apolog. Minut. felix Quint-Curc. l. 4. c. 3. Plut. de superstit. p. 171. Lactan instit. l. 1. c. 21.
(3) Lucan. lib. 1.
(4) Hyde, vet. pers. relig. c. 19. p. 248—252.
(5) Ibid. c. 2. p. 63.

Adur

Adur, ou Azar, Planète de feu, de nature féroce, dit Hyde, et qui est d'un heureux présage dans les combats. Le nom Azur entre dans la composition de l'Ange Azurghushaps, Ange cruel et féroce, qui préside à la garde du feu (1), au milieu duquel il est toujours. Tel étoit Moloch, que l'on honoroit en faisant passer les enfans à travers des brasiers, disposés des deux côtés de leur passage. Les adorateurs du feu (2), dit Maimonide, publioient, que ceux qui ne faisoient point passer leurs enfans par le feu, les exposoient au danger de mourir. C'est cette cérémonie, qui, suivant les livres Hébreux, se faisoit en honneur de Moloch, chez les Ammonites, et dans la vallée d'Ennom (3). On y faisoit passer les enfans par le feu ou entre deux bûchers (4). Il paroît, qu'il ne s'agissoit que d'une simple purification par l'élément du feu, dans cette cérémonie; ce qui n'empêche pas que, dans d'autres circonstances, comme à Carthage, on ne brûlât quelquefois ces victimes malheureuses. C'est par-là que l'on pourra concilier les opinions des différens auteurs, dont les uns prétendent que l'on alloit jusqu'à brûler ces innocentes victimes, et d'autres qu'on les faisoit simplement passer par le feu (5). Ovide parle d'une cérémonie à peu près pareille, qui se faisoit aux fêtes Palilies, à l'entrée du soleil au Taureau céleste, ou à l'ancien signe équinoxial du printemps. Il apporte diverses raisons de cet ancien usage (6); et plusieurs ont rapport à la fondation de Rome, bâtie par un fils de Mars, et à la découverte du feu. Il y avoit une idole de Moloch, comme nous l'avons vu plus haut, qui portoit sur sa tête les attributs du signe du Taureau, sous lequel se faisoit la cérémonie, dans laquelle on passoit à travers le feu chez les Romains, comme chez les adorateurs de Moloch en Syrie.

Les dévots à Apollon, ou au dieu Soleil, adoré sur le mont Soracte en Italie, passoient sur les charbons, pieds nuds, sans se faire de mal (7). La même chose se pratiquoit dans le même pays, en honneur de la déesse de Feronie (8). Une foule de peuple se rendoit tous les ans à cette fête, pour jouir de ce spectacle. La même cérémonie avoit lieu en Cappadoce au temple de Diane Perasia (9), ou de Diane Tauropole, ou de la lune, qui a son exaltation au signe céleste du Taureau, dont Moloch, suivant les Rabbins, portoit les attributs, lesquels étoient ceux d'Isis, d'Astarté, d'Apis, de Mithra, ou du soleil et de la lune de printemps autrefois.

Quoi qu'il en soit des rapprochemens, qu'on peut établir entre les cérémonies qui se pratiquoient en différens pays, et des purifications qui s'y faisoient par le feu, on ne peut s'empêcher de reconnoître, que ce culte étoit relatif aux corps célestes, soit au soleil, soit à la lune de l'équinoxe de printemps, soit à la Planète de Mars, qui présida au Bélier, signe de cet équinoxe, et qui remplaça le Taureau, ancien signe équinoxial. Aussi l'auteur du livre des rois place-t-il l'idole de Moloch, dans le même rang que celle de Baal, et d'Astarté, qu'il associe aux objets du culte du Sabisme, savoir au culte des Planètes, des signes du Zodiaque, et de toute la milice céleste (10), dont les monumens furent détruits par Josias. Jérémie confond même ensemble, sous les noms de Baal et de Moloch, la divinité adorée dans la vallée d'Ennom (11), c'est-à-dire,

(1) Hyd. ibid. p. 252.
(2) Maimon. l. 3. c. 38. et Kirk. œdip. t. 1. p. 329.
(3) Reg. 4. c. 23. v. 10.
(4) R. Levi ben Gers. l. 4.
(5) Kirk. œdip. t. 1. p. 330, et Seld synt. 1 c. 6. p. 168. Voss. de idol. l. 2. c. 5.
(6) Ovid fast. 4. v. 781 &c.
(7) Virgil. AEneid. l. 11. v. 787.
(8) Strabo l. 5. p. 226.
(9) Strabo l. 12 p. 537.
(10) Reg. l. 4. c. 23. v. 4--5-10-13.
(11) Jerem. c. 23. v. 35. c. 19. v. 5.

qu'il donne ces deux noms à l'idole, qui faisoit partie du culte de la milice céleste.

Nous avons déjà observé, que le mot Melech étoit entré dans la composition du nom d'autres divinités, telles qu'Adra-Melech, et Ana-Melech, dieux adorés par les Sépharaïtes (1), qui brûloient souvent leurs enfans en honneur de ces cruelles divinités. Si nous croyons les Rabbins (2), ces idoles avoient les attributs du mulet et du cheval (3). Le cheval pouroit être Pégase, placé sur le Verseau, et qui, par son lever du soir, annonçoit le Solstice d'été, et montant avec Céphée, lui prêtoit ses attributs. Car, si nous en croyons Hyde (4), la constellation du Céphée étoit adorée par les Sépharaïtes, sous le nom d'Ana-Melech. C'est à cette occasion, que ce savant ajoute, que le titre de Melech ou de roi et de chef, étoit donné aux principales étoiles, et aux plus brillantes constellations. La liaison du Céphée avec le Solstice, et sur-tout avec le Lion, domicile du Soleil, le fit appeler le roi du Soleil (5). On le peignoit en conséquence, sous l'emblême d'un homme enflammé (6), et on l'appelloit l'enflammé (7). Horace, dans une de ses Odes, le prend pour l'indication des grandes chaleurs et l'unit au Lion (8), dont il allume les feux. Columelle fixe son lever du soir au septième jour, qui précède les Calendes de juillet, ou à l'époque à laquelle nous célébrons les fêtes du feu, sous le nom de feu de Saint Jean (9). On plaçoit aussi à côté de lui une brebis, comme à côté du Précurseur du dieu Soleil, ou de Christ, et on l'appelloit le Berger avec sa brebis (10). Tel étoit le dieu des Sépharaïtes, Anamelech, auquel on joignoit aussi Adramelech, dont on faisoit, comme de Céphée, un Ethiopien, suivant Théophile (11). Le mot d'Adra signifie grand et magnifique. Quelques Rabbins ont donné à celui-ci les attributs du mulet (12), ou de l'animal, que les Astrologues Mahométans peignoient près du Cocher céleste (13).

On voyoit aussi chez les Syriens des divinités à tête d'âne. Tel étoit Tartac (14). C'est peut-être cette idole, qui a donné lieu de dire que les Juifs adoroient un âne, ou des dieux à tête d'âne. Cet âne est l'âne de Bacchus, que montoit Silène, et qui fut placé dans le signe du Cancer (15). Plutarque et Tacite parlent de ce prétendu animal sacré (16), révéré chez les Juifs; et ils supposent, qu'il avoit découvert aux Juifs, l'eau qui étancha leur soif: allusion manifeste au signe céleste où est l'âne, et que l'Astrologie avoit consacré à l'élément de l'eau, comme nous le verrons encore dans la Cosmogonie des Perses (17). Appien, dans Joseph, reproche aux Juifs d'adorer la tête d'âne. Origène, dans son traité contre Celse, parle de sept Archanges, ou grands Génies, dont les têtes sont empruntées des animaux célestes et caractérisent les intelligences des sept Planètes. Celui qui répond à la septième place, s'appelle Onoël, ou Thaphabaoth; et il a une tête d'âne (18). La secte des Gnostiques admettoit aussi sept intelligences, qui présidoient aux sept cieux. Sabaoth

(1) Reg. l. 4. c. 17. v. 31.
(2) Selden Synt. 2. c. 9.
(3) Kirk. œdip. t. 1. p. 371.
(4) Hyde vet pers. rel. c. 5. p. 131.
(5) Riccioli. p. 126.
(6) Leopold dux autr.
(7) Alphons. tab. p. 215.
(8) Horac. od. l. 3, od. 23. v. 27.
(9) Columelle l. 11. c. 2. p. 428.
(10) Hyde comm. ad Ulug beigh. p. 16 & 17 & de vet. Pers. relig. p. 131.
(11) Theophil ad Autolyc. l. 2. p. 103.
(12) OEdip. t. 1. p. 371.
(13) Riccioli p. 127.
(14) Selden synt 2. c 9. p. 328.
(15) Hygin l. 2 fact. l. 1 c. 21.
(16) Tacit l. 5. c. 1 Plut. symp. l. 4. c. 5
(17) Ci-après t. 3. c. 1.
(18) Origen. contr. cels. l. 6. p. 304

étoit l'Ange du septième ciel (1); il avoit une tête d'âne, et, suivant d'autres, de porc, ou des deux animaux, que Plutarque dit avoir été consacrés par des sectes Juives (2).

La Sphère des Perses de Scaliger place sous les premiers Décans du Lion, et sur les deux derniers du Cancer, les oreilles des ânes, et une tête d'âne avec celle du cheval (3). Ce sont ces divers Paranatellons, qui formèrent les figures bizarres du Soleil, de la Lune, et des autres Planètes, représentées par les Astrologues, dans leur union aux différens signes; et aux Décans de ces mêmes signes. De cette nature étoit sans doute l'idole des Hévéens, que nous ne connois sons que par les Rabbins (4). Ils adoroient aussi Nibaz, que je crois être le Mercure Anubis, et Nebo, divinité à tête de chien (5). Celse, dans Origène, place le Génie à tête de chien à la sixième place, et l'appelle Erathaoth (6). On trouve le chien parmi les Paranatellons du Cancer et du Lion, ainsi que la tête d'âne, et celle du cheval, dans la Sphère de Scaliger. On trouve aussi un homme à tête de chien, dans le Planisphère de Kirker. Ce chien, ou cet homme à tête de chien, ne peut être autre chose que le type de l'idole des Avaïtes, et un Mercure de l'espèce du Mercure Egyptien, Anubis, qui avoit ces formes. Kirker a bien apperçu cette vérité, lorsqu'il en fait un Mercure Egyptien, tel que celui que nous voyons dans la procession d'Isis, décrite par Apulée (7). Les Rabbins font venir ce nom *Nibas* de *Latrare*, ou d'Aboyer (8). Les Syriens et les Arabes, écrivent Nibhou et Nibhan. Quoique j'attache plus d'importance aux formes et aux fonctions des divinités, qu'aux noms, j'incline pour faire venir ce nom de la même source, que le nom de Nebo, ou Nabo (9), que les Chaldéens donnoient à la planète de Mercure (10), divinité peinte, chez les Egyptiens, avec une tête de chien, et qui tenoit en main le caducée, entortillé du serpent (11). C'est dans Isaïe, qu'il est parlé de l'idole de Nebo, idole des Chaldéens, qui fut brisée avec celle de Baal, ou du Génie, dont le nom est donné à la Planète de Jupiter (12), chez ce même peuple Astrologue.

St.-Jérôme enfait une idole, qui avoit le talent de la divination, et qui rendoit des oracles (13). Les Rabbins prétendent que, comme Mercure et Esculape, il avoit les attributs du Serpent (14). On pourroit y voir aussi Esculape et Sérapis, qui avoit le double attribut du serpent et du chien. Mais la dénomination de *Nebo*, donnée par les Chaldéens à la planète Mercure, et qui entre dans la composition des noms Nabuchodonazer, Nabuzardan, chez ces mêmes Chaldéens, (15) nous détermine à y voir le Mercure adoré chez ces peuples, livrés au Sabisme et au culte des Planètes. Les mêmes Chaldéens adoroient Orion, sous le nom de Niphla (16) ou de Miphleseth, dont la mère d'Asa avoit consacré l'idole, (17) sous des formes Priapiques, telles que celles de l'Orus dont parle Suidas, de cet Orus, dont Orion, placé sur les limites du printemps, étoit réputé l'astre familier (18).

(1) Epiph. adver. hæres. c. 26.
(2) Plut. symp. l. 4 c. 5.
(3) Scalig. not ad. manil p. 339.
(4) Kirk. œdip. t. 1. p. 371.
(5) Ibid. p. 370.
(6) Origen. ibid. l. 6. p 301.
(7) Apulée metam. l. 1.
(8) R. rassi. apud Kirk. ibid. p. 370.
(9) Selden syn. 2. c. 12.
(10) Hyde de vet pers. rel. p. 67. Riccioli p. 127
(11) Apul. ibid.
(12) Isaie c. 46. v. 1.
(13) Hieron. in isa. c. 46.
(14) Kirk. œdip. t. 1. p. 381.
(15) Hyd. vet. pers relig. p. 67. Seld. Synt. 2. c. 12.
(16) Hyde com. ad Ulug. beigh. p. 44--48.
(17) Paralip. 2. c. 15. v. 16. reg. 3. c. 15. v. 13.
(18) Plut. de isid. p. 357.

L'astre Remphan ou Réphan, nom que les Coptes donnent encore à la Planète de Saturne (1), fut aussi adoré. L'auteur des actes des apôtres, en parlant de cette divinité, l'appelle l'astre Remphan (2), et il l'unit à Moloch, nom que les mêmes Coptes donnent encore à Mars-Planète; d'autres lisent *Chiun* au lieu de *Rephan*, mais ils conviennent que c'est la Planète de Saturne (3), appelé *Chevan* chez les Perses. Nous trouvons en effet, dans la Cosmogonie des Perses, (4) le nom des sept grandes Intelligences chargées du soin de chaque Planète; et Chevan est le nom de l'astre, surveillant la Planète de Saturne. Le rabbin Abenezra en fait un nom Arabico-Persique, donné à la Planète de Saturne (5).

En revenant sur nos pas, et en récapitulant la série des explications, que nous avons données des différentes divinités Syriennes, Assyriennes, Chananéennes, Moabites, Chaldéennes, Phéniciennes, il est évident, que toutes les Planètes ont été l'objet d'un culte religieux dans ces cont ées, et par-dessus tout le Soleil, qui est l'ame du système planétaire, dans lequel il répand sa lumière. Nous avons vu Saturne, sous le nom de Réphan, Jupiter sous celui de Baal, Mars sous celui de Moloch, Mercure sous ceux de Nebo et de Nibaz, Vénus sous les noms d'Astarté, de déesse de Syrie, etc. le Soleil et la Lune, sous une foule de noms différens, et sous les formes les plus variées.

Nous avons vu aussi plusieurs étoiles fixes et plusieurs constell ns également honorées, comme faisant partie de la milice céleste et du système universel des cieux. Nous allons encore en examiner d'autres, afin de justifier complètement notre assertion première et même unique; savoir, que les hommes dans tous les temps n'ont adoré que la nature et ses parties les plus apparentes, le ciel, le soleil, la lune et les étoiles errantes et fixes. Nous allons continuer de parler de ces dernières.

Parmi les étoiles fixes les plus remarquables, nous distinguerons sur-tout les Pléiades, qui avoient une liaison si intime avec le renouvellement des saisons, et qui déterminoient les époques les plus importantes pour l'ag iculture et pour la navigation. Elles furent chantées dans tous les poëmes anciens; elles entrèrent dans presque toutes les fables, soit partiellement, soit en groupe, et cela sous mille noms. Leur culte étoit établi en Orient, sous le titre de Succoth-Benoth (6), une des divinités principales des Babyloniens (7). Lorsque Salmanasar roi d'Assyrie, après avoir pris Samarie, y fit passer une colonie, composée de diverses peuplades, les nouveaux colons portèrent chacun leurs divinités, et ceux qui étoient venus de Babylone élevèrent l'idole de Succot-Benoth. Cette idole, si on en croit les Rabbins, représentoit une poule et ses poussins (8). Il n'est pas difficile d'appercevoir, que c'étoit l'image des Pléiades, appellées vulgairement la poussinière, ou la poule et ses petits; et représentée sous cette forme dans la division du Taureau céleste, signe affecté à Vénus, qui y a son domicile. C'est cette dernière circonstance, qui a fait croire à Selden, à Vossius et à d'autres savans, que c'étoit une idole de la Vénus d'Assyrie. D'ailleurs d'autres Sphères y peignirent des colombes *peléiades* (9), oiseau consacré à Vénus. C'est sous ce rapport, que les Pléiades ont paru tenir au culte de Vénus, soit de la Planète, soit de la néoménie équinoxiale du printemps,

(1) Ricciol. p. 127. œdip. Kirk. t. 1. p. 385. & Salmas. ann. clim. p 596.
(2) Act apost c 7 v. 43.
(3) Rada.. apud Kirk. t. 1 p. 387.
(4) Zend. avest. t. 2. p. 356.
(5) Kirk. ibid. p. 378.
(6) Selden synt. 2. c. 7. p. 308.
(7) Reg. 4. c. 17 v. 36
(8) Kirker. œdip. t. 1. p. 355. RR. Radak et. Rassi
(9) Kirker œdip. t. 2. pars 2. p. 242.

lorsqu'elle arrivoit au Taureau et qu'elle s'unissoit aux Pléiades, Succoth-Benoth. Parmi les vingt-huit stations de la Lune, celle des Pléiades a encore conservé le nom de station de Succoth-Benoth. Dans la série des Décans, le troisième Décan, qui répond aux derniers degrés du Bélier, se nomme Seket, (1) et Asickat, suivant d'autres, qui en font le premier Décan du Taureau. C'est le mot Sucot, qui a été ainsi altéré. Ce troisième Décan est affecté à Vénus. Il n'est pas étonnant, que les Babyloniens, livrés aux folles superstitions de l'Astrologie, aient consacré le Décan qui répondoit aux Pléiades, sous le nom de Succoth-Benoth, nom des Pléiades (2). En effet c'étoit le nom, que l'on donnoit à cette constellation chez les Hebreux. Le rabbin Rassi, dans son commentaire sur le cinquième chapitre d'Amos, dit que Succoth-Benoth sont les mêmes astres, que d'autres appellent *Althuraia*, nom connu des Pléiades; et qu'Aben Ragel donne à la station de la Lune au Taurean céleste, où il place la poule et ses poussins. Les Hébreux appellent cette constellation ou la poussinière, la base des révolutions célestes (3), à cause de sa liaison avec la marche des saisons. Kirker prétend, que sur d'anciennes médailles de Sélinunte en Sicile, et sur celles des Mamertins (4), on trouvoit d'un côté la poule avec la Plante Selinus consacrée à Vénus, et de l'autre l'effigie du Taureau ou de l'animal céleste, qui porte les Pléiades, et où Vénus a son domicile. Kirker fait une remarque bien vraie, c'est que le culte des différentes divinités étant toujours relatif à leur nature, c'est pour cela qu'on offroit des grains de bled et des gâteaux à Succoth-Benoth (5). Il conclut enfin, que c'est l'amas d'étoiles, appellé par les Romains *Vergilies*, que les anciens Chaldéens honorèrent d'un culte religieux, qui se lioit à celui de Vénus, ou de la belle Planète qui préside à la génération et qui avoit son domicile au Taureau, signe sous lequel la nature exerce son action créatrice tous les ans. Nous pensons à cet égard comme lui.

Au culte de la poule et de ses poussins, nous pouvons joindre celui de l'animal solaire, de l'oiseau d'Esculape et du matin ou du coq, honoré sous le nom de Nergal (6). C'étoit son image, que les Hébreux peignoient dans la Sphère, dans la constellation que les Grecs appellent en général l'oiseau et en particulier le Cygne. Les Hébreux la nomment Tharnigolet (7); le coq, et les Arabes Adegige, la poule. La Sphère barbare place aussi cet oiseau au nombre des Paranatellons du Capricorne. (8). C'est là l'origine du culte de Nergal, dont l'idole représentoit un coq, suivant le patriarche de Gaza et les Rabbins Bal-Aruch et Rassi (9). C'étoit l'idole des Cuthéens (10).

Près de la constellation du Cygne, ou du coq, on trouve celle de l'Aigle et du Vautour céleste, appellé vautour tombant, par les Arabes, ou Nesroua-chi, et Nesr'wawi (11). Les Assyriens l'ont adoré sous le nom de Nesra, ou Nesroch (12). Le roi d'Assyrie, Sennachérib de retour à Ninive, va rendre ses hommages à Nesroch son dieu (13). Ce signe est l'Accipiter fameux consacré par le culte Egyptien. La forme sous laquelle on adoroit Nesr' ou Nes-

(1) Salmas ann. Clim. p. 610.
(2) Cæsius p. 34. Hyd. comm. ad Ulug. beigh. p. 31--33 Riccioli. p. 127.
(3) Kirker. œdip. t. 1. p. 356.
(4) Ibid p. 358.
(5) Ibid. p. 362.
(6) Selden synt. 2. c. 8. Kirker œdip. t. 1. p. 362.
(7) Kirk. œdip. t. 1. p. 197.
(8) Scaliger not ad manil. p. 431.
(9) Ibid p. 343.
(10) Kirk. ibid. p. 365.
(11) Reg. l. 4. c. 17. v 30. Isaie c. 37. v. 38.
(12) Hyd. comm. ad Ulug. beigh. p. 18.
(13) Selden synt. 2. c. 10. Kirk. œdip. t. 1. p. 371.

roch, suivant M. Hyde (1), étoit celle du vautour. Cet idole étoit consacré par un culte superstitieux chez les Arabes, avec celles d'Yaük à figure de cheval, d'Yaguth à figure de lion, et de Sowâ à figure de femme. Quelques-uns prétendent, que c'étoit l'idole de la tribu Ham'yar (2), qui, comme nous l'avons vu ailleurs, adoroit le Soleil (3), dont l'Accipiter étoit l'image symbolique. C'est peut-être à ce titre, que ce symbole fut ensuite placé aux cieux à côté d'Hercule, qui lui-même représensoit l'image du Soleil, sous une forme humaine. Ces idoles étoient autant de Talismans Astrologiques, par lesquels leurs adorateurs cherchoient à détourner les maux, qui pouvoient les menacer (4).

Nous ne suivrons pas plus loin l'examen des divinités Syriennes, Chaldéen-et Chananéennes, d'ailleurs peu connues et qui ne sont importantes, que par ce que ce culte a influé sur celui des autres peuples, autant que le culte Egyptien, et qu'il en résulte une preuve complette, que ces idoles faisoient partie du Sabisme idolâtrique et représentoient des corps célestes, soit fixes, soit Planètes. Il n'y a aucune différence entre ce culte et celui qui étoit admis en Egypte, si ce n'est que les Syriens et leurs voisins représentoient ces corps célestes par des images d'animaux, faites de bois ou de métal, au lieu que les Egyptiens préférèrent de consacrer des animaux vivans, qui, comme les idoles inanimées des Syriens, étoient soumis à l'influence des astres qu'ils représentoient. Ceci nous conduit naturellement à l'analyse du culte des animaux, et des végétaux, qui caractérisent en particulier la religion Egyptienne, et à l'examen de ses rapports avec la nature et ses parties, divinité unique de tous les peuples.

(1) Hyde de vet pers. relig. c. 5. p. 132. et Selden. p. 47.
(2) Ibid. p. 133.
(3) Abulfar. dynast. p. 101.
(4) Kirker. Ibid. p. 333.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Du culte idolatrique en général, & en particulier du culte des animaux vivans.

Toute image, toute statue est la représentation d'un objet existant, ou qu'on suppose exister, et qui précède nécessairement, soit dans la réalité, soit dans l'imagination, la chose destinée à le représenter. Ce n'est donc point le culte des animaux vivans, ou sculptés, ni celui des statues symboliques, qui constitue l'essence des anciennes religions, mais au contraire, ce sont les idées religieuses des anciens, et les objets réels de leur culte, qui constituent l'essence de leur idolâtrie, et qui déterminent la nature des formes des images et celle des animaux qu'ils ont consacrés. Ainsi c'est par la connoissance, que nous avons déjà de la nature de leur religion et de leurs idées théologiques, que nous arriverons à celle des attributs des divers emblêmes de leur culte. Or, d'après le développement que nous avons donné jusques ici aux bases de leur religion et aux principes de leur théologie, que nous avons fait voir s'appuyer entièrement sur la nature et ses parties, il s'ensuit, que nous ne devons voir dans la série des images sacrées de leurs dieux, qu'un immense miroir, qui réfléchit tous les tableaux de la nature, et le jeu de ses opérations variées. Les images n'occupent que le second rang dans l'ordre des objets du culte; et l'esprit doit toujours s'élever au dessus d'elles, pour chercher le type original, qu'elles retracent sur la terre, et ne voir souvent dans le symbole matériel, que l'expression d'une idée intellectuelle, qu'on a voulu rendre sensible.

Nous convenons que le peuple a presque toujours borné son culte et son adoration à l'image proposée à sa vénération, parce que le peuple, qui n'a que des sens, voit et ne réfléchit guère, sur-tout en religion; et que pour lui une chose consacrée devient aisément une portion de la divinité. Mais cet abus est commun à toutes les religions, qui ont admis des images et des emblêmes sacrés, pour rapprocher du peuple les objets de son culte. Sous ce rapport, notre religion n'a aucun avantage sur les autres, quoiqu'elle se pique de dégager l'homme de la matière, et de rendre à la divinité un culte tout spirituel. Ainsi le peuple, dont l'ignorance et la superstition dénature tout, parce qu'elle le dégrade lui-même, adore souvent telle image de Christ, de la Vierge sa mère et d'un saint, avec l'intime conviction, que cette image renferme en elle-même une force divine, et il croit en la priant parler à l'être même auquel elle est consacrée, et qu'elle représente. Conclurons nous de là, que les Chrétiens ont pour divinité des morceaux de bois ou de pierre, taillés en forme d'hommes ou de femmes, caractérisés par tels ou tels attributs, et qu'ils les révèrent comme autant de Génies puissans, à qui ils prostituent leurs hommages et dont ils attendent des secours? Dirons-nous qu'ils font leur principale divinité de deux morceaux de bois, croisés entre eux, parce qu'on les voit se prosterner respectueusement devant un pareil symbole? Que des ossemens à de-

mi pourris, enchassés dans l'or et l'argent, deviennent autant de dieux bienfaisans, qui, invoqués, ont le pouvoir de détourner de dessus la tête de leurs adorateurs les plus grands fléaux ? Un étranger, qui voyageant chez nous prendroit cette idée de notre religion et qui la consigneroit dans la relation de ses voyages, n'auroit-il pas évidemment pris le change sur la nature de la religion Chrétienne et regardé l'erreur du peuple comme le dogme de ses prêtres ? N'est-il pas clair que, s'il eût interrogé les prêtres et les docteurs de cette religion, ils lui auroient dit, que les hommages rendus aux objets matériels, proposés à la vénération du peuple, se rapportent à des êtres invisibles, dont ces objets sont l'image, et auxquels ils ont été dédiés ? que ces images, par cela même, sont respectables, comme celles de la liberté, de l'égalité et de la loi, qui ne sont cependant ni la liberté, ni l'égalité, ni la loi ?

Nous devons donc raisonner de même, sur le culte idolâtrique des anciens peuples, et ne voir dans les images de leurs dieux, que des images et non des dieux, sous quelque forme qu'ils aient rendu leurs idées théologiques, et représenté les objets premiers et réels de leur culte. Nous ne dirons donc pas avec Juvénal, que les Egyptiens (1) adorèrent le Bœuf, le Chien, le Bélier, l'Epervier, le Crocodile, le Bouc, le Poisson oxyrinque, l'Ibis, le Lion, le Loup, l'Ichneumon, le Chat, parmi les animaux et parmi les plantes, l'oignon, le lotus, &c. mais nous dirons, que les Egyptiens choisirent dans le règne végétal et animal les plantes et les animaux, qu'ils crurent les plus propres à représenter le caractère et les opérations de leurs dieux, c'est-à-dire la nature, ses parties, et le jeu des causes éternelles, d'où résultent tous les effets produits ici bas, dans lesquels les causes aiment souvent à se peindre elles-mêmes. Porphyre nous donne la véritable idée, qu'on doit se former de ces images, soit vivantes, soit inanimées, par lesquelles les anciens ont cherché à exquisser les tableaux variées de la nature et de ses opérations, et à rendre, sous des formes sensibles, l'action de la force féconde et invisible, qui meut et anime l'univers (1). Il dit, que ceux qui ne voient dans ces statues de dieux, que des figures d'hommes, ou des masses de pierre et de bois, ressemblent à ceux qui ne voient dans un livre que du papier ou des tablettes.

Nous ne devons pas plus voir dans les animaux sacrés et dans les figures des dieux les êtres réels, que l'on apperçoit, que nous n'avons vu des histoires réelles, dans les récits merveilleux des aventures des dieux. Tout découle du même génie. On chanta la nature en style allégorique ; on la peignit par des images symboliques ; et dans les images des dieux, comme dans leur histoire, l'esprit doit se porter au-delà des premières idées, qui se présentent à lui au premier coup-d'œil.

Les figures des dieux, simples ou composées, peintes ou sculptées, sont donc des caractères d'écriture, mais d'une écriture, dont tout le monde n'a pas l'intelligence. C'est là l'écriture sacrée, dont les prêtres seuls et quelques savans connoissoient le sens. Or toute écriture a pour but de peindre des objets, soit corporels, soit intellectuels, tantôt immédiatement, par les expressions naturelles des choses, comme font la peinture et la sculpture, tantôt immédiatement, par l'entremise des sons qui en réveillent l'idée, ou à l'aide de symboles et de formes allégoriques, qui ont des rapports naturels ou de convention avec les objets qu'on veut indiquer. Les Egyptiens avoient imaginé ces différens genres d'écriture, et en faisoient usage plus qu'au-

(1) Juvenal sat. 15.

(2) Porphyr apud Euseb. præp. evang. l. 3, c. 7. p. 97.

cun

cun autre peuple. Ils se servoient d'une écriture courante, qu'ils employoient dans le style épistolaire et dans les contrats (1). Les scribes sacrés avoient une écriture particulière pour leurs livres, et qu'on peut appeller écriture sacerdotale. Enfin ils en avoient une troisième, qu'on appelloit écriture hiéroglyphique, dont les caractères servoient à tracer les images des dieux et les idées religieuses. La première, simple et élémentaire, contenoit l'expression propre et naturelle des mots. La seconde, composée de signes symboliques, étoit une expression des choses par imitation ou par allégorie (2). Ainsi on rendoit, par imitation, l'idée du Soleil et de la Lune, en peignant un cercle et un croissant. On employoit l'allégorie et les tours figurés dans les fictions théologiques. La troisième espèce d'écriture étoit plus énigmatique. Ici, ce n'est plus par une étoile que l'on peint un astre, mais par l'image d'un serpent, dont la marche tortueuse imite la route oblique des astres fixes sur l'horizon, & des Planètes dans le Zodiaque. Ce n'est plus un cercle qui sert à peindre le disque du Soleil; c'est l'animal appellé Scarabée, qui pousse avec ses pattes le globe de matière, dans lequel il dépose sa semence. Après l'avoir arrondi, comme le globe lumineux qui verse la chaleur sur la terre, il le roule à rebours, comme le Soleil, lorsque cet astre, par son mouvement annuel, marche contre l'ordre des signes (17). Cette dernière espèce d'écriture fut appellée par excellence sacrée ou hiéroglyphique, parce qu'elle fut employée à peindre la nature des dieux, leurs caractères, leurs formes et leurs actions. Elle est toute entière fondée sur les rapports que l'on crut observer, entre les corps si blunaires, et les corps placés dans les régions supérieures du monde, entre les animaux terrestres et les animaux célestes, ou les astres supposé animés et intelligens, et qui avoient propagé ici bas leur image, dans les animaux, dans les plantes et dans les pierres mêmes. La divinité sembloit s'être reproduite et peinte par-tout avec ses innombrables formes, et avoir créé et disséminé autour de nous les images variées de ses facultés et de ses opérations cachées, de manière qu'il suffisoit à l'homme de jeter un coup d'œil observateur sur tout ce qui l'environnoit, pour rassembler tous les caractères de l'écriture destinée à transmettre à tous les siècles les mystères les plus secrets de la nature. C'est cette observation suivie du caractère et des qualités des différens animaux, des propriétés ou des formes des plantes, des pierres et des métaux, qui a fourni aux savans Egyptiens l'immense dictionnaire, qui leur a servi à écrire l'histoire de la nature, et à la graver dans leurs temples, sur leurs obélisques et sur cette foule de monumens, qui ont échappé au temps, et aux barbares, sans aucun fruit pour nous, qui n'avons pas assez étudié la nature, pour recomposer leur dictionnaire sacré. Néanmoins, quoique nous ne pénétrions pas le sens de tous ces emblêmes, nous ne leur en refuserons pas un, à moins que nous ne voulions tomber dans l'erreur de ceux, dont parle Porphyre, qui ne voient dans ces colonnes sacrées, que des pierres, et dans les livres, que du papier et des tablettes,

Nous verrons donc dans les figures hiéroglyphiques des Egyptiens, même les plus monstrueuses, des expressions d'opinions sages, et dans les animaux révélés chez eux les caractères de leur écriture sacrée. C'est ainsi que l'Egyptien Clément, évêque d'Alexandrie, (3) appelle des caractères d'écriture les quatre statues dorées, que l'on portoit dans les

(1) Clem. Alex. Saturn. l. 5. p. 555. Herod. l. 2. c. 36.
(2) Ibid. p. 556.
(3) Clem. Alex. Str. l. 5. p. 567.

processions Egyptiennes, et qui représentoient deux Chiens, un Epervier et un Ibis. Il voit dans ces deux derniers animaux les emblêmes du Soleil et de la Lune, et dans les premiers, les expressions symboliques des deux hémisphères et des points de l'horizon, qui veillent aux barrières de la nuit et du jour. Sans nous arrêter à examiner, si c'étoit effectivement là le sens de ces emblêmes, au moins est-il certain, que ces figures en avoient un caché et énigmatique; que l'esprit ne devoit pas s'arrêter où s'arrêtoient les yeux, et n'y voir que des animaux, mais bien remonter jusqu'à l'idée, qu'on se proposoit de réveiller, idée qui n'avoit rien de commun avec l'animal, que des rapports de ressemblance, de comparaison et d'analogie. Sans cela, nous tomberions dans l'erreur de celui qui, lisant la fable du loup et de l'agneau, dans Esope, ne verroit que l'histoire feinte des aventures de ces deux animaux, et ne découvriroit pas l'innocence et la foiblesse cachée sous la peau de l'agneau, et l'injuste violence sous celle du loup. Ainsi, prendre les animaux Egyptiens purement et simplement pour des animaux, et non pas pour des signes emblêmatiques, c'est prendre à la lettre toutes les fables d'Esope; et ne voir que du ridicule et de la folie dans les leçons de la morale et de la philosophie la plus sage. On sait que la philosophie ancienne, surtout dans l'Orient, s'est plu à prendre cette forme, et que pour peindre les secrets de la nature, elle voulut être mystérieuse comme elle. Le monde étoit une grande énigme, dont les principaux traits furent rendus en style également énigmatique. Clément d'Alexandrie (1) s'est attaché à prouver, que tous ceux qui ont traité de la religion, chez les Grecs comme chez les barbares, ont employé de préférence l'allegorie et les formes symboliques. C'est là le génie qui a présidé, non seulement à la composition de leurs fables sacrées, comme on a pu le voir par les explications que nous en avons données, mais encore à celle des images et des statues simples ou composées de leurs dieux, comme nous l'a déja dit Porphyre (2), en parlant des figures les plus monstrueuses, formées de l'assemblage des parties de divers animaux, et sous lesquelles les Egyptiens cachoient leur science secrète et les mystères de la nature. Souvent les idées intellectuelles les plus abstraites ont été exprimées, sous des emblêmes empruntés des formes et des qualités de la matière. Porphyre prouve par des exemples, sa théorie des rapports allégoriques, qu'avoient les images des dieux avec les opinions des théologiens sur la nature des différentes divinités (3). Comme la divinité, nous dit ce savant, est lumineuse par son essence, et habite au milieu du feu Ether, dans une région invisible à l'œil des mortels, toute matière qui a de l'éclat et un poli brillant, telle que le marbre de Paros, le crystal, et l'ivoire, peut nous donner une idée foible de cet être lumineux. L'or par son éclat est une image de son essence, que rien ne peut souiller, comme rien ne souille l'éclat et la pureté de l'or. D'autres, au contraire, ont préféré la pierre noire, pour désigner l'obscurité mysterieuse de la nature divine. Ceux-ci ont choisi les formes humaines, comme les plus propres à exprimer l'intelligence et la raison souveraine de la divinité, qu'ils ont peinte sous les traits les plus beaux, parce que la beauté divine est telle, que rien ne peut altérer ses traits. Ils ont varié les figures des dieux; ils les ont peints à différens âges, avec différens sexes, dans diverses attitudes, sous divers habillemens, pour rendre toutes les nuan-

(1) Clem. Alex. ibid. p. 356.
(2) Ci dessus l. 1. c. 3.
(3) Porph. apud Euseb. præp. ev. l. 3. c. 7 p. 98.

ces de leurs idées sur la divinité et faire mieux contraster la variété de ses propriétés et de ses qualités différentes. Par exemple, ils ont affecté, dit Porphyre, le blanc aux divinités supérieures qui habitent l'Olympe ; la Sphère et toutes les formes sphériques au monde, au Soleil, à la Lune, à la fortune même et à l'espérance. Ainsi nous voyons placé sur le Lotus, dont la tête est sphérique, l'image du Soleil, sous les noms d'Horus et d'Harpocrate (1). Nous voyons dans Pausanias (2) la fortune, tenant d'une main la corne d'abondance, et soutenant un globe posé sur sa tête. Ailleurs on voit une figure de femme, posée sur un globe, tenant un flambeau de sa droite, et de la gauche soulevant le voile de sa tête, pour nous découvrir le croissant de la Lune (3).

Dans un des tableaux du culte Mithriaque ; on voit Mithra monté sur le Taureau équinoxial, tenant dans sa main droite l'épée, et de la gauche un globe. (4)

Porphyre nous parle lui-même (5) d'une figure du monde, dans laquelle il est représenté sous l'emblême d'un homme, tel qu'Atlas, qui soutient un globe d'or sur sa tête. Il est couvert d'un grand manteau, chamarré de diverses couleurs, et qui semble représenter les nuances variées des étoiles, comme celui de l'Hercule Astrochyton, que nous avons vu dans le poëme de Nonnus.

Le monde étoit aussi peint sous la forme Sphérique, ou Ellipsoïde de l'œuf, que l'on mettoit dans la bouche du dieu du feu, Phta, et de l'élément actif, qui circule dans l'Ether, dont la mobilité étoit représentée par les aîles attachées à la tête de la statue symbolique du fameux Cneph (6).

Dans les Daphnéphories, célébrées en honneur d'Apollon ou du Soleil (7), l'on portoit en triomphe le laurier du dieu, entrelacé avec l'olivier de Minerve. On avoit uni à ce grouppe d'arbustes tous les attributs caractéristiques de l'année, et ceux du Soleil et de la Lune, dont l'un engendre l'année et l'autre la divise en mois. Le tout étoit surmonté d'une boule d'airain, qui désignoit le Soleil ou Apollon. Au-dessous en étoit suspendue une autre, représentant la Lune ; d'autres boules plus petites figuroient les Planètes et les astres fixes. On y avoit aussi adapté 365 couronnes, pour figurer les jours.

Cette manière de peindre n'est pas la plus savante, et elle appartient plutôt au second, qu'au troisième genre d'écriture sacrée, dont nous avons parlé plus haut, d'après Clément d'Alexandrie. Ce dernier style étoit plus énigmatique et tenoit à une étude plus réfléchie de la nature. C'est à lui, qu'appartient l'expression hiéroglyphique de la Lune, dans les premiers jours du croissant, telle qu'on la voit représentée par une statue, dans la ville d'Apollon en Egypte (8). Cette figure symbolique étoit un homme à tête d'épervier, (*u7*) qui subjuguoit Typhon, ou le principe ténèbres, représenté par un Hipopotame. La couleur blanche de la statue, ajoute Porphyre, représente la blancheur de la nouvelle lumière de la Lune ; et la tête d'épervier annonce, que cette lumière lui est donné par le Soleil ; car l'épervier est l'animal sacré destiné à représenter le Soleil, tant à cause de sa légèreté, qu'à cause de son élévation et de sa tendance vers les régions élevées, d'où nous vient la lumière. Nous l'avons déja vu uni au croissant

(1) Ci-dessus l. 3. c.
(2) Pausan. Messen. p. 140.
(3) Hist. du ciel. t. 1. pl. 6.
(4) Hyde vet. Pers. relig. c. 4. p. 113.
(5) Ibid. apud Euseb. l. 3. c. 11. p. 115.
(6) Euseb. Ibid. l. 3. c. 11. p. 115.
(7) Damasc. vit. Isid. Phot. cod. 242.
(8) Euseb. Ibid. p. 116.

de la lune sur le corps d'Apis (1). L'Hippopotame désigne le couchant, ou les lieux du pôle abaissé, continue Porphyre, qui engloutissent les astres dans une partie de leur révolution. Dans cette même ville on adoroit Horus; et dans la ville d'Illithyie, la troisième phase de la Lune. En récapitulant ces idées, il résulte, que pour peindre la Lune, aux premiers jours du croissant, située au couchant, ou près de la région des ténèbres qui dévore les astres, et pour indiquer, que sa lumière naissante lui est donnée par le Soleil, on a employé deux caractères hiéroglyphiques empruntés de deux animaux. L'un désigne le principe lumière, Apollon, Horus, et l'autre le principe ténèbres, Typhon, qui a son siége au couchant, région qu'habitent les ténèbres et où s'éteignent tous les flambeaux célestes. La Lune, éclairée par le Soleil, ou par l'homme à tête d'épervier, se soustrait à l'empire de Typhon, et reprend tous les mois sa lumière, après sa conjonction. Voilà, suivant Porphyre, le sens de cet emblême, et un exemple du style hiéroglyphique. Tout l'ouvrage d'Horus Apollon, grammairien d'Egypte, est composé des élémens de cette langue sacrée, et nous fournit des exemples de la manière dont on l'a employée, et des objets auxquels on l'a appliquée. L'Accipiter ou l'Epervier désigne (2) le Soleil, et l'élévation; le Crocodile désigne le couchant et la région des ténèbres (3) et l'Hippopotame (*χ7*) une saison ou une heure donnée (4), suivant Hor-Apollon. l'Hippopotame, suivant Plutarque, étoit aussi le symbole de l'impudence (5), parce qu'il tuoit son pere, le mangeoit et s'accouploit ensuite à sa mère. Il est possible, que cet animal symbolique ait eu aussi cette signification; car il en étoit des signes hiéroglyphiques, comme il en est chez nous des mots, qui expriment souvent des idées différentes. On trouvera dans l'ouvrage d'Horus Apollon des preuves de cet emploi d'un même animal hiéroglyphique, pour désigner plusieurs choses assez différentes, soit par extension, soit par analogie, soit enfin parce qu'on avoit pris telle ou telle propriété de l'animal pour terme de comparaison. Quant à l'Hippopotame, animal féroce (6), il ne put guères servir qu'à peindre des qualités nuisibles et destructives (7), et conséquemment, il dut être, comme le Crocodile, un des emblêmes des opérations du principe du mal et des ténèbres ou de Typhon (8).

Ce Génie malfaisant, désigné dans toutes les Cosmogonies, par l'emblême du serpent, étoit représenté dans un état de lutte contre le principe lumière, dans le temple d'Hermopolis. Le grouppe hiéroglyphique étoit composé de l'Hippopotame, sur lequel étoit placé l'Epervier, combattant contre un Serpent (9). L'Hippopotame, dit Plutarque, représentoit Typhon. L'Accipiter étoit la force qui lui résiste. Cette force est celle qui réside dans le principe du bien et de la lumière, ou dans le Soleil, dont l'Accipiter étoit le symbole (10), comme le Crocodile et l'Hippopotame l'étoit du principe du mal et des ténèbres. Parmi les figures hiéroglyphiques du temple de Saïs, on y voit encore l'Accipiter et le Crocodile; selon d'autres, l'Hippopotame. Suivant Plutarque et Clément d'Alexandrie, le premier animal désigne la divinité bienfaisante, et le second, l'objet de sa haine (11), ou son ennemi, qui étoit

(1) Ci-deff. l. 3. c. 8.
(2) Hor. Apoll. l. 1. c. 6.
(3) Ibid c. 66 —67.
(4) Ibid. l. 2. c. 6.
(5) Plut de Iſide. p. 363. Ælian de animal l. 6. c. 19.
(6) Phot. cod. 242.
(7) Ælian de animal. l. 5. c. 53.
(8) Plut. de Iſid. p. 371.
(9) Plut. de Iſid p. 371.
(10) Hor. Apoll. l. 1. c. 6.
(11) Plut. de Iſid. p. 363. Clem. Strom. l. 5. p. 566.

représenté sous la forme de ces deux animaux. De là vient, que les adorateurs du principe lumière, Horus, ou Apollon, avoient pour le Crocodile, et par conséquent, pour l'Hippopotame, destiné à peindre le même Génie, une horreur singulière; et cela, dit Elien (1), parce que Typhon avoit pris la forme de cet animal (2), pour se soustraire aux poursuites d'Horus. Aussi il y avoit un certain jour de l'année, où ils donnoient la chasse à ces animaux, les tuoient, et les jettoient hors du temple du dieu de la lumière.

Nous avons cru devoir donner quelque étendue à l'explication de la figure symbolique, destinée à peindre la Lune dans les premiers jours de son renouvellement, époque à laquelle l'Accipiter, symbole de la lumière et du bon principe, communiquoit à la Lune une émanation de ses rayons, et l'arrachoit à l'empire du Génie des ténèbres, désigné par l'Hippopotame, ou par le Crocodile, image de Typhon. On peut juger par cet échantillon du génie Egyptien et de la nature de l'écriture hiéroglyphique.

Il faut bien distinguer ces espèces de statues ou d'images sacrées, composées d'expressions empruntées des caractères vrais ou supposés des animaux terrestres, des statues symboliques, composées des parties des animaux célestes, qui formoient ce qu'on appelloit Paranatellons. Celles-ci sont des images Astrologiques, et n'appartiennent à l'écriture hiéroglyphique, que d'une manière secondaire, et parce que les animaux des constellations eux-mêmes avoient leur origine dans l'écriture hiéroglyphique, dont l'Astronomie avoit fait usage pour désigner la marche du ciel et de la nature, dans ses principales époques, et caractériser ses différentes opérations. Ainsi nous regarderons, comme une figure Astrologique, la fameuse statue d'Eléphantine, destinée à peindre la Néoménie équinoxiale du printemps, par la réunion des attributs du Bélier et de la Chèvre céleste, qui déterminoient cette Néoménie (3). Car ses élémens sont empruntés des constellations, qui elles-mêmes étoient émanées de l'écriture hiéroglyphique.

Voici, ce me semble, qu'elle fut la marche des inventeurs. On étudia la nature et les propriétés des animaux, et on fit des signes, ou des caractères, destinés à peindre des idées. Ainsi l'agneau, par exemple, dans Esope, désigna la douceur; le loup, la cruauté; le bœuf fut regardé comme l'emblême du travail, et de l'agriculture (4). On se servit de ces symboles, pour exprimer des idées, soit religieuses, soit Astronomiques, et même souvent religieuses et Astronomiques tout ensemble, par la raison que la religion avoit pour base la nature, le ciel et les astres, et étoit nécessairement Astronomique. On peut supposer que les savans avoient anciennement marqué l'ordre des saisons, et les phénomènes périodiques de la nature, par des emblêmes hiéroglyphiques, que les prêtres firent passer ensuite dans la religion, lorsqu'ils voulurent peindre les diverses époques des mouvemens célestes, et les positions variées de leurs Dieux, du Soleil et de la Lune, dans les cieux. On peut supposer aussi, que les prêtres avoient originairement consacré ces animaux, pour représenter le Soleil, la Lune, les astres, et leur influence sur la terre, et que ce ne fut que dans la suite, qu'ils les placèrent aux cieux. Nous tenons pour la première supposition, de manière cependant à ne pas exclure entièrement la seconde, au moins pour certaines constellations. Ainsi, l'Accipi-

(1) AElian de anim. l. 10 c. 21.
(2) Plut. de Iside p. 371.
(3) Porph. Ib. apud Euſ. præp. Ev. l. 3. c. 12. p. 116.
(4) Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 567.

ter, ou l'oiseau chéri par les Egyptiens, pour être l'image du Soleil, put être ensuite placé aux cieux, parmi les autres images du Soleil, telles que celles des Hercules, soit *Ingéniculus*, soit *Ophiucus* La liaison de l'Aigle, espèce d'accipiter, avec le Lion, domicile du Soleil, dont il est Paranatellon, sembleroit indiquer cette intention. Quelle que soit celle de ces deux hypothèses que l'on admette, il n'en est pas moins vrai, qu'il en est résulté une correspondance nécessaire entre les animaux célestes, ou les astres, et les animaux terrestres, entre les figures peintes dans les signes et dans les constellations, et celles que la religion consacra dans les temples, et que le ciel fut intimément lié aux objets du culte sur la terre. Par ce moyen, le système des influences s'établit, et fut une suite nécessaire de l'analogie, qui existoit entre les formes du Ciel, et celles des animaux sacrés. L'écriture hiéroglyphique se trouva donc, sur la voûte azurée, employée à peindre la marche de la nature et ses diverses opérations, durant chacune des révolutions du Soleil et de la Lune. C'est ainsi que la science des Paranatellons se composa des élémens de la science hiéroglyphique, et qu'à son tour elle pourra nous servir à décomposer un grand nombre d'images des dieux, ou des astres, révérés comme dieux.

Cette distinction une fois établie, on verra qu'il y a certains objets du Culte, dont on doit chercher l'origine aux cieux, et d'autres qu'on ne doit pas se flatter d'y trouver. On trouvera aux Cieux, par exemple, le Bélier, le Bœuf, le Bouc, le Chien; on n'y trouvera pas le Chat, la Musaraigne, encore moins le lotus et les oignons. Ainsi nous ne donnerons pas la théorie des Paranatellons, et celle des influences, comme la seule et unique clef qu'on doive employer, pour l'intelligence des emblêmes sacrés de la religion Egyptienne; quoiqu'elle doive nous être d'un secours infini, dans l'étude de l'antiquité, sur-tout pour l'analyse des monumens composés des parties des animaux, dont les types sont aux Cieux. On sent, qu'il faut y faire entrer une foule d'autres considérations, soit Physiques, soit Morales.

Quant au culte des animaux, sur lequel nous croyons devoir plus particulièrement insister, parce que c'est sous ce rapport que la religion Egyptienne a paru extravagante, et peu d'accord avec la haute réputation de sagesse, que s'étoient acquis ceux qui la professoient (1), nous osons dire, que c'est peut-être la partie la plus ingénieuse et la plus savante des religions anciennes, puisque c'est celle qui suppose l'étude la plus approfondie de la nature, et des rapports qui lient toutes ses parties entre elles. Suivons donc ce culte dans ses détails, et vengeons la science des calomnies de l'ignorance.

Nous ne répondrons point à ceux qui ont cru, que les sages Egyptiens, les maîtres de Pythagore, de Platon, et les pères de la législation et de la philosophie, aient dégradé leur raison au point de voir, dans les plus vils animaux, les arbitres souverains de la nature, et des êtres plus parfaits et meilleurs qu'eux, et qu'à ce titre ils leur aient prostitué leurs hommages. Je laisse à Juvénal et aux écrivains Chrétiens ces traits de satyre; ce sont des armes, dont la haine aveugle peut seule faire usage, et qui prouve tout au plus la malignité ou l'ignorance de ceux qui s'en servent. Mais je répondrai à ceux qui, comme Cicéron, ont vu dans le culte des animaux (2) un hommage rendu par la reconnoissance de l'homme, qui a cru devoir consacrer tout ce qui lui étoit de quelque utilité

(1) AElian. de animal. l. 12. c. 5.

(2) Cicer. de nat. deor. l. 1. c. 36.

dans la nature (1). C'est ainsi que plusieurs savans ont cherché à rendre raison d'un culte aussi extraordinaire. Plutarque, dans son traité d'Isis (2), fait reposer en partie l'origine du culte des animaux, sur la reconnoissance de l'homme pour les services qu'il en tiroit. Il range dans cette classe, le Bœuf, la Brebis, le Chien, l'Ichneumon, chez les Egyptiens, la Cigogne, chez les Thessaliens, l'Alouëte, chez les habitans de l'isle de Lemnos, ensorte qu'il sembleroit que l'homme, qui oublie si facilement aujourd'hui les bienfaits, eût été autrefois l'animal reconnoissant par excellence. Car non seulement il eût placé dans les Cieux, des héros, tels que Castor et Pollux, Bacchus et Thésée, et fait autant de dieux de ceux qui avoient bien mérité de lui, mais encore il eût consacré dans les temples tous les animaux utiles.

Cette idée est plus séduisante que vraie, et l'on peut dire, que dès qu'il étoit question de justifier le culte religieux rendu à des hommes et à des animaux, l'on ne pouvoit en donner une raison plus plausible, et qui fît plus d'honneur, sinon à l'esprit, au moins au cœur de l'homme. Mais ici, c'est à la vérité qu'il faut rendre hommage, et non à l'amour-propre de l'homme qu'il faut ménager une excuse, surtout quand il n'en a pas besoin, et qu'il peut même s'enorgueillir des productions de son génie, qui n'ont révolté que l'ignorance de ceux qui n'ont pu s'élever à la hauteur de son imagination. Examinons donc, sans prévention, cette excuse vulgaire, et voyons si la reconnoissance a eu effectivement plus de part que le génie à l'établissement du culte des animaux.

J'observe d'abord, que si les hommes n'ont consacré les animaux, qu'à raison des services qu'ils en tiroient, ils n'ont dû consacrer que les animaux utiles. Pourquoi donc le Lion, le Loup, le Crocodile, l'Hippopotame, les Serpens (3), &c. furent-ils mis au nombre des animaux sacrés de l'Egypte ? Pour quoi décerna-t-on des honneurs à l'Ichneumon, parce qu'il tuoit le Crocodile (4), tandis qu'on en décernoit au Crocodile lui-même ? Pourquoi honoroit-on l'Ibis, en reconnoissance du service qu'elle rendoit en exterminant les serpens (5), tandis que l'on consacroit, par un culte public, les serpens eux-mêmes ?

N'est-il pas plus vraisemblable, que les animaux n'ont été réputés sacrés, qu'autant qu'on les a choisis pour emblêmes des dieux, dont ils retraçoient l'image, par quelques-unes de leurs propriétés ? Car Plutarque donne aussi cette seconde raison, qu'il joint à celle qui est tirée de leur utilité (6), et il est même obligé de recourir à cette explication, quand il s'agit de donner les motifs du culte des Serpens, du Chat, du Scarabée, &c. qui, dit-il, ne furent honorés, que parce que l'on crut appercevoir en eux des traits obscurs de la puissance divine, qui s'y est peinte, à peu près comme l'image du Soleil se peint dans le nuage qui se résout en pluie. Plutarque à cette occasion entre dans l'examen des différentes propriétés, qu'on a cru appercevoir dans ces divers animaux, et des rapports, sous lesquels ils pouvoient être comparés à la divinité, ou à quelques-uns de ses attributs, que l'on vouloit honorer sous ces symboles. Si les philosophes les plus instruits, tels que Pythagore, crurent, dit Plutarque (7), pouvoir chercher dans la théorie abstraite des nombres diverses images des propriétés divines, à plus forte raison crurent-ils pouvoir recueil-

(1) De nat. deor. l. 2. c. 23.
(2) Plut. de Iside. p. 380.
(3) Strab. l. 17. p. 812 813.
(4) AElian. l. 8. c. 25. Herod. l. 2. c. 69. Strab. l. 17.
(5) AElian. l. 1 c. 38. Herod. l. 2. c. 74--75 -76. Cicer. de nat deor. l. 1. c. 36. Solin. p. 102.
(6) Plut. de Iside p. 380.
(7) Ibid. p. 382.

lir celles qui leur étoient offertes dans les corps sensibles et animés, qui avoient des passions, des habitudes, et en quelque sorte un caractère et des mœurs. Au reste, ajoute le même Plutarque, nous devons approuver, non ceux qui adorent ces objets en eux-mêmes ; mais ceux qui, par leur moyen, honorent la divinité, dont ils semblent présenter une image, puisqu'elle-même les a placés en quelque sorte sous les yeux de l'homme, comme un miroir, où viennent se peindre les différens traits du dieu puissant, qui embellit le monde. Ce passage de Plutarque contient la véritable origine du culte symbolique des animaux sacrés de l'Egypte, que l'on plaça dans les temples, non pas à cause des rapports qu'ils avoient avec les besoins de l'homme, mais plutôt à cause de ceux qu'ils avoient avec la divinité, ou avec la nature, dont ils retraçoient partiellement quelque propriété.

Pour achever de s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur un des animaux symboliques, dont le caractère semble le plus favorable à l'opinion de ceux qui pensent, que le culte eut pour base l'utilité, que l'on retiroit des animaux que l'on crut devoir honorer dans les temples. Cet animal, c'est le bœuf, honoré en Egypte sous le nom d'Apis. Si, comme on l'a répété souvent, le bœuf n'a mérité les hommages de l'Egypte, de l'Inde, et de tout l'Orient, qu'à cause de l'utilité singulière, dont il est pour les travaux agricoles, on a dû honorer le premier bœuf venu, ou au moins le plus beau de l'espèce, puisque tous rendent le même service, et qu'un seul les représente tous. Ce n'est pas là cependant, ce qu'on a fait, comme nous l'avons déjà observé et les conditions singulières, qu'on exigeoit dans le choix de l'animal sacré, étoient telles, que sa qualité de bœuf semble avoir été la moindre qu'on ait cherché à consacrer. On vouloit, qu'il eût empreinte sous la langue la figure du Scarabée ; sur le dos, celle de l'Aigle ; sur l'épaule l'image de la Lune en croissant, et sur tout le corps, une foule de marques caractéristiques de la faculté génératrice. Elien compte jusqu'à vingt neuf marques ou attributs symboliques, nombre égal à celui des jours de la Lune, à laquelle Apis étoit consacré. Nous n'entrerons point ici dans l'examen du sens de ces divers symboles ; nous en avons parlé ailleurs dans notre article Apis : nous dirons seulement, qu'il résulte de là, que ce n'étoit point un bœuf purement et simplement qu'on adoroit en Egypte, sous le nom d'Apis (1), mais un ensemble d'emblêmes relatifs, comme le dit Elien, à l'ordre du monde et à la Nature ( ) ; et que le bœuf n'étoit que comme le fond de ce tableau, chargé de dessins hiéroglyphiques. Nous avons fait voir, que le bœuf céleste étoit le type de l'animal consacré dans les temples, sous les noms d'Apis et de Mnévis, et sur lequel on avoit imprimé tant de caractères symboliques.

En suivant la même théorie dans ses conséquences, que nous pouvons appliquer, avec encore plus de vraisemblance, aux animaux plutôt nuisibles et redoutables, qu'utiles à l'homme, tels que le Loup, le Lion, le Serpent, dont nous trouvons les types parmi les constellations, il ne sera pas difficile de conclure, que leur culte est absolument symbolique, et que nous devons en chercher l'origine aux Cieux, comme le prétend Lucien (3). Prenons pour exemple le Lion, qui certainement n'a pas été consacré dans les temples de l'Egypte, à cause des services qu'il rendoit à l'humanité, si ce n'est chez les habitans d'Ambracie, qui accordèrent les honneurs divins à la Lionne, qui avoit mis en pièces leur tyran (4).

(1) Ci-deff. l. 3. c. 8.
(2) AElian. de anim. l. 12. c. 7.
(3) Lucian de astrol. p. 986.
(4) AElian de animal. l. 12. c. 40.

C'est

C'est effectivement le seul service que les animaux féroces puissent rendre aux hommes. Partout ailleurs le Lion n'a pû être qu'un emblême de quelqu'attribut de la divinité, soit de la force, soit de la vigilance, soit de quelque qualité élémentaire, ou astrologique (1). Ecoutons ce que nous en disent les anciens. Elien prétend, (2) que le lion renferme en lui une quantité abondante de matière ignée; ce qui l'a fait consacrer au dieu du feu, ou à *Vulcain*, par les Egyptiens, qui l'ont placé aussi aux cieux, pour en faire le domicile du Soleil, et le signe auquel arrive cet astre, dans les plus grandes ardeurs de l'été. J'ignore si c'est là le motif, qui a fait placer primitivement au nombre des constellations l'image du lion; mais je sais qu'au moins le lion des temples et celui des signes étoient liés par des rapports d'influence, comme le bœuf Apis l'étoit au Taureau céleste, et que le culte de ces deux animaux a le même objet, savoir le ciel et les images des constellations. En sa qualité de signe affecté pour domicile au soleil par les Astrologues, dans la théorie des domiciles, que nous avons développée ailleurs (3), et de signe, sous lequel le Nil en Egypte commençoit à se déborder, il dut jouer nécessairement un rôle important chez un peuple, dont le culte astrologique se mêloit au culte des élémens, et surtout à celui des eaux du fleuve, qui fertilisoit le sol Egyptien par ses inondations. Aussi trouvons-nous, qu'il fut consacré par un culte religieux, sous ce double rapport. On sait qu'Adonis étoit le soleil, la grande divinité des Phéniciens et des Syriens. Il y avoit, au rapport d'Elien, dans le pays des Elyméens (4), un temple d'Adonis, dans lequel on nourrissoit des lions apprivoisés. Ils venoient carresser ceux qui se présentoient au temple, pour adorer le dieu auquel ils étoient consacrés, c'est à-dire, Adonis, ou le Soleil : car Adonis étoit le Soleil, comme nous l'avons prouvé; et d'ailleurs Elien dit en termes formels, que le lion étoit l'animal sacré du Soleil (5). Voilà pourquoi ces animaux étoient nourris en Egypte, dans le vestibule du temple de la ville du Soleil, ou d'Héliopolis (6), et y étoient regardés comme les interprêtes des volontés du dieu d'Héliopolis. Ils remplissoient les fonctions d'organes de cet oracle, que le serpent remplissoit en Grèce, dans le temple du Soleil, ou d'Apollon, à Delphes. C'est par la même raison, que nous voyons des lions soutenir le trône d'Orus, ou de l'Apollon Egyptien (7), c'est à-dire, le trône du dieu qui préside à la distribution de la lumière et des saisons, et qui avoit son siége le plus élevé au Lion solstitial. Nous trouvons même, dans les monumens Egyptiens, le lion ou le quadrupède solaire, uni à l'oiseau symbolique du Soleil, ou à l'aigle, et formant un animal monstrueux, dont le corps est un lion, et la tête celle d'un épervier, ou d'un aigle, que nous avons déjà vu destiné à représenter aussi le Soleil. On trouve ce monstre symbolique répété plusieurs fois parmi les tableaux de la table Isiaque, et uni à un autre symbole, ou à un Canope, emblême tiré du signe du Verseau, opposé dans les cieux au signe du Lion. Quant à son second rapport, savoir à celui de signe, dont l'influence ramenoit l'inondation périodique du Nil, il est consigné dans les monumens mêmes de l'Egypte, et dans les explications que Plutarque, Théon et Hor-Apollon nous en donnent. Voici ce que dit Plutarque (8) : les Egyptiens honorent Sirius, parce qu'ils attribuent

(1) Hor Apoll. l. 1 c. 17-18-19.
(2) AElian de anim. l. 12. c. 7.
(3) Livre 2.
(4) AElian de animal. l. 12. c. 23.
(5) Ibid. de animal. l. 5. c. 39.
(6) Ibid. l. 12. c. 7.
(7) Hor Apoll. l, 1, cr 17,
(8) Plut, de Iside p. 367,

à son influence l'intumescence de leur fleuve; ils en font l'astre d'Isis. Nous avons vu, sous quel rapport il étoit l'astre d'Isis, dans notre chapitre sur cette déesse (1). Ils honorent aussi le Lion, continue Plutarque, et ils ornent les portes de leurs temples de figures représentant des gueules de Lions, pour indiquer que le Nil se déborde, à l'époque de l'année où le char du Soleil touche le signe du Lion. Le même auteur donne ailleurs (2), parmi les différentes raisons qu'il apporte du culte du lion en Égypte, celles qui se tirent de l'Astrologie et de l'influence de ce signe sur le débordement du Nil, au moment où le Soleil, auquel le lion, dit-il, est consacré, parcourt le signe céleste du Lion.

Théon, commentateur d'Aratus (3), parle aussi des figures de lions, qu'on remarquoit sur les clefs des temples de l'Égypte, et il attribue l'origine de ces emblêmes au signe céleste, que parcouroit le Soleil, au moment où le Nil commençoit à se déborder.

La double raison du culte du lion, soit celle qui est tirée de la nature du Soleil, auquel on avoit consacré cet animal, à cause des rapports prétendus qu'il avoit avec cet astre, soit celle qui est empruntée du signe auquel il répondoit tous les ans, au moment où le Nil sortoit de son lit, par une intumescence périodique, a été consignée dans les explications du grammairien Egyptien Horus Apollon (4). Il ajoute même, que ceux qui sollicitoient des dieux une inondation abondante, se servoient dans leurs prières des images du lion.

Il est donc plus que suffisamment démontré, que le lion ne fut pas adoré en Egypte pour lui-même et simplement comme animal; mais à cause des rapports symboliques qu'on avoit cru appercevoir entre lui et le Soleil, et sur-tout à raison des influences qu'exerçoit sur la terre le Lion des constellations, dont le lion des temples étoit l'image vivante et animée. Car c'est là une des principales bases du culte des animaux en Egypte, comme nous le dit Lucien, dans le passage que nous avons cité plus d'une fois. Ce culte, que je pourrois appeller sympathique, avoit son origine dans la théorie des influences, sur laquelle s'appuyoit tout le système de la divination en Egypte, comme l'atteste Lucien. Effectivement, comme nous avons vu Apis rendre des oracles, nous voyons aussi les lions en Egypte partager avec les dieux la connoissance de l'avenir, et servir à la manifester aux mortels. Tels étoient les lions sacrés d'Héliopolis, suivant Elien (5). Ils étoient, en quelque sorte, associés à la science et à la nature divine, non-seulement parce qu'ils faisoient connoître en songe l'avenir à ceux à qui les dieux étoient propices, mais encore parce qu'ils vengeoient les immortels des outrages, que leur faisoient les hommes coupables, qui se parjuroient. Une juste fureur, inspirée par les dieux, les saisissoit, et ils faisoient sur-le-champ justice des parjures.

Non-seulement les Egyptiens leur avoient décerné un culte public et religieux, mais ils avoient encore consacré leur nom, en le donnant à une de leurs villes, à Léontopolis, ou à la ville des Lions (6). C'étoit dans cette ville, que le lion sacré recevoit les hommages dus au Génie tutélaire de la ville et de la Préfecture ou Nome de Léontopolis (7), située, suivant Ptolémée, à trente degrés, trente-six minutes de latitude, et à soixante-deux degrés, quinze minutes de lon-

(1) Ci-dess. l. 3. c. 3.
(2) Plut. Symp. l. 4. quæst. 5. p. 670.
(3) Théon ad Arat. Phæn. p. 22.
(4) Hor. Apoll. l. 1. c. 17.— 19
(5) Ælian de animal. l. 12. c. 7.
(6) Strab. l. 17. p. 812.
(7) Ptol. géogr. l. 4. c. 5. p. 120.

gitude. On lui avoit élevé un temple et construit un grand appartement, dans lequel il logeoit (1), et ménagé une cour assez vaste, pour qu'il pût se promener à son aise. On lui donnoit à manger chaque jour des quartiers de bœuf. Des ouvertures ou fenêtres, pratiquées dans le sens de l'Orient et du Couchant, laissoient circuler un air frais, et rendoient son habitation très-agréable. On lui procuroit les moyens de développer sa force, dans une espèce d'arène, où on lui livroit un jeune taureau vigoureux, que le lion combattoit, terrassoit et dévoroit ensuite, après quoi il rentroit dans son appartement.

Nous avons vu, à l'article Apis, avec quel soin on traitoit aussi le bœuf sacré; toutes les commodités qu'on lui procuroit, et avec quelle sollicitude on veilloit à sa conservation. Il en dut être de même pour tous les animaux sacrés, dont le culte étoit relatif, comme le dit en cet endroit Elien, à la nature et au monde, et conséquemment au ciel, qui en est la partie la plus brillante, et sur lequel on trouve l'image de cet animal, parmi les autres animaux célestes.

Nous expliquerons, d'après les mêmes principes, le culte du loup, adoré à Lycopolis (2), et consacré, comme le lion, au Soleil et à Apollon (3). On avoit même placé son image dans le temple d'Apollon à Delphes (4), et donné à l'année le nom de Lycabas, ou de fille du loup. Nous avons déjà vu le Loup céleste fournir une partie des attributs du monstre à trois têtes, placé à côté de la statue du Soleil, adoré sous le nom de Sarapis et de Pluton (5), et s'unir au lion sacré, dont nous venons de parler, et au chien, dont nous parlerons bientôt, pour composer cet emblême monstrueux. Nous l'avons vu aussi uni au Soleil Osiris, et l'accompagner dans ses voyages (6), sous le nom de Macedon, Génie à tête de loup, qui a pour frère Anubis, Génie à tête de chien, tous deux fils d'Osiris, ou du Soleil, père de l'année et de la lumière. Cette lumière elle-même, au moment où elle est la plus foible, c'est-à-dire au crépuscule, s'appelloit Lycophôs, et Apollon, père de la lumière et du jour, Lycogène, à cause de l'analogie, ou plutôt de l'espèce de Synonymie, qu'on croyoit remarquer entre les qualités et le nom de loup, et celles de la lumière. On prétendoit, qu'Apollon étoit né de Latone, métamorphosée en louve, soit parce que le Soleil naît à la suite de la foible lumière crépusculaire, soit parce qu'à l'entrée de la nuit, le Loup céleste présidoit par son lever aux premiers jours du printemps, règne du bel Apollon; soit enfin, parce qu'on croyoit, que la louve ne mettoit bas ses petits, qu'après un travail douloureux, qui duroit douze jours et douze nuits de suite. Ce temps étoit, dit-on, égal à celui qu'avoit mis Latone à venir des régions Hyperboréenes à Délos (7), ou dans l'isle qui lui avoit servi de retraite, pour accoucher d'Apollon.

Quelque soit le motif, qui fit placer le loup aux cieux, près des signes de l'hyver, qu'on disoit que cet animal annonçoit (8), il est certain que c'étoit le Loup céleste, que l'on révéroit dans le loup consacré dans les temples de Lycopolis (9), comme une image vivante de celui des constellations. Non-seulement c'est une suite des principes du culte astrologique déve-

(1) AElian Ibid. l. 12. c. 7.
(2) Strab. l. 17. p. 812—813.
(3) AElian de anim. l. 12. c. 40.
(4) Ibid. l. 10. c. 36.
(5) Ci-dessus l. 3. c. 14.
(6) Ci-dessus, l. 3 c. 2.
(7) AElian de anim. l. 4 c. 4.
(8) Ibid. l. 7. c. 8.
(9) Herod. l. 2. c. 67. Strab. l. 17. p. 812. Plut de Isid. p. 380.

loppés par Lucien, mais encore c'est une conséquence, qui résulte des explications, que nous avons données de la fable de Macédon, à tête de loup, fils d'Osiris, et de la composition du Tricephale, qui accompagne l'image du Soleil; explication qui porte absolument sur les aspects du Loup céleste, et qui l'indiquent comme un des caractères de l'écriture sacrée. Comme le lion, le loup sacré avoit donné son nom à une ville, et à une préfecture Egyptienne (1).

Passons maintenant au chien, qui entre avec le lion et le loup dans la composition de l'animal symbolique aux trois têtes, et qui figure avec Macelon, ou avec le loup, dans la fable d'Osiris, sous le nom d'Anubis, prince à tête de chien (2).

Nous avons déjà vu, dans notre article Osiris (3), et ensuite dans celui d'Isis (4), que le fameux Anubis, fils d'Osiris et d'Isis, étoit le Chien céleste, connu sous le nom de Sirius. Donnons quelque développement à cette explication, dans un article particulier sur le chien sacré des Egyptiens.

Les Egyptiens avoient une prefecture & une ville appellée Cynopolis, qui prenoit son nom du chien, qui y étoit honoré comme animal tutélaire. (4) Ptolémée la place au soixante-unième dégré, cinquante minutes de longitude & au vingt-huitième dégré, quarante minutes de latitude. (5) La divinité revérée sous ce symbole étoit Anubis, en honneur de qui on nourrissoit le chien religieusement. (6) Les anciennes monnoies de cette ville, qui nous ont été conservées, portent l'empreinte de cet animal symbolique. (7) Quoiqu'affecté à un Nome particulier, le chien n'en étoit pas moins revéré dans le reste de l'Egypte, comme uni au culte d'Isis & d'Osiris, divinités communes à tous les Egyptiens. Hérodote nous décrit le deuil des Egyptiens, lorsque le chien sacré venoit à mourir (8) & le soin que l'on prenoit des funérailles des chiens dans chaque maison. On entreprit des guerres de ville à ville pour venger un outrage fait au chien; Plutarque nous en cite un exemple. (9) On juroit par le nom du chien & c'étoit un des sermens les plus sacrés. (10) Lorsque Socrate juroit par le chien, c'étoit, dit Porphyre, (11) par Mercure qu'il juroit, c'est-à dire par Anubis, ou par le Mercure Egyptien, dont le chien étoit le symbole, à cause de sa vigilance, dit Plutarque (12) et de la fidélité avec laquelle il garde ce qui est confié à sa surveillance. Aussi les Egyptiens donnoient le chien pour gardien à leurs deux grandes divinités & ils représentoient en conséquence, avec une tête de chien, le dieu Anubis, (13) Génie chargé de la garde des dieux. (14) Ainsi les Perses, dans leur système théologique, rapporté par Plutarque à l'occasion du fameux œuf des mages, dont nous avons donné l'explication ailleurs, (15) supposoient que les dieux ou les astres étoient confiés à la garde de Sirius ou du Chien des constellations, (16) le même que l'astre-chien des Egyptiens, chargé de la même fonction; (17) ce qui justifie l'accord des opinions religieuses de l'Egypte & de la Perse. Il étoit sous le nom d'Anubis le gardien d'Osiris & d'Isis.

En effet le Chien céleste placé près du Taureau, dont Osiris & Isis, sous

(1) Ptol. géog. l. 4. c. 5. p. 121. Steph. de urb. Lyc.
(2) Ci-dessus l. 3. c. 3.
(3) Ibid. c 4
(4) Strab. géog. l 17. p. 812.
(5) Ptolem. géog. l. 4. c. 5. p. 121.
(6) Strab. ibid. p. 812 et Steph. de urb. voc. cynop. Clem Alex. protr. p. 25.
(7) Vaillant médailles. p. 266.
(8) Hérod. l. 2. c. 66--67.
(9) Plut. de Isïde p. 380.
(10) Socrat. hist l. 22.
(11) Porphyr de abstin. l. 3.
(12) Plut. de Isïde. p 355.
(13) Diod. Sic. p. 77.
(14) Plut. de Isïde. p. 356.
(15) Ci-dessus l. 2. c. 5.
(16) Ibid. p. 370.
(17) Hor-Apoll. l. 1. c. 3.

la forme d'Io, prirent les attributs, est censé gardien immédiat de ce signe; puisque son coucher Héliaque annonce l'entrée du soleil au Taureau céleste, comme le dit Virgile (1) & comme nous l'avons déjà vu plusieurs fois. C'est par cette raison, qu'il accompagne le taureau, dans le monument de Mithra; qu'il est le compagnon d'Osiris, dans la fable des voyages de ce dieu, & qu'il y prend le nom d'Anubis, comme nous l'avons fait voir à l'article Osiris. (2) Il accompagne également Bacchus, comme nous l'avons vu dans le poëme des Dionysiaques (3).

Quant à ses rapports avec Isis, il prend formellement le nom d'astre ou de chien d'Isis, (4) & il se lioit à la marche de l'année, dont il annonçoit les principaux phénomènes Météorologiques par les pronostics qu'on tiroit des variations de sa lumière. Il prenoit aussi le nom de Gardien d'Europe, (5) qui avoit été placée dans le signe du Taureau, où l'on mettoit Io, qui devint l'Isis Egyptienne, de ce Taureau, qu'accompagne toujours le grand Chien dans le traité d'Isis de Plutarque, dont nous avons donné l'explication plus haut. (6) Nous avons vu, que cette déesse, allant à la recherche de son époux, avoit pour guide & pour gardien un chien, qu'elle appelloit Anubis, & ce chien, comme nous l'avons prouvé, étoit le Chien céleste, Paranatellon du Cancer, domicile de la lune, qui figure dans cette fable, sous le nom d'Isis. Aussi disoit-on, que Mercure ou Anubis avoit son siége dans cette Planète & voyageoit avec elle. (7) Ces chiens, qui accompagnent Isis dans la théologie Egyptienne, sont les chiens, qui forment le cortège de Diane, dans la théologie des Grecs. Car Diane est la lune, qui a pour domicile le Cancer, sous lequel sont placés les deux Chiens Procyon & Sirius. Ce sont les mêmes chiens, que l'on trouve dans le Planisphère de Kirker, casés sous le signe du Capricorne dont ils sont aussi les principaux Paranatellons. Car le Cancer & le Capricorne étant opposés, les Paratellons de l'un le sont aussi de l'autre. C'est par cette raison, que dans ce Planisphère, on trouve sous le Cancer un Génie, dont la tête est une tête de Chien, surmontée du disque lunaire: et dans l'autre hémisphère on trouve un Génie à tête de chien, tel qu'on représente Anubis; il conduit en laisse un capricorne à queue de poisson, au-dessus duquel est le chien Procyon.

La Sphère Persique (8) met aussi pour Paranatellon du premier Décan du Capricorne une tête de chien, & des chiens aux second & troisième Décans du Cancer. (9) La Sphère barbare les place sous le premier degré de ce même Cancer. Ce qui s'accorde exactement avec le Planisphère de Kirker, avec la vérité des apparences célestes, & avec les observations des auteurs, qui ont écrit sur l'Astronomie & sur les constellations. (10) Tous ces rapports des aspects du chien avec le signe du Cancer, domicile de la lune, & avec le Taureau, siége de son exaltation, sont plus que suffisans, pour qu'on en ait fait le Génie familier d'Isis, & qu'on ait uni le chien & la statue d'un Génie à tête de chien au culte de cette déesse. Outre les rapports, qu'avoit le grand chien des constellations avec la lune, & avec l'année, qui commençoit à son lever, sous le nom de l'année Sothiaque, (11) il en avoit encore d'autres, non moins interessans, avec un phénomène périodique & particulier à l'Egypte, savoir avec celui du déborde-

(1) Virgil. Georg. l. 1. v. 217.
(2) Ci dessus l. 3 c. 2.
(3) Ci-dessus l. 3. c. 6.
(4) Eratosth. c. 33. Plut. de Isid. p. 457. —356. Hor. Apoll. l. 1 c. 3. Hygin. l. 2.
(5) Hygin ibid.
(6) Ci dessus l. 3. c. 3.
(7) Plut. de Isid p. 367.
(8) Scalig. not ad Manil. p. 345.
(9) Ibid. p. 339.
(10) Hygin l. 3. Théon p. 142. Porphyr. de Antr. Nymph. p. 264.
(11) Porphyr ibid.

ment du Nil. Aussi le Chien céleste, qui annonçoit cette inondation, en fut-il regardé en partie comme la cause, par ceux qui faisoient tout dépendre sur la terre de l'action des corps célestes. De là l'épithète d'astre moteur des eaux, ou d'hydragogue, qui lui fut donnée par les Egyptiens, (1) comme nous l'avons déjà dit ailleurs. Aussi Plutarque l'associe-t-il à ce titre au lion, que nous avons vu, d'après le témoignage du même auteur, consacré par un culte, à cause de ses rapports avec le débordement du fleuve, qui fertilise l'Egypte de ses eaux. Le chien, qui produisoit le même effet, & qui se lioit au soleil, comme le Lion, à cette époque, dut donc être honoré, comme lui & pour les mêmes raisons que lui. Aussi le fut il & cela pour les mêmes motifs, si nous en croyons Elien. (2) Cet auteur nous donne deux raisons du culte du chien chez les Egyptiens & de la consécration de cet animal dans la ville de Cynopolis, qui prit de là son nom. La première est tirée de la fable d'Isis, dans laquelle on suppose, que cette déesse se fit accompagner de ses chiens, lors de la recherche qu'elle fit de son époux. Nous avons déjà remarqué, que cette fiction s'expliquoit tout naturellement par Sirius ou par le Chien céleste. Le lecteur peut consulter notre chapitre sur Isis.

La seconde est tirée des rapports que le Chien céleste, qui suit Orion dans les Cieux, avoit avec le débordement périodique du Nil, dont il paroissoit être la cause, ou qu'il sembloit tous les ans provoquer par son lever. C'est cette fonction, qui lui mérita, dit Elien, (3) les honneurs d'un culte chez les Egyptiens.

Il résulte de cette double tradition, dont la première ne peut s'expliquer, que par la constellation du grand Chien que rencontre Isis, lorsqu'elle trouve cette fameuse couronne de Nepthé, dans la fable des courses d'Isis, & dont la seconde désigne en termes formels le chien d'Orion, ou Sirius, que c'est le chien céleste, qui fut honoré sous l'emblême d'un Chien vivant à Cynople. Conséquement Anubis, que représentoit le chien, n'est autre chose que le Génie céleste, qui siége dans la belle constellation du grand Chien, ou du chien d'Isis; puisque le dieu de la ville de Cynople étoit Anubis, en honneur duquel on nourrissoit des chiens sacrés. (4) Voilà donc encore le culte du chien qui rentre, comme celui du loup & du lion, dans le système général du culte des constellations & des animaux sacrés soumis à leur influence, & par conséquent une nouvelle preuve de l'assertion de Lucien, sur l'origine des cultes des animaux en Egypte. (5) C'est par la même raison, que le même auteur, en parlant des honneurs rendus à la divinité du chien, compare celui des constellations ou Sirius au chien consacré dans les temples d'Egypte, sous le nom d'Anubis. (6)

Nous ne balancerons donc point à voir dans le culte du chien une branche du Sabisme ou du culte des astres, dont les animaux terrestres devinrent les symboles. Leurs images emblématiques placées aux cieux & grouppant un certain nombre d'étoiles, furent ensuite le type original des animaux sacrés, soumis à l'influence des corps célestes & des différens astres, qui étoient révérés comme dieux tutélaires des différens Nomes d'Egypte. Ainsi la ville de Cynopolis avoit pour divinité tutélaire la même étoile Sirius, sous la protection de laquelle étoit la tribu Kaïs chez les Arabes. (7) Les Ethiopiens avoient fait du chien un chef de horde, & un roi, auquels ils obéissoient & dont ils étudioient tous les signes. (8) La Sicile

(1) Plut. de Isid. p. 365.
(2) Aelian de animal. l. 10. c. 45.
(3) Aelian ibid.
(4) Strab. l. 17. p. 812.
(5) Lucian de Astrolog. p. 986.
(6) Lucian vit auct. t. 1. p. 372.
(7) Abulf. hist. Dyn. p. 181.
(8) Elian de animal. l. 7. c. 40.

nourrissoit aussi des chiens sacrés, en honneur d'un dieu ou héros appellé Adranus, (1) dont le nom approche fort de celui d'Adris, que les Arabes donnoient à Mercure. Ces chiens, beaucoup plus beaux, & plus gros que les chiens Molosses étoient au nombre de près de mille, tous attachés au service du temple & au culte du dieu. Ils caressoient tous ceux qui venoient au temple pour adorer la divinité, & qui vouloient entrer dans le bois sacré. Le soir ils devenoient leurs guides & les reconduisoient chacun dans leurs maisons, lorsque l'état d'yvresse rendoit ce service nécessaire. Mais ils déchiroient impitoyablement les profanateurs & les sacrilèges, qui se présentoient au temple avec des intentions coupables. Les chiens consacrés à Vulcain ou au dieu du feu, dont les ardeurs se font sentir au lever de la canicule, et au passage du soleil sous le Lion, animal consacré aussi à Vulcain, (2) carressoient également ceux qui venoient au temple avec un esprit religieux, et chassoient, et même déchiroient ceux qui s'étoient souillés de quelque passion honteuse ou qui avoient commis quelque grand crime. C'étoit aussi en Sicile, près de l'Ethna où Vulcain avoit son temple, (3) que l'on nourrissoit les animaux sacrés. Le temple étoit entouré d'une espèce de parc, planté d'arbres consacrés au dieu, en honneur duquel on entretenoit le feu perpétuel.

Les Athéniens sacrifioient au Chien céleste, sous le nom de chien d'Erigone, (4) fille d'Icare, qui, comme nous l'avons vu dans le chant quarante-septième des Dionysiaques de Nonnus, fut placée avec son pere et son chien au nombre des constellations; Erigone dans la Vierge; Icare dans le Bootés et son chien dans la constellation du Chien céleste : (5) aussi le chien des constellations porte-t-il entre autre noms celui de chien d'Erigone (6) ou de la Vierge, qu'Eratosthène appelle aussi Isis. Le culte du chien d'Erigone a donc le même objet, que celui du chien d'Isis, ou d'Anubis, c'est-à dire de la belle constellation du grand Chien. Donc ce culte chez les Athéniens tenoit au Sabisme ou au culte des astres. C'étoit cette belle étoile, dont les peuples de Cilicie observoient le lever Héliaque du haut des sommets du mont Taurus, afin de tirer des conjectures sur le plus ou moins d'abondance, dont on jouiroit pendant l'année, et sur les maladies qui devoient y régner. On en tiroit même des pronostics sur la paix & sur la guerre ; & l'ordre physique & politique sembloit dépendre de ses influences, si nous en croyons Manilius. (7). Les habitans de l'isle de Cos étoient attentifs aux mêmes observations, suivant Cicéron. (8) Nous avons déjà remarqué, combien les Egyptiens attachoient d'importance à son influence sur les productions de leur sol, (9) sur la température de l'air et principalement sur le débordement de leur fleuve. (10) En faut-il d'avantage, pour fixer nos idées sur l'origine du culte de cette constellation et sur celui des animaux vivans et des statues symboliques, qui la représentoient? nous croyons la chose si claire, que nous ne donnerons pas plus de développement à cette explication de l'origine et de l'objet du culte du chien en Egypte & dans les autres pays, où l'on a nourri des chiens sacrés.

Nous insisterons seulement sur l'identité du chien sacré avec Anubis, et sur celle d'Anubis avec le Mercure Egyptien; car ces trois idées sont liées dans la théologie des Egyptiens. Le chien représentoit Anubis, & Anubis faisoit en Egypte la fonction de Mercure

(1) AElian l. 11. c. 20.
(2) Ibid. l. 12. c. 7.
(3) Ibid. l. 11. c. 3.
(4) Ibid. de animal. l. 7. c. 28.
(5) Nonn Diony. l. 41. v. 253.
(6) Hygin l. 2. Germ. Cæsar. c. 31.
(7) Manil. Astron. l. 1. v. 387.
(8) Cicer. de divi. l. 1. sub fin.
(9) Hor. Apoll. l. 1. c. 3.
(10) Plut. de Isid. p. 365.

en Grèce. Anubis, au rapport de Diodore de Sicile, étoit peint avec la tête de chien. (1) C'étoit en son honneur, que les chiens étoient révérés à Cynople (2) et Anubis, ainsi représenté avec la tête de chien, passoit pour être le dieu Mercure en Egypte ou au moins pour en faire les fonctions, (3) parce qu'aucun animal, dit Servius, n'a comme le chien, la sagacité, qui caractérise Mercure. Aussi lui donnoit-on souvent le nom d'Hermanubis, (4) qui est composé du mot hermés, nom de Mercure chez les Grecs & on lui attribuoit la découverte des mouvemens célestes, (5) qui est une des inventions de Mercure, suivant Manilius, (6) Or Mercure étoit un des douze grands dieux, qui présidoient aux signes du Zodiaque, et il avoit son siége au Cancer (7) ou au signe même, dont le grand Chien étoit le Paranatellon, ou l'astre familier. Là étoit aussi le domicile de la lune au mouvement de laquelle présidoit Mercure. Sa liaison avec le Capricorne, domicile de Saturne, dont il étoit aussi Paranatellon, a fait croire à quelques-uns, quoiqu'à tort, qu'il étoit Saturne et on appuyoit cette opinion sur une mauvaise étymologie, comme on peut le voir dans Plutarque. (8) Ceux qui y ont vu une divinité, semblable au Mercure Grec, ont eu plus de raison. En effet il en avoit tous les attributs, tels que le caducée (9) et la double face ténébreuse et resplendissante, pour annoncer ses rapports avec le ciel et les enfers, ou avec l'hémisphère supérieur et inférieur; caractère distinctif de Mercure dans la théologie ancienne. Nous en donnerons les raisons plus au long, dans notre traité des mystères, lorsque nous parlerons de la procession d'Isis rapportée par Apulée. (10) Nous y verrons son union avec l'Isis Egyptienne, qui avoit la forme d'Io, union aussi intime, que celle qui existe entre le grand Chien, gardien d'Europe, et astre d'Isis, et le signe du Taureau où furent placées Io et Europe. Nous y verrons aussi la pompe Isiaque decrite par Ovide, (11) dans laquelle Io, fille d'Inachus, est accompagnée de l'aboyeur Anubis, comme le signe céleste du Taureau, dans lequel la lune à son exaltation, est toujours accompagné aux cieux du chien d'Io, ou du Mercure, qui la soustrait à Argus, au moment où elle va devenir la deesse Isis. (12) C'est par cette raison, que dans toutes les cérémonies en honneur d'Isis, on retrouve toujours son fidèle compagnon Anubis, ou le Génie Cynocéphale, (13) et que dans les processions Egyptiennes, les chiens ne manquoient pas de précéder la pompe, comme Sirius précède celle des corps célestes, au mouvement desquels il étoit censé présider, dans la théologie des Egyptiens et des Perses, comme nous l'avons déjà dit plus haut. Clément d'Alexandrie voit dans les chiens sacrés, qui paroissoient aux processions Egyptiennes, des emblêmes du mouvement des astres dans les différens hemispheres. (14) Le lecteur qui aura bien saisi les rapports, que le chien avoit avec les principaux points de la Sphère, avec les lieux de l'exaltation de la lune, et avec le départ de l'année, n'aura pas de peine à reconnoître, comment ses aspects, ses levers et ses couchers se lioient à la marche de la fameuse Isis, soit l'année soit la lune, qui la divise en douze mois. C'est là sans doute l'origine du culte rendu au chien en Egypte & cela dès la plus

(1) Diod. Sic l. 1. p. 76.
(2) Strabon. l. 17. p. 812.
(3) Servi Comment. ad AEneid. l. 9. v. 698.
(4) Plut de Isid. p. 375.
(5) Ibid.
(6) Manil. Astr. l. 1. v. 33.
(7) Ibid. l. 2. v. 438.
(8) Plut. de Isid p. 368.
(9) Lucian in toxar. t. 2 p. 75.
(10) Apul. métam. l. 11.
(11) Ovid. métam. l. 9. fab. 13. v. 19 &c.
(12) Ibid. met. l. 1. fab. 18 & 19 v. 45 &c.
(13) Diod Sic l. 1 p. 78 AElius Lamprid. c. 9. Spartian in Pescenio c. 6 in Caracalla c 9.
(14) Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 567.

haute

haute antiquité ; qui lui donnoit une espèce de prééminence sur les autres animaux sacrés. (1) Il avoit ses temples particuliers, connus sous le nom d'*Anubeia*, ou de sanctuaires d'Anubis. (2) Il étoit du petit nombre des animaux sacrés, dont le culte étoit commun à toute l'Egypte. Ces animaux étoient, parmi les quadrupèdes, le chien, le bœuf, & le chat, dit Strabon. (3) Ces deux derniers étoient consacrés à la lune, dont le bœuf Apis portoit l'empreinte sur son corps, comme on l'a vu à l'article d'Apis, ou du bœuf sacré des Egyptiens. Le chien étoit spécialement honoré chez les Hermopolitains, (4) dont la ville tiroit son nom de celui de Mercure, ou du Génie Cynocephale, en qui nous avons fait voir un Mercure Egyptien. Ptolémée place le Nome d'Hermopolis, au soixante-unième degré, quarante minutes de longitude et au vingt-huitième degré, vingt-six minutes de latitude. (5)

Nous terminerons ici ce que nous avions à dire sur Anubis, considéré comme le dieu Mercure des Egyptiens et honoré sous le symbole du chien, image vivante du Chien céleste, Paranatellon du Cancer, dans lequel Mercure a son siége, dans la distribution qui fut faite des douze signes entre les dieux. Il n'est rien dans tout cet article, qui ne nous rappelle sans cesse au ciel et qui ne vienne à l'appui de l'origine, que nous avons donnée au culte idolâtrique des animaux en Egypte. Ce que nous avons dit jusqu'ici, sur le bœuf, sur le lion, sur le loup & sur le chien, en est une preuve complète. Joignons ici ce que nous avions déjà dit à ce sujet, (6) en parlant de la déesse de Syrie, du Dagon Phénicien et du culte du poisson Oxyrinque ; des serpens d'Esculape et de Sarapis ; du bouc de Mendès, et du bélier Hammon ; des différens taureaux, et des satues à forme de taureau, des coqs, des éperviers, sous les noms de Nergal et de Nesroch ; de l'âne sous celui de Tartac, du chien sous celui de Nebo, dans les quinze derniers chapitres de notre troisième livre. Il ne reste donc plus aucun doute sur l'origine astrologique du culte des animaux, et des images représentant des animaux ou composées de parties d'animaux, qui ont leur type dans les constellations. Ainsi le cygne céleste, en aspect avec la constellation des Gémeaux, dont un s'appelle Apollon, et qui est elle-même le signe, où ce dieu a son siége, dans la distribution des douze grands dieux, (7) dut être naturellement consacré à Apollon, ou au dieu qui préside au signe, dont il est Paranatellon, par la même raison que le chien le fut à Mercure, qui présidoit au Cancer, dont le Chien céleste est Paranatellon. Aussi le cygne fut-il effectivement consacré à Phœbus ou au dieu Apollon. (8) Je crois cette origine plus naturelle, que celle que l'on tire de ses talens pour la musique, talens que nous ne lui connoissons guères. Il est même plus vraisemblable, que le préjugé ancien, sur son talent musical, vient plutôt de ce qu'il étoit consacré au dieu de la musique Apollon. Car enfin si les cygnes eussent eu autrefois un chant harmonieux, ils l'auroient encore aujourd'hui.

Ce que nous avons dit du cygne, s'appliquera à l'aigle, au vautour, au corbeau, en général à tous les animaux, qui ont leur image parmi les constellations, et leur culte dans les temples sera une conséquence du grand principe astrologique, que nous venons de développer et d'appuyer d'exemples. Il sera bon, pour les reconnoître, d'étudier les

(1) Plut. de Isid. p. 368.
(2) Lucian in Tox. t. 2. p. 75.
(3) Strab. l. 18. p. 811. Juvenal. sat. 15. 8.
(4) Ibid.
(5) Ptolem. Geog. l. 4. p. 121.
(6) Ci-dessus l. 3. c. 7-8-9-14 17-18.
(7) Manil Astr. l. 2. v. 438.
(8) AElian de anim. l. 14. c. 13. l. 11. c. 17.

Sphères anciennes, et le Planisphère de Kirker, où l'on trouve des animaux constellations, qui ne sont pas dans la Sphère des Grecs. Par exemple, on trouve le crocodile et le hibou, dans le Planisphère de Kirker et l'Ibis dans les Sphères d'Abenezra. (1) Aujourd'hui on ne les trouve plus dans nos Sphères. Cette remarque n'est point à négliger.

Quant aux autres animaux, qui jamais n'ont eu leur image dans les cieux, tels que le chat, le scarabée, l'ichneumon, la musaraigne, l'hippopotame et peut être même l'Ibis et autres, qui ont été consacrés par le culte Egyptien, (2) on en cherchera l'origine dans l'écriture hiéroglyphique. Ils en étoient les caractères, comme les animaux des constellations eux-mêmes l'avoient été originairement, lorsqu'il fut question de diviser le ciel et d'en groupper les astres, en raison des rapports qu'ils avoient avec les phénomènes sublunaires & avec les opérations agricoles. Plutarque, (3) Clément d'Alexandrie dans ses Stromates, (4) Hor Apollon dans ses deux livres sur les Hiéroglyphes, (5) Macrobe (6) et d'autres auteurs ont essayé de nous donner des idées des diverses propriétés, qui avoient été observées dans les habitudes et le caractère de ces animaux, sur lesquelles avoit été basée leur signification hiéroglyphique. Quoique toutes leurs explications ne soient pas également satisfaisantes, elles s'accordent au moins en ce point important, savoir, que ces animaux n'étoient honorés, que comme signes de telle ou telle opération de la divinité, c'est-à-dire de la nature et de ses agens En voici quelques exemples. Plutarque, parlant des raisons, (7) qui firent consacrer le chat à la lune ou à Isis - rapporte l'opinion de ceux qui croyoient, voir, dans la progression du nombre des petits, que fait la chate, d'abord un, puis deux, trois, ainsi de suite jusqu'à sept, une image de la croissance progressive de la lumière lunaire, jusques au premier quartier; et dans la somme des termes de cette progression, l'emblème de la durée du mois lunaire, de 28 jours. Il regarde cependant cette origine comme un conte, et il trouve plus raisonnable celle qui tient aux formes variées, que prend la prunelle de l'œil du chat, tantôt ronde, tantôt ovale, et même réduite presque à un trait oblong, et qui par là même est une image sensible des Phases différentes de la lune. C'est ainsi qu'il voit, dans les animaux sacrés, l'image de la divinité, qui se réfléchit en eux comme celle du soleil dans le nuage, qui se résout en eau. (8) Damascius dans la vie d'Isidore (9) admet la première origine. Aulugelle approuve la seconde, (10) ainsi qu'Horus-Appollo. Ce dernier dit, que le matin, au lever du soleil, la prunelle du chat s'étend un peu, qu'elle s'arrondit à midi, qu'elle se retrécit le soir, et qu'elle semble prendre pendant le jour des formes variées, à raison des positions du soleil. (11) Il ajoute même, que c'est là ce qui a fait consacrer aussi le chat au soleil, de même que le scarabée a forme de chat, et placer cet animal symbolique près de la statue du soleil à Héliopolis. Pour moi j'imagine que c'est plutôt la lune que le soleil, qu'on a voulu désigner par le chat symbolique; car Horus - Apollo est le seul, qui fasse du chat un animal solaire. D'ailleurs son observation me paroît fausse et il semble au contraire, que la prunelle de l'œil du chat se retrécit, d'autant plus que la lumiere du jour est plus forte. C'est ce rapport, qu'avoit

(1) Kirker Œdip. t. 2. part. 2. p. 201.
(2) Strab l. 17. p. 812-813. Herod. l. 2. c. 65 &c.
(3) Plut. de Iſid. p. 376-380 &c. id. ſymp. l. 4. quæſt. 5.
(4) Clem. Alex. Str. l. 5.
(5) Hor. Apoll. hieroglyph.
(6) Macrob. ſat. l. 1. c. 21.
(7) Plut. de Iſid. p. 376.
(8) Ibid. p. 381.
(9) Phot cod. 142.
(10) Agell. l. 20. c. 7.
(11) Hor. Apoll. l. 1. c. 10.

la lune avec son symbole, qui a fait imaginer la fable, où l'on supposoit que la lune avoit accouché d'un chat, (1) et que dans la métamorphose des différens dieux en animaux, Diane ou la lune avoit pris la forme du chat, (2) tandis qu'Apollon avoit pris celle de l'Accipiter ou de l'aigle, animal consacré au soleil, comme le chat l'étoit à la lune. En effet l'Accipiter ou l'aigle eut un double objet de culte; d'abord comme oiseau placé dans les constellations, où il faisoit la fonction de Paranatellon du Lion céleste, domicile du soleil: en second lieu à cause des rapports de ressemblance, qu'on avoit cru trouver entre sa nature, sa manière de fixer la lumière, l'élévation de son vol et le soleil, ou l'astre lumineux, qui plane sur notre tête. Il étoit d'ailleurs dans la classe des Oiseaux, ce que le lion est dans celle des animaux; ce que le soleil est parmi les autres astres. Tant de rapports furent plus que suffisans, pour le consacrer au soleil. Aussi fut-il l'image du soleil, adoré sous les noms d'Osiris et d'Orus. Plutarque nous dit, que cet oiseau étoit un des symboles, sous lesquels on désignoit Osiris, (3) et il cherche des raisons d'analogie, entre la nature de ce dieu et celle de l'oiseau symbolique. Il croit trouver, dans la vue perçante de cet oiseau, dans la rapidité de son vol et dans l'adresse avec laquelle il échappe à l'activité du crocodille, image des ténèbres, les motifs qui l'ont fait consacrer au dieu de la lumière, ou à cet astre, que sous le nom d'Osiris on représentoit par un œil placé au haut d'un bâton. Ceux qui ont voyagé en Egypte ont observé, que ces oiseaux planent durant tout le jour, dans le haut des airs. Il n'en fallut peut-être pas d'avantage, pour les assimiler au soleil.

Aussi Elien nous dit-il, que les Egyptiens avoient consacré l'Accipiter, ou l'épervier, comme une image vivante du dieu Orus, ou Apollon qu'ils adoroient, et avec qui ils croyoient lui trouver des traits de ressemblance. (4) Cet oiseau regarde d'un œil fixe les rayons du soleil, et dirige son vol hardi vers cet astre, sans être blessé de sa lumière. Il prend souvent une attitude opposée à celle des autres oiseaux, en planant sur le dos et regardant avec intrépidité le ciel et le dieu, qui promène ses regards sur toute la terre. On a cru appercevoir en lui une haine décidée contre les animaux malfaisans et sur-tout contre les serpens. Nous avons vu effectivement, dans un tableau symbolique de l'Egypte, cet oiseau combattant le serpent, c'est-à-dire l'animal, qui représente le dieu de la lumière, en opposition avec celui qui représente les ténèbres. On le regardoit comme l'oiseau chéri d'Apollon et de Latone. C'est à cette qualité, sans doute, d'oiseau familier du dieu de la lumière (5) et d'ennemi naturel des ténèbres, que ceux de Tentyra l'honoroient d'un culte religieux, tandis que ceux de Coptos le detestoient, comme étant l'ennemi du Crocodille qu'ils honnoroient. On voyoit dans l'un l'élément du feu, et dans l'autre celui de l'eau.

Zoroastre, chef de la religion des Perses adorateurs du soleil, enseignoit que la divinité avoit une tête d'épervier, (6) et il donnoit à cette divinité tous les caracteres de l'être suprême, et du bon principe, du dieu source de tous les biens, chef d'ordre et de justice, et principe de la sagesse et de toute espèce de perfection. Tel étoit Ormusd, dieu source de bien et de lumière, ennemi éternel d'Ahriman, chef du mal et des ténèbres. C'est par une suite du même génie allégorique, que les Phéniciens

(1) Demetr. Phal. de elocut. § 159.
(2) Anton. Lib. in métam.
(3) Plut. de Iid, p. 371.
(4) A Elian de animal. l. 18. c. 14.
(5) Ibid. de animal. l. 18. c. 24.
(6) Euseb. præp. ev. l. 3 c. 12. p. 216.

donnoient au bon Génie la tête de l'épervier (1) et le nom de bon Génie au soleil. (2)

Horus-Apollon (3) voit dans ce même oiseau, outre un emblême de la divinité, celui de l'élévation et de la victoire. Il le regarde comme l'image naturelle du Soleil (4), dont il contemple d'un œil fixe les rayons. C'est pour cela, dit-il, que l'on peint le Soleil sous la forme de l'épervier, comme étant l'auteur de la lumière, qui nous éclaire, et celui par qui nous voyons. Il peint aussi l'élévation, parce qu'il est le seul oiseau, qui s'élève dans les airs, par un vol perpendiculaire. Enfin il désigne la victoire (5), par sa supériorité sur les autres oiseaux. Hor-Apollon prétend, qu'il fut pris même pour un emblême de l'année (6), dont les trois cent soixante-cinq jours étoient employés à reproduire, nourrir, et conserver son espèce. Pour moi, j'imagine qu'il ne fut pris pour symbole de l'année, que parce que déjà il avoit été choisi pour emblême du Soleil, qui mesure l'année.

On parle d'un Accipiter (7), oiseau consacré au Soleil, ou à Apollon, qui à Delphes avoit fait connoître un voleur, qui avoit pillé le temple. Les prêtres d'Orus, ou d'Apollon chez les Egyptiens étoient chargés du soin de nourrir les oiseaux sacrés (8). Il y avoit en Egypte la ville des éperviers, et tout près celle d'Apollon, où l'on faisoit la guerre au Crocodille (1), animal qui a pour ennemi l'épervier, parce que les ténèbres ont pour ennemie la lumière. Elien entre dans les plus grands détails sur le soin tout particulier, que les prêtres prenoient de la nourriture des éperviers et sur le choix qu'ils faisoient des alimens, qui leur convenoient, à raison de leurs différens âges. Ils les élevoient dans des bois sacrés, où ils étoient mis en dépôt, comme autant d'offrandes faites à la divinité du Soleil. On en distinguoit de plusieurs espèces. Chacune de ces espèces étoit affectée à une divinité particulière (9). Celle dont le vol étoit le plus rapide étoit consacrée au dieu Soleil. On débitoit sur ces oiseaux sacrés une fable, assez semblable à celle que l'on avoit imaginée sur le Serpent, et sur le Phénix, deux symboles de l'année et du Soleil, savoir, qu'il étoit un temps de l'année où ils sembloient se rajeunir et quitter leurs anciennes dépouilles. L'époque de ce renouvellement étoit le Solstice d'été, au moment où le Nil se débordoit, et au coucher du matin de l'Aigle céleste (10).

Hérodote (12) parle du Phénix, que Nonnus (13) dit être une image du Soleil, et la peinture, qu'il nous en fait, ressemble assez à celle de l'Accipiter, qui tient en partie de l'aigle et en partie du vautour. L'aigle sacré, celui qui, suivant Strabon, (14) étoit révéré à Philes, sur les confins de l'Ethiopie, ne ressembloit ni à ceux de la Grèce, ni à ceux d'Egypte. Il étoit beaucoup plus gros et assez différent, par la variété des couleurs. Il est possible, que ce soit celui-là, qu'on ait désigné sous le nom de Phénix. C'étoit en effet un oiseau rare, que l'on disoit n'être connu qu'en Ethiopie, où l'on alloit le chercher, quand l'oiseau sacré mouroit. Les Turcs encore aujourd'hui respectent cet oiseau (15). Son œil extrêmement vif et brillant le fit comparer et con-

(1) Euseb. l. 1. c. 10.
(2) Ci-dessus l. 3 3. 18.
(3) Hor. Apoll. l. 1. c. 6.
(4) Clem. Alex. Strom. l. 5. *p.* 567.
(5) Pausan. Laconic. p. 99. Heliac 27 p. 198.
(6) Hor. Apoll. l. 1. c. 11.
(7) Elian l. 2. c. 43.
(8) Ibid. de animal. l. 7. c. 9.
(9) Strab. l. 17. p 817.
(10) AElian de animal. l. 12. c. 4.
(11) Ibid. c. 4.
(12) Herod. l. 2. c. 73.
(13) Nonnus Dionys. l. 40. v. 400.
(14) Strab. l. 17. p. 818.
(15) Contant-d'Orvil. t. 6. p. 135.

sacrer au Soleil, suivant plusieurs auteurs cités ci dessus. Suivant Porphyre (1), ce fut sa nature même, composée de sang et d'esprits vifs, qui le fit regarder comme un animal de la nature du Soleil. Le culte qu'on lui rendoit en Ethiopie fut cause, sans-doute, que l'on donna au Soleil l'épithète d'Accipiter, ou d'épervier, qui régnoit sur le midi (2). Car Philes, où l'on révéroit cet oiseau sacré, dont parle Strabon, est dans la partie la plus méridionale de l'Egypte, à vingt-trois degrés et demi de latitude, sous le Tropique même et à soixante-un degré vingt minutes de longitude, suivant Ptolémée (3). L'Aigle étoit aussi consacré dans le temple de Thèbes (4), ville de Jupiter, ou du dieu, dont l'Aigle fut le symbole chez les Grecs et chez les Romains. La majesté de l'Aigle, sa force, et la hardiesse de son vol, peignirent assez bien la majesté du maître des dieux; et on crut appercevoir, dans cet oiseau, quelque chose de royal, suivant Porphyre (5). L'aigle d'ailleurs étoit Paranatellon du Lion, signe consacré à Jupiter, dans la distribution des signes entre les douze grands dieux (6). Voilà plusieurs motifs, qui ont pu déterminer à unir ce symbole à celui du dieu, qui dans l'ordre hiérarchique se trouve placé à la tête des immortels, et au Soleil chef des astres.

Passons à l'Ibis, oiseau consacré à la Lune, et quelquefois à Mercure (7). L'Ibis est un oiseau particulier à l'Egypte, (7) et qui tient beaucoup de la cigogne. On tire de plusieurs sources les motifs, qui la firent consacrer à la Lune. Quelques-uns crurent, que la durée de son travail sur ses œufs égale celui des jours, que la lumière de la lune met à croître et à décroître. Elle règle son régime sur la marche périodique de cet astre, dont elle semble connoître et suivre les phases (8), en retranchant de sa nourriture ou y ajoutant, à proportion que la Lune perd ou acquiert de la lumière. Sa vue même éprouve l'altération des phases de cet astre (9).

D'autres, suivant Plutarque et Clément d'Alexandrie, ont cru appercevoir dans la couleur des plumes de l'Ibis, dont une partie du corps est blanche et l'autre noire, une image de la Lune dans ses phases (10). Ces rapports vrais ou supposés, entre la couleur de l'Ibis, entre la durée du temps qu'elle met à couver, entre le régime de vie qu'elle suit et la progression de la lumière de la Lune dans ses phases, ont dû suffire, pour en faire l'oiseau familier de cet astre, chez un peuple qui cherchoit dans les phénomènes terrestres une image des phénomènes célestes, et qui s'étudioit à établir un système de rapports, entre les formes du ciel et celles de la terre.

On remarqua aussi dant l'Ibis une qualité utile, sa haine pour les serpens et les reptiles, qui infestoient l'Egypte, auxquels elle déclaroit une guerre destructive (11). L'Egypte, dans laquelle l'Ibis se circonscrit, est pour elle une patrie, qu'elle défend contre les serpens ailés, qui viennent d'Ethiopie et qui cherchent à y entrer (12). Elle attaque les autres serpens, qui tentent de s'y introduire, dans le temps du débordement; elle les dévore et les digère facilement; et en général elle est le fléau de tous les insectes et de tous les reptiles, qui peuvent nuire aux hommes et aux fruits (13). Elle a donc

(1) Euseb. præp. ev. l. 3. c. 4. p. 31.
(2) Kirk. OEdip. l. 3. p. 228.
(3) Ptolémée geog. l. 4. c. 5. p. 112.
(4) Strab. l. 17. p. 812.
(5) Euseb. præp ev. l. 2. c. 1. p. 49.
(6) Manil. Astr. l. 2. v. 439.
(7) AElian de animal. l. 2. c. 38.
(8) Ibid. c. 35.
(9) Ibid. l. 10. c. 29.
(10) Plut. de Iside p. 381. Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 567.
(11) Plut. de Is. p. 381. Euf. præ. ev. l. 2. c. 1. p. 40.
(12) AElian de animal. l. 2. c. 38.
(13) Ibid. l. 10. c. 29.

tous les caractères du bon principe, et une analogie avec la nature des astres, par lesquels le ciel exerce sur la terre son activité bienfaisante, dont la Lune est un des principaux agens, relativement à la végétation. L'union de la Lune à Mercure, dans laquelle ce dieu étoit censé voyager (1); l'union des serpens au caducée de Mercure; l'union de l'Ibis et du chien, comme Paranatellons, dans la sphère d'Abenezra (2), avec la Vierge, domicile de Mercure, toutes ces unions sont en partie cause de celle, qu'avoit avec Mercure (3) l'oiseau familier de la Lune et destructeur des serpens. C'est sans-doute par cette raison que, dans la fable sur la métamorphose des dieux en différens animaux, Mercure prit la forme de l'Ibis (4). Ce dieu donna son nom au mois Thot, ou au premier mois de l'année Egyptienne, dont Mercure étoit le Génie tutélaire et l'Ibis fut l'expression de ce nom. Aussi Martianus Capella place l'Ibis dans la Sphère de Mercure et avec la Vierge céleste, sous laquelle de son temps commençoit le mois Thot (5). Ce fut son caractère Astrologique, et Hiéroglyphique, plutôt encore que son utilité réelle, qui la fit mettre au nombre des animaux sacrés, quoiqu'en dise Cicéron (6). Il est vrai que son utilité la fit affecter de préférence aux astres, dont l'Egypte éprouvoit l'action bienfaisante.

La Sphère des Maures place l'Ibis ou la Cigogne dans la constellation où la Sphère Grecque met un homme qui tue un serpent, ou dans la constellation du Serpentaire (7). La Grue, par son retour, annonce l'automne (8). Peut-être est-ce là l'origine de sa consécration dans cette partie du ciel, à laquelle se trouve le Soleil, à l'entrée de l'automne.

(2) Plut. de Iside p. 397.
(2) Kirk. OEdip. t 2. pars 2. p. 201.
(3) Hor. Apoll. l. 1. c. 34.
(4) Anton. Lib. fab. 28. Ovid met. l. 5. v. 33. Hyg. l. 2. c. 18.
(5) Martian Capell. de nupt. phil. l. 2. c. 2.
(6) Cicer. de nat. deor. l. 1. c. 36. l. 3. c. 19.

Le respect que les anciens Egyptiens avoient pour l'Ibis s'est perpétué jusqu'à nos jours en Egypte. Les Turcs ne permettent pas encore aujourd'hui de tuer ces oiseaux; ils voient en eux l'animal chargé par la Nature de purifier ce pays (9). L'Ibis y est connue sous le nom de Belsory,

Le Scarabé fut, comme l'Ibis, consacré au Soleil et à la Lune, toujours par une suite des habitudes, et des formes, qui établissaient entre cet insecte et ces astres des rapports de ressemblance. On observa, qu'il déposoit les germes de sa reproduction dans une boule de matière fétide (10), qu'il rouloit pendant vingt huit jours, c'est-à dire durant le même temps, que la Lune met à achever sa révolution chaque mois. Il la roule à reculon, c'est-à dire qu'il suit dans son mouvement la marche du Soleil et des astres, qui se meuvent en sens contraire du mouvement de tout le ciel (11). Porphyre, qui nous donne cette explication, ajoute que le culte du Bélier et du Crocodile, de l'Accipiter, de l'Ibis, et en général de tous les animaux, étoit fondé sur de semblables observations. D'autres auteurs, tels qu'Horus-Apollon, ont cherché dans le nombre des parties du Scarabée, qu'il fait monter à trente, la raison qui le fit consacrer au Soleil, lequel séjourne trente jours dans chaque signe (12). Il parle d'une autre espèce de Scarabée, qui porte deux cornes; et qui par cette raison fut consacré à la Lune, laquelle a son exaltation dans le signe céleste du Taureau. Enfin il en compte une troisième espèce, qui n'a qu'une corne, et qui, comme l'Ibis, est consacré à Mercure.

Diogène Laerce, à l'occasion des animaux sacrés de l'Egypte (13), nous dit

(7) Bayer. tab. 13. Riccioli p. 126.
(8) Oppian alieut. l. 1 v. 630.
(9) de Paw rech. sur les Egyp. & les chin. t. 2. p. 120.
(10) Ælian. de anim. mal. l. 10. c. 15.
(11) Plut de Is. p 371. Porph. apud Euf. l. 3. c. 4. p. 94.
(12) Hor. Apoll. l. 1. c. 10.
(13) Diogen. in præm.

qu'Osiris et Isis, les plus grandes divinités des Egyptiens, étoient représentés par le Scarabée, l'épervier, le serpent et par d'autres animaux. Mais Osiris et Isis étoient le Soleil et la Lune, comme on l'a vu dans les chapitres de cet ouvrage, où nous avons traité de ces divinités (1). Donc les animaux sacrés représentoient les dieux naturels, le Soleil et la Lune, et par une suite du même principe les autres astres.

On étendra aux autres animaux sacrés la double explication, que nous venons de donner de l'origine de ce culte symbolique, qui porte en partie sur les propriétés vraies ou convenues des animaux, et en partie sur leur ressemblance avec les animaux des constellations. Encore ceux-ci n'ont-ils été placés aux cieux, que par une suite des observations faites sur leur nature et d'après lesquelles on les jugeoit propres à telle ou telle opération, soit de la nature, soit de l'homme, tant du navigateur que de l'agriculteur. En conséquence, nous n'insisterons pas sur les détails, qui ont pour objet le porc, l'âne, le coq, le hibou ou la chouette, la musaraigne, la grenouille du Nil &c. Différens auteurs anciens ont donné des explications de ces divers symboles vivans et animés, que le culte allégorique avoit consacrés. Quoiqu'ils ne soient pas tous également satisfaisans, on y reconnoîtra au moins une vérité importante, c'est que ces animaux n'étoient point honorés pour eux mêmes, mais pour les dieux ou pour les êtres divins, qu'ils étoient supposés représenter. Ce qui suffit ici pour notre but.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Du culte des plantes, des pierres, &c.

L'Ame du monde, ou la divinité, que l'on croyoit s'être peinte dans les différens animaux, qui retraçoient quelques-uns de ses caractères, et quelques-unes de ses propriétés, pénétrant tous les corps organisés, propageoit également ses images dans les végétaux, qui ont une sorte de vie et dans les pierres et les minéraux, dont la composition est le fruit du travail de la nature et de l'action du feu artiste, qui circule dans toutes les parties de la matière. On étudia donc les productions de la nature dans l'immense laboratoire où elle travaille en silence, aidée de la main du temps; on y épia sa marche; et on chercha, dans ses moules organisateurs, l'empreinte de ses traits éternels.

Les Egyptiens, par exemple, crurent voir dans la végétation de l'oignon des rapports avec les phases de la lune, comme ils en avoient observé dans les dilatations progressives de l'œil du chat, et dans le régime de vie de l'Ibis. Ils y remarquèrent des périodes d'accroissement et d'altération, qui suivoient la marche inverse de celles de la lumière lunaire (2). C'est pour cela, dit Aulugelle (3), que ceux de Peluse s'abstiennent d'en manger, parce qu'il est le seul légume, qui, dans sa végétation, semble contraster avec la marche de la lune, et avec la progression de sa lu-

(1) Diogen. l. 3. c. 2. & 3.
(2) Plut. de Iside. p. 353.
(3) Aul. Gell. l. 20. c. 7.

mière. La même observation, faite sur la reproduction du porc, donna également lieu à l'aversion qu'on avoit pour cet animal (1). Ils voyoient en lui l'ennemi du Soleil et de la Lune (2).

Ils crurent également voir dans la plante appellée Lotus, espèce de Nymphea, qui naît dans les lieux humides, un emblême du Soleil levant, lorsqu'il naît du sein des eaux (3). C'est ainsi qu'Homère représente le Soleil sortant du sein de la mer (4). On suppose que, comme le Lotus, cet astre naissoit et s'alimentoit dans l'élément humide, et par les exhalaisons qui s'en élevoient. Ainsi les Japonois et les Tartares font reposer l'image de leur principale divinité, sur la fleur du tamarin, plante palustre, dont la tige sort de l'eau. C'est sur sa fleur, que le Bagawadam dit que fut créé Brouma. Le Lotus fut encore considéré sous d'autres rapports (5), qui sembloient devoir le lier à la marche du Soleil plus particulièrement, que les autres plantes palustres. Son fruit étoit sphérique, comme le globe solaire, ou arrondi, comme la tête du pavot. Le matin, au lever du Soleil, il se développoit et se dégageoit de ses feuilles (6); le soir, au coucher de cet astre, il se renfermoit dans son enveloppe et sembloit se coucher. Cette correspondance vraie ou supposée, entre le développement et le ressèrement des feuilles du Lotus, et l'apparition et la disparition du Soleil, fut un motif plus que suffisant, pour faire consacrer cette plante à l'astre, qu'il sembloit imiter dans son cours (7). Théophraste parle d'une semblable plante, qui croît dans l'Euphrate, et il lui attribue les mêmes propriétés (8). Nous avons déjà parlé ailleurs de cette plante symbolique, unie au culte d'Harpocrate par les Egyptiens (9).

Plutarque parle de la résine et de la myrrhe, et des rapports qu'elles avoient avec le Soleil et la Lune (10).

On donnoit à certains arbres le nom d'arbres du Soleil et de la Lune; ils rendoient des oracles, au lever de ces deux astres (11).

Le palmier fut consacré par les Astrologues aux mouvemens célestes, et sur-tout à la révolution annuelle du Soleil; on lui attribuoit autant de propriétés, que l'année a de jours. C'est ce préjugé religieux, qui, sans doute, le fit consacrer dans les fêtes Olympiques, comme récompense affectée au vainqueur dans ces jeux, dont le Soleil étoit l'objet. Le laurier toujours verd désigna l'immortalité du temps, que mesure le Soleil, et fut à ce titre consacré à Apollon, dieu du Soleil (12). On le renouvelloit avec l'année (13). Le chêne, qui est parmi les arbres, ce que l'aigle est dans la classe des oiseaux, le lion dans celle des quadrupèdes, fut consacré à Jupiter, et devint l'emblême de sa force et de sa prééminence. Ainsi nous voyons que les mêmes peuples, qui classèrent Jupiter sous le signe du Lion (14), dans la distribution des domaines des dieux entre les douze signes du Zodiaque, lui donnèrent l'aigle pour le porter, et lui consacrèrent le chêne, qui rendoit des oracles à Dodone.

La végétation des plantes, le nombre et les formes de leur tige, de leurs racines, des feuilles, et des fleurs, tout fournit des objets de comparaison avec les différentes propriétés des êtres physiques déifiés; et composa le

(1) Plut. de Iſide p. 353.
(2) AElian de animal. l. 10. c. 16.
(3) Plut. de Iſid. p. 355.
(4) Ibid. de Pyth. orac. p. 400.
(5) Diod. Sic. l. 1. c. 34. p. 40.
(6) Plin. hiſt. nat. l. 13. c. 17.
(7) Prosper. Alpin. de plant. Egyp. c. 34.
(8) Theoph. hiſt. plant. l. 4. c. 10.
(9) Ci deſſus l. 3. c. 15.
(10) Plut. de Iſid. p. 384.
(11) Poly hiſt. ſymbol. l. 10 c. 17.
(12) Diod. Sic. l. 1 c. 17. p. 21.
(13) Macrob. ſat. l. 1. c. 12.
(14) Manil. Aſtr. l. 2. v. 444.

système Botanico-Hiéroglyphique. Kirker (1) nous donne un petit traité des plantes Hiéroglyphiques, et les raisons de leur emploi dans la religion, dans la médecine, et dans la magie. Ces raisons sont tirées des différentes formes de leur structure ou des phénomènes quelles offroient. Comme il y avoit une arithmétique sacrée, qui consacroit différens nombres à différens dieux, tel que le nombre sept à Minerve, &c. On observoit également dans les feuilles des plantes, ou dans leur pistile, les nombres qui se trouvoient les mêmes, que les nombres mystiques des dieux, et alors la plante leur étoit aussi consacrée. La figure, la couleur, tout entroit en considération. On l'employoit de préférence dans les sacrifices, comme ayant une efficacité particulière pour attirer les influences de la divinité, à laquelle elle étoit propre. On en tiroit des conjectures dans l'art d'interpréter les songes. La médecine magique, fondée sur la connoissance des rapports de la ressemblance des parties de la plante avec la partie malade, en faisoit un fréquent usage.

On retrouve sur les obélisques, dans les statues des dieux, sur les tables sacrées, telles que la table Isiaque, des figures des différentes plantes, qui faisoient partie de l'écriture hiéroglyphique et qui composoient la parure des dieux. Tout cela formoit un corps de science, chimérique à la vérité, mais immense, et profonde dans ses recherches. Le Lotus, la férule, le jonc, le papyrus, le persea, &c. avoient des propriétés symboliques, et exprimoient les vertus et les influences différentes des dieux, ou des Génies.

L'Acacia (2) étoit au nombre des plantes sacrées, parce que, par une espèce de sentiment caché, il cherche le Soleil. Comme le Lotus, et l'Héliotrope, il a coutume de s'ouvrir aux rayons du Soleil levant, et de se fermer à ceux du Soleil couchant. Sa fleur, couverte d'une espèce de duvet, semble imiter le disque radié de cet astre. De là vient que les Egyptiens le mirent au nombre des plantes solaires, et en firent usage, dans les sacrifices offerts au dieu du jour : car ils consultoient quelle plante devoit lui être plus agréable, à raison de sa correspondance avec la nature, et avec la marche de cet astre. L'Arnoglossum, ou langue d'agneau, qui a sept côtes, s'appelloit *Gloria-Cœli*, chez eux, et étoit d'un grand usage, dans les sacrifices adressés aux sept Planètes, en ce qu'elle étoit supposée exprimer les sept influences radiées du système des cieux.

Les observations faites sur les arbres et sur les plantes, se continuèrent dans la classe des pierres, des minéraux, et des métaux. Comme il y avoit des quadrupèdes, des oiseaux, des arbres et des plantes consacrées au Soleil, et à la Lune, il y eut aussi des pierres et des métaux, destinés par leur nature à représenter l'astre du jour, et l'astre de la nuit. L'or et l'argent, parmi les métaux, furent consacrés, l'un au Soleil, et l'autre à la Lune, et on trouve, dans la teinte de leur couleur, la raison d'analogie sur laquelle on se fonda.

Damascius, dans la vie d'Isidore, nous parle également des pierres solaires et des pierres lunaires (3) que Sevère prétendoit avoir vues. Ces pierres représentoient les images de ces astres; l'une, le disque lumineux du Soleil avec ses rayons divergens, qui jaillissoient d'un centre commun; et l'autre, la Lune avec ses phases et les variétés de sa lumière. Ces phénomènes lapidaires, ou ces illusions, suffirent pour les ranger dans la chaîne des êtres, qui lioit le Soleil et la

(1) Kirker OEdip. t. 3. c. 2. p. 65 &c.
(2) Ibid. p. 69.
(3) Phot. cod. 242.

Lune à la terre, par les images qui servoient, à les reproduire, depuis le sommet du ciel, jusqu'aux abîmes de la terre.

Pline (1) fait mention de la pierre Sélénite, qui retrace l'image de la Lune, et semble imiter les nuances successives de ses phases. Il parle aussi de l'Héliotropion et de la perle solaire, ainsi que de leurs rapports avec l'astre, ou avec le Soleil, dont ces pierres empruntent leur nom.

On trouve, dans l'énumération qu'il fait d'autres pierres, celle de Jupiter et la corne d'Hammon. Il met cette dernière au nombre des pierres sacrées de l'Ethiopie. Elle est de couleur d'or; elle représente les cornes du dieu Hammon, et, comme lui, elle sert à la divination. Nous avons vu aussi (2) l'origine de la consécration de la pierre précieuse, connue sous le nom d'œil de Bélus, ou du dieu Soleil adoré sous ce nom à Babylone.

Ce que l'on fit pour le Soleil et la Lune, on le fit également pour les autres corps célestes, tant Planètes, qu'astres fixes, qui composent les douze signes du Zodiaque. Comme chacun d'eux eut son animal sacré, chacun eut aussi sa plante, sa pierre précieuse, et même son métal, au moins pour les Planètes. Ainsi se forma cette grande chaîne mystérieuse, qui lioit les causes aux effets, dans le système universel du monde, et qui entretenoit la correspondance sympathique du ciel avec la terre. Les Astrologues, les Cabalistes, les magiciens, les médecins, les prêtres, &c. enfin les charlatans de tout genre, se sont saisis de cette idée, plus grande que vraie, pour établir chacun l'édifice de sa science, d'autant plus lucrative, qu'elle étoit plus mystérieuse, et d'autant plus accréditée, qu'elle sembloit être basée sur les rapports éternels de la nature avec ses différentes parties. On trouvera dans l'OEdipe de Kirker (3) les différens tableaux des productions variées de la terre, ainsi que ceux des élémens et de leurs qualités ou modifications, comparées aux diverses parties du ciel, qui concouroient à ces productions, et aux modifications diverses de la nature élémentaire. Nous y renvoyons le lecteur, curieux de suivre le développement progressif de cette ancienne idée des Egyptiens, qui cherchèrent, dans l'étude de toutes les parties de la nature, l'exquisse des images destinées à peindre le caractère et les propriétés de leurs différentes divinités. Pour nous, ce que nous en avons dit ici suffit, pour le but que nous nous proposons, quoique nous ne prétendions pas toujours garantir les explications, que les anciens nous ont données de ces symboles, ni la vérité des observations physiques, qu'ils ont pu faire, nous n'en tirerons pas moins cette conclusion, que tout cet appareil de culte étoit symbolique, et qu'on chercha dans la nature sublunaire les images variées des opérations et des caractères de la force invisible, qui agit dans toutes les parties de l'univers, par le moyen du Soleil et de la Lune, et des autres astres.

(1) Plin. hist. nat. l. 37. c. 10.
(2) Ci-dessus. l. 3. c. 18.
(3) Kirker OEdip. t. 2. pars. 2. p. 177.—182.

CHAPITRE TROISIÈME.

Des images et des statues ſimples ou composées.

Les images et les statues inanimées ne firent que retracer à l'esprit les mêmes idées, que l'on avoit cherché à rendre, par des emblêmes empruntés des animaux, des végétaux, et des minéraux. L'image du bœuf, du lion, de l'aigle, de l'ibis, du scarabée, &c. rappella celle des animaux destinés eux mêmes à rappeller d'autres idées, par les qualités symboliques qui leur étoient attribuées. C'est ainsi que l'écriture peignit les sons, qui eux-mêmes étoient destinés à réveiller des idées; et la peinture d'un mot et d'un nom fit naître l'image de la chose, que ce mot ou ce nom indiquoit. Le veau d'or des Juifs, par exemple, leur rappelloit Apis, qui lui-même rappelloit à l'esprit d'un Egyptien le Taureau des constellations, auquel s'unissoient au printemps le Soleil et la Lune, les deux principaux agens de la végétation sublunaire. Les cornes du bélier, placées sur la statue d'Ammon, réveillèrent l'idée du bélier des temples, qui lui-même représentoit celui des signes du Zodiaque, comme nous l'avons déjà vu en parlant de la statue d'Eléphantine (1). La chèvre sacrée des Phliasiens étoit l'image de la Chèvre céleste, que les Egyptiens représentoient par des chèvres vivantes. Ainsi, les choses signifiées sont les mêmes; il n'y a de différence entre les symboles, qu'en ce que les uns prirent les animaux vivans pour symboles, et que les autres n'en prirent que les images. Du reſte, le but allégorique est absolument le même. Ainſi le serpent d'airain chez les Juifs étoit censé avoir la vertu de guérir, comme l'avoient les serpens vivans, qui représentoient Esculape; et les uns et les autres étoient une image du Serpent des constellations, placé entre les mains d'Ophiucus, ou de l'Esculape céleste.

Or de même que les animaux des temples de l'Egypte étoient soumis à l'influence des animaux célestes, qu'ils représentoient, comme nous l'avons vu dans Lucien (2), de même les idoles et les images des astres faites en pierre, en bois, ou en métal, étoient également frappées et sanctifiées par l'irradiation des feux sacrés des Planètes et des constellations, auxquelles on les avoit consacrées. Nous rappellerons ici les passages d'Abulfarage et de Maimonide, sur le culte des astres et de leurs images, chez les anciens peuples livrés au Sabisme; religion qu'on peut appeller la religion universelle du monde.

Le premier de ces auteurs (3) assure, que les adorateurs de la nature, connus sous le nom de Sabéens, rendoient un culte à des idoles, qui représentoient les différens astres et les substances célestes. Que les Chaldéens entre autres, exacts observateurs des qualités ou des influences secrètes de chaque astre, avoient élevé et appris aux autres à élever des temples, disposés de manière, à ce que les influences célestes pussent y descendre, y manifester leur nature, et y projeter leurs rayons. Ils enseignèrent aussi à offrir les sacrifices les plus convenables et les plus analogues à la nature des diffé-

(1) Euſeb. l. 3. c. 12. p. 116.
(2) Lucian de Aſtrol. p. 986.
(3) Abulf hiſt. des Dynast. p. 2.

rens astres. Il nous représente aussi les Grecs unissant le culte des astres à celui de leurs images symboliques. Le culte de la chèvre et de son idole chez les Phliasiens en est une preuve.

Le second, ou Maimonide (1), en nous parlant de ces temples et de ces statues élevées aux étoiles, dit, que ceux qui les élevèrent pensoient, que les influences des astres y descendoient et que l'intelligence, qui y venoit habiter, communiquoit aux hommes le don de prophétie, et leur donnoit les avis les plus utiles, et les plus salutaires. Ils croyoient, que les arbres mêmes, consacrés à telle ou telle étoile, plantés sous son nom et sous son aspect, et honorés de telle ou telle manière, recevoient de cette étoile une influence divine, et une espèce d'intelligence, qui venant s'y établir lui donnoit une vertu prophétique et procuroit des songes à celui qui lui rendoit des hommages. Il ajoute, que ce sont ces idées superstitieuses, qui ont donné naissance aux enchantemens, à la divination, à l'art augural, à la magie, et à toute la fourberie sacerdotale.

Cette idée est absolument conforme à notre théorie sur l'ame universelle et sur l'action des intelligences (2) répandues dans les astres, lesquelles étoient supposées exercer leur énergie influentielle sur tous les objets, qui les retraçoient sur la terre, tant dans le règne animal, que dans le règne végétal et minéral.

Maimonide nous fait voir la liaison de ce culte avec les besoins de l'homme, dont le bonheur ou le malheur dépend de l'influence bonne ou mauvaise du ciel sur la terre, et par conséquent il prouve, que ce culte idolâtrique étoit entièrement fondé sur l'Astrologie et né du besoin d'attirer les influences heureuses du ciel, ou de corriger celles qui étoient mauvaises.

« Si vous envisagez, nous dit ce savant (3), les raisons du culte des astres et de leurs simulacres, vous trouverez, qu'il passoit généralement pour certain, que le culte des astres attire la fécondité sur la terre. Que la négligence de leur culte, et les crimes par lesquels on les outrage font tomber sur les villes et les campagnes les plus grands fléaux. Que les efforts, que le cultivateur fait pour défricher la terre et la rendre plus habitable, ne peuvent que plaire singulièrement aux astres. Que les prêtres et les ministres de *ces idoles* annonçoient et publioient, dans toutes les assemblées religieuses, que le culte qu'on leur rendoit faisoit descendre la pluie sur la terre, lui donnoit la fécondité, et étoit cause que les arbres se chargeoient de fruits... Que les sages et les prophètes dès la plus haute antiquité vouloient, que dans les jours de fêtes on fît retentir les instrumens de musique autour de ces idoles, assurant que les dieux combleroient de leurs bienfaits ceux qui les honoreroient ainsi, écarteroient les maladies, et couronneroient la terre et les arbres de moissons et de fruits ».

Ce préjugé général, sur la nécessité du culte des statues des astres, et de tous les corps célestes, étoit fondé, sans doute, sur l'empire absolu que le ciel et ses parties exerçoient sur le monde et dans toute la nature végétative. Car tous les anciens philosophes et tous les prêtres du Sabisme étoient persuadés, dit le même auteur (4), que ce monde inférieur, dans lequel s'opèrent les générations et les destructions, est tout entier gouverné par les vertus et les influences des Sphères célestes. Les idoles, étant censées attirer ces influences et en recevoir les émanations, durent nécessairement être ho-

(1) Maimon More Nevoch. c. 29.
(2) Ci-dessus. l. 3. c. 6 & 7.
(3) Maimon. more Nevoch. c. 30. p. 120.
(4) Ibid. more Nevoch p. 2. c. 10.

norées avec cette ferveur qu'inspire le besoin.

Aux témoignages d'Abulfarage et de Maimonide se joignent ceux de Porphyre et d'Hermès. Porphyre (1) prétend, que ceux qui fabriquoient les idoles observoient soigneusement les mouvemens et les aspects des corps célestes. De cette observation dépendoit la vérité ou la fausseté des oracles. Le même auteur dit ailleurs, (2) que les intelligences célestes ou les dieux viennent habiter leurs statues, et qu'elles y sont contenues, comme dans un lieu saint.

C'est, sans doute, par une suite de cette opinion, que les prêtres Egyptiens, comme nous l'avons déjà dit ailleurs (3), d'après Synesius, composoient sur des Sphères les figures symboliques de leurs divinités et consultoient les aspects astrologiques, auxquels chacune de ces images devoit être soumise, afin d'attirer sur elle l'influence des cieux, et de devenir par-là une habitation digne des dieux, qui se plaisoient à sanctifier par leur présence les corps, qui retraçoient ici bas leur image.

Les Egyptiens, dit Augustin (4), en rapportant les principes de la théorie Hermétique, distinguoient deux sortes de dieux; les uns faits par le dieu suprême, les autres par les hommes. Ces derniers sont les simulacres, qui sont en quelque sorte les corps des dieux, dans lesquels se rendent leurs intelligences, sur l'invitation des hommes qui les honorent. Il est un art, par lequel on peut évoquer ces intelligences invisibles, et les lier pour ainsi dire aux corps périssables et mortels, qu'on leur donne ici bas; et rendre ces simulacres en quelque sorte animés. C'etoit bien là transporter le ciel sur la terre, soit en consacrant les animaux vivans, qui recevoient les influences des astres, soit en consacrant des idoles inanimées, qu'ils venoient eux-mêmes animer.

C'est dans ce sens, qu'on doit entendre le passage d'Hermès (5), lorsqu'il dit, que l'Egypte retraçoit le tableau du ciel, et que l'on y avoit transporté tout ce qui se faisoit dans les cieux; enfin qu'elle étoit comme le temple de l'univers. En effet, comme on l'a vu dans Lucien, les animaux sacrés, honorés dans les différentes villes de l'Egypte, retraçoient sur la terre le tableau vivant des animaux peints dans les cieux, et faisoient descendre sur les différentes parties de l'Egypte les influences des différentes parties du ciel, aux aspects desquelles elles étoient soumises, et dont elles empruntoient les pronostics et les signes de la divination. il en fut de même des simulacres inanimés. Le même Hermès (1), parlant de l'invention des idoles, dit que les premiers Egyptiens, qui formèrent les images des dieux, ne pouvant point leur créer une ame par le même art, qui avoit su leur donner, pour ainsi dire, un corps, avoient attiré par le moyen des évocations mystérieuses les ames des Génies et des Anges, dans ces idoles et que c'étoit en vertu de ces intelligences, qui y descendoient, que l'idole avoit le pouvoir de faire le bien ou le mal qu'elle faisoit. Que le son des instrumens, qui imitent l'harmonie des cieux, les charmoit, et fixoit dans les idoles la vertu céleste, qui y avoit été attirée.

Tandis que les dieux du ciel, dit-il, habitent les sommets de l'Olympe, ces dieux terrestres viennent au secours des hommes, soit en guérissant certains maux, soit en nous donnant des avis, par les sorts et la divination.

(1) Jamblich de Myst. AEgypt. c. 30.
(2) Euseb. præp. ev. l. 5. c. 15.
(3) Ci-dess. l. 1. c. 3.
(4) Hermès in Asclep. c. 9.
(5) Ibid. c. 13.

On voit clairement ici, que le besoin de secours dans la maladie, et dans les malheurs, et que la curiosité de pénétrer l'avenir, besoins auxquels l'Astrologie promettoit de satisfaire, ont donné à ces idoles, à ces images symboliques des astres, vrais Talismans pour le peuple, toute la considération dont ils jouissoient en Egypte, en Chaldée, et dans tout l'Orient, où la religion astrologique régnoit avec le plus grand éclat.

La théorie des Talismans étoit fondée sur les mêmes principes d'analogie et de ressemblance, entre les substances célestes et les substances terrestres, et sur l'action des unes sur les autres, que provoquoit la consécration, que l'on faisoit ici bas de cette espèce de réceptacle de la divinité. Synesius pensoit (1) que, comme il y a une certaine affinité, une certaine sympathie entre les parties de l'animal, qui ne sont point contigues, de manière que, quand l'une est offensée, l'autre ressent de la douleur; il y a de même de la sympathie entre les parties de notre monde terrestre et entre certains Génies fort élevés. Ainsi lorsqu'on choisit certaines plantes, certains métaux, certaines pierres, et que l'on joint à ces matières certaines paroles, certaines figures, on touche ces Génies, on les intéresse, on les attire, par la sympathie qu'ils ont avec ces choses. On doit appliquer ce même préjugé religieux aux idoles et aux images consacrées aux dieux.

Un payen, dans Arnobe (2), répond aux frivoles objections, que ce vain déclamateur faisoit contre le culte des idoles; et il lui dit, qu'il se trompe sur la nature des hommages qu'on leur rend. Nous ne croyons pas, ajoute cet homme plus sensé que le chrétien son adversaire, que l'or, l'argent, l'airain, ni les autres matières, dont on forme les simulacres, soient des dieux; mais nous honorons les dieux mêmes dans ces simulacres; parce que du moment qu'on les leur a dédiés, ils y viennent habiter.

Leur erreur étoit donc, non pas de croire que le simulacre ou l'idole fût un dieu, mais que la divinité sanctifiât son image par sa présence, en venant y résider, ou en plaçant une vertu divine, qu'elle n'avoit pas avant la consécration, et qui étoit toute entière l'effet de cette consécration (3). Ce préjugé fut d'autant plus aisé à établir, que l'opinion sur la divinité ou sur l'ame universelle répandue dans toutes les parties de la nature, favorisoit merveilleusement cette illusion religieuse, qui elle-même n'étoit qu'une conséquence du dogme astrologique sur les influences des astres, dirigées vers tous les corps sublunaires, qui avoient avec eux quelqu'analogie, et quelque ressemblance. C'est sur ce fondement, que s'appuyerent la magie, et la theurgie, dans leurs opérations mystérieuses, et dans les divers sacrifices (4).

L'empereur Julien nous a donné l'idée la plus exacte, que l'on puisse se former, du culte des idoles, tel qu'il fut dans son origine, et dans l'intention primitive des inventeurs des simulacres.

« Les statues des dieux, dit ce sa» vant empereur (5), les autels qu'on » leur a élevés, le feu sacré qu'on » entretient en leur honneur, et en gé» néral tous les symboles de cette es» pèce, ont été consacrés par nos pè» res, comme des signes de la pré» sence des dieux, non pas afin que » nous les regardions comme *des dieux*, » mais afin que *nous honorions les* » *dieux par leur moyen* ».

(1) Beausobr. t. 2. p. 49.
(2) Arnob. contr. gent.
(3) Minut, Felix. p. 220.
(4) Proclus de magiâ & sacrificiis.
(5) Jul. imp. fragm. p. 537.

« En effet, étant nous-mêmes unis au » corps, nous avons dû rendre aussi » un culte corporel aux dieux. Ces » dieux, incorporels par leur nature, » nous ont présenté leurs premiers » simulacres dans le second ordre des » dieux, ou dans ceux qui circulent » éternellement sur la voûte céleste. » Mais ne pouvant point rendre im- » médiatement de culte corporel à ces » premières images de la divinité, qui » par leur nature n'ont aucun besoin, » nous avons établi un troisième ordre » de dieux sur la terre, dans les statues » et les images des dieux, et le culte, par » lequel nous les honorons, sert à nous » rendre les dieux eux mêmes favora- » bles Car de même que ceux qui ré- » vèrent et honorent les statues des » princes, captent par là leur bien- » veillance et leur faveur, quoique » cet hommage n'ajoute rien au bon- » heur des princes; de même le culte, » que l'on rend aux simulacres des » dieux, qui par leur nature n'ont » aucun besoin, ne laisse pas de pro- » curer à celui qui le rend, la fa- » veur et la protection de ces mêmes » dieux (1). C'est la marque d'une » ame vraiement religieuse, de rendre » avec empressement à la divinité tout » l'honneur qui dépend de nous..... » Quoique dieu n'ait besoin de rien, » il ne s'ensuit pas pour cela, que » l'homme ne doive rien lui offrir. Car » s'il n'a pas même besoin de l'hom- » mage, qu'on lui rend dans les chants » et les hymnes, s'ensuit-il, qu'on doive » aussi l'en priver ? Il ne faut donc » pas lui refuser non plus celui que » les hommes lui rendent, dans les » ouvrages de leurs mains, et retran- » cher un culte établi, non pas de- » puis trois mille ans seulement, mais » de toute antiquité, chez tous les peu- » ples du monde ».

Le même empereur poursuit et répond victorieusement aux mauvaises objections de ceux qui les accusent d'adorer des pierres et du bois : « Nous » ne sommes pas assez aveugles, pour » regarder, comme des dieux, les ou- » vrages de nos mains (2). En jettant » les yeux sur les statues des dieux, » nous ne les envisageons donc point, » ni comme du bois ou de la pierre » simplement, ni d'un autre côté com- » me de véritables dieux. En effet, » nous ne regardons pas les statues » des princes, comme de simples mor- » ceaux de bois, comme de simples » masses de pierres, ou de bronze; » nous ne les regardons pas non plus » comme nos Rois ou nos Princes, mais » bien comme leurs effigies, leurs ima- » ges. Quiconque donc aime son prin- » ce, voit avec plaisir sa ressemblance; » le père, qui aime son fils, le fils qui » aime son père, considèrent avec satis- » faction tout ce qui leur en retrace » l'image. Par la même raison, celui » qui aime les dieux contemple avec » plaisir leur image & leur ressemblan- » ce, revérant avec une religieuse » frayeur les dieux invisibles, qui ont » les yeux fixés alors sur lui.

» Ces statues, formées de la main de » l'homme, peuvent être détruites; » mais celles que les dieux ont for- » mées, comme des images vivantes de » leur substance invisible, c'est-à-dire » ces *corps célestes* qui roulent sur » nos têtes, sont des images incorrup- » tibles et éternelles de la divinité (3).

Au reste, non seulement les statues des dieux, mais leurs temples, leurs autels, leurs prêtres mêmes méritent nos respects.

On voit par ce passage de ce savant empereur, que les images consacrées dans les temples ne furent point honorées comme de vrais dieux; mais comme des ressemblances des dieux, accomodées à la foiblesse de l'homme. Qu'au-

(1) Jul Imp. fragm. p. 539.
(2) Ibid. p. 539.
(3) Ibid. p. 540.

dessus de ces images, formées par la main de l'homme et mortelles, comme lui, on doit en imaginer d'autres, éternelles, incorruptibles, vraies images de la divinité, immortelles comme elle, ouvrages de dieu même : ce sont les dieux de l'Olympe, ou les corps lumineux placés sur la voute céleste, et qui circulent éternellement avec le monde; c'est-à-dire, le soleil, la lune, les Planètes, les signes et toutes les constellations, dont les statues élevées dans les temples ne sont que la représentation, comme les corps célestes eux-mêmes ne sont que les corps visibles des intelligences invisibles, qui y résident, ou les images des dieux intellectuels, qui forment au-dessus du monde visible un ordre de dieux, parfaitement semblable et correspondant à ceux du monde visible, comme nous l'avons prouvé par l'exposé da la doctrine de ce même empereur.

Athanase convient, (1) que ce qu'il y avoit de savant chez les payens répondoit aux reproches de ceux, qui les accusoient d'adorer des animaux, des idoles de bois, de pierre et de métal, &c. en leur disant, que tout ce culte étoit symbolique et qu'il se rapportoit au Soleil, à la Lune, aux astres, à la terre et aux élemens, auxquels il étoit impossible de refuser un principe de vie éternelle, intelligente et divine. L'examen qu'il fait d'autres réponses (2), par lesquelles on justifioit ce culte, nous annonce, que les uns cherchoient l'origine de la consécration des idoles, dans leurs formes mêmes, qui les rendoient propres à y attirer la divinité; que d'autres prétendoient, qu'elles étoient destinées à recevoir seulement les intelligences secondaires, ministres des volontés de la divinité; que d'autres enfin n'y voyoient, que des caractères de l'écriture sacrée, et des miroirs de la divinité. Cette dernière opinion est la véritable, mais n'exclut pas les deux autres, qui en résultèrent, comme une conséquence du système des influences et de la marche progressive de l'ame divine, dans toutes les parties de la nature.

Plotin pense, que les anciens sages, (3) voulant rapprocher de l'homme la divinité, établirent des sacrifices et fabriquèrent des statues. Qu'ayant étudié la nature de l'ame universelle, ils avoient remarqué, qu'on pouvoit aisément en diriger l'action, et la captiver en quelque sorte dans la matière, travaillée d'une manière convenable à ce que cette ame pût agir sur elle, et lui communiquer une partie d'elle-même. Que les formes imitatives étoient le plus sûr moyen de l'enchaîner; que c'étoit comme le miroir, lorsqu'il est assez poli pour fixer en lui quelque image. Car la nature a tout fabriqué avec un art admirable, de manière à rendre sensibles par l'imitation les germes et les raisons séminales des choses qu'elle renferme en elle.

Marsilius Ficin son commentateur, développant cette théorie (4), nous dit, que celui qui prioit une étoile, dans une dispositiou requise pour cela, receuilloit les esprits de vie disséminés avec les rayons de l'étoile; que de même que toutes les étoiles fixes sont liées au firmament, de même leur vie l'est à l'ame universelle du monde, à laquelle la nôtre est liée. Il parle de l'art, par lequel les Mages se flattoient de diriger cette action céleste, et d'entretenir cette correspondance entre le ciel et la terre, par certains sacrifices et certaines prières. Il cite Abulmasar et les autres Astrologues, qui avoient déterminé telle ou telle position céleste, sous laquelle les prières, et les sacrifices acquéroient leur plus grand effet. Nous ne le suivrons pas dans les détails, qui appartiennent

(1) Athanaz contr. Gent. p. 28.
(2) Ibid. p. 22.
(3) Plotin Ennead. 4 l. 3. c. 11.
(4) Marsil Fic. comm. ennead l. 4. c. 40—42—43.

à l'Astrologie et à la Magie, et qui ne tiennent qu'accessoirement à la confection des images et des statues. Nous ajouterons seulement, que l'on sera étonné de voir Augustin lui-même croire à ces évocations magiques, (1) en parlant de la fameuse lampe du temple de Venus, qui brûloit éternellement, sans avoir besoin de nouvel aliment. Il pense qu'il étoit possible qu'on fît intervenir quelque Génie ou Démon sous le nom de Vénus, qui ménageât cette illusion et qui produisît ce phénomène. Car on peut attirer, dit-il, les Démons et les déterminer à venir habiter ici bas, par le moyen de charmes auxquels ils sont sensibles. Il est des pierres, des herbes, certains bois, certains animaux, certaines formules magiques, qui servent à cet usage.

C'est sur-tout par le moyen des statues et des images, que l'imposture sacerdotale exerçoit son empire sur les crédules mortels, et qu'elle développoit toutes les ressources de l'art du prestige. Les Egyptiens donnèrent les premiers l'exemple de l'emploi de ce perfide talent. Ils inventèrent des statues, qui formoient des sons articulés, qui se mouvoient, et qui souvent restoient suspendues en l'air, si nous en croyons Schiagia, historien arabe (2). Ces images étoient, dit cet auteur, destinées à recevoir l'influence des astres, et l'ouvrage de leurs prêtres astrologues, enchanteurs, devins et magiciens tout ensemble : tel étoit le fameux Palladium (3).

Les prêtres d'Egypte, dit Kirker (4), tâchoient par toutes sortes de moyens méchaniques de faire croire au peuple, que la divinité descendoit dans la statue, et qu'elle y rendoit des oracles. Pour cela ils pratiquoient des tuyaux cachés, par lesquels ils parloient dans leurs souterrains, et qui répondoient à la bouche de leurs idoles. Le but principal de la Magie étoit d'attirer par certaines cérémonies et certains enchantemens les Génies et les dieux dans les statues sacrées, et de les y consulter. On peut lire, sur les images merveilleuses et sur les Talismans, l'ouvrage de Gaffarel, intitulé : » *curiosités inouïes sur la sculpture talismanique des Persans* » ouvrage dans lequel on trouvera beaucoup de choses curieuses, qui jetteront du jour sur la matière, que nous traitons. Nous ne suivrons pas plus loin l'examen de l'usage, que firent les prêtres, de la mécanique, de l'hydraulique, de la pyrotechnie, et de toutes les connoissances secrètes de la physique, connue sous le nom de Magie, pour en imposer aux hommes crédules, afin d'affermir leur puissance et leur opulence, et de tyranniser notre espèce, sous prétexte de s'établir médiateurs entre l'homme et la divinité. Nous laissons ce travail à ceux, qui feront l'histoire des crimes du sacerdoce, dans tous les siècles et chez tous les peuples; ouvrage classique, nécessaire pour dégoûter à jamais la postérité de la manie d'avoir des prêtres. Nous passerons de suite à l'examen de figures composées, qui sont l'ouvrage de leur science, et l'expression des qualités variées de la nature et de l'être invisible, qui lui donne la vie et qui en règle les mouvemens.

On retrouve en Egypte, dans l'Inde et en général dans tout l'Orient, de ces figures monstrueuses, qui n'ont aucun type dans la nature, et qui sont le résultat de l'assemblage de plusieurs caractères simples, réunis en un seul tout, comme les caractères alphabétiques dans un ou plusieurs mots, destinés à composer une phrase. On peut les regarder en effet comme des phrases entières du style hiéroglyphique. Elles ne sont une monstruosité, qu'aux yeux de ceux qui ne savent point lire dans cette ancienne écriture, que Tacite

(1) De civit. dei l. 21, c. 6.
(2) Kirker œdip. t. 2 pars 2. p. 173.
(3) Tzetes ad Lycoph. v. 355.
(4) Idem œdip t. 3 p.

distingue des animaux sacrés, qui sont les élémens de ce qu'il appelle figures composées. (1) De-là sont nés les Centaures, les Sphinx, les Chimères, les Cerbères Tricephales, etc. Nous avons donné l'explication de cette dernière figure symbolique, à notre article Sérapis, et nous avons fait voir, qu'elle est composée de la réunion des trois animaux célestes, ou caractères simples, du lion solstitial, du chien et du loup, deux constellations équinoxiales. Nous trouvons des lions à tête d'aigle, formés par la réunion du quadrupède et de l'oiseau consacrés au soleil; peut-être aussi du Paranatellon du signe du Lion, uni à cet animal céleste. Car l'union des Paranatellons, entre eux et leurs signes, a fourni la foule des figures monstrueuses, qui sont indiquées dans la Sphère des Décans, et gravées dans les Planisphères de Bianchini et de Kirker. Ces figures elles-mêmes sont chargées d'autres caractères, symboliques, empruntés des plantes, des végétaux et d'autres caractères simples de l'écriture hiéroglyphique, destinés à peindre les élémens, les qualités élémentaires et les puissances physiques ou morales. De-là ces figures à plusieurs bras, dans chacune desquelles est une plante, un instrument, ou d'autres emblêmes pareils. Il est de ces figures, dont les bras, les têtes, les pieds se sont multipliés en grand nombre, à raison des forces, des puissances, et des qualités variées, dont elles sont l'expression. Si nous avions un dictionnaire, qui nous donnât la signification de chaque caractère simple, qui entre dans la composition de ces êtres monstrueux, il ne nous seroit pas plus difficile d'en expliquer le sens composé, et de les traduire en quelque sorte, que de traduire une tirade de vers d'un poëte ancien, ou une période d'un orateur, à l'aide du dictionnaire, qui contient le sens de chaque mot, qui entre dans les vers et dans la période. Mais il n'y a guères lieu d'espérer, que nous puissions jamais recomposer ce dictionnaire, si ce n'est peut-être en étudiant bien la nature et les propriétés des choses, qui en forment les élémens premiers.

Les ruines des temples de l'Egypte, ses obélisques, la table Isiaque, et en général tous les monumens Egyptiens nous présentent une foule de ces longues phrases de la langue hiéroglyphique, aujourd'hui intraduisibles, et comprises souvent en une seule figure composée. Tous les temples de l'Inde, de la Chine, et des isles de l'Asie, sont remplis de ces figures monstrueuses, que j'appelle des phrases de l'écriture hiérogylphique. La lecture des voyageurs modernes nous en fournira mille exemples, parmi lesquels nous nous bornerons à en citer quelques-uns.

Chez les Chinois (2), Puzza est la déesse de la fécondité. On la représente nuë, assise sur une fleur de Lotos, ou sur un Héliotrope. Elle a seize bras, dont chaque main est mystériensement armée de couteaux, d'épées, de hallebardes, de fruits, de fleurs, de plantes, de roues, de phioles, &c. Voici la fable qu'ils débitent à ce sujet, plutôt que l'explication qu'ils en donnent. Trois Nymphes descendirent autrefois du ciel, pour se laver dans un fleuve. A peine furent-elles dans l'eau, que l'herbe appellé *vesicaria*, parut sur les habits de l'une avec son fruit de corail, sans qu'on put savoir d'où cela venoit. La Nymphe ne put résister à la tentation de goûter ce fruit. Elle en devint enceinte, et accoucha d'un garçon, qu'elle éleva jusqu'à l'âge d'homme; après quoi elle l'abandonna, et retourna au ciel. Ce fils devint un grand homme. Il donna des loix et fit des conquêtes.

Les Japonois adorent l'être suprême

(1) Tacit. Annal. l. 5. c. 5.

(2) Cont. d'Orville t. 1. p. 37.

sous le nom d'Amida et d'Omythio (1). Ce dieu a soin des ames. Il les secoure, les conserve, et les sauve des peines, que leurs fautes ont méritées. On représente ses sept têtes formant sept mille siècles. Car chaque tête en représente mille. Au lieu d'une tête d'homme, on lui donne une tête de Chien. Il tient entre ses mains un cercle d'or, qu'il mord. Son habillement est toujours riche et couvert de perles et de pierreries. Ils disent, qu'il est une substance invisible, sans forme, sans accident, séparée de toutes sortes d'élémens, qui existoit avant la nature et qui est source de tous les biens. Il n'a ni commencement ni fin. Il a créé l'univers; il est immense, infini, il gouverne le monde, sans peine et sans soin.

Dans quelques provinces, il est représenté sous la figure d'un jeune homme nud, ou sous le visage d'une femme, avec les oreilles percées; en d'autres endroits, c'est une figure à trois têtes, couvertes de trois bonnets en forme de toquets, avec autant de barbes, qui se joignent sur les épaules. Il a des Bonzes et des Bonzesses, à qui le célibat est ordonné, sous peine de mort.

Nous avons parlé ailleurs de la figure, sous laquelle ces peuples peignent l'action du créateur sur la matière qu'il organise; de la tortue qui porte l'arbre, qui soutient le créateur assis sur douze coussins, et entortillé d'un serpent. C'est aussi une figure symbolique, que celle de leur Daiboth (2), devant la porte du temple duquel on remarque deux figures gigantesques, qui semblent se battre. Ces idoles sont presque noires et unies, excepté par le milieu du corps, qui est ceint d'une écharpe et elles ont une face de lion. Celle qui est à droite a la gueule ouverte, et un bras étendu. Celle de la gauche tient un long bâton serré près de son corps, de façon qu'il semble, que le bâton et le corps soient à moitié en arrière. L'idole est seule dans le fond du temple. C'es un colosse doré, assis sur une fleur, et dont la tête touche presque la voûte. Ses oreilles sont grandes, ses cheveux frisés. Il a une couronne sur le front et au dessus une grande tache. Ses épaules et sa poitrine sont nues. Daiboth a la main droite élevée, qui montre le creux de la gauche appuyée sur son ventre. Son visage est entouré de rayons, sur lesquels reposent différentes petites divinités, assises sur des fleurs.

La secte des Budsoïtes au Japon avoit une certaine idole nommée Cogi (3), à qui l'on donnoit trois têtes et quarante mains. On ne peut voir, dans cette figure monstrueuse, qu'une image symbolique de la nature ou de quelques-uns de ses principaux agens, et des facultés particulières, qui lui sont subordonnées.

Ceux qui voudront lire l'histoire des différens peuples du monde par Contant d'Orville, extraite de celle des voyages par l'abbé Prevost et autres voyageurs modernes, le manuscrit des Métamorphoses de Vichnou, qui est à la bibliothèque nationale, auront une foule d'exemples de semblables figures allégoriques, destinées à représenter, sous le nom de divinités, la nature et ses principaux agens, ou les causes naturelles personnifiées. Nous nous bornerons à ce petit nombre d'exemples, pour prouver quel a été le génie, qui a dirigé les anciens peuples, et qui dirige encore les Orientaux, dans la composition des emblêmes sacrés du culte de la nature, de ses parties, de ses qualités et des puissances, soit physiques soit morales, qu'ils ont rendues sensibles par des formes symboliques, savantes dans leur principe, mais qui ont fini par être regardées comme des monstruosités par ceux qui n'en connoissent pas le sens,

(1) Cont. d'Orville. p. 253.
(2) Ibid. p. 263.
(3) Ibid. p. 231.

Leur Iconologie a été basée sur les mêmes élémens que leur Mythologie et couverte du même voile aux yeux du vulgaire, qui à demi éclairé prend toujours pour des monstruosités et des sottises, ce qu'il n'entend pas ; et qui, tout-à-fait ignorant, les révère avec un respect superstitieux.

Enfin il est une sorte d'images ou de statues empruntées des sciences exactes et de la Géométrie. Nous en avons déjà parlé dans le chapitre troisième du premier livre de cet ouvrage, à l'occasion de la Pyramide : nous en dirons encore ici quelques mots.

Les pierres mêmes, qui ne représentoient aucune figure d'hommes, ni d'animaux, simple ou composée, et qui étoient taillées, suivant certaines proportions géométriques, devinrent souvent des images de la divinité et de ses facultés les plus intellectuelles. Les maîtres de Pythagore, qui exprimoient par des nombres les diverses opérations de la nature, et de la divinité, employèrent aussi les figures géométrique est les corps solides, pour exprimer les mêmes rapports, qu'ils concevoient dans les élémens, dans la nature et dans l'unité première, du sein de laquelle tout découloit. Comme les nombres servoient à désigner les êtres intellectuels, les figures géométriques désignèrent les corps. Platon donnoit à l'ame un principe arithmétique et au corps un principe géométrique (1). Les Pythagoriciens donnoient à la terre la figure sphérique et au feu la figure pyramidale (2). Le dodécaëdre ou la figure à douze pans, représenta l'univers (3). On peut voir dans Timé de Locres les différentes figures géométriques, destinées à représenter les divers élémens. Kirker, dans son OEdipe (4), explique le sens symbolique des différens solides. La figure sphérique fut aussi l'emblême de la divinité, quand la divinité fut confondue avec le monde lui-même, qu'elle meut et qu'elle agite, par un principe de vie et de mouvement éternel. Car toutes nos images, toutes nos expressions symboliques et figurées ne sont que les diverses manières, sous lesquelles nous rendons les idées, que nous nous faisons de la nature et de ses opérations. Les Pythagoriciens pensoient, que des idées abstraites devoient être rendues par des expressions empruntées des sciences abstraites, de même qu'ils honoroient par le silence et par le culte le plus intellectuel l'être invisible (5). Ainsi les nombres et les figures géométriques devinrent des signes d'idées abstraites sur la nature des divinités différentes. Delà l'origine des pierres cubiques, triangulaires ou pyramidales, destinées à représenter les dieux, le soleil et les astres différens. Cette manière d'exprimer les idées religieuses est de la plus haute antiquité, et peut être regardée comme une des sources de la consécration des pierres symboliques, qui devinrent dans la suite, chez les nations ignorantes, l'objet du fétichisme le plus absurde. Au reste, quand même les pierres eussent été absolument brutes, et sans figures régulières, la consécration seule en faisoit l'objet d'un culte religieux, mais non pas une divinité, comme on l'a dit faussement. Car on doit toujours se souvenir, qu'on ne doit pas confondre le symbole consacré, avec la chose à laquelle il est consacré, et à laquelle le culte se rapporte en dernière analyse.

(1) Diog. Laert. l. 3. p. 227. vitâ. Pythag.
(2) Achill. Tat. c. 6 p. 77.
(3) Tim. de Loc. c. 3. sect. 4—8.
(4) Kirker œdip. t. 2. pars. 2. p. 104—105.
(5) Porphyr. de vitâ. Pyth. p. 24.

TRAITÉ DES MYSTÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Des Mystères, de leur origine, et de leurs progrès, de leurs espèces différentes; et en général de tout ce qui tient à l'historique des initiations anciennes, au cérémonial, et aux fonctions sacerdotales.

L'ORIGINE de l'initiation et des mystères se perd dans l'obscurité des siècles, et remonte jusqu'à l'époque éloignée, où les hommes appliquèrent la religion au maintien de l'ordre social. Ils sont proprement le fond de la religion des anciens et de leur croyance sur les rapports de l'homme avec les causes premières, et sur la Providence universelle. Les Egyptiens nous paroissent être le plus ancien peuple chez qui on trouve des mystères établis; et peut-être est-ce d'eux qu'ils ont passé dans le reste du monde, au moins revêtus de la forme, sous laquelle ils nous ont été transmis par les écrits et les monumens de l'antiquité Grecque et Romaine. Les Egyptiens, en général, ont donné beaucoup d'attention au culte et aux institutions religieuses, et ils semblent avoir rappelé toute leur politique à la Théocratie, comme à son centre. Les Prêtres tenoient dans la société le même rang, que les Dieux dans l'ordre du monde. Ils n'avoient même tant vanté le pouvoir des Dieux, qu'afin d'établir plus sûrement le leur. C'étoit des esclaves impérieux, qui régnoient au nom de leur maître, sur d'autres esclaves timides, qui alimentoient leur orgueil et leur puissance des fruits de leurs sueurs et de leur industrie.

Ce sont eux qui, plus qu'aucun autre peuple, ont cherché à développer les principes de la morale religieuse. Ce fut pour l'enseigner avec plus de succès, qu'ils instituèrent des initiations et des sociétés particulières, dans lesquelles l'homme apprenoit à connoître les rapports qui le lioient avec l'univers et avec les Dieux. Les mystères d'Osiris, d'Isis et d'Horus semblent avoir été le modèle de toutes les autres initiations, qui se sont ensuite établies chez les différens peuples du monde. Les mystères d'Atys et de Cybèle célébrés en Phrygie; de Cérès et de Proserpine célébrés à Eleusis, et dans beaucoup d'autres endroits de la Grèce, n'en sont qu'une copie. Cette filiation de culte a été remarquée par Plutarque (1), Diodore de Sicile (2), Lactance (3), et par plusieurs autres auteurs; et quand ils n'en auroient pas fait l'observation, il ne seroit pas difficile de s'en assurer, par la comparaison des aventures romanesques de ces Divinités. Les anciens, qui ont comparé les Divinités Grecques avec les Divinités Egyptiennes, ont pensé que la Cérès des Grecs étoit absolument la

(1) Plut. de Iside, p. 356.
(2) Diodor. l. 1, §. 96, et l. 3, §. 69.
(3) Lactance, p. 119.

même que l'Isis Egyptienne (1) ; que le Bacchus Grec étoit aussi l'Osiris Egyptien (2) ; d'où il résulte évidemment, que les mystères de Cérès et de Bacchus, célébrés par les Grecs, sont ceux d'Isis et d'Osiris, établis en Egypte dès la plus haute antiquité, puisque Cérès est Isis, et Bacchus est Osiris. Les aventures de ces Divinités conduisent au même résultat, et les courses d'Isis (3) ressemblent en beaucoup de points à celles qu'on attribua ensuite à Cérès, suivant l'observation du sage Plutarque, et de Diodore (4).

Nous allons rapporter ici une partie de la fable d'Isis, que nous avons racontée et expliquée dans notre chapitre troisième du troisième livre ; elle nous servira ici de terme de comparaison (5).

Isis, après la mort malheureuse d'Osiris, dont le corps enfermé dans un coffre par Typhon, *principe des ténèbres*, avoit été jeté dans le Nil, se met à la recherche de son époux infortuné. Incertaine de la route qu'elle doit tenir, inquiète, agitée, le cœur déchiré de douleur, en habit de deuil, elle porte çà et là ses pas égarés. Elle interroge tous ceux qu'elle rencontre, même de jeunes enfans, de qui elle apprend que le coffre avoit été porté à la mer par les eaux, et de-là jusqu'à Byblos, où il s'étoit arrêté, reposant mollement sur une plante (6) appelée *Erica*, qui poussa tout-à-coup une superbe tige, dont il fut tellement enveloppé, qu'il sembloit ne faire qu'un avec elle. Le Roi du pays, étonné de la beauté de l'arbuste, le fit couper, et en fit une colonne pour son palais, sans s'appercevoir du coffre, qui s'étoit uni et incorporé avec le tronc. Isis instruite par la Renommée, et comme par un instinct divin, de ce qui se passoit, arrive bientôt à Byblos, et baignée de larmes, elle vint s'asseoir près d'une fontaine, où elle resta dans un état d'accablement, sans parler à personne, jusqu'à ce qu'elle vît arriver les femmes, qui servoient la Reine *Astarté*, qu'elle salua honnêtement, et dont elle retroussa la chevelure, de manière à y répandre, ainsi que sur tout leur corps, l'odeur d'un parfum exquis. La Reine, ayant appris de ses femmes ce qui venoit de se passer, et sentant l'odeur admirable d'ambroisie, qui s'exhaloit de leurs cheveux et de tout leur corps, voulut connoître cette étrangère. Elle invite donc Isis à venir dans son palais, et à s'attacher à sa personne. Elle en fait la nourrice de son fils. Le Roi s'appeloit *Malcander*, et la Reine *Astarté*, ou suivant d'autres *Saosis*, et *Nemanoun*, ou *Minervienne*. Isis mit dans la bouche de cet enfant le doigt, au lieu du bout de la mamelle, et brûla pendant la nuit toutes les parties mortelles de son corps. En même temps elle se métamorphose elle-même en hirondelle ; voltige autour de la colonne d'Erica, en faisant retentir l'air de ses cris plaintifs, jusqu'à ce que la Reine, qui l'avoit observée, vint à pousser un cri en voyant brûler son fils. Ce cri rompit le charme, qui devoit donner à l'enfant l'immortalité. La Déesse alors se fit connoître, et demanda que la précieuse colonne lui fût donnée. Elle en retira facilement le corps de son époux, en dégageant le coffre du bois qui le recouvroit, et qu'elle voila d'un léger tissu et parfuma d'essence. Elle remit au Roi et à la Reine cette enveloppe de bois étranger, qui fut déposée à Byblos dans le temple d'Isis, où on le voyoit encore du temps de Plutarque. Isis s'approche ensuite du coffre, le baigne de ses larmes, et pousse un cri si aigu, que le plus jeune des fils du Roi en mourut de frayeur (7). Elle emmena

(1) Plut. de Isid. p. 361—364—365.
(2) Herod. l. 2. c. 42, 59, c. 144.
(3) De Iside, p. 360.
(4) Diod. l. 3, §. 69.
(5) De Iside, p. 366, etc.
(6) Ibid. p. 357.
(7) Ibid. c. 357.

l'aîné avec elle, et emportant le coffre chéri, elle s'embarqua ; mais un vent un peu violent s'étant élevé sur le fleuve *Phœdrus*, vers le matin, elle le fit tarir tout-à-coup de colère. S'étant ensuite retirée à l'écart, se croyant absolument seule, elle ouvrit le coffre, et collant sa bouche sur celle de son époux, elle le baise, elle l'arrose de ses larmes ; mais le jeune Prince, qu'elle avoit emmené, s'étant avancé par derrière à petit bruit, épioit sa conduite et les expressions de sa douleur. La Déesse s'en apperçoit, se retourne brusquement, lance sur lui un regard si terrible, qu'il en meurt d'effroi. La Déesse se rembarque et retourne en Egypte auprès d'Horus son fils, qu'on élevoit à Butos, et elle dépose le coffre dans un lieu retiré, hors de la vue des hommes. Typhon, étant allé pendant la nuit à la chasse, trouv le coffre, reconnoît le cadavre, et le coupe en quatorze morceaux (1), qu'il jette çà et là. La Déesse l'ayant su vient aussitôt rassembler ces lambeaux épars. C'est pour cela, dit-on, que l'on trouve en Egypte tant de tombeaux d'Osiris, parce qu'Isis enterra chacun des membres de son époux dans le lieu où elle les trouva. D'autres disent, qu'elle fit différentes images de son époux, et qu'elle les donna à différentes villes, à qui elle fit croire, que c'étoit le corps même de son époux, afin de multiplier par-là les objets de leur culte et les monumens religieux d'Osiris, et de tromper dans ses recherches Typhon, s'il s'avisoit encore de poursuivre les restes de son époux.

De tous les membres d'Osiris (2), les parties génitales furent les seules qu'Isis ne put retrouver, parce que Typhon les ayant jetées dans le fleuve, qui fécondoit l'Egypte, le Phagre, espèce de poisson à tête effilée, et armée d'une sorte de dard, les avoit dévorées. A la place, Isis substitua un membre viril factice, ou le Phallus, qu'elle consacra, et dont la représentation a encore lieu dans les mystères de l'Egypte. Diodore de Sicile donne la même origine à la consécration du Phallus (3) dans les Temples de l'Egypte, et, par une suite de l'imitation, dans ceux des Grecs, qui avoient emprunté des Egyptiens le culte d'Osiris (4), sous le nom de Bacchus, et la consécration du Phallus mystique, des Pammylies Egyptiennes (5).

Plutarque convient (6), que c'étoit pour retracer ces événemens réels ou fictifs, qu'Isis avoit établi les Mystères qui les représentoient par des images, des symboles et un cérémonial religieux, qui en étoient une imitation ; qu'on recevoit dans ces mêmes Mystères des leçons de piété, et des consolations dans les malheurs, qui nous affligent ici-bas. C'est là précisément l'idée que nous devons nous en faire. Ceux qui instituèrent ces Mystères eurent pour but de fortifier la religion et de consoler l'homme dans ses malheurs, par les hautes espérances qu'il puisoit dans la religion, dont les principes lui étoient présentés, sous les dehors d'un cérémonial pompeux, et sous le voile sacré de l'allégorie. Car on auroit tort de prendre pour de l'histoire le récit que nous venons de rapporter. Il n'a aucun des caractères de l'histoire, même altérée ; il a au contraire tous les caractères du roman et d'une fable sacrée, qui cache un sens tout différent de celui qu'elle présente sous cette forme bizarre, comme nous l'avons fait voir dans notre chapitre sur Isis. Nous n'avons rapporté cette fiction, ou plutôt ces débris d'une ancienne fiction mutilée sur Isis et ses courses, qu'afin de la comparer avec la fiction Grecque sur Cérès.

Cérès, après la perte de sa fille, que le *Dieu des ténèbres*, Pluton, lui avoit

(1) Ibid. v. 357.
(2) Ibid. v. 358.
(3) Diod. l. 1.
(4) Herod. l. 2, c. 49.
(5) Plut. de Iside, p. 355.
(6) De Iside, p. 361.

ravie, comme Isis, à qui le même Génie, sous le nom de Typhon, avoit enlevé son époux, se met à la recherche de cette fille infortunée. Elle allume un flambeau pour éclairer ses pas, et, après avoir parcouru différens pays, elle arrive à Eleusis dans l'Attique. De même qu'Isis, arrivée à Byblos, vint s'asseoir près d'une fontaine; Cérès vient aussi s'asseoir près du puits de Callichorê (1), sans avoir voulu encore ni boire ni manger. Elle se repose sur une pierre, qui, devenue un monument de sa douleur, prit depuis le nom de Triste ou d'Ageslate. Ce fut là que les filles de Celée, qui conduisoient deux chèvres (2), la rencontrèrent, comme les femmes d'Astarté rencontrent Isis, près d'une fontaine. Ces filles, de même que les femmes de la Princesse, furent informer la Reine Métanire (3) de la rencontre qu'elles avoient faite. Cérès est appelée au palais, où Jambê, vieille servante, cherche à la faire rire par de grosses plaisanteries. Celée avoit un fils de sa femme Métanire, comme Malcander en avoit un de sa femme Astarté. Cérès, chargée de le nourrir (*a*), le mettoit dans le feu pendant la nuit, afin de consumer ce qu'il avoit de mortel. C'est mot pour mot la fable d'Isis, nourrice du fils d'Astarté, qu'elle met au feu, pour consumer également ce qu'il avoit de mortel. La suite offre, à peu de choses près, la même ressemblance. L'enfant s'appeloit Démophon, suivant quelques-uns, et Triptolème, suivant d'autres (*b*). La mère du jeune Prince surprend Cérès dans cette dangereuse opération, dont elle ignore le but; elle pousse un cri, le charme est rompu; l'enfant périt, et la Déesse se fait connoître. Alors elle donne à Triptolème, l'aîné des fils de Métanire, le char attelé de dragons, et l'art de cultiver le blé, qu'il va enseigner à toute la terre, qu'il parcourt en traversant les airs sur son char ailé. Cependant Jupiter ordonne à Pluton de rendre Proserpine. L'Auteur de l'hymne, faussement attribué à Homère (4), ajoute au récit d'Apollodore quelques détails, tels que des reproches, que fait Cérès à la Reine d'avoir, par son imprudence, fait perdre à son fils l'immortalité; ce qui rapproche encore ce récit de celui que fait Plutarque de l'aventure du fils d'Astarté. Nous ne suivrons pas plus loin les diverses aventures de Cérès, et nous ne parlerons pas des différences, qui se trouvent entre les divers Auteurs, qui ont omis certaines circonstances et en ont rapporté d'autres. Nous nous bornons au récit le plus conforme aux traditions Egyptiennes, dont nous nous proposons de faire le rapprochement avec les traditions Grecques. D'après ce que nous venons de rapporter des aventures d'Isis et de celles de Cérès, et des circonstances, qui ont accompagné la recherche, que l'une fait de son époux et l'autre de sa fille, il est impossible de méconnoître l'identité parfaite des deux fables, et la filiation de la fable Grecque, copiée sur la fable Egyptienne. Les Divinités étant donc reconnues les mêmes, il s'ensuit que les Mystères, établis en l'honneur de l'une et de l'autre, sont aussi les mêmes; qu'ils ont une même origine et un même but; et que les cérémonies, qui retraçoient les courses d'Isis, retracèrent aussi celles de Cérès, à quelque différence près. Donc, si nous saisissons bien le but des Mystères d'Isis, nous aurons trouvé celui des Mystères de Cérès; et les lumières, qui s'échapperont des deux sanctuaires, doivent être recueillies précieusement, en ce qu'elles partent d'un même foyer, et qu'elles peuvent concourir à éclairer nos pas dans ce labyrinthe obscur. Nous tirerons donc des inductions des uns et des autres, qui nous conduiront au même résultat, et les uns souvent suppléeront au défaut de lumière que fourniront les autres.

C'est ainsi, que le but bien connu des

(1) Callim. Hymn. in Cer. v. 15, 16, 17, etc.
(2) Ovid. Fast. 4, v. 506.
(3) Apollod. l. 1.
(4) Pseud. Homer. Rec. nuper edit.

Mystères d'Isis, qui étoit, suivant Plutarque (1), de fortifier la piété, et de donner à l'homme des consolations, fixera indubitablement notre opinion sur les Mystères de Cérès et sur leur objet, et détruira le faux préjugé, dans lequel ont été plusieurs, que ces Mystères avoient pour objet l'agriculture, et contenoient une cérémonie commémorative de l'invention du blé. Ils avoient le même but que ceux d'Isis, puisque Cérès étoit la même Divinité qu'Isis, et que les aventures, représentées dans les deux sanctuaires, étoient absolument les mêmes, à peu de chose près. Ils devoient donc avoir pour but de fortifier pareillement la piété, et de consoler l'homme ici-bas. Or, c'est précisément ce qu'attestent les anciens, qui ont parlé avec le plus de connoissance des Mystères de Cérès célébrés à Eleusis. « Les Grecs, dès la plus haute anti-» quité, dit Pausanias (2), qui étoit initié, » ont regardé les Mystères d'Eleusis, » comme ce qu'il y avoit de plus pro-» pre à porter les hommes à la piété. » Ils étoient, suivant Aristote (3), la plus précieuse de toutes les institutions religieuses; aussi les appeloit-on les Mystères par excellence; et le Temple d'Eleusis étoit regardé, en quelque sorte, comme le sanctuaire commun de toute la terre (4), celui où la religion réunissoit tout ce qu'elle avoit de plus imposant et de plus auguste. Ils avoient donc pour but, comme ceux d'Isis, d'inspirer aux hommes la piété. Ils avoient également pour objet de leur donner des consolations dans les misères de la vie. Quelles étoient ces consolations? l'espoir d'un avenir plus heureux, et de passer, après la mort, à la félicité éternelle.

C'est ce qu'attestent Cicéron (5) et Isocrate. Non-seulement, dit l'Orateur philosophe, nous y avons reçu des leçons, qui rendent la vie plus agréable, mais encore nous en tirons des espérances heureuses pour le moment de la mort. Ceux-là, dit Isocrate, qui ont le bonheur d'y être admis, emportent en mourant des espérances flatteuses pour l'éternité. Les Mystères, dit Aristide (6), en parlant de ceux d'Eleusis, nous procurent non-seulement des consolations dans la vie présente, des moyens de nous délivrer du poids de nos maux, mais encore le précieux avantage de passer après la mort à un état plus heureux. Voilà donc les Mystères de Cérès qui, comme ceux d'Isis, fortifient la piété de l'homme, et lui fournissent des consolations dans les maux qui l'affligent ici bas. C'est donc sous ce point de vue, que nous devons envisager les uns et les autres. Nous ne devons point mettre de différence entre deux initiations, instituées en l'honneur de la même Déesse, dans deux pays différens, et où il n'y a de différence dans le culte, que celui du nom et quelques pratiques du cérémonial. Joignons à cela, que les Athéniens, chez qui se trouvent établis les Mystères de Cérès, célébrés à Eleusis, étoient une colonie d'Egyptiens, partis autrefois de Saïs, où le culte d'Isis étoit établi. Isis étoit la Déesse de Saïs (7), que Plutarque dit être Minerve, Divinité tutélaire d'Athènes, et qu'Hérodote dit être Cérès, adorée également à Athènes (8), sous le nom de Déesse d'Eleusis. C'étoit en son honneur, que se célébroit la fameuse fête des lumières (9), qui ressemble si fort à notre Chandeleur, en honneur de la Vierge, mère de Christ, comme la Minerve de Saïs l'étoit du Soleil (10), et Cérès du jeune Jacchus, Cérès honorée pareillement

(1) De Isid. ibid. p. 361.
(2) Pausanias in Phocicis.
(3) Arist. Rhet. l. 2, c. 24. Meursius, c. 1, Eleusin.
(4) Arist. in Eleusin. Euripid. initio Hippolyt.
(5) Cic. de Leg. l. 2. Isocr. Paneg.
(6) Arist. in Eleusin.
(7) Plut. de Iside, p. 354.
(8) Herod. l. 2, c. 59.
(9) Herod. ibid. c. 6.
(10) Procl. in Tim.

par une procession aux flambeaux, durant la célébration des Mystères d'Eleusis (1). C'étoit aussi à Saïs, que l'on célébroit les Mystères de la mort d'un Dieu (2), qui ressuscitoit ensuite et où l'on donnoit la représentation de ce qu'il avoit souffert, dans une cérémonie secrète, qu'on appeloit les Mystères de la nuit. On y voyoit son tombeau, comme on voyoit celui d'Osiris dans plusieurs provinces d'Egypte (3), et celui de Christ dans nos calvaires : et Osiris mouroit et ressuscitoit, comme Christ.

Il est donc fort naturel de croire avec Diodore de Sicile (4), que les cérémonies des Mystères étoient les mêmes à Athènes, qu'en Egypte, d'où Orphée les avoit apportées en Grèce, quel que fût cet Orphée, et que la fable de Cérès ne différoit de celle d'Isis, que par les noms. Il est aussi naturel de penser, qu'un peuple émigrant emporte avec lui ses Dieux et son culte, et que ce n'est qu'avec le temps, que les ressemblances s'altèrent. Les peuplades Grecques, sauvages et barbares, se trouvant mêlées aux hommes civilisés, qui vinrent d'Egypte s'établir parmi elles, reçurent peu-à-peu leurs dogmes religieux, et les travestirent en partie, faute d'être assez instruits pour entendre les formes savantes des Mystères Egyptiens, qui d'ailleurs étoient cachés à dessein sous le voile de l'allégorie. De-là vint, que le sens ne put être parfaitement connu que d'un petit nombre d'hommes, et qu'il se perdit aisément, sur-tout par le secret même qu'on en faisoit. Néanmoins les Grecs n'oublièrent jamais, que l'époque de ces institutions remontoit à celle de leur civilisation, et qu'ils leur étoient redevables des biens les plus précieux de la vie sociale, et de l'affranchissement de la barbarie. Car la bonne organisation de la société, dans laquelle on vit, est un bien au moins aussi grand, que l'heureuse température du climat sous lequel on habite et de l'air que l'on respire; l'une entretient la santé, et l'autre le bonheur; les désordres et les orages de l'un et de l'autre enfantent tous nos maux. Les noms d'Erechtée, d'Orphée, de Mélampus, de Musée, d'Eumolpe, de Danaüs et de ses filles, et en général de tous ceux qui passoient pour avoir contribué à régler les loix civiles et religieuses, furent toujours chers aux Athéniens; et on confondit souvent, dans le souvenir et la reconnoissance pour les Auteurs de ces Mystères, le nom des Dieux et Déesses, en honneur de qui ils étoient établis. Ainsi les Egyptiens faisoient honneur à Osiris d'avoir inventé le labourage (5), d'avoir fait connoître aux hommes le blé; de leur avoir donné des loix, établi les cérémonies religieuses, et de les avoir par-là civilisés et retirés de l'état de barbarie où ils étoient primitivement. Ils en disoient autant d'Isis; ils lui faisoient souvent honneur de mêmes établissemens, et lui attribuoient les mêmes bienfaits.

Les Grecs pensoient également, que c'étoit Cérès qui les avoit retirés de la vie sauvage et grossière qu'ils menoient, avant que son culte fût établi parmi eux, et que c'étoit elle qui en avoit fait véritablement des hommes (6).

Ils fixent au règne d'Erechtée, ou à l'an 1423 avant l'ère Chrétienne, l'établissement des Mystères d'Eleusis.

Plusieurs pensent (7), que Cérès arriva dans l'Attique sous le règne de ce Prince, et qu'elle institua les cérémonies religieuses d'Eleusis, connues sous le nom de Mystères.

D'autres, que ce fut Erechtée lui-même, qui les établit, d'après le modèle qu'il en avoit vu en Egypte, dont il copia les loix religieuses. Suivant Diodore de Si-

(1) Meursius Eleus. c. 25.
(2) Herod. l. 2, c. 171.
(3) De Iside, p. 364.
(4) Diod. l. 1, §. 96.
(5) De Iside, p. 356.
(6) Isocrat. in Panegyr. Aristid. Eleu.
(7) Diod. Sic. l. 1.

cile, ce Prince étoit né en Egypte, d'où il passa dans l'Attique avec une quantité considérable de grains, dans un temps où cette partie de la Grèce éprouvoit une affreuse disette, occasionnée par une grande sécheresse. Un service aussi important lui fit déférer la couronne par les Athéniens. Erechtée, devenu Roi, leur fit un présent encore plus important, en établissant parmi eux les Mystères de Cérès ou de l'Isis Egyptienne, qui avoient tant contribué à la félicité de sa patrie, et qui avoient une influence si grande sur les mœurs et les loix. Ainsi le bienfait des Mystères, dans cette tradition, se trouve encore lié à celui de l'agriculture et des fruits du labourage. Mais c'est toujours à l'Egypte qu'on en fait honneur. Erechtée étoit Egyptien, au moins dans la tradition que nous venons de rapporter, et Cérès elle-même n'étoit que l'Isis Egyptienne, dans l'opinion d'Hérodote et des autres Auteurs. Au reste, nous qui ne croyons ni à Cérès, ni à Erechtée, comme personnages réels, nous ne nous occuperons guères de fixer la date de cette institution (*c*); nous conclurons seulement, qu'elle paroît venir du pays d'où l'on faisoit partir Erechtée, pour aborder dans l'Attique, et où Cérès étoit depuis long-temps adorée, sous le nom d'Isis. Or, ce pays est l'Egypte, la mère patrie de toutes les religions. Cette origine se trouve encore confirmée par d'autres traditions, telles que celle qui fait Orphée l'auteur de cette institution chez les Grecs. Théodoret (1), s'appuyant des témoignages de Démosthène, de Diodore de Sicile et de Plutarque, prétend qu'Orphée, né en Thrace, fut en Egypte, et apporta de-là dans la Grèce, les fêtes Dionysiaques, les Panathénées, les Thesmophories, et les Mystères d'Eleusis; qu'il copia ces derniers sur les Mystères d'Isis, et les premieres, ou les Dionysiaques, sur les Mystères d'Osiris, qui me paroissent être incontestablement une copie les uns des autres. Effectivement Diodore de Sicile (2) dit, qu'Orphée, étant allé en Egypte, y apprit beaucoup de choses, et sur-tout la Théologie et la science des initiations, de même que la poésie et la musique, et qu'il se distingua, plus qu'aucun autre Grec, par ces sortes de connoissances; qu'il en apporta la plûpart des Initiations mystiques, les Orgies et les Fables sacrées sur les enfers, qui, comme nous le verrons, faisoient partie des leçons que l'on donnoit à Eleusis.

Il est aussi certain, que les Thesmophories (3), ou les Mystères célébrés en honneur de Cérès législatrice par les filles et les femmes Athéniennes, venoient d'Egypte, et en avoient été apportées, suivant Hérodote, par les filles de Danaüs. Plutarque lui-même convient, que ces fêtes se celebroient en Grèce, dans le même temps que l'on célébroit en Egypte des fêtes semblables à l'occasion de la mort d'Osiris (4), qui venoit d'être ravi à Isis, comme Proserpine l'avoit été à Cérès. Tout nous reporte donc vers l'Egypte (*d*).

On retrouve également dans le Sacerdoce, dans les pratiques et le cérémonial de ces Mystères, beaucoup de choses, qui décèlent une origine Egyptienne. L'hérédité dans les fonctions sacerdotales étoit certainement une coutume Egyptienne. La première Caste de l'Egypte étoit composée des familles sacerdotales, qui, à l'exclusion de toutes les autres, s'occupoient des fonctions du culte. Pour inspirer plus de respect pour les Ministres de la religion, les Egyptiens consacrèrent certaines familles par une inauguration particulière, et c'étoit à elles seules, que les Dieux sembloient avoir confié le soin de leurs autels. Le législateur des Juifs imita cet usage, en consacrant la Tribu de Lévi au ministère sacré. Par la même raison, le Législa-

(1) Theod. Therapeut. 1.
(2) Diod. l. 1, p. 60; et l. 4, p. 162.
(3) Herod. l. 2, c. 171.
(4) De Iside, p. 378.

teur des Athéniens, quel que fût celui qui introduisit parmi eux les Mystères de l'Egypte, attacha au sacerdoce d'Eleusis certaines familles, d'où l'on tiroit les Prêtres et tous les Ministres du culte de Cérès. Eumolpes fut le chef de cette famille, et ses descendans furent connus sous le nom d'Eumolpides (1) et de Céryces. De-là même vint l'opinion, qui faisoit Eumolpes auteur de l'institution de ces Mystères, comme l'assurent le Scholiaste de Sophocle (2), Suidas et l'Auteur du Grand Etymologicon. Il est assez naturel de croire, qu'en voyant une seule famille dépositaire perpétuelle d'un même sacerdoce, on fût tenté de penser, que c'étoit à elle ou à son chef que l'on étoit redevable de cette institution (3). Les Eumolpides étoient les interprètes des loix sacrées, et les directeurs souverains du tribunal d'inquisition établi contre les crimes d'impiété (4). Ils avoient toute l'autorité des Prêtres Egyptiens, au moins pour la partie de la religion. Ils avoient un tribunal particulier, auquel se portoient toutes les accusations d'impiété, si nous en croyons le témoignage de Démosthène (5). Ce tribunal des Eumolpides et des Céryces formoit ce qu'on appeloit le Senat sacré, lequel s'assembloit à Eleusis. Au reste, on pourroit croire que les causes n'y étoient portées, qu'en première instance, puisqu'on sait d'ailleurs, que le Sénat et le Peuple prononcèrent peine de condamnation envers les coupables de crime contre le culte public. Ils se bornèrent vraisemblablement souvent à des recherches et à des accusations. Ainsi, ce fut l'Hiérophante qui parla contre Andocide, dans la grande affaire d'Alcibiade et de ses complices, accusés d'avoir joué les Mystères dans une Orgie d'amis (6). Ce furent aussi les Eumolpides, qui voulurent s'opposer au retour de ce Général, lorsqu'Athènes fut forcée de le rappeler. Il est aisé de conclure de-là, de quelle autorité ces grands inquisiteurs furent armés, et combien elle ressembloit au despotisme sacerdotal établi en Egypte. Les Rois, en Egypte, partagèrent souvent les fonctions du sacerdoce, et on les initioit à la science sacrée, dès qu'ils arrivoient au trône. De même à Athènes, le premier Magistrat ou l'Archonte-Roi avoit l'intendance des Mystères (7). C'étoit une image de l'union, qui exista entre le Sacerdoce et la Royauté, dans les premiers temps où les Législateurs et les Rois cherchèrent dans la religion un grand instrument politique. Ainsi Numa fut Prêtre et Pontife, et on retrouve chez les Romains des vestiges de cette union, dans leur Roi *Sacrificulus*. L'Archonte-Roi, chez les Athéniens, veilloit à l'observation des loix religieuses, excommunioit les coupables, et lui seul avoit le droit d'adresser (8) des vœux pour le peuple, dans le Temple que Cérès avoit à Athènes. Le lendemain de la célébration des Mystères, d'après une loi de Solon, l'Archonte-Roi convoquoit le Sénat sacré dans l'Eleusinium, et là il connoissoit des crimes, qui avoient pu être commis contre la religion, et pendant la célébration des Mystères (9).

L'Archonte-Roi avoit pour coopérateurs quatre Administrateurs, nommés Epimélètes, dont un devoit être nécessairement de la famille des Eumolpides, l'autre de celle des Céryces, et les deux autres choisis par le peuple, parmi tous les citoyens d'Athènes (10).

(1) Hesychius, v. *συμολπιδ*. Arnob. l. 5. Clem. Protrep. Tacit. Hist. l. 4.

(2) Soph. Œdip. Col. Suid. Etym. Magn.

(3) Cic. ad Attic. l. 1, p. 19.

(4) Lysias orat. con. And. p. 103. Plut. Vit. Alcibiad.

(5) Demosth. Contr. Andoc. Inscrip. Spon. t. 3, p. 141. Muratori. t. 2, p. 549.

(6) Plut. vit. Alcibiad. Thucyd. l. 8.

(7) Meurs. Eleu. c. Hesych. in *Βασιλευσ*. Suid. Harpocrat. Etymolog. Mag. Pollux onom. l. 8, c. 7.

(8) Lysias Contr. And. p. 103—107—108.

(9) Lysias, ibid.

(10) Harpoc. Suidas. Demosth. in Meidiam.

Outre

Outre cela, on leur donnoit pour adjoints dix Sacrificateurs ou Prêtres, appelés *Hieropoies*, qui tous les cinq ans venoient faire des sacrifices à Eleusis, à Brauron, etc. (1).

Je ne dirai rien ici de l'ordre hiérarchique établi dans le Sacerdoce, parce que nous aurons ailleurs occasion d'en parler, lorsqu'il sera question de l'Hiérophante, du Dadouque, de l'Epibome et du Kerux ou Héraut, quatre premiers Ministres de l'ordre supérieur des Prêtres, dont nous ferons voir la correspondance avec les principaux Ministres d'Isis. Aussi est-ce avec beaucoup de raison, que Diodore de Sicile (2) a remarqué, que les Eumolpides devoient leur origine à ceux d'Egypte, où les Pastophores représentoient les Céryces.

Je n'indiquerai même qu'en passant d'autres ministres moins importans et d'un ordre inférieur, tels que l'Hydrane, l'Iacchogogue, le Daeirite, le Courotrophe, les Pyrophores, les Lichnophores, les Spondophores, les Métropoles, les Mélisses, enfin les Néocores, espèces de Sacristains chargés de décorer le Temple d'Eleusis.

Outre les ressemblances, qu'on remarque dans le Sacerdoce de Cérès en Grèce, et celui d'Isis en Egypte, on apperçoit aussi beaucoup de rits, de pratiques et de traditions, qui sentent le caractère Egyptien, tels que le jeûne, l'abstinence de certaines viandes, de certains poissons ou légumes, etc. Le sacrifice du porc en honneur de Cérès étoit établi en Grèce, comme en Egypte (3). On lui donnoit même le nom de l'animal des mystères. On le purifioit dans la mer.

Les Prêtres d'Isis s'abstenoient de certains poissons, tels que le phagre, le lépidote ; de certaines chairs d'animaux, tels que le porc ; de certains légumes, tels que l'oignon (4).

Les initiés à Eleusis avoient aussi leur abstinence (5) ; ils ne goûtoient point de poissons, de féves, de grenades, de pommes, au moins durant la célébration de ces fêtes mystérieuses. Ils respectoient le Mulet d'Axone, dont ils ne mangeoient point.

A Rome, les femmes se préparoient par la continence à approcher des autels de Cérès (6).

Dans l'histoire mythologique d'Osiris, d'Isis et de Typhon, l'âne sur lequel Typhon avoit fui dans le combat jouoit un grand rôle, et il donne matière à une assez longue dissertation de Plutarque sur cet animal symbolique. L'âne entroit aussi dans le cérémonial des mystères d'Eleusis (7), comme il figure dans ceux des Chrétiens, servant de monture à leur Dieu dans son triomphe, de même qu'il avoit aussi servi à Bacchus. L'âne portoit souvent, comme chez nous, les objets sacrés de la religion ; d'où vint même le proverbe : l'âne conduit les mystères. C'étoit sur des ânes, que l'on faisoit porter d'Athènes à Eleusis tout ce qui étoit nécessaire à la célébration de la fête, et peut-être la mysticité plus que le besoin avoit-elle eu part à ce choix (8).

On pourroit également donner une origine Egyptienne à d'autres pratiques, qui avoient lieu dans d'autres endroits de la Grèce, où l'on célébroit les Mystères de Cérès Eleusinienne; par exemple, à Phénée en Arcadie. Là l'Hiérophante prenant le costume de Cérès frappoit d'un bâton les gens du pays (9) ; usage singulier, assez semblable à celui qui avoit lieu en Egypte, où pendant la fête

(1) Pollux, l. 8, c. 9.
(2) Diod. l. 1, §. 29.
(3) Herod. l. 2, c. 47. Aristoph. Acharn. v. 747—764.
(4) De Iside, p. 352—353.
(5) Plut. de solert. Anim. Pausan. in Att. Ælian. Animal. l. 9, c. 51—65.
(6) Juven. Sat. 6, v. 49.
(7) De Iside, p. 363.
(8) Suidas. Hesych. Aristoph. Ran. v. 159. Schol. ejus. Tarrheus.
(9) Pausan. Arcad. c. 9.

d'Isis, qui se célébroit à Busiris, on frappoit indistinctement les hommes et les femmes (1). Cérès, suivant Pausanias, cherchant sa fille, arriva chez les Phénéates, qui l'accueillirent très-honnêtement. La Déesse, en reconnoissance, leur fit présent de tous les légumes, excepté des féves, qu'elle déclara impures; tradition qui décele encore une origine Egyptienne (2), comme on peut le voir dans Plutarque (*e*) et dans Hérodote. Pausanias dit, que cette exception, que fit Cérès de la féve, tient à une opinion sacrée sur laquelle il garde le silence; mais sans doute, qui étoit la même qui la fit proscrire par les Pythagoriciens, et avant eux par les Egyptiens leurs maîtres. Le même Pausanias dit, que ceux qui sont initiés aux Orphiques en savent aussi la raison. Ils étoient Pythagoriciens (3).

On pourroit encore peut-être regarder comme un usage Egyptien celui des femmes Athéniennes (4), qui consistoit à porter, pour ornement de tête, des cigales d'or. C'étoit, chez les Egyptiens (5), le symbole de l'initiation. Les femmes Chrétiennes ont pris la croix pour signe de leur initiation. Les femmes initiées aux mystères de Bacchus portèrent le Phallus. Au reste on prétendoit, que les cigales d'or n'avoient été adoptées, comme ornement, par les femmes (6), que parce que cet animal étoit consacré au Soleil ou à *Horus*, fils de Cérès, comme ayant le talent et le goût de la musique, dont Apollon est le Dieu.

Chez les mêmes Phénéates, en Arcadie, où nous trouvons établis les mystères de Cérès Eleusienne (7), tout près du Temple de la Déesse, étoit ce qu'on appeloit *Pêtroma*; c'étoient deux pierres jointes ensemble, qui renfermoient les Rituels sacrés de l'initiation. On les en retiroit pour les lire aux initiés; puis on les remettoit précieusement dans ce lieu sacré.

Il en étoit à-peu-près de même dans les mystères d'Isis. L'Hiérophante tiroit du sanctuaire des espèces de Grimoires, ou certains livres chargés de caractères Hiéroglyphiques (8), et dont les lignes s'entrelaçant formoient des nœuds et des roues; c'étoit sans doute les caractères de la langue sacrée, dont on leur donnoit l'interprétation. Ce culte, né en Egypte, passa à Corinthe, où Isis portoit le surnom de Pélasgique, et de-là à Rome, où l'on en fait remonter l'introduction au temps de Sylla, à-peu-près dans le même temps où les mystères de Mithra y furent connus, et cela, par une suite de la communication plus libre, qu'il y eût alors entre Rome, l'Asie et l'Egypte.

Enfin, c'est en Egypte que nous trouvons le modèle de ces grandes solemnités nationales, qui attirent tout un peuple en un même lieu, pour célébrer en commun des mystères. Ainsi le peuple en foule se rendoit tous les ans à Saïs, au Temple de la chaste Minerve ou d'Isis, mère d'Horus, la même que Cérès, pour y célébrer les mystères de la passion d'un Dieu mort, dont Hérodote nous a cru devoir taire le nom (9). Lorsque le temps de l'anniversaire de cette fête étoit arrivé, la plûpart des Egyptiens s'embarquoient sur le Nil dans des barques bien illuminées (10), et tout le fleuve, jusqu'à Saïs, étoit couvert de ces bateaux, dont l'éclat dissipoit les ténèbres de la nuit. Arrivés à la ville (11), ils alloient rendre leurs hommages à la Déesse, dans le lieu sacré qui conservoit sa statue, et ils allumoient des bougies autour du Temple, et autour des tentes où ils campoient eux-mêmes en

(1) Herod. l. 2, c. 61.
(2) Plutarch. Sympos. l. 8, quest. 4°.
(3) Paus. Att. p. 35.
(4) Thucydide.
(5) Hor. Apoll. l. 2, c. 55.
(6) Scholiast. Aristoph.
(7) Pausan. Arcad. c. 15, p. 249.
(8) Apulée, Métamorph. l. 11.
(9) Herod. l. 2, c. 171.
(10) Themisti Orat. in Const. Orat. 13.
(11) Herod. l. 2, c. 61.

plein air ; en sorte que, toute la nuit, Saïs étoit illuminée de feux sacrés. Ceux qui ne pouvoient point se rendre à la solemnité allumoient également des bougies dans leurs villes, de façon que non-seulement Saïs, mais l'Egypte entière étoit éclairée par une illumination universelle. Cette cérémonie nous est retracée à Eleusis dans la fête des flambeaux (1), qui se célébroit le cinquième jour des mystères, fête durant laquelle les Initiés éclairoient la route d'Eleusis d'une multitude de flambeaux, qu'ils se faisoient passer de main en main. Hérodote (2) a cru encore devoir jeter le voile du mystère, sur l'objet de l'illumination de Saïs.

Le même Hérodote nous donne la description d'une fête nationale ou d'une assemblée religieuse de presque tous les Egyptiens, tenue à Bubaste (3). Les hommes entroient pêle-mêle avec les femmes dans les barques, au bruit des instrumens de musique, dont ils accompagnoient leurs chants le long de la route : on y mêloit le sarcasme et même les injures qu'on lançoit contre ceux qui ne venoient point, et sous les yeux desquels on passoit dans les différentes villes qu'arrose le Nil. Ces plaisanteries-là semblent avoir été conservées dans la marche des Initiés à Eleusis, lorsqu'ils passoient sur le pont du Céphise (4), en conduisant en pompe le jeune Iacchus ; ce qui dégénéroit, pour le moment, en une espèce de Bacchanale, assez semblable à celles dont les dévots, qui alloient à Bubaste, donnoient le spectacle (5). Arrivés à la ville, ils faisoient de grands sacrifices, et on y buvoit plus de vin que dans le reste de l'année. Le nombre des personnes, qui se rendoient ordinairement à cette cérémonie, étoit de près de sept cents mille, sans compter les enfans.

Hérodote (6) convient, que ce furent les Egyptiens qui les premiers établirent ces fêtes, connues sous le nom de Panégyries, la pompe des solemnités et les processions, et que les Grecs n'ont fait que les copier. La preuve qu'il en apporte, c'est que ces fêtes sont nouvelles en Grèce, au lieu qu'elles remontent chez les Egyptiens à la plus haute antiquité ; ce qui s'accorde parfaitement avec le passage de Théodoret (7), rapporté plus haut, qui nous assure, que les grandes solemnités de la Grèce, telles que les Panathénées, les Thesmophories, les fêtes d'Eleusis, avoient été apportées d'Egypte. Les Egyptiens n'avoient pas pour une seule de ces fêtes ; Hérodote en cite plusieurs (8), outre celles de Bubaste et de Saïs ; l'une en honneur de Diane, et l'autre en honneur d'Isis ou de Cérès. Il compte encore en outre celle qui se célébroit à Héliopolis, en honneur du Soleil ; celle de Butos, en honneur de Latone, mère du Soleil ; celle de Pampremis, en honneur de Mars.

La cérémonie d'Eleusis étoit véritablement une de ces Panégyries, dont parle Hérodote, puisqu'elle réunissoit toute la Nation qui se rendoit à cette fête. On peut voir dans Hérodote lui-même (9) la foule nombreuse des Initiés, qui couvroient les chemins, lorsque Xerxès apperçut dans le champ de Thriase une nuée de poussière, qui s'élevoit sous leurs pas. Philostrate en parle comme de la pompe la plus nombreuse (10) ; on y accouroit, suivant Lysias, de toutes les parties de la Grèce : car, non-seulement les Athéniens (11), mais encore les autres Grecs, pouvoient se faire initier à ces Mystères,

(1) Meursius Eleus. c. 25.
(2) Herod. ibid. l. 2, c. 61.
(3) Herod. l. 2, c. 60.
(4) Meursius Eleus. c. 27, p. 83.
(5) Herod. l. 2, p. 61.
(6) Herod. ibid. c. 58.
(7) Theodor. Therap. l. 1.
(8) Herod. l. 2, c. 59.
(9) Herod. l. 8, c. 65.
(10) Vit. Apoll. l. 4, c. 4. Lysi in Andoc.
(11) Meursius c. 16.

suivant le témoignage d'Hérodote (1). Cicéron va plus loin (2) ; il fait accourir à cette cérémonie des Initiés de toutes les parties de la terre. Aristide, parlant des Initiés aux mystères d'Eleusis, compte une foule innombrable d'hommes et de femmes, qui venoient y jouir des représentations mystiques (3). Quoique les mystères d'Eleusis attirassent autant de monde, et aient eu assez de célébrité, pour faire presque oublier les autres mystères, célébrés ailleurs en honneur des mêmes Déesses ; cependant Athènes et Eleusis ne sont pas les seuls endroits où le culte Egyptien, et les mystères d'Isis, métamorphosée en Cérès Grecque, fussent établis (4). Les Béotiens honoroient Cérès la grande, ou Cabirique, à qui ils avoient planté un bois sacré dans lequel, conjointement avec Proserpine, elle recevoit un culte (5). Les Initiés seuls pouvoient y entrer. Les pratiques religieuses qu'on y observoit, les traditions sacrées de ces mystères, se lioient avec le culte des Divinités, ou Dieux Cabires, honorés à Samothrace, et sur lesquels Pausanias croit devoir garder un silence mystérieux (*f*). Le mois, durant lequel s'y célébroient les Mystères, s'appeloit mois de Cérès, ou Damétrien (6), et cette époque, suivant Plutarque, correspondoit aux fêtes de deuil célébrées au mois Athur en Egypte, à l'occasion de la perte qu'Isis venoit de faire d'Osiris son époux, que lui avoit ravi Typhon. Cette fête Béotienne étoit, comme celle d'Egypte, une fête de tristesse, et avoit pour objet l'enlèvement de Proserpine. Toutes ces circonstances nous ramènent encore en Egypte, et nous y font fixer l'origine du culte de la Cérès de Béotie. Quant à la liaison de ce culte avec les Cabires de Samothrace, cela peut s'expliquer par un passage du Scholiaste d'Apollonius de Rhodes, qui nous donne le nom des quatre Divinités Cabiriques honorées à Samothrace, et qu'il appelle Axieros, Axiochersa, Axiochersus et Casmillus. La première est, suivant lui, Cérès ; la seconde, Proserpine ; le troisième, Pluton, et le quatrième, Mercure.

Les Céléens et les Phliassiens avoient aussi reçu les mystères de Cérès (7), dès la plus haute antiquité. Ils étoient célébrés chez les premiers, comme à Eléusis ; avec cette seule différence, que l'Hiérophante n'y étoit point perpétuel, mais renouvelé tous les quatre ans, à l'époque où revenoit la célébration des mystères, qui y étoit quadriennale.

Les Phliassiens convenoient, qu'ils avoient aussi formé chez eux le même établissement, sur le modèle de celui d'Eleusis.

Il en étoit de même des Phénéates (8), dont nous avons parlé ci-dessus. Ils avoient adopté entièrement l'initiation de Cérès Eleusienne, dont un descendant d'Eumolpe leur avoit apporté le culte, suivant quelques-uns ; car, suivant d'autres, c'étoit Cérès elle-même, qui leur avoit fait présent de cette initiation.

Les Argiens (9) prétendoient, que leur ville fut la première qui reçut Cérès, à qui Pélasge donna l'hospitalité. On l'honoroit chez eux, à Hermione, sous le nom de *Cérès-Terrestre* ou *Chtonienne* (10). Ils célébroient tous les ans une fête en son honneur au Printemps (*g*). La vache, que l'on promenoit dans les processions Egyptiennes, comme symbole de la Terre (11), suivant l'explication d'Apulée, et dont Io-Argienne prit la forme, y figuroit aussi. Une foule d'hommes et de femmes suivoient la

(1) Herod. l. 8, c. 65.
(2) Cicer. de Nat. Deor. l. 1.
(3) Aristid. Eleusin.
(4) Meursius Eleus. c. 33.
(5) Pausan. Bæotic. p. 300.
(6) Plut. de Iside, p. 378.
(7) Pausan. Corinth. c. 14, p. 57.
(8) Pausan. Arcad. c. 15, p. 249.
(9) Pausan. Attic. c. 14, p. 13.
(10) Corinth. c. 37, p. 78.
(11) Apul. Metamorph. l. 11.

pompe sacrée. De jeunes enfans, vêtus de blanc, ayant une couronne sur la tête, se joignoient à leur marche. Tout se passoit dans le temple d'une manière assez mystérieuse, pour qu'il n'y eût que les Prêtresses qui en fussent instruites (*h*). C'étoient de vieilles femmes ou matrones, qui étoient chargées de ce sacerdoce, et qui tenoient le fer, sur lequel la vache furieuse se précipitoit. Il me semble, que tout ceci nous reporte encore vers l'Egypte, où, dit-on, l'Isis fameuse n'étoit que la jeune *Io*, métamorphosée en vache, et placée dans le signe du Taureau du Printemps; signe dans lequel Io ou la Lune (1) [car la Lune s'appeloit Io, en langue mystique des Argiens] avoit son exaltation. La Fable Argienne d'ailleurs faisoit Cérès Chtonie, fille de Phoronée, fils d'Inachus, père d'Io; par conséquent, Io se trouve sœur et fille de Phoronée (*i*).

Les Argiens, parmi les autres pratiques religieuses, en honneur de Cérès Pélasgique et de Proserpine, avoient coutume de jeter des flambeaux allumés dans une fosse profonde (2), allusion faite, sans doute, à l'éloignement du Soleil et à l'affoiblissement de la lumière, que dans les fêtes du rapt de Proserpine, on avoit intention de peindre, et à la fameuse fête des flambeaux, qui se célébroit à Saïs. Près de-là, étoit aussi le temple de Neptune.

Mais le culte le plus singulier, rendu à Cérès, étoit celui qu'elle recevoit à Phigalie en Arcadie. On honoroit cette Déesse, sous la forme d'une femme, qui avoit pour tête une tête de cheval, et dont la crinière étoit formée par un assemblage de serpens. Nous aurons occasion, dans la suite de cet ouvrage, d'analyser ce simulacre monstrueux, et de donner la raison des attributs étranges de cette Déesse. En attendant, nous dirons, que rien ne décèle mieux l'origine Egyptienne (*k*) de son culte en Arcadie, qu'une pareille statue; car elle est absolument dans le style Egyptien, et elle a tous les caractères d'une figure ou image Hiéroglyphique. Ce n'est guères qu'en Egypte que l'on trouve de ces figures bizarres de la Divinité, ou au moins nulle part ailleurs on n'en trouve autant. Les Egyptiens, dit Tacite, aiment ces statues composées (3), sous l'emblême desquelles ils révèrent la Divinité: leurs monumens, d'ailleurs, l'attestent assez. Nous verrons, que l'union du cheval à Cérès ou à Isis, étoit consacrée dans la procession des initiés aux mystères d'Isis. Car on y voyoit paroître Pégase; c'est-à-dire, le cheval même dont la tête se trouvoit sur les épaules de Cérès; Pégase qui étoit le fils de Neptune. Or, cette tête de cheval fut donnée à Cérès, en mémoire d'une aventure avec Neptune, d'où naquit le cheval, fils de Neptune, ou Pégase (4). On disoit que Cérès, déguisée en jument, avoit été couverte par Neptune (5), et que de cette union naquit le cheval Arion, contraction d'Aërion, nom du Pégase ou cheval aérien ou céleste (*l*). On trouve, dans une des pierres gravées du cabinet de Stosch, un monument de cette aventure (6).

Cette Cérès porte le nom de Mélanie ou de Noire, à cause des vêtemens, dont sa statue étoit couverte; ce qui rappeloit le deuil de Cérès, qui prit aussi l'habit noir pour pleurer sa fille, et la chercher à la lueur des flambeaux. Elle étoit adorée dans un antre sacré, où l'on supposoit qu'elle s'étoit retirée pendant son deuil, et où le Dieu Pan la découvrit. Jupiter en étant instruit, envoya près d'elle les Parques, qui l'adoucirent et la consolèrent. C'étoit dans cette grotte, que l'on sacrifioit à Cérès, à qui on offroit des raisins et du miel.

(1) Eusthat. Comm. in Dionys. Perr. v. 94. Chron. Alex. p. 96.
(2) Corinth. c. 22, p. 64.
(3) Tacit. Hist. l. 5.
(4) Pausan. Arcad. p. 271, c. 25.
(5) Pausan. Arcad. c. 15, p. 257.
(6) Stosch. n°. 230.

Les marais de Lerne devinrent aussi fameux par la célébration des mystères de Cérès, auxquels les Romains eux-mêmes vinrent se faire initier (1). Nous verrons, dans la suite de cet ouvrage, que l'Hydre de Lerne fournit les attributs de serpens, qui paroient la tête de Cérès, à Phigalie, comme ils ornoient celle de Méduse, la même que Cérès.

La Déesse y prenoit le nom de Prosymna (2), à cause d'une aventure qu'elle eut avec Bacchus Prosymne. On attribuoit cette institution aux filles de Danaüs, les mêmes à qui Hérodore attribue l'établissement des Thesmophories, en honneur de Cérès (3), qu'elles apportèrent d'Egypte. Cette tradition nous rappelle encore au pays, qui a vu naître le culte d'Isis et d'Osiris, dont les Grecs firent leur Cérès et leur Bacchus, qui, à Lerne, comme en Egypte, étoient unis par un culte commun (*m*). C'étoit dans un bois de Platanes, que l'on célébroit les mystères de la Déesse, près d'un arbre, au pied duquel la fable faisoit naître la fameuse Hydre de Lerne. On y montroit aussi le trou, par lequel Pluton étoit descendu dans son empire ténébreux, après avoir enlevé Proserpine, et celui par lequel Bacchus descendit également, pour aller en tirer Sémelé, sa mère : car Bacchus, comme Osiris, descendit aux Enfers.

On trouvoit un certain lieu, dans l'Argolide, appelé *Mysia*; c'étoit le Temple de Cérès Mysienne (4), qui, dit-on, prenoit ce nom d'un certain Mysius d'Argos, qui lui donna l'hospitalité (*n*). On voyoit dans ce lieu sacré les statues de Pluton, de Cérès, et de Proserpine. Près de là couloit le fleuve Inachus, père d'Io, au-delà duquel étoit élevé l'autel du Soleil. On rencontroit, à quelque distance, le tombeau de Thyeste, sur lequel étoit la figure du Belier à toison-d'or, qui est le premier des signes, sans doute celui dont Jupiter jeta les testicules dans le sein de Cérès, pour la féconder. On y voyoit aussi le Temple de Persée, placé dans les Cieux, au-dessus de ce même Belier, entre *Aries* et le signe d'Io Argienne, fille d'Inachus. Je rassemble ici ces traits, afin de faire remarquer, que la distribution des monumens religieux de cette contrée les plaçoit dans les mêmes rapports, que les figures célestes ont entre elles; ce qui convient bien à un culte tout astronomique.

La même Déesse, sous la même dénomination de Mysienne, avoit aussi son Temple dans l'Achaïe, à 60 stades de Pallène (5), près du fleuve Crios, ou Belier, et du Temple d'Esculape, ou du Dieu, dont on célébroit la fête le dernier jour des mystères d'Eleusis. La fête de Cérès, en Achaïe, duroit sept jours. Le troisième jour de cette semaine sacrée, on faisoit sortir du Temple de la Déesse tous les hommes, et alors les femmes, entre elles, célébroient pendant la nuit, en secret, leurs mystères, comme les dames Romaines célébroient ceux de la bonne Déesse, sans y admettre aucun homme. Non-seulement les hommes, mais les chiens, mais tous les animaux mâles en étoient chassés. De même à Rome, non-seulement on interdisoit aux hommes l'entrée du sanctuaire de la bonne Déesse; mais on en écartoit; ou l'on y voiloit jusqu'aux tableaux qui en auroient représenté quelqu'un (6). On y voyoit des serpens, qui faisoient allusion à celui d'Esculape, dont la fête terminoit la cérémonie d'Eleusis, et dont le Temple étoit voisin de celui de Cérès Mysienne; et qu'on honoroit sous le nom de *Cyrus*, ou de Seigneur. Il étoit

(1) Inscrip. Fabiæ Acon. Grutt. p. 309.
(2) Pausan. Corinth. c. 37, p. 79—80.
(3) Herod. l. 2, c. 171.
(4) Paus. Corinth. c. 286, p. 60, et Atlas, c. 27, p. 230.
(5) Achaic. c. 27, p. 236.
(6) Tibull. Eleg. 7, v. 21; Proper. l. 4, Eleg. 9, v. 25. Juven. Sat. 6, v. 341. Macrob. Sat. l. 1, c. 12.

d'ailleurs le même que Sérapis, et Pluton, dont le culte ne fut jamais étranger au culte de Cérès ; car il étoit le ravisseur de Proserpine, et il n'étoit que l'expression symbolique du Soleil d'Automne, placé dans la constellation du Serpentaire, comme nous l'avons dit ailleurs.

Le lendemain de cette nuit mystérieuse, les hommes rentroient dans le temple, où les femmes les recevoient ; et là commençoit de part et d'autre un assaut de sarcasmes et de plaisanteries, sur ce qui s'étoit sans doute passé la nuit. Les femmes célébroient, également séparées des hommes, les mêmes mystères, près Sicyone, en un lieu appelé Pyraïa (1), où Cérès avoit un bois sacré, et un temple, sous l'invocation de Cérès, Présidente ou Prostasie.

Le culte de Cérès, établi dans toute cette contrée de la Grèce, qui comprend l'Achaïe, l'Argolide, et les terres voisines de Corinthe, n'est que le culte d'Isis, établi à Corinthe, sous le nom des mystères d'Isis Pélasgique (2), en l'honneur de qui se faisoit la cérémonie des flambeaux, dont nous avons parlé plus haut. Enfin, c'est le culte d'Io, devenue l'Isis Egyptienne, ou plutôt d'Isis, qui, suivant Plutarque, prend une tête de bœuf (3), que lui met sur les épaules Mercure, le fameux gardien d'Io, devenue vache, suivant la fable ; Mercure, compagnon inséparable de Cérès (*o*), dans les mystères, ainsi qu'il l'est de l'Isis Egyptienne. On y voyoit aussi le temple de Sérapis ou du Dieu de Canope en Egypte. Toute la pompe de cette fête étoit dans le cérémonial Egyptien, comme on peut le voir dans la description qu'en donne Apulée (4).

Les Phliassiens, dont nous avons déjà parlé, qui, ainsi que les Céléens leurs voisins, avoient adopté le culte de Cérès et ses mystères, honoroient cette Déesse, sous son véritable nom d'Isis. Elle avoit son temple avec celui d'Horus ou d'Apollon son fils, près d'Omphale (5), lieu qui étoit regardé comme le centre du Péloponèse (*p*). Les Prêtres seuls d'Isis avoient le droit de voir sa statue. Les Phliassiens, à ce sujet, rapportoient une fable d'Hercule, sur son voyage en Libye, qui décèle assez une origine Egyptienne, et sur son retour du jardin des Hespérides. On y avoit représenté un jeune enfant, qui présentoit à Hercule la coupe, sans doute, celle qui est sous la Cérès ou sous la Vierge céleste, et qu'on appelle coupe de Bacchus et d'Icare, et qui étoit consacrée dans les mystères.

Ce jeune esclave s'appeloit Gobelet ou *Cyathus*, échanson d'Oinée, qui donnoit à Hercule à dîner. Ce jeune échanson présentant mal la coupe à Hercule, celui-ci, d'un coup de son doigt sur le front, le tua. Ce qu'il y a ici de remarquable, c'est qu'un autre Echanson d'Hercule, Hylas, périt aussi, noyé en Mysie, étant allé chercher à boire pour Hercule, et que cet Hylas (6) ou Hyllas, avoit son tombeau, près du temple d'Isis, à Mégare ; à côté duquel étoit aussi le temple d'Apollon et de Diane, dont le premier est Horus, fils d'Isis. Hercule étoit également près du tombeau d'Hylas ; ce qui rapproche ce monument de celui des Phliassiens, qui représentoient près d'Hercule son jeune échanson mort. Mégare n'étant point éloignée d'Eleusis ni de l'Isthme, Corinthe dut naturellement recevoir le culte de la divinité, adorée dans ces villes sous le nom, soit d'Isis, soit de Cérès.

Mais le lieu où l'on donnoit le plus de pompe à cette solemnité, et où la déesse avoit conservé son nom Egyptien, c'étoit en Phocide (7), près de Tithorée, au nord de Delphes et du mont Par-

(1) Pausan. Corinth. p. 54.
(2) Pausan. Corinth. c. 4, p. 48.
(3) De Isid. p. 358.
(4) Apulée Métamorph. l. 11.
(5) Corinth. c. 14, p. 56 et 57.
(6) Anticlid. l. 2, rerum deliacarum. Virgil. Eclog. 6, v. 44. Georg. 3, v. 6. Serv. Comm.
(7) Pausan. Phoc. p. 350.

nasse, environ à 80 stades de Delphes. Minerve ou la Déesse de Saïs, avoit un temple et une statue dans cette ville. A quelque distance de-là, étoit aussi un temple d'Esculape (1) ou de Sérapis; car l'un n'est que l'autre : le Dieu y étoit barbu comme Sérapis. Plus loin étoit le temple d'Isis, Déesse Egyptienne : c'étoit le sanctuaire le plus auguste que lui eussent consacré les Grecs. On ne pouvoit y entrer, qu'autant que la Déesse s'étoit manifestée en songe pour en accorder la permission ; on ne pouvoit habiter dans son voisinage. Voilà, sans doute, pourquoi Macrobe nous dit (2), que les Egyptiens avoient relégué loin des villes le temple de Sérapis. Il en étoit de même du temple d'Esculape à Rome, à Epidaure, et presque dans toute la Grèce (3). Les habitans de la Phocide célébroient deux grandes fêtes en l'honneur d'Isis, aux époques où les Athéniens célébroient leurs grands et leurs petits mystères; savoir, l'une au printemps et l'autre en automne; époques auxquelles les Egyptiens célébroient leurs fêtes d'Isis et d'Osiris. Aussi Pausanias ajoute-t-il, (4) qu'il a appris d'un Phénicien, que les Egyptiens avoient une pareille fête en honneur d'Isis, pleurant la mort d'Osiris (*q*). Ce qui se passoit dans le secret du sanctuaire devoit être tu : les Dieux punissoient de mort la plus légère indiscrétion. La surveille de la fête, ceux à qui la Déesse donnoit les entrées de son temple purifioient son sanctuaire, d'une manière secrète et mystérieuse. Tout ce qui se trouvoit rester des offrandes et des victimes de la célébration précédente, ils le rassembloient et alloient l'enterrer dans un lieu destiné pour cela, environ à 2 stades du sanctuaire. Voilà à quoi se bornoit la cérémonie de cette journée. Le lendemain, ils dressoient des tentes ou des espèces de boutiques de marchands, qu'ils formoient de chaume, de roseaux, καλαμον, et d'autres matières légères. Le dernier de ces trois jours, ils tenoient une espèce de foire, où on vendoit des esclaves, des animaux, des étoffes et des ouvrages d'or et d'argent. Ils consacroient l'après-midi de cette journée à faire des sacrifices à la Déesse, dont nous nous dispensons de donner le détail. Nous remarquerons seulement, qu'on y brûloit toutes sortes de victimes dans un bûcher, à peu-près comme dans la fameuse fête du Printemps, célébrée en Syrie en l'honneur de la mère des Dieux, comme on peut le voir dans Lucien, et qu'on appeloit fête de la lumière et du feu (5).

On retrouve, dans l'Argolide, à l'extrémité méridionale du continent, près du golfe, un temple de Sérapis et d'Isis, à la place de l'ancienne ville d'Hermione ; c'est-à-dire, un temple de ces mêmes Divinités Egyptiennes, dont nous prétendons que le Bacchus et la Cérès des Grecs ne sont qu'une copie. Ce qui justifie notre assertion, déjà prouvée par le système de comparaison, que nous avons cherché jusqu'ici à établir, entre Cérès et Isis, et les mystères de la première de ces Déesses avec ceux de la seconde; c'est que c'étoit dans le temple même d'Isis, que ceux d'Hermione célébroient les mystères de Cérès (6). On y voyoit aussi les ruines d'un ancien temple consacré à la Déesse de Saïs et à son fils ; c'est-à-dire, à Minerve et au Soleil ; car la Minerve de Saïs, dans l'inscription rapportée par Proclus, disoit qu'elle étoit la mère du Soleil (7). Or, cette Minerve, suivant Plutarque, étoit Isis, et son fils étoit Horus, Apollon, Bacchus, etc. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, quoique l'ancienne ville d'Hermione eût été détruite, les habitans alloient encore célébrer les mystères de Cérès dans

(1) Ibid. p. 349.
(2) Satur. l. 1, c. 7.
(3) Plut. Quæst. Rom. p. 286.
(4) Paus. Ibid. p. 350.
(5) Lucian. de Deâ Syr. p. 910.
(6) Pausan. Corinth. c. 35, p. 77.
(7) Procl. in Tim. l. 1, p. 30. Plut. de Iside, p. 354—365.

le temple d'Isis ; preuve que l'identité d'Isis et de Cérès, et de leurs mystères, n'étoit point oubliée dans l'Argolide, où l'on savoit d'ailleurs, que l'Io Argienne étoit l'Isis Egyptienne. La nouvelle ville étoit à quatre stades de l'ancienne tout au plus : c'est dans cette nouvelle ville, qu'on avoit bâti le temple de Cérès Thermésienne (1), à côté duquel étoit celui de Bacchus *Mélaïnaigide*. A Ilée, entre Trézène et Hermione, on voyoit les temples de Cérès et de Proserpine sa fille ; et sur la montagne d'Hermionide, elle étoit invoquée sous le nom de Thermésienne. A Bouporthmos, les mêmes Déesses avoient leur temple, et Cérès étoit appelée *Promacherma*. Dans tous ces endroits, Neptune avoit aussi son temple.

Près d'Hermione, sur le mont de *Pron*, étoit le temple de la même Déesse, invoquée sous le nom de *Chtonie* ou de *Terrestre*, dont nous avons parlé plus haut.

Toute cette côte étoit couverte de temples élevés à la Déesse Isis, soit sous son nom primitif, soit sous celui de Cérès, de Minerve, etc. enfin sous les différens noms, qu'Isis se donne à elle-même dans Apulée (2). Près d'Hermione, sur le cap Bouporthmos, à l'extrémité de l'Argolide, elle avoit un temple conjointement avec sa fille Proserpine (3). Il paroît que, dans l'Argolide, le culte Egyptien s'y étoit mieux conservé. Le nom d'Io, qui est encore celui de la Lune, *Ioh*, en Copte, y étoit révéré dans les mystères. On y avoit aussi conservé la figure tauriforme à Bacchus, ou les attributs du Taureau, qui étoient ceux du Bacchus Egyptien ou d'Osiris. Les femmes Argiennes (4), en l'invoquant, l'appeloient *Bovigènes* ou *fils de Bœuf*. C'étoit dans l'Argolide, dans le voisinage d'Argos, qu'étoient les marais de Lerne, où les mystères de Cérès avoient acquis tant de célébrité, comme nous l'avons dit plus haut, et où cette Déesse prenoit le nom de *Prosymna*, comme Bacchus celui de *Prosymnus* ; nom qui fut donné aussi à une ville du voisinage sur la côte, entre Lerne et Hermione.

C'étoit aussi en Argolide (5) qu'elle recevoit un culte sur les bords de l'Inachus, sous le nom de Cérès Mysienne, dont nous avons également parlé. C'étoit sans doute cette Isis, que l'on faisoit fille d'Inachus. J'en dirai autant de la Cérès Pélasgienne, dont nous avons déjà parlé, celle qu'on honoroit, en jetant des flambeaux dans une fosse ; ainsi que de la Déesse Isis, qui avoit son temple et sa statue à Trézène (*r*). On y voyoit un temple de Cérès Législatrice (6), et un de Neptune son amant, ainsi qu'une fontaine d'Hippocrène, qu'avoit fait jaillir le Cheval fils de Neptune et de Cérès. On y remarquoit de plus le temple du Cocher céleste ou d'Hippolyte, qui avoit un prêtre, dont le sacerdoce étoit à vie, et qui sacrifioit tous les ans à ce Génie, comme les Philiassiens, adorateurs de Cérès, sacrifioient à la Chèvre qu'il porte (7). On attribuoit à un certain Althippus la fondation de ce temple de Cérès. Le tombeau de Phèdre et celui d'Hippolyte étoient à côté l'un de l'autre.

Entre Epidaure et Trézène, on rencontroit la petite ville de Methana, le long de la côte orientale de l'Argolide. Isis y avoit encore un temple : on voyoit aussi la statue de son fidelle compagnon, Mercure, qui conduisit Io en Egypte, et qui accompagnoit toujours Cérès dans ses mystères. Celle du Dieu-Soleil, Hercule, s'y voyoit pareillement (8).

(1) Pausan. Corinth. p. 77.
(2) Apul. Metam. l. 11.
(3) Pausan. Corinth. ibid. p. 177.
(4) Plut. de Iside, p. 364.
(5) Paus. p. 60.
(6) Corinth. p. 74—75.
(7) Pausan. Corinth. p. 56. ibid. p. 75.
(8) Ibid. p. 76.

Le culte de Cérès Chtonie ou Infernale (1), que nous avons déjà vu révérée près d'Hermione en Argolide, où Sérapis et Isis avoient un ancien temple, se trouve pareillement établi en Laconie. On attribuoit à Orphée cet établissement ; mais Pausanias croit que ce culte de Cérès Chtonie étoit venu d'Hermione. Ce qui rend sa conjecture assez vraisemblable, c'est qu'il y avoit aussi un temple de Sérapis, comme à Hermione.

La même Déesse avoit un temple près du sommet du mont Taygète (2), où elle portoit le nom d'Eleusinienne, comme à Athènes. On dit qu'Hercule s'y étoit retiré, pendant qu'Esculape soignoit sa blessure : car Esculape figure par-tout dans cette Fable, soit sous son nom connu d'Esculape, soit sous celui de Sérapis, soit sous celui de Pluton. On voyoit dans ce temple la statue du fameux Orphée, qu'on disoit être un ouvrage des Pélasges.

Au midi de la Laconie, au fond du golfe, étoit la petite ville d'Hélos, fondée par Elios, fils de Persée : on en tiroit la statue de Cérès et de Proserpine (3), que l'on portoit dans l'Eleusinium.

Proserpine avoit aussi sa statue à Amyclée en Laconie (4). On y voyoit un autel, sur lequel étoient représentés Cérès, Proserpine et Pluton. Au-dessus d'elles étoient les Heures et les Parques, avec les trois Déesses, Vénus, Minerve et Diane, qui portoient au Ciel le jeune Hyacinthe et sa sœur, qui étoit morte vierge. On y voyoit aussi l'apothéose d'Hercule (5). A Gythium sur le bord de la mer, dans le golfe de Laconie, Cérès, Esculape et Neptune étoient honorés, ainsi qu'Ammon, grand Dieu des Egyptiens (6). Le culte d'Esculape et de ses Serpens (7) étoit établi près de-là, à Epidaure de Laconie, et dans le voisinage (8). C'étoit toujours Sérapis, sous un autre nom. Jupiter Sauveur y étoit aussi adoré.

A l'extrémité de la Laconie, au cap Ténare, Cérès avoit aussi son temple. En continuant la côte occidentale, vers le nord, étoit le temple de Sérapis, à AEtule (9).

A Egile, en Laconie, les femmes célébroient des fêtes en honneur de Cérès, qui y avoit son temple (10).

Plus loin, dans le golfe Bœatique, voisin du cap Malée, près d'une ville appelée *Bœa*, on trouvoit un temple de Sérapis et d'Isis (11), une statue de Mercure et un temple d'Esculape. Vis-à-vis de ce lieu étoit l'île de Cythère ; et en face de Bœa, étoit le promontoire d'Onognate, où le Pilote de Ménélas avoit son tombeau, comme en Egypte. Vénus-Uranie avoit son temple à Cythère.

On voyoit à Olympie, en Elide, à l'extrémité du Stade, un temple de Cérès, surnommée *Chamynienne* (12), un des noms les plus anciens de la Déesse. On prétend que la Terre en cet endroit s'étoit ouverte, pour recevoir le char de Pluton, et s'étoit aussitôt refermée. Hérode, dans la suite, y renouvela les statues de Cérès et de Proserpine.

A Patras, en Achaie (13), il y avoit un temple de Cérès avec un bois sacré. On y voyoit une statue de la Déesse et celle de sa fille, et une autre de la Terre. Auprès couloit une fontaine, appelée *Fontaine de vérité*, où s'opéroient des miracles. Près de ce même lieu, Sérapis avoit deux temples, dans l'un desquels on montroit le tombeau du

(1) Pausan. Laconic, p. 95. p. xxvi.
(2) Paus. Lacon. c. 20, p. 103.
(3) Pausan. p. 103.
(4) Ibid. p. 100.
(5) Ibid. p. 101.
(6) Ibid. p. 104.
(7) Ibid. p. 106.
(8) Ibid. p. 107.
(9) Ibid. v. 109.
(10) Messeniac, p. 127.
(11) Pausan. Lacon. p. 106.
(12) Heliac. 2, p. 199.
(13) Achaic. p. 228.

Seigneur ou de *Bélus*, Egyptien. Il y avoit aussi dans cette même ville un temple d'Esculape, comme nous en avons déjà vu un à côté de *Cérès Mysienne*.

Nous remarquerons ici, que presque par-tout où nous voyons des temples, soit d'Isis, soit de Cérès, on trouve toujours dans le voisinage quelque statue de Pluton, quelque temple de Sérapis ou d'Esculape. La raison en est simple; c'étoit la même divinité sous différens noms, et il n'est point surprenant de voir Pluton figurer à côté de Cérès et de Proserpine, ou Sérapis à côté d'Isis.

Plutarque, dans son traité d'Isis, a fait voir l'identité de Sérapis avec Osiris, Bacchus et Pluton (1), qui, suivant nous, ne furent que le Soleil, considéré avec les attributs des différentes saisons, comme l'a très-bien vu Macrobe (2). Tacite, parlant du même Dieu Sérapis, dont Ptolémée fit venir la statue de Sinope, dit que quelques-uns pensoient, qu'il étoit Esculape (3); que, comme Esculape, il avoit la vertu de guérir les malades; et d'autres disent, qu'il étoit Osiris. Timothée Athénien, de la famille des Eumolpides, prêtre d'Eleusis, consulté par Ptolémée, croit voir dans le Dieu de Sinope, Pluton; et dans la statue de la Déesse, qui étoit près du Dieu, Proserpine. Ainsi pensoit un Prêtre de Cérès; et son témoignage est vrai. Pluton, Sérapis, Esculape, étoient toujours unis à Cérès. Voilà pourquoi le dernier jour des Eleusiennes finissoit par la fête de ce Dieu. Plutarque (4) confirme le récit de Tacite, et joint au témoignage de Timothée l'Athénien, celui de l'Egyptien Manéthon, à qui le Serpent de Sérapis et le Chien, qui l'accompagnoient, firent juger que ce Dieu étoit Pluton.

Notre Esculape, S. Roch, a aussi son Chien, et se trouve uni, dans la célébration de sa fête, à la Vierge céleste, Cérès et Isis.

J'ai cru devoir rappeler ici une partie des preuves, que j'ai apportées ailleurs, sur l'identité de Bacchus, de Sérapis, de Pluton et d'Esculape (5), que l'on trouve unis aux Déesses Cérès, Isis et Proserpine; car on trouve rarement en Grèce ces Divinités séparées dans leur culte; il n'y a de différence que dans les noms. J'en pourrois dire autant du temple d'Illythie.

Dans la même région, ou dans l'Achaïe, sur la côte occidentale du golfe de Corinthe, à Ægium, Cérès avoit aussi un temple sous la dénomination de Panachaïque (6), comme Minerve à Athènes, sous celui de Panathénées. Ce temple étoit à côté d'un autre, consacré à Jupiter Omagyriès, ou de la Réunion et de l'Assemblée commune. Peut-être étoit-ce là où se faisoit l'Agyrmos, le premier jour de la fête des mystères. Au reste, c'étoit à Ægium que se tenoit l'Assemblée générale des Achéens, comme aux Thermopyles et à Delphes, celle des Amphictyons; et peut-être est-ce de là que viennent ces dénominations de Jupiter Omagyriès et de Cérès Panachaïque.

C'étoit dans cette même Achaïe, près de Pellénée (7), que se célébroient les mystères de Cérès Mysienne, dont nous avons parlé plus haut.

A Mantinée, on trouvoit un temple de Cérès et de sa fille, où l'on conservoit le feu perpétuel (8). Il y en avoit aussi un de Latone et de ses enfans, et près de celui d'Esculape. Latone étoit mère du Soleil, comme Isis l'étoit d'Horus ou d'Apollon.

Près de Nestane (9) dans le voisinage de Mantinée, en Arcadie, étoit

(1) De Iside. p. 361—362.
(2) Macrob. Sat. l. 1, c. 18—20—21.
(3) Tacit. Histo. l. 4, c. 84.
(4) De Iside, p. 362.
(5) Ci-dess. t. 2, l. 3, c. p.
(6) Pausan. Achaic. p. 230.
(7) Pausan. Achaic. p. 236.
(8) Pausan. p. 243.
(9) Pausan. Arcad. p. 242.

un Temple de Cérès, dans lequel les Mantinéens venoient célébrer tous les ans une fête. Près de Mantinée et de son Hippodrome, étoit la montagne d'Alésie, sur le sommet de laquelle Cérès (1) avoit aussi un bois sacré (*s*), et, vers le pied de la montagne, étoit le Temple de Neptune Chevalier, *Equestris*. C'est vraisemblablement là ce Neptune, dont le culte, ainsi que celui de Pan Lycéen, fut porté dans le Latium, par Evandre. (2) Nous avons vu plus haut l'union du culte de Cérès et de Neptune, dans l'Arcadie, et nous expliquerons ailleurs l'origine de cette union. Nous avons déjà parlé du culte de la même Déesse chez les habitans de Phénée, qui avoient les mêmes rits que ceux d'Eleusis, et qui donnent à cette Déesse le surnom d'Eleusinienne. Mais ce que nous avons oublié de dire, c'est que le culte de Neptune Chevalier, qui paroît avoir été si en vogue en Arcadie, y étoit aussi établi; (3) que la principale Divinité étoit Mercure, compagnon fidelle d'Isis et d'Io; et que près de son Temple étoit celui du Cocher céleste, Myrtile, à qui les Arcadiens faisoient tous les ans un sacrifice nocturne; ce qui rapproche entiérement ce culte de celui que l'on rendoit à la même Déesse à Trézène (4), où le Cocher et Neptune étoient adorés, avec Cérès Législatrice. Neptune et Minerve, à Trézène, et dans l'île de Sphérée, étoient unis, comme ils l'étoient chez les Phénéates. Il y avoit aussi un ancien Temple de la même Déesse, sous le nom de Thesmias, nom qui répond à celui de Thesmophore, que nous avons vu plus haut, lequel étoit à quinze stades, à-peu-près, de Phénée, au pied du Mont Cyllène. On y célébroit encore des mystères du temps de Pausanias (5). Aussi, à Trézène, comme à Phénée, Cérès y avoit le surnom de Législatrice, soit dans son épithète de Thesmophore, soit dans celui de Thesmias. Le Cocher céleste et Neptune l'accompagnoient dans ces deux endroits. Le Cocher se lève, en effet, en aspect avec la Balance, que tient la Vierge, et au coucher de ce signe.

A l'occident de Phénée, dans la petite ville de Clitore (6), Cérès avoit aussi un Temple, ainsi qu'Esculape et Illythie. Le culte de Cérès Eleusinienne étoit fort commun dans tout ce pays, principalement sur les bords de l'Alphée, chez les Parrhasiens, qui lui avoient dédié un autel et un bois sacré, et établi une fête, dans laquelle les femme se disputoient le prix de la beauté. On les appeloit Chrysophores. Hérodice passoit pour avoir été la première qui eût remporté ce prix. Du temps d'Athénée, cette dispute (7), assez semblable à celle des trois Déesses, Vénus, Minerve et Junon, avoit encore lieu.

Nous ne rappelerons point ce que nous avons dit du Temple que Cérès avoit à Thelphussa, et de son commerce monstrueux avec Neptune, près du Ladon, où elle se baigna; mais nous ajouterons, qu'Esculape y avoit aussi un Temple, (8) ainsi que les douze grands Dieux, dont le culte, suivant Hérodote, étoit venu d'Egypte en Grèce (9). Cérès y prenoit le surnom de Lousienne, d'Eleusinienne; mais son second nom de Thémis n'étoit pas non plus oublié (10). Esculape y étoit représenté encore enfant.

Les Déesses, Cérès et Proserpine, avoient aussi un Temple assez révéré à Leucosyra, au couchant de Mégalopolis (11).

Près de l'ancienne ville de Trébizonde,

(1) Ibid. p. 244.
(2) Tit. Liv. Dec. 1re. l. 1, c. 5—9.
(3) Pausan. ibid. p. 248—249.
(4) Pausan. Corinth. p. 74.
(5) Paus. p. 249.
(6) Ibid. p. 253.
(7) Athénée, l. 13.
(8) Pausan. p. 256.
(9) Hérod. l. 2, c. 4.
(10) Pausan. Ibid. 257.
(11) Pausan. Arcad. p. 259.

en Arcadie (1), à une petite distance du fleuve Alphée, étoit un vallon profond, où se célébroient, tous les trois ans, des mystères en l'honneur des grandes Déesses, c'est-à-dire, de Cérès et de Proserpine. Près de ce lieu, étoit la source appelée Olympique (2), qui étoit intermittente, une année sur deux, et près de laquelle se faisoient des explosions volcaniques. Les Arcadiens fixoient en ce lieu la scène du combat des Géans, et y sacrifioient aux météores, aux tonnerres, aux éclairs, etc. Environ dix stades de-là, étoit la petite ville de Basilis (*t*), où se trouvoient encore les restes d'un Temple de Cérès Eleusinienne.

Les grandes Déesses avoient aussi leur Temple à Mégalopolis; Proserpine y prenoit l'épithète de *Conservatrice* (3). On y voyoit à l'entrée la figure d'Esculape, et de jeunes Anthesphores, qui portoient des corbeilles de fleurs. Cérès avoit à ses côtés un Hercule, un des Dactyles Idéens, et tout près d'eux, les Saisons, au nombre de deux. A quelque distance du Temple étoit un bois sacré, où les hommes ne pouvoient entrer, et devant lequel étoient placées les statues de Cérès et de Proserpine. Dans l'enceinte intérieure, étoient des lieux consacrés à ces mêmes Déesses et à Vénus avec le fameux serpent, qui joue un rôle dans la Fable de Cérès. Mégalopolis avoit reçu les mystères de Cérès, et imitoit dans ses Temples ce qui se passoit à Eleusis, suivant Pausanias (4). Aussi le fameux Mercure, conducteur des ames, Agêtor, qui étoit le grand agent des mystères d'Eleusis, y avoit sa statue, avec celle du Soleil, invoqué sous le nom *du Sauveur*, et représenté sous les différens costumes d'Apollon et d'Hercule. Ces statues ornoient un vaste Temple, dans lequel on célébroit les mystères des Déesses d'Eleusis. Il y avoit près de-là une autre Chapelle des grandes Déesses, dans laquelle les femmes entroient en tout temps, et où les hommes ne pouvoient entrer qu'une fois l'année.

Au midi de Mégalopolis, sur les montagnes qui séparent la Messénie de l'Arcadie, en un lieu appelé *Hermæen* (5), on trouvoit les statues de Cérès et de sa fille Despoina, avec celles de Mercure et du Soleil, ou d'Hercule. Cérès avoit aussi un Temple à *Zoitea*, près de Paronée, au nord de Mégalopolis.

Les mystères de Cérès, sous le nom de Rhéa (6), se célébroient dans un autre, au sommet d'une montagne, près Méthydris, appelée la *Montagne merveilleuse*, au bord du fleuve Malœtas. C'étoit là qu'elle avoit fait ses couches, poursuivie par les Géans, et qu'elle avoit trompé Saturne, en lui donnant une pierre à dévorer. Les femmes seules, consacrées à la Déesse, avoient droit d'y entrer, et personne autre qu'elles. On y voyoit aussi, près de-là, un Temple de Neptune-Chevalier, amant de Cérès, et père de Pégase.

Elle avoit pareillement un Temple à Elos, près Mégalopolis, où les femmes seules pouvoient entrer (7). Il en étoit de même à Rome, dans les cérémonies secrètes de la bonne Déesse, dont le culte avoit été établi chez les Romains dès la plus haute antiquité, culte que Rome, suivant Cicéron, tenoit de ses premiers Rois (8), et qui étoit égal d'ancienneté avec la fondation de cette ville : car, Pan, adoré en Arcadie, et Neptune-Chevalier, que nous y découvrons par-tout, ne furent pas les seuls Dieux, dont Evandre et ses Arcadiens portèrent le culte dans le Latium.

Enfin, nous trouvons le culte de Cérès et de Proserpine établi à Pallantée en Arcadie, d'où étoit venue la Colonie

(1) Ibid. p. 261.
(2) Ibid. p. 262.
(3) Ibid. p. 262—263.
(4) Pausan. ibid. p. 263.
(5) Ibid. p. 265.
(6) Ibid. p. 266.
(7) Paus. Arcad. p. 266.
(8) De Haruspic. Resp.

d'Arcadiens, qui s'étoit fixée dans le Latium (1), sous la conduite d'Evandre (*u*), lequel avoit aussi à Pallantée un Temple commun avec ces Déesses. (2) Près de-là étoit le Temple de Neptune, ainsi que celui de Minerve Conservatrice, dont le culte, disoit-on, avoient été apporté de Troye; de Neptune, que nous voyons toujours lié à son amante, sous le titre de Chevalier, qu'il prenoit à Rome. Minerve avoit aussi, dans le voisinage de Pallantée et de Lycoas (3), son stade et son hippodrome, où se donnoient des combats gymniques, et où se faisoient des courses; et la montagne, elle-même, connue sous le nom de Mont Mœnale, étoit consacrée à Pan; ce qui forme le rapprochement le plus sensible entre le culte de ce pays, et celui de l'ancien Latium. Le culte de Despoina (4), fille de Cérès et de Neptune métamorphosé en Cheval, étoit, sur-tout, en vogue dans ce pays. Elle avoit un sceptre dans la main gauche, et c'étoit de la droite qu'elle tenoit sur ses genoux la Ciste. La fille de Cérès, sous le nom de Diane, dans le même Temple d'Arcadie, consacré aux Déesses Cérès et Proserpine, tenoit d'une main un flambeau, et de l'autre deux serpens. Sous ce costume, la fille de Cérès étoit placée à côté d'un trône, où Cérès et la Déesse Despoina étoient assises. Cérès tenoit d'une main un flambeau, et appuyoit l'autre sur sa fille.

La statue de la mère des Dieux s'y voyoit aussi, et elle avoit son autel avec les Déesses. Dans le portique étoient plusieurs peintures, et entre autres un petit tableau, où étoit tracé tout ce qui concernoit les mystères (5); peut-être comme la table Isiaque. Les Nymphes et les Pans, ou les Faunes, y étoient aussi peints.

Cérès, sous le nom d'Erynnis, étoit représentée avec le flambeau et la ciste, comme ici Despoina (6). Les Curètes et les Corybantes se trouvoient aussi placés aux pieds de ces statues; mais Pausanias dit qu'il croit, à cet égard, devoir garder le silence, quoiqu'il soit instruit. En sortant du Temple, on voyoit un miroir tellement disposé, qu'il réfléchissoit l'image du trône et des Déesses, qui y étoient assises. On voit, dans la pompe Isiaque, décrite par Apulée, de ces miroirs disposés de manière à faire appercevoir à la Déesse, qui suivoit, la face du cortège de ceux qui la précédoient (7).

C'étoit près du Temple de cette puissante Déesse, qu'étoit le lieu, où se célébroient les mystères, où l'on initioit et où les Arcadiens sacrifioient à Despoina (8). Le lieu s'appelcit *Magnifique*, *Megaron*. Elle étoit la Divinité la plus révérée des Arcadiens. Elle prenoit le nom de Despoina, quand on la considéroit comme fille de Cérès et de Neptune; et celui de Corê, quand elle étoit considérée comme fille de Jupiter et de Cérès. Suivant Homère et Pamphus, Corê étoit Proserpine; mais le vrai nom de Despoina, Pausanias n'ose le révéler aux profanes ou non initiés (9). Peut-être seroit-ce Andromède, qui naît avec Pégase, ou quelqu'une des Pléiades, Maïa.

Au reste, le père de Despoina, ou Neptune-Chevalier, avoit son Autel près du Bois sacré de la Déesse, et à côté étoit un Temple du Dieu Pan, dont les fêtes Lupercales furent établies à Rome par Evandre. On y trouve l'origine du culte du Feu éternel, qu'on entretenoit, en Arcadie, sur les autels de Pan (*x*), qui a son siége au Capricorne, avec Vesta, dans la distribution des douze grands Dieux. On y voit aussi un Panthéon, ou inscription, en honneur

(1) Tit. Liv., l. 1, c. 5—7. AEneid. l. 8, v. 51.
(2) Pausan. Arcad. p. 274.
(3) Ibid. p. 267.
(4) Pausan. Arcad. p. 261.
(5) Pausan. ibid. p. 267.
(6) Pausan. Arcad. p. 257.
(7) Apul. Metamorph. l. 11, p. 281.
(8) Pausan. ibid. p. 268.
(9) Pausan. ibid. p. 28.

de tous les Dieux. Plutarque, dans la vie de Romulus, prétènd que ce Prince institua la garde du Feu sacré, et les Vestales. Le *Pedum* des Bergers d'Arcadie devint le bâton augural de Romulus. D'après les traditions anciennes des anciens Peuples d'Italie, recueillies par Varron, par Sempronius Gracchus, et par plusieurs autres Savans, les plus anciens habitans d'Italie, les Aborigènes, étoient des Grecs, qui, long-temps avant la guerre de Troye, avoient passé en Italie; et ces Grecs, selon Denys d'Halicarnasse (1), ne peuvent être que les Arcadiens, qui d'abord, traversant la mer d'Ionie, allèrent s'établir sur les côtes de la Pouille, et de là passèrent jusqu'à la côte, qui baigne la mer de Toscane. Le rapport des cultes, que nous venons d'exposer, justifie pleinement cette opinion. Denys d'Halicarnasse (2) parle du culte de Cérès et de celui de Neptune Chevalier, transporté à Rome par ces mêmes Arcadiens, de femmes attachées au sacerdoce de Cérès, et de l'abstinence, qui accompagnoit ces cérémonies. Ces femmes étoient les Vestales et les femmes, qui seulement pouvoient assister aux mystères de la Bonne Déesse.

Denys d'Halicarnasse (3) y fait aussi arriver les Phénéates, chez qui nous avons vu établi le culte de Cérès Eleusinienne, et de Cérès Cidaria, où l'on frappoit les Assistans (4), comme on faisoit à Rome aux fêtes Lupercales, et en Egypte à celles de l'Isis, adorée à Bubaste (5).

Mars, père de Romulus, avoit son autel en Arcadie, dans le Temple de Pan, et Vénus y avoit des statues (6).

A côté de ce même Temple de la Déesse Despoina, étoit le Mont Lycéen, où avoit été nourri Jupiter. On donnoit à ce lieu le nom de Crète. C'est dans cette Crète, et non pas dans l'île de ce nom, que fut nourri, dit-on, Jupiter par trois Nymphes, Théisoa, Néda et Agno. Il y a d'autres Nymphes, nourrices de Jupiter, qui sont les étoiles de l'Ourse céleste, suivant Diodore et Hygin (7). Cette idée, de faire nourrir par une ourse Jupiter, a pu donner aux Romains celle de faire nourrir Romulus par une louve (*y*); et comme le Fleuve Néda, qui passe au pied du Mont Lycéen, fut censé avoir nourri Jupiter, le Mont Lycéen ou du loup put aussi être censé avoir nourri Romulus. Agno, autre nourrice, étoit une fontaine du Mont Lycéen, et Théisoa, une petite ville, ou un village, qui fit partie ensuite du territoire de Mégalopolis. Pan avoit sur ce Mont Lycéen son Temple, près duquel on célébroit autrefois des jeux. Ce sont, sans doute, les fêtes Lupercales célébrées à Rome par Romulus, en honneur de Pan Lycéen (8). Il y avoit à côté un Bois sacré, espèce d'asyle, dans lequel la bête pouvoit s'enfoncer, sans que le chasseur osât l'en tirer; il l'attendoit dehors. Quiconque y fût entré et eût méprisé la loi, qui en interdisoit l'entrée, seroit, dit-on, mort dans l'année. Peut-être est-ce là ce qui donna aux premiers Romains l'idée d'avoir chez eux un Bois sacré, où les esclaves pouvoient se réfugier, sans que personne osât les tirer de cet asyle (9).

Nous ne croyons pas que l'on doive regarder comme un écart ce que nous avons dit, pour prouver la filiation du culte ancien des Romains avec celui des Arcadiens, parce qu'il doit en résulter un grand jour sur l'origine des Mystères célébrés à Rome, depuis la fondation de cette ville.

La Despoina des Arcadiens étoit fille de Cérès-Mélainê, ou Noire, suivant Pausanias (10), la même qu'on adoroit

(1) Denys Halyc. l. 1, p. 9.
(2) Ibid. p. 26.
(3) Ibid. p. 27.
(4) Pausan. Arcad. c. 15; p. 249.
(5) Hérod. l. 2, c. 61.
(6) Pausan. Arc. p. 268.
(7) Diodor. l. 4, c. 79. Hygin. l. 2.
(8) Tit. Liv. l. 1, c. 5.
(9) Ibid. c. 8.
(10) Pausan. Arcad. p. 271.

à Thelpussa, et qui étoit, comme nous l'avons déjà dit, fille de Neptune. Cérès, suivant ces Arcadiens, avoit accouché, non d'un cheval, mais de cette Despoina. Au reste, les Phigaliens avoient dans leur pays les mêmes traditions, que ceux de Thelpussa, sur ce mariage monstrueux. Ils ajoutoient, que Cérès désolée de cette violence, en même temps qu'elle étoit inconsolable de la perte de Proserpine, prit l'habit de deuil, et qu'étant entrée dans une caverne en ce lieu, elle y resta long-temps. La disette la plus grande ayant suivi sa retraite, les hommes périssoient, et les Dieux ignoroient ce qu'étoit devenue Cérès. Ce fut Pan qui la découvrit, en parcourant l'Arcadie. Surpris de l'état d'abattement et de la posture lugubre, dans laquelle il la trouva, il en instruisit Jupiter, qui envoya les Parques pour l'assister et la consoler. C'est en mémoire de cet événement, que les Phigaliens consacrèrent à Cérès cet antre, appelé *Elaion*, Olivier. Elle y étoit représentée tenant d'une main la Colombe, et de l'autre le Dauphin; ayant elle-même une tête de cheval hérissée de serpens, telle enfin que nous l'avons représentée plus haut. Pausanias fut exprès à Phigalie pour y voir cette singulière statue, et il sacrifia à la Déesse à la manière des gens du pays, laquelle consistoit en offrandes de raisins, de rayons de miel, en toisons sur lesquelles on versoit de l'huile (1).

Les Déesses avoient aussi leur Temple à Tégée; elles y prenoient le nom de Carpophores ou porte-fruits, *Frugiferae* (2): tout auprès étoit celui de Vénus Paphiène.

En s'avançant vers Argos, à l'extrémité du mont de la Vierge, ou Parthenos, étoit un Temple de Cérès et de Bacchus mystique; il étoit au milieu d'une forêt de chênes, arbre consacré à Pan dans ce pays. C'est sur cette montagne de la Vierge, qu'on trouvoit le Temple de ce Dieu, et le lieu où le jeune Télephe fut exposé dans son enfance et nourri par une biche (3).

C'est à Arcas, au Bouvier céleste, fils de Callisto, et petit-fils de Lycaon, que les Arcadiens attribuoient l'invention du labourage, et l'art de se vêtir. Cette constellation qu'accompagnoit toujours Cérès ou la Vierge céleste doit jouer, sous des noms variés, différens rôles dans l'histoire de l'invention du labourage. Les Romains y plaçoient leur Janus; les Egyptiens Horus, fils d'Isis (4), ou au moins le nourricier d'Horus, fils d'Osiris, inventeur du labourage.

D'autres y voyoient un fils de Cérès (5), nommé Philomèle, que sa mère plaça dans les cieux, sous la forme d'un laboureur. S'il est vrai que la Vierge soit Isis, Cérès et même Thémis, mère d'Evandre, il pourroit fort bien être l'Evandre, qui enseigna aussi le labourage aux peuples du Latium (6), ainsi que les arts, et qui le premier attela les bœufs; ce qui caractérise bien le Bootès qui conduit les bœufs d'Icare; nom qu'il porte encore (7). De-là vint le nom de Bœufs d'Icare donné aux étoiles de l'Ourse que garde le Bootès, de l'Ourse Callisto sa mère; il cohabitoit avec une Nymphe Dryade. On appeloit en Arcadie cette Dryade Erato, et on en faisoit une Prophétesse. Telle fut la Carmenta ou Thémis, mère d'Evandre, enfin la Vierge céleste, à qui Apollon donna le don de prophétie (8).

Ce Bootès, inventeur du vin, eut de son mariage avec cette Nymphe trois enfans, comme Noë, qui partagèrent entre eux le pays. L'aîné étoit Azan,

(1) Ibid. p. 273.
(2) Ibid. p. 281.
(3) Ibid. p. 282.
(4) Salmas. ann. Clim. p. 594.
(5) Hyg. l. 3.
(6) Pausan. Arcad. p. 268.
(7) Theon. p. 129.
(8) Ibid. p. 253.

dont

dont le fils établit le culte de Cérès dans la ville de Cleitore, qu'il bâtit, comme nous l'avons dit ci-dessus.

A Mantinée, où Cérès et Proserpine avoient aussi un Temple (1), on voyoit le tombeau du Bootès, ou d'Arcas, fils de Callisto, compagnon ordinaire de la Cérès céleste. Le lieu où étoit ce tombeau s'appeloit les autels du Soleil. Dans notre article sur Janus, nous faisons voir que ce Génie étoit dans la constellation du Bootès; que par son lever il ouvroit l'année, et que c'est pour cela qu'on mettoit à ses pieds douze autels dédiés au Dieu Soleil, qui mesure l'année. Les habitans de Mantinée sacrifioient aussi à Jupiter-Sauveur.

Les grandes Divinités, Cérès et Proserpine, avoient des adorateurs et des Mystères en Messénie, dont l'origine se perdoit dans l'obscurité des histoires de ce pays (2). On en faisoit auteur un petit-fils de la Terre, Caucon, qui imita l'établissement des Mystères déjà institués à Eleusis; en sorte qu'il paroît que ce ne fut qu'une extension du culte de Cérès Eleusinienne, jusqu'en Messénie. Plusieurs années après, Lycus fils de Pandion donna un nouvel éclat à cette institution religieuse; et on appeloit encore, du temps de Pausanias, Bosquet de Lycus le lieu sacré où il purifioit les Initiés. Méthapus ajouta aussi quelque chose à la dignité de ces cérémonies. Ce Méthapus étoit Athénien, et homme fort intelligent dans la partie des initiations et des orgies religieuses. Ce fut lui qui établit le culte des Divinités Cabires chez les Thébains (3). Ce fut à Andanée, en Messénie, qu'il fit célébrer les Mystères des Déesses d'Eleusis, et ce fut là que leur culte fleurit primitivement. Cette ville avoit été le séjour des premiers Rois de ce pays; et il est assez vraisemblable, dit Pausanias, que Messenê, qui donna son nom à la Messénie, et qui avoit son palais dans cette ville, où elle habitoit avec son époux Polycaon, y ait jeté les premiers fondemens de cette institution, qu'elle reçut de Caucon leur premier auteur.

Apharée, fils de Gorgophone fille de Persée, frère et époux d'Arêne, fondateur d'une ville de ce nom au couchant de la Messénie, ayant reçu chez lui Lycus, fils de Pandion, fut conduit par celui-ci, ainsi que sa femme et ses enfans, aux sanctuaires d'Andanée, où Caucon autrefois avoit initié Messenê. Tous ces Rois et toutes ces Reines, qui tiennent à la Mythologie plutôt qu'à l'histoire, nous annoncent assez l'antiquité de l'établissement des Mystères dans cette contrée du Péloponèse, antérieurement au siècle de Nestor, dont Nélée fut le père; Nélée, surnommé Neptune, cousin d'Apharée, à qui celui-ci donna pour habitation Pylos et toute cette plage maritime et occidentale, où régna Nestor après lui.

Après la défaite des Messéniens, les Prêtres et les Mystagogues des grandes Déesses se retirèrent à Eleusis, et les Lacédémoniens firent transporter chez eux les statues de Cérès et de Proserpine (4).

A Phare (5), dans le golfe même de Messénie, ville bâtie, dit-on, par un fils de Mercure et de Philodamie une des Danaïdes, étoit un temple et une ancienne statue de la *Fortune*, Déesse qu'Homère unit à Cérès et à Proserpine dans son hymne à Cérès. La Fortune est le nom d'une des sept filles de l'Océan, des sept Pleïades, compagnes d'Io, *Déesse Pharia*, ou de l'Isis Egyptienne. Si cette Fortune est une des sept Pleïades, ou une des sept Etoiles qui, avec la chèvre Amalthée, annoncent le printemps au moment où le Soleil s'unit à Io, ou au signe du Taureau, au coucher de la Vierge céleste, il résulte que

(1) Pausan. p. 243.
(2) Pausan. Messen. p. 111.
(3) Ibid. 112.
(4) Pausan. Messen. p. 124.
(5) Ibid. p. 140.

les habitans de Smyrne l'avoient bien peinte, en lui mettant la corne d'Amalthée à la main, et une sphère sur la tête, pour désigner l'abondance et la mobilité.

Près de Cérès étoit aussi le temple du Soleil, du Belier ou d'Apollon K-arnéen. Comme on trouve dans le voisinage le Temple de la Déesse Syrienne, il y a assez d'apparence, que ce culte, soit de la Déesse de Phare, soit de la Déesse Syrienne, leur vint d'au-delà des mers, ou d'Asie.

On voyoit à Messène un Temple de Cérès et les filles de Leucippe (Pleïades) portant les figures des Dioscures, dont le culte et l'origine étoient disputés aux Lacédémoniens par les Messéniens, qui les revendiquoient. Il est certain, que dans toute cette contrée, Cérès et Proserpine étoient désignées sous leur vrai nom de Divinités Cabiriques, ou de grandes Déesses, et que ce nom de Cabire ou de Grand leur est commun avec les Dioscures. On trouvoit aussi au même lieu, près du Temple de la Déesse Illythie, le Temple des Curètes, où l'on immoloit toutes sortes d'animaux, depuis le bœuf jusqu'à l'oiseau, que l'on jetoit dans le feu, comme on faisoit en Syrie à la grande fête du printemps, dont parle Lucien (1), et à Tithorée en Phocide (2) en honneur d'Isis (3). Nous remarquerons d'ailleurs que cette Déesse, ainsi que Sérapis, avoient leur Temple à Messène près du théâtre (3). On retrouve au reste à Messène l'origine du culte des Curètes, dans la tradition qui fait naître en ce lieu Jupiter, dont les Curètes s'étoient emparés pour le soustraire à Saturne. La montagne d'Ithome, et le fleuve Néda, furent en conséquence métamorphosés en Nymphes nourrices de Jupiter, dans les fictions poétiques de ce pays (4).

Sur les bords du fleuve Babyras, au midi de Messène, est l'ancienne OEchalie (5), où l'on trouvoit un bois de cyprès, dans lequel on célébroit les Mystères des grandes Déesses, sur lesquels Pausanias croit devoir garder un religieux silence, et à qui il donne le second rang après ceux d'Eleusis. Le compagnon fidelle des Déesses d'Eleusis et de l'Isis Egyptienne, le Dieu conducteur des ames, Mercure y étoit représenté portant son Belier; Cérès y prenoit le surnom de la *Chaste Vierge*. Telle étoit la chaste Minerve de Saïs. Une fontaine d'eau claire couloit le long du piédestal de la statue. Le Dieu Soleil, Apollon, sous le nom de *Karnéen*, y avoit aussi son image. Si ce mot, comme nous le croyons, n'est que le mot *Arnos*, Agneau, précédé du *K*, dans la prononciation ou dialecte du pays, il est clair que ce sera le Jupiter Ammon, le Soleil-Dieu-Agneau, honoré chez tant de peuples, et dont une Vierge chaste fut la mère. On donnoit le nom de pure ou *d'Agna*, en Arcadie, à la fontaine près de laquelle Jupiter fut nourri sur le mont Lycéen, ou Olympe, près des Temples de Pan, des autels de Mars, et du sanctuaire d'Erato, femme d'Arcas (6). Pan est figuré dans le Cocher céleste; Mars a son siége au Belier; et Erato est une des sept Pleïades (7). Erato rendit des Oracles, et fut une Nymphe Naïade (8), comme l'étoient les Pleïades, filles de l'Océan. Près du lieu où nous voyons la statue du Soleil Karnéen, on trouvoit la petite ville et le fleuve Electre, qui porte aussi le nom d'une Pleïade; et peut-être, observe Pausanias, y a-t-il des rapports entre ce fleuve et Electre, fille d'Atlas, ou la Pleïade, celle que l'on prétendoit (9)

(1) Ibid. p. 141.
(2) Lucian de Deâ Syr.
(3) Pausan. Phocic. p. 350.
(4) Pausan. Messeniac, p. 143.
(5) Pausan. Mess. p. 143.
(6) Pausan. Arcad. p. 268.
(7) Hygin. Fab. 145.
(8) Pausan. ibid. Messen. p. 143.
(9) Theon. Arat. p 134.

être la septième, et qui étoit devenue invisible, ou qui avoit été se placer près de l'extrémité du grand Chariot ou de l'Ourse. Au reste, on remarquera, que ces Mystères d'OEchalie se célébroient tout près du lieu, où du temps de Pausanias on trouvoit les ruines d'Andanée, ville qui, comme nous l'avons vu plus haut, fut le berceau du culte de Cérès en Messénie.

Les Dryopes, transplantés de Messénie à Asina, avoient apporté dans ce pays le culte d'Apollon, honoré en Phocide (1); et tous les ans ils célébroient les mystères de Dryope, fils du Dieu-Soleil, à qui ils avoient élevé un temple et une statue, dans leur nouvel établissement d'Asina. Ils y avoient consacré les monumens du culte, qu'ils rendoient auparavant à l'Astre du jour, sur les sommets du Parnasse, et conservé les établissemens religieux, qui renfermoient tout ce qu'ils avoient eu autrefois de plus sacré.

Si nous passons en Elide, nous trouvons un peuple très-religieux et très-civilisé, qui donna au culte toute la pompe possible, dans ses monumens, dans ses Fêtes solaires et dans ses Assemblées sacrées: la célébration des Jeux Olympiques et le temple d'Olympie en sont une preuve. Ces Peuples, dont le nom est emprunté de celui du Soleil, leur grande Divinité, avoient consacré chez eux le tombeau de l'Amant de la Lune, Endymion, la statue du Cocher céleste, Sphœreus, Cillas, Myrtile Cocher d'OEnomaüs (*aa*); ce qui indique assez, que le Sabisme fut le fond primitif de leur religion, et leur culte celui de la Lumière. Aussi le nom d'Augias, fils du Soleil, étoit-il fameux parmi eux (2), et Minerve, la Déesse de Saïs, qui se disoit mère du Soleil, mérita-t-elle d'avoir chez eux des temples, où on l'invoqua sous le nom de *Mère*. Elle étoit ailleurs la Déesse Mère, ou *Dêmêter*, autrement dite Cérès, comme nous l'avons déjà observé. C'est sous ce nom, qu'elle étoit honorée dans la partie méridionale de l'Elide, appelée *Triphylie*, dans la ville de Léprée, où l'on retrouvoit aussi un tombeau de Caucon, de ce Caucon qui, comme nous l'avons vu ci-dessus, établit le culte de Cérès à Andanée, près Messène. Près de-là étoit aussi la fontaine de l'Agneau ou *Arnê*, qui prenoit son nom de l'épouse d'Apharée, petit-fils de Persée, qui a son siége sur l'Agneau, au-dessous duquel coule le fleuve Eridan: cet Apharée étoit père de *Leucippe*, père des Pleïades Arsinoé, Phébé, etc.

Cérès avoit un autel à Olympie (3), sous le nom de Thémis; ainsi que sa fille, qui étoit invoquée sous le titre de *Despoina*, *Domina*, *Hera*, que nous lui avons déjà vu donner par les Arcadiens. On ne pouvoit faire à cette Déesse des libations de vin, non plus qu'aux Nymphes.

A Elis, la même Déesse, connue encore sous le nom de Thémis, mère des Saisons (4), auxquelles la Vierge préside par son lever, avoit sa statue. Elle y étoit aussi représentée sous son nom de Cérès, ayant à ses côtés Proserpine, Apollon et Diane (5). Pluton, son ravisseur, y paroissoit avec elle, et avec deux Nymphes, dont l'une portoit un globe, et l'autre une clef. La clef étoit l'attribut de Pluton, suivant Pausanias. Esculape y paroît aussi, comme on l'y voit encore ailleurs, près du grand temple d'Isis, avec la fille de Cérès (6).

Quant à Illythie, il paroît qu'on la représentoit sous l'emblême d'une femme, qui allaite un enfant, lequel se métamorphose ensuite en serpent (*bb*). Cet enfant portoit le nom de *Sauveur* de

(1) Pausan. Messen. p. 145.
(2) Pausan. Heliac. p. 148, 149, 150, 151.
(3) Pausan. Heliac. p. 162.
(4) Pausan. Heliac. p. 197.
(5) Heliac. 1, p. 164—168.
(6) Pausan. ibid. p. 176.

leur ville (1). La Déesse étoit adorée dans un temple commun avec son fils. A côté, on avoit consacré un temple à Vénus-Uranie, à laquelle on sacrifioit sur des autels, qui lui étoient dressés. Cérès Chamynienne y avoit aussi sa Prêtresse, qui, sur un siége élevé, assistoit aux Jeux Olympiques. C'étoit dans cet Hippodrome, que le Cocher céleste (2), que nous avons déjà trouvé honoré dans tant d'endroits différens, avoit son tombeau ou son cénotaphe. Il y étoit invoqué, sous le nom de Taraxippus et d'Olénius, surnom de la Chèvre qu'il porte. D'autres disent, qu'il est le Neptune-Chevalier, dont le culte fut souvent lié à celui de Cérès. Aussi voyons-nous, qu'à l'extrémité de l'Hippodrome on avoit élevé un temple à Cérès Chamynienne, et qu'on y trouvoit la statue de cette Déesse avec celle de sa fille, comme nous l'avons dit plus haut.

On voyoit encore les autels de ces deux Déesses, dans un ancien Gymnase de l'Elide (3). Les deux Divinités, Eros et Anteros, dont la première est nommée par Sanchoniaton dans sa Théologie Phénicienne, y figuroient aussi avec l'Hercule Phénicien, invoqué là sous le nom de *Parastate*. Le buste du Dieu Hercule étoit dans un angle, dans la troisième enceinte appelée *Malcoth*, nom Phénicien d'Hercule, lequel signifie *Roi*. L'Amour y tenoit une branche de l'arbre de Phénicie, appelé *Palmier*.

On y voyoit la statue d'un jeune homme nommé *Sérapion*, nom dérivé de Sérapis, qui, dit-on, avoit procuré du blé aux Eléens, dans un temps de disette (4).

Ces noms, ces formes, ce culte, le palmier, tout nous rappelle vers la Phénicie et l'Egypte, pour y chercher l'origine de ces institutions religieuses des Eléens, et de leurs jeux Olympiques.

Le fameux Pluton, ravisseur de Proserpine, avoit aussi son temple et son enceinte sacrée à Elis, qui ne s'ouvroit qu'une fois tous les ans (5).

En Achaïe, entre Ægium et Ægira, étoit l'ancienne ville de Boura, où l'on voyoit le temple de Cérès et le bois sacré d'Illythie, ainsi que le temple de Bacchus et de Vénus (6).

A Egire, on trouvoit aussi la statue d'Esculape, qu'avoit nourri la Chèvre; ainsi que celles d'Isis et de Sérapis (7). On y adoroit sur-tout Vénus-Uranie: les hommes ne pouvoient entrer dans ce temple. Ceux de Pellène, près Egire, adoroient aussi Illythie et Mercure (8). Mercure étoit père du Cocher céleste. C'étoit dans cette même contrée qu'étoit établi le culte de Cérès Mysienne, dont nous avons parlé plus haut.

Avant de quitter le Péloponèse, pour passer dans la partie orientale de la Grèce, parcourons les terres qui précèdent ou forment l'isthme de Corinthe, qui va nous y introduire.

A Cencrée (9), Sérapis, sous le nom d'Esculape, avoit un temple, avec Isis sa fidelle compagne. Neptune n'y fut point non plus oublié.

Ces mêmes Divinités, Isis, et le Dieu de Canope, Sérapis (10), étoient honorées sous leurs noms Egyptiens à Corinthe; mais ils l'étoient aussi sous leur forme et sous leur dénomination Grecque. Esculape, Cérès et sa fille y avoient leur temple. Isis y prenoit les noms de Pélasgienne et d'Egyptienne. Ces temples étoient près de la montagne appelée *Acro-Corinthon*, où se trouvoit le temple de la fameuse Illythie, peut-être la Chèvre, et celui de Vénus sa compagne. Elle y étoit revêtue des armes de Mars, qui préside aux Décans du Belier

(1) Pausan. Heliac. 2, p. 197—198.
(2) Pausan. Heliac. 2, p. 199.
(3) Pausan. Heliac. 2, p. 202.
(4) Paus. Heliac. 2, p. 202.
(5) Ibid. p. 203—204.
(6) Paus. Ach. p. 233.
(7) Ibid. p. 234.
(8) Ibid. p. 235.
(9) Paus. p. 45.
(10) Ibid. p. 48.

avec elle et avec le Soleil, qui y a aussi son exaltation ; et de l'amour qui naît d'elle et de Mars. On y voyoit une fontaine, à laquelle donna naissance l'enlèvement que fit Jupiter de la Nymphe *Ægina*, fille de l'Asopus ou du fleuve, qui prend sa source chez les Phliassiens, qui avoient élevé une statue à la Chèvre céleste, leur grande Divinité, et, connue ailleurs, sous le nom d'Illythie, à ce que je crois.

Cérès avoit aussi son temple (1) à Sicyone, lequel étoit un monument de la reconnoissance d'un ancien Roi de cette ville, dont elle avoit nourri le fils, comme elle avoit nourri celui de Pélée (*cc*) ; comme Isis avoit nourri celui de Malcander, époux d'Astarte. Le Soleil et Pan y avoient leurs autels.

C'est à quelque distance de cette même ville, que cette Déesse étoit honorée, sous le nom de Prostasie. Elle y recevoit un culte commun avec sa fille, dans un bois sacré. La statue des Déesses et celle de Bacchus y étoient élevées.

A Titane, au midi de Sicyone (2), entre cette ville et Phlie, à une égale distance à peu-près de ces deux villes, on trouvoit les statues de Cérès et de la *Fortune* des Dieux, ainsi que celle d'Esculape, surnommé *Gortynien*. Enhemérion ou Bonjour, et Alexanor (*dd*), Dieu du Sommeil et du Repos, l'accompagnoient. On sacrifioit à ce dernier après le coucher du Soleil, et on l'honoroit comme un Héros ; on sacrifioit au premier comme à un Dieu. Esculape y avoit ses serpens sacrés. Titane avoit été fondée par Titan, frère du Soleil. On y portoit la statue de la Pleïade Coronis dans le temple de Minerve.

C'est sur-tout chez les Phliassiens leurs voisins, que le culte de Cérès étoit en vigueur, comme nous l'avons déjà remarqué.

On y invoquoit *Arantus*, avant la célébration des mystères, et on faisoit des libations à ses enfans, qui avoient en ce lieu leurs tombeaux avec le sien. Aoris et Arathuria ses enfans avoient été grands chasseurs et grands guerriers.

Il y avoit une enceinte sacrée dans la citadelle, où l'on voyoit la statue de Cérès et de sa fille, ainsi que leur temple (3). Diane y étoit aussi honorée, et avec elle la fameuse Chèvre, dont nous avons si souvent parlé. Esculape y étoit représenté sous les traits de la jeunesse, n'ayant point encore de barbe. C'étoit le Dieu du Printemps, un véritable Apollon.

Après avoir parcouru tout le Péloponèse, et rassemblé sous le même point de vue tous les lieux, où Cérès et Proserpine avoient des temples, des statues et des mystères, et remarqué les divinités, qui presque par-tout les accompagnent, telles que Bacchus, Esculape, Sérapis, etc. c'est-à-dire, le Soleil, sous différentes formes et différens noms, ainsi que la Chèvre et les Pleïades, qui président au Printemps ; nous allons continuer notre travail et nos recherches dans le reste de la Grèce, dans l'Attique, la Béotie et la Phocide, afin d'avoir un tableau complet de ce culte dans toute son étendue.

L'Attique la première fixera nos regards, comme ayant été le théâtre le plus pompeux où Cérès, et sa fille aient jamais paru avec un grand éclat. En effet, c'est dans l'Attique que se trouve Eleusis, bourg devenu si fameux dans tout l'univers par la célébration des Mystères de ces Déesses, et qui a passé pour être le berceau de leur culte, et le centre d'où sont partis, dans tous les sens, les divers rayons de leur gloire. C'est de-là qu'elles prirent leur nom d'Eleusiniennes, ou de Déesses d'Eleusis.

(1) Paus. Corinth. p. 54.
(2) Ibid. p. 54.
(3) Ibid. p. 56.

Cérès avoit un Temple près du port de Phalère (1).

On en trouvoit aussi un à l'entrée d'Athènes, près de l'édifice destiné aux préparations des fêtes pompeuses qui se célébroient, soit tous les ans, soit après un intervalle de plusieurs années. On y voyoit la statue de la Déesse, celle de sa fille, et celle du jeune Iacchus, qui tenoit en main son flambeau. Près de ce Temple on retrouve encore le Neptune-Cavalier, qui perce d'un javelot le Géant Polybôte. Ce Cavalier pourroit bien être Persée. Près de la porte du Céramique, d'où partoit Iacchus pour se rendre à Eleusis, où on le portoit, on trouvoit le fameux compagnon de Cérès, Mercure, qui présidoit au Gymnase, et une chapelle de Bacchus, qui présidoit au chant (2). Ce Céramique tiroit son nom d'un fils de Bacchus et d'Ariadne.

Au-dessus de la superbe fontaine que Pisistrate fit orner à Athènes, s'élevoit un Temple de Cérès et de Proserpine (3), et la statue de Triptolême, fils du Cocher céleste ou de Trochilus; d'autres le faisoient fils de la Terre et de l'Océan; d'autres d'Illythius : il étoit frère de Jasion (4). Pausanias n'ose nous donner des détails sur ce Temple de Cérès à Athènes, appelé Eleusinium, parce qu'il a été averti en songe de n'en rien faire; il ne nous dit que ce qu'on peut dire aux profanes. Il nous apprend, qu'on voyoit un bœuf de bronze devant la porte du Temple, où étoit la statue du fils du Cocher céleste, autrement du célèbre Triptolême, fils de Trochilus. Il nous dit encore, qu'on y voyoit le Temple de Vulcain, et que ceux qui savent la manière dont est né le Cocher céleste, ou Erichtonius, ne doivent pas être surpris de trouver Vulcain à côté de Minerve. Ce mot échappé à Pausanias, nous rappelle au Cocher céleste, Erichtonius placé sur le Bœuf et sur les Pléïades. Au reste ce Triptolême, s'il est, comme le dit Hygin (5), le premier des Gémeaux, il n'est point surprenant que le Bœuf céleste, qu'il suit dans les cieux, soit devant son Temple, et qu'on le fasse fils du Cocher, à la suite duquel il se lève immédiatement. Ce Trochile, père de Triptolême, étoit, dans les fables Argiennes, fils d'Io, la plus ancienne des Prêtresses d'Argos. Les fables du fils d'Io et du Cocher, ou de Phaëton, sont liées ensemble dans Ovide, comme ces astres le sont dans les cieux.

Près de-là nous retrouvons la fameuse Vénus-Uranie, qui a son siége au Taureau céleste, et que nous avons déjà vue plusieurs fois accompagner Illythie ou la Chèvre (6). Aussi la tradition portoit-elle, que c'étoit Egée, nom tiré de celui de la Chèvre en Grec, qui avoit établi son culte à Athènes. C'est la fameuse Mylitta des Assyriens, qui, suivant Pausanias, furent les premiers adorateurs de cette Vénus céleste. Son culte passa de chez eux en Chypre et en Phénicie, à Paphos et à Ascalon. Les insulaires de l'île de Cythère, à l'extrémité du Péloponèse, le reçurent des Phéniciens. Egée, Roi d'Athènes, dit-on, l'emprunta de là.

Sérapis avoit obtenu aussi un Temple à Athènes (7), près duquel on voyoit celui de la fameuse Illythie, que l'on disoit être venue des contrées Hyperboréennes au secours de Latone, lorsqu'elle accoucha d'Apollon et de Diane, à Délos. La Chèvre, placée au nord du Zodiaque, occupe aussi les régions Hyperboréennes. Les habitans de Délos prétendoient, que c'étoit chez eux que les autres peuples (*ee*) avoient pris le nom d'Illythie, à laquelle ces insulaires sacrifioient, et en honneur

(1) Ibid. p. 2.
(2) Aristoph. Schol. in Ranis. Meursius, c. 27.
(3) Pausan. Attic. p. 13.
(4) Hygin. Fab. 270.
(5) Hygin. l. 2, c. 23.
(6) Pausan. Attic. p. 14.
(7) Paus. Attic. p. 14.

de laquelle ils chantoient l'hymne d'*Olenus*. Les Crétois la revendiquoient ; ils la faisoient naître près d'Amnise, dans le territoire de Gnosse, et ils la faisoient fille de Junon. Mais les Athéniens étoient les seuls, qui couvroient sa statue d'un voile qui tomboit jusqu'à l'extrémité des pieds. La plus ancienne de ses statues avoit, dit-on, été apportée à Athènes par *Eresychton*, frère des trois sœurs Aglaure, Pandore et Ersê, chargées d'élever le Cocher Erichtonius (1).

On y trouvoit aussi Vénus-Uranie, qu'on regardoit comme la plus ancienne des Parques. Nous avons déjà vu *Pepromenê*, ou la Fatalité, sous le nom de *Tychê*, accompagner Illythie et Vénus-Uranie. On faisoit naître d'elle les plus anciennes Parques, avec Pan Dieu des Pasteurs (2).

Près du Temple d'Esculape, en gagnant vers la citadelle, on trouvoit le Temple de Thémis (3), Cérès ou la Vierge céleste, et devant ce Temple, le tombeau du Cocher, Hippolyte, fils de Thésée, qui se lève au coucher du Serpentaire, appelé Thesée par Théon ; par conséquent encore, notre Esculape, Pluton, Sérapis, etc.

Ceux de Trézène montroient le tombeau d'Hippolyte ; mais on trouvoit aussi à Trézène Thémis adorée, sous le nom de Cérès Législatrice, et le culte du Cocher céleste, connu sous le nom d'Hippolyte (4). Thémis avoit également son Temple à Epidaure, dont la grande Divinité étoit Esculape. On voit par-là, comment le culte de l'Argolide se lie à celui de l'Attique, qui n'en est séparée que par le golfe d'Argos.

L'amante d'Hippolyte, et son ennemie cruelle, Phèdre, révéroit sur-tout Vénus-Epitrage, ou Pandêmon, qui n'étoit que la Vénus-Uranie placée au Taureau, près de la Chèvre et des Chevreaux.

Cérès-Chloë, ou Verdoyante, avoit anciennement sa statue à côté de celle de la Terre-Nourrice (5).

Dans quelques petits bourgs de l'Attique, elle étoit honorée, avec sa fille, sous le nom de Législatrice ou de Thesmophore (6). Tel étoit son titre chez les Alimusiens et les Prospaltiens, habitans de ces petites bourgades. Ceux de Phlie invoquoient Cérès, sous le nom d'Anêsidore, et Proserpine, sous celui de première-née (*Protogonê*) : son culte s'y trouvoit uni à celui des Déesses redoutables.

Il y avoit près de Céphise (7) un autel du Zéphyre, avec un Temple de Cérès et de Proserpine. C'étoit en ce lieu que la fable rapportoit que Cérès fut reçue dans la maison de *Phytale*, ou du Planteur, qu'elle récompensa en lui donnant la plantation du figuier.

Au-delà du fleuve Céphise étoit un Autel ancien de Jupiter Melichius (*ff*), celui qui avoit sa statue près des bords du fleuve Melichi à Patras, et dont la statue étoit une Pyramide (8). On y voyoit la statue du jeune enfant des Mystères, Iacchus, et près de-là une petite chapelle du Héros Cyamite. Ici Pausanias reprend son ton mystérieux, à l'occasion de la fève qui donna son nom à ce Héros ; et il ajoute, que ceux qui sont initiés aux Mystères d'Eleusis et d'Orphée doivent l'entendre (9). On y trouvoit aussi le Temple des Déesses Cérès et Proserpine et leurs statues : c'étoit tout près de-là qu'on rencontroit les ruisseaux sacrés ou *Reites* consacrés à Cérès et à sa fille (10), et dont les poissons ne peuvent être pris que par les Prêtres. Ces ruisseaux fixoient les

(1) Ibid. p. 3.
(2) Natal. Com. p. 204.
(3) Paus. Atticis, p. 19.
(4) Pausan. Corinth. p. 70.
(5) Ibid. p. 20.
(6) Ibid. p. 30.
(7) Ibid. p. 35.
(8) Pausan. Corinth. p. 52.
(9) Pausan. Attic. p. 35.
(10) Ibid. p. 36.

anciennes limites du territoire d'Athènes et de celui d'Eleusis.

Près de-là étoit le tombeau du fameux Eumolpe venu, dit-on, de Thrace : on le faisoit fils de Neptune et de la neige, fille du vent du nord, ou de Chionê, fille de Borée. On y voyoit aussi la chapelle d'*Hippothoüs*, ou du cheval léger.

Le Céphise devient plus rapide en approchant d'Eleusis, et sur ses bords on montroit un lieu appelé *Erinée* (ou les figuiers), par où, disoit-on, descendit Pluton, lorsqu'il ravit Proserpine. Ce trou se trouvoit par-tout ; car à Lerne (1) on le voyoit aussi : on le montroit également en Sicile près d'Enna.

Par-tout où l'on célébroit les Mystères de Cérès avec quelque solemnité, on ne manquoit pas de montrer le trou fameux, par où Pluton étoit descendu avec son amante.

On trouvoit à Eleusis le Temple du premier des Gémeaux, ou de Triptolême, ainsi que celui de Diane-Propylæa, et de Neptune son père ; et le fameux puits Callichorê, où les femmes d'Eleusis formèrent les premiers chœurs et entonnèrent les premiers hymnes des Déesses (2). Là étoit aussi la plaine de *Raria*, qui fut la première ensemencée, et la première qui porta les dons de Cérès. On prenoit dans ce champ les grains, dont on tiroit la farine qui composoit les gâteaux sacrés, qu'on offroit aux Déesses (*gg*). Là aussi on voyoit l'aire de Triptolême et son autel. Un avertissement donné en songe à Pausanias, sans doute par les Déesses, ne lui permet pas de décrire ce qui est dans l'intérieur ; la vue en est interdite aux profanes, et ils ne peuvent pas même chercher à s'en instruire. Le Génie tutélaire, qui donne son nom à Eleusis, est un fils de Mercure et de Daeïra, fille de l'Océan.

On voyoit un autre puits, près duquel s'étoit arrêtée Cérès sous la forme d'une vieille (3). Il se trouvoit sur la route d'Eleusis à Mégare ; ce fut là que les filles de Célée la rencontrèrent, lorsqu'ils la conduisirent chez Métanire, qui lui donna l'éducation de ses fils. Tout près de ce puits est le Temple de Métanire, et les tombeaux des Chefs Thébains.

Près de la citadelle de Mégare, on trouvoit un lieu consacré à Cérès, sous le nom de Megaron, et Esculape avoit à côté sa statue (4). Hyllus, que nous avons déjà vu ailleurs uni à Hercule, auquel il présente la coupe, avoit aussi son tombeau à Mégare, et tout près de ce tombeau étoit le Temple d'Isis, d'Apollon ou d'Horus et de Diane, ses enfans. (5) Diane y prenoit le surnom d'Agrotêre, ainsi qu'Apollon celui d'Agreus. Près de-là étoit la chapelle de Pandion, et le tombeau d'Hippolyte-l'Amazone.

Cette Hippolyte est sœur d'Antiope, traînée par un Taureau, et qui donna naissance aux Gémeaux, Amphion et Zéthus. On voyoit à côté le tombeau de l'époux de Procnê, fille de Pandion, qui, comme Isis, se métamorphosa en hirondelle (6).

Cérès étoit aussi honorée à Mégare, sous son nom de Thesmophore ; ainsi que Bacchus, Vénus et la Fortune, Eros et Pothos (7).

On remarque sur-tout à Mégare l'Apollon du printemps, représenté par une Pyramide, comme en Egypte, et comme le Jupiter-Melichius de Patras, et à côté la Déesse Illythie (8). Cérès y recevoit aussi des hommages, sous le nom de Mélaphore, comme ayant la première nourri des brebis dans ce pays, dans un lieu voisin de Mégare, appelé Nisée.

En remontant vers le nord de l'Atti-

(1) Pausan. Corinth. p. 79.
(2) Attic. p. 36.
(3) Ibid. p. 37.
(4) Ibid. p. 38.
(5) Ibid. p. 39.
(6) Ibid. p. 40.
(7) Ibid. p. 41.
(8) Ibid. p. 42.

que,

que, nous trouverons la Béotie, et à l'entrée la ville de Platée, où Cérès Eleusinienne avoit un Temple, et plus loin, près des ruines de Scolum, sur les bords de l'Asopus, la statue de cette même Déesse et de sa fille (1). Elle conserve à Thèbes son nom de Thesmophore (2).

Entre cette derniere ville et Scolum étoit Potnie, où les deux Déesses avoient leur bois sacré (3) : on les y révéroit, et on y faisoit l'*offrande de l'animal sacré, ou du Porc*. Bacchus ÆEigo-Bola y avoit aussi son Temple. On y montroit pareillement un puits : nous trouvons souvent de ces puits près des Temples de Cérès.

En parcourant Thèbes, ville bâtie par Cadmus, un des noms du Serpentaire - Esculape, etc. nous trouvons le temple d'Apollon-Isménien, ou Esmunien (*hh*) : à la droite de ce Temple étoient les statues d'*Heniochê* et de Pyrra, fille de Créon. Comme Esmun étoit un beau jeune homme, qu'Astronoë avoit aimé, on crut à Thèbes devoir lui consacrer pour Prêtre un beau jeune homme, qui exerçoit un an ce sacerdoce, et qu'on appeloit Daphnéphore, ou Porte-laurier. Les seuls enfans y portoient des couronnes de laurier. Près de là on voyoit la fontaine de Mars et le Dragon qui la gardoit. On se rappelera, que Cadmus-Ophiucus, Esmun, sont placés sur le domaine de Mars au Scorpion, et tiennent le Serpent d'Esculape, de Sérapis etc.

Comme ce signe est en aspect direct avec le Taureau, qui se couche au lever du Serpentaire, de là vint la fable Thébaine sur le Taureau, qui portoit sur l'épaule l'empreinte de la Lune (4), et qui se coucha dans le lieu où Cadmus, autrement dit le Serpentaire, devoit bâtir sa ville. Cette fiction est toute astrologique. L'autel du Taureau et son image se voyoient encore à Thèbes du temps de Pausanias ; on sacrifioit cet animal à Apollon - Polien, fondateur de la ville. Bacchus y avoit aussi son Temple. Or Bacchus avoit des cornes de Taureau, et avoit été nourri par les Hyades, qui font partie de cette constellation.

Le Taureau se trouve souvent figurer sur la scène de Béotie ou de la région du Bœuf, comme on le voit encore dans la fable d'Antiope ; ce qui annonce que ce culte est ancien et remonte aux siècles où l'équinoxe occupoit ce signe ; et où le Solstice étoit au Lion, qui fournit à Hercule ses attributs.

Ce qui me feroit croire, que c'est à Thèbes d'Egypte ou aux Egyptiens que la Béotie doit son culte, c'est non-seulement l'antiquité du culte de l'Hercule Thébain ; mais encore que le grand Dieu de l'Egypte, Ammon ou le Soleil-Belier, qui succéda au Taureau, y avoit aussi son Temple. Ammon étoit honoré en Béotie à Thèbes, comme il l'étoit dans la Haute-Egypte (5). Il y avoit son Oracle, sous le nom de Tiresias, et le Temple de la fortune l'accompagnoit (*ii*) ; elle tenoit en ses mains Plutus enfant. L'Isis Egyptienne, ou Cérès s'y retrouvoit ; on supposoit que son Temple avoit été autrefois l'habitation de Cadmus, c'est-à-dire du *Serpentaire*, *Serapis*, son fidelle compagnon. Cette tradition est une trace de l'ancienne union de ces Divinités ; la statue de Cérès ressembloit assez par son costume à celle d'Isis. La partie supérieure du corps étoit découverte jusqu'à la poitrine (6). On y trouvoit aussi la fameuse Vénus sous les noms d'Uranie, d'Epitrage, et d'Apostrophie, dont Harmonie, femme de Cadmus, fille de Vénus et de Mars, consacra les images.

Ce qu'on y remarquoit principalement, c'étoit la cérémonie qui s'y fai-

(1) Pausan. Boiot. p. 285.
(2) Ibid. p. 287.
(3) Ibid. p. 288.
(4) Ibid. p. 291.
(5) Ibid. p. 294.
(6) Ibid. p. 294.

soit tous les ans (1) au printemps, lorsque le Soleil parcouroit le Taureau, domicile de Vénus, celui qui ravit Europe, sœur de Cadmus. Les habitans de Tithorée, en Phocide, venoient alors aux tombeaux d'Amphion et de Zéthus, c'est-à dire des Gémeaux, qui, à cette époque, entroient dans les rayons solaires. Ils en tiroient un peu de terre, qu'ils emportoient pour l'ajouter au tombeau d'Antiope, mère de ces deux Divinités, et ennemie de Dircê, qui avoit péri attachée à un Taureau; et alors la fertilité la plus grande étoit donnée à leur pays. Il est aisé de voir, que cette cérémonie et cette opinion, ainsi que l'aventure d'Antiope et de ses enfans, se lient à l'Astronomie, et au Taureau qui portoit la Lune équinoxiale de printemps, laquelle y avoit son exaltation. Ce Taureau, comme nous l'avons déjà dit, joue un grand rôle dans les fables de Béotie : c'étoit le Taureau d'Europe; c'étoit à Argos celui d'Io, métamorphosée en Isis Egyptienne. Aussi étoit-ce à Tithorée, qu'Isis recevoit le culte le plus solemnel qu'on lui eût décerné sous ce nom en Grèce, comme on peut le voir dans ce que nous avons dit plus haut. C'étoit aussi près de Tithorée, que se trouvoit le temple d'Esculape, notre Cadmus Béotien; Esculape, frère des Dioscures ou des Gémeaux, un des huit fils de Syduc. Le culte des Béotiens de Thèbes se trouve donc lié naturellement à celui des Phocéens de Tithorée, qui adoroient les mêmes Divinités, sous différens noms. Ceux de Tithorée avoient le tombeau d'Antiope, et ils y ajoutoient tous les ans de la terre, qu'ils alloient chercher au tombeau des Dioscures, ses fils, au printemps; et c'étoit au printemps qu'ils célébroient une grande fête d'Isis, dont Pausanias donne la description, et que nous avons rapportée plus haut. Esculape y prenoit le nom d'Archegêtès. C'étoit aussi le titre qu'Apollon prenoit à Mégare dans l'Attique (2). Sa statue ressembloit fort aux ouvrages des Eginètes. Cérès Thesmophore, ou Isis, se trouvoit avec lui, comme Isis se trouvoit avec Esculape. Mais revenons à Thèbes et à la Béotie, où Bacchus-Taureau fut sur-tout honoré par la femme de Lycus.

A Mycales, Cérès recevoit des hommages sous le nom de Mycalésienne (3). On disoit, que chaque nuit on fermoit son temple, et que chaque nuit Hercule l'ouvroit. Cet Hercule étoit réputé être un des Dactyles Idéens. On déposoit aux pieds de la statue les fruits, que produit l'automne; et ils y conservoient toute l'année leur fraîcheur. Voilà un miracle.

On trouvoit à Tanagre le tombeau d'Orion (4); ce qui marque bien encore les rapports qu'avoit le culte de Béotie avec le ciel et avec les constellations. L'amant des Pleïades, le fils du Taureau céleste, devoit bien trouver sa place dans un pays où toute cette partie du ciel, qui avoisine l'ancien Taureau équinoxial, fut honorée sous divers noms de Dieux, de Déesses, de Héros, ainsi que la partie opposée, telle que le Serpentaire Cadmus, etc. Hyrée père d'Orion l'étoit aussi de Nyctéus, père d'Antiope (5). Neptune avoit eu de la Pleïade Céléno Lycus, qui tint sa mère Antiope en captivité, et qui fut tué par Amphion et Zéthus. Antiope elle-même étoit fille de la Pleïade *Polyxo* et de Nyctéus, qui est, ou Orion, ou son frère, puisque son père est Hyrée, qui régnoit en Béotie. Bacchus, qu'élevèrent les Hyades (6), et qui prit les cornes du Taureau, y avoit aussi son temple. On montroit le lieu où le père des Pleïades, Atlas, s'occupoit de spéculations astronomiques (7).

(1) Ibid. p. 295.
(2) Paus. Attic. p. 46.
(3) Boiot. p. 295.
(4) Ibid. p. 297.
(5) Apoll. l. 3.
(6) Hygin. l. 2.
(7) Pausan. p. 297.

Le temple de Bacchus (1) étoit voisin de celui de la Vierge céleste, ou de Thémis. Le compagnon de Cérès, le fameux Mercure, n'y fut point oublié, et il y étoit représenté portant son Belier sur les épaules. Nous l'avons déjà vu ainsi représenté à Ithome, en Messénie (2), près des sources du fleuve d'Electre, fille d'Atlas; ce qui rapproche ce culte de celui des Béotiens. Dans l'un et dans l'autre pays, Mercure et Apollon étoient unis : dans l'un et l'autre les noms de Latone étoient consacrés. Ils donnoient à ce Mercure le nom de Promachus, nom qui convient au Belier de Mars, chef du Zodiaque. En remontant vers le nord, le long de la côte, est la ville d'Anthedon, où Cérès et sa fille étoient honorées avec les Dieux Cabires. Bacchus y avoit aussi son temple (3).

Sur les bords du lac Copaïs, formé par la chûte des eaux du Céphise (4), est la petite ville de Copas, où Cérès et Sérapis avoient leur temple, ainsi que Bacchus. Cérès est l'Isis adorée à Tithorée en Phocide, sur les bords du Cachalis, qui se jette dans le Céphise.

Cérès-Cabirique et sa fille, dont nous avons déjà parlé, avoient, à quelque distance du fleuve Dircê, leur bois sacré, dans lequel les Initiés seuls pouvoient entrer (5). Le bienfait de l'initiation fut un des présens que Cérès fit aux Cabires.

On trouvoit en Béotie la ville de Thespie, fondée par Thespie fille de l'Asopus, à qui Apollon fit trois dons; l'un de donner son nom à la ville; le second, de le donner aussi au signe céleste de la Vierge, et le troisième, celui de la divination (6). On y honoroit Jupiter *Sauveur*, qui avoit délivré la ville des fureurs du serpent. Ce Sauveur ressemble fort au nôtre, qui est aussi fils de la Vierge (7).

Ce culte se rapproche beaucoup de celui des Eléens (8), qui adoroient également le fils d'Illithye changé en serpent, et qui s'appeloit *Sauveur* de la ville. De même qu'en Elide (9) Sosipolis étoit accompagné de la Fortune, de même à Thespie on voyoit la Fortune (10) près du Sauveur, ainsi qu'Hygiée. Ce qui me fait croire, que ce Sauveur est Esculape, qui est représenté aux cieux tuant le Serpent; que c'est Cadmus, etc., Pluton, Sérapis. On y adoroit aussi le fils d'Illythie, que l'on nommoit l'Amour; c'est ainsi que l'appeloit Olénus, dans son Hymne à Illythie. La fameuse Aphrodite y avoit son temple, sous le nom de Noire, Mélanide, ou Hespérus; ainsi que *Nicê*, que Plutarque unit à Vénus (11). Le fameux Hercule, Dactyle Idéen, y avoit aussi le sien. Nous l'avons déjà vu présider au temple de Cérès Mycalésienne.

On montroit à Lébadée le bois sacré de Trophonius (12), près duquel Ercynie jouoit autrefois avec Proserpine, et tenoit un oie qui, s'échappant de ses mains, se cacha dans l'antre, où Proserpine le trouva. Du lieu d'où la Déesse retira l'oiseau jaillit la source du fleuve Ercyne, sur les bords duquel étoit un temple d'Ercyne, où l'on voyoit une jeune fille tenant une oie dans ses mains. On trouvoit dans cette grotte les sources du fleuve, et des figures droites, tenant des sceptres entortillés de serpens. On pourroit, dit Plutarque, les prendre pour les statues d'Esculape et d'Hygiée. Mais on peut aussi y voir Trophonius et Ercyne, à qui le serpent est aussi bien consacré qu'à Esculape. Les objets les plus remarquables dans

(1) Ibid. p. 298.
(2) Mess. p. 143.
(3) Boiotic. p. 298.
(4) Ibid. p. 299.
(5) Paus. p. 301.
(6) Ibid. p. 301.
(7) Theon ad Arat. p. 129.
(8) Pausan. Heliac. 197.
(9) Ibid. p. 204.
(10) Ibid. p. 302.
(11) Plut. de Iside.
(12) Paus. Boiotic. p. 312.

ce bois sacré, c'étoit le temple de Trophonius, et une statue fort semblable à celle d'Esculape ; ce qui me fait croire que Trophonius et Esculape pourroient bien être la même Divinité. Cérès sa compagne y paroît aussi, et elle y prend le surnom d'Europe (1), ou d'Isis tauriforme, Io, etc. Jupiter Pluvialis, ou le Soleil de la Chèvre et des Hyades, y est *Subdio*.

On trouve également près de là le temple de Proserpine, qui y prend l'épithète de *Thera*, ainsi que Jupiter celle de *Roi*.

Il y avoit aussi une habitation consacrée à Agathodémon, et à la Fortune, deux titres que l'Astrologie donne, l'un au Soleil, et l'autre à la Lune. C'étoit dans cette habitation voisine de l'Oracle de Trophonius, que ceux qui alloient le consulter se renfermoient, pour se préparer par le jeûne à descendre dans l'antre. C'étoit là qu'ils se purifioient ; ils prenoient aussi des bains dans les eaux de la rivière Ercynie. Alors l'Aspirant sacrifioit à Trophonius et à ses enfans, à Apollon, à Saturne, à Jupiter-Roi, à Junon *Héniochê* et à Cérès, surnommée Europe, celle qui montoit sans doute le Taureau équinoxial, voisin du Cocher *Héniochus*. Elle avoit, dit-on, nourri Trophonius. Le premier sacrifice étoit celui d'un belier, dont on consultoit les entrailles. Deux jeunes enfans *Cadmilles* ou Mercures, frottoient d'huile et baignoient les aspirans; ils faisoient les fonctions des Cadmilles Toscans (*kk*). Cette cérémonie, dont nous ne donnons point ici les détails, étoit une véritable initiation astrologique.

Nous terminerons nos recherches sur le culte de Cerès, dans la Grèce, par la Phocide, qui fut comme la terre sacrée de toute la Grèce, et que le temple de Delphes avoit rendue si fameuse.

Parmi les différens tableaux qu'offroit ce temple, on y remarquoit sur-tout ceux de l'initiation ; c'est-à-dire les tableaux allégoriques des enfers, dont la description entroit dans les spectacles variés, que l'on donnoit dans les mystères. A la suite de ces tableaux (2), on représente Cleoboia, jeune fille tenant le *Ciboton*, ou la Ciste consacrée à Cérès. Cette Cléoboia passoit pour avoir été la première, qui eût fait passer de Paros dans l'île de Thase la connoissance des orgies, ou mystères de Cérès. On y voyoit Charon, sa barque, le fleuve infernal, et un fils coupable puni des plus rigoureux supplices, pour avoir outragé son père. Sur l'entrée du temple de Delphes étoient écrites les sentences morales, que les Sages avoient conçues, comme autant de moyens de perfectionner l'homme ; et dans l'intérieur, on y peignit les tableaux des peines réservées aux infracteurs de ces loix sacrées, que la nature et la raison ont imposées à tous les hommes (3). On y voyoit aussi le supplice d'un sacrilége, qui avoit pillé le temple des Dieux. On appercevoit encore les restes du cadavre de Titye (4), rongé presqu'entier par son vautour. Nous ne parcourrons pas la suite des tableaux, qu'y avoit peints le fameux Polygnotte, tels que le rocher de Sisyphe, (5) le tonneau des Danaïdes, Tantale, etc. Nous remarquerons seulement, que Pausanias, à la suite de cette description des enfers, annonce qu'il conjecture, qu'un des plus grands crimes qui avoient pu attirer ces châtimens sur la tête de ces malheureux, c'est d'avoir méprisé les cérémonies sacrées d'Eleusis. Sans doute Pausanias fait cette réflexion, pour donner à entendre, que s'ils se fussent fait initier, ils eussent évité ces terribles châtimens : car c'étoit le fruit qu'on se promettoit de l'initiation d'échapper au bourbier et au noir Tartare, et de parvenir à l'Elysée, comme nous

(1) Ibid. p. 313.
(2) Paus. Phoc. p. 344.
(3) Ibid. p. 340.
(4) Ibid. p. 345.
(5) Ibid. p. 348.

aurons lieu de le faire voir dans la suite de cet ouvrage. L'initiation d'Eleusis, ajoute Pausanias (1), a été regardée, dès la plus haute antiquité, par les Grecs, comme une des institutions religieuses les plus précieuses, et aussi supérieure aux autres, que les Dieux le sont aux Héros.

Nous ne parlerons point de Tithorée, placée au nord de Delphes, ni des sommets du mont Parnasse, dont la cime étoit renommée par la célébration des mystères de Bacchus. Nous avons déjà fait voir que l'Isis Egyptienne, sous son ancien nom, étoit honorée dans ce pays, et que Sérapis, sous le nom d'Esculape, y avoit aussi son temple (2). Nous ne rappelerons pas non plus ce que nous avons dit plus haut du tombeau d'Antiope, et de la liaison qu'il y avoit entre le culte de ce pays et celui de Thèbes en Béotie.

Nous passerons chez les Drymèens, où Cérès Thesmophore avoit son temple et sa statue; on y célébroit tous les ans les Thesmophories en son honneur. (3).

Près de là, son compagnon Esculape Barbu, ou Sérapis, avoit son temple à Elatie (4).

En nous reportant à l'occident, vers le golfe de Corinthe, nous trouverons encore Cérès adorée sous le nom de Stiride, qu'elle prend de celui de la ville même de Stiris, où elle reçoit ce culte. La Déesse y étoit représentée tenant un flambeau à la main; près d'elle étoit une ancienne statue entortillée de bandelettes (5).

Voilà à-peu-près à quoi se réduisent nos recherches sur le culte de Cérès, de Proserpine, de Sérapis, Esculape, ou Pluton, en Grèce, d'après la description que nous a laissée Pausanias, des temples, des autels, des statues, des fêtes consacrées à ces Divinités, dont le culte fut si fameux à Eleusis, et fut si répandu dans toutes les villes Grecques. Il est aisé de voir par ce rapprochement, que nous venons d'en faire, que, quoiqu'Eleusis ait été le lieu le plus renommé par la pompe et l'antiquité du culte de ces Divinités Egyptiennes, les formes en ont été si variées, les caractères et les noms si différens, qu'on ne peut pas croire que tout ce culte fût sorti des seuls sanctuaires d'Eleusis, et se fût partagé en une infinité de branches, qui ont ensuite couvert toute la Grèce. Différentes peuplades, en différens temps, semblent l'y avoir introduit sous divers noms et diverses formes, dont les plus brillantes, sans doute, sont celles que lui donnèrent les Athéniens et ceux qui les ont copiés. On peut dire effectivement, avec les anciens auteurs, que de toutes les initiations, celle d'Eleusis étoit la plus auguste (6); qu'Eleusis étoit comme le temple commun de l'univers. Aussi donnoit-on à ces mystères le nom de mystères par excellence, comme nous avons eu déjà occasion de le dire. Il nous semble, que les Athéniens avoient reçu immédiatement des Egyptiens ce culte d'Isis et d'Osiris, sous les noms de Cérès et de Bacchus, et qu'ils les communiquèrent eux-mêmes à d'autres. Mais tous les Grecs ne les reçurent pas d'Athènes; de là vint que plusieurs peuples revendiquoient la gloire d'avoir introduit en Grèce la connoissance de ces institutions religieuses. Beaucoup de traditions les rapportoient aux Thraces et à Orphée; d'autres aux Crétois. Ces insulaires, au rapport de Diodore de Sicile (7), prétendoient être les auteurs des traditions mythologiques sur la génération et les aventures des Dieux, et avoir donné le rituel du cérémonial sacré, et sur-tout les initiations et les mystères. La preuve qu'ils en apportoient, c'est que ce qui étoit une doctrine secrète chez les Grecs,

(1) Ibid. p. 348.
(2) Pausan. p. 350.
(3) Ibid. p. 352.
(4) Phoc. p. 352.
(5) Ibid. p. 354.
(6) Arist. Rhet. l. 2, c. 24. Arist. Eleus.
(7) Diod. Sic. p. 5.

à Samothrace, en Thrace, etc. étoit la doctrine publique de leur île (*ll*); que c'étoit le fond de leur ancienne religion et de la morale sacrée, qu'on enseignoit chez eux publiquement. Il paroît, par ce témoignage, que les sages Crétois firent comme les Chrétiens, qui ne vouloient point que leur doctrine religieuse et leur morale fussent seulement celles d'une association ou franmaçonnerie particulière et secrète, mais la religion et la morale publique : d'où il résulteroit, que le secret ne fut imaginé que dans la suite, par une espèce de charlatanisme, qui avoit pour but de multiplier le nombre des adeptes, en piquant la curiosité. Malgré la prétention des Crétois, nous ne croyons pas qu'ils soient les seuls qui aient communiqué aux Grecs les initiations et les mystères; et nous soupçonnons qu'eux-mêmes les avoient reçus de l'Egypte ou ils faisoient le fond de la religion nationale : car tous les Egyptiens adoroient Isis et Osiris. Les Phéniciens adorateurs d'Adonis, les Syriens de Thamuz, les Pélasges et les Lybiens adorateurs d'Ammon, etc. et plusieurs autres peuples ont influé en différens temps sur le culte des Grecs, et en ont modifié les formes, en sorte qu'il est difficile de fixer les époques où ces différentes branches de religion ont été transplantées en Grèce, et le sol natal d'où elles ont été tirées. Cependant, en général, l'Egypte nous paroît avoir été comme la pépinière de toutes ces savantes superstitions. La Grèce elle-même à son tour en a propagé les rameaux dans les différentes parties du monde, et sur-tout en Italie et en Sicile, pays autrefois appelé la grande Grèce. Point de pays plus fameux dans l'histoire de Cérès que la Sicile, qui a passé pour avoir été son berceau et celui de sa fille, et le premier théâtre de ses aventures malheureuses. Cette île, disoit-on, avoit été donnée en dot à Proserpine.

La Sicile, suivant l'orateur Romain, (1) étoit consacrée toute entière à Cérès et à Proserpine. C'étoit une opinion reçue chez les Siciliens, ainsi que chez tous les autres Peuples, et consacrée dans les plus anciens monumens de la Grèce, que les Déesses étoient nées dans cette île; qu'elles y avoient fait la première découverte du blé, et que Proserpine y avoit été enlevée par Pluton dans la Forêt d'Enna, c'est-à-dire, au centre de toute la Sicile; que Cérès sa mère alluma aux feux de l'Ethna les flambeaux, qui devoient l'éclairer dans la recherche de sa fille, lorsqu'elle parcourut l'univers. On y montroit encore, du temps de Cicéron, une caverne profonde, par où étoit sorti Pluton, lorsqu'il vint l'enlever, et qu'il l'emporta jusqu'à Syracuse, où il s'enfonça sous la terre. On voyoit le Lac qui s'étoit formé dans cet endroit, et auprès duquel les hommes et les femmes de Syracuse, assemblés en grand nombre, célébroient tous les ans des fêtes (2). Nous avons déjà vu plusieurs de ces trous et de ces lacs, par où Pluton étoit descendu aux enfers, emportant Proserpine. Cette tradition sur la Cérès d'Enna et sur l'antiquité de son culte, en Sicile, l'avoit rendue fameuse dans tout l'univers; et les Romains, dans un temps de calamité, ayant consulté les livres Sibyllins, pour savoir comment ils pourroient obtenir un remède à leurs maux, y apprirent qu'il falloit qu'ils appaisassent la plus ancienne Cérès (3). Quoiqu'il y eût à Rome un superbe Temple de Cérès, cependant ils furent obligés d'aller à Enna offrir leurs hommages à la Déesse, et cela, par la décision même des Prêtres, dépositaires des livres Sibyllins. La haute réputation dont jouissoit, de toute antiquité, la Cérès d'Enna, étoit telle, que ce n'étoit point le Temple de Cérès, mais plutôt Cérès elle-même, qu'on croyoit aller y visiter,

(1) Cic. in Verrem de Sign. c. 48. Solin, p. 36. Plut. in Timol. p. 239. Arnob. contr. Gent. Ovid. Fast. l. 4.

(2) Cicer. ibid. p. 49.

(3) Tit. Liv. l. 24, c. 38 et 39. Val. Maxim. l. 1, c. 1.

suivant Cicéron. En effet, si les mystères des Athéniens, chez qui vint Cérès dans ses courses, étoient en si grande vénération, et étoient si recherchés par tout le monde; quelle estime ne devoit-on pas avoir pour ceux d'Enna, où Cérès avoit pris naissance, et où elle avoit fait la précieuse découverte, qu'elle communiqua aux Athéniens. Cérès avoit sa statue en marbre dans le Temple d'Enna, et sa fille la sienne dans un autre Temple. Ces statues, quoique très-belles, n'étoient pas anciennes; mais il y en avoit une autre petite en bronze, d'un travail admirable, et qui passoit pour être de la plus haute antiquité. Devant le Temple de Cérès, on trouvoit deux autres statues, l'une de Cérès Nicéphore, qui portoit dans la main une petite victoire; et l'autre, de Tripolême (1). Les Peuples de Sicile avoient grande confiance à ces Divinités, puisqu'ils étoient persuadés, qu'une profanation de leur culte, ou de leurs statues, pouvoit attirer la stérilité sur leurs terrres, et les plus grandes calamités sur eux et sur leur île. Voilà les Peuples, voilà les Prêtres de tous les pays et de tous les siècles.

Les mêmes Déesses avoient aussi leur Temple à Syracuse (2), dans la partie de la ville appelée la ville Neuve. Elles y étoient honorées, sous le nom de Thesmophores, qu'elles portoient dans plusieurs villes de la Grèce. Comme, en cette qualité, elles étoient protectrices des loix et de la justice, c'étoit dans leur Temple que l'on prêtoit le plus redoutable des sermens (3). Celui qui devoit prêter ce qu'on appeloit *le Grand Serment*, pour assurer quelque chose, descendoit dans le Temple des Déesses Thesmophores: là, après certains sacrifices, il mettoit sur lui la mante de pourpre de la Déesse Proserpine; et tenant une torche allumée, il prononçoit les paroles du serment. Callipus, au moment même où il conspiroit contre Dion, pour écarter tout soupçon, se soumit à cette cérémonie, et prêta ce sesment redoutable, qu'il viola bientôt, en assassinant ce même Dion, le jour de la fête de la Déesse Proserpine, qu'il avoit prise à témoin de la pureté de ses sentimens, et de son attachement à celui qu'il projetoit de perdre, et qu'il avoit autrefois initié: car ce Callipus avoit servi à Dion d'introducteur à l'initiation aux saints mystères de Cérès et de Proserpine, qui avoient leur sanctuaire et leurs Prêtresses à Syracuse (4). La fête principale, par laquelle on honoroit les Déesses, tomboit aux environs des semailles, et duroit dix jours. On y retraçoit les anciennes mœurs des Peuples sauvages, que Cérès civilisa; on s'y permettoit même des propos aussi obscènes (5), que ceux qu'on tenoit sur le Pont du Céphise, lorsque les initiés revenoient d'Eleusis, ou que ceux des Dévots qui alloient à Bubaste en Egypte. Peut-être aussi voulut-on imiter les grossières plaisanteries, dont s'étoit servi Jambé pour égayer Cérès, après la perte de sa fille. Cérès, au rapport d'Athénée (6), prenoit à Syracuse les noms de Siton et de Simalis. On remarquera, que ce premier nom est celui que la Cosmogonie Phénicienne de Sanchoniaton donne à Dagon (7), premier inventeur du blé, dans cette Cosmogonie. Le nom de Simalis approche fort de celui de Semélé, que l'on donnoit à la mère de Bacchus, fils de Cérès, suivant certaines traditions. Apollon Temnitès avoit également sa statue à Syracuse. C'est dans cette même ville, qu'on trouvoit un superbe Temple de la Fortune, que nous avons vue souvent unie à Cérès et à Illythie, chez les Grecs.

(1) Cicer. in Verrem, c. 51, de Signis.
(2) Ibid. c. 55.
(3) Plut. vita Dionis, p. 983.
(4) Vit. Timol. p. 239.
(5) Diod. l. 5, §. 4.
(6) Athen. l. p. §.
(7) Euseb. Præ. Ev. l. 1, c. 10.

Mais un des Sanctuaires le plus religieux, étoit celui de Catane (1). Il y avoit, dans cette Chapelle de Cérès, une très-ancienne statue de la Déesse, que personne, excepté les femmes, ne pouvoit voir, et dont les hommes ne soupçonnoient pas même l'existence. Verès néanmoins vint à bout de le savoir et de l'enlever. Cette Chapelle étoit desservie par des femmes et des filles. Les hommes en étoient exclus. Nous avons déjà vu plus haut Cérès honorée par des femmes, exclusivement aux hommes. Celles de Catane étoient des femmes distinguées par la gravité de leur âge, par la distinction du rang, et sur-tout par leurs vertus. C'est en Sicile, que l'on célébroit les Anthesphories, ou fêtes de Flore, et les Theogamies (2). Ces fêtes de Flore se célébroient à Rome, à la fin d'Avril.

Il n'est pas étonnant, que les Peuples de Sicile, ayant reçu la langue, les arts et les sciences des Grecs, dès la plus haute antiquité, ou plutôt n'étant eux-mêmes que des colonies Grecques, ayent conservé le culte et les traditions mythologiques des Grecs. Ils disent, que la découverte du blé avoit été faite chez eux par Cérès; ils appliquoient à leur pays ce que, long-temps avant eux, avoient appliqué au leur les Egyptiens, qui attribuoient à Isis cette découverte, et qui faisoient l'Egypte le lieu de sa naissance, de son empire, et de ses aventures, lesquelles furent le modèle des fictions Grecques et Egyptiennes. Les Crétois en disoient autant que les Siciliens, comme nous l'avons vu ci-dessus; ils faisoient naître Cérès chez eux, et de-là, répandre ses bienfaits par toute la terre.

Il est bien plus vraisemblable, comme l'observe judicieusement Vossius (3), que les Crétois, les Siciliens, les Athéniens, etc. doivent ce bienfait et ces institutions aux Egyptiens, qui, long-temps avant eux, honoroient Osiris et Isis, à qui ils attribuoient les mêmes inventions (4). L'accord, qui existoit entre le culte et les aventures de l'Isis Egyptienne, et de la Cérès Grecque et Sicilienne, nous en a déjà fourni la preuve; sans parler des traditions, qui nous rappellent vers l'Egypte, soit par le canal d'Orphée, soit par celui de Danaüs: car, suivant Cédrenus (5), la Déesse, qui a trouvé le blé et l'orge, et qu'on honore en Grèce, sous le nom de Cérès, est la même Divinité, qui s'appelle Isis en Egypte.

Au reste, si en Egypte on présentoit au respect des peuples le Phallus d'Osiris; à Syracuse, en Sicile, on y exposoit les parties sexuelles de la femme (6), sous le nom de *Myllos*, dont la matière étoit une composition de sésame et de miel. On en faisoit la consécration dans les derniers jours de la fête des Thesmophories. Cet usage étoit généralement reçu dans toute la Sicile.

L'Italie, et sur-tout cette partie de l'Italie, qui avoisine la Sicile, reçut des Grecs le culte des Déesses d'Eleusis. Proserpine avoit un riche Temple à Locres, dont les trésors furent pillés par Pyrrhus, et ensuite par Pléminius, qui y commandoit pour les Romains (7).

Cérès étoit aussi honorée à Naples, sous le nom de Thesmophore, et y avoit sa Prêtresse (8). Les Romains faisoient venir de Naples et de Vélies leurs Prêtresses (9), qui devoient exercer à Rome le sacerdoce de ces Déesses. Comme ils honoroient ces Déesses, suivant le rit Grec, ils alloient chercher dans des villes Grecques des personnes instruites des rits et du culte de la Cérès Grecque, afin que les anciennes cérémonies ne fussent point altérées. Cicéron recon-

(1) Ibid. c. 45.
(2) Poll. l. 1, c. 1, p. 32.
(3) Voss. de Origin. Idol. l. 1, c. 17.
(4) Diod. l. 5.
(5) Cedren.
(6) Athen. l. 14.
(7) Tit. Liv. l. 29, c. 8, 18—19. L. 31, c. 12.
(8) Val. Max. l. 1, c. 1.
(9) Cic. pro Balb. §. 15.

noît

noît, qu'ils avoient reçu le culte de Cérès des Grecs, et que ce sacerdoce avoit toujours été rempli par des Prêtresses Grecques.

Les Arcadiens, comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, ayant été s'établir anciennement dans le Latium, y portèrent avec eux les Divinités de leur pays; et conséquemment le culte de Cérès, culte si fameux en Arcadie. Aussi Denys d'Halycarnasse (1), ce sage critique en fait d'origines, a-t-il observé, avec beaucoup de justice, que les colonies d'Arcadie, qui vinrent s'établir sur le Mont Palatin, y avoient construit un Temple en honneur de Cérès, et établi des Prêtresses, chargées seules des fonctions de ce sacerdoce. Il dit que l'abstinence faisoit partie des pratiques religieuses de ce culte, et il ajoute, que de son temps on n'avoit encore rien changé à l'ancien rit.

C'étoit, avec assez de vraisemblance, la Déesse d'Hélos (2), près de Pallantée, qui fut ensuite adorée à Hélia, ou Vélia, en Italie, à Catane en Sicile, et enfin à Rome. Par-tout on la reconnoît à l'exclusion que l'on donnoit aux hommes, que l'on écartoit soigneusement de son sanctuaire.

Il arriva souvent aux Romains de faire double et triple emploi des mêmes Divinités, qu'ils ne connoissoient plus dans les différens noms, et dans les différentes formes de culte, sous lesquelles les honoroient les différens peuples, dont ils empruntèrent ces divinités. Ainsi les adorateurs anciens d'Esculape et de Pluton crurent recevoir une divinité nouvelle et étrangère, en recevant Sérapis. Il en fut de même d'Isis, que les adorateurs de Cérès prirent pour une Divinité nouvelle. La même erreur est arrivée aux Grecs, et c'est l'effet de leur ignorance. Elle étoit nécessaire chez des peuples, qui n'avoient point créé leur religion, mais qui l'avoient reçue des autres, sous des formes savantes, que des peuples encore sauvages étoient hors d'état d'entendre et de rapprocher par l'analyse et la comparaison.

Cérès, sous ce nom familier aux Romains des siècles postérieurs, étoit connue à Rome, dès les premières années de la République; et aussitôt après l'expulsion des Rois, on voit le dictateur A. Posthumius, triomphant des Latins, consacrer la dixme des dépouilles à faire célébrer des fêtes et des jeux en honneur des Dieux, et à faire construire un Temple aux trois Divinités Grecques (3), Cérès, Bacchus et Proserpine, dont son collègue Sp. Cassius fit ensuite la dédicace.

La crainte de la disette avoit déterminé le Dictateur à faire un vœu à ces Divinités, pour en obtenir une heureuse récolte, conformément à l'avis, que lui en donnèrent les Oracles et les Décemvirs, dépositaires des livres Sibyllins. On voit ici encore un exemple de ce commerce illusoire du Ciel avec la Terre, et du charlatanisme des Prêtres, qui offrent dans la religion un baume pour tous les maux. Les prières des hommes ont toujours été intéressées, et telle est la base primitive de tout culte, comme nous le prouverons bientôt. Cérès fut ce qu'étoit Sainte Geneviève; on la pria toujours inutilement, et on la remercia toujours de ce que l'on imagina en avoir obtenu. Les Romains crurent devoir à Cérès, à Bacchus et à Proserpine l'abondance, dont ils jouirent l'année suivante, par un heureux effet de la Nature. Bacchus, qui présidoit aux vignes et aux arbustes, s'unit à elle, pour enrichir Rome de ses dons, et Rome stupide cria au miracle, fit élever des Temples, ordonna des sacrifices, et des fêtes tous les ans, en honneur de ces Divinités (4).

On fit aussi vœu d'un Temple aux

(1) Dionys. Halycarn. p. 20.
(2) Paus. Arcad. p. 266.
(3) Dionys. Halyc. l. 6. p. 354 — 414.
(4) Ibid. p. 354.

Dioscures, Castor et Pollux (1), que nous avons souvent vu, sous le nom de Dieux Cabires, accompagner Cérès et Proserpine.

On mit au rang des Divinités infernales Cérès, Bacchus et Proserpine, sans doute, parce que, dans les mystères de ces Divinités, on établissoit le dogme religieux des récompenses et des peines, qui attendoient les hommes aux enfers. Nous avons déjà trouvé, en Grèce, Cérès désignée sous l'épithète de Chtonienne, épithète que Pluton ou Jupiter Chtonius et Proserpine ont prise souvent. Macrobe, en parlant de la bonne Déesse, dit qu'elle passoit pour être la même qu'Hécate Chtonienne (2).

C'est à ce titre, que l'on consacra à ces Divinités les biens confisqués sur certains coupables (3). Ainsi les biens de Sp. Cassius furent consacrés à Cérès, et on les appliqua à l'offrande d'une statue à la Déesse. C'est par la même raison (4), que l'on ordonna, que quiconque auroit maltraité un Tribun du peuple, un Edile, ou quelqu'un des Magistrats du Peuple (5), seroit voué à la vengeance de Jupiter, et ses biens vendus à la porte du Temple de Cérès, de Bacchus et de Proserpine, à qui cette confiscation étoit acquise, suivant l'ancienne loi d'inviolabilité des défenseurs du peuple. On employa aussi à cet usage l'argent des amendes (6). C'est ainsi que, sous le consulat de Pub. Cornel. Scipion, et de Cn. Manlius Vulso, après la défaite de Philippe, roi de Macédoine, les Ediles consacrèrent trois statues à Cérès, Bacchus et Proserpine, provenant du fruit des amendes.

On chercha souvent à appaiser la colère de Cérès, dans les temps de calamité, pour détourner l'effet des prodiges les plus funestes. C'est ce qui arriva à Rome, l'an 561 de sa fondation, au commencement de la guerre contre Antiochus (7). Les Pontifes, dépositaires des livres Sibyllins, ordonnèrent un jeûne en honneur de Cérès, lequel se renouvela tous les cinq ans; et une neuvaine et une procession, en honneur de la même Divinité. Les dévots y paroissoient couronnés. On remarquera encore, que ce sont les prêtres dépositaires des livres Sibyllins, qui prêchent ici le culte de Cérès; ce qui s'explique, si la Sibylle de Cumes est la fameuse Thémis, la Vierge céleste, ou plutôt la Prêtresse, qui, sous son influence, rendoit des oracles, comme l'indique le passage de Lucien sur les oracles, que l'Astrologie rendoit d'après cette constellation (8). C'étoit d'ailleurs des environs de Cumes, c'est-à-dire, de Naples et de Vélia, que les Romains tiroient les Prêtresses de Cérès, comme nous l'avons déjà remarqué.

Proserpine, fille de Cérès, étoit honorée, dès la plus haute antiquité, chez les Sabins, sous le nom de Déesse de *Féronie* ou d'*Anthesphore, ornée de guirlandes* et *de couronnes;* de *Philostéphanie*, enfin de *Pherséphone* : les Latins et les Sabins lui rendoient en ce lieu le culte le plus religieux (9). Tous les peuples voisins s'y rendoient à certains jours marqués, les uns pour déposer leurs offrandes dans son temple, les autres pour y faire le commerce : c'étoit une des foires les plus brillantes de tout ce canton (10).

Nous avons déjà vu une Assemblée religieuse assez semblable à celle-ci, tenue à Tithorée en Phocide, près de Delphes, au temple d'Isis.

Les Sabins avoient conservé le souvenir de l'origine Grecque de ce culte de la Déesse *Féronie*, ou plutôt *Pharonie* (11). Ils prétendoient qu'il leur avoit

(1) Ibid. p. 351, ex Tit. Liv. l. 2, c. 20.
(2) Saturn. l. 1, c. 12.
(3) Dion. Hal. l. 8, p. 546.
(4) Tit. Liv. l. 2, c. 41.
(5) Dionys. Hal. l. 10, p. 667. idem, l. 6, p. 410.
(6) Tit. Liv. l. 33, c. 25.
(7) Ibid. l. 36, c. 37.
(8) Lucian. de Astrol. p. 993.
(9) Dionys. Haly. l. 3, p. 373.
(10) Tit. Liv. l. 1, c. 30.
(11) Dion. Halyc. l. 2, p. 113.

été apporté par une colonie de Lacédémoniens, émigrés au temps de Lycurgue. Effectivement, on trouve la ville de Pharis en Laconie, près d'Amyclée et de l'Eurotas. Dans tout ce pays, Cérès et Proserpine étoient adorées. Peut-être le nom de *Pharonie* nous retrace-t-il son origine ; c'étoit la Déesse de Pharis ou *Pharonienne*. Rien de plus ordinaire, que de voir les Dieux prendre leur nom du lieu où ils sont spécialement honorés. Ainsi Cérès s'appela Eleusinienne ou Eleusinie, chez les peuples du Latium, qui juroient en son nom l'observation de leurs traités (1). Ils en durent faire autant de la Déesse de Pharis, en Laconie.

La Déesse de Phéronie avoit un bois sacré et une fontaine : on l'appeloit aussi la Vierge ou Junon-Vierge, suivant Servius (2). C'étoit, sans doute, la chaste Proserpine, celle qui, suivant Sanchoniaton, mourut vierge. Cependant Virgile, dans son huitième livre, la fait mère du Géant Hérilus à trois corps. Elle étoit une des Nymphes de Campanie, pays fameux par le culte des Déesses d'Eleusis. Les Affranchis la regardoient comme leur Divinité tutélaire, et venoient prendre dans son temple le bonnet de la liberté, après s'être fait raser la tête. Le surnom de *Libera*, sans doute, mérita à Proserpine ce titre de Divinité tutélaire de ceux qu'on mettoit en liberté.

On retrouve, dans différens endroits de l'Italie, des monumens du culte de Cérès, et des inscriptions, qui attestent, que ses mystères et ses initiations n'y étoient point inconnus. On lit quelquefois sur ces monumens les noms de Héraut sacré, ou d'Hiérocérux et d'Hiérophante (3). On y trouve même la qualité d'Hiérophante des Eleusiniennes. Néanmoins on ne peut pas dire, que par-tout où le culte de ces Divinités étoit établi, là fussent aussi célébrés les mystères ; car il y a une grande différence entre le culte simple de Cérès et de Proserpine, et la célébration de leurs mystères. Dans l'énumération que nous avons donnée des différentes villes de Grèce, de Sicile et d'Italie, où ces Déesses ont été révérées, et ont eu des autels, des statues et des temples, nous n'avons pas prétendu dire, que par-tout, en général, on y célébrât des mystères, lorsque les Auteurs anciens ne le disoient pas. Mais nous avons cru devoir donner de l'extension à nos recherches, et marquer tous les points où les traces du culte de ces Divinités sont empreintes, afin d'avoir quelques données, qui puissent nous conduire à la filiation des cultes, et même des mystères, dans différens pays. Car nous sommes persuadés, qu'il y a eu souvent des initiations dans les lieux où les Auteurs anciens n'en placent pas. Leur silence ne nous paroît pas être toujours une preuve contre leur existence ; et il est à présumer, que le culte de ces Divinités ne s'est ainsi propagé, qu'à la faveur des initiations ou sociétés religieuses des dévots attachés au culte de ces Déesses. La Société d'Eleusis a été la plus fameuse ; mais elle n'a pas été, à beaucoup près, la seule ; et nous pouvons en soupçonner, où nous voyons ces Déesses révérées. Peut-être viendra-t-on à bout de les reconnoître, à travers les formes et les dénominations variées qui les déguisent. La sainteté de ces mystères ne se soutint pas par-tout comme à Eleusis.

Dès le temps de Plaute, les fêtes de Cérès et les cérémonies nocturnes, qui les accompagnoient, étoient à Rome (4) des occasions de débauche, au point que le Sénat, pour le bien des mœurs, fut obligé de défendre ces sortes d'assemblées nocturnes, et ne toléra que celles qui se faisoient pour le salut du peuple, conformément aux rits prescrits. De cette espèce étoient ceux de

(1) Inscrip. Apud. Chishull. ant. Asiat. p. 135.
(2) Serv. ad Æneid. l. 7, v. 799. id. l. 8, v. 564.
(3) Inscript. Grutt. p. 28. Murator. p. 387.
(4) Plaut. Aul. Proleg. v. 36.

la bonne Déesse, suivant Cicéron (1), et les fêtes séculaires, qui se célébroient aussi la nuit, pour le salut de l'empire (2).

Les fêtes Romaines n'avoient point la teinte sombre et lugubre des fêtes Grecques, en honneur de Cérès, surtout celle des *Thesmophores* (3). Les femmes y paroissoient en habit blanc, et la couleur noire en étoit proscrite (4). Aussi, après la défaite de Cannes, le deuil fut si grand dans Rome, que les femmes furent obligées d'interrompre la fête de Cérès, parce qu'il n'étoit pas permis de la célébrer dans le deuil (5). Ce fut même une raison, pour le Sénat, de fixer à trente jours la durée du deuil, afin que la fête ne manquât pas cette année d'être célébrée. Il est vrai qu'il s'agissoit de la fête de Printemps; et que les *Thesmophores* ou fêtes de Cérès, consacrées au deuil, se célébroient en Automne : or les fêtes d'Automne étoient lugubres. Au contraire, les fêtes de Cérès, qu'on ne pouvoit célébrer à Rome dans le deuil, étoient celles qui suivoient les *Hilaries* et le retour de Proserpine sur la terre (6). Elles étoient fixées au 7 avril, c'est-à-dire, au quinzième jour, qui suivoit les *Hilaries*, ou à la pleine lune du Printemps. Car le Printemps étoit fixé au 8 avant les Calendes d'avril; et les fêtes au 7 avril, ou au 7, avant les Ides, au coucher Cosmique de la Balance, et Chronique d'Orion; deux jours après la célébration de la fête de la *Fortune publique*, trois jours après celle d'*Hébé* ou de la *Jeunesse*.

Les fêtes de l'Hippodrome et les courses du Cirque, que nous avons souvent vues en Grèce liées au culte de Cérès, n'y avoient point été non plus étrangères à Rome; ou plutôt elles en faisoient partie, sous le nom de *Jeux de Cérès*. C'est à l'occasion de ces fêtes, qu'Ovide (7), dans son 4e. livre des Fastes, nous donne toute l'histoire de l'enlèvement de Proserpine et des courses de sa mère. Ces fêtes duroient six jours. On peut regarder ces fêtes comme des fêtes Cycliques, instituées à l'occasion du renouvellement de la course annuelle du Soleil et de la Lune. Les jeux Pythiens, Olympiens, Néméens, étoient des jeux Cycliques; et lorsque les Romains établirent leurs jeux séculaires, ils n'oublièrent pas de consacrer, au Champ de Mars (*nem*), les autels de Pluton et de Proserpine, et d'y instituer des cérémonies nocturnes, que jusqu'alors Denys d'Halycarnasse dit avoir été absolument inconnues aux Romains. Zozime parle de trois nuits (8) sacrées, passées à chanter et à danser, en honneur de ces Divinités, qu'on invoquoit pour obtenir la santé; ce qui rapproche ce culte de celui d'Esculape et de Sérapis, qui a été le Pluton des Grecs et des Romains. On invoquoit, dans ces cérémonies, Illythie, Cérès, Proserpine, Pluton et les Parques (9); c'est-à-dire, les mêmes Divinités, que nous avons vues tant de fois unies par un culte commun chez les Grecs. Ces fêtes avoient pour objet la félicité de l'Empire. Telles étoient celles de Sosipolis et d'Illythie, de la bonne Fortune en Grèce, et de la bonne Déesse à Rome. Ce sont ces fêtes nocturnes, contre lesquelles la loi ne portoit point de proscription, comme nous l'avons vu plus haut, dans le passage de Cicéron *de legibus*.

Nous avons déjà dit, que c'étoit dans le temple de Cérès ou dans l'Eleusinium, que le premier Magistrat d'Athènes, ou l'Archonte-roi adressoit des vœux pour le salut du peuple. Mais il

(1) Cicer. de Leg. l. 2, c. 22.
(2) Idem de Harusp. respon. Zozim. l. 2.
(3) Dionys. Halyc. l. 2, p. 90.
(4) Ovid. Fast. l. 4.
(5) Tit. Liv. l. 22, c. 61. Valer. Maxim l. 1, c. 1.
(6) Ovid. Fast. l. 4, v. 389.
(7) Ibid. l. 4.
(8) Zozim. l. 2. Dion. Halyc. Ant. l. 2, p. 91.
(9) Zozim. p. 407.

paroît, que c'étoit sur-tout pour obtenir la santé, qu'on invoquoit (1) ces Divinités, et pour détourner les maladies et les guerres, qui pouvoient conduire les hommes dans le sombre empire de Pluton. C'est par cette raison, que le Sénat, l'an 352 de Rome, voyant la ville exposée à deux grands fléaux, la guerre et la peste, fit consulter les Livres Sibyllins, pour trouver les moyens les plus propres d'écarter ces maux. La réponse fut, qu'ils s'en délivreroient, s'ils sacrifioient à Pluton et à Proserpine. Ayant donc, conformément à cette réponse, cherché le lieu où ils devoient faire ce sacrifice, ils s'acquittèrent de ce devoir religieux, et ils obtinrent la délivrance qu'ils demandoient; après quoi, ils enterrèrent de nouveau l'autel, qui se trouvoit placé à une des extrémités du Champ de Mars. Nous avons lieu de croire, que cette forme de culte venoit d'Arcadie, près de Mantinée, comme on peut le voir par ce que nous avons dit ci-dessus.

Ces sortes de sacrifices furent quelque temps interrompus, jusqu'à ce que de nouveaux fléaux, affligeant Rome, forçassent (2) Auguste à renouveler ces jeux, et à consulter les dépositaires des livres Sibyllins (*nn*). Ce fut à cette occasion qu'Horace composa son Poème séculaire, dans lequel les noms d'Illythie se trouvent mêlés à ceux d'Apollon et de Diane, des Parques et de Cérès. Après lui Claude, sans attendre la révolution du siècle, les fit célébrer. Ce fut sous Domitien, qu'ils furent célébrés à leur véritable époque. Sévère, au bout de quatre-vingt-dix ans, fit célébrer les mêmes jeux, avec ses fils Antonin et Geta. Zozime nous donne la description de cette fête séculaire, que nous croyons inutile de rapporter ici, dans tous ses détails : il suffit de dire, qu'on les annonçoit de la manière la plus imposante. Le Crieur invitoit les Citoyens à venir voir une fête, qu'ils n'avoient jamais vue, et qu'ils ne reverroient jamais. Hérodien prétend (3), que ces jeux séculaires étoient à Rome ce que les grands mystères étoient à Athènes, et qu'ils rivalisoient avec les cérémonies religieuses de la Grèce. On y distribuoit au Peuple du soufre, du bitume et des flambeaux résineux, comme autant de choses qui devoient servir aux purifications du Peuple. Les esclaves en étoient exclus : les hommes libres seuls pouvoient y participer. C'étoit au temple de Diane, sur le mont Aventin, que le Peuple se rassembloit; et chacun apportoit avec soi du blé, de l'orge et des *féves* (*oo*); et on célébroit des veilles sacrées, en honneur des Parques, ou des Déités qui président à la fatalité, et aux destinées des hommes et des empires. Ces cérémonies nocturnes étoient des plus graves, et accompagnées d'une dignité tout-à-fait imposante (4). Le temps de la fête et de la célébration des jeux duroit trois jours et trois nuits. Les Divinités, auxquelles on sacrifioit, étoient Jupiter, Junon, Apollon, Latone, Diane, les Parques, Illythie Cérès, Pluton et Proserpine (5). La fête de la première nuit s'ouvroit par le sacrifice de *trois agneaux*, sur trois autels construits sur le bord du fleuve. L'empereur, accompagné des quinze Prêtres, y faisoit les fonctions de Sacrificateur, et brûloit les chairs des victimes, dont le sang avoit rougi les autels. A la lueur des flambeaux et des bûchers, on entonnoit des hymnes sacrés; et les ministres du culte recevoient en présent les prémices du blé, de l'orge et des féves. On remarquera, que ces fêtes se célébroient vers le temps de la moisson; et, comme disent les vers Sibyllins, lorsque les plus courtes nuits succèdent au jour. Nous avons déjà vu de

(1) Lysias cont. Andoc. p. 107.
(2) Zozim. l. 2, p. 400.
(3) Herod. l. 3, p. 128.
(4) Zozim. l. 2, p. 401.
(5) Horac. Epod. Od. l. 4, v. 18.

ces fêtes d'Isis ou de Cérès, célébrées, à l'approche des moissons, chez les habitans d'Hermione, en honneur de Cérès-Chtonie, ou Infernale (1). On y voyoit paroître de jeunes garçons et de jeunes filles vêtus de blanc, qui accompagnoient la pompe sacrée; et ensuite, les dames ou matrones, qui consommoient le sacrifice. Il en étoit à peu-près de même à Rome, dans les fêtes séculaires (2). En effet les dames romaines, ainsi que les chœurs des jeunes garçons et des jeunes filles, y jouoient le principal rôle, les uns, en chantant des Hymnes grecs et latins, et les dames, en se rendant le second jour au Capitole, pour y supplier Jupiter.

Hérodien cite les vers de l'ancienne Sibylle (3), qui ordonnoit, que ces fêtes religieuses fussent célébrées tous les cent dix ans, et qui en dictoit toutes les loix rituelles Le sacrifice du porc et de la truie, par lequel on honoroit Cérès, y est recommandé, et c'est à la Terre qu'on l'offroit. Les avantages, qu'on se promettoit de cette cérémonie, étoient, suivant le même Hérodien, la conservation de l'empire actuel, et l'espoir de conquérir le reste du monde.

Ce sont ces rapports multipliés entre les cérémonies religieuses de chaque révolution de siècle, et les cérémonies sacrées établies en Grèce, en honneur soit d'Isis, soit de Cérès, de Plutoñ et de Proserpine, qui nous ont déterminés à ranger ces fêtes anciennes des Romains, dans la classe des cérémonies mystérieuses ou sacrées, dont les Divinités infernales étoient le principal objet.

Nous passons maintenant à l'examen des mystères de la bonne Déesse.

L'origine de ces mystères se perd dans l'obscurité des temps les plus reculés de l'histoire de Rome, et remonte au-delà de la fondation de cette ville, suivant le témoignage de Cicéron, que nous avons déjà cité, et suivant la filiation de cultes, que nous avons établie ci-dessus, entre la religion des Romains et celle des Arcadiens. Les Romains eux-mêmes, en faisant remonter l'origine de ce culte à une fille de Faune ou du Dieu des Pasteurs, nous rappellent aux Divinités de l'Arcadie. Une Nymphe Dryade, telle que la bonne Déesse, est encore une Divinité sortie des forêts du mont Ménale ou du Cyllène. Aussi Mercure, né sur cette dernière montagne, passoit-il pour son fils. De même que le nom de *Despoina*, chez les Arcadiens, devoit être tû; de même, à Rome, celui de la bonne Déesse devoit aussi l'être. Car Cicéron dit, qu'il étoit défendu aux hommes de savoir le nom de la bonne Déesse (4), comme Pausanias dit, qu'il n'étoit pas permis aux Initiés de savoir celui de *Despoina* (5). J'aime donc mieux rapporter aux Arcadiens l'origine de ce culte, que de l'attribuer aux Sabins, avec Lactance (6). Les Sabins eux-mêmes, venus de Laconie, nous rappellent encore dans le Péloponèse et dans le voisinage des montagnes et des fleuves d'Arcadie.

Ovide reconnoît lui-même, dans ses Fastes, que le culte de Faune, père de la bonne Déesse, et celui de Mercure, avoient été apportés d'Arcadie par Evandre; et il fait cet aveu, en parlant des fêtes des Calendes de Mai (7), époque précise de la célébration des mystères de Fatua ou Fauna, au lever Cosmique de la Chèvre Amalthée. Alors Rome dressoit des autels aux Lares, ou aux Divinités tutélaires des maisons, comme la bonne Déesse l'étoit de l'empire: tel qu'étoit Sosipolis, fils d'Illythie ou de la Chèvre, dont les cornes ornoient la tête de Faune, *Semicaper*,

(1) Paus. Corinth. c. 35, p. 78.
(2) Zozim. l. 2, p. 402.
(3) Herod. l. 2, p. 405.
(4) Cic. de Harusp. Resp. c. 37.
(5) Pausan. Arcad. p. 168.
(6) Lactan. l. 1, p. 125.
(7) Fast. l. 5, v. 90—99.

Faune, père de la bonne Déesse, dont la fête étoit annoncée par le lever de la *Chèvre d'Olenie*, nom original, que lui conserve encore Ovide (1).

Plutarque (2) compare la Divinité, que les Romains honoroient, sous le nom de bonne Déesse, à celle que les Grecs révéroient sous le titre de *Gynaicaea* ou Déesse des femmes. Les femmes, qui célébroient sa fête, couvroient leurs tentes de branches de vigne. Macrobe assure, qu'une branche de vigne s'étendoit au-dessus de la tête de la Déesse. Pendant tout le temps que duroit la fête, il n'étoit permis à aucun homme d'entrer dans la maison où l'on célébroit ces mystères; pas même aux maris d'y rester. Voilà pourquoi Clodius, qui étoit fort bien avec Pompéia femme de César, mais dont il ne pouvoit approcher aisément, à cause de la grande surveillance d'Aurélia mère de César, profita de cette fête, pour s'introduire dans la maison de César, chez qui se célébroient alors les mystères. Car c'étoit chez le premier Magistrat, soit Consul, soit Préteur, que cette cérémonie devoit se célébrer.

Quand le temps de la fête étoit venu, le Magistrat sortoit de sa maison, et avec lui tout ce qu'il y avoit d'hommes. La femme restoit alors seule maîtresse de la maison, qu'elle nétoyoit et paroit pour la célébration de la fête. La plûpart de ces cérémonies mystérieuses se faisoient pendant la nuit, et ces veilles étoient mêlées de beaucoup de divertissemens et de concerts de musique. Clodius, qui n'avoit point encore de barbe, se déguisa en femme, et se fit introduire dans ce lieu par une esclave, qui étoit dans la confidence. Il fut découvert; le sacrifice cessa. On couvrit d'un voile les choses sacrées. Clodius fut mis dehors; et les dames, toutes éperdues, sortirent pendant la nuit, et allèrent annoncer à leurs maris ce qui venoit d'arriver. Clodius est aussitôt accusé d'impiété, et traduit en justice, comme ayant commis un attentat horrible, qui devoit être rigoureusement puni, pour l'honneur, non-seulement de la maison qu'il avoit profanée, mais encore pour celui de la ville et des Dieux (3). Toutes les fois que Cicéron, son ennemi, a occasion de rappeler ce fait, il l'exagère avec tout l'enthousiasme du plus fanatique de nos Prêtres. Cicéron n'étoit pas dévot; mais il avoit un ennemi en Clodius, et la haine politique se sert de toutes les armes. Encore de nos jours, nos Prêtres, incrédules et vicieux, ont invoqué les droits sacrés de la religion, afin de provoquer la guerre civile, et de faire nager la France dans le sang de ses enfans; et cela par esprit de vengeance et de haine contre ceux qui les rappeloient à la pauvreté et aux mœurs. La religion, dans tous les siècles, a fourni des armes terribles à ceux qui y croyoient le moins.

Cicéron (4), dans l'endroit où il est question de ces sortes de mystères, en parle comme des plus anciens qui fussent établis à Rome, et il en fait remonter l'origine jusqu'aux premiers Rois, et à la fondation de cette ville. A cette grande considération, que leur donnoit une haute antiquité, il en joint une autre, qu'il tire du secret impénétrable, dont ils étoient enveloppés aux yeux des profanes, et de la loi sévère qui en excluoit tous les hommes; sans doute, pour empêcher que le mélange des sexes n'introduisît la corruption dans ces cérémonies saintes: car c'étoit, en quelque sorte, le sanctuaire de la chasteté et de la vertu des femmes. Non-seulement la curiosité, mais le hasard même ne pouvoit sans crime faire tomber les regards d'un homme sur les objets de ce culte mystérieux (5). L'imprudence étoit aussi coupable qu'une curiosité maligne.

(1) Ibid. l. 5, v. 113.
(2) Plut. vitâ Cæs. p. 711. et vitâ Ciceronis.
(3) Cic. pro domo suâ ad Pontif. c. 40 in Pis. c. 39.
(4) De Harusp. Resp. c. 8, c. 37.
(5) Ovid. Fast. l. 5, v. 153.

« Personne, dit Cicéron, n'a jamais, » de mémoire d'homme, avant Clodius, » profané ce sacrifice auguste ; aucun » homme n'en a jamais approché ; aucun ne s'est rendu coupable d'un injurieux mépris ; il n'est aucun homme, » qu'une crainte religieuse n'ait empêché d'y porter ses regards. Les vierges » Vestales en sont les Prêtresses (*pp*) : le » salut de tout le peuple en est l'objet. » Le sanctuaire est la maison du premier Magistrat ; et son cérémonial » majestueux honore une Déesse, dont » il n'est pas permis à un homme de » savoir même le nom ».

Ici le témoignage de Cicéron s'accorde parfaitement avec celui de Plutarque (1), qui dit, que la bonne Déesse étoit celle des mères de Bacchus, qu'il étoit défendu de nommer.

Comme la chaste Proserpine, la fille de Faune, tenoit fort à sa virginité (2), et ne connut d'homme que son père, qui la força ou la trompa, sous la figure d'un serpent dont il prit la forme. Car il paroît que, dans bien des Théologies, le serpent a passé pour avoir séduit des femmes, avec les fruits de l'automne. Dans les unes, ce sont les pommes ; dans les autres, c'est le jus des raisins, qu'on emploie pour les séduire.

La Bonne Déesse, de quelque nom qu'on l'appelle, soit Ops, soit Fatua, Déesse des oracles, soit Fauna, fille de Faune, fut aimée de son père (3), aux désirs duquel sa pudeur effrayée résista long-temps, au point que le père la fustigea avec l'arbrisseau de Vénus ou le myrthe, pour la contraindre ; il essaya ensuite de l'enivrer pour en jouir, mais inutilement. Enfin, il se métamorphosa en serpent, et sous cette forme, il plut à sa fille, ou la trompa. Plusieurs monumens symboliques de ce culte appuyoient cette fable, ou plutôt s'expliquoient par elle. D'abord, il n'étoit pas permis de porter la verge de myrthe dans ce sanctuaire ; secondement, une branche de vigne s'étendoit sur la tête de la Déesse, parce que c'étoit à l'aide de son fruit, ou du jus qu'on en exprime, que Faune son père avoit voulu la séduire. Par la même raison, on ne pouvoit y introduire de vin, sous son nom connu ; mais bien sous celui de lait ; et le vase, qui le contenoit, s'appeloit *Vas mellarium* ; troisièmement, on nourrissoit dans son Temple des Serpens apprivoisés.

Plutarque nous peint un serpent, ou dragon sacré, aux pieds de sa statue ; et il assure, que les femmes, qui célébroient cette fête, couvroient la tente de branches de vignes (4). Nous pouvons donc nous représenter la bonne Déesse, ou sa statue, comme une figure de femme, dont la tête étoit ombragée de raisins, et qui à ses pieds avoit un serpent.

L'époque de la célébration de sa fête étoit aux Calendes de Mai (5) ; le Soleil étant au quatorzième degré du Taureau, entrant au quinzième, six jours après le lever Héliaque du Belier, d'après le Calendrier d'Ovide, vers les derniers jours des fêtes de Flore, la veille du jour, où les Hyades, nourrices de Bacchus, se levoient Cosmiquement, ou montoient le matin avec le Soleil. La Lune alors étoit unie au Soleil, dans le lieu de son exaltation, qui étoit le Taureau, signe où Vénus avoit son domicile. Elle étoit pleine nécessairement au Scorpion, dans les étoiles du Serpentaire Cadmus, père des Pleïades et des Hyades ; et le Dieu qui tient le Serpent, que surmonte la Couronne, étoit uni à elle.

Le lever de la belle Etoile de la Chèvre Amalthée, placée dans les mains du fils de Vulcain, Ericthonius aux pieds de serpent, donnoit le signal de la célébration de cette fête. Cette cons-

(1) Plut. Vit. Cæs. p. 711.
(2) Macrob. Sat. l. 1, c. 12.
(3) Ibid. p. 214.
(4) Plut. de vitâ Cæs. p. 711.
(5) Macrob. et Ovid. ibid.

tellation

tellation avoit un grand rapport avec la culture de la vigne ; car on lui sacrifioit pour détourner ses fâcheuses influences, qui pouvoient perdre les raisins. Sa statue étoit en conséquence élevée dans la place publique des Phliassiens (1), qui l'honoroient à ce titre. Elle étoit la mère de Bacchus, comme nous l'avons vu dans la théologie des Libyens (2), qui font naître ce Dieu des amours de Jupiter Ammon, et de la Nymphe Amalthée. Or, suivant la tradition de Plutarque, la Bonne Déesse étoit une mère de Bacchus, et une mère dont le nom n'étoit pas connu vulgairement. Effectivement Sémélé étoit beaucoup plus connue (3) Plutarque ajoute, qu'il se passoit dans ses mystères beaucoup de choses, qui avoient de grands rapports avec les cérémonies de Bacchus, dans lesquelles le Bouc et la Chèvre jouent un rôle important. C'est cette Chèvre, dont la corne étoit entre les mains de la Fortune à Ægira, ville qui prend son nom de celui de la Chèvre ; et dans celles de Sosipolis (4), Divinité tutélaire d'Elide. C'est par cette raison, que l'on sacrifioit aussi à la Bonne Déesse, pour la prospérité de l'empire. Aussi les livres Sibyllins, qui contenoient les destinées de l'empire Romain, passoient pour avoir été inspirés par la Sibylle Amalthée (5). Ces livres étoient gardés dans le temple d'Apollon ou du Dieu du Soleil, dont on faisoit fille cette Chèvre Amalthée, ou Ægа (6). On lui donnoit le nom de Fatua, pour caractériser sa vertu prophétique, si l'on en croit Varron (7) ; et on lui donnoit pour époux Faune (*qq*), le même que Pan (8), chez lequel arrive Hercule, après la conquête des bœufs de Géryon, comme nous l'avons vu dans le dixième Travail de ce Héros (9). Faune passoit aussi pour un Devin, et avoit un Oracle célèbre en Italie (10). Nous avons déjà parlé de l'oracle de Pan et des Chèvres Prophétesses, dans notre chapitre sur ce Dieu (11).

Plutarque en fait une Nymphe. Hésychius fait aussi une Nymphe de la Chèvre Amalthée (12). Ovide l'appelle la Nymphe Naïade, qui donna du lait à Jupiter (13) ; et Plutarque une Dryade, qui eut commerce avec Faune, un des noms de Pan, dont la Chèvre est femme. Ces noms de Nymphes, de Dryades et de Naïades, se confondent quelquefois, sur-tout chez les Arcadiens, chefs de la religion des Romains. Ils donnoient le nom de Dryades et d'Epiméliades à leurs *Naïades* (14), dit Pausanias ; et Homère parle souvent des Nymphes Naïades, continue le même Auteur. Il n'est donc pas étonnant d'entendre Plutarque appeler Dryade cette Nymphe, qu'Ovide appelle Naïade. Elle donnoit du lait au Dieu enfant. Voilà pourquoi le vin porté dans son temple devoit s'appeler du lait (15) ; c'étoit une allusion à la nourrice de Jupiter. Comme dans la théologie primitive des Libyens elle étoit mère de Bacchus, sa statue étoit surmontée de la vigne, et on y pratiquoit beaucoup de choses relatives au culte de son fils. Les femmes, en célébrant cette fête, couronnoient leurs tentes de branches de vigne. Tout ceci est relatif à Bacchus. Quant aux Serpens, on sait qu'ils étoient un attribut symbolique des mystères de ce Dieu, et que le serpent étoit spécialement exposé dans les Orphiques, dont les pratiques se rapprochoient en beaucoup de points des cérémonies mystérieuses de

(1) Pausan. Corinth. p. 56.
(2) Cl-dess. t. 2, c. 6 et 7.
(3) Plut. Vit. Cæs.
(4) Pausan. Achaic. p. 234. Heliac. 2, p. 197, 198, 204.
(5) Serv. AEneid. l. 6, v. 76.
(6) Hygin. l. 2, c. 14.
(7) Varro de Ling. Lat. l. 5, c. 7, c. 5.
(8) Aurel. Vict. Orig.
(9) Cl-dess. t. 1, l. 3, c. 1.
(10) Virg. AEneid. l. 7, v. 82-85, et Serv. Com.
(11) Cl-dess. t. 2, c. 9.
(12) Hesych. v. Νυμφ.
(13) Ovid. Fast. l. 5, v. 11—148.
(14) Arcadic. p. 238.
(15) Macrob. Sat. l. 1, c. 12, v. 215.

la Bonne Déesse, suivant le témoignage de Plutarque (1). D'ailleurs, Erichtonius, ou le Cocher, qui porte la Chèvre, avoit des pieds en forme de serpens. Ainsi on peut dire, que la liqueur avec laquelle on faisoit des libations désignoit tout ensemble Bacchus, Dieu du vin, et sa mère, dont le lait nourrit Bacchus et Jupiter. C'étoit du vin réellement et du lait nominativement, ou sous l'expression mystique. On enveloppoit le vase qui le contenoit, pour déguiser sa nature.

Les attributs de Junon, ou de Reine des cieux, que Macrobe (2) prétend que l'on mettoit en ses mains, et qui désignoient sa puissance souveraine, s'accordent bien avec la tradition des Libyens sur la Nymphe Amalthée, que viola Jupiter, et dont il eut Bacchus. Ce Dieu en récompense l'établit Reine de tout le pays voisin des monts de la foudre, et qui ressemble assez à la corne de bœuf. Amalthée, devenue Reine de ce lieu fécond, le nomma corne d'Amalthée. Il étoit sur-tout fertile en vignes. Ce Bacchus, fils de la Chèvre Amalthée, ou petit-fils de Faune, est sans doute le Bacchus fils de *Caprius*, dont parle Cicéron (3), et qu'il met le troisième. Il lui fait établir les fêtes Sabaziennes, dans lesquelles on enseignoit la métamorphose de Jupiter en dragon, pour cohabiter avec Proserpine, mère de Bacchus, comme ici Faune, sous la forme de ce même animal, cohabite avec la bonne Déesse, mère de Bacchus.

D'après ces rapprochemens, nous regarderons la Chèvre céleste, ou la Belle Etoile du Cocher, qui tous les ans annonçoit la fécondité du printemps, comme la *Bonne Déesse*, qu'honoroient, dans leurs mystères secrets, les Dames Romaines, au premier Mai, au lever même de la Chèvre (*rr*) Amalthée. On a pu la confondre avec la terre, dont la fécondité commençoit à se développer à cette époque, et dont la Chèvre elle-même et ses Chevreaux étoient l'emblême astrologique; et c'est pour cela que la victime ordinaire de la terre, la *Laye pleine*, fut immolée à la Divinité de la Terre, à cette époque du signe du Taureau, et à la belle Néoménie, qui voit tout éclore. On a pu aussi la prendre pour Maïa, mère de Mercure, ou pour la Pleïade, qui est alors en conjonction avec le Soleil. On a pu y voir la mère d'Erichtonius ou du Cocher, autrement l'épouse de Vulcain, qui ensemença la Terre et donna naissance au Cocher. Toutes ces traditions différentes nous reportent toujours au premier Mai et au lever des constellations, qui se lient à cette époque heureuse de la Nature, et sur-tout au Cocher équinoxial Myrtile, qui tient le fouet qui fournit l'allusion à l'aventure de la Déesse, fouettée par son père avec des branches de myrte. On l'appelle Bonne, puisqu'elle réveilloit la fécondité de la terre, accouchoit la nature, et épanchoit sur les campagnes les richesses et l'abondance. De-là vinrent les noms de Bonne, parce que, dit Macrobe, elle est la source de tous les biens nécessaires à la vie; et d'*Opi*, parce qu'elle est secourable, et que notre vie se soutient par ses secours. La Belle Etoile, qui annonçoit le mois de Mai, a pu faire naître toutes ces idées, et fournir la matière de toutes ces fictions sacrées. Elle a encore conservé sur les anciens globes l'épithète de *Felix Sydus* (*ss*). Comme c'est au printemps, que la terre fait éclore de son sein toutes les plantes, on rassembloit des herbes naissantes de toute espèce dans son temple, et on déposoit à ses pieds les dons qu'elle répand en abondance dans nos jardins et nos prairies. Je serois tenté de croire que sa fustigation même par son père fut représentée dans le sanctuaire par la

(1) Plut. Vit. Cæs. p. 711.
(2) Macrob. Sat. l. 12.
(3) De Nat. Deor. c. 3, c. 23.

flagellation des femmes, et que c'étoit là le grand mystère, dont l'amante de Clodius lui promit le spectacle. On ne sera plus étonné, que cette curiosité ait irrité tant de femmes, et sur-tout des maris, contre Clodius. Nous sommes en quelque sorte autorisés à le soupçonner, en voyant que les cérémonies anciennes étoient toujours représentatives des aventures des Dieux ou des Déesses. Ainsi on imita le deuil et les courses de Cérès ; ainsi, en Italie, on faisoit disparoître une jeune fille dans les fêtes du rapt de Proserpine ; ainsi les Prêtres d'Atys retranchoient de leur corps les mêmes parties, qu'avoit perdues Atys ; enfin ainsi, en Egypte, les femmes et les hommes se fustigeoient en honneur d'Isis, ou de la Lune, qu'avoit fustigée Pan. En effet, on représentoit Pan, ou l'image du Cocher équinoxial, frappant d'un fouet la statue de la Lune. Le Dieu étoit en état d'érection, comme le Mercure des Pélasges (1) ; et sans doute, comme Faune, père de la Bonne Déesse ; et comme Horus ou Priape en Egypte. Cette statue de la Lune, sur laquelle Pan ou Faune appuye son fouet, étoit celle que l'on voyoit à Panople, ville qui tire son nom du Dieu Pan, qui y étoit adoré. Nous avons déjà vu, que ce même Dieu étoit adoré à Mendès, et que son symbole vivant étoit un Bouc, portant comme Pan le nom de Mendès (2). On sait quels étoient les mystères que les femmes célébroient avec le Dieu : il n'est point d'obscénité que la superstition ne vienne à bout de sanctifier. Les femmes de Rome auroient bien pu, dans l'obscurité de leur sanctuaire, se permettre quelques-unes de ces pratiques religieuses, sinon en nature, au moins en imitation et en pantomime. Il est certain, que du temps de Juvénal il se passoit quelque chose de semblable dans ces mystères, et que la luxure du Bouc et celle de la Chèvre, qui le provoque et l'attend, y étoient mis en représentation (3). Voici comme s'exprime à cet égard Juvénal. On sait à présent ce qui se passe dans ces sanctuaires, quand la trompette agite ces Ménades, et lorsqu'étourdies par les sons et enivrées de vin, elles font voler leurs cheveux épars, et hurlent à l'envi le nom de *Priape*. Quelle fureur ! Saufella, tenant en main une couronne, provoque les plus viles courtisanes, et remporte le prix de la lubricité ; mais à son tour elle rend hommage aux ardeurs fougueuses de Medulline. Celle qui triomphe dans ces assauts lubriques, passe pour la plus noble athlète. Rien n'est feint ; les attitudes y sont d'une telle vérité, qu'elles auroient enflammé le vieux Priam, et Nestor affoibli par ses longues années. Déjà les désirs veulent être assouvis ; déjà chaque femme reconnoît qu'elle ne tient dans ses bras qu'une femme, et le sanctuaire retentit de ces cris unanimes. « Il est temps d'introduire les » hommes. Mon amant dormiroit-il ? » qu'on l'éveille. Point d'amant ? je me » livre aux esclaves. Point d'esclave ? » qu'on appelle un manœuvre. A son » défaut l'approche *d'une brute ne* » *l'effraieroit pas* » ! Telle est la peinture que nous fait Juvénal des excès de cette lubricité religieuse, provoquée par les mystères et les cérémonies secrètes de la Déesse, qui amenoit les femmes à un tel point de délire, que, comme celles de Mendès, elles auroient volontiers consenti à l'approche du Bouc, dont l'action sur elles eût été une image de celle qu'éprouvoit la terre, au moment où la Chèvre et le Cocher céleste annonçoient la fécondité, qui se développoit au premier Mai, par l'énergie du Soleil et de la Lune du printemps.

Les dames Romaines n'ayant pas porté peut-être la dévotion aussi loin

(1) Steph. in Panapol. Suid.
(2) Herod. l. 2, c. 46. Ci-dess. t. 3, c. 9.

(3) Juven. Sat. 6, v. 314—34.

que les Egyptiennes, et les maris n'ayant pas voulu non plus qu'aucun homme représentât Faune, on s'en tint à l'illusion, et les femmes se chargèrent du double rôle, qui ne pouvoit point exciter la jalousie des époux, mais qui pouvoit bien piquer la curiosité de Clodius. Car enfin, s'il ne s'y fût point passé quelque scène lubrique, et amusante pour un jeune libertin, Clodius n'auroit jamais exigé de son amante une complaisance, qui pouvoit les perdre tous deux. La description qu'elle lui en avoit faite, dans ces momens où l'amante et l'amant n'ont plus de mystères que ceux de leur amour, avoit sans doute porté Clodius à lui demander ce gage de leur tendresse, et elle à le lui accorder. La scène devoit être plaisante, puisqu'ils s'exposèrent à en payer si cher le spectacle.

Les hommes rivalisèrent de leur côté avec les femmes, si on en croit Juvénal, et ils eurent aussi leurs cérémonies secrètes, dont les femmes furent exclues (1). Ils se paroient la tête de longues bandelettes, et le cou de colliers. Dans ce costume, qui se rapprochoit de celui des femmes, ils immoloient une truie à la Bonne Déesse, et lui offroient un grand vase plein de liqueur, dont Bacchus, son fils, gratifie les mortels. Toutes les femmes en étoient bannies; c'étoit, dit Juvénal, absolument l'inverse des mystères de la Bonne Déesse sous ce rapport; les mâles seuls y étoient admis. Loin d'ici profanes, crioit-on aux femmes; on n'entend point ici les accens plaintifs de vos cors et de vos chanteuses. C'est à-peu-près ainsi, ajoute Juvénal, que les Baptes autrefois célébrèrent dans Athènes, à la lueur des flambeaux, *leurs orgies*, et fatignèrent leur Cotyto. Cette Déesse étoit une Divinité tutélaire pour les Athéniens, et sur-tout pour les Corinthiens, comme la Bonne Déesse l'étoit pour les Romains. Ces cérémonies, auxquelles les femmes ne participoient point, et qui appartenoient exclusivement aux mâles, pouvoient bien avoir pour objet le principe actif de la nature, qui exerce, à cette époque, toute son énergie; c'est-à-dire le Soleil, soit Bacchus, soit Hercule. Macrobe, à l'occasion des mystères de la Bonne Déesse (2), ajoute que l'exclusion que l'on donnoit aux hommes, dans les mystères de la Bonne Déesse, fut cause d'une exclusion pareille que leur donnèrent les hommes, dans la célébration des mystères d'Hercule, qui avoit tué le père de la Bonne Déesse, lequel l'ayant reçu chez lui avoit voulu le tuer ensuite, comme il avoit tué ses autres hôtes (3).

Hercule arrivoit en Italie, emmenant avec lui les bœufs de Géryon. Faune lui donna l'hospitalité, et voulut ensuite le trahir; mais Hercule le tua. On se rappelera ce que nous avons écrit, dans l'explication des douze travaux de ce Héros, que la conquête des vaches ou bœufs de Géryon, le dixième Travail d'Hercule, ou celui qui tombe au dixième signe, à partir du Lion solstitial, sont le passage du Soleil sous le Taureau, en conjonction avec la Chèvre et le Cocher, qui fournissent les attributs de Faune. La Chèvre alors se perd dans les rayons solaires, et disparoît au couchant, tandis que l'Hercule céleste monte à l'orient. Voilà le fond de la fiction. Le Soleil est dans les premiers degrés du Taureau; pendant que le Cocher et la Belle Etoile de la Chèvre, enveloppés des rayons solaires, montent le matin avec l'astre du jour *oritur cosmice*. Alors on célébroit la fête de la Bonne Déesse, fille de Faune. La fable rapportée par Macrobe (4) suppose, que ce jour-là même Hercule étoit en Italie (*it*), maître et possesseur des bœufs de Géryon. Que ce Héros ayant eu soif, demanda de

(1) Juven. p. 84—92.
(2) Macrob. Sat. l. 1, p. 215.
(3) Plut. Parall. p. 315.
(4) Macrob. Sat. l. 1, c. 12.

l'eau à une femme, qui lui en refusa, sous prétexte qu'on célébroit ce jour-là la fête de la Déesse des femmes, ou de la Bonne Déesse; et qu'il n'étoit pas permis aux hommes de rien goûter de ce qui appartenoit aux préparatifs de cette fête. En conséquence Hercule, instituant aussi une fête, se vengea des femmes en leur donnant l'exclusion, et en recommandant soigneusement aux Pinariens et aux Potitiens, de ne permettre absolument à aucune femme d'assister à ce sacrifice. Peut-être étoit-ce là cette cérémonie pratiquée par les hommes, dans les fêtes de la nature, et de la fécondité du printemps, dont Juvénal a voulu parler. L'immolation de la truie étoit aussi le sacrifice que les Romains faisoient à Hercule et à Cérès le 12 des calendes de janvier, quelque temps avant le lever de la Lyre, et par conséquent pendant le lever de l'Hercule céleste qui la précède (1). Le même Auteur ajoute, que le vin mêlé de miel étoit offert aux Pans; ce qui explique pourquoi dans les fêtes de la Bonne Déesse, on faisoit usage de vin, et pourquoi l'on appeloit le vase qui le contenoit *Mellarium* (2). C'étoit une libation faite aux Pans, à qui on offroit le vin mêlé de miel; et cependant on appela cette liqueur lait, par allusion au lait de la Chèvre Amalthée, dont Jupiter fut nourri, et dont on prétend que fut formée la Voie-lactée, où est le Cocher.

Quant au déguisement des hommes, et aux ajustemens de femmes, qu'ils prenoient dans cette fête, cette pratique n'étoit point étrangère au culte d'Hercule. Plutarque nous apprend (3), que dans l'île de Cos, le Prêtre d'Hercule se revêtoit de l'habit de femme, et paroit sa tête de longues bandelettes, pour sacrifier à ce Héros. On comptoit à ce sujet une fable : que ce Dieu fatigué dans un combat contre les Méropes, avoit été obligé de fuir déguisé en femme; qu'ensuite il étoit revenu vainqueur, et avoit remporté pour prix de sa victoire un Belier; et qu'ayant depuis épousé la fille d'Alciopus ou Alcippus, il en avoit pris la robe semée de fleurs brillantes. Nous n'entrerons point dans l'examen de cette fable, qui naturellement nous rappelle à l'équinoxe, aux Pléïades, sur la queue du Belier; nous dirons seulement, que dans le culte d'Hercule, à cette époque, on employa quelquefois le déguisement en femmes, et qu'il seroit possible que ce fût une de ces anciennes fables, que célébroient les hommes en mémoire de l'union d'Hercule à la bonne Déesse sous le Taureau, au lever Héliaque d'*Aries* ou du Belier, dont il disputoit le prix.

Au reste, comme ce Soleil du Taureau est effectivement le Bacchus des Grecs, on peut aussi, sous ce point de vue, rapprocher cette cérémonie de celle que les Thyades célébroient en honneur de Bacchus. Plutarque d'ailleurs reconnoît, qu'il y avoit entre les mystères de la Bonne Déesse et les Orphiques, ou les mystères de Bacchus, beaucoup d'analogie et de pratiques communes. Juvénal compare ce culte à celui de la Déesse Cotyto (4). Cette Divinité étoit sur-tout révérée à Corinthe. C'étoit un Génie ou Démon, qui présidoit à la débauche des efféminés, suivant Suidas; ce qui convient parfaitement au tempérament lascif de la Chèvre et du Bouc, dont les mystères de la Bonne Déesse à Rome, et du Dieu de Mendès en Egypte, retraçoient l'image. C'est dans un vase en forme de phallus, que Juvénal fait boire (5) ces efféminés, dont il fait la peinture; et dont les mystères, suivant lui, étoient accompagnés des mêmes indécences, qui déshonoroient les mys-

(1) Macrob. Sat. l. 3, c. 11, p. 323.
(2) Ibid. l. 1, c. 12.
(3) Quæst. Rom. p. 304.
(4) Suid. in voce *Cotyto*.
(5) Juven. Sat. 2.

tères de Cybèle. Ils se piquoient à Corinthe de rivaliser avec le sexe féminin, et de l'imiter. Le nom même de Thiasotes, donné à cette Divinité, est celui du Bouc en Hébreu, *Thyas*; et le pluriel, *Thyasim* (1), *hirci*.

Nous croyons donc, que les mystères de Cotyto étoient ceux de la Chèvre, que les hommes célébroient en costume de femmes; et que les rapports, qu'avoient ces mystères avec ceux de Bacchus étoient fondés sur ceux qu'avoit le Bouc (2) avec Bacchus. Cette Déesse Cotyto avoit un ancien portique à Epidaure, ville consacrée à Esculape, dont les Serpens étoient nourris dans le temple de la Bonne Déesse (3); dans ce temple, où, suivant Macrobe, on portoit toutes les herbes médicinales, dont se servoient les Prêtresses pour composer les remèdes, qu'elles distribuoient au peuple. Esculape entortillé du serpent, dont Faune prit la forme dans sa métamorphose, avoit été nourri par une Chèvre, et cette Chèvre est la Chèvre Amalthée, qui se couche au lever du Serpentaire Esculape, et qui se lève à son coucher. On y voyoit aussi une colonne, monument de la piété d'Hippolyte (4), dont le Cocher porte aussi le nom, et dans la constellation duquel brilloit le Fils de Thésée, suivant les traditions de Trézène, voisine d'Epidaure.

Synésius (5) nous peint les efféminés, qui célébroient les mystères de Cotyto, à-peu-près sous les mêmes traits, que les a représentés Juvénal, et sur-tout fort occupés de parfumer et d'arranger artistement leur chevelure; ces cheveux, qu'Horace appelle *crines adulteros* dans le beau *Pâris*. Cet écrivain confond ces mystères avec les Ithyphalles, fêtes lubriques, où, sous toutes les formes, on rappeloit l'action génératrice du principe actif de la nature; et il dit que la Déesse de Chio en étoit l'objet. Il paroît, que la longue chevelure et le soin qu'on en prenoit faisoient partie de ce cérémonial; ce qui nous rapproche encore des fêtes ou du culte du Cocher, en honneur de qui on nourrissoit sa chevelure. Les filles, au moment de se marier, coupoient alors cette chevelure et la déposoient dans le temple d'Hippolyte ou du Cocher. Lorsque Leucippe, ou l'homme aux chevaux blancs, fils d'OEnomaüs (6), dont le Cocher céleste étoit Cocher, voulut, suivant les traditions d'Arcadie, épouser Daphné; il fit croître sa chevelure, se fit passer pour femme et en prit l'habit pour tromper son amante; ainsi la longue chevelure semble avoir caractérisé la femme et les efféminés. En général il paroît, que dans le culte Astrologique, on changeoit de costume à raison du sexe des Divinités qu'on adoroit (7). Les adorateurs de la planète de Vénus prenoient l'habillement de femme; et les femmes, qui adoroient la planète de Mars, prenoient celui d'homme. Le culte de l'étoile de la Chèvre faisoit incontestablement partie du Sabisme.

Quant aux Baptes, dont parle Juvénal dans cet endroit, ils étoient les initiés aux cérémonies sacrées de Cotyto, dont les mystères paroissent avoir leur origine chez les Thraces, et ressembloient assez aux Bacchanales, dont ils imitoient la licence.

Le célèbre Eupolis les joua dans une comédie, qu'il intitula *les Baptes* (8). Il en fut la victime: il connoissoit mal les dévots, qui ne pardonnent jamais à ceux qui les démasquent. On prétend qu'ils le précipitèrent dans la mer. (9) Nos Baptes d'aujourd'hui, ou Baptisés, ne sont guères plus tolérans.

(1) Buxtorf. p. 856.
(2) Pausan. Corinth. p. 70.
(3) Macrob. Sat. l. 1, c. 12, p. 215.
(4) Ibid. Corinth. p. 74.
(5) Synes. in Calvit. p. 85.
(6) Arcadic. p. 253.
(7) Seld. Synt. 2, c. 4, p. 281. Maimon. More Nevoch. part. 3, c. 38. Firm. de Errore Prof. Rel. c. 4.
(8) Hephæst. Enchirid. p. 14.
(9) Politian. Miscell. c. 10.

Le culte de Cotyto et des Divinités femelles, dont nous avons parlé jusqu'ici, ainsi que de la licence de leurs fêtes, nous conduit naturellement à celui de Vénus et de Cybèle, et à l'examen de leurs mystères. C'est un article qui nous reste encore à terminer, avant de passer aux mystères des Divinités mâles, telles qu'Osiris, Bacchus, Adonis, Mithra, Atys, les Dioscures, etc. qui tous, excepté les Dieux de Samothrace, ne sont que le Soleil, adoré sous différens noms et différentes formes. Son culte s'unit souvent à celles des Divinités femelles, telles qu'Isis, Cérès, dont nous avons déjà parlé; ou telles que Vénus et Cybèle, dont nous allons en ce moment parler, et que conséquemment nous ferons souvent marcher ensemble, comme dans l'article suivant.

Le culte de Vénus et d'Adonis son amant, et les mystères qu'on célébroit en honneur de ces Divinités, semblent appartenir principalement à la Syrie et à la Phénicie, d'où ils passèrent ensuite en Grèce et en Sicile. Vénus ou Astarté est la grande Déesse des Phéniciens; comme Hercule est leur plus grand Dieu. On donna à ce dernier les noms de grand Roi ou *Melecarte*, et celui d'*Adoni*, mon Maître, ou Seigneur, dont les Grecs firent Adonis. Nous avons déjà traité l'article de cette Divinité, et nous en parlerons encore ailleurs à l'article de la religion des Chrétiens : nous ne parlons ici que de ce qui a rapport aux mystères (*uu*).

Lucien (1), dans son traité de la Déesse de Syrie, nous a donné, en grande partie, la description des fêtes mystérieuses d'Adonis et de Vénus à Byblos en Syrie. On y donnoit le spectacle de la mort de ce Dieu et de la désolation de son amante. Tous les ans, durant une semaine consacrée à la douleur, espèce de semaine sainte, on célébroit les mystères du Dieu mis à mort et ressuscité (2). Adonis, mort dans ce pays de la blessure d'un sanglier, devenoit l'objet de ces fêtes de deuil, qui, chaque année, se célébroient en mémoire de ce tragique événement. L'image d'un deuil public étoit répandue sur toute cette contrée pendant tout ce temps. Les dévots se flagelloient et faisoient retentir l'air de leurs cris lamentables; et ensuite on célébroit les Orgies, ou les cérémonies mystérieuses, auxquelles la mort du Dieu donnoit lieu. On rendoit au Dieu mort les honneurs funèbres; après quoi, le deuil et les macérations étant finies, on annonçoit sa résurrection et son ascension au ciel. Les Prêtres, dans cette fête, se rasoient la tête, à l'imitation des Prêtres d'Isis en Egypte. L'origine de ce culte et sa filiation avec le culte Egyptien, étoient aisées à reconnoître, par la cérémonie même qui se pratiquoit en même temps aux bouches du Nil. Au commencement de cette semaine sainte, les Egyptiens faisoient porter une espèce de mannequin d'osier représentant la tête d'Osiris (*xx*), lequel, après avoir été poussé par les flots, arrivoit régulièrement le huitième jour à Byblos (3); et son arrivée, qui ne manquoit jamais, y annonçoit le terme des malheurs du Dieu, et son retour à la vie. Lucien assure, qu'il a été témoin de ce miracle, qui avoit lieu tous les ans; comme si les vents, par une providence toute particulière, se fussent engagés tous les ans à remplir cette fonction, sans que jamais le panier s'écartât de sa route, et retardât un instant sa marche. Il faut beaucoup de foi pour y croire. Les femmes Phéniciennes attendoient le panier sacré impatiemment; et dès qu'il étoit arrivé au rivage, elles l'emportoient avec elles, et mettoient fin à leur deuil.

La tradition venoit encore à l'appui de cette cérémonie, pour prouver l'origine Egyptienne de ces mystères : car

(1) Lucian. t. 2, de Dea Syria. p. 878.
(2) Ammian Marcell. l. 9, c. 22.
(3) Lucian. ibid. p. 879.

on prétendoit, que ce n'étoit point Adonis, mais Osiris, qui étoit l'objet de ce culte, et que c'étoit Osiris qui étoit enterré en Egypte. Telle étoit l'opinion de plusieurs des habitans même de Byblos, suivant Lucien. Mais tout ceci se concilie, quand on sait qu'Adonis et Osiris ne sont que deux noms différens du même Dieu Soleil, comme le disent Macrobe et Martianus Capella, et comme notre système d'explications le prouve. Le nom d'Adonis, qui étoit plus familier, par cela même qu'il étoit dans la langue du pays, fit oublier l'ancien nom, qui étoit Egyptien; mais il ne fit pas une nouvelle Divinité de celle dont les Egyptiens portèrent le culte sur la côte de Phénicie, à Byblos, dont le premier Roi étoit *Hélios*, suivant Sanchoniaton, c'est-à-dire le Soleil (1), qui fut, comme Adonis, mis à mort par une bête féroce, suivant le même Sanchoniaton, et ensuite apothéosé. L'usage où étoient les dévots de Phénicie de se raser la tête, dans la fête du deuil de la mort d'Adonis, comme faisoient les Prêtres d'Egypte, à l'occasion de la mort d'Apis, et dans la cérémonie du deuil d'Isis cherchant Horus, vient encore à l'appui de cette conséquence, ou de cette filiation de culte. Les femmes, qui refusoient de se raser la tête, étoient condamnées à se prostituer pendant un jour (2). Les étrangers seuls étoient admis à cette jouissance, et le prix de la prostitution étoit appliqué aux frais du culte de la Déesse Vénus, adorée en ce lieu sous les noms d'Astarté, coiffée d'une tête de Taureau; sous celui de Salambo, chez les Babyloniens (3); sous celui de Mylitta, chez les Assyriens (4); d'Alilath chez les Arabes, d'Aphrodite chez les Grecs; d'Anaitis et de Mithra chez les Perses. Cette Déesse avoit son temple et sa statue sur le Liban, dans le voisinage de Byblos, sur la montagne même, où l'on supposoit que son amant fut blessé par la dent meurtrière du Sanglier, ou de cet animal symbolique, dans lequel Macrobe voit un emblême de l'hiver, qui blesse le Soleil et qui lui ôte la force puissante par laquelle il féconde la nature au printemps. (5) La statue de la Déesse avoit toute l'expression de la douleur dans ses attitudes. Sa tête penchée et couverte d'un voile étoit soutenue par sa main gauche, près sa poitrine, et son visage sembloit baigné de ses larmes. Elle pleuroit son amant malheureux, et elle exprimoit le deuil de la nature, privée de l'action vivifiante de l'astre qui l'anime. Le fleuve, qui coule du Liban, étoit teint en rouge, dans les jours où l'on célébroit la mémoire de la mort d'Adonis, et il sembloit retracer les flots de sang, qu'avoit répandus l'amant de Vénus, dont le fleuve lui-même avoit emprunté le nom (6). Ce phénomène annuel avertissoit tous les ans ceux de Byblos de pleurer la mort de leur Dieu. On attribuoit cet événement au sang d'Adonis, qui se mêloit aux eaux du fleuve. Telle étoit l'opinion du peuple. Des gens plus instruits expliquoient cela par le mélange d'une terre rouge, que le vent tous les ans, à cette époque, ne manquoit jamais d'y porter. Pour moi, qui ne crois pas à la fidélité des vents, j'aime mieux y voir la perfidie des Prêtres, qui ont toujours cherché à étonner les peuples par des miracles. C'étoit par leurs soins et non pas par les vents, que ces sables rouges étoient versés dans les eaux du torrent. Voilà le miracle. Les mystères de la Vénus de Byblos, ou Phénicienne, passèrent dans l'île la plus voisine du continent, ou dans l'île de Chypre, qui lui fut entièrement consacrée, et qui lui fournit même un surnom. Cyniras (*yy*), à qui l'on attribuoit la fondation du temple antique de

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 9.
(2) Lucian. ibid. p. 879.
(3) Hesych. in voce Σαλυμβ.
(4) Herod. l. 1, c. 199.
(5) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.
(6) Lucian. ibid. p. 8[illegible].

Vénus

Vénus (1), construit sur le Liban, et qui du temps de Lucien tomboit de vétusté, passoit, dans les traditions Mythologiques, pour le père d'Adonis; qu'il avoit eu d'un commerce incestueux avec Myrrha, sa fille, qui fut ensuite changée en arbre de ce nom, lequel est consacré au Soleil. On disoit que ce Cyniras avoit régné en Chypre (2). Ce fut là, sans doute, ce qui donna lieu d'imaginer deux Adonis, dont l'un naquit à Byblos, et l'autre en Egypte (3). On prétend que ce fut lui, qui institua dans cette île les mystères de Vénus et d'Adonis, que nous avons vus établis dans le continent à Byblos. L'un étoit supposé fils de Thias; l'autre de Cyniras. Il eut pour fils Priape, Dieu de la génération (4), qui exerce son action au printemps. Adonis avoit été nourri par des Naïades. Devenu grand, il inspira de l'amour à Vénus même, qui lui recommanda d'éviter sur-tout (5) la rencontre des bêtes féroces (*zz*) Malgré des avis aussi sages, Adonis emporté par l'amour de la chasse, provoque un sanglier monstrueux, qui lui fait à la cuisse une blessure mortelle. Le sang, qui coule de sa blessure, donne naissance à une fleur appelée *Anemone* (6), dont le nom fait allusion aux vents, qui s'élèvent à cette époque. Ce sanglier étoit Mars lui-même, son rival, amant de Vénus, qui avoit pris cette forme (7). La Déesse déposa le corps de son amant sur un lit de laitues, et obtint de Jupiter, qu'il ne resteroit que six mois dans l'empire des morts avec Proserpine, et que les six autres mois il les passeroit avec elle sur la terre. Ce passage successif de l'amant de Vénus et de Proserpine, du ciel aux enfers et des enfers au ciel, est fort bien expliqué dans Macrobe, par le passage du Soleil dans les deux hémisphères (*a*).

L'érection du Phallus d'Adonis (*b*), que consacra Isis, répond aussi à la génération de Priape, fils d'Adonis et de Vénus. Ces deux fables se rapprochent infiniment, et je ne suis pas étonné, que dans les traditions de Byblos, comme nous avons dit, Adonis fût pris pour Osiris. C'étoit aussi un sanglier que poursuivoit Typhon, lorsqu'il trouva le corps d'Osiris, qu'il mit en pièces, et dont les parties furent rassemblées par son épouse (8), qui leur donna la sépulture, qui fit des établissemens religieux, et institua des mystères en mémoire de ce tragique événement. Ce Sanglier est celui d'Erymanthe, ou l'Ourse céleste, que Plutarque appelle le Chien de Typhon (9). Ces deux fables, et conséquemment les représentations mystérieuses de ces fictions tragiques, ont un même but, et portent sur le même fondement astronomique. Cette ressemblance a été parfaitement sentie (10) par Jablonski, et pourroit être démontrée plus en détail, si le besoin l'exigeoit. Pour nous, il nous semble qu'elle est plus qu'évidente, et qu'en conséquence on ne peut méconnoître la filiation des deux cultes, ou au moins leur conformité, tant pour l'objet que pour la plûpart des formes religieuses. Cette ressemblance a été reconnue par Macrobe, qui l'étend à d'autres mystères où l'on célèbre la passion d'un Dieu mort et ressuscité, tel que Bacchus, Atys, Horus, etc. Nous nous réservons d'en donner la preuve dans un autre chapitre. Revenons à Adonis. (11) On établit des fêtes et des mystères en mémoire de cet événement, sous le nom d'*Adonia* (12).

(1) Lucian. ibid. p. 881.
(2) Ovid. Metamorph. l. 10.
(3) Isacius Tzet.
(4) Clem. Protrep. p. 10.
(5) Ovid. l. 10.
(6) Theocr. Epitaph. Adon.
(7) Jul. Firm. Prof. Rel. p. 21 et 22.
(8) De Iside, p. 354.
(9) Ibid. p. 359.
(10) Panth. Ægypt. part. 3, l. 5, c. 2. §. 15, p. 80.
(11) Corsin. Fast. Att. t. 1, p. 297.
(12) Meurs. Græc. Feriat. l. 1, p. 3.

Plutarque, dans la vie d'Alcibiade, nous parle de ces fêtes lugubres instituées à Athènes. Au moment où la flotte Athénienne étoit prête à partir, dit Plutarque, il arriva beaucoup de signes fâcheux, et sur-tout les fêtes d'Adonis, qui tombèrent précisément à cette époque, et qui parurent d'un présage funeste. Car dans toutes les rues on ne voyoit que des figures de morts, à qui on alloit rendre les honneurs funèbres, et des femmes qui se frappant la poitrine imitoient parfaitement la triste pompe des enterremens, avec des chants fort lugubres. Il dit à-peu-près la même chose dans la vie de Nicias. Durant les jours où l'on embarqua des troupes, et où l'on appareilla, les femmes célébroient les fêtes d'Adonis, pendant lesquelles toute la ville étoit remplie d'images de morts et de convois funèbres. Les rues retentissoient des cris et des gémissemens des femmes qui les suivoient et qui se lamentoient; de sorte que ceux qui tenoient quelque compte de ces sortes de présages s'affligeoient et craignoient, que ce magnifique appareil ne perdît bientôt tout son éclat, et ne se flétrît comme les fleurs. Ceci fait allusion à ce qu'on appeloit les jardins d'Adonis. En effet, on portoit dans ces fêtes, outre les images de Vénus et d'Adonis, des espèces de jardins factices (1), remplis de fruits et de légumes, et principalement de laitues, pour faire allusion aux laitues sur lesquelles on prétendoit que Vénus déposa Adonis. Les laitues entroient aussi dans le cérémonial des Juifs, à la Pâque, ou dans la fête du passage du Soleil, sous l'Agneau équinoxial du printemps. Ces jardins étoient contenus dans des vases, (2) que des femmes portoient, et on les nommoit communément les jardins d'Adonis. On jetoit dans une fontaine ces différentes plantes, qui, n'ayant point de racines, périssoient aussitôt et représentoient ainsi, d'une manière figurée, la mort prématurée d'Adonis, qui, comme une jeune plante, avoit péri dès la fleur de l'âge (3). On désigna même, sous le nom de jardins d'Adonis, les choses qui périssent avant la maturité. On plaçoit aussi, près de la statue du jeune amant de Vénus, des corbeilles pleines de toutes sortes de fruits, de jeunes arbustes, des gâteaux faits avec de la farine, du miel et de l'huile; enfin des oiseaux et d'autres animaux (*c*). On trouve quelque chose de semblable chez les Egyptiens, dans les fêtes funèbres d'Osiris (4), où l'on figuroit une image mystérieuse, qu'on entouroit d'aromates ou d'herbes odoriférantes. Théocrite, dans une de ses Idylles (5), nous donne la description de ces cérémonies attendrissantes, dans lesquelles on plaçoit deux lits, l'un pour Vénus, et l'autre pour son amant. On voyoit des figures d'amours voltiger, et sur-tout l'aigle (6), qui enlevoit l'échanson des dieux. L'image d'Adonis représentoit un jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans. Après cette représentation de leurs amours, le lendemain dès le matin, les femmes initiées à ces mystères, les cheveux épars, le sein découvert, et en robe flottante, portoient Adonis au rivage, et entonnoient des hymnes. Ainsi les Egyptiens, dans les fêtes d'Osiris (7), descendoient aussi vers le bord de la mer, et chantoient qu'Osiris étoit retrouvé. De même, les femmes qui célébroient les mystères d'Adonis, alloient au rivage attendre le panier d'osier, qui leur annonçoit qu'Adonis étoit retrouvé. Enfin il en étoit de même des femmes Syracusaines, ou de celles que fait parler Théocrite, lesquelles arrivées à la mer chantoient le retour

(1) Philostrat. vit. Apoll. l. 7, c. 14.
(2) Hesych. Ἀδωνίδος κηποι.
(3) Suid. Ἀδωνίδος κηποι.
(4) De Iside, p. 366.
(5) Theocrit. Idyll. 15.
(6) V. 120, etc.
(7) De Iside. p. 366.

d'Adonis à la vie ; faveur, disoient-elles, que les Dieux n'accordèrent à aucun des demi-Dieux et des Héros, dont la gloire étoit célébrée par les Grecs. Cher Adonis (1) sois-nous propice, ajoutoient-elles, et lorsque tu reviendras vers nous, jette sur nous un regard favorable ; reviens, et apporte la joie parmi nous. Cette joie étoit celle des Hilaries, ou des fêtes d'Atys (*d*), et qui avoit lieu au retour du Soleil vers notre hémisphère, au 25 mars, lorsque, suivant Macrobe (2), le jour où le Soleil reprenoit son empire sur la nuit et sur les ténèbres de l'hiver. C'étoit aux heures ou aux saisons qu'étoit confié le soin de le ramener, à la fin de la révolution annuelle, ou au douzième mois, dont le départ étoit originairement à l'équinoxe. C'étoit à l'époque du commencement du printemps qu'elles se célébroient à Athènes (3). Les peuples, qui transposoient le commencement de l'année, transposoient ces fêtes nécessairement, par une suite naturelle de la transposition des mois. Ainsi les habitans de Chypre les célébrèrent en Juin, quoique leur véritable place fût au printemps, et qu'en Juin cette cérémonie fût insignifiante. Ezéchiel (4) parle des fêtes d'Adonis sous le nom de fêtes de Thamuz, Divinité Assyrienne (5), que tous les ans les femmes pleuroient assises à la porte de leurs maisons, en regardant la partie du nord, dans laquelle le Soleil alloit passer au moment de sa mort et de sa résurrection. Aussi les peuples qui, dans leur position Géographique, étoient soumis à l'aspect de cette partie du ciel, ou au Belier, d'où part le triangle du feu, appelé aussi Triangle Septentrional (6), au Belier domicile de Mars, adoroient-ils, suivant Ptolémée, Vénus, Mars et Adonis, et célébroient-ils leurs mystères, par le deuil et les gémissemens. Manilius (7) observe, que les peuples de Syrie adoroient le Belier ou l'Ammon des Egyptiens. Il pourroit bien être le Thammuz dont parle Ezéchiel, ou l'Agneau mort et ressuscité, dont les fêtes répondoient au quatrième mois, par une suite de la transposition du commencement de l'année (*e*). C'étoit pendant la nuit, qu'on pleuroit la mort de Thammuz (8), comme c'étoit pendant la nuit qu'on pleuroit Christ, Osiris, Mithra, et Bacchus.

La statue de Thammuz étoit une espèce de Talisman. Dans les yeux de cette idole étoit, dit-on, renfermée une certaine quantité de plomb, qui, à l'aide du feu, se fondoit, et les gouttes, qui en découloient, paroissoient aux yeux du peuple, comme de grosses larmes qui tomboient des yeux de la Divinité. J'ignore jusqu'à quel point on doit accorder sa confiance à cette tradition ; mais je sais, qu'en général il n'est point de genre de superstition, dont les anciens Prêtres n'aient fait usage pour en imposer aux hommes (*f*), par l'apparence des miracles. Le peuple, comme les enfans, a toujours aimé le merveilleux, et s'est toujours prêté à l'illusion ; les Prêtres à cet égard l'ont servi à son goût. Le rapport de ce culte avec le Sabisme ou avec la religion du Soleil est assez constaté par les traditions orientales. On rapporte une fable à ce sujet. On prétend que Thammuz étoit un Prêtre attaché au culte des images et des statues (*g*), ou idolâtre, qui, ayant prêché à un certain Roi le culte des Talismans ou des images soumises a l'influence des sept planètes et des douze signes, ou autrement aux idoles, qui représentoient les corps célestes et leur étoient consacrées, fut condamné à mort par ce Prince. La nuit de sa mort, toutes les images des

(1) Idyll. v. 143, etc.
(2) Macrob. Sat. l. 1, c. 21. Orph. Hym. Poet. Græc. Theoc. Idyll. 15, v. 103.
(3) Cors. Fast. Att. t. 2, p. 298.
(4) Hieron. ad Ezech. c. 8.
(5) Seld. Syntag. 2, c. 11, p. 330.
(6) Firm. l. 2, c. 11.
(7) Manil. l. 4, v. 747.
(8) Rabbi Moses apud Selden. c. 11.

Dieux se transportèrent des extrémités de la terre dans le temple de Babylone, près d'une magnifique statue d'or, consacrée au Soleil. Cette statue, suspendue au milieu du temple, entourée de toutes ces images, leur raconta le malheur de Thammuz. Ces images le pleurèrent toute la nuit ; et le matin chacune d'elles retourna dans les lieux d'où elles étoient parties. De-là vint l'usage de pleurer tous les ans la mort de Thammuz, au commencement du mois auquel Thammuz donna son nom. Cette fiction, sur l'origine du culte de Thammuz ou d'Adonis, étoit une tradition des Sabéens, ou des adorateurs des astres, dont la religion, connue sous le nom de Sabisme, est le fondement de toutes les religions du monde. Le mois de Thammuz (*h*) coïncidoit avec le Solstice d'été, et avec le coucher de l'Hercule céleste, qui descendoit au nord sous les flots. Peut-être est-ce la mort de ce Génie conducteur du char du Soleil, que l'on pleuroit à la fin de l'année Solstitiale ; au moins il a conservé le nom de *Thamyr* (1), fort approchant de celui de Thammuz. (2) Je laisse au lecteur à rassembler les traits de rapprochemens entre ce Génie solaire, fameux dans toute l'antiquité sous différens noms, et l'Adonis Assyrien ou Thammuz (*i*) ; mais je suis plus porté à croire, qu'il y a eu transposition, et qu'il est le Mars-Adonis, le Thammuz des Macédoniens, enfin l'Adonis Phénicien, dont tous les peuples célébroient la mort et la résurrection à l'équinoxe du printemps. Aussi S. Jérôme (3), dans son commentaire sur Ezéchiel, identifie-t-il le Thammuz Assyrien avec l'Adonis tué par un sanglier; avec cet Adonis dont le retour à la vie, suivant Macrobe et dans la vérité, coïncide avec le passage du Soleil vers l'hémisphère supérieur. Son erreur est d'avoir reporté cet événement au Solstice d'été, parce que les fêtes de Thammuz s'y trouvoient placées, par un effet de la transposition de l'année, dont le quatrième mois étoit fameux par la mort d'Adonis. Il est clair, que le commencement de l'année étant originairement au Solstice d'hiver, le quatrième mois coïncidoit avec le printemps, et la cérémonie lugubre de Thammuz avec celle d'Adonis ; mais en supposant le commencement de l'année transposé à l'équinoxe, et en célébrant toujours au quatrième mois les fêtes de Thammuz, ces fêtes devenoient Solstitiales, d'Équinoxiales qu'elles devoient être. On avoit donné le nom d'Adonis à l'ancien Taureau équinoxial, domicile de Vénus; à cet Adonis, *fils de Proserpine*, comme le Bacchus Sabazius des Orphiques, dont le front étoit armé de cornes. Aussi Orphée, dans son hymne en honneur d'Adonis, l'appelle-t-il le Dieu à deux cornes (4). Il l'invite à venir, à féconder la terre, et à en faire éclore les fruits. Ainsi les femmes Argiennes invitoient Bacchus aux pieds de bœuf à venir sur la terre, et à assister à leurs mystères. Ainsi les Perses invoquent dans leurs prières le saint Taureau divin et céleste, qui fait croître l'herbe verte. C'est sans doute cette dénomination d'Adonis ou de Seigneur, donnée à l'ancien Taureau équinoxial, qui a fait dire à Plutarque, que Bacchus et Adonis passoient pour être la même Divinité (5), et que cette opinion étoit appuyée par une foule de pratiques absolument semblables dans les mystères de ces Divinités. On aura transporté au Soleil de l'Agneau, l'Adonis moderne, une grande partie du cérémonial et des figures mystérieuses, qui avoient appartenu à l'ancien Soleil du Taureau.

Cette ressemblance nous conduit naturellement aux mystères de Bacchus, connus sous les différens noms de fêtes Sabaziennes, Orphiques, et Dionysies.

(1) Cæsius Cæl. Astr. p. 155.
(2) Hygin. l. 2.
(3) Div. Hieron. Com. 3. ad Ezechiel.
(4) Poetæ Græci, p. 514.
(5) Plut. Symp. l. 4, quæst. 5.

Ces mystères remontent à une haute antiquité chez les Grecs, et l'époque de leur établissement tient aux siècles Mythologiques, puisque les uns l'attribuent à Bacchus lui-même, d'autres à Orphée, dont l'existence est assez fabuleuse, ou au moins assez éloignée, pour pouvoir être révoquée en doute. On compte plusieurs Orphées en Grèce, comme on compte plusieurs Bacchus. Le fait est que l'origine de ces mystères n'appartient ni aux Grecs, ni aux Thraces, mais bien aux Egyptiens, dont le fameux Osiris devint le Bacchus Grec, comme son épouse Isis étoit devenue la Cérès des Grecs, si on en croit Hérodote (1), lequel fait venir d'Egypte ce culte par Mélampus, qui l'enseigna aux Grecs. Les rapprochemens que l'on peut faire des pratiques religieuses établies en honneur d'Osiris en Egypte et de Bacchus en Grèce (2), des Symboles consacrés dans leurs fêtes, des traditions Mythologiques sur ces deux Divinités, sont plus que suffisants, pour en prouver l'identité. (*k*) Le nom de Bacchus, celui d'Orgies, les mots sacrés qu'on proféroit dans ces mystères, rien n'est Grec ; tout décèle une origine barbare. Dans la tragédie d'Euripide (3) Bacchus, proposant à Penthée de recevoir son culte, suppose que les barbares célèbrent déjà ses Orgies, avant que les Grecs les aient encore admises, et il loue en cela leur sagesse. L'établissement de ce culte, jusques dans l'Inde et dans l'Arabie, dès les temps les plus reculés, annonce assez que Bacchus est une divinité orientale, dont les Grecs, fort tard, adoptèrent le culte. Les Arabes le faisoient naître chez eux à Nysa ; les Indiens et les Bactriens dans leur pays : de même les Grecs le firent naître à Thèbes en Béotie ; chacun vouloit avoir chez soi le berceau de son Dieu.

Le culte de Bacchus s'étant introduit chez les différens peuples de Grèce, à différentes époques, y étant passé de différens pays, y ayant été porté par différens Mystagogues, se trouve en plusieurs endroits reproduit sous plusieurs formes. Tantôt ce n'est qu'une secte ou confrairie particulière, qui, dans des mystères obscurs, honore ce Dieu et se voue à des pratiques religieuses, qui font un ordre à part dans le culte du pays. Tantôt ce sont des fêtes publiques de tout un peuple qui, à certains temps de l'année, invoque le Dieu qui féconde les campagnes au printemps, et qui mûrit les raisins en automne. Ici les fêtes rurales ont un ton de simplicité, qui annonce les mœurs naïves des premiers habitans des campagnes. Là des mystères plus compliqués, sous des formes monstrueuses et bizarres, décèlent une origine plus savante et étrangère au peuple qui les célèbre, puisque lui-même ignore le sens des mots qu'il profère, et celui des emblêmes qu'il révère. Dans les fêtes Sabaziennes, par exemple, dont le nom seul annonce une origine orientale, on répétoit les mots *Euoi*, *Saboi*, qui ne sont nullement Grecs ; et on couloit un serpent d'or dans le sein des initiés, en mémoire de ce que Jupiter, sous cette forme, avoit fécondé Proserpine, et donné naissance à Bacchus Taureau. Certainement ces attributs monstrueux des Divinités ne s'accordent guères avec les belles formes des Divinités Grecques. Le style Egyptien et Oriental s'y reconnoît assez. Il paroît que la Phrygie avoit été, au moins pour les Grecs, la source d'où cette forme de culte étoit sortie. Mais les Phrygiens eux-mêmes n'en étoient sûrement point les inventeurs. La source remontoit plus loin vers l'Orient. Le nom de Sabazius (*l*) fut-il donné à Bacchus, à cause d'un lieu ainsi nommé en Phrygie, où son culte étoit établi ? ou plutôt le lieu lui-même emprunta-t-il ce nom de celui du Dieu

(1) Herodot. l. 2, c. 49.
(2) Pausan. Phoc. p. 345. Plut. de Iside.
(3) Euripid. Bacch. p. 16, etc.

qu'on y honoroit? c'est ce qu'il est assez indifférent d'examiner. Il suffit de reconnoître, que ce nom n'est pas plus Grec que celui de Bacchus lui-même; que c'est un nom barbare ou étranger. Ciceron (1) fait de Bacchus Sabazius un Roi d'Asie; ce qui confirme son origine orientale. Il est assez naturel de croire, que les peuples de Thrace, (*m*) séparés de l'Asie par un petit trajet de mer, auront été les premiers à recevoir ce culte, et l'auront ensuite transmis aux Grecs, qui eux-mêmes, dans la suite, le firent passer jusqu'aux Romains. Car sous le Consulat de M. Pompilius Lænas et de Cn. Calpurnius, l'an 514 de Rome, ce culte commença à s'introduire dans cette ville; et il fut presque aussitôt repoussé par ordre du Préteur C. Cornel. Hispullus (2), qui craignit que les désordres et la licence de ces initiations nocturnes ne nuisissent aux mœurs. Mais sous les Empereurs, et principalement sous Domitien, lorsque toutes les superstitions de l'univers eurent, de concert avec le despotisme, dégradé les descendans des anciens Romains, les fêtes Sabaziennes se reproduisirent dans la Capitale du monde, et l'on vit des initiés à ces mystères, couverts de peaux de chèvres, se livrer à tous les excès de la licence la plus effrénée (3). Car rien ne s'allie mieux avec le désordre des mœurs que les pratiques religieuses, et les cérémonies des dévots. Aristophane à Athènes avoit fait contre cette secte d'initiés, une comédie intitulée, *Sabasius*, dans laquelle il propose de chasser toutes ces institutions étrangères, dont les mystères nocturnes ne pouvoient qu'entraîner la ruine entière des mœurs, que la comédie, bien entendue, a toujours eu pour but de réformer.

L'histoire Mythologique de cette Divinité attribuoit à un inceste la naissance de ce Dieu; et l'objet de ce culte étoit nécessairement la commémoration d'un crime, que les bonnes loix ont toujours proscrit. Il est vrai, que cet inceste n'est qu'une fiction astrologique, comme nous l'avons fait voir ailleurs, dans l'endroit où nous expliquons ce dogme mystérieux des initiés à Bacchus, à qui l'on confioit, comme un grand secret, qu'un taureau avoit engendré un dragon, et que le dragon à son tour engendra le taureau, qui devint le Bacchus, fils de Proserpine. Ce taureau et ce dragon, comme nous l'avons fait remarquer, sont ceux des deux constellations de ce nom, qui sont en opposition de manière, que l'une à son coucher fait lever l'autre, et réciproquement.

On y faisoit mention aussi du Bouvier ou du Bootès, qui précède immédiatement le Serpent, par ces mots: L'aiguillon du Bouvier est caché dans la Montagne (4).

La secte des Ophites, chez les Chrétiens, étoit une branche de cette association d'initiés aux mystères du Bacchus Phrygien; et le serpent, dont le nom servit à caractériser cette secte, est le serpent d'Ophiucus, ou de l'Esculape céleste, celui qui figure dans la fable que nous venons d'expliquer par l'Astronomie; le même enfin par lequel nous expliquons la fable d'Eve et du Serpent, et qui porte encore en Perse le nom de Serpent d'Eve. Les Ophites persuadés que le Serpent, qui engagea la femme à présenter à l'homme la pomme de l'arbre de la science du bien et du mal, avoit rendu service au genre humain, gardoient un serpent mystérieux renfermé dans la ciste ou corbeille sacrée. Au moment de la célébration des mystères, on le mettoit en liberté; on l'appeloit vers la table, sur laquelle les pains offerts étoient rangés; et s'il y montoit, s'il les entouroit de ses replis, l'on jugeoit que le sacrifice étoit agréable à ce Dieu Serpent, qu'ils

(1) Cic. de Nat. Deor. l. 3, p. 23.
(2) Val. Max. l. 3, c. 3.
(3) Ruffin. Aquil. Hist. Eccl. l. 11, c. 19.
(4) Arnob. Cont. Gent. Clem. Protr. Firm. Matern. §. 27.

regardoient comme un Roi du ciel, descendu pour eux sur la terre. Le Serpent est un symbole familier aux mystères de Bacchus. Les Initiés pressoient, comme Ophiuchus, des serpens dans leurs mains; et ce cérémonial mystérieux étoit relatif à la constellation, qui tient aux cieux le Serpent, qui s'alonge sous la Couronne Boréale, *Libera*, ou Proserpine, mère de Bacchus; ou celle qui, en se couchant avec le Serpent, fait naître à l'Orient le signe qui porte les Hyades, nourrices de Bacchus, ou la constellation, dont les cornes paroient le front de ce Dieu (*n*).

Les Initiés aux mystères de Bacchus, dont Orphée passoit pour avoir été le premier chef, respectoient aussi le Serpent; et l'Orphéoteleste, chargé de les purifier, tenoit en ses mains des Serpens qu'il pressoit, en criant ces mots barbares: *Euoi, Saboi.* Démosthène (1), reprochant à Eschine d'avoir servi sa mère dans ce ministère, lui dit: Vous marchiez à la tête de la troupe des dévots qu'elle initioit, en pressant dans vos mains des Serpens joufflus, les élevant au-dessus de votre tête, et criant de toutes vos forces, *Euoi, Saboi, Hyes, Attê, Attê, Hyes.*

Cette secte est ordinairement connue sous le nom d'Orphiques, nom dérivé d'Orphée, à qui elle attribuoit sa fondation. Les Initiés à ces mystères avoient conservé des pratiques, qui rappeloient toute la simplicité des premiers siècles, et les mœurs des premiers hommes; ce qui semble lui donner une origine très-ancienne. Le régime Pythagoricien s'y étoit perpétué; et on y retrouve des traces d'une origine Egyptienne, dans la coutume qu'ils avoient de n'enterrer personne de leur secte dans des habillemens de laine (2). On voit dans Plutarque, que les Prêtres d'Isis regardoient la laine comme impure (3), parce qu'elle étoit une excroissance de l'humeur surabondante du corps. Ces Initiés s'abstenoient de tout sacrifice sanglant, et se nourrissoient des fruits de la terre ou de choses inanimées (4). Ils affectoient un genre de vie assez semblable à celui des contemplatifs de l'Orient; et qui, suivant eux, se rapprochoit de la tranquillité des premiers hommes, qui vivoient exempts de troubles et de crimes, au sein d'une douce paix (5). Un des fruits les plus précieux, qu'on se promettoit de cette initiation, étoit de mettre l'homme en commerce avec les Dieux, en épurant son ame de toutes les passions, qui peuvent apporter obstacle à cette jouissance, et offusquer les rayons de la lumière divine, qui se communique à toute ame capable de la recevoir, et qui imite sa pureté. Thésée apostrophant Hippolyte son fils, qu'il suppose initié aux mystères d'Orphée, où il puise des principes d'une morale plus épurée, lui dit: Voilà donc cet homme d'une vertu rare, qui a su prendre sur ses passions un empire assez grand, pour être en commerce avec les Dieux (6). Trompe-nous, si tu peux, par cette rigoureuse abstinence, qui t'interdit toute nourriture qui ait eu vie; et docile aux leçons de ton Orphée, *joue l'inspiré.* C'étoit effectivement un des degrés de l'initiation, que l'état d'inspiré, auquel les adeptes pouvoient prétendre. Les initiés aux mystères de l'Agneau, assemblés à Pepuza en Phrygie, jouoient aussi les inspirés, et devenoient prophètes. Le délire de la dévotion pouvoit aller jusqu'à le leur persuader à eux-mêmes; où l'excès de la fourberie jusqu'à le faire croire aux autres. L'ame, par le moyen de ces pratiques religieuses, purifiée de toute souillure, pouvoit prétendre à la vision des Dieux, même dès cette vie, et sûrement toujours après la mort. Ce sont ces rares priviléges, que vendoient les Orphéote-

(1) Demosth. Cont. Ctesiph.
(2) Herod. l. 2, c. 81.
(3) De Iside.
(4) Plat. de Leg. l. 6.
(5) Acad. Inscrip. t. 5, p. 117.
(6) Eurip. Hippolyt. v. 948.

lestes aux sots, qui avoient la bonhommie de les acheter, toujours sans garantie. Nous n'entrerons pas dans le détail des différentes pratiques de l'initiation Orphique, d'autant plus que nous aurons occasion d'en parler ailleurs, dans la suite de cet ouvrage. Nous ajouterons seulement, que malgré leur affectation de rigorisme dans le régime de vie, malgré la magnificence de leurs promesses; comme les chefs de cette initiation étoient gueux et vicieux pour la plûpart, leurs mystères furent bientôt décriés et relégués dans la classe ignorante du peuple, qui croit à tout, et pour qui seule les Capucins et les indulgences ont été inventés. Dans les premiers siècles du Christianisme, les Pythagoriciens et les Platoniciens, voulurent leur rendre leur ancienne considération; et sous cette nouvelle forme, les Orphiques firent assez de fortune, même parmi les savans (1). Alors le Bacchus des Orphiques reparut, sous le nom de *Phanès*, le plus grand des Dieux. On trouve dans le commentaire de Proclus sur le Timée de Platon (2) quelques détails et quelques explications, plutôt forcées que vraies, de la filiation du fameux Phanès. Les hymnes attribués à Orphée parlent aussi de Phanès, ou du Bacchus Phanès, principe lumineux de la nature. Ces hymnes Orphiques, quel qu'en soit l'auteur, et malgré la défaveur que quelques soi-disant érudits veulent jeter dessus, contiennent les vrais principes de l'ancienne théologie des Grecs, et ceux de la science sacrée de la nature. On peut moins les regarder comme une production des premiers siècles de l'ère chrétienne, que comme un ouvrage des siècles les plus reculés, tiré de l'obscurité des sanctuaires, et publié dans les derniers temps de ce qu'on appelle Paganisme, lorsque les querelles théologiques des Payens et des Chrétiens forcèrent à des disputes et à des recherches, qui n'avoient pas paru jusqu'alors nécessaires. On pourroit rapporter aux mêmes sources le fameux hymne, connu sous le nom de Palinodie d'Orphée, dont plusieurs Pères Chrétiens (3) ont cité des fragmens, et qu'Eusèbe a conservé tout entier (4).

Macrobe (5) donne au Soleil, foyer de la lumière du monde, les noms de Bacchus et de Phanès, d'après Orphée. Ce fameux Phanès, muni du Phallus, comme Bacchus Dieu qui mouroit et ressuscitoit, naissoit de l'œuf symbolique d'Osiris Il avoit d'abord tenu le scepître de l'univers, qu'il avoit ensuite remis à la Nuit, sa fille, à laquelle succéda *Ouranos*, ou le Ciel (6). Saturne usurpa la couronne de son père, et fut à son tour détrôné par Jupiter, après lequel doit régner Bacchus, fils de la Lune, le sixième souverain de l'univers, suivant Proclus: car c'est au Bacchus fils de la Lune, suivant Cicéron, que s'adressent les Orphiques (7).

Outre les cérémonies mystérieuses, qui se pratiquoient la nuit par différentes associations particulières d'initiés à Bacchus, ce Dieu avoit aussi un culte public et des fêtes nationales en Grèce, sous le nom de Dionysies et de Bacchanales. Les Athéniens distinguoient deux sortes de Dionysies, les grandes et les petites. Les premières étoient triennales, et portoient en conséquence le titre de *Trieterica* (8). Démosthène parle souvent des grandes Dionysies, et des nouvelles Tragédies, que l'on donnoit à cette occasion.

Pégase d'Eleuthère, suivant Pausanias (9), fut celui qui engagea les Athéniens à recevoir ces rits. Ces fêtes, simples dans leur origine, acquirent

(1) Acad. Ins. t. 23 et t. 16.
(2) In Tim. Plat. l. 6.
(3) Theod. Cyrill. Tat. Just. Mart. Clem. Alex.
(4) Præp. Ev. l. 13, c. 12.
(5) Sat. l. 1, c. 17 et 18.
(6) Nonnus ad Greg. Naz. Eschemb. ad. v. 15, Orph. Argon.
(7) Cic. de Nat. Deor. l. 3, c. 23.
(8) Demosth. pro Corona.
(9) Paus. Attic. c. 2.

une

une forme plus pompeuse, à mesure que le goût des arts et de la dépense s'introduisit à Athènes. La musique, la danse et la magnificence des décorations en relevèrent bientôt l'éclat, et donnèrent au culte de Bacchus toute la pompe, dont une fête religieuse pouvoit être susceptible. Un des premiers Magistrats, l'Archonte-Roi, étoit chargé de préparer cette fête (1); et il étoit aidé, dans cette fonction, par les Epimelètes, ou par des Commissaires de l'administration publique. On choisissoit quatorze femmes vénérables par leur âge, appelées *Gerairai*, qui étoient chargées du sacerdoce de Bacchus, et avec lesquelles la femme de l'Archonte-Roi passoit la nuit, occupée d'un sacrifice secret. C'étoit en quelque sorte une épouse, que l'on donnoit à Bacchus, et qu'on installoit avec des cérémonies mystérieuses (2). Elle devoit être Citoyenne d'Athènes, et n'avoir encore été mariée qu'une fois. C'est elle qui étoit chargée de purifier, de concert avec l'Hiérocéryx, les quatorze Gérairai ou Prêtresses, dont elle recevoit le serment. Outre l'Hiérocéryx, il y avoit aussi, dans les mystères de Bacchus, comme dans ceux de Cérès, un Dadouque (3), qui avertissoit les Initiés du moment, où ils devoient entonner l'hymne composé en honneur de Bacchus. Les portes sacrées du temple, où se faisoit l'initiation, ne s'ouvroient qu'une seule fois par an (4), et jamais aucun étranger ne pouvoit y entrer. La nuit prêtoit ses voiles à ces augustes mystères, qu'il étoit défendu de révéler à qui que ce fût (5). C'étoit la seule fois, que l'on donnoit la représentation de la Passion de Bacchus mort, descendu aux enfers et ressuscité, à l'imitation de celle des souffrances d'Osiris, dont on faisoit la commémoration à Saïs, en Egypte, au rapport d'Hérodote. Nous parlerons ailleurs de cette partie tragique des mystères, qui a eu lieu dans toutes les institutions religieuses, en honneur du Soleil, immolé sous la figure ou sous le signe, soit de l'Agneau, soit du Taureau.

On y expliquoit aussi, sans doute, l'énigme du Serpent fameux dans les mystères de Bacchus, et dont l'image étoit portée sur le van mystique, posé sur la tête d'une Prêtresse appelée *Licnophore* (6). Nous avons déjà parlé de l'origine de ce symbole, à l'occasion des fêtes Sabaziennes et des Orphiques. C'étoit là que se faisoit la distribution du corps du Dieu (7), que l'on mangeoit, ou la cérémonie, dont notre Eucharistie n'est qu'une ombre; tandis que, dans les mystères de Bacchus, on distribuoit réellement une viande crue, que chacun des assistans devoit manger, en mémoire de la mort de Bacchus mis en pièces par les Titans, et dont la Passion étoit renouvelée tous les ans à Chio et à Ténédos, par l'immolation d'un homme qui le représentoit (8). Peut-être est-ce là ce qui a fait croire, que les Chrétiens, dont le *hoc est corpus meum*, et la distribution Eucharistique ne sont qu'une image d'une cérémonie plus ancienne et plus cruelle, immoloient un enfant, dont ils dévoroient les membres. Quoi qu'il en soit, il est possible que quelques sectaires, comme les peuples de Ténédos, aient voulu avoir une Passsion d'après nature. Il n'est point de crime auquel la superstition n'ait porté l'homme; elle met dans l'ame un délire, qui rend tous les forfaits religieux croyables. Cette fête, comme notre Pâque, se célébroit au Printemps, au passage du Soleil au signe équinoxial, occupé autrefois par le Bœuf ou par le Taureau, dont Bacchus avoit la forme; et ensuite par l'Agneau, dont Christ prit la figure (9). On y

(1) Voy. Freret. Acad. Inscrip. t. 23.
(2) Demosth. in Neæram.
(3) Schol. Aristoph. in Ran. 297.
(4) Demosth in Neær. Schol. Aris. ad v. 583.
(5) Pausan. Corinth. c. 37.
(6) Procl. in Tim. p. 124.
(7) Clem. Prot. Eur. Bacch. v. 139.
(8) Porph. de Abst. l. 2, §. 56.
(9) Plut. de Cup. div. p. 527.

offroit à Bacchus les prémices des fruits. Le porc ennemi de Cérès, et le bouc funeste aux vignes, étoient les victimes ordinaires. Tous les attributs de la fécondité, que le Soleil au Printemps rend à la Terre, y étoient portés en pompe par des filles vierges, comme l'est la Nature avant cette époque. Cette procession de jeunes Canéphores (1) fixoit l'attention des assistans, par l'énormité du Phallus orné de fleurs, qu'elles portoient respectueusement dans une corbeille sacrée, dont il excédoit les bords assez haut, pour être vu de tout le monde. C'est sur-tout en honneur de Bacchus, père de la fécondité universelle, que fut instituée en Grèce la pompe Itythallique, à l'imitation des Pammylies Egyptiennes, établies en honneur du même Dieu, honoré sous le nom d'Osiris (2). Ces cérémonies anciennes, instituées en honneur du principe actif de la génération universelle, que l'on retrouve jusqu'aux Indes dans le culte du Lingam, passèrent de Grèce en Italie; et nulle part les hommes ne crurent blesser les mœurs, en rendant des honneurs à l'emblême le plus simple et le plus expressif de l'énergie active de la Divinité. Les fêtes Itythalliques duroient un mois à Lavinium. Pendant tout ce temps, on promenoit dans les rues le Phallus, que notre *Mai* a remplacé, sous une forme moins expressive (*o*).

On sent bien, que les chansons qui accompagnoient cette cérémonie, étoient analogues à l'esprit de la fête (3). Aristophane donne à ces chants le nom d'hymnes Phalliques (4). Les initiés à ces mystères portoient des branches d'arbres, et accompagnoient en dansant cette pompe sacrée (5). Leur tête étoit ceinte de branches de myrte, et leur corps souvent revêtu d'un vêtement sacré appelé *Nebrida* ou peau de Faon. La couronne de lierre orna aussi la tête des adorateurs du Dieu des vendanges. Nous ne parlerons point ici de plusieurs jeux, qui accompagnoient ces fêtes, tels que les sauts sur l'outre (6), ou les jeux du Colin-maillard, qui alloit heurter la tête contre des Phallus de fleurs suspendus aux branches de pin. Notre but, en ce moment, est moins de donner un traité sur toutes ces fêtes de Bacchus, et sur les cérémonies particulières à chacune de ces fêtes, que de donner une idée de la partie de son culte, qui étoit relative aux Orgies, ou à l'initiation, et à ce qu'on appelle proprement les mystères. Il y eut en effet, outre les mystères de ce Dieu, des fêtes publiques de toute espèce en son honneur, célébrées à différentes époques de l'année, avec des rits et des noms différens, et dont le récit détaillé demanderoit un traité complet. On trouvera plusieurs de ces fêtes dans le traité de Meursius, intitulé *Graeciae feriatae*. Ce savant avoit même projeté de réunir en un traité particulier tout ce qui se trouve dans les Auteurs anciens de relatif au culte de ce Dieu; mais il n'a point rempli sa promesse. Quant à nous, sans prétendre y suppléer, nous croyons pouvoir, avec quelqu'utilité, parcourir la Grèce avec Pausanias, et faire sur Bacchus ce que nous avons fait sur Cérès; suivre les traces de son culte chez les différentes peuplades de la Grèce, et mettre sous les yeux du Lecteur le rapprochement des différentes Divinités, auxquelles souvent il se trouve uni dans un même temple, ou par un culte commun.

On trouvoit, en entrant à Athènes (7), un édifice sacré, auprès duquel étoient groupées trois statues de Praxitèle: l'une représentant Cérès, la seconde, sa fille Proserpine, et la troisième, le

(1) Arist. Achar. v. 241.
(2) Plut. de Iside.
(3) Aug. de Civ. Dei, l. 7, c. 21.
(4) Aristoph. Acharn. v. 260.
(5) Strab. l. 10.
(6) Virg. Georg. l. 2, v. 389.
(7) Paus. Attic. c. 2.

jeune Bacchus des mystères, ou Iacchus, tenant un flambeau. Peu loin de là étoit un portique, où l'on voyoit le gymnase de Mercure, et une petite habitation consacrée à Bacchus, qui y figuroit avec les attributs d'Apollon Musagète ou de Chef des Muses. On y voyoit aussi la statue d'Amphyction, roi d'Athènes, qui recevoit à sa table les Dieux, et entr'autres Bacchus, dont Pégase d'Eleuthère avoit introduit le culte dans sa ville. Prés de l'Odéion d'Athènes (1), étoit une magnifique statue du même Dieu; et à côté, la fontaine aux neuf sources, qu'avoit ornée Pisistrate. C'étoit la seule fontaine qu'il y eût à Athènes, où l'on n'avoit que des puits.

Dans un autre endroit (2), on voyoit, à côté de Bacchus, le fameux Satyre de Praxitèle, qui présentoit une coupe au Dieu, à côté duquel étoit aussi l'Amour. Le plus ancien temple de Bacchus étoit près du théâtre. Ceci ne doit pas surprendre, puisque les représentations théâtrales sont nées du culte de Bacchus, et attachées principalement aux grandes Dionysies. On y trouvoit aussi une autre statue de Bacchus, où ce Dieu étoit représenté ramenant au Ciel Vulcain, que Junon en avoit précipité. On y voyoit Penthée et Lycurgue, punis pour les outrages qu'ils avoient faits à Bacchus, ainsi que la belle *Ariadne* endormie, et emmenée par Thésée, et Bacchus son amant, *qui l'enlevoit.*

Près de l'Académie (3) étoit une enceinte sacrée, où l'on voyoit la statue de Diane, *très-bonne et très-belle*, et une petite chapelle, où l'on portoit en procession la statue de *Bacchus Eleuthère*, tous les ans, en des jours marqués. Ceux d'Acharnée (4) unissoient son culte à celui de Minerve, Déesse de la santé, et donnoient à ce Dieu les surnoms de *Chanteur*, *Melpoménien* et *Cisséen*, ou de Dieu du lierre. Ce nom étoit tiré de la plante favorite de Bacchus; et l'on supposoit, qu'elle avoit pris naissance la première fois en cet endroit. Les Egyptiens lui donnoient le nom de *Chenosiris* (5), ou de Plante d'Osiris; ce qui justifie les rapports d'identité que nous avons établis entre l'Osiris Egyptien et le Bacchus Grec.

A Mégare (6), Bacchus prenoit le surnom de *Nyctileus*, ou de Dieu nocturne, à cause, sans doute, du temps où se célébroient ses mystères: aussi voyoit-on à côté l'*Oracle* de la Nuit, et le temple de Vénus *Epistrophie.* Esculape et Hygiée avoient aussi leurs statues dans cette ville, où les grandes Divinités, Cérès et Proserpine étoient spécialement adorées (7). Polyeidus, espèce de Polyopthalmien ou d'Argus, avoit consacré le temple de Bacchus à Mégare, ainsi qu'une statue de ce Dieu, laquelle étoit cachée, à l'exception de la face, qui seule étoit découverte. On voyoit aussi une autre statue de ce même Dieu, sous le nom de *Dasyllius.* Le temple de Vénus étoit tout près de celui de Bacchus.

Dans la place publique de Corinthe, (8) on avoit élevé une statue de la Diane d'Ephèse et de Bacchus. Ce Dieu y prenoit le titre de Lysien. La fable de Penthée, ennemi de Bacchus et mis en pièces par les Ménades sur le Cithéron, se lioit à l'origine de ces statues. On disoit, que le bois de l'arbre sur lequel étoit monté Penthée, lorsqu'il épioit les Ménades, qui s'en vengèrent, servit à faire ces statues, et devint l'objet de la vénération des Corinthiens, d'après l'ordre qui leur en fut donné par la Pythie.

A Sycione (9), près du théâtre, Bac-

(1) Ibid. p. 13.
(2) Ibid. p. 18.
(3) Ibid. p. 27—28.
(4) Ibid. p. 31.
(5) Plut. de Iside.
(6) Pausan. Attic. p. 38.
(7) Ibid. p. 41.
(8) Pausan. Coriuth. p. 46.
(9) Ibid. p. 50.

chus avoit aussi son temple, et une statue travaillée en or et en ivoire. Près de lui étoient des Bacchantes en marbre blanc. Les Bacchantes sont des femmes consacrées au culte de ce Dieu, et qu'il saisit de son enthousiasme. Les autres statues restent cachées ; mais celles-là, une fois par an, pendant une nuit, sont portées au temple de Bacchus, après avoir été tirées d'un lieu appelé *Cosmêtérion*. Le cortège tient en main des torches allumées, et entonne des hymnes dans le rit du pays. La marche est ouverte par la statue du Dieu, appelée *Baccheion*, et fermée par celle de Bacchus Lysien, que Phanès le Thébain apporta de Thèbes, par ordre de la Pythie.

Près de Phlye (1), en un lieu appelé *Pyraia*, où se trouvoit le temple de Cérès Prostasie, dont nous avons parlé plus haut, on voyoit la statue de Bacchus unie à celle des deux Déesses Cérès et Proserpine, dont la figure étoit à découvert. Ce sanctuaire n'étoit ouvert qu'aux femmes.

Au centre du Péloponèse, près d'*Omphale* (2), étoit un ancien temple de Bacchus, un d'Apollon, et un autre d'Isis. La statue de ces deux premières Divinités étoit visible ; celle d'Isis ne l'étoit qu'aux seuls Prêtres.

Bacchus (3) avoit aussi son temple à Argos. La statue qu'on lui avoit consacrée passoit pour y avoir été apportée de l'Eubée. Les Argiens rapportoient aux temps de la guerre de Troye l'origine du culte de cette Divinité, de qui ils avoient reçu des secours, après leur naufrage près de Capharée. Exposés aux rigueurs du froid, et à la faim, ils avoient invoqué les Dieux. Ils furent conduits à un antre de Bacchus, où étoit la statue du Dieu, et beaucoup de chèvres sauvages rassemblées. Les Argiens se nourrirent de leur chair, et se couvrirent de leur peau ; et de retour chez eux, ils y consacrèrent la statue du Dieu, qu'ils avoient emportée avec eux, et pour qui ils conservoient du respect, encore au temps de Pausanias. Cette histoire des Chèvres, dont l'antre de Bacchus étoit rempli, n'est qu'une fiction relative au culte de ce Dieu, uni à celui du Bouc et de la Chèvre céleste, placée sur le Taureau, et qui fut une des mères de Bacchus, sous le nom d'Amalthée. C'est une fable sacrée des Argiens, adorateurs d'*Io*, ou du signe du Taureau.

Vénus Uranie, (4) soit la Lune qui a son exaltation au Taureau, soit la planète qui y a son domicile, celle qui, dans Sanchoniaton, couronne son front d'une tête de Taureau, avoit son temple contigu à celui de Bacchus, Dieu dont le front fut également armé des cornes du Taureau, et dont la garde fut confiée aux Etoiles de ce signe, ou aux Hyades. La fable de Persée, qui se lie nécessairement au signe équinoxial du printemps, et dont l'image est dans les cieux, au-dessus des nourrices de Bacchus, est une fable Argienne. On voyoit à Argos le souterrain où fut enfermée Danaë sa mère. On y chantoit les combats de Persée et de Bacchus Crésius, et leur réconciliation. Bacchus y avoit enterré son amante Ariadne.

Dans ce même pays, en avançant du côté de Tégée (5), Bacchus et Pan recevoient un culte public. On y célébroit même, en honneur de Bacchus, une fête appelée *Turba*, peut-être à cause des cerémonies tumultueuses des Bacchantes.

A Epidaure (6), où l'on révéroit Esculape et son Serpent, dont l'emblême étoit consacré dans les mystères de Bacchus, ce dernier Dieu y avoit aussi son temple ; et Diane, qui sou-

(1) Ibid. p. 54.
(2) Ibid. p. 56.
(3) Ibid. p. 65.
(4) Pausan. Corinth. p. 66.
(5) Ibid. p. 67.
(6) Ibid. p. 71.

vent l'accompagne, y avoit son bois sacré.

On retrouve à Egine ce même Dieu, (1) avec Diane, Apollon, et Esculape. Ces dernières Divinités ne sont, comme Bacchus, que des formes différentes du Dieu Soleil, dont le culte se trouve souvent uni à celui de Diane. Cette même Divinité y prenoit aussi la nouvelle forme d'Hécate, et les Eginètes étoient initiés à ses mystères (*p*), qu'ils disoient avoir reçus d'Orphée; quant à Bacchus, il y étoit représenté *Barbu*.

La même Diane avoit son temple à Trézène (2), où elle étoit honorée sous le nom de libératrice. On disoit que c'étoit un monument de la reconnoissance de Thésée. On y avoit élevé des autels aux Divinités infernales; et on prétendoit, que c'étoit par-là que Bacchus avoit retiré *Sémélê*, sa mère, des enfers, et qu'Hercule en avoit tiré le Cerbère. Près de là étoit le tombeau de Pithée, sur lequel étoient trois trônes de marbre blanc, où cet ancien Roi rendoit autrefois la justice avec deux autres Juges. Il y a beaucoup d'apparence, que tout ceci étoit une représentation de la fable des enfers, dans laquelle Pithée et ses assesseurs figuroient, au lieu de Minos, d'Eaque et de Radamanthe. Nous ferons voir ailleurs, que la théorie des enfers étoit une partie des spectacles que l'on donnoit, et des dogmes que l'on enseignoit dans les mystères. La descente de Bacchus aux enfers, assez semblable à celle de Christ, appartenoit à cette fiction sacrée.

Près du temple de cette Diane de Trézène (3), appelée Lycéene, ou lumineuse, étoient quelques autels; le premier, consacré à Bacchus, et les autres aux Thémides, ou Justices (*q*). Bacchus y recevoit le surnom de *Sauveur*, d'après l'ordre d'un certain Oracle. On attribuoit l'établissement de ce culte à Pithée. Pausanias prétend, que c'étoit un autel du *Soleil Sauveur*; ce qui revient absolument au même pour nous, qui prétendons que Bacchus, comme Christ, n'est que le Dieu Soleil Sauveur du monde, soit Bacchus fils de la Vierge Cérès, soit Christ fils de la Vierge céleste, ou l'Horus Egyptien, fils d'Isis, noms différens de la même Constellation, Thémis, Cérès, Isis, *Virgo Deipara*, etc.

Diane, sous le nom d'Iphigénie (4), se trouve encore unie à Bacchus chez les habitans d'Hermionée. Bacchus y prend le nom de Melainaigide, ou de Chèvre noire. On donne en son honneur, tous les ans, des fêtes lyriques, et des combats de vaisseaux, ou des spectacles de Plongeurs. Il paroît que dans cette ville, Neptune, Orion, et toutes les Divinités, qui président à l'élément humide, étoient principalement honorées. Cérès Chtonienne y recevoit aussi un culte distingué, comme nous l'avons vu plus haut.

A Lerne, où l'on célébroit les mystères de Cérès Prosymne, dont le culte, comme nous l'avons remarqué plus haut, étoit uni à celui de Bacchus (5), qui prit aussi le nom de Prosymnus, on y voyoit une statue du même Dieu, qui y prenoit le surnom de *Sauveur*, comme celui de Trézène. Vénus Marine y avoit pareillement sa statue. Comme a Trézène, on y montroit également le lieu par où Bacchus étoit descendu aux enfers, pour en retirer Semelê sa mère. On voit, que par-tout les mêmes fables se répètent, et que chacun fixe chez soi le lieu des aventures de ses Dieux, comme nous l'avons déjà remarqué. Quant aux mystères, qui s'y célébroient en honneur de Bacchus, Pausanias (6) croit devoir ne point lever le voile sacré qui les couvroit. C'étoit, comme en Egypte, près d'un marais,

(1) Ibid. p. 72.
(2) Ibid. p. 73.
(3) Pausan. Corinth. seu Argolic. p. 74.
(4) Ibid. p. 77.
(5) Ibid. p. 89.
(6) Ibid. p. 80.

qu'ils se célébroient. C'étoit aux filles de Danaüs qu'on en attribuoit l'institution ; ce qui confirme l'opinion où l'on étoit, que les mystères du *Sauveur* avoient une origine Egyptienne, et que, comme Osiris, ce Dieu étoit descendu aux enfers et ressuscité : car Osiris avoit fait tout cela, comme Bacchus.

Si nous passons en Laconie (1), nous verrons à Sparte Bacchus enfant, porté sur les épaules de Mercure, ou du Dieu qui a son domicile dans la Vierge, mère d'Horus, le fameux Gabriel des Chrétiens.

Bacchus y prenoit aussi le surnom de Colonate (2). Près de son temple étoit un bois consacré à un certain Héros, qui, dit-on, avoit servi de guide à Bacchus, lorsqu'il vint à Sparte. On sacrifioit à ce Héros, avant de sacrifier à Bacchus. Les courses qu'y faisoient les Prêtresses, appelées Dionysiades, étoient un usage qui leur étoit venu de Delphes. On donnoit aussi le nom de *Leucippides* à quelques-unes de ces Prêtresses ; (3) allusion, sans doute, aux filles de Leucippe, enlevées par les Dioscures. Elles étoient trois sœurs, Hilaïe, Phébé, Arsinoé. Ces noms sont ceux des Pléïades, placées sur le Taureau, et que les Gémeaux ou les Dioscures semblent chasser devant eux (4).

On voyoit sculptées sur un autel, à Amyclée (5), les images de Bacchus, de Sémélê sa mère, et d'Ino sa tante; et près de ces figures celles de Cérès, de Proserpine et de Pluton; celles des Heures et des Parques.

Bacchus étoit une des Divinités principalement adorées dans cette ville. Il y prenoit le surnom de *Psila*, ou aîlé. (6).

Près du mont Taygète étoit la ville de Brysée, où Bacchus avoit un temple (7) ; les statues étoient en plein air. Quant à celle, qui étoit renfermée dans le temple, les femmes seules avoient la permission de la voir, parce qu'elles seules faisoient, dans le secret, tout ce qui concernoit les mystères. Macrobe parle des mystères de Bacchus-Bryseis, qu'on représentoit sous les quatre formes des quatre âges de la vie humaine, et qu'il dit être le Soleil (8).

A Gythium, on avoit élevé dans la place publique la statue de Bacchus à côté de celle d'Apollon et d'Hercule (9) ; d'un autre côté on voyoit celle d'Esculape, et un temple d'Ammon.

C'étoit près de cette ville, dans un lieu appelé Larossium, que l'on célébroit, au commencement du printemps, une fête en honneur de Bacchus (10). Parmi les fables que l'on débitoit à l'occasion de cette solennité, on disoit qu'en ce lieu ils trouvoient le raisin déjà en maturité.

A Brasias, en Laconie (11), on racontoit sur Bacchus des aventures, qui sembloient s'éloigner des traditions des autres Grecs ; savoir, que Sémélê ayant eu Bacchus de Jupiter, Cadmus son père, qui s'en aperçut, la fit jeter elle et son fils, dans une espèce d'arche ou coffre ; que ce coffre fut poussé par les eaux jusque sur la côte de leur pays; qu'ayant trouvé Sémélê morte, ils lui donnèrent la sépulture, et qu'ils firent nourrir Bacchus ; que depuis ce temps leur ville, appelée auparavant Oreiates, prit le nom de Brasias.

Ils ajoutent (12), qu'Ino, errante et vagabonde, arriva dans leur pays, et qu'elle voulut être elle-même la nourrice de Bacchus. On montroit encore chez eux, du temps de Pausanias, l'antre dans lequel Ino nourrit Bacchus ; et tout ce

(1) Pausan. Laconic. p. 93 et 101.
(2) Ibid. p. 95.
(3) Ibid. p. 99.
(4) Messeniac. p. 42.
(5) Laconic. p. 101.
(6) Ibid. p. 102.
(7) Ibid. p. 103.
(8) Macrob. Sat. 1, c. 18.
(9) Pausan. Ibid p. 104.
(10) Ibid. p. 105.
(11) Ibid. p. 107.
(12) Pausan. Lacon. p. 107.

champ s'appelloit les Jardins de Bacchus. On trouvoit au même lieu un temple d'Esculape, et un antre d'Achille, en l'honneur duquel on célébroit tous les ans une fête.

La statue de Bacchus et le temple d'Esculape se trouvoient pareillement à *Las*, à quarante stades environ de Gythium (1).

Cette statue étoit unie à celle de Diane, à Alagonie, une des villes qu'habitoient les Eleuthéro-Laconiens (2).

En Messénie (3), vers les sources de la Pamise, est le mont d'*Eve*, ou Evan, ainsi nommé d'un cri bacchique *Evoi*, que proféra, pour la première fois en ce lieu, Bacchus, ainsi que les femmes de sa suite.

Près Coronée de Messénie (4), on voyoit les temples de *Diane*, nourrice d'enfans, celui de Bacchus et celui d'Esculape. Près de là Ino, nourrice de Bacchus, avoit aussi son temple; c'étoit en ce lieu qu'elle sortit de la mer, déjà reconnue Déesse, et décorée du nom de Leucothée.

A Cyparisse (5) on montroit la fontaine Dionysiade, que Bacchus, comme Moïse, avoit fait sortir d'un coup de baguette, ou avec son Thyrse.

A Olympie (6) en Elide, on voyoit, près du bois sacré de Pelops, Bacchus et les Graces, qui avoient leur autel en commun, et tout près celui des Muses et des Nymphes.

On le voyoit aussi dans la même ville, placé à côté d'Apollon Pythien. La tradition de ce pays avoit conservé le souvenir des prétendus amours de Bacchus avec Physcoa (7), qui en eut le jeune Narcisse, lequel, devenu grand, rendit le premier en ce pays des honneurs à Bacchus.

Bacchus s'y trouvoit aussi uni à Latone, à la Fortune et à la Victoire, laquelle étoit représentée avec des ailes. (8) On y voyoit Mercure portant Bacchus.

Vers les bords de l'Alphée (9), près des confins du territoire de Pise et de l'Arcadie, étoit un temple d'Esculape, et un autre de Bacchus, surnommé Leucuanite. Les Eléens révèrent singulièrement Bacchus, à qui ils ont consacré un théâtre et un temple (10); ils se flattent que ce Dieu leur rend visite, dans la fête des Thyades. C'étoit dans cette fête, que se faisoit le miracle des noces de Cana, ou un miracle à peu-près semblable, et dont celui de Cana n'est qu'une copie (11). Les Prêtres prenoient trois cruches vides, qu'ils renfermoient dans une chapelle, après y avoir apposé le sceau devant tout le monde. Le lendemain on alloit reconnoître les cachets, et on trouvoit qu'ils étoient entiers, et que les cruches néanmoins étoient pleines de vin. Ce miracle étoit cru et attesté par tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens dans la ville; citoyens, comme étrangers, tous l'attestèrent à Pausanias. Ces sortes de miracles n'étoient point rares: car ceux d'Andros avoient chez eux une source de vin, qui couloit aussi tous les ans du temple de Bacchus, le jour de la fête du Dieu. Ces supercheries étoient fort familières aux Prêtres, qui sachant, que le peuple aime les miracles, lui en faisoient. La crédulité donne sur elle-même une grande prise à l'imposture. Les Ethiopiens, qui habitent au-delà de Syène, publioient aussi de semblables miracles, qui s'opéroient sur la table du Soleil. Je ne parlerai pas de ceux des Juifs, nation la plus crédule du monde; ils durent se multiplier chez eux en raison de leur stupidité.

(1) Ibid. p. 102.
(2) Ibid. p. 110.
(3) Pausan. Messen. p. 141.
(4) Ibid. p. 144.
(5) Ibid. p. 147.
(6) Heliac. p. 162.
(7) Paus. Heliac. p. 164.
(8) Ibid.
(9) Heliac. 2, p. 200.
(10) Ibid. p. 204.
(11) Pausan. Heliac. 2, p. 204.

En Achaïe (1), les habitans de Patras débitoient que c'étoit dans leur pays, à Messatie, que les Pans dressèrent à Bacchus des embûches, et qu'il courut toutes sortes de dangers.

C'est dans ce pays, près des bords du Meilichus (2), que l'on voyoit le coffret qui renfermoit le jeune Bacchus, coffret précieux qu'Euripyle avoit trouvé dans les dépouilles de Troye, et dont Jupiter avoit fait présent autrefois à Dardanus. Bacchus dans cet endroit, dit Pausanias, est censé être une Divinité étrangère apportée de Troye par Eurypile; ce qui confirme ce que nous avons conjecturé plus haut, que ce Dieu étoit honoré en Phrygie avant de l'être en Grèce. Bacchus y prenoit le nom d'*Æsumnètes*. Neuf hommes, et autant de femmes choisies par le suffrage de leurs concitoyens, parmi les personnes les plus distinguées, remplissoient les fonctions sacerdotales. Dans une des nuits de cette fête (3), le Prêtre portoit le coffret sacré dans l'intérieur du temple, et les enfans, la tête couronnée d'épis, se rendoient en procession sur les bords du Meilichus. On déposoit ces couronnes près de la statue du Dieu; et après s'être baigné dans le fleuve, on reprenoit d'autres couronnes faites de lierre, et on se rendoit au temple de Bacchus Æsumnètes. Il y a beaucoup de choses dans cette cérémonie, qui se rapprochent de ce qui se pratiquoit en Egypte à la mort d'Osiris, lorsqu'on se rendoit au fleuve, pendant la nuit, avec le coffret doré, et qu'on faisoit une image luniforme (4).

Diane paroît avoir été singulièrement adorée à Patras (5), ainsi que Bacchus; ce dernier y avoit un temple près du théâtre, et on lui donnoit le surnom de Calydonien, parce qu'on prétendoit que sa statue y avoit été apportée de Calydon. On rapportoit à cette occasion l'aventure de Corésus, un de ses Prêtres à Calydon, lequel devint amoureux de la Vierge *Callirohé*, qui avoit pour lui la plus grande antipathie. Le Prêtre, n'ayant pu vaincre sa répugnance, s'adressa à son Dieu, qui frappa de délire et de phrénésie les malheureux Calydoniens. Ceux-ci consultèrent l'Oracle de Dodone, qui leur répondit qu'ils ne trouveroient de remède à leurs maux, qu'autant que Corésus auroit immolé Callirohé à Bacchus, ou que lui-même se seroit dévoué victime pour elle. Au moment où la belle Callirohé alloit être immolée, Corésus cédant à sa passion pour elle, s'immola à sa place. La jeune fille, touchée de ce sacrifice, sent toute sa répugnance pour lui s'évanouir, et finit par s'immoler elle-même aux manes de cet amant généreux, au bord d'une fontaine de Calydon, qui depuis ce moment s'appela Callirohé. On voyoit aussi, près de ce lieu, différentes statues de Bacchus, en nombre égal à celui des villes du pays, et portant le surnom de ces villes. Ainsi l'une s'appelle Mesadeus, l'autre Anthée, l'autre Areus. Pendant la fête de Bacchus, on portoit ces différentes statues dans le temple de Bacchus *Æsumnètes*. Ce temple étoit bâti dans la partie de la ville qui avoisinoit la mer. Peu loin de là étoit un autre temple, et deux statues consacrées à une Divinité, connue sous le nom de Déesse *du Salut*.

A Phelloë, près d'Egine (6), Bacchus et Diane recevoient aussi un culte. La statue de Bacchus étoit enduite de cinabre; celle de Diane étoit en bronze, et la Déesse paroissoit prendre un trait de son carquois. Dans le voisinage de ces villes, à Pellène (7), Diane étoit encore honorée avec Bacchus; elle y

(1) Paus. Achaic. p. 224.
(2) Ibid. p. 225, 226.
(3) Ibid. p. 226.
(4) Ci-dess. t. 1, l. 3, c. 3.
(5) Paus. Achaic. p. 227.
(6) Ibid. p. 234.
(7) Ibid. p. 235.

prenoit

prenoit le titre de *Soteira*, Conservatrice, et Bacchus le surnom de Lamptère, ou lumineux. On y célébroit en son honneur la fête des lumières, pendant laquelle on portoit de nuit des flambeaux allumés à son temple, et on dressoit, dans toute la ville, des coupes pleines de vin.

Si nous passons en Arcadie (1), aux environs de Mantinée, nous trouvons la fontaine des Méliastes, près de laquelle étoit un temple de Bacchus. C'étoit là que les Méliastes célébroient les Orgies de ce Dieu. Vénus y avoit aussi le sien, et elle y prenoit le titre de Mélanie, ou de Noire.

A Cynaithe, dans le territoire des Phénéates (2), étoit un temple de Bacchus, en l'honneur duquel les habitans du pays choisissoient un Taureau parmi leurs troupeaux, et le portoient au temple du Dieu. Ils le lui offroient pour victime.

Dans la ville d'Aléa (3), près Stymphale, Diane d'Ephèse et Bacchus étoient encore honorés. On célébroit tous les ans, en honneur de celui-ci, une fête appelée *Sciera* (Umbrosa), et les femmes se flagelloient en honneur du Dieu, comme les jeunes gens faisoient à Sparte en honneur de Diane Orthia.

Sur les montagnes du territoire de Thelpuse, on voyoit les statues de Cérès Eleusinienne, de sa fille et de Bacchus. (4).

Près des rives de l'Alphée, à Hérée, Bacchus avoit plusieurs temples; il prenoit dans l'un le surnom de *Polites*, et dans un autre celui d'*Axites* (5). On y trouvoit aussi un sanctuaire, dans lequel on s'assembloit pour y célébrer les orgies de ce Dieu. Pan, Divinité familière des Arcadiens, y avoit son temple (6).

A Mégalopolis (7), on voyoit une statue de Bacchus chaussé du cothurne; il tenoit en main une coupe, et de l'autre un Thyrse, sur lequel étoit perché un aigle. Près du théâtre il y avoit une fontaine consacrée à ce Dieu. Il y avoit aussi eu un temple.

A Phigalie (8), Diane *Conservatrice* étoit aussi adorée, ainsi que Bacchus, qui y avoit son temple. Ce Dieu y prenoit le nom d'Acrato-Phoros (*merum ferens.*) La partie inférieure de sa statue n'étoit pas visible, étant couverte de lauriers et de lierre; la partie supérieure, que seule on appercevoit, sembloit être enduite de cinabre, comme celle de Phelloë.

A Tégée (9), Bacchus ainsi que Cérès et Proserpine, avoient leurs temples. On voyoit un autel de Proserpine près des temples de Bacchus; ce Dieu en avoit deux. Sur la route de Tégée à Argos on trouvoit aussi un temple de Cérès et un autre de Bacchus le Myste. Pan avoit des autels et des temples dans tout ce canton.

C'étoit sur-tout en Béotie (10), patrie de Bacchus, que ce Dieu recevoit des hommages. Près des ruines de Potnie, au-delà de l'Asopus, on trouvoit le temple de *Bacchus Aigobole*, ou Perce-Chèvre. On raconte à ce sujet une fable: car chez les Grecs, chaque institution religieuse est toujours accompagnée d'un conte, qui en explique l'origine, ou plutôt qui la dénature. Il en est de même des dénominations, dont l'étymologie s'appuie presque toujours, sur une fable inventée après coup, pour rendre raison de ce qu'on n'entend pas.

On montroit à Thèbes (11) les restes

(1) Pausan. Arcad. p. 241.
(2) Ibid. p. 252.
(3) Ibid. p. 254.
(4) Ibid. p. 236.
(5) Ibid. p. 257.
(6) Ibid. p. 263.
(7) Ibid. p. 264.
(8) Ibid. p. 270.
(9) Ibid. p. 281.
(10) Pausan. Bæot. p. 288.
(11) Ibid. p. 291.

de l'appartement de Sémélê, mère de Bacchus. Du temps de Pausanias, ce lieu étoit inaccessible aux mortels, et un respect religieux en défendoit l'abord. On prétend, qu'au moment où Sémélê fut frappée de la foudre, et son appartement consumé avec elle, il étoit tombé du ciel un morceau de bois. On dit que Polydore, ayant orné de bronze ce morceau de bois, l'appela le *Bacchus Cadméen*.

Ce Dieu avoit aussi près du théâtre (1) un temple, où il étoit honoré sous le nom de Lysien. On faisoit encore une histoire pour expliquer l'étymologie de ce mot. On disoit, qu'il avoit délivré les Thébains faits prisonniers par les Thraces. Il y avoit aussi une statue de Sémélê. Chaque année, à un jour marqué, les portes du temple s'ouvroient; on y voyoit les restes de la maison de Lycus et le tombeau de Sémélê. L'épouse de Lycus révéroit particulièrement Bacchus (2).

On voyoit à Tanagre le tombeau d'Orion (3), et un temple de Bacchus, où étoit une magnifique statue de marbre de Paros. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est sur-tout un Triton. On débite à ce sujet un conte merveilleux. Les femmes de Tanagre, ayant été les premières initiées aux mystères de Bacchus, descendirent à la mer pour s'y purifier. Un Triton s'avança contre ces femmes, qui invoquèrent aussitôt le secours de Bacchus. Le Dieu les exauça et défit le monstre. D'autres faisoient un autre conte, qui n'étoit pas plus vraisemblable, et que nous ne rapporterons pas ici.

Près du temple de Bacchus, dans cette ville, étoient aussi ceux de *Thémis*, d'Apollon et de Vénus (4).

Près de l'Euripe (5) étoit la ville d'Anthedon, ainsi nommée d'un fils de Neptune et d'Alcyonée, une des Atlantides. Vers le milieu de la ville étoit le temple des Cabires, celui de Cérès et de Proserpine. Bacchus y avoit aussi son temple et sa statue.

Sur le mont de Ptoûs (6), on remarquoit sur-tout le temple et la statue du même Bacchus. Ils se trouvoient aussi à Larymna. A Copas, le même Dieu avoit également un temple, avec Sérapis et Cérès.

A Thespies (7), où l'on adoroit *Jupiter Sauveur*, on trouvoit aussi la statue de Bacchus, celle de la Fortune et celle de la Santé. Cupidon, ou l'Amour, étoit la grande Divinité de cette ville. Cicéron (in Verr. de sig.) parle de la statue que ce Dieu y avoit, et qui attiroit la curiosité des voyageurs. Ceux d'Orchomène (8) avoient un temple de Bacchus, et un très-ancien temple des Graces. Leurs anciennes statues étoient des pierres, qu'on disoit tombées du ciel.

C'étoit sur le Parnasse en Phocide (9), que des femmes Athéniennes, connues sous le nom de Thyades, alloient tous les ans célébrer les Orgies de Bacchus avec les femmes de Delphes. Pausanias prétend, qu'elles prirent le nom de Thyades (10), d'une certaine femme de ce nom, qui la première fut initiée à Bacchus, et en célébra les Orgies. Cette Thyade eut d'Apollon un fils nommé Delphus, qui donna son nom à la ville de Delphes, située près du Parnasse, où les Thyades célébroient leurs Orgies.

On avoit représenté à Delphes (11), entr'autres tableaux, le coucher du Soleil, Bacchus et les Thyades. On y voyoit aussi une statue de Bacchus Céphallénite, qu'y avoient envoyée ceux de Méthymne.

(1) Ibid. p. 294.
(2) Ibid. p. 295.
(3) Ibid. p. 297.
(4) Ibid. p. 298.
(5) Ibid. p. 298.
(6) Ibid. p. 299.
(7) Ibid. p. 301—302.
(8) Ibid. p. 311.
(9) Pausan. Phoc. p. 319.
(10) Ibid. p. 321.
(11) Ibid. p. 334.

Le culte de Diane et de Bacchus se trouve encore réuni à Boulis (1), ville bâtie sur une montagne, du côté d'Anticyre. Si Bacchus est, comme nous le pensons, le Dieu Soleil, il n'est pas étonnant de le trouver si souvent uni à Diane, ou à la Lune. Cette liaison nous paroît aussi naturelle qu'avec Apollon.

Nous ne rassemblerons point les passages des autres Auteurs, soit Grecs, soit Latins, qui peuvent nous mettre à portée de suivre les traces de Bacchus et de son culte, soit en Europe, soit en Asie, où il a pris naissance. Nous nous bornerons à ce que nous avons rapporté d'après Pausanias, et qui nous suffit, pour faire voir l'universalité de son culte chez les Grecs, et les rapports qu'il a pu avoir avec différentes Divinités, telles que Cérès, Hécate, Diane, etc. qui ont aussi eu leurs mystères.

Nous allons maintenant considérer le Dieu Soleil, sous le nom d'Atys, qu'il prit en Phrygie, et donner une idée abrégée de ses mystères, ainsi que de ceux de Cybèle son amante, dont le culte fut toujours inséparable du sien.

On trouve dans le Traité de Lucien, intitulé de la Déesse de Syrie (2), et dans le Discours de Julien (3) sur la Mère des Dieux, beaucoup de détails intéressans sur le culte du Phrygien Atys et de Cybèle. Macrobe en a aussi parlé (4). Ce culte, en général, a beaucoup de ressemblance avec celui d'Adonis et de Bacchus, d'Osiris et d'Isis, et il n'est qu'une des formes innombrables du culte du Soleil, et des mystères augustes de la lumière d'Ormusd. Son origine Asiatique n'est contestée par personne; et la Phrygie semble avoir, plus qu'aucun autre pays, le droit de le revendiquer. Cybèle et Atys sont, de l'aveu de tout le monde, des Divinités Phrygiennes, et les Phrygiens eux-mêmes prétendent à une très-haute antiquité (5), au point qu'ils le disputoient aux Egyptiens. Grands conteurs de fables, comme il paroît par Esope, les Phrygiens mêlèrent, plus qu'aucun peuple, l'allégorie à leur culte religieux. Aussi les traditions sacrées sur Cybèle et sur Atys sont-elles très-variées. (r) Nous allons rapporter les principales. Les Phrygiens qui habitent Pessinunte, près les bords du fleuve Gallus, dit Julius Firmicus (6), donnent à la terre la prééminence sur les autres élémens, et la regardent comme la mère de tout. Ils ont établi en son honneur des fêtes annuelles, dans lesquelles ils rappellent les amours d'une femme riche et puissante, qui avoit autrefois régné sur eux, et qui eut à se venger des dédains d'un jeune homme qu'elle aimoit. Une fête de deuil tous les ans leur retrace les amours malheureux, dont ils ont consacré le souvenir. Pour plaire à cette femme irritée, ou pour lui ménager des consolations dans ses regrets, ils publient, que celui qu'ils avoient enseveli, peu de temps auparavant, est ressuscité; et pour condescendre à la passion brûlante de cette femme, ils ont élevé des temples à son amant mort. Ils ont également voulu, que les Prêtres attachés à ce culte éprouvassent sur eux-mêmes ce que son dédaigneux amant avoit éprouvé, comme châtiment du mépris qu'il avoit fait de ses charmes. La pompe funèbre, que l'on consacre tous les ans à sa mémoire, est liée aux honneurs que l'on rend à la terre, à qui on leur persuade que ce culte s'adresse. Ils donnoient, dit Firmicus (7), des explications Physiques de tout ce cérémonial mystérieux. Quoique celles que rapporte Firmicus ne soient pas tout-à-fait exactes, au moins est-il certain, par le témoignage même de

(1) Ibid. p. 355.
(2) Lucian. de Dea Syr.
(3) Jul. Imp. Orat. 6e.
(4) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.
(5) Herod. l. 2, c. 2.
(6) Jul. Firm. de Prof. Error. Relig. p. 7.
(7) Firm. ibid. p. 7.

Firmicus, que les Phrygiens n'y voyoient qu'une représentation allégorique des phénomènes de la nature, et une suite de faits physiques, déguisés, sous le voile d'une histoire merveilleuse; ce qui a été le caractère universel de toutes les fables sacrées, chez tous les Orientaux. Julien (1), dans son Discours sur la Mère des Dieux, reconnoît cette vérité, et il donne la raison de ce génie allégorique des Peintres de la nature. Si ce caractère a été celui de tous les Prêtres et de tous les Ecrivains sacrés de tous les peuples, à plus forte raison a-t-il dû être celui des Prêtres des Phrygiens, chez qui l'apologue étoit en si grand honneur.

Comme ces fêtes étoient liées aux époques les plus remarquables de l'année, aux équinoxes, moment où la Nature fait éclore tous les germes de son sein, et où ensuite elle perd sa fécondité et rentre dans le repos de l'hiver, ceux qui ont cherché les causes physiques de cette institution, ont arrêté leurs yeux aux opérations agricoles et aux phénomènes périodiques de la végétation du blé, c'est-à-dire, aux effets, plutôt qu'aux causes, et aux objets secondaires de ces fictions, plutôt qu'aux agens réunis de la végétation universelle. Ces fêtes étoient lugubres dans les premiers jours (2), et accompagnées de deuil, de gémissemens et de cris lamentables, sur la mort d'Atys; et ensuite de cris de joie, au moment de son retour, que l'on célébroit dans les Hilaries. « Vous hurlez, dit Firmicus, en » action de graces de la renaissance des » fruits; vous vous lamentez, pour » vous réjouir ensuite. » Firmicus leur reproche de chercher à déguiser les objets de leurs larmes et de leurs regrets, en se couvrant du prétexte d'une allégorie physique, à laquelle Firmicus se refuse à tort, comme ont fait tous les Ecrivains Chrétiens, qui voyoient avec peine, que leurs adversaires fissent évanouir le ridicule apparent de leurs fables et de leurs cérémonies religieuses, en les rappelant à leur véritable origine, à l'histoire figurée de la Nature. Les Chrétiens trouvoient leur compte à convaincre d'absurdité les Payens; et, quoique la Physique fût effectivement la base de la Religion de ces derniers, leurs explications étoient si incomplettes et si peu satisfaisantes, que les Chrétiens sortoient toujours avec avantage de la dispute. Mais ils ne devoient pas cependant conclure, qu'on ne pût pas donner de bonnes explications, et des raisons satisfaisantes du culte de leurs adversaires, parce que celles qu'on leur donnoit étoient effectivement assez mauvaises. De ce qu'une bonne cause est mal plaidée, il ne s'ensuit pas qu'elle ne puisse être mieux plaidée, et qu'elle soit mauvaise, parce qu'elle est mal défendue. C'étoit pourtant la conclusion que tiroient les Ecrivains Chrétiens, avec une espèce de triomphe insolent, fondé tout entier sur l'ignorance, où étoient la plûpart des Payens de leur propre Religion. Ils savoient seulement en gros, que toutes ces absurdités n'étoient qu'apparentes; qu'il y avoit un point de vue physique, sous lequel ces fictions devoient être envisagées, et sous lequel on retrouvoit toute la sagesse des anciens. Mais dès qu'ils s'efforçoient d'expliquer, ils n'étoient pas heureux, parce qu'ils manquoient de la première des clés, celle que fournit l'instruction, sans laquelle il est impossible de pénétrer dans les sanctuaires de l'antiquité.

Porphyre donne une explication tirée, non pas des moissons et des fruits, comme celle dont nous parle Firmicus, mais des fleurs (3), dont, suivant lui, Atys est l'emblême; de ces fleurs qui tombent avant le fruit. Cette explication n'est pas plus satisfaisante, quoique

(1) Julian. Orat.
(2) Firmic. p. 8.
(3) August. de Civ. Dei, p. 7, c. 25.

physique ; car si la véritable explication est nécessairemennt physique, il ne s'ensuit pas pour cela qu'elles soient bonnes, précisément parce qu'elles sont physiques.

Les explications de Varron (1) rappeloient aussi le culte de Cybèle et d'Atys à la Nature ; et c'étoit une conséquence nécessaire de l'opinion, qui faisoit de la Terre, principe passif de toutes les productions, la Divinité physique adorée sous le nom de Cybèle. Varron cherchoit même l'explication de la plûpart des attributs de cette Déesse, dans les propriétés et les qualités de la Terre, dans sa figure et sa solidité, et dans les villes qui la couvrent (2).

La plûpart de tous ses attributs et des symboles mystérieux de son culte, suivant cet Auteur, sont relatifs à l'ordre du monde. Cette assertion est vraie ; mais les explications qu'il en donne ne sont pas plus heureuses. Pour nous, sans nous arrêter aux différentes interprétations, que les anciens ont données des emblêmes religieux et des fictions sacrées, qui appartiennent au culte de Cybèle et d'Atys, nous continuerons de rassembler les traditions variées de leurs aventures et les pratiques superstitieuses de ce culte.

Les Phrygiens racontent (3), qu'un certain Mæon, roi de Phrygie, eut de Dindyma sa femme une fille, qui fut exposée sur le mont Cybèle, où elle fut nourrie par des lionnes et des panthères, et d'autres animaux farouches, qui venoient l'allaiter. Des femmes, qui venoient y faire paître leurs bestiaux, témoins de ce miracle, enlevèrent ce jeune enfant, et lui donnèrent le nom de Cybèle et de Déesse des Montagnes, à cause de la montagne où elle se trouvoit ainsi exposée. Devenue plus grande, la jeune Princesse se fit remarquer par sa beauté, sa chasteté, et par son esprit inventif (4). Ce fut elle qui la première inventa les instrumens de musique, les cymbales, les tambours, la flûte et les danses. Marsyas le Phrygien, connu par son talent pour la musique (4), s'attacha à elle, et l'accompagna jusques dans le Nord, où elle porta ses pas errans, après la mort d'Atys. Atys étoit un jeune Berger Phrygien, dont elle étoit devenue amoureuse, et qui la rendit mère. Son père s'en étant apperçu, fit périr, non-seulement son amant infortuné, mais même sa nourrice. Cette mort porta le désespoir dans l'ame de Cybèle, et le délire dans son esprit, au point qu'elle s'exila et courut les montagnes, en poussant d'affreux hurlemens, au bruit des tambours et des cymbales. Apollon, qui la rencontra dans cet état, en devint amoureux ; écarta Marsyas son rival, qu'il fit périr et écorcher vivant, et accompagna Cybèle, jusques dans les contrées Hyperboréennes. Cependant la Phrygie, où le corps d'Atys étoit resté sans sépulture, fut frappée de stérilité et affligée de la peste ; et elle ne trouva de remède à ses maux, qu'en faisant rendre la sépulture au corps du malheureux amant de Cybèle, et en l'honorant elle-même comme une Déesse (5), conformément à l'oracle d'Apollon, qui leur ordonna de chercher les restes d'Atys. Comme ils ne les trouvèrent point, et qu'il n'en restoit plus rien, ils firent une image de ce jeune homme, à qui ils rendirent les honneurs funèbres, en donnant tous les signes de la douleur la plus vive, et exprimant par leurs gémissemens les regrets de cette mort, en expiation de leur crime. Cybèle elle-même eut ses autels, et fut honorée par des sacrifices renouvelés tous les ans. On plaça, près de sa statue, des images de lions et de panthères, en mémoire de ce que ces animaux avoient pris soin de la nourrir.

Les Phrygiens conservèrent, jusques

(1) Ibid. l. 4, c. 10, et l. 7, c. 2.
(2) Ibid. l. 7, c. 24 et c. 25.
(3) Diod. Sicul. l. 3, c. 58, p. 226, etc.
(4) Ibid. c. 59.
(5) Diod. ibid. l. 3, c. 57.

dans les derniers temps, ce culte religieux (1), honorèrent, par leurs larmes, le tombeau du jeune Atys, et par leurs sacrifices et leurs offrandes, les autels de Cybèle. Midas éleva, dans la suite, à Pessinunte un superbe temple à cette Déesse, où elle fut honorée par le culte le plus pompeux et le plus brillant, qui puisse être rendu à la Divinité.

C'étoit dans cette ville de Pessinunte, que se célébroient les Orgies ou mystères de cette Déesse, sur les bords du fleuve Gallus, qui donna même son nom aux Prêtres de Cybèle, nommés *Galles* ou *Galli* (2).

Le récit de Diodore de Sicile, que nous venons de rapporter, nous peint Cybèle avec presque tous les traits, sous lesquels le même historien a représenté cette Déesse, dans la Théogonie des Atlantes, qui l'ont aussi honorée, et qui en ont fait la mère du Soleil et de la Lune.

Arnobe (3) en fait une Reine, laquelle, dans sa vieillesse, devint amoureuse d'un jeune Berger, qui gardoit les troupeaux, et qui, malgré la disproportion des rangs, dédaigna la Princesse. Midas, Roi de Phrygie, lui destina sa fille; et, comme il appréhendoit la jalousie de la vieille Princesse amourense, il fit fermer les portes de la ville, le jour de la célébration du mariage. Mais Cybèle, avertie de ce qui se passoit, arriva à Pessinunte, comme une furieuse; et ayant forcé les portes, elle entra dans la ville avec sa troupe, et y fit un grand carnage. Atys se cacha; mais elle le découvrit derrière un pin, dont il s'étoit couvert, et le punit de ses mépris, en le rendant eunuque (4).

La jeune amante d'Atys, Agdistis, désespérée de cette vengeance tragique exercée sur son amant, se tua de désespoir.

Les récits de Lactance, de Servius (5), de saint Augustin, ceux de Pausanias, diffèrent aussi de ceux de Diodore et d'Arnobe; en sorte qu'il est aisé de voir, que c'est une fable faite en vingt façons, mais qui se réduit, en dernière analyse, aux amours d'une Princesse Phrygienne pour un jeune homme, qui se mutile lui-même, ou qui est mutilé; qui meurt, et qui ensuite, comme l'Adonis Phénicien, ou l'amant de Vénus, est rendu à la vie. C'est la fiction Phénicienne sur le Dieu-Soleil, exprimée en d'autres termes, sous d'autres formes et d'autres noms. Enfin l'histoire d'Atys est la fable Phrygienne sur le Soleil, comme celle d'Adonis est la fable Phénicienne sur le même Dieu.

La tradition mythologique des aventures de la même Déesse, et de ses amours avec Atys, n'étoit pas tout-à-fait étrangère à la Phénicie. On la retrouve dans celle d'Esmun ou d'Esculape, qui fut aimé d'Astronoë, Princesse Phénicienne, et qui fut obligé de se faire eunuque, pour se soustraire à ses poursuites amoureuses. Nous en avons parlé plus haut, à notre article Esmun (6).

On pourroit même croire, que les Phrygiens avoient transmis ces mystères aux contrées voisines, à la Phénicie et à la Syrie, sur-tout, si on fait réflexion que c'étoit la même Divinité, qui étoit honorée en Syrie, sous le nom de Rhéa, et à qui le Lydien Atys avoit, dit-on, élevé un temple. Au reste, je ne prétends pas décider la question, savoir, si ce sont les Phrygiens qui ont donné aux Syriens, ou les Syriens aux Phrygiens, l'ancien culte de Rhéa. Par le récit de Lucien, il paroît que ce fut le Lydien Atys, (7) qui institua ce culte de Rhéa. D'un autre côté, nous trouvons les noms de Rhéa, ainsi que celui d'Esculape, dans l'ancienne Cosmo-

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 1.
(2) Herod. l. 1, p. 28, 29
(3) Arnob. contrà Gentes. Lucian. de Sacrificus. Tertul. Apol. c. 15.
(4) Minut. Felix in Octav.
(5) Serv. Æneid. l. 9. Tatian contra Gentes.
(6) Ci-dess. t. 2, l. 3, c. 9.
(7) Euseb. Præp. Ev. l. 3.

gonie des Phéniciens par Sanchoniaton, et dans les traditions sacrées de l'Egypte, sur les amours de Saturne et de Rhéa, parens d'Osiris (1). Quoi qu'il en soit, il est certain, parce que dit Lucien, qu'on a cru que les Syriens rendoient un culte à Cybèle (2), sous le nom de Rhéa, et qu'ils en rapportoient l'origine à l'infortuné Atys, qui avoit été mutilé. Ce fut Atys le Lydien, dit Lucien, qui établit le premier ces mystères, et qui apprit aux Phrygiens, aux Lydiens, et à ceux de Samothrace, à les célébrer. Cette circonstance rapproche les mystères de Samothrace, dont nous parlerons bientôt, de ceux de Cybèle et de Rhéa; et nous verrons effectivement, qu'on y parloit d'une mutilation d'un des Cabires, comme dans ceux de Cybèle.

Lorsque Rhéa, continue Lucien, eut privé Atys de sa virilité, ce malheureux abandonna toutes les marques de son ancien sexe, et prit les vêtemens de femme. Dans cet état, parcourant l'Univers, il racontoit sa malheureuse aventure, célébroit des Orgies, et chantoit le nom de Rhéa. Dans ses courses, il pénétra jusqu'en Syrie, et au-delà de l'Euphrate. Comme les peuples de cette contrée ne vouloient ni le recevoir, ni adopter ses mystères, il crut devoir élever, en ce lieu, un temple à cette Divinité (3), que l'on reconnoît, à plusieurs traits, être la même que Rhéa. Elle est portée, comme Cybèle, par des lions. Elle tient le tambour, et sa tête est surmontée de tours, comme la Déesse que les Lydiens révèrent, sous le nom de Rhéa. Les Prêtres attachés à son culte ressemblent aux Galles ou Prêtres de Cybèle, et se mutilent à l'imitation d'Atys. Quoique Lucien ne paroisse pas adopter la tradition (4), qui fait de la Déesse de Syrie la Cybèle (*t*) Phrygienne, néanmoins on ne peut disconvenir, que si ce sont deux Divinités, elles ont beaucoup de caractères communs. La castration et le fanatisme des ministres de ces Divinités est un des caractères les plus distinctifs, qui les rapproche l'une de l'autre. Ces Prêtres, une fois devenus eunuques (5), quittoient l'habit d'homme, et se revêtoient des habillemens de femmes. Eux seuls avoient droit d'entrer dans la partie du temple appelée *le sanctuaire*, et encore tous n'y étoient pas admis. Il y avoit des degrés dans l'ordre sacerdotal (6). C'étoit dans le sanctuaire qu'étoit la Divinité Syrienne, portée, comme Cybèle, par des lions. Cette Déesse avoit quelque chose de Minerve, de Vénus, de la Lune, de Rhéa, de Diane, de Némesis et des Parques; c'est-à-dire, qu'elle ressembloit assez à la Déesse Polyonyme ou à l'Isis d'Apulée. D'une main elle tenoit le sceptre, de l'autre le fuseau. Sa tête étoit ornée de rayons et de tours, et elle portoit la ceste, parure caractéristique de la *Vénus-Uranie* (*u*). Elle étoit parée de pierreries de toute espèce, et de perles; d'hyacinthes, de sardoines, d'émeraudes, de sardonix; enfin, des pierres qu'on remarque dans le Rational du Prêtre des Juifs, et qui servent de fondement à la Jérusalem céleste, lesquelles ne sont autre chose, que les différens symboles de la lumière céleste, diffuse dans le Zodiaque.

Plus de trois cents Prêtres desservoient ce temple, occupés de différentes fonctions. Ils étoient vêtus de blanc, et portoient un bonnet sur la tête (7). Ils choisissoient tous les ans le Grand-Prêtre, qui seul avoit le droit de porter la robe de pourpre, et la thiare d'or.

(1) Plut. de I[illegible]
(2) Lucian. [illegible] p. 885.
(3) Luc. [illegible]
(4) Ibid.
(5) Ibid. p. 897—898.
(6) Ibid. p. 901.
(7) Luc. de Deâ Syr. p. 907.

Outre cela, on comptoit une foule de personnes attachées au service du temple, de Musiciens, de Joueurs de cors et de flûtes, de Prêtres appelés *Galles*, et de Bacchantes, qu'agitoit la fanatique fureur. On sacrifioit deux fois le jour. On offroit à la Déesse les prémices des fruits; on chantoit en son honneur, des hymnes accompagnés des concerts de voix, du bruit des cymbales et des sons de la flûte; ce qui rapproche encore ce culte de celui de la Mère des Dieux (1). Comme les Galles ou les Prêtres de Cybèle, ceux de la Déesse de Syrie se tailladoient le corps et se flagelloient (2), tandis que d'autres jouoient de la flûte et battoient le tambour, ou entonnoient des hymnes, où régnoit l'enthousiasme le plus exalté. Un délire religieux saisissoit la multitude, étourdie par le son des instrumens et par l'enthousiasme des Prêtres (3). Un jeune Prêtre, quittant ses habits, s'avançoit au milieu de la foule; et prenant un couteau, il se coupoit les organes de la virilité; puis les ayant pris dans sa main, il couroit la ville, finissoit par les jeter dans quelque maison, et se revêtoit alors des habits de femme (*x*).

Telle étoit la cérémonie de la castration chez eux. Toutes ces ressemblances entre le culte de la mère des Dieux, ou de la Cybèle Phrygienne et celui de la Déesse de Syrie, nous ont engagé à mettre cette dernière Divinité, quelle qu'elle fût, sous le même titre. Un autre trait, qui les rapproche, c'est l'époque de la célébration de leurs fêtes. C'étoit à l'équinoxe de Printemps, que se célébroit la grande fête de la Déesse de Syrie (4), laquelle attiroit un concours nombreux de dévots de toute la Syrie et des pays voisins. Dans cette fête, on élevoit un grand bûcher, sur lequel on brûloit des animaux vivans et des habillemens précieux. C'étoit, en quelque sorte, une image du triomphe du Feu ou du Soleil sur toute la Nature, à ce moment, où passant dans notre hémisphère, cet astre embrase tout de ses feux. Cette fête répond à celle qui, à la même époque, se célébroit en Egypte (5), en mémoire de l'embrasement de la terre par le feu céleste.

C'étoit également à l'équinoxe du Printemps, tous les ans (6), que les Romains célébroient la fête de la mère des Dieux, dans laquelle on exposoit tout ce qu'on avoit de plus précieux, les riches étoffes et les monumens les plus magnifiques du travail des arts, afin d'en mieux décorer la pompe. Les jeux et la licence la plus grande faisoient partie du cérémonial. On s'y masquoit.

Ovide fixe cette fête quatorze jours après l'entrée du Soleil dans *Aries*, ou au 4 d'avril (*y*), la Lune devant être pleine alors, vers la fin de la Balance; et en conjonction avec l'Esculape céleste; sans doute, toutes les fois que le Soleil et la Lune, ou la néoménie, avoient coïncidé avec le premier décan du Belier; mais, quel qu'en fût l'écart, c'étoit toujours l'Esmun, ou Serpentaire, qui étoit la constellation la plus voisine d'elle. Cette Lune avoit été en quadrature vers la tête du Lion, qui avance sur la division du Cancer. C'étoit la partie du Ciel où elle s'étoit le plus avancée alors vers notre Zénith. C'étoit là le *maximum* de son approche vers nous; et en quelque sorte la montagne, où elle étoit exposée dans sa naissance. Si cette Déesse est la Lune, la fiction des lions qui l'y avoient nourrie, est toute simple, et on voit l'origine de cette allégorie. Au reste, nous ne prétendons point décider

(1) Ibid. p. 908.
(2) Ibid. p. 910.
(3) Ibid. p. 911.
(4) Lucian. ibid. p. 910.
(5) Epiph. Contr. Hæreses.
(6) Herod. l. 1, p. 28 et 29. Julian. Orat. 5e. Schol. Nicom. ad Alexiphar. 8.

ici,

ici, si elle est la Lune ou si elle est la Vierge céleste (*z*), qui, dans cette pleine lune, sembloit fouler aux pieds le disque lunaire, et s'avancer au Ciel précédée du signe du Lion; et alors, comme cette Vierge est Isis et Cérès, peut-être trouveroit-on aussi l'origine des traits de ressemblance, qu'elle avoit avec ces Divinités. Nous avons cru devoir seulement donner une position de la Lune, nouvelle, en quadrature et pleine, lorsqu'on célébroit autrefois la fête de la mère des Dieux, à l'équinoxe de Printemps. Cette fête souvent fut fixée, ainsi que les Hilaries, au jour même de l'équinoxe (1), trois jours avant le 8 des kalendes.

Dans Ovide, elle est fixée quatorze jours après, puisqu'on lit au 4 d'avril, *Hebe et matri Deorum Megalenses ludi facti*, trois jours après l'apparition des Pleïades. Alors les cors de la Déesse de Berecynthe se faisoient entendre, et annonçoient la fête de la Divinité adorée sur le mont Ida. On peut voir dans Ovide (2) la description de cette fête, où les Chantres de Cybèle battoient leurs tambours et leurs cymbales. Ce Poète donne à sa manière le sens des différentes cérémonies de ce culte, l'origine de la castration des Galles, et le récit des amours de Cybèle pour Atys, et des malheurs de celui-ci.

Il nous représente Atys, comme un jeune Phrygien d'une jolie figure, dont Cybèle devint amoureuse. La Déesse l'attacha au culte de ses autels, afin qu'il lui appartînt toujours. Le jeune enfant jura de lui être fidèle; mais il faussa son serment, par d'autres amours avec la Nymphe Sagaris (*a*). Un arbre, taillé en plusieurs endroits, et auquel le destin de la Nymphe étoit attaché, fut la cause de la mort de cette amante infortunée, dont Cybèle voulut ainsi se venger. Atys devint furieux, et se sauva sur les sommets du mont Dindyme. Ce fut là que, dans les accès de son délire, il prit un caillou tranchant, et se coupa les parties viriles. Ses ministres, imitant ses fureurs, crurent devoir aussi suivre son exemple, en abdiquant leur virilité, et coururent les rues, les cheveux épars. Ovide examine l'origine de l'usage que l'on faisoit dans ces fêtes, de cors, de cymbales et de crotales, dont le bruit servoit merveilleusement à inspirer et à soutenir l'enthousiasme, dont elles étoient toujours accompagnées. Il l'attribue à l'usage que firent autrefois les Curètes et les Corybantes de ces mêmes instrumens, pour étouffer le bruit des cris enfantins de Jupiter, que Rhéa ou Cybèle avoit soustrait aux regards de Saturne, qui dévoroit ses enfans mâles, et qu'elle avoit déposé dans un antre du mont Ida. C'étoit pour retracer, dit Ovide (3), cet événement, qu'on avoit conservé, dans les Orgies de la mère des Dieux, les cors et les cymbales des Corybantes de l'Ida, et dans la musique, le mode Phrygien, qui étoit le caractère original de cette ancienne musique, dont les Corybantes et les Curètes firent autrefois usage. Les Corybantes, attachés au culte de Saturne et de Rhée, passent pour avoir été les plus anciens Jongleurs de la Phrygie (*b*). C'étoient eux qui étoient chargés de danser armés, et d'exécuter des chœurs, au bruit des flûtes et des cymbales, dans les fêtes de ces Divinités (4). C'est là, sans doute, ce qui a fait dire, qu'ils étoient les enfans des Divinités même, au culte desquelles ils étoient voués.

Strabon (5), dans son dixième livre, entre dans les détails les plus intéressans sur l'origine et sur les fonctions de ces différens Ministres de Cybèle, soit Corybantes, soit Curètes. Ce morceau contient une dissertation très-savante sur les anciens Prêtres de la

(1) Macrob. Sat. l. 1. c. 21.
(2) Ovid. Fast. l. 4, v. 180, etc.
(3) Ibid.
(4) Suid. in voce κορυβ.
(5) Strab. l. 10, p. 325 et 326.

Grèce et de la Phrygie, sur les instrumens employés dans les Orgies et dans les mystères de la mère des Dieux, sur les rapports de ressemblance, qui se trouvent entre ces différens mystères de Bacchus et de Rhéa, et sur-tout sur l'antiquité du culte Phrygien, dont nous pensons que les mystères de Bacchus ou de Jupiter-Sabazius et ceux de Cybèle et d'Atys ne sont qu'une branche, transplantée en Grèce. Nous ne croyons avoir rien de mieux à faire, que d'y renvoyer le Lecteur.

Revenons aux autres traditions sur Atys et sur Cybèle. L'Empereur Julien, qui a cru devoir rapporter à la mysticité en vogue dans son siècle, et aux principes des Eclectiques, toute la Théologie ancienne, a fait un discours en honneur de Cybèle ou de la mère des Dieux, et d'Atys, dans lequel nous trouvons des détails assez curieux, et qui s'appliquent à la théorie secrète des mystères, et des opinions religieuses sur l'origine de nos ames et sur leur retour vers le principe lumineux, d'où elles sont émanées.

Cet Empereur Philosophe (1) ne parle qu'avec une religieuse circonspection des mystères d'Atys et de Cybèle, et des aventures allégoriques de ces deux Divinités, sur lesquelles, dit-il, il n'est pas permis de s'expliquer clairement; et dont les rits religieux et les pratiques de chasteté ont un but secret, qu'un voile sacré doit couvrir. Julien fait, comme tous les autres Auteurs, remonter l'origine de ces mystères aux plus anciens Phrygiens, à ce Peuple qui, suivant Hérodote, se vantoit d'être le plus ancien Peuple du monde. C'est d'eux, dit Julien (2), que les Athéniens ont emprunté ce culte, ayant eu à se repentir du refus, qu'ils en avoient d'abord fait, et du ridicule qu'ils avoient voulu jeter sur ces augustes cérémonies. Car on faisoit aux Athéniens, à l'égard d'Atys et de son culte, le même reproche, que Lucien (3) fait aux Peuples voisins de l'Euphrate, relativement à la même Divinité; le même qu'on faisoit à Lycurgue le Thrace, à l'égard de Bacchus, savoir, de s'être d'abord opposé à l'établissement de ce culte nouveau, et d'avoir repoussé et injurié Gallus, qui cherchoit à introduire parmi eux le culte de Cybèle, qu'ils traitèrent mal-à-propos de Divinité étrangère. Car, dit Julien (4), ils ignoroient que cette Divinité étoit la même, que celles qu'ils honoroient déjà sous les noms de Déô, (*c*) de Cérès et de Rhéa. De même qu'on enseignoit, que ceux qui avoient rejeté le culte de Bacchus, en furent punis; de même que ceux qui rejettent celui du nouveau Bacchus-Christ l'ont été, dit-on, souvent aussi : de même on enseignoit aux dévots de Cybèle, que les Athéniens avoient été punis de leur incrédulité, et du refus injurieux, qu'ils avoient fait d'admettre les mystères de la Déesse. Celle-ci s'en vengea sur eux; et ils consultèrent Apollon, qui leur conseilla de s'en venger, comme il avoit conseillé autrefois aux Phrygiens d'appaiser les manes d'Atys, et d'honorer Cybèle. En conséquence, ils lui élevèrent un temple, sous le nom de *Métroum*, qui devint le dépôt des archives publiques (*d*). Ce culte passa ensuite chez les Romains, durant la seconde guerre Punique. Tout le monde connoît la fameuse députation qu'envoyèrent les Romains vers Attalus, en Phrygie, pour obtenir de lui la statue de la Déesse de Pessinunte ou de Cybèle, et le trait miraculeux de la Vestale Claudia, qui, à l'aide de sa seule ceinture, fit avancer le vaisseau qui portoit le dépôt précieux, et que les plus fortes machines ne pouvoient faire mouvoir : elle prouva par-là sa virginité, sur laquelle on avoit élevé des doutes. Julien rappelle ce trait de l'Histoire,

(1) Julian Orat. 5, p. 297.
(2) Ibid. p. 298.
(3) De Deâ Syr. p. 885.
(4) Julian. p. 298.

plus détaillé encore dans d'autres Auteurs, tels que Tite-Live, Ovide, Hérodien, etc. (1) Nous y renvoyons le Lecteur.

Les Romains, dit Julien (2), apprirent par ce miracle, que le trésor que portoit ce vaisseau n'étoit point un ouvrage humain ; que cette statue n'étoit point une pierre brute, mais qu'elle étoit animée du souffle de la Divinité même (*e*). En effet, cette statue étoit une espèce de Talisman, qui, comme les boucliers de Numa, passoit pour être tombée du Ciel (3); car chaque Peuple a eu sa sainte Ampoule, ou quelque chose d'équivalent. Transportée dans la suite à Rome, on la promenoit en grande pompe dans la fête de la mère des Dieux, qui se célébroit au mois d'avril, et dont nous avons parlé plus haut (4).

Nous ne suivrons pas Julien dans les explications, qu'il nous donne de ces mystères, où il a tout rapporté au système des Eclectiques, et à sa théorie des formes imprimées à la matière ; théorie ingénieuse, dont l'application peut ici avoir lieu; pourvu que l'on ne perde point de vue, que l'élément du feu, dont le Soleil est le principal foyer, est l'agent de la Nature, qui organise la matière végétative, par l'application des formes immuables, qui diversifient la scène brillante où la Nature ici-bas a placé l'homme. Il est le principe actif des générations du monde sublunaire ; celui qui exerce son énergie sur la matière terrestre, et qui reçoit l'impression des formes qui organisent les plantes, et constituent le système de la végétation universelle.

Nous nous bornerons ici à recueillir les traditions, qu'il a conservées dans cet Ouvrage sur Atys, qu'il appelle le *Dieu fécond* (5) par excellence (*f*). Il raconte, que ce jeune homme, aussitôt après sa naissance, fut exposé sur les bords du fleuve Gallus, où il fut nourri. Ainsi la Déesse Cybèle sa mère l'avoit été sur les sommets du mont Dindyme. Rien de plus commun que ces expositions dans les Contes Orientaux. Persée, Moïse, Bacchus, etc. ont été exposés. Cette fiction servoit souvent au merveilleux des anciens Romans, et quelquefois à leur dénouement. Atys fut élevé sur les bords de ce fleuve, jusqu'à l'âge de puberté, où la mère des Dieux le trouva si beau, qu'elle en devint amoureuse. La Déesse, pour preuve de sa tendresse, décora la tête de son amant d'un bonnet semé d'étoiles. Julien conjecture, avec beaucoup de raison, que ce bonnet semé d'étoiles désigne le Ciel : il va même plus loin ; il prétend que le fleuve Gallus n'est qu'une allégorie relative à la voie de lait, *Galaxia*. Ceci entroit dans la théorie mystique des Anciens, sur la route des ames. Si sa conjecture est vraie, cela confirme les rapports que nous avons cru appercevoir, entre Atys ou l'Esmun des Phéniciens, autrement Esculape, et la constellation de ce nom, ou le Serpentaire, près duquel cette belle Lune du Printemps étoit toujours pleine. Le jeune Atys, suivant le goût qu'il avoit pour la danse, s'attacha aux Nymphes, et eut commerce avec une d'entr'elles, dans la grotte de laquelle il descendit. Un des Corybantes, que la Déesse Cybèle lui avoit donné pour gardien, engagea un lion roux (6) à découvrir cette infidélité à sa mère, qui avoit exigé de son fils un amour exclusif. Le malheureux Atys fut forcé de se mutiler, dans les accès du délire, qui s'étoit emparé de son ame, par une suite de son amour malheureux (7).

Cette aventure tragique d'Atys (8) étoit l'objet des représenta-

(1) Tit. Liv. Decad. Ovid. Fast. l. 4, v. 200. Herod. l. 1, p. 29.
(2) Julian. ibid. p. 301.
(3) Herod. l. 1, p. 29.
(4) Ovid. Fast. l. 4.
(5) Jul. Orat. 5, p. 309.
(6) Ibid. p. 313.
(7) Ibid. p. 314.
(8) Ibid. p. 315.

tions mystérieuses de son culte, des gémissemens et des plaintes de ses adorateurs, qui par leurs larmes, tous les ans, retraçoient le chagrin de Cybèle sur les malheurs de son fils.

C'étoit sa fuite, sa disparition et son séjour dans l'antre, dont on faisoit la commémoration chaque année, à une certaine époque, ou, pour parler d'une manière plus précise, à l'équinoxe même du Printemps, au moment où le Soleil atteignoit le cercle équinoxial. C'étoit alors, que l'on célébroit les mystères du Dieu Atys, dans lesquels les Corybantes faisoient espérer aux initiés les récompenses de la vie future (*g*), comme font les Chrétiens encore aujourd'hui à la fête de Pâques, qui est absolument celle du passage d'Atys à son règne, et son retour à la vie. Il n'y a de différence que dans la partie tragique des deux Fables. La fête de la Passion d'Atys, comme celle de Christ, duroit trois jours. Le premier jour se passoit dans le deuil et dans les larmes : au second jour, étoit la fête des trompettes, où tout retentissoit du bruit de ces instrumens, ainsi que des tambours et des crotales, comme si on eût eu en vue de réveiller Atys. En effet, les Phrygiens pensoient (1), que le Soleil dormoit l'Hiver, et qu'il ne se réveilloit qu'au Printemps. Le troisième jour, on faisoit la cérémonie de ce qu'on appeloit l'amputation de la moisson de Gallus (2) ; après quoi succédoient les fêtes de joie nommées *Hilaria*, en honneur du retour du Dieu vers la vie (3). Ces fêtes se célébroient à Rome le 25 mars, ou le huitième jour avant les kalendes d'avril, en honneur du triomphe que le Dieu-Soleil, dit Macrobe (4), remportoit en ce moment sur les ténèbres et les longues nuits de l'Hiver. C'étoit donc alors, que l'on devoit dire, comme à Pâques : *Haec dies, quam fecit Dominus, exultemus et laetemur in ea. Alleluia.* Si on ne disoit pas ces même mots, on devoit dire quelque chose d'approchant, dans des fêtes Hilaries ou de gaieté (*h*). Macrobe dit expressément de ces fêtes équinoxiales, qui se célébroient en honneur d'Atys, et qui, après avoir commencé par le deuil et la tristesse, se terminoient par une grande journée consacrée à la joie, qu'elles avoient pour objet le Soleil, adoré sous le nom d'Atys, amant de Cybèle. La puissance du Soleil sur toute la Nature étoit exprimée par la verge, qu'on mettoit dans une des mains de la statue d'Atys (5) ; et sa fonction de Chef de l'harmonie céleste, par la flûte aux sept tuyaux, que l'on mettoit dans l'autre main. Comme les attributs des statues du Dieu étoient tous symboliques, les cérémonies, qui se pratiquoient dans ces fêtes, étoient toutes allégoriques. Le sens de quelques-unes pouvoit être dévoilé, suivant Julien (6) ; mais il en étoit plusieurs, qui devoient rester couvertes du voile du mystère. La cérémonie de l'arbre coupé, suivant cet Empereur Philosophe, tenoit à l'historique des aventures de Gallus, et n'appartenoit pas essentiellement aux mystères, auxquels elle se trouvoit liée. Julien néanmoins y voit des rapports avec l'ame, qui déposée sur la terre doit sans cesse tendre en haut, vers le lieu de son origine, et dont les racines qui l'attachent à la terre ne peuvent être trop tôt coupées. Le bruit des trompettes lui paroît être aussi un signal de l'appel pour elle vers sa patrie céleste, et les Hilaries fêtoient son heureux retour. Ceci s'appelle commenter, à la manière des Pères de l'Eglise.

L'antre dans lequel étoit descendu Atys (7), suivant Julien, c'est le monde, où s'opèrent les générations; et il en sor-

(1) Plut. de Iside.
(2) Julian. Orat. 5, p. 311.
(3) Damasci v.t. Isid. Ap. Phot. p. 1074.
(4) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.
(5) Macrob. ibid.
(6) Julian. p. 316.
(7) Ibid. p. 321.

toit, pour aller ensuite reprendre au Ciel son ancien sceptre. Julien cherche dans les principes des Eclectiques, sur l'origine et la destination de l'ame, la raison qui détermina les Auteurs de ce culte à fixer ces fêtes à l'équinoxe de Printemps (1). Nous ferons usage de ces mêmes principes ailleurs, dans notre explication d'un ouvrage Phrygien, intitulé, *Apocalypse de Jean*. La connoissance de cette théorie est nécessaire, pour entendre les livres Apocalyptiques; c'est là véritablement que ces principes trouvent leur application.

Julien entre aussi dans le détail des abstinences et des pratiques de chasteté (2), qu'on exigeoit dans la célébration de ces mystères; et il les rapporte au besoin, qu'avoit l'ame d'être dégagée de tout ce qui pouvoit l'appesantir, et empêcher qu'elle ne prît un libre essor vers les Cieux (*i*). Ces principes sont communs aux Pythagoriciens, et en général à tous les Ascétiques. Nous entrerons, à cet égard, dans quelques détails, dans la troisième partie de cet Ouvrage. Quant aux fruits du Palmier, dont il étoit défendu aux initiés à ces mystères de se nourrir, il en donne pour raison, que *cet arbre* étoit consacré au Soleil, et conséquemment à Atys. Il remarque que, parmi ces abstinences, plusieurs étoient commandées par le rit Egyptien: ce qui nous confirme dans l'opinion, que les Egyptiens ont été les premiers instituteurs des mystères, qui ont passé, sous différens noms et sous diverses formes, chez les différentes peuplades de l'Asie et de la Grèce.

Julien (3) termine le discours de Cybèle, d'abord, par une invocation à Mercure, sous le nom d'Epaphrodite, que lui donnoient les Mystes, qui allumoient les flambeaux sacrés, en honneur du sage Atys; ensuite, par une superbe prière, qu'il adresse à la mère des Dieux, qui partage le trône de Jupiter, source sacrée de nos ames, laquelle, éprise des charmes du grand Bacchus, a sauvé le jeune Atys (4), lorsqu'il fut exposé dans son enfance; et qui l'a ramené ensuite à la lumière, lorsqu'il fut descendu dans la caverne profonde de la terre: « c'est toi, dit-il, » que j'invoque, ô Déesse, qui remplis » le monde visible de tes dons, et qui » es la source de tous les biens, dont » jouissent les hommes »! Dans ce discours de Julien, Cybèle est peinte, en grande partie, sous les mêmes traits, qu'Apulée, dans son onzième livre, a décrit la fameuse Isis, avec laquelle d'ailleurs Apulée l'a confondue.

D'autres traditions ne font d'Atys qu'un simple Prêtre de la Déesse Cybèle, qui enseigna aux Phrygiens les mystères de la mère des Dieux; ce qui le rendit cher à cette Déesse, et ce qui, d'un autre côté, excita la jalousie de Jupiter lui-même. Ce Dieu, pour s'en venger, suscita un sanglier monstrueux, qui porta le ravage dans toute la Lydie, et fit, entre autres victimes, périr le malheureux Atys. Tel est le récit de Pausanias, qui fait d'Atys un Prêtre, fils de Calaüs le Phrygien, jeune homme né impuissant, et que, par cette raison, on disoit s'être mutilé.

Dans cette légende, Atys éprouve le sort d'Adonis, et les deux fictions ont ce point de rapprochement commun. Dans toutes les deux, le Soleil, soit l'Adonis Phénicien, soit l'Atys Phrygien, périt de la blessure d'un sanglier, qui les frappe tous deux, dans les parties du corps que la Nature a destinées à être les organes de la génération (5). C'est en conséquence de cette opinion, que les habitans de Pessinunte avoient pris en aversion le porc, comme les Juifs. Néanmoins, la tradition que nous venons de rapporter, et que Pausanias

(1) Ibid. p. 322.
(2) Julian. Orat. 5, p. 325, 326, 328, 330, 335.
(3) Julian. p. 336.
(4) Ibid. p. 337.
(5) Pausan. Achaic. p. 223.

a empruntée d'Hermésianax, n'étoit pas celle des habitans de la Galatie ni de Pessinunte. La tradition de ce pays faisoit d'Atys un Androgyne né à peu-près, comme Erichtonius, d'une éjaculation de Jupiter pendant son sommeil (*k*). La terre, imprégnée de la semence du père des Dieux, donna naissance à un être, qui avoit les organes de la génération des deux sexes, et auquel on donna le nom d'*Agdestis*. Les Dieux, effrayés de ce monstre, lui retranchèrent le membre viril, lequel se changea en un superbe amandier, qui portoit les plus beaux fruits. Une Nymphe, fille du fleuve Sangaris, cueillit des amandes, qu'elle mit dans son sein, et elle devint grosse. Quand elle fut accouchée, un bouc (*l*), ou l'animal céleste, dans lequel naissent le Soleil et l'année, prit soin de l'enfant qui, devenu grand, parut si beau à sa mère, qu'elle-même en devint amoureuse. Le jeune Atys fut envoyé à Pessinunte, pour y être uni à la fille du Roi. On entonnoit les chants de l'Hymenée, lorsqu'Agdestis vint attenter à sa jouissance. Atys, dans le délire, se mutila. Agdestis, dans la suite, se repentant de sa conduite à l'égard d'Atys, obtint de Jupiter, qu'aucune partie de son corps ne pourroit se corrompre (*m*). Ce culte de la Déesse de Pessinunte étoit établi à Dyme en Achaïe, où cette Déesse, sous le nom de Dindyme, avoit un temple commun avec Atys. Pausanias dit, qu'il ne lui a pas été possible de rien apprendre de leurs mystères, ou de la partie secrète des traditions de ce pays sur Atys (1). Ce Dieu avoit aussi son temple avec Cybèle à Patras, dans la ville basse; et il y recevoit des honneurs religieux. Pausanias n'y vit point sa statue: celle de Cybèle y étoit en pierre.

Dans l'Attique (2), ceux d'Anagyrase avoient aussi élevé un temple à la mère des Dieux.

A Corinthe, on trouvoit près des autels du Soleil, un temple, une colonne, un trône, consacrés à la mère des Dieux (3).

A Lacédémone, étoit un temple de la mère des Dieux, laquelle étoit singulièrement honorée, et tout auprès la chapelle d'*Hippolyte* (4).

On trouvoit aussi un temple de cette Déesse, près des ruines d'Elos (5), dans la ville d'Acries, non loin des bords de la mer. Ce temple étoit un monument curieux. On y voyoit une statue de la Déesse, qui passoit pour la plus ancienne de toutes celles qu'on en avoit dans le Péloponèse. La plus ancienne de toutes étoit en Asie, à Magnésie, au nord du mont Sypile. Les Magnésiens l'attribuoient à un fils de Tantale. Il y a apparence, que les Insulaires du Péloponèse avoient reçu ce culte des Asiatiques par le commerce. Car il en est des Religions, comme des maladies épidémiques; elles se propagent par la communication des Peuples entre eux, et sur-tout par le commerce; quand une politique sage n'a pas ses lazarets pour en prévenir la contagion.

Les Messéniens, chez qui on trouve une statue de *Jupiter Sauveur*, et une fontaine d'Arsinoë, du nom de la fille de Leucippe, avoient aussi une magnifique statue de la *mère des Dieux* (6), en marbre de Paros, ouvrage de Damophon.

A Olympie (7), cette Déesse avoit aussi son autel.

A Acacésie, en Arcadie, on trouvoit ensemble les autels de Cérès, de *Despoina*, et de la grande mère des Dieux (8). Elle avoit encore, dans le même pays, son temple, près des sources de l'Alphée (9); et on y re-

(1) Paus. Ach. p. 226.
(2) Pausan. Attic. p. 30.
(3) Corinth. p. 48.
(4) Pausan. Lacon. p. 94.
(5) Ibid. p. 105.
(6) Pausan. Messen. p. 141.
(7) Heliac. t. 1, p. 162.
(8) Arcad. p. 267.
(9) Ibid. p. 274.

marquoit deux statues de lions en marbre, animaux consacrés à cette Déesse, dont le char étoit censé attelé de lions.

A Thèbes (1), on voyoit encore du temps de Pausanias les restes de la maison de Pindare, une chapelle et une statue, qu'il avoit consacrées à la mère des Dieux. On n'ouvroit ce sanctuaire, qu'une fois tous les ans. Pausanias y étoit, au temps où l'ouverture s'en faisoit, et il vit la statue et le trône de la Déesse, qui étoient en marbre.

Pausanias (2), en parlant des antres sacrés les plus remarquables qu'il ait vus, cite un antre de Phrygie, près le fleuve *Peucella*, appelé l'antre *Steunos*, dont la concavité s'arrondissoit en voûte assez haute. Cet antre étoit consacré à Cybèle, ou à la *mère des Dieux*, qui y avoit sa statue. Nous aurons occasion de remarquer ailleurs, que les antres originairement furent les premiers sanctuaires des Dieux, et le lieu affecté à la célébration des mystères. L'antre Mithriaque en sera une nouvelle preuve. Il paroît, que cet usage fut en vogue chez les Asiatiques, avant d'être imité par les Grecs. Porphyre, dans son Traité sur l'antre des Nymphes, donne les raisons de cette consécration.

Après avoir recueilli les traditions Grecques sur Cybèle et Atys, et suivi, avec Pausanias, les traces de leur culte dans la Grèce, nous nous croyons dispensés de rassembler toutes les autres variantes de cette fable, telles que celle des amours de Cybèle et d'Atys, chantés dans un petit Poème de Catule. Le Poète suppose, que ce jeune Prince, ayant quitté le lieu de sa naissance, se retira dans les bois de Phrygie, où, s'étant mutilé, Cybèle l'adopta au nombre de ses Prêtres.

Il en est de même de celle de Servius (3), qui nous représente Atys comme un enfant d'une charmante figure, attaché au culte de Cybèle, et dont le Roi devint amoureux. Le jeune homme, prévoyant les violences du Prince, se réfugia dans les forêts, où celui-ci le suivit. Voyant qu'il ne pouvoit échapper à l'outrage, il mutila son Amant, qui, en mourant, s'en vengea sur lui, en lui faisant la même opération. Les Prêtres de la Déesse l'ayant trouvé expirant sous un Pin, l'emportèrent dans son temple; et après plusieurs tentatives inutiles, pour le rappeler à la vie, ils l'y ensevelirent. Pour perpétuer le souvenir de cet événement, Cybèle établit des fêtes de deuil, qui devoient être célébrées tous les ans dans son temple, et elle voulut que ces Prêtres s'assimilassent au malheureux Atys, par le retranchement des parties qu'il avoit perdues.

Toutes ces fables, quelles qu'elles soient, finissent toujours par une mutilation; ce qui étoit le grand objet des représentations tragiques de la Passion d'Atys, dépouillé de sa virilité, comme Osiris, dont les parties sexuelles furent jetées dans le Nil et dévorées par les poissons; comme Adonis, blessé à l'aîne par un sanglier furieux; enfin, comme le Cadmille de Samothrace, dont les parties naturelles furent mises dans une ciste par ses frères.

C'est cette Passion d'Atys, que les Prêtres de Cybèle rendoient au naturel, par des incisions et des amputations faites sur eux-mêmes, afin de mieux ressembler à leur Dieu, et par conséquent être plus sûrs de lui plaire en l'imitant. Dans les accès de leur enthousiasme, ou plutôt de leur phrénésie religieuse (4), ces malheureux, un glaive et des torches ardentes de pin à la main, les cheveux épars, poussant d'affreux hurlemens, comme les Bacchantes, couroient les bois et les montagnes consacrées à Cybèle, et appeloient (*n*), à grands cris, Atys, dont ils plaignoient et retraçoient sur eux les malheurs.

(1) Beot. p. 300.
(2) Pausan. Phocic. p. 349.
(3) Serv. ad AEneid. l. 9.
(4) Macrob, l. 5. August. de Civ. Dei, l 6, c. 7.

C'étoit alors, qu'on les voyoit se taillader les bras, se priver des caractères de leur sexe, et porter, comme en triomphe, dans les rues les dépouilles sanglantes de leur virilité. Ils pratiquoient à la lettre le précepte de Christ, qui veut qu'on se fasse eunuque pour mériter le Ciel. Nos Prêtres, plus sages, n'y ont vu qu'une allégorie. Ils se préparoient à cet affreux sacrifice de leur personne, par tout ce qui pouvoit aliéner leur raison, et les étourdir sur les effets de leur délire (1). Le son des cymbales, des cors, le bruit des clairons, étonnoient leur ame et la transportoient en quelque sorte hors d'elle-même. Ils s'y préparoient par un breuvage mixtionné des eaux du fleuve Gallus. De-là, sans doute, la tradition que les eaux de ce fleuve les faisoit entrer en fureur. *Qui bibit, indè furit*, dit Ovide.

Ces Prêtres, au reste (2), étoient les plus infames et les plus misérables de tous les hommes; et les farces horribles, qu'ils avoient cru propres à en imposer au Peuple, ne firent que les rendre encore plus méprisables à ce même Peuple, qui ne vit en eux que des êtres vils, efféminés, dégradés de l'humanité, par leurs propres mains. Les Métagyrtes, qui couroient les campagnes et les villes, pour vendre au Peuple, à bas prix, les faveurs des Dieux, dont Atys et Cybèle étoient garants, étoient de vils mendians, comme nos moines, qui n'amusoient que la canaille, par le son des instrumens dont ils jouoient, et le bruit des cymbales et des tambours, qui étoient l'accompagnement de leurs mystères (3). Ces derniers Prêtres n'offroient qu'une image dégradée des chœurs et des danses des anciens ministres du culte de Cybèle, auxquels on a appliqué le nom de Corybantes, et dont Strabon nous donne une plus grande idée, que celle qu'on en avoit, en voyant les Métagyrtes et les derniers Galles. Le Chef des Galles prenoit le titre d'Archi-Galle, et il étoit obligé d'être eunuque, à l'imitation de l'amant de la Déesse (4).

Le Récipiendaire aux mystères étoit interrogé par le Grand-Prêtre, à qui il devoit répondre ces paroles énigmatiques :

« J'ai mangé du tambour; j'ai bu de » la cymbale (*o*); et j'ai porté le cer- » nos ». Ce sont de vraies phrases de Franmaçonnerie, qu'il n'étoit donné qu'aux Frères de cette Confrairie d'entendre : c'étoit l'argot des mystères (5).

Ce culte de Cybèle fut assez répandu dans les premiers siècles de l'Eglise et sous les Empereurs. Julien invoque cette Déesse et nous donne des détails sur ses fêtes. Constantin (6) avoit fait placer à Constantinople la statue de la mère des Dieux, que les compagnons de Jason lui avoient élevée sur le mont Dindyme. La licence et la débauche suivirent naturellement les représentations lubriques de ces fêtes. Aussi les Pères ont-ils crié contre l'obscénité et la licence des cérémonies religieuses de Cybèle (7).

On retrouve des temples de Cybèle, non-seulement en Syrie, comme nous l'avons vu par Lucien, mais encore en Colchide, à l'embouchure du Phase, fleuve qui donna à cette Déesse le surnom de Phasiane ou Déesse du Phase (8). Elle étoit représentée assise, ayant des lions au pied de son trône, et tenant des cymbales dans ses mains.

Elle étoit honorée chez les Cimmériens, et elle en prit le nom de Déesse Cimmérienne (9).

On trouve à Rome beaucoup d'inscriptions où son nom est toujours uni

(1) Lucr. l. 2. Ovid. in Ibin. Tibull. l. 1, Eleg. 4,
(2) August. de Civ. Dei, l. 7, c. 26.
(3) Vandale de Sac. Rit. Taurobol. c. 11. Acad. Inscript. t. 2, p. 443. Mém. de Boze.
(4) Serv. ad Æneid. l. 9, v. 114. Tat. Cont. Gent.
(5) Clem. Protrep.
(6) Zozim. Hist. l. 2, p. 438.
(7) Theophyl. ad Autol. p. 122.
(8) Arrianus in Periplo Ponti Exini.
(9) Hesych.

à celui de son amant Atys. Les figures du Belier et du Taureau, l'un, signe de l'exaltation du Soleil, et l'autre de celle de la Lune, deux signes qui successivement occupèrent le point équinoxial, se trouvent unies dans les monumens au pin sacré, auprès duquel elles sont placées (1).

On voit même, dans une de ces inscriptions, l'épithète de Minotaure donnée au Dieu Atys (2); ce qui le rapproche du Mithra monté sur le taureau, du Bacchus à tête de taureau, enfin de l'ancien Dieu-Soleil équinoxial, fils de Pasiphaë, une des Pleïades placée sur le Taureau, ou sur le fameux amant de Pasiphaë.

C'est ce Taureau, qui joue un si grand rôle dans les monumens du culte Mithriaque ou de Mithra, Dieu-Soleil, la grande Divinité des Perses. Mithra est représenté montant un taureau, qu'il égorge, et accompagné du lion, du serpent ou de l'hydre, du scorpion et du chien; tous animaux des signes et des constellations, aussi-bien que le taureau. Ce monument est tout-à-fait Astronomique. Comme nous en donnerons ailleurs une explication détaillée (3), nous n'insisterons point ici sur ce monument, ainsi que sur d'autres à-peu-près semblables, que l'on trouve gravés dans le savant traité de M. Hyde sur la Religion des anciens Perses: nous passerons tout de suite à l'historique du culte Mithriaque.

Si le culte du Soleil, sous le nom d'Adonis, appartient à la Phénicie; sous celui d'Atys, à la Phrygie; sous celui d'Osiris, à l'Egypte; sous celui de Mithra, il doit être rapporté à la Perse, d'où est venu ce nom, ainsi que les savans emblêmes de cette religion (*p*). Les Perses, adorateurs du Feu, virent dans le Soleil le siége le plus brillant de l'énergie féconde de cet élément, qui vivifie la Terre, et qui circule dans toutes les parties de l'Univers, dont il est en quelque sorte l'ame. Ce culte étoit passé de la Perse en Arménie, en Cappadoce et en Cilicie, long-temps avant qu'il fût connu à Rome. La communication des Romains avec les Asiatiques, pendant la guerre de Mithridate, et durant celle que Pompée fit aux Pirates, paroît avoir donné lieu aux Romains de connoître ces mystères barbares. Ils ne furent d'abord connus que d'un petit nombre d'hommes; mais une communication plus générale et plus facile, après Auguste et sous les Empereurs, livra Rome à toutes les superstitions de l'Orient. Parmi le grand nombre de cultes étrangers, dont nous venons de parler, tels que les Isiaques, les mystères d'Atys, etc. les mystères de Mithra et le Christianisme, qui en est une secte, sont ceux qui firent le plus de fortune. Ce fut sur-tout sous Trajan (4), que ce culte commença à fleurir à Rome. Adrien les défendit, à cause des scènes cruelles dont ces cérémonies donnoient la représentation; car on y immoloit des victimes humaines, et on consultoit l'avenir dans leurs entrailles palpitantes. On les vit reparoître avec plus d'éclat que jamais sous Commode, qui immola de sa propre main un homme à Mithra. Un pareil culte ne pouvoit manquer de plaire à un Prince aussi féroce, et il étoit bien digne de le protéger. C'est sur-tout sous Constantin, et sous les règnes suivans, que parurent les fêtes et les inscriptions en honneur du Soleil invincible, Mithra, et les monumens savans de cette Religion. Plusieurs de ces monumens ont été retrouvés à Rome et en Angleterre (5), où Mithra semble avoir eu grand nombre d'adorateurs. Les Prêtres de ce Dieu s'étoient répandus dans toutes les parties de l'Empire Romain.

On consacra des autres à Mithra, dans

(1) Grutter Inscrip. p. 27, n°. 111.
(2) Voss. de Orig. Idol. l. 2, c. 52, p. 596.
(3) Ci-après, t. 3, p. 62.
(4) Freret. Acad. Insc. t. 16, p. 292. Fouch. Acad. Inscr. t. 29. Socr. Hist. Eccl. l. 3, c. 2.
(5) Monum. Rel. Antiq. p. 157. Grutt. Inscr. p. 31. Spon. t. 3, p. 71.

lesquels une foule d'emblêmes Astronomiques furent rassemblés. Comme nous en donnons la description, et des explications plus détaillées dans la troisième partie de cet ouvrage, nous n'en parlerons pas ici. Nous ne parlerons pas non plus des épreuves différentes, et sur-tout cruelles, par lesquelles on faisoit passer les Aspirans ; ainsi que des préparations lustrales, des jeûnes, des abstinences et des macérations, qui étoient les préliminaires de ces cérémonies, ou qui les accompagnoient. Tous ces détails trouvent leur place dans la deuxième et la troisième partie de ce Traité.

L'initiation Mithriaque avoit plusieurs degrés. Le premier étoit celui de Soldat de Mithra (1). La cérémonie de la réception consistoit à présenter à l'Aspirant une couronne, soutenue d'une épée : on l'approchoit de sa tête ; et il l'écartoit lui-même, en disant : « C'est Mithra, qui est ma couronne ». Alors il étoit déclaré Soldat de Mithra, et il avoit le droit d'appeler les autres initiés *Commilitones* ou Compagnons d'armes.

Ils passoient ensuite par le grade de Lion, pour les hommes, et de Lionne, pour les femmes (2). Peut-être ces noms désignoient-ils la force, qu'ils avoient alors acquise ; ou étoit-ce une qualité empruntée du Dieu-Soleil même, qui avoit pour symbole ce Lion, lieu de son domicile. On connoît le Lion Mithriaque : sa figure se trouve toujours unie aux monumens de Mithra, comme on peut le voir dans une de nos planches. Ces cérémonies prirent en conséquence le nom de *Leontica* et d'*Heliaca*. On leur donna aussi le nom de *Coracia* ou d'*Ierocoracia*, de Corbeaux, ou de l'oiseau consacré au Soleil, placé dans les Cieux sous le Lion, avec l'Hydre, et gravé, comme elle, dans le monument Mithriaque. On le voit, dans un coin du bas-relief, comme spectateur de la scène. Les Prêtres eux-mêmes d'un certain ordre s'appeloient *Corbeaux* (3). De-là ils passoient dans un ordre plus élevé, où ils prenoient le titre de *Perses*, soit de Persée, soit de la Perse ; puis ils prenoient celui de *Soleil* ou *Helios*, de *Bromius*, nom de Bacchus. Au-dessus d'eux étoient les Pères, dont le Chef ou Patriarche étoit *Pater patrum* ou *Pater Patratus* (4). On donnoit aussi aux initiés les noms d'Aigle et d'Epervier, tous animaux consacrés au Soleil, chez les Egyptiens (5).

Le Miel entroit de préférence (6) dans les offrandes faites à Mithra. On voit dans Hyde le Lion Mithriaque, tenant une Abeille dans sa gueule. Etoit-ce une allusion à l'Initié aux Léontiques, dont on frottoit de miel la langue et les mains (7)? Ceci me rappelle le Lion de Samson, ou du Dieu-Soleil, l'Hercule Philistin, dans la bouche duquel étoit un rayon de miel.

Il y avoit, dans le culte de Mithra, une foule de pratiques religieuses fort semblables à celles des Chrétiens, que ceux-ci ont empruntées d'eux, et qui nous fournissent des traits de rapprochement entre le Christianisme et le culte Mithriaque. Nous n'en parlerons pas ici, afin d'éviter les redites : on les trouvera dans notre traité sur la religion Chrétienne, comparée à celle des Perses et des Mages.

C'est ce qui fait que nous ne donnons ici, qu'une très-petite étendue à l'article Mithra, parce que nous entrons ailleurs dans de plus grands détails, sur cette Divinité et sur le culte Mithriaque.

C'est par la même raison, que nous

(1) Tertull. de Coronâ. c. 15.
(2) Porphyr. de Abst. l. 4, §. 16.
(3) Hieron. Epist. ad Læt. 7.
(4) Grutt. Inscr. p. 27, n°. 3.
(5) Hor. Apoll. l. 1.
(6) Porph. de Ant. Nymph. c. 16.
(7) Idem de Abst. l. 4, §. 16.

n'avons pas fait un article séparé du culte Isiaque, parce que 1°. nous l'avons vu souvent se confondre avec celui de Cérès, qui en fut chez les Grecs une copie ; ce qui nous a engagés à les réunir ensemble, toutes les fois qu'il en a été fait mention dans Pausanias. 2°. Parce que, dans la troisième partie de cet Ouvrage, nous entrons dans le plus grand détail, sur la procession d'Isis décrite dans Apulée, et sur les pratiques religieuses des mystères de cette Déesse. 3°. Parce que nous avons déjà analysé le traité de Plutarque sur Isis (1); ensorte que nous en dirons ici peu de chose. Nous observerons seulement, que ce culte né en Egypte, où il se trouve établi dès la plus haute antiquité, passa en Grèce d'abord et ensuite à Rome. Nous avons vu une foule de Temples élevés, dans différens lieux de la Grèce, à cette Divinité, sous son vrai nom d'Isis, et souvent nous l'y avons trouvée unie à Sérapis, ou à Esculape, le Pluton Grec. Macrobe, parlant des honneurs que les Alexandrins rendoient à cette Divinité (2), dit que c'étoit un culte *penè attonitae venerationis*, et que la religion du Soleil en étoit la base. Il compare les cérémonies qui se faisoient en honneur des Divinités Osiris et Isis en Egypte, à celles d'Adonis et de Vénus en Phénicie, à celles d'Atys et de Cybèle en Phrygie ; il prétend qu'elles ont toutes le même objet. Ainsi ce sont les mêmes mystères, que nous avons déjà vus sous différens noms et sous différentes formes.

Les mystères d'Isis n'étoient encore que ceux de Cérès, sous un autre nom; et ce nom étoit le plus ancien, quoiqu'Isis parût aux Romains une Divinité moderne. Nous l'avons déjà retrouvée plusieurs fois en Grèce, sous ces deux noms, quoique celui de Cérès ait été généralement le plus commun. Isis et son compagnon Sérapis furent (3) chassés de Rome, où l'on consentoit néanmoins à les honorer, sous la dénomination de Cérès et de Pluton, ou d'Esculape; car les noms font tout chez la plûpart des hommes. Le titre de Pélasgique, qu'Isis prend à Rome, dans certaines inscriptions (4), feroit croire que son culte vint de Grèce, et principalement de Corinthe, où nous l'avons vu honorée, sous cette dénomination. Corinthe, placée au centre de la Grèce, et sur le bord de deux mers, qui l'a rendoient florissante par son commerce, devoit naturellement adopter le culte d'Isis, dont les Images furent souvent accompagnées d'un vaisseau. Ce vaisseau est celui des Constellations, placé au midi de la Vierge, ou de l'Isis d'Eratosthène, et qui se lève toujours avec elle (5). C'est ce même vaisseau que les Romains unissoient aux figures de Janus, ou de l'Etoile de la Constellation de la Vierge céleste, dans laquelle, suivant Plutarque, ils placèrent Janus. C'est encore ce même vaisseau, qui accompagnoit la statue d'Isis chez les Suèves, peuples de Germanie, qui, si nous en croyons Tacite (6), adorèrent Isis sous cette forme symbolique. Ces circonstances Astronomiques, ou cette union d'aspect entre Isis et son vaisseau, firent dire à ceux qui voyoient les Images de la Déesse, qu'elle avoit inventé la navigation. On lui attribua l'invention des voiles, et la construction du premier vaisseau (7); c'est-à-dire, du Vaisseau céleste, ou du Vaisseau Argo, qu'on dit avoir été le premier. Ce vaisseau; dit Eratosthène (8), est le premier qui ait été fabriqué, et Minerve l'a placé parmi les Constellations. On sait, que l'Isis de Saïs s'ap-

(1) Ci-dess. t. 1, l. 3, c. 3.
(2) Macrob. Sat. l. 1, c. 25; ibid. c. 21, p. 21.
(3) Tertullian. ad Val. c. 10. Apolog. c. 6.
(4) Inscr. Ap. Grutt. p. 313, n°. 8.
(5) Hygin, 6. l. 3, c. 36.
(6) Tacit. de Morib. Germ.
(7) Hygin Fabl. 277. Fulgent. l. 1, c. 25.
(8) Eratosth. c. 35.

peloit aussi *Minerve* (1). Ce vaisseau fut le premier, continue Eratosthène, qui rendit la mer praticable aux hommes; et on a placé son effigie aux Cieux, afin que sa vue fût un signe d'un heureux présage pour les navigateurs. Voilà l'origine du culte que les Egyptiens rendoient au vaisseau d'Isis (2); et conséquemment de celui que lui rendoient aussi les Suèves; car les Inventeurs ne sont certainement pas les Germains. Le culte Egyptien avoit passé depuis long-temps dans le Nord de l'Europe.

On consacra donc soit à Minerve, soit à Isis, un navire, et on célébra sa fête, comme celle des Cabires, ou celle des Dioscures, Dieux tutélaires de la navigation. Ces fêtes tomboient vers la fin de l'hiver, au moment où la navigation commençoit à s'ouvrir, époque célébrée à Rome par des joutes, c'est-à-dire, vers les ides de Mars. C'est précisément à la même époque, que le Calendrier de Columelle (3) fixe le lever du Vaisseau céleste et le retour du Zéphyr. Toutes ces circonstances réunies nous conduisent à la véritable origine du culte d'Isis, comme Déesse de la navigation, et inventrice des voiles, et nous expliquent la forme symbolique, que les Suèves donnèrent à ses images.

C'étoit donc à la Déesse des navigateurs que les Corinthiens rendoient hommage ainsi qu'à Neptune; quand ils établirent chez eux le culte d'Isis. Aussi Apulée lui attribue-t-il le pouvoir de calmer les orages de la mer (4), et de faire échapper les navigateurs aux dangers. Il fait remonter l'origine de son culte à Rome au temps de Sylla. Mais soit rivalité de culte entre les Prêtres, soit raison de police, il est certain que, sous le consulat de Pison et de Gabinius, environ 60 ans avant l'Ere Chrétienne, Sérapis et Isis, leur fils Harpocrate, et le Chien d'Isis, Anubis, furent chassés du Capitole et leurs statues renversées par ordre du Sénat (5). Le Peuple, protecteur né de toutes les superstitions, les releva, jusqu'à ce qu'enfin les Consuls eussent fait respecter le décret du Sénat, à qui ils crurent devoir plus déférer, qu'à la volonté aveugle du Peuple, et qu'ils eussent empêché le rétablissement des autels de ces Divinités étrangères. Mais la communication plus libre de Rome avec l'Egypte et avec tout l'Orient, et la fin des dernières guerres civiles les y firent bientôt revenir, avec la foule des autres Divinités Orientales, et avec tous les cultes de cette contrée du monde, pour qui les superstitions formoient une grande branche de commerce, laquelle s'étendit plus que jamais en Occident. Alors les mystères d'Isis reprirent une nouvelle célébrité, et les initiés de tout genre se multiplièrent à Rome. Car il semble, qu'à proportion qu'un Peuple se corrompt, le charlatanisme religieux se propage, en variant ses formes, et en créant de nouvelles sectes d'illuminés. La corruption des mœurs est aussi près de l'ignorance que la barbarie.

L'aventure de l'Edile Volusius (6), qui emprunta la robe de lin d'un des dévots d'Isis, et son masque d'Anubis à tête de Chien, pour se soustraire à la proscription des Triumvirs, annonce assez, que ce travestissement n'étoit pas extraordinaire alors à Rome; et il ne l'eût pas pris, s'il eût cru devoir être remarqué (7). On sent bien, que cette mascarade religieuse des Isiaques, qui, le sistre à la main, alloient demander l'aumône dans les rues, ne devoit pas inspirer une grande vénération pour les ministres du culte Isiaque et pour les Initiés. Ils étoient regardés avec le mépris qu'on avoit pour les Orphéoté-

(1) Theon p. 143—168.
(2) Fulgent. l. 1, c. 25.
(3) Columell. l. 11. c. 2, p. 423.
(4) Apulée Métamorph. l. 11.
(5) Tertull. Apol. c. 6.
(6) Appian. de bell. Civil. l. 4.
(7) Academ. Inscrip. t. 16, p. 276.

lestes et les Métagyrtes, et ils ne faisoient guère fortune, qu'auprès du peuple de Rome. Les gens d'esprit, tels que Virgile, plaisantoient l'aboyeur Anubis (1), et les Divinités monstrueuses de l'Egypte, dont les formes bizarres choquoient les yeux des Romains, accoutumés aux belles formes des Divinités Grecques. Cependant les Empereurs, dans la suite, voulurent anoblir ce Culte, par la protection qu'ils lui donnèrent, en s'y attachant eux-mêmes. Mais les tyrans n'anoblissent rien, et c'est peut-être le plus honteux reproche, qu'on puisse faire aux Isiaques, que d'avoir eu pour protecteurs les Domitien, les Commode et les Caracalla (2). Si ces mystères n'eussent été dès-lors déjà changés en école de prostitution, de scélératesse et de débauches, jamais ces Princes cruels et vicieux ne fussent entrés dans les sanctuaires d'Isis. Caracalla éleva des temples à Isis (3). Le plus magnifique de tous étoit celui qu'avoit cette Déesse au Champ-de-Mars, où se pratiquoient les cérémonies mystérieuses de l'initiation. AElius Spartianus observe, que Caracalla chercha à relever la majesté du culte d'Isis, en faisant célébrer ses mystères avec beaucoup plus de respect qu'auparavant; mais il ne croit pas qu'on puisse attribuer à ce Prince l'introduction de ce culte à Rome, puisque, dit-il, Antonius Commode avoit avant lui poussé la dévotion à ces mystères, au point de porter lui-même la statue d'Anubis. Effectivement AElius Lampridius nous peint ce prince féroce, la tête rasée, et s'amusant à heurter violemment la tête des initiés, avec le museau de chien de la statue d'Anubis qu'il portoit. Il forçoit souvent les malheureux dévots à se meurtrir la poitrine jusqu'au sang. La Religion chez lui n'étoit qu'une nouvelle manière d'exercer sa cruauté, et il ne cherchoit que des crimes dans les Sanctuaires. Aussi l'Historien remarque-t-il, qu'il souilloit les Temples par des actes de débauche, et par l'effusion du sang humain. C'est ainsi qu'il souilla les Mithriaques par un véritable homicide, et qu'il ensanglanta les sanctuaires du Soleil. Il est des hommes qui sont destinés à flétrir tout ce qu'ils touchent; et à perdre à jamais les établissemens, qu'ils ont déshonorés par leur protection. Tel fut le sort des Isiaques à Rome, après ces Princes vicieux et cruels. Ces mystères ne furent plus que ceux de la débauche; et la Religion, destinée à corriger les mœurs, fut entraînée dans leur ruine, et corrompue entièrement par les mœurs publiques. Presque tous ces mystères furent infectés de la corruption générale, si on excepte les Mithriaques, et la branche des Mithriaques, connue sous le nom de *secte Chrétienne*.

Le culte d'Isis fit de grands progrès, malgré l'avilissement où il étoit anciennement tombé par le mépris des Sages et de ceux qui tenoient à l'ancienne Religion des Romains. La chûte de la liberté et celle des mœurs favorisent naturellement les Religions qui dégradent l'homme, et le rendent plus facile à gouverner par les tyrans. Occupé de pratiques de dévotion, de processions et de fêtes, le Peuple se prête volontiers à l'habitude de servir; car rien n'avilit autant l'ame, que le joug des Religions, et ne la rend plus incapable de grandes choses.

C'est par cette raison, que toutes les religions furent mieux que jamais accueillies à Rome, quand la liberté et les mœurs en furent bannies. Ce fut sous les Empereurs les plus corrompus, que la plûpart des cultes firent le plus de fortune. Ainsi Domitien protégea les Isiaques, quand ces mystères dégénérés ne furent plus qu'une école de débauche (4). La licence de ces fêtes ne le cé-

(1) AEneid, l. 8, p. 698.
(2) Schol. Juven. ad Sat. 6, v. 483.
(3) AElius Spart. vit Carac. p. 932.
(4) Juven. Sat. 6, v. 488.

doit en rien à celle des fêtes Babyloniennes; et la sage et vertueuse Isis eut ses lieux de prostitution, connus sous le nom de Jardins de la Déesse. Commode, Caracalla, tout ce que Rome eut de Princes vicieux, se firent un honneur de tenir à ces associations, dès qu'elles ne furent plus que le lien du crime et de la débauche. Ils aimoient les déguisemens monstrueux des Initiés à ces mystères, comme si ces tyrans eussent voulu abjurer jusqu'à la figure d'homme.

Plutarque, dans son Traité de la Déesse Isis, nous donne quelques détails sur le régime des Prêtres de la Déesse, et sur leurs vêtemens, et principalement sur la préférence qu'ils donnoient aux étoffes de lin sur la laine. Il fait voir, qu'il n'y avoit dans tout leur cérémonial rien qui n'eût une raison. La plûpart de ces pratiques et de ces observances légales trouveront leur place à la fin de la troisième partie de cet ouvrage.

Les Prêtres d'Isis avoient leur rituel ou livre des cérémonies, que l'Hiérophante tiroit du sanctuaire pour en faire l'explication au Récipiendaire (1). On y voyoit des signes Hiéroglyphiques, des lignes tracées en différens sens, formant des nœuds et des roues magiques. C'étoit, en quelque sorte, leur grimoire, destiné à donner au Récipiendaire une haute idée des mystères, qui y étoient contenus, et de la science du Prêtre. Ceci ressemble assez au Pétroma des habitans de Phenée, lequel renfermoit le rituel de la Déesse d'Eleusis, dont nous avons parlé plus haut.

Apulée, dans la prière qu'il adresse à Isis, nous peint cette Déesse avec les traits de la puissance souveraine et de la nature universelle, adorée chez différens peuples, avec divers noms et différens attributs.

Elle est, suivant lui (2), la seule Divinité qui soit dans l'univers. Elle est la nature mère de toutes choses, la maîtresse souveraine des élémens, la première de toutes les Divinités, l'origine des siècles, la reine des Manes, et la plus ancienne habitante des cieux. Les voûtes brillantes du ciel, dit Isis en parlant d'elle-même, les vents heureux qui règnent sur la mer, tout dans la nature reconnoît mon pouvoir. Je suis tout ce que plusieurs nations adorent avec diverses cérémonies, et sous plusieurs noms. Les Phrygiens m'appellent la mère des Dieux; ceux de Chypre, Vénus Paphienne; les Athéniens, Minerve Cécropienne; ceux d'Eleusis, l'ancienne Cérès; les Egyptiens, plus instruits, sont les seuls qui m'honorent d'un véritable culte, et qui m'appellent de mon vrai nom, *la Reine Isis*. En conséquence, Apulée lui-même en l'apostrophant lui dit, qu'elle est l'objet des respects des Dieux célestes et des Divinités infernales, qui la redoutent; qu'elle est l'ame universelle du monde, à qui elle imprime le mouvement; que c'est sa lumière qui est diffuse dans le Soleil, et dans les Astres; qu'elle gouverne l'univers, foule aux pieds le Tartare, réjouit les Dieux; qu'elle règle l'ordre des saisons, domine les vents et les nuages, qui obeissent à ses ordres; qu'elle donne la fécondité et le développement à tous les germes ici-bas.

D'après cette peinture, Isis est une Divinité universelle, dont l'empire s'exerce sur le monde sublunaire et sur toutes ses productions, et dont les bienfaits se répandent sur toute la nature. Ce caractère peut convenir à la Lune, parcourant les signes du Zodiaque, puisque c'est dans ce cercle, que les anciens faisoient circuler la force génératrice du monde, et celle du destin, dont les Astres étoient les premiers agens.

Une opinion aussi grande de la puissance d'Isis dans la nature a dû accréditer ses mystères et lui attirer des adorateurs, par-tout où les hommes ont

(1) Apul. Metam. l. II.

(2) Apulée, l. II.

cru à son influence sur eux. Isis avoit découvert des remèdes pour les maladies. Isis avoit inventé la navigation, et disposoit en arbitre souveraine des vents et des orages. Isis procuroit aux morts le bonheur de l'Elisée. Isis dut donc être une grande Divinité, respectée par tout ce qu'il y avoit d'hommes foibles et crédules. Aussi lui adressa-t-on des prières pour la prospérité de l'Empereur, pour le Sénat, pour les Chevaliers, et pour le peuple Romain. Ces prières étoient terminées par des vœux en faveur de tous les navigateurs.

A la suite des mystères d'Isis, de Cérès et de Proserpine, se placent naturellement ceux d'Hécate, qui a beaucoup d'affinité avec ces Divinités, si elle n'est pas la même divinité, sous un autre nom, et sous d'autres formes. Comme il y avoit un triple Mithra, il y avoit une triple Hécate, dont les mystères se lioient aux invocations de la magie, et aux charmes opérés par la vertu de la Lune, avec qui, ainsi qu'avec Diane, elle a beaucoup de ressemblance, si elle n'en est pas une dénomination différente.

Suivant Hésiode, Iphigénie ne mourut pas (1), mais, par un effet de la puissance de Diane, elle devint la fameuse Hécate.

A Argos, près du temple d'Ilythie, étoit un temple d'Hécate et une statue de bronze de cette Déesse. Dans la tradition de ce pays, Iphigénie étoit fille de Thésée (2).

Les Eginètes honoroient Hécate (3) d'un culte spécial, et tous les ans ils célébroient des mystères en son honneur. Ils disoient tenir d'Orphée cette initiation. Dans l'enceinte sacrée étoit une chapelle et une statue d'Hécate, où la Déesse avoit une forme simple, et ne présentoit point la Divinité à trois corps et à trois têtes, connue sous le nom de triple Hécate (*q*), que les Athéniens appellent Epipyrgidie.

Alcamène passe pour avoir été le premier qui ait fait de ces statues monstrueuses d'Hécate.

La conjecture qui nous paroît la plus vraisemblable sur Hécate, c'est qu'elle est la Lune considérée dans son cercle inférieur, ou habitant la partie australe du ciel, dont le commencement de la division répond à la Balance, au Serpent et à la Couronne boréale, notre Proserpine. C'est ainsi que l'on peut concilier toutes les traditions variées, qui nous sont restées sur cette Divinité. Les uns l'identifient avec Diane, les autres avec Proserpine, et toutes en font une Divinité infernale (4); c'est-à-dire, que comme les anciens distinguoient le Soleil des signes supérieurs, et celui des signes inférieurs, ils distinguoient aussi la Lune, lorsqu'elle revenoit dans l'hémisphère boréal, de la même Lune, lorsqu'elle étoit dans l'hémisphère austral (*r*). Elle prit des noms et des attributs différens, qui parurent en faire une Divinité différente d'elle-même, sous d'autres formes.

Ainsi Diane sera la Lune parcourant la partie la plus élevée des Cieux, et conséquemment une Divinité céleste; (*s*) Hécate, au contraire, sera la Lune parcourant la partie inférieure du ciel, ou celle dont le pôle est caché éternellement sous l'horizon, et qu'on appeloit les enfers; et Hécate sera une Divinité ténébreuse et infernale. Cette théorie ne s'écarte point du principe de Chérémon, qui dit que les fables sacrées avoient pour base les variétés de la Lune, et la distinction des deux hémisphères, diurne et nocturne; Diane habitoit le diurne, et Hécate le nocturne. Elle pourroit aussi être la Lune décroissante, et Diane la Lune croissante.

Hécate avoit pour attributs les chiens,

(1) Pausan. Attic. p. 41.
(2) Pausan. Corinth. p. 65.
(3) Ibid. p. 72.
(4) Tzetes in Schol. Lycoph. ad v. 1176.

pour les mêmes raisons que Diane. Mais de plus elle avoit les Serpens, par la même raison que Sérapis et Pluton les avoient, cette constellation fixant la séparation de l'hémisphère inférieur d'avec le supérieur, et le lieu du passage du Soleil et de la Lune vers les signes inférieurs, ou aux enfers. Diodore (1) parle d'un temple qu'Hécate avoit en Egypte, et où elle avoit le surnom de *Ténébreuse*, ce qui s'accorde parfaitement avec notre conjecture sur elle.

Les différentes traditions, qui nous sont restées sur la filiation d'Hécate, ne contredisent point notre hypothèse; elles en sont même une confirmation. Celle qui paroît la plus ancienne la fait naître de Jupiter et de Cérès, qui l'envoie à la recherche de Proserpine (2); ce qui est conséquent à nos principes. Car la Lune, au moment où elle quittoit l'hémisphère supérieur pour passer dans l'inférieur, sortoit du signe de la Vierge, appelée Cérès, et s'unissoit à la Couronne, notre Proserpine.

D'autres lui donnent pour mère *Phéraia*, nom de la Couronne, *Pheer*, qui entre dans celui de *Pher Tzephon*, ou Couronne boréale, laquelle l'expose *in Trivio*, où le Bouvier de Cérès la trouve et la nourrit (3). On sait que la Couronne est immédiatement à côté du Bouvier céleste, qui accompagne toujours Cérès ou la Vierge, sur laquelle il est placé.

Ceux qui en font une fille de Latone (4) ont encore raison, si Latone est la Vierge céleste. La position de la Lune, dans son passage aux signes inférieurs, l'unissoit au Serpentaire Esculape, qui avoit son Chien et son Serpent, comme Hécate. Celle-ci, comme lui, procuroit les Plantes médicinales, ainsi que les Plantes venimeuses, qui servoient aux enchantemens. Ce Serpentaire est le fameux Sérapis Egyptien. De-là il est arrivé que souvent on a considéré Hécate et Sérapis, comme les premiers d'entre les mauvais Génies (5).

Persée, placé sur le Belier, se couchoit au moment auquel Hécate ou la Lune montoit sur l'horizon dans son passage aux signes inférieurs; on la fit fille de Persée (6), et on lui donna le nom de *Perseia*. Quelques-uns la faisoient fille de la Nuit; d'autres du Tartare : toutes filiations qui ont pu avoir lieu dans notre hypothèse.

La Lune a trois phases bien distinctes, le croissant, le plein, et la forme *gibbosa*, plein imparfait. Ces trois formes firent attribuer trois figures à la Lune (7), soit dans les signes supérieurs, soit dans les signes inférieurs, c'est-à-dire, soit qu'elle fût Diane, soit qu'elle fût Hécate. De-là ce vers :

Ter geminamque Hecatan, tria Virginis ora Dianæ (8).

Ces trois formes firent, que Diane et Hécate s'appelèrent *Triples*, qu'elles présidèrent aux carrefours *Triviis*, et qu'elles prirent le nom de *Triodites*.

Le Mulet, ou le Poisson appelé *Triglé*, lui fut aussi consacré.

On appeloit *Triakas* (9) le jour où l'on donnoit le singulier repas, appelé *repas d'Hécate*. On sait en effet qu'à chaque Néoménie, (ce qui prouve encore les rapports d'Hécate avec la Lune,) les citoyens riches servoient à souper à Hécate dans les rues, laquelle étoit toujours censée venir le manger (10). On y servoit des sèches crues, des œufs et même des petits chiens. Tout ceci étoit relatif aux purifications et aux expiations, qui étoient censées se faire par cette Déesse.

L'union d'Hécate ou de la Lune au

(1) Diod. l. 1, c. 96.
(2) Schol. Theocr. ad Idyll. 2, v. 12.
(3) Ibid. ad. v. 36. Tzet. Lycophr. v. 17.
(4) Eurip. Phenic. v. 1108.
(5) Theod. Thes. p. 3.
(6) Valer. Flacc. c. 6, v. 495. Diod. l. 4, §. 45.
(7) Cleom. l. 2, c. 5.
(8) Virg. Æneid. l. 4.
(9) Hippocr. in voc. Τρια.
(10) Suid. voc. Ηκατ.

Serpent

Serpent d'Automne fut l'origine des attributs des Serpens qu'elle prit, soit dans sa coiffure, soit dans sa chaussure. Elle étoit alors revêtue des formes effreuses des Titans, de Typhon et des Géans (*t*). Aussi l'a représentoit-on sous cet aspect horrible. C'étoit une Géante effrayante, qui pouvoit avoir un demi-stade de haut, dont les pieds étoient des Serpens, et dont le regard farouche approchoit de celui des Gorgones. Au lieu de chevelure, sa tête étoit couverte de Serpens et de Vipères, qui siffloient autour de ses tempes; d'autres s'entortilloient à son cou, et d'autres flottoient sur ses épaules. Elle grinçoit horriblement les dents, et on lui donnoit le surnom de *Brimo*, ou de *Fremens* et *Frendens* (1). C'étoit un spectre hideux, qui avoit tout l'air menaçant des furies (2). Aussi tous les spectres effrayans, les fantômes destinés à jeter l'épouvante dans les ames, étoient censés son ouvrage, et être envoyés par elle. De-là vint aussi son influence sur les spectres affreux de la Magie, et sa surintendance sur tous les enchantemens (*u*), opérés par la vertu des puissances ténébreuses. Ce n'est pas en vain, *dit la Sybille*, qu'Hécate m'a donné l'intendance des bois sombres de l'enfer.

Médée (3) invoque la puissance d'Hécate, qui, comme la Lune, pouvoit par des paroles mystérieuses, être forcée de descendre sur la terre.

Je ne parlerai pas ici du cercle Magique, appelé *cercle d'Hécate*, et qu'on faisoit mouvoir (4), en prononçant la fameuse invocation appelée ιυγξ, ni des autres pratiques superstitieuses en honneur de cette Déesse, invoquée comme Divinité tutélaire des enchantemens. Je ne la considère ici, que sous le rapport de la Lune inférieure, qui, comme Cérès et Cybèle, avoit aussi ses mystères secrets et ses Orgies, comme nous l'avons vu plus haut, dans le passage de Pausanias, au sujet de l'Hécate des Eginètes.

St. Epiphane parle d'une Divinité Egyptienne appelée *Tithrambo*, qu'il traduit par Hécate, et il suppose qu'elle avoit ses initiés (5). Les uns, dit ce Père, sont initiés à *Titausthe*, la même que nous connoissons sous le nom d'*Hécate*, les autres à *Nephté*, ceux-ci à *Thermuthi*. Dans notre explication du traité d'Isis de Plutarque, nous faisons voir que cette Nephté est la Lune, *in signis inferioribus*, la femme de Typhon aux pieds de Serpent; ce qui est conforme à ce que dit Plutarque (6), que *Nephté* est ce qui est dans l'hémisphère inférieur et invisible.

Ainsi tout ceci s'accorde avec notre théorie sur la Lune inférieure, ou placée dans la partie de l'hémisphère, dont le Pôle est invisible.

Nous ne nous attacherons pas à trouver l'étymologie de ces noms Egyptiens; ce qui est peu important pour le sujet que nous traitons. Ayant la chose, peu importe l'origine des noms. Nous remarquerons seulement, qu'une de ces Divinités unies à Hécate, et appelée *Thermuti*, porte le même nom que le Serpent sacré d'Isis, ou que cet animal mystique que nous avons vu partout, et que nous avons dit être celui qui est sur la Balance, sous la Couronne et avec lequel, au point équinoxial d'Automne, la Lune se trouve en conjonction. Il est, dit Elien (7), une espèce de Serpent appelé *Thermuti* (*x*) par les Egyptiens, qu'ils révèrent comme un animal sacré. C'est lui qui forme la parure, qui orne la tête d'Isis, image unique de l'Isis, dont Hécate a les attributs. Elien ajoute,

(1) Lucian. Pseudo-Philos.
(2) Schol. Apoll. ad. l. 3, v. 860.
(3) Euripid.
(4) Porph. Ap. Euseb. Præp. Ev. l. 5, p. 193. Niceph. Greg. ad Synes. de Insom. p. 364.
(5) Adv. Hær. l. 3, p. 1093.
(6) Plut. de Iside, p. 368.
(7) Ælian. de Anim. l. 10, c. 31.

qu'on disoit, qu'Isis envoyoit ces Serpens contre les scélérats, pour s'en venger. Cet Isis étoit alors une furie, comme Hécate. Elle avoit en effet tout l'extérieur d'une de ces déesses vengeresses : aussi est-elle associée aux Euménides (*y*) dans Virgile (1). Elle portoit en main le flambeau des Furies : des Serpens siffloient sur sa tête. On appeloit de son nom le poteau auquel étoient attachés les coupables dans les prisons, *Ecaté* (*Hesych*). Je ne doute pas, qu'Hécate, et les spectres qui la représentoient et qui formoient son cortège, ne jouassent un grand rôle dans les scènes magiques de l'initiation, puisque la doctrine du Tartare et de l'Elysée y étoit mise en représentation. Ainsi ses Orgies ou ses mystères se trouvoient liés à la doctrine des récompenses et des peines. C'étoit la bête noire qu'on faisoit voir aux enfans et au peuple, qui est toujours à cet égard dans l'enfance. On appeloit *Hécate* ces vastes cavités sombres, qu'on apperçoit dans la Lune (2), et on disoit que c'étoit là qu'étoient renfermées les ames des méchans, où elles subissoient différens tourmens. Les rapports, qu'avoit Hécate avec les ames délivrées des corps, ont fait comparer cette Divinité Grecque avec l'Anubis, ou le Mercure Egyptien (3), Divinité terrestre et céleste, chargée de la conduite des ames, et représentée, comme Hécate, avec des formes canines.

En Egypte, près du temple d'Hécate, étoient des portes sacrées, qu'on appeloit *Portes du Cocyte et du Léthé ;* ce qui rapproche encore le culte d'Hécate de la théorie des Egyptiens sur le sort des ames, grand objet de tous les mystères, comme nous le ferons voir ailleurs.

Tous les spectres, que Virgile place à l'entrée des enfers, sont évoqués par Hécate. C'étoit elle, qui en faisoit sortir le fameux Spectre, connu sous le nom d'*Empousa* (4), qui, dit-on, avoit un visage éclatant de lumière et une cuisse d'airain.

On pourroit aussi croire, que c'est Hécate qui est désignée dans Pausanias, sous le nom de *Despoina*, fille de Cérès comme elle, et sœur de Proserpine. Médée, dans Euripide, lui donne l'épithète *de Despoina*. Eschyle l'appelle aussi *Despoina*, *Hecaté* (5). Si l'on examine les statues d'Hécate, qui souvent ont été à tête de cheval, il en résultera encore un rapprochement avec la fameuse Despoina des Arcadiens, qui, suivant Pausanias, étoit fille des amours de Neptune et de Cérès (6) ; car les uns faisoient naître un cheval, et les autres Despoina des fruits de ce mariage. Pausanias nomme bien Proserpine, mais il n'ose dire le vrai nom de cette Despoina. Cette Déesse et Diane ou la Lune des signes supérieurs formoient le cortége de Cérès. Ainsi Cérès se trouvoit entre ses deux filles (7). Despoina passoit pour avoir été nourrie par Anytus un des Titans.

Elle paroît, en Elide, unie à Diane (8). Son union à Cérès, dont on la disoit fille (9), comme l'étoit Hécate, justifieroit encore l'identité de ces Divinités, Hécate et Despoina. Près du temple de Despoina, étoit une espèce de table Isiaque (10). C'étoit une plaque où l'on avoit gravé tout ce qui étoit relatif à l'initiation. On passoit du temple de Diane dans celui de Despoina.

C'est dans ce Temple, que Cérès étoit accompagnée de ses deux filles, ou de la Lune dans les deux hémisphères. On y voyoit Diane avec les attributs du Serpent, et les Chiens d'Hécate.

(1) AEneid. l. 4, v. 609.
(2) Plut. de Facie in orbe Lunæ, p. 944.
(3) Idem de Iside.
(4) Schol. Apoll. l. 3, v. 870. et Aristoph. 296.
(5) Nat. Com. p. 239. Orph. in Argon.
(6) Pausan. Arcad. p. 271—268.
(7) Ibid. p. 267.
(8) Heliac. 1, p. 162.
(9) Arcad. p. 265.
(10) Ibid. p. 267.

Cette Despoina étoit la grande Divinité des Arcadiens (1), comme le remarque Pausanias, qui nous parle des sacrifices que ces Peuples lui faisoient, et des initiations instituées en son honneur. C'étoit son nom d'Hécate, sans doute, que Pausanias ne vouloit point révéler à d'autres qu'aux initiés. La Cérès, qui étoit sa mère, étoit la *Cérès noire* (2); ce qui revient assez à la dénomination d'Hécate ténébreuse, que lui donne Diodore, et à la partie du Ciel inférieur qu'habite Hécate.

Cette Cérès, mère d'Hécate, s'appelle *Deô*. C'est aussi le nom que porte la mère de Despoina, dans Pausanias (3), qui cite les vers de la Pythie.

D'après ce que nous venons de voir, il paroît assez vraisemblable, que les mystères célébrés en Arcadie, en honneur de Despoina, sont les mystères d'Hécate, ou de la Tithrambo des Egyptiens, c'est-à-dire, de la Lune parcourant l'hémisphère inférieur, celui qui a toujours été considéré comme l'enfer, relativement à l'hémisphère supérieur. C'étoient, en quelque sorte, les mystères de la Nuit que l'on célébroit, et ceux de la Lune, reine de cet empire ténébreux. C'étoit là cette affreuse Déesse qui éclairoit les enfers, et qu'Enée invoque dans Virgile, L. 6.

Sous les noms de *Diane*, la Lune avoit aussi ses mystères. Nous ne suivrons pas dans tous ses détails le culte de cette Divinité; nous nous bornerons à recueillir ce qui étoit relatif à ses mystères et à ses initiations, sous le nom de *Teletê* de Diane. Point de Divinité, qui ait été adorée d'un culte plus universel que la Lune, sous le nom de *Diane*. A chaque page de Pausanias, on rencontre des statues, des temples, des autels élevés à cette Déesse dans toute la Grèce. Mais on trouve peu de mystères et d'initiations proprement dites, établies en honneur de Diane. On trouve cependant une fête nocturne Pannuchide, ou des veilles sacrées, célébrées tous les ans par les Ioniens, en honneur de Diane Triclarie. Une fille Vierge faisoit les fonctions de Prêtresse (4).

On voyoit aussi chez les Caphuates, en Arcadie, un temple de Neptune et un de Diane *Cnacalesse* (5), honorée sur le mont Cnacale, en Arcadie, où se célébroient tous les ans des mystères en honneur de Diane. Il y avoit là proprement *Teletê*, ou initiation. Je remarquerai, que les Capuates ou Capuans, d'Italie, adoroient aussi Diane (6). La Diane d'Arcadie près Capyes prit le nom d'étranglée, απαγχομενην, d'après un conte que rapporte Pausanias.

Diodore de Sicile (7) assure, que Diane étoit singulièrement honorée chez les Perses, et que ces Barbares célébroient encore de son temps, en son honneur, les mêmes mystères, dont elle étoit l'objet chez les autres nations.

Il n'est donc pas douteux, que, sous son nom de Diane, la Lune n'ait eu ses initiations et ses mystères, puisque nous savons d'ailleurs, (z) qu'il y avoit des initiations ou *Telètes* en honneur de la Lune, comme il y en avoit en honneur du Soleil; que l'on initioit aux mystères du Dieu Jour et aux mystères du Dieu Mois. Néanmoins les mystères de Diane, proprement dite, ne nous sont pas très-connus, et nous ne pouvons pas ici donner de grands détails. En conséquence, nous allons passer aux mystères des Divinités Cabiriques ou à l'initiation des Dieux de Samothrace, par lesquels nous terminerons cette première partie de notre ouvrage (*a*).

Il paroît, que les mystères de l'Asie passèrent dans les îles qui séparent le

(1) Ibid. p. 868.
(2) Ibid. p. 271.
(3) Ibid. p. 272.
(4) Paus. Achaic. p. 225.
(5) Arcad. p. 254.
(6) Heliac. 1, p. 159.
(7) Diod. Sic. l. 5, c. 77, p. 397.

continent d'Asie, de la partie de l'Europe habitée par les Grecs et par les Thraces. En conséquence la petite île, connue sous le nom de Samothrace, fut long-temps dépositaire des mystères augustes, auxquels on venoit de toutes les parties de la Grèce se faire initier.

Cette île passe pour avoir été habitée par les anciens Pélasges; mais les Pélasges, d'où venoient-ils eux-mêmes? La tradition, qui les fait naître en Arcadie, n'est peut-être qu'une désignation du premier pays où ils se fixèrent dans la Grèce. Ce qu'il y a de certain, c'est que le nom de *Cabires*, que l'on donnoit aux Dieux de Samothrace, n'est point un nom Grec; qu'il est absolument oriental; que c'est le mot *Cabar*, qui veut dire Grand, et qu'on a traduit par les grands Dieux. Virgile fait voyager Enée et les Troyens, descendans de Dardanus, sur des vaisseaux dans lesquels ils emportent leurs Dieux tutélaires, *cum magnis diis*. Varron appelle ces Dieux de Samothrace, *divi potentes*. Les Arabes appellent encore *Cabar* Vénus, et la Lune, la grande Planète (1). Les Cabires sont donc, à proprement parler, les grands Dieux; dénomination qui a pu être appliquée à plusieurs Divinités. On donna aussi le nom de Grands ou de Cabires aux Prêtres de Cybèle. Ce nom de Grand ou de Grand-Prêtre, les Ministres des autels ont toujours aimé à le partager avec leurs Dieux. Le culte de Cybèle et d'Atys venoit de Phrygie, comme nous l'avons vu plus haut, et Dardanus, un de ces Prêtres, avoit donné son nom à l'île Dardanis, qui le changea ensuite en celui de Samothrace; ce qui rapproche ce culte de celui des grands Dieux d'Enée, descendant de Dardanus.

Suivant Varron (2), les grandes Divinités, auxquelles on initioit à Samothrace, étoient le Ciel et la Terre. Il n'est pas étonnant, que ces deux parties de l'univers les plus apparentes, qui renferment les autres Divinités dans leur sein, et qui, à ce titre, sont à la tête de toutes les Cosmogonies, aient reçu le nom de *Grands Dieux*, ou de grandes Divinités. Ils contenoient le principe actif et passif de la génération universelle, qui étoit un des objets principaux de la vénération des Initiés. C'en étoit assez pour recevoir le titre de Grands et de Puissans; mais je ne crois pas, quoi qu'en puisse dire Varron, qu'ils le possédassent exclusivement, et que cette dénomination de Grand n'ait pas été donnée à d'autres Dieux: par exemple, aux Divinités tutélaires de la navigation, ou aux deux Gémeaux célestes, qui ont conservé le nom de Dieux de Samothrace et de Dioscures. Certainement ils devoient être réputés grands, dans une île où l'on venoit faire des vœux pour obtenir des vents favorables et une heureuse navigation. Il en dut être de même de Cérès, de Proserpine, de Pluton, dont les noms étoient unis chez les Grecs par un culte commun, et qui étoient les grandes Divinités, sous l'empire desquelles passoient les ames après la mort (*b*). Par la même raison, Mercure, conducteur des ames, dut aussi être un Cabire, puisqu'il jouoit un grand rôle dans cette fiction Mystagogique sur le destin des ames, qui étoit le principal et presque l'unique but de l'initiation, comme nous le ferons voir dans la suite. Aussi le Scholiaste d'Apollonius (3) nous a conservé, d'après Mnaséas, les noms de quatre Divinités Cabiriques adorées à Samothrace. Ces Divinités sont Cérès, Proserpine, Pluton et Mercure. La première s'appelle en langue, soit barbare, soit sacrée, *Axièros*; la seconde *Axiocersa*; la troisième *Axiocersus*, et la dernière *Casmillus*.

Mercure y faisoit, comme par-tout, la fonction de Ministre des Dieux, de

(1) Euthym. Zigaben. et Cedren.
(2) Varro de Ling. Lat. l. 4, §. 10.

(3) Schol. Apoll. ad l. 1, v. 920.

Messager des Cieux et des Enfers ; voilà pourquoi on a souvent donné le nom de Mercures, ou de Camilles, aux jeunes Ministres des autels, ou aux enfans qui servoient dans les temples. (1).

Les Toscans, originaires de l'Asie mineure, ou de Lydie, et qui avoient passé avant les Troyens en Italie, près des bords du Tibre, avoient encore conservé ce nom de Camilles (2), ou de jeunes Mercures, aux enfans qui servoient au temple. Ce nom prenoit son origine dans les mystères des grands Dieux, que les Etrusques et les Pélasges avant eux honoroient d'un culte secret et religieux.

Tarquin l'Etrusque, fils de Démarate de Corinthe, qui régna à Rome, initié aux mystères de Samothrace, et instruit de ce culte, renferma dans un même temple les trois grandes Divinités des Romains, *Jupiter*, *Junon* et *Minerve*.

C'étoit chez les Etrusques, que l'on supposoit que s'étoient réfugiés les Cabires, après le massacre de leur jeune frère (3). D'un autre côté, la tête de cet infortuné fut portée en Asie au pied du mont Olympe. On voit, que cette fiction lie l'Asie mineure, ou la Phrygie avec l'Etrurie, et cela par une raison simple ; c'est que ce culte étoit Phrygien ou Lydien, et que les colonies, qui passèrent de l'Asie mineure sur la côte occidentale de l'Italie, emportèrent avec eux leurs traditions, leurs rits et leurs Dieux. Voilà pourquoi l'Etrurie avoit ses Dieux Cabires, comme l'Asie; comme la petite île, appelée l'île sacrée, et ensuite l'île de Dardanus, et Samothrace, les avoit aussi. Dardanus, né en Asie, avoit été en Italie ; c'est sur cela même que naît l'équivoque du nom de *Dardanidae*, donné par l'Oracle aux Troyens, et qui les jette dans une grande méprise (4).

Suivant Diodore, Jasion avoit fait quelques changemens aux mystères de Samothrace (5). Or Jasion passoit pour être le petit-fils de Dardanus par Electre.

Toutes ces observations nous portent à croire, que le culte des Divinités Cabiriques, établi à Samothrace, y étoit passé de Phrygie, et en général de l'Asie mineure. Peut-être ces peuples eux-mêmes l'avoient-ils reçu des Phéniciens : car il est question des Cabires dans la Cosmogonie Phénicienne par Sanchoniaton (6), et le nom de Cabar appartient à la langue des peuples de cette côte. Il est aussi dans la langue hébraïque.

Strabon et Hérodote (7) parlent des Cabires, qui avoient des temples à Memphis, ainsi que Vulcain ; et ils assurent que ces temples furent détruits par Cambyse. Mais ces Cabires ne peuvent être les Dioscures, puisque le même Hérodote assure, que les Dioscures n'étoient pas connus des Egyptiens.

Au contraire, les Cabires paroissent singulièrement appartenir à la Phrygie, au voisinage du mont Ida, et avoir des rapports marqués avec la mère des Dieux. On disoit qu'ils (8) tiroient leur nom de la grande montagne, ou du mont Cabir en Bérécynthie ; c'est-à-dire du pays même, qui fit donner à Cybèle l'épithète de Déesse de Bérécynthe. C'étoit l'opinion de Stésimbrote de Thase, qui attribue aux Cabires les cérémonies sacrées de Samothrace (*c*). Ici les Cabires ne sont plus considérés que comme les grands Prêtres, ou les Hiérophantes du culte Cabirique.

Acusilas d'Argos dit, que Camille étoit fils de Cabire et de Vulcain, tradition qui rapproche ces Cabires de Vulcain, comme ils l'étoient dans le récit d'Hérodote sur les Cabires de Memphis.

(1) Plut. in Numa.
(2) Macrob. Sat. l. 3, c. 8. Dion Halic. l. 2.
(3) Clem. Prot.
(4) AEneid. Virg. l. 3. v.
(5) Diod. l. 8. §. 49.
(6) Voy. Jablons. Prol. p. 59.
(7) Strab. l. 10. Herod. l. 3.
(8) Strab. l. 10.

Camille fut père de trois Cabires, qui eux-mêmes donnèrent naissance aux Nymphes Cabirides. Pherecyde fait naître les trois Cabires et les trois Nymphes Cabirides, immédiatement de Vulcain et de Cabire, fille de Protée. Il ajoute, que les uns et les autres eurent leur culte particulier; que les Cabires furent principalement honorés à Lemnos, (pays de Vulcain) à Imbros, et dans la *Troade*, et que leurs noms sont mystérieux. Les lieux consacrés à ces Génies, du temps de Strabon, étoient déserts : tels, par exemple, que Corybantion, dans l'Amaxitie, près de Sminthion, et Corybissa dans la Scepsie.

Ce qui fit croire qu'ils étoient fils de Vulcain, c'est l'opinion de quelques-uns, tels que Sophocle, qui admettent cinq premiers Cabires, qui découvrirent le fer, apprirent aux hommes à le travailler, et qui inventèrent quantité d'arts utiles. Parmi les noms que l'on donne aux Cabires, on remarque ceux de *Salaminus*, de *Damnameneus*, d'*Hercule* et d'*Acmon*. Dans l'ancienne langue Grecque, *Acmon* signifioit le Ciel (1). On dit aussi que les Dactyles adoroient *Kelmis*, *Damnameneus* et le puissant *Acmon*; ce qui nous reporte vers le culte des Cabires et sur-tout du ciel, que Varron dit être la grande Divinité Cabirique de Samothrace. On disoit des Cabires, tantôt qu'ils étoient originaires de l'Ida, tantôt qu'ils étoient venus s'y établir. On sait, que tout le territoire du Mont Ida étoit consacré à la mère des Dieux. Aussi s'accordoit-on à croire, suivant Strabon, que les Cabires habitoient en Phrygie, aux environs du Mont Ida, et qu'ils étoient auprès de la mère des Dieux. On appelle ici Phrygie la Troade, et tout le pays où Dardanus bâtit sa ville.

Nous conclurons de tout ceci deux choses, 1°. que la Phrygie paroît avoir été originairement le berceau du culte des Cabires, porté ensuite à Samothrace par les Phrygiens, ou par les habitans de la Troade.

2°. Que non-seulement le nom de Cabire fut donné aux grandes Divinités que l'on honoroit dans les mystères, mais encore que, sous le nom de Cabires, ou de Grands, on désigna, soit des Génies, soit même des Prêtres attachés au culte de Rhéa, ou de Cybèle, de la Terre, etc.

Les Dioscures, ou les Dieux tutélaires de la navigation, furent donc honorés du nom de Cabires, et à ce titre, honorés à Samothrace.

Il en dut être de même de Vénus, qu'Horace unit aux Dioscures, dans l'Ode qu'il adresse aux Divinités tutélaires de la navigation, pour obtenir des vents favorables au voyage de Virgile (2). Le Poète y donne à Vénus le titre d'usage à Samothrace, *Diva potens*, qui répond à Dieu puissant, que Varron traduit par *Divus potens*, mot équivalent à celui de Cabar, fort et puissant.

Ainsi Vénus dut être invoquée avec les Dioscures, dans les mystères des Dieux tutélaires de la navigation. Elle le fut effectivement, et on la compta au nombre des trois Divinités Cabiriques (*d*), dont Scopas fit la statue (3). Vénus présidoit au mois de Mai, au signe du Taureau, époque à laquelle s'ouvroit la navigation. L'entrée du Soleil dans ce signe étoit marquée, le soir par le coucher Héliaque des Gémeaux, et le matin par le lever du Cocher céleste. Ces Astres furent donc des signes, qui annonçoient le retour des vents heureux et celui de la navigation. Donc, non-seulement les Dioscures ou Gémeaux, les Dieux de Samothrace les plus connus, furent honorés à Samothrace; mais la planète, qui préside au Taureau et le Désir son fils; mais la belle constellation du Cocher, Phaëton, qui ouvroit le jour en ce moment;

(1) Hesych. Etymol. Magn.
(2) Horac. l. 1, Od. 3.
(3) Plin. Hist. Nat. l. 36, c. 4.

tous ces Génies y furent consacrés, suivant le témoignage de Pline. Scopas, dit cet Ecrivain, fit les statues de Vénus, de Pothos, ou du Désir son fils, et de Phaëton, Divinités honorées à Samothrace, par les cérémonies les plus augustes.

Sanchoniaton, parlant de cette heureuse époque du printemps, dans son histoire allégorique, où les phénomènes annuels de la nature sont décrits sous la forme de l'histoire, dit : « en ce temps » les Dioscures firent des radeaux et s'em» barquèrent sur la mer (1) ».

Si Enée emportoit les grands Dieux en s'embarquant, c'est qu'ils étoient les protecteurs de sa navigation. C'étoient eux qui devoient assurer le succès de son voyage. Les figures de ces Cabires étoient sculptées sur la poupe des vaisseaux des Phéniciens ; on les appeloit Pataïques Phéniciens, fils de Vulcain.

L'île de Samothrace acquit une grande célébrité chez toutes les Nations maritimes, par la réputation qu'elle avoit d'être consacrée spécialement aux Divinités tutélaires des Navigateurs. On alloit y prier les Dieux d'accorder des vents favorables, et solliciter des apparitions ou Epiphanies des Dioscures. On donnoit aux Initiés à ces mystères l'espérance d'être exempts de tous les périls de la mer. Tous les matelots devoient donc avoir grande dévotion aux Dieux de Samothrace. Ils étoient pour eux ce qu'est S. Nicolas. Dans l'expédition des Argonautes, Orphée, seul sur le vaisseau initié à ces mystères, conseille à ses compagnons, au moment où ils étoient battus d'un violent orage (2), de relâcher à Samothrace. Aussitôt l'orage s'appaise (3), et les feux Saint-Elme, qui sont censés être l'image des Dioscures, paroissent au haut des mâts. Tout l'équipage descend dans l'île, à l'entrée de la nuit. Les Argonautes se font initier aux mystères, et se rembarquent, emportant avec eux l'espérance d'une heureuse navigation (4).

Il n'est pas étonnant, que les Prêtres de Samothrace, avec un pareil secret, fissent une immense fortune aux dépens des Navigateurs crédules, qui reconnoissoient l'empire de leurs Dieux sur les mers.

Au reste, tout ne se bornoit point à Samothrace à obtenir des vents favorables et une navigation heureuse. Les promesses des Hiérophantes s'étendoient plus loin, et le but de ces initiations avoit quelque chose d'infiniment plus grand ; savoir, de consacrer l'homme à la Divinité par des engagemens à la vertu, et de lui assurer les récompenses, que la justice des Dieux réserve aux Initiés après la mort. C'étoit là sur-tout ce qui rendoit ces cérémonies augustes, et ce qui inspiroit à tous les peuples un si grand respect pour elles, et un si grand désir d'être admis à ces mystères. Ce fut là aussi ce qui fit donner à cette île originairement le nom d'île sacrée. Elle étoit respectée de tous les peuples. Les Romains, devenus maîtres du monde, lui laissèrent sa liberté et ses loix (*e*) ; elle étoit, en quelque sorte, un asyle pour tous les malheureux, et elle avoit un privilége d'inviolabilité. Evandre, Général de Persée, s'y étoit réfugié (5) ; Persée lui-même crut y trouver un asyle.

On y purifioit de l'homicide. C'étoit un Prêtre appelé Koës, qui étoit chargé de cette fonction (6). Néanmoins il étoit des espèces d'homicides, dont ce Prêtre ne purifioit pas toujours, tels que de ceux qui étoient commis dans un temple, comme on le voit par l'exemple de ce même Evandre (7).

Le Koës écoutoit la confession des fau-

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 3, c. 11.
(2) Apoll. Argon. l. 1, v. 915.
(3) Diod. l. 4.
(4) Orph. Argon. v. 465. Val. Flacc. l. 2, v. 435.
(5) Plin. l. 4, c. 23. Tit. Liv. 45, c. 5.
(6) Hesych. Voc. *Koës.*
(7) Ibid. Tit. Liv.

tes de ceux qui venoient se faire purifier.

Les enfans, dont l'ame encore neuve n'a point été souillée par le crime, étoient volontiers admis à ces initiations. Les parens s'empressoient de les faire inscrire sur le registre des Initiés, et les enfans de recevoir la robe sacrée, la ceinture de pourpre et la couronne d'olivier, dont on paroit le récipiendaire (1). Nous parlerons ailleurs de la cérémonie de l'intronisation, ainsi que de la représentation que l'on donnoit de la mort du plus jeune des Cabires, massacré par ses deux frères, qui s'enfuirent en Etrurie, emportant avec eux la ciste, qui renfermoit le *pudendum* de leur frère, d'autres disent de Bacchus. Là ils établirent le culte du Phallus et de la ciste sacrée. Ce qui fait croire, ajoute Clément d'Alexandrie, que ce n'est pas sans raison, que quelques-uns ont voulu, que Bacchus fût appelé Atys (*f*), à cause de l'abcission du Phallus. Sa tête fut aussi enveloppée d'une étoffe teinte en pourpre, et son corps porté sur un bouclier en Asie, au pied du mont Olympe, où on l'enterra. Ceci justifie encore notre opinion sur l'origine de cette fable sacrée, que nous faisons venir d'Asie. Cet Olympe est un des sommets de l'Ida près d'Antandros. Ainsi cette tradition nous reporte dans la Troade, où étoit établi le culte des grands Dieux. Suivant Pausanias, les habitans de Pergame (2) assuroient, que leur pays étoit autrefois consacré aux Cabires. C'étoit près de ces lieux qu'étoit Pessinunte, et le mont Agdestis, où l'on montroit le tombeau d'Atys.

Parmi les rits sacrés de ces mystères, on défendoit de servir sur la table *de l'ache*, parce que l'on supposoit que cette plante étoit née du sang du jeune Cabire (3). Ainsi le sang d'Adonis avoit donné naissance à l'anémone ; ainsi, dans les Thesmophories, les femmes disoient, que la grenade étoit née du sang de Bacchus. On a dû remarquer, entre ces Divinités, un grand rapport, surtout dans la cérémonie du Phallus, symbole de la faculté active de la génération universelle, cérémonie commune à tous ces mystères, ainsi qu'à ceux d'Osiris en Egypte. Nous parlerons ailleurs plus au long de l'origine de ces institutions. Nous observerons seulement ici qu'Hérodote dit, que les Initiés aux mystères des Cabires à Samothrace, savoient pourquoi on avoit établi la pompe Itythallique, ou quel étoit le but et l'origine de l'usage où étoient les Grecs de représenter le Phallus droit dans les mystères (4). Ceci s'accorde bien avec ce que dit Clément d'Alexandrie, que les Cabires apprirent aux Toscans à révérer le Phallus, ou la partie sexuelle de leur frère, qu'ils avoient mis à mort. Ceci nous rappelle aussi la cérémonie de la consécration du Phallus dans la Syrie, à Héliopolis, où l'on célébroit les mystères d'une Divinité, qui avoit beaucoup de rapports avec Cybèle et Atys. Lucien (5) est entré à cet égard dans le plus grand détail ; et sur-tout on y remarque la description d'un énorme Phallus, de trois cents orgyes de haut, dans lequel un homme montoit deux fois l'an, et y restoit l'espace de sept jours. C'est aussi dans ce lieu, qu'on voyoit un nain muni d'un Phallus d'une monstrueuse grosseur. Ces différens symboles, communs aux mystères de Bacchus, d'Atys et des Cabires, prouvent assez ce que dit Lucien (6), que l'on attribuoit à un même homme, à Atys, les cérémonies religieuses des Phrygiens, des Lydiens et de Samothrace ; et conséquemment ce que disoit Hérodote, que les Initiés aux mystères de Samothrace connoissoient le sens énigmatique de la pompe Itythallique, et de la posture que l'on donnoit

(1) Procl. in Plat. Polit. Clem. Protr. p. 12.
(2) Attic. p. 4.
(3) Clem. Prot.
(4) Herod. l. 2, c. 51.
(5) Lucian. de Deâ Syria. p. 886—893—899.
(6) Ibid. p. 885.

à

à l'ancien Mercure des Pelasges, à ce Mercure que l'on comptoit parmi les Cabires ; savoir, d'être toujours en érection. Dans le monument de Mithra, imprimé dans Hyde, et dans nos planches, on voit un Génie à bonnet Phrygien, qui est dans la même attitude, et qui ensemence la terre, comme fit Jupiter, quand il donna naissance à Agdestis, mère d'Atys ; ou Vulcain, quand il donna naissance à Erichtonius.

Nous terminerons tout ce que nous avions à dire sur les Dioscures, et conséquemment cette partie de notre Ouvrage, par un tableau rapproché des différens lieux de la Grèce, où les Cabires en général, et en particulier les Cabires Dioscures, étoient honorés, et avoient des statues, des autels et des temples. Pausanias va encore ici nous servir de guide.

Il y avoit à Athènes (1) un ancien temple consacré aux Dioscures, qui y avoient leurs statues et celles de leurs fils assis à cheval. C'étoit près de là qu'étoit le lieu consacré aux trois sœurs Aglaure, Ersê et Pandrose, à qui Minerve confia la fameuse corbeille, qui renfermoit le jeune Erichtonius. On leur avoit défendu de l'ouvrir ; mais la curiosité l'emporta sur deux d'entr'elles, qui ne l'eurent pas plutôt ouvert et apperçu Erichtonius, qu'elles entrèrent dans un affreux délire, pendant lequel elles se précipitèrent du haut de la citadelle.

Cette fable ressemble parfaitement à une fable Phrygienne, sur le coffret confié à Eurypile (2), et qu'il eut l'imprudence d'ouvrir. Ce coffret renfermoit un dépôt, que Jupiter avoit autrefois confié à Dardanus, et qu'Eurypile trouva parmi les dépouilles de Troye. Il renfermoit l'image de Bacchus. Dès qu'Eurypile l'eut apperçu, il entra en démence. Enée avoit, selon les uns, laissé ce coffret ; suivant d'autres, c'étoit Cassandre qui l'avoit jeté exprès, afin que quelqu'un des Grecs, venant à le ramasser, en fût puni. Nous avons parlé plus haut de ce Bacchus, sous le nom d'Æsymnètes. Quoi qu'il en soit de cette histoire, on voit qu'elle ressemble fort à celle qu'on débitoit dans les fêtes de Minerve, sur Erichtonius, et sur les trois sœurs, dont le temple étoit uni à celui des Dioscures, ou Cabires. Cette fable se rapproche encore d'une autre tradition mystérieuse des Béotiens, dont parle Pausanias (3) ; c'est que les mystères des Cabires étoient fondés sur un dépôt, que leur confia Cérès, et sur lequel Pausanias ne croit pas devoir s'expliquer.

Cérès y prenoit le nom de Cabirique, ou y étoit honorée avec Proserpine, comme une des Divinités Cabiriques. Près de là étoit aussi un temple des Cabires. Quant aux cérémonies mystérieuses, qui se pratiquoient en l'honneur de ces Déesses, ainsi que des Cabires, Pausanias demande qu'on lui permette de les taire. Il raconte seulement, qu'il y avoit dans ces pays autrefois une ville habitée par les Cabires, qui firent la connoissance de Cérès. Deux d'entr'eux, Prométhée et Ætnée son fils, reçurent d'elle un dépôt, et le présent de l'initiation. Ces mystères furent quelque temps interrompus après l'expédition des Epigones, et après la prise de Thèbes ; mais Pélarge, fille d'Ætnée, les rétablit (4).

Ce qu'il y a de remarquable dans le récit de Pausanias, c'est que la vengeance des Cabires s'exerçoit sur les profanateurs et les indiscrets, par une frénésie telle que celle dont nous avons parlé tout-à-l'heure. Elle forçoit ceux qui en étoient atteints, tels qu'Eurypile et les sœurs Aglaure et Ersê, à se jeter dans la mer, ou à se précipiter du haut des édifices ; ce qui rapproche cette fiction Cabirique de celle de Minerve, d'Erichtonius et des

(1) Pausan. Attic. p. 16.
(2) Pausan. Achaic. p. 225.
(3) Bæoti. p. 300.
(4) Ibid. p. 301.

trois sœurs dépositaires du coffret, de celle de Bacchus Æsymnètes. Pausanias rapporte plusieurs effets terribles de la vengeance des Divinités Cabiriques ; et il en conclut, que ce temple des Cabires, en Béotie, étoit très-saint. Les habitans de Locres, en Italie, cherchoient également à effrayer le peuple par de pareils miracles, qui attestoient la vengeance de leur grande Déesse Cabirique, Proserpine. Ceux de Delphes en disoient autant de la vengeance d'Apollon ; et tous cherchoient par-là à faire respecter les trésors, que ces temples renfermoient.

Les habitans d'Anagyrase (1), dans l'Attique, honoroient la mère des Dieux ; et leurs voisins, ceux de Céphalée, les Dioscures, qu'ils appeloient les *Grands Dieux*.

On voyoit à Argos le temple des Dioscures (2), où étoient leurs statues, celle de Mnasinus et d'Anaxis leurs enfans, dont Hilarie et Phébé, leurs mères, filles de Leucippe, formoient le cortège.

Près de ce temple étoit celui de la Déesse Illythie et celui d'Hécate.

Aux environs de Lerne, où se célébroient les fameux mystères de Cérès, connus sous le nom de Lernéens, on trouvoit aussi le temple des Dioscures, *Anactôn*, qui y avoient leurs statues.

Mais c'étoit sur-tout en Laconie, que les Dioscures étoient honorés ; ils étoient les grands Dieux de ce pays, qui fut leur berceau, ainsi que celui d'Hélène. C'est-là qu'il faut chercher les traces les plus marquées de cet ancien culte des peuples du Péloponèse. On voyoit à Sparte le tombeau de Castor, et son temple (3). On retrouvoit aussi dans ces lieux les tombeaux d'Ida et de Lyncée, contre qui les Dioscures avoient combattu, avant d'être mis au rang des Dieux. Le nom de Tyndare, d'Elène, de Pleuron aïeul maternel des Dioscures, tout ce qui tient à leur famille et à leur histoire étoit consacré par une foule de monumens en Laconie.

Ils y prenoient le surnom d'*Amboulies*, qui leur étoit commun avec Jupiter et Minerve, qui avoient des autels avec eux (4).

Leur temple se trouvoit aussi uni à celui des Graces, près du lieu où se faisoient les courses (5). A l'entrée de ce Cirque, étoient les statues des Dioscures *Aphetères*, qui présidoient à l'immission dans la carrière.

On voyoit, dans un temple de Sparte, *le fameux OEuf* Orphique suspendu à la voûte par des rubans. On disoit que c'étoit l'œuf de Léda, dont Castor et Pollux étoient nés. Ainsi Osiris naissoit d'un OEuf en Egypte ; ainsi naissoit Phanès ; ainsi Chumong chez les Corésiens. Nous parlerons ailleurs de cet OEuf fameux dans les anciens mystères.

On y montroit la maison qu'avoient habitée les fils de Tyndare, comme l'on montre encore la crèche de Bethléem et le tombeau de Christ, quoique ces traditions soient des fables l'une et l'autre.

On fait ici un conte sur l'arrivée des Dioscures (6), partis de Cyrène, et qui se présentèrent dans la maison où ils avoient habité autrefois durant leur vie. Ils s'y donnèrent pour étrangers. Celui qui étoit le maître de la maison alors refusa de les recevoir, sous prétexte qu'elle étoit occupée par sa fille, qui étoit accouchée. Mais, ô miracle ! la fille et tous ceux qui la servoient disparurent, et on trouva dans la maison la statue des Dioscures, une table et *le Silphium*, plante caractéristique de Cyrène. Ce conte me feroit croire, que le Péloponèse reçut ce culte des habitans de la Cyrénaïque, où les Lacédémoniens eurent une Colonie. Des Africains passèrent dans la Crète et dans le Péloponèse, où ils portèrent leurs fables. Le culte d'Ammon étoit

(1) Paus. Attic. p. 30.
(2) Corinth. p. 65.
(3) Pausan. Lacon. p. 94.
(4) Ibid. p. 95.
(5) Ibid. p. 96.
(6) Paus. Lacon. p. 98.

établi dans ce pays, et les Lacédémoniens, dès la plus haute antiquité (1), passent pour être ceux des Grecs, qui aient le plus consulté l'Oracle d'Ammon. Dans des monumens qui retraçoient toute l'ancienne Mythologie, on voyoit les fils de Tyndare à cheval; au-dessous des Sphinx, et au-dessus des Lions et des Panthères (2).

A Thérapnê (3) étoit un ancien temple de Mars, et une statue que les Dioscures enlevèrent de Colchide. Près de Thérapnê étoit la fontaine de Pollux. Près de la même ville étoit un lieu appelé *Phoebæum*, et le temple des Dioscures (4). A peu de distance de là étoit le temple de Neptune. Cette union étoit naturelle; car ces Divinités présidoient à la mer et à la navigation.

A Crocée, près de Gythium (5), étoient des carrières sur lesquelles étoient élevées les statues des Dioscures en bronze.

A Brasias (6) on voyoit trois statues de Divinités, qu'on croit être les Dioscures ou les Corybantes; une quatrième statue étoit celle de Minerve. On trouvoit aussi près de là un temple de Minerve l'Asiatique, dont on attribuoit la fondation à Castor et à Pollux, qui l'avoient bâti à leur retour de Colchos où cette Déesse avoit un temple.

Du côté de Leuctres (7) étoit Peplinos; là on montroit le lieu où Léda accoucha des Dioscures; mais on prétend qu'ils n'y furent point nourris, et que Mercure les porta à Pellène. Mercure a son domicile aux Gémeaux. On trouvoit en cet endroit les statues de bronze des Dioscures, dont les Messéniens réclamoient le culte plus encore que les Lacédémoniens (8).

L'Athénien Méthapus, qui avoit en Messénie établi et réformé différentes institutions (*g*), étoit le même qui avoit établi à Thèbes les mystères des Cabires (9).

Les Messéniens éprouvèrent la vengeance des Dioscures, pour avoir trompé les Lacédémoniens (10), en envoyant deux jeunes gens déguisés, sous le costume de ces deux Divinités, pour surprendre les Lacédémoniens dans un jour de fête, qu'ils célébroient en honneur des Dioscures. Ces jeunes gens, vêtus de blanc, et couverts d'un manteau de pourpre, couleur de l'écharpe des Initiés à Samothrace, montés sur de superbes chevaux, ayant sur la tête le bonnet des Dioscures, πίλος, et tenant en main une pique, se présentent aux Lacédémoniens, qui déjà étoient en gaieté, et s'amusoient durant la fête. Ceux-ci se prosternent devant les jeunes Messéniens, qu'ils prennent pour les Dioscures qui viennent assister à leur sacrifice. Mais bientôt ils sont traîtres et frappés par leurs ennemis, qui se retirent ensuite à Andanée. C'est sur ce conte, que l'on fondoit l'origine de la haine des Dioscures contre les Messéniens.

A Olympie (11), près du Stade, à côté des statues de Neptune Chevalier et de Junon Chevalière, étoient les statues des Dioscures. On y voyoit aussi l'autel de Mars Chevalier et de Minerve Chevalière.

Sur le coffret de Cypsèle on avoit représenté Hélène au milieu des deux Dioscures (12), dont l'un n'avoit point encore de barbe.

A Phares, en Achaïe (13), dont la grande Divinité étoit Mercure Planète, qui a son domicile aux Gémeaux, on voyoit

(1) Ibid. p. 100.
(2) Ibid. p. 101.
(3) Ibid. p. 102.
(4) Ibid. p. 103.
(5) Ibid. p. 104.
(6) Ibid. p. 107.
(7) Ibid. p. 109.
(8) Messen. p. 741.
(9) Pausan. Messen. p. 111.
(10) Ibid. 137.
(11) Heliac. 1, p. 163.
(12) Ibid. p. 166.
(13) Pausan. Achaic. p. 228.

le bois sacré des Dioscures; ce bois étoit presque tout de laurier, arbre consacré à Apollon, un des Gémeaux. Trente pierres sacrées, nombre égal à celui des degrés de ce signe, y recevoient les hommages des habitans de Phares, et chacune d'elles y portoit le nom d'une Divinité.

En Arcadie, à Mantinée, le culte des Dioscures se trouve uni à celui de Cérès et de Proserpine (1), Divinité de Samothrace. C'est là qu'on entretenoit le feu sacré, et l'on prenoit le plus grand soin pour l'empêcher de s'éteindre.

Là on voyoit aussi le tombeau de la fille de Céphée, et celui d'Arcas, fils de Callisto; les autels du Soleil, etc.

Les habitans de Cleitore (2), outre les temples de Cérès, d'Electre et d'Esculape, avoient aussi celui des Dioscures, qu'ils appeloient les *Grands Dieux*. Leurs statues étoient de bronze.

A Charadre, en Phocide (3), on avoit élevé des autels aux Dioscures, lesquels étoient en plein air.

Ceux d'Amphise (4) avoient des initiations établies en honneur des jeunes Anactes, que l'on croyoit être les mêmes que les Dioscures, ou les Curètes. Les plus instruits disoient, que ces Dieux Anactes étoient les Cabires. Cicéron (5), dans son traité de la Nature des Dieux, parle des trois premiers Anactes, nés à Athènes du plus ancien Jupiter et de Proserpine. Leurs noms sont *Triopatreus*, *Eubulus*, *Donysius*. Les seconds Anactes sont les fils de Leda. Les troisièmes sont Alcon, Mélampus fils d'Astrée. Ainsi il paroît, que ce nom de *Dii Anaces* a été donné à plusieurs Divinités.

Nous ne pousserons pas plus loin nos recherches sur l'origine du Culte des Divinités, en honneur desquelles les anciens avoient établi des mystères et des initiations; sur les nuances différentes de ces institutions religieuses, sur les branches variées de ce grand arbre de la superstition, sur ses progrès et ses formes, en général sur tout ce qui tient à l'historique des initiations anciennes. Nous allons maintenant chercher à en saisir le but politique et moral, à en examiner les effets et l'influence sur les gouvernemens et sur les mœurs; et enfin chercher à expliquer par l'Astronomie la plûpart des formes monstrueuses des traditions mystiques, et à lever le voile allégorique, dont les mystères se sont enveloppés.

(1) Paus. Arcad. p. 243.
(2) Ibid. p. 253.
(3) Pausan. Phocic. p. 351.
(4) Ibid. p. 357.
(5) Cic. de Nat. Deor. l. 3.

DEUXIÈME PARTIE.

Examen Philosophique des Mystères, considérés dans leurs rapports avec la Politique et la Morale.

La vérité n'a point de Mystères ; ils n'appartiennent qu'à l'erreur et à l'imposture. Le besoin de tromper, si on peut admettre un pareil besoin, les a tous fait imaginer. C'est donc hors des limites de la raison et de la vérité qu'il en faut chercher l'origine. Comme nos maladies ont donné naissance au charlatanisme, nos pasions l'ont aussi donné aux institutions religieuses, connues sous le nom d'*Initiations* et de *Mystères*. Mais ni le charlatanisme des Médecins, ni celui des Mystagogues, n'ont jamais pu être utiles à l'humanité. Tel est le sort, telle est la nature du bien, de ne pouvoir naître que des pures sources de la vérité et de la philosophie. Un faux calcul des Législateurs anciens, dont les Prêtres et les Rois seuls profitèrent, et dont nous sentons aujourd'hui tout le mal, les a conduits à cette grande erreur politique, qui a pu être favorable aux despotes, mais qui jamais n'a servi au bonheur des sociétés. On a dit qu'il falloit une Religion au Peuple : oui, s'il en pouvoit exister sans Prêtres ; s'il en étoit une qui fût vraie, autre que le culte de la vertu et l'admiration de la nature ; parce qu'alors ce seroit sur la vérité que la Morale s'appuyeroit. Mais il ne lui en faut pas, quand on la crée ; parce qu'alors elle ne peut avoir pour base que l'imposture. Or toutes les Religions étant des institutions humaines, on n'a jamais pu dire, d'une manière vague et générale, qu'il falloit une Religion quelconque au Peuple, ni vanter l'importance de ce ressort, aussi dangereux en Politique qu'en Morale. Personne n'a droit de tromper son semblable, quelqu'avantage qu'il puisse se promettre de son imposture. C'est cependant ce qu'ont fait tous les Législateurs anciens, qui ont cru à l'importance des opinions religieuses ; car c'est la manie de tous ceux qui veulent gouverner, de chercher à tromper. C'est même à ce caractère qu'on peut reconnoître tous les ennemis de la liberté des Peuples, quelque nom, quelque masque qu'ils prennent : toutes les tyrannies se ressemblent. Elles enchaînent toutes la raison, et commandent des dogmes. Ainsi fit Mahomet. Que je plains les hommes, qui croient avoir besoin de Rois, pour avoir un gouvernement et des loix ; et de Prêtres, pour avoir des mœurs! Ils auroient dû savoir, que la Nature nous fit libres et bons, que les Rois nous ont fait esclaves, et que les Prêtres, par leurs exemples, nous ont rendu vicieux.

Il est vrai, que les anciens ont regardé ce moyen religieux comme le dernier qu'on dût employer, et que Timée en a comparé l'usage à celui du poison dans la médecine (1). Mais leurs successeurs ont oublié, que le poison ne doit jamais être employé qu'en petite dose, et qu'il doit sur-tout être administré par des mains bien prudentes ; et mal-

(1) Timæus apud Plat. t. 3, p. 104.

heureusement on a toujours prodigué celui-là, et on l'a confié aux mains les plus perfides; ensorte qu'il a été une source de maux pour le corps politique, bien loin de le guérir. De bonnes loix, fondées sur la justice et la sagesse éternelle, et fortifiées par les soins d'une bonne éducation, par le développement et la perfection de nos facultés intellectuelles; voilà les seuls instrumens politiques qu'on dût employer. La raison les avouoit tous, parce qu'ils sont ceux de la Nature et de la vérité; mais c'étoit se tromper que de croire, qu'on rendroit l'homme meilleur en le dégradant par la crédulité et la superstition. Numa avilit par sa Religion ces braves Romains, qui avoient jeté les fondemens de la capitale du Monde; il leur donna des superstitions, plutôt que des vertus, et sans le règne de Tullus, qui les tira de l'affaissement dans lequel ils étoient tombés, Rome périssoit dans son berceau. Si les Romains eurent des vertus, ils les durent à leur goût pour l'Agriculture, et à leur amour et leur respect pour la pauvreté. Ils les perdirent, dès qu'ils aimèrent les richesses et les productions des arts; et il ne leur resta plus que les superstitions de Numa et des Temples. Les maîtres du Monde étoient encore courbés sous la verge despotique des Augures; ils avoient de la religion, et ils n'avoient plus de mœurs. Tels ils sont encore aujourd'hui qu'ils rampent sous des Prêtres.

La raison s'indigne en voyant, que du temps d'Auguste, Tite-Live écrivant l'histoire de Rome déshonore chacun de ses livres par plusieurs chapitres, qui attestent sa honteuse crédulité et celle des Romains. Rome dut toute sa gloire à ses vertus morales, plutôt qu'à ses idées religieuses. Du moment où il ne lui resta plus que celles-ci, le sceptre de l'Univers se brisa dans ses mains; et les conquérans du monde devinrent de vils esclaves, lorsque le despotisme resserra pour eux les fers de la superstition, auxquels Numa les avoit accoutumés (*a*). Si nous portons nos regards sur l'Égypte, sur cette terre, qui enfanta toutes les Religions, qu'y voyons-nous? Des hommes dégradés par le despotisme sacerdotal, et par des Rois choisis par des Prêtres. Jamais les institutions religieuses n'ont contribué à la puissance et à la grandeur des Peuples. Les premiers Chefs des sociétés manquèrent donc leur but en établissant à grands frais cette machine politique, qui a pesé si long-temps sur l'humanité, dont elle a fait le malheur et la honte.

Il en est des passions de l'ame, comme des maladies du corps; se tromper dans le choix des remèdes, c'est aigrir la maladie; et l'art alors n'est qu'un mal de plus. Le Médecin seul y gagne, parce qu'il est toujours payé; mais la société en est la victime. C'est aux sources de cette erreur que nous nous proposons de remonter, et nous en suivrons la marche dans l'ordre social, en examinant son origine, ses progrès, ses effets, et ses formes variées, chez les différens Peuples, et dans les différentes associations religieuses. Nous tâcherons d'en donner l'esprit général, plutôt que de nous appesantir sur les détails; genre d'érudition, auquel nous n'aspirons pas.

Les hommes jouirent long-temps des bienfaits de la Nature, comme font les enfans, sans raisonner sur les causes; et lorsqu'il leur vint dans l'idée de les chercher, ils crurent les trouver dans la Nature elle-même. Elle fut donc pour eux la cause première de tout ce qui a un commencement et une fin, c'est-à-dire, leur première Divinité. Ils recevoient ses dons, sans avoir imaginé encore qu'on pût les solliciter, et les obtenir par des offrandes et des prières. Ils croyoient Dieu assez bon, pour n'avoir pas besoin que l'homme l'intéressât par le tableau de ses besoins. On ne connoissoit point ce commerce de présens de la part des mortels, et

de faveurs de la part des Dieux, que certains hommes adroits imaginèrent, qui se fit ensuite par leur entremise, et dont eux seuls tirèrent tout le profit. Les Prêtres de Chaldée, qui attribuoient tout aux Astres, et qui les regardoient comme autant de Dieux (1), avoient inventé l'art d'en modifier les influences, d'en augmenter la bénignité, et d'en détourner la malignité. Ceux qui avoient comparé l'administration du monde à une grande monarchie, dont les Astres, supposés intelligens, étoient les ministres, et dont le Soleil étoit le chef suprême, firent croire qu'on pouvoit traiter avec le roi de l'Univers, et avec ses ministres, comme on traitoit avec les despotes de l'Orient, et avec les dépositaires de leur puissance, dont on gagnoit la faveur par des prières et des présens. Telle fut l'origine du culte, fondé tout entier sur les besoins de l'homme, et sur le sentiment de sa dépendance. Si l'homme eût été sans besoins, ou les Dieux sans surveillance, point de culte; et l'idée d'une providence universelle en fut la première base (2).

Cette Providence néanmoins n'étoit pas celle à qui rien n'échappe, puisqu'il falloit que l'homme l'avertît de ses besoins; elle n'étoit pas invariable dans ses décrets, puisqu'en la priant on pouvoit les faire changer; elle n'étoit pas désintéressée, puisqu'elle exigeoit des offrandes et des présens. Toutes ces suppositions entrent nécessairement dans l'établissement du culte, qui n'étoit, à proprement parler, qu'un commerce intéressé entre l'homme et les Dieux, fait par l'entremise des Prêtres. Car on peut l'avouer à la honte de l'homme, on crut que jamais la reconnoissance ne l'eût fait religieux, si ce n'étoit dans la vue d'attirer de nouveaux bienfaits; et alors ce n'est plus de la reconnoissance, mais la prudence du besoin. Je prie, pour que vous donniez; je remercie pour que vous soyez disposé à donner encore. Les hommes frappés du spectacle de l'Univers, et de son influence sur leurs besoins, persuadés d'ailleurs, qu'il renfermoit en lui un principe d'intelligence, qui pouvoit les entendre, demandèrent au Ciel de verser la pluie sur leurs champs, et au Soleil de mûrir leurs moissons (*b*).

Les hommes, dit Plutarque (3), voyant la marche régulière et le mouvement perpétuel du Ciel et des Astres, qui ramènent sur notre horizon le Soleil, et la Lune, leur donnèrent le nom de *Dieux*. Plutarque regarde cette observation comme la première source des opinions religieuses. Il ajoute, que le Ciel leur parut faire la fonction de père par les pluies, qu'il verse dans le sein de la terre, qui, à cet égard, fait la fonction de mère, en recevant de lui la semence qui la féconde. Il dit ailleurs (Symp. l. 6, Prob. 2), qu'après que l'Agriculteur a employé tous les moyens qui sont en lui, pour remédier aux inconvéniens de la sécheresse, de la chaleur et du froid, alors il s'adresse aux Dieux, pour obtenir des secours qui ne sont point au pouvoir de l'homme; tels qu'une tendre rosée, une chaleur douce, un vent modéré. Ainsi le besoin de la pluie et du beau temps, chez les peuples agricoles, celui de vents heureux pour les Navigateurs, celui de la santé pour tous les hommes, ont été les premiers fondemens du Culte, dès que des hommes adroits, observateurs de la Nature, dont ils prédirent ou imitèrent quelques phénomènes, vinrent à bout de persuader, qu'ils étoient les dépositaires de ses secrets, et les ministres de sa puissance et de ses bienfaits. Telle fut l'origine du culte des Astres, et des Intelligences que l'on plaçoit dans le Soleil, dans les Planètes, dans les Etoiles et dans tous les élémens. Les hommes, quoique presque

(1) Maimon. More Nevoch. part. 3, c. 3.
(2) Cic. de Nat. Deor. l. 1, c. 2.
(3) De Placit. Phil. l. 1, c. 6.

toujours trompés par les promesses de leurs Prêtres, se livrèrent sans réserve à l'illusion, subjugués par le sentiment du besoin, qui conduit l'homme souvent le plus sage chez le charlatan, qui lui promet un remède à sa maladie. L'idée de la Divinité, si facile à faire naître dans son esprit, par le spectacle du monde, et la justice qu'il y a de rendre hommage à sa puissance, vint à l'appui du prestige; et le respect qu'on avoit pour le maître, fit qu'on s'abandonna aveuglément aux promesses de ceux qui s'en disoient les ministres.

Telle étoit la disposition de l'homme, lorsque les Législateurs imaginèrent d'appliquer la Religion à la politique et à la morale (*c*), et d'étayer les institutions sociales par les opinions religieuses; car ils avoient assez méprisé l'homme, pour croire qu'on ne pouvoit le mener au bien que par l'illusion. Dès ce moment la Religion eut un but plus noble et plus utile; et peut-être eût-on pardonné aux Législateurs cette association bizarre, si l'honnêteté du but pouvoit jamais excuser ce que les moyens ont de honteux et de criminel. C'est calomnier la justice et la vertu, que de prétendre qu'elles ont besoin d'être appuyées de l'imposture et du prestige. Or c'est ce qu'étoit la Religion entre les mains de ces anciens Législateurs. Il ne pouvoit y avoir de bon que le motif. On regarda ce moyen comme la perfection de la législation et de la morale; mais en sortant hors des bornes du vrai, on sortit aussi hors de celles du bien, qui n'a jamais de plus grand ennemi que l'amour du mieux. C'est cette perfection prétendue de la Morale et des Loix, que l'on désigna sous le nom de *Teleté*, ou d'initiation, qui civilisoit l'homme, et qui l'élevoit à un genre de vie, à ce qu'on croyoit, véritablement digne de lui. On avoit senti toute l'insuffisance des meilleures Loix, et le besoin de faire venir la Divinité à leur secours. Le spectacle de l'ordre, qui brille dans l'administration de l'Univers, sembloit indiquer aux hommes, que les Dieux eux-mêmes leur avoient donné l'exemple de celui qui devoit régner dans les institutions sociales, lesquelles, comme le monde, rentreroient dans le désordre et le cahos, si l'harmonie n'en étoit le lien. On ne pouvoit, leur disoit-on, mieux plaire aux Dieux, qu'en les imitant; la vertu plutôt que les offrandes pouvoit nous les rendre favorables; et on vanta leur justice (*d*), au lieu que jusques-là on n'avoit célébré que leur puissance. C'est sur cette base, que furent posés les fondemens des initiations; et la perfection de la société fut le grand but, qu'on s'y proposa. Aussi donna-t-on le nom de *Thesmophore* ou de Législatrice à la Déesse, à qui on fit honneur de cette institution. On voulut par là apprendre à la postérité, que les initiations et les Loix, sorties de la même source, avoient aussi le même but, la perfection des sociétés.

Dès-lors la législation appuya la Religion, et la Religion de son côté étaya la législation: telle fut l'origine du pacte tyrannique fait entre les Prêtres et les Rois. Et comme l'observe judicieusement Plutarque (1), l'opinion des Dieux fut établie sur une triple base; sur la Philosophie, ou plutôt sur la Physique; sur la Mythologie et sur les Loix. Le tableau imposant de l'Univers, et le merveilleux de la poésie Mythologique, fournirent aux Législateurs le sujet des scènes aussi étonnantes, que variées, dont on donna le spectacle dans les sanctuaires de l'Egypte, de l'Asie et de la Grèce. Tout ce qui peut contribuer à l'illusion et au prestige, toutes les ressources de la mécanique et de la magie, qui n'étoit alors que la connoissance secrète et l'imitation des effets de la Nature; toute la pompe des fêtes, la variété et la richesse des décorations, et des

(1) Ibid. Mac. Phil. l. 1, c. 6, p. 880.

vêtemens,

vêtemens, la majesté du cérémonial, la force enchanteresse de la musique, les chœurs, les danses, le son bruyant des cymbales destinées à exciter l'enthousiasme et le délire, plus favorables aux idées religieuses que le calme de la raison, furent mis en œuvre pour attirer et attacher le Peuple à la célébration des mystères. Sous l'appât du plaisir, de la joie et des fêtes, on cacha le dessein qu'on avoit de lui donner d'utiles leçons; et on traita le peuple comme un enfant, qu'on n'instruit jamais mieux, que lorsqu'on a l'air de ne songer qu'à l'amuser. C'est par cet art enchanteur, que l'on prétend qu'Orphée, à qui on attribue l'établissement des mystères en Grèce (1), attira sur ses pas les Sauvages épars dans les forêts de la Grèce, les charma par les sons harmonieux de sa Lyre et par les accens de sa voix, et les accoutuma insensiblement à recevoir les premières leçons de morale, qui sont la base de toute société. Il sentit que la liberté doit s'appuyer sur la justice et sur les passions douces, qu'on appelle l'humanité; que l'égalité des droits trouve dans la Loi un contrepoids à l'inégalité des forces; et que l'homme n'est heureux, qu'autant qu'il est juste, et qu'il lie son bonheur à celui des autres; que la férocité est le caractère de la vie anti-sociale, de la licence, et de la lâche peur. En effet, l'homme n'est qu'un monstre foible, mais dévorant dans la Nature, lorsqu'il est altéré de sang et de vengeances. Tel est l'homme dégradé, quelque part qu'il vive, quelque gouvernement qu'il adopte. La première des leçons d'Orphée fut de lui apprendre à être fort de son courage, à respecter le sang de ses semblables, et à se nourrir d'alimens plus dignes de lui; à s'unir, plutôt que de se combattre et de s'entre-dévorer. C'est pour cela qu'on dit, qu'il avoit apprivoisé les Tigres et les Lions cruels. Les sociétés se formèrent, les villes s'élevèrent, et la poésie, devenue l'organe de la sagesse, apprit aux hommes à distinguer le bien public de l'intérêt particulier, et le sacré du profane. Les mœurs s'adoucirent, et on écrivit les loix sur le bois. Ce passage de la vie sauvage à la civilisation, que nous peint ici Horace, étoit attribué à la force de l'harmonie, aux charmes de la musique et à l'empire de la poésie, dont le Chef des mystères de la Thrace et l'interprète des Dieux avoit su si heureusement se servir. L'usage de ces moyens n'étoit pas particulier aux mystères de la Thrace; ils furent employés dans presque toutes les autres institutions religieuses. La danse et la musique font un effet puissant sur le peuple; les hommes les plus grossiers et les plus sauvages peuvent être aisément réunis par ce genre de plaisir; et rien ne se perpétue autant parmi eux, qu'une institution qui le leur procure. Nos fêtes de campagne ne se soutenoient que par lui; et la dévotion n'étoit jamais le seul but, qu'on s'y proposoit. Ce goût du peuple fut bien senti par les anciens Législateurs, qui unirent toujours les banquets sacrés, la musique et la danse aux actes publics de religion, et à la célébration de leurs mystères. Strabon (2) observe avec raison, dans son dixième Livre, en parlant des Curètes, des Corybantes, des Telchines, et en général de tous les ministres des cérémonies religieuses et mystiques de la Crète et de la Phrygie, que tous se ressembloient par l'enthousiasme et la fureur Bacchique, par le bruit qu'ils faisoient avec les tambours et les cymbales, et avec leurs flûtes. Il reconnoît, que la musique par ses charmes élève l'ame vers la Divinité; et il comprend, dans l'idée générale de musique, la danse, le rythme et la mélodie. La mélodie, le rythme, l'usage des ins-

(1) Horat. de Art. Poetic. 389.

(2) Strabon l. 10, Dissert. sur les Curètes, p. 466.

trumens, ont fait croire, dit-il, que la musique en général a son origine dans la Thrace et dans l'Asie. Il en tire une induction, du nom même des lieux où les Muses furent honorées. Il reconnoît aussi que les premiers, qui cultivèrent la musique, étoient les mêmes qui avoient établi les initiations et les mystères, Orphée, Musée, Eumolpe, dont le nom même rappelle la beauté de son chant; c'est-à-dire, qu'au moins ils sont les premiers, qui l'aient fait goûter aux Grecs, par l'usage qu'ils en firent pour la civilisation, et dans la célébration des mystères où les chœurs jouoient un rôle si important. Il ne sépare pas la musique de la morale, qu'elle servoit à établir originairement, ni de la philosophie qui l'employa. Car si on a quelquefois, dit-il, abusé de la musique au théâtre ou ailleurs, on ne doit pas pour cela accuser l'art lui-même, ni oublier la nature des enseignemens, dont il est le principe et la source. Tout ce qui contribue à perfectionner l'esprit, nous vient des Dieux. Aussi a-t-on regardé les Dieux comme les inventeurs de la musique, qui est destinée à les chanter. Strabon auroit pu en dire autant des mystères, qui avoient le même but, et dont l'invention étoit aussi attribuée aux Dieux ou aux enfans des Dieux. Il cite l'autorité de Platon, et avant lui celle des Pythagoriciens, qui donnèrent à la musique le nom de *Philosophie*. Effectivement, nous voyons que parmi les moyens de perfectionner l'homme, que donnent les anciens Philosophes, la musique et la philosophie sont les deux premiers; que ce n'est que pour le peuple et pour celui qu'il est plus aisé de conduire par les illusions de l'imagination que par la raison, qu'ils ont inventé les principaux dogmes de l'initiation; savoir l'idée de l'Elysée et du Tartare. Timée de Locres s'exprime de la manière la plus claire à cet égard. Voici ce qu'il nous dit (1): « la musique et la » philosophie qui la conduit, ont été » établies par les Loix et par les Dieux » pour perfectionner l'ame. Elles habituent, elles persuadent, elles forcent » sa partie irraisonnable d'obéir à l'autre. » Elles adoucissent la partie irascible; » elles tranquillisent la concupiscence, » et les empêchent toutes deux de se » mouvoir contre la raison, ou de » rester oisives, quand la raison les » appelle soit pour agir, soit pour » jouir. Car c'est là toute la sagesse; » agir et se retenir selon la raison. » La philosophie vénérable et auguste » nous a purgés de nos erreurs pour » nous donner la science; elle a re- » tiré nos esprits de l'ignorance pro- » fonde, pour les élever à la contem- » plation des choses divines, par les- » quelles l'homme devient heureux, » quand il sait réunir avec les con- » noissances, la modération dans les » choses humaines, et une juste acti- » vité dans tout le cours de la vie ».

Ici finit, dans Timée, l'éducation du sage et de l'homme, qui peut se laisser conduire par les rapports que son organisation a avec la musique, et sa raison avec la philosophie. Quant aux autres hommes, c'est-à-dire, au grand nombre, et spécialement au peuple, qui ne peut, dit-on, (car toujours on l'a calomnié), recevoir cette noble éducation, il ne trouve plus d'autre moyen de le contenir, que par la crainte des peines portées par les Loix, c'est-à-dire, par le dernier moyen qu'eussent les premiers Législateurs, de retenir ceux qui n'avoient pu être préservés du crime par une sage éducation. Mais du temps de Timée, les Législateurs avoient trouvé le secret de faire parler les Dieux, et de les rendre surveillans et vengeurs des crimes des hommes. Ce nouveau ressort, qu'avoit inventé la politique, il consent qu'on l'emploie, comme un remède extrême contre ceux que ni

(1) Timée de Locr. c. 6. §. 9. Trad. Batteux.

l'éducation, ni la philosophie, ni les peines portées par les Loix, ne pourroient retenir; c'est-à-dire, qu'il le regarde comme le remède réservé à un malade désespéré, et qui quelquefois pourra réussir. Il permet qu'on fasse valoir ces fictions poétiques, sur les vengeances qu'ont souvent exercées les Dieux contre des hommes ou des peuples coupables; et qu'on leur présente l'image des enfers et des supplices, qui y sont réservés aux criminels. Il convient, que ce sont des mensonges; mais il soutient, que le mensonge peut être employé pour retenir ceux qui ne peuvent être retenus par la vérité; c'est-à-dire, qu'il veut que les idées religieuses viennent à l'appui des moyens politiques, tirés de l'éducation et des loix; et que le mensonge soit appelé au secours de la vérité, quand elle est trop foible pour faire triompher la raison. Cette maxime est la même que celle de ces Philosophes, dont parle Cicéron, qui ne donnoient à la Religion d'autre origine, que le besoin de conduire les hommes par l'opinion, quand on ne pouvoit les conduire par la raison.

« Les opinions religieuses, disoient » ces Philosophes (1), ont été toutes » imaginées par les Sages, pour le bien » des sociétés, afin de conduire par » ce moyen ceux que la raison ne » pouvoit rappeler au devoir ». C'étoit une grande vérité destructive de toutes les Religions, comme l'observe très-bien un des interlocuteurs du Dialogue de Cicéron, sur la nature des Dieux; mais ce n'en étoit pas moins une vérité incontestable, sur-tout dans le sens qu'ils l'entendoient; c'est-à-dire, pour la partie qui la lie à la morale et aux loix (*e*), par la crainte des châtimens et l'espoir des récompenses, que l'on doit attendre des Dieux. C'est ce dernier ressort, dont Timée de Locres sent toute l'utilité, quoi qu'il en avoue la fausseté. De ce genre étoit, sans doute, la fiction Egyptienne de la chûte de l'Atlantide, suite des désordres de ses habitans; de la submersion de l'Univers au temps de Deucalion, pour punir les crimes du genre-humain; des destructions périodiques de l'Univers, lorsque la vertu se seroit totalement altérée, et lorsque le vice seroit parvenu à son comble; de la fable du Tartare et de l'Elysée, dans lesquels passoient les ames après la mort, pour y subir un jugement et recevoir la punition de leurs crimes, ou la récompense de leurs vertus; ou enfin dans une espèce de Purgatoire, où par des expiations douloureuses elles purifioient leurs souillures. Toutes ces fictions étoient sorties de l'obscurité des sanctuaires, et les Philosophes, les Poètes et les Mystagogues cherchèrent à les accréditer, pour intimider les hommes incapables de s'élever jusqu'à la vérité des principes, sur lesquels la Nature a posé les bases de la justice et de la morale (*f*). « Quant » à celui qui est indocile et rebelle à » la sagesse, continue Timée, que les » punitions dont le menacent les loix, » tombent sur lui; et même qu'on » l'effraie par les terreurs religieuses » qu'impriment ces discours, où l'on » peint la vengeance qu'exercent les » Dieux célestes, et les supplices inévitables, qui sont réservés aux coupables dans les enfers, et les autres » fictions, que le Poète d'Ionie a ramassées, d'après les anciennes opinions » sacrées. Car, comme on guérit quelquefois le corps par des poisons, » quand le mal ne cède pas à des remèdes plus sains; on contient également les esprits par des mensonges, » lorsqu'on ne peut les retenir par la » vérité. Qu'on y joigne même, s'il » est nécessaire, la terreur de ces » dogmes étrangers, qui font passer les » ames des hommes mous et timides » dans des corps de femmes, que leur » foiblesse expose à l'injure; celles des

(1) Cicer. de Nat. Deor. l. 1, c. 42.

» meurtriers, dans des corps de bêtes » féroces ; celles des hommes lubriques » dans des sangliers ou des pourceaux ; » celles des hommes légers et inconsi» tans, dans des oiseaux ; celles des » paresseux, des fainéans, des igno» rans et des sots, dans les poissons. » C'est la juste Némésis qui règle ces » peines dans une seconde vie, de con» cert avec les Dieux terrestres, ven» geurs des crimes, dont ils ont été » les témoins. Le Dieu arbitre de » toutes choses leur a confié l'admi» nistration de ce monde inférieur ». On voit évidemment, que Timée étoit dans ces principes philosophiques, qui veulent qu'on emploie tout, jusqu'au prestige et à l'imposture, pour contenir les hommes dans les bornes de la justice et du devoir. Toutes les fictions religieuses lui paroissent bonnes aux yeux de la politique, quoique révoltantes aux yeux de la raison ; mais il n'en conseille l'usage, que pour le peuple, pour les hommes grossiers et ignorans, chez qui la raison seule ne peut commander aux passions, et pour qui les Loix sont un frein insuffisant. Effectivement, de pareils moyens ne peuvent avoir d'effet que sur l'esprit du peuple grossier et ignorant ; car il en est de l'empire du prestige religieux, comme de celui de la nuit ; c'est au sein des ténèbres qu'il est établi ; et il finit au moment où la lumière de la raison commence à briller. Numa, sectateur de la même doctrine, avoit admis la même maxime politique pour civiliser les Romains, dont Romulus n'avoit pas cru devoir enchaîner la pensée et dégrader la raison. Il osa donner aux Romains un code religieux, qui leur fit redouter, dit Tite-Live (1), l'infraction d'un serment, et le manque de bonne foi, autant que les menaces et la sévérité des Loix. Le respect qu'on avoit pour sa sagesse et ses vertus ne lui parut pas suffisant, pour faire recevoir des loix religieuses qu'il auroit lui-même imaginées. Il lui falloit une grande autorité pour les appuyer (2) ; c'étoit celle des Dieux, qui seuls ont droit de dicter aux hommes des loix religieuses. Il fit, comme tous les autres Législateurs en religion ; il eut recours à l'imposture et au prestige, pour faire croire qu'il avoit reçu des Dieux eux-mêmes le code sacré, qu'il donnoit à ses peuples. Il se retira, dit Plutarque (3), dans une espèce de désert, dans des bois et des lieux solitaires ; et là, il feignit d'être en commerce avec la Déesse Egérie, qui, enflammée d'amour pour lui, éclairoit son esprit et le rempliscoit de la connoissance des choses divines. Ce fut d'après ses avis, dit Tite-Live (4), qu'il annonça avoir rédigé son code religieux ; c'étoit elle qui lui avoit appris quels étoient les sacrifices les plus agréables à chaque Divinité ; quels étoient les Prêtres qui devoient être affectés à chaque sacerdoce. Elle lui avoit confié sur-tout ce secret si important de la Politique, qui établissoit la distinction des jours, où l'on pourroit traiter ou non d'affaires publiques ; car il devoit être très-utile souvent, ajoute Tite-Live, de pouvoir se dispenser de traiter avec le peuple. Il s'empara sur-tout du Sacerdoce, ce grand instrument de despotisme, et réunit en une même main toute la puissance des Loix et celle de la Religion (*g*). Il ne se borna pas à établir la Religion ; il fortifia la superstition, qu'il crut propre à la maintenir ; et ce fut par-là sur-tout qu'il dégrada les Romains. Il acrédita les augures, les prodiges, et la fausse opinion que la foudre est une marque certaine de la colère des Dieux ; il composa le Rituel destiné à indiquer les cérémonies par lesquelles on pouvoit expier ces prodiges, et en écarter les funestes effets.

(1) Tit. Liv. Decad. 1, l. 1, c. 21.
(2) Ibid. c. 19.
(3) Plut. Vita Numæ.
(4) Tit. Liv. l. 1, c. 19.

Il y vit un moyen de maintenir dans l'esprit du peuple l'idée de la Providence, sans laquelle la législation n'eût pu tirer aucun parti du culte religieux, puisqu'elle seule lie la justice divine à la justice humaine, et qu'elle établit une surveillance de nos actions, infiniment plus pénétrante et plus étendue, que celle des Loix. Ce sont ces superstitions, qui s'enracinèrent si fortement dans l'esprit des Romains, qu'il n'y eut pas dans la suite de prodige si absurde, auquel ils ne crussent et qu'ils ne cherchassent à expier. La lecture de Tite-Live suffit pour en convaincre. Aussi Plutarque remarque-t-il, que Numa, sentant combien il étoit difficile d'apprivoiser un peuple aussi fier et aussi féroce, que l'étoient les Romains, emprunta le grand ressort des opinions religieuses. Par des fêtes, des sacrifices, des danses, et des processions qu'il conduisoit, et dont il avoit su tempérer la gravité par l'amour et l'attrait du plaisir, il adoucit et apprivoisa ces ames hautaines; et en leur jetant de temps en temps des frayeurs dans l'esprit, comme de la part des Dieux, et en leur faisant accroire qu'il avoit eu des visions étranges, ou entendu des voix effroyables et menaçantes, il acheva de les captiver et de les humilier sous la Religion. C'est-à-dire, que Numa traita les Romains, comme on traite des enfans, qu'on berce de contes, et à qui on fait peur du loup; aussi tint-il leur raison dans une éternelle enfance, sous le joug de l'imposture, qui abusa si souvent de leur crédulité. Ce n'est donc pas à tort que nous avons dit, que la politique de Numa avilit les Romains par la Religion, en établissant celle-ci sur la superstition qu'il fit naître et qu'il chercha toujours à entretenir. Aussi Plutarque observe-t-il, qu'il accoutuma son peuple à croire à des contes absurdes, qui n'ont rien que de fabuleux; et à le regarder lui-même comme un homme miraculeux, de manière à être persuadés, qu'il n'y avoit rien de si incroyable, ni de si impossible, qui ne lui fût aisé, s'il l'entreprenoit. Numa fut donc un despote, puisqu'il chercha à dégrader la raison par l'imposture religieuse.

Nous nous sommes attachés à saisir le caractère de Numa, et son esprit législatif, afin de nous former une idée juste des Législateurs anciens, qui ont eu à civiliser des Peuples sauvages, et à conduire des hommes grossiers et ignorans; et nous avons vu, que leur grand secret fut d'employer le prestige et l'illusion des idées religieuses, et d'égarer leur raison par des contes merveilleux, au lieu de la perfectionner par la réflexion et la philosophie; ce qu'ils ont jugé impossible.

Numa n'a fait qu'employer un moyen, dont avoient usé tous les Législateurs. Plutarque pense, comme nous, que c'est avec beaucoup de vraisemblance qu'on a dit, que Lycurgue, Numa, et plusieurs autres grands Législateurs, pour adoucir et apprivoiser des peuples féroces et difficiles à manier, et pour mieux faire recevoir les grandes nouveautés qu'ils vouloient introduire, firent semblant d'être appuyés sur l'autorité des Dieux, seule capable de sauver ceux en faveur desquels ils faisoient cette fiction. Diodore de Sicile (1) atteste cette supercherie de tous les Législateurs anciens. Il nous dit que Menès, premier Législateur des Egyptiens, prince d'un rare génie, qui avoit mérité une réputation distinguée par ses bienfaits, et qui avoit donné à ce peuple les premières Loix écrites, feignit de les avoir reçues de Mercure, qui lui-même les avoit dictées, afin qu'elles fussent la source de leur bonheur. Que Minos en Crète (*h*), Lycurgue à Lacédémone, en avoient fait autant: l'un disoit avoir reçu ses loix de Jupiter, et l'autre d'Apollon. Que cette super-

(1) Diod. Sic. l. 1, c. 94, p. 105.

cherie avoit été employée par tous les Législateurs, chez tous les peuples du monde. Que Zathraustes, chez les Arimaspes, en faisoit honneur au bon Génie; que Zamolxis, chez les Gètes, peuples qui admettoient l'immortalité de l'ame, disoit les avoir reçues de Vesta; et qu'enfin, chez les Juifs, Moïse feignit tenir ses loix de Jehova, ou d'Iao, comme l'appelle Diodore; soit qu'ils regardassent tous, comme divine et miraculeuse, une invention qui devoit être utile aux hommes, soit parce que le peuple, subjugué par le respect qu'il portoit à la majesté de ceux qu'on supposoit être inventeurs de ces loix, en seroit plus religieux observateur. Diodore avoit bien saisi le génie de tous les anciens Législateurs, et le système politique des Chefs des premières sociétés.

L'imposture et le prestige ont été le principal ressort politique, et le grand moyen de civilisation. C'est de ce point qu'il faut partir, comme d'un axiome incontestable.

Les historiens Juifs supposent que leur Législateur, qu'ils nomment *Moïse*; celui dont vient de nous parler Diodore, étoit fort instruit dans la science des Egyptiens, c'est-à-dire, d'un peuple chez lequel tous les Législateurs ont été s'instruire; et cette science étoit celle de conduire le peuple par les idées religieuses. Car nulle part ailleurs qu'en Egypte, on n'a vu la Religion exercer un plus grand empire, et le despotisme sacerdotal mieux établi. Or ce Moïse se donnoit pour un homme inspiré, et il avoit appris assez de magie chez les Egyptiens, pour en imposer à un peuple aussi crédule et aussi stupide, que l'étoit le peuple Juif. Jamais le prestige et l'imposture religieuse n'ont aussi beau jeu, qu'auprès de pareils hommes. Mais ce Moïse, avant de donner ses loix sociales, son code et son rituel religieux, feint d'avoir des entretiens avec la Divinité, et d'avoir reçu d'elle les tables de loix, qu'il donne aux Hébreux. Il va à l'écart, sur une montagne, préparer pendant plusieurs jours les machines qu'il doit faire jouer, pour imiter la foudre et les éclairs. Le jour arrivé pour opérer le prodige, il assemble le peuple autour de la montagne, à une certaine distance néanmoins, dans la crainte que l'illusion ne soit manquée, et la supercherie découverte. Alors une forte explosion, semblable à celle de la foudre, se fait entendre. Les éclairs brillent; il se perd quelque temps lui-même, au milieu de la fumée de cette espèce de feu d'artifice; puis il redescend et apporte au peuple crédule les loix, qu'il avoit rédigées, et qu'il dit avoir reçues de Dieu même, pour le bonheur de son peuple.

Si Moïse n'eût eu à établir que des loix purement sociales, et s'il n'eût eu à faire qu'à un peuple éclairé, capable comme le nôtre de sentir les principes de raison, de justice et d'intérêt général, dont doit émaner toute législation, Moïse, sans doute, n'auroit employé que des moyens humains, l'éloquence et le raisonnement. Mais il parloit à un peuple brut, et il vouloit appuyer ses loix de la force de l'opinion religieuse: alors il eut recours au prestige. Quel mortel, en effet, oseroit en son nom, donner les règles du culte de la Divinité, et le code de sa justice? On étoit donc réduit, comme l'ont fait tous les Législateurs, à supposer des Théophanies. Bacchus, dans Euripide (1), répond aux questions de Penthée, qui lui demande de qui il a reçu son nouveau culte et ses mystères. Bacchus, que Penthée ne reconnoît point, dit qu'il les tient de Bacchus, fils de Jupiter, qui lui a ordonné de les propager; qu'il s'est montré à ses yeux, et qu'il lui a dicté lui-même les loix de cette institution religieuse. Rhadamante dit, qu'il a reçu de Jupiter les loix, qu'il

(1) Euripid. Bacch. p. 460.

donne à la Crète (1). Minos se renferme dans un antre sacré, pour composer son code de loix, qu'il dit tenir de Jupiter lui-même. Zoroastre en fait autant en Perse (2), lorsqu'il veut établir le Magisme, suivant l'abréviateur de Chondemîr, cité par Hyde. Il se retire à l'écart; il suppose une apparition d'une grande lumière, et une conférence avec un Génie, etc. Alors il propose l'établissement de son nouveau culte. Il dit, que le Zend-Avesta (3) est descendu du Ciel. Le même Hyde, dans un autre chapitre, où il parle des Législateurs des anciens Perses, rapporte qu'Ardeshir assemble tous les chefs de Religion de son royaume. Il en choisit un pour être réformateur du code religieux; néanmoins il ne veut point d'innovation, qui ne soit autorisée par le Ciel. Le nouveau Réformateur va dormir et éprouve une extase, pendant laquelle son ame semble être sortie de son corps. Au bout de sept jours, elle se réunit au corps; l'homme Divin déclare qu'il a rendu visite à la Divinité, et il fait venir un scribe, pour écrire tout ce qu'il a appris des Dieux. On voit ici les Législateurs, toujours d'accord avec les Prêtres, travailler à tromper les peuples, pour les conduire avec plus d'autorité. On voit aussi par le même passage, que la croyance des peines et des récompenses de l'autre vie, étoit un des principaux dogmes que ces Prêtres cherchèrent à établir, en fascinant les yeux par des espèces de prodiges, qui seuls pouvoient accréditer leur doctrine, et qui leur procurèrent beaucoup de Disciples. On prétend que Manès, pour faire recevoir sa doctrine, employa cette vieille ruse des Législateurs anciens; qu'il s'enferma, durant une année, dans une caverne (4), où il avoit eu soin auparavant de mettre des provisions, et qu'au bout de l'année il en sortit, avec le livre de ses dogmes, qu'il disoit avoir reçu du Ciel. On fit parler le Ciel, toutes les fois qu'on en eut besoin, et qu'on trouva les peuples disposés à y croire; ce qui arrive toujours dans les siècles d'ignorance.

Les Athéniens eux-mêmes furent dupes de l'adresse du Solon, qui profita du même moyen que Numa, pour disposer le peuple à recevoir ses loix. Toute la ville d'Athènes fut troublée par des craintes superstitieuses, par des spectres et des fantômes : sans doute que Solon n'avoit pas peu contribué à faire répandre ces bruits par ses émissaires et à les accréditer. Les Devins publièrent, qu'il paroissoit par les victimes, que la ville étoit souillée de crimes et d'abominations, qu'il falloit purger. Sur quoi on fit venir de Crète Epiménide, qui avoit la réputation d'être un homme saint, fort aimé des Dieux, et profondément savant dans les choses divines, sur-tout en ce qui regarde l'inspiration et les cérémonies les plus mystérieuses et les plus cachées, on l'appeloit de son tems le nouveau *Curète*, et le fils de la Nymphe Balté. Ce fut lui qui fraya à Solon le chemin pour publier ses loix, et les faire recevoir au peuple; et parmi les moyens qu'il employa, les plus importans furent les propitiations, les expiations, les fondations de Temples et de Chapelles. Il purifia si bien la ville, qu'il la rendit soumise et obéissante à tout ce qui étoit juste, plus souple, plus docile, et plus aisée à être contenue sous les loix d'une heureuse harmonie. On voit qu'Epiménide, d'accord en cela avec Solon, usa des mêmes artifices que Numa, et sentit toute l'importance d'appuyer les loix sur la Religion, et d'affermir la Religion elle-même par le cérémonial, les purifications, et tout l'appareil de la super-

(1) Strabon. l. 10, p. 476. Diod. l. 5, c. 75.
(2) Hyde de vet. Pers. p. 317.
(3) Ibid. p. 317.
(4) Ibid. p. 283.

tition et du prestige. Car cet Epiménide étoit un vrai charlatan. Comme le Zamolxis des Scythes (1), qui s'enterra dans une caverne, où il feignoit d'être mort et ressuscité, Epiménide débitoit, qu'il avoit eu un long sommeil dans une caverne, pendant lequel il avoit été instruit par les Dieux, et à son réveil il instruisit à son tour les hommes, et écrivit la génération des Curètes et des Corybantes, et une longue Théogonie (2). Il passoit pour vivre sans prendre aucune nourriture, sans être assujetti aux besoins de l'humanité. Tel étoit autrefois l'usage, que les prétendus sages faisoient de la sagesse; elle se réduisoit souvent à l'art de tromper, pour un plus grand bien, ceux qu'on croyoit incapables d'atteindre aux leçons sublimes de la morale et de la philosophie.

On peut croire, qu'il ne négligea pas le grand ressort politique et religieux, qu'on empruntoit des mystères et de la fiction des peines de l'enfer, qui en étoit un des principaux dogmes. En effet, il fit construire à Athènes le temple des Divinités infernales (3), vengeresses du crime; et on voyoit sa statue à l'entrée de l'Eleusinium, au rapport de Pausanias (4). Solon avoit senti le besoin de s'associer un tel homme, qui avoit la réputation d'être ami des Dieux, et d'en être inspiré. Car Epiménide (5) s'attribuoit aussi la divination, et même le merveilleux talent de mourir et de renaître plusieurs fois, à moins qu'on n'entende par là le dogme de la métempsycose, qui tenoit aussi aux secrets de la Mystagogie. Le sage Lycurgue donna moins d'influence à la superstition dans la législation; il compta plus sur l'éducation, sur les mœurs et les loix, que sur le prestige. Aussi les mœurs et les loix de Lycurgue, ayant une base plus solide, se conservèrent plus long-temps. Néanmoins, il fut encore forcé de faire parler les Dieux en faveur de ses loix. Avant d'exécuter son projet de législation, il va à Delphes (*i*) consulter Apollon, et il reçoit cet oracle si célèbre, dans lequel la Prêtresse l'appeloit l'*ami des Dieux*, et Dieu plutôt qu'homme. Il fait un sacrifice à Apollon, pour en obtenir de bonnes loix, et la Prêtresse lui dit, que le Dieu exauce sa prière, et qu'il lui donnera la plus excellente République qui ait jamais été. De retour à Sparte, Lycurgue fait recevoir ses loix, et déclare que pourtant il y manque un point, qui étoit le plus essentiel et le plus important; mais qu'il ne pouvoit le leur communiquer, avant que d'avoir consulté l'oracle d'Apollon; qu'ils devoient donc observer ses loix inviolablement, sans y rien changer, ni altérer, jusqu'à ce qu'il fût de retour de Delphes; et qu'alors il exécuteroit ce que le Dieu lui auroit ordonné. Il fait jurer à tous ces citoyens, qu'ils ne toucheront point à ses loix jusques à son retour. Arrivé à Delphes, il fait un sacrifice à Apollon; il en obtient la ratification de ses loix, qui sont déclarées bonnes par le Dieu, qui promet à Sparte la gloire et la félicité, tant qu'elle les observera. Lycurgue fait écrire cette prophétie; il l'envoie à Sparte et prend le parti de mourir, afin que son retour ne dégage pas ses citoyens de leur serment. Voilà donc encore des loix données au nom de la Divinité.

Pythagore, pour mieux en imposer à ses Disciples, et donner plus de poids à sa doctrine (6), assure qu'il a eu commerce avec les Dieux; et qu'il a appris d'eux ce qui pouvoit leur être agréable, et ce qui pouvoit leur déplaire. C'est le même langage que Tite-Live fait tenir à Numa. Il prétend, que les secrets de la Nature, que les autres

(1) Herod. l. 4, c. 95.
(2) Laertius l. 1, Epimenid.
(3) Laert. Epim. l. 1, p. 79.
(4) Pausan. in Att..
(5) Ibid. Laert. l. 1.
(6) Phil. l. 1, c. 1. Vit. Apoll.

ne

ne savent que par opinion et par conjecture, il les tenoit des Dieux eux-mêmes; que souvent Apollon lui avoit apparu, ainsi que Minerve et les Muses. Ses Disciples, trompés par ses discours, conçurent pour lui autant de respect que s'il eût été le fils de Jupiter.

Nous nous contenterons des exemples que nous avons cités, et qui suffisent pour nous mettre à portée de bien connoître le génie des chefs de législation et de morale chez les peuples anciens, et l'usage qu'ils ont cru devoir faire des fictions religieuses, pour perfectionner les mœurs et les loix. Pour nous qui vivons dans un siècle, où les Français ne peuvent et ne veulent plus être trompés, c'est dans les sources de la justice et de la raison éternelle, que nous devons puiser nos loix. Il est enfin temps de voir, si le peuple, en rentrant dans les droits de sa souveraineté, souffrira qu'on le trompe encore, comme un enfant, ou comme un esclave. Il a droit de prétendre à l'égalité de la raison et de la sagesse qui, si notre éducation est bonne, ne seront plus le privilége de quelques hommes. C'est par ce caractère de vérité, que notre nouvelle législation doit se séparer des autres, qui ont presque toutes été établies sur le prestige, lequel n'est qu'une atroce calomnie, qui outrage également la justice, dont elle semble révoquer en doute les principes sacrés, et la raison humaine, qu'elle ne croit pas toujours capable de les comprendre. Après ce que nous venons de dire, il ne nous sera pas difficile de sentir, quel a été le grand but de l'initiation et des mystères, dont le premier et le plus grand fruit fut, de l'aveu de tous les anciens, de civiliser les hordes sauvages, d'adoucir leurs mœurs féroces, de les rendre sociables, et de leur procurer un genre de vie le plus digne de l'homme. Cicéron met au nombre des plus grands bienfaits, dont Athènes ait procuré la jouissance aux autres sociétés, l'établissement de ses mystères d'Eleusis, dont l'effet, dit-il, a été de civiliser les hommes, d'adoucir leurs mœurs sauvages et féroces, et de leur faire connoître les véritables principes de morale, qui initient l'homme à un genre de vie, qui seul soit digne de lui. Le même Orateur Philosophe, dans un autre endroit où il apostrophe Cérès et Proserpine, dit qu'on doit à ces Déesses les premiers élémens de la vie morale, comme les premiers alimens de la vie physique, la connoissance des loix, la police des mœurs, et les exemples de civilisation, qui ont adouci les mœurs des hommes et des villes.

Leur but moral a été bien apperçu par Arrien, lorsqu'il nous dit, que tous ces mystères ont été établis par les anciens, pour perfectionner notre éducation et réformer nos mœurs.

Pausanias parlant des mystères d'Eleusis (1) prétend, que les Grecs, dès la plus haute antiquité, avoient établi l'initiation d'Eleusis, comme l'institution la plus propre à inspirer aux hommes le respect pour les Dieux. Parmi les réponses que Bacchus fait à Penthée (2), dont il a piqué la curiosité, en jetant le voile du mystère sur ses Orgies, il lui dit que cette nouvelle institution mérite d'être connue, et qu'un des grands avantages de ce culte, c'est de proscrire toute impiété. Que ce sont les mystères de la sagesse, dont il seroit imprudent de parler à ceux qui ne sont pas initiés. Que ces Orgies sont établies chez les Barbares, qui en cela, ont montré plus de sagesse que les Grecs, qui ne les avoient point encore reçues. Ce double but politique et religieux, savoir la justice et la Religion, dont l'une apprend ce qu'on doit aux hommes, et l'autre ce qu'on doit aux Dieux, ou plutôt le respect pour les Dieux, destiné à maintenir celui qu'on doit aux loix, se trouve renfermé dans ce vers de Virgile (3) si

(1) Pausan. Phoc. p. 348.
(2) Euripid. Bacch. v. 460.
(3) Virg. Æneid. l. 6.

connu; et que ce Poète emprunta de l'initiation : Apprenez de moi à respecter la justice et les Dieux. Cette grande leçon, que l'Hiérophante donnoit aux Initiés, après leur avoir montré le tableau des enfers, le Poète la place après la description des différens supplices, qu'éprouvoient les coupables dans le Tartare, et immédiatement après la description de celui de Sisyphe. Pausanias (1), pareillement à la suite des tableaux des supplices de Sisyphe et des Danaïdes, qui étoient dans le temple de Delphes, fait cette réflexion, que le crime ou l'impiété qui leur avoit principalement mérité ce châtiment, c'étoit le mépris qu'ils montrèrent pour les mystères d'Eleusis. De cette réflexion de Pausanias qui étoit initié, il est aisé de conclure, que les Prêtres d'Eleusis, qui enseignoient le dogme des peines du Tartare, mettoient au nombre des grands crimes, qui pouvoient les mériter, le peu de cas que l'on auroit fait des saints mystères, dont le but étoit de porter l'homme à la piété, et par elle au respect pour la justice et les loix, unique but de leur institution, celui auquel le besoin de la Religion lui-même étoit subordonné, puisqu'elle n'étoit qu'un moyen pour y conduire plus sûrement. Car toute la force des opinions religieuses passant entre les mains des Législateurs, ils étoient assurés d'être mieux obéis (*k*). C'est donc bien à tort, que ceux qui ont écrit jusques ici sur les mystères, n'y ont vu, les uns qu'une cérémonie commémorative de la découverte du blé et de sa culture; d'autres que de simples lustrations, et l'observation de quelques pratiques légales; d'autres enfin qu'une institution qui rappeloit aux hommes leur état ancien avant la civilisation. Ils n'ont parlé des dogmes sacrés sur la vie future, et sur la morale, que comme d'un accessoire assez récent, qui y fut ensuite sur-ajouté. Ces auteurs me semblent avoir renversé l'ordre, en prenant pour accessoire ce qui étoit l'objet principal, et pour sujet principal, ce qui n'étoit qu'un très-léger accessoire.

On fit, je l'avoue, des cérémonies; on employa des symboles qui avoient rapport à l'Agriculture; mais elle n'en étoit pas le but principal. Ces allusions ne tenoient ni à l'invention, ni même à la perfection de cet art, qui est le fruit de la protection des loix, et qui ne fleurit jamais chez les peuples chasseurs et nomades, comme chez les Nations sédentaires; mais elles ont un fondement Astronomique, que nous développerons ailleurs. On put y parler de l'état d'abrutissement et de dégradation, où se trouvoit l'homme, avant l'établissement des mystères, qui l'ont régénéré (*l*); mais il y a encore ici une allusion à la métaphysique, plutôt qu'à la vie sauvage des premiers hommes; quoiqu'il soit possible qu'on en ait aussi parlé, pour exalter le bienfait de la civilisation, et des institutions religieuses qui l'avoient produite. Au reste tous ces rapports n'étoient qu'accessoires et éloignés, et ne formoient pas la base de l'initiation d'Eleusis, comme on l'a faussement supposé.

Les mystères d'Eleusis, et en général tous les mystères, avoient un but bien plus grand et vraiment politique (*m*), celui d'améliorer notre espèce, de perfectionner les mœurs et de contenir les sociétés par des liens plus forts que ceux qu'imposent les loix. Voilà le véritable but qu'on se proposa dans ces sortes d'institutions. Elles sont l'ouvrage de la science et de la sagesse ancienne, qui a épuisé toutes ses ressources pour perfectionner la législation, et de la philosophie, qui a toujours cherché à faire le bonheur de l'homme, en épurant son ame des passions, qui pouvoient y jeter le trouble, et par une suite nécessaire porter le désordre dans les sociétés. On y reconnoît l'ouvrage du Génie, quand on y remarque l'emploi de toutes les sciences, et une connoissance profonde du cœur humain, et des moyens de se l'assujettir.

(1) Pausan. Ibid. p. 348.

Il n'a échappé aux auteurs qu'une seule chose ; c'est que si la raison conduit plus lentement au même but, elle y mène plus sûrement ; et que les remèdes que l'on cherche dans le charlatanisme en politique, comme en médecine, entraînent à leur suite plus de maux que ceux que l'on veut guérir. D'abord il est faux, avons nous dit, qu'on ait droit de tromper ; et quand on en auroit le droit, les affreux ravages que les Religions ont faits sur la terre, l'or et le sang qu'elles ont coûté aux peuples, prouvent assez, qu'il est même encore faux, qu'il soit plus utile de tromper que d'instruire, et qu'il soit dangereux d'éclairer les hommes. Sans doute qu'il est dangereux, pour ceux qui trompent et qui profitent de nos erreurs, que le peuple soit éclairé (*n*) ; mais il ne l'est jamais pour le peuple. Autrement la vérité et la raison seroient au nombre de nos maux, tandis que le sage les a toujours regardés comme les plus grands des biens. Que de malheurs a causés à l'humanité cette vielle maxime des anciens chefs des sociétés, qui se perpétue encore aujourd'hui, et dont ne sont point désabusés des hommes, qui se piquent de philosophie : qu'il ne faut pas éclairer le peuple ! La vérité est un bien qui appartient à tous, qui est bon à tous. C'est un forfait, que de la ravir à son semblable. Etablir pour maxime, qu'on peut tromper le peuple, afin d'empêcher qu'il ne trompe lui-même, c'est autoriser l'imposture plutôt que la détruire ; puisqu'on suppose qu'elle est permise quand elle est utile. On va loin avec un pareil principe. Si la Religion est vraie, il en faut à tous. Si elle est fausse, il n'en faut à personne ; et on s'indigne d'entendre tous les jours répéter, il faut une Religion pour le peuple ; comme si le peuple n'étoit pas composé d'hommes égaux aux yeux de la nature. Il en faut, devoit-on dire, pour l'homme, et non pour le peuple (*o*). Car si un seul peut s'en passer, tous le peuvent et le doivent. Ceux qui tiennent un pareil langage, n'ont point droit de prétendre à la réputation de Philosophes, puisqu'ils pensent qu'une vérité n'est bonne que pour quelques hommes, ou qu'une erreur peut être bonne pour le grand nombre ; ce qui est faux ; ce qu'il est injuste de croire. Rendons plus de justice à la raison humaine : la Nature a posé dans son sein la base de la morale. C'est sur cette base que doit reposer la vertu ; et l'imposture n'a pas droit de l'appuyer. Il est même dangereux de les associer l'une à l'autre, parce que cette association tourne toujours au détriment des vertus morales. Le peuple, à mesure qu'il s'instruit, et il s'instruit tôt ou tard, perd bientôt ces vertus factices, et ne trouve plus rien dans son cœur qui étaye la morale, dès qu'il connoît le peu de solidité de la base, sur laquelle le prestige religieux l'avoit établie ; et dès lors quel déluge de maux pour les sociétés, qui voient tout-à-coup se rompre tous les liens antiques et usés, qui en unissoient les parties ? Qu'il est à craindre, dans ce terrible passage, qu'un peuple qui a vielli sous des Prêtres et des Rois n'éprouve, dans sa décrépitude, le triste sort, que les crédules filles de Pélias préparèrent à leur vieux père ! Les calamités, qu'il peut éprouver alors, sont encore la suite de ses anciennes erreurs et de sa longue servitude. Ce n'est point la faute de la raison, qui vient lui rendre la lumière d'un flambeau, que les despotes et les Prêtres s'étoient efforcés d'éteindre. Car si la raison et la philosophie eussent d'abord été le fondement de ses vertus, plus sa raison se seroit éclairée, plus ses vertus se seroient fortifiées, parce qu'il auroit trouvé en lui-même le principe et la règle de ses devoirs. La vérité des principes est éternelle et indestructible ; l'illusion de l'imposture n'est jamais bien solide ni durable ; le charme cesse enfin, et la vertu s'évanouit On auroit tort de dire, que tous les hommes ne sont pas également capables d'être éclairés. Oui, quand il s'agit de

science ; mais quand il est question de morale, chacun porte dans son cœur le principe de ses devoirs, et la lumière de la raison seule peut les lui faire appercevoir. Eclairer le peuple, c'est ne pas le tromper ; c'est ne lui point donner d'idées fausses ; et pour cela il suffit du silence. L'ignorance absolue des opinions fausses est une véritable science ; alors il nous reste la raison, telle que la Nature nous l'a donnée, avant qu'elle fût corrompue par l'éducation. Qu'il y a peu d'hommes, qui aient été assez sages pour détruire les erreurs de l'éducation, et qui, à force de philosophie, aient pu revenir à cette heureuse ignorance ! C'est alors qu'on est vraiment éclairé ; le peuple l'eût été, sous ce rapport, si on ne lui eût rien appris. Alors on eût pu sur un terrain neuf élever l'édifice d'une éducation simple, fondée sur les notions naturelles du juste et de l'injuste. La Nature a placé loin de nous la science ; mais aussi elle est inutile au grand nombre ; la vertu est nécessaire à tous ; et la Nature l'a placée près de nous. Nous appercevons son image sacrée, aussitôt que nous écartons le voile, qui empêche la vérité de faire tomber sur elle les rayons de sa lumière. Nous désespérons des succès de la raison, et nous la regardons comme un moyen insuffisant pour conduire les hommes ; et cela avant d'avoir jamais essayé ce moyen. La chose mériteroit au moins d'être une fois tentée, avant de prononcer que la raison a peu d'empire sur le peuple ; que c'est à l'illusion et au prestige qu'il appartient de le conduire. Les grands maux, auxquels ont donné et donneront encore long-temps lieu ces dangereux ressorts, devroient nous rendre plus circonspects dans notre jugement. Enfin, l'imposture et l'erreur ont été souvent funestes à l'humanité ; et jamais la raison ne l'a été à ceux qui ont marché sous sa conduite, et qui se sont laissés guider par sa lumière divine. Les Législateurs anciens et tous ceux qui les ont imités se sont donc trompés, en appelant des opinions fausses à l'appui de la vérité, et en faisant reposer le système politique et législatif, sur le fantôme bizarre des idées religieuses ; au lieu de l'affermir sur les fondemens éternels de la vérité et de la raison perfectionnée.

Ils devoient instruire les hommes les plus susceptibles d'éducation et de philosophie, et, par l'exemple de ceux-ci, former les mœurs des hommes les plus grossiers. Une génération instruite auroit donné naissance à une génération plus instruite encore, et le flambeau de la raison, en parcourant les siècles, ne se seroit plus jamais éteint. Les Législateurs n'auroient plus eu rien à faire pour perfectionner notre espèce, et ils auroient atteint le dernier terme de civilisation et de morale, auquel l'homme puisse prétendre ; au lieu qu'ils sont restés bien loin de ce but. Tout est aujourd'hui à refaire en politique et en morale, parce qu'on a toujours bâti au milieu des ténèbres, et qu'on avoit mis au nombre des instrumens politiques l'imposture des chefs, et l'ignorance des peuples. Ainsi la raison des sociétés a vu sa lumière s'éteindre dans l'obscurité des Sanctuaires, où tout étoit préparé pour la détruire, et pour établir sur ses débris l'empire de l'imagination et des sens. Telle fut la cause et le but de ces grandes institutions, qui, sous des dehors souvent imposans, tendoient à conduire l'homme au bien et à la vérité, par les routes trompeuses de l'erreur, et en mettant en jeu les deux grands ressorts des déterminations humaines, la crainte et l'espérance. C'est sur ces deux pivots que roule toute notre vie ; ce fut aussi sur eux qu'on fit rouler cette grande machine politique et religieuse. C'est pour la faire mouvoir, qu'on créa le dogme de l'immortalité de l'ame, et de la doctrine des peines et des récompenses à venir, qui ont formé le sujet principal des leçons, que l'on donnoit aux initiés à ces mystères.

Il seroit difficile de persuader aux

hommes, que la vertu mette toujours dans l'aisance ici-bas celui qui la pratique, et que le vice rende toujours malheureux celui qui s'y abandonne. L'imposture eût été trop grossière, et personne n'y eût été trompé. On s'appuya donc de la croyance d'une autre vie après celle-ci, durant laquelle la vertu, souvent méprisée et persécutée sur la terre, seroit magnifiquement récompensée; et où le crime, souvent heureux et puissant ici-bas, seroit un jour rigoureusement puni. Les raisonnemens métaphysiques sur la nature de l'ame humaine, et sur la justice des Dieux, dont celle des hommes n'étoit qu'une foible image, vinrent à l'appui de ce dogme théologique sur la vie future; et l'homme qui croit tout, où il ne voit rien, reçut volontiers les nouveaux dogmes, dont rien après tout ne lui annonçoit la fausseté. Telle fut l'origine des idées, qu'eurent les anciens sur l'Elysée et le Tartare, régions nouvelles, dont s'empara la Mystagogie, pour prolonger son Empire au-delà du tombeau, et perpétuer les craintes et les espérances des mortels, qu'elle vouloit attacher à l'observation des loix, au bon ordre, et au maintien du bonheur des sociétés. L'amour de l'homme pour la justice n'étant pas toujours désintéressé, on voulut l'y attacher par son propre intérêt; on lui prépara un appât qui l'attiroit à la vertu; et on mit en avant des craintes, qui devoient l'éloigner du vice. « Tous ceux qui ont été chargés » de donner des leçons de justice et de » vertu aux hommes, dit Adimante, » un des interlocuteurs du second livre » de la République de Platon (1), ont » toujours recommandé la justice, moins » pour elle-même, qu'en considé- » ration des avantages qu'on en retire, » et sur-tout pour la gloire qu'il y a » de paroître juste, et ce qui est une » suite naturelle, par l'espoir des places » et des dignités, que la réputation » de justice peut procurer. Il en est » de même pour la piété, qu'on entretient » par l'espérance des grands biens, que » les Dieux versent avec profusion sur » ceux qui leur sont chers. » Platon rappelle ici les magnifiques promesses, que les poètes Homère et Hésiode font aux rois et aux autres hommes qui pratiquent la justice. « Le gland, disent-ils, croît en » abondance au sommet des Chênes; des » essaims d'abeilles placés au milieu y » composent le miel qui en découle. Les » Brebis pour eux se chargent des plus » belles toisons. » Et ailleurs ils disent: « que le Ciel favorise un roi juste » et religieux; que la Terre, de » son sein fécond, produit de riches » moissons, et des grains de toute » espèce; que les arbres se courbent » sous le poids des fruits; que ses Trou- » peaux se multiplient par leur grande » fécondité; et que les mers lui four- » nissent des pêches abondantes (*p*) ».

Musée et son fils portent encore plus loin la vanité des promesses en faveur des justes; ils les conduisent, par leurs fictions, dans le séjour des ombres, et les placent sur des lits somptueux, autour d'une table, sur laquelle a été préparé le banquet sacré des ames vertueuses. La tête ceinte de couronnes, ils s'y plongent dans une ivresse éternelle, que ces Poètes regardent comme la plus belle récompense de la vertu. Il faut convenir, que c'étoit bien là le Paradis des Thraces, qui mettoient le souverain bien dans l'ivresse; aussi disoit-on en proverbe, boire comme un Thrace. Orphée et Linus avoient, dit-on, apporté ces fictions religieuses de la Thrace. Platon ajoute, que quelques-uns étendoient encore plus loin les effets de la bienfaisance des Dieux; que l'on promettoit une nombreuse postérité à l'homme vertueux et religieux, et la perpétuité de sa race. Cette promesse ressemble assez à celle que Dieu fait à Jacob, et à ce que dit David, dans un de ses Pseaumes, que Dieu bénit la postérité de l'homme juste. Telles étoient les promesses, dont on

(1) Plat. de Rep. l. 2. p. 363.

flattoit autrefois les hommes foibles et crédules, pour les attacher aux principes de la morale, de la justice et de l'ordre social, auxquels l'intérêt plus encore que la raison sembloit devoir les lier.

De même que la vertu pouvoit se flatter de l'espoir des plus brillantes récompenses, qui lui étoient réservées dans les enfers, et même quelquefois sur la terre; de même aussi le crime avoit à redouter les plus rigoureux châtimens. Les inventeurs de l'Elysée imaginèrent aussi le Tartare, dans lequel, continue Platon, ils précipitoient les hommes coupables d'impiété et d'injustice, et les plongeoient dans le bourbier. Là on les forçoit à porter de l'eau dans un crible. Les Dieux n'attendoient pas même qu'ils fussent morts pour les punir; ils les livroient aux erreurs et aux égaremens de l'esprit, et ils faisoient tomber toutes sortes de châtimens sur leur tête. On voit donc clairement ici la religion employée à son plus noble usage, à entretenir l'homme dans la pratique de la justice et de toutes les vertus, et à lui faire craindre le vice. L'homme trouvoit son intérêt à faire le bien, et à éviter le mal moral. Ce sont là ces fictions, dont Timée croit qu'il est permis de faire usage, pour attacher au devoir les ames rebelles à la raison, et qui ne cèdent qu'à la crainte, soit des châtimens qu'infligent les loix, soit des punitions qui attendent les crimes aux enfers. Voilà ce qu'on enseignoit dans les mystères, dont le but étoit de procurer à l'homme sur la terre une félicité réelle par la vertu, en le soutenant par l'espoir trompeur d'une félicité imaginaire, dans un monde inconnu et chimérique. L'homme vertueux y trouvoit une consolation dans ses maux, et une nouvelle satisfaction dans la jouissance de ses vertus; et l'homme vicieux y gagnoit aussi, dit Plutarque (1), puisqu'il étoit plus avantageux pour lui d'être préservé du crime, par la crainte d'un mal à venir, que de s'exposer déjà ici-bas à un mal réel, et aux suites du crime en le commettant. On ne peut apporter d'excuse plus spécieuse en faveur de l'imposture religieuse; mais elle détruit, en même temps, les notions de vice et de vertu, de vérité et de mensonge, qui sont distingués par leur essence, et non pas par l'intérêt social. Si le mensonge peut être permis, quand il est utile à celui qu'on trompe; et la vérité écartée, quand elle pourroit nuire à ceux qu'on voudroit éclairer, il s'ensuit que l'intérêt social est la seule règle de l'usage que nous devons faire de l'un et de l'autre, et que le mensonge et la vérité se confondent dans l'idée d'utilité publique, au lieu d'être distingués essentiellement par la nature. On pourra donc dire: fuyons la vérité, comme on peut dire, fuyons le mensonge; et la proscription portée contre celui-ci n'aura pas été prononcée par le Dieu de vérité, mais par les Législateurs, pour le seul cas où il pourroit être nuisible. Mon respect pour la vérité ne me permet pas d'admettre un tel principe: je pense, comme tous les Sages, qu'elle doit être le but de toutes nos recherches; et, dût-on en abuser, comme on abuse de tout, puisqu'on abuse aussi du mensonge, je redoute encore moins les abus, qui pourroient naître de la connoissance de quelques vérités, que ceux qui sortent nécessairement d'un système universel d'imposture. Je sais que l'art de tromper est plus facile que celui d'instruire; mais il n'en est pas moins vrai, qu'il ne doit pas avoir sur lui la préférence dans un plan de législation et dans un système de morale: la vertu est la fille de la raison et de la vérité; l'erreur et l'ignorance sont mères de tous les vices. Louons donc le but qu'ont eu des Législateurs en inventant et en enseignant ces dogmes religieux; mais ne louons que le but, et blâmons le moyen.

(1) Plut. Non posse Suavit. 1104.

Une fois que les Philosophes et les Législateurs eurent imaginé cette grande fiction politique, les Poëtes et les Mystagogues s'empressèrent de la propager et de l'accréditer dans l'esprit des peuples, en la consacrant, les uns dans leurs poëmes, les autres dans les sanctuaires ; et ils la revêtirent des charmes, les uns de la poésie, les autres du spectacle et des illusions magiques. Tous s'unirent ensemble pour tromper les hommes, afin de perfectionner leurs mœurs et de les mieux conduire : car la poésie, dans son origine, fut toute entière consacrée à chanter les Dieux, et à donner des leçons de morale aux hommes.

Le champ le plus libre fut ouvert à la fiction (*q*), et le génie des Poëtes et des Prêtres ne tarit plus, lorsqu'il s'agit de peindre, soit les délices du séjour de l'homme vertueux après sa mort, soit les horreurs des affreuses prisons, destinées à punir le crime. Chacun voulut enchérir sur les descriptions, qui avoient été faites déjà par d'autres, de ces terres inconnues, de ce monde de nouvelle création ; que l'imagination poétique peupla d'ombres, de fantômes et de chimères pour étonner le peuple, dont on crut que l'esprit se seroit peu familiarisé avec les notions abstraites de la morale et de la métaphysique. L'Elysée et le Tartare plaisoient plus et frappoient davantage ; la baguette magique du Prêtre les fit tout-à-coup paroître dans l'ombre des sanctuaires, les mit en spectacle, trompa l'œil par des fantômes, et donna au peuple un véritable opéra religieux, sous le nom d'initiation et de mystères (*r*). On piqua la curiosité par le secret ; on l'irrita par les difficultés qu'il y eut d'y être admis, et par les épreuves qu'on exigeoit. On amusa par la variété des scènes, par la pompe des décorations, et par le jeu des machines ; on imprima le respect par la gravité des acteurs et par la majesté du cérémonial ; on excita tour-à-tour la crainte et l'espérance, la tristesse et la joie ; mais il en fut de cet opéra, comme des nôtres. Il fut toujours de peu d'utilité pour les spectateurs, et tourna tout entier au profit des directeurs et des acteurs (*s*). C'étoit là le grand secret de cette franc-maçonnerie religieuse, qu'il n'étoit donné de connoître qu'à ceux qui en vivoient. « Où vas-tu, dit Archelaüs à Manès (1), qui alloit célébrer ses mystères dans l'antre Mithriaque ? Vas-tu, barbare, en imposer au peuple, et jouer la comédie, dans la célébration des mystères de ta Divinité » ? Ce que disoit Archelaüs à Manès pouvoit s'adresser à tous les prêtres et à tous les chefs d'initiations, qui n'ont jamais été que les comédiens de la Divinité ; il n'y a eu de différence que dans la nature des farces, plus ou moins amusantes, et des théâtres plus ou moins pompeux. Les Cabires de Samothrace, les Dactyles Idéens, les Curètes de Crète, les Corybantes, les Galles, les Métagyrtes de Phrygie, les Telchines de Troade, étoient de mauvais farceurs et de misérables charlatans, qui vivoient aux dépens des nations sauvages, qu'ils trompoient au nom de la Divinité. Le grand opéra étoit à Eleusis ; mais par-tout on étoit le jouet de l'imposture religieuse (*t*).

Les Hiérophantes, en hommes profonds, qui connoissoient bien le génie du peuple et l'art de le conduire, tirèrent parti de tout pour l'amener à leur but, et pour accréditer leur spectacle. Ils voulurent que la nuit couvrît de ses voiles leurs mystères, comme ils les couvroient eux-mêmes sous le voile du secret. L'obscurité est favorable au prestige, et prête davantage à l'illusion ; ils en firent donc usage, pour tromper, par des fantômes magiques, l'œil de l'Initié crédule (*u*). On initia dans des

(1) Act. disput. Arch. Menam. Eccles. Græc. et Lat. p. 60.

antres obscurs ; on planta des bois très-épais autour des temples, pour y répandre cette obscurité, qui imprime une espèce de frayeur religieuse. Le nom même de mystère, suivant Démétrius de Phalère (*x*), étoit une expression métaphorique, qui désignoit l'horreur secrète que les ténèbres inspirent. La nuit fut presque toujours destinée à leur célébration (1), et on les désigna ordinairement, sous le nom de *veilles*, ou de sacrifices nocturnes (2). Toutes les religions ont eu leurs *pervigilia*, ou *veilles sacrées* (3). On donnoit à ces nuits le nom de nuits mystiques et de nuits saintes (4). La nuit de Pâques est une de ces veilles, *pervigilium Paschae* (5). On initioit la nuit aux mystères de Samothrace. Les cérémonies de l'initiation aux mystères d'Isis, dont parle Apulée, se célébroient la nuit, comme les autres mystères. Pour y être admis, il falloit en obtenir la permission du Grand-Prêtre.

Euripide fait dire à Bacchus, que ses mystères se célèbrent la nuit (6), parce que la nuit a quelque chose d'auguste et d'imposant. On voit donc, que ce n'est pas sans dessein que les auteurs de ces institutions, qui avoient étudié la nature et tous ses rapports avec notre organisation, avoient préféré la nuit au jour, pour la célébration de leurs mysteres (*y*). On peut dire, que l'obscurité leur est favorable, et qu'ils redoutent le trop grand éclat du jour, au physique comme au moral : car si la lumière appartient à la vérité, les ténèbres forment l'apanage de l'imposture et du mensonge. La raison et la philosophie jettent une lumière qu'ils redoutent. Enfans de la nuit, ils ne peuvent reposer sûrement que dans l'ombre ; et le prestige disparoît, au moment où la raison commence à luire.

Rien ne pique autant la curiosité de l'homme, que l'air mystérieux sous lequel on cache les choses, qu'on veut qu'il désire connoître ; rien ne l'irrite et ne l'accroît autant que les obstacles qu'on semble apporter à la satisfaction de son désir. Les Législateurs et les Hiérophantes anciens profitèrent de cet esprit de curiosité, et des moyens de lui donner toute son activité, pour conduire le peuple dans leurs sanctuaires, et lui faire chercher des leçons, qu'il auroit peut-être fui, s'ils eussent paru empressés de les lui offrir. Ils donnoient à cet esprit de mystère un prétexte plus spécieux, celui d'imiter la Divinité, qui se dérobe à nos sens, et qui se plaît à cacher les ressorts qui font mouvoir l'univers. Mais ailleurs ils conviennent, qu'ils ont caché les plus grandes vérités sous le voile de l'allégorie, pour piquer davantage la curiosité de l'homme, et l'exciter à faire des recherches. Il en fut de même du secret dans lequel on ensevelit les mystères. Il eut le même but. Ceux à qui on le confioit s'engageoient, par les plus terribles sermens, à ne pas le révéler (7) ; et cela, afin d'en attirer d'autres, et de ne pas se priver, pour la suite, d'un moyen aussi puissant pour propager la doctrine et multiplier le nombre des Disciples. Il n'étoit pas permis de s'entretenir de cet important secret avec d'autres, qu'avec les Initiés (8), et la peine de mort étoit prononcée contre l'indiscret qui l'auroit trahi, ou qui seroit entré dans le temple, sans être initié. On fuyoit, comme un excommunié, celui qui auroit trahi le secret, comme on le voit dans Horace. Od. 2, l. 3.

Aristote fut accusé d'impiété par l'Hiérophante Eurymédon, pour avoir sacrifié aux manes de sa femme, suivant le rit usité pour Cérès. Ce Philosophe

(1) Demetr. de Elocut. §. 101.
(2) Cic. de legib. l. 2. Aristoph. Schol.
(3) Evagr. Hist. Eccl. l. 1, c. 11. Paus. in.
(4) Sopat. Quæst. 338.
(5) Etym. Mag. Cic. de Nat. Deor. l. 1.
(6) Eurip. in Bacch. v. 486.
(7) Firm. Astrol. l. 7, in Lin.
(8) Meurs. Eleus. c. 20.

fut

fut obligé (1) de se retirer à Chalcis ; et pour laver sa mémoire de cette tache, il ordonna, par son testament, d'élever une statue à Cérès : car le sage, tôt ou tard, a la foiblesse de sacrifier aux préjugés des sots. Socrate sacrifie, en mourant, à Esculape pour se disculper du soupçon d'athéisme, et Buffon meurt dans les bras d'un Capucin. C'est le talon d'Achille pour les plus grands hommes. La tête de Diagoras fut mise à prix, pour avoir divulgué le secret des mystères. Sa philosophie pensa lui coûter la vie. Et quel homme en effet peut être impunément philosophe, au milieu d'hommes subjugués par les préjugés religieux ! Andocide fut accusé du même crime, ainsi qu'Alcibiade, et tous deux cités au Tribunal de l'Inquisition d'Athènes, le plus terrible qui fût jamais, puisqu'il traduisoit le coupable devant un peuple crédule, qui le devoit juger. Le Poète Eschyle est accusé d'avoir mis sur la scène des sujets mystérieux, et il ne peut être absous, qu'en prouvant qu'il n'avoit jamais été initié. La politique, d'accord avec la superstition, son grand instrument, punissoit de mort quiconque auroit cherché à détruire le prestige religieux, ou auroit affoibli le désir et le goût, qu'on avoit voulu faire naître pour ces sortes d'institutions, en établissant la loi du secret. Il y a beaucoup de choses en religion, dit Varron, sur lesquelles, quoiqu'elles soient fausses, il est dangereux d'éclairer le peuple (2) ; et de-là sont venus le secret et le mystère, qu'on a mis dans les anciennes initiations (z).

Nos sociétés de Francs-maçons (et les initiations n'étoient qu'une véritable francmaçonnerie) n'attirent parmi elles de nouveaux frères, que par le secret prétendu de la francmaçonnerie, que chacun veut connoître. C'est la curiosité qui nous y conduit ; le serment et une petite vanité nous y lient. Nous sommes bien aises de laisser les autres dans la même ignorance où nous étions nous-mêmes, et dont la curiosité peut les tirer, quand il leur plaira de se faire recevoir. Si le serment et la vanité peuvent ainsi conserver un secret, et procurer à une association de nouveaux membres, par le seul attrait du mystère, qu'étoit-ce chez les Athéniens, où l'indiscrétion la plus légère étoit punie de mort ? Qu'il y eût réellement un secret, qu'il n'y en eût pas, on en soupçonnoit un, et très-important, puisque les hommes et les Dieux punissoient si rigoureusement celui qui auroit osé le divulguer. Il n'y avoit donc pas d'autre moyen de le connoître, que de se faire initier et d'entrer dans la confrérie ; c'étoit là qu'on vouloit amener les hommes par la loi du secret ; et c'étoit le fin mot de l'initiation. On avoit fait naître le désir par l'art du mystère ; on le faisoit croître par les difficultés mêmes de le satisfaire, et par les épreuves préliminaires qu'on exigeoit.

On avoit laissé échapper des sanctuaires les dogmes, que tout le monde avoit intérêt de connoître.

Séneque, comparant la philosophie à l'initiation, dit que les plus saintes cérémonies ne devoient être connues que des seuls adeptes ; mais qu'il y avoit plusieurs préceptes, qui étoient connus, même des profanes (Senec. Epist. 95.) Tel étoit le dogme des peines et des récompenses, qui étoit le véritable but qu'on s'y proposoit d'atteindre ; mais on cacha ce but en attachant de l'importance à des mots mystiques, à certaines représentations magiques, sur lesquelles spécialement devoit être étendu le voile, et destinées uniquement à fortifier l'opinion de l'existence de l'Elysée et des Enfers. On donna aussi de l'importance aux moyens de persuasion, pour mieux la produire ; on fit perdre de vue l'objet principal, en fixant l'attention sur l'accessoire ; et on craignit de trahir le

(1) Diog. Laert. l. 5, c. 1.

(2) August. de Civitat. l. 4, c. 31.

dessein des Législateurs, si on eût donné à croire, que ce ne fut que pour enseigner ce dogme, qu'eût été établie l'initiation. C'eût été un sûr moyen de détruire l'illusion des fantômes mystiques, que d'en marquer trop visiblement le but. Du temps de Cicéron, il n'y avoit personne, pas même les vieilles femmes, qui crussent aux fables des enfers, à l'Achéron (1), aux sombres demeures de l'Enfer, à ces lieux affreux que couvrent d'éternelles ténèbres. La lumière de la raison avoit déjà fait évanouir ces fantômes, qui avoient pris naissance dans l'obscurité des sanctuaires. César parle ouvertement, en plein Sénat, de l'état de l'homme après la mort: là, dit-il, finissent toutes nos peines (2). Et Caton, qui relève son opinion, n'ose défendre la fable des Enfers, quoiqu'il semble ne pas la désapprouver. Il parloit à des hommes instruits, et c'étoit pour le peuple que ces figures furent imaginées. On crut, que le moyen le plus sûr de l'instruire, c'étoit de lui cacher le but de l'instruction, comme on fit dans l'apologue et dans les fables. On a l'air de ne débiter qu'un conte, et c'est de la morale que l'on enseigne. On cache exprès son dessein, pour atteindre plus sûrement son but (*a*). C'est par une suite du même génie, que les anciens Législateurs cachèrent, sous l'appareil d'une cérémonie mystérieuse et pompeuse, l'intention secrète d'accréditer la fable de l'Elysée et du Tartare, qui étoit le principal dogme qu'on y enseignoit, et qu'on imprimoit dans l'esprit, par la force qu'a le prestige sur les sens et sur l'imagination. C'étoit aussi dans cette vue, et à cette occasion, que l'on découvroit l'origine de l'ame, sa chûte sur la terre à travers les Sphères et les élémens, et son retour au lieu de son origine, lorsque, dans son union à la matière terrestre, le feu sacré qui formoit son essence, n'avoit point contracté de souillures, et ne s'étoit point chargé de particules étrangères qui, en le dénaturant, l'appesantissoient et retardoient ce retour. C'étoit ici la partie la plus métaphysique, et que ne pouvoit guère entendre le commun des Initiés, mais dont on lui donnoit le spectacle par des figures et des spectres allégoriques: car il n'est point d'idée si abstraite, qu'on n'ait cherché à faire naître, et à rendre par des images sensibles.

Ce que le secret avoit de piquant le devenoit davantage encore, par les difficultés de l'obtenir; les obstacles et l'attente redoubloient la curiosité. Tout le monde connoît les épreuves, que l'on faisoit subir aux aspirans à l'initiation du Soleil, chez les Perses, ou aux mystères de Mithra. On commençoit par des épreuves légères, et on arrivoit graduellement aux épreuves les plus cruelles (3), dans lesquelles la vie du Récipiendaire étoit souvent exposée. Grégoire de Nazianze (4) les appelle des tortures et des supplices mystiques. On ne pouvoit, dit Suidas, y être initié, qu'après avoir prouvé, par des épreuves les plus terribles, qu'on avoit une ame vertueuse et hors de l'atteinte de toute passion; en quelque sorte impassible (*b*). On en comptoit douze principales; d'autres en portent le nombre plus loin (5): nous n'entrerons pas dans le détail de ces supplices religieux. Les épreuves de l'initiation Eleusinienne n'étoient pas aussi redoutables; mais il y en avoit; et l'attente sur-tout, dans laquelle on tenoit quelques années l'aspirant, ou l'intervalle qu'on mettoit entre l'admission aux petits mystères et l'initiation aux grands mystères, étoit une espèce de torture donnée à la curiosité, qu'on vouloit irriter, comme l'observe très-bien Tertullien (6). Ils donnoient ainsi

(1) Cicer. Tuscul. l. 1, c. 21.
(2) Sallust. Catilin.
(3) Nonnus Schol. ad Greg. Nanz. Orat. 3, p. 130—143.
(4) Greg. Naz. Orat. 1, in Jul., et in 33, Lum.
(5) Hoslstenii Observat. ad vit. Pyth. p. 101, Edit. Rom. 8°. 1630.
(6) Tertul. Orat. adv. Valent. Initio.

de l'importance à la chose en la faisant attendre, persuadés que les hommes prisent toujours beaucoup ce qu'on leur fait long-temps désirer et acheter bien cher. C'est ainsi que les prêtres Egyptiens éprouvèrent Pythagore (1), avant de l'admettre à la connoissance des secrets de la science sacrée. Il obtint, par son incroyable patience, et par le courage avec lequel il surmonta tous les obstacles, d'être admis à leur société, et de recevoir d'eux des leçons. Les Philosophes et les Sophistes imitèrent dans la suite les Mystagogues; ils firent désirer la science, afin d'y attacher davantage, et d'éprouver si l'aspirant étoit digne de la recevoir. Il n'y eut pas jusqu'aux Astrologues, qui ne jetassent le voile du mystère sur leurs merveilleux secrets, comme on peut le voir à la fin du Traité de Firmicus. Ils tâchoient de distinguer ceux qui seroient dignes de recevoir leurs leçons. Firmicus rappelle l'exemple d'Orphée, de Platon, et de tous les Sages, qui avoient toujours craint de confier leur doctrine au vulgaire (2), et qui avoient fait choix de leurs disciples.

Les Cénobites (3) faisoient coucher à la porte de leurs monastères, pendant plusieurs jours, ceux qui vouloient être admis à leur société, et ils imaginèrent des noviciats, durant lesquels on éprouvoit la sincérité du désir et la patience de l'Aspirant. Tous les ordres Ascétiques empruntèrent cette institution des Egyptiens. Chez les Juifs, les Esséniens n'admettoient dans leur société les nouveaux Candidats, qu'après qu'ils avoient passé par plusieurs épreuves graduées (4). En général, toutes les associations religieuses ont admis des épreuves, avant de recevoir de nouveaux membres, et la nécessité du choix n'en fut pas la seule cause; on voulut encore éprouver et fortifier le désir, qui s'irrite naturellement par la résistance, et ne devient que plus ardent. Cette connoissance, que les anciens chefs d'initiation avoient du cœur de l'homme, fut une des principales causes qui firent exiger des épreuves et différer quelque temps d'ouvrir les portes du sanctuaire, en accumulant devant elles plusieurs obstacles, et en n'y laissant pénétrer que graduellement.

La vanité qu'on met à tenir une association, qui nous place dans une caste privilégiée par ses espérances, et qui nous sépare du commun des hommes, contribua encore à multiplier le nombre des membres de ces sortes de confréries. Le goût pour les initiations se communiqua de proche en proche, et se répandit par toute la terre. On se fit initier, comme on se fait Francmaçon, pour satisfaire sa curiosité et sa vanité tout ensemble. On n'avoit que des concitoyens; on vouloit avoir des frères, et resserrer les liens du civisme par un lien plus étroit, par celui de la fraternité religieuse qui, rapprochant les hommes, les unissoit plus fortement entre eux. Le foible et le pauvre même pouvoient espérer plus aisément des secours de l'homme puissant et opulent, avec lequel l'association religieuse lui donnoit des rapports plus directs. C'est même cet espoir qui, parmi nous, a fait faire une assez grande fortune à la Francmaçonnerie; on donnoit à croire, que les francmaçons se faisoient un devoir de s'entre-aider, et que le malheureux trouvoit des secours dans ses frères. Je ne doute point que cette espérance n'ait quelquefois été employée dans certaines sectes, pour les accréditer. On peut même dire, que c'est une des principales sources de la grande fortune, qu'a faite l'initiation des Chrétiens.

A tous ces moyens, que les Chefs des institutions religieuses, connues sous le nom d'initiations et de mystères,

(1) Porph. vit Pyth. p. 5.
(2) Firm. l. 7, in Præf.
(3) Joannes Cass. l. 4, Instit. c. 3.
(4) Porphyr. l. 4, de Abstin.

employèrent, pour attirer les peuples dans les Sanctuaires, ajoutons-y les espérances, qu'ils donnoient, et les hautes promesses, qu'ils faisoient à ceux qui se seroient fait initier. L'Initié se regardoit comme le favori des Dieux (1); pour lui seul le Ciel ouvroit ses trésors; heureux pendant sa vie par la vertu et par la faveur du Ciel, il pouvoit encore après sa mort se promettre une félicité éternelle. On ne craignit point de prodiguer des promesses, qu'on ne s'engageoit point à garantir, et dont l'inexécution ne devoit jamais être reprochée à ses auteurs, au moins pour celles qui ne devoient avoir leur effet qu'après la mort; et celles-là étoient les plus grandes et les plus pompeuses. Cependant on en osa hasarder quelques-unes, même pour cette vie, dont la crédulité des peuples étoit le plus sûr garant (2).

Les Prêtres de l'île de Samothrace accréditèrent sur-tout leurs mystères, en promettant des vents favorables, et une heureuse navigation à ceux qui se faisoient initier. Les Argonautes, battus de l'orage, font vœu de relâcher dans cette île (3). L'orage s'appaise, les Dioscures paroissent; les navigateurs abordent à l'entrée de la nuit, se font initier, et repartent avec l'espérance d'une heureuse navigation. On promettoit aux Initiés l'apparition des Cabires (*c*), ou de Castor et de Pollux, Dieux tutélaires des navigateurs (4), ceux qu'Horace invoque dans une de ses Odes, afin d'obtenir une heureuse navigation pour le vaisseau, qui doit porter Virgile en Grèce. Ces Dieux, apparoissant au milieu d'un orage (5), avoient le pouvoir de le calmer aussitôt. C'étoient eux qu'invoquoient des navigateurs menacés d'un naufrage, comme on invoque S. Nicolas. Il faut convenir, que de pareilles promesses devoient être d'un grand prix chez des Insulaires, et pour tous les navigateurs en général. Le Scholiaste d'Aristophane dit, que les Initiés à ces mystères sont des hommes justes, qui ont le privilége d'échapper (6) aux plus grands maux et aux tempêtes (*d*).

On voit, par un passage de Démosthène, que l'Initié aux mystères d'Orphée, après avoir été purifié, étoit censé s'être soustrait à l'empire du mal, pour passer à un état de vie qui lui donnoit des espérances plus heureuses. J'ai évité le mal, lui faisoit-on dire, et j'ai trouvé le mieux.

Les Initiés aux mystères d'Eleusis (7) se persuadoient, que pour eux seuls le Soleil brilloit d'une clarté pure.

Ils se flattoient, que les Déesses les inspiroient et leur donnoient de sages conseils, comme on voit par l'exemple de Périclès (8).

L'initiation dissipoit les erreurs, écartoit les malheurs (9); et après avoir répandu la joie dans le cœur de l'homme pendant sa vie, elle lui donnoit encore les espérances les plus douces au moment de la mort, comme l'attestent Cicéron et Isocrate (10). Nous devons, dit ce dernier, aux Déesses d'Eleusis, d'être affranchis de la vie sauvage des premiers hommes, et les flatteuses espérances que nous donne l'initiation, pour le moment de la mort et pour toute l'éternité. L'avantage que nous retirons de ces augustes cérémonies, dit Aristide (11), n'est pas seulement la joie présente, ni la délivrance et l'affranchissement de nos anciens maux; mais encore la douce espérance, que nous avons à la mort, de passer à un état plus heureux.

(1) Sophocl. apud Plut. de aud. end. Poetis.
(2) Cicer. de Legib. l. 2.
(3) Apoll. Argon. l. 1, v. 915—18.
(4) Diod. Sic. l. 5.
(5) Vetus Apoll. Schol. l. 1.
(6) Schol. Arist. de Pace.
(7) Aristoph. in Ranis, v. 773.
(8) Sopater.
(9) Aristid. in Eleus.
(10) Isocrat. in Panegyr. Cicer. de Leg. l. 2.
(11) Aristid. in Eleusin.

Ce sont ces grandes promesses, qui ont fait dire à Théon (1), que la participation aux mystères étoit la plus belle chose, et la source des plus grands biens. En effet, la félicité qu'on s'en promettoit ne se bornoit pas à cette vie mortelle; mais elle s'étendoit encore au-delà du tombeau. Là commençoit une nouvelle vie, durant laquelle l'Initié devoit jouir d'un bonheur sans mélange et sans bornes. Les Corybantes promettoient la vie éternelle aux initiés aux mystères de Cybèle et d'Atys (2).

On voit évidemment par Apulée (3), que le grand objet des Isiaques étoit de tracer à l'Initié le tableau de la vie future, pour laquelle on lui donnoit les plus grandes espérances. C'est ce qu'on apperçoit au milieu du récit imposant, qu'il nous fait de ce qu'il a vu : « Je » me suis, dit-il, approché des confins » de la mort : ayant foulé aux pieds » le seuil de Proserpine, j'en suis re- » venu à travers tous les élémens. Au » milieu de la nuit, le Soleil me parut » briller d'une lumière éclatante. J'ai » été en présence des Dieux supérieurs » et inférieurs, et je les ai adorés de » fort près ». La Déesse lui dit, que lorsqu'il aura atteint le terme de sa vie, il descendra aux enfers; qu'il habitera l'Elysée, et que même, dès ce moment, il peut se promettre de longs jours sur la terre, où il vivra heureux et plein de gloire sous sa protection. Isis avoit le pouvoir de détourner les malignes influences des Astres, d'arrêter l'exécution de l'arrêt des Parques, et de faire échapper les navigateurs aux périls de la mer.

L'Initié étoit sûr d'occuper une place distinguée dans le séjour des ombres (4), et sa vanité jouissoit du frivole espoir de n'être point confondu dans la foule des profanes, dont l'initiation l'avoit déjà séparé pendant sa vie. Le droit de préséance sur les autres ombres lui étoit dévolu, et les Enfers avoient aussi leurs privilégiés. Les Chrétiens ont admis absolument les mêmes dogmes. Il n'y aura dans le Paradis que des Chrétiens, et ils formeront la caste heureuse et privilégiée de l'Empire des Morts. Certaines sectes d'Initiés se flattoient de l'espoir d'habiter avec les Dieux, et de tenir la place qui approcheroit le plus de la Divinité (5). Nous avons le même préjugé sur nos Saints. Toutes ces sottises viennent à-peu-près de la même fabrique, et ont été jetées dans le même moule; seulement les biens promis étoient différens, et on servoit chacun suivant son goût. Aux Thraces, qui aimoient le vin et qui en buvoient largement, on leur promit des banquets, et le nectar qui devoit les enivrer éternellement. Mahomet promit aux Asiatiques, qui aiment les femmes, un Paradis peuplé de jeunes Ouris, ou de femmes toujours jeunes et toujours vierges. La secte des Chrétiens, née dans un pays où l'on vante beaucoup l'harmonie céleste et les concerts donnés par les Anges, et les autres intelligences; dont la Chaldée avoit formé un ordre hiérarchique, distribué dans toutes les Sphères, ont un Paradis dont les Anges composent l'orchestre, et où les intelligences sacrées entonnent des hymnes, devant le trône de Dieu. Les hommes y joueront encore à la chapelle, et ce qui amuse ici bas les sots, les amusera encore après la mort. Les Grecs, amateurs des arts, de la danse, de la musique, des exercices gymniques et des fêtes champêtres, devoient retrouver tous ces plaisirs dans l'Élysée, et satisfaire complètement le goût que chacun avoit eu sur la terre. On y connoît le Paradis d'un peuple aimable, qui transporte dans l'Élysée les fêtes et les jeux de la Grèce, et qui en fait le séjour des talens et des arts d'agrément.

(1) Theon in Paradeig.
(2) De Civit Dei, l. 7, c. 24.
(3) Apulée Metam l. 11.
(4) Æschin. in Axioch. p. 61. Laert. l. 6, Vitâ Diog. p. 389. Arist. Scholiast. ad Ran. v. 773.
(5) Platon Phædon. p. 111.

Le Chantre de Thrace (1), à qui la Grèce devoit ses mystères, paroissoit en longue robe, comme un Hiérophante, et marioit les accens de sa voix aux sons harmonieux de sa lyre : il passoit pour avoir civilisé les sauvages de la Grèce, par le moyen de la musique et des mystères. C'est à ce titre, que Virgile le fait paroître le premier dans l'Élysée, à la tête de tous les Initiés. On lui devoit, ainsi qu'à Musée, le Rituel des Initiations (2). C'est pour cette même raison, que la Sybille s'adresse spécialement à Musée, qui étoit au milieu d'un groupe d'Initiés, attentifs à ses leçons, et qu'elle lui demande en quel lieu elle pourra trouver Anchise (3). Chacun d'eux y remplissoit encore les fonctions, et conservoit tous les goûts, qu'il avoit eus sur la terre. Les chefs des peuplades Troyennes, Ilus et Assaracus (*e*), se plaisent encore à manier des armes, à nourrir des chevaux et à conduire des chars. D'autres, couchés mollement sur l'herbe, dans des champs couverts d'une éternelle verdure, à l'ombre des forêts odoriférantes de lauriers, prennent un repas champêtre, et égayent le festin par des chants de joie. Ceux-ci, dans la prairie ou sur l'arène, s'amusent aux exercices du pugilat et de la lutte, et ils ont encore leur gymnase, où ils acquièrent une force et une vigueur, que rien ne pourra jamais altérer. Ceux-là chantent des vers, et d'un pied léger foulant la terre en cadence, forment entr'eux des chœurs et des danses. Ils ont leur Ciel, leur Soleil et leurs astres, dont aucune nuit n'obscurcit jamais le pur éclat. Telle est la description abrégée, que Virgile nous fait de l'Élysée ou du séjour des ames vertueuses. Jean, dans son Autopsie ou Apocalypse ; le philosophe Eschine, dans son traité intitulé *Axiochus*, font d'autres descriptions également agréables, sous d'autres traits et avec des couleurs différentes ; mais tous font passer l'initié dans une région lumineuse, où l'ame jouit d'une félicité éternelle, telle que nous l'a décrit Pindare, dans sa seconde Olympique (4). Il nous peint les ames vertueuses, que l'initiation a sanctifiées, transportées dans les îles Fortunées, où le zéphir entretient une fraîcheur éternelle. Là coulent des ruisseaux, dont l'onde pure arrose des prairies émaillées de fleurs de couleur d'or, destinées à former les couronnes, qui ceignent la tête des heureux habitans de l'Élysée (5). Les uns font courir des chevaux dans les plaines fleuries ; les autres touchent la lyre, au milieu des bosquets de roses, dont l'odeur agréable parfume l'air, ou à l'ombre d'arbres, qui portent des pommes d'or (6).

Ils ont leurs écoles de philosophie (7), leurs musiciens, leurs poètes, des festins publics, des banquets sacrés, enfin tout ce qui tient au luxe et aux délices de la vie éternelle. On n'y connoît ni le froid, ni les grandes chaleurs, mais on y éprouve une température douce, et on y jouit d'un printemps éternel. La terre, de son sein fécond, y fait éclore toutes sortes de fruits, dans toutes les saisons de l'année. L'eau des fontaines y est la plus pure ; les prairies sont semées de fleurs de toute espèce.

On peut voir dans Lucien, (*Hist. verae*, 2, t. 1, p. 750, etc.) son arrivée prétendue dans les îles Fortunées, la description brillante qu'il en fait, et surtout celle de la ville des Bienheureux et de leur félicité. Sa description est, en beaucoup de points, semblable à celle de la Sainte Jérusalem, faite par l'auteur de l'Apocalypse. On y retrouve la ville d'or pur, les murailles d'émeraude, les édifices de jaspe, les autels d'améthyste ; la ville a sept portes, au lieu de douze dans l'Apocalypse ; mais l'allusion n'en est pas moins Astrologique, dans l'une et

(1) AEneid. l. 6, v. 640.
(2) Plat. de Rep. l. 2, p. 364.
(3) AEneid. l. 6, v. 667.
(4) Pind. Olymp. 2.
(5) Homer. Δ Odyss. v. 563.
(6) Pindar. apud. Plut. Consol. ad Apoll. p. 120.
(7) Autor Axiochi, p. 61.

l'autre fiction ; on n'y connoît jamais de nuit ; il y règne un printemps éternel. Les murs de la ville sont baignés par un fleuve d'essences les plus exquises, qui coule à travers des prairies émaillées de fleurs ; le zéphir agite mollement les arbres, qui donnent douze fois du fruit par année, une fois chaque mois, comme dans l'Apocalypse. 365 sources d'eau coulent autour de la ville ; il y a sept fleuves de lait. C'est dans les champs Elysés, que se donne le banquet sacré, dont la joie est égayée par la musique et par les chants de la poésie. On y voit Homère, Arion chantre de Lesbos, Anacréon, Stésicore. Le chant des oiseaux les plus harmonieux forme les entr'actes de ce concert. Deux fontaines, celle des ris, et celle des plaisirs, sont à l'entrée de la salle de festin, et chacun des convives va y boire en entrant. On voit à ce banquet tous les anciens Législateurs, les Sages et les Philosophes de la Grèce les plus connus. Nous tirerons le rideau sur d'autres plaisirs qu'on y goûte, et nous ne suivrons pas plus loin la description, que les différens auteurs anciens nous ont donnée de ces lieux enchanteurs, créés et embellis par l'imagination poétique des premiers chefs d'initiation. Ils tailloient, comme on dit vulgairement, en plein drap, et ils n'ont rien épargné, pour en rendre la peinture agréable et séduisante ; mais ils ne se sont pas tous accordés sur le lieu, où ils placeroient leur Elysée. Les uns ont placé l'entrée des enfers aux portes mêmes de la nuit, ou au couchant, aux extrémités occidentales du monde connu, dans l'Océan Atlantique, aux îles qu'on appelle encore aujourd'hui les îles Fortunées. Quelques-uns ont fixé les îles Fortunées aux environs de l'Egypte (1) ; d'autres près de l'île de Lesbos. Homère les place aux extrémités de la terre (2) ; ce que Strabon entend par les extrémités de l'Espagne (3). Mais par extrémités de la terre, on peut aussi entendre la partie supérieure de la terre et des élémens qui l'environnent, ou la partie de l'espace, qui confine à la Sphère de la Lune ; ce qui s'accorde assez avec le lieu, que leur assignent Plutarque et Platon (4). Le premier place dans la Lune ce lieu, qui reçoit les ames des morts qui ont bien vécu.

Le second imagine, au-dessus de la terre, une terre céleste, terre sainte ; c'est cette terre sainte, placée au-delà de l'Ether, qui a servi de modèle à Jean, pour imaginer sa Jérusalem céleste, toute brillante d'or et de lumière. C'est là ce lieu Ethéré ou cet air libre et lumineux des Pythagoriciens, dont il est parlé dans les vers d'or (5), et dans Hiéroclès, commentateur de cet ouvrage. C'étoit là le véritable Elysée, celui dans lequel passoient les ames vertueuses, pour aller jouir de la société des Dieux, et assister au banquet sacré des Immortels. C'est alors, dit Platon (6), que l'ame, dégagée du corps, va se réunir à l'élément divin, qui a la plus grande analogie avec sa nature, et, comme disent les Initiés, qu'elle va réellement s'unir aux Dieux, pour y vivre éternellement avec eux.

Les Brachmanes de l'Inde avoient aussi de pareilles fictions sur l'immortalité de l'ame, et sur le jugement qu'elle subissoit aux enfers (7).

Les Perses avoient imaginé le Paradis d'Ormusd, ou du principe lumière (8), dans lequel passeroient les Initiés, pour vivre absorbés dans une lumière pure et éternelle, au sein d'une félicité inaltérable. Plutarque (9) nous en donne une idée abrégée, d'après la doctrine des Mages. Ceux-ci pensoient que, dans le monde actuel, les biens étoient mêlés

(1) Diod. l. 5, p. 239. Hesych.
(2) Odyss. 4, v. 593.
(3) Strab. l. 3, p. 156.
(4) Plutarch. de Facie in orbe Lunæ. Plat. Phædon.
(5) Aurea Carmin. v. 70.
(6) Plat. Phædon.
(7) Strab. l. 15, p. 713.
(8) Plut. de Isid. p. 370.
(9) De Facie in orbe Lunæ, p. 942.

aux maux, parce qu'Ormusd et Ahriman agissoient ici bas avec un égal pouvoir; mais qu'il viendroit un temps, où Ahriman seroit vaincu, où la terre prendroit une forme nouvelle, et où les hommes, formant une seule cité, ne parleroient plus qu'un seul langage. On trouve dans le Voluspa, poème des Scandinaves, une description d'un nouveau monde, comme dans l'Apocalypse, qui s'élève sur les ruines du premier, et destiné à être habité par un peuple vertueux et fortuné. Cette nouvelle terre est toujours couverte de verdure, et un soleil pur y répand une douce chaleur. Tel devoit être le Paradis des habitans du Nord, qui sont long-temps privés de verdure et de chaleur. Cette théorie du choc des deux principes, de la victoire que remportera le bon sur le mauvais, de la destruction du monde de ténèbres, pour faire place au monde de lumière, est absolument la même, que celle des Chrétiens sur la fin du monde et sur le passage des justes à la félicité éternelle. C'est cette même fiction, qui fait la base de l'Apocalypse, que nous allons bientôt expliquer, d'après les principes de la Théologie ancienne, sur le combat du bon et du mauvais Génie, sur la destruction de celui-ci et sur le rétablissement d'un nouvel ordre de choses, où tout sera bien et lumière, mais auquel les Initiés seuls auront part, tandis que les profanes resteront ensevelis sous les ruines ténébreuses de l'ancien monde.

En effet, comme la fiction Mystagogique avoit tout accordé aux Initiés, elle avoit tout refusé aux profanes, c'est-à-dire, à ceux qui n'avoient point adopté cette sottise religieuse, et elle les dévouoit aux plus grands maux après la mort. Pour eux on avoit créé le Tartare, dans lequel leurs ames devoient être renfermées, pour y ramper éternellement, dans un noir bourbier; d'épaisses ténèbres couvroient cet affreux séjour. C'étoit là un des grands dogmes de l'initiation, que l'homme, dont les vertus n'avoient point été sanctifiées par l'initiation, descendant après sa mort aux enfers, resteroit plongé dans la fange et le bourbier, comme l'observe très-bien Platon dans le Phédon (1). L'initiation donnoit cette espérance consolante, dit Aristide, de passer, à la mort, à un état plus heureux, et de n'être point plongé dans les ténèbres et le bourbier, sort affreux, qui étoit réservé à ceux qui ne se seroient point fait initier (2). Ce bourbier, ces ténèbres épaisses étoient regardées, comme le dernier des malheurs pour l'homme, et comme le partage inévitable des profanes (3). Ces malheureux charlatans, connus sous le nom d'Orphéotélestes, qui alloient mendier dans les rues et frapper à la porte des riches et des grands, faisoient métier d'initier, et, pour quelques pièces de monnoie, vendoient à ceux qui avoient la sottise de les payer, de riches possessions dans l'Elysée, et menaçoient des horreurs du bourbier ceux qui négligeroient de se faire initier (4). Ils prononcoient contre eux ce terrible anathême : Quiconque ne se fera pas Initié, sera aux enfers plongé dans un bourbier; c'est-à-dire, hors de l'Eglise, point de salut. Aussi la crainte de l'enfer leur a-t-elle valu plus d'argent, que le désir de l'Elysée. C'étoit une grande branche de commerce pour ces imposteurs, qui sentoient tout ce que peut la frayeur sur les crédules mortels. C'est la crainte du Diable, qui a enrichi les Prêtres dans tous les siècles, et qui a fortifié leur empire. Nos Moines et nos Missionnaires ont continué de jouer le rôle de ces anciens charlatans, auxquels ils ont succédé. Dans les premiers siècles de l'Eglise, ces Mystagogues forains, connus sous le nom d'Orphiques,

(1) Platon in Phædon.
(2) Aristid. in Eleusin.
(3) Temisth. ap. Stob. Ser. 119. Cydon. de contemn. morte.
(4) Olymp. Comm. ms. in Phæd. Plat. ad Calc. Orph. ad Gesner. p. 409.

Métagyrtes,

Métagyrtes, Galles, Prêtres d'Isis, alloient vendre dans les provinces la même drogue, que l'on débitoit en gros et avec plus de dignité à Eleusis (*f*). Les Orphiques sur-tout firent quelque fortune, et reprirent une nouvelle vigueur. Ces imposteurs, qui donnoient le Ciel à si bon compte, attirèrent dans leur parti le peuple ignorant et crédule, qu'ils effrayoient par la crainte des maux d'une autre vie, comme s'il n'eût pas été déjà assez malheureux dans celle-ci. Cette idée des Mystagogues, qui consistoit à exagérer les maux prétendus de l'autre vie, dont il n'y auroit d'affranchis que ceux qui s'enrôleroient dans leur confrérie, fut un des grands moyens qu'on employa, pour augmenter le nombre des confrères, et multiplier les disciples de cette doctrine. Cette ruse fut mise en usage principalement par les Chrétiens, pour attirer dans leur parti le petit peuple et les femmes; car ce fut dans cette classe, qu'ils cherchèrent à faire d'abord des prosélytes, persuadés qu'ils seroient bientôt redoutables, quand ils seroient appuyés du grand nombre, et forts de la crédulité de la multitude. On inculqua sur-tout au peuple, qu'il y avoit tout à craindre à ne se point faire initier, au lieu qu'on ne risquoit rien de le faire; qu'il y avoit au contraire tout à gagner. On s'imposoit, il est vrai, des devoirs; mais il y avoit des remèdes à l'infraction des loix religieuses, et il n'y avoit guère de crime que la religion n'expiât. Une fois purifié, on recouvroit tous les droits de la vertu et de l'innocence, et on pouvoit prétendre même aux récompenses de la vie future. Ainsi, l'espérance et la crainte furent les deux grands ressorts, que la politique, aidée de la religion, fit jouer pour contenir les hommes dans les bornes de la justice, et pour attirer le peuple à ces associations religieuses, hors desquelles la vertu même la plus pure ne pouvoit se promettre de récompense après la mort. C'est ce privilége exclusif de l'Initiation, qui la fit rechercher par plusieurs, et qui leur fit craindre d'être à jamais plongés dans les ténèbres et le sale bourbier. On enseignoit aux Initiés, que Bacchus, Hercule, les Dioscure, etc. après avoir bien mérité des hommes, avoient obtenu des Dieux le prix de leurs vertus, et avoient été placés dans les Cieux; mais on leur enseignoit aussi, qu'ils avoient été Initiés, en sorte qu'il n'y avoit de vertu récompensée, que celle qu'avoit sanctifiée l'Initiation. La doctrine des mystères, comme l'observe un des interlocuteurs des Tusculanes (1), tendoit à prouver, que les Dieux que l'on honoroit avoient autrefois vécu sur la terre. Et en effet, comment auroit-on pu proposer leur conduite pour modèle, s'ils n'eussent été originairement des hommes, de la nature de ceux qu'on exhortoit à suivre leur exemple? Le Ciel et l'Elysée n'étoient donc ouverts, qu'à ceux qui auroient le sceau de l'Initiation, ou, comme dit l'auteur de l'Apocalypse, qui seroient marqués du sceau de l'Agneau (*g*). C'est ce qui fit dire sagement à Diogène (2): « Quoi donc, le sort du brigand Patæ-» cion, parce qu'il est Initié, sera meil-» leur que celui du brave Epaminondas»! Quelle absurdité, s'écrioit Diogène! C'est par une suite du même principe, que les Chrétiens damnent tous ceux qui ne sont pas de leur communion, quelques vertus d'ailleurs qu'ils puissent avoir. Ainsi le vertueux Socrate, le sage Marc-Aurèle, les bons Antonins, les Trajans, seront condamnés aux supplices de l'enfer, pour ne point s'être fait initier à la confrérie des Chrétiens; tandis qu'un cuistre de la Communauté de Saint-Lazare ou des Eudistes, un insensé Trapiste, rayonnera de gloire au sein de la lumière divine. Quelle absurdité, s'écrieroit encore, avec au moins autant de raison, le sage Diogène! Il faut convenir, que tous les privilégiés ont tou-

(1) Cicer. Tuscul. l. 1, c. 13.

(2) Laertius, l. 6, c. 2.

jours nui à la société, tant en religion qu'en politique, et que les grands maux de l'intolérance religieuse sont nés de cette source empoisonnée, qui a son origine dans les anciens sanctuaires des Mystagogues, et dans les associations exclusives.

Ils ont imaginé cet injuste dogme, parce qu'il leur étoit nécessaire pour accréditer leur confrérie; car si, sans être Initié, la vertu seule rendoit l'homme heureux, et lui assuroit les récompenses de l'autre vie, à quoi bon se faire initier? En conséquence, les portes de l'Elysée ou du séjour de la lumière et de la félicité restèrent fermées à tous ceux qui ne connoîtroient pas le mot d'ordre (1), qu'on donnoit dans les sanctuaires, et la marque de fraternité. Ils devoient donc rester dehors, plongés dans les ténèbres extérieures. Ce dogme une fois répandu et bien établi, tous les hommes timides et crédules s'empressèrent de se faire initier, afin de prévenir les maux, dont on menaçoit, après la mort, ceux qui auroient négligé cette précaution. Après tout, on ne risquoit rien, disoit-on, si on peut compter pour rien le sacrifice de sa raison, que l'homme fait à l'imposteur, qui vit aux dépens de sa crédulité. Les Initiés formoient donc dans la société une caste particulière, qui repoussoit loin d'elle tous ceux qui avoient dédaigné l'Initiation. On les écartoit du sanctuaire, en leur disant : «retirez-vous, profanes». Quiconque même, par imprudence, auroit mis le pied dans le temple où se célébroient ces mystères, eût été puni de mort. Deux jeunes Acarnaniens (2), qui n'étoient point Initiés, entrent imprudemment avec la foule des Initiés dans le temple de Cérès. Les questions qu'ils font aux autres les trahissent bientôt; on les conduit aux ministres du temple; quoiqu'on reconnût qu'ils y étoient entrés par mégarde, cependant ils furent mis à mort, comme coupables du plus grand des crimes. C'est ainsi qu'une institution religieuse, destinée à unir les hommes par les liens de la fraternité, rompoit ceux de la société, et élevoit un mur de séparation entre celui qui étoit Initié et celui qui ne l'étoit pas; et qu'elle inspiroit au premier un sot orgueil, du mépris et même souvent de la haine, pour ceux qui ne professoient point la même doctrine et qui n'étoient point de la même communion. C'est ce qui est arrivé aux différentes Sectes de l'Initiation Chrétienne. On sait également tous les risques que courut Clodius, et le procès qui lui fut intenté, pour s'être introduit dans le lieu, où s'étoient assemblées les dames Romaines, pour célébrer les mystères de la Bonne Déesse. Il fut accusé de sacrilége; et il eût succombé, s'il n'eût employé tous les moyens qu'a un homme très-puissant de se soustraire aux loix.

Le héraut ne manquoit pas de prononcer l'exclusion de tous ceux qui ne devoient pas assister à la célébration des mystères, ni entrer dans le sanctuaire (3), c'est-à-dire, des profanes, autrement, de ceux qui n'étoient point encore Initiés. Sous l'Archontat d'Euclide, on prononça l'exclusion du temple de Cérès et de l'Initiation (4), contre les bâtards et les esclaves. La même peine fut dans la suite prononcée contre les femmes de mauvaise vie; on la porta aussi expressément et nommément contre les Matérialistes ou Epicuriens, qui nioient la Providence, et conséquemment l'utilité de l'Initiation (5), et contre les Chrétiens, dont l'association religieuse excluoit toutes les autres. Les Chrétiens, de leur côté, en faisoient autant : chacun décrioit la boutique de son voisin, pour attirer les sots chez lui.

«Eloignez-vous, profanes, disoit le » Diacre au moment où on alloit com- » mencer la célébration des mystères (6);

(1) Plato in Phædon, p. 52.
(2) Tit. Liv. l. 31.
(3) Brissonius de Formul. p. 4.
(4) Isæus Orat. de Phil. Hær. p. 104, 193, etc.
(5) Lucian. Alexand. p. 888.
(6) Tertull. Apolog. p. 8. Casaub. exercit. ad Baron. Annal. p. 16.

» que les Catéchumènes et ceux qui ne » sont pas encore admis, sortent ». C'étoit un moyen d'inspirer le désir d'entrer, et de se faire inscrire sur la liste des candidats de la confrérie. La même interdiction, prononcée contre tous ceux qui n'étoient point Initiés, et qui fermoit pour eux les portes du sanctuaire, leur fermoit aussi celles de l'Elysée, qui ne devoient s'ouvrir que pour les Initiés, dont l'ame avoit été purifiée et régénérée dans les sanctuaires (*h*). Aussi l'auteur de l'Apocalypse, conformément à la doctrine de toutes les Initiations anciennes, n'admet-il dans la cité sainte et lumineuse, que ceux dont les noms sont écrits dans le livre de l'Agneau, c'est-à-dire sur le rôle de la Confrérie des Initiés aux mystères de la Lumière et du Soleil, dont on célébroit le triomphe, à son retour au premier signe, ou au point équinoxial du printemps occupé par *Aries*, que les Perses appellent l'Agneau céleste. C'étoit le signe où s'opéroit physiquement la régénération de la Nature, et mystagogiquement celle des ames, que le Soleil attiroit par la force de ses rayons.

Il ne faut pourtant pas croire, que la seule qualité d'Initié suffît pour mériter à un homme les grandes faveurs des Dieux et la félicité promise dans l'Elysée. Si cela eût été, l'Initiation eût directement été contre son but; elle eût affoibli les loix, plutôt qu'elle ne les eût fortifiées, puisqu'elle auroit substitué à la vertu une cérémonie sacrée, et en quelque sorte sanctifié le crime par un vain titre religieux. Ces grandes promesses, quoi qu'en dise Diogène, ne pouvoient regarder que l'Initié qui etoit fidèle aux loix de l'initiation, et qui remplissoit les engagemens solemnels, qu'il prenoit dans les Sanctuaires. Aussi Socrate (Phæd. p. 69.) prétend-il, qu'il falloit deux choses pour être admis dans l'Elysée : être purifié de toute souillure, et initié; et il explique plus haut cette purification; c'est celle que donne la vertu et la vérité, c'est-à-dire, la sagesse, la force, la justice et la tempérance. Et il prétend que c'est là ce qu'ont voulu dire énigmatiquement, par le mot *purifié*, les Auteurs des mystères, qui étoient des hommes d'une sagesse plus qu'ordinaire, lorsqu'ils condamnoient l'homme profane, et non initié, à ramper dans le bourbier, tandis qu'ils enseignoient que l'homme purifié et initié iroit habiter avec les Dieux. Nous en avons une nouvelle preuve, et dans les conditions qu'on exigeoit de celui qui aspiroit à être initié, et dans la manière, dont les jugemens étoient censés se rendre, après la mort, dans les enfers.

On interdisoit l'entrée des Temples à tous les meurtriers (1), lors même que le meurtre étoit involontaire, au rapport de Théon (2). Isocrate (3) parle de cette même proscription, portée contre l'homicide. Hercule lui-même ne put se faire initier, qu'après avoir expié le meurtre des Centaures, quoiqu'il n'eût combattu les monstres, que pour le bien commun de l'humanité. Les magiciens, les charlatans, qui font métier de tromper par les prestiges; les imposteurs, qui jouent le rôle d'hommes possédés de mauvais génies, étoient exclus des Sanctuaires. Tout impie, tout scélérat en étoit écarté (4). Dans son voyage de Grèce, Néron (5) n'ose assister aux mystères d'Eleusis, parce que la voix du héraut (*i*) prononçoit l'excommunication contre tous les impies et tous les scélérats; et Néron n'étoit pas sans reproche de ce côté. Lampride observe, (6) qu'avant la célébration des mystères, on avertissoit, que personne ne devoit entrer, que celui à qui sa cons-

(1) Meursius c. 19, in Eleusin.
(2) Theon in Paradeig.
(3) Isocr. in Paneg. Apoll. l. 2, c. 5. Diod. l. 4.
(4) Philostr. in vit. Apoll. l. 4. c. 6.
(5) Suet. in vit. Neron. c. 34.
(6) Lamprid. in vit. Severi.

cience ne reprochoit rien, et qui étoit sûr de son innocence.

On exigeoit de l'Initié, qu'il eût le cœur et les mains pures de toute espèce de souillure (1). Porphyre (2) veut que notre ame à la mort soit affranchie de toutes passions, de colère, de haine, d'envie, etc. enfin aussi pure, qu'elle doit l'être dans les mystères. Nous ne devons donc pas être surpris, qu'on ait refusé d'admettre à l'initiation (3) les parricides et les parjures, et les autres criminels, coupables envers les hommes et les Dieux.

Dans les mystères de Mithra, on faisoit aux Initiés un sermon sur la justice (4). C'étoit à quoi se rapportoit tout l'appareil mystérieux des initiations, savoir à rappeler l'homme à la justice, en liant cette justice à celle des Dieux qui l'ordonnent et la vengent. Cette idée est renfermée dans ce vers de Virgile, auquel se réduisent ces leçons de l'initiation :

« *Discite justitiam moniti, et non temnere divos* ».

L'incrédulité, le plus grand des crimes aux yeux d'un prêtre, en fit exclure (5) nommément les Epicuriens, et la rivalité les Chrétiens. L'initié ne pouvoit prétendre aux faveurs des Dieux, que parce qu'il respectoit les droits de la société, et ceux de l'humanité. « Le Soleil, » dit le chœur des Initiés dans Aristophane (6), brille d'une lumière pure » pour nous seuls, qui, admis aux mys» tères, observons les règles de la piété » dans notre conduite avec les étrangers » et avec nos concitoyens ». Les récompenses de l'initiation étoient donc attachées à la pratique des vertus sociales. Il ne suffisoit pas d'être initié ; il falloit être fidèle aux loix de l'initiation, qui imposoit à l'homme des devoirs à l'égard de ses semblables. Bacchus n'admet à la participation de ses mystères, que les hommes qui se conforment aux règles de la piété et de la justice (7). Euripide met dans la bouche des femmes, qui forment le chœur de la tragédie des Bacchantes, un éloge de ces cérémonies religieuses, lorsqu'elles disent que ces mystères ne mènent jour et nuit qu'à des choses honnêtes. La sensibilité sur-tout, et la compassion pour les maux d'autrui, étoient des vertus précieuses, que l'initiation cherchoit à entretenir. La Nature, dit Juvénal (8), nous a fait compatissans, puisqu'elle nous a donné les larmes. La sensibilité est le plus beau de nos sens. Quel est l'homme, vraiment digne du flambeau des mystères, et tel que le Prêtre de Cérès veut qu'il soit, qui regarde les malheurs d'autrui, comme lui étant étrangers ? C'est ce que les Chrétiens ont appelé la *charité*, que faussement ils attribuent exclusivement à leur secte. Tous ceux qui n'avoient point fait leurs efforts pour arrêter une conspiration, et qui l'avoient au contraire fomentée ; les citoyens qui avoient trahi leur Patrie, qui avoient livré un poste avantageux, une place à l'ennemi, des vaisseaux ; qui lui avoient fourni de l'argent, etc. en général, tous ceux qui avoient manqué aux devoirs de l'honnête homme et du bon citoyen, étoient exclus de la communion aux mystères d'Eleusis (9). Il falloit, pour y être admis, avoir vécu avec équité, et même avec assez de bonheur, pour que l'on ne pût pas être regardé comme un homme haï des Dieux (10).

Jean, dans son Autopsie ou Apocalypse, a exclu des bienfaits de l'initiation, non-seulement ceux qui n'étoient point initiés, ou inscrits sur le livre de

(1) Libanius, Declam. 19.
(2) Porphyr. de Styg. apud. Stob. l. 1, p. 142.
(3) Orig. cont. Cels. l. 4. Arist. Ran. v. 360--65.
(4) S. Justin. adv. Tryph. p. 176.
(5) Lucian. in Pseudo-Mant. t. 1, p. 888.
(6) Aristoph. Ran. 457—62.
(7) Diod. l. 3, c. 64.
(8) Juvenal. Sat. l. 6, v. 140.
(9) Arist. Ran. 362—63.
(10) Orig. contr. Cels. l. 3.

l'Agneau, mais encore ceux qui ne pouvoient jamais prétendre à y être inscrits, parce qu'ils étoient souillés de crimes (1); il n'entrera dans son Elysée ou dans la ville Sainte, aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge. A ce titre, les chefs d'initiation, qui, pour gouverner les hommes, ont imaginé de telles fictions, auroient dû en être exclus. Il ordonne, qu'on laisse dehors (2) les empoisonneurs, les cyniques, les impudiques, les homicides, les idolâtres, et quiconque aime et fait le mensonge. Ils auront pour partage le bourbier, ou l'étang de feu et de soufre. C'est dans ce gouffre, que seront précipités tous ceux qui seront souillés de crimes, ainsi que ceux dont les noms ne seront pas écrits dans le livre de vie, c'est-à-dire, les profanes ou les non-initiés aux mystères de l'Agneau, lesquels seront jetés dans l'etang de feu avec le Diable, ou avec le grand Serpent qui a séduit le monde, ce Serpent fameux dans tous les mystères, et sur-tout dans ceux de Bacchus. Car toutes les Mythologies ont à-peu-près la même physionomie, et un air de famille, qui décèle leur origine commune, la mysticité orientale. On voit donc, que la société des Initiés étoit, dans le principe, et suivant le véritable but de son institution, une société d'hommes vertueux, qui travailloient à épurer leur ame des passions, qui nuisent au bonheur de chaque homme en particulier, et de la société en général, et à développer le germe de toutes les vertus sociales. C'est d'après cette idée qu'en avoit Arrien (3), qu'il assure, comme nous l'avons vu plus haut, que les anciens n'avoient créé ces institutions religieuses, que pour perfectionner notre éducation et rectifier nos mœurs. C'est donc dans ce sens qu'on doit entendre, que l'entrée de l'Elysée étoit accordée aux seuls initiés, parce que celle des Sanctuaires ne l'étoit qu'à la vertu, et que l'Elysée n'avoit été créé, que pour les ames vertueuses. C'est ce que nous allons voir par les détails, où nous allons entrer sur cette opinion philosophique, imaginée par les anciens Législateurs, et que les Poëtes, les Mystagogues et les Philosophes enseignoient chacun à leur manière.

La doctrine des peines et des récompenses enseignée dans les Sanctuaires y est restée dans une espèce d'obscurité, par une suite de l'esprit de mystère des anciens Mystagogues; mais comme elle a été ensuite enseignée plus ouvertement par les Poëtes et par les Philosophes, qui crurent devoir la propager pour le bien des sociétés, ce sont eux qui vont nous donner le développement de toute cette fiction religieuse. Homère, Virgile et Platon sur-tout ont traité cette matière avec quelqu'étendue; et d'après le rapprochement que nous allons faire de leurs descriptions, il nous sera facile d'appercevoir, que la distinction des vices et des vertus étoit proprement celle qui régloit le sort des hommes après la mort, et que le caractère seul d'initié ne suffisoit pas pour jouir du bonheur promis dans l'Elysée. En général nous remarquerons, que le grand but de ceux qui inventèrent cette fiction, fut d'intimider le vice, et d'encourager la vertu; en conséquence d'appuyer la morale, et par une suite nécessaire les loix, dont la morale est la plus sûre base. Mais on méprisa assez les hommes, pour croire qu'ils ne pouvoient être vertueux, sans Tartare et sans Elysée; comme si la conscience de l'homme de bien n'étoit pas une jouissance et un véritable Elysée, et le remords du coupable un supplice et un vrai Tartare.

Jamais on n'eut de la terre et de ses habitans une description aussi complète,

(1) Apocal. c. 21, v. 27.
(2) Ibid. c. 22, v. 15.
(3) Comment. in Epictet. l. 3, c. 21.

que celle qu'on avoit des enfers, du Tartare et de l'Elysée, dont personne néanmoins n'avoit été lever la carte; et les anciens, si bornés dans leurs connoissances Géographiques, sont entrés dans les détails les plus circonstanciés sur le séjour des ames après la mort, sur le régime de chacun des deux empires, qui partagent le domaine immense des ombres; sur les mœurs, les peines, les plaisirs, le costume même des habitans de ces deux régions. La même imagination poétique, qui avoit enfanté ce nouveau monde, en fit avec autant de facilité la distribution, et en figura arbitrairement le plan. Socrate, dans le Phédon de Platon (1), conséquemment au système de l'immortalité de l'ame, qu'il cherche à établir, parle du lieu où se rendent les ames après la mort. Il imagine une espèce de terre Éthérée, supérieure à celle que nous habitons, et dont celle-ci n'est en quelque sorte que la base inférieure, formée par le sédiment d'une matière beaucoup plus pure, et comme le fond du gouffre vaste dans lequel l'eau, les ténèbres et l'air épais se rassemblent. C'est au fond de ce fluide grossier que nous rampons, et ce n'est qu'à travers cet élément ténébreux, que nous pouvons appercevoir la terre pure, ou la partie supérieure de notre terre, qui s'étend dans la région pure de l'Ether, dans les espaces lumineux, où sont placés réellement les Astres. Nous croyons faussement ici-bas habiter la surface de la terre; mais notre erreur est semblable à celle d'un homme, qui ramperoit au fond du bassin des mers, et qui, à travers le cristal des eaux, appercevant le Soleil et les Astres, croiroit que la surface de la mer est le Ciel. Ce qui arriveroit à cet homme, qui n'auroit jamais pu atteindre jusqu'à cette surface, ni élever sa tête au-dessus des eaux, pour voir combien la région de l'air est plus belle et plus lumineuse; la même chose nous arrive à nous-mêmes qui y demeurons, à l'égard de cette région supérieure, de prendre pour le Ciel la couche supérieure de l'air, comme si c'étoit véritablement là ce Ciel, dans lequel circulent les Astres. Si notre foiblesse, si les loix de la pesanteur ne nous empêchoient pas de nous élever jusqu'à cette superficie de l'air; nous pourrions jouir du spectacle brillant de cette véritable terre, que couvre le véritable Ciel, et où luit la véritable lumière. Notre terre ne produit rien de comparable aux merveilles de cette région élevée. Les couleurs y ont plus de vivacité et plus d'éclat. La végétation y est également plus admirable; les arbres, les fleurs, les fruits y ont un degré de perfection infiniment supérieure à celle qu'ils ont ici-bas. Les pierres précieuses, les jaspes, les émeraudes, les sardoines, y jettent un éclat infiniment plus brillant que les nôtres, qui ne sont que la partie la plus grossière qui s'en est détachée; l'eau des perles en est beaucoup plus belle et plus pure. Cette terre sublime en est toute semée; par tout l'or et l'argent y éblouissent les yeux; et le spectacle qu'elle présente fait le bonheur de ses heureux habitans. Elle a ses animaux beaucoup plus parfaits; l'élément de l'air y tient lieu de la mer, et l'Ether qui l'environne y tient lieu de l'air. Les saisons y sont si heureusement tempérées, qu'il n'y règne jamais aucune maladie, et que la vie des hommes est d'une bien plus longue durée que la nôtre; leur organisation et tous leurs sens sont pareillement bien supérieurs aux nôtres, dans la proportion suivant laquelle la substance de l'Ether est supérieure à celle de l'air. Les Temples y sont habités par les Dieux eux-mêmes, qui y rendent leurs oracles de vive voix, sans l'organe de qui que ce soit. Les hommes conversent avec eux, et vivent dans leur société : eux seuls

(1) Plato in Phædon, p. 109.

voient le Soleil, la Lune, et les autres Astres, tels qu'ils sont naturellement, et ils jouissent de toute la félicité qui suit nécessairement une pareille existence.

Ceux qui se sont distingués par leur piété et leur vertu, affranchis et délivrés de nos demeures souterraines, comme d'une prison, passent dans cette région pure et élevée, et vont habiter au dessus de la terre. De ce nombre sont tous ceux que la philosophie a détachés des affections terrestres, et purgés des souillures que l'ame contracte par son union à la matière. C'est donc une raison pour nous, dit Socrate, de donner ici bas tous nos soins à l'étude de la sagesse et à la pratique de toutes les vertus; la récompense, qui nous attend, est assez grande; les espérances, qu'on nous propose, assez flatteuses, pour courir les risques de cette opinion et pour n'en pas rompre le charme. Le but de ces fictions est assez marqué, par la conclusion qu'en tire Socrate, qui les regarde comme un encouragement à la sagesse et à la vertu. Il en fut de même de celles qu'on imagina, pour effrayer le crime. On fit du séjour des coupables la description la plus affreuse. Voilà, dit Socrate, en général quelle est la conformation naturelle de la terre et de ce qui l'environne. Mais elle a en outre des gouffres, des abîmes infiniment plus profonds, que les cavités que nous habitons (*k*); d'autres le sont moins, mais plus larges; et tous se communiquent entre eux dans les entrailles de la terre, par des routes souterraines, et des canaux, qui se déchargent les uns dans les autres, et par lesquels coulent des fleuves d'eaux, les unes froides, les autres chaudes. Ceux-ci ne roulent que des torrens de feu; ceux-là promènent lentement une eau croupissante et fangeuse, et un limon impur. La plus grande et la plus profonde de ces ouvertures, est celle qu'on appelle le Tartare (1), dans laquelle s'engouffrent tous les fleuves, et dont ensuite ils ressortent tous, par une espèce de flux et de reflux, semblable à celui de l'air qu'aspirent et que rendent nos poumons. Socrate décrit cette circulation souterraine des fleuves de l'enfer assez au long, pour que les amateurs de l'Hydrographie infernale soient complètement satisfaits. Nous n'en suivrons point ici les détails. Nous observerons seulement, que l'auteur compte quatre fleuves principaux, dont le premier et le plus grand, qu'il nomme Océan, environne la terre. Le second, qui coule en sens contraire, s'appelle Achéron, et va former sous la terre un immense marais, appelé Achérusien, dans lequel le grand nombre des ames des morts vont se rassembler; et après y avoir séjourné, les unes plus, les autres moins de temps, elles en sortent pour animer d'autres corps d'animaux. Un troisième, qui coule entre les deux premiers, va décharger ses eaux dans un vaste gouffre, où bouillonnent des torrens de soufre enflammé. C'est le fleuve Pyriphlégéton (2). Il en ressort ensuite chargé d'un limon brûlant; et circulant autour de la terre, il va se précipiter dans la partie la plus profonde du Tartare. Dans la partie opposée, on voit un quatrième fleuve, qui coule d'abord dans des lieux affreux et d'un aspect horrible, où il forme le marais du Styx; il en sort ensuite avec violence; et tournant sur lui-même, il va heurter de ses flots ceux du Pyriphlégéton, sans cependant que son eau s'y mêle; et se reployant par de longues sinuosités, il va se perdre dans le Tartare, du côté opposé au Pyriphlégéton. Ce quatrième fleuve s'appelle, chez les poètes, le Cocyte.

Avant d'arriver à l'empire du Dieu des Morts (3), et au séjour des ombres silencieuses (*l*), on traversoit une région vaste, déserte et ténébreuse, qui

(1) Phædon. 112.
(2) Phæd. 113.
(3) Æneid. l. 6, v. 258.

aboutissoit aux avant-cours de l'Enfer. Là siégent le deuil et les soucis rongeurs; les pâles maladies, la triste vieillesse, la crainte, la faim aux mauvais conseils et l'indigence hideuse; la mort; le travail et la peine; le sommeil, proche parent de la mort; les joies criminelles et la guerre meurtrière; et une foule d'autres spectres affreux. Les cruelles Euménides habitent près de là dans des loges de fer, ainsi que la fougueuse discorde, dont la tête hérissée de serpens est ceinte de bandelettes ensanglantées. On y voit aussi l'étable des Centaures, les deux Scylla avec leur double forme, le géant Briaré avec ses cent bras, l'Hydre de Lerne, qui fait retentir l'air d'horribles sifflemens; la Chimère, dont la gueule vomit des flammes; les Gorgones, les Harpyes, et le géant Géryon avec ses trois corps. Il falloit traverser cette foule de fantômes effrayans, avant d'enfiler la route qui conduit aux bords de l'Achéron. On rencontroit, sur la rive de ce fleuve, un terrible nocher dans un habillement sale et d'un aspect hideux; une longue barbe négligée tomboit de son menton; ses yeux étinceloient de feu, et un manteau sale et déchiré retomboit de ses épaules. Quoique vieux, sa vieillesse étoit encore verte et vigoureuse. Il repoussoit, avec un ton dur et un air féroce, les malheureuses ombres qui se présentoient pour passer, avant le temps plus ou moins long qu'elles étoient condamnées à errer sur ces tristes rivages. Lorsque le moment de passer étoit arrivé pour elles, il les recevoit dans une barque fragile, et d'une couleur noirâtre, et les passoit sur l'autre bord. Là, on trouvoit un chien monstrueux à triple tête, l'une de loup, l'autre de lion, et la troisième de chien, qui faisoit retentir tout le voisinage de ses terribles aboyemens. On passoit ensuite à travers plusieurs plaines, occupées par des ombres séparées entre elles par leur habitation, comme elles l'étoient par le genre différent de leur mort. L'entrée des enfers est habitée par ceux qui sont morts à l'entrée de la vie; ce sont nos Limbes. Venoient ensuite ceux qui avoient été injustement condamnés; après eux ceux qui s'étoient donnés à eux mêmes la mort de désespoir. Plus loin erroient les victimes d'un malheureux amour. Dans la cinquième enceinte, on rencontroit les ombres des guerriers. Ces cinq enceintes renfermoient tous ceux qui étoient morts de mort violente, ou avant le temps fixé par les destins.

Après les avoir franchies toutes cinq, on arrivoit à un carrefour, d'où partoient deux chemins, l'un à droite, l'autre à gauche; le premier conduisoit à l'Elysée, et le second au Tartare. Les bienheureux passoient à droite, et les malheureux coupables passoient à gauche; et chacun d'eux se rendoit au lieu où la vertu devoit recevoir sa récompense, et le vice son châtiment. Cette fiction sur la droite et la gauche, adoptée par les Chrétiens dans la fable du grand jugement, étoit fondée sur la division des départemens, que les anciens Théologiens avoient affectés aux deux principes, Ormusd et Ahriman, l'un, source de bien et de lumière, l'autre source de mal et de ténèbres, comme nous le dit Plutarque (1). C'étoit là un des dogmes des Pythagoriciens, qui appeloient le bon principe le droit et le lumineux, et le mauvais le gauche et le ténébreux (*m*). C'étoit sur un rocher, qui s'élevoit à gauche, qu'Enée apperçut les forteresses du Tartare, et la triple muraille, dont le pied est échauffé par les ondes brûlantes du Phlégéton, qui roule le soufre enflammé (2).

C'étoit dans ce carrefour, au milieu d'une prairie, que se rendoient les ames des morts, pour comparoître devant le grand juge, Minos (3), qui remuoit

(1) Plut. de Isid. p. 370.
(2) AEneid. 6, v. 548.
(3) Plato Gorgia, p. 524.

l'urne

l'urne fatale. On lui associa Eaque et Rhadamante, et même le fameux Triptolême des mystères, chargés de juger, l'un les morts qui arrivoient de l'Asie (1), et l'autre ceux qui arrivoient de l'Europe. Minos avoit l'inspection souveraine des jugemens, comme président du tribunal redoutable. A ses côtés étoient placées les Furies vengeresses et la troupe des Génies exécuteurs de ses arrêts terribles (2). Cette prairie, où siége le grand Juge, ressemble assez à la vallée de Josaphat, où les morts doivent se rassembler pour entendre leur sentence prononcée par le grand Juge.

La doctrine des Mages enseignoit, que les ames se rendoient dans une vaste campagne ou prairie semée d'asphodèle.

De ce carrefour partoient deux chemins, dont l'un conduisoit aux îles Fortunées, et l'autre au Tartare (3). Tous ceux qui avoient vécu conformément aux règles de la religion et de la justice, prenoient la route de l'Elysée, où ils alloient habiter, et affranchis de tous les maux, ils devoient y jouir de plaisirs de toute espèce.

Ceux au contraire qui avoient commis quelque action opposée à la justice et à la religion, étoient envoyés dans une affreuse prison appelée Tartare, pour y subir le châtiment dû à leurs crimes. Minos décidoit de la route, que chacun des morts devoit prendre (4), c'est-à-dire, s'il passeroit à la droite ou à la gauche. L'ame conservoit après la mort toutes les flétrissures des crimes, qu'elle avoit commis, et c'étoit d'après ces taches que les juges prononçoient. Platon observe avec raison, que les ames les plus flétries étoient toujours celles des rois et de tous les dépositaires d'une grande puissance. Les flétrissures que leur imprimoient l'injustice, le parjure, la vanité, l'imposture, la licence et l'abus d'autorité, le luxe et la débauche, les faisoient presque tous condamner aux horreurs du Tartare. Une pareille opinion, sans doute, devoit être un grand contrepoids contre l'autorité despotique, mais elle n'empêcha jamais les Tyrans d'opprimer les Peuples.

Homère ne compte guères que des Rois, parmi les fameux coupables punis d'un supplice éternel (5) aux enfers; Tantale, Tityus et Sisyphe avoient été des rois sur la terre; et aux enfers, ils étoient les premiers coupables qu'on punît des supplices les plus affreux. Les bons Rois étoient en petit nombre; cette remarque est de Platon. L'homme dépouillé de tout l'appareil de la grandeur, de la richesse et de la puissance, paroissoit seul devant ces juges sévères (6), et n'avoit pour cortége que ses vertus. C'étoit d'après l'examen de ses vertus et de ses vices, que le juge prononçoit, et apposoit sur son front le sceau de son arrêt. On voit dans l'Apocalypse que, parmi la foule des morts, les uns portent sur le front le sceau de la bête infernale ou du Génie des Ténèbres, et les autres le sceau de l'Agneau. Les Juges distinguoient, entre ceux qui devoient être punis, ceux dont les vices n'étoient pas incurables (7), et ceux qui l'étoient, afin de mettre aussi une différence dans le supplice. Les uns alloient dans un purgatoire passager, et leurs supplices tournoient à leur avantage; c'étoit le seul moyen d'expier leurs fautes. Les autres au contraire, livrés à des tourmens éternels, étoient destinés à servir d'exemple; et c'étoit le seul avantage qu'on retirât de leurs supplices.

Quant à ceux qui avoient bien vécu, et qui avoient été toujours fidèles aux principes de la vérité et de la Religion, tels

(1) Cicer. Tuscul l. 1, c. 41.
(2) Lucian. Necyomant. t. 1, p. 307.
(3) Greg. 523.
(4) Ibid. p. 524.
(5) Ibid. p. 525.
(6) Ibid. p. 526.
(7) Ibid. p. 525.

que les vrais philosophes (1), qui ont su se soustraire au tourbillon des affaires, le juge leur témoignoit son estime, et les envoyoit aux îles Fortunées, c'est-à-dire dans l'Elysée. Ce n'étoit pas au hasard que se donnoient, dit Virgile, les différentes demeures de l'enfer (2); un arrêt toujours juste en faisoit le partage. Minos, assis sur son tribunal, convoquoit l'assemblée des ombres, et s'informoit de la vie de chacun, et des crimes qu'il pouvoit avoir commis. Les morts étoient conduits à ce redoutable tribunal, par leur Génie familier ou Ange Gardien, qui avoit été l'inspecteur de toute leur conduite (3), et qui ne leur permettoit d'emporter avec eux que leurs mœurs et les fruits de leur bonne éducation. Ce guide leur étoit nécessaire; sans cela ils se seroient perdus dans les routes tortueuses et multipliées, qui formoient le long labyrinthe qu'il falloit parcourir, avant d'arriver au lieu de leur destination. L'homme vertueux suivoit son guide sans résistance; mais celui qui s'étoit tenu trop fortement attaché aux biens et aux plaisirs de ce monde, avoit besoin que son guide lui fît violence et l'en arrachât. Quant aux ames criminelles et noircies des forfaits les plus atroces, elles étoient en horreur aux autres, qui les fuyoient. Personne ne vouloit les accompagner ni les guider; ce n'étoit qu'après avoir erré long-temps, qu'elles arrivoient au lieu qu'elles devoient habiter (4), tandis que l'ame qui avoit mené une vie pure et sage, marchoit sous la conduite et en la compagnie des Dieux, pour se rendre au séjour de l'éternelle félicité. Afin de donner à cette fiction plus de poids, on supposoit que cette description n'étoit point imaginée par les Philosophes ou les Poëtes, mais faite d'après le récit et le témoignage d'un homme mort et ressuscité; car ces résurrections ont été souvent imaginées pour accréditer des fables (5).

Cet homme, ayant été tué dans un combat, fut porté dans sa maison, et mis sur le bûcher le douzième jour après sa mort. Au moment où on alloit le brûler, il ressuscita, et raconta ce qu'il avoit vu aux enfers. Clément d'Alexandrie (6) fait honneur à Zoroastre de ce miraculeux récit, qu'il regarde comme une fiction sur les voyages de l'ame à travers les signes du Zodiaque, dans son retour vers la lumière Ethérée. On fait dire à cet homme merveilleux, que lorsque son ame eut été séparée de son corps, il s'étoit trouvé voyageant avec une foule nombreuse de morts, pour se rendre dans un lieu divin, où il apperçut deux ouvertures voisines l'une de l'autre, qui formoient l'entrée d'un gouffre qui s'enfonçoit sous la terre; et deux autres au-dessus, dans le Ciel, qui leur correspondoient. Dans l'espace qui séparoit ces différentes ouvertures, siégeoient des juges, qui, après avoir informé sur la conduite de ceux qui paroissoient à leur tribunal, faisoient passer les justes à leur droite, où se trouvoit l'ouverture qui conduisoit aux régions supérieures du Ciel, après avoir attaché devant eux la sentence qui attestoit leur vertu. On appeloit ce lieu divin, où se réunissoient les ames pour être jugées, *le Champ de la Vérité* (7); sans doute parce que toute vérité y étoit révélée, et qu'aucun crime n'échappoit à la connoissance et à la justice du Juge. Jean (8) nous montre le Ciel qui s'ouvre, et un Génie lumineux qui s'appeloit fidèle et véritable; c'est le Verbe de Dieu qui juge. Hieroclès (9) parle aussi du fameux Champ de la vérité. C'est dans ce champ, dit l'auteur

(1) Ibid. p. 526.
(2) Æneid. l. 6, v. 431.
(3) Phædon, p. 107.
(4) Ibid. p. 108.
(5) Plato de Rep. l. 10, p. 614.
(6) Clem. Alex. Strom. l. 3, p. 595.
(7) Axioc. p. 371.
(8) Apocal. c. 19, v. 11.
(9) Hierocl. p. 360.

d'Axiochus, que siégent les juges Minos et Rhadamante, qui informent contre chacun des morts qui y arrivent, pour savoir quel genre de vie ils ont mené, quels ont été leurs goûts, tant qu'ils ont été unis au corps. Là il est impossible de mentir : c'est ce qu'observe pareillement Virgile (1), lorsqu'il nous dit que Rhadamante les force d'avouer les crimes qu'ils ont commis sur la terre, et dont ils s'étoient flattés d'avoir dérobé aux autres mortels la connoissance. C'est l'idée des Chrétiens, qui supposent qu'au jour du jugement, toutes les consciences seront dévoilées, et tout mis au grand jour. C'est ce qui arrivoit à ceux qui comparoissoient devant le tribunal établi dans le Champ de la Vérité. Ceux qui avoient été dociles aux avis de leur Ange Gardien, ou du bon Ange, alloient se réunir au chœur des fidèles, ou des ames vertueuses (2); car, comme l'observe très-bien Servius (3), chacun en naissant entroit au monde accompagné de deux Génies (4), dont l'un lui conseilloit le mal, et l'autre lui conseilloit le bien. Ils étoient pendant sa vie les témoins de toute sa conduite, et après la mort, ils le faisoient passer à un état plus heureux ou plus malheureux. Les coupables de grands crimes, conduits par le mauvais Génie, passoient à la gauche, etc. Dans Lucien, c'est l'ombre que nos corps projettent, et qui nous accompagne toute notre vie, qui renferme l'intelligence, qui vient rendre compte de notre conduite au tribunal du grand Juge (5). Ils passoient à la gauche pour prendre la route qui descendoit dans les abîmes de la terre, portant derrière eux la sentence qui contenoit l'énumération de leurs crimes. Il me semble encore ici voir le Dieu des Chrétiens, qui, au jugement universel, fait passer les bons ou les agneaux à sa droite, et les méchans ou les boucs à sa gauche. Nos écrivains Chrétiens, ou les auteurs de la triste légende de Christ, n'ont été que de misérables plagiaires. Les juges, dit l'auteur de cet apologue (6), lui ordonnèrent de bien observer tout ce qui se passoit, parce qu'il devoit retourner sur la terre, et informer les vivans de ce qui se pratiquoit chez les morts. Il remarqua donc des ames, qui s'en alloient par les deux ouvertures, tant par celles du Ciel, que par celles de la terre, aussi-tôt qu'elles avoient subi le jugement. Par une des ouvertures de la terre, arrivoient les ames qui venoient pour être jugées ; et par l'autre, celles qui avoient été condamnées rentroient dans les abîmes profonds de la terre. Par une des ouvertures du Ciel, les ames des justes remontoient vers le séjour de la lumière et de la félicité éternelle ; et par l'autre elles en descendoient pour animer des corps. Celles qui montoient de la terre paroissoient sales et poudreuses; celles au contraire, qui descendoient du Ciel, étoient blanches et lumineuses. Comme elles arrivoient des deux côtés en foule au rendez-vous, elles avoient l'air d'être fatiguées d'un long voyage, et d'avoir besoin de se reposer dans la prairie, qui se trouvoit placée au milieu de leur route. Là, celles qui s'étoient autrefois connues s'embrassoient, et toutes, tant celles qui montoient de la terre, que celles qui descendoient du Ciel, s'informoient de l'état de celles de leur connoissance, qui y étoient encore restées, et chacune s'empressoit de satisfaire à ces questions par ses réponses. Les unes, celles qui arrivoient de la terre, plongées encore dans la douleur, et tout éplorées, racontoient les maux qu'elles avoient éprouvés, et dont elles avoient été témoins, dans le pénible voyage qu'elles avoient fait sous la terre (7), et ce voyage n'étoit pas moins

(1) Æneid. l. 9, v. 567.
(2) Axiochus, p. 371.
(3) Comm. Æneid. l. 6, v. 535.
(4) Plat. de Rep. 10, p. 620.
(5) Lucian. Necyomantia. t. 1, p. 308.
(6) Plat. de Rep. l. 10, p. 614.
(7) Ibid. p. 615.

que de mille ans (*n*). Celles au contraire qui descendoient du Ciel, racontoient les merveilles qu'elles y avoient vues, et peignoient la vie délicieuse qu'elles y avoient menée. Cette fiction Théologique sur les voyages des ames, qui du Ciel descendent sur la terre, et qui ensuite remontent de la terre vers le Ciel, n'étoit pas particulière aux Philosophes ; on la mettoit en spectacle dans les Sanctuaires, et elle faisoit partie des dogmes de l'Initiation, comme nous le verrons bientôt dans les mystères de Mithra, dans la vision d'Apulée, et dans l'Autopsie de Jean, autrement l'Apocalypse. La fiction de Platon, ou la révélation de cet Er de Pamphylie, et celle de Jean, ou d'un Hiérophante de Phrygie, avoient le même but moral, que les apologues du Phrygien Esope, celui de former les hommes au bien et de leur inspirer l'amour de la vertu et la crainte du vice. Aussi voyons-nous que la conclusion ou la moralité de toutes ces fables, est qu'il faut nous préparer à paroître devant le Grand Juge (*o*), avec un cœur pur de toute souillure, comme le conclut Socrate dans le Gorgias (1) ; car pour l'ame souillée de crimes, descendre aux enfers est le plus grand des maux, dit Socrate. C'est la même moralité que tire Platon, dans sa fable de Er, dont il déduit cette conséquence (2), qu'il faut s'attacher à la justice et à la sagesse, afin de pouvoir un jour tenir cette route élevée, qui conduit vers les Cieux, et éviter la plûpart des maux auxquels l'ame est exposée, dans le voyage souterrain de mille ans (3). C'est encore la même moralité, que Socrate tire dans le Phédon ; qu'on doit chercher ici bas à épurer son ame des passions, afin d'être prêt à paroître au moment où le destin nous appelera aux Enfers. D'où il est aisé d'appercevoir, que cette fiction, si universellement répandue, n'avoit d'autre but que celui qui est si évidemment marqué, par la moralité que tiroient tous les Philosophes, à la fin de ces espèces d'apologues religieux. C'étoit une grande vérité morale, qu'on cherchoit à inculquer, sous le voile d'une grande fable, et par l'appareil d'un grand spectacle, tel que celui des fantômes mystiques, que l'on faisoit paroître dans les sanctuaires. On cherchoit aussi à rassurer l'homme contre les horreurs de la mort, et contre l'idée effrayante d'un anéantissement total. La mort n'étoit plus qu'un passage à un état plus heureux, comme le dit l'auteur du Dialogue intitulé *Axiochus* (4). Mais il falloit avoir bien vécu, ajoute cet auteur, pour pouvoir atteindre à cette félicité. Ainsi la fiction de l'immortalité de l'ame n'étoit consolante que pour l'homme vertueux et religieux ; elle étoit désespérante pour les autres. Elle entouroit l'homme de terreurs et d'alarmes, qui troubloient son repos pendant toute sa vie. En effet, rien n'étoit si horrible, que la description que l'on faisoit des cachots de l'enfer et des différens genres de supplices, qu'y éprouvoient les coupables ; comme si l'homme eût été encore plus habile à imaginer des maux, qu'il ne l'est à raffiner sur le plaisir. L'imagination des Poëtes a été encore plus féconde, dans le tableau qu'elle nous fait des enfers, que dans ceux qu'elle a faits de l'Elysée. En quittant le champ, où siége le redoutable Juge (5), le malheureux condamné passe à gauche, pour descendre au Tartare. Le premier objet qui s'offre à lui, est une énorme bastille entourée d'un triple mur, que le Phlégéton environne de ses ondes enflammées, dans laquelle il roule avec bruit des débris de rochers brûlans. En face se présente une immense porte, encadrée dans des colonnes d'un métal si dur, qu'aucune force, pas même celle des Dieux, ne

(1) Gorgias, p. 526; ibid. p. 322.
(2) Plat. de Rep. l. 10, p. 621.
(3) Phæd. p. 114.
(4) Plat. t. 3, p. 372.
(5) Virgil. Æneid. 6, v. 549.

sauroit la détruire; elle est flanquée d'une tour de fer qui s'élève très-haut. A l'entrée est assise l'affreuse Tisiphone, couverte d'une robe ensanglantée, et qui nuit et jour veille à la garde de cette porte. Lorsqu'on approche de cet horrible séjour, l'on entend les coups de fouets, qui déchirent le corps des malheureux; leurs gémissemens plaintifs, qui se mêlent au bruit des chaînes qu'ils traînent. A peine le juge sévère les a livrés aux Furies, que Tisiphone s'en saisit; et armée d'un fouet et de serpens affreux, elle appelle ses sœurs, ministres cruelles de ces terribles vengeances. Dès que ces portes de fer, roulant avec un bruit horrible sur leurs gonds, viennent à s'entr'ouvrir, on découvre l'affreux abîme, qui renferme les malheureux, que la vengeance divine a livrés aux plus rigoureux supplices. On y voit une Hydre effrayante par ses cent têtes, toujours prêtes à dévorer des victimes. L'abîme, qu'on nomme Tartare, s'enfonce sous la terre, à une profondeur double de celle qui sépare la terre elle-même des Cieux. Là furent précipités par la foudre les anciens enfans de la terre, les Géans à pieds de serpent, qui s'agitent en tout sens au fond de cet abîme. Cette fiction a été répétée par l'auteur de l'Apocalypse (1), qui nous peint un Ange qui enchaîne au fond de l'abîme *antiquum Serpentem*, l'ancien serpent, ou le Diable, celui qui avoit fait la guerre à Dieu, comme les Géans à Jupiter.

Avec eux étoient les fils d'Aloeüs, fils de Titan et de la Terre, qui, pleins de confiance en leur taille gigantesque, essayèrent de livrer un assaut au Ciel, et de détrôner le Roi des Dieux (*p*). On y voyoit l'impie Salmonée, qui chercha à usurper les honneurs de la Divinité, et qui trompoit les peuples de l'Elide, en imitant les éclairs et le bruit de la foudre. Jupiter, indigné de cet attentat, s'étoit armé d'une véritable foudre, et l'avoit précipité dans le Tartare. Ainsi l'impiété, et le manque de respect pour les Dieux, sont les premiers crimes punis aux Enfers. Cela devoit être ainsi; il falloit bien que l'irréligion fût cruellement punie, si on vouloit inspirer du respect pour les fictions ou fables sacrées. L'impudique Titye, qui attenta à l'honneur de Latone, ou de la Vierge mère du Soleil, y couvre de son immense corps neuf arpens de terre; un cruel vautour s'attache à ses entrailles qu'il déchire, et qui renaissent à chaque instant pour éterniser son supplice. Ici des malheureux sont effrayés de la vue d'un rocher qui, suspendu sur leur tête, paroît toujours prêt à se détacher, et à les écraser par sa chûte. D'autres roulent avec effort un rocher jusqu'au sommet d'une montagne, que jamais ils ne peuvent atteindre, parce qu'au moment d'y toucher le rocher leur échappe, et roulant jusqu'au bas, il les oblige à recommencer un nouveau travail, qui sera aussi inutile que le premier. C'est le supplice de Sisyphe, fameux par ses brigandages. Là Ixion est attaché sur une roue, qui tourne sans cesse, sans qu'il puisse espérer de repos à sa douleur. Tel autre est condamné à être éternellement assis sur une pierre. Plus loin, on voit Tantale, dévoré d'une faim et d'une soif éternelles, quoiqu'au milieu des eaux, et qu'un arbre chargé de fruits se courbe sur sa tête. Au moment où il veut boire, l'onde s'échappe de ses lèvres, et il ne trouve que le limon. Etend-il sa main pour saisir un fruit? la branche perfide aussitôt se relève, pour s'abaisser ensuite et irriter encore sa faim. Ailleurs, cinquante filles coupables sont condamnées à remplir un tonneau percé de mille trous, et dont l'eau s'échappe de toutes parts; d'autres étoient condamnées à porter de l'eau dans un crible. Tous étoient perpétuellement tourmentés par les Furies, qui secouoient sur eux leurs flambeaux (2), et qui les frappant avec leurs Serpens rendoient

(1) Apoc. c. 20, v. 2—3.

(2) Axioc. p. 372.

leur supplice plus cruel. La morsure des bêtes féroces ou des reptiles, la flamme dévorante déchiroit ou brûloit éternellement leurs corps. Tel étoit le sort de ceux qui, après avoir passé leur vie dans le crime, étoient livrés aux Furies, qui les conduisoient à travers le Tartare dans l'Erèbe et le Cahos (1).

On n'avoit, comme on le voit, rien négligé pour rendre la plus affreuse qu'il fut possible la peinture des enfers, afin d'inspirer une grande terreur au crime. Ces récits effrayans entroient dans la première éducation, que les nourrices et les mères crédules donnoient à leurs enfans; et on sait combien sont fortes et durables ces premières impressions, sur-tout quand l'opinion publique, ou l'exemple de la crédulité des autres, de grands Poètes tels qu'Homère, de grands Philosophes tels que Platon, un respectable Hiérophante, des images, des tableaux, des sacrifices funèbres, d'augustes mystères, le silence des Sanctuaires; quand tout se réunissoit pour fortifier et perpétuer cette croyance. Je dis cette croyance, car il falloit beaucoup de foi; aussi c'étoit la première chose qu'on exigeoit de l'initié, à qui on ne donnoit et on ne pouvoit donner de preuves ni de bonnes raisons des choses, qu'on lui enseignoit. J'écoutai et je fus obligé de le croire sur parole, dit Plutarque (2), ou plutôt un des interlocuteurs de son traité sur la cessation des oracles, comme on fait dans les initiations et les mystères, ne pouvant tirer ni démonstration ni preuve de ce qu'il avançoit. Il s'agissoit des promesses, que l'on faisoit à l'homme vertueux, de jouir après sa mort de la vue du champ de la vérité; vision, en comparaison de laquelle, dit-il, l'Epoptée des mystères d'ici-bas n'étoit qu'un songe. La foi étoit donc la base des dogmes de l'initiation; et la première profession qu'on y devoit faire, comme chez nous, étoit celle d'une grande crédulité. Ce principe une fois admis, l'imposture a beau jeu, et le prestige n'est plus difficile. Rien ne coûte plus à l'homme, qui a fait le sacrifice de sa raison; il n'est point de fable si absurde, qui ne devienne alors la sagesse et la raison publique d'un peuple. La fable de l'Elysée et du Tartare, sous différens noms et sous différentes formes plus ou moins agréables, a parcouru l'Univers, et a servi à établir des craintes superstitieuses, plutôt qu'à donner aux hommes des vertus. Car celles-ci ont leur racine dans la vérité et dans la raison, ennemies naturelles du mensonge et du délire religieux. A ces deux fables s'en joignit une troisième, celle du Purgatoire ou des expiations, et celle-ci fut la mieux conçue par les Prêtres, parce qu'elle fut la plus lucrative pour eux. On se fit payer pour délivrer l'homme de la crainte des horreurs du Tartare, et pour lui faciliter la route vers le séjour de la félicité. Voici comme on raisonna.

On peut distinguer les hommes en trois classes (*q*). Les uns ont une vertu épurée, et une ame affranchie de la tyrannie des passions; c'est le plus petit nombre; ce sont les élus. Les autres ont l'ame souillée des plus noirs forfaits; ce n'est pas encore le plus grand nombre heureusement. Il en est d'autres, et c'est incontestablement le plus grand nombre, qui ont des mœurs communes, qui sont demi-vicieux, demi-vertueux, et qui ne sont dignes ni de l'Elysée, ni du Tartare; c'est-à-dire, dont la conduite tient le milieu entre celle des hommes très-justes et celle des hommes très-criminels. Cette triple division nous est donnée par Platon lui-même, dans le Phédon (3), lorsqu'il distingue trois espèces de morts, qui vont comparoître au redoutable tribunal des enfers. Elle se trouve aussi faite par Plu-

(1) Ibid. p. 371.
(2) Plut. de Oracul. defect.

(3) Plato in Phæd. p. 113.

tarque (1), qui traite le même sujet, et qui disserte sur l'état des ames après la mort, dans sa réponse aux Epicuriens. Voici comme s'exprime Platon dans son Phédon, après nous avoir donné la description de la terre céleste, et des demeures souterraines. « Les choses étant ainsi disposées par » la Nature, lorsque les morts sont » arrivés dans le lieu, où le Génie familier de chacun l'a conduit, on » commence d'abord par juger ceux » qui ont vécu conformément aux règles » de l'honnêteté, de la piété, et de » la justice; ceux qui s'en sont absolument écartés, et ceux qui ont tenu » une espèce de milieu entre les uns » et les autres. Ils s'avancent ensuite » tous vers l'Achéron; et montant » sur les barques qui leur sont destinées, ils passent dans le marais, où » ils doivent habiter quelque temps: » jusqu'à ce qu'ayant subi le châtiment » de leurs injustices, et s'étant purifiés de leurs souillures, ils puissent » en sortir, pour y recevoir, chacun » proportionnellement à son mérite, la » récompense du bien qu'ils ont fait. » Parmi ceux que l'on punit, s'il en est » qui, par l'énormité de leurs forfaits, » soient regardés comme incurables, » tels que ceux qui se sont rendus coupables de grands sacriléges, tels que » les assassins, tels enfin que tous ceux » qui sont noircis de forfaits, ceux-là » sont, comme ils le méritent, précipités » dans le Tartare d'où ils ne sortiront » jamais ».

Voilà bien ceux que la Religion Chrétienne désigne, sous le nom d'hommes coupables de péchés mortels, et qu'elle condamne à des supplices sans fin, ou qu'elle livre à la damnation éternelle. Voyons maintenant ce qu'éprouvent ceux qui n'ont que des péchés véniels, et les effets de cette distinction, que sûrement Platon n'a pu emprunter des Chrétiens. « Mais ceux, continue Platon, qui se » trouvent avoir commis des péchés, » grands à la vérité, mais pourtant » dignes de pardon, comme de s'être » portés à quelque excès contre un père » ou une mère, dans un mouvement » de colère, et qui en ont fait pénitence le reste de leur vie; ou même » ceux qui, également par colère, se » seroient rendus homicides, de quelque autre manière: ceux là sont envoyés aussi dans les prisons du Tartare, mais pour une année seulement; après lequel temps, les flots » les rejettent; les homicides par le Cocyte, et les enfans coupables de violence à l'égard de leurs parens, par » le Phlégéton (2). Lorsqu'une fois ils » sont rendus près du marais de l'Achéron, ils sollicitent à grands cris leur » grace, de la part de ceux qu'ils ont » tués ou outragés; ils les invoquent, afin » d'obtenir d'eux la liberté de débarquer dans le marais et d'y être reçus. » S'ils réussissent à les fléchir, ils y » descendent et là finissent leurs tourmens; autrement ils sont repoussés » de nouveau dans le Tartare, et de » là rejetés dans les fleuves; et ce genre » de supplice ne finit pour eux, que » lorsqu'ils sont venus à bout de fléchir ceux qu'ils ont outragés. Telle » est la peine portée contre eux par » l'arrêt des juges redoutables ».

Nous avons vu plus haut Platon, dans son Gorgias (3), établir la même distinction entre les coupables, dont les uns ont commis des fautes que rien ne peut expier, et dont le supplice doit éternellement effrayer ceux qui voudroient les imiter, et dont les autres ont conservé des souillures, qui peuvent s'effacer, et qui n'ont pas d'autre moyen de se délivrer des suites de leurs injustices, que de subir un châtiment momentané. Le Juge des enfers, en les envoyant les uns et les autres au lieu des

(1) Plut. non posse suavit viv... p. 1104.
(2) Plut. ibid. p. 114.
(3) Plat. Gorgias, p. 525.

supplices, appose son sceau sur chacun d'eux, afin de distinguer ceux dont l'ame est atteinte d'un mal incurable, et qui doivent rester éternellement au Tartare, d'avec ceux dont le mal est susceptible de guérison, et qui ne seront châtiés que pendant un temps (1). Il fixe ailleurs la proportion établie entre la peine et le crime, entre la récompense et l'action vertueuse; elle est décuple, et la durée est fixée à cent ans pour chaque crime; car chaque crime se punit séparément et successivement. La même proportion étoit gardée pour les récompenses.

Virgile (2) parle également des peines expiatoires, que devoient subir ceux qui n'étoient point assez purs pour entrer dans l'Elysée. Ces purifications étoient douloureuses pour les Manes, et étoient de véritables supplices, destinés à expier les anciennes fautes des morts, qui n'avoient pas été jugés dignes des peines éternelles du Tartare, mais qui n'étoient pas non plus assez dégagés de la matière et purifiés de ses souillures, pour que leurs ames se réunissent à la substance lumineuse de l'Ether, dont elles étoient originairement émanées.

Ce sont les ames sales et poudreuses, que l'homme merveilleux de Platon avoit vu arriver de la terre, après un long voyage de mille ans.

Le Poète y parle aussi de la période de mille ans, que dure le voyage des ames dans ces lieux, avant qu'on leur propose d'animer de nouveaux corps, comme on le voit dans le dixième livre de la République (3), lorsque les ames épurées passent dans la colonne de lumière, où est attaché le sommet du fuseau des Parques; et qu'elles font choix de leur sort; après quoi elles sont conduites dans les champs, qu'arrose le Léthé (4). Cette colonne de lumière est l'air libre et pur, dont il est parlé dans les Vers d'or de Pythagore, et dans Hiéroclès, son commentateur (5). C'est une substance en quelque sorte surnaturelle, et le corps éternel de la Divinité, libre de toutes les affections de la matière. Virgile l'appelle le feu simple et pur de l'Ether (6). L'ame en sortant du corps conservoit rarement cette simplicité et cette pureté originelle. Son commerce avec la matière l'avoit obligée nécessairement de se charger de matière terrestre, et de particules hétérogènes. C'étoit pour l'en dépouiller, qu'on employoit tous les élémens qui ont la vertu de purifier, c'est-à-dire, l'eau, l'air et le feu, élémens à travers lesquels l'ame passoit nécessairement en sortant des abîmes de la terre, pour s'élever à la region Ethérée (7). Ce passage étoit laborieux plus ou moins, à raison du plus ou du moins de matière grossière, dont ces ames s'étoient chargées. Les unes étoient suspendues en l'air, et exposées aux agitations du vent; les autres plongées dans des bassins profonds, pour y laver leurs souillures; d'autres passoient par le feu; chacun dans ses manes éprouvoit un supplice, lequel fini, il étoit admis dans les vastes plaines de l'Elysee; mais peu obtenoient ce bonheur (7). Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. Il falloit pour cela, que toutes les anciennes taches fussent absolument effacées; et que le feu principe, qui compose la substance de l'ame, comme celle des astres, fût resté seul et sans aucun mélange. Voilà bien encore un Purgatoire ou un lieu d'expiations préliminaires pour les ames, qui n'avoient point été précipitées dans le Tartare, et qui pouvoient espérer un jour d'être admises au séjour de la félicité ou dans l'Elysée.

(1) Plat. de Republ. l. 10, p. 615.
(2) AEneid. l. 6, v. 735.
(3) Plat. de Republ. l. 10, p. 616.
(4) Ibid. p. 621.
(5) Hierocl. p. 313.
(6) AEneid. l. 6, v. 735.
(7) Ibid. v. 739.

Le

Le grand art des Prêtres fut d'imaginer qu'on pouvoit abréger les souffrances, et par des pratiques superstitieuses, des expiations et des prières, faire ouvrir aux morts les portes de l'Elysée. Ce fut ici le grand secret du commerce, qui se fit entre la terre, le ciel et les enfers, dont la terre fut l'entrepôt, et les Prêtres les courtiers. On imagina (1), qu'après leur long voyage souterrain, les ames se présentoient à l'ouverture qui aboutissoit à la prairie, où elles se réunissoient toutes, tant celles qui montoient de la terre, que celles qui descendoient du ciel; que l'ouverture se retrécissoit, et les repoussoit avec grand bruit, lorsque c'étoit des ames destinées au Tartare, ou des ames qui avoient besoin d'être encore punies.

Des spectres effrayans, des hommes farouches, rouges de feu, saisissoient les premières, leur lioient les pieds, les mains, leur attachoient une corde au cou, et les traînoient à terre; ensuite ils les écorchoient et les déchiroient en les traînant dans des routes hérissées de pointes de fer. Les bourreaux annonçoient publiquement les crimes qui avoient mérité ce châtiment. C'étoit pour celles seulement, qui avoient des espérances, qu'il falloit élargir l'ouverture, et faciliter la voie. Les Prêtres s'en chargèrent.

C'est ainsi que, dans l'antre probatoire des Indiens (2), lorsqu'un coupable se présentoit, l'ouverture se retrécissoit d'elle-même; et alors le malheureux engageoit les Brames à prier pour lui et se confessoit, jusqu'à ce qu'enfin l'ouverture vînt à s'élargir, et qu'il pût jouir des priviléges de l'innocent, qui la trouvoit toujours assez large. De même les Prêtres firent croire, que par des prières, par des initiations, et des purifications, ils disposeroient l'homme à passer, sans obstacle, dans la route qui conduit à la félicité éternelle.

L'initiation fortifioit l'ame contre la crainte des maux, qu'on éprouve aux enfers (3). Hercule et Bacchus, dit l'Auteur du traité intitulé *Axiochus*, s'étoient fait initier avant de descendre aux enfers, et ils avoient puisé, dans le Sanctuaire d'Eleusis, le courage nécessaire pour faire ce redoutable voyage. C'étoit la grande promesse qu'on faisoit aux initiés, comme nous l'avons vu, de les délivrer du bourbier réservé aux profanes, et de les transporter après la mort dans l'Elysée.

Plutarque, dans sa réponse aux Epicuriens (4), après avoir établi la distinction des hommes en trois classes, dont nous avons parlé plus haut, dit de ceux qui, menant une vie ordinaire, ont des mœurs communes, que pour eux les menaces des peines de l'enfer n'ont rien de bien effrayant, puisqu'ils savent qu'on s'en délivre par des lustrations, par les initiations, à la faveur desquelles on parvient dans un séjour agréable, où brille la lumière la plus éclatante, où règne un air toujours pur, et où on ne s'occupe que de jeux et de danses. Tel étoit donc l'effet que devoit produire l'initiation. Dans le second livre de la République de Platon (5), l'Apologiste de l'injustice en dit autant. On nous effrayera, dira-t-on, par la crainte des supplices de l'enfer; mais qui ne sait que nous trouvons un remède à cette crainte dans les initiations; qu'elles sont pour nous d'une ressource merveilleuse, et qu'on y apprend qu'il y a des Dieux, qui nous affranchissent des peines dues au crime? Nous avons commis l'injustice? oui; mais elle nous a procuré de l'argent. On nous dit aussi, que les Dieux se laissent gagner par des prières, des sacrifices, et des offrandes. Eh bien! des fruits

(1) Plut. de Republ. l. 10, p. 615.
(2) Porphyr. de Styge, p. 152.
(3) Axioch. p. 371.
(4) Non posse Suavit. p. 1105.
(5) Plat. de Rep. l. 2, p. 366.

mêmes de nos injustices, nous fournirons de quoi faire les offrandes qui appaisent leur courroux. Ce raisonnement n'a été malheureusement que trop de fois fait, par des hommes avides, qui se sont crus libres envers la Divinité, en partageant avec ses Prêtres les dépouilles des malheureux, et qui ont perpétué le souvenir de leurs forfaits parmi les hommes, par des dotations pieuses, qu'ils croyoient propres à les faire oublier aux Dieux, qui en devoient être les vengeurs.

On persuada, dit Platon (1), non-seulement à des particuliers, mais à des villes entières, qu'il y a des moyens de se purifier de l'injustice, et de s'affranchir des suites qu'elle pourroit avoir; et cela, par des sacrifices, des spectacles et des fêtes; que la Religion offre ces ressources aux vivans et aux morts, dans ce que nous appelons *initiations*, ou *telètes*, qui délivrent des maux, que sans cela on éprouveroit après la mort, et qu'éprouvent tous ceux qui auront négligé de faire ces sortes de sacrifices. On conçoit combien cette crainte du Purgatoire, dont l'initiation affranchissoit, dut mettre en vogue les initiations, et rapporter d'argent aux Prêtres. Car, si originairement les initiations furent gratuites, elles finirent dans la suite par être payées, d'après une loi proposée par Aristogiton. Les Métagyrtes, les Prêtres d'Isis (2), les Orphéotélestes, et tous ces mendians, qui promettoient les faveurs de l'Elysée et les indulgences, qui sauvoient du fatal bourbier, se faisoient payer du petit peuple. Il étoit bien juste en effet, que si les Prêtres s'étoient prêtés à la fiction du Tartare et de l'Elysée, qui étoit toute entière en faveur de la législation, et ne pouvoit rien rapporter aux Prêtres, on leur accordât la permission d'imaginer celle du Purgatoire, qui tourneroit toute entière à leur profit. Dès qu'on pouvoit se racheter de ses peines, il ne manqua plus de gens timides et crédules, qui payèrent pour s'en faire délivrer. Leur ministère étoit superflu pour ceux qui étoient assez purs pour prétendre à l'Elysée, ou qui en étoient déjà en possession. Il étoit également inutile à ceux qui, coupables des plus grands crimes, étoient condamnés par les juges à rester éternellement dans le Tartare. Mais il ne l'étoit pas pour ceux, qui avoient espérance d'arriver à l'Elysée, et qui avoient besoin d'obtenir le pardon de leurs fautes, de la part de ceux qu'ils avoient offensés. La première fable étoit le secret des législateurs; la seconde fut le secret des Prêtres. Voici comme ils raisonnèrent. Qui condamne aux peines du Purgatoire? Dieu. Pourquoi condamne-t-il? Pour expier des fautes. Qui est offensé par ces fautes? Dieu.

Donc c'est lui qu'il faut fléchir, d'après le dogme Mystagogique, qui suppose que celui qui est détenu pour un temps dans les prisons souterraines, n'en peut sortir, qu'autant qu'il a obtenu sa grace de l'offensé. Mais si c'est lui qu'il faut fléchir, qui le peut mieux que ses ministres, qui sont les dépositaires de sa puissance, de ses secrets, qui ont toute sa confiance, et qui sont chargés par état de lui adresser pour nous des prières, et d'en obtenir des graces? Ce furent donc eux qui se chargèrent de prier, et leurs prières parurent plus puissantes, que celles de ces malheureux coupables, frappés encore de la justice divine, ou que celles de leurs parens, peut-être aussi coupables qu'eux. A nous seuls, dirent les Prêtres, il appartient de lever des mains pures et innocentes vers le Ciel, et de sacrifier sur ses autels la victime sans tache, qui doit effacer tous les péchés. Nous consentons volontiers à adresser pour vous nos prières, afin d'abréger la durée, et d'adoucir la rigueur du supplice. Mais la chose vaut bien la peine d'être payée. Vos biens vous

(1) Ibid. p. 364.

(2) Apsin. de Art. Rhet. p. 691. Ed. Ald. Manut.

deviendront inutiles après la mort ; vous n'emporterez point avec vous vos richesses ; disposez-en par testament en notre faveur ; et nous nous chargeons de prier pour vous. Tous ceux qui nous remplaceront, et entre les mains desquels ces biens passeront dans la suite des siècles, s'acquitteront du même devoir ; et quelle que soit la durée de votre séjour dans le Purgatoire, il y aura toujours pour vous sur la terre des sacrifices, et des prières adressées à la Divinité, pour appaiser sa justice, et abréger vos souffrances. Vos biens, qui seroient perdus pour vous à la mort, vont continuer de vous être utiles, et serviront à faire oublier les crimes, qui vous les ont procurés, ou qui en ont accompagné la jouissance. En nous les donnant, vous les sanctifiez, et Dieu vous tiendra compte des offrandes faites à ses Prêtres et à son Eglise.

Le calcul étoit simple, et le marché se concluoit aisément, entre le Prêtre imposteur, armé des terreurs de l'enfer, et fort de l'ascendant d'un ministère sacré, et le malheureux moribond, dont l'ame crédule et tourmentée de remords, alloit paroître devant le tribunal redoutable du grand Juge, entre les mains duquel on enseignoit qu'il étoit terrible de tomber.

Ainsi les Prêtres et les Eglises s'enrichissoient ; les dotations pieuses, les institutions monastiques se multiplioient aux dépens des familles dépouillées par la pieuse imbécillité d'un parent, et par la religieuse friponnerie des Prêtres et des Moines. Par-tout l'oisiveté monacale s'engraissa de la substance des Peuples ; et l'Eglise, si pauvre dans son origine, en créant des assignats sur les biens du Paradis, acquit sur la terre ces immenses possessions, sur lesquelles à notre tour, nous venons de créer des assignats, sauf à leur rendre les biens célestes, auxquels nous renonçons et que nous leur rendons, en reconnoissant le droit de propriété qu'ils ont dessus, à titre d'inventeurs. Les choses vont être remises à leur place naturelle ; les Prêtres reprendront leur Paradis ; et nous nos prairies, nos forêts, et nos terres cultivées. Personne n'aura à se plaindre du mauvais marché qu'ont fait ses pères. Quelque juste que paroisse ce retrait, les tyrans de notre raison ne se sont pas déssaisis aussi aisément de leurs anciens vols. Ils ont fait parler la Religion qui condamnoit leur luxe insultant, et leurs débauches honteuses ; et ils l'ont appelée au secours des crimes qu'elle proscrit. Pour se maintenir dans la possession injuste de ces anciennes usurpations, ils ont alarmé les ames foibles sur les dangers prétendus que couroit la Religion, ou plutôt sur la chûte de leur énorme fortune ; ils ont retrouvé et aiguisé de nouveau les poignards de la S. Barthélemi. Ils ont embrasé leur patrie du feu des guerres civiles, portant par-tout les torches des Furies, sous le nom de flambeau de la Religion ; et plutôt que de consentir à être réduits à cette médiocrité honnête, qu'on leur proposoit alors, qui, chez tous les peuples, a toujours été regardée comme la sauvegarde des vertus, et qui rendit autrefois leur religion respectable, ils ont ébranlé tout l'Empire, et l'Univers même, au risque d'être ensevelis sous ses ruines. Tant est terrible la vengeance d'un Prêtre avide, à qui l'on ravit le fruit de plusieurs siècles d'imposture. Tant le système absurde des Législateurs, qui se sont associés les Prêtres, est fatale aux sociétés, dont ils croyoient faire le bonheur. La vérité auroit-elle jamais causé tant de maux ?

C'est donc ici le lieu d'examiner les avantages et les inconvéniens, qui ont dû résulter de ces institutions, et de voir si ce sont les sociétés ou les Prêtres, qui y ont le plus gagné.

L'imposture de l'initiation, et des dogmes sur l'Enfer et l'Elysée, si elle eût été toujours dirigée par des hommes

sages et vertueux, au lieu d'être presque toujours employée par des fripons, qui peu inquiets de faire germer la vertu, n'ont cherché qu'à acquérir de la puissance et des richesses, eût pu, jusqu'à un certain point, être tolérée par ceux qui croient, qu'on peut tromper pour être plus utile. C'est ainsi qu'on pardonne quelquefois à une mère tendre, de préserver son enfant d'un danger réel par des frayeurs chimériques, de le menacer du Loup, pour le rendre plus docile à ses leçons, et pour l'empêcher de se faire mal; quoiqu'après tout, il eût encore mieux valu le surveiller, le récompenser ou le punir, que de lui inspirer des terreurs paniques et des préjugés ridicules, qui influent sur la trempe de son ame, et le rendent souvent timide et crédule. Aussi les Epicuriens blâmoient-ils fort ces contes absurdes sur les peines à venir, et ces fables sur l'Enfer, parce qu'elles n'étoient propres, disoient-ils, qu'à inspirer des craintes et de vaines terreurs (1). Platon, dans sa République, ne veut pas non plus qu'on en parle à ses braves élèves (2), parce que rien n'est plus propre à dégrader l'ame, et à affoiblir le courage. Mais enfin on pardonneroit peut-être la fiction, lorsqu'elle se propose un grand bien, et qu'elle peut y conduire. La fiction de l'Elysée, par exemple, chez les peuples du Nord, avoit un but utile, celui de fortifier le courage des guerriers, et de leur faire braver la mort, par la persuasion où ils étoient, que leurs ames seroient reçues dans le Walhala, ou dans le séjour de la félicité éternelle. Pour celui qui mourroit en combattant pour sa patrie, la mort n'étoit qu'un passage à un état plus heureux. Cette idée attachoit chaque soldat à la défense de la chose publique, et ce préjugé ne pouvoit qu'être utile à la société qui l'avoit adopté. Le Voluspa (3) place dans l'enfoncement des vallées le fleuve Slidur, un des douze fleuves infernaux, qui roule un limon fangeux au lieu d'eau. Il place, au contraire, sur des montagnes escarpées, comme l'étoit la Terre Sainte de Platon, les salons dorés du Syndre (4), et la maison de Brymer, où l'on boit d'excellentes boissons. On reconnoît encore ici le Paradis d'un peuple du Nord. C'est peut-être cette opinion des Septentrionaux et des Thraces, qui a fait imaginer le Nectar, dont s'enivrent les Héros admis au rang des Dieux. Cette idée de bonheur attachée à l'ivresse n'a pu naître, que chez des Peuples un peu adonnés au vin et aux liqueurs fortes. On prétend qu'Odin, après avoir fait assembler les compagnons de ses exploits, se fit neuf grandes blessures avec le fer d'une lance, et qu'il leur dit, qu'il alloit en Scythie prendre place avec les Dieux à un festin éternel, où il recevroit honorablement tous ceux qui mourroient les armes à la main. Tel fut, dit-on, la mort de ce Législateur extraordinaire, qui s'étoit proposé de former un peuple brave dans les combats, et toujours armé pour sa liberté. On lui donnoit pour femme Frigga, à qui il avoit confié la charge de recevoir aussi les ames des femmes courageuses, qui mourroient en combattant. Ces fictions venoient à l'appui de la morale de ces peuples, qui avoient pour maxime, qu'il vaut mieux vivre bien et vivre libre, que long-temps; et que c'est à tort qu'on redoute le fer de l'ennemi; que si on échappe à la guerre, on n'échappe jamais à la vieillesse. Que tout passe pour l'homme, excepté le jugement qu'on porte des morts.

Il étoit défendu chez eux de prononcer le nom de la *peur*, même dans les plus grands dangers. Quiconque prenoit la fuite dans un combat, perdoit tous ses priviléges, et n'étoit plus censé faire partie du corps de la Nation. Les biens du coupable étoient confisqués;

(1) Plut. Non posse Suavit. vivere. t. 2, p. 1100.
(2) Plato de Republ. l. 3.
(3) Voluspa, v. 32.
(4) Ibid.

son nom et son crime étoient écrits sur un poteau dans la place publique, afin que chacun le connût et évitât sa rencontre. On voit aisément, que la Religion et la Politique avoient un même but, celui de former une Nation intrépide et conquérante; et c'est là sur-tout ce qui rendit ces Peuples si redoutables à toute la terre. Si leur courage se fût borné à défendre leurs propriétés et leur liberté, on n'eût pu qu'applaudir à ce préjugé d'un Peuple belliqueux; mais la Religion produisant l'enthousiasme guerrier, donna naissance à un esprit de brigandage, qui leur fit attaquer les propriétés et la liberté des autres. Ainsi l'institution religieuse elle-même, malgré la grandeur et l'utilité de son but, devint, par un abus presque nécessaire, la source des plus grands maux pour l'humanité entière. On chercha à exalter le courage; on ne songea pas assez à l'enchaîner par les liens de la justice, et à le contenir dans les bornes d'une juste défense. Il est vrai que ces peuples imaginèrent pour les méchans le Nastraud, cachot vaste, construit de cadavres de Serpens, où coule un fleuve empoisonné, sur lequel flotteront les parjures et les meurtriers; tandis que les braves iront habiter Gimel ou le Ciel, dans un palais d'or pur. Mais il ne s'agit ici que des meurtres entre concitoyens, et non pas de ceux que commettent les conquérans, qui, pour être des meurtriers plus illustres, n'en sont pas moins les fléaux de l'humanité.

Chez les Grecs et chez les Romains, la fiction de l'Elysée et du Tartare étoit destinée à maintenir les lois, à encourager le patriotisme, les vertus sociales et les talens utiles à l'humanité; et à intimider le crime et toutes les actions contraires à l'honnêteté et à l'utilité publique. On peut dire, que c'est sur-tout chez eux, qu'elle a dû produire de bons effets; et Cicéron, ainsi qu'Isocrate, ont eu raison, jusqu'à un certain point, d'avancer (1) que l'on avoit les plus grandes obligations aux auteurs de ces institutions, qui avoient contribué au bonheur et à la perfection des sociétés, si l'imposture peut jamais être un bienfait. En effet, nous avons déjà vu que l'on excluoit des sanctuaires, et conséquemment de l'Elysée, tous ceux qui n'avoient pas cherché à étouffer une conjuration naissante, et qui au contraire l'avoient fomentée. Sous ce rapport nos prêtres, protecteurs de l'aristocratie aujourd'hui, en auroient été bannis, si ceux qui s'arrogent le droit d'en ouvrir ou d'en fermer l'entrée pouvoient en être exclus. On excluoit aussi tous les citoyens, qui s'étoient laissés corrompre (2), ou qui étoient coupables de trahison envers leur patrie, en livrant à l'ennemi une place, en lui fournissant des vaisseaux, des agrès, de l'argent, etc.; les parjures, les imposteurs, les impies, les scélérats, etc. Virgile nous fait l'énumération des crimes punis aux Enfers. Ici on voyoit un frère (3), qu'une haine cruelle avoit armé contre son frère; un fils qui avoit maltraité son père; un patron qui avoit trompé son client; un avare, un égoïste, et ces derniers forment le plus grand nombre des hommes; plus loin étoit un adultère, un esclave infidèle, un citoyen qui s'étoit armé contre ses concitoyens. Celui-ci avoit vendu à prix d'argent sa patrie, et ami du despotisme il lui avoit donné un maître. Celui-là avoit été payé pour faire passer ou détruire des lois. On voyoit ailleurs un père incestueux, qui avoit souillé le lit de sa fille; des épouses cruelles, telles que les filles de Danaüs, et par-tout on y punissoit l'homme injuste et irréligieux, tel que les Salmonées et les Sisyphes, les Tytius, les Ixions, dont la lubricité ne respectoit rien; les pères barbares, qui, comme Tantale, avoient outragé la Nature et les Dieux. Platon y place les ty-

(1) Cic. de Legib. l. 2. Isoc. Paneg.
(2) Aristoph. Ran. v. 362—368.
(3) Virgil AEneid. 6, v. 608.

rans féroces, tels qu'Ardiée de Pamphylie (1), qui avoit massacré son père, vieillard le plus respectable, un frère aîné, et qui s'étoit souillé d'une foule d'autres crimes. Il y met tous ceux qui s'étoient rendus coupables de quelqu'injustice, envers qui que ce fût, qui avoient été cause de plusieurs meurtres, en trahissant ou des villes ou des camps, en précipitant leurs concitoyens dans la servitude, ou qui avoient été ou les auteurs ou les complices de semblables forfaits. Chacun de ces crimes étoit puni séparément, et toujours dans une proportion décuple. Les punitions étoient les plus rigoureuses envers ceux qui s'étoient rendus coupables d'impiété envers les Dieux, de parricide envers leurs parens, et qui avoient souillé leurs mains par des meurtres C'étoient là ces morts, que des Génies malfaisans, sous des formes affreuses, saisissoient, lioient, garrotoient, précipitoient violemment contre terre, écorchoient, et déchiroient avec des instrumens hérissés de pointes de fer, en publiant à haute voix la nature des crimes qui leur avoient mérité ces supplices.

La richesse même étoit une espèce de crime, contre lequel, dit Menippe dans Lucien (2), les Juges des Enfers avoient prononcé de rigoureuses peines, parce que le riche ordinairement est un homme injuste, qui vit des fruits de la violence et du brigandage, et qui insulte à la misère du pauvre. Le même anathême a été prononcé contre la richesse, par le compilateur qui a composé le Code Moral des Chrétiens, ou l'Evangile. Virgile met également au nombre des coupables punis aux Enfers, les riches qui n'ont pas secouru les malheureux, et qui ont gardé pour eux seuls leurs richesses (3).

Ainsi, continue Menippe, ceux à qui la puissance et les richesses ont inspiré un fol orgueil, au point de se faire presque adorer par les autres hommes, sont envoyés au Tartare par ordre de Minos (4). On y voit des rois, des satrapes, des riches orgueilleux, confondus avec des esclaves et des pauvres, et livrés aux plus cruels supplices, devenir la proie de la Chimère et du Cerbère, qui les déchirent. On y voit conduire au tribunal du grand Juge (5), chargés de fers, les adultères, les débauchés, les calomniateurs, les lâches flatteurs, les usuriers, etc.

On y punissoit les sacriléges (6), les meurtriers, tous ceux qui étoient coupables de grandes injustices, ou de crimes incurables, et dont la vie n'avoit été qu'une suite de forfaits. L'abus du pouvoir suprême, la tyrannie et l'injustice des hommes puissans, y étoient sur-tout punis des plus rigoureux supplices (7). Le crime, dans quelque rang qu'il fût commis, n'échappoit point à la justice des Enfers. Ainsi les rois et leurs sujets (8), contenus par la crainte, étoient forcés de se renfermer dans les bornes de la justice, et de respecter l'empire des lois, que la Nature et la raison ont établies comme base de toutes les sociétés.

Il résulte de tout ceci, que l'initiation ou le dogme des récompenses et des peines, qu'on enseignoit aux initiés chez les Grecs, ne prononçoit de peines, que contre les crimes qui blessent l'humanité, et qui nuisent au bien général des sociétés, c'est-à-dire qu'il ne condamnoit que ce que la Nature, la justice, et de bonnes lois dans tout pays doivent condamner. Cette institution étoit à cet égard sage, puisqu'elle ne sortoit point des bornes d'une bonne législation, et ne créoit point des crimes, pour avoir le plaisir de les punir. Si elle punissoit l'irréligion et l'incrédulité à ces dogmes, c'est que la re-

(1) Plat. de Rep. l. 10, p. 615.
(2) Necyomant, p. 317, t. 1.
(3) Æneid. 6, v. 619.
(4) Lucian. ibid. p. 309.
(5) Ibid. p. 308.
(6) Phædon. p. 113.
(7) Axioch. p. 371.
(8) Gorgias, p. 525.

ligion étant la base de la législation, c'étoit lui ôter son plus grand appui, et conséquemment nuire à la société, que de détruire ou d'attaquer des opinions, que l'on croyoit être le plus sûr lien de l'ordre social. Dès-là que les Législateurs avoient cru utile d'employer l'illusion et le prestige, ils devoient proscrire tout ce qui tendoit à le faire évanouir. Aussi avons-nous vu que l'on enseignoit au peuple, que le grand crime de Sisyphe étoit de n'avoir point fait assez de cas des mystères d'Eleusis (1); celui de Salmonée, d'avoir voulu rivaliser avec Jupiter, et imiter sa foudre. On peut dire en un mot, qu'aucune action n'étoit punie dans le Tartare, que celle qui étoit punissable dans un Etat bien constitué, et que Minos aux Enfers punissoit les crimes, qu'il avoit autrefois punis sur la terre, d'après les sages lois des Crétois.

Il en fut de même dans la fiction de l'Elysée, où l'on ne récompensa que de véritables vertus, et des services importans rendus à la société. Virgile (2) place dans l'Elysée les braves défenseurs de la patrie, qui sont morts, ou qui ont été blessés en combattant pour elle; les prêtres qui, par la pureté de leurs mœurs, ont justifié l'excellence des vertus dont ils donnoient la leçon, et qui ont soutenu toute la dignité du Sacerdoce. On y voit aussi les inventeurs des arts, les auteurs des découvertes utiles, et en général tous ceux qui ont bien mérité des hommes, et qui ont acquis des droits au souvenir et à la reconnoissance de leurs semblables (*s*).

Comme poète, Virgile a aussi ménagé une petite place pour les poètes, qui donnent des leçons de vertu, et qui se rendent dignes des faveurs du Dieu qui les inspire. Cicéron, en homme d'Etat, qui aimoit tendrement sa patrie (*t*), y donne une place distinguée à ceux qui auront signalé leur patriotisme (3); à ceux qui ont sagement gouverné et sauvé des Etats, aux amis de la justice, aux bons fils, aux bons parens et surtout aux bons citoyens. Les soins qu'on prend pour sa patrie, dit-il, facilitent à l'ame son retour vers les Dieux et vers le Ciel, sa véritable patrie. Une pareille doctrine étoit bien propre à encourager les talens, les vertus et le patriotisme. C'est l'homme utile à la société, que l'on récompense ici, et non pas un moine oisif, un très-inutile contemplatif.

Dans l'Elysée de Platon (4), c'est la bienfaisance, la justice et la religion qui sont récompensées. On y voit le juste Aristide; il est du petit nombre de ceux qui, revêtus d'un grand pouvoir, n'en ont jamais abusé, et ont administré avec justice les emplois qui leur ont été confiés. La piété et sur-tout l'amour de la vérité y sont récompensés. Comme Virgile y a marqué une place pour les grands Poètes, Cicéron une pour les hommes d'Etat, qui ont défendu ou sauvé la patrie, Platon en a aussi donné une au philosophe, qui ne s'ingère point dans l'administration des affaires et qui vit avec lui-même, occupé uniquement d'épurer son ame des passions, qui s'attache à la recherche de la vérité, méprise les biens qu'estiment les autres hommes, et qui forme son cœur à la vertu (*u*). C'est l'extension de cette idée Platonicienne, qui a égaré les hommes, qui, sous prétexte d'une plus grande perfection, se sont isolés dans la société, et ont cru, par une contemplation oisive, mériter l'Elysée, que jusques-là on n'avoit promis qu'aux talens utiles, et à l'exercice des vertus de la vie la plus active. On peut dire, que Platon et Pythagore, en ce sens, furent les chefs de tous les moines, et que le trop grand prix qu'ils attachèrent à la philosophie et à l'étude des vérités qui épurent l'ame, a été la source de l'erreur, qui a substitué des ridicules à des vertus, et l'égoïsme du solitaire

(1) Pausanias Phoc. 345.
(2) Virgil. Æneid. 6, v. 660.
(3) Cic. Somn. Scip. c. 3, c. 9.
(4) Plat. de Rep. l. 10, p. 615. Gorg. p. 52.

au patriotisme du citoyen. Mais l'initiation n'alloit pas originairement jusques-là; ce fut l'ouvrage d'une philosophie raffinée. Cette étude perpétuelle du philosophe à séparer son ame de la contagion de son corps, et à s'affranchir des passions, afin d'être plus libre et plus léger, au moment de partir pour l'autre vie (1), a dégénéré en abstractions de la vie contemplative, et engendré toutes les chimères de la mysticité, le célibat, les jeûnes, les abstinences, qui, mortifiant le corps, lui donnent moins d'action sur l'ame (x). Ce fut cette perfection de l'ame qui, prise faussement pour la vertu, fit disparoître celle ci, et mit à sa place de ridicules pratiques, auxquelles furent accordées toutes les faveurs de l'Elysée.

Alors commença l'abus de la doctrine ancienne sur l'Elysée et le Tartare, lorsque des vertus et des crimes factices furent substitués aux vices et aux vertus réelles, et que la morale devenant fausse ou ridicule, on chercha encore à l'appuyer de la religion. Si la religion avoit contribué à civiliser les nations sauvages, le raffinement de la religion contribua à dénaturer les nations civilisées. Si par elle les premières sociétés furent formées, par elle aussi furent formées les institutions les plus anti-sociales; et l'homme fut dégradé par la prétendue perfection, qu'on crut donner au moyen qu'on employa primitivement pour perfectionner sa nature. Elle avoit tiré l'homme des forêts où il mangeoit le gland; elle le renvoya dans ces mêmes forêts pour y vivre de racines. La population autrefois souffroit des meurtres, que commettoit l'homme sauvage; elle souffrit encore autant de la vie célibataire, mise au nombre des vertus, et regardée comme l'état le plus parfait de l'homme. Sous prétexte d'ajouter à sa raison par une théologie abstraite, on le dégrada; et l'homme religieux, en parcourant tous les degrés de la vie contemplative, éprouva ce que l'homme physique éprouve, lorsqu'il a parcouru tous ceux de sa vie. Il finit par retomber dans une espèce d'enfance, qui tient de l'imbécillité, et qui est l'effet plutôt de l'affaissement d'une machine, qui se détruit, que de la foiblesse d'une machine, qui n'est pas encore suffisamment organisée: car le délire commence au point où la raison finit, et celle-ci finit, lorsqu'on la cherche dans une perfection placée hors des bornes que la Nature lui a données. La religion parut presque être utile, tant qu'elle se borna à fortifier de bonnes lois, et qu'elle ne proposa des récompenses et des peines, qu'aux vertus et aux vices, que toute société sage encourage ou punit. Mais lorsqu'elle prêta son appui à la philosophie, ou plutôt aux chimères de la métaphysique, à une fausse morale, qui par le silence, la retraite, la contemplation, croit arriver à cette préséance, que les anciens accordoient dans l'Elysée aux vertus sociales, que l'Initiation avoit consacrées; dès-lors les opinions religieuses, dégradant l'homme, retrécirent son génie, et le rendirent la honte et le fardeau des sociétés, dont il devoit être l'ornement et l'appui. Ainsi les Pythagoriciens, les Platoniciens qui mirent en vogue cette prétendue perfection philosophique, qui détache l'homme du commerce du monde, nuisirent à la société, en remplissant son esprit d'idées fausses, qui le rendoient plutôt ridicule que vraiment vertueux. L'homme social doit être acif, et leur philosophie en faisoit un être oisif et étranger à ses concitoyens.

C'étoit dans les écoles de l'Egypte et de l'Orient, qu'ils avoient puisé ces chimères philosophiques et ces absurdes pratiques, par lesquelles on crut affoiblir l'union de l'ame à la matière, et la rendre plus propre à la contemplation des êtres réels, dont ce monde n'est qu'une ombre et une foible image. On

(1) Phæd. p. 108 et 115.

donna

donna au corps le régime, que l'on croyoit le plus favorable à l'ame ; on exténua l'un, on dégrada l'autre, pour une plus grande perfection. On se dépouilla de tout, même de sa raison, pour arriver plus sûrement à la contemplation des êtres increés, et ce monde ne fut plus regardé que comme une affreuse prison, comme une terre d'exil, à laquelle on chercha à se soustraire, afin d'être rendu plutôt dans la céleste patrie. On eut des extases, pendant lesquelles l'ame, sortie en quelque sorte du corps par ses abstractions, faisoit déjà des excursions dans l'Empyrée et dans le Champ de la Vérité, où elle devoit se fixer un jour, dès que la mort l'auroit affranchie des liens du corps, et lui auroit rendu l'usage de ses ailes, que la glû de la matière terrestre avoit enchaînées et appesanties. Que de sottises on crut et on fit, dans le délire d'une imagination égarée par la métaphysique et par la mysticité religieuse! Tel est l'homme ; il perd toujours le bien, lorsqu'en cherchant le mieux, il sort au-delà des limites du vrai. L'empire de la raison a des bornes ; celui des chimères n'en a point. Lorsqu'une fois on y est entré, l'homme égaré n'est plus un homme ; il est plus vil que l'animal, à qui la Nature a refusé la raison. Car si celui-ci n'a pas nos connoissances, il n'a pas non plus nos erreurs.

Quel spectacle humiliant pour l'humanité, que celui d'un homme fort et vigoureux, qui vit d'aumônes, plutôt que des fruits de son travail ; qui, pouvant dans les arts et dans le commerce, mener une vie active, utile à lui-même et à ses concitoyens, aime mieux n'être qu'un benêt contemplatif, à charge à la société, dont il est la honte et le fardeau! Otez lui l'opinion que c'est une vertu, vous le rendez à la société et à lui-même. La mysticité a donc détruit les effets de la Religion primitive ; l'une avoit pu former les liens des sociétés, l'autre les a rompus ; l'une auroit pu perfectionner l'homme, l'autre l'a dégradé. Les Sauvages épars dans leurs forêts, avec leurs femmes et leurs enfans, se nourrissant des fruits du chêne ou de la chasse, étoient des hommes. Les Solitaires de la Thébaïde n'en étoient pas ; et l'habitant des forêts de Germanie est plus respectable à mes yeux, que l'habitant de la ville d'Oxyrinque, toute peuplée de Moines.

J'ai pitié du bon Rollin (1), dont l'histoire antiphilosophique est si propre à corrompre la raison de notre jeunesse, lorsqu'avec l'abbé Fleury il nous fait l'éloge des vertueux habitans de cette ville, qui contenoit ving mille Vierges, et dix mille Moines. Voilà ce qu'il appelle un prodige de la grace, et l'honneur du Christianisme. Cela peut être ; mais alors le Christianisme lui-même sera la honte de l'humanité. Ce n'est point là perfectionner les sociétés, c'est les détruire par deux terribles fléaux, l'oisiveté et le célibat. Eh! quel Législateur se seroit jamais avisé de les faire entrer dans le plan de sa législation, comme un moyen de perfectionner sa République, et d'attacher des récompenses et des distinctions à ces deux vices anti-sociaux? Qu'on ne dise pas que ce soit là l'abus de la religion, et qu'on ne doive pas décrier un établissement, parce que des abus s'y sont glissés. Ce n'est point un abus dans les principes de la Religion Chrétienne ; c'est au contraire la perfection du Christianisme, et le Prêtre nous enseigne, que chacun de nous doit viser à la perfection. Un Chartreux en délire, un insensé Trapiste qui, comme les fous, se condamnent à vivre toujours renfermés, sans communiquer avec le reste de la société, occupés de méditations aussi tristes, que chimériques et inutiles, vivant durement, s'exténuant, épuisant saintement toutes les forces du corps

(1) Hist. Anc. t. 1, p. 46, in-4°.

et de l'esprit, pour être plus agréables à l'éternel, ne sont point aux yeux de la Religion, comme ils le sont aux yeux de la raison, des extravagans, qu'il faudroit guérir par tous les remèdes inventés contre la folie; mais de saints hommes, que la grace élève à la perfection, et à qui la Divinité réserve dans le Ciel une place, d'autant plus distinguée, que leurs vertus ont été plus sublimes. Des filles simples et crédules, embéguinées ridiculement, chaussées souvent à rebours, et toujours pour plus grande perfection, chantant, non pas de jolies chansons, mais de sots Hymnes, et psalmodiant, d'un ton fort monotone du Latin, qu'heureusement elles n'entendent point; se flagellant une ou deux fois la semaine en commun, dans une posture indécente, jeûnant, priant, méditant dans leur retraite, et dans une triste solitude, se condamnant à une stérilité éternelle, par un vœu aussi sot à faire, que difficile et cruel à tenir; tenant leur Virginité sous la garde de grilles et de verroux, dans une austère prison: ne sont point aux yeux de la Religion des têtes foibles, frappées d'un delire habituel, qu'on séquestre de la société, comme les autres folles de nos hôpitaux; mais de saintes filles, qui font hommage à la Divinité de leur Virginité, et qui s'élèvent à un état de perfection, qui les place infiniment au-dessus du rang, qu'elles eussent occupé dans le Ciel, si elles eussent été mères. Elles ont renoncé aux affections les plus tendres, qui lient les hommes entre eux; elles ont, conformément à la doctrine Chrétienne, quitté père, mère, sœurs, frères, parens, amis, et renoncé aux espérances de la maternité, afin de s'attacher à Jésus-Christ, et de s'ensevelir en quelque sorte toutes vivantes, pour ressusciter un jour avec lui, et se mêler au chœur des Vierges saintes, qui peuplent le Paradis: voilà ce qu'on appelle les ames privilégiées, sur qui la grace verse ses faveurs, et qu'elle élève à une perfection, à laquelle il n'est pas donné à tout le monde d'arriver. Tels sont les dogmes de cette Religion meurtrière, qu'on vante si fort, et dont on dit que le peuple a besoin. Convenons de bonne foi, que si les Législateurs anciens eussent ainsi organisé les premières sociétés, et réussi à faire prendre une pareille doctrine dans l'esprit des hommes, les sociétés n'eussent pas subsisté long-temps. Heureusement la contagion de cette vie parfaite n'a pas gagné tout l'Univers. Que de vices contraires à la population n'ont pas dû naître de ces sociétés nombreuses d'hommes, emprisonnés avec d'autres hommes, de femmes avec d'autres femmes, tous brûlés des feux de la lubricité, munis de tous les organes de la jouissance, que leur régime même devoit irriter, et obligés sans cesse à contrarier le vœu impérieux de l'amour, à le tromper ou à l'égarer dans les routes, que la Nature ne lui avoit point ouvertes! Ces vices antisociaux étoient une suite nécessaire d'une chasteté commandée, et de la réunion des sexes semblables, tourmentés de besoins, qui ne pouvoient être légitimement satisfaits, qu'avec des sexes différens. Ces crimes ne furent pas l'abus de la chose, mais son effet nécessaire; et en bonne logique ou en sage politique, vouloir la cause, c'est vouloir l'effet. Ce célibat forcé et malheureusement sanctifié par la Religion fut une de ces vertus, qui n'engendrent que des crimes; et cependant c'est à ce célibat, qu'a été attachée l'espérance des faveurs les plus distinguées de la Divinité, et la préséance dans l'Elysée. Il anoblit l'homme, il l'élève au-dessus de ses semblables; et il lui donne sur eux tout l'avantage que les Initiés anciens avoient sur les profanes. On exigea ce vœu de ceux qu'on élevoit au Sacerdoce; et le ministre de la Divinité renonça au droit de faire des hommes, afin de créer des Dieux de pâte et de farine: quelle absurdité!

quelle honte pour la raison humaine ! Mais ce qu'il y a de plus inconcevable, c'est l'orgueil qu'une pareille folie inspire à ceux qui en sont atteints, et le mépris qu'ils ont conçu pour ceux qui n'ont pas le courage d'imiter leur délire. Si, pour arriver à l'Elysée des Chrétiens, il faut abjurer la raison, on ne peut pas dire, que cette sorte d'initiation ait perfectionné, comme celle d'Orphée, la raison de l'homme, et l'ait amené à un genre de vie plus digne de lui. Si, pour obtenir une place distinguée dans la cité sainte, il faut se séparer des hommes ici-bas, et vivre reclus dans la solitude, ou au moins fuir le monde, on doit convenir, que cette initiation n'auroit pas, comme les anciennes, formé les premières sociétés, et rassemblé les hommes épars dans les forêts, puisqu'au contraire elle les y renvoie et les isole. C'est donc une initiation qui, pour avoir voulu être plus parfaite que les autres, a précisément contrarié leur but, et s'est privée des heureux effets, qu'on pouvoit en attendre pour le bien des sociétés. Ce n'est point là l'Elysée de Virgile, ni celui de Cicéron ; c'est celui d'un Visionnaire et d'un Misanthrope, de l'être le plus anti-social ; et par conséquent, cette institution n'est point du nombre de celles, dont on vanta les avantages pour l'humanité, comme a fait Cicéron en parlant des mystères d'Eleusis.

Il en fut pour le Tartare, de même que pour l'Elysée ; et la distribution des récompenses, comme celle des peines, ne fut pas plus sagement administrée. Comme on avoit proposé des récompenses à des pratiques ridicules, ou à un genre de vie le plus contraire au bien général des sociétés, on établit aussi des peines contre les actions ou les jouissances les plus naturelles, et contre l'inobservation des préceptes les plus absurdes. Le premier sacrifice qu'on exigea de l'homme, fut celui de la raison et du bon sens ; et quiconque n'osa l'abjurer, fut dévoué pour toujours aux horreurs du Tartare. Car les incrédules seront les plus rigoureusement punis aux enfers ; et à ce titre, j'avoue que je ne mérite pas de grace.

Ici la Religion Chrétienne a imité les anciennes initiations qui, pour se soutenir, ont cru devoir faire main-basse sur tous les incrédules. C'est ainsi que tous les charlatans déclament contre ceux qui décréditent leur baume merveilleux. Les initiations anciennes n'ont donc rien à cet égard à reprocher au Christianisme. Mais elles ont à tout autre égard un avantage décidé sur l'initiation de Christ, en ce qu'elles n'ont puni que tout ce que la Nature, la justice et la raison condamnent. Il n'en est pas de même chez les Chrétiens ; ils ont multiplié les crimes à l'infini, et ouvert mille routes vers le Tartare. Tout péché mortel chez eux tue l'ame, et la dévoue aux supplices éternels ; et Dieu sait combien le nombre des péchés mortels est grand. Il n'est presque pas d'action, en fait d'amour, qui ne soit un péché mortel. Il n'est presque pas de pratiques commandées par l'église, dont l'inobservance ne soit aussi un péché mortel ; en sorte que la mort environne notre ame de toutes parts, pour peu que nous ayons de tempérament et de raison. Celui qui se permet de manger de la viande les jours consacrés à Vénus et à Saturne, durant toute l'année, et tous les jours de la semaine, durant les quarante jours qui précèdent la Lune équinoxiale de Printemps, est digne des horreurs du Tartare. Celui qui manque plusieurs fois de suite la Messe le jour du Soleil ou le Dimanche, donne aussi la mort à son ame. Celui qui satisfait le besoin et le désir, que la Nature a donnés à l'homme de se reproduire, est encore livré aux supplices, si le Mystagogue, qui extérieurement a abdiqué lui-même la liberté d'en jouir, ne lui en accorde la permission ; ou s'il ne lui accorde sa grace, lorsque trop pressé par le besoin

ou profitant d'une circonstance heureuse, il n'a pas pris avis de l'église. Les moindres petites familiarités sont des crimes punissables aux enfers, et Vénus est presque toujours exposée à être livrée aux Furies chez les Chrétiens. N'être pas exact à manger Dieu, dans sa métamorphose en gaufre sacrée, au moins une fois l'an, ou rire des sots qui s'en nourrissent; ne pas aller confier ses fredaines amoureuses à l'oreille d'un Moine usé de débauche, et d'un Prêtre séducteur, sont des crimes dignes de la mort éternelle; et le Tartare n'a pas assez de supplices, pour punir un mépris aussi marqué de toute Religion. Voilà ce qu'on appelle des crimes; voilà ce qu'on punit aux enfers, c'est-à-dire, qu'on y punit l'homme qui a eu assez de sens commun pour rire des sottises des autres; et que tandis que la crédulité à l'imposture mène droit à l'Elysée, la sagesse et la raison nous conduisent au Tartare. Encore une fois une pareille initiation n'a jamais été faite pour perfectionner la raison humaine. Cependant ce ne sont pas simplement ici des conseils évangéliques, qui ne sont donnés qu'aux ames privilégiées; c'est le droit commun, par lequel sont rigoureusement régis tous les fidèles.

Jusques ici, nous n'avons examiné que le ridicule de ces dogmes, et ce qu'ils avoient d'inconséquent, eu égard au but politique des institutions religieuses; maintenant nous allons faire voir tous les dangers qu'ils ont pour la morale. Il n'est rien d'aussi destructif de toute morale, que la confusion des idées de vice et de vertu, et que l'abus des récompenses et des peines qu'on leur attache. Or cet abus, cette confusion, la Religion des Chrétiens les a introduits dans la morale. Nous ne disconvenons pas que la Religion des Chrétiens ne récompense des vertus, et ne punisse des vices, que toute bonne morale doit encourager, ou réprimer. Mais outre qu'elle n'a rien en cela, qui ne lui soit commun avec les anciennes initiations, et qui puisse en conséquence lui donner la préférence sur elles, on peut dire qu'elle a un grand inconvénient, c'est celui de mettre des pratiques frivoles et ridicules sur la même ligne que les vertus réelles, et même de leur donner un caractère de perfection, qui les place au-dessus des vertus ordinaires; et au contraire, de traiter les affections les plus douces, les jouissances les plus permises par la Nature, qui en a fait un besoin, de les traiter, dis-je, à l'égal des plus grands forfaits. Si celui qui donne naissance à un homme, sans consulter le Prêtre, est coupable autant que celui qui le détruit, l'amour et l'homicide sont donc également des crimes aux yeux de la Nature, de la raison humaine et de la justice divine. Si l'homme qui a mangé de la viande ou n'a pas jeûné le jour de Vénus, qui précède le jour du Soleil, qui le premier suit la pleine Lune de l'équinoxe de Printemps, est condamné au Tartare, pour y souffrir éternellement à côté de celui qui a percé le sein d'un père ou d'une mère; manger certains alimens, en certains jours, est donc un crime égal à celui d'un fils, qui souille ses mains d'un parricide. Quelle confusion dans les idées du juste et de l'injuste, ou de ce qui est permis par la Nature et la raison, et de ce qui ne l'est pas! Cette association bizarre des ridicules et des vertus, des jouissances que permet la Nature, et des crimes qu'elle proscrit, tourne nécessairement au détriment de la morale, et expose souvent l'homme religieux à prendre le change, lorsqu'on lui présente, confondues sous les mêmes couleurs, des choses aussi distinguées par leur nature. On se forme alors une conscience fausse, qui conçoit des scrupules aussi grands pour l'infraction d'une loi absurde, qu'elle en doit concevoir pour la loi la plus inviolable et la plus sacrée pour tout homme pensant, et qui attache autant d'importance

à des pratiques superstitieuses et puériles, qu'elle en doit attacher aux vertus réelles, et aux qualités sociales. La multiplicité des devoirs qu'on impose à l'homme en affoiblit le lien, et souvent le force à se méprendre sur le choix. S'il n'est pas éclairé, il se trompe presque toujours, et il mesure les choses sur le degré d'importance qu'on lui a dit qu'il falloit y attacher. Il est à craindre sur-tout que le peuple, quand une fois il a franchi la ligne qui sépare ce qui est permis de ce qui ne l'est pas, n'étende le mépris qu'il a fait d'une prohibition ridicule et injuste, sur une autre qui ne l'est pas; et qu'il ne confonde, dans l'infraction, les loix que le Législateur a cru juste de faire observer par la menace des mêmes peines. Il a lieu de croire, que celui qui lui a interdit, comme crime, ce que le besoin impérieux de la Nature lui commande et semble légitimer, ne l'ait également trompé, en lui défendant ce que réellement elle condamne; et que si les feux de l'amour ne sont pas des forfaits, ceux de la colère n'aient des effets également légitimes, puisque le tempérament et la Nature les allument tous les deux. Il est à craindre, que la défense qu'on fait à l'homme de manger le pain d'autrui en tout temps, ne lui paroisse aussi injuste, que celle qui lui défend de manger le sien en certains jours, quoique le besoin de nourriture le presse; et que les menaces de l'enfer, pour le premier crime ne soient pas plus réelles, que pour l'autre, attendu que celui qui le trompe sur un point peut bien le tromper sur deux. Comme on ne lui a pas permis de raisonner sur la légitimité des défenses qu'on lui fait, et des devoirs qu'on lui impose, et qu'il n'a d'autre règle qu'une foi aveugle; dès qu'il cesse d'être crédule, il cesse presque toujours d'être vertueux, parce qu'il n'a pas été accoutumé à éclairer du flambeau de la raison sa marche et sa conduite; et qu'on lui a fait chercher ailleurs, qu'en lui-même, les principes de la justice et de la morale. Plus une défense est injuste et ridicule, plus on est tenté de s'en affranchir; et une fois que le peuple s'est enhardi, jusqu'à s'élever au-dessus du niveau d'une loi, il ne lui en coûte plus guères, pour les franchir toutes. Dès qu'une fois il ne croit plus à l'enfer, il ne croit plus à la morale qu'on avoit appuyée sur cette crainte; et il cesse d'y croire, quand à tout propos on le présente à ses yeux, pour punir les moindres foiblesses et les plus légères infractions. Comme il doit être damné pour toujours, en violant les préceptes ridicules des Prêtres, il ne lui servira plus de rien de respecter les loix des Législateurs; puisque déjà l'arrêt de mort est prononcé, et qu'il ne peut arriver un plus grand mal. Ainsi le frein qu'on avoit employé pour le retenir, après l'avoir fatigué sans raison long-temps, devient bientôt inutile pour le conduire. Une fois rompu, rien ne peut plus l'arrêter; il est sourd à la voix de la raison, depuis que la Religion lui a défendu d'y prêter l'oreille, et lui a recommandé de se défier d'elle.

La crainte de l'enfer n'empêchera pas de voler et de s'enrichir, par des voies injustes, un homme qui croit être déjà damné pour des intrigues amoureuses, dont il ne peut se débarrasser, ou pour avoir méprisé des observations puériles et des abstinences, auxquelles il ne peut s'assujettir. Le pas est franchi pour lui; et il ne respecte pas plus une loi sociale qu'il n'a respecté une loi religieuse, quand il n'en voit pas l'infraction distinguée par la nature des peines. A force d'avoir étouffé des remords factices, pour des crimes chimériques, il vient à bout d'étouffer des remords réels, que la Nature attache aux véritables crimes.

Il en est de même pour la pratique des vertus, et pour l'observation des devoirs religieux, quand ces devoirs ne sont

pas bornés à ceux de la morale, qui est commune à tous les hommes. Souvent le peuple croit que des actes de dévotion sont des vertus et peuvent en tenir la place ; et il se dispense des vertus sociales, parce qu'il a ce qu'on appelle des vertus religieuses.

L'amour pour la Religion produit l'intolérance ; la charité pour le prochain rend l'homme religieux espion des défauts d'autrui ; sous prétexte de gémir sur les foiblesses des autres, on les publie, on les exagère ; et les crimes souvent qu'on leur impute, ne sont que des actes de raison. Mais ceci pourroit être regardé comme l'abus de la Religion, quoiqu'il ne soit qu'une conséquence nécessaire de l'Evangile, qui veut qu'on avertisse son frère, et qu'on le traite comme un Publicain, s'il n'obéit à la censure de celui qui le surveille. Passons à l'examen de ce qu'on appelle les vertus Chrétiennes ; l'humilité, par exemple, et le mépris de soi-même, que l'on met au rang des vertus. Quel est l'homme de génie qui, par humilité, peut se croire un sot, et qui s'efforcera, pour plus grande perfection, de se le persuader ; ou l'honnête homme qui, par humilité, concevra pour lui-même le mépris, qu'on doit avoir pour un fripon. Le précepte est absurde, parce qu'il est impossible de porter aussi loin l'illusion ; la conscience, que l'honnête homme et l'homme de génie ont de leur probité et de leur science, ne peut et ne doit point être étouffée par la Religion. C'est un sentiment, dont il n'est pas le maître de se dépouiller lui-même. C'est pourtant à cette humilité, qu'on promet l'Elysée, à cette humilité qui étouffe le germe des grands talens, et retrécit le génie ; et qui, déguisant à l'homme ses véritables forces, le rend incapable de ces généreux efforts, qui lui font entreprendre de grandes choses pour sa gloire, et pour celle des empires qu'il défend, ou qu'il gouverne. Ce n'est que dans cette initiation, qu'on s'est avisé de faire l'apothéose de la pusillanimité, et de la mettre au rang des vertus. Au lieu des grands hommes, qui bâtirent des villes, fondèrent des empires, ou les défendirent au prix de leur sang ; au lieu de ces hommes de génie, qui s'élèvent au-dessus de leur siècle, par la sublimité de leurs connoissances, par des découvertes utiles, et par l'invention des arts ; au lieu des Chefs de nombreuses peuplades, civilisées par les mœurs et les lois ; au lieu des Orphée, des Linus, que Virgile a placés dans son Elysée, je vois arriver dans l'Elysée des Chrétiens des Moines, sous toutes sortes de frocs, souillés de toutes sortes de vices ; des Fondateurs et des Chefs d'ordres monastiques, dont l'orgueilleuse humilité prétend aux premières places du Paradis. Je vois paroître à leur suite des Capucins à longue barbe, aux pieds boueux, couverts d'un manteau sale et rembruni, à qui on a enseigné que celui qui s'humilie sera élevé, et qui viennent réclamer cette élévation promise à l'humilité. J'y vois arriver des gueux couverts de haillons, qui toute leur vie ont mandié à la porte des autres, et qui par humilité ont fait profession d'une parfaite ignorance, persuadés que la science enfante l'orgueil, et que le Paradis n'est pas fait pour les gens d'esprit. Quelle morale ! Orphée et Linus, avez-vous jamais cru, que le Génie qui avoit créé l'Elysée, et où Virgile vous a donné la première place, devoit être un jour un titre d'exclusion ; et qu'on taxeroit d'orgueil l'essor de l'esprit, que vous aviez cherché à exciter, en imaginant l'Elysée pour encourager les grands hommes ? Et vous, Philosophes, qui cherchiez à perfectionner la raison de l'homme, en associant la Religion à la Philosophie, avez-vous pu croire, que le premier sacrifice qu'on dût lui faire, fût celui de la raison elle-même ? C'est cependant ce qui est arrivé, et ce que verront encore longtemps les siècles qui nous suivront. Celui qui croira, nous dit-on, sera sauvé.

Mais celui qui ne croira point sera condamné (1). Le Philosophe ne croit point, mais raisonne ; et sûrement celui qui raisonne ne mérite pas d'être condamné. Quant aux Législateurs, qui ont cherché dans la Religion un moyen de resserrer les liens de la vie sociale, et de rappeler l'homme aux devoirs sacrés de la parenté et de l'humanité, je puis leur dire : vous seriez-vous jamais attendu, qu'il y auroit une initiation (2), dont le chef diroit à ses Sectateurs : « croyez-vous que je sois » venu apporter la paix sur la terre ? » non, je vous assure ; mais la divi- » sion. Car désormais, s'il se trouve » cinq personnes dans une maison, elles » seront divisées les unes contre les » autres, trois contre deux, et deux » contre trois. Le père sera divisé avec » le fils, et le fils avec le père ; la mère » avec la fille, et la fille avec la mère ; » la belle-mère avec la belle-fille, et » la belle-fille avec la belle-mère ». Et ailleurs : « si quelqu'un vient à moi, et » ne hait pas son père (3) et sa mère, » sa femme, ses enfans, ses frères, » ses sœurs, et même sa propre vie, » il ne peut être mon disciple ». Aussi un fils, voulant, avant de s'attacher à ce prétendu Législateur, donner la sépulture à son père, le Docteur lui répond (4) : « laissez aux morts le soin » d'ensevelir leurs morts ». On dira que ceci est figuré ; mais outre que pour le peuple ces sortes de figures sont fort dangereuses, elles contiennent une grande maxime des Chrétiens ; c'est que pour la Religion, il faut faire tous les sacrifices des affections les plus naturelles, et les plus légitimes (5), pour arriver à une prétendue perfection : maxime funeste, et anti-sociale, puisque la Religion elle-même n'est bonne qu'autant qu'elle resserre, et non qu'elle dissout ces liens, qui unissent l'homme à sa famille et à l'ordre de la société, et qui l'attachent aux devoirs d'une vie active.

Un homme, qui soupire après la félicité éternelle, dit à ce prétendu docteur des nations, qu'il a rempli tous les devoirs de l'honnête homme, ou plutôt évité les grands crimes proscrits dans le Décalogue, et on lui répond, que cela ne suffit pas : « allez, lui dit-on, (6) » vendez tout ce que vous avez, et don- » nez-le aux pauvres, et alors suivez- » moi ». Quelle absurde morale ! L'aumône ou la bienfaisance est une vertu louable, sans doute, mais elle a ses bornes, au-delà desquelles elle devient une prodigalité, une indifférence pour son bien-être, ridicule, pour ne pas dire condamnable. Aussi un des disciples, qui n'ayant rien en patrimoine, avoit volontiers renoncé à tout, dit au maître, que pour eux ils ont tout quitté pour le suivre (7). Celui-ci répond. « En vé- » rité, je vous dis que personne ne quit- » tera pour moi et pour l'Evangile sa » maison, ses sœurs, ses frères, son » père, sa mère, ses enfans ou sa terre, » que présentement et dans le siècle à » venir, il n'en reçoive cent fois autant ». Quelle pitoyable morale, bonne peut-être pour des moines, qui en quittant leur famille pour s'attacher à la religion, y ont gagné de riches abbayes, mais jamais propre à faire ni des citoyens, ni de bons parens, de bons amis, enfin peu faite pour des hommes ! Et comment les devoirs sacrés de mari et d'épouse pourroient-ils prendre un caractère respectable, dans une religion qui regarde cet état du mariage comme un état d'imperfection, et presque comme une tolérance pour les ames foibles ? « Il n'est » pas avantageux, dit un homme au » Docteur (8), de se marier, si cet état

(1) Ev. Marc. c. 16, v. 16.
(2) Ev. Luc. c. 12, v. 51, 52, 53.
(3) Ibid. c. 14, v. 26.
(4) Ibid. c. 9, v. 60.
(5) Ev. Math. c. 10, v. 36, etc.
(6) Ev. Marc. c. 10, v. 20. Math. c. 19, v. 23.
(7) Marc. c. 29. Math. c. 19, v. 29.
(8) Math. 19, v. 10, 11.

» est environné de tant d'écueils ». Le Docteur répond, « que tous les hommes » ne sont pas capables de cette haute » sagesse, qui fait renoncer au mariage ; » qu'il n'y a que ceux à qui ce précieux » avantage a été donné par le Ciel ». Il vante ensuite ceux qui se sont fait eunuques pour gagner le royaume des Cieux. Il faut convenir, qu'une pareille initiation ne tend pas, comme celle d'Orphée, à peupler les villes et à propager l'espèce humaine. L'homme, persuadé de cette fausse morale, doit en quelque sorte être humilié des besoins du mariage, que la Nature n'a rendus si impérieux, qu'afin de réparer la perte de notre espèce. Voilà donc encore le but de la Nature contrarié par la religion, qui devoit au contraire y rappeler l'homme, lorsque des passions trop fortes l'en écartent.

Quel conseil plus propre à jeter le désordre dans les sociétés, que celui de s'ériger en censeur des fautes d'autrui, d'aller les lui reprocher en face, sous prétexte de charité, et de le traiter ensuite avec dédain et outrage, s'il n'écoute pas nos avis ? C'est cependant ce qui est conseillé dans ces livres merveilleux, où l'on dit qu'après avoir repris, d'abord seul, ensuite avec témoins, un homme qui nous a manqué, nous le dénoncions à l'Eglise ; et s'il n'écoute pas l'Eglise, nous le traitions comme un païen et un publicain (1). Combien de fois on a cruellement abusé de cet affreux conseil dans les persécutions, soit secrètes, soit publiques, qu'on a si souvent exercées, sous l'apparence du zèle et sous le prétexte de la religion ! Voilà donc ce qu'on appelle des vertus en style Chrétien.

Il est d'autres préceptes absurdes, impraticables, et même inintelligibles (2), tels que celui-ci : renoncez à vous-même. Celui qui se voudra sauver soi-même, se perdra. Que signifie cette renonciation à soi-même ? Veut-on dire que l'homme doit renoncer à son opinion, quand elle est sage, pour en prendre une fausse ; renoncer à son bien-être, pour se rendre malheureux ; renoncer à ses désirs, à ses affections, à ses goûts, à ses liaisons, pour s'anéantir dans une apathie religieuse ? Cette expression est bien différente de celle des anciens philosophes, qui vouloient au contraire que l'homme renonçât à tout ce qui lui est étranger, pour n'apprécier que lui-même, c'est-à-dire son ame. Je suis encore à deviner ce que veut dire ce précepte, renoncer à soi-même, à moins qu'il n'annonce une abnégation formelle de toutes nos facultés intellectuelles, pour s'abandonner aveuglément à des conseils d'une perfection chimérique et à une vie pénible pour nous, et infructueuse pour la société ?

Nous ne suivrons pas plus loin l'examen de cette prétendue morale, qui n'a de bon que ce qui n'est point à elle, et dont la perfection a, dit-on, excédé toutes les bornes de la sagesse humaine, et a passé pour être divine, comme si tout ce qui sort des bornes de la raison et de la sagesse, pouvoit encore être de la raison et de la sagesse ; comme si l'épithète de divine empêchoit qu'une chose qui excède la sagesse, ne fût en bon françois une chimère, une puérilité, une sottise. La sagesse, comme la vertu, réside dans un juste milieu, en-deçà et au-delà duquel on ne la trouve plus.

Que dirai-je maintenant des exemples que cette religion nous propose à imiter comme ses plus parfaits ? Ils sont absolument conformes à ses dogmes, c'est-à-dire ridicules, absurdes, extravagans.

Quels sont les héros de cette religion, les grands modèles qu'on nous met sous les yeux ? Pas un homme recommandable par des vertus véritablement sociales et patriotiques, par son dévouement pour la chose publique, par des découvertes utiles, et par ces qualités privées, qui caractérisent un bon père,

(1) Math. c. 18, v. 16, etc.

(2) Marc. c. 8, v. 34, 35.

un

un bon époux, un bon fils, un bon frère, un bon ami, un bon citoyen; ou si par hasard il a une de ces vertus, elles ne sont que l'accessoire de son éloge. Ce qu'on loue en lui, ce sont des austérités, des abstinences, des mortifications, des pratiques pieuses, ou plutôt superstitieuses; un grand zèle pour la propagation de sa folle doctrine, et un oubli de tout pour suivre sa chimère. Voilà ce qu'on appelle des saints, ou les parfaits de cette Secte d'Initiés. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la vie de nos saints, pour être convaincu de cette vérité. Que sont-ils en effet pour la plûpart? des enthousiastes, des fanatiques ou des imbécilles, qui à force de religion ont abjuré le sens commun, et qui, comme les Fakirs de l'Inde dont ils étoient disciples, en ont imposé au peuple par des tours de force, tels, par exemple, que celui du Stylite, qui se tient debout sur un pied, perché sur une colonne pendant vingt ans, et qui croit qu'il doit en conséquence arriver plutôt qu'un autre à la celeste patrie. Je rougirois de rappeler un plus grand nombre d'exemples des vertus sublimes, que l'on récompense dans notre Elysée, et de suivre la liste des héros, auxquels on nous propose de ressembler. J'invite ceux qui auront le loisir et la curiosité de la parcourir, à se munir de patience, et je leur défie dans toute cette horde de Saints d'en trouver un, dont la conduite et les prétendues vertus soutiennent l'examen, je ne dis pas d'un esprit vraiment philosophique, mais d'un homme de bon sens.

D'après ces réflexions, il ne nous sera pas difficile de déterminer le degré d'estime, que nous devons accorder à une initiation, dont la doctrine est presque toute entière destinée à imaginer des crimes et des vertus qui ne sont point dans la nature; à consacrer des absurdités et des pratiques superstitieuses que la raison réprouve; et à empoisonner les jouissances les plus douces de la vie, en présentant, comme des crimes, ces foibles dédommagemens de nos peines, que la nature a mis dans le peu de biens et de plaisirs, qu'elle a mêlé aux soins et aux maux qui affligent si souvent notre vie.

Falloit-il donc faire les frais d'une initiation, pour mettre au nombre des forfaits les jouissances de l'amour, qui ne sont pas autorisées par la permission d'un Mystagogue, pour contrarier à chaque instant ce vœu impérieux de la nature, condamner ce sentiment si naturel que le grand homme a de sa propre grandeur, et qui est l'ame et le ressort des grands talens, substituer aux lumières de la raison une aveugle crédulité qu'on érige en vertu, séquestrer l'homme de la société, lui commander des abstinences et des mortifications, qui épuisent son corps pour une plus grande perfection de son ame, le forcer à plier le genou devant un imposteur, mille fois plus vicieux que celui dont il veut tirer le secret et l'aveu des foiblesses, pour le tyranniser plus sûrement, l'appâturer d'une colle insipide, métamorphosée en Dieu, l'obliger à jeûner, quand il a faim, à se tenir à genou, dans une posture gênante, quand il pourroit être mieux assis ou debout, retrécir son esprit, asservir sa raison, tourmenter son ame par de vaines frayeurs, lui rappeler sans cesse des vérités dures sur son néant, sans qu'il en résulte d'autres effets, que d'aigrir ses maux en y pensant toujours, l'investir de crimes chimériques, comme si la société n'en connoissoit déjà pas assez qu'elle dût punir: falloit-il qu'il en coutât tant d'or, tant de sang à l'humanité, pour établir une telle religion? je vous en prends à témoins, plaines sanglantes et ruines fumantes de la Vendée. Il faut convenir, que s'il y avoit un Tartare, il devroit être pour de tels Docteurs, puisqu'ils ont dégradé notre raison, augmenté la somme de nos maux, et, par leur esprit d'intolérance, fait de cette Religion le plus grand fléau, qui ait jamais affligé la terre, en armant ce poignards ses initiés contre tous ceux qui

ont assez de bon sens, pour ne pas y croire ou pour en rire (*y*). D'où nous conclurons, qu'elle doit être proscrite, puisqu'elle n'a jamais su se renfermer dans les bornes sacrées d'une sage morale, et d'une bonne législation, sans étendre ses préceptes plus loin que la nature et la raison n'ont étendu leur empire. La religion ne doit parler que le langage des lois; ses menaces et ses promesses doivent s'adresser aux mêmes vices et aux mêmes vertus, que les loix punissent ou récompensent. Si les lois sont bonnes, si la morale est sage, la religion le sera aussi, quand elle marchera d'un front égal avec elles; mais, si les lois sont mauvaises et la morale fausse, la Religion en les appuyant est un mal, et la morale se dégrade alors, par les moyens mêmes qui devoient la perfectionner.

Il nous reste maintenant à examiner la nature et l'utilité des remèdes, que les chefs d'initiation ont cru devoir imaginer pour les maladies de l'ame et pour la réparation des crimes commis par les initiés. C'est bien ici le lieu de dire, que le remède fut pire que le mal; et que le peu de bien, que l'initiation pouvoit produire, fut détruit par ces nouveaux spécifiques des charlatans religieux.

La théorie mystagogique sur l'Elysée, et principalement sur le redoutable Tartare, avoit un grand inconvénient, qui rendoit presque nul l'effet qu'on s'en étoit d'abord promis, sur-tout lorsqu'on eut multiplié les crimes qui nous en rendoient dignes. Il étoit difficile à l'homme, naturellement foible, et livré aux mouvemens fougueux des passions, de ne pas encourir souvent la peine, que les lois religieuses portoient contre les crimes ou les foiblesses du cœur. Alors naissoient nécessairement le désespoir et la crainte des supplices du Tartare, qui décourageoient l'initié, en lui montrant un avenir terrible, auquel il ne pouvoit échapper. Une fois dévoué aux Furies vengeresses, il lui étoit inutile de faire des efforts pour arriver à l'Elysée, qui lui étoit fermé, et de chercher à réparer par des vertus l'erreur d'un moment. Il n'avoit plus d'intérêt à éviter le crime, si l'arrêt fatal qui le conduisoit au Tartare étoit déjà, durant sa vie, provoqué irrévocablement; et le retour à la vertu devenoit inutile à celui qui n'en pouvoit plus espérer les récompenses. Ainsi, l'initiation imaginée pour encourager la vertu et intimider le vice, finit par décourager l'homme de mœurs ordinaires, c'est-à-dire le plus grand nombre des hommes, qui ont des vices et des vertus; et elle n'arrêta pas le grand criminel, qui ayant franchi le premier pas, n'avoit plus d'intérêt à retourner en arrière, et à rentrer dans les routes de la vertu. Cet inconvénient fut bientôt senti par les chefs d'initiation; en conséquence ils inventèrent des cérémonies expiatoires, qui purgeoient les souillures de l'ame, qui lui rendoient sa première innocence, et qui lui ménageant un retour vers la vertu, lui laissoient ses premières espérances, et écartoient les supplices, que les premières fautes auroient infailliblement attirés, si, avant de descendre aux enfers, l'ame ne se fût régénérée (1). Par ce moyen, l'initié fut ramené au temple, d'où le désespoir l'auroit nécessairement banni. Le nombre des fidèles ne fut point diminué, et jusqu'à la mort on le tint suspendu entre l'espérance et la crainte, dans l'incertitude de son sort, menacé d'un mal, qu'il pouvoit néanmoins prévenir, s'il étoit assez heureux pour se faire purifier.

D'abord, pour empêcher l'homme coupable, qui avoit commis un premier crime de se précipiter dans de nouveaux, sous prétexte que tout étoit déjà décidé pour lui (2), on supposa qu'il y auroit une proportion décuple entre la punition et le crime; que chaque crime seroit puni cent ans; et que la punition de

(1) Plato de Rep. l. 2, p. 365.

(2) Ibid. l. 10, p. 615.

tous les crimes ne seroit pas exercée ensemble, mais que chacun d'eux seroit puni séparément, l'un après l'autre, de manière qu'en multipliant les crimes, on multiplioit la durée et la rigueur du supplice. Cette fiction pouvoit tout au plus empêcher qu'un premier crime ne donnât naissance à de nouveaux ; si on eût laissé croire au coupable, que n'ayant plus rien à perdre, il n'avoit plus rien à ménager ; mais, elle ne le ramenoit pas à la vertu. Il falloit pour cela, qu'il pût espérer un pardon, et qu'il lui fût possible de prétendre encore aux faveurs de l'Elysée. C'est dans cette vue, qu'on imagina ensuite un moyen de régénération. Alors s'établirent les tribunaux de pénitence, où un Prêtre, sous le nom de Koës, entendoit l'aveu des fautes qu'il falloit expier. C'étoit à ses pieds que le coupable alloit se débarrasser de ses remords, et reprendre la robe d'innocence, dont il s'étoit dépouillé. Un de ces malheureux imposteurs, confessant Lysandre, le pressoit par des questions imprudentes : celui-ci lui demanda, s'il parloit en son nom ou au nom de la Divinité (1). Le Koës lui répondit, que c'étoit au nom de la divinité. Eh bien, repartit Lysandre, retires-toi ; si elle m'interroge, je lui dirai la vérité. C'est la réponse que tout homme sage devroit faire à tous nos Koës ou confesseurs, qui se disent les organes de la clémence et de la justice divine ; si tant il est qu'un homme sage doive se présenter à ces espions de nos consciences, qui se servent de la Religion, pour mieux abuser de notre foiblesse, séduire nos femmes, nos filles, et tirer le secret de toutes les familles.

Ces cérémonies expiatoires, qui étoient destinées à faire oublier aux Dieux les crimes des hommes, firent que les coupables eux-mêmes les oublièrent bientôt, et le remède, placé si près du mal, fit qu'on ne craignit plus le mal, qu'on guérissoit aussi facilement. On salissoit volontiers la robe d'innocence, quand on étoit sûr d'avoir un Prêtre tout prêt pour la reblanchir ; et quand, en sortant des bains sacrés, l'ame devoit reprendre toute sa pureté primitive. Le Prêtre de Mithra (2) promettoit à l'initié, qu'il avoit baigné dans l'eau, que toutes les taches de son ame étoient effacées. Le baptême et la pénitence, qui est un second baptême chez les Chrétiens ; produisent aussi cet effet merveilleux. Aussi voyons-nous tant de Chrétiens, qui se permettent tout, parce qu'ils en sont quittes pour aller à confesse ; et qu'une fois qu'ils ont obtenu du Prêtre leur absolution, ils peuvent prétendre à cette noble confiance d'une ame sans reproche. C'est ainsi que la Religion, sous prétexte de perfectionner l'homme, lui a fourni un moyen d'étouffer le remords, que la nature attache au crime, et qu'elle l'a encouragé dans ses écarts, en lui laissant l'espoir de revenir quand il voudra dans son sein, et en lui rendant les faveurs de l'Elysée, lorsqu'il aura rempli certaines petites formalités religieuses. Le sage Socrate l'avoit bien senti, lorsqu'il nous peint l'homme injuste (3), qui se rassure contre la crainte des supplices du Tartare, en disant qu'on trouve dans l'initiation des moyens sûrs pour s'en garantir. La réflexion que fait Plutarque, dans sa réponse aux Epicuriens, vient à l'appui de la même idée, lorsqu'il nous dit que les bons croyans savent, qu'on se délivre des terreurs de l'enfer par des lustrations et par les initiations (4), à la faveur desquelles on parvient dans le séjour de la félicité. Comme ces deux passages ont été rapportés plus haut, nous nous dispenserons de les traduire ici. Toutes les Religions avoient leurs lustrations, leurs purifications et leurs sacrifices expiatoires, qui étoient destinés à faire oublier leurs crimes aux Dieux, et conséquemment qui les autorisoient à en commettre de nouveaux. Ces purifications ou lustrations, toujours inséparables

(1) Plut. Apoph. Lac. t. 2, p. 229.
(2) Tertull. de Præscrip. Hær. l. 40.
(3) Plat. de Republ. l. 2, p. 366.
(4) Plut. non posse viv. adv. Epic. p. 1105.

des mystères, auxquels elles préparoient (1), étoient aussi une consolation pour le coupable, qui y trouvoit un moyen de réparer des foiblesses, d'expier une faute, même un crime, d'être réintégré dans les droits de l'innocence, et d'en recueillir tous les fruits. Peut être, sous ce point de vue, furent-elles quelquefois utiles, pour ramener l'homme que la foiblesse d'un moment avoit fait tomber. Mais en général, pour avoir été trop prodiguées, elles affoiblirent le sentiment de la crainte des supplices du Tartare, en présentant toujours un moyen simple pour s'y soustraire; et conséquemment le but de la fiction du Tartare fut manqué.

Orphée qui, pour conduire les hommes, s'étoit saisi de toutes les branches du charlatanisme religieux, avoit imaginé des remèdes pour l'ame et pour le corps, qui avoient à-peu-près autant d'effet les uns que les autres. Car les ablutions, les cérémonies expiatoires, les indulgences, les confessions, etc. n'ont pas plus de vertu en morale, que les Talismans en médecine. Ces deux remèdes, sortis de la même fabrique, n'en imposent qu'aux sots; la foi seule peut donner quelque vogue à ces spécifiques. Orphée passoit chez les Grecs pour avoir inventé les initiations, les expiations des grands crimes, le secret de détourner les effets de la colère des Dieux, et de procurer la guérison des maladies (2).

La Grèce étoit inondée d'une foule de Rituels attribués à Orphée et à Musée (3), qui prescrivoient la forme de ces expiations. Pour le malheur de l'humanité, on persuada, non-seulement à des hommes en particulier, mais à des villes entières, qu'on pouvoit s'affranchir et se purifier de ses crimes et de ses injustices, par des sacrifices expiatoires, par des jeux, par des initiations. Les Orphéotélestes, mendiant à la porte des grands et des riches, se chargeoient d'expier toute espèce de crime, qu'ils auroient pu commettre, soit eux, soit leurs ancêtres; et de les délivrer des effets de la vengeance des Dieux, sur lesquels ils avoient une espèce d'empire, par le moyen de certains sacrifices et d'enchantemens. Tout cela se vendoit à bon marché, à aussi bon compte qu'un billet de confession, ou un certificat d'absolution, que vend un Capucin à l'homme qui en a besoin. Nous voyons dans Démosthène, que la mère d'Eschine vivoit de cette profession, et joignoit ces petits profits à ceux de ses prostitutions, qui ne lui suffisoient apparemment pas; car elle fit ce double commerce. Théophraste (4), peignant le caractère du superstitieux, nous le représente comme nos dévots scrupuleux, qui vont souvent à confesse. Il nous dit, qu'il ne manque jamais d'aller tous les mois chez les Orphéotélestes pour se faire purifier, et d'y mener avec lui sa femme et ses enfans. Les marbres de Paros (5) fixent, sous le règne de Pandion à Athènes, l'établissement de ces purifications ou cérémonies expiatoires, qui devinrent ensuite une espèce de trafic, que les fripons firent aux dépens des sots. Les Prêtres y gagnèrent, et les mœurs y perdirent. Car c'est affoiblir la morale, que d'affoiblir la voix impérieuse de la conscience.

La Nature a gravé dans le cœur de l'homme des loix sacrées, qu'il ne peut enfreindre, sans en être puni par le remords. C'est là le vengeur secret qu'elle attache sur les pas du coupable. La Religion étouffe ce ver rongeur, lorsqu'elle fait croire à l'homme, que la Divinité a oublié son crime, et qu'un aveu fait aux genoux du Prêtre le réconcilie avec le Ciel qu'il a outragé. Eh

(1) Arrian. in Epict. l. 3, c. 21. Schol. Aristoph. ad Plut. v. 846; ad Pac. v. 333.
(2) Pausan. Bœotic. p. 304.
(3) Plat. de Rep. l. 2, p. 364.
(4) Theoph. Caract. 17.
(5) Marsham. Chronic. Sæcul. II., p. 263.

qui peut redouter sa conscience, quand Dieu même l'absout ! La facilité des réconciliations n'est pas le plus sûr lien de l'amitié ; et on ne craint guères de se rendre coupable, quand on est toujours sûr de sa grace. Le remède, qui suit toujours le mal, nous empêche de le redouter, et devient alors un grand mal lui-même. Nous en avons un exemple frappant dans le peuple, qui va habituellement à confesse, sans en devenir meilleur; il oublie ses fautes, aussitôt qu'il est sorti de la guérite du surveillant des consciences. En déposant aux pieds du Prêtre le fardeau de ses remords, qui lui eût pesé peut-être toute sa vie, il jouit aussitôt de la sécurité de l'honnête homme, et il s'affranchit du seul supplice qui punisse le crime secret (z). Cette institution est donc un grand mal, puisqu'elle ôte un frein réel, que la Nature a donné au crime, pour y en substituer un factice, dont elle-même détruit tout l'effet. C'est à la conscience de l'honnête homme à récompenser ses vertus, et à celle du coupable à punir ses forfaits. Voilà le véritable Elysée, le véritable Tartare, créés par la Nature elle-même. C'est l'outrager, que de vouloir ajouter à son ouvrage ; et plus encore de prétendre absoudre et affranchir un coupable du supplice, qu'elle exerce secrètement contre lui par la perpétuité des remords.

Les anciens Chefs d'initiation l'avoient senti, lorsqu'ils exceptèrent certains crimes du bienfait de l'expiation, et qu'ils les livrèrent aux remords et à la vengeance éternelle des Dieux. Le jeune Démétrius, fils de Philippe roi de Macédoine, pour se justifier du reproche d'avoir attenté aux jours de son frère Persée (1), demande s'il est vraisemblable, qu'il eût conçu ce projet, et qu'il s'en fût occupé au milieu d'une cérémonie religieuse, ne pouvant se flatter de l'espoir de trouver jamais aucun sacrifice expiatoire pour un semblable attentat. Rien de plus ordinaire chez les Auteurs anciens, que de voir donner à certains crimes l'épithète de crimes irrémissibles, et que rien ne sauroit expier (a). Nous avons déjà vu plus haut, que l'on écartoit des Sanctuaires d'Eleusis les homicides, les scélérats, les traîtres à la patrie, et tous ceux qui étoient souillés de grands forfaits ; d'où il résulte, qu'ils étoient aussi exclus de l'Elysée, et plongés dans le bourbier, puisque c'étoit là le sort de ceux qui n'étoient pas admis à la participation des saints mystères. On établit des purifications pour l'homicide, mais pour l'homicide involontaire, ou nécessaire. Ainsi Hercule se fit purifier, dit-on, après le meurtre des Centaures. Les purifications des anciens ne lavoient point de toutes sortes de souillures, mais seulement des fautes, et des crimes légers. Les grands criminels avoient ou à redouter toute leur vie les horreurs du Tartare, ou ne pouvoient réparer leurs crimes, qu'à force de vertus et d'actions louables. Les purifications légales n'avoient pas la vertu de rendre à tous les espérances flatteuses, dont jouissoit l'innocence. Néron n'ose se présenter au temple d'Eleusis (2) ; ses forfaits lui en interdisoient pour toujours l'entrée. Constantin, souillé de toutes sortes de crimes, teint du sang de son épouse (3), après des parjures et des assassinats multipliés, se présente aux Prêtres Païens, pour se faire purifier et absoudre de ses forfaits. On lui répond, que parmi les différentes sortes d'expiations on n'en connoît aucune, qui puisse jamais effacer de semblables crimes ; et Constantin étoit Empereurs ; qu'aucune Religion n'offre des remèdes assez puissans pour cela. Un des flatteurs du palais, instruit de son trouble, et de l'agitation d'une ame déchirée par le remords, que rien ne peut appaiser,

(1) Tit. Liv. l. 40, c. 10, etc.
(2) Sueton. vitâ Neron. c. 34.
(3) Zozim. Hist. l. 2, p. 434.

lui apprend que son mal n'est pas sans remède. Qu'il existe dans la secte des Chrétiens des purifications, qui expient tous les forfaits, de quelque nature et en quelque nombre qu'ils soient. Qu'une des promesses de cette Religion est, que quiconque l'embrasse, quelqu'impie et quelque scélérat qu'il puisse être, sur le champ ses crimes sont effacés. Constantin saisit avec avidité cette promesse, et songea dès ce moment à se déclarer protecteur d'une secte, qui traitoit si favorablement tous les crimes. C'étoit un scélérat, qui cherchoit à se faire illusion, et à étouffer ses remords. Eleusis fermoit ses portes à Néron; les Chrétiens l'auroient reçu, s'il se fût déclaré pour eux. Quelle affreuse Religion, que celle qui reçoit dans son sein les plus cruels tyrans, qui en fait ses protecteurs, et qui absout de tous les crimes! Quoi, Néron, s'il eût été Chrétien, auroit été un Saint! Pourquoi non? Constantin aussi coupable que lui, en est bien un. La raison et la nature n'auroient jamais absous Néron. La Religion Chrétienne l'eût absous, s'il se fût fait baptiser. Quelle horreur! Il est des monstres, qu'il faut abandonner aux remords et à l'effroi des Furies. La Religion qui les calme enhardit aux forfaits. Une telle Religion doit donc être regardée comme une institution funeste, et une véritable monstruosité en politique, comme en morale. Quelqu'honnête que l'on suppose le but de toutes ces chimères, et de l'usage de l'imposture religieuse, imaginée par les Législateurs anciens, on conviendra aisément, d'après ce que nous avons fait voir, que pour un peu de bien qu'elles ont pu faire, elles ont donné naissance à de grands maux; et que quand la somme des maux excède infiniment celle du bien, le calcul est mauvais; et qu'il en faudra, en dernière analyse, revenir un jour au bon sens, à la raison, et aux notions simples du juste et de l'injuste données par la Nature, appuyées par la législation et par un bon gouvernement, et qu'une sage éducation doit développer, sans emprunter l'art toujours dangereux du prestige.

Après avoir vu ce que furent les initiations anciennes, relativement à la politique et à la morale, nous allons suivre leurs rapports avec la Métaphysique, la Physique et l'Astronomie. Ce sera le sujet de la troisième Partie de cet Ouvrage.

TROISIÈME PARTIE.

Examen Philosophique des Mystères, considérés dans leurs rapports avec la Métaphysique, la Physique et l'Astronomie ancienne.

PREMIÈRE SECTION.

Le but des initiations anciennes ayant été d'améliorer notre espèce, et de perfectionner cette partie de l'homme qu'on appelle l'*ame*, la nature de l'ame humaine, son origine, sa destination, ses passions, ses rapports avec le corps et avec toute la nature, tout cela fit partie de la science mystique, et l'objet des leçons que l'on donnoit à l'Initié. La Métaphysique, si on peut appeler Métaphysique une théorie sur l'ame matérielle, se trouva liée à la morale, puisque la morale appartient à l'ame; et elle se lia à son tour à la Physique, et à l'Univers entier, puisque l'ame faisoit partie de la substance universelle, et en étoit la portion la plus belle, la plus pure, et la plus lumineuse. Nous devons donc entrer ici dans l'examen des principes métaphysiques des anciens sur l'ame, sur son origine, sur sa nature, son état ici-bas, et sur sa destination future, et en prendre l'idée, qu'en avoient ceux qui établirent l'initiation, c'est-à-dire, ceux qui imaginèrent les moyens de la purifier, de l'affranchir du désordre et du trouble, qui règnent dans la matière sublunaire, et qui est le germe de ses maladies ou de nos passions, de former et de rectifier ses mœurs, comme dit Arrien (1), enfin de perfectionner l'initié, et d'empêcher que la partie divine qui est en lui, surchargée de la matière terrestre et ténébreuse, ne soit plongée dans le bourbier, ou n'éprouve des obstacles à son retour vers la Divinité. Car tel étoit le grand but de l'initiation. C'étoient là les magnifiques promesses que l'on faisoit aux initiés. Pour bien entendre toute cette théorie, il faut savoir d'abord ce que ces anciens Philosophes entendoient par l'*ame de l'homme*. Ce n'étoit point, comme chez nous, un être abstrait, qui est plutôt une conception de l'ame, que l'ame elle-même; mais un être très-réel et matériel, qui renfermoit en lui la vie et la pensée, ou plutôt de l'essence duquel il étoit de vivre et de penser. Ils admettoient deux matières, de nature absolument différente, et dont les qualités n'étoient pas à beaucoup près les mêmes; mais qui s'unissoient ensemble souvent pour organiser des corps. De ces deux matières, l'une, la matière de la terre et des élémens, étoit brute, inerte, sans

(1) Aristid. in Panathen. Virg. Æneid. 6. Arrian. in Epict. l. 3, c. 21.

activité, ni vie, ni mouvement; sans forme, sans lumière; mais disposée à recevoir tout cela, par son union à l'autre, qui l'éclairoit, la configuroit, la mouvoit, la vivifioit, l'animoit, et l'entraînoit dans son courant; qui en lioit toutes les parties, la traversoit en tous sens, et formoit l'organisation des corps particuliers et de la nature en général; c'étoit le feu artiste des Stoïciens. Cette matière active, raisonnable et pensante, n'étoit point ici à sa place, lorsque dans son courant elle se trouvoit forcée d'y séjourner, par l'attraction forte de la matière ténébreuse sur elle. Sa place naturelle étoit dans la région la plus élevée du monde. C'est de-là qu'elle étoit descendue; c'est vers ce lieu qu'elle tendoit sans cesse à remonter, et où elle alloit se rendre, lorsqu'elle avoit pu se débarrasser de la matière étrangère, qui s'étoit accrochée à elle, et qui tourmentoit sa nature. C'est de cette substance divine, infiniment ténue, infiniment active, lumineuse par essence, qu'étoit formée l'ame des hommes, et de tous les animaux en général, qui la recevoient en naissant, et la rendoient en mourant; ou plutôt qui ne vivoient, que lorsqu'elle s'unissoit à la matière de leur corps et qu'elle l'organisoit; et qui mouroient, lorsqu'elle l'abandonnoit, et lorsque sa circulation dans le corps organisé interrompue entraînoit la dissolution et la décomposition du corps, qu'elle avoit formé et nourri, tant qu'elle avoit pu y circuler librement, comme elle le faisoit dans l'immense corps du monde. Voilà l'ame des anciens Philosophes; voilà celle qu'il falloit purifier, et à qui l'initiation devoit rendre sa simplicité, sa légéreté, et sa splendeur primitive.

Cette Théologie est consignée dans les beaux vers de Virgile, que nous avons rapportés dans notre chapitre sur l'ame universelle, et que nous rappelerons ici. Elle contient la doctrine de Pythagore (*a*), des Stoïciens, et en général de presque tous les Philosophes, principalement de ceux qui ont établi les mystères et les opérations Théurgiques pour épurer l'ame. « Sachez d'abord, ô mon fils (1), dit Anchise à » Enée, à qui il révèle les grands secrets de la nature sur le destin des » ames; sachez que le ciel, la terre, » la mer, le globe brillant de la Lune, » et tous les Astres sont mus et vivifiés » par un souffle de vie et par une *ame* » *intelligente*, qui, répandue dans » toutes les parties de ce vaste corps, se » mêle à sa substance. C'est de cette » vie et de cette ame universelle, qu'é» mane la vie des différentes espèces » d'animaux, des hommes, des qua» drupèdes, des oiseaux et des mons» tres marins. Le feu céleste, principe » de la vie qui les anime, développe en » eux toute l'énergie que lui laisse la » matière grossière, dont les corps sont » formés, ainsi que ces membres de » mort qui, contraires à sa substance, » émoussent la vivacité de ce feu, » et enchaînent son activité. C'est cette » union à la matière terrestre, qui est le » principe des passions qui agitent l'ame, » de nos joies, de nos douleurs, de nos » désirs, et de nos craintes. Enfermée » dans cette prison sombre et téné» breuse, l'ame ne peut plus tourner » ses regards vers la véritable lumière. » Mais à la mort, dit Virgile (2) en » un autre endroit, l'ame va se réunir » à son principe, ou plutôt la mort n'a » point lieu pour elle; mais pleine de » vie elle va mêler sa substance au feu » sacré des Astres; elle brille avec eux, » et prend sa place dans les régions les » plus élevées du ciel. »

Néanmoins cette réunion ne s'opère pas tout de suite; elle est plus ou moins lente, suivant que les ames conservent plus ou moins de la matière ténébreuse, qui formoit l'enveloppe de sa substance pure et lumineuse, qui ne s'en dégage

(1) Æneid. l. 6, v. 724.

(2) Georg. c. 4, v. 225.

que

que lentement, à proportion que l'homme a tenu plus ou moins aux affections terrestres. C'est là sur-tout l'objet des expiations, et des lustrations imaginées dans les mystères, et la cause des obstacles que l'ame, après la mort, éprouve dans son retour vers son principe.

« La mort, dit Virgile (1), n'est pas » toujours pour l'ame le terme de ses » maux. Toutes les souillures, qu'elle a » contractées par son union au corps, » ne sont point entièrement effacées ; » et les parties de la substance étrangère, » à laquelle elle fut unie par un long » commerce, imprégnées profondément, y tiennent encore d'une forte » manière. Elles sont donc condamnées à subir des épurations pénibles, » qui sont l'expiation douloureuse de » leurs anciens vices. Les unes, livrées » au vague de l'air, sont agitées par les » vents ; d'autres, plongées dans des » abîmes profonds, lavent dans l'eau » les taches de leurs crimes ; d'autres » s'épurent dans le feu, qui consume » toutes leurs souillures. Chacune souffre dans ses manes, jusqu'à ce qu'enfin elles soient en état d'entrer dans les » vastes champs de l'Elysée, où règne » la félicité, mais où un petit nombre est » admis. C'est ce qui arrive, lorsqu'après » une longue suite d'années révolues, » l'ame ne conserve plus aucune des » souillures, qui s'étoient attachées à elle, » et que le feu principe, qui forme sa » substance, a recouvré sa simplicité » primitive. Enfin, au bout de mille ans » révolus, un Dieu les rassemble toutes » sur les bords du Léthé, afin qu'y puisant l'oubli du passé elles puissent » encore animer de nouveaux corps. »

Virgile, en cet endroit, a développé les grands principes que Pythagore, les Stoïciens et Platon avoient consacrés dans leurs ouvrages, et que les uns et les autres avoient empruntés de la philosophie orientale, et de la doctrine des mystères. On remarque sur-tout la période de mille ans, après laquelle les ames sont conduites au bord du Léthé, et viennent ensuite animer de nouveaux corps. C'est la doctrine de Platon dans son 10e livre de la République (2), dont nous avons parlé plus haut. Ce Philosophe fait arriver les ames, qui doivent être rendues à la vie, dans les plaines du Léthé, qu'arrose le fleuve d'Insouciance, ou *Amélétès*, dont elles sont obligées de boire une certaine mesure ; lorsqu'elles en boivent davantage, toutes leurs anciennes idées s'effacent, et elles renaissent, ayant tout oublié : *Scilicet immemores supera ut convexa revisant*, comme dit Virgile.

On trouve dans ce passage la base du dogme de l'immortalité de l'ame, sur lequel s'appuyoit toute la théorie des mystères, des récompenses et des peines de la vie future, et sans lequel tout le grand édifice de la législation s'écrouloit (*b*). La croyance de l'immortalité de l'ame humaine étoit indispensable, pour remplir le but de la Mystagogie. La Physique venoit au secours des Législateurs et des Prêtres, et donnoit tous les caractères de la vraisemblance à une fiction liée au besoin de la législation. La matière étoit supposée éternelle par tous les anciens Philosophes. L'ame étant une portion de cette matière, et comme la fleur de la matière la plus subtile, jouissoit de cette immortalité ; et malgré les différentes modifications, qu'elle éprouvoit par son union avec différentes autres parties de matière plus grossière, elle n'en étoit pas moins indestructible. Elle pouvoit être déplacée, tirée comme par force du lieu que sa légérete spécifique lui assignoit ; mais elle remontoit, aussitôt que les obstacles étoient détruits, et elle reprenoit son premier état de simplicité, dont l'organisation l'avoit dépouillée quelques instans. On avoit absolument besoin de prouver, que l'ame survivoit au corps, pour établir le dogme

(1) AEneid. l. 6, v. 735.

(2) Plat. de Rep. l. 10, p. 621.

des récompenses et des peines, grand but politique de l'initiation, On employa donc tous les efforts de l'esprit philosophique, pour établir cette immortalité; et la définition même, que l'on donnoit de l'ame et de sa nature, en fournissoit la preuve. Il falloit démontrer, que la mort ou la dissolution de la matière du corps n'anéantissoit pas tout l'homme; car il avoit besoin de consolation, au moment où il voyoit son corps tomber en ruines. On croyoit qu'il lui étoit difficile d'être vertueux gratuitement, et par le seul amour de son devoir. On lui persuada donc, que la mort ne faisoit que séparer de la matière terrestre et grossière la partie de matière subtile, qui le constituoit animal intelligent et raisonnable, c'est-à-dire véritablement homme. En effet, si tout eût fini avec le corps, que devenoit la belle théorie de l'Elysée et du Tartare, sur laquelle s'appuyoit tout le système de la législation? A quoi bon imaginer le dogme de la providence des Dieux, si ses effets se bornoient à la courte durée de cette vie où le malheur des hommes vertueux, et la prospérité des hommes injustes accusent souvent les Dieux, et déposent contre leur justice et leur surveillance? Il falloit nécessairement supposer, que ce qui est dans l'homme capable de douleur et de plaisir, de chagrin et de joie, survivoit à notre corps, et échappoit à sa ruine, pour passer dans un monde invisible, et y subir les peines, ou éprouver les plaisirs, dont le corps n'étoit plus susceptible. Cette supposition n'étoit plus gratuite, dans le système de l'éternité de la matière et de la matérialité de l'ame, tel que nous venons de l'exposer. C'étoit une conséquence nécessaire. L'ame dépouillée de cet habit mortel, ou du corps qui la revêt, fut donc déclarée immortelle par arrêt des prêtres et des législateurs, qui appuyèrent ce dogme de toute la force des argumens philosophiques sur la substance intelligente, qu'on appeloit l'ame, et dont la matière étoit censée fort différente de celle, qui composoit son vêtement obscur et ténébreux. Ainsi on prolongea l'existence des hommes, afin de prolonger le terme de leurs espérances et de leurs craintes au-delà du tombeau, dans lequel on les auroit cru ensevelies avec eux. Ce n'est donc point sans raison que Virgile, à la suite de cette description du Tartare et de l'Elysée, traite de la nature de l'ame et de son immortalité; ces deux fictions étoient essentiellement liées entre elles, et naissoient du même besoin, de celui de conduire l'homme par la religion. L'imposture a pu donner encore d'autres preuves de l'immortalité de l'ame; mais celle qui se tire de sa matérialité, et de la simplicité du feu principe, qui en constitue l'essence, est la plus ancienne, et d'une conséquence nécessaire, dans l'hypothèse de l'éternité de la matière, opinion qui a été celle de toute l'antiquité. Cicéron (1), dans ses Tusculanes, prouve encore l'immortalité de l'ame par des argumens tirés du droit des Pontifes, des cérémonies funèbres, et sur-tout de ce qui s'enseignoit dans les mystères, où l'on donnoit à entendre, que les Dieux n'étoient que des hommes mortels, qui par leur grande vertu et par des services signalés avoient mérité, que leurs ames après la mort fussent élevées à ce haut rang; idée qui répond à celle que nous avons de nos saints (c).

On trouve encore dans cette opinion sur le feu Ether, principe de nos ames, et de celles des autres animaux, dont les organisations différentes le modifient différemment, l'origine du fameux dogme de la Métempsycose répandu dans tout l'Orient. En effet, ce feu immortel en se mêlant à la matière terrestre et devenant, comme le dit Virgile (2), l'ame de l'homme, des quadrupèdes, des oiseaux et des poissons, suivant les différentes formes de matière organisée, à laquelle il s'unit successivement, dans

(1) Tuscul. l. 1, c. 12.

(2) Georg. l. 4, v. 223. Æneid. l. 6, v. 728, etc.

une circulation de plusieurs siècles, il s'ensuit que la même ame, ou la même particule de feu Ether peut animer successivement différens corps organisés, en descendant plusieurs fois dans la Sphère des générations sublunaires, vers laquelle elle est souvent repoussée, quand elle n'a pas acquis assez de légéreté pour arriver à la Sphère lumineuse, ou qu'après y avoir été rendue, la Parque la conduit encore sur les bords du Léthé, pour recommencer une nouvelle vie (1). C'est bien là ce que les anciens entendoient par Métempsycose et par Palingénésie. Cette idée, au reste, est plutôt encore l'ouvrage de la Mystagogie, que celui de la Philosophie; et on apperçoit qu'elle est née du même besoin, que celui qui a fait enseigner l'immortalité de l'ame, et la doctrine de la récompense et des peines. En effet cette Métempsycose n'étoit pas seulement regardée comme une suite nécessaire de la nature de l'ame, et de la circulation du feu Ether dans toutes les parties de la matière; elle étoit plutôt encore considérée comme une punition des Dieux, et comme une peine infligée à l'ame coupable; ce qui décèle évidemment son but Mystagogique. Timée de Locres, dans le passage que nous avons cité plus haut, veut que pour intimider le vice, on fasse usage, non-seulement des fictions Théologiques sur le Tartare et l'Elysée, mais encore de ces dogmes étrangers, qui font passer les ames des morts dans des corps d'animaux, avec lesquels leurs vices leur ont donné plus d'affinité, suivant les lois qu'a établies la juste Nemésis, de concert avec les Dieux terrestres, vengeurs des crimes, dont ils ont été les témoins. Quelques Auteurs ont cru voir, dans la fable des Métamorphoses des compagnons d'Ulysse par Circé, une image de ces Métamorphoses, qui s'opèrent durant le cercle de plusieurs générations successives, et une allusion à cette Palingénésie, dont les formes variées sont analogues à la nature des passions de l'ame, qui s'est trop attachée à la matière, et qui s'est laissée prendre à ses appas trompeurs.

Ils ont vu au contraire, dans Ulysse, le sage, qui sait se défendre des amorces du plaisir, prémunir tous ses sens contre leur force enchanteresse, et mériter un prompt retour vers sa véritable patrie, le ciel, dont Ithaque n'étoit que la figure dans cette fiction Mystagogique, comme Jerusalem l'est dans les fictions Juives. Il est certain qu'Homère (*d*), écrivant dans l'Asie mineure, où ces allégories étoient fréquentes, comme nous le faisons voir dans l'Apocalypse, a pu faire cette allusion; comme Porphyre prétend, qu'il a eu en vue la descente des ames dans la matière, dans son Antre des Nymphes (2). Cela est possible: mais il est aussi possible qu'il n'y ait pas pensé, et que les Eclectiques, qui sont venus après, y aient cherché des allusions à leur théologie, qu'Homère n'avoit point en vue. Quoi qu'il en soit, il est certain que cette opinion, sur les métamorphoses de l'homme par la Métempsycose, en punition de ses fautes, fut fort accréditée dans l'Orient, et qu'on en retrouve par-tout des vestiges. C'est de l'Orient que Pythagore (3) apporta cette doctrine en Grèce et en Italie (*e*). Les Mystagogues se l'approprièrent et la rappelèrent à un but moral, celui d'effrayer l'homme par la crainte de ces transmigrations pénibles et humiliantes pour sa nature, et de l'engager à s'y soustraire par la vertu, qui le rendoit aussitôt à sa véritable origine, et l'affranchissoit du cercle de ces générations successives. Aussi les Initiés ne demandoient rien si ardemment aux Dieux, que d'être affranchis du cercle des générations, restitués à leur veritable vie; d'être délivrés de l'empire du mal, et rendus enfin au lieu de leur repos. C'est notre *libera*

(1) Plat. de Republ. l. 10, p. 621.
(2) Porphyr. de Ant. Nymph.
(3) Porphyr. de vit. Pythag. p. 12.

nos à malo. Amen. C'est là le grand vœu, dit Proclus, que forment les initiés aux mystères de Bacchus et de Proserpine. Ils prient les Dieux de faire finir pour eux le cercle des générations (*f*), durant lequel leurs ames sont errantes, et de faire en sorte, qu'ils puissent respirer, enfin affranchis des atteintes du mal (1) : c'est à cette vie heureuse, que désirent d'être ramenées toutes les ames. Ainsi s'explique Proclus, à la suite d'une dissertation intéressante sur un passage de Platon, où ce philosophe dit, que les ames qui ont bien vécu remontent dans un astre, d'une nature analogue à la leur, *syderis in numerum*, comme dit Virgile, et y vivent heureuses. Il y est aussi question des périodes de 1000 ans, et de 3000 ans, et du retour des ames au monde intellectuel.

On pourroit même croire, que les figures d'animaux, de chiens, de monstres affreux d'espèces différentes, que l'on faisoit paroître aux yeux de l'initié, avant de lui montrer la lumière sacrée, après laquelle il soupiroit (2), pouvoient avoir trait à cette doctrine des métamorphoses, que l'ame subissoit, lorsqu'elle n'étoit pas encore assez pure, pour être admise à la possession des champs de la lumière Éthérée. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que le Dogme de la Palingénésie, qui ramène l'homme à de nouvelles organisations, et qui le fait errer dans le cercle des générations, dont l'initié demandoit à être délivré, ne fît partie des dogmes enseignés dans les Mystères, comme il paroît par le passage de Proclus, que nous venons de citer, et par celui de Virgile sur le retour des ames à la vie. On a vu pareillement, que ce dogme, ainsi que celui de l'immortalité de l'ame, tiroit sa démonstration de la nature même de l'ame, et son origine du besoin d'intimider les hommes, par la crainte de la justice des Dieux.

On peut regarder ces métamorphoses comme des supplices momentanés pour l'ame, et comme une espèce de Purgatoire, dont les peines, en expiant ses anciennes fautes, pouvoient la rendre enfin digne de retourner au séjour de la félicité éternelle.

La nécessité de la purification des ames, avant que d'être admises dans le Ciel, dit le savant auteur de l'histoire du Manichéisme (3), est un sentiment qui ne fait point de déshonneur à la raison ; il a été embrassé par plusieurs Pères, et il a fourni à la superstition le prétexte d'inventer son purgatoire. Platon est formel sur cet article. « Les » ames, disoit ce philosophe, ne ver- » ront point la fin de leurs maux, que » les révolutions du monde ne les aient » ramenées à leur état primitif, et ne les » aient purifiées des taches, qu'elles ont » contractées par la contagion du feu, » de la terre et de l'air ». Enfin les philosophes jugeant, continue Beausobre, que la justice et l'équité de Dieu ne lui permettent pas de livrer aux démons les ames vicieuses, à la fin d'une seule vie, et d'une seule épreuve, crurent que la providence les renvoyoit après la mort en d'autres corps, comme dans de nouvelles écoles, pour y être châtiées, selon leurs mérites, et purifiées par le châtiment. Les Juifs (4) bornoient ces transmigrations à trois, opinion qu'ils semblent avoir prise de Platon, qui ne permettoit l'entrée du ciel, qu'aux ames qui s'étoient signalées dans la pratique de la vertu, pendant trois incorporations. Les Manichéens plus indulgens en accordoient cinq. Pindare, plus de cent vingt ans avant Platon (5), enseignoit la même doctrine sur les trois incorporations nécessaires aux ames vertueuses, pour entrer dans le séjour de la félicité, ou dans l'Ile des Bien-

(1) Proclus in Tim. l. 5, p. 330.
(2) Plethon. Scholiis ad Orac. Magic. Zoroast.
(3) Beaus. t. 2, l. 7, c. 5. §. 6, n. 3, p. 494.
(4) Beausobre, ibid. p. 495.
(5) Pind. Olympic. 2, v. 122, etc.

heureux; ce qui étoit la grande promesse de l'initiation. C'est ce qu'on lit dans cette belle Ode, où il nous peint la félicité des justes, à laquelle l'initié seul pouvoit prétendre. Ces deux dogmes, savoir celui de la Métempsycose, et celui de l'Elysée, entroient donc dans la doctrine des Mystères, puisque l'on enseignoit que l'initié seul pouvoit être admis à l'Elysée, et que ce bonheur n'étoit accordé qu'à celui qui avoit persévéré dans la justice, au moins durant trois incorporations. Voilà donc encore une preuve de la liaison, qu'il y avoit entre le dogme de la Palingénésie, et les autres dogmes enseignés dans les Mystères. Nous avons de plus un passage de Cicéron, conservé par Saint Augustin (1), qui nous conduit au même résultat, et qui suppose, que dans les Mystères on enseignoit, que l'homme avoit eu déjà plusieurs vies. Les anciens prophètes, disoit l'orateur philosophe, et les interprètes sacrés de la volonté des Dieux, dans leurs cérémonies religieuses, et dans leurs initiations, enseignoient que nous expions ici bas des crimes commis dans une vie précédente, et que c'est pour cela que nous naissons. On enseignoit, dans ces Mystères, que l'ame passoit par plusieurs états, et que les peines de cette vie étoient une expiation de fautes antérieures. Cette opinion tient au dogme de la Métempsycose et de la Palingénésie, et comme Cicéron prétend qu'elle étoit consacrée dans les initiations, il s'ensuit, que ce fameux dogme y fut aussi expliqué et en fit souvent partie; ce que nous nous sommes proposés ici d'établir. Enfin, nous verrons bientôt l'antre Mithriaque et les sept portes Planétaires, par lesquelles passoient les ames pour venir animer des corps, et pour retourner ensuite à leur principe et au lieu de leur origine. Non seulement on s'y proposoit de tracer la route de ces ames à travers les sept Sphères, soit en descendant du ciel, soit en y remontant, mais encore on voulut y représenter d'une manière enigmatique, dit Porphyre (2), les révolutions successives des ames humaines dans les différens corps; c'est-à-dire y mettre en spectacle la Métempsycose. Porphyre s'appuie de l'autorité de Pallas, qui avoit composé un ouvrage particulier sur tous les emblêmes mystérieux du culte Mithriaque, et dont il nous a conservé un fragment. Il est certain, que la Métempsycose faisoit partie des dogmes Théologiques des Perses et des Mages, comme l'observe le même Porphyre (3). Aussi Manès, qui emprunta plusieurs dogmes de leur théologie, croyoit-il à la transmigration des ames (4). Tyrbon le dit dans sa relation à Archelaüs, et Socrate le confirme. Jamais doctrine ne fut plus universellement répandue que celle-ci, et n'eut une source aussi ancienne. Elle régna dans l'Orient et dans l'Occident, chez les nations polies, et chez les nations barbares, et elle remonte à une si haute antiquité, que Burnet dit ingénieusement, qu'on croiroit qu'elle est descendue du ciel, tant elle paroît, sans père, sans mère et sans généalogie. Herodote la trouva établie chez les Egyptiens, de qui les Grecs ont emprunté leurs idées religieuses, leurs cérémonies et leurs mystères. Les Egyptiens sont les premiers, dit Hérodote (5), qui ayent avancé que l'ame est immortelle, et qu'elle éprouve différentes métamorphoses, en passant dans le corps de différens animaux, soit terrestres, soit marins, soit volatiles; et qu'ensuite elle rentre de nouveau dans un corps humain. Ils fixent à 3000 ans la durée de ce cercle, qui ramène l'homme, après plusieurs métamorphoses, à son organisation primitive. Voilà le cercle de Pythagore, et de Proclus, dont

(1) August. l. 4, Contr. Pelag et Frag. Cicer. in Oper. Ed. Oliv. t. 3, p. 577.
(2) Porphyr. l. 4. §. 16, p. 351.
(3) Ibid. l. 4.
(4) Beausobr. t. 2, l. 7, c. 5, §. 4, p. 491.
(5) Herod. Euterp. c. 123.

l'initié demandoit la fin, pour arriver au terme désiré du repos, dont jouissoient enfin les ames vertueuses. Les Juifs admirent aussi cette doctrine (1). Chez les Grecs, outre Pythagore, Empedocle l'avoit aussi enseignée. Ce philosophe l'avoit portée jusqu'à la métamorphose en plante ; c'étoit là comme le dernier terme de la dégradation de l'ame (2). Le laurier étoit la plus excellente métamorphose de l'ame en plante ; et le Lion la plus noble en animal quadrupède. C'est Elien qui nous l'apprend (3). On en devinera aisément la raison. Le laurier étoit la plante et le Lion l'animal, que les anciens avoient consacrés au soleil, dans lequel les ames les plus vertueuses devoient passer, suivant le système oriental, adopté par les Manichéens, etc.

Manès avoit aussi conservé l'opinion orientale, sur la cause de cette dégradation : elle étoit une suite des fautes commises dans une première vie, et une expiation de ces mêmes fautes ; c'est-à-dire, qu'il l'attribuoit à la même cause, que celle que donnoient, suivant Cicéron, les anciens Poëtes Mystagogues, tels qu'Orphée, et les Chefs des initiations, savoir aux erreurs et aux crimes d'une vie antérieure. Manès, fidèle aux principes de cette Théologie, que Timée appelle *barbare*, ou dogmes étrangers (4), ne se contentoit pas d'établir sa transmigration des ames d'un corps humain dans un autre. Il prétendit (5), que celles des grands pécheurs étoient envoyées dans des corps d'animaux plus ou moins vils, plus ou moins misérables, à proportion de leurs vices ou de leurs vertus. Je ne doute point, que ce Sectaire n'eût fait passer nos Moines et nos Abbés commendataires, ainsi que nos Chanoines, dans des corps de pourceaux, comme les compagnons d'Ulysse, et qu'il n'eût regardé notre Eglise comme une véritable Circé. Manès avoit trouvé cette doctrine établie chez toutes les Nations de l'Orient, chez tous les Peuples, que les Grecs appeloient Barbares. Aussi Archélaüs traite-t-il Manès de Barbare Persan (6).

Les Curdes, dit Hyde, les Indiens, les Chinois, envoient les ames dans des corps de bêtes, croyant qu'elles subissent diverses transmigrations, et divers degrés de peines ordonnées pour leur purification, et qu'enfin elles parviennent au Ciel. Il y a beaucoup de vraisemblance, que c'est de ces Philosophes orientaux, que Pythagore et ensuite Platon prirent leurs dogmes sur la Métempsycose. Car enfin laissant des allégories au moins très-incertaines, Platon a enseigné, que les ames des méchans passent après la mort dans les corps de certains animaux, dont ils ont eu les vices pendant la vie. Les ames voluptueuses ou gourmandes sont exilées dans des corps d'anes ou d'autres animaux lascifs ; celles des tyrans en des corps de Loups ou de Vautours. On attribue le même sentiment aux Cabalistes ; tout cela étoit pris dans la Philosophie orientale (7). Il est certain, que les Cabalistes gardent encore cette ancienne opinion. Le Rabbin Elie témoigne, que la Métempsycose est un sentiment reçu et approuvé par les Maîtres ; ils ne doutent point, que les ames humaines ne passent d'un corps dans un autre, au moins trois fois. Ils assurent, que l'ame d'Adam passa dans David, et qu'elle doit un jour animer le corps du Messie. Ils ajoutent, que l'ame d'un adultère est envoyée dans le corps d'un chameau ; que celle de David auroit subi cette peine, s'il n'eût obtenu sa grace par la pénitence. Le Rabbin Menassch-ben-Israël dit, que Dieu ne perd pas

(1) Marsham. Chron. Can. p. 287.
(2) Diog. Laer. vit. Emp. p. 618.
(3) Ælian. de Anim. l. 12, c. 7.
(4) Tim. de Anim. mundi.
(5) Beausobr. t. 2, p. 496.
(6) Act. Disp. Archel. apud Zacegani Monum. Eccles. Græc. et Latinæ, p. 62, 63.
(7) Beausobr. t. 2, p. 492.

entièrement les ames (1), et ne les anéantit jamais ; qu'il n'a point résolu de les bannir absolument et pour toujours de sa présence ; mais seulement pour un temps, jusqu'à ce qu'elles soient purifiées de leurs péchés ; après quoi, il les renvoie dans le monde, au moyen de la Métempsycose.

Non seulement les docteurs Juifs (2), mais des docteurs Chrétiens, vénérables par leur vertu et leur savoir, ont été dans la même opinion. Origène a cru, que les ames animent divers corps successivement, et que ces transmigrations sont réglées, à proportion de leurs mérites ou de leurs démérites. Saint Jérôme lui reproche d'avoir cru, que les ames raisonnables pussent être avilies jusqu'au point de passer dans les corps des bêtes. On trouve dans Synésius la même doctrine sur la Métempsycose, et sur le retour des ames dans la matière terrestre, pour y subir une nouvelle organisation, lorsqu'elles n'avoient point été suffisamment purifiées, et Synésius avoit été initié. Voici ce qu'il dit dans la prière qu'il adresse à Dieu (3). « O père ! accordez-moi que mon ame, réunie à la » lumière, ne soit plus replongée dans » les ordures de la terre ». Cette prière ressemble fort à celle des initiés, qui demandent à être affranchis du cercle des générations, et à arriver au séjour lumineux, où ils respireront de leurs maux. Joignons à Synésius un autre philosophe chrétien, mais plus ancien que lui, et qui se déclare hautement pour la même opinion (4). « Les ames, suivant lui, qui ont » négligé de s'attacher à Dieu, sont obli- » gées par la loi du Destin de commencer » un nouveau genre de vie, tout con- » traire au précédent, jusqu'à ce qu'elles » se repentent de leurs péchés ». Voilà bien une Palingénésie formellement prononcée. Les Simoniens, les Basilidiens, les Valentiniens, les Marcionites, en général tous les Gnostiques (5), professèrent la même opinion sur la Métempsycose. On apperçoit quelques traces de cette croyance, jusques dans les disciples de Christ, et dans l'Evangile même. En effet, il paroît que les prétendus disciples de Christ, ou l'auteur qui les fait parler dans la légende Evangélique, croyoient à la préexistence des ames, et vraisemblablement à leurs transmigrations en plusieurs corps, puisqu'ils sont supposés demander à Christ (6), si un homme, qui étoit venu au monde aveugle, ne s'étoit pas attiré cette punition par quelque péché, qu'il eût commis avant que de naître. Ce qui confirme cette pensée, c'est qu'on attribue la même opinion aux Pharisiens (7).

Nous ne pousserons pas plus loin l'examen de l'étendue de cette doctrine, que l'on peut regarder comme une des plus anciennes et des plus répandues, qui ait été enseignée aux hommes. Nous reviendrons aux principes, sur lesquels elle fut établie, et au but qu'on se proposa en l'enseignant. La préexistence des ames, prouvée si au long par Platon dans le dixième livre des lois, étoit le premier fondement de la Métempsycose (8), comme Huet l'a fort bien démontré dans ses *Origeniana*. Cette opinion, sur la préexistence de l'ame, étoit l'opinion générale de tous les philosophes anciens, et fut très-commune parmi les Pères Grecs. Elle leur parut même nécessaire, pour maintenir l'immortalité de l'ame, base essentielle de l'opinion sur les récompenses et les peines, sans laquelle la morale chrétienne ne pouvoit se soutenir. Nous avons vu, que cette préexistence étoit une suite des principes de Pythagore et des autres philosophes sur la nature de l'ame, qu'ils regardoient comme une portioncule du feu Ether immortel,

(1) Beausob. ibid. t. 2, p. 497.
(2) Ibid. p. 592—4[illegible]3.
(3) Nicephor. Greg. p. 3[illegible] et p. 140 et 141, et p. 386. Synesius Frag[illegible], p. 78[illegible].
(4) Chalcidius in T[illegible]
(5) Beausobr. t. 2, p. 491.
(6) Jean. c. 9. v. 2.
(7) Basn. Hist. Jud. t. 2, part. 2, p. 19.
(8) Beausobr. t. 2, p. 494.

qui possédoit éminemment l'éternité de la matière, dont il étoit la partie la plus pure et la plus active. L'immortalité de l'ame, ou la faculté de survivre au corps organisé, après la destruction de celui ci, dérivoit des mêmes sources, que sa préexistence. Elle fut donc le second fondement de la Métempsycose. La nécessité de la purification des ames, après être dégagées du corps, pour pouvoir être admises dans le ciel, d'où elles étoient descendues, fut un troisième fondement de la Métempsycose; et la veritable raison qui la fit imaginer (*g*), fut l'idée d'un certain ordre dans la justice divine, tempérée par la miséricorde, en vertu duquel Dieu ne livre les ames aux Démons, qu'après plusieurs répits, pour ainsi dire, et plusieurs châtimens. Tels étoient les fondemens de la Métempsycose, de cette opinion religieuse, qui s'est répandue de l'Egypte dans la Grèce, et sur-tout dans l'Orient, où on la retrouve encore. C'étoit un Purgatoire, que les Sages de l'antiquité avoient cru devoir imaginer. Virgile, dans ce sublime morceau de Théologie rapporté ci-dessus, qu'il met dans la bouche d'Anchise (1), et que Varburton croit, avec raison, renfermer les principaux dogmes enseignés dans les mystères, a posé ces trois grands fondemens. On y voit la préexistence des ames, dans le feu éternel dont elles émanent, feu qui anime les Astres, et qui circule dans toutes les parties de la Nature. On y voit aussi les ames survivre au corps, pour être rendues à la région sublime, d'où elles sont descendues, lorsqu'elles auront recouvré leur pureté originelle. Enfin on y voit un intervalle de temps, pendant lequel les ames, soumises à des épreuves très-douloureuses, s'épurent assez pour être admises dans la région lumineuse de l'Ether. Ce Purgatoire de Virgile paroît d'abord un peu différent de la Métempsycose; cependant, il ne l'exclut pas; car Virgile convient, que peu d'ames sont admises à ce séjour heureux; ce qui donne à croire que d'autres sont repoussées vers le monde des générations, pour y expier leurs fautes, dans l'eau, c'est-à-dire, sous la forme de poissons, dans l'air, sous celle des oiseaux, et effacer leurs anciennes souillures. Au reste, Virgile admet aussi la Palingénésie au nombre de ses dogmes, quand il nous peint les ames (2), qui désirent de nouveau animer des corps. Servius, le plus savant des commentateurs de Virgile (3), explique, comme nous, par la Métempsycose les purifications par l'eau et l'air, dont parle Virgile; et il prétend, que ces trois sortes de purifications étoient employées dans les mystères de Bacchus: ce qui confirme les rapports, que nous avons cru pouvoir établir, entre ce morceau de Virgile, entre le dogme de la Métempsycose, et la doctrine et les pratiques des mystères. Après avoir examiné quels étoient les fondemens de cette doctrine, il nous reste à en deviner le but. C'étoit d'accoutumer l'homme à se détacher ici bas de la matière, afin d'amortir l'action des sens sur son ame, afin de n'être pas exposé après sa mort à des métamorphoses humiliantes, et à des épreuves douloureuses, et de se ménager un retour facile vers le séjour de la félicité éternelle. C'est pour cela qu'on enseignoit, que les ames des méchans passoient dans des corps vils, ou misérables, qu'elles étoient attaquées de maladies rigoureuses, afin de les châtier et de les corriger; que celles qui ne se convertissoient pas, après un certain nombre de révolutions, étoient livrées aux furies et aux mauvais Génies, pour être tourmentées: après quoi, elles étoient renvoyées dans ce monde, comme dans une nouvelle école, et obligées de fournir une nouvelle carrière. Les Manichéens alloient plus loin (4). Ils avoient des

(1) Æneid. l. 6, v. 724.
(2) Ibid, v. 751.
(3) Servius Comm. ad Æneid. l. 6, v. 740.
(4) Beausobr, t. 2, p. 499.

métamorphoses

métamorphoses en courges et en melons, dans lesquels passoient les simples auditeurs, qui cultivoient la terre, se marioient, négocioient etc. et qui du reste, vivant en gens de bien, n'étoient point néanmoins assez purs pour entrer dans le ciel, au sortir du corps. En conséquence, on supposa que leurs ames passoient dans des melons, etc. afin que ces fruits étant mangés par les élus, qui ne se marioient point, elles ne fussent plus liées avec le corps, et qu'elles achevassent leur purification dans les élus. C'est ainsi qu'une métaphysique subtile conduisit l'homme au délire.

Tout ceci étoit pour les hommes, qui avoient eu des mœurs moyennes; c'est pour eux que fut imaginé le Purgatoire, comme nous l'avons dit plus haut. Car le privilége des ames des élus étoit de retourner dans le ciel, dès qu'elles étoient séparées du corps, parce qu'elles étoient parvenues à la perfection requise pour cela. Agapius Manichéen (1) disoit que les ames, qui sont parvenues à la perfection de la vertu, retournent vers Dieu; que celles qui ont porté la méchanceté jusqu'au comble sont livrées au feu et aux ténèbres; mais que celles qui ont eu des mœurs moyennes, entre ces deux extrémités, passent en d'autres corps, pour y achever leur purification. Nous avons fait voir plus haut, d'après Platon et Plutarque, que ces punitions momentanées, qu'on appela ensuite Purgatoire, furent imaginées pour les ames de mœurs communes; et nous n'avons rapporté ici ce passage d'un Manichéen, que parce qu'il est en cela d'accord avec le sentiment de toute l'antiquité, et qu'il nous confirme les dogmes de la théologie orientale, dont Manès composa la sienne.

D'après tout ce que nous venons de dire sur l'ame, sur sa nature, sur sa préexistence, sur son immortalité, sur les épreuves par lesquelles elle passoit, sur son origine, sur sa destination, sur le but qu'on se proposoit dans les mystères, savoir, de la perfectionner, il est aisé de conclure, que l'étude de l'ame, et de ses rapports avec le reste de la nature étoit le grand objet de la science des mystères. En un mot, l'homme et l'Univers; voilà le grand spectacle que l'on donna aux Initiés (*h*). Ce sont ces deux tableaux et leurs rapports, que nous allons envisager dans la suite de cet ouvrage. Ouvrons donc les sanctuaires et contemplons y l'homme mis en présence avec la nature entière. Le monde et l'enveloppe sphérique qui l'entoure y étoient représentés par un œuf mystérieux, placé à côté de l'image du Dieu soleil, dont on célébroit les mystères. La chaleur que l'astre du jour y répand, et dont l'activité imprime le mouvement, et la vie aux germes, qui y sont contenus, tenoit lieu de celle que l'incubation produit dans l'œuf, dont elle organise, vivifie et fait éclore le germe caché dans le fluide, qui doit le nourrir.

Tout le monde connoît le fameux œuf Orphique, que les Grecs (*i*) consacroient à Bacchus dans les Orgies ou dans les mystères de ce Dieu (2). Il étoit, dit Plutarque (3), une image de l'Univers qui engendre tout et renferme tout dans son sein. Consultez, dit Macrobe (4), les Initiés aux mystères de Bacchus, lesquels honorent d'une vénération toute particulière *l'œuf sacré*. La forme arrondie et presque sphérique de son enveloppe, qui le ferme dans tous les sens, et qui y contient le principe de vie, est une image symbolique du monde. Or le monde, de l'aveu de tous, ajoute Macrobe, est le principe universel de toutes choses. Nous avons déjà parlé de cet œuf mystérieux, dans le second livre de notre ouvrage (5). Cet emblême du monde, exposé dans les mystères de Bac-

(1) Photius Cod. 179.
(2) Eschembach. in Epigon. Orphico.
(3) Symposiac. l. 2, c. 3, p. 636.
(4) Macrob. Sat. l. 7, c. 16, p. 564.
(5) Ci-dess. t. 1, l. 2, c. 5, p. 235.

chus, chez les Grecs, avoit été emprunté des Egyptiens (1), qui avoient également *consacré l'œuf* à leur Dieu Osiris, qui fut le modèle du Bacchus Grec. Osiris, germe de lumière, étoit censé (2) né de cet œuf fameux, au rapport de Diodore. Les habitans de Thèbes, dans la haute Egypte, représentoient ce *Demiourgos*, vomissant de sa bouche le fameux œuf symbolique, image du monde, et faisoient éclore de cet œuf le premier principe de la chaleur et de la lumière, ou le Dieu du feu, Vulcain. Ils consacroient à ce Dieu l'animal représentatif du premier des signes du Zodiaque, assigné au feu, par la distribution des élémens dans les douze signes, c'est-à-dire, *Aries*, le belier. Les Egyptiens, dit Eusèbe (3), peignoient le Dieu, qui organise l'Univers, sous une forme humaine, de couleur bleuâtre, tirant sur le noir, et tenant en sa main un sceptre. De la bouche du Dieu sortoit un œuf, duquel on voyoit éclore un autre Dieu, qu'ils appellent Phta, et les Grecs Vulcain. Ils consacrent la brebis à ce Dieu; et ils regardent l'œuf comme un emblême du monde. Nous avons retrouvé ce même œuf sacré, jusqu'au Japon, où on le voit placé entre les cornes du fameux Taureau Mithriaque, de qui Osiris, Apis, Bacchus etc. empruntèrent leurs attributs. Les Bonzes y voient aussi un emblême du monde, que le Taureau fait éclore. Ce symbole paroît antérieur à celui des Egyptiens de Thèbes, qui unissoient non pas le Taureau, mais *Aries* à l'œuf symbolique, et au Dieu *Demiourgos*. Or *Aries* ne vint qu'après le Taureau occuper la première place dans l'ordre du monde, ou se placer à la tête des signes célestes. Aussi trouvons-nous des traces de spiritualisme dans l'emblême des Thébains; ce qui dénote encore qu'il est postérieur aux emblêmes tirés du Taureau. Car il est certain que les idées métaphysiques, et les opinions des spiritualistes, doivent toujours être postérieures au Matérialisme. L'homme commence par la matière, et finit par la spiritualité.

Cet œuf porte le nom d'œuf Orphique, parce qu'Orphée, auteur des mystères des Grecs, et qui apporta d'Egypte en Grèce les cérémonies religieuses, et les initiations, avoit consacré ce symbole dans les mystères de Bacchus (4), et avoit posé sur cet emblême les bases de sa Cosmogonie. Il enseignoit, qu'il existoit de toute éternité une matière immense, incréée, d'où tout avoit été formé; et que cette matière, avant d'être organisée, s'appeloit Cahos. Qu'elle renfermoit en elle les principes de tous les êtres confondus entre eux, et formant une masse informe; que les ténèbres s'y trouvoient mêlées à la lumière, l'humide au sec, le chaud au froid; c'est-à-dire, qu'il y avoit une confusion absolue de toutes les parties élémentaires des corps, et de leurs qualités. Mais qu'après une longue suite de siècles, cette matière s'étoit arrondie, sous la forme d'un œuf immense, d'où étoit sortie une substance Androgyne, composée du mélange des qualités contraires de la première substance; et que ce fut là le principe de toutes choses, lequel résulta de la matière la plus pure. Ensuite se fit la séparation des autres parties en quatre élémens: avec les deux premiers se composa le ciel, et avec les deux autres, la terre, et de ces deux productions sortirent toutes les autres, qui participèrent plus ou moins à la nature de l'un et de l'autre. C'est là cette grande idée cosmogonique, qu'Orphée enseigna aux Initiés à ses mystères, auxquels sans doute l'Hiérophante ne manquoit pas d'expliquer le sens mystérieux de l'œuf sacré, exposé à leurs regards dans les sanc-

(1) Herod. l. 2, c. 42.
(2) Diod. l. 1, c. 29, p. 32.
(3) Præp. Evangel. l. 3, c. 11, p. 115.

(4) Apud Auctor. Recognit. Clem. l. 10, c. 30. In patribus Apostol. Cotellerii, t. 1, p. 589.

tuaires (*k*). Ainsi la nature entière, dans son organisation primitive, se présentoit à l'homme, que l'on vouloit instruire de ses secrets, et initier à ses mystères. C'est dans ce sens, qu'on peut dire avec Clément d'Alexandrie, que l'initiation étoit une véritable Physiologie (1).

Les nouveaux Orphiques firent naître aussi de l'œuf leur Phanès, ou Dieu lumière, qu'on assimiloit à Bacchus et à Osiris, principe lumineux de la nature (2). Dès le commencement de l'Univers, le sceptre avoit été remis entre les mains de Phanès, dont ils célébroient les mystères. Ce Phanès, suivant Macrobe, est la lumière du soleil, et le premier rayon qui jaillit du cahos, pour l'environner de son éclat. C'est ce que tout l'univers adore sous différens noms, sous différentes formes, et dont on célèbre par tout les mystères, sous les noms de Bacchus, de Phanès, de Jupiter, de Pluton, ect. et ce que les anciens regardoient, comme l'intelligence du monde. Tels sont les traits, sous lesquels Macrobe peint Phanès (3), sorti du fameux œuf du cahos, qui devint ensuite emblême du monde, organisé sous une forme régulière. L'hymne attribué à Orphée (4) en fait le chef, le dispensateur de la lumière, le *Dieu né de l'œuf*, qui vole sur des aîles dorées. Elle place son séjour dans les régions lumineuses de l'Ether, et elle lui donne la double nature. Athénagore (5) représente aussi Phanès sortant de l'œuf, sous la forme mystérieuse du serpent. Les Perses avoient le grand œuf d'Oromaze, dont nous parlerons ci-après. Par tout on voit, que l'image du monde est retracée aux Initiés dans les mystères de la lumière, et que l'œuf a été choisi pour symbole de la matière qui, en s'organisant sous la forme régulière qu'a aujourd'hui le monde, s'est arrondie à-peu-près comme un œuf. C'est ce que nous a dit plus haut l'auteur des Clémentines, en exposant les principes de la théologie d'Orphée; c'est ce que nous retrouvons encore dans la théologie Phénicienne de Sanchoniaton (6), qui au moment, où le cahos se débrouille, et où la lumière va briller, nous dit que la matière prit la forme de l'œuf, et qu'aussitôt le soleil brilla, et avec lui la lune, les astres et les constellations. Par tout on a consacré la même idée cosmogonique; et ces dogmes s'enseignoient dans les mystères. Car à la suite de l'exposition de cette doctrine des Phéniciens, l'auteur ajoute : « ce sont là les leçons, » que le fils de Thabion, le premier Hié» rophante des Phéniciens, tourna en » allégories, dans lesquelles la Phy» sique et l'Astronomie se trouvent » mêlées, et qu'il enseignoit aux autres » Hiérophantes, chargés de présider aux » Orgies et aux initiations : ceux-ci, » cherchant à exciter l'étonnement et » l'admiration des mortels, transmirent » fidellement ces choses à leurs succes» seurs et aux Initiés ».

On voit donc, que les leçons sur la Cosmogonie faisoient partie de celles que l'on donnoit dans les mystères, et que l'allégorie y étoit toujours employée, comme un voile, qui cachoit cette science aux profanes, et qu'on soulevoit plus ou moins pour l'Initié, à proportion qu'il montroit plus ou moins de désir et d'intelligence. Le monde, ou l'Univers étoit le premier tableau, qu'on offroit en masse à ses regards, et les explications de détail devoient suivre.

Non seulement l'Univers fut exposé en masse aux regards de l'Initié, sous l'emblême de l'œuf; mais on eut aussi des emblêmes particuliers, pour en retracer les différentes parties, suivant les rapports les plus importans, qu'elles avoient avec le jeu de la nature, et avec la circulation des ames dans l'Uni-

(1) Clem. Alex. Strom. l. 4, p. 475.
(2) Procl. in Tim. l. 5, p. 291.
(3) Macrob. Sat. l. 1, c. 18, p. 249, 250, etc.
(4) Poet. Grec, p. 503.
(5) Athen. Legat. p. 81.
(6) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 9.

vers. C'est ici le lieu de se rappeler ce que nous avons dit ailleurs (1), sur les deux grandes causes, ou sur la division de la cause universelle, en cause active et en cause passive, ainsi que sur les emblêmes destinés à en retracer l'idée.

C'étoient là les deux grandes divinités, qu'on proposoit au culte des Initiés à Samothrace, suivant Varron. « Dans les » principes de l'initiation aux mystères » de Samothrace, dit ce savant (2), le » ciel et la terre semblent deux premières » divinités; ce sont les Dieux puissans, que » l'on honore à Samothrace, et ceux dont » les noms sont consacrés dans les livres » de nos augures (*l*). L'une de ces divi- » nités est mâle, et l'autre femelle. C'est » dans les mêmes rapports, que l'ame » est avec le corps, l'humide avec le » froid ». Les Curètes en Crète avoient élevé un autel au ciel et à la terre (3), dont ils célébroient les mystères à Gnosse, dans un bois de cyprès. L'image symbolique de ces deux divinités, ou du principe actif et passif du monde, étoit le membre actif et passif des générations humaines, symbole expressif d'une grande idée cosmogonique; c'étoit le Phallus et le Cteis, ou l'organe générateur de l'homme et celui de la femme, que l'on exposoit aux hommages de l'Initié. Le Lingam chez les Indiens, comme nous l'avons déjà dit, exprime la même idée philosophique, sur l'union des deux grandes causes de la nature, qui concourent, l'une activement, l'autre passivement, à la génération de tous les êtres.

C'est cette idée philosophique sur la grande division du monde, en ses deux grandes parties, qu'on voulut exprimer par l'union des organes sexuels de l'homme et de la femme. Le même génie allégorique, qui avoit fait consacrer l'œuf, pour représenter le monde, dont il a la forme, et qui, comme lui, contient les germes, que la chaleur fait éclore, en échauffant les fluides, où ils nagent, fit choisir les organes de la génération, comme symboles de la double force génératrice, que le monde renferme en lui : la faculté génératrice du grand monde fut exprimée par les organes générateurs du petit monde, ou de l'homme. Les Initiés à Eleusis commençoient, comme dit Proclus, par invoquer les deux grandes causes de la Nature, le ciel et la terre (4), sur lesquels ils fixoient successivement leurs regards, en dirigeant vers eux une prière. Et ils croyoient devoir leur rendre cet hommage, parce qu'ils voyoient en eux, ajoute Proclus, le père et la mère de toutes les générations. Le concours de ces deux agens de l'Univers s'appeloit, suivant le même auteur, mariage dans la langue Théologique. C'est ce mariage donc, qui fut représenté par l'union du Cteis et du Phallus, consacrés dans les mystères. On exposoit, dit Saint Augustin (5), le Phallus dans le temple de Liber, ou de Bacchus, et le *Cteis* dans le temple de *Libera*, ou de Proserpine.

Tertullien, dans son traité contre les Valentiniens (6), où il parle, comme dans tous ses autres ouvrages, en déclamateur plutôt qu'en philosophe, assure que les Valentiniens avoient conservé ce symbole dans leurs sanctuaires, et qu'ils avoient emprunté cet usage des mystères d'Eleusis. Quelle est, dit ce déclamateur, la Divinité qu'on va adorer dans ces sanctuaires; quel est le grand objet des désirs des Eptotes; quel est le prix du secret de ces mystères? La figure d'un membre viril, que l'on découvre aux yeux de l'Initié (*m*). Tertullien convient cependant, que les Initiés à ces mystères donnoient une explication de ce symbole, tirée de la nature, dont le nom respectable servoit,

(1) T. 1, l. 2, c. 2, p. 124—127.
(2) Varro de Ling. Lat. l. 4, §. 10.
(3) Diod. l. 5.
(4) Procl. in Tim. l. 5, p. 299.
(5) Aug. de Civ. l. 6, c. 9. Meurs Eleus. c. 11.
(6) Tertull. adv. Valent. c. 1.

dit-il, d'excuse à ce simulacre infame (*n*). Ils avoient raison de se défendre par le but allégorique de cet emblême ; et Tertullien étoit trop peu philosophe, pour en comprendre le sens sublime. Les autres pères n'ont pas été plus justes, ni plus modérés dans leurs reproches. Clément d'Alexandrie parle de la Ciste (1), dans laquelle étoit déposé le membre de Bacchus, et que les Initiés aux mystères des Dieux Cabires honoroient en Etrurie. Il rappelle ailleurs les cérémonies, prétendues indécentes, de différentes villes, qui dressoient le Phallus en honneur de Bacchus. Enfin, il déclame fort contre les symboles obscènes (2) exposés dans d'autres mystères, tels que le *Cteis*, ou la partie sexuelle de la femme. Voilà, dit-il, ces augustes mystères, auxquels il est àpropos que la nuit prête ses voiles (*o*). Arnobe (3) et les autres ne se sont pas donné la peine d'examiner le sens de ces symboles, parce qu'aucun d'eux ne veut recevoir les interprétations allégoriques, que les payens leur en donnoient, comme Arnobe lui-même en convient. Ils vouloient crier, tonner contre le Paganisme ; et ils se seroient privés d'une belle occasion de le faire, s'ils eussent admis des explications tant soit peu raisonnables. Tel étoit le caractère de tous les Docteurs chrétiens ; telle étoit leur mauvaise foi à l'égard de leurs adversaires. Nous y avons cependant gagné d'apprendre d'eux plusieurs particularités relatives aux cérémonies religieuses, et aux mystères des anciens, et entre autres, l'usage dans lequel on étoit de consacrer les parties caractéristiques des sexes, et de les proposer à la vénération des peuples. Ils ont ridiculisé ces usages ; pour nous, notre devoir est de chercher à pénétrer le sens de ces emblêmes. Notre tâche est un peu plus difficile que la leur. La pudeur de ces Docteurs ignorans étoit alarmée de voir une troupe de jeunes Canéphores (4), distinguées par leur naissance et leurs mœurs, porter une de ces corbeilles mystiques, d'où sortoit un énorme Priape ; ou les femmes de Lavinium, la tête couronnée de Phallus entrelacés, porter en pompe les armes du Dieu de la génération, dans leur plus grand développement. Leur vue s'arrêta là ; et irrités contre les abus, qui provinrent de ces fêtes, ils ne voulurent plus entendre raison sur le but mystique de l'institution primitive. Si l'œuf Orphique eût été aussi scandaleux, ils l'auroient aussi brisé, dans leur sainte colère.

Ces usages et ces symboles avoient passé d'Egypte en Grèce, avec les initiations religieuses. L'Egypte avoit son œuf d'Osiris, comme la Grèce l'œuf Orphique consacré à Bacchus. Elle consacra le membre d'Osiris, comme les Grecs celui de leur Bacchus. Non seulement les Egyptiens, mais tous les autres peuples, qui consacrèrent ce symbole, crurent devoir honorer en lui *la force active de la génération universelle des animaux*, suivant Diodore de Sicile (5). Les mêmes raisons le firent révérer par les Assyriens et les Perses, au rapport du Géographe Ptolémée (6). Dans la distribution du Zodiaque en douze grandes Divinités, qu'imagina l'Astrologie ancienne (7), on observe que les Astrologues ont eu l'attention d'en affecter six au principe mâle, et six au principe femelle, en sorte que la ceinture du Zodiaque, où s'exerce la force génératrice du monde et qui enveloppe la Sphère, fut partagée également entre les deux causes actives et passives, qui résident dans le monde. Cette observation est de Proclus (8). Ce philosophe a plus que personne insisté sur ce dogme fondamental de la théologie ancienne, qui a sur-tout marqué, d'une manière bien distincte, les caractères sexuels de la

(1) Clem. Alex. in Prot. p. 12—22.
(2) Ibid. 14.
(3) Arnob. Cont. Gent. l. 5.
(4) Aristoph. Acharnan. v. 241--242-259--260.
(5) Diod. Sic. l. 1, p. 55.
(6) Ptolem. Geogr. l. 1.
(7) Manil. Astron. l. 2, v. 437, etc.
(8) Procl. Com. in Tim. l. 2, p. 67.

nature, ou le principe masculo-féminin de l'Univers, dont les mystères offroient le symbole (1).

Il est une autre division de la nature, qui dans tous les temps a frappé tous les hommes, et qui n'a pas été oubliée dans les mystères; nous en avons déjà parlé ailleurs (2); c'est celle de la lumière et des ténèbres, du jour et de la nuit, du bien et du mal, qui se mêlent, se choquent, ou se chassent mutuellement dans l'Univers. Le grand œuf symbolique offrira encore aux yeux des Initiés des traits bien prononcés de cette grande division du monde. Plutarque nous a laissé un échantillon de cette doctrine mystérieuse, dans son traité d'Isis (3). Cet historien philosophe, à propos du dogme de la providence et de celui des deux principes, lumière et ténèbres, qu'il regarde comme la base de la théologie ancienne, des Orgies et des mystères, chez les Grecs, comme chez les Barbares, doctrine dont l'origine, suivant lui, se perd dans la nuit des temps, cite, pour appuyer son opinion, le fameux œuf mystique des disciples de Zoroastre et des initiés aux mystères de Mithra. Nous renvoyons le lecteur à l'explication, que nous avons donnée de ce symbole mystérieux (4).

Ce passage nous présente plusieurs dogmes théologiques à développer, et qui ont fait partie des mystères; le dogme de la providence, de l'administration de l'Univers par des Génies, et enfin le dogme des deux principes, lumière et ténèbres, Oromaze et Ahrman chez les Perses, Osiris et Typhon chez les Egyptiens, Dieu et le Diable chez les Juifs et les Chrétiens (5). Car toutes les sectes d'initiés ont établi leur théorie mystique sur cette double base, ou sur le système des deux principes. La science sacrée n'est jamais sortie de ce cercle.

Les Initiés aux mystères d'Eleusis avoient le spectacle des deux principes, dans les scènes successives de ténèbres et de lumière, que l'on faisoit passer sous leurs yeux (6). A la nuit la plus obscure, accompagnée d'illusions, d'affreux fantômes, on faisoit succéder le jour le plus brillant, dont l'éclat environnoit la statue de la Divinité. C'est Dion Chrysostome et Thémistius qui nous l'apprennent (7).

Le récipiendaire, suivant Dion Chrysostome, passoit dans un temple mystérieux, d'une grandeur et d'une beauté étonnante, où l'on offroit à ses regards plusieurs tableaux mystiques, où ses oreilles étoient frappées de voix différentes, et où des scènes de ténèbres et de lumière passoient successivement sous ses yeux. Ce passage successif des ténèbres à la lumière, de la lumière aux ténèbres, ne pouvoit que faire allusion à ces deux principes, qui, dans l'œuf de Zoroastre, se combattent (*p*), se chassent et se poussent successivement, entraînant à leur suite les Génies qui leur sont affectés, et dont les divers fantômes formoient, sans doute, le spectacle varié, dont parle Dion Chrysostome.

Thémistius (8) nous peint également l'Initié, au moment où il va entrer dans la partie du sanctuaire, où réside la Déesse, rempli de crainte, et d'une frayeur religieuse, chancelant, incertain de la route qu'il doit tenir, au milieu de l'obscurité profonde qui l'environne. Mais lorsque l'Hiérophante a ouvert la porte de l'enceinte intérieure du sanctuaire, qu'il a emporté la robe qui couvre la Déesse, qu'il a nétoyé et poli la statue, il la fait paroître à l'Initié, toute resplendissante d'une lumière divine. Le nuage épais, l'air ténébreux, qui jusque là avoit environné le récipiendaire,

(1) Procl. L. 1; idem. p. 15; l. 4, p. 280; l. 5, p. 291—293.
(2) T. 1, l. 2, c. 5, p. 223.
(3) De Iside, p. 369—370.
(4) T. 1, l. 2, c. 5, p. 234—237.
(5) De Iside, ibid. 370.
(6) Meursius Eleus. c. 11.
(7) Dion. Chrysost. orat. 12. Themistius in Patr. et Fragm. Ejusd. apud Stobœum.
(8) Themist. orat. 2, p. 47.

s'évanouit ; il est rempli d'un éclat vif et lumineux, qui retire son ame de l'affaissement profond, où elle étoit plongée, et la lumière la plus pure succède aux épaisses ténèbres.

Dans un fragment d'un autre discours du même auteur, que nous a conservé Stobée (1), on voit que l'Initié, avant le moment précis, qui va consommer son initiation, est effrayé par toutes sortes de spectacles ; que l'étonnement, la terreur, saisissent son esprit ; il tremble de tout son corps ; la sueur froide coule sur ses membres, jusqu'à l'instant où on lui montre la lumière ; mais une lumière la plus étonnante. C'est la scène brillante de l'Elysée, où il apperçoit de charmantes prairies, que couvre un ciel pur, où il voit célébrer des fêtes par des danses, où il entend des voix harmonieuses, et les chants majestueux des Hiérophantes, et où il jouit de la vue des spectacles sacrés. C'est alors, qu'absolument libre, et affranchi de tous les maux, il se mêle à la foule des Initiés, et la tête couronnée de fleurs, il célèbre les saintes Orgies avec eux.

Ainsi les anciens représentoient ici-bas dans les sanctuaires ce qui devoit arriver un jour à l'ame vertueuse, lorsqu'elle seroit dégagée des liens du corps, et de la prison obscure, où elle est retenue, et que l'initiation, qui avoit consacré ses vertus, la feroit passer dans les brillantes contrées de l'Ether, et dans le séjour d'Ormusd. Là commence la véritable Autopsie, lorsque, dit Psellus, l'Initié voit lui-même *les lumières divines* (2).

Dans les mystères d'Isis, dont Apulée nous a donné une esquisse dans le onzième livre de ses Métamorphoses, on voit le récipiendaire, que l'on fait d'abord passer par la région ténébreuse de l'empire des morts : de là, dans une autre enceinte, qui représente les élémens, et conséquemment le monde sublunaire, où les deux principes se choquent ; et enfin il est admis dans une région lumineuse, où le soleil le plus brillant fait évanouir les ténèbres de la nuit. C'est alors qu'on l'habille lui-même, dans le costume du Dieu soleil, ou de la source visible de la lumière Ethérée, aux mystères duquel on l'a initié. Il passe de l'empire des ténèbres à celui de la lumière. Et après avoir foulé aux pieds le seuil du palais de Pluton, il monte dans l'Empyrée au sein du principe éternel de la lumière du monde, d'où sont émanées nos intelligences.

Ce qui se pratiquoit dans les mystères d'Isis devoit, avec beaucoup de vraisemblance, se pratiquer dans ceux de Cérès à Eleusis. Car, suivant Apulée, la même Divinité, qu'il appelle Isis, est celle que les Grecs appellent la bienfaisante Cérès. Plutarque même dit formellement, que les aventures de Cérès ne diffèrent point des choses que l'on racontoit en Egyte sur Osiris, Isis et Typhon (3). Lactance est dans la même opinion. (4) D'ailleurs, Hérodote, Diodore, et les autres auteurs assurant, que l'Isis des Egyptiens est la Cérès des Grecs, il est assez vraisemblable, que le culte mystérieux de Cérès devoit ressembler beaucoup à celui d'Isis, et nous aurons occasion plus loin d'en faire le rapprochement. Or dans les aventures d'Isis, d'Osiris et de Typhon, on ne voit rien autre chose, que l'histoire allégorique et mystérieuse des combats, que se livrent les deux principes dans la nature sublunaire. Typhon est incontestablement l'Ahriman des Perses, ou le principe des ténèbres, rival et ennemi d'Osiris, qui répond à l'Ormusd des Perses, d'Osiris que tous les anciens ont regardé comme le principe lumineux qui brille dans le soleil. La plûpart des explications, que donne Plutarque, sont fondées sur cette théorie, qu'il reconnoît être la base de tous les mystères, et qui, dit-il, étoit consacrée dans les cérémonies

(1) Stob. Serm. 119.
(2) Psellus in orac. Zoroast.
(3) De Iside, p. 360.
(4) Lactant. de Fals. Relig. p. 119.

religieuses, et dans les mystères de la Grèce : nouvelle preuve que ces dogmes entroient dans la théorie sacrée d'Eleusis.

Ils entroient aussi dans les mystères de Bacchus, puisque le Bacchus Grec étoit l'Osiris Egyptien ; et que, si celui-ci étoit défait par Typhon aux pieds et aux mains de serpent, Bacchus étoit aussi tué par les Titans et les Géans, nés des flancs ténébreux de la terre, qui s'appuyoient sur des pieds à forme de serpent.

Les initiés aux mystères du nouveau Bacchus, connu sous le nom de *Phanès*, Dieu Lumineux, sorti de l'OEuf sacré, unissent la Nuit à ce Dieu. Phanès est le premier, qui porte le Sceptre (1) ; le second est à la *Nuit*. La nuit et le jour étoient au nombre des huit Dieux, qu'on honoroit dans les mystères d'Osiris, et dont les noms furent gravés sur la colonne élevée à ce Dieu (2). De ce nombre étoit aussi l'Amour, Père de tous les Etres, et qu'Aristophane fait sortir de l'œuf mystique.

Le passage successif de Proserpine de l'empire des Ténèbres à celui de la Lumière, et son séjour de six mois chaque année dans chacun de ces deux domaines, renferment évidemment une allégorie relative à la division de l'Univers entre les deux principes, Ormusd et Ahriman, que Plutarque (3) dit être le même que Pluton, et au partage égal de la révolution annuelle, entre la Lumière et les Ténèbres, entre les jours et les nuits. Cette théorie entroit donc dans les mystères de Proserpine, célébrés à Eleusis.

La même allusion se remarque dans la fable d'Adonis, dont on célébroit les mystères en Phénicie. Son séjour de six mois aux Enfers avec Proserpine, et de six mois sur la Terre avec Vénus, exprimoit, suivant Macrobe, la marche du Dieu-Soleil dans l'hémisphère supérieur et inférieur, dont l'un étoit affecté au principe Lumière, et l'autre au principe Ténèbres, et les rapports d'accroissement et de diminution, qu'avoient entre eux les jours et les nuits durant une année (4).

Il en étoit de même de la fable d'Atys et des mystères de Cybèle. La liaison de ces différentes initiations aux équinoxes, qui séparent l'empire des nuits de celui des jours, et qui fixent le moment où ces deux principes commencent à l'emporter l'un sur l'autre, est une nouvelle preuve, que ces mystères avoient rapport aux combats, que se livrent dans le monde les deux principes Lumière et Ténèbres, vainqueurs l'un de l'autre successivement, et vaincus ensuite l'un par l'autre.

Le but même, qu'on se proposoit dans la célébration de ces mystères, suivant l'empereur Julien (5), annonce bien que la théorie des deux principes, et ses rapports avec l'ame, en étoient la base. « On célébroit les augustes mys-» tères de Cérès et de Proserpine, dit » ce savant Empereur, à l'équinoxe » d'Automne, pour obtenir des Dieux, » que l'ame n'éprouvât point l'action » maligne de la puissance ténébreuse, » qui va prévaloir dans la Nature ».

Salluste le Philosophe (6) fait à-peu-près la même remarque, sur les rapports de l'ame, avec la marche périodique de la Lumière et des Ténèbres, durant une révolution annuelle ; et il assure, que les fêtes mystérieuses des Grecs avoient trait à cet objet.

Dans toutes les explications, que Macrobe (7) nous donne des fables sacrées sur le Soleil, adoré sous les noms d'*Osiris*, d'*Horus*, d'*Adonis*, d'*Atys*, de *Bacchus*, etc. (7) on voit toujours, qu'elles portent sur la théorie des deux

(1) Proclus in Tim. l. 5, p. 291.
(2) Theon. Smyrn. de Music. c. 47.
(3) Plut. de Iside, p. 370.
(4) Sat. l. 1, c. 22.
(5) Julian. Orat. 5, p. 324—25.
(6) Sallust. c. 1, p. 251.
(7) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.

principes

principes Lumière et Ténèbres, et sur les triomphes que l'un remporte sur l'autre. Ainsi on célébroit en Avril le premier triomphe, que la lumière du jour remportoit sur la durée des nuits; et les cérémonies de deuil et de joie avoient, dit Macrobe, pour objet les vicissitudes de l'administration annuelle du monde; ce qui nécessairement nous ramène à la théorie du grand OEuf, symbole mystérieux du monde, dont les variations et les phénomènes divers formoient le grand spectacle, que l'on donnoit dans les Sanctuaires.

Ceci nous conduit naturellement à la partie tragique de ces scènes religieuses, et à l'histoire allégorique des différentes aventures du principe Lumière, vainqueur et vaincu tour-à-tour, dans les combats que les Ténèbres lui livroient ici-bas, durant chaque période annuelle. Nous voilà arrivés à la partie la plus mystérieuse des anciennes initiations. Hérodote, qui le premier nous en parle (1), jette sur ces événemens, le voile auguste du mystère et du silence. Il s'agit du Temple de Minerve à Saïs, ou de cette Isis, qui se disoit mère du Dieu-Soleil, et dont les mystères sont connus, sous le nom d'*Isiaques*. Hérodote, qui nous donne la description de ce Temple, place derrière la chapelle, contre la muraille, un tombeau assez semblable aux tombeaux de Christ, qui se trouvent au fond de nos Eglises, derrière l'autel.

« C'est le tombeau d'un homme, » dit Hérodote, dont je dois taire le » nom par respect. Dans l'enclos du » Temple, on voit de grands obélisques » de pierre, et un lac circulaire pavé » de pierres et revêtu d'un parapet. » Il m'a paru être de même grandeur » que celui de Délos (*q*). C'est dans » ce lac, que les Egyptiens célèbrent, » pendant la nuit, ce qu'ils appellent » *les Mystères*, dans lesquels on donne » la représentation des souffrances du » Dieu, dont nous avons parlé plus » haut ». Ce Dieu étoit Osiris, mis à mort par Typhon, Dieu descendu aux enfers et ressuscité, dont il avoit parlé auparavant.

Je m'impose à moi-même, ajoute Hérodote, un profond silence sur ces mystères, dont je connois la plus grande partie. « Je ne parlerai pas non » plus des initiations de Cérès, con- » nues sous le nom de *Thesmophories* » chez les Grecs ». Cette dernière réflexion donne à entendre, qu'Hérodote, dans le premier cas, avoit voulu parler des autres mystères, de ceux d'Eleusis, avec lesquels ceux de l'Isis de Saïs avoient la plus grande affinité; et elle nous fait croire, que la mort de Bacchus, fils de Cérès, y tenoit lieu de celle d'Osiris époux d'Isis. « Ce que je vais » dire, continue Hérodote, ne peut » blesser le respect, que je dois à la » Religion ».

Athénagore rapporte ce même passage d'Hérodote (2), pour prouver, que non-seulement on montroit en Egypte la statue d'Osiris, mais encore son tombeau; et que l'on y donnoit la représentation tragique de ses souffrances : c'étoit là ce qu'on appeloit les *Mystères de la nuit* (3). Le même Athénagore observe, que les Egyptiens célébroient des fêtes de deuil en honneur de leurs Dieux, dont ils pleuroient la mort, et ensuite qu'ils leur faisoient des sacrifices, comme étant passés à l'immortalité; ce qui rentre dans l'idée de mort et de résurrection, qu'on attribuoit à Osiris, à Horus, à Bacchus, à Adonis, etc.

C'est sur ces mystères et ces souffrances du Dieu de la Lumière, dont on honoroit la mémoire à Saïs, dans le temple de la Vierge, mère d'Apollon, qu'Hérodote croit devoir étendre

(1) Herodot. Euterp. c. 171.
(2) Athenag. Leg. pro Christ. p. 133.
(3) Ibid. p. 55.

un voile religieux, et apposer le sceau du secret et du silence.

Mais il ne nous sera pas difficile, en recueillant les rayons de lumière, qui sont échappés des différens sanctuaires, de saisir le génie et le but de ces cérémonies cachées.

Nous savons par Plutarque, Diodore de Sicile, Eusèbe etc. et nous avons déjà prouvé fort au long, que les Egyptiens honoroient le Soleil sous le nom d'*Osiris*. Donc les aventures malheureuses, et la fin tragique d'Osiris, ne pouvoient être qu'une histoire allégorique sur le Soleil; et les souffrances de ce Dieu, que des souffrances fictives, et des blessures qu'il éprouvoit, par l'action du principe Ténèbres, Ahriman, son ennemi naturel. Donc la représentation qu'on donnoit de ces souffrances et de cette mort, dans les mystères de la nuit, n'étoit qu'une image mystérieuse des phénomènes de la Nature, et de l'action opposée des deux grands principes, qui en partagent l'empire, et qui ont le plus d'influence sur nos ames. Le Soleil ne naît, ne meurt, ni ne ressuscite. Cependant Osiris étoit le Soleil; et Osiris naissoit, mouroit et ressuscitoit. Donc toute cette théorie mystérieuse, sur les aventures d'Osiris, mort (*r*) et ressuscité, ne peut être qu'une de ces allégories Physico-cosmiques, que l'on débitoit dans les Orgies, suivant Sanchoniaton, afin de subjuguer par le merveilleux le respect des Initiés aux mystères de la Nature.

Horus, fils d'Isis (1), le même qu'Apollon ou le Soleil, mouroit aussi et étoit ensuite rendu à la vie et à sa mère, et les Prêtres d'Isis célébroient ces grands événemens, par des fêtes de deuil et de joie, qui se succédoient. Isis y paroissoit accompagnée dans ses recherches du Dieu Mercure qui, dans les mystères d'Eleusis, joue un si grand rôle. Or les cérémonies d'Eleusis, observe judicieusement Lactance (2), ne diffèrent guères de celles d'Isis, et les recherches de Cérès, qui perd et retrouve sa fille, sont semblables à celles d'Isis qui perd et retrouve son fils.

Dans les mystères de Phénicie, établis en honneur d'Adonis (*s*), ou du Soleil, connu sous ce nom, on donnoit aux Initiés le spectacle de sa mort et de sa résurrection. On faisoit une figure, représentant un jeune homme mort (3). On jetoit des fleurs sur son corps; les femmes le pleuroient; on lui élevoit un tombeau (4). Ces fêtes passèrent de Phénicie en Grèce, comme on le voit par Plutarque, et par Ovide (5).

Dans les mystères du même Dieu-Soleil, adoré dans l'Asie Mineure, l'Arménie et la Perse, sous le nom de *Mithra*, on pleuroit la mort de Mithra, et on célébroit, par les expressions de la joie la plus vive, sa résurrection. On présentoit aux yeux de ses Initiés un cadavre (*t*), qui représentoit Mithra mort (6), et on annonçoit ensuite sa résurrection; après quoi on invitoit les Initiés à se réjouir, de ce que le Dieu mort étoit ressuscité, et par ses souffrances avoit fait leur salut. Trois mois auparavant, on avoit célébré sa naissance, sous l'emblême d'un enfant, né le 25 décembre, ou le 8 avant les Kalendes de janvier (7). C'est ainsi qu'on le représentoit à Naples et dans toute la Campanie (*u*). L'imposteur Alexandre, voulant imiter les mystères d'Eleusis, donna la représentation des Couches de Latone, mère du Soleil (8).

En Grèce, dans les mystères du même Dieu, honoré sous le nom de *Bacchus*, on donnoit la représentation de la mort

(1) August. de Civ. Dei l. 6, c. 10. Minut. Felix, p. 163.
(2) Cr. l. 1, c. 21.
(3) Meursius Græc. Feriat. l. 1, p. 4—5—6.
(4) Plut. in Alcibiad. et in Niciâ.
(5) Ovid. Metam. l. 10.
(6) Julian. Firm. de Err. Prof. p. 45.
(7) Macrob. Sat. l. 1, c. 10, p. 249.
(8) Lucian. t. 1, p. 838.

de Bacchus, tué par les Titans (1), descendu aux enfers, et ensuite ressuscité, et retourné vers son principe, où vers le séjour pur, d'où il étoit descendu pour s'unir à la matière (*x*). Cette mort étoit représentée à Chio et à Ténédos, par le sacrifice d'un homme qu'on immoloit (2).

La mutilation et les souffrances du même Dieu-Soleil, honoré en Phrygie, sous le nom d'*Atys* (3), donnèrent pareillement lieu à des scènes tragiques (*y*), dont on offroit tous les ans le spectacle dans les mystères de la mère des Dieux (4). On y portoit une figure, représentant un jeune homme mort, sur le tombeau duquel on versoit des larmes, et à qui on rendoit les honneurs funèbres.

A Samothrace, dans les mystères des grands Dieux, on y donnoit la représentation de la mort d'un des Cabires, ou grands Dieux (*z*). Cette mort étoit célébrée par les pleurs et les gémissemens des Initiés. Ce jeune Cabire, suivant Athénion (5), étoit le même que le Dionysius ou Bacchus des Grecs. Il est certain, que dans ces mystères on exposoit les parties naturelles du jeune Dieu, mis à mort, déposées dans une Ciste ou Corbeille (6). On exposoit aussi en Grèce les parties naturelles de Bacchus, et en Egypte celles d'Osiris, mis à mort par son frère, comme ce jeune Cabire l'avoit été par les siens. On donnoit aussi au Soleil le nom de *Dieu Cabire*, puisque les Astronomes anciens ont appelé Dieux Cabires et de Samothrace, les deux Dieux qui sont dans la constellation des Gémeaux, que d'autres nomment Apollon et Hercule, deux noms du Soleil. C'étoit donc encore la mort du Soleil, qu'on pleuroit à Samothrace.

Apollon avoit son tombeau à Delphes, où il avoit été déposé, après que le fameux Python l'eut mis à mort (7). Trois femmes étoient venues pleurer sur son tombeau, comme les trois femmes, Marie-Magdeleine, Marie Jacobé, et Salomé, sur celui de Christ, Chef de lumière, mis à mort et ressuscité. Python, dans la fable d'Apollon, est le Serpent du Pôle, qui ramène tous les ans l'Automne, le Froid, les Ténèbres et l'Hiver, dont Apollon triomphe ensuite au 25 de mars, ou à son retour à l'agneau équinoxial du Printemps. Pythagore grava quelques vers élégiaques sur ce tombeau mystérieux.

En Crète, Jupiter Ammon, ou le Soleil d'*Aries*, peint avec les attributs du signe équinoxial de l'Agneau, cet Ammon que Martianus Capella dit être le même qu'Osiris, Adonis, Atys, etc. avoit aussi un *tombeau*, et une initiation religieuse, dont une des principales cérémonies consistoit à revêtir l'Initié de la peau d'un Agneau noir, pendant les mystères de la nuit. Nous ne donnerons pas plus de développement ici à ces fictions sacrées, parce que nous les expliquerons dans le plus grand détail, dans notre traité sur l'initiation des Chrétiens.

Toutes ces morts et ces résurrections, tous ces emblêmes funèbres, ces fêtes de deuil et de joie, ces cénotaphes élevés dans différens lieux au Dieu-Soleil, honoré sous différens noms, avoient un même but, l'histoire allégorique du sort qu'éprouve ici-bas la lumière de la Nature, ce feu sacré dont émanent nos ames, mises aux prises avec la matière, et avec le principe ténébreux qui réside en elle, et qui contrarie sans cesse le principe du bien et de la lumière, qu'y répand la Divinité suprême. Voilà quel étoit le grand objet de ces scènes tragiques (*a*).

(1) Macrob. Somn. Scip. p. 1, c. 12.
(2) Porph. de Abst. l. 2. Sect. 36.
(3) Euseb Præp. Ev. l. 2, c. 1.
(4) Diod. Sic. l. 3, c. 58—59.
(5) Apud Schol. Apoll. l. 1, v. 917.
(6) Clement. Alex. in Protrep. p. 12.
(7) Porph. in vit. Pythag. p. 10.

Tous ces mystères, qui ne nous présentent, dit Clément d'Alexandrie (1), que des meurtres et des tombeaux; toutes ces tragédies religieuses, avoient à-peu-près un fond commun, différemment brodé, et ce fond étoit la mort et la résurrection fictive du Soleil, ame du monde, principe de vie et de mouvement dans le monde sublunaire, et source de nos intelligences, qui n'étoient qu'une portion de la lumière éternelle, qui brille dans cet Astre, son principal foyer. Il devoit jouer dans les mystères le rôle le plus important, puisqu'il en joue un si grand dans le monde, et que dans les mystères on avoit eu pour objet de mettre en spectacle le monde, ses principales parties, et le jeu des causes naturelles, dans le rapport essentiel qu'elles avoient avec les ames qui, par la génération, étoient descendues dans le monde. C'étoit dans le Soleil que les ames s'épuroient; c'étoit dans lui qu'elles passoient, suivant Manès, et plusieurs philosophes; il étoit une des portes de l'ame, celle par laquelle les Théologiens, dit Porphyre (2), les faisoient remonter vers le séjour de la lumière et du bien. Aussi dans les mystères d'Eleusis, c'étoit le Soleil, dont on offroit l'image mystique, sous la forme du Dadouque, le premier personnage après l'Hiérophante, qui figuroit le grand *Demiourgos* de l'Univers. Ce Ministre, ou Dadouque, placé dans l'intérieur du Temple, y introduisoit les Initiés.

Les vicissitudes, qu'éprouvoit le Père de la Lumière, tenoient non seulement au spectacle des grands phénomènes de l'Univers, mais sur-tout encore au destin des ames, qui, étant de même substance que lui, éprouvoient le sort de leur Père. C'est ce qui paroît par l'Empereur Julien, et par Salluste le philosophe. Elles s'affligeoient, quand il souffroit; elles se réjouissoient, quand il triomphoit de la force ténébreuse, qui mettoit obstacle à son empire, et au bonheur des ames, qui n'avoient rien tant à redouter que les Ténèbres. Aussi nous voyons dans Plutarque les ames, qui étoient en dépôt dans la Lune, souffrir et demander aux Dieux leur délivrance des maux qu'elles éprouvoient, durant le peu de temps que la Lune met à passer la tranche d'ombre du cône projeté par la terre, et qui produit l'éclipse de Lune. Ces idées faisoient partie de la Théologie, que Plutarque appelle *Théologie Barbare* (3), qui ressemble beaucoup à la Théologie orientale, qu'adopta Manès, sur le destin des ames. On recueilloit dans les mystères le fruit des souffrances du Dieu, Père de la Lumière et des ames, mis à mort par le Chef des Ténèbres, et ensuite ressuscité, comme nous le voyons par la formule, que prononçoit le Grand-Prêtre de Mithra : *Sa mort a fait votre salut.* C'étoit là le grand secret de cette tragédie religieuse, et le fruit qu'on en attendoit, savoir la résurrection d'un Dieu, lequel en reprenant son empire sur les Ténèbres associoit à son triomphe les ames qui, par leur pureté, étoient dignes de partager sa gloire, et n'opposoient aucun obstacle à la force divine, qui les attiroit vers lui, au moment où, porté sur le dos d'*Aries*, il divisoit la matière et préparoit le dégagement des ames.

Pour pouvoir suivre cette théorie, sur les rapports des ames avec la lumière du Soleil, et sur leur retour vers leur principe, il est nécessaire de reprendre la description de l'Univers, dont l'OEuf Orphique nous a offert déjà les premières divisions. Non-seulement on enseigna dans les mystères l'unité du monde, dont l'œuf étoit l'emblême; la division des causes en active et passive, et ensuite celle des principes en Lumière et Ténèbres, qui se combattoient dans le monde; leurs chocs, leurs défaites, et leurs victoires successives, dont les

(1) Clem. Alex. Protrep. p. 12.
(2) Porphyr. de antro Nymph. p. 129.
(3) Plut. de Facie in orbe Lunæ, p. 944.

effets variés influoient sur les ames soumises à la génération : mais encore on exposa aux yeux de l'Initié le spectacle des principaux agens de la cause universelle, et de la distribution du monde, dans le détail de ses parties arrangées dans l'ordre le plus régulier. Ce fut l'Univers lui-même, qui offrit aux mortels le modèle du premier Temple, qui fut élevé à la Divinité, comme nous l'avons fait voir plus au long, dans notre Chapitre troisième du Livre premier.

La distribution du temple des Juifs, et les ornemens symboliques, qui en formoient la principale décoration, ainsi que la parure du grand Prêtre, tout, suivant Clément d'Alexandrie, Josephe et Philon, étoit relatif à l'ordre du monde (1).

Les adorateurs du Soleil, sous le nom de Bacchus Sabazius, en Thrace, où les mystères de ce Dieu prirent naissance, au moins d'où ils passèrent en Grèce, avoient, suivant Macrobe, élevé à ce Dieu sur le Mont Zelmisso (2) un temple, dont la forme ronde représentoit celle du monde et de l'astre lumineux, qui éclairoit le temple par le sommet. Une ouverture circulaire introduisoit son image dans la voûte du sanctuaire, où il paroissoit briller, comme au sommet des cieux, et, par son apparition, dissiper les ténèbres intérieures du temple, symbole représentatif du monde. C'étoit, sans doute, dans ce sanctuaire qu'on donnoit le spectacle de la passion, de la mort et de la résurrection de Bacchus, dont l'image enfantine avoit été exposée aux yeux des Initiés, à l'époque du vingt-cinq décembre, comme l'assure Macrobe au même endroit, en parlant du culte que recevoit ce même Dieu en Italie, et en Grèce, sous les noms de Bacapée, de Briséis et d'Hebon (3).

Xenoclès avoit fait pareillement pratiquer une fenêtre (4), au sommet du temple d'Eleusis, que sa grandeur et sa magnificence firent mettre au nombre des principaux ornemens de la Grèce (5). On lui donna le nom de sanctuaire mystique, sans doute à cause des tableaux mystiques, qu'il offroit de toutes parts. La comparaison que Dion en fait avec l'Univers, et avec les tableaux imposans qu'il présente, semble n'indiquer de différence, que pour la grandeur des deux ouvrages, dont l'un est rétréci et infiniment petit relativement à l'autre. Car il suppose, que l'un offre des spectacles admirables, et l'autre des spectacles mystérieux. Au reste, si nous n'avons point de détail particulier sur ces tableaux mystiques d'Eleusis, mis en parallèle avec ceux de l'Univers, nous savons au moins, que dans le sanctuaire d'Eleusis, comme dans l'Univers, les grands flambeaux de la nature y étoient mystiquement représentés; que trois Planètes, le Soleil, la Lune et Mercure y jouoient un rôle important, et que leurs emblêmes y étoient mis en spectacle. Peut-être en fut-il de même des autres corps lumineux, dont on ne nous parle pas.

Il est certain, que Vénus ou Hespérus jouoit aussi un rôle dans cet opéra. Ce fut Hespérus, qui seul put persuader à Cérès d'étancher sa soif (6). Il devoit donc jouer un rôle dans la représentation des aventures de la Déesse. Parmi les monumens, qui nous restent du culte de Cérès et de Proserpine, on voit le char de la Déesse porté sur une bande, où sont les douze signes du Zodiaque; ce qui prouve bien que les peintures et les emblêmes, qu'on y étaloit, etoient la plûpart relatifs au Ciel et à l'ordre du monde : au moins il suffit de ceux qu'on nous explique, pour juger qu'il devoit y en avoir d'autres, qui représentassent d'autres agens de la nature. Eusèbe, dans sa Préparation Evangélique (7), parlant des principaux ministres d'Eleusis,

(1) Ci-dess. t. 1, l. 1, c. 3, p. 58.
(2) Macrob. Saturnal. l. 1, c. 18, p. 249.
(3) Ibid. c. 18, p. 249.
(4) Plut. vit. Pericl.
(5) Strabo l. 9. Dion Chrysost. orat. 12. Aristoph. in Nubib.
(6) Callimach. in Cer. v. 8.
(7) Euseb. Præp. Ev. l. 3.

nomme d'abord l'Hiérophante, qui étoit, dit-il, paré des attributs du grand *Demiourgos* de l'Univers. Après lui venoit le Dadouque ou porte-flambeau, représentant le Soleil. Puis le porte-autel, qui figuroit la Lune ; et enfin l'Hiérocéryx, ou porte-caducée, qui représentoit Mercure. Il eût été à désirer, qu'Eusèbe nous eût expliqué le caractère énigmatique des autres ministres, et des différens emblêmes, qui composoient *Mundum Cereris* (1), ou l'attirail mystérieux de l'initiation, qu'il n'étoit pas permis aux profanes de voir, si nous en croyons Apulée. Il paroît que ces emblêmes et les autres ornemens du temple faisoient partie des objets mystérieux, sur lesquels il n'étoit pas permis de s'expliquer clairement. Aussi Pausanias (2) n'ose décrire les différens sujets exposés dans le temple appelé *Eleusinium* ; et il annonce, qu'il ne parlera que de ce dont il peut parler. Le premier tableau, qu'il nous offre à l'entrée du temple, est le bœuf, c'est-à-dire l'animal dont Osiris et Bacchus prirent les attributs, et qui fut long-temps le premier des signes ; ce bœuf né des amours de Proserpine et de Jupiter serpent. Pausanias n'a pas jugé à propos de nous introduire plus avant. Les Dieux en songe l'en ont empêché ; il ne permet pas même aux profanes de le questionner sur des objets, dont la vue leur est interdite. Nous ne pouvous donc en juger que par comparaison avec les autres autres ou temples mystiques (*b*). L'unité du monde étoit représentée, sans doute, par l'unité de l'édifice. Car, suivant l'observation du Rhéteur Aristide (3), ce qu'il y avoit de plus étonnant et de plus divin, c'est qu'un seul temple contenoit la foule immense des Initiés. L'enceinte ou Péribole extérieur devoit être très-vaste, si on en juge par le nombre des initiés assemblés au champ de Thriase, lorsque Xerxès entra dans l'Attique. Ils étoient plus de trente mille, comme on peut le voir dans Hérodote (4). Ce temple étoit placé sur une colline environnée de murs. Les ornemens intérieurs, qui le décoroient, et les tableaux mystérieux, qui étoient disposés en cercle dans les pourtours du sanctuaire, étoient faits pour piquer la curiosité de tout le monde, au rapport d'Aristide (5), qui dans un discours déplore l'incendie de ce magnifique temple, arrivé de son temps. Il le regarde comme le sanctuaire commun de la religion des Grecs, et comme celui de tous les lieux sacrés, qui étoit le plus propre à imprimer une frayeur religieuse, et en même temps à donner les spectacles les plus agréables (6). Tout ce qu'on y racontoit étoit merveilleux ; tout ce qu'on y faisoit tendoit à imprimer l'étonnement à l'initié ; les yeux et les oreilles y étoient également frappés. Des générations nombreuses d'hommes y étoient témoins de spectacles ravissans, sur lesquels il n'étoit pas permis de s'expliquer, et dont les poëtes, les orateurs et les historiens ont donné quelqu'idée, dans ce qu'ils débitent de Cérès et de sa fille ; ce qui donne à penser, que la représentation de leurs aventures faisoit partie de ces scènes mystérieuses, et des tableaux magiques qu'on y faisoit paroître. Ainsi on y voyoit les dragons aîlés, qui atteloient le char de la Déesse, et qui sembloient planer sur la terre et sur les mers. C'étoit au milieu de cette salle mystique, que paroissoit l'Hiérophante, qui, semblable au grand prêtre des Juifs, étoit revêtu de tous les attributs du Dieu modérateur de l'Univers. Il étoit assis sur un trône, comme la Divinité sur les sommets de l'Olympe, et comme le *Demiourgos* (7) dans la fameuse statue symbolique

(1) Apulée, l. 11.
(2) Pausan. Attic., p. 13—36.
(3) Arist. t. 1, p. 413. Orat. in Eleusin.
(4) Herod. l. 8, c. 65.
(5) Arist. ibid. p. 453.
(6) Ibid. p. 449.
(7) Porphyr. de Styge, p. 151.

du monde, qu'on voyoit chez les Brames, et dont nous parlerons bientôt. Son habit, sa chevelure, les bandelettes qui ceignoient sa tête, le distinguoient des autres prêtres (1) : sa taille majestueuse, les traits nobles de sa figure, sa chevelure, sa gravité, son grand âge, une voix douce et sonore, tout sembloit se réunir pour imprimer un grand respect au peuple, et soutenir l'idée de majesté, que l'on attribuoit au chef de l'ordre du monde. Il introduisoit, de concert avec le Dadouque, les initiés dans l'intérieur du temple (2).

Le Dieu moteur de la nature, enveloppé dans son ouvrage, étoit censé caché sous un voile, que nul mortel n'avoit encore levé. Par une raison d'analogie (3), son représentant dans les mystères s'enveloppoit d'une robe longue et traînante. Tout étoit caché, jusqu'à son nom, comme on tenoit caché celui du *Demiourgos*, dont le nom étoit ineffable. De même que le *Demiourgos*, placé au-dessus de son ouvrage, étoit censé séparé par sa nature de la matière (4) susceptible de génération (*c*), de même l'Hiérophante étoit obligé par sa chasteté d'imiter, en quelque sorte, cette espèce d'immatérialité, ou d'affranchissement de la matière (5), dans laquelle s'opèrent les générations. On exigeoit en conséquence, qu'il s'abstînt des femmes et de tout acte de génération pendant toute sa vie (6). Pour amortir le feu de la passion, et rendre nuls les besoins de l'amour, il avoit recours au jus de ciguë et à d'autres remèdes froids, dont l'usage fut souvent connu des dévots de l'Orient et de tous ceux qui ont voulu garder un vœu ridicule, fait pour injurier la nature et la force féconde qui se développe en elle, sous prétexte d'honorer l'esprit ou l'intelligence immatérielle, qu'on place hors la matière (7). Ainsi les Galles (8), ministres de Cybèle et de son amant Atys, qui s'étoit fait eunuque, se privoient par une pieuse imitation des organes de la génération, hommage que nos prêtres plus sages n'ont pas voulu rendre à la mère de Dieu et à son fils (9). Ils ont suivi les conseils du maître, qui veut qu'on ne se fasse eunuque qu'en esprit, et ils ont laisé à l'organe corporel les liqueurs spiritueuses, qui leur ont paru préférables au jus de ciguë ; et ils se sont bien trouvés de leur usage.

Après avoir vu le grand architecte de l'Univers revêtu des attributs, dont l'entouroit le génie mystique des chefs des anciennes initiations, passons au premier ministre de la Divinité dans l'ordre visible, au Dieu chef du monde sensible, au Soleil. Il étoit représenté par le Dadouque, ou par le porte-flambeau, ministre assez semblable à ces Génies, que nous voyons dans les monumens de la religion du Soleil, connus sous le nom de monumens de Mithra (10). Il étoit, comme l'Hiérophante, vêtu de l'habit long, et portoit la chevelure longue et un bandeau sur le front ; mais il pouvoit se marier ; ce que ne pouvoit l'Hiérophante. Du reste, son ministère étoit à vie, suivant l'opinion de quelques auteurs. Callias à la journée de Marathon, combattant revêtu des ornemens de son sacerdoce, fut pris pour un *Roi* par les Barbares (11). Il avoit la parure du Dieu Roi de la nature.

Dans la farce que joua Alcibiade (12), pour ridiculiser les mystères, farce qui pensa lui coûter la vie, il s'habilla en *Demiourgos*, et Polytion en Dadouque, tandis que Théodore faisoit le rôle de Mercure. Le Dadouque conduisoit la procession des initiés, dont il ouvroit

(1) Eunap. vit. Max. p. 90. Arrian. in Epictet. l. 3, c. 21.
(2) Sopatr. Quæst. 338.
(3) Plut. in Alcibiad. p. 262. Eun. in Maxim.
(4) Julian. orat. 5, p. 325.
(5) Meursius Eleus. c. 13.
(6) Arrian. in Epict. l. 3, c. 21. Jul. opera, p. 328.
(7) Scholiast. vetus Pers. ad Sat. 5, v. 145.
(8) Servius ad Æneid. 6, v. 661.
(9) Hieronym. contr. Jovian. l. 1, c. 9.
(10) De vet. Pers. Rel. c. 113. Meurs. Eleus. c. 14.
(11) Plut. in Aristid. p. 121.
(12) Plut. in Alcibiad. p. 202.

la marche : il étoit aussi chargé des purifications ; fonction qui fait peut-être allusion à celle du Soleil, où se purifient les ames.

Le troisième ministre d'Eleusis représentoit la Lune, sous le nom d'*Epibôme* ou assistant à l'autel. On sait que la Lune étoit aussi un des deux véhicules des ames, et une des deux grandes portes, par lesquelles les ames descendoient et remontoient. On ignore les fonctions de ce ministre ; peut-être portoit-il quelqu'image de la Lune ou de petits autels, comme un des ministres des mystères d'Isis (1).

Le quatrième étoit l'Hiéroceryx, ou héraut sacré, qui faisoit les fonctions de Mercure, compagnon inséparable du Soleil, secrétaire d'Osiris et d'Isis, de Mercure chargé de la conduite des ames par les deux portes, par lesquelles elles montent et redescendent (*d*). Les ames, en allant du Soleil vers la Lune, passoient immédiatement par Mercure ; comme aussi c'étoit de Mercure que le Soleil les recevoit, lorsqu'elles lui étoient rendues, après avoir passé par la Lune. Il étoit le lien des deux mondes, et l'entremetteur du commerce des ames. Mercure se trouvoit donc essentiellement lié à cette théorie mystique sur les voyages des ames dans la nature, qui étoit le grand sujet que l'on traitoit dans les initiations. C'étoit lui qui les admettoit ou rejettoit, suivant qu'elles étoient plus ou moins pures. Aussi le héraut ou le ministre, qui le représentoit, avoit-il la charge d'écarter les profanes de l'assistance aux mystères, et accompagnoit-il les Lampadophores dans leur marche (2). Mercure, sous le nom de Camillus, étoit aussi une des Divinités de Samothrace (3).

On retrouve ces mêmes personnages, dans la procession des initiés aux mystères d'Isis, qui furent le Type original de ceux d'Eleusis, comme nous l'avons déjà dit ailleurs. Le premier tableau que nous offre Apulée (4), qui nous a donné la description de ces mystères, est l'image symbolique de la nature universelle, revêtue de tous les attributs qui la caractérisent (*e*). Elle embrasse tous les élémens, et étend son empire, depuis les Sphères de l'Olympe jusqu'aux abîmes les plus profonds des enfers. A la tête des ministres du culte de la Déesse, paroît le porte-flambeau, ou le porte-lumière, qui tient en main un vase d'or, en forme de vaisseau, duquel s'élève une lumière infiniment plus pure, que celle qui éclaire nos festins et nos fêtes. C'étoit sans doute le Dadouque d'Eleusis, image du Dieu Soleil, qui répand sa lumière dans tout l'Univers. La forme de vaisseau rentre dans l'idée des anciens Egyptiens, qui faisoient voyager le Soleil et la Lune dans des vaisseaux (5), et dans celle des Manichéens (6), qui figuroient le Soleil et la Lune, comme deux vaisseaux dans lesquels sont transvasées les ames (*f*).

A la suite du *porte-lumière*, marchoit le porte autel, qui répond assez à l'*Epibôme* d'Eleusis, symbole vivant de la Lune. Il étoit à-peu-près vêtu comme le premier ; il portoit dans ses mains des autels. Il étoit suivi d'un troisième ministre, revêtu de tous les attributs de Mercure, portant la palme astrologique et le caducée.

Ce sont bien là les trois ministres d'Eleusis, qui viennent après le *Demiourgos* ; savoir, *le Dadouque*, l'*Epibôme*, et l'*Hiéroceryx*, tous ministres qui, suivant Eusèbe, représentoient le Soleil, la Lune et Mercure. Ce qui prouve évidemment la ressemblance du cérémonial des mystères de la Cérès Grecque et de l'Isis Egyptienne, sans parler des rapports que Plutarque et Lactance ont remarqués, entre les fables de Cérès pleurant Proserpine, et d'Isis pleurant Horus.

(1) Apulée, l. 11.
(2) Spon. t. 2, p. 283. Wheler. t. 2, p. 516.
(3) Schol. Apoll. l. 1, v. 922.
(4) Apulée, Métamorph. l. 11.
(5) Porph. de Ant. Nymph. p. 112.
(6) Beaus. t. 2, l. 7, c. 6, p. 500.

Quelle

Quelle est la fable originale et de quel côté est l'imitation ? La question n'est pas difficile à résoudre.

Un quatrième ministre, représentant la *justice sévère* des Dieux, qui devoit prononcer sur le sort des ames, marchoit à la suite des trois premiers, portant une *main de justice*, symbole naturel de l'équité (1) qui présidoit à ce jugement. Il portoit aussi un vase, en forme de mamelle, rempli de lait, aliment symbolique, employé dans les mystères, où l'on traitoit de la théorie des ames, suivant Macrobe et Porphyre, et qui faisoit allusion à la voie lactée, par où elles descendoient et remontoient. Les ames, suivant Platon (2), passoient à la mort dans le champ de la vérité, où elles devoient être jugées par des juges sévères et inflexibles. On montroit dans les mystères de l'Egypte, entre autres emblêmes, tels que la barque, le Nocher Caron etc., des portes, qu'on appeloit Portes de la vérité, près desquelles étoit placée une statue sans tête, qu'on nommoit *la Justice*. C'est Diodore (3) qui nous l'apprend. La main de Justice, dans la cérémonie d'Isis, paroît exprimer la même idée. Dans les mystères de Mithra, on faisoit un discours sur la Justice (4).

Deux autres ministres suivoient, portant l'un le *van* (5), et l'autre un *vase* rempli d'eau, symbole frappant des deux manières de purifier les ames, qui devoient être admises au séjour des Dieux. Nous avons déjà vu dans Virgile (5), que les ames, qui avoient besoin d'être purifiées, avant d'être admises à l'Elysée, l'étoient par l'air, par l'eau et par le feu. Servius prétend, que ce feu est celui qui s'élève de la terre ; car il y a trois manières de purifier, ajoute cet auteur, par l'air, par l'eau et par la terre. Aussi, dans toutes les cérémonies religieuses, on emploie ces trois manières ; et il cite, pour exemple, les cérémonies de Bacchus. Il prétend, que la purification par le feu des soufres et des matières résineuses exprime ce feu, que recèle la terre, en sorte que les trois élémens, destinés aux purifications, étoient, suivant lui, l'air, l'eau et la terre, et il prétend que Virgile les a rangés dans leur ordre naturel. C'est aussi l'ordre, que les symboles suivent ici ; car, après le van, symbole des purifications par l'air, après le vase, symbole des purifications par l'eau, Apulée nous montre un autre symbole, c'est celui de la terre, représentée, dit-il, par l'animal qui la cultive. Son effigie étoit portée par un autre ministre, qui s'avançoit d'un pas majestueux.

Servius, dans un autre endroit (6), regarde le van mystique des Orgies, comme le symbole de la purification de l'ame ; et il ne fut, suivant lui, employé dans les mystères de Bacchus, que parce que ces mystères avoient pour objet de purifier les ames. Il ajoute, que le crible fut employé dans les mêmes vues, dans les mystères d'Osiris et d'Isis, dans lesquels on enseignoit, qu'Isis mit sur le crible les parties naturelles d'Osiris déchiré par Typhon ; que l'Osiris des Egyptiens est le Bacchus des mystères, celui qu'Orphée dit avoir été mis en pièces par les Titans.

Si le van, comme nous n'en pouvons douter, étoit le symbole de la purification des ames par la ventilation, ou par l'air, le vase, symbole de l'eau, le bœuf, symbole de la terre, avoient donc trait aux deux autres purifications par l'eau et par la terre, que Servius dit avoir été usitées dans tous les mystères, en observant cet ordre, que l'air, l'eau et la terre formoient une échelle de purifications, telle qu'elle se présente dans les élémens, et telle qu'elle s'offre ici dans la procession des Isiaques ;

(1) Porphyr. de Antr. Nymph. p. 127. Somn. Scip. l. 1, c. 12, p. 48.
(2) Axiochus, p. 371.
(3) Diod. l. 1, p. 61.
(4) S. Justin. adv. Tryph. n. 176.
(5) Virgil. Æneid. 6, v. 740.
(6) Comm. Georg. l. 1, v. 166. Georg. l. 2, v. 389.

en sorte que l'ame, partie de la terre, traversoit les élémens, pour être remise par Mercure à la Lune et au Soleil, et delà versée dans le sein de la nature universelle.

Les deux grandes divisions de l'OEuf, en principe actif et passif, en lumière et ténèbres, y étoient aussi marquées.

Ce n'étoit point l'OEuf, mi-partie blanc, mi-partie noir, qu'on y voyoit, mais un Génie (1), dont la face paroissoit tantôt noire, tantôt d'une lumière dorée, et qui représentoit le Dieu, qui entretient le commerce de l'Empire de la Lumière, avec celui des ombres; c'étoit le messager du Ciel et des Enfers; c'étoit l'Anubis Egyptien (2), lequel, suivant Clément d'Alexandrie, et suivant Plutarque, désignoit la séparation des deux hémisphères, c'est-à-dire, la division de la partie du monde affectée à la lumière, de celle qui étoit affectée aux ténèbres, la séparation de l'empire d'Ormusd, de celui d'Ahriman. Il faisoit la fonction de l'Horizon, suivant Plutarque; aussi Apulée fait-il marcher immédiatement à sa suite le symbole de la terre. On peut cependant y voir aussi le gardien des deux portes des ames.

Dans le Planisphère de Kirker, on voit un Chien qui préside au Capricorne, sous le nom d'Anubis; et ce Chien est Sirius, qui se lève le soir, lorsque le Soleil est dans ce signe, Sirius, *Stella Isidis*, et Chien d'Erigone, ou de la Vierge, appelée Isis par Eratosthène. D'un autre côté, ce même Chien, qui préside au Capricorne, ou au Solstice d'hiver par son lever du soir, préside aussi au Cancer par son lever du matin (3). Il commençoit même la période Sothiaque et l'année Egyptienne. Il présidoit donc aux deux portes des ames, le matin et le soir. C'est peut-être pour cela, qu'il paroît ici avec sa tête de Chien, tantôt lumineuse et tantôt obscure. On trouve deux Chiens dans le Planisphère de Kirker; l'un dans l'hémisphère Boréal, l'autre dans l'hemisphère Austral; dans l'un le Chien, ou l'homme à tête de Chien, est dans la division du Cancer; dans l'autre, il est dans la division du Capricorne. C'est peut-être là ce que signifie la tradition sacrée, dont parle Clément d'Alexandrie (4), que les deux Chiens désignoient les Tropiques, et gardoient les deux termes de la course du Soleil, au midi et au nord, au Cancer et au Capricorne; conséquemment les deux portes des ames. C'est peut-être aussi cette liaison d'Anubis avec le Capricorne, domicile de Saturne (5), qui a fait dire à Plutarque, que quelques-uns pensoient qu'Anubis étoit Saturne.

La Ciste sacrée, que nous avons vu plus haut, destinée à porter le Phallus, ou les parties naturelles des deux sexes, les deux emblêmes de la force active et passive de la nature, accompagnoit aussi le symbole de la Terre. Elle étoit ornée magnifiquement, et on la portoit avec un air de mystère.

Toute cette pompe étoit terminée, par la marche d'un Prêtre qui portoit, près de son sein, un symbole très-mystérieux; c'étoit un Vase égyptien, connu sous le nom de Canope, dont la surface étoit chargée d'hieroglyphes; Vase fort arrondi, et assez semblable à la coquille d'œuf, autour duquel un serpent s'entortilloit en formant des espèces d'anses. Nous avons donné plus haut l'explication du Canope. Ici on pourroit voir aussi une image du monde, de forme ellipsoïde, que d'autres représentoient par l'OEuf. La forme de ce vase n'en différoit guère. La couleur d'or, dont il étoit recouvert; les figures variées, qu'on y avoit tracées, nous indiquent assez la Sphère céleste. Quant au Serpent qui l'enveloppe, on sait que

(1) Apulée l. 11.
(2) De Iside, p. 368. Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 567.
(3) Porph. de Ant. Nymph. p. 125.
(4) Strom. l. 5, p. 567.
(5) De Iside, p. 378.

le Zodiaque et la marche tortueuse des Astres, qui y circulent, ont été peints sous cet emblême. Le Dieu Cneph, qui vomissoit l'OEuf Orphique, étoit souvent accompagné du Serpent. Ce symbole étoit, suivant Apulée, *altioris utcumque et magno silentio tegendæ religionis argumentum ineffabile* (*h*). Telle étoit l'idée, que les Egyptiens avoient du Dieu *Cneph* (1), qu'ils regardoient comme le grand Demiourgos. Or, nous avons vu que, dans les mystères d'Eleusis, qui ont tant de rapport avec ceux-ci, on y faisoit paroître le Demiourgos. Toute cette pompe, au reste, paroît évidemment dirigée vers la théorie des voyages de l'ame, et de sa perfection, puisqu'Apulée, une fois initié, quitte sa forme animale, et reçoit la promesse de passer un jour dans l'Elysée, pour y vivre heureux; et que déjà il voit la lumière des Dieux.

Nous ne suivrons pas plus loin l'explication des symboles de la Pompe Isiaque, nous réservant d'en parler ailleurs, quand nous aurons donné une description plus complète de l'ordre du monde, représenté dans les mystères.

Cette description nous est tracée de la manière la plus développée, dans le fameux antre de l'initiation Mithriaque, dont nous allons actuellement parler. Dans les mystères de Mithra, ceux de l'antiquité qui ont plus de rapports avec le Christianisme, qui n'est qu'une secte des Mithriaques, un antre sacré, représentatif de tout l'ordre du monde, recevoit la troupe des Initiés aux mystères de ce Dieu. Tout y étoit symbolique et relatif à l'univers en général, et à ses parties les plus apparentes (2). Les anciens, dit Porphyre, ne consacroient point de temples, qui ne fussent remplis d'emblêmes mythologiques. Or la Mythologie, suivant nous, n'est que l'histoire allégorique de la Nature et de ses agens. Porphyre paroît être dans la même opinion, puisque c'est par la nature, qu'il explique les divers emblêmes de cet antre, qu'il dit avoir été rempli de toute la sagesse des anciens, et mériter, en conséquence, qu'on s'attache à deviner et à développer le sens de ces symboles sacrés.

Les Anciens, dit ce Philosophe, consacrèrent au Monde, avec raison, les cavernes et les antres (*i*), tant au monde en général, qu'en particulier aux différens membres de ce vaste corps. La terre, dans laquelle étoit creusé l'antre, étoit l'emblême de la matière, dont le monde fut formé. De-là il est arrivé, que quelques-uns se sont servis du nom de terre, pour désigner la matière, regardant les antres eux-mêmes comme le monde, qui en étoit composé. Ces antres d'ailleurs, creusés pour la plûpart par les mains de la nature (*k*), sont d'une substance analogue à la substance terrestre, et leur enceinte est formée d'un roc, d'une matière uniforme; l'intérieur est de forme concave, tandis que la couche supérieure s'étend aussi loin, que l'immense étendue de la terre. Porphyre y voit une grande ressemblance avec le monde, né de lui-même, dont les parties ont une affinité mutuelle, et qui tient essentiellement à la matière, qu'ils appellent pierre et rocher, désignant par-là énigmatiquement l'inertie de la matière, et sa partie passive, destinée à recevoir l'impression des formes. Elle est censée immense, par cela même qu'elle n'est point par elle-même figurée.

L'obscurité de ces antres imitoit la nature ténébreuse de la matière et celle du monde, où les ténèbres n'existent que par la matière, qui entre dans sa composition (*l*). C'est de son union aux formes, dont par elle-même sa nature fragile étoit privée, que résulte le bel ordre qu'on y admire, et qui lui a fait donner un nom, qui exprime l'ornement, c'est-à-dire, le nom de monde. Par lui-même, il n'est qu'un antre obscur,

(1) Diod. l. 3, c. 11.

(2) Porphyr. de antro Nymph. p. 106, etc.

mais il s'embellit par les charmes des formes admirables qu'il reçoit, et qui séduisent, au premier aspect, celui qui le voit. D'un autre côté, il n'offre qu'obscurité et ténèbres à la réflexion de celui qui considère la matière, qui en est la base ; en sorte que la couche extérieure, qui s'offre la première à nos regards, est séduisante et agréable ; mais la substance intérieure, qui forme l'épaisseur profonde de ses couches, est entièrement ténébreuse.

C'est d'après cette idée philosophique sur la nature du monde, que les Perses, pour représenter aux Initiés (*m*), d'une manière mystérieuse, la descente des ames ici bas, et leur retour vers les cieux, continue toujours Porphyre, donnent le nom d'antre au sanctuaire obscur, où ils introduisent l'Initié. Zoroastre fut le premier, suivant Eubule, qui consacra un de ces antres mystérieux, dans les montagnes voisines de la Perse. La nature sembloit avoir préparé ce lieu, par les charmes dont elle l'avoit embelli. On y voyoit couler différentes sources, au milieu de la verdure émaillée de fleurs. Il le consacra en honneur de Mithra, père et modérateur de l'univers, qu'il organise, et dont l'antre étoit une image représentative (*n*). Dans l'intérieur de l'antre étoient disposés, dans un ordre régulier, et dans des intervalles symétriques, différens emblêmes relatifs aux constellations et à la division des climats. Depuis Zoroastre, l'usage s'établit, dans beaucoup d'autres endroits, de célébrer les mystères, et de faire les cérémonies de l'initiation dans des cavernes et des antres creusés, soit par la nature, soit par la main des hommes. Comme les temples et les autres édifices religieux, et les autels, furent consacrés aux Dieux du ciel ; les fosses et les souterrains aux Dieux des enfers ; de même les cavernes et les antres furent consacrés au monde et aux Nymphes, à cause des eaux qui y distillent, et auxquelles les Nymphes président. Nous verrons bientôt, que par Nymphes on entendit aussi les ames humaines, qui descendent dans ce monde, pour être liées à la matière par la génération.

Cette comparaison du monde avec un antre obscur, dans lequel les ames descendent, n'est pas une imagination de Porphyre, ni une supposition gratuite de sa part. Platon, dans son septième livre de la République, comme l'observe très-bien Porphyre (1), s'en est servi. Il représente l'homme ici bas, comme dans une caverne profonde, et un antre obscur, qui a une large entrée du côté de la lumière. Il reprend plus loin sa comparaison, et il compare cette habitation mortelle à une prison, et la lumière du feu, qu'on y allume, à celle du Soleil qui éclaire ce monde.

Cicéron, dans le songe de Scipion (2), compare le corps, que l'ame habite, à une prison. Virgile, dans son sixième livre, (3) se sert de la même comparaison. En général, tous ceux qui ont parlé, soit du monde, soit du corps relativement à l'ame, qui descend du ciel pour y habiter, ne l'ont jamais peint autrement (4), que comme un antre obscur et comme une prison ; ce qui justifie les explications que nous donne Porphyre de l'antre sacré, destiné à représenter le monde, dans lequel descendent nos ames. Il n'y a rien en cela, qui ne soit absolument conforme au génie mystique et allégorique des anciens observateurs de la nature du monde et de celle de l'ame, et aux principes de la Théologie ancienne.

Empédocle, faisant parler les Génies, qui conduisent ici bas les ames, leur

(1) Porphyr. ibid. p. 110.
(2) Cicer. Som. Scip. c. 3.
(3) Virg. l. 6, v. 734.
(4) Hierocl. aurea Carm. adv. 70.

fait dire (1) : nous sommes descendus *dans cet antre souterrain.*

C'est par une suite de cette imitation, (2) que les plus anciens peuples, avant même de construire des temples, consacrèrent des antres et des cavernes aux Dieux (*o*). Les Curètes en avoient consacré en Crète à Jupiter ; on en avoit aussi consacré à la Lune et à Pan, en Arcadie ; à Bacchus à Naxe ; et partout où le culte de Mithra fut reçu, ce fut dans des antres, qu'on célébra les mystères de ce Dieu (3). L'antre d'Ithaque, dont Homère a donné la description, étoit aussi un de ces antres mystiques, qui représentoient l'ordre du monde, et les voyages des ames qui, sous le nom de Nymphes, y viennent habiter (4). On voyoit dans cet antre deux ouvertures ou portes, dont l'une, tournée vers le nord, servoit de passage aux mortels ; et l'autre, tournée vers le midi, leur étoit fermée, et ne servoit qu'aux immortels. Porphyre nous donne le sens mystique de ces portes, d'après les principes de la Théologie ancienne, et d'après les explications de Numénius et de Cronius (5).

Ces Philosophes disoient, qu'il y a dans le Ciel deux limites, l'une vers le Midi, l'autre vers le Nord, lesquelles fixent les plus grands écarts du Soleil, par les deux Tropiques d'hiver et d'été.

Le signe du Capricorne et celui du Cancer occupoient ces deux points, l'un au Midi, l'autre au Nord ; l'un pour l'hiver, l'autre pour l'été. On y voyoit la série des domiciles, telle que nous l'avons rapportée ailleurs (6).

La Lune et le Capricorne furent regardés par les Théologiens, comme deux portes (*p*), appelées par Platon deux ouvertures. Par l'une de ces portes, par celle du Cancer, les ames, à ce qu'on prétend, descendent vers la terre ; et par l'autre, ou par le Capricorne, elles remontent vers les cieux. Le Cancer, situé dans la région boréale du monde, et la plus voisine de nous, paroît en effet plus propre à la descente ; le Capricorne, situé vers la région australe, est plus favorable à leur ascension. Or les parties boréales sont affectées principalement aux ames, qui descendent dans la génération ; c'est donc avec raison, que les portes de l'antre d'Ithaque, qui regardent le Nord, semblent s'ouvrir, pour la descente des ames ; et la porte australe est affectée non aux Dieux, mais à ceux qui remontent vers les Dieux. C'est pour cela qu'Homère l'appelle la porte, non pas des Dieux, mais des immortels ; dénomination, qui leur est commune avec les ames, lesquelles par leur essence sont immortelles. Parménide, dans son livre de la nature, parloit de ces deux portes ; et les Romains, dans leur fêtes Saturnales, ainsi que les Egyptiens, dans le commencement de leur année, semblent avoir conservé des vestiges de cette opinion. La liberté des Saturnales paroît indiquer celle des ames, qui, affranchies du joug de la matière, rentrent dans la véritable vie et remontent aux sources de la génération. Les Egyptiens, commençant leur année au Cancer, donnoient au temps le même commencement, que celui de la génération, qui amène l'ame dans le monde.

Je ne prétends point adopter en tout ces dernières explications de Porphyre, qui me semblent au moins douteuses, et son opinion est d'autant plus suspecte, qu'il ajoute qu'on ne donnoit point de portes à l'Orient, ni à l'Occident, ni aux Equinoxes. Cependant nous savons, par Isidore de Séville (7), que les anciens donnoient deux portes au Soleil, savoir, l'Orient et l'Occident. Par l'une il montoit ; par l'autre il descendoit.

Quant aux limites équinoxiales, nous

(1) Porphyr. de antro Nymph. p. 109.
(2) Ibid. p. 120.
(3) Ibid. p. 104 et 105, p. 121.
(4) Odyss. l. 13.
(5) Porphyr. ibid. p. 121.
(6) Ci-dess. t. 1, l. 2, c. 3, p. 177.
(7) Isid. Origin. l. 3, c. 5.

verrons bientôt, qu'elles servoient aussi de passage aux ames, de l'hémisphère ténébreux vers l'hémisphère lumineux, et de l'hémisphère lumineux vers l'hémisphère ténébreux. Porphyre lui-même semble reconnoître cette vérité (1), lorsqu'il ajoute plus loin, que les Perses, dans l'antre représentatif de l'ordre du monde, fixoient le siége du Dieu, chef de la génération, ou de Mithra, leur grand *Demiourgos*, près du point équinoxial de printemps, ayant à droite la partie septentrionale, et à gauche la partie méridionale du monde. Il sembloit plus naturel de le placer, soit au Cancer, soit au Capricorne, au Nord même ou au Midi, si les Perses eussent fixé là le commencement de la génération, comme les Egyptiens et les Romains, au rapport de Porphyre; et si l'Equinoxe n'eût pas été aussi pour les ames un lieu de passage important, tel qu'il paroît l'avoir été, par la place que l'on assignoit au grand Dieu, qui envoyoit les ames dans le monde par la génération, ou qui les en retiroit par la régénération. Car Porphyre nous dit, que le lieu familier, qu'on assignoit à Mithra chez les Perses, étoit le cercle équinoxial, et que ce Dieu présidoit aux Equinoxes; que, par cette raison, il portoit en main le glaive, attribut symbolique du Dieu Mars, qui préside au Belier, et qu'il montoit le Taureau, domicile de Vénus, lequel Taureau, comme Mithra, est l'animal symbolique du *Demiourgos*. C'étoit autrefois effectivement le premier des signes; et dans la Théologie des Perses, ou dans les livres Zends, il y figure avec la Lune, comme un Dieu générateur. Ce Taureau est un des douze signes, et fait partie de ces constellations, qui étoient tracées dans l'antre Mithriaque. Porphyre les appelle des élémens Cosmiques (2), et il les place avec la division des cieux par climats, qui y étoit aussi représentée.

On devoit y peindre aussi la voie lactée, qui passe près de ces deux portes, et qui, dans la Théologie ancienne, étoit censée être le chemin des ames (3). En effet les ames, suivant Pythagore, forment cette troupe d'ombres légeres, qui se réunissent dans la voie lactée, ou de lait, à qui on donne ce nom, à cause des ames qui descendent ici bas dans le monde des générations, pour s'y nourrir du lait, le premier de leurs alimens; et c'est encore pour cela, que ceux qui, dans les libations, invitent les manes des morts à se rendre à leurs tombeaux, mêlent le lait au miel (*q*).

Macrobe adopte à-peu-près les mêmes explications, sur la distribution de l'antre d'Ithaque, sur les deux portes du Soleil et des ames, le Cancer et le Capricorne; et sur la voie lactée (4). Il fait aussi entrer dans cette théorie le fameux Cratère des mystères, ou la coupe céleste, placée près du Cancer et du Lion, ou du domicile des deux astres, qu'on appeloit aussi les deux portes des ames (5); affectant à la Lune celle par laquelle elles descendoient, et au Soleil celle par laquelle elles remontoient. Nous aurons occasion de faire plus loin l'application de sa théorie. Il fait aussi mention des domiciles de chaque Planète (6).

Le progrès des ames, suivant Porphyre, ou plutôt leur marche progressive dans le monde, se faisant à travers les fixes et à travers les Planètes (7), on ne se borna pas, dans l'antre Mithriaque, à tracer le Zodiaque et les autres constellations, et à marquer des portes aux quatre points cardinaux du Zodiaque, par lesquelles les ames entroient dans le monde des générations, ou en sortoient, et par lesquelles elles passoient

(1) Porphyr. de antro, p. 124.
(2) Ibid. p. 108.
(3) Ibid. p. 127. Manil. l. 1, v. 762.
(4) Som. Scip. l. 1, c. 12, p. 47.
(5) Porph. ibid. p. 129.
(6) Som. Scip. l. 1, c. 21.
(7) Porphyr. ibid. p. 128.

de l'empire de la lumière dans celui des ténèbres, et réciproquement. On y représenta aussi les sept couches planétaires, qu'elles ont à traverser, pour descendre du Ciel des fixes, jusque dans les élémens qui enveloppent la terre; et on marqua sept portes, une pour chaque Planète, par lesquelles les ames passoient, soit en descendant, soit en remontant. C'est Celse qui, dans Origène, nous donne ce complément de la théorie, que nous venons d'exposer, d'après Porphyre.

« Celse, dit Origène (1), prétend, d'après Platon, que la route des ames, du » Ciel vers la terre, et de la terre vers » le Ciel, se fait à travers les Planètes. » Et pour étaler dans la dispute, qu'il a » contre nous, un grand appareil de » science, il dit que cette même doctrine est consacrée dans les Mystères » des Perses, et dans les cérémonies » de l'initiation de leur Dieu Mithra. » On y retraçoit, continue Celse, par des » symboles variés, les Sphères célestes, » tant celles des fixes, que celles des » Planètes; et les routes, que suivent les » ames à travers ces Sphères. Voici de » quelle image symbolique ils se servoient. Ils figuroient une échelle, qui » atteignoit de la terre au Ciel, partagée » en sept degrés ou étages, à chacun desquels se trouvoit une porte, et au sommet, une huitième, qui, sans doute, » étoit celle des fixes. La première des » sept portes, rangées le long de l'échelle » mystique, étoit de plomb; la seconde » d'étain, la troisième d'airain luisant, » la quatrième de fer, la cinquième » de matière d'alliage, la sixième » d'argent, et la septième d'or (*r*) ».

« La première porte étoit celle de » Saturne, dont la lenteur étoit figurée » par la pesanteur du plomb. La seconde » étoit celle de Vénus, dont l'éclat doux » et la molle flexibilité étoient figurés » par celle de l'étain. La troisième étoit » celle de Jupiter, dont l'airain exprimoit la solidité et le caractère sec. » La quatrième étoit celle de Mercure, » dont l'infatigable activité étoit exprimée par le fer, qui formoit sa porte: » on avoit aussi en vue de faire allusion à son génie mercantile, et à sa » sagacité. La cinquième porte étoit » celle de Mars; et la matière d'alliage, » qui la composoit, figuroit ses inégalités et sa nature variable. La sixième » étoit celle de la Lune. La septième celle du Soleil. Les couleurs des Planètes » étoient désignées par celles des métaux, » dont étoient formées leurs portes ».

L'ordre, suivant lequel ces portes sont ici rangées, n'est pas celui que les Planètes ont réellement dans le monde, mais un ordre mystérieux; c'est celui qu'ont entre elles les Planètes, dans la distribution des jours de la semaine, qui leur sont consacrés. Ainsi, en partant de Saturne ou du samedi, et en rétrogradant jusqu'au dimanche, on retrouve l'ordre, suivant lequel elles se suivoient sur l'échelle mystérieuse.

Celse, suivant Origène, donnoit la raison de cette distribution, et il la faisoit naître de certains rapports harmoniques. Ces rapports sont ceux de la quarte, comme nous le ferons voir dans un autre endroit de notre ouvrage, où nous parlons de cette échelle mystérieuse.

La dénomination de portes, que nous avons vu appliquée ici aux sept Planètes, et plus haut aux deux signes du Tropique, du Cancer et du Capricorne (2), et que certains Théologiens donnoient aussi au Soleil et à la Lune, étoit une expression figurée des Orientaux, qui, comme l'a très-judicieusement observé Beausobre (3), se servent d'emblèmes et de figures, pour représenter leurs pensées. Ils parlent souvent de vases, de ponts (4), d'échelles etc. par lesquelles ils font passer les ames. Comme Jacob vit en songe une échelle, par la-

(1) Orig. contr. Cels. l. 6, p. 298.
(2) Porphyr. de antro Nymph. p. 129.
(3) Beausobr. t. 2, l. 7, c. 6, p. 502.
(4) Hyde, c. 33, p. 401.

quelle les Anges montoient et descendoient; de même les anciens Persans (*s*), voulant représenter le passage des ames dans le Ciel, avoient imaginé un pont, qui d'un bout tient à la terre, et par l'autre au Paradis. Sur ce pont il y a deux Anges, chargés d'examiner les ames qui y passent, et d'en faire leur rapport à Dieu. Sur leur rapport, Dieu ayant jugé, l'Ange Mihr permet aux bons de continuer leur voyage vers le Ciel, et l'Ange Sorush précipite les méchans dans la Gehênne. On peut saisir, par cet échantillon, le génie Théologique des Perses. L'idée de portes, placées dans les Planètes, et dans les fixes, par où voyagent les ames, est du même style. C'est la langue mystique des Orientaux, dès la plus haute antiquité. Le Syrien Phérécyde (1) avoit aussi parlé des deux portes de l'ame; et par là il avoit en vue la génération et la régénération des ames, ou leur descente vers la terre, et leur retour aux Cieux. Origène (2) assure qu'Ezéchiel et l'auteur de l'Apocalypse, qui emploient les mêmes expressions figurées de portes, avoient aussi en vue la théorie des ames et leur passage à un ordre de choses supérieur à celui-ci, et meilleur que celui qui se trouve ici bas. Notre explication de l'Apocalypse justifiera l'opinion d'Origène.

Nous venons donc de voir, comment le monde entier et ses principales divisions, avec ses agens les plus apparens, étoient représentés dans les antres ou sanctuaires destinés à la célébration des anciens mystères; en sorte que l'initié, en y entrant, se trouvoit environné des mêmes tableaux, dont l'ame se trouve entourée, en descendant par la génération dans le monde visible et matériel, qu'a organisé le grand *Demiourgos*. En conséquence on a dû appercevoir, qu'il y eut une liaison intime, entre la science sacrée des mystères, et la Physique et l'Astronomie ancienne, et que le grand spectacle des sanctuaires dut être celui de l'ordre du monde, ou le spectacle de la nature elle-même. Ce que Porphyre et Celse viennent de nous dire des tableaux de l'antre Mithriaque en est une confirmation; et le fameux monument de Mithra, que nous expliquons ailleurs, et dont toutes les parties sont relatives aux constellations et aux Planètes, en est la preuve la plus démonstrative.

Non-seulement on exposa, dans les sanctuaires, des emblêmes et des symboles mystérieux, relatifs à l'ordre du monde visible, mais on y désigna aussi, par des signes sensibles, les forces invisibles qui le meuvent, et les vertus, les qualités et les puissances, qui sont attachées à la matière, et qui entretiennent l'ordre merveilleux qu'on y observe. C'est encore Porphyre, qui nous l'assure (3).

Le monde, suivant les anciens Philosophes, à qui nous devons la théorie de l'ame et de ses voyages, n'étoit pas une machine purement matérielle et toute mécanique. Une grande ame, avons-nous dit, diffuse dans toutes ses parties, vivifioit tous les membres de l'immense corps de l'univers; et une intelligence, également grande, en dirigeoit tous les mouvemens, et y entretenoit l'ordre et l'harmonie éternelle, qui en résulte. Nous avons déjà vu, dans Virgile (4), le germe de cette sublime théorie sur l'ame, et sur l'intelligence universelle du monde, principe de toutes les ames et de toutes les intelligences particulières, qui lui sont inférieures et subordonnées, comme toute émanation l'est à la source, dont elle découle. Cette sous-division de l'unité du monde matériel, en deux autres unités, dont l'une est celle de l'ame même du monde, l'autre celle de son intelligence, et qui réunies à lui, ne font point trois Univers, mais un seul, doué d'une intelligence et d'une ame, a passé

(1) Porphyr. de antro, p. 130.
(2) Orig. contr. Cels. l. 6, p. 269.
(3) Ibid. de antro, p. 108.
(4) Æneid. 6, v. 724.

dans

dans la métaphysique, sur l'unité intellectuelle, principe de toutes choses, et sur son *logos*, et sa vie, qui se confondent avec elle dans l'unité première, infiniment séparée de la Dyade ou de la matière. C'est de là que les Chrétiens ont emprunté leur dogme de la Trinité, comme nous le ferons voir dans la suite de cet ouvrage, où nous donnerons à cette théorie tout le développement, dont elle est susceptible. Ici il nous suffit de dire, que l'unité du monde, représentée par l'œuf symbolique, avoit sous elle deux unités, celle de l'ame et celle de l'intelligence, qui se répandoient dans toutes ses parties; et qu'elles étoient à l'Univers, considéré comme un être animé et intelligent, ce que l'intelligence et l'ame ou la vie sont à l'individualité de l'homme. Le passage de Virgile, sur lequel Anchise appuie tout le système de la théorie des ames, et conséquemment des mystères, où cette théorie étoit mise en représentation, en est une preuve non équivoque. C'est dans ce sens, que l'on doit entendre avec Warburton, que l'unité de Dieu étoit un des dogmes de l'initiation, si l'on entend, par unité de Dieu, celle du monde, et de la force active et intelligente, qui y réside; ce qui rentre dans le Panthéisme, qui a été la religion de toute l'antiquité, avant que les métaphysiciens eussent créé le monde des abstractions, et séparé Dieu, du monde, et l'unité de Dieu, de Dieu lui-même; ce qu'ils firent dans la suite, comme nous le verrons, dans l'explication de la Triade des Chrétiens, que nous donnerons dans l'ouvrage qui servira de suite à ce traité. Les Docteurs Chrétiens eux-mêmes ont cru reconnoître, dans la doctrine d'Orphée, un des plus fameux chefs de l'initiation chez les Grecs, le dogme de l'unité de Dieu. Ils en ont produit, entre autres preuves, l'hymne, connu sous le nom de Palinodie d'Orphée, dont plusieurs Pères, tels que Justin, Tatien, Clément d'Alexandrie, Cyrille Patriarche de cette même ville, et Théodore, ont rapporté quelques fragmens, et qu'Eusèbe (1) a conservé tout entier, d'après Aristobule. Orphée y prêche ouvertement le dogme de l'unité de Dieu. L'œuf symbolique, emblême de cette unité, et la Triade métaphysique, passèrent aux derniers Orphiques et aux adorateurs de la lumière, sous le nom de Phanès. Le dogme du *Logos*, ou du ῥῆς, de son incarnation, de sa mort et de sa résurrection, ou transfiguration, de son union à la matière, de sa division dans le monde visible, où il se répand, et de son retour à l'unité originelle, y étoit enseigné, et toute cette théorie étoit relative à l'origine de l'ame et à son destin, c'est-à-dire, au grand but des Mystères (2).

L'Empereur Julien (3) explique les mystères d'Atys et de Cybèle par les mêmes principes métaphysiques, sur l'intelligence Démiourgique, sur sa descente dans la matière et sur son retour vers son origine. Il étend aussi son explication à ceux de Cérès.

Il en est de même de Salluste le philosophe (4), qui admet en Dieu une seconde force intelligente, qui descend dans la matière génératrice, pour l'organiser et qui remonte vers sa source.

Toutes ces idées mystiques devoient naturellement entrer dans la doctrine sacrée, et dans les spectacles de l'initiation, dont le but étoit, observe très-bien Salluste (5), d'unir l'homme au monde et à la Divinité (*t*), et dont le dernier terme de perfection, suivant Clément, étoit l'Époptée (6), ou la contemplation de la nature, et celle des êtres réels, ou des causes. Or ce qu'on appeloit êtres réels, c'étoient les êtres invisibles, les Génies, les facultés ou puis-

(1) Præp. Ev. l. 13, c. 12.
(2) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 12, p. 49.
(3) Julian. Serm. 5, p. 325, etc.
(4) Sallust. c. 4, p. 250.
(5) Ibid. p. 249.
(6) Clem. Strom. l. 5, p. 582.

sances de la nature ; enfin tout ce qui n'étoit pas du monde visible, que l'on appeloit, par opposition, l'être apparent (*u*).

La théorie des Génies entra donc dans la science sacrée de l'initiation, et fit partie du spectacle religieux des êtres différens, qu'on faisoit paroître dans les sanctuaires ; elle étoit une suite nécessaire de la croyance à la providence et à la surveillance des Dieux, une des premières bases de l'initiation. L'administration de l'Univers, confiée à des Génies subalternes, par qui les biens et les maux étoient versés dans le monde, étoit une conséquence de ce dogme, et nous avons vu, que les Perses avoient consacré cette opinion dans les mystères de Mithra, où l'on exposoit ce fameux œuf, qu'Ormusd et Ahriman s'étoient partagés, en chargeant chacun vingt-quatre Génies d'y répandre les biens et les maux, qui s'y rencontrent. Ces vingt-quatre Génies étoient subordonnés à douze autres Dieux, dont six étoient enfans du principe du bien et de la lumière, et six autres du principe du mal et des ténèbres (1). Ces Dieux de différens ordres, rangés sous les drapeaux chacun de leur principe ou des deux chefs de la lumière et des ténèbres, se livroient des combats et suivoient le sort du chef vainqueur ou vaincu. Cette doctrine des Génies, dépositaires de la providence universelle, étoit intimément liée aux mystères anciens, et se trouvoit consacrée dans les sacrifices et les initiations chez les Grecs, comme chez les Barbares, au rapport du même Plutarque (2). Nous avons donc eu raison d'avancer que, dans les sanctuaires anciens, on y donnoit le spectacle des Génies, chargés de l'administration du monde. L'intervention du fameux Mercure, conducteur des ames, qui paroissoit dans les temples d'Eleusis avec le Soleil et la Lune, en est déjà une preuve. Il en est de même de celui des mystères d'Isis, que nous voyons paroître à la procession des initiés, dans Apulée.

Le même Plutarque, dans un autre ouvrage (3), observe que les Dieux, par le moyen des Génies intermédiaires entre eux et les hommes, se rapprochent des mortels, dans les cérémonies de l'initiation, et dans les Orgies. Mais il croit prudent, à l'exemple d'Hérodote, de tirer le voile du mystère sur ces grands secrets, et de supprimer les preuves, qu'il en pouroit tirer de la nature et de l'existence de ces êtres appelés Génies, dont il fait des Ministres des Dieux, des Secrétaires, des Officiers chargés de l'inspection de leurs sacrifices, et d'assister à leurs mystères. On enseignoit, que ces Génies étoient de deux sortes, les uns, chargés de distribuer les peines, et d'exercer la vengeance des Dieux contre l'injustice et l'orgueil des mortels ; que les autres au contraire, d'une nature plus pure, (ce sont nos Anges,) étoient les dispensateurs des dons de la Divinité, à qui, à cause de l'excellence de leur nature, on avoit attribué cette fonction royale ; car il n'étoit pas de fonction plus digne de la majesté royale, disoit-on, que la bienfaisance.

On reconnoît, dans ce double ordre de Génies, les Génies subordonnés à Oromaze et à Ahriman chez les Perses ; ce sont chez nous, les Anges et les Démons. On remarque toujours le même but des mystères, celui d'établir le dogme des récompenses et des peines à venir, le même qu'on avoit, en établissant le dogme de la Providence, dont la théorie des Génies bons et mauvais étoit une suite chez ceux, qui vouloient expliquer le mélange des biens et des maux.

Plutarque continue l'examen de la nature de ces différens ordres de Génies, dont on parloit dans les mystères (4) ; et on y apperçoit des traces de notre opi-

(1) Plut. de Iside, p. 369—70.
(2) Ibid. p. 369.
(3) De Oracul. Defect. p. 417.
(4) Ibid. p. 417.

nion sur les Anges de ténèbres, et sur les Anges de lumière. De même que parmi les hommes, dit ce philosophe, il y a des différences de caractère et de qualités, il y en a pareillement parmi les Génies. Les uns ont à peine une teinte légère de la nature passive et déraisonnable, tandis que chez les autres elle domine de manière, qu'il est difficile qu'ils s'en dépouillent. Nous en trouvons des preuves éparses çà et là dans la Mythologie, et des traces dans les initiations et dans les sacrifices. C'est ici, qu'à propos des preuves que l'on peut tirer des Mystères et du cérémonial de l'initiation, Plutarque croit devoir se condamner à un respectueux silence.

Il est aisé de voir, quelle fut l'origine des bons et des mauvais Anges, ou des Génies subalternes, chargés de dispenser les biens et les maux de la nature. Comme on ne vouloit point inculper la Divinité, on rejeta le mal, tantôt sur ses ministres, tantôt sur un second principe, en opposition avec le bien et la lumière; et comme le bien et le mal sont dans la nature, à-peu-près à dose égale, on attribua, comme dans la Théologie de Zoroastre, aux Génies ou Anges de lumière la dispensation des biens, et aux Génies ou Anges des ténèbres, et à leur chef, la dispensation des maux. Ainsi le soin de tourmenter les coupables fut une des fonctions confiées aux mauvais Génies, aux Anges des ténèbres, aux Euménides, filles de la nuit, etc. au Diable toujours noir, et chef des puissances des ténèbres. Tous les Anciens ont admis cette distinction des bons et des mauvais Anges ou Génies, comme on peut le voir dans le traité d'Isis de Plutarque (1), distinction, qui résulte et de leur nature et de leurs intentions différentes, ajoute ce philosophe. Platon donnoit aux premiers le nom de Dieux célestes; ce sont nos Anges; et il leur attribuoit (2) la droite, et le nombre pair, c'est-à-dire l'apanage du bon principe. Il donnoit au contraire aux autres, qu'il appeloit proprement Démons, la gauche, et le nombre impair, qui étoient dans l'apanage du mauvais principe.

Xénocrate (3) pensoit, qu'il y avoit dans l'air de ces Génies d'une nature forte et robuste, de forme gigantesque, d'un caractère dur et féroce, qui se plaisoient à voir le deuil et les larmes, et qui avoient besoin de se repaître du spectacle de l'affliction des mortels, pour s'abstenir de faire de plus grands maux. Ces Génies, comme chez nous les Démons, étoient des êtres, qui avoient été précipités dans les régions inférieures de l'air, pour y expier la peine de leurs fautes. C'est Empédocle, qui nous a transmis ces idées Théologiques, fort semblables aux nôtres, sur la nature et la chûte des mauvais Anges. Plutarque ajoute (4), que le fameux Typhon, l'ennemi et le meurtrier d'Osiris, étoit un de ces mauvais Génies, qui, après avoir, comme l'Ahriman des Perses, dont il parle plus loin (5), jeté le plus grand désordre dans la nature, porté le trouble sur la terre et sur la mer, où il avoit, comme le mauvais principe de l'Apocalypse (6), causé les plus grands maux, finit par être puni de ses crimes. C'étoient ces aventures, qu'Isis, ajoute Plutarque, avoit voulu retracer dans les cérémonies mystérieuses, et dans les plus saints mystères, qu'elle établit en mémoire de ses malheurs et de ses courses, dont on donnoit l'image et la représentation dans les sanctuaires, en même temps qu'on y offroit des encouragemens pour la piété, et des consolations dans les malheurs. Plutarque en a bien montré ici le but et le véritable caractère. On n'y voit rien, qui ait trait à l'Agriculture; mais tout y a trait

(1) De Iside, p. 361.
(2) Ibid. p. 370.
(3) Ibid. p. 361.
(4) Ibid.
(5) Ibid. p. 470.
(6) Apocal. c. 12, v. 12, etc.

à l'état de l'homme malheureux ici bas, et aux Génies malfaisans, qui livrent à son ame les plus cruels assauts. On y voit une théorie mystérieuse, sur les Génies bons et mauvais, sur les combats qu'ils se livrent, et sur les défaites et les victoires des principes du bien et du mal de la Nature. Aussi Plutarque (1) prétend-il, que la guerre des Géans et des Titans contre Jupiter, dans la théologie des Grecs, que les crimes de Saturne contre son père, les combats d'Apollon contre le grand Dragon Python, les exils et la fin tragique de Bacchus, les courses de Cérès, les aventures d'Osiris et de Typhon, et toutes les cérémonies mystérieuses de l'initiation, dont les détails ne peuvent être rendus publics, avoient pour objet cette théorie des principes secondaires, ou des Génies; et non pas la Divinité suprême, qui ne pouvoit se plaire à ces sacrifices funèbres, à ces cérémonies lugubres et cruelles, où l'on mangeoit quelquefois des viandes crues (2), et où l'on mettoit en pièces des hommes, comme dans les Omophagies, ou représentations de la mort tragique de Bacchus. Que ces fêtes tumultueuses ou obscènes, dans lesquelles on s'agitoit furieusement, et où l'on se lamentoit, n'avoient d'autre but, que d'écarter l'influence des esprits malins, et les effets de leurs fureurs. Nous n'examinerons point jusques à quel point l'explication de Plutarque est juste; et si ces mouvemens furieux, ces morts tragiques, n'étoient pas plutôt une représentation des violences exercées par les mauvais Génies sur le principe de la lumière et du bien, qu'un moyen sûr de les appaiser. Nous tirerons seulement une conclusion, propre à établir la vérité de la proposition que nous avons avancée, et que nous cherchons ici à prouver; c'est que la théorie des Génies faisoit partie des dogmes et des spectacles de l'initiation, et qu'elle se lioit aux mystères, parce que les sanctuaires eux-mêmes, où l'on initioit, et que les tableaux et les représentations qu'on y offroit, étoient destinés à peindre tout l'Univers, avec les causes visibles et invisibles, qui y sont mises en jeu, et qui concourent à former le système universel du monde, dans lequel l'ame entre par la génération, où elle vit quelque temps dans une espèce de captivité, et d'où elle sort à la mort, pour retourner à son principe, lorsqu'elle a été assez heureuse pour être régénérée. Cette conclusion est confirmée par Plutarque (3), lorsqu'il nous dit, que le dogme de la Providence, qui administre le monde, par le moyen de puissances intermédiaires, qui entretiennent le commerce de l'homme avec la Divinité, étoit consacré dans les mystères des Egyptiens, des Phrygiens, des Thraces, des Mages et des Disciples de Zoroastre, comme on pouvoit le prouver par leurs initiations, auxquelles des cérémonies lugubres et funèbres se mêloient. Nous avons parlé plus haut de ces fêtes funèbres, de ces sépultures, et de ces morts fictives, en honneur du Soleil, peint sous les traits de l'homme mortel. Plutarque ignore, quel fut l'inventeur de ce dogme sur les Génies; mais il assure, qu'on en peut trouver des preuves dans les initiations des différens Peuples, que nous venons de nommer. Platon admet également ces puissances intermédiaires, qui lient les hommes aux Dieux, et qui entretiennent entre eux ce commerce réciproque de prières et de bienfaits (4), qui se fait entre le Ciel et la terre. C'est sur eux que repose, dit Platon, toute la science sacerdotale, et l'art des sacrifices et des initiations, toute la science des enchantemens, des prestiges, et de la divination. C'étoit aussi sur cette dernière base, sur les preuves tirées de la puissance des Génies, sur les prédictions des Devins, et sur les oracles, que les

(1) De Iside, p. 360.
(2) Plut. de Oracul. Defect. p. 417.
(3) Ibid. p. 415.
(4) Plut. t. 3, in Sympos. p. 202.

Mystagogues, et les chefs d'initiation, réciproquement établissoient le dogme des récompenses et des peines éternelles, si nous en croyons le témoignage de Celse (1). De tous ces témoignages, il résulte clairement, que la théorie des Génies, et le dogme de la Providence, qui administre par eux l'Univers, et qui produit les biens et les maux de la Nature, faisoit une partie essentielle des leçons, que l'on donnoit aux initiés, pour leur apprendre les rapports, dans lesquels leur ame étoit avec toute la nature; ce qui étoit la grande leçon, qu'on se proposoit de donner dans l'initiation, afin de rendre l'homme plus grand à ses propres yeux, en lui apprenant ce qu'il étoit dans l'Univers.

Voilà donc le tableau du monde, développé dans toutes ses parties aux yeux de l'initié; et l'antre symbolique, qui le représente, orné et revêtu de tous ses attributs. C'est dans ce monde, ainsi organisé, doué d'une double force active et passive, partagé entre la lumière et les ténèbres, mu par une force vive et intelligente, gouverné par des Génies, qui président dans ses différentes parties, et dont la nature et le caractère sont plus ou moins dégradés, à proportion qu'ils ont une portion plus ou moins grande de la matière ténébreuse, que descend l'ame, émanée du feu Ether, et sortie de la région lumineuse, que l'on concevoit supérieure au monde. Elle entre dans la matière ténébreuse, où les deux principes, secondés de leurs Génies familiers, se combattent, pour y subir une ou plusieurs organisations dans le corps qui va l'enchaîner, jusqu'à ce qu'enfin elle retourne au lieu de son origine, à sa véritable patrie, dont elle est exilée pendant la vie. Car c'est à cela que se réduit toute la théorie de l'ame. Suivons la donc dans sa route et dans son retour à travers les constellations et les Sphères planétaires. Macrobe va d'abord nous servir de guide (2).

Il faut avant tout nous rappeler ce que nous avons dit plus haut sur l'ame, d'après Virgile (3), qui n'a fait que consacrer dans ses vers l'opinion des Pythagoriciens, des Stoïciens, des Platoniciens etc. en général de tous les plus grands Philosophes de l'antiquité, qu'elle est une émanation de l'ame du monde, et du feu principe universel, qui circule au-dessus des cieux, dans une région infiniment pure, et toute lumineuse. Ce feu céleste, pur, simple et sans aucun melange, se trouve placé au plus haut du monde, par sa légéreté spécifique (4); s'il en descend, sa nature est contrariée, et c'est un désir inconsidéré de la part de l'intelligence, un amour perfide pour la matière, qui l'en fait descendre (x), pour connoître ce qui se passe ici bas, où le bien et le mal sont en opposition. La matière est censée lui tendre des piéges, lui présenter une amorce; s'il succombe à la tentation, alors il fait l'épreuve des maux, qu'il ne connoissoit pas encore, et qui n'approchent jamais de l'empire du bien, et de la lumière, où les ames sont établies. Elles s'écartent donc de ce monde lumineux par la génération, c'est-à-dire, en descendant vers le monde sublunaire, où s'opérent les générations, et en s'unissant à la matière ténébreuse des corps. Cette idée métaphysique a souvent été rendue d'une forme romanesque et mythologique dans la théologie des Orientaux, comme on peut le voir dans Beausobre (5). Elle se présente d'une manière plus simple dans Macrobe.

L'ame, suivant ce Philosophe (6), est une substance simple, une monade, considérée dans son origine, lorsqu'elle est séparée de la ma-

(1) Orig. contr. Cels. l. 8, p. 420.
(2) Somn. Scip. l. 1, c. 8.
(3) Æneid. l. 6, v. 724, etc.
(4) Ibid. Virg. v. 730 et 747.
(5) Beausobre, Traité du Manichéis. t. 2, l. 6, c. 2, 3, 4, etc.
(6) Somn. Scip. l. 1, c. 6, p. 19; c. 9, p. 39.

tière turbulente, à laquelle elle est par sa nature étrangère. Le lieu, d'où elle tire son origine, *est le Ciel.* C'est, dit Macrobe, une opinion constante parmi tous les Philosophes ; et l'ouvrage de sa sagesse, tant qu'elle est unie au corps, est de porter ses regards vers sa source, et de s'efforcer de retourner au lieu d'où elle est partie. Nous avons dans ces deux mots le secret de tous les mystères, et de toutes les initiations, dont le but est de rappeler à l'homme son origine divine, et de lui indiquer les moyens de retourner vers son principe. La religion des Chrétiens elle-même n'a point un autre objet. La philosophie n'avoit point non plus d'autre but, comme on peut s'en assurer par les ouvrages des Pythagoriciens, des Platoniciens et des autres Philosophes, dont les Chrétiens ont emprunté les dogmes et la morale (*y*), et sur-tout par Macrobe, lequel nous marque, dans ce même ouvrage, la véritable fin que se proposoit la philosophie, qui seule pouvoit assurer à l'homme la félicité. La grande science, que l'on acquéroit dans les mystères, étoit pour l'homme la connoissance de soi-même, de la noblesse de son origine, de la grandeur de ses destinées, et de sa supériorité sur les animaux, qui ne pouvoient arriver à cette science, et auxquels l'homme ressembloit, dès qu'il ne réfléchissoit pas sur son existence, et n'approfondissoit pas sa nature. C'étoit là cette grande leçon, qu'avoit donnée l'oracle de Delphes à celui qui le consultoit sur les moyens d'être heureux (1), *apprends à te connoître toi-même ;* sentence sublime, que l'on disoit descendue du Ciel, et qui étoit gravée *sur le frontispice du Temple.* L'ame, existant de toute éternité au Ciel, a abandonné le lieu de son origine (2), par ignorance réelle ou feinte, ou plutôt par une trahison ouverte. Ce lieu est la partie étoilée du monde, où elle habitoit, dit Macrobe, avant de se laisser séduire par le désir d'animer un corps, et d'où elle est descendue, pour venir s'y loger (3). L'ame, précipitée ici-bas, n'a d'autre ressource que de se reconnoître, et de tourner ses regards vers son origine, et son berceau primitif ; c'est en elle-même qu'elle doit se chercher (4). Elle doit tout souffrir, tout faire pour remonter vers sa source. Telle est la conclusion, que l'on tiroit de ce premier dogme, sur l'origine de l'ame. Mais avant de parler de son retour, suivons-la dans sa descente.

La Sphère aplane (5), ou le Ciel des fixes, étoit cette terre sainte, ces champs Elysées, qui étoient le domicile naturel des ames, le lieu où elles remontoient, lorsqu'elles avoient recouvré leur pureté et leur simplicité primitive. C'est de ce champ lumineux, que partoit l'ame, lorsqu'elle étoit envoyée dans le corps, où elle n'arrivoit, qu'après avoir subi trois dégradations, désignées sous le nom de mort, et après avoir franchi les Spheres et les élémens. Les ames restoient en possession du Ciel (6), et de la félicité, tant qu'elles étoient assez sages, pour éviter la contagion du corps, et se tenir libres de tout contact avec la matière. Mais celles qui de cette demeure élevée, où elles sont environnées d'une lumière éternelle, ont jeté un regard en bas vers les corps, et vers ce qu'on appelle ici-bas la vie, qui, pour l'ame, est une vraie mort, et qui ont conçu pour elle un secret désir ; ces ames, victimes de leur concupiscence, sont entraînées peu-à-peu vers les régions inférieures du monde, par le seul poids d'une pareille pensée et d'un désir tout terrestre. Cette chûte toutefois n'est pas subite, mais graduée. L'ame, parfaitement incorporelle, ne se revêt pas tout de suite du limon gros-

(1) Som Scip. lib. 1, c. 9, p. 39.
(2) Ibid. c. 11, p. 40.
(3) Ibid. p. 41.
(4) Ibid. p. 39.
(5) Ibid. c. 11, p. 46.
(6) Ibid. p. 47.

sier du corps ; mais peu-à-peu, par des altérations successives et insensibles, et à mesure qu'elle s'éloigne de plus en plus de la substance simple et parfaite qu'elle habitoit, pour s'entourer d'un certain corps sidéral, ou de la substance des astres, dont elle se grossit. Car, dans chacune des Sphères placées au-dessous du Ciel des fixes, elle se revêt de plusieurs couches de matière éthérée, qui insensiblement forment le lien intermédiaire, par lequel elle s'unit au corps terrestre ; en sorte qu'elle éprouve autant de dégradations ou de morts, qu'elle traverse de Sphères. Voici quel est l'ordre de sa marche (1). La voie lactée, dit Macrobe, embrasse tellement le Zodiaque, dans la route oblique qu'elle a dans les Cieux, qu'elle le coupe en deux points opposés, au Cancer et au Capricorne, où sont les deux termes de la route du Soleil, appelés Tropiques, et que les Physiciens ont appelé les portes du Soleil. Il est certain, que du tems de Macrobe les deux Tropiques, qui autrefois répondoient aux étoiles du Cancer et du Capricorne, conservoient, comme aujourd'hui, ces noms, quoique les Tropiques correspondissent alors aux constellations des Gémeaux et du Sagittaire, par l'extrémité desquelles la voie de lait coupe le Zodiaque. Ainsi on pouvoit dire, qu'elles passoient par les signes du Cancer et du Capricorne, mais non pas par les constellations ; ce qu'il ne faut pas confondre, à cause du déplacement produit par la précession des Equinoxes.

C'est par ces portes, comme nous l'avons déjà vu plus haut, que les ames étoient censées descendre vers la terre, et remonter de la terre aux Cieux. C'est pourquoi, continue Macrobe (2), on appelle l'une, *la porte des Hommes*, et l'autre, *la porte des Dieux* (*z*). Le Cancer étoit celle des hommes, parce que les ames étoient censées descendre par-là vers la terre ; le Capricorne, celle des Dieux, parce que c'étoit par le Capricorne, qu'elles remontoient vers le siége de leur propre immortalité, et qu'elles alloient se placer au nombre des Dieux ; et c'est ce qu'Homère a voulu figurer, dans la description de l'antre d'Ithaque. C'est pourquoi Pythagore (3) pense, que c'est de la voie lactée, que part la descente vers l'empire de Pluton, parce que les ames, en tombant de là, paroissent déjà déchues et rabaissées au-dessous de leur habitation supérieure. C'est de la voie lactée, qu'elles reçoivent la première impulsion, qui les pousse vers les corps terrestres. Voilà ce qui fait que Scipion l'ancien dit au jeune Scipion, au sujet des ames des bienheureux, en lui montrant la voie de lait : « Ces ames sont parties d'ici, et c'est » ici qu'elles retournent (*a*) ».

Ainsi les ames, qui doivent descendre, tant qu'elles sont au Cancer, comme elles n'ont point encore quitté la voie de lait, sont toujours censées être au nombre des Dieux. Mais lorsqu'elles sont descendues jusqu'au Lion, là elles commencent l'apprentissage de leur condition future. Par la raison contraire, lorsqu'elles sont dans le Verseau, qui est le signe opposé au Lion, elles sont dans l'état de la plus grande opposition à la vie humaine (4). Aussi est-ce sous ce signe, et dans le mois où le Soleil le parcourt, que l'on fait des sacrifices aux manes. Ainsi l'ame, descendant des limites célestes, où le Zodiaque et la voie lactée se touchent, quitte aussitôt sa forme sphérique, qui est celle de la Nature divine, pour s'alonger et s'évaser en cône. C'est ainsi que du point naît la ligne, qui d'un point individuel s'étend en longueur ; et sortant de la sphéricité de son point, qui est sa monade, elle se par-

(1) Ibid. c. 12, p. 47.
(2) Ibid.
(3) Ibid. c. 12, p. 48.
(4) Ibid.

tage et s'avance jusque dans la Dyade, qui est son premier prolongement. C'est là cette essence, à qui Platon, dans le Timée, donne les noms d'indivisible et de divisible, lorsqu'il parle de la formation de l'ame du monde. Car les ames, tant celle du monde que celle de l'homme, se trouvent n'être point susceptibles de division, quand on n'envisage que la simplicité de leur nature divine; mais aussi quelquefois elles en paroissent susceptibles, lorsqu'elles s'étendent et se partagent, l'une dans le corps du monde, l'autre dans celui de l'homme. Lors donc que l'ame est entraînée vers le corps, dès le premier instant, où elle se prolonge hors sa Sphère originelle, elle commence à éprouver le désordre, qui règne dans la matière, qui s'unit, à sa substance; et c'est ce qu'a insinué Platon, dans son Phédon, lorsqu'il nous peint l'ame chancelante et prise d'une nouvelle ivresse, qui la fait tomber vers le corps : il a désigné par-là un nouveau breuvage de matière plus grossière, dont elle se charge, et qui l'appesantissant, l'entraîne vers le corps. Nous avons, dit Macrobe, un symbole de cette ivresse mystérieuse dans la Coupe céleste, appelée Coupe de Bacchus (1), et que l'on voit placée au Ciel, entre le Cancer et le Lion. On a désigné par cet emblême cette espèce d'ivresse, que l'influence de la matière, tumultuairement agitée, cause aux ames qui doivent descendre ici-bas. C'est là, que déjà l'oubli, compagnon de l'ivresse, commence à se glisser insensiblement dans les ames. Nous voyons la même idée philosophique dans Platon (2), qui fait partir les ames d'un endroit très-lumineux, situé dans la région la plus élevée du monde, où un peson, représentatif des Sphères, devient le fuseau des Parques, qui règlent le destin des ames, lorsqu'elles veulent descendre vers la terre, pour y animer des corps. Elles s'assemblent dans les champs de l'Oubli, pour y boire l'eau du fleuve Amélès, qui leur fait tout oublier. Cette fiction n'a pas non plus échappé à Virgile (3). Si les ames, continue Macrobe (4), portoient jusque dans les corps la connoissance, qu'elles avoient acquise des choses divines, dans leur séjour aux Cieux, il n'y auroit jamais entre les hommes de partage d'opinion, sur la Divinité. Mais les unes oublient plus, et les autres moins.

La partie la plus élevée et la plus pure de cette matière, qui alimente et constitue les êtres divins, est ce qu'on appelle Nectar; c'est le breuvage des Dieux. La partie inférieure, plus trouble et plus grossière, c'est le breuvage des ames; et c'est ce que les Anciens ont désigné, sous le nom de fleuve Léthé (5). Entraînée par le poids de cette liqueur enivrante, l'ame coule le long du Zodiaque et de la voie lactée, jusqu'aux Sphères inférieures; et dans sa descente, non seulement elle prend, dans chacune de ces Sphères, une nouvelle enveloppe de la matière du corps lumineux; mais elle y reçoit les différentes facultés, qu'elle doit exercer, durant son séjour dans le corps. Elle acquiert, *dans Saturne*, le raisonnement et l'intelligence, ou ce qu'on appelle la faculté logistique et contemplative. Elle reçoit de Jupiter la force d'agir, ou la force exécutrice.

Mars lui donne la valeur nécessaire pour entreprendre, et la fougue impétueuse. Elle reçoit du Soleil les facultés des sens et de l'imagination, qui la font sentir, et imaginer. Vénus lui inspire le mouvement des désirs. Elle prend, dans la Sphère de Mercure, la faculté d'exprimer et d'énoncer ce qu'elle pense et ce qu'elle sent. Enfin, en entrant dans la Sphère de la Lune, elle y acquiert la force nécessaire, pour propager par la génération, et accroître les corps. Cette Sphère Lunaire, qui est la

(1) Ibid c. 12, p. 49.
(2) Plato de Legib. l. 10, p. 621.
(3) AEneid. l. 6, v. 749.
(4) Macrob. ibid. c. 12, p. 49.
(5) Ibid. p. 50.

dernière

dernière et la plus basse, relativement aux corps divins, est la première et la plus haute, relativement aux corps terrestres. Ce corps lunaire, en même temps qu'il est comme le sédiment de la matière céleste, se trouve être la première substance de la matière animale. Voilà quelle est la différence, qui se trouve entre les corps terrestres et les corps célestes, j'entends, le Ciel, les astres et les autres élémens divins; c'est que ceux-ci sont attirés en haut, vers le siége de l'ame, et vers l'immortalité, par la Nature même de la région, où ils sont, et par un désir d'imitation, qui les rappelle vers sa hauteur; au lieu que l'ame est entraînée elle vers les corps terrestres, et qu'elle est censée mourir, lorsqu'elle tombe dans cette région caduque, qui est le siége de la mortalité. Au reste, ajoute Macrobe, qu'on ne soit point surpris que nous parlions si souvent de la mort de cette ame, que nous avons dit être immortelle. L'ame n'est point anéantie ni détruite par cette mort; elle n'est qu'accablée pour un temps; et cette oppression momentanée ne la prive pas des prérogatives de l'immortalité, puisque dégagée ensuite du corps, après avoir mérité d'être purifiée des souillures du vice, qu'elle avoit contractées dans son commerce avec lui, elle peut être rétablie dans tous ses droits, et rendue de nouveau au séjour lumineux de son immortalité.

Ces principes sont les mêmes que ceux des Chrétiens, qui croient que l'ame est déchue par le péché originel du séjour de la félicité, où elle fut primitivement établie; mais qu'elle est destinée à y retourner un jour, lorsqu'elle aura été régénérée et purifiée de toutes ses souillures.

Les Priscillianistes avoient à-peu-près adopté la même théorie que Macrobe, sur la descente des ames vers la terre, lorsqu'elles y viennent animer des corps. Léon raconte (1), que ces Sectaires enseignoient, que les ames, ayant péché dans le Ciel, où elles étoient revêtues de corps célestes, elles sont tombées sur la terre; qu'en traversant les Sphères célestes, et les airs, elles rencontrèrent diverses puissances, les unes plus cruelles, les autres plus douces, qui les enfermèrent dans des corps de conditions différentes; que les corps et les ames des hommes sont assujettis au destin, et à l'empire des Etoiles; que les parties de l'ame sont soumises à certaines puissances, et les membres du corps à d'autres. Ces dernières puissances sont les trente-six Décans du Zodiaque, comme il paroît par Celse, cité par Origène, lesquels concouroient à composer les décrets du destin astrologique (2).

L'auteur du Pimander, en établissant également la préexistence des ames, et leur descente à travers les Sphères célestes, suppose, qu'en les traversant, elles y prennent toutes les passions, dont la matière est le principe, et qui sont analogues à la nature de ces Sphères. Elles les restituent enfin à ces mêmes Sphères, lorsqu'elles remontent au Ciel, vers le lieu de leur origine. Ainsi elles rendent à la Sphère de la Lune la faculté de l'accroissement, et de la diminution du corps; à celle de Mercure, la fraude architecte des maux; à celle de Vénus, l'amour séduisant des plaisirs; à celle du Soleil, la passion insatiable de la grandeur et de l'empire; à celle de Mars, l'audace et la témérité; à celle de Jupiter, les mauvais moyens d'amasser des richesses; à celle de Saturne enfin, le mensonge insidieux et trompeur. Alors l'ame dépouillée de tous ces funestes présens, que les Planètes lui avoient faits, rentre toute nue et toute pure dans la huitième Sphère, qui est le Ciel suprême. Tout ceci est dans les principes de

(1) Beausob. t. 2, l. 7, c. 1, p. 425. Leo, Epist. 93, p. 453.

(2) Contr. Cels. l. 8, p. 428. Salm. ann. Clim. p. 610.

Platon, qui enseigne (1), que les ames ne rentreront point dans le Ciel, et ne verront point la fin de leurs maux, que les révolutions du monde ne les ayent ramenées à leur état primitif, et ne les ayent purifiées des taches, qu'elles ont contractées par la contagion du feu, de l'eau, de la terre et de l'air.

C'est une opinion très-ancienne, que celle de la préexistence des ames, et que celle qui en fait des substances pures et célestes, qui existent avant les corps (2), et qui descendent du Ciel, pour les revêtir, et pour les animer. Si nous en croyons un Rabbin moderne (3), ce sentiment a toujours été celui de sa Nation. Ce fut en général celui de tous les Philosophes, qui admirent l'immortalité de l'ame, et conséquemment celui des Mystagogues, pour qui cette opinion étoit un besoin indispensable, pour étayer le dogme des peines et des récompenses à venir. Ils jugèrent, qu'il étoit impossible, que l'ame subsistât après le corps, si elle n'avoit pas existé avant lui, et si sa nature n'étoit pas indépendante de celle du corps, comme Lactance l'a remarqué (4). Tout ce qu'il y a eu de plus habile, parmi les Pères Grecs, a embrassé ce sentiment, et une partie des Latins l'a suivi. Sandius l'a prouvé par une infinité d'autorités, dans son livre de l'origine de l'ame.

Pour expliquer, comment et pourquoi les ames, étant des substances pures et célestes (5), se trouvent unies à des portions de matière, dans lesquelles résident les principes du mal, et des ténèbres, et des passions vicieuses, qui leur ravissent leur innocence originelle, quelques Philosophes ont cru, qu'elles avoient commis, dans leur patrie, quelque péché, dont leur incorporation étoit la peine. Cette opinion paroît être celle, qui fut consacrée par les Hiérophantes, dans les initiations et les mystères. Car par cette vie supérieure, dans laquelle elles avoient péché, suivant les Mystagogues, et en expiation duquel crime on les condamnoit à naître, on peut entendre la vie, qu'elles menoient dans les régions élevées du monde, avant que de descendre ici-bas par la génération.

D'autres Philosophes au contraire (6) ont cru, que Dieu les envoyoit dans les corps, par un ordre absolu de sa volonté. Les Cabalistes ont réuni ces deux causes, et ont dit, des unes, qu'il y a des ames qui sont envoyées dans la matière, par un ordre absolu de la Providence, qu'ils appellent destin, et des autres, qu'elles y descendent par leur propre faute. Macrobe a désigné cette dernière cause plus haut par ces mots (7), *dissimulando vel prodendo*.

Voici quel est le système de ces Philosophes Cabalistes. Ils distinguent quatre mondes, l'*Aziluthique*, le *Briatique*, le *Jézirathique* et l'*Aziathique*, c'est-à-dire, le monde des émanations, le monde de la création, le monde de la formation, et le monde matériel. Ces mondes diffèrent et de situation, les uns étant au-dessus des autres, et de perfection, soit dans leur nature, soit dans les êtres qui les habitent. Les ames sont originairement dans le monde *Aziluthique*, qui est le Ciel suprême, séjour de la Divinité, et des esprits purs et immortels. Elles ont toutes un véhicule naturel et vivant, auquel elles sont unies. C'est le char subtil, qui les porte; l'*Ochèma* des Pythagoriciens. Celles qui descendent du monde *Aziluthique*, par ordre exprès de la Providence, sont munies d'une certaine force divine, qui les garantit de la contagion de la matière, et retournent infailliblement dans le Ciel, aussitôt que leur location est finie. Il n'en est pas de même de celles qui descendent par leur faute (8).

(1) In Tim. Sect. 28.
(2) Beausob. t. 2, l. 6, c. 4, p. 330.
(3) Menas. Ben. Isr. Probl. 19, de Procr. Anim.
(4) Lact. l. 3, c. 18.
(5) Beaus. t. 2, p. 331.
(6) Beaus. ibid. p. 331.
(7) Macrob. l. 1, c. 9, p. 40.
(8) Beaus. ibid. p. 331.

Celles-ci éprouvent au commencement quelques légers désirs de descendre dans le monde *Briartique*, et de-là elles se relâchent insensiblement sur l'amour des choses divines, et sur la contemplation intérieure. Elles jettent les yeux sur le monde *Aziathique* (1), sentent quelqu'inclination pour y venir; leur véhicule commence à s'appesantir. Cela augmente dans le monde *Jézirathique*, tellement qu'elles tombent, pour ainsi dire, dans l'*Aziathique*, entraînées par leur propre poids. Tout cela renferme, sous d'autres termes et d'autres divisions du Ciel, la théorie de Macrobe, que nous venons de rapporter, et n'est qu'un pur Platonicisme, revêtu d'images et de mots particuliers aux Cabalistes. Certains théologiens, suivant Macrobe (2), faisoient descendre l'ame par trois ordres d'élémens, de quatre couches chacun, et leur faisoient subir trois dégradations successives, qu'ils appeloient des morts; ce sentiment étoit un de ceux qu'adoptoient les Platoniciens. Les Cabalistes plaçoient les ames un degré plus haut, que Macrobe, dans un monde tout intellectuel, séjour des esprits purs, qui devoit avoir quatre mondes, ou quatre ordres d'élémens. Quant à la fiction du désir des ames pour la matière, Platon suppose aussi ce désir, comme nous l'avons vu dans le passage de Macrobe. C'étoit pareillement le sentiment des Esséniens, « que les ames descendoient de l'Ether » le plus subtil, attirées dans les corps » par les attraits de la matière (3) ».

Le retour des ames se faisoit en sens contraire, en remontant par les mêmes Sphères, et par le Zodiaque, jusqu'à l'Empyrée, où étoit leur séjour primitif.

Cette Philosophie Platonicienne et Cabalistique venoit des Chaldéens, qui plus qu'aucun autre peuple ont raisonné sur la théorie des Cieux, sur les Sphères, sur les influences des constellations et des signes, et en général, sur le destin astrologique (4). Une des causes, auxquelles ces Philosophes Chaldéens ont attribué la descente des ames, c'est la concupiscence et leur inclination pour les choses sensibles, inclination contraire à la pureté de leur origine, et dont Dieu les châtie, en les envoyant dans les corps.

Origène pensoit, que les ames (5) ont péché, en s'éloignant de leur créateur, et que, selon la diversité de leurs péchés, elles ont mérité d'être envoyées du Ciel jusques sur la terre, et d'être mises en divers corps, comme dans des liens, à proportion de leurs fautes.

Les Gnostiques et les Archontiques, qui, plus qu'aucuns autres sectaires du Christianisme, ont conservé des traces de la science mystérieuse des Anciens, avoient distingué huit Cieux (6), à travers lesquels les ames passoient, soit pour descendre, soit pour remonter; et dans lesquels étoient établies certaines puissances, qui s'opposoient au retour de l'ame vers son principe, et qui souvent les repoussoient vers la terre, lorsqu'elles n'étoient pas assez épurées. Ils peignoient la dernière de ces puissances, celle qui étoit la plus voisine du séjour lumineux des ames, sous l'emblême d'un Dragon ou Serpent, qui dévoroit les ames, et les précipitoit de nouveau dans le monde, pour y subir de nouvelles organisations par la Métempsycose, jusqu'à ce qu'elles eussent expié leurs fautes, et qu'elles pussent remonter de nouveau vers le lieu de leur origine (7), dans le sein de la *Mère de la vie*, vers *Barbelo*, ou vers le séjour de la lumière du Seigneur. Le Diable étoit censé être le fils de cette septième puissance, appelée *Sabaoth*, et s'opposer à son père. Des Génies étoient

(1) Ibid. p. 332.
(2) Som. Scip. l. 1, c. 11, p. 46.
(3) Porphyr. de Asbtin. c. 13; de Essen. l. 4.
(4) Beaus. ibid. p. 332.
(5) Ibid. p. 333. August. de Civ. Dei, l. 11, c. 28.
(6) Epiph. adv. Hæres. c. 26. Conti. Gnostic.
(7) Contr. Archont. ibid. c. 40.

chargés d'attacher les ames aux corps, comme ils étoient chargés de les en détacher. C'étoient Proserpine et Mercure, suivant Plutarque (1), qui étoient chargés de cette fonction. Dans Platon (2), c'est un Génie, qui propose à l'ame le choix de l'état de vie, qu'elle veut mener sur la terre. C'est un Génie familier, qui accompagne l'homme en naissant; qui le suit et le surveille pendant toute sa vie, et qui à la mort le ramène au Tribunal du grand Juge (3). Tant que l'homme habite ici bas, ce sont des Génies, qui entretiennent le commerce entre lui et les Dieux. Les Génies sont donc les intermédiaires, entre l'homme et la Divinité, et, tant dans sa descente et son habitation ici bas, que dans son retour au Ciel, l'ame est toujours en présence avec ces intelligences. On trouve une nouvelle preuve de ce dogme, dans les prétendus oracles de Zoroastre (4). On dit, « que le père a revêtu de corps » sensibles les principes ou les puis» sances, qui connoissent ses œuvres » intelligibles, c'est-à-dire les substances » spirituelles. Que ces puissances trans» portent les ames au père et à la ma» tière. Elles forment des images visibles » des choses invisibles, et introduisent » dans le monde visible les substances » invisibles ». C'est une idée toute Platonicienne, remarque judicieusement Beausobre (5). Ces substances sont les astres, et principalement le Soleil et la Lune, ou les intelligences qui résident dans ces Planètes. Ce sont ces intelligences, qui introduisent les ames dans la matière, et qui les ramènent dans le Ciel, et les rendent au père. Voilà pourquoi les Théologiens ont regardé le Soleil et la Lune, comme les portes des ames, et Mercure, comme leur introducteur. Aussi ces trois astres, ou leurs intelligences, étoient-ils mis en spectacle à Eleusis.

Nous conclurons de tout ce que nous venons de dire, sur la manière dont l'ame s'établit ici, et dont elle retourne ensuite vers son principe, que la théorie des Sphères, celle des signes et des intelligences, qui y présidoient, et en général, que tout le système astronomique, étoient liés essentiellement à la théorie de l'ame, et à son destin, et conséquemment aux Mystères anciens, dans lesquels on développoit les grands principes de Physique et de Métaphysique, sur l'origine de l'ame, sur son état ici-bas, sur sa destination, et sur son destin futur. Ce sont ces rapports, que la science secrète, et les emblêmes mystérieux des anciennes initiations avoient avec le Ciel, avec les Sphères, et les constellations, que nous allons examiner maintenant.

(1) De Facie in Orbe Lunae, p. 943.
(2) Rep. l. 10.
(3) Plat. Phæd.
(4) Oracul. Zor. v. 95.
(5) Beaus. t. 2, p. 507.

DEUXIÈME SECTION.

Avant de faire mouvoir l'ame dans le Zodiaque, soit lorsqu'elle part du Cancer, et parcourt les six signes descendans, soit lorsqu'elle remonte du Capricorne et suit les six signes ascendans, pour retourner au Ciel, il est bon de se rappeler une autre division des signes non moins importante, celle des six signes supérieurs, et celle des six signes inférieurs; les premiers, depuis *Aries* jusqu'à *Libra*; et les six autres, depuis *Libra* jusqu'à *Aries*. Ces six signes appartenoient à Ormusd, et étoient le siége du bonheur, comme on le voit dans la Cosmogonie des Perses (1), qui les appellent les six mille de Dieu; les six autres à Ahriman, et formoient les six mille du Diable. Les six premiers Génies, créés par Ormusd, présidoient aux six premiers signes; et les six Génies, créés par Ahriman, aux six autres signes (2). L'ame étoit heureuse, sous l'empire des six premiers; le mal commençoit à se faire sentir à elle, au passage sous la Balance, ou au septième signe. Cela posé, il s'ensuit, que l'ame éprouvoit l'action du mal, qu'elle ne connoissoit pas encore, et celle des ténèbres ennemies de sa nature, en passant dans les constellations, qui sont à l'Equinoxe d'Automne, et qu'elle rentroit dans le règne du bien, et de la lumière, en passant par celles du Printemps; en un mot, qu'elle étoit déchue de sa félicité par la Balance, et régénérée par l'Agneau, ou par *Aries*; qu'elle descendoit dans le séjour des ténèbres, par l'Equinoxe d'Automne, et qu'elle remontoit au séjour lumineux de la Divinité suprême, au monde d'Ormusd, par l'Equinoxe de Printemps. Ceci est une conséquence nécessaire du principe: or cette conséquence se trouve confirmée par des autorités, que nous allons citer, et par des emblêmes, que nous allons expliquer.

Salluste le Philosophe, parlant des fêtes de joie, qui se célébroient à l'Equinoxe de printemps, avec lequel coïncide notre Pâque, et des fêtes de deuil, en mémoire du rapt de Proserpine, qui se célébroient en Automne, dit formellement, qu'à l'Equinoxe de Printemps on célébroit des *Hilaries*, dans lesquelles on se couronnoit de fleurs, parce qu'alors s'opéroit, en quelque sorte, le *retour de l'ame vers les Dieux*; et que la supériorité, que le principe de la lumière reprenoit sur celui des ténèbres, ou le jour sur la nuit, étoit l'époque du temps la plus favorable aux ames, qui tendent à remonter vers leur principe: que, par une raison contraire, la fête du Rapt de Proserpine (*a*), qui se célèbre à l'autre Equinoxe, étoit celle de la descente des ames vers les régions inférieures, ou les Enfers. C'est pour cela, que les Astrologues anciens fixoient au huitième degré de la Balance la place du Styx, dans les Cieux. C'est à ce huitième degré de la Balance, nous dit Firmicus (3), que l'*on prétend qu'est le Styx*, et on ne peut guères douter, dit-il, que par Styx on ne désigne la terre: car ceux qui ne craignent pas les choses célestes, redoutent celles qui, tombées du Ciel, ont besoin de s'appuyer du soutien des corps terrestres. Cette idée mystique nous rappelle l'allégorie de la chute des ames vers la matière terrestre. La Sphère Persique

(1) Zend. Avest. 2. Boundesh.
(2) Plut. de Isde, p. 370.
(3) Firm. l. 8, c. 12.

y place un fleuve d'or. Voilà donc des cérémonies religieuses, qui se rapportent à la marche de l'ame, soit lorsqu'elle descend vers les régions inférieures du monde, soit lorsqu'elle retourne vers les régions supérieures; et qui supposent un passage, du monde de lumière, au monde des ténèbres, et du monde des ténèbres, à celui de lumière, aux mêmes époques du temps, auxquelles le Soleil passe de l'Hemisphère lumineux à l'Hémisphère ténébreux, et réciproquement. L'Empereur Julien nous a donné la même explication, avec encore plus de développement (1).

Il examine pourquoi on fixa la célébration des mystères augustes de Cérès et de Proserpine, à l'Equinoxe d'Automne (*b*), et il en trouve une raison sage, et un juste motif, dans les craintes que l'on avoit, que la force impie et ténébreuse du mauvais principe, qui venoit alors à prévaloir, ne portât atteinte à nos ames; et c'est pour cela, que l'initiation, et la célébration des mystères, en honneur du Dieu Soleil, qui s'éloignoit de nous, devenoit à cette époque très-nécessaire. C'étoit une précaution, et un moyen de salut, qu'on croyoit devoir prendre dans les mystères, au moment où le Dieu de la lumière passoit dans la région opposée du monde, tandis qu'à l'Equinoxe de Printemps, on ne faisoit qu'une simple commémoration des mystères, parce qu'alors on avoit moins à craindre, puisque ce Dieu, présent dans nos régions, rappeloit *à lui les ames, et s'en montroit le Sauveur* (2). Julien avoit développé un peu auparavant cette idée théologique, sur la force attractive, qu'exerce le Soleil sur les ames, qu'il appelle à lui, et qu'il élève vers son séjour lumineux. C'étoit à l'occasion des fêtes d'Atys, mort et ressuscité, et des *Hilaries*, ou fêtes de joie, qui au bout de trois jours succédoient *au deuil* de cette mort; et il examine, pourquoi ces mystères d'Atys, ou du Dieu Soleil, mort et ressuscité, se célébroient à l'Equinoxe de Printemps. « La raison, » dit Julien (3), n'en est pas difficile à » saisir. Comme le Soleil, dans son » arrivée au point Equinoxial de prin- » temps, se rapprochant de nous, aug- » mente la durée des jours, cette sai- » son a dû paroître la plus favorable » à ces cérémonies. Car, sans parler » d'une raison, qu'on en donne, et » qui se tire de la grande affinité, » qu'il y a entre la substance de la » lumière, et la nature des Dieux, » je pense encore, que les rayons du » Soleil ont une faculté attractive, » propre à rappeler les ames vers leur » source, et toute favorable à ceux, » qui s'efforcent de se dégager de la » matière génératrice de ce bas monde. » Et voyez, en effet, ce qui se passe. » Le Soleil a la vertu d'attirer tout à » lui. Il anime et échauffe par une » chaleur admirable la matière, qu'il » divise, et qu'il atténue d'une ma- » nière si petite, qu'elle s'élève faci- » lement dans les plantes, qu'elle or- » ganise, et qui poussent vers le haut, » par une suite de la légéreté, qui ré- » suite de cette extrême division des » molécules, qui sans cela retomberoient » vers le bas. Cette opération physique » nous est un indice assez certain des for- » ces occultes de la lumière solaire (4). » Car ce qu'il produit, dans les corps, » par sa chaleur corporelle, comment » ne le produiroit-il pas sur les ames, » par sa force cachée et incorporelle? » Pourquoi, par l'action divine et pure » de ses rayons, n'attireroit et n'élève- » roit-il pas vers lui les ames bienheu- » reuses (5)? Puis donc qu'il est évident, » que la lumière est analogue à la na- » ture divine, et favorable à ceux, dont

(1) Julian. Orat. 5, p. 324.
(2) Ibid. p. 325.
(3) Ibid. p. 322.
(4) Ibid. p. 322.
(5) Ibid. p. 333.

» l'ame se reporte vers son principe, » et que cette lumière reçoit des accrois- » semens, dans ce monde où nous ha- » bitons, de manière que les jours l'em- » portent par leur durée sur les nuits, » du moment, où le *Roi Soleil* com- » mence à parcourir le *Belier* du Prin- » temps; puis donc aussi que nous avons » fait voir, que les rayons du Dieu » Soleil ont une force anagogique, ou » attractive, non seulement par leur » énergie manifeste, mais encore par » leur force invisible, il s'ensuit, que les » ames sont attirées en foule vers la » lumière solaire, en suivant le plus bril- » lant de nos sens, et celui qui a le » plus de ressemblance avec le Soleil ». Julien ne pousse pas plus loin son explication, parce que tout cela tient à une doctrine mystérieuse, hors de la portée du vulgaire, et qui n'est entendue, dit-il, que de ceux qui connoissent les opérations Théurgiques; tels que l'auteur Chaldéen, qu'il cite, lequel avoit traité des mystères de la lumière, ou du Dieu aux sept rayons (*c*).

On voit donc par ces deux passages, que les anciens ne fixèrent point, sans raison, la célébration de leurs mystères aux points Equinoxiaux; que les accroissemens, les diminutions du jour, et les vicissitudes de la lumière, comparée, dans sa mesure et son intensité, avec les ténèbres, furent la base de cette détermination; et la raison en est simple. Les ames, emanées du principe lumineux, partageoient son destin ici-bas, et ne pouvoient être indifférentes à ces révolutions de la lumière, tantôt vaincue, tantôt victorieuse, durant une révolution solaire.

Cherchons maintenant la confirmation de cette vérité, dans les symboles consacrés dans les mystères. Un des emblêmes les plus fameux est le Serpent. La Cosmogonie des Hébreux, et celle des Gnostiques, dont nous avons parlé plus haut, avoit désigné cet animal, comme l'auteur de la chute des ames. Le serpent étoit aussi consacré dans les mystères de Bacchus, et dans ceux d'Eleusis. C'étoit sous la forme du Serpent, que Pluton s'étoit uni à Proserpine; et ce Dieu ravisseur de la Déesse, le même que le Sérapis Egyptien, étoit toujours peint appuyé sur le serpent, ou entortillé de cet animal. On le trouve dans les monumens Mithriaques, et on y voit le Scorpion ronger les parties génitales du Bœuf, qui porte Mithra. Enfin, il fournit les attributs du Typhon des Egyptiens, de l'ennemi d'Osiris et d'Isis. On le retrouve, dans tous les mystères anciens, comme nous l'avons déjà dit plus haut.

Jetons un coup d'œil sur la partie du Ciel, par où voyagent les ames, lorsqu'arrivées à la Balance, elles passent dans l'empire du mal et des ténèbres; et nous y trouverons le Serpent, par lequel elles sont précipitées. Il est placé sur la Balance même, et il fixe la division des deux empires, ou des deux Hémisphères, Boréal et Austral, lumineux et ténébreux, et le passage du Soleil à la partie opposée, à l'époque même, où l'on prioit les Dieux de garantir l'ame de la force ténébreuse, qui alloit prévaloir, et où on célébroit le *descensus ad Inferos*. Ce serpent est entre les mains du Serpentaire, placé au milieu de la voie des ames, ou de la voie de lait; et les Perses l'appellent encore aujourd'hui le Serpent d'Eve (1). Il porte sa tête sous la couronne Boréale, appelée par Ovide *Libera*, ou Proserpine, et monte ainsi qu'elle, avec la Balance, à la suite de la Vierge, appelée Isis, qui a ses pieds appuyés sur le bord oriental, le matin du jour de l'Equinoxe, au moment, où le Soleil va se lever.

Comme ce Serpent est fort alongé dans les cieux, et qu'il s'étend sur deux signes, sur la Balance et sur le Scor-

(1) Voyage de Chard. t. 5, p. 86.

pion, il s'ensuit, que dans les deux époques, celle où l'Equinoxe d'Automne répondoit au Scorpion, et celle où il répondit dans la suite à la Balance, le Serpent céleste fut toujours la constellation, par laquelle les ames descendoient et se trouvoient précipitées vers les régions inférieures. C'est, sans doute, pour faire allusion à cette chute de l'ame, par le Serpent, que l'on faisoit couler le Serpent sacré dans le sein des Initiés, et qu'on le retiroit par le bas de leur robe, dans les fêtes de Bacchus Sabazius (1). De-là naquit cette formule mystérieuse, cette sentence énigmatique (*d*) : le Serpent a engendré le Taureau, et le Taureau le Serpent ; allusion aux deux constellations opposées, qui répondoient aux Equinoxes, qui, par leur coucher mutuel, se faisoient lever l'une et l'autre, et qui étoient aux deux points du Ciel, par lesquels, à cette époque, les ames étoient censées descendre et remonter dans le Zodiaque, et passer de l'empire de la lumière à celui des ténèbres, et de celui des ténèbres à celui de la lumière. En effet, si les ames se dégradoient par le serpent d'Automne, elles durent être régénérées par le Taureau, que montoit Mithra, Taureau dont Bacchus Zagreus et l'Osiris Egyptien prirent les attributs, dans leurs mystères, où l'on rappeloit la chute et la régénération des ames, par le Taureau mis à mort et ressuscité.

Dans la suite, le Soleil régénérateur prit les attributs d'*Aries*, ou de l'Agneau ; ce fut par lui, que dans les mystères d'Ammon, et dans ceux de Christ, les ames se régénérèrent, pour passer dans l'Hémisphère supérieur, dans la région lumineuse, dont elles étoient descendues par le Serpent, qui s'étend sur la Balance et le Scorpion, deux signes qui ont été successivement à l'Equinoxe d'Automne, quand celui de Printemps étoit au Taureau, et au Belier (*e*). Ce dernier signe est aussi nommé, dans les derniers mystères, avec Cérès, dans le sein de laquelle Jupiter jette les testicules d'un Belier, pour donner naissance à Proserpine. On voit, que les emblêmes principaux consacrés dans les fables mystiques, et dans les sanctuaires de l'initiation, se retrouvent dans les Cieux, à leur véritable place, à celle où ils doivent être dans la route, que la Théologie avoit tracée aux ames dans le Zodiaque, soit lorsqu'elles descendent, soit lorsqu'elles remontent.

La constellation du Serpentaire et de son Serpent, l'image du Serapis et du Pluton, ou la figure du Soleil d'Automne, placée dans cette partie du Ciel, n'étoit point étrangère aux mystères d'Elensis, où l'on exposoit la théorie mystique des ames. Cette constellation se trouvoit dans le huitième Ciel, dans la voie lactée, et sur l'endroit du Zodiaque, par où les ames descendoient aux Enfers, ou dans l'Hémisphère ténébreux. Aussi, le huitième jour des Eleusinies (2), ou de la célébration des grands Mystères, on faisoit la fête de cette constellation, ou du Dieu Esculape, dont elle porte le nom. On appeloit cette fête l'Epidaurie, ou la fête du Serpent d'Epidaure (3). Or tout le monde sait, que le Porte-Serpent, ou l'Ophiucus céleste, s'appelle le Dieu d'Epidaure ou Esculape. Plusieurs Astrologues, dit Hygin à l'article de cette constellation, y ont vu Esculape, que Jupiter, par égard pour le Soleil, ou pour Apollon, a placé parmi les astres. Le Serpent, qui est sous la tutelle d'Esculape, est aussi placé avec lui aux Cieux, et ce Dieu l'y tient dans ses mains (4). Germanicus César, Eratosthène, Servius etc. voient également Esculape, et son Ser-

(1) Clem. Protrep. p. . Arnob. cont. Gal.
(2) Meurs. Eleus. c. 19. Philostr. l. 4, c. 6.
(3) Paus. in Corinth.
(4) Hygin. l. 2. Germ. Cæs. l. 5. Eratosth. c. 6. Serv. Æneid. l. 11, v. 260.

pent ;

pent, ou le Dieu d'Epidaure, dans cette constellation. Par quel hasard arrive-t-il, que le Serpentaire, et le Serpent, par lequel nécessairement se fait la chute des ames, qui descendent du Cancer vers le Capricorne, et passent de la partie lumineuse du monde à la partie ténébreuse, se trouvent liés à la cérémonie des mystères d'Eleusis, sous le nom d'Esculape; et pourquoi ce Dieu se trouve-t-il être seul choisi de préférence, pour que son culte soit uni à celui des Déesses d'Eleusis? La raison de cette liaison est manisfeste dans notre sytême. Elle est naturelle; elle est même nécessaire. Nous savons encore, par d'autres preuves, que l'histoire de cette constellation étoit liée aux aventures Mythologiques de Cérès, et conséquemment aux représentations, qu'on en donnoit à Eleusis.

Plusieurs, dit Hygin (1), voïent aussi dans cette constellation *Carnobuta*, Roi des Gètes, établis en Mysie, qui régna au même temps, où Cérès apprit aux mortels à cultiver le blé. Le Serpent qu'il tient est un des Serpens de Cérès et de Triptolême, qu'il avoit tué. Cérès, pour l'en punir, le plaça dans les Cieux, tenant ce Serpent, qu'il avoit tué. D'autres y voient Triopas, Roi des Thessaliens, contre qui Cérès envoya un Serpent, qui l'entortilla, et lui donna la mort. Cérès, en mémoire de cet événement, le plaça parmi les constellations, avec le Serpent.

On voit, par toutes ces traditions, combien il y avoit de liaison, entre l'histoire allégorique de cette constellation, et celle de la Déesse d'Eleusis, et que le Serpent d'Ophiucus, et le Génie, qui le tient, jouent un rôle important dans les mystères de cette Déesse.

La cérémonie du lendemain, dans laquelle on faisoit des libations aux Manes, en versant du vin dans la terre, et en regardant les deux portes du Ciel (2), celle du jour et celle de la nuit, annonce des rapports assez marqués avec les ames, et avec leur descente sous la terre, ou aux enfers. L'infusion dans la fosse étoit pratiquée, quand on sacrifioit aux Dieux infernaux; or Esculape, le Sérapis des Egyptiens et leur Pluton, étoit une des Divinités infernales.

Nous avons déjà dit, que dans les mystères de Bacchus, Cérès et ce même Serpent figuroient encore. Jupiter-Belier ou Ammon, le Taureau et le Serpent y étoient mis en scène. Plaçons en effet au bord Occidental *Aries*, Jupiter Ammon, occupé par le Soleil; au bord Oriental se trouve la Vierge, Cérès, et à sa suite la Couronne, la fameuse Proserpine, *Libera*. Plaçons-y ensuite le Taureau; alors le Serpent se trouve occuper le bord Oriental, et réciproquement, en sorte que Jupiter-Ammon ou le Soleil d'*Aries*, fera naître la Couronne après la Vierge, cette Couronne, à la suite de laquelle et sous laquelle est le Serpent. Réciproquement plaçons le Soleil à l'autre équinoxe, avec la Balance au bord Occidental, en conjonction avec le Serpent, qui est sous la Couronne; nous verrons naître à l'Orient les Pleïades et le Taureau. Toutes ces fictions monstrueuses sur la génération du Taureau, par le Serpent, et du Serpent, par le Taureau, sur l'union du Soleil au Belier, dont les testicules fécondent Cérès, ont évidemment un fondement dans les aspects Astronomiques (3). Non-seulement on faisoit couler un Serpent d'or, dans le sein des Initiés aux mystères de Bacchus ou du Dieu à cornes de Bœuf, mais encore les Ministres de l'initiation pressoient, comme Ophiuchus, des Serpens dans leurs mains, les élevoient sur leur tête, et crioient de toutes

(1) Hygin. ibid. p. 62.
(2) Meursius Eleus. c. 30.
(3) Clem. Prot. p. 11.

leurs forces ce mot Oriental *Eva* (1), qui est le nom du Serpent en général, et en particulier celui du Serpentaire, ou de la Constellation, dans laquelle les Perses placent Eve et son Serpent. Les Arabes l'appellent *Hevan* ou *Al-Evan*, titre de Bacchus. Les Hébreux l'appellent *Chaia* ou *Chava*, nom Hébraïque d'Eve, et du Serpent. Les Arabes, suivant Ulugbeigh, ou plutôt Hyde son Commentateur, y peignent un Serpent femelle, qu'ils appellent *Haiya*. La tête de ce Serpent s'avance dans la division de la Balance (2), par laquelle se fait l'introduction du mal, et le passage des ames dans la région ténébreuse. Le Serpentaire lui-même s'appelle *Hauwa* ou *al-Hauva*; l'Etoile brillante de sa tête *Ras-al-Hawa*. Ce mot *Hauwa*, a été prononcé *Eva*, *Evan*, etc. (3)

C'est cette invocation faite au Serpentaire *Hawa*, prononcé *Evoë*, et au Serpent qu'il tient, qui a fait dire à Clément d'Alexandrie, que les Initiés aux mystères de Bacchus invoquoient Eve (4). « Ils invoquoient, dit-il, » dans leurs Orgies, *Evan*, cette Eve, » par laquelle le mal s'est introduit dans » le monde. Car, ajoute ce Père, suivant le véritable sens de ce nom Hébreu, le mot *Evia*, aspiré, désigne » le Serpent femelle (*f*) ». Or nous venons de voir dans Hyde, que c'étoit le Serpent femelle, que les Arabes plaçoient entre les mains du Serpentaire, et qu'ils l'appeloient *Haiya*, et suivant Kirker, *Evan* (5).

C'est sous le nom d'*Evoë*, qu'Amate dans Virgile invoque Bacchus, dont elle va célébrer les Orgies, à la tête des Bacchantes, qu'elle conduit tenant en main une torche allumée (6), comme les Initiés de Cérès en avoient. C'est un Serpent, qui lui inspire les fureurs qui l'agitent. Le Serpent étoit consacré à Bacchus (7). On donnoit le nom d'*Evias* à la Bacchante (Horac. l. 3, ode 19). Horace, apostrophant ce Dieu dans un Dithyrambe (l. 2, ode 16), lui dit, qu'il tresse les cheveux de ses Bacchantes avec des Serpens.

Le Van Mystique, entouré du Serpent, étoit porté dans les fêtes Dionysies ou fêtes de Bacchus (8), sur la tête d'une Prêtresse appelée *Licnophore*. Nous avons vu déjà, dans les Isiaques, le Serpent qui s'entortilloit en forme d'anse autour de l'Urne mystérieuse; peut-être étoit-ce celui-ci, un des deux Serpens qui accompagnoient la Déesse.

Rappelons ici ce que nous avons déjà dit, sur les mystères de la secte des Ophites (9). On nourrissoit un Serpent dans un coffret mystérieux, et on l'en faisoit sortir le jour de la célébration des mystères. Le reptile s'avançoit sur une table, où étoient disposés les dons de Cérès, ou des pains, et s'entrelaçoit entre eux. On disoit de ce Serpent, qu'il étoit celui qui *trompa Eve*; qu'il étoit fils d'*Iadalboth*, Génie qui a sous lui les sept Sphères qu'il a engendrées, et qu'il enveloppe; conséquemment celui qui réside dans le huitième Ciel (*g*). C'est par cet Iadalboth, que l'ame est descendue, disoit-on, dans l'homme. Il sépara le monde supérieur au Firmament, ou le monde invisible du monde visible; il engendra ce Serpent, en regardant vers le limon ou vers la matière inférieure. Cette génération est la même, que celle du Génie porte-Serpent, dont parle Athénagore, et à qui il donne le nom d'*Hercule* (10), nom du Serpentaire. Ces Sectaires donnoient à ce Serpent le nom de *Roi céleste*; en même-temps qu'ils disoient, que c'étoit le même

(1) Demosth. Contr. Ctes. p. 568.
(2) Theon. p. 117.
(3) Hyd. Com. ad. Ulug. p. 24.
(4) Clem. Protrept. p. 19.
(5) Œdip. t. 2, p. 197.
(6) Æneid. 7, v. 389.
(7) Plut. Symp. lib. 3, Quæst. 6. Hor. l. 2, Od. 16, v. 20.
(8) Procl. in Tim. p. 124.
(9) Epiph. adv. Hær. c. 37.
(10) Athen. p. 18.

qui trompa Eve, et qui donna aux hommes la connoissance du bien et du mal. Ce Génie séducteur, suivant les Perses (1), est celui que tient Ophiuchus. Nous rassemblons ces traditions éparses dans les mystères des premiers Sectaires du Christianisme, parce qu'ils les avoient recueillies eux-mêmes des Sanctuaires anciens, d'où ces notions étoient échappées. On trouve par-tout le Serpent, par lequel les ames se dégradent et passent dans l'empire des Ténèbres, soit par la génération, soit en circulant dans la Sphère des Planètes, et sur-tout dans le Soleil, dont les routes sont coupées par l'Equateur aux deux équinoxes, qui séparent l'empire de la Lumière de celui des Ténèbres.

Les Romains nourrissoient des Serpens dans le Temple de la bonne Déesse, comme ils en nourrissoient dans celui d'Esculape. Ces reptiles étoient apprivoisés, suivant Macrobe (2).

Aux pieds mêmes de la statue de la Déesse, on voyoit, comme aux pieds de plusieurs images de la mère de Dieu, un Serpent couché. C'est Plutarque qui nous l'apprend dans la vie de César.

Le Serpent ou le Dragon se trouve aussi placé sur la tête d'Hécate, dont on célébra aussi les mystères, qui avoient des rapports avec la théorie des ames (3), comme on peut le voir dans Plutarque. On la faisoit aussi fille de Jupiter et de Cérès; et elle fut nourrie par le Bouvier de Cérès (4).

La Statue de Minerve, que fit le fameux Phidias (5), avoit un Dragon à ses pieds; et Plutarque dit que Minerve et Isis étoient la même Divinité. Au moins la Minerve de Saïs étoit Isis, et Athènes avoit tiré son culte de Saïs.

Dans l'initiation Pépuzienne, dont les tableaux sont contenus dans l'Apocalypse (6), lorsque le Ciel ou le Temple de la Divinité vient à s'ouvrir, le premier objet, qui s'offre aux yeux de l'Initié, c'est une femme ailée, ayant le Soleil sur sa tête, la Lune sous ses pieds, et une couronne de douze étoiles. Le Serpent ou Dragon marche à sa suite, et semble la poursuivre. Nous ferons voir dans notre explication de l'Apocalypse, que cette femme est la Vierge céleste, appelée Cérès chez les Grecs, et Isis chez les Egyptiens.

Dans les mystères du Soleil, sous le nom d'*Apollon*, on dut y voir pareillement Latone et le Serpent Python, qui la poursuivoit. En effet, dans les mystères d'Isis, on voyoit ce même Dieu figurer sous le nom d'*Orus*, et le Dragon Typhon, qui poursuivoit sa mère.

C'est à cette fameuse Isis, dont les mystères ont donné naissance à ceux de Cérès, qui en sont une copie, que nous allons maintenant nous attacher; et nous ferons voir, combien tous les tableaux, que l'on offroit aux yeux des Initiés, avoient d'analogie avec ceux du Ciel, ou plutôt, qu'ils n'étoient que ceux du Ciel, et des aspects des signes, mis en spectacle dans les Sanctuaires et dans les cérémonies de l'Initiation.

Nous allons d'abord examiner les emblêmes variés, que l'on produisoit dans la fameuse procession des Initiés, telle qu'elle est décrite par Apulée (7). Nous avons déjà remarqué plus haut, que le Soleil, la Lune, Mercure et la Terre y étoient représentés, chacun par un symbole. Il est encore d'autres Etres allégoriques, qui font allusion aux Constellations, qu'il est à propos d'examiner; ce que nous allons faire, quand nous aurons cherché dans les Cieux l'image d'Isis elle-même. La recherche ne nous sera pas difficile, puisqu'un

(1) Chardin. t. 3.
(2) Saturn. l. 1, c. 12, p. 215.
(3) De Facie in orbe Lunæ, p. 941.
(4) Schol. Theoc. Idyll. 2, v. 36, et Tzet. ad Lycoph. v. 1178.
(5) De Iside, p. 381—376—363—354.
(6) Apocal. c. 12.
(7) Apulée, Metamorp. l. 11.

Astronome d'Egypte, Eratosthène, nous a indiqué sa place. Elle est, suivant ce savant, dans la Constellation de la Vierge, dans le signe du Zodiaque, où les Grecs et les Perses peignoient une femme portant un épi. Les premiers disoient, qu'elle étoit la même que Cérès, mère de Proserpine, la Déesse même des mystères d'Eleusis; celle à qui on attribuoit l'invention de l'Agriculture, par allusion à l'épi qu'elle tient, et qui donna primitivement son nom au signe. Car les Perses appellent ce signe l'*Epi*; et il paroît, que la femme symbolique n'y fut placée qu'après, pour représenter soit la Terre, soit la Lune, soit l'Année, soit la Nature (*h*). Il y a beaucoup d'apparence, que, comme l'on plaça l'image du Soleil dans la Constellation de l'*Ingeniculus*, et dans celle d'Ophiuchus, on plaça aussi celle de la Lune, ou d'Isis, dans le signe de l'Epi, appelé la Vierge depuis.

Quoi qu'il en soit de l'origine de cette figure de femme, placée dans le signe, où primitivement on ne peignoit qu'un épi, il est certain, d'après tous les Astronomes anciens, qu'on la prenoit pour Cérès, et qu'elle en portoit le nom (1). Ainsi, sous ce rapport, elle doit être un emblême de la Lune ou de l'Isis Egyptienne (*i*), qu'Hérodote, Plutarque, et d'autres Auteurs ont dit être la même Divinité, que les Grecs honoroient sous le nom de *Cérès*. Mais ce n'est pas seulement une conséquence, qui nous conduit naturellement à cette opinion, puisque nous avons un témoignage formel et expressif dans les écrits d'un savant, qui vivoit dans le pays où l'on révéroit Isis; c'est-à-dire dans l'ouvrage d'Eratosthène (2), Astronome d'Alexandrie. « On parle diversement sur cette Constellation, dit-il; les uns veulent que ce soit *Cérès*, les autres *Isis*, d'autres *Atargatis*, quelques-uns la *Fortune*, et ils la peignent sans tête (*k*) ». Voilà donc des Traditions, qui nous montrent l'image d'Isis dans la Vierge céleste. Voyons si les symboles, qui l'accompagnent dans les Cieux, ont quelque rapport avec ceux qui accompagnoient la pompe Isiaque.

La Vierge céleste monte sur l'Horizon, tenant un faisceau d'épis, accompagnée et précédée même en partie d'un long Serpent, sur lequel est posé un Cratère, ou une coupe. Ce reptile s'alonge le long de son flanc gauche; tandis que vers sa jambe droite en monte un autre, dont la tête touche son pied, et dont le reste du corps se développe derrière elle. Elle se trouve donc placée entre deux Serpens, qui tous deux l'accompagnent, et dont elle est précédée en partie, et en partie suivie. Voilà le tableau du Ciel; examinons celui de la pompe Isiaque, et la figure symbolique d'Isis, que vit Apulée. « Isis, » dit cet Auteur, m'apparut, ayant à » droite et à gauche deux Serpens, » dont la tête sembloit s'élever, et au- » dessus du sillon, que formoit leur » corps, s'étendoient plusieurs épis ». La Déesse tenoit dans sa main une *coupe d'or*, dont un Serpent formoit l'anse, et au-dessus de laquelle il alongeoit sa tête. Ce tableau n'est-il pas exactement celui du Ciel? La Coupe et le Serpent, sur lequel s'appuie la Coupe, et qui s'étend en avant au-dessus d'elle, ne sont-ils pas à la gauche de la Déesse, comme ici? Que lit-on dans les Sphères anciennes, dans les Décans de la Vierge? *Virgo pulchra, capillitio prolixo, duas Spicas gestans; pars caudae Draconis. Crater*, et au premier Décan de *Libra*, la Vierge appuie son pied sur *caput Draconis*. Le premier Dragon, dont la queue se lève avec le corps de la Vierge, et avec la Coupe, c'est l'Hydre. Le second, dont la tête se lève avec ses pieds, c'est le Serpent d'Ophiuchus, comme on peut s'en assurer par l'inspection d'une

(1) Hygin, l. 2, c. 26. Germ. Cæsar. c. 8. Theon. 121.

(2) Eratosth. c. 9.

Sphère. La mante ou le grand voile noir, parsemé d'étoiles, qui couvroit la Déesse, convient parfaitement à une Constellation. La longue chevelure, que lui donne Apulée dans ces mots, *uberrimi crines, prolixique per Divina Colla molliter defluebant*, appartenoit aussi à la Vierge, comme nous l'avons vu plus haut, dans la description qu'en donnent les Sphères Persiques. Cette Constellation étoit au bord Oriental, à la pleine Lune de l'équinoxe de Printemps, et la Lune pleine se trouvoit placée aux pieds de cette belle Constellation. Il n'est pas étonnant de voir, sur son habit semé d'étoiles, la Lune dans son plein, comme nous le dit Apulée. C'étoit exactement le tableau qu'offroit le Ciel, à la fête de la pleine Lune du Printemps; car c'étoit à cette époque, que la vit Apulée, puisque la Déesse lui dit : dans ce jour, qu'un culte religieux m'a consacré; jour où les tempêtes de l'Hiver viennent de finir, et où la mer est enfin navigable; ce qui annonce le Printemps. La Couronne de fleurs de la Déesse indique la même époque, et la robe variée de quatre couleurs, relatives aux élémens, peint bien l'état du monde sublunaire et de la terre. D'ailleurs Apulée peint le jour, un peu après, avec tous les traits du Printemps.

Considérons maintenant les tableaux, que nous présente la pompe Isiaque (*l*). On y voyoit une Ourse apprivoisée, un Singe, et un Ane représentant le Pégase. Le Singe, en forme de Berger, portoit une Coupe d'or, et l'Ourse étoit semblable à une Matrone, assise sur une espèce de chaise. Voilà les tableaux, ou les animaux mystiques, qui formoient le cortége qui précédoit la Déesse.

Jetons les yeux sur la Sphère. On place, sous la division de la Vierge, *Siliquastrum*, une Ourse, *Posteria Ursae*, la Coupe, *Crater*, la grande Ourse et le Singe austral, et une figure de Berger. La même Ourse se trouve aussi aux derniers degrés du Lion, à la tête de la Constellation de la Vierge, avec l'Ane et le Pégase, *Finis Asini, Finis Equi*; et ce Cheval est le Cheval céleste, qui se couche au lever de la Vierge, et qui se lève à son coucher, de manière à être toujours en aspect avec elle, comme l'inspection d'une Sphère le démontre, et comme on peut le voir dans le calendrier d'Eratosthène (1), qui dénomme les Constellations, qui se lèvent ou se couchent avec la Vierge, et qui faisoient la fonction de ce qu'on appeloit *Paranatellons*. Ce sont ces Paranatellons, dont Chérémon et plusieurs Prêtres Egyptiens nous disent, qu'on fit usage dans les fables sacrées, que la pompe Isiaque mettoit en représentation, puisqu'il est vrai de dire, que les animaux célestes, le Cheval Pégase, l'Ourse céleste et le Trône, le Singe austral et la Coupe se trouvent, dans la Sphère, unis à la Vierge, image d'Isis, comme les emblêmes qui les représentoient se trouvent figurer aussi dans la pompe Isiaque ou dans la procession de la Déesse. Elle étoit annoncée, dans sa marche sur la terre, par les mêmes animaux, qui l'annonçoient dans les Cieux, et qui formoient son cortége, sous le nom de *Paranatellons*. Enfin cette cérémonie sur la terre nous offre absolument l'image des Cieux. Qu'on ne soit pas surpris, que nous imaginions gratuitement des rapports entre les animaux de la procession d'Isis, et la marche des Cieux, puisque Clément d'Alexandrie lui-même (2) a vu, dans les quatre animaux symboliques des processions Egyptiennes, des emblêmes relatifs à la marche du Soleil dans le Zodiaque, et des rapports avec les Equinoxes, les Solstices et les deux Hémisphères. Ceci tenoit entièrement au génie astrologique de la Religion des

(1) Uranol. Petav. t. 3.

(2) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 567.

Egyptiens, qui, comme le dit Lucien (1), n'avoient honoré des animaux dans leurs Temples, que parce qu'ils étoient des emblêmes de ceux des Constellations.

Ainsi Isis, ses deux Serpens, sa Coupe, ses Epis (*m*), l'Ourse, le Singe, et le Pégase, qui formoient son cortège Astronomique, sous le nom de *Paranatellons*, et que les Sphères anciennes casèrent sous le signe de la Vierge, qui se trouvoit le jour de l'équinoxe de Printemps à la porte orientale du Ciel, brillante des rayons de la pleine Lune, ont été autant d'aspects célestes, qu'on avoit retracés dans la pompe Isiaque, et dans la fête de la pleine Lune du Printemps. Nous ne devons pas chercher ailleurs, que dans les Cieux, les types de ces emblêmes. Nous y joindrons celui du Vaisseau céleste (*n*), qui est placé sous le Lion, et qui monte aussi avec elle, comme l'assurent Eratosthène et Théon (2), et comme le prouve l'inspection d'une Sphère. C'est ce fameux Vaisseau, que les Suèves, suivant Tacite (3), avoient consacré à cette Déesse, et qu'ils appeloient son simulacre. Comme il n'étoit point séparé de ses autres Paranatellons, on ne le sépara point non plus des autres emblêmes consacrés dans sa fête.

La procession des Initiés s'avançoit en bon ordre au bord de la mer. Là se faisoit la principale cérémonie, celle de la consécration d'un navire artistement travaillé, construit avec du bois de citronnier, et purifié par tous les moyens reçus, tels que le feu, le soufre etc. On y avoit peintes beaucoup de figures Hiéroglyphiques, dans le goût Egyptien, et sur les voiles, le sujet des vœux des navigateurs. Ce bâtiment rempli d'offrandes et d'aromates, qu'on y répandoit, profitoit d'un vent favorable, pour s'éloigner du rivage. Dès qu'on l'avoit perdu de vue, les Prêtres et leur suite revenoient au temple, dans le même ordre, et les Initiés rentroient dans le sanctuaire, où l'on avoit replacé les statues des Dieux, chacune à sa place. La cérémonie étoit terminée par des vœux pour les navigateurs (*o*). Car on sait, qu'Isis passoit pour présider à la navigation, comme ayant inventé le premier vaisseau (4). Ce premier vaisseau est le navire Argo, dont la belle Etoile est Canopus, Pilote du vaisseau d'Osiris, suivant Plutarque (*p*). Le Traité d'Isis, que nous avons expliqué, nous a déjà montré bien d'autres rapports, entre le Ciel et les constellations, Isis ou la Lune et ses courses. Il suffit de rappeler ici, que le Chien céleste, appelé Chien d'Erigone, ou de la Vierge, s'appelle aussi le Chien d'Isis; que le Chien de Typhon, qui poursuit Isis, est l'Ourse que nous voyons dans cette procession (5); les Crétois l'appeloient aussi la Matrone (6).

Après avoir considéré la Vierge céleste, sous le nom Egyptien d'Isis, dont elle est l'image, considérons-la maintenant, sous celui de Cérès, qu'elle portoit chez les Grecs. Nous avons déjà dit, que tous les Astrologues anciens l'appeloient Cérès; et cela suffiroit, pour fixer notre opinion. Mais ce qui vient encore à l'appui, c'est que, de même que jamais la Vierge céleste ne monte sans être accompagnée et précédée de l'Hydre, et suivie du Serpent, jamais aussi Cérès n'est peinte dans les monumens anciens, que portée sur un char attelé de Serpens. La raison du choix, qu'on fit de ces animaux, pour les atteler à son char, est la même, qui fit placer Isis entre deux Dragons, c'est-à-dire, la position même qu'a le signe céleste de la Vierge, entre l'Hydre d'un côté, qui précède son char, et le Serpent de l'autre, qui le suit. Le Cratère, ou

(1) Lucian. t. 1, de Astrolog. p. 386.
(2) Theon, p. 168.
(3) Tacit. de Morib. German.
(4) Hygin. Fab. 277; Fulg. l. 1, c. 25.
(5) De Isid. p. 357.
(6) Diod. Sic. l. 4, c. 79.

la Coupe, qui accompagne l'Hydre, ne fut point oublié parmi ces emblêmes; on connoît le Cratère d'Eleusis. Nous l'avons vu aussi, dans la main d'Isis; et ce symbole n'étoit point étranger à ces Déesses, par la raison qu'il ne l'étoit point aux mystères, comme nous l'avons vu plus haut, dans un passage de Macrobe, sur la chute des ames, qui descendent le long du Zodiaque. Rappelons-nous encore ce que nous avons dit d'un monument de Proserpine, où l'on voit la Déesse placée sur la bande du Zodiaque, et nous ne douterons plus, que la plûpart des emblêmes consacrés dans les mystères, soit d'Isis, soit de Cérès, ne soient empruntés des Cieux, et conséquemment qu'ils ne doivent s'expliquer par l'Astronomie. La robe Olympique, que l'on donnoit à l'Initié, et qui étoit un magnifique manteau, parsemé de figures de Dragons, et d'autres animaux, lequel servoit à recouvrir douze robes sacrées, dont on le revêtoit dans le sanctuaire, faisoit une allusion manifeste au Ciel étoilé, et aux douze signes (1). Les sept immersions, par lesquelles on le préparoit à la fête, en lui plongeant sept fois la tête dans la mer, contiennent également une allusion aux sept Sphères, à travers lesquelles l'ame se plongeoit, pour venir ici-bas habiter un corps. En un mot on ne peut douter, que dans les mystères, soit d'Eleusis, soit d'Isis, il n'y eût beaucoup d'emblêmes, et d'allusions relatives à l'ordre du monde, dans lequel entroit l'ame par la génération. La plûpart des explications de Plutarque sont tirées de la Nature, et dans tout son traité d'Isis, il rappelle la Mythologie Egyptienne à des allégories sur l'ordre du monde, sur la lumière, sur les ténèbres, sur la matière et sur la force de résistance, que le *Demiourgos* trouve en elle. Chérémon, dans la lettre de Porphyre à Annebon, dit en termes formels, et nous l'avons prouvé, que la fable d'Isis en particulier est relative au Ciel, au Zodiaque et aux Paranatellons. Il en dut être de même de celle de Cérès (*q*), s'il est vrai, comme l'ont dit les anciens, que cette Déesse soit la même, que l'Isis Egyptienne, et que ses courses, pour chercher sa fille, soient celles d'Isis, pour chercher Horus. Firmicus, en combattant les fables religieuses des anciens, est forcé de convenir, que ceux-ci prétendoient faire disparoître ce qu'elles avoient en apparence de monstrueux, par des explications, qui en faisoient autant d'allégories, sur la Nature (2), et sur les astres. Cette opinion étoit celle de plusieurs Philosophes anciens, dont parle Cicéron (3) dans son traité de la nature des Dieux. Phornutus les explique aussi par ce même principe; mais, comme il y a eu du doute, c'est aux explications elles-mêmes à le faire disparoître, en ramenant à des idées simples des traditions bizarres, telles que celles d'une Déesse, qui vole sur un char attelé de Serpens, ou qui a pour tête une tête de cheval; ce qui ne peut trouver un sens, que dans l'Astronomie, et dans la théorie des Paranatellons. En effet, nous avons dit plus haut, que la Vierge a pour Paranatellon le Pégase; que cette constellation, placée sur les Poissons, en opposition avec la Vierge, se lève, quand la Vierge se couche, et se couche, quand la Vierge se lève. C'est cette apparence Astronomique, qui explique la monstrueuse statue, qu'avoit cette Déesse dans un antre sacré chez les Phigaliens, dont nous avons déja parlé (4). La Déesse y étoit représentée assise sur une pierre, ayant toutes les parties du corps de la femme, excepté la tête, qui étoit celle d'un Cheval à longue crinière, dans laquelle s'entrelaçoient des Serpens. Elle étoit couverte d'un vêtement

(1) Apulée Metamorph. l. 11.
(2) Jul. Fir. de Prof. Relig. p. 18.
(3) De Nat. Deor. l. 1, c. 15.
(4) Pausan. Arcad. p. 871. Cf. dess., p. 13-24.

noir ; elle tenoit un Dauphin d'une main, et une colombe de l'autre. Le Dauphin peut désigner la mer où se couche Cérès ; la Colombe, l'oiseau de Vénus, qui a son exaltation aux Poissons, où est supposé le Soleil, lorsque la Vierge se trouve à l'occident le matin, après avoir été toute la nuit sur l'Horizon ; c'est cette dernière circonstance, qui lui fait prendre le vêtement noir, et le surnom de *Cérès Noire*. C'est par le même principe, et d'après cet aspect de Cérès, ou de la Vierge, qui, en descendant au sein des flots, fait lever le Pégase, ou le Cheval céleste, qui, disoit-on, devoit son existence à Neptune, qu'on expliquera comment Cérès, s'unissant à Neptune, étoit devenue mère d'un Cheval, nommé Arion, corruption ou contraction d'*Aerion* (1), nom du Pégase, ιππος Αεριος, *Aerius Equus*, dit Stoffler, (L. 14). Ce qui confirme notre explication, ce sont les variantes mêmes des traditions (*r*) ; car d'autres mettoient cette aventure, sur le compte de Thémis. Or Thémis est la Vierge céleste ; c'est même un de ses noms les plus connus. Ce qui semble être une différence, devient donc une identité, et une confirmation de notre explication. C'est pour cela, que Cérès a passé pour avoir donné des lois, parce qu'elle est appelée *Thémis*, *Justitia et justa* (2) ; ce qui vient, de ce qu'autrefois on l'unissoit à la Balance, que l'on peignoit suspendue à sa main. De là les Thesmophories, ou fêtes de Cérès, dans lesquelles on portoit le livre des lois. Voilà pourquoi la Vierge, soit Isis, soit Cérès, fut censée avoir donné des lois aux mortels ; et pourquoi les idées et les symboles de la justice se mêlèrent à ses mystères. Ainsi nous avons vu le quatrième personnage de la procession d'Isis porter la main de justice.

Cette Cérès métamorphosée en Cavale, grosse du fait de Neptune qui prit la même figure, se lava, dit-on, dans les eaux du Ladon (3), et devint mère de deux enfans, dont l'un étoit un Cheval. Quant à l'autre, il n'est pas permis de le nommer à ceux qui ne sont pas initiés, dit Pausanias. Elle étoit représentée comme une furie (*s*), sous le nom d'*Erynnis*, ayant dans une main un flambeau, et dans l'autre, la Ciste sacrée. Les attributs du Serpent ou de l'Hydre, qui l'accompagne par-tout dans les Cieux, et qui tantôt tresse sa chevelure, comme on le voit par la Cérès des Phigaliens, et tantôt lui sert d'attelage, ce qui arrive plus ordinairement, l'ont fait prendre pour Erynnis. Les habitans de Lerne, qui, sans doute, avoient grande vénération pour le Serpent de Cérès, ou pour l'Hydre céleste, honoroient d'un culte particulier cette Déesse (4). On donnoit à ses mystères le nom de Lernéens. On y honoroit conjointement avec Cérès, Bacchus, et Proserpine, comme il paroît par une inscription ancienne. On attribuoit leur institution à un certain Philammon, ou *ami d'Ammon* ; c'étoit près de Lerne, disoit-on, que Pluton étoit descendu, après avoir enlevé Proserpine. On saura que la queue de l'Hydre de Lerne se termine au premier Décan de la Balance ; que sa dernière Etoile se trouve au bord Oriental, en même temps que la Couronne, notre Proserpine, avec le huitième degré de *Libra*, où Firmicus nous dit, qu'on plaçoit le Styx (*t*). Ceci rend raison de la fiction des habitans de Lerne (5). On montre en ce lieu un bosquet de platanes, où coule la fontaine d'Amymone. Près de la fontaine est un Platane, au pied duquel la tradition porte, que fut nourrie *l'Hydre de Lerne*, fameuse dans la fable d'Hercule, et conséquemment celle qui est

(1) Ibid. p. 257.
(2) Hygin. l. 22, c. 26. Germ. Cæs. c. 8.
(3) Paus. Arcad. 256—257.
(4) Paus. Corinth. p. 79. Meurs. Græc. Fer. l. 5, p. 194.
(5) Pausan. p. 80.

placée

placée sous la Vierge céleste, notre Cérès, puisque, suivant Théon (1), c'est la même, qui est dans cette constellation. C'étoit près de cette fontaine, dans ce bois, qu'étoit la statue de Cérès. Elle avoit donc dans ce lieu les mêmes rapports de voisinage avec l'Hydre, qu'elle a dans les Cieux ; et l'Hydre elle-même, placée au pied d'un arbre, ressembloit à celle des constellations, qui montoient avec cette partie du Ciel. Le Planisphère Egyptien de Kirker (2) y peint un arbre : et dans la description des Paranatellons, que nous donne le même Kirker en cet endroit, on lit, *ibi ascendit Aspis magna. Ibi Astrologi Indorum ponunt arborem magnam.*

Il est assez vraisemblable, que les anciens, dont le génie imitatif se porta sur la nature, dans la construction de leurs temples, et des autres sacrés, auront aussi imité à Lerne les distributions du Ciel, et placé le berceau de l'Hydre, près d'un arbre, pour imiter la figure céleste. On y voit aussi la figure de Bacchus, sans doute du Bacchus, dont Cérès étoit la mère (*u*). Il avoit plus loin une autre statue ; on l'honoroit, sous le nom de Sauveur, ou *Saôtes*. On y montroit aussi le lieu, par où ce Dieu étoit descendu aux Enfers, pour en retirer sa mère Sémélé, avant de placer dans les Cieux la couronne Boréale, appelée couronne d'Ariadne. Chaque année on y célébroit une fête nocturne, en honneur de Bacchus, et Pausanias (3) ne croit pas devoir révéler ce qui s'y passoit. Cette fête nocturne, célébrée dans un marais, pourroit bien ressembler à celle que l'on célébroit dans le temple d'Isis à Saïs, près du lac, et où se passoient aussi des choses, sur lesquelles Hérodote tire le voile, comme nous l'avons dit plus haut.

Les rapports astronomiques que nous venons d'établir, entre le culte et les emblêmes mystérieux de Cérès, et les figures du Ciel, se confirment encore par d'autres réflexions. Comment se peut-il, que des mystères, que nous avons déja fait voir, par plus d'une preuve, se rapporter à la marche de l'ame dans le monde, et à la circulation du Soleil, de la Lune et des autres astres, ayent réuni tant d'emblêmes relatifs à l'Agriculture ? La raison s'en devine aisément, quand on voit, que ces hommages s'adressoient à la constellation de l'Epi, ou de la femme porte-épi, qui est peinte dans le Zodiaque, et qui représentoit la Lune, qui féconde les moissons avec le Soleil. Ses rapports avec l'Agriculture sont établis dans un traité particulier, que nous allons faire bientôt suivre, sur l'origine des constellations ; mais indépendamment de cela, il est certain, que la constellation portant des attributs caractéristiques de l'Agriculture, il devoit résulter nécessairement, que les statues, qui représentoient ce signe céleste, en eussent aussi, et que ces emblêmes, qui n'étoient qu'accessoires, se mêlassent à d'autres plus essentiels. En un mot, comme on crut devoir peindre les Serpens, qui accompagnent la Déesse dans le Ciel, on fit aussi allusion aux moissons, qu'elle désigne par son épi. Comme on la fit présider à la justice, à cause de sa Balance, on la fit présider aux moissons, et au labourage, par allusion à son épi. C'est encore par la même raison, qu'étant toujours accompagnée du Vaisseau, on la fit présider à la navigation, sous le nom d'Isis.

Il nous reste maintenant à donner les raisons du rôle important, que cette constellation joue dans les religions anciennes, et la cause des différentes fables faites sur elle, sous différentes dénominations. Car il n'est point de signe, observe Théon, sur qui on ait eu des traditions si variées, et si ab-

(1) Theon, p. 150.
(2) Œdip. t. 1, part. 2, p. 201.
(3) Pausan. p. 85 ; Hygin.

surdes même, si on ne les considère point comme des fictions poëtiques, et comme des allégories énigmatiques (1).

La Vierge céleste, durant les trois derniers siècles, qui précédèrent l'ère chrétienne, occupoit l'Horoscope, ou le point oriental, et la porte du Ciel, par où le Soleil et la Lune montoient sur l'Horizon aux deux Equinoxes. Elle l'occupoit encore à minuit au Solstice d'hiver, à l'instant précis, où commençoit l'année. Elle étoit donc essentiellement liée à la marche du temps et des saisons, du Soleil, de la Lune, du jour et de la nuit, dans les époques principales de l'année. C'étoit aux deux époques équinoxiales, comme nous l'avons dit, que se célébroient les mystères de Cérès, les grands et les petits. Lorsque les ames descendoient par la Balance, au moment, où le Soleil occupoit ce point, il étoit précédé dans son lever par la Vierge; c'est elle qui étoit aux portes du jour, qu'elle lui ouvroit. Lorsque le Soleil étoit revenu à l'Equinoxe de printemps, au moment où les ames se régénéroient, c'étoit encore la Vierge céleste, qui commençoit la marche des signes de la nuit; c'étoit dans ses étoiles, qu'arrivoit la belle pleine Lune de ce mois. La nuit et le jour s'introduisoient successivement par elle, au moment où ils commençoient à éprouver leur diminution, et les ames, avant d'arriver aux portes de l'Enfer, étoient conduites aussi par elle. C'étoit en sortant de traverser ces signes, qu'elles franchissoient le Styx, au huitième degré de la Balance. Elle est la fameuse Sibylle, qui initie Enée, et qui lui ouvre la route des Enfers. Cette situation heureuse de la Vierge, dans les signes, l'a fait entrer dans toutes les fables sacrées sur la Nature, sous une foule de noms différens, et sous les formes les plus variées, comme on le verra dans notre explication de la fable de Christ. Elle prit donc souvent le nom d'Isis ou de la Lune, qui dans son plein s'unissoit à elle au Printemps, ou qui se trouvoit sous ses pieds. On crut aussi y voir des rapports avec la terre, puisque, dans la distribution astrologique des élémens, le signe de la Vierge étoit affecté à la terre. Mercure, dans toutes les fables sacrées, et dans les sanctuaires, est son compagnon inséparable. Isis ne fait rien sans Mercure; c'est par ses conseils, qu'elle fait tout. Mercure a son domicile et son exaltation dans le signe de la Vierge; et cette Déesse se trouve souvent armée de son caducée. La liaison essentielle, que l'Astrologie ancienne avoit établie, entre cette Planète et ce signe, se trouva ainsi retracée dans les sanctuaires. Non seulement le Soleil et la Lune, comme nous l'avons déjà observé, furent mis en représentation à Elensis; mais encore les autres astres et les constellations, soit du Zodiaque, soit hors du Zodiaque.

Ce que nous avons dit des mystères d'Isis et de Cérès, et des rapports établis, entre les emblêmes et les récits mystérieux avec l'ordre du monde, est encore plus clair pour les mystères de Mithra, ou du Soleil, adoré sous ce nom, dans l'Asie mineure, la Cappadoce, l'Arménie et la Perse, et dont les mystères passèrent à Rome, sous Sylla. La description, que nous avons donnée de l'antre Mithriaque, où l'on avoit figuré les deux mouvemens des Cieux, celui des fixes et celui des Planètes, les constellations, les climats, les huit portes mystiques des Sphères, les symboles des élémens, suffit pour le prouver. Nous pourrions y joindre le fameux monument de cette religion, trouvé (2) à Rome, et gravé dans Hyde; mais comme nous l'avons fait graver plus loin avec une explication détaillée, nous n'en parlerons pas ici. Il suffira de dire, que la fameuse Hydre, qui s'étend sous le Lion, et sous la Vierge, s'y trouve aussi couchée sous le Lion, comme dans les Cieux; qu'on y voit le Chien céleste, le Taureau, le Lion, le Scorpion, les sept Planètes désignées

(1) Theon. p. 118—119.

(2) Hyd. De vet. Pers. Relig. p. 112.

par sept autels, les figures du Soleil, de la Lune, et des emblêmes relatifs à la lumière, aux ténèbres, et à leur succession, durant l'année, où l'une triomphe six mois, et les autres six autres mois. Les rapports de ce monument et d'autres, relatifs au même culte, avec l'ordre du monde, et celui de la nature, sont si frappans, qu'ils forment une démonstration complète de notre assertion, sur l'objet des représentations mystérieuses des sanctuaires. Dans les mystères de Cybèle et d'Atys, qui se célébroient à l'entrée du Soleil au signe d'*Aries*, le Belier, ou la figure de Belier, que l'on plaçoit au pied de l'arbre sacré, que l'on coupoit, contenoit évidemment une allusion au Zodiaque, et au signe céleste du Belier, par lequel les ames remontoient dans l'Hémisphère lumineux.

Les Manichéens, qui avoient beaucoup puisé dans la doctrine des Perses, et adopté sur-tout le fameux dogme des deux principes, nous ont conservé des traces de cette doctrine, sur la descente et sur le retour des ames, ainsi que des allusions, qu'on y faisoit à l'Astronomie (1). Nous en parlerons plus au long, dans notre dissertation sur l'Apocalypse.

Ils supposent que « Dieu, qu'ils » appellent le Père vivant, ayant » vu que l'ame étoit affligée dans le » corps, en eut pitié, et envoya son » cher fils, pour la sauver. Dès qu'il » fut arrivé, il construisit une machine » pour le salut des ames. Cette machine est une roue (x), à laquelle » sont attachés douze vases : la Sphère » fait tourner cette roue, laquelle enlève dans ces vases les ames des » morts. Le grand astre, qui est le Soleil, les attire par ses rayons, les purifie, et les remet à la Lune, jusqu'à » ce qu'elle en soit toute pleine. Car » Manichée croyoit, que le Soleil et la » Lune étoient deux vaisseaux. La Lune » étant donc remplie d'ames, s'en décharge dans le Soleil ; puis elle en reçoit aussitôt d'autres, par le moyen » des vases, qui descendent, et qui » montent sans cesse. Et lorsqu'elle a » remis ces ames aux Eons du Père, » elles demeurent dans la Colonne de » la *gloire*, qui est appelée l'air parfait. Cet air parfait est une colonne » de lumière, qui est ainsi appelée, parce qu'elle est remplie d'ames purifiées».

Il est impossible de ne pas voir dans cette Roue mystique, garnie de douze vases, qui puisent les ames, le grand cercle du Zodiaque, que les Hébreux appellent la Roue des signes, et par qui nous avons vu, dans Macrobe, que descendoient les ames, avant de traverser la Sphère, en venant ici-bas animer des corps. Il est clair, qu'en remontant, elles doivent circuler dans la même Roue ou dans le même Cercle ; l'un est une conséquence de l'autre. C'est cette opinion, sans doute, qui a fait expliquer par Clément d'Alexandrie (2) la fable des douze travaux, qui effectivement est relative au Zodiaque, par la marche de l'ame d'Hercule dans les douze signes, avant d'arriver au séjour lumineux de son immortalité ; parce que, dit-il, c'est à travers les douze signes, qu'est la route des ames vers leur origine.

Si on applique ici cette théorie de l'élévation des ames, par l'action du Soleil jusqu'à la Lune, qui s'en remplit, et les porte ensuite au Soleil, il est clair que la Lune du Printemps, étant pleine vers le point Equinoxial opposé, Isis ou la Vierge a, comme la femme de l'Apocalypse, la Lune sous ses pieds ; et que c'est elle qui préside les ames, au moment où elles vont commencer à descendre, avec la Lune, dans les régions inférieures, pour être remises à l'astre, qui les fera passer par *Aries*, ou par l'Agneau, dans la Colonne de lumière, et dans l'empire d'Ormusd.

(1) Beaus. t. 2, l. 7; c. 6, p. 500.

(2) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 599.

La Colonne de lumière, cet air parfait, c'est l'Ether, la substance lumineuse du firmament, ou plutôt de l'Empyrée, dont l'ame est une émanation, et à laquelle elle va se réunir, lorsqu'elle a recouvré sa simplicité, et sa pureté primitive. C'est vers cette patrie qu'elle tend; et c'est pour lui en faciliter les moyens, qu'on inventa l'initiation.

En effet, n'imaginons pas, que cette scientifique théorie des anciens, sur l'origine de l'ame, sur sa descente, son habitation ici bas, et son retour, se réduisît à une contemplation stérile de la nature du monde, et des êtres intelligens, qui s'y trouvent. Ce n'étoit point une spéculation oisive, sur l'ordre du monde, et sur l'ame; mais bien une étude des moyens d'arriver au grand but, que l'on se proposoit, savoir, au perfectionnement de l'ame; et par une suite nécessaire, à celui de la morale et des sociétés (*y*). Car c'étoit là le centre, auquel aboutissoient toutes les parties du système politique des anciens Législateurs; et le dernier but de toutes les fictions sacrées ou morales des premiers Philosophes, qui voulurent former l'homme. La terre, suivant eux, n'étoit point la patrie de l'ame, mais un lieu d'exil pour elle. Sa patrie étoit le Ciel; c'est de là qu'elle tiroit son origine. C'est là le lieu, vers lequel sans cesse elle devoit tourner ses regards. L'homme n'étoit point une plante terrestre; ses racines étoient, disoit-on, dans le Ciel. C'étoit là, qu'il étoit à sa véritable place. Il en étoit déchu; il devoit s'efforcer d'y retourner. La chute de l'ame s'appeloit la *perte de ses ailes*. Elle les perdoit en les laissant enchaîner par la viscosité de la matière; elles les recouvroit, en s'en détachant, et elle prenoit son essor vers les Cieux. La matière et le trop étroit commerce de l'ame avec elle, étoient donc le grand obstacle au retour de l'ame vers le lieu pur, qui lui avoit donné naissance, et qui devoit la recevoir. Les liens du corps l'enchaînoient; les membres mortels étouffoient son activité (1), et émoussoient la pointe de son intelligence. Elle étoit souillée par un contact trop étroit et trop long avec la matière terrestre, avec laquelle ses sens entretenoient son commerce. Il falloit donc faire divorce avec les sens, et avec tout ce qui est tactile et visible, pour s'unir par la contemplation à l'être invisible, qui est l'être réel, le seul digne d'occuper l'ame (*z*). La matière du corps étant le principe de toutes les passions, qui troublent la raison, qui égarent l'intelligence, et souillent la pureté de l'ame, on enseigna à l'homme à affoiblir l'action de la matière sur l'ame, et à rendre à celle-ci son empire naturel sur le limon, auquel elle est attachée par la génération, et dont la mort doit un jour la séparer. Encore, après cette séparation, est-il à craindre, que l'ame ne conserve des souillures contractées dans ce long commerce, lesquelles retarderont sa marche vers les Cieux (2). Ce fut pour obvier à cet inconvénient, qu'on imagina les lustrations, les expiations, les jeûnes, les macérations, la continence, et sur-tout les initiations, et l'art Telestique. Plusieurs de ces pratiques, dans l'origine, n'étoient que symboliques, et des signes matériels, qui indiquoient la pureté morale, qu'on exigeoit des initiés, mais qui dans la suite furent regardées comme causes productrices de cette pureté, dont elles n'étoient que les signes extérieurs. C'est ainsi que l'eau du Baptême, qui primitivement désignoit la pureté, que devoit avoir un Chrétien, fut censée avoir la vertu de la donner à l'ame, et être une cause réelle de l'innocence qu'elle étoit supposée rendre, au lieu d'être prise, comme elle le devoit, pour un signe allégorique de cette pureté, qu'on exigeoit. L'effet de l'initiation devoit être le

(1) AEneid. l. 6, v. 732.

(2) Ibid. v. 735, etc.

même, que celui de la philosophie, savoir, d'épurer l'ame des passions, de diminuer l'empire du corps sur la partie divine de l'homme, et de lui donner ici-bas une jouissance anticipée de la félicité, dont il devoit jouir un jour, et de la vue des êtres divins. Aussi les Platoniciens, tels que Proclus, enseignoient-ils, « que les mystères et les » initiations retiroient les ames de cette » vie mortelle et matérielle, pour les » réunir aux Dieux, et dissipoient, » chez les Adeptes, les ténèbres de » l'ignorance, par l'éclat de la Divi» nité ». Tels étoient les fruits précieux de l'Autopsie, ou du dernier degré de la science mystique, celui de voir la nature dans ses sources, ainsi que dans ses causes, et dans les êtres réels, suivant Clément d'Alexandrie (1), dont nous ne cesserons de rappeler le passage, parce qu'il est décisif.

Sans cette habitude pour l'ame, de contempler les êtres placés hors du monde visible, et de se séparer en quelque sorte déjà du corps, pour s'élever par l'esprit vers ces régions lumineuses, d'où elle étoit descendue, elle couroit risque d'être retenue dans la matière élémentaire, après sa mort, et d'éprouver un obstacle à son retour, et conséquemment de prolonger son exil et ses maux. C'est Cicéron, qui nous l'apprend. « L'ame, dit Scipion (2) à » son fils, a toujours existé, et existera » toujours. Qu'elle s'exerce dans la » pratique des vertus, si elle veut ob» tenir un retour facile vers le lieu » de son origine. Et les actions, qui » doivent sur-tout l'occuper, sont celles, » qui ont pour objet la patrie, et les » moyens de la sauver. C'est à ce prix, » que l'ame pourra plus facilement ob» tenir son retour vers les lieux, qui » lui ont donné naissance, et prendre » un libre essor vers son séjour na» turel. Elle y réussira d'autant plus » vîte, si dès le temps présent, où elle » est encore enfermée dans la prison » du corps, elle en sort par la » contemplation des êtres supérieurs au » monde visible, et si elle fait en quelque » sorte divorce avec le corps et avec les » sens, au-dessus desquels elle se sera » élevée. Quant à ceux qui se seront » rendus esclaves des plaisirs du corps, » livrés aux attraits de la volupté, et » aux mouvemens désordonnés des » passions, et qui auront violé les lois sa» crées de la religion et des sociétés, » leurs ames, en sortant du corps à la » mort, resteront ici-bas dans les ré» gions visibles de la terre, où elles » seront roulées dans la matière gros» sière; et elles ne remonteront au Ciel, » qu'après qu'elles auront été purifiées, » dans de longues agitations aux» quelles, pendant plusieurs siècles, elles » seront livrées (a) ». Voilà donc le grand but moral et politique de ces spéculations sur l'ame, et sur ses rapports avec l'ordre du monde, dont elle occupoit le bas, ou le haut, plongée dans les ténèbres, ou absorbée dans la lumière, suivant qu'elle avoit été plus ou moins vertueuse, et qu'elle s'étoit abandonnée aux jouissances du corps, ou s'en étoit sevrée, en commandant à ses passions et à ses sens. Certainement cette théorie, comme nous l'avons dit, n'étoit point primitivement une spéculation oisive, ni une stérile contemplation de la nature, dont on voulût occuper les initiés dans les temples. La perfection de l'homme en étoit le grand objet, et la Mystagogie, par des voies différentes, et plus propres à étonner les sens, tendoit au même but que la Philosophie. Aussi Platon promet-il l'Elysée aux Philosophes, qui auront pris soin d'épurer leur ame des passions (3), à ceux qui se seront attachés à la recherche de la vérité; qui auront méprisé les biens, qu'estiment les autres

(1) Clem. Strom. l. 5.
(2) Cicer. Som. Scip. c. 9.

(3) Plat. in Gorgiâ. p. 526, Phæd. p. 114 et 108.

hommes, et détaché leur ame de la matière, dans laquelle elle se trouve unie, dans la prison du corps. L'Elysée, dit Platon, est pour ceux, qui ont été suffisamment purifiés par la Philosophie, qui leur a appris à repousser les attraits des passions qui attachent l'ame au corps, et à rejeter toute parure étrangère à celle, qui doit faire l'ornement de l'ame. Le désir de voir la vérité, et d'arriver à l'Autopsie, nécessitoit dans l'initié le dépouillement des passions, et le dégagement des sens et de la matière. Socrate (1) étoit persuadé, que les causes de toutes choses ne pouvant être apperçues que par un esprit épuré, il falloit commencer par le purifier de toutes les passions terrestres, le décharger de leur poids, afin qu'ayant recouvré sa vigueur naturelle, il pût s'élever à la contemplation de Dieu, ou de cette lumière incorporelle et immuable, dans laquelle subsistent et vivent les causes des natures créées; ce que Clément d'Alexandrie, en d'autres termes, appelle les choses réelles dans la nature. C est Saint Augustin, qui nous rapporte cette opinion de Socrate (2). Le même auteur nous apprend aussi, que Porphyre avoit fait un ouvrage, sur le retour de l'ame vers son principe, dans lequel il répétoit souvent cette grande maxime. « Il faut fuir tout ce qui est corps, » afin que l'ame puisse facilement se » réunir à Dieu, et vivre heureuse avec » lui ». Cet axiome étoit tout entier dans les principes de la Philosophie Platonicienne, consignée dans le Phédon et dans le septième livre de la République de Platon (3), où ce Philosophe disserte fort au long, sur la descente de l'ame dans l'antre souterrain, et sur sa captivité dans l'obsoure prison du corps, dont les affections sont pour elle un grand obstacle à la contemplation de la vérité. Platon concluoit de-là, qu'il falloit soustraire l'ame à l'empire des sens, et la garantir d'un commerce trop intime avec cet ennemi domestique. Or le but principal de la Philosophie étoit d'opérer ce fameux divorce, que Plotin et Platon appellent la mort philosophique (4), ou la vie de l'intelligence, l'affranchissement de l'ame, et son retour vers la Divinité. Ce but moral, que se proposoit la Philosophie, dans l'étude des vérités abstraites, la Religion se proposoit de l'atteindre, par les opérations théurgiques et par les Télètes, ou les initiations. C'étoit là le grand ouvrage de l'initiation, dit Hiéroclès (5), ou de l'art télestique, savoir, de rappeler l'ame vers les véritables beautés, et de les lui rendre propres et familières; de la délivrer de ses peines et des maux, qu'elle endure ici-bas, où elle est enchaînée dans la matière, comme dans une obscure prison; de lui faciliter le retour vers les célestes clartés, et de l'établir dans les îles fortunées, en la restituant à son premier état. Par ce moyen, lorsque le temps de la mort sera arrivé, l'ame dépouillée de son vêtement mortel, qu'elle aura laissé sur la terre, se trouvera plus légère et plus leste, en quelque sorte, pour entreprendre le voyage vers les Cieux. C'est alors, qu'elle sera rétablie dans son ancien état, et associée à la nature divine, autant qu'il est permis à l'homme d'approcher de la dignité des Dieux.

Plutarque, dans son traité d'Isis, suppose, que les initiés aux mystères de la Déesse se proposoient le même but, la contemplation de la Divinité, la vue du premier Dieu, ou du Dieu intellectuel, qui cohabite avec elle, et qui en est inséparable. Il compare Isis à la science, et Typhon à l'ignorance, qui obscurcit la lumière de la doctrine sacrée, dont le flambeau éclaire l'ame de l'initié. Il n'est point, selon lui, de bien plus précieux que l'homme puisse de-

(1) August. de Civ. Dei, l. 3, c. 1.
(2) Aug. ibid. l. 10, c. 29.
(3) Plat. Rep. l. 7, p. 519, etc.
(4) Macrob. Som. Scip. c. 13, p. 52.
(5) Hieroc. in Aurea Carm. p. 310.

mander aux Dieux, ni ceux-ci lui accorder, que la *connoissance de la vérité* (*b*), et celle de la nature des Dieux, autant que la foiblesse de notre raison nous permet de nous élever jusqu'à eux. Désirer, suivant lui, la Divinité, c'est désirer la vérité, et sur-tout celle qui a pour objet les Dieux. Les Valentiniens appeloient l'initiation *la lumière* (1). La jouissance de cette lumière étoit le fruit le plus précieux de l'Epoptée. On arrivoit à l'Epoptée, dit Psellus (2), lorsque l'initié étoit admis à voir *les lumières divines*. Penthée, dans Euripide (3), demande à Bacchus, qu'il ne connoît point, et qu'il prend pour un Mystagogue Lydien, s'il est vrai, qu'il ait vu le Dieu, dont il apporte les mystères; et comment il étoit fait. Celui-ci en convient; mais il ajoute, que ce Dieu s'est fait voir, comme il lui a plu, et qu'il ne veut point entrer dans des détails sur ce point. Clément d'Alexandrie (4), imitant le langage d'un initié aux mystères de Bacchus, et invitant cet initié, qu'il appelle un aveugle, comme Tirésias, à venir jouir de la vision de Christ, qui va briller à ses yeux avec plus d'éclat que le Soleil, s'écrie: ô mystères véritablement saints! ô lumière pure! à la lueur du flambeau du Dadouque, *les Cieux et la Divinité* s'offrent à mes regards dans cette Epoptée. Je suis *initié*, je deviens *saint*. Ces derniers mots nous donnent le véritable but de l'Epoptée et de l'initiation; d'être sanctifié et de jouir, à ce titre, des visions divines. On promettoit à l'initié à Samothrace, qu'il seroit saint, qu'il seroit juste. Le Seigneur, continue Clément, fait la fonction d'Hiérophante dans ces mystères; il marque *de son sceau l'initié*, qu'il éclaire de sa lumière; et pour récompenser sa foi, il le recommande à son père, comme un dépôt précieux, qu'il garde dans tous les siècles. Voilà quels sont mes mystères et mes orgies. Faites-vous aussi initier, et vous formerez, avec les Anges, le cortége de ce Dieu, qui n'est jamais né, qui ne périra jamais, le seul qui soit véritablement Dieu. Ainsi parloit Clément, dans un discours, où il fait allusion aux cérémonies anciennes de l'initiation, dont il transporte les images et les formes symboliques dans l'initiation aux mystères de Christ. Le même Clément (5), en parlant du Baptême, qui est le signe de la régénération, l'appelle une excursion, une sortie hors de la matière. Par-là, dit-il, le Seigneur retire les ames des fidèles hors de la confusion et du désordre; il les illumine et les conduit à la pure lumière, qui n'est mêlée d'aucunes ténèbres et qui n'a rien de matériel. L'initié, élevé à l'Epoptée, étoit un *Voyant*. Eusèbe lui-même (6), expliquant le mot *heber*, Hébreu, dit qu'il signifie *celui qui passe au-delà*, et qu'il fut donné à ceux, dont la Philosophie religieuse franchissoit les limites du monde visible, et passoit jusqu'au sein du monde intellectuel, et dans la lumière divine, où sont les êtres invisibles et cachés. Un Israélite étoit un *Voyant* (7). *Salut, nouvelle lumière*, s'écrioit un initié aux mystères de Bacchus.

Tel étoit le véritable effet de l'Epoptée; elle éclairoit l'ame des rayons de la Divinité, et elle devenoit pour elle comme l'œil, avec lequel, suivant les Pythagoriciens, elle contemploit le champ de la vérité (8), dans ses abstractions mystiques, où elle s'élevoit au-dessus du corps, dont elle arrêtoit l'action, pour rentrer en elle-même, afin d'être toute entière occupée de la vue de la Divinité et des moyens d'acquérir de la ressemblance avec elle.

Macrobe, dans son commentaire

(1) Epiph. t. 1.
(2) Psellus ad Oracul. Zoroast.
(3) Euripid. in Bacch. v. 476.
(4) Clem. Protrept. p. 74.
(5) Clem. Eclog. Proph. n. 2, v. , p. 990.
(6) Euseb. Præp. Ev.
(7) Isid. Orig. Firm. de Error. Prof. Rel. p. 38.
(8) Hierocl. p. 301.

sur le songe de Scipion (1), nous peint tous les degrés de l'élévation de l'ame, jusqu'au quiétisme de l'Epoptée. Après avoir mis au premier échelon les vertus politiques; au second, les vertus, qui epurent l'ame; au troisième, celles de l'ame déjà épurée; il fixe au quatrième, et au plus haut degré, les vertus qu'il appelle exemplaires. Et il explique ce qu'il entend par ces quatre ordres de vertus.

Les vertus politiques, sont celles de l'homme social; c'est-à-dire, celles que l'initiation avoit pour but de maintenir dans son origine, et les seules, suivant nous, que les Législateurs anciens eussent en vue de faire naître, en formant ces établissemens religieux, comme nous l'avons dit plus haut Ce sont elles qui font les bons fils, les bons pères, les bons magistrats etc. Les secondes sont les vertus philosophiques, que Macrobe appelle oisives, puisqu'elles séparent l'homme de la vie active de la société. Ce sont celles-là, que nous avons dit avoir produit les abus du Monachisme et les spéculatifs. Macrobe convient, qu'elles passoient pour être les seules vertus, dans l'esprit de plusieurs; ce qui est une grande erreur politique. Les troisièmes sont celles d'un esprit déjà épuré, purgé du limon des passions et de la matière et purifié de toutes les souillures, que communique à l'ame le contact du monde. Voilà bien la mysticité. En effet, la prudence chez ces hommes-là consiste, non pas seulement à préférer les choses divines aux autres choses, mais à ne connoître que celles-là seules, dit Macrobe (2), et à ne voir et ne contempler qu'elles, comme s'il n'y avoit rien autre chose. La tempérance consiste également, non pas seulement à réprimer les passions terrestres, mais à les oublier entièrement; la force, non pas à les vaincre, mais à les ignorer, de manière à ne connoître, ni la colère, ni le désir. Enfin la justice, dans cet état de l'ame, consiste à l'unir à l'intelligence supérieure et divine si étroitement, qu'elle garde avec elle une union éternelle, fondée sur l'imitation de cette intelligence parfaite.

Enfin les vertus exemplaires, ou celles du quatrième ordre, sont celles qui résident dans l'intelligence divine elle-même, que nous appelons νοῦς; et d'où les autres vertus découlent, par ordre gradué et successif. La prudence là est l'intelligence divine elle-même. La tempérance consiste dans une attention toujours soutenue et tournée sur soi-même; la force, dans une immobilité, que rien ne dément; enfin la justice est ce qui, soumis à la loi éternelle, ne s'écarte point de la continuation de son ouvrage.

Voilà les quatre ordres de vertus, qui ont des effets différens à l'egard des passions, dont le principe, suivant Virgile, est dans la matière. Les premières les adoucissent. Les secondes les ôtent. Les troisièmes en font perdre jusqu'au souvenir. Les quatrièmes ne permettent pas de les nommer. Voilà bien le dernier raffinement de la mysticité (c).

Pour faciliter à l'ame cette élévation vers la Divinité, dans laquelle, étant absorbée, elle atteint toute la perfection, dont elle est susceptible, on imagina d'appliquer aux corps les remèdes de la continence, du jeûne et de l'abstinence de certains alimens, afin que rien ne pût retarder son union à la Divinité, soit pendant cette vie, par la contemplation, soit après la mort, par la cohabitation avec elle, dans le sejour de la lumière incréée. On crut devoir donner au corps un régime, qui rendît son influence sur l'ame la plus petite qu'il fût possible; le principe étoit vrai, jusqu'à un certain point. La raison n'établit jamais mieux son empire, que dans le calme des sens, et les fumées des viandes et du vin obscurcissent souvent sa lumière. Un tempérament fort et vigoureux, de l'embonpoint, des alimens chauds, des liqueurs spiritueuses con-

(1) Som. Scip. c. 8, p. 37—38.

(2) Macrob. l. 1, c. 8, p. 38.

courent

courent à donner au corps une prépondérance sur la raison, et par une suite nécessaire sur les vertus. Tout est lié dans l'homme. Si l'ame agit sur le corps, le corps agit aussi puissamment sur l'ame, et il faut convenir, que nos passions sont toujours le résultat de notre organisation, et de l'état habituel du corps. Le genre de vie, que l'on mène, influe plus ou moins sur l'habitude de l'ame, et lui donne plus ou moins de facilité, pour pratiquer les vertus, qui en général tiennent beaucoup du tempérament; mais cette observation ne tombe guères que sur les excès, et l'abus du principe peut nous jeter aisément dans le défaut contraire. Il résulte seulement de-là, qu'un homme, qui veut ôter aux passions et au tempérament une partie de sa force, et maintenir le calme de sa raison, doit préférer un genre de vie sobre, réglé, et n'obéir qu'aux instincts des premiers besoins, plutôt qu'aux attraits de la volupté, accorder aux puissances de l'ame, plus qu'à celles du corps, et éviter tout ce qui peut multiplier ses besoins, et irriter ses désirs. Voilà ce qu'une sage Philosophie nous prescrit, et c'est a quoi elle doit se borner. Mais on a cherché une prétendue perfection, dans l'abus du principe, et dans l'excès même du bien, qu'on pouvoit attendre d'un régime sage commandé au corps. Les abstinences devinrent, non plus des moyens de vertu, mais elles furent elles-mêmes regardées, comme des vertus; on crut ajouter à l'ame tout ce qu'on retranchoit au corps; et on s'exténua en toutes manières, comme si la vertu étoit le fruit amer des tortures données au corps.

Telles furent les précieuses inventions de la mysticité orientale, qui presque toujours a substitué des ridicules à des vertus. Ainsi les Prêtres de l'Egypte ne vouloient point, que leur Dieu Apis bût de l'eau du Nil (1), parce que l'on croyoit, qu'elle engraissoit trop; et ils pensoient, que c'étoit une chose dangereuse pour leur Dieu, comme pour eux, d'être trop gras. Nos moines, nos gros Abbés et nos riches bénéficiers n'ont pas pensé comme ces Egyptiens, qui vouloient que l'ame fût revêtue d'un corps grêle et léger, afin que *la partie divine* de l'homme ne fût point surchargée, et comme *écrasée* par le poids de la matière du corps mortel (2). Dans les jours d'abstinence, et dans les temps destinés à la sanctification, ces Egyptiens ne saloient point leurs mets, parce que, disoient-ils, le sel aiguillonne l'appétit, et incite à boire. Les Prêtres du Soleil à Heliopolis s'interdisoient l'usage du vin; les autres en buvoient très-peu et s'en abstenoient, toutes les fois qu'ils s'occupoient d'enseigner ou d'apprendre la science divine, et qu'ils s'appliquoient à la Philosophie. Les Rois eux-mêmes, en qualité de Prêtres, n'en pouvoient boire qu'une petite mesure, fixée par la loi. Ils craignoient le désordre, que l'ivresse met dans la raison. Ils rejetoient l'usage du poisson, comme un aliment trop délicat et superflu. Ils ne mangeoient pas non plus d'oignon, parce qu'ils croyoient, que ce légume incite à boire, et n'est pas favorable à ceux qui veulent garder la chasteté. La Déesse Isis (3) preparoit ses initiés par un genre de vie sobre, par l'abstinence des plaisirs de l'amour, et en sevrant le corps d'une nourriture trop abondante, afin de réprimer les saillies de cette partie de l'ame, qui est rebelle à la raison, et qui se laisse trop entraîner par le plaisir. Il régnoit une espèce d'austérité dans ces cérémonies religieuses, dont le but étoit d'affoiblir l'action du corps sur l'ame, afin, dit Plutarque, qu'elle pût contempler plus aisément le premier Dieu, le Dieu intellectuel, le souverain maître de toutes choses. Car toutes ces pratiques religieuses, qui dégénérèrent ensuite en superstitions

(1) Plut. de Isid. p. 353.
(2) Ibid. de Isid. p. 352—353.
(3) Ibid. de Isid. p. 351.

ridicules, ne furent pas instituées sans dessein, et sans avoir un but raisonnable, quoique le moyen, sur-tout accompagné de ses excès, en écartât souvent. Ce but étoit de rendre à l'ame le libre exercice de son intelligence. Il n'y avoit rien, dit Plutarque (1), dans le cérémonial Egyptien, et dans les pratiques religieuses de ce peuple, qui n'eût une raison, soit dans la physique, soit dans l'histoire, soit dans la morale.

Ce but ici étoit d'écarter tous les nuages, que la matière peut répandre sur la partie divine de l'homme, ou sur l'ame, qu'Horace appelle *divinae particulam aurae*, et Virgile, *aurai simplicis ignem*, et sur l'*ochêma*, ou le véhicule de l'intelligence. On peut consulter Hiéroclès, sur cette théorie mystérieuse, dont nous donnerons un précis, d'après ce qu'il nous dit dans son commentaire sur les derniers vers de Pythagore, appelés vers dorés (2). Conséquemment aux principes, que Pythagore a posés dans ces derniers vers, il s'ensuit, dit le commentateur, qu'il faut, par l'exercice de la vertu, aidée des secours de la vérité et de la pureté, prendre soin de ce corps lumineux, qui enveloppe l'ame, et que les oracles appellent le léger véhicule, qui la porte. Or ces moyens d'épurement s'étendent, jusqu'à notre nourriture et à notre breuvage, et en général, sur le régime universel de tout notre corps mortel, dans lequel est enseveli ce principe lumineux, qui donne la vie au corps naturellement inanimé, et qui en maintient la constitution et l'harmonie. Car le principe de la vie est un corps immatériel, qui met la vie dans le corps matériel, par le moyen de laquelle se trouve perfectionné ce corps mortel, composé d'une vie brute, et d'un corps purement matériel; et qui n'est que l'image de l'homme, qui résulte de la substance intelligente (3), et du corps immatériel. L'homme étant un composé de ces deux parties différentes, chacunes d'elles doit avoir son mode d'épurement particulier (*d*). Ainsi l'ame raisonnable, en tant que raisonnable, s'épure par la vérité, dont la connoissance produit la science. Quant au corps lucide, ou à la substance lumineuse, qui forme son enveloppe, comme elle se trouve liée au corps mortel, elle a aussi besoin d'être épurée et purifiée des souillures d'une telle contagion. Or ces moyens de purification sont contenus dans les rits sacrés, et réglés par des lois religieuses. Les moyens de purifier la partie intelligente de l'ame (4) préparent aussi à ceux qu'on emploie pour purifier le véhicule lumineux, en ce que l'ame, par leur moyen, ayant recouvré ses ailes, son retour vers son principe trouve moins d'obstacles. Or le meilleur moyen de lui rendre ses ailes, c'est de l'accoutumer peu-à-peu à mépriser les choses terrestres, à s'en détacher, en tournant ses regards vers l'être immatériel, et à se purger de toutes les souillures, qu'elle aura contractées par son union au corps et à la matière terrestre. Par ce moyen, l'ame recouvre en quelque sorte une vie nouvelle, se recueille en elle-même, se remplit d'une certaine énergie divine, qui lui donne un nouveau ton, et elle se rallie toute entière au point de sa perfection intellectuelle. Que sera-ce, s'il y a des espèces d'alimens, qui concourent à produire cet heureux effet; si on y arrive par la privation de certaines nourritures, principalement de celles qui ont un suc délicieux, ou qui irritent les organes de la génération? ce moyen d'épurer l'ame sera sans doute le premier, que prendront ceux qui voudront s'accoutumer à se détacher de tout ce qui tient à l'être mortel (5). Cette abstinence de certaines nourritures rend tout son éclat au véhicule lumineux, et lui donne toute la pureté, qui convient à une ame vraiment *épurée* et *dégagée* de tous les

(1) Ibid. p. 353.
(2) Hierocl. p. 293, ad v. 67.
(3) Hierocl. ibid. p. 294.
(4) Ibid. p. 297.
(5) Hierocl. ibid. p. 301.

obstacles, que la matière oppose à son activité naturelle. Il résulte de ces abstinences un avantage, celui d'épurer l'ame (1), d'accoutumer l'homme à des retours sur lui-même, de le retirer de ce lieu destiné à la génération, et à la mort des êtres corporels, et de le transporter dans l'air libre et dans les champs Elysées. Cet air libre est ce que Manès, comme nous l'avons vu plus haut, appelle la Colonne de gloire, l'air parfait, c'est-à-dire, les champs de la lumière Ethérée, dont quelques rayons s'échappent par la voie de lait. On le plaçoit au-dessus du monde, ou de la caverne profonde, dans laquelle l'ame, pendant cette vie, est enfermée, suivant l'opinion la plus générale. Macrobe le met au-dessus de Saturne, dans le firmament, où est la voie de lait. C'est, dit-il, dans la Sphère aplane ou des fixes, que sont les champs Elysées (2), et le lieu affecté aux ames pures, suivant l'opinion de toute l'antiquité. C'est de ce champ lumineux, que l'ame descend, lorsqu'elle vient animer des corps; c'est vers ce lieu qu'elle retourne.

Plutarque (3) le plaçoit dans la partie de la Lune, qui regarde le Ciel, ou dans la face opposée à celle qui est tournée vers nous. Ainsi il le relègue au-delà de l'Isthme, ou de la Ligne de démarcation, qui, suivant Ocellus de Lucanie, sépare le mortel du mortel. Hiéroclès semble le placer plus bas; mais toujours dans l'élément immortel et immatériel, et hors du monde élémentaire, où règne le trouble et le désordre, compagnon nécessaire de tout ce qui est matériel. Il n'est appelé libre, dit Hiéroclès (4), que parce qu'il est exempt des affections matérielles, ou des agitations tumultueuses, dans lesquelles est habituellement la matière. Cette différence dans les fixations du lieu, où sont transportées les ames, ne vient que du plus ou moins d'étendue, que l'on donnoit à la substance matérielle. Mais c'est toujours hors des limites de la matière des corps, qu'elles sont transportées, quand elles ont recouvré leur pureté primitive, et qu'elles se sont affranchies de la matière, dont sont composés ces corps. Pour arriver à cet état de pureté, il falloit que l'ame, soit par la méditation sur les êtres supérieurs à la matière (*e*), soit par le retranchement de la matière superflue des alimens, qui surchargeoient sa partie divine, s'occupât ici-bas des moyens de rendre son retour prompt et facile. La Philosophie, l'abstinence et les initiations lui procuroient ces moyens (5). En effet, aux moyens d'épuration, que l'on trouvoit dans l'étude des sciences abstraites, se joignoient ceux, qui se tiroient de l'art Télestique, ou des cérémonies de l'initiation, suivant Hiéroclès, et la science sacerdotale s'unissoit aux spéculations philosophiques sur le retour de l'ame vers son principe, et sur les moyens de l'affranchir de la matière. Car ces deux avantages, l'épuration de l'ame, et son affranchissement de la matière, que facilitoit l'abstinence, la Philosophie et la Religion de concert tendoient à nous les procurer. En effet, c'étoit à elles proprement, qu'il appartenoit de purifier et de perfectionner le véhicule spirituel de l'ame raisonnable. Elles la délivroient et la séparoient de la matière agitée de mouvemens irréguliers, et la rendoient propre à s'unir aux esprits purs. (*f*) Car il n'est pas permis à ce qui est impur de toucher à ce qui est pur. De même donc qu'il est nécessaire, que l'ame soit ornée par la science et par la vertu, pour pouvoir s'unir à ces êtres immuables, et qui sont constamment toujours les mêmes; de même, il faut que l'*Ochêma* ou le véhicule lumineux soit toujours pur et dégagé de la matière, afin qu'il puisse soutenir la communi-

(1) Ibid. p. 303.
(2) Som. Scip. l. 1, c. 11, p. 46.
(3) De facie in orbe Lun. p. 944.
(4) Hierocl. p. 313.
(5) Ibid. p. 305.

cation avec les corps Ethérés (*g*). Car la tendance, qu'ont les différens êtres à s'unir entre eux, est toujours fondée sur l'analogie de leur nature. La dissemblance au contraire sépare ceux, qui, par leur local, semblent être les plus voisins. C'est de ce principe, que met ici en avant Hiéroclès, et qui se retrouve chez tous les Platoniciens, que l'on partit pour enseigner aux hommes, que le plus sûr moyen de plaire aux Dieux et de s'en rapprocher, étoit de mettre entre eux et soi la plus grande ressemblance possible, et d'imiter la pureté de leur nature. Ce principe devint la base de toutes les vertus, et le fut aussi de tous les abus de la spiritualité, qui tendoit à s'affranchir de la matière, pour s'absorber dans une espèce d'apathie religieuse.

Tel étoit le résultat des dogmes philosophiques de Pythagore, et le moyen qu'il crut être le plus convenable et le plus sagement mesuré, pour procurer à l'homme la plus grande perfection de toute sa nature. Celui en effet, qui ne s'occupe que de l'ame, et qui néglige le corps, ne purifie pas l'homme tout entier (1). Réciproquement celui qui croit devoir s'occuper uniquement du corps, sans avoir égard à l'ame, ou qui pense, que les purifications appliquées au corps servent à l'ame, sans que par elle-même elle soit déjà purifiée, tombe dans la même erreur. Mais celui qui emploie concurremment ces deux moyens, celui-là agit sagement, puisqu'il unit aux remèdes, que fournit la philosophie, ceux que procure l'art sacerdotal, dans la partie, où il s'occupe des moyens de purifier le véhicule lumineux de l'ame; et sans lesquels la Philosophie ne produit que la moitié de son effet. Cette dernière pensée d'Hiéroclès justifie ce que nous avons déjà avancé, que la Philosophie et la Mystagogie avoient un même but commun, l'épurement de l'ame, et la perfection de l'homme, d'où dépendoit la perfection de la morale et de la législation. Cela justifie aussi les détails, dans lesquels nous entrons ici, sur les raffinemens de la Philosophie ancienne, dont la théorie n'est point, comme on le voit, étrangère à la doctrine des mystères, et dont tous les principes leur ont été appliqués; en sorte que ce que nous avons dit jusqu'ici ne peut point être regardé comme un écart. On ne pourra donc pas dire, que nous donnons ici le change au lecteur; et que nous lui présentons les raffinemens de la Philosophie Pythagoricienne et Platonicienne, au lieu de ceux de la Mystagogie, qu'on a droit d'attendre de nous, puisque la Philosophie et la Mystagogie agissoient dans le même sens, vers le même but, et sur les mêmes principes (*h*). Toutes deux agissoient sur l'ame; l'une sur l'intelligence; l'autre sur sa partie inférieure, sur son véhicule lumineux, sur la substance Ethérée, dont l'intelligence étoit la fleur, c'est-à-dire, sur le corps même de l'ame, si je puis m'exprimer ainsi.

En effet, continue Hiéroclès (2), parmi les choses qui peuvent opérer notre perfection, les unes ont été d'abord trouvées par les Philosophes, les autres par les Mystagogues, dont l'art s'est joint à l'esprit philosophique, pour compléter son ouvrage. J'appelle ici art Mystagogique ou Télestique, celui qui s'occupe de purifier l'enveloppe lumineuse de l'esprit, afin que la faculté contemplative de toute la Philosophie marche en avant; en qualité d'intelligence; et que la partie active et pratique suive, comme force et faculté. Quant à cette dernière, qui réside dans l'action, on la divise en deux espèces, savoir, en partie civile, et en partie Telestique ou Mystagogique (3). L'une, par le moyen des vertus, nous délivre des mouvemens désordonnés des passions; et l'autre, à l'aide de pratiques

(1) Ibid. p. 306.
(2) Ibid. p. 306.
(3) Ibid. p. 309.

religieuses et de moyens sacrés, écarte ces images fantastiques, dont la matière environne l'ame (1). Peut-être sont-ce là ces spectres, que l'initiation donnoit pour premier spectacle aux initiés, avant qu'ils fussent admis à la jouissance de la lumière pure. Nous avons des preuves frappantes de cette Philosophie civile, dans les lois publiques des états, comme nous en avons aussi de cette Philosophie Télestique, dans les sacrifices publics des différentes villes. On voit, par ce dernier passage, l'union des lois et de la religion imaginée par les philosophes, pour amener l'homme à la perfection la plus grande, à laquelle la Philosophie pût le conduire, et dont elle-même étoit le terme le plus élevé. En effet l'esprit contemplatif est comme le sommet de tout ce grand édifice, que construit la Philosophie; les vertus pratiques sont au milieu; et sa base s'appuie sur l'art Télestique, ou sur le fondement de la religion. Le premier, continue Hiéroclès, comparé aux deux autres, est comme l'œil comparé au reste du corps; et les deux autres, comparés à lui, ressemblent aux mains et aux pieds; mais tous trois sont si étroitement liés entre eux, que le défaut de l'un ou de l'autre rend l'ouvrage imparfait, et presque inutile, s'ils ne se prêtent un mutuel secours. Il faut donc, que la science, qui conduit l'homme à la vérité, c'est-à-dire la Philosophie, que cette faculté, qui produit au-dehors les vertus, et que l'art, qui procure à l'ame la pureté, s'unissent entre eux, pour ne former qu'un même corps, afin que le grand ouvrage politique produise tout le bien, qu'on peut attendre, et s'achève d'une manière convenable à la dignité de l'esprit philosophique, qui en est le chef, et des deux autres moyens, qui s'accordent avec lui. Le résultat de cette theorie, dans le système des Pythagoriciens, et conséquemment des Mystagogues, puisque nous venons de voir que la Philosophie et la Mystagogie avoient le même but, étoit, suivant Hiéroclès, de rendre à l'ame ses ailes (*i*), afin qu'elle pût s'élever jusqu'à la participation des biens éternels et divins, pour qu'au moment, où la mort approchera, nous puissions laisser sur la terre notre corps mortel, et que, dépouillée de cette nature terrestre, notre ame s'élance sans peine vers les régions célestes, où elle doit être réintégrée dans sa félicité primitive, et associée aux Dieux. Tel étoit le but de tous les combats, que soutenoient ici les athlètes de la Philosophie (*k*); telles étoient leurs grandes espérances, suivant Platon (2), comme nous l'avons vu plus haut dans plusieurs passages de ce philosophe; tel étoit le fruit le plus précieux de la Philosophie, et le grand ouvrage de la Mystagogie, ou de l'art Télestique, continue Hiéroclès, en terminant l'explication de ces derniers vers de Pythagore. « C'est » ainsi, disoit ce philosophe, que lors- » que votre ame sera sortie du corps, » elle pourra sans obstacle se rendre dans » l'air libre, où elle doit jouir de l'im- » mortalité des Dieux (*l*) ». La Philosophie et la Mystagogie faisoient les mêmes promesses, et donnoient les mêmes espérances, savoir, de jouir un jour de la vision de la Divinité, et d'aller habiter l'Elysée. On n'en peut douter, d'après ce que dit ici Hiéroclès, et si on pouvoit en douter, on se rappeleroit, que d'un côté Platon flatte de cet espoir tous les vrais philosophes, et de l'autre, que les mystagogues promettoient également l'Elysée à ceux qui auroient été initiés à leurs mystères, comme nous l'avons vu plus haut. Ainsi deux routes s'ouvroient à l'homme pour y arriver. La première étoit pour une petite classe d'hommes susceptibles de Philosophie. La seconde pour le peuple, à qui l'on appliquoit, dans les sanctuaires, les mérites et les grâces de l'initiation, quand ils étoient fidèles aux règles de morale, que l'on prescrivoit dans les mystères. Mais la per-

(1) Ibid. p. 309.

(2) Plat. Gorgiâ, 526. Phæd. p. 114.

fection de l'ame étoit toujours le grand but, et les leçons, qu'on donnoit dans les sanctuaires, rappeloient l'homme à son origine, et nullement à l'Agriculture.

Nous avons poussé la mysticité jusque dans les derniers retranchemens de l'Autopsie, et de la contemplation des êtres incréés et divins, et de la lumière éternelle, qu'un voile épais déroboit à l'œil mortel et aux profanes, que l'initiation n'avoit point élevés au-dessus de la matière ténébreuse, qui sert de prison ici-bas à nos ames. Nous ne croyons pas que le simple peuple fût admis à cette dernière perfection, qui étoit comme le dernier terme de la mysticité. Il y avoit plusieurs degrés dans les vertus, comme nous l'avons vu dans Macrobe, et plusieurs degrés aussi dans l'initiation. On en comptoit jusqu'à sept dans l'initiation Mithriaque; et il paroît, qu'on donnoit dans les sanctuaires des leçons proportionnées à tous les degrés d'intelligence des initiés. Sans doute les peuples sauvages de l'ancienne Grèce, que civilisa Orphée, n'auroient point facilement suivi le vol du Mystagogue à travers les régions célestes jusqu'à l'empyrée, et ensuite jusqu'au monde intellectuel, que créa la Métaphysique (*m*). On ne leur enseigna donc à eux, que les premiers élémens de la morale, et ces vertus dont l'effet, dit Macrobe, est de calmer la fougue des passions, et d'amollir la rudesse du caractère. Ce sont ces vertus qu'il appelle politiques, qui font de l'homme un bon père, un bon fils, un bon citoyen, un bon magistrat. Tel dut être le premier but et le plus universel de l'ancienne législation. La Philosophie et la Mysticité dans la suite imaginèrent les autres vertus, et conçurent une perfection encore plus grande, à laquelle on pouvoit élever l'homme. Mais le peuple resta toujours dans la première enceinte, et on ne lui parla de l'origine de son ame et de sa destination, que pour l'attacher à la morale, par le dogme des récompenses et des peines à venir. Quant aux tableaux savans, qu'on exposoit à ses yeux, et qui supposoient des connoissances métaphysiques et astronomiques, il n'en comprit jamais le sens. Il les vit, comme il voit ceux qu'offre l'Univers, sans y rien entendre. Cependant ces tableaux n'étoient point inutiles, en ce que leur appareil imposant, et le charme du merveilleux, donnoient un nouveau poids aux vérités morales, qu'on vouloit lui enseigner. Car c'étoit là le grand talent des chefs d'initiation, de subjuguer l'esprit du peuple, en étonnant tous ses sens, et en montrant l'action des Dieux dans des tableaux et des opérations magiques, propres à tromper l'œil du vulgaire, et à lui faire soupçonner quelque chose de surnaturel, dans des effets dont il n'apercevoit point les causes. Ainsi l'Hiérophante Thabion et les autres Mystagogues Phéniciens employèrent tous les ressorts du merveilleux (1), pour exciter l'admiration et l'étonnement des mortels, qu'ils initioient à leurs mystères. Ce même moyen fut employé par tous les autres chefs d'initiation, qui cherchèrent à subjuguer le respect des peuples, et à leur imprimer une grande idée des leçons, que l'on donnoit dans les sanctuaires, soit par les préliminaires, qu'on exigeoit, soit par l'appareil pompeux, dont on les accompagnoit. Leurs disciples ne se croyoient plus les élèves des hommes, mais les disciples des Dieux, qui eux-mêmes, par l'organe de leurs Prêtres, débitoient les grands principes, sur lesquels s'appuient la morale et les lois. On prépara l'initié à recevoir ces grandes leçons, par de longues épreuves, comme dans les Mithriaques, ou par l'abstinence et la chasteté. L'homme, qui vouloit jouir de la vision des Dieux, devoit prouver un grand désir, et apporter une ame libre des affections de la matière. Il devoit s'en dégager, comme les Dieux l'étoient eux-mêmes. Pour s'unir à eux, il falloit en quelque sorte leur ressembler.

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 9.

C'est d'après ce principe, que l'initié fut soumis pendant plusieurs jours à la loi du jeûne et de la continence, que la Philosophie croyoit si propres à dégager l'ame de la matière et du monde de la génération. L'initié étoit obligé d'affirmer, qu'il avoit jeûné, et qu'il avoit bu du Cycéon (1), liqueur, sans doute, propre à affoiblir en lui la faculté génératrice. Les Hiérophantes eux-mêmes se frottoient avec du jus de ciguë, pour amortir le feu de l'amour, et pour pouvoir plus facilement garder la chasteté, dont il faisoient vœu (2).

On étoit persuadé, qu'on ne recueilleroit point les fruits de l'initiation, si on ne s'y étoit préparé par la chasteté, ou au moins, par une continence de quelques jours (3).

Les femmes se préparoient également par le jeûne et par la continence à la célébration des Thesmophories (4). Elles faisoient même usage de l'*agnus-castus*, pour calmer leurs désirs, et d'autres plantes froides, qu'elles étendoient par terre, et sur lesquelles elles couchoient. Ovide prétend, qu'elles étoient obligées de garder la chasteté pendant neuf nuits. Elles se préparoient, par la continence, à approcher de l'autel de Cérès (5). La continence étoit exigée dans les mystères de Cybèle et d'Atys, et la pratique de la chasteté, suivant Julien (6), avoit pour but de faciliter *le retour vers les Dieux*. On l'exigeoit aussi dans la célébration des fêtes de Minerve, et même dans celles de Bacchus (7). Tite-Live fixe à dix jours la durée de cette continence, qu'on imposoit aux initiés aux mystères de Bacchus (8).

Les *Gerairai* ou femmes vénérables, occupées du sacrifice de ce Dieu dans les Dionysies (9), attestoient qu'elles étoient pures, qu'elles n'avoient souffert l'approche d'aucun homme, et qu'elles étoient exemptes de toutes souillures. Les jeunes Canéphores, qui portoient les cistes mystiques, devoient être sur-tout recommandables par la pureté de leurs mœurs (10).

On obligeoit aussi au célibat et à la virginité les initiés aux Mithriaques, tant d'un sexe que de l'autre, qui aspiroient à la perfection (11). Ils avoient leurs vierges et leurs célibataires, et leur Grand-Prêtre devoit être monogame, comme Saint Paul l'exige d'un Prêtre Chrétien, *unius uxoris conjux*.

Isis, dans Apulée (12), dit à cet initié, que si, par une *chasteté inviolable*, il vient à bout de mériter sa protection, elle lui déclare, qu'il pourra prétendre à une vie plus longue, que celle qui lui est prescrite par le destin. Le Grand Prêtre d'Isis le condamna à un jeûne de dix jours; et à l'abstinence de la chair de toutes sortes d'animaux, avant de l'introduire dans le sanctuaire, où il devoit être éclairé de la lumière divine. Nous avons vu plus haut, comment les Prêtres de cette Déesse, et les initiés à ses mystères, évitoient tout ce qui pouvoit irriter la passion de l'amour, et se sevroient pendant quelque temps de ces plaisirs, regardant la chasteté, comme un moyen d'arriver plus aisément à la contemplation de la Divinité, et de l'être intellectuel.

Les Vestales à Rome étoient chargées des cérémonies mystérieuses de la bonne Déesse; et les femmes pouvoient seules y assister, à l'exclusion de tout homme, quel qu'il fût. La pudeur et la chasteté passoient pour avoir été la vertu de la bonne Déesse. Cette vertu ne fut pas, sans doute, toujours respectée par celles qui célébrèrent ses mystères;

(1) Clem. in Protrept. p. . Arnob. l. 5.
(2) Hieron. Cont. Jovian. l. 2. Meurs. c. 13.
(3) Arrian. in Ep. l. 3, c. 21. Meurs. Eleus. c. 7.
(4) Juven. Sat. 6, v. 44. Meurs. Græciâ feriatâ, l. 4, p. 158—159.
(5) Juven. Sat. l. 5, v. 49.
(6) Julian. Crat. 5. p. 228—302.
(7) Ibid. p. 335.
(8) Tit. Liv. l. 39, c. 9.
(9) Demosth. Orat. in Neær.
(10) Strab. l. 10, p. 322.
(11) Tertull. de Prescript. c. 40, p. 247.
(12) Metamorph. n. , p. 281.

mais cet abus ne nous empêche pas de dire, qu'originairement on la regardoit comme le plus bel apanage de cette Déesse, qu'on se proposoit d'imiter.

Cette continence, ou cette chasteté de quelques jours, commandée comme un préliminaire de l'approche aux saints mystères, avertissoit l'homme de séparer son ame de la matière, dans laquelle l'avoit engagée l'action génératrice, afin de pouvoir, dans un état absolument pur et libre, recevoir l'impression de la lumière divine, qui alloit se manifester à lui.

Il en fut de même de l'abstinence ou du jeûne, qui déchargeoit l'ame en partie du fardeau de cette matière incommode, qui s'opposoit à la vision des Dieux. L'Empereur Julien nous donne le détail des différentes choses, qu'il étoit interdit aux initiés de manger, et il y joint les raisons mystérieuses de ces défenses (1).

Les initiés aux mystères d'Orphée professoient l'abstinence, que Pythagore avoit recommandée à ses disciples, et qu'ils regardoient comme une imitation de la vie frugale des premiers hommes. « Trompe-nous, dit Thésée à son fils » Hippolyte (2), en affectant de ne » rien manger, qui ait eu vie; et docile » en tout aux leçons d'Orphée, donne-» toi pour un homme inspiré, qu'exalte » un vain savoir ». Ces dogmes leur étoient venus des Egyptiens, dont ils imitèrent en beaucoup de choses les pratiques (*n*).

On condamnoit à la retraite et au jeûne le plus rigoureux le récipiendaire, qui se présentoit, pour se faire initier aux mystères de Mithra (3).

Les Egyptiens se préparoient par le jeûne à la célébration de leurs solemnités, et souvent ils y joignoient la flagellation (4).

Ces moyens physiques d'affoiblir le corps, de lui retrancher les alimens (*o*), de le sevrer des plaisirs de la génération, afin de séparer l'ame, autant qu'il étoit possible, de la matière, et de lui rendre sa légéreté originelle, en détachant d'elle tout ce qui pouvoit appesantir ses ailes, et la souiller, furent accompagnés d'une autre cérémonie préparatoire, qui n'étoit qu'un signe materiel de l'idée physique, qu'on avoit voulu exprimer, sur le dégagement de l'ame de toute matière étrangère, qui pût souiller la pureté de sa substance. On fit sur le corps, par des ablutions, ce qu'on vouloit opérer sur l'ame, par les initiations, et par le retranchement de la matière. On purifia le corps lui même, et on l'épura de toutes les molecules étrangères, qui pouvoient le souiller, afin d'avoir dans cette cérémonie une image d'une pureté plus élevée, qu'on exigeoit de l'ame, qui devoit être purifiée de toute matière, dont le contact nuisoit à sa pureté, et conséquemment à la vision divine, qui étoit la grande attente des initiés. Ainsi il y avoit des bains sacrés ou des espèces de baptêmes préparatoires pour l'initié, avant d'être admis à la célébration des mystères. Par là il concevoit une grande idée des vérités saintes, des spectacles merveilleux, qu'on alloit lui présenter, par le soin même, qu'il devoit prendre d'écarter tout ce qui pouvoit souiller le sanctuaire des Dieux. De là vint, que toute initiation étoit toujours précédée de lustrations, d'immersions, d'aspersions lustrales et de purifications de toutes espèces (5). Près d'Athènes couloit l'Ilissus, petite rivière consacrée aux Muses, dont l'eau servoit aux purifications préparatoires (6). Les dévots se rassembloient en foule sur ses rives, qui, par cette raison, s'appeloient rives mystiques, et la rivière elle-même reçut l'épithète de *divine*. Son onde

(1) Orat. 5, p. 326, etc.
(2) Euripid in Hippol. v. 948—54.
(3) Nonn. Schol. ad Greg. Naz. p. 130—143.
(4) Herod. l. 2, c. 40.
(5) Plat. in Phadro.
(6) Pausan. Atticis, c. 19. Himerius in Eclog. Decl. Dionysius Perieg.

sacrée

sacrée étoit censée rendre au corps cette pureté et cette blancheur, que l'initiation alloit donner à l'ame. Le ministre, chargé de les purifier, s'appeloit Hydrane, nom dérivé de sa fonction elle-même (1). C'étoit lui qui étoit chargé de donner cette espèce de baptême.

En entrant dans le temple d'Eleusis, on trouvoit encore un vase d'eau lustrale, dans lequel on se lavoit les mains (2).

On recommandoit sur-tout aux initiés de ne se présenter devant les Déesses, qu'avec des *mains pures* et un *cœur pur*. La pureté des unes n'étoit qu'une image de celle qu'on exigeoit de l'autre, comme nous l'avons déjà remarqué; voilà pourquoi ces deux préceptes se trouvent ici réunis.

Apulée (3), dans la cérémonie préparatoire à son initiation, est obligé de se rendre à la mer, pour s'y plonger sept fois, nombre mystique, relatif aux sept Sphères matérielles, dans lesquelles passe l'ame, en descendant ici-bas, et où elle se revêt d'enveloppes, qui altèrent la pureté du feu principe, qui constitue son essence. Avant d'être admis dans le sanctuaire, Apulée est encore conduit par le Prêtre dans des bains voisins; et après s'y être lavé, il reçoit l'aspersion d'une onde pure, que le Prêtre fait sur tout son corps. Les Indiens se plongent également dans le Gange.

Clément d'Alexandrie (4) observe, que ces bains sacrés, en usage chez les Orientaux ou chez les Barbares, répondoient aux purifications et aux lustrations, qui chez les Grecs servoient toujours de préliminaire à l'initiation aux mystères. Le même auteur (5) cite un passage de Menandre, où ce Poète parle d'une espèce de purification faite avec du sel et de l'eau, dont on aspergeoit trois fois celui que l'on vouloit purifier. Il ajoute, qu'avant qu'un homme fût admis à l'initiation, il devoit y être préparé par des purifications préliminaires.

Les Chrétiens ont leur eau bénite et leur baptême, où l'on emploie l'eau et le sel, pour purifier celui qu'on admet à l'initiation Chrétienne. Le grand Prêtre ou le Koës de Samothrace exigeoit des initiés l'aveu de leurs fautes, et les purifioit, avant de les admettre à la célébration des mystères des Dieux Cabires (6).

Les mystères, que les Corybantes célébroient en honneur de Rhée, en Phrygie, commençoient par des purifications; ce qui donna peut-être lieu à la fable, qui dit, que Bacchus fut purifié par la mère des Dieux (7).

Les initiés aux mystères de Bacchus ne pouvoient entrer dans le sanctuaire du Dieu, qu'après s'être lavés et purifiés, suivant Tite-Live (8).

Orphée et Musée avoient publié des rituels, qui contenoient les règles de ces cérémonies expiatoires, qu'on employoit dans les Orphiques, et dont les Orphéotélestes s'occupoient. Ainsi nous voyons Eschine, qui servoit sa mère dans ce métier, chargé par elle d'arroser d'eau lustrale les récipiendaires, et de les frotter, avec un mélange de glaise et de son, pour enlever toutes les taches de leur corps (9).

Il y avoit aussi des purifications par l'air, par la terre, et par l'eau, comme nous l'apprend Servius (10). Le van mystique étoit le symbole de la ventilation, ou purification par l'air. On les accompagnoit de formules magiques; l'orge, l'eau de mer, le sel, le soufre, la résine, le laurier servoient aux purifica-

(1) Hesychius in voc. Υδρ.
(2) Lysias orat. in Andoc.
(3) Apulée, Met. l. 11, p. 277.
(4) Stromat. l. 5, p. 582.
(5) Ibid. l. 7, p. 714.
(6) Plut. Apoph. Lac. p. 229, t. 2.
(7) Scholast. d'Hom. Iliad. l. 6, v. 130.
(8) Tit. Liv. l. 39, c. 9.
(9) Demost. pro Coron. p. 568.
(10) Servius AEneid. l. 6, v. 740.

tions; on faisoit même passer l'initié par le feu (1).

Les personnes, qui se faisoient initier aux mystères de la Divinité adorée à Heliopolis (2), sacrifioient la brebis sacrée, symbole de l'animal du premier signe, ou du signe Equinoxial; en mangeoient, comme les Israélites dans leur Pâque; ensuite s'appliquoient les pieds et la tête sur la leur et posoient le genou sur la toison étendue sur le parvis. Après quoi ils prenoient des bains d'eau froide, en buvoient, et dormoient à terre.

Les initiés aux mystères de Mithra (3) étoient régénérés par une espèce de baptême. Ils avoient leurs aspersions lustrales, ou eau bénite, qu'ils répandoient sur les maisons, sur les temples, les campagnes et les villes, pour les purifier. Dans les fêtes d'Eleusis et dans les fêtes d'Apollon, dit Tertullien, on se purifioit par l'eau lustrale, et cette purification étoit censée avoir la vertu de régénérer les coupables, et d'effacer leurs fautes Dans l'antre Mithriaque couloit une fontaine d'eau pure. On marquoit aussi le front des initiés d'un certain signe (4).

Il y eut une secte d'initiés à Athènes, qui prit le nom de *Baptes*, sans doute, à cause des nombreuses ablutions, qu'elle employoit dans ses mystères. Eupolis fit une pièce intitulée les Baptes, où il attaquoit, avec les armes du ridicule, les initiés à ces mystères (5).

Les Marcionites et les Tatiens (6), premiers Sectaires du Christianisme, employoient aussi beaucoup d'eau dans leurs cérémonies mystérieuses.

Dans toute l'Antiquité Religieuse, les initiés étoient obligés de se purifier avant d'être admis à la participation des mystères (*p*), et cette pratique eut par-tout la même origine, l'intention d'apprendre à l'initié, quelle devoit être la pureté de son ame, par celle qu'on exigeoit du corps, laquelle n'étoit qu'un emblême de la première. La pureté de l'ame elle-même étoit exigée, par ce qu'il n'y a que ce qui est pur, qui puisse avoir commerce avec ce qui est pur, comme nous le dit Hiéroclès (7), dans l'extrait, que nous en avons donné ci-dessus.

Toutes ces pratiques, comme nous l'avons dit plushaut (8), d'après Plutarque, avoient un dessein et un but; et c'est dans l'histoire, dans la morale, dans la physique et dans la politique, que nous en devons chercher la raison. C'est dans l'histoire ou plutôt dans la partie Cosmogonique, écrite sous la forme d'histoire, que nous devons chercher l'origine de certains rits, de certaines cérémonies lugubres et funèbres, dont on s'occupoit dans les mystères. On y mettoit en spectacle les aventures malheureuses des Dieux, leurs combats, leur mort, leur sépulture etc. De là le deuil, dont ces mystères offrirent souvent l'image. Ainsi, on accompagnoit de deuil et de gémissemens, dans les mystères de Samothrace, la représentation de la mort tragique du plus jeune des Cabires (9).

Les Corybantes et les Galles en Phrygie, après s'être affligés sur la mort d'Atys, faisoient ensuite éclater leur joie, le jour de son retour. Alors, tout retentissoit du bruit du tambour, du cor et des crotales (10). Les Galles portèrent encore plus loin leur enthousiasme frénétique: ils exécutoient sur eux, par principe d'imitation, ce qu'Atys s'étoit fait à lui-même, pour se soustraire aux poursuites amoureuses de la Déesse, ou, suivant d'autres, ce que lui avoit fait la dent meurtrière du Sanglier. On voyoit ces furieux, livrés aux transports de la

(1) Procop. Gaz. in Deuteron. Lucian.
(2) Lucian. de Deâ Syriâ. p. 913.
(3) Tertull. de Bapt. c. 5.
(4) Porph. de Antr. Nymph. p. 114.
(5) Hephæst. Enchirid. p. 14.
(6) Epiph. t. 1. 304.
(7) Hierocl. p, 305. Ci-dess. p. 98.
(8) Clem. in Protreptic. p. 12.
(9) Macrob. Sat. l. 1, c. 21 Strob. l. 10;
(10) Ci-dess. p. 80.

plus vive douleur, tenant d'une main un glaive, de l'autre des torches de pin, les cheveux épars, et poussant d'affreux hurlemens, s'élancer sur les montagnes de l'Ida, pour y célébrer leurs fêtes; et pour pousser jusques au bout l'imitation des aventures tragiques du Dieu, ils portoient, comme en triomphe, les dépouilles de leur virilité sacrifiée (1).

Les Prêtres d'Isis se rasoient la tête, durant les jours de deuil, que la Déesse avoit consacrés à la recherche de son fils Horus (2). Ces malheureux Isiaques se meurtrissoient la poitrine, fondoient en pleurs et imitoient la douleur de cette mère infortunée.

Aussitôt qu'on annonçoit qu'il étoit retrouvé, le deuil se changeoit en une fête gaie, et les Prêtres, dans les transports de la plus vive alégresse, partageoient la joie de la Déesse.

La même imitation régla le cérémonial, et les fêtes gaies ou tristes, célébrées en honneur de Cérès (3), dont les aventures et les malheurs ressembloient à ceux d'Isis, dont ils n'étoient qu'une copie. De même que celle-ci cherchoit Horus, Cérès éplorée cherchoit Proserpine; et dans ces mystères, il y avoit une course de flambeaux, à l'imitation de celle de Cérès, qui chercha sa fille, à la lueur d'un flambeau allumé aux feux de l'Ethna. On y représentoit, suivant Proclus (4), les gémissemens des Déesses, par des lamentations mystérieuses. Dans les fêtes Thesmophories, le jour consacré au jeûne, les femmes poussoient des hurlemens, en signe de la tristesse dans laquelle fut plongée Cérès, à l'occasion de l'enlèvement de sa fille, dont elle ignoroit encore le séjour (5). Le Sénat ne s'assembloit point. Souvent aussi on se permettoit des propos libres et même obscènes, à l'imitation de ce qu'avoit fait Bacchus, pour égayer la Déesse. Ce qui justifie notre assertion, que le principe de l'imitation des aventures des Dieux fut souvent la règle du cérémonial et l'origine de certaines pratiques. Ainsi l'enlèvement de Proserpine étoit représenté par une Prêtresse, qu'on faisoit disparoître du Temple (6).

Dans les mystères d'Adonis, on célébroit une fête de deuil, qui duroit sept jours; on ne cessoit de pousser des gémissemens, et on y retraçoit tout le deuil, qu'on étaloit en Egypte, dans les mystères d'Horus et d'Osiris, en Phrygie, dans ceux d'Atys etc. et cela par les mêmes raisons; il n'y avoit de différentes, que les formes, mais le principe étoit le même. Ici c'étoit la douleur de Vénus, qui avoit perdu son jeune amant, que l'on cherchoit à retracer; comme ensuite on retraçoit l'image de sa joie, lorsque celui-ci étoit rendu à la vie. La Déesse y étoit représentée toute éplorée, pendant l'hiver (7), et regrettant le Soleil, son amant, qui habitoit alors l'empire des morts. Sa statue sur le mont Liban avoit la tête voilée, l'air abattu, le regard triste; sa tête étoit appuyée sur sa main gauche enveloppée dans sa robe; des larmes sembloient couler de ses yeux.

En Orient, les femmes (8) pleuroient Adonis sur le seuil de la porte de leurs maisons. Les Dames Grecques souvent se renfermoient dans l'intérieur de leurs appartemens (9). Mais elles n'y restoient pas toujours enfermées. Car nous voyons dans Plutarque (10) (vie d'Alcibiade), qu'elles parcouroient les rues, se frappant la poitrine, imitant la pompe des enterremens, avec des chants

(1) Luc. t. 1, p. 145. Lact. l. 1. Apul. Met. 8 et 9.
(2) Athen. Leg. pro Christ, p. 55. S. Athan. Cont. Gent. p. 12. Lact. l. 1, c. 21. Minut. Felix, p. 163.
(3) Lact. l. 1, c. 21. Plut. de Iside, p. 378.
(4) Procl. in Politic. p. 384.
(5) Serv. ad Virg. Aristoph. Theon, v. 855. Hom. in Cerer. v. 47.
(6) Diod. l. 5, §. 4. Tertull. ad Nat. l. 2, c. 7.
(7) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.
(8) Exech. c. 8, v. 14.
(9) Aristoph. Lysist. v. 390.
(10) Plut. t. 2, p. 200. Ibid. in Nicia, p. 532.

lugubres ; et marchant tristement à la suite des figures d'Adonis mort, qu'on alloit enterrer. Elles portoient des vases, remplis de terre, dans lesquels on avoit semé divers légumes, des laitues, du fenouil, qui, n'ayant que peu de racines, périssoient bientôt. On appeloit cela les jardins d'Adonis ; et ce nom passa dans la suite en proverbe, pour désigner une chose qui périt bientôt. C'étoit une allusion au sort malheureux du jeune amant de Vénus, enlevé à la fleur de l'âge, et aux laitues, sur lesquelles le coucha la Déesse, après sa mort.

Cette fête de deuil se terminoit par des fêtes de joie, occasionnée par la résurrection d'Adonis (1). En Syrie on pleuroit, pendant sept jours, la mort d'Adonis tué par un Sanglier ; on poussoit des gémissemens, on se flagelloit, et on rendoit au Dieu les honneurs funèbres (2). Enfin, le dernier jour on annonçoit le retour du Dieu à la vie, et on faisoit son apothéose. Cette heureuse nouvelle étoit annoncée tous les ans, par un panier d'osier, en forme de tête, abandonné aux flots du Nil, et jeté dans la mer, et de là sur la côte de Phénicie, où un vent favorable ne manquoit jamais de le porter. Tous les ans, à pareille époque, on teignoit en pourpre ou en couleur de sang les eaux d'un ruisseau, nommé Adonis, qui tomboit du Liban, où l'on disoit, que le sang du jeune Adonis avoit coulé de ses blessures. On ne voit dans tout cela, qu'une cérémonie commémorative d'une aventure tragique, imaginée par les Mystagogues, et dont on donnoit la représentation dans les mystères, dont tout le cérémonial étoit presque toujours imitatif.

C'est ainsi que dans les mystères de Bacchus, ou dans les Dionysies sacrées, on faisoit une distribution de viandes crues, que l'on mangeoit aussitôt, en représentation de ce que les Géans avoient fait du corps de Bacchus, après l'avoir mis en pièces (3) ; cette cérémonie s'appeloit Créonomie et Omophagie. Les initiés aux mystères de Mars à Pampremis s'armoient de bâtons, et combattoient contre les Prêtres, armés de massues, pour imiter les œuvres du Dieu, dont ils célébroient les mystères (4).

Ce principe d'imitation fut la source de bien des obscénités, et de représentations (*q*), qui, simples et innocentes dans le principe, donnèrent ensuite lieu aux fêtes les plus licencieuses, lorsque les mœurs vinrent à se corrompre ; et la religion, qui primitivement avoit pour but de les régler, en devint le plus redoutable écueil. On étoit persuadé, que, pour plaire davantage aux Dieux, il falloit imiter leur nature et leurs actions (5). Ce principe d'imitation conduisoit loin, dans une religion, qui prêtoit aux Dieux toutes sortes d'obscénités, dans ses fictions Mythologiques. Ainsi la force génératrice, qui se manifeste au Printemps, fut exprimée par l'élévation du Phallus. De là vinrent la pompe Ithyphallique, les cérémonies commémoratives de l'aventure Mythologique de Bacchus Prosymnus (6) ; les hommages d'imitation rendus à Vénus, par les femmes Babyloniennes ; les fêtes de Priape etc. les propos obscènes qu'on y tenoit, etc. On crut, qu'une représentation presque naturelle des idées Cosmogoniques, que l'on développoit, les rendroit plus sensibles, et les graveroit plus fortement dans la mémoire du Peuple ; qu'il en résulteroit chez lui une impression grande et durable.

(1) Macrob. Sat. l. 1, c. 21.
(2) Lucian. de Deâ Syr. t. 2, p. 873.
(3) Clem. Protrep. p. 9.
(4) Herod. l. 2, c. 62.
(5) Jamblich. de Myst. c. 11.
(6) Clem. Protrep. p. 21. Arnobe. Herod. l. 1, c. August. de Civit. Dei, l. 7, c. 21.

Ce principe d'imitation ne fut pas le seul, qui dirigea le culte sacré et le cérémonial des anciennes initiations. Souvent on ne chercha, qu'à étaler une pompe imposante, qui imprimât un grand respect au Peuple, et qui lui donnât une grande idée des mystères, qu'il alloit célébrer, soit par les préliminaires qu'on exigeoit, soit par l'appareil même de la célébration. Nous avons déjà parlé de ces préliminaires, tels que le jeûne, la continence, les ablutions et purifications, l'attente et les longues épreuves, telles que celles, par exemple, qu'on exigeoit dans l'initiation Mithriaque. A Eleusis les épreuves n'étoient point rigoureuses; mais l'attente étoit un des moyens, qu'on avoit imaginé, pour piquer le désir, et pour faire sentir aux initiés tout le prix des faveurs, que l'on ne leur accordoit que par degrés, et après avoir déjà été consacrés par des initiations graduelles et préliminaires. De-là vint la distinction des grands et des petits mystères (1). Il falloit nécessairement avoir été admis à ceux-ci depuis quelques années, avant que d'être admis à la participation des autres (2). Les petits mystères célébrés à Agra, sur le bord de l'Ilissus, à deux ou trois stades d'Athènes, étoient une préparation aux grands mystères. C'étoit en quelque sorte le vestibule du Temple; les grands mystères célébrés à Eleusis en étoient le sanctuaire (3). Là on se purifioit, et l'on préparoit son ame à recevoir les vérités saintes, qu'on enseignoit dans la haute initiation; et on l'épuroit de toutes les souillures, qui auroient pu ternir les yeux de l'esprit, destinés à jouir de la vision des tableaux sacrés de la nature, dont on donnoit le spectacle aux Epoptes (4). On appeloit Epoptes ou Voyans et contemplateurs, les initiés aux grands mystères, tandis qu'on ne donnoit que le titre modeste de Myste ou d'initié à ceux qui n'étoient encore admis, qu'à la participation des petits mystères. Ils n'étoient, que comme les simples Catéchumènes de l'initiation des Chrétiens. Car toutes les initiations anciennes se ressemblent, à peu de choses près. Les petits mystères étoient une ombre imparfaite des grands, comme le sommeil est une image de la mort. C'est la comparaison, qu'en faisoit un ancien poète (5). Une fois admis à ces premiers mystères, l'initié devenu Myste, ou Adepte, recevoit des leçons de morale et comme les premiers fondemens de la science sacrée (6), dont la partie la plus sublime, et la plus secrète étoit réservée à l'Epopte seul, qui voyoit la vérité nue et à découvert, tandis que le Myste ne l'appercevoit qu'à travers un voile, et sous des emblêmes plus propres à irriter, qu'à satisfaire sa curiosité. Mais avant de lui révéler les premiers secrets, et les premiers dogmes de l'initiation, on s'assuroit de sa discrétion, en lui faisant prêter un serment redoutable (7), par lequel il s'engageoit à ne jamais trahir le secret. On lui faisoit faire des vœux, des prières et des sacrifices aux Dieux. Le Porc étoit la victime d'usage; ce qui lui fit donner, comme à nos gros Moines, le nom d'animal mystique (8). On l'avoit purifié auparavant dans les eaux de la mer. Cette première initiation étoit accompagnée d'une cérémonie mystérieuse, dans laquelle on étendoit à terre la peau de victimes consacrées à Jupiter (9), et sur lesquelles l'initié mettoit les pieds. C'étoit sur cette espèce de tapis, que le Dadouque plaçoit le récipiendaire. On lui apprenoit

(1) Procl. in Plat. Theol. l. 4, c. 26.
(2) Meurs. Eleus. c. 6 et 7. Plat. Phæd. Steph. Byz. in voc. Αγρ. Eustath. ad Iliad. B.
(3) Senec. Quæst. Nat. l. 7. c. 31.
(4) Harpocrat. in voc. Εποπτ. Suidas in voce Εποπτ. Scholiast. Aristoph. in Ranis.
(5) Plut. Cons. ad Apoll. 107.
(6) Clem. Strom. l. 5.
(7) Firmic. Astrol. l. 7, in Proem.
(8) Aristoph. in Acharn. v. 747—764.
(9) Suidas in voce Διος κωδ.

ensuite quelques formules énigmatiques, qui devoient servir de réponse aux demandes, qu'on lui faisoit ; et qu'il devoit retenir comme le mot du guet, auquel on reconnoissoit les frères de cette franmaçonnerie.

Pour donner à l'initié une grande idée de la dignité, à laquelle on l'élevoit, on faisoit la cérémonie de son intronisation. On apportoit des fleurs et des couronnes (1). A Samothrace le Myste se présentoit couronné de branches d'Olivier (*r*), et avec une ceinture de couleur de pourpre. On le plaçoit sur une espèce de trône, autour duquel se rangeoit la foule des autres initiés, qui, se tenant par la main, célébroient une danse mystérieuse, et chantoient des hymnes (2). Dans les mystères d'Isis, l'initié venoit s'asseoir sur un siége élevé au milieu du Temple, et en face de la statue de la Déesse. Il étoit vêtu alors des douze robes sacrees et du fameux manteau Olympique (*s*). Il tenoit à la main droite un flambeau et avoit une couronne de palmier, dont les feuilles formoient une espèce de gloire (3).

Les traditions Mythologiques portoient, que ces petits mystères avoient été institués, pour la première fois, en faveur d'Hercule, que sa qualité d'étranger excluoit de la grande initiation (4). Quoique cette origine soit fausse, il est néanmoins vrai, que l'initiation d'Eleusis (5) étant une institution sociale propre aux Athéniens, on en excluoit les étrangers, dans la crainte peut-être, qu'une association faite sans choix ne corrompît bientôt les mœurs et l'esprit national. Peut-être aussi voulut-on faire croire aux initiés, qu'ils formoient une caste sainte et amie des Dieux, comme les Juifs se l'étoient persuadés. Ce qu'il y a de vrai, c'est que, dans le nombre des profanes, qu'on excluoit des mystères d'Eleusis, on comprenoit les Etrangers et les Barbares, tels que les Perses. Et pour donner plus de poids à la loi, on feignit qu'Hercule, Esculape, Bacchus, les Dioscures furent obligés de s'y soumettre. La haine, que les Grecs portoient aux Perses et aux Mèdes, eut beaucoup de part à l'interdiction prononcée spécialement contre eux (6). On les confondit avec les homicides dans cette loi de proscription. On attribuoit à Eumolpus la première loi, qui porta exclusion de tous les Etrangers à la participation des mystères. On imagina néanmoins un remède, en faveur des Etrangers, excepté des Perses ; c'étoit l'adoption dans une famille Athénienne. Ainsi Hercule, lorsqu'il voulut se faire initier, se fit adopter par Pylius; les Dioscures (7), par Aphidnes (*t*). Hercule avoit été souillé par le meurtre des Centaures (8) ; il fut obligé de se faire purifier, avant sa descente aux Enfers. Ce fut ainsi qu'Enée se fit purifier par la Sibylle (9), avant d'aller trouver Anchise, dans l'empire de Pluton, et d'entreprendre ce voyage, qui lui offrit en spectacle tous les tableaux de l'initiation, ou, pour mieux dire, qui fut une véritable initiation.

On mit un intervalle de temps entre la réception aux petits mystères, et la grande initiation d'Eleusis (10), afin de donner à l'initié une plus grande attente des choses, qu'on avoit à lui révéler, d'augmenter ainsi son respect pour la Religion, en exigeant de lui de nouvelles préparations, et de doubler son

(1) Meursius Eleus. c. 7, p. 18, et Græc. Feriat. l. 4, p. 175.
(2) Schol. Apoll. l. 1, v. 913. Schol. Homer. l. 1, v. 334 ; l. 16.
(3) Apulee Met. l. 11.
(4) Aristid. orat. in Hercul. idem. in Leuctric.
(5) Apollod. l. 2. Schol. Homer. ad ibid.
(6) Arist. Eleus. Isocrat. in Panegyr. Autor. Axiochi. Plut. in Thes. Tzet. ad Lycoph. v. 1378. Epist. Socr. 11. Lucian. in Demon.
(7) Plut. Thes. vitâ. p. 16.
(8) Diod. l. 4 Apoll. l. 2, c. 5.
(9) Æneid. l. 6.
(10) Himerius in Eclogis, in Dialog. Præmio.

impatience par les obstacles, qu'on apportoit à ses désirs. Comme les purifications avoient précédé la première initiation, celle-ci précédoit également la grande initiation, à laquelle elle servoit en quelque sorte de préparation (1).

Il falloit rester quelques années simple Myste, avant d'être admis à la dignité d'Époptе. Cet intervalle a varié, et les auteurs sont partagés sur la durée. Les uns, et c'est le plus grand nombre, fixent l'intervalle à cinq années (2). Tertullien parle de cinq années d'épreuves (3). Plutarque met un an au moins (4); mais, suivant l'explication de Meursius, cela signifie, que la célébration des grands mystères se faisant tous les cinq ans, celui qui étoit initié aux petits, l'année où se célébroient les grands, attendoit cinq ans, au lieu que celui qui étoit initié, l'année qui précédoit la célébration des grands, n'attendoit qu'un an. Quoi qu'il en soit de la longueur de cet intervalle, il est certain, que la petite initiation devoit précéder de quelque temps la grande; que le Myste devoit garder des interstices (5), avant de devenir Epopte, et que ce ne fut que par un excès de flatterie, et par une faveur unique, que l'on consacra Démétrius Myste et Epopte (6), dans la même cérémonie. Mais la remarque même, que l'on fit de cette exception, considérée comme une insigne faveur, est une confirmation de l'usage. Il demanda aux Athéniens de « passer tout d'un coup, dit Plutarque, » de la première initiation à l'inspec» tion la plus intime », ce qui ne s'étoit jamais fait, et n'étoit point permis. Car on célébroit les petits mystères dans le mois de Mars, au bourg appelé Agra, et les grands en Octobre, à Eleusis. Il falloit au moins l'espace d'un an, entre l'initiation aux petits mystères, et l'initiation aux grands. Il n'étoit donc pas permis, d'après ce que dit Plutarque, de les rapprocher davantage; mais il ne s'ensuit pas, que ces deux cérémonies ne fussent d'ordinaire plus éloignées. Enfin arrivé au terme de l'épreuve, le Myste recevoit le complément de la perfection de son état, dans la Télète, qui étoit comme la fin du grand ouvrage de l'initiation, et qu'on appeloit Epoptée, ou contemplation. Nous avons vu plus haut, quels étoient les objets, que l'on proposoit à la vue de ces contemplatifs ou Epoptes, des parfaits ou Voyans. C'étoit, comme nous l'avons dit, d'après Clément d'Alexandrie (7), l'inspection même de l'Univers, de la Nature entière, et des causes, soit visibles, soit invisibles, qu'elle renferme, et que Clément appelle les êtres réels, ou les choses. C'étoit alors, que l'ame se défaisoit des fausses opinions, sur ce qui constitue son être, et sur les biens et les maux, pour recevoir des notions plus vraies et plus relevées (8). Elle apprenoit, que l'ame étoit tout l'homme; et que la terre n'étoit pour elle, qu'un lieu d'exil; que sa patrie étoit le Ciel; que naître, c'étoit mourir pour l'ame; et mourir, étoit pour elle le retour à une nouvelle vie, comme nous l'avons vu plus haut.

L'initié, tant qu'il n'avoit été que simple Myste (9), étoit resté dans le vestibule du Temple; mais une fois admis à l'Epoptée, il étoit introduit dans le sanctuaire. C'étoit une politique des Prêtres d'Eleusis, de ne pas tout montrer en une seule fois; mais de réserver à d'autres années d'autres tableaux, afin de tenir en suspens la curiosité de l'initié, à qui on laissoit toujours quelque chose à désirer (10). Il y avoit en

(1) Procl. in Plat. Theol. l. 4, c. 26.
(2) Scalig. Emen. Temp. l. 5, p. 418. Meurs. c. 8.
(3) Tertull. adv. Valent. l. 1.
(4) Plut. vitâ Dem. p. 900.
(5) Harpocrat. in voce Εποπτ.
(6) Plut. in Demetr. p. 900.
(7) Clem. Alex. Strom. l. 5. p. 514.
(8) Clem. Strom. 7. p. 782.
(9) Senec. Quæst. Nat. l. 7, c. 31.
(10) Tertull. adv. Valent.

quelque sorte, comme dans le Temple de Jérusalem, plusieurs enceintes, auxquelles on ne parvenoit que progressivement. Un grand voile séparoit les différens ordres de tableaux, et déroboit aux regards de certaines classes d'initiés les objets exposés dans l'intérieur du sanctuaire (1). Il y avoit certaines statues (2), certains tableaux dans les Temples, où se rassembloient les initiés, que tout le monde pouvoit voir ; mais il en étoit d'autres cachés dans l'intérieur, dit Proclus (3), et qui étoient autant de formes, que prenoient les Dieux, dans ces apparitions magiques. Ceux-là n'étoient connus que des initiés. Le grand avantage de l'Autopsie étoit la jouissance de ces spectacles mystiques, et de la vue des flambeaux divins. C'étoit pour eux, que tomboit le voile, qui cachoit aux autres le sanctuaire de la Déesse, et qu'on écartoit le vêtement sacré, qui couvroit sa statue, qu'une lumière divine tout à coup environnoit (4). Cette cérémonie, appelée *Photagogie*, annonçoit l'apparition ou l'Epiphanie des Dieux. Le sanctuaire se trouvoit rempli de la lumière divine, dont les rayons frappoient les yeux, et pénétroient l'ame de l'initié, admis à cette admirable vision, ou à l'Autopsie. Ce moment heureux étoit préparé par des scènes effrayantes (5), par des alternatives de crainte et de joie, de lumière et de ténèbres, par la lueur des éclairs, par le bruit terrible de la foudre qu'on imitoit, et par des apparitions de spectres, des illusions magiques, qui frappoient les yeux et les oreilles tout ensemble. C'est ce que nous peint assez bien Claudien, dans le commencement de son poème, sur l'enlèvement de Proserpine, où il fait allusion à ce qui se passoit dans les mystères de cette Déesse (6). « Le Temple s'ébranle, » s'écrie Claudien : la foudre répand une » vive lumière, par laquelle la Divi- » nité annonce sa présence. La terre » tremble ; un bruit terrible se fait en- » tendre au milieu de ces secousses. Le » Temple des fils de Cécrops rend de » longs mugissemens. Eleusis élève ses » torches sacrées. On entend siffler » les Serpens de Triptolême. On aper- » çoit au loin la redoutable Hécate. » Ces préliminaires imposans n'avoient d'autre but, comme nous l'avons déjà observé, que de donner à l'initié une grande idée de l'état, auquel on alloit l'élever. Les autres cérémonies et toute la pompe extérieure, qui accompagnoient la célébration des grands mystères, avoient le même but, celui de rehausser la majesté du culte, et de subjuguer le respect des Peuples pour la religion et pour les lois. Rien de si grand, de si magnifique, que la célébration des grands mystères. La durée en étoit de neuf jours, suivant l'opinion la plus commune (7).

Le premier jour, on faisoit le rassemblement des initiés. Ce jour s'appeloit *Agyrmos*, ou rassemblement (8). C'étoit à la pleine lune du mois, que les Grecs appeloient Boëdromion, la Lune se trouvant alors pleine sur la fin d'*Aries*, près des Pleïades, et du lieu de son exaltation, qui est au Taureau.

Le second jour (9), on faisoit une procession à la mer, sans doute, pour s'y purifier. On traversoit en chemin deux canaux d'eau salée, dont l'un étoit consacré à Proserpine, et l'autre à Cérès, et qui servoient aux purifications des initiés (10). Dans les mystères d'Isis, nous avons vu que les Prêtres descendoient aussi à la mer,

(1) Psell. de Sphinge in Anagogicis.
(2) Meursius, c. 8.
(3) Proc. in Tim. l. 2.
(4) Themist. orat. 2.
(5) Meursius, c. 11. Plethon ad orac. Zoroastr. et Dion Chrysost. orat. 12.
(6) Claud. de Rapt. Proserp. l. 1.
(7) Meurs. Eleus. c. 21, etc.
(8) Hesyc. in voce Αγυρμ.
(9) Meursius, c. 23.
(10) Paus. Att. c. 28, p. 37. Hesych. voc. Πειτοι.

et

et formoient une espèce de figure, mêlée d'eau et de terre, qui imitoit la Lune (1).

Le troisième jour se passoit en offrandes, en sacrifices expiatoires, et autres pratiques religieuses, telles que le jeûne, le deuil, la continence, etc. C'est à ce jour, que Meursius (2) rapporte l'immolation du poisson appelé Trigle ou Mulet d'Æxone. On y joignoit des offrandes d'orge, de gâteaux etc.

Le quatrième jour (3), on portoit en triomphe le Calathus, ou corbeille de fleurs, qui représentoit celle que Proserpine tenoit, et qu'elle remplissoit, au moment, où Pluton l'enleva. Ce n'étoit qu'un emblême, suivant nous, relatif à la couronne d'Ariadne, qui fut appelée Proserpine ou *Libera*, et à qui ces fleurs faisoient allusion. Le Calathus étoit posé sur un char (4) triomphal, traîné par des Bœufs, qui s'avançoient lentement. A sa suite marchoient des femmes, qui portoient religieusement les Cistes Mystiques, entourées de bandelettes de pourpre, dans lesquelles étoient du sésame, des biscuits en forme pyramidale, des gâteaux ronds, des grains de sel, des pavots, des grenades, et le Serpent mystérieux, avec une foule d'autres emblêmes; peut-être aussi le fameux *Phallus*, qui devoit reposer dans la Ciste sacrée.

Le cinquième jour (5) étoit fameux par la superbe procession des flambeaux, cérémonie commémorative des recherches de Cérès, lorsqu'à la lueur d'un flambeau elle cherchoit Proserpine, ou plutôt cérémonie faite en honneur de la nuit et des astres, qui l'éclairent. Les initiés tenoient une torche à la main, et défiloient deux à deux. On dédioit ensuite ces flambeaux à la Déesse, et c'étoit à qui porteroit le plus beau.

Le Dadouque marchoit à la tête de cette procession. C'est là ce que Saint Justin appelle le feu de Cérès (*u*).

Le sixième jour étoit consacré à Iacchus (6), et il étoit le plus célèbre de tous. On faisoit sortir ce Dieu du fond de son sanctuaire, la tête couronnée de myrte, arbuste dont on formoit aussi les couronnes des initiés; il tenoit en main un flambeau (7). Sa statue étoit ainsi portée du Céramique jusqu'à Eleusis, au milieu des cris répétés d'*Iacchus* (8), qu'on invoquoit. Cet Iacchus étoit le jeune Dieu Lumière, le fils de Cérès, qu'on avoit élevé dans les sanctuaires, et qu'on armoit du flambeau du Dieu Soleil, ou du Dadouque (9). Le chœur, dans Aristophane, l'appelle l'astre lumineux, qui éclaire l'initiation nocturne. La procession, avec le cortége le plus pompeux, sortoit par la porte sacrée (10), et enfiloit le chemin d'Eleusis, qui prit de-là le nom de *voie sacrée*; et qui avoit été décoré des plus superbes monumens. Toute la marche étoit remplie par des danses, des chants sacrés et par des expressions d'une joie sainte. Le Dieu s'avançoit au milieu des applaudissemens, et des cris répétés du nom d'*Iacchus* (11), dont cette journée prit elle-même le nom. C'étoit là ce qu'on appeloit le cri mystique, comme on appeloit Iacchus lui-même, l'Iacchus mystique. La procession s'arrêtoit, à son retour, à une espèce de reposoir, qui étoit sur le chemin, et qu'on appeloit le Figuier sacré (12).

Arrivés sur le pont du Céphise, les initiés se permettoient certaines bouf-

(1) De Iside, p. 366.
(2) Meursius, c. 14.
(3) Idem c. 25. Clem. in Protrep.
(4) Schol. Callimachi.
(5) Meurs. ibid. c. 26. Fulgent. Myth l. 1. Stat. Sylv. 4. Carm. 3 Lactan l. 1, c. 21. Theoph. Caract. de Jactation. Justin. ad Gr. orat. 2.
(6) Meurs. ibid. c. 27.
(7) Aristoph. Ran. v. 322-333. Scholiast.
(8) Plut. vit Phoc. p. 754.
(9) Pausan. in Attic.
(10) Suid. in voc. ἱερὰ ὁδῷ; ibid. Paus. c. 36.
(11) Hesych. v. Ἴακχος.
(12) Arist. Eleus. Herod. l. 8. Plut. in Themist. Phisostr. in Apoll. l. 2.

fonneries (1), qui ne répondoient pas à la gravité de la pompe, mais qui, sans doute, faisoient allusion à quelques traits des aventures de la Déesse, par exemple, lorsque Baubo cherche à l'égayer.

Le septième (2) étoit celui des exercices gymniques et des combats, qui accompagnoient toujours les fêtes des Grecs, et qui faisoient partie du culte religieux. On y distribuoit des couronnes aux vainqueurs. Une mesure d'orge faisoit aussi partie des récompenses (3). C'étoit une allusion à l'Agriculture, à laquelle présidoit la Déesse d'Eleusis, et à la tradition, qui portoit que Cérès avoit fait la première découverte de l'orge à Eleusis (4).

Le huitième jour (5) étoit celui de l'Epidaurie, ou de la fête d'Esculape, dont nous avons déjà parlé ci-dessus. On donnoit pour raison de l'établissement de cette fête, qu'Esculape étant arrivé d'Epidaure, après l'initiation, ne put y participer, et que les Athéniens lui permirent de réitérer la cérémonie le lendemain. Pausanias (6) donne à entendre, que ce fut pour consacrer l'époque de l'Apothéose d'Esculape. La véritable raison est celle que nous avons donnée plus haut, en parlant de cette fête du huitième jour.

Enfin, le neuvième jour (7), et le dernier de cette neuvaine sacrée, s'appeloit *Pleimoché*, du nom d'un vase de terre, dans lequel se faisoit la fameuse libation, en faveur des ames, ou des manes, comme nous l'avons dit plus haut. Les Prêtres, suivant Athenée (8), remplissoient deux de ces vases, et les plaçoient, l'un du côté de l'Orient, l'autre du côté du Couchant, c'est-à-dire, vers les portes du Jour et de la Nuit, et les renversoient, en prononçant une formule de prières mystérieuses. Ce sont là vraisemblablement les libations mystiques, que, suivant Pollux et Aristide (9), on étoit dans l'usage de faire à Eleusis. Peut être l'invocation faite à l'Orient et à l'Occident s'adressoit-elle aux deux grands principes de la Nature, le Ciel et la Terre, que l'on invoquoit dans ces mystères, en regardant successivement l'un et l'autre, comme étant le père et la mère de tous les êtres (10).

Ainsi finissoit la fameuse neuvaine, ou le *Novendiale sacrum* d'Eleusis, durant lequel les Hiérophantes étaloient tout ce que le culte a de plus imposant et de plus pompeux, afin de relever la majesté de la religion, dont dépendoit le sort de la législation.

Pendant tout le temps, que duroit la célébration des mystères (11), il étoit défendu d'arrêter qui que ce fût. Ménippe ayant été saisi par Evandre, son créancier, celui-ci eût subi la peine de mort, conformément au texte de la loi, si le débiteur arrêté ne se fût désisté de son accusation. Il n'étoit pas non plus permis, pendant ce même temps, de présenter aucune requête (12); il y avoit peine de mort portée contre celui qui l'auroit fait, ou au moins une forte amende. On écarta même le luxe insolent de certaines femmes riches, qui alloient à cette fête, sur des chars d'un magnifique étalage, et qui sembloient vouloir rivaliser avec la pompe sacrée. Tout devoit être pour la religion.

Le cérémonial, établi dans la vue d'imprimer un grand respect au peuple pour les lois, n'étoit pas moins majestueux, que celui qui tendoit à rehausser l'éclat de la religion. Le même esprit poli-

(1) Hesych. in γεφυς.
(2) Meurs. c. 28. Arist. in Eleusin.
(3) Scholiast. Pind. Olymp. 9.
(4) Phornutus, c. 28.
(5) Meurs. c. 29. Philost. de vit. Apoll. l. 4, c. 6.
(6) Pausan. in Corinth. c. 21.
(7) Meurs. c. 30.
(8) Athenée, l. 11.
(9) Pollux, l. 1, c. 1. §. 31. Arist. Eleusin.
(10) Procl. in Tim. Comm. l. 5.
(11) Meurs. Eleus. c. 31. Demosth. in Mediam.
(12) Andocid. de Myst. Ælian. Hist. variæ, l. 7, c. 24. Plut. vit. Lyc.

tique avoit donné un grand appareil à la fête des Thesmophories, qui se célébroit, peu de jours après, en honneur de Cérès Législatrice.

La Justice, toujours chaste(1), excluoit les hommes de ces fêtes, à qui les uns donnent le nom général de Télètes, d'autres celui d'Orgies, enfin celui de Mystères. Les femmes, qui seules assistoient à ces cérémonies, devoient être chastes, ou au moins d'une vertu exemplaire, et s'y être préparées par la continence, comme nous l'avons déjà dit. Ces fêtes duroient cinq jours. Pendant les jours consacrés au jeûne, comme nous l'avons vu dans Plutarque, les femmes se lamentoient, et se livroient aux sentimens de la plus vive douleur; le Sénat cessoit ses assemblées, ou élargissoit des prisonniers (2).

La procession s'avançoit, avec beaucoup de pompe, jusqu'au *Thesmosphorium*, ou au Temple élevé à Athènes, en honneur de Cérès Législatrice (3). Comme c'étoit la nuit, que se célébroient les Thésmophories, chaque femme y portoit un flambeau à la main. Néanmoins tout n'étoit pas triste dans cette fête; et il paroît, que les derniers jours étoient consacrés à la joie, vraisemblablement à cause du retour de Proserpine. En effet, on y célébroit des danses, et les femmes, se tenant par la main, formoient un cercle, et dansoient au son de la flûte (4). C'est ainsi que, dans les fêtes de Bacchus, ou dans les grandes Dionysies à Athènes, on voyoit aussi des chœurs nombreux de musiciens, et des troupes considérables de danseurs. C'étoit le charlatanisme des anciennes religions, qui avoient été faites pour la multitude, et qui avoient réglé leur cérémonial, d'après son caractère. On pourroit le leur passer, puisqu'ils se proposoient un aussi grand but, que celui de rendre la religion et la législation plus respectables aux yeux des peuples. Je dis la religion, car elle a été, suivant les anciens législateurs, un moyen de fortifier la législation, en faveur de laquelle je pourrois leur pardonner leurs institutions religieuses, si elles n'eussent pas entraîné autant d'abus à leur suite. Car enfin, à quoi n'est-on pas tenté de consentir, quand il s'agit d'établir parmi les hommes l'empire de la justice et des lois? Mais non, ce seroit outrager la justice, que de l'appuyer par l'imposture. Perfectionnons l'homme; mais par les moyens, qu'avoue la raison. La nature a mis en lui le germe de toutes les vertus. C'est à sa lumière à l'éclairer; il doit marcher au flambeau de la raison, puisque les lois elles-mêmes ne doivent être que son plus bel ouvrage. Fermons les sanctuaires, où tout est prestige et illusion; et puisons les idées d'ordre et de sagesse, dans la contemplation de l'Univers. Voilà notre seul temple. Etudions les secrets de la nature. Que ce soient là les seuls mystères.

(1) Herod. l. 2, c. 71. Hesych. Aristoph. Thesm. v. 956—1163.

(2) Meurs. Græc. Feriat. l. 4. Θεσμοφ. p. 151, etc.

(3) Callim. in Cererem.

(4) Arist. Thesm. v. 1186.

Fin de la Matière du Tome second.

NOTES

DU

TOME SECOND.

(*a*) QUAND on a peint le Soleil avec les formes d'un beau jeune homme, à tête rayonnante, qui tient l'arc et les traits; et Diane avec celles d'une jeune Chasseuse, qui a sur sa tête un Croissant, on n'a guères été trompé, et on a reconnu ces Divinités sous ces costumes, sous ces noms. Pourquoi donc l'a-t-on été, sous ceux de Bacchus, d'Hercule, de Thésée, de Jason, de Christ, etc.? Est-ce parce que les Légendes et les formes mystérieuses ne sont pas les mêmes; et qu'une tête ornée de rayons ou d'un Croissant est un attribut moins savant, que les cornes du Taureau Equinoxial, ou la peau du Lion, signe Solstitial?

(*b*) Strabon, l. 15, p. 687, dit que la plûpart des Historiens ont regardé les aventures d'Hercule et de Bacchus, comme des fables. Les Macédoniens cherchèrent inutilement dans l'Inde les colonnes, qui marquoient le terme des expéditions d'Hercule et de Bacchus (1). On leur montra quelques endroits, qu'ils prirent pour le lieu, où avoient été ces colonnes, par les liaisons qu'ils crurent y appercevoir avec les traits de la vie de ces Héros. Arrien, dans le récit de l'expédition d'Alexandre, parle de la guerre que Bacchus fit aux Indiens. Mais on ne sait, dit Eusthate (2), dans son commentaire sur Denis d'Alexandrie, quel est ce Bacchus. Car il ne paroît pas facile d'attribuer cela à Bacchus le Thébain, fils de Sémélé, fille de Cadmus, ni au Bacchus Athénien, fils de Jupiter et de Proserpine, honoré dans les mystères; ni à aucun autre Bacchus, qui se soit revêtu des armes de Mars.

(*c*) C'est ainsi qu'on a rajeuni les mystères de Mithra, en Judée, et qu'on a fait croire aux premiers Juifs, initiés à ces mystères, que Christ étoit né chez eux. Ces traits d'imposture sont familiers aux Peuples, et s'accréditent facilement, sous le voile du mystère, et sous la sauve-garde de l'ignorance et de la crédulité.

(*d*) Il est à remarquer, que la Thèbes (3) de Grèce se vantoit d'avoir donné naissance à Bacchus et à Hercule, c'est-à-dire, aux mêmes Divinités, qui étoient adorées à Thèbes en Egypte. Bacchus étoit le Soleil équinoxial du Printemps, peint avec les attributs du signe du Taureau, comme Hercule étoit le Soleil du Solstice d'Eté, peint avec ceux du Lion céleste. Aussi Bacchus et Hercule, chez les Romains, étoient censés des Divinités de même nature, et il falloit être en plein air, et en quelque sorte sous les rayons du Soleil, pour jurer par l'un ou par l'autre (4). J'ajouterai, qu'il prenoit aussi, comme Hercule, les formes du Lion Solstitial, domicile du Soleil. C'est ainsi qu'Horace (5) le peint, dans son triomphe sur les Géans. Comme Hercule, il brava Cerbère.

(*e*) Les Romains ont une fable à-peu-près semblable sur leur Romulus, fils de la vestale Rhéa, princesse du sang des rois d'Albe, et du Dieu Mars; laquelle devenue grosse, crut, dit-on, cacher sa faute, en rejetant sur un Dieu l'outrage fait à sa Virginité. La fable de Christ et de Marie suppose aussi l'intervention de la Divinité, au 25 du mois consacré à Mars.

(*f*) Pausanias (6) observe, que Bacchus étoit singulièrement honoré chez les Eléens, peuples qui prétendoient tirer leur nom d'un fils du Soleil (7). C'étoit là qu'il faisoit des miracles, et sur-tout celui du vin, qui tout-à-coup venoit remplir des coupes hermétiquement fermées (8).

A Pellène, en Achaïe, on célébroit des fêtes nocturnes, en honneur de Bacchus, à la lueur des flambeaux, que l'on portoit à son temple, et on plaçoit des coupes de vin dans toute la ville (9). Pellène tiroit son origine de Pallas, un des Titans; d'autres disent de Pellène, fils de Phorbas, ou du Serpentaire, qui tient le fameux Serpent, dans lequel en Automne s'entortille Bacchus ou le Soleil, lorsqu'il descend aux régions inférieures du monde.

(1) Strabo, ibid. l. 3, c. 171.
(2) Eusth. ad Dionys. v. 1165.
(3) Solin. p. 41.
(4) Plut. Quæst. Rom. p. 271.
(5) Horace, l. 2, od. 16, v. 24—30.
(6) Pausan. Heliac. 2, p. 204.
(7) Ibid. p. 148.
(8) Ibid. p. 204.
(9) Pausan. Ach. p. 235.

(g) *Ogygia me Bacchum vocat.*
Osirim Ægyptus putat.
Mysi Phanaean nominant.
Dionysum Indi existimant.
Romana sacra Liberum.
Arabica gens Adoneum.
Lucanicus Pantheum.

(*h*) A Ægine (1), on trouvoit trois Temples près l'un de l'autre. Un étoit consacré à la Lune ou à Diane; les deux autres au Soleil, sous les deux noms d'*Apollon* et de *Bacchus*. La statue d'Apollon étoit nue, celle de Bacchus couverte, et il avoit de la barbe; et tout près étoit le temple et la statue d'Esculape, ou du Dieu-Soleil d'Automne, qui, sous les noms d'Esculape, de Sarapis, et de Bacchus, prend les formes du Serpent. Comme on voit Bacchus barbu, on voit aussi Bacchus enfant (2), en Elide et chez les Lacédémoniens; il étoit porté par le Dieu Mercure, qui préside au signe de la Vierge ou à cette fameuse Cérès, dont on fait quelquefois Bacchus fils, et à laquelle on l'unit presque toujours dans les mystères. On trouve aussi des Bacchus sans barbe (3), et sous les traits de la jeunesse. Comme Janus Quadrifrons avoit douze autels représentant les douze mois, on voit aussi douze autels élevés à Bacchus et à sa mère, par ses tantes Ino, Autonoë et Agavê (4).

(*k*) C'est dans ce sens, qu'il faut entendre le passage d'Hérodote (5), lorsqu'il nous dit, que les Egyptiens pensèrent que Bacchus et Cérès présidoient aux enfers, ou aux régions inférieures du monde. Cette idée physique fut ensuite transportée dans les mystères, ou dans la théorie mystagogique sur les ames.

(*l*) Dans la fable d'Esculape, elles sont mères du Serpentaire; car Coronis, une des Hyades, est censée mère d'Esculape; chacun à son tour. C'est ainsi que dans les mystères de Bacchus, on enseignoit, que le Serpentaire ou son Serpent étoit fils du Taureau, et réciproquement que le Taureau étoit fils du Serpent. En effet, si le Taureau et les Hyades font lever le Serpentaire par leur coucher, le Serpentaire réciproquement les fait lever aussi par son coucher. Ils sont donc pères et enfans les uns des autres, puisqu'ils se donnent réciproquement naissance. Bacchus passoit, comme Esculape, pour un Médecin (6), et le Dragon ou Serpent lui étoit consacré, comme à celui-ci. Esculape et Bacchus sont souvent unis, et on voit ensemble leurs statues (7). L'un et l'autre sont le Soleil, comme on le verra à notre article Esculape. Le Serpentaire étant Cadmus, on voyoit en Béotie la statue de Cadmus et celle de Bacchus, surnommé *Cadméen* (8). C'est ainsi que, dans la citadelle de Carthage, appelée *Cadmea*, on trouvoit le temple du Serpentaire, Esculape. En Phocide, à Ophitée (9), ville qui prend son nom d'Ophis, ou du Serpent, on célébroit les Orgies de Bacchus. Il étoit réputé tout-à-la-fois devin et médecin, comme Esculape, et il donnoit des avis sur la santé, par la voie des songes; ce qui étoit pareillement usité dans les temples d'Esculape et de Sérapis ou du Serpentaire. On faisoit aussi sur cette ville un conte, dans lequel le Loup et le Serpent, qui sont dans les Cieux avec le Serpentaire, jouoient un grand rôle. On sait pareillement, que les Thyades, dans la célébration des fêtes de Bacchus, entrelaçoient leurs cheveux de Serpens, en hurlant ce mot, *Eva*, qui signifie Serpent (10), et qui est le nom du Serpent du Serpentaire, que les Perses appellent Serpent d'*Eve*. Ils invoquoient, dit Clément d'Alexandrie, cette Eve, qui a introduit le mal dans le monde. Nous ferons usage de ce Serpent, dans la fable d'Adam et d'Eve; ainsi Clément a dit vrai, sans s'en douter. Il remarque, avec raison, qu'Heva est le nom du Serpent femelle, en Hébreu. Le Rhéteur Aristide commence l'éloge de Bacchus par une invocation, dans laquelle il unit Apollon et Esculape à ce Dieu (11), tous trois étant Dieux de la Médecine, et tous trois unis au Serpent. Car Apollon tue le Serpent Python, le même qui est au Pôle, et qui se lève avec celui d'Esculape.

On observera, que l'union du Soleil au Serpentaire, soit Carnobuta, soit Triopis, placé aux Cieux par Cérès, avoit lieu en Automne, à l'époque du labourage et des semailles, au lever des Pleïades. Germanicus César fixe, au huit des Ides d'Octobre, le lever de la Brillante de la Couronne, placée sur le Serpent du Serpentaire, et au trois le lever du soir des Pleïades. Or les Pleïades se lèvent le soir, suivant Théon (p. 135), lorsque le Soleil est au Scorpion; conséquemment à l'époque du labourage, suivant l'observation du même Théon.

Les Chinois ont leur Dieu Chin-nong, qui fut conçu par un miracle. Il naquit ayant le corps d'un homme et une tête de bœuf (12). D'autres livres lui donnent des yeux de Dragon. Il fit une charrue, comme Osiris et Bacchus, et commença à labourer la terre. Il semoit après la pluie, et

(1) Pausan. Corinth. p. 72.
(2) Ibid. Lacon. p. 93. Heliac. 1, p. 164.
(3) Ibid. Ach. p. 230.
(4) Theocr. Idyll. 26, v. 5.
(5) Herod. l. 2, c. 23.
(6) Plut. Symp. l. 2, p. 647—653.
(7) Pausan. Mess. p. 144.
(8) Ibid. Bæot. p. 291.
(9) Ibid. Phoc. p. 352.
(10) Clem. Adm. ad Gent. p. 9.
(11) Arist. Rhet. t. 1. Orat. 4.
(12) Mém. sur les Chin. par les Miss. de Pekin, t. 1, p. 103.

quand la pluie ne venoit pas, il s'adressoit au Dragon noir.

(*m*) L'Apocalypse, ouvrage des initiations Phrygiennes, est de beaucoup postérieure à ces fictions, sur Bacchus Taureau. Ce n'est point le Bœuf, qui y est mis à mort; c'est l'Agneau, ou *Aries*, qui succéda à l'ancien Taureau Equinoxial.

(*n*) Hygin (1) dit, que c'est son pied droit, qui s'appuie sur la corne gauche du Taureau; il le fait lever au coucher du Serpentaire, ou de Cadmus.

(*o*) Toutes les traditions Libyennes, Egyptiennes, Grecques, s'accordent à placer à Nyse en Arabie (2), entre le Nil et la Phénicie, le berceau de Bacchus. Il est certain que Bacchus, sous le nom d'*Urotal*, étoit la grande Divinité des Arabes (3), avec Uranie, au rapport d'Hérodote; et même leur unique Dieu, suivant cet historien.

Denis d'Alexandrie (4), dans son Poème géographique, suppose aussi que Jupiter tire Bacchus de sa cuisse, et le dépose en Arabie, dans un lieu parfumé des odeurs de l'encens, de la myrrhe et de toutes les plantes aromatiques, et arrosé de mille sources. Il peint tous les oiseaux, qui viennent lui porter en tribut la cinamome. Ce passage a beaucoup de ressemblance avec celui de la quatrième Eclogue de Virgile, sur la naissance du jeune Héros qui doit ramener l'Age d'or, et avec ces vers de l'Eclogue : *At tibi prima puer*, etc. Arrien prétend, que Jupiter déposa Bacchus sur les bords du Sangaris. Eusthate observe (5), que Denis a fait, pour ainsi dire, le thème de la naissance de Bacchus, en présentant l'état de la Nature à ce moment important; et cette réflexion trouve sa place dans la fable de Christ, où l'on voit aussi des Bergers, qui viennent à la crèche, des Anges, qui entonnent des Hymnes, et des rois, qui apportent en offrande l'or, l'encens et la myrrhe, comme ici Bacchus enfant, Dieu-Soleil, est reçu au milieu d'un pays heureux, où croissent l'encens et la myrrhe; et comme le jeune Héros, que ramène sur la terre le retour d'Astrée ou de la Vierge, dans Virgile, est reçu au milieu des transports de toute la Nature.

(*p*) Ce sont ces rapports qui se trouvent, dans cette fable, avec la Crète, et Jupiter Ammon, avec Aristée adoré à Cyrène, qui nous font croire, qu'elle appartient à la partie de la Libye, qui est au midi de la Crète, et au Nord du temple d'Ammon.

(*q*) Ce nom désigne Courbure et Sinuosité. Seroit-ce le Scorpion ou un des Serpens? Seroit-ce le Tropique, qui auroit été figuré, sous cet emblême monstrueux? Il y avoit un genre de crocodiles appelé *Campsas*.

(*r*) Il est bon d'observer, que le Bacchus Egyptien, ou Osiris, avoit pour Père, comme le Bacchus Libyen, Ammon, à qui il éleva un Temple, suivant Diodore (6); ce qui lie encore la Cosmogonie des Libyens, avec celle des Egyptiens. Les Ethiopiens, adorateurs du Soleil (7), révéroient ce Dieu, sous les noms de *Jupiter*, de *Bacchus* (8) et d'*Hercule* (9), à Méroë, capitale de l'Ethiopie. On y adoroit aussi l'épouse d'Osiris ou Isis, ainsi que Pan, le compagnon de Bacchus.

Il étoit également la grande Divinité des Arabes, peuples voisins de l'Ethiopie et de l'Egypte (10), et c'étoit à Nysa en Arabie, qu'étoit son berceau, et que l'on célébroit ses fêtes, c'est-à-dire, dans un pays, où l'on honoroit le Soleil et les belles étoiles du Taureau céleste, dont Bacchus empruntoit les formes (11).

(*s*) Horace (12) décrit le règne de Bacchus, comme on décrivoit l'Age d'or. Il chante les ruisseaux de vin et de lait, qui couloient dans les campagnes, et le miel qui découloit des arbres.

(*t*) Les anciens nous apprennent, que Linus avoit écrit les actions de Bacchus en caractères Pélasgiques (13); qu'il en étoit de même d'Orphée, de Pronopidès, précepteur d'Homère, et de Thymoethès, contemporain d'Orphée. Diodore de Sicile parle d'un certain Dionysius, qui avoit écrit, assez en détail, les actions de Bacchus. Le Poème de Thymoethès étoit intitulé : *la Phrygie*. Aristide le rhéteur cite Orphée et Musée, qui avoient composé des Hymnes à Bacchus (14), ainsi que d'anciens Législateurs, qui avoient fait des discours en honneur de ce même Dieu.

Ce Poème, distribué en 48 Chants, renferme 21,295 vers (15). On le trouve imprimé dans la collection des Poètes Grecs héroïques, t. 2, p. 307, jusqu'à la page 624, ou à la fin du volume. L'Iliade et l'Odyssée, imprimés dans cette collection, renferment à eux deux un peu plus que ce Poème unique.

(*u*) Cette Chèvre est celle qui nourrit Esculape, lorsqu'il fut exposé après sa naissance. C'est elle qui se couche au lever du Serpentaire, et dont celui-ci coupe la tête, dans le Planisphère de Kirker. Nous avons vu aussi, que le Serpentaire,

(1) Hygin. l. 3.
(2) Diod. l. 4, c. 147, p. 248.
(3) Herod. l. 3, c. 8.
(4) Dionys. Perieget. v. 940, etc.
(5) Eusthat. ad Dionys. Perieg. ibid.
(6) Diod. l. 1, c. 9, p. 19.
(7) Idem. l. 3, c. 8, p. 179.
(8) Herod. l. 2, c. 29.
(9) Strab. l. 17, p. 822.
(10) Herod. l. 3, c. 8, p. 94.
(11) Abulfar. Dynas.
(12) Hor. l. 2, od. 16, v. 9.
(13) Gebel. Monde Primit. t. 4, p. 559.
(14) Arist. Rhet. Orat. 4.
(15) Poet. Græc. veteres. Aureliæ Allobrog. ann. 1606,

Esculape ou Cadmus, étoit une des formes, que prenoit Bacchus ou le Soleil en Automne, et que c'est son Serpent, qui fut consacré dans les mystères de ce Dieu. Nous avons vu également, que le Taureau céleste, ou le Taureau d'Europe, fournissoit à Bacchus, ou au Soleil de Printemps, les cornes dont son front étoit armé. Ainsi l'aventure du Taureau d'Europe, et celle de Cadmus ou du Serpentaire, doit être la base de ce Poème: d'ailleurs la fable fait Bacchus, fils de Sémélé, fille de Cadmus frère d'Europe. Nouvelle raison, qui doit faire entrer ici l'histoire d'Europe et de Cadmus. Dans l'histoire du premier Bacchus, on lui donne pour mère Proserpine, qui, s'unissant à Jupiter Serpent, produit Bacchus Taureau, ou Dieu aux cornes de Taureau. Or ce Taureau, comme nous le faisons voir, est celui qui se lève au coucher du Serpent du Serpentaire ou du Serpent de Cadmus. Dans le récit des aventures du Bacchus Thébain, on le fait naître d'une fille de ce même Serpentaire ou de Cadmus, frère de ce même Taureau. Il est aisé de voir, que la fiction a le même fond dans les deux fables. Le récit de Diodore sur Bacchus, rapporté par Eusèbe (1), commence aussi par l'aventure de Cadmus, fils d'Agénor, qui s'étoit mis à la recherche de sa sœur. N'ayant pu la trouver, il passa en Béotie, et s'arrêta dans un lieu, où il vit un Taureau se coucher. Ce Taureau avoit sur l'épaule l'image de la Lune, qui a son exaltation au signe du Taureau; et tous les Mythologues, qui ont parlé de ce Taureau céleste, s'accordent à dire qu'il est le Taureau, dont Jupiter prit la forme dans l'enlèvement d'Europe. Hygin (2), Germanicus César (3), Ovide Fast. l. 5, Eratosthène, Théon (4), etc. tous l'appellent le ravisseur d'Europe. Nonnus lui-même le place aux Cieux, à la fin de son récit, sous les pieds du Cocher (5). On dit aussi, qu'il est la forme d'Io, fille d'Inachus, de cette Io (6), dont on fait naître le second Bacchus, dans les traditions Egyptiennes; ce Bacchus, qui enseigna les mystères et les cérémonies de l'Initiation.

(x) On adoroit à Tyr deux grandes Divinités Astarté, ou Vénus, qui prenoit un casque de Taureau, pour symbole de sa royauté, c'est-à-dire, les attributs du signe, dans lequel la Lune avoit son exaltation. On y adoroit aussi Hercule, dont Ophiucus ou le Serpentaire porte le nom, ainsi que celui d'Esmun ou d'Esculape, qui étoit également adoré en Phénicie à Berythe (7). Or voici ce que Lucien, dans son traité de la Déesse de Syrie, nous dit: «j'ai vu en Syrie plusieurs » Temples, qui ne sont pas de beaucoup postérieurs à ceux d'Egypte. J'y ai vu celui d'Hercule, qui n'est pas celui que chantent les Grecs, » mais un Hercule beaucoup plus ancien, un » Héros Tyrien». Si Lucien (8) eût connu notre théorie, qui est celle des fondateurs de toutes les religions, il auroit su, que l'Hercule Grec est aussi l'Hercule Tyrien et Egyptien, dont le culte avoit passé en Grèce dans la suite. Il ajoute, qu'il a vu aussi le temple d'Astarté, adorée par les Sidoniens; et il pense, que cette Astarté est la Lune, c'est-à-dire, l'Isis Egyptienne, cette Planète qui a son exaltation au signe céleste du Taureau, ou dans le Taureau d'Europe, dont l'aventure étoit représentée dans ce temple (9). Aussi ajoute-t-il, que les Prêtres de Sidon lui avoient dit, que c'étoit le temple d'Europe, sœur de Cadmus, et fille d'Agénor. Que cette Princesse ayant disparu, les Phéniciens lui avoient élevé un temple. Voici la fiction sacrée, qu'ils débitoient à ce sujet. Ils disoient, que Jupiter, épris de sa beauté, s'étoit métamorphosé en Taureau, l'avoit enlevée et transportée en Crète. Les autres Peuples de Phénicie confirmèrent ce récit à Lucien, et lui montrèrent leur monnoie, qui portoit l'empreinte d'Europe assise sur le Taureau, dont Jupiter avoit pris la forme. C'est ainsi que, dans la vie de Thésée, ou de l'Hercule Athénien, ou du Cadmus Phénicien, nous avons vu ce Héros donner, pour empreinte à sa monnoie, l'image du même Bœuf, que Plutarque pense pouvoir être celui de Marathon, c'est-à-dire, ce Taureau, que Théon place dans le signe céleste, où d'autres mettent Europe, où les Argiens plaçoient Io, et les Egyptiens Isis, à côté de laquelle on trouve souvent Sarapis, Esculape ou le Serpentaire. Cadmus passa en Crète à Gortynie, où étoient les troupeaux du Soleil (10). Là il étoit adoré et se montroit au commencement de la nuit à ses adorateurs, comme le Serpentaire Cadmus (11), qui ouvre la nuit Equinoxiale du Printemps, lorsque le Soleil est arrivé au Taureau d'Europe. On remarquera, que cette Gortynie étoit une colonie de Gortys en Arcadie, où l'on adoroit le même Serpentaire, sous le nom d'*Esculape* (12). Je mets sous les yeux du Lecteur tous ces rapprochemens, afin qu'il puisse saisir la filiation des idées Cosmogoniques des Crétois, des Tyriens, des Arcadiens, sur le signe céleste du Taureau, et sur son Paranatellon le Serpentaire, Cadmus, Esculape, Sérapis, Bacchus aux formes de Serpent, etc.

(z) On observera, que Théon (13) place Tantale dans la Constellation du Serpentaire, où est Cadmus, sur le Scorpion, lieu qu'habitoit Typhon, ou son domaine, dans le Planisphère de

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 2, c. 2.
(2) Hyg. l. 2, c. 22.
(3) German. Cæs. c. 40.
(4) Theon. p. 124.
(5) Nonn. v. 355.
(6) Diod. l. 3, c. 73.
(7) Phot. Cod. 242.
(8) Lucian. de Deâ Syr. p. 877.
(9) Achill. Tat. Erotic. p. 4.
(10) Servius ad Eclog. 6, v. 60.
(11) Solin. p. 52.
(12) Pausan. Arcad. p. 260.
(13) Theon. p. 116.

Kirker. C'est dans ce signe effectivement, qu'étoit le Soleil, lorsque Typhon fit périr Osiris, et usurpa sa puissance, comme nous l'avons vu dans le traité d'Osiris. Cette caverne d'*Arimé* est un jeu de mots sur Ahriman, et sur Typhon, principes des Ténèbres et de l'Hiver. Virgile, AEneid. l. 9, parle du mont Inarimé, qui couvre le corps de Typhée. Quant à Tantale, voici sa fable. Se lève-t-il; le fleuve d'Orion, qui est au bord Occidental, disparoît aussitôt. Le fleuve revient-il sur l'horizon; Tantale se couche et disparoît. Voilà Tantale au milieu des eaux, qui lui échappent sans cesse.

(*aa*) On trouvera beaucoup de ces tableaux dans l'Apocalypse, et particulièrement dans le Chapitre IX.

On remarque, que Jupiter donne à Cadmus le titre de *Chef de l'ordre Génethliaque* (1); ce qui convient au Serpentaire, placé alors à l'Orient, ou au point de l'Horoscope.

(*bb*) On voit ici une allusion frappante à la forme que l'ame du monde et le Soleil Printanier prenoient dans le Zodiaque, le jour de l'Equinoxe, lorsque le Taureau y répondoit, c'est-à-dire, 2,500 ans avant notre Ere.

(*cc*) C'est par une fiction pareille, que les Egyptiens supposoient, que Mercure monta sa Lyre avec les nerfs de Typhon, qu'il en avoit dépouillé (2).

(*dd*) La Cosmogonie des Parsis, dans la description qu'elle nous fait des courses d'Ahriman contre le Ciel, et contre toute la Nature, parle aussi de quatre Astres mis en sentinelle aux quatre coins du Ciel (3).

La fable suppose, que Cadmus et son épouse Harmonie furent métamorphosés en Serpens, près du fleuve Drilon en Illyrie. On montroit dans ce lieu les pierres de Cadmus, et d'Harmonie, ainsi que leur Temple (4).

Denis le voyageur dit, qu'on y voyoit aussi leurs tombeaux (5).

(*ee*) Nous n'avons donné à l'analyse de ces deux chants une aussi longue étendue, que pour faire voir, jusqu'à quel point étoit fécond le génie des anciens Poëtes, qui savoient tirer autant de parti d'un simple dogme théologique, lié à quelques positions célestes, et à leurs rapports avec la lumière, la chaleur & le retour de la végétation. Nous serons infiniment plus courts dans l'analyse des autres chants, et nous nous bornerons au canevas Astronomique le plus simple.

(*ff*) La foudre étoit le symbole de la force Démiourgique, qui organise et vivifie le monde; suivant Proclus (in Timæum, p. 34.)

(*ff*) Le grand Chien, par son coucher, devient Paranatellon de ce Taureau, et il annonce ainsi l'entrée du Soleil dans ce signe; ce qu'on peut voir dans le fameux vers de Virgile « *Candidus auratis*, etc. » Les anciens en conséquence ont donné à ce Chien céleste le nom de *gardien d'Europe* (6), parce qu'il l'est du Taureau ravisseur d'Europe. Ils y joignoient aussi le fameux Dragon, gardien d'Europe, comme il l'avoit été de la Toison et des Pommes d'or; c'est le Dragon du Pôle, appelé par Théon *Dragon de Cadmus*, et qu'Hygin fait fils de Typhon (7).

(*gg*) On disoit de cette Chèvre, qu'elle étoit fille du Soleil, et que sa vue avoit mis en fuite les Géans; ce qui est exactement vrai si, par Géans et Titans, on entend, comme on le doit, les principes de ténèbres et de mal, qui règnent pendant l'Hiver, et qui perdent toute leur activité à l'Equinoxe de Printemps, au lever Héliaque de la Chèvre, ou lorsque cette belle Etoile du Cocher sort des rayons du Soleil, dont elle précédoit alors le char, le jour de l'Equinoxe, au moment du triomphe d'Orus sur Ahriman. Les Titans, effrayés de la vue de son brillant éclat (8), prièrent la Terre leur mère de la cacher à leurs yeux. Voilà pourquoi aussi Germanicus César (9), en parlant du Cocher, qui porte la Chèvre, nous dit, qu'il fut toujours l'effroi des Titans. Ce qui s'explique aisément, dans notre méthode, et d'après les principes Théologiques et Cosmogoniques, que nous avons posés. On disoit, que ce Cocher (10) étoit celui d'Œnomaüs, roi de Pise, qui avoit établi des fêtes Equinoxiales, et des combats (11), dans lesquels le Soleil, les Planètes, les élémens, figuroient comme acteurs. Il étoit assez simple, que le terme de ces combats des différens agens de la Nature fût le triomphe du Soleil Printanier, annoncé par le Cocher céleste, d'autant plus que ces fêtes avoient pour but, suivant l'Auteur de la Chronique d'Alexandrie, de peindre l'action de la Nature entière, du Ciel, de la Terre et des Eaux. Aussi on y représentoit les douze maisons du Soleil, les Ourses, etc. et vraisemblablement le Cocher si fameux, dans ces combats livrés à l'occasion du mariage de la belle Pléïade Hippodamie (12), dont Pelops, fils du Serpentaire Tantale, étoit amoureux. Ainsi on mettoit en scène, en drame, et en spectacle les mêmes idées Cosmogoniques, que l'on retraçoit dans les chants poëtiques sur la Nature, et sur le choc

(1) V. 372.
(2) De Iside, p. 373.
(3) Boundesh. p. 349.
(4) Scylax, p. 9.
(5) Dionys. Perieg. v. 390, etc.
(6) Germ. Cæs. c. 31.
(7) Hygin. Fab. 30.
(8) Hygin, l. 2, c. 14.
(9) German. Cæs. c. 12.
(10) German. et Hygin. ibid.
(11) Chron. Alex. p. 263.
(12) Hygin Fab. 84.

et

et la concordance de ses principes et de ses élémens. Voilà le génie de la haute antiquité.

(*kh*) C'est à l'approche de l'Equinoxe de Printemps, que les Perses célèbrent la fête de la destruction des productions d'Ahriman, et, si on en croit Kirker (1), les Egyptiens, à la même époque, fêtoient la destruction de Typhon.

Les Chinois caractérisent le lieu du Ciel, auquel répond notre Taureau, par les mots *grande Lumière*. Souciet t. 3, p. 92.

Le Poète Nonnus donne souvent l'épithète d'*Alexicacos*, ou de préservateur des maux, à Cadmus (2); elle caractérise bien l'Esculape céleste ou le Serpentaire.

(*ii*) On se rappelera, que cette Vache avoit sur l'épaule, comme Apis, l'image de la Lune, ou de la Planète, qui a son exaltation au signe du Taureau, nouvelle preuve qu'il s'agit ici du Taureau des Constellations.

(*kk*) La Citadelle de Carthage, bâtie sur une peau de Bœuf (3), portoit le nom de *Cadmée* (4), et on y adoroit Esculape, le Serpentaire, notre Cadmus (5). La Citadelle de Thèbes, bâtie par Cadmus, portoit aussi le nom de *Cadmée*. Ainsi les Tyriens, fondateurs de Thèbes en Béotie, et de Carthage en Afrique, portèrent le culte de leur Dieu-Soleil, soit Hercule, soit Esculape, adoré à Tyr et à Sidon, et représenté aux Cieux par les Constellations du Serpentaire et de l'*Ingeniculus*, qui toutes deux ont un Serpent: c'étoit le Dieu de la Thèbes d'Egypte.

(*ll*) Le Poète observe, que la première de ces Portes, ou celle de la Lune (6), regardoit le Couchant, et que celle du Soleil regardoit le Levant (7). Cette idée est conforme au tableau Mithriaque, dans lequel on voit sur le couronnement sept Autels flamboyans, qui représentent les sept Planètes, et à une des deux extrémités, le Soleil ou son Génie, conduisant un Char attelé de quatre Chevaux, qui se dressent, et qui par cette attitude marquent le Levant; et à l'autre extrémité, la Lune qui conduit un Char à deux Chevaux abattus, et qui, par cette attitude, désignent le Couchant.

(*mm*) Il est important d'observer, que l'Auteur de l'Apocalypse nous présente sa Ville Sainte, à qui il donne le nom de *Jérusalem*, avec toutes les divisions et toutes les distributions de l'Olympe. Ses douze portes, ses quatre faces orientées, tout prouve cette correspondance mystérieuse.

(*nn*) Il y a assez d'apparence, que l'Auteur a voulu désigner par ces Serpens le Zodiaque et l'Equateur, et leur union ou intersection à l'Equinoxe. C'est sous cet emblême, que Macrobe représente les orbes célestes (8). Il est de fait, que le jour de l'Equinoxe, lorsqu'il répondoit au Taureau, le lever du Dragon du Pôle annonçoit le commencement de la nuit, et l'heure du coucher des nouveaux Epoux. Ainsi il n'y a rien que de vrai astronomiquement, dans cette fiction poëtique.

(*oo*) On peut voir aussi la Couronne de Junon, dans *Martianus Capella, de Nupt. Philologiæ*.

(*pp*) Il est bon d'observer, que ces douze Métamorphoses sont celles du Soleil, ou de l'ame du monde, durant sa révolution annuelle à travers les douze signes. Comme on chanta les douze combats d'Hercule, on chanta les douze Métamorphoses de Jupiter, Père de la Lumière.

(*qq*) Ceci prouve bien que le Taureau étoit le premier des signes, quand on imagina la fiction des douze aventures amoureuses de Jupiter.

(*rr*) Le Poète, dans le l. 13, v. 203, parle de l'Aigle, dont Jupiter prit la forme, pour engrosser Ægine, fille d'Asopus, dont il eut Æaque. Au liv. 16, v. 59, il en parle encore, et il appelle cet Aigle un *Astre*.

(*ss*) Le songe de Sémélé ressemble beaucoup à ce qui arriva à Isis, chez le roi de Byblos, dont elle nourrit l'enfant, qui fut brûlé par le feu céleste, dans sa partie mortelle.

(*tt*) L'Equinoxe d'Automne étoit fixé par le coucher du Taureau, par le lever du Serpent, de la Panthère, du Sagittaire, et par le coucher de Cassiopée, où l'on peignoit une Biche. Quant au Lion, c'est le Lion Solsticial, domicile du Soleil et de Bacchus. La peau de Daim ou du Faon, qui couvroit Bacchus, représentoit le Ciel étoilé, suivant Nonnus (9).

(*uu*) Nous avons déjà observé, que Thyoné est le nom d'une des Hyades, ou des Etoiles de l'œil du Taureau. Comme Sémélé, les Hyades sont filles de Cadmus; ce qui porteroit à croire, que Sémélé seroit une des Hyades. Car Nonnus donne quatre filles et un fils à Cadmus (10), ou cinq enfans. Hésiode compte cinq Hyades, et Myrtile dit, qu'elles sont filles de Cadmus (11). Or Bacchus avoit pour mère Sémélé, fille de Cadmus, et pour nourrice une autre fille de Cadmus. Mais les Hyades, dans toute l'antiquité, ont porté le nom des nourrices de Bacchus. Ajoutez à cela que le Taureau, qui porte les Hyades, est le signe, dans lequel fut placée Io; cette Io, que certaines traditions, rapportées par Diodore (12), font mère de Bacchus, de ce Bacchus, qui inventa les mystères chez les Egyptiens. En effet *Io* étant la Lune chez les Argiens, ou Isis chez les Egyptiens, il s'ensuit, que c'est le

(1) Kirk. Œdip. t. 2, pars 2, p. 260.
(2) L. 3, v. 436.
(3) Virg. Æneid. l. 1, v. 371.
(4) Eusth. ad Dionys. v. 190, etc.
(5) Strab. l. 17, p. 832.
(6) V. 69.
(7) V. 78.
(8) Macrob. Sat. l. 1, c. 17.
(9) L. 9, v. 185.
(10) Nonnus, l. 5, v. 95, p. 205--210.
(11) Theon, p. 125--132.
(12) Diod. l. 3, c. 73.

Bacchus des Orphiques, que Cicéron fait fils de Jupiter et de la Lune (1). Le Soleil, sans doute, n'est pas fils de la Lune, pas plus qu'Osiris n'est fils d'Isis. Mais l'année, que mesure Bacchus, et les effets sublunaires qu'il produit, sont le résultat de l'action combinée d'Osiris et d'Isis, de Jupiter, et d'Io, etc. Cette opinion est confirmée par Proclus, qui dit que le mois et l'année sont chantés comme autant de Divinités; que le mois, chez les Phrygiens, est honoré sous le nom de *Sabazius*, nom de Bacchus, et cela au milieu des mystères de Sabazius (2).

(*xx*) Le Poète dit, que ces Nymphes étoient filles de Lamus, et ailleurs il dit, que les filles de Lamus (3), qui nourrirent Bacchus, sont les Hyades:

Ας Υ᾽άδας καλέεσι Λάμω πολυμηδα φύτιην.
Και δίος ευώδινα τιθηνήσαντο γενέθλην,
Βάκχον έτι πνειόντα πολυρράφεος τοκετοῖο.

(*yy*) Jusqu'ici nous n'avons été occupés, que des effets produits au Printemps, sous les aspects du Taureau, et du Serpentaire, savoir du rétablissement de l'harmonie céleste, du retour de la végétation et du renouvellement des saisons: car c'est là l'unique sujet des chants précédens.

(*zz*) Ganymède est le nom du Verseau, ou du signe, qui commençoit la quatrième saison, à partir du Taureau, ou du signe Equinoxial de Printemps. La deuxième commençoit au Lion, et mûrissoit les raisins; la troisième au Scorpion, et la quatrième au Verseau Ganymède.

(*aaa*) Ces quatre tableaux sont peut-être ceux des saisons, qui commencent aux quatre points cardinaux, marqués par les quatre animaux de l'Apocalypse. Le vieux Ophion est Ophiucus, qui préside à l'Automne; Deucalion, le Verseau, qui préside à l'Hiver; la vache Io, et Argus son gardien, le bœuf du Printemps, lequel se termine au solstice d'Eté; et le Lion et la Vierge commencent l'Eté, que termine l'Automne, et qu'ouvre le lever du signe du Verseau Ganymède.

(*bbb*) Dériades signifie *combat*, querelle. (Nonnus, l. 24, v. 71).

Δηριάδης επί δῆριν επώνυμον ὥτρυνεν Ινδούς.

Dériades représente le principe de résistance, qui s'oppose aux bienfaits du bon principe dans toutes les Théologies (4), Ahriman, Typhon, la discorde et la noise sinistre, dont le choc contrarie toujours Ormusd et Osiris. Les Indiens sont les Noirs; leur chef *Deris* prend la forme du Céraste, ou du Serpent, comme Typhon et Ahriman.

Le principe Théologique, qui fait la base de ce Poème, est ce dogme connu d'Empédocle, qui appeloit le principe du bien, Amour, Amitié, et quelquefois *Harmonie* (5); et principe de mal, (δῆριν αἱματόεσσαν). C'est de ce mot δῆρις, qu'on a fait δηριάδης, comme en convient Nonnus (l. 24, v. 71), qu'on a métamorphosé en chef des Noirs, ou des Indiens. L'avant-garde de l'armée des Noirs est sur les bords du fleuve Astacus, ou du Cancer, voisin du Lion, alors au Tropique; et le reste de l'armée s'étend jusqu'au Tropique d'Hiver. Durant tout ce temps, les Ténèbres croissent. Nonnus appelle souvent les Indiens *l'armée*, ou la Nation *noire*, γενεθλην Ζοφερην αἰθοπι λαῳ (l. 30, v. 3). Mars ou le Dieu *de la résistance* est du parti de Dériades (6). Vénus au contraire est pour Bacchus; ce qui est conforme à la doctrine enseignée par Plutarque, dans le passage du traité d'Isis, où il développe le système des deux principes (7).

Nonnus donne aux Indiens l'épithète de γηγενεις nés *de la Terre*, épithète des Géans; ou de *race Noire* des Indiens nés de la Terre, l. 31, v. 73.

La Nuit dit qu'ils sont de sa couleur (174) au l. 34, v. 362, où Nonnus peint le général Indien, poursuivant les Bacchantes; il ajoute, que la troupe Blanche des Bacchantes est maltraitée par le Général noir. Les Blancs composoient l'armée de Bacchus, et les Noirs celle de Dériades.

(*ccc*) Diodore (8) appelle Myrrhanus le prince Indien, que défit Bacchus.

(*ddd*) Dans une monnoie d'Antonin le pieux, on lit Νικαιεων autour d'une Cybèle, dont la tête est ornée de Tours, et qui est assise sur un Lion. Dans Godfroi, Cybèle a le Lion pour siége dans le domicile des douze grands Dieux. Nicée est une ville de Bithynie (Stephan. de Urbib.), ainsi appelée d'une *Naïade*, fille du fleuve Sangaris et de Cybèle, dont Bacchus eut Satyre, et d'autres enfans (Memnon apud Phot. c. 43). On voit, dans F. Godf., des monnoies de Néron, sur lesquelles d'un côté, autour d'un autel, on lit Διονυσιε κτιστε, et au-dessous Νικαια. Astacus est aussi en Bythinie. V. Strab. p. 563. Il y a dans l'Inde une *Nicée* et des fleuves Astacus, Strab. p. 698. Nicomédie fut appelé *Astacus*.

Cette manière de personnifier les êtres Moraux s'est perpétuée jusqu'à nos derniers âges. J'ai vu au dépôt provisoire des petits Augustins, où l'on a rassemblé les tableaux des différens Couvens, et Eglises supprimées, une suite d'anciennes peintures sur bois, où sont représentés les miracles

(1) Cicer. de Nat. Deor. l. 3, c. 23.
(2) Procl. in Tim. l. 4, p. 24.
(3) L. 14, v. 147.
(4) De Iside, p. 370.
(5) Bacchus est son petit-fils.
(6) L. 29, v. 48; l. 287—340; l. 29, v. 83.
(7) De Iside, p. 376.
(8) Diod. l. 3.

de S. Voult, qui n'est autre chose, que l'effigie de Christ personnifiée, dont d'autres font Ste. Face, et d'autres Ste. Véronique. On y voit des Paralytiques guéris par St. Voult, et un grand nombre d'autres miracles, opérés par ce Saint, qui y est représenté sous la figure d'une image de Christ, qu'un Ange avoit commandée à un Peintre. Le premier tableau est celui de l'Ange, qui commande au Peintre de faire St. Voult, et le reste des tableaux représente ce même St. Voult, opérant des prodiges. Voilà nos Saints.

(*eee*) Hymnus est le nom, que donne Plutarque à une Etoile placée dans la Vierge céleste, près du Bouvier Icare (1).

(*fff*) Nous avons déjà vu le jeune Ampelus ou la Vigne, et le jeune Lierre ou Cissus (2), personnifiés, sous le titre de *jeunes compagnons de Bacchus*. On lui donnoit aussi pour ami le jeune *Lusus*, ou le Jeu (3). Ici ce sont de nouveaux personnages également allégoriques. Ces échantillons doivent nous faire saisir le caractère de l'antiquité, et reconnoître la source de beaucoup de méprises, pour la postérité ignorante.

(*ggg*) La description du monstre Campê est au 255 liv. et suivans. Quelques-uns en attribuent la défaite à Bacchus.

(*hhh*) A Epidaure (4), dans le temple d'Esculape ou du Serpentaire, Constellation d'Automne, on voyoit représenté Methé, ivresse, qui buvoit dans une coupe de verre. Le Serpent d'Esculape est celui qui donne ses formes à Bacchus, et qui fournit la parure des Ménades.

(*iii*) D'autres font Lycurgue roi de Thrace (5), et alors sa filiation le rapprocheroit de la famille d'Orion né en Thrace, chez les Historiens. Orion, comme Lycurgue, poursuivoit les Pléïades. Orion avoit été frappé d'aveuglement.

(*kkk*) Ces tempêtes sont celles qu'excite en Automne le coucher des Hyades. Quant aux Hyades, outre Ambroisie, le Poète nomme *Polyxo*, *Cleïde*, *Gigurto*, *Phlcio*, *Eriphie*, *Phæsule*, *Theope*, *Bromie*, *Cisseis*, presque tous noms connus des Hyades, qu'Hygin (6) dit avoir été mises en fuite par Lycurgue.

(*lll*) Les Egyptiens attribuoient à Osiris la défaite de Lycurgue (7), et en faisoient un Prince de Thrace. Les Grecs en faisoient aussi un Thrace. Nonnus en fait un Arabe; il place cette victoire avant la conquête de l'Inde, tandis que tous les autres Auteurs la placent après.

La défaite de Bacchus par Lycurgue est ici à sa véritable place, puisque c'est à l'époque d'Automne, que le mauvais principe triomphe du bon principe, dans toutes les Théologies.

(*mmm*) On se rappelle que nous sommes ici dans la troisième saison, celle qui suit les vendanges.

(*nnn*) Dans le Chant suivant, Bacchus (8) guérit des Sourds et Muets de naissance. Il a aussi changé l'eau en vin, comme nous l'avons déjà vu. Quel champ fut jamais plus fertile en miracles, que celui de la crédulité?

(*ooo*) Le Poète suppose ici (9), comme Diodore (19), que Bacchus revint des Indes monté sur un Eléphant. (Diod. l. 4, c. 148).

L'empire du mauvais principe étant de six signes, c'est au septième, que cesse la résistance. Le Serpent céleste étoit l'emblême de Typhon, ou de Dériades, mauvais principe; et l'Aigle, celui du Soleil, bon principe. On a déjà vu, dans notre explication du traité d'Isis, que Typhon, qui combat Osiris, est le principe des Ténèbres qui combat celui de la Lumière. Aussi quelques Prêtres Egyptiens expliquoient ces combats par ce qui arrive dans les Eclipses. On trouve une fiction semblable dans le Livre premier de la divination par Cicéron, c. 106.

(*ppp*) Cet Hymne (10) est un morceau précieux sur le Soleil, qu'il est bon de consulter en original. On y remarque sur-tout la multiplicité des noms donnés à cet Astre (11), tels que ceux de Belus, d'Ammon, d'Apis, de Saturne, etc. de Sérapis (12), de Mithra, de Phaéton, de Temps, de Soleil, d'Apollon, d'Esculape, d'Æther différemment nuancé, enfin d'Astrochyton (13), ou de Dieu vêtu du manteau étoilé de la nuit. Nonnus donne la description du Dieu-Soleil, Astrochyton, de son manteau et de sa barbe étoilée.

(*qqq*) On remarquera, que le Verseau, auquel correspond tout cet endroit du Poème, renferme le Poisson austral, qui donna ses formes à la Vénus Syrienne, et à Eurynome (14), qui jouent un rôle important dans tout cet endroit.

(*rrr*) Ici est une très-belle invocation à la Lune, dans laquelle le Poète rappelle les noms des différentes Divinités, que les anciens révéroient dans la Lune, Diane, Hécate, etc. (15).

Alors se lève Cassiopée ou la Biche, sur laquelle est faite la fable d'Actéon.

(*sss*) Comme cette Couronne se lève au passage du Soleil aux signes inférieurs, appelés les *Enfers*, on a dit, que Bacchus, au moment où il alloit descendre aux Enfers, avoit placé cette Couronne aux Cieux (16).

(1) Plut. Parallel. p. 307.
(2) Nonn. l. 10 et 11.
(3) Natal. Com. 479.
(4) Pausan. Corinth. p. 69.
(5) Germ. Cæs. c. 30.
(6) Hygin. l. 2.
(7) Diod. l. 1, c. 22; l. 3, c. 139.
(8) L. 26, v. 288.
(9) L. 26, v. 233.
(10) V. 374.
(11) V. 396.
(12) V. 404.
(13) V. 413.
(14) Ibid. V. 312.
(15) V. 191, etc.
(16) Hygin. l. 2.

On sait, que ce Chien est le Chien céleste, celui qu'Hésiode désigne avec Arcturus, ou le Bouvier, comme un des signes, qui annoncent la Vendange, l'un par son lever du matin, et l'autre par son passage au Méridien, au même moment: ce qui s'accorde avec la manière des anciens de déterminer, par le lever et le passage au Méridien des Astres, les époques du temps, comme nous l'avons fait voir à notre septième travail d'Hercule.

(*yyy*) Théon p. 129 nous dit, que pendant que le Soleil parcourt *Aries*, les vents soufflent plus mollement.

(*zzz*) Ainsi les Grecs faisoient naître la *princesse Neige* en Thrace, des amours du Vent de Nord, ou de Borée, avec Orithye (1).

(*xxx*) Souvent on peignit simplement un Agneau, pour désigner le Dieu-Soleil du Belier. Cet emblême est resté chez les Chrétiens, où on le retrouve fréquemment dans les monumens de leur culte. Quelquefois la Croix, symbole allégorique du lieu du Ciel, où il répond, et dans lequel se croisent l'Equateur et l'Ecliptique, y est jointe. Les Egyptiens, au lieu d'un homme coiffé des Cornes du Belier, ont souvent peint un homme, qui conduit un Belier, ou auprès duquel est cet animal.

(*yyy*) Lucain prétend, que le Dieu Ammon étoit une Divinité commune aux Ethiopiens (2), aux Arabes et aux Indiens.

(*zzz*) Les Médailles de la ville de Cyrène, capitale de la Cyrénaïque, portent l'effigie d'*Ammon* (3), ou la tête de ce Dieu, dont le front est armé des cornes du Belier. C'est cet empire du culte d'Ammon en Libye, qui a fait dire à Diodore, qu'Ammon avoit régné autrefois sur la Libye, comme nous l'avons vu dans la Cosmogonie Libyenne sur Bacchus. C'est ce culte d'Ammon, qui fit donner le nom d'*Ammonienne* à toute la Libye (4).

(*aaaa*) Nous avons vu, que c'étoit en arrivant au Belier céleste, que Bacchus ou le Soleil devenoit amoureux de Pallène (5).

(*bbbb*) On trouve, dans Apollodore (6), une fable sur Persée, Andromède et Céphée, dans laquelle on dit, que ce fut Ammon, ou le Dieu Belier, voisin d'Andromède et de Persée, qui conseilla à Céphée d'exposer sa fille au Monstre marin, qui est sous le Belier céleste; ce qui prouve la liaison de cette fable avec les aspects célestes, et sur-tout avec le Belier, à l'influence duquel étoit soumis l'oracle d'Ammon.

(*cccc*) La haute opinion que l'on avoit de la certitude des oracles d'Ammon, et de la vertu prophétique du Dieu à cornes de Belier, fut telle que la pierre fameuse, appelée *corne d'Ammon*, à cause de sa ressemblance avec celles de ce Dieu et du Belier, passoit pour avoir la qualité singulière de procurer des songes divins (7).

(*dddd*) Leucothée est appelée *Halia*, ou Héliade, dans la théologie des Rhodiens (8). Elle étoit épouse de Neptune, et une des filles de Thalassa ou de la mer, comme on faisoit les Hyades filles de l'Océan.

(*eeee*) L'union d'Apis à la Lune est une suite nécessaire de celle d'Osiris à Isis. En effet, puisqu'Apis est l'image d'Osiris, et qu'il en retrace toutes les formes, il doit donc s'unir à Isis, ou à la Lune, puisqu'Isis est la Lune, comme nous l'avons fait voir.

Hérodote donne le nom de *Moschos* au Veau ou Bœuf sacré des Egyptiens (9). C'est aussi l'expression, dont se servent les Septantes, pour désigner le Veau d'or.

Dans le livre des Rois, c. 17, v. 16, le rapport du culte du Bœuf avec la Milice céleste est également marqué. Dieu s'y plaint des prévarications de son Peuple: « ils ont abandonné, » dit-il, les préceptes du Seigneur; ils se sont » fait deux Veaux d'or; ils ont planté des bois » sacrés, et adoré toute la Milice du Ciel, ainsi » que Baal ». Voilà donc ici le culte de la Milice du Ciel, celui des Bœufs et de Baal, confondus sous le même titre de culte Idolâtrique. On trouvera plus de détails dans notre article Baal.

Nous voyons de même, dans le Voluspa, Poème des Scandinaves (Stroph. 20—21), que les Dieux, assemblés pour régler le gouvernement de l'Univers, prêtèrent leur serment, et que Thor, dont nous allons faire voir les rapports avec le Bœuf sacré des Egyptiens, y étoit présent. « Alors les Dieux tinrent conseil sur leur » trône, et cherchèrent quel étoit celui qui avoit » semé la discorde dans le Ciel... » On fit des pactes, et on prononça des sermens de grande importance.

(*ffff*) Du mot *Taur*, commun à plusieurs langues, les Grecs firent *Tauros*, les Latins *Taurus*. Tantôt on écrivit *Tor*, tantôt *Taur*. Les Arabes appellent le Taureau *Shor*, et *Thor*, *Al-Tor*, et *Al-Taur*, avec l'article; car c'est ainsi qu'ils nomment le Taureau céleste. Quelquefois ils le nomment *Tur*; les Chaldéens disent *Tauro* (10). L'œil du Taureau, *Aldébaran*, s'appelle *Atin-el-Taur*. Ce nom *Atin* est un de ceux que l'Edda donne à *Thor*. C'est l'*Ain-al-Thaur d'Ulug-Beigh*, p. 62. *Shor* en Hébreu (11) fut aussi prononcé *Thor* par les Chaldéens. Les Syriens appellent ce signe *Thauro*.

(1) Paus. Attic. p. 36.
(2) Lucan. l. 9.
(3) Hesych. in voc. Battus.
(4) Steph. Byzant.
(5) Dionys. Nonn. l. 48.
(6) Apoll. l. 2.
(7) Plin. l. 37, c. 10.
(8) Diod. l. 5, p. 374.
(9) Selden. de Diis Syr. Synt. 1, c. 4.
(10) Ricciol. p. 126.
(11) Buxtorf. 858.

En voilà, je crois assez, pour les Etymologistes, sur l'origine du nom de *Thor*, donné au Dieu des Scandinaves, qui le représentoient avec les cornes du Bœuf.

(*gggg*) Les Caractères symboliques du Bœuf, du Serpent et du Bouc, appartenoient au cérémonial mystérieux de Bacchus, fils de Jupiter Serpent, et de Proserpine, et Dieu lui-même, aux formes de Taureau. Le Serpent montoit le soir, et le Bouc ou la Chèvre le matin, le jour de l'Equinoxe à l'entrée du Soleil au Taureau. Ces Constellations se trouvent liées dans le Culte symbolique de Thor et de Bacchus, parce qu'elles le sont dans le système céleste.

(*hhhh*) On disoit *Jo-fur*, *Jo-mela*, comme on disoit *Ju-piter*, *Mars-piter*, *Liber pater*. Cette épithète de Père étoit commune à plusieurs Dieux.

(*iiii*) Il paroît par Strabon (1), qu'Hérodote a pu prendre pour un Aigle l'*Accipiter*, ou l'Epervier sacré des Egyptiens. Strabon, parlant de cet oiseau adoré à Philes en Egypte, dit que les Egyptiens l'appellent l'*Epervier*; mais il observe, qu'il ne ressemble ni aux Eperviers connus chez les Grecs, ni à ceux de l'Egypte. Il le trouve beaucoup plus grand, et nuancé de beaucoup de couleurs différentes. Il le croit un oiseau d'Ethiopie: ce qui est assez naturel à penser, quand on sait que les Ethiopiens ont été les Pères des Egyptiens de la haute Egypte.

(*kkkk*) Les anciens Assyriens et Ninivites auroient-ils propagé le culte de leur Dieu Thur, ou Thor, vers le Nord de l'Asie et de l'Europe, et vers les îles orientales de l'Asie? Que de questions à résoudre? Le Calendrier Suédois, qui nomme *Thor manet* le mois de Mars, ne semble-t-il pas marquer une filiation dans les idées religieuses?

(*llll*) On peut consulter Saumaise (2), sur les rapports qu'avoit cette cérémonie avec l'Astrologie, et avec les mouvemens périodiques du Soleil et de la Lune, et les signes appelés *Tropiques*, auxquels on attribuoit une certaine influence Climatérique (3). Car on appeloit ces quatre signes, qui fixent le commencement de chaque saison, signes Tropiques, Hebdomiques, et Climatériques. C'étoit, suivant Manilius, les quatre articulations du mouvement annuel, disposées ainsi par la Divinité.

(*mmmm*) On ignore absolument, quelle étoit cette Fontaine des Prêtres, dans laquelle on noyoit Apis, et où elle étoit placée (4). Il paroît, que les Prêtres en faisoient un mystère, et qu'il y avoit même des peines portées, contre ceux qui faisoient connoître cette Fontaine cachée. Saumaise (5) a prétendu, que ce lieu étoit situé entre Syène et Eléphantine, sur les confins de l'Egypte et de l'Ethiopie. Cette opinion paroît n'être pas tout-à-fait fondée, ni appuyée de preuves vraisemblables. Pourquoi les Habitans de Memphis auroient-ils conduit dans la haute Egypte le Bœuf, qu'ils pouvoient bien noyer chez eux? Toutes ces difficultés ont été proposées, avec beaucoup de raison, par Jablonski (6). Plutarque insinue (7) assez, que c'étoit près de Memphis, et que l'on faisoit voiturer au-delà du Nil le Bœuf mort, pour lui donner la sépulture; et il ajoute, que les cérémonies, qui se pratiquoient à ses funérailles, ressembloient beaucoup à ce qui se passoit dans les fêtes de Bacchus; ce qui confirme les rapports établis ci-dessus, entre le culte d'Apis et celui d'Osiris, et conséquemment de Bacchus, qui tous deux empruntoient leurs attributs du Bœuf céleste, dont Apis étoit l'image vivante.

(*nnnn*) Saumaise (8) nous donne les nombres Climatériques de chaque Planète, d'après Vettius Valens. Le nombre affecté à la Lune, à cette Lune à qui on consacroit Apis, est vingt-cinq; nombre égal aux temps Climatériques de la vie d'Apis (9). Parmi ces périodes Climatériques planétaires, les unes sont tirées de la révolution de la Planète, telles que celles de Saturne et de Jupiter, et les autres de l'Anaphore des signes, où elles ont leur exaltation, comme pour la Lune.

Dans les Chronocratories (10) mêmes, où le Chronocrator distribue aux autres Planètes des mois, des jours et des heures, on suivoit toujours les mêmes tables Anaphoriques. Ainsi la Lune, qui donnoit vingt-cinq ans, recevoit vingt-cinq mois, vingt-cinq jours, vingt-cinq heures. Ce nombre vingt-cinq étoit donc affecté à la Lune, dans le système Climatérique des temps affectés à la durée de la vie.

Les Astrologues (11), qui parlent des rapports de la Lune avec les mois et avec les jours, s'accordent toujours à donner le nombre vingt-cinq.

Il est certain, dit Saumaise (12), d'après Vettius Valens, que si la Lune se trouve au Taureau, au moment d'une naissance, elle donnera pour durée Climatérique vingt-cinq ans. Porphyre, cité par Saumaise (13), suppose ce même nombre pour les années données par le Taureau; ce qui s'accorde avec les tables de Vettius Valens, pour le climat d'Alexandrie.

(*oooo*) Plutarque, dans l'endroit de son traité d'Isis, où il parle de la faculté prophétique accordée aux enfans, dit qu'ils tiroient sur-tout des augures des mots, qui leur échappoient en jouant.

(1) Strabon, l. 7, p. 562.
(2) Ann. Climat. p. 146.
(3) Ibid. p. 145, p. 147.
(4) Jablonski, l. 4, c. 2. §. 11, p. 199. Arnob. l. 6, p. 194.
(5) Salmas. exercit. in Solin. p. 32.
(6) Jablonski, p. 200—201.
(7) Plut. de Isid. p. 364—362.
(8) Ann. Clim. p. 209.
(9) Salmas. ibid. p. 210.
(10) Salmas. ann. Clim. p. 218--220.
(11) Firmic. l. 3, c. 30.
(12) Salmas. ibid. p. 247; ibid. p. 445.
(13) Ibid. p. 694.

Cette manière de prophétiser, d'après les mots échappés au hasard, se retrouve dans la Grèce, en Achaïe, à Pharès, ville où l'on voyoit un bois consacré aux Dioscures ou aux Gémeaux. Pausanias (1), qui nous rapporte ce fait de la divination par les enfans, la compare à celle qui avoit lieu en Egypte, au temple d'Apis, ou du Dieu Taureau, qui dans les Cieux est voisin immédiat des Dioscures.

On attribue à Mithra, ou au Dieu monté sur le Bœuf, l'établissement des Obélisques consacrés au Soleil, dans la ville d'Héliopolis, dont le Bœuf Mnévis étoit la grande Divinité (2).

Aussi Nonnus (3), dans son Hymne à Hercule Astrochyton ou au Soleil, dit qu'il est le Dieu Ammon des Libyens, et le Dieu Apis des habitans des rives du Nil.

L'Egypte et ses Temples, aux yeux d'un Voyageur ordinaire, ne présentoient que le spectacle d'une grande Ménagerie, composée de tous les animaux sacrés; mais, aux yeux de l'homme instruit, elle offroit la ressemblance d'une foule d'emblêmes savans et ingénieux, destinés à représenter sur la terre, par des formes vivantes, les formes des animaux célestes et les opérations de la nature.

(*pppp*) Diodore (4) parle d'un roi d'Egypte, qui régna avant Protée, et qui portoit le nom de *Mendès*, ou de *Marron*; ce dernier nom étoit celui du Cocher de Bacchus. On attribuoit à ce Mendès le Labyrinthe ou Temple du Soleil, que Dédale imita ensuite en Crète, et où il enferma le fils de la Pleïade Pasiphaë, le Minotaure, dont Thésée triomphe dans son neuvième travail, ou à l'entrée du Soleil au Taureau céleste.

(*qqqq*) La fameuse statue d'Eléphantine, destinée à représenter la Néoménie Equinoxiale, empruntoit de la Chèvre et des Chevreaux les cornes de Bouc (5), qui paroient sa tête, et soutenoient le disque du Soleil, comme nous l'avons vu à notre article Ammon. On trouve aussi dans les figures placées dans le Décan de la Sphère Persique d'Abenezra, un homme à ongles de Chèvre, qui a également emprunté ses attributs de la Chèvre et des Chevreaux.

(*rrrr*) Nous verrons bientôt une statue de Pan, élevée dans le temple de Panople en Egypte, ou de la ville de Pan, dans laquelle ce Dieu étoit représenté avec un fouet à la main, comme le Cocher céleste (6).

(*ssss*) Il y a beaucoup d'apparence, que le Bouc, ayant été regardé comme un symbole de fécondité, fut placé aux Cieux par les inventeurs des caractères Astronomiques, qui tracèrent dans le Ciel une espèce de Calendrier symbolique, destiné à désigner par des animaux les opérations de la Nature et celles de l'Agriculture; et que les Prêtres, qui élevèrent des Temples au Soleil, à la Lune, et aux Astres, consacrèrent les images vivantes, ou inanimées des ces animaux célestes. Ainsi ce ne fut pas parce que le Bouc étoit sur l'Equinoxe, qu'il devint l'emblême de la fécondité universelle; mais c'est parce qu'il étoit fécond, qu'il fut placé aux Cieux, près du lieu où se trouve le Soleil, lorsque cette fécondité s'exerce sur la terre. Ceux qui retracèrent dans les Temples l'image du Ciel, eurent un Bouc représentant celui qui, dans les Cieux, avoit été placé primitivement pour caractériser la force génératrice de la Nature, à cette époque du mouvement de la révolution solaire.

(*tttt*) *Vere tument terræ et genitalia semina poscunt.*

Tunc pater omnipotens, etc. (7).

Parturit almus ager (8).

(*uuuu*) Les Rabbins sont partagés sur la Divinité des Hamaïtes, nommée *Azima*. (9) Le plus grand nombre et ceux qui l'ont mieux jugée, disent que c'étoit *un* Bouc, et alors c'est le Bouc de Mendès, le Dieu Pan, etc. des Grecs, dont la forme est une de nos Constellations et des douze signes.

Baal Aruch in voce Azima : « *fecerunt viri* » *Æmath Azima*; *tradunt Rabbini nostri, quod* » *Azima sit hircus calvus, cui non est lana* ».

Rassi dit : « *Azima erat simulacrum similitudine Hirci et sic legunt hoc omnes, et sic* » *explicant hoc vocabulum Rabbini nostri in* » *Sanhedrim* ».

Les Juifs reprochoient aux Samaritains de commencer leur Pentateuque ainsi : « *In principio* » *Azima creavit caelum et terram* ».

C'est ce qu'on voit par Abenezra, dans sa Préface *in Esther*, lorsqu'il parle de la Loi des Hébreux, reçue par les Gentils : « *et transferri* » *curaverunt legem Hebræis Persae et scripserunt* » *eam et posuerunt in historiâ regum suorum*; » *fuerunt autem Persae idololatrae et ideò loco* » *nominis dei sancti, nomen idolorum suorum* » *scribebant*; *quemadmodum Samaritani, qui* » *scripsêre pro* » : *In principio Deus*, etc. *In principio creavit Azima*, etc.

(*xxxx*) On remarquera, que le fameux Pan (10) joue un rôle dans l'aventure de la Cérès de Phigalie; que c'est lui qui la rencontre, après la violence que lui a faite Neptune, et qui en informe Jupiter.

(*yyyy*) Macrobe appelle le Ciel supérieur, la partie *Diurne*, et l'hémisphère inférieur, la partie *Nocturne*. Mais c'est une erreur; car le Soleil n'est rien pour nous, dans sa partie Nocturne, à laquelle

(1) Pausan. Ach. p. 226.
(2) Plin. Hist. Nat. l. 36, c. 8.
(3) Dionys. Nonn. l. 40, v. 397.
(4) Diod. l. 1, c. 39, p. 70.
(5) Cl-dess. c. 7, p. 3.
(6) Stephan. de Urbib.
(7) Georgic. l. 1, v. 324.
(8) Ibid. v. 331
(9) Œdip. t. 1, p. 368, et Seld. 327.
(10) Pausan. Arcad. p. 271.

il est nécessairement étranger. Il faut donc donner à ce dogme Théologique le sens que nous lui donnons.

(ɀɀɀɀ) Ces subdivisions du même Etre, qui se multiplie, en raison de ses qualités personnifiées, sont conformes à la doctrine des Chrétiens sur la Triade, et à celle des Phéniciens sur les trois enfans de *Génea* (1), ou de génération, adorateurs du Soleil, qui prennent les noms de *Lumière*, *Flamme*, et *Feu*, trois émanations du Feu principe, qui bouillonne dans le Soleil.

Aussi Arnobe donne-t-il à Apollon l'épithète d'*Immaculatus*, *Castissimus*, *atque Purus* (2); et en même temps il convient, que les anciens adorateurs de ce Dieu prétendoient, qu'il étoit aussi le même que Bacchus, et que le Soleil; que ces trois noms différens désignoient la même Divinité (3). Cette triple dénomination est également confirmée par Servius (4), qui, d'après Porphyre, la fait dériver de la diversité des rapports, sous lesquels on considère son action dans les différentes parties de la Nature, dans les Cieux, et sur la Terre (5).

Le même Auteur, dans son commentaire sur le sixième Liv. v. 78, répète encore ce même dogme Théologique, sur l'identité d'Apollon et de Bacchus, et du Soleil, et cite ce vers de Lucain :

Cui numine mixto.
Delphica Thebanæ referunt trieterica Bacchæ.

Le Commentateur ajoute : « *Undè in eorum* » *sacris erat Phœbarum et Baccharum conventus* ». Nous voyons effectivement dans Pausanias, que les Thyades ou les dévotes de Bacchus alloient tous les ans s'unir aux femmes de Delphes, pour célébrer des fêtes Orgiques sur le Parnasse (6). Macrobe appuie aussi de plusieurs témoignages la même vérité; et parmi les preuves qu'il apporte de l'identité de Bacchus, d'Apollon et du Soleil (7), il cite celle qui se tire des fêtes célébrées sur le mont *Parnasse*, en honneur d'Apollon et de Bacchus. Pausanias nous présente également Bacchus et Apollon unis par un culte commun en Elide (8).

(*aaaaa*) La division de l'Année et du Zodiaque en deux parties, par l'Equateur, qui sépare la partie supérieure de la route annuelle du Soleil, de sa route inférieure, et qui forme en quelque sorte la partie d'Eté et la partie d'Hiver, faisoit croire qu'Apollon, ayant quitté les Neiges de la Lycie, revenoit tous les ans à Délos, sa patrie, sous les traits brillans de la jeunesse, tel que le peint Virgile, dans son quatrième Liv. v. 143, etc. Servius, Commentateur de Virgile, observe, à cette occasion, qu'Apollon rendoit ses oracles à Patare en Lycie, pendant les six mois d'Automne et d'Hiver; et à Délos, pendant les six mois de Printemps et d'Eté, d'où lui vinrent les deux épithètes de *Delius* et de *Patareus*.

(*bbbbb*) Si Bacchus avoit des cornes de Bœuf, Mithra étoit monté sur un Bœuf, et Apollon pareillement étoit quelquefois représenté le pied appuyé sur une tête de Bœuf (9). Lui-même étoit nu, pour peindre la chaleur du Printemps. Tel il étoit représenté à Patras. On voit dans Pausanias le rapport qu'il y avoit, entre les Bœufs immolés à Apollon, et le Bœuf de Cadmus (10), qui portoit sur son épaule l'empreinte de la Lune, et de la Planète, qui a son exaltation au Taureau, signe Equinoxial à cette époque.

(*ccccc*) On donnoit le nom de *Thermios* ou de chaud à Apollon (11).

(*ddddd*) On peut en dire autant des aventures du jeune Cyparissus, et d'Hyacinthe, le premier changé en Cyprès, et le second en Fleur; et de Marsyas, fleuve de Phrygie, qui voulut rivaliser avec Apollon.

(*eeeee*) Ceux qui prétendent, que Phaëton ayant été foudroyé, Apollon son père fut si affligé de cette mort, qu'il refusa d'éclairer le monde, et se bannit du Ciel, trouveront aussi l'explication de cette fable, dans la chute ou le coucher du Cocher céleste, appelé *Phaëton*, qui arrive précisément au lever du Scorpion d'Automne, lorsque le Soleil descend vers l'Hémisphère inférieur.

(*fffff*) On disoit, qu'il les avoit gardées avec Hercule (12). Effectivement, le Soleil est alors uni avec l'Hercule céleste.

(*ggggg*) On donne douze pieds de haut à sa statue, chez les Phigaliens (13). Ailleurs la Pyramide Egyptienne, emblême naturel du Feu, comme nous l'avons déjà dit, représentoit Apollon. On couronna souvent sa tête de douze pierres précieuses, représentatives des douze signes, comme dans l'Apocalypse (14). L'épithète de *Loxias*, qu'on lui donnoit, désignoit sa marche oblique dans le Zodiaque, comme l'observe très-bien Phornutus.

(*hhhhh*) On voit pourquoi la Cigale, qui chante tout l'Eté, fut consacrée à Apollon (15). Les Athéniennes portoient dans leurs cheveux des Cigales d'or, en honneur du Dieu-Soleil ou

(1) Sanchoniat. Apud Euseb. Præp. Evang. l. 1, c. 10.
(2) Arnob. l. 4, p. 144.
(3) Ibid. l. 3, p. 119.
(4) Servius in Virg. Eclog. 5, v. 66.
(5) Idem. in Æneid. l. 3, v. 92.
(6) In Phocic. p. 319--321.
(7) Macrob. Saturn. l. 1, c. 18.
(8) Heliac. 1, p. 162.
(9) Paus. Achaic. p. 226.
(10) Ibid. Boiotica, p. 290.
(11) Heliac. 1, p. 163.
(12) August. de Civ. Dei, l. 18, c. 13.
(13) Paus. Arcadic. 262. Idem Attic. 42.
(14) Albricius Philosoph.
(15) Aristoph. Schol.

d'Apollon, à qui la Cigale étoit consacrée, et sous la protection duquel étoit leur ville.

(*iiiii*) On remarque, que les maladies du corps et celles de l'esprit ont toujours fait la fortune des Prêtres et celle de leurs Dieux. On va consulter la Divinité, pour pouvoir pénétrer dans les secrets de l'avenir, et satisfaire un des grands besoins de notre esprit, la curiosité. On va aussi lui demander des remèdes pour les maladies. L'ignorance du Peuple fait donc son plus grand malheur. S'il étoit plus instruit, il sauroit que les Prêtres ou leurs Dieux ne devinent pas l'avenir, et ne connoissent pas mieux qu'un médecin les remèdes, qui peuvent guérir ses maux.

C'étoit le Dieu Pan, dont nous avons parlé ci-dessus ainsi que de ses rapports avec la Chèvre Equinoxiale de Printemps, qui, suivant Apollodore, avoit appris à Apollon l'art de la divination. Germanicus compte, parmi les raisons qui le firent regarder comme le Dieu des Augures, et de la Divination, l'opinion populaire, qui faisoit tirer des pronostics des différentes couleurs, dont sa lumière étoit souvent altérée par les vapeurs de l'Atmosphère. *Solem quis dicere falsum audeat*, dit Virgile (1). Aratus, avant Virgile, avoit consacré ce préjugé populaire dans son Poème Astronomique, mais il avoit restreint son idée aux pronostics météorologiques.

(*kkkkk*) Myrrha fut ensuite changée en arbre de ce nom, consacré au Soleil chez les Orientaux, comme on le voit dans Kirker. Ce fut aussi de la Myrrhe, que les Mages offrirent à Christ naissant, dans la Légende solaire des Chrétiens. Car chaque Secte solaire a sa légende, laquelle porte sur un fond commun, qui laisse toujours appercevoir entre elles de nombreux rapports, malgré les nuances différentes de la broderie.

(*lllll*) Cette dernière circonstance pourroit être une allusion à la cérémonie, qui se pratiquoit tous les ans sur le sommet du Liban, en honneur de Vénus, qu'on y représentoit par une Etoile, ou par une flamme volante, qui sembloit s'élever de la cime de la montagne, pour aller ensuite tomber dans le fleuve Adonis.

(*mmmmm*) Je remarque, que le nom de Cabar signifioit *Grand*; le mot Grand en Persan étoit *Arta*, mot qui entre dans la composition du nom d'*Arta-xerxès*. Il peut donc entrer aussi dans celui d'*Ast-Arta*, le grand Astre, et dans celui d'*Arte-mis* donné à Diane ou à la Lune; car ces noms n'ont point une origine Grecque. L'épithète de *Grande* a pu très-bien être donnée à la Lune, au grand Astre, que la Genèse appelle avec le Soleil, ou des *deux grands Flambeaux*.

(*nnnnn*) Adonis étoit le Dieu de Byblos; et Plutarque fait arriver Isis à Byblos.

(*ooooo*) Apulée (2) donne à son Isis ou à la Lune le nom de *Vénus*.

Peut-être qu'on trouveroit ce rapprochement dans la Cosmogonie des Atlantes, où il est question de l'apothéose d'Hespérus, fils d'Atlas, qui donna son nom à l'Etoile du matin, et qui étoit mort, enlevé par un ouragan qui l'avoit précipité du sommet d'une montagne, où il contemploit le Ciel. On pourroit aussi, dans cette fable des Atlantes, rencontrer des rapports avec l'Etoile tombée du Ciel, que Vénus consacra dans sa sainte île de Tyr.

(*ppppp*) Je remarque, que ce passage du Soleil aux signes inférieurs se faisoit, au moment où il étoit précédé immédiatement, dans son lever, de la Couronne boréale, que nous prouverons être la véritable Proserpine.

(*qqqqq*) Telle est la forme, sous laquelle le Planisphère Egyptien, gravé dans Kirker (3), représente Typhon, qui est censé résider dans le signe du Scorpion, sous lequel périt Osiris, et avec lequel se lève l'Ourse, ou le Sanglier d'Erymanthe, son Paranatellon. Bacchus étoit mis en pièces également par des Génies aux pieds de Serpens.

(*rrrrr*) Cicéron compte Esculape parmi les hommes déifiés par la reconnoissance des mortels. Pausanias (4), avec beaucoup plus de raison, prétend qu'il avoit été réputé Dieu dès son origine.

(*sssss*) Les Hyades ont été portées par les anciens, jusqu'au nombre de sept (5), comme les Pleïades. Sanchoniaton fait naître Esculape d'une des Titanides ou Artémides, et il compte sept Titanides (6). Donc les Hyades sont les Titanides de Sanchoniaton. Il fait les Titanides filles d'Astarté, de cette belle Déesse qui prend une tête de Taureau, pour marque de sa royauté. Les rapports sont clairs, puisque les Hyades ou Titanides sont les Etoiles du front du Taureau. Le Serpentaire, sous le nom de *Cadmus*, joue un grand rôle dans la fable d'Europe et du Taureau céleste. On voyoit une belle statue du fils des Titanides, ou d'Esculape à *Titane* (7), dans le territoire de Sicyone. Il y avoit aussi une statue de Coronis. *Titanis*, ou nourrice, est le nom des Hyades, *Nutrices Bacchi*

(*ttttt*) Dans le Planisphère de Kirker, on trouve, pour Paranatellon du Sagittaire, un homme qui coupe la tête d'une Chèvre. Cet homme est le Serpentaire qui, par son lever, fait coucher la Chèvre : aussi immoloit-on des Chèvres à Esculape (8). Dans le Poème de Nonnus, chants premier et second, nous avons vu Cadmus ou le Serpentaire prendre les attributs de Pan. Cette fiction a son origine dans la correspondance qui existe, entre ces deux Paranatellons du Taureau. Peut-être y trouvera-t-on la source de

(1) Georgic. l. 1, v. 463.
(2) Metamorph. l. 11.
(3) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 206.
(4) Pausan. Corinth. p. 69.
(5) Hygin. l. 2.
(6) Euseb. l. 1, c. 16.
(7) Paus. Corinth. p. 54.
(8) Ibid. p. 68--69.

la

la communauté de culte entre ces Divinités, que Jablonski dit avoir existé à Panople (1), ou dans la ville de Pan en Egypte. On verra aussi pourquoi, à côté de la statue d'Esculape à Epidaure, on plaçoit les statues de Bellérophon, ou du Cocher qui porte la Chèvre, et de Persée portant la tête de Méduse, et qui est dans les Cieux à côté du Cocher (2). Leur coucher coïncidant avec le lever du Serpentaire ou d'Esculape, ils sont co-Parànatellons. Voilà l'origine de leur union dans les Temples, où l'on représentoit les aspects des Cieux.

C'est par cette raison, que le Coq, ou l'animal qui, par son chant, annonce l'Aurore, fut consacré à Apollon, comme il l'étoit à Esculape (3).

C'étoit à cette époque, suivant Julien (4), que l'on célébroit des mystères pour prier la Divinité de préserver l'homme des maux, que la force ténébreuse ramène dans la Nature, au moment de la retraite du Soleil. Aussi le huitième jour des mystères d'Eleusis, célébrés en Automne, étoit-il consacré à Esculape. C'est aussi par-là qu'on peut expliquer ce que dit Arnobe (5) de la vendange d'Esculape. *Esculapii geritur, celebraturque vindemia. Colunt enim Dii vineas et ad suas usiones contractis exprimunt Vindemiatoribus vinum.*

(*uuuuu*) On trouvoit à Athènes un temple d'Esculape, dont les murailles étoient garnies de tableaux (6), qui retraçoient les différentes cures qu'il avoit faites. Près de là étoit aussi le tombeau d'Hippolyte.

(*xxxxx*) Virgile suppose, que le sommeil prit la forme de Phorbas (7), pour endormir Palinure, au moment où celui-ci tenoit ses yeux fixés sur les Astres, qui devoient diriger sa route. C'est comme si un de nos matelots disoit, que le sommeil, pour tromper le Pilote, prit la forme de S. Nicolas.

(*vvyyy*) On montroit à Epidaure les bains d'Esculape (8), le temple d'Hygiê, la statue d'Hepionê. Apollon et Esculape y étoient désignés sous le nom d'*Egyptiens*. Ces derniers monumens étoient l'ouvrage d'Antonin.

(*zzzzz*) Trugon est le nom de la Tourterelle, et d'un Poisson marin. C'étoit là qu'on voyoit aussi l'autel des douze grands Dieux, à côté du temple d'Esculape (9). Chez les Romains, le premier Janvier est consacré à Esculape et à Janus, et on mettoit également douze autels aux pieds de Janus, pour désigner les douze mois. On se rappelera que les Romains empruntèrent leur Religion des Arcadiens; et qu'ils transportèrent leur commencement d'année au solstice d'hiver, au lieu de le placer, comme autrefois, à l'Equinoxe de Printemps, au lever du Serpentaire Esculape.

La Chèvre céleste étoit adorée dans le territoire de Sicyone, chez les Phliassiens, qui avoient élevé, dans la place publique de leur ville, une Chèvre dorée, image de cette Constellation (10).

Près de là, on trouvoit le temple d'Esculape, nourri par une Chèvre, par cette fameuse Chèvre Amalthée, qui avoit nourri Jupiter. On y trouvoit aussi le temple de Diane, et Esculape y étoit pareillement sans barbe. On voyoit à Argos (11) un temple d'Esculape, et à côté celui de Batus, conducteur de Chars. Près de là étoit aussi le temple de Diane. Esculape et Diane Agrotère étoient aussi réunis à Mégalopolis (12).

Pausanias compare les feuilles de la Pomme de Pin aux écailles du Serpent (13).

(*aaaaaa*) *Alexanor*, celui qui aide les hommes; épithète d'Esculape; *Euêmerion*, bon jour; *Hygié*, santé. On lui donnoit pour femme *Hepionê*, la *Calmante*. Toutes les Théologies, et sur-tout celle des Indiens, nous offrent une foule d'êtres moraux ainsi personnifiés (14). Hygiê et Esculape étoient réunis à Argos, comme à Titane, par un culte commun.

(*bbbbbb*) Cyrus avoit été nourri, comme Esculape, par un Chien.

(*ccccc*) Quelques Auteurs ont prétendu, que ce n'étoit point de Sinope, ville du Pont, que Sérapis prenoit son nom; mais qu'il l'avoit tiré d'une montagne voisine de Memphis (15), appelée *Sinopion*, et que ce fut de Memphis que ce culte passa aux Grecs, établis à Alexandrie, où on éleva à ce Dieu le plus magnifique de tous les temples, qu'il eut encore eu jusques là. Tacite ne les contredit pas tout-à-fait, puisqu'il dit que l'on prétendoit aussi, que ce Dieu avoit été apporté de Memphis, ville autrefois très-fameuse, et le boulevart de l'ancienne Egypte. On peut consulter Ammien Marcellin (16), Prosper, et sur-tout Ruffin (17), sur la construction du magnifique temple, qu'avoit Sérapis à Alexandrie.

(*ddddd*) Il existe des Médailles de Vespasien, grand bronze, avec cette inscription : *Jupiter Sarapis*.

(1) Pantheon Egypt. l. 5, c. 6, p. 193.
(2) Pausan. Cor. p. 69.
(3) Plut. de Pyth. Orac. p. 400.
(4) Julian. Orat. 5, p. 324.
(5) Arnob. l. 7, p. 238.
(6) Pausan. Att. p. 19.
(7) Æneid. l. 5.
(8) Ibid. p. 70.
(9) Pausan. Arcadic. p. 256.
(10) Pausan. Corinth. p. 56.
(11) Ibid. p. 65.
(12) Arcadic, p. 264.
(13) Attic. p. 19.
(14) Ibid. p. 71. Paus. Corinth. p. 65.
(15) Dionys. Periegetes, v. 255. Eusthat. Comm.
(16) Amm. Marcell. l. 22. Prosp. Aquit. l. 3, de Prædict.
(17) Ruffin, l. 2 Hist. c. 22.

Il en existe de Domitien, moyen bronze, avec cette inscription : *Sol Sarapis* (1).

Cedrenus (2), parlant de la même Divinité honorée dans un magnifique temple à Alexandrie, nous dit que les uns assuroient, que c'étoit Sarapis, les autres Jupiter, d'autres Apis, qui, dans un temps de disette, avoit nourri les Alexandrins. Cette dernière opinion est peut-être l'origine d'une tradition, qui le fit confondre avec le fameux fils de Jacob, Joseph (3), qui délivra l'Egypte de la famine, et que l'on confond tantôt avec Apis, tantôt avec Sarapis, dans le temple duquel on nourrissoit le Bœuf symbolique, connu sous le nom d'*Apis*. Julius Firmicus Maternus (4) énonce la même opinion sur Joseph, et il semble que le *modius* ou boisseau de Sérapis les ait conduits à cette idée. Ils croyoient voir, dans le Bœuf sacré, le culte de l'animal agricole, que consacre Osiris, suivant Diodore et Plutarque.

(*eeeeee*) J'ai préféré cette étymologie à toutes celles que nous ont données les anciens, et qui n'ont rien de plus vraisemblable, ni de plus satisfaisant. Celle-ci est l'expression même de la nature de cette Divinité. *Sarap* est le nom du Serpent en Hébreu et en Chaldéen ; et c'est dans l'Orient qu'il faut chercher l'étymologie des Divinités Orientales et Egyptiennes, et sur-tout du nom *Sarapis*, qui, suivant Plutarque, étoit un mot étranger, et nullement Grec (5).

(*ffffff*) On disoit que les Arcadiens prirent autrefois le nom d'*Apidanes*, d'un certain Apis médecin (6), qui étoit venu s'établir chez eux, et qui avoit délivré leur pays des Serpens, comme le Serpentaire Phorbas en avoit délivré les Rhodiens (7), dont l'île étoit consacrée au Soleil.

(*gggggg*) On remarquera, que cet Apis étoit de la famille d'Io changée en Vache, placée dans le Taureau céleste, et devenue Isis, cette Isis qu'on unissoit à Osiris et à Sérapis, dans un culte commun. On trouve aussi Apis dans la série des rois de Sicyone (8), c'est-à-dire, d'un pays fameux par le culte d'Esculape, comme nous l'avons vu. Eschile en fait un devin et un médecin, fils d'Apollon ; c'est-à-dire, qu'il en fait un véritable Esculape (9). Il purgea tout le pays de bêtes venimeuses. C'est précisément ce qu'on disoit du Serpentaire, sous le nom de *Phorbas*, dans la tradition des Rhodiens, et Phorbas est aussi avec Apis, un des rois d'Argos (10). Les Thelchines, qui avoient fait périr Apis, avoient passé à Rhodes, et Apis mort fut mis au nombre des Dieux, et invoqué sous le nom de *Sérapis*, suivant le témoignage d'Apollodore (11).

(*hhhhhh*) Ce qu'il y a de certain, c'est que les anciens (12) ont reconnu qu'il existoit un grand rapport entre Apis, Osiris et Sérapis, et ce rapport tient aux aspects célestes du Taureau, et de son Paranatellon, ou du Serpentaire qui se lève à son coucher, et se couche à son lever. Il suffit de jeter un coup-d'œil sur nos Planisphères, relatifs aux aventures d'Osiris et d'Isis, pour appercevoir ces rapports. On voit que, lorsque le Soleil ou Osiris étoit au Taureau, la Lune étoit pleine dans les Etoiles du Serpentaire, Sarapis ; et que, lorsqu'en Automne le Soleil étoit au Serpentaire, la Lune étoit pleine au Taureau. De-là ces rapports entre les formes du Bœuf et du Serpent, tant pour le Soleil ou Osiris, que pour la Lune ou Isis. Car comme on a des figures d'Osiris et d'Isis, à cornes de Bœuf ou de Vache, de même on a des figures d'Isis et de Sarapis entortillées du Serpent. Ce sont les époques Equinoxiales, ou le passage du Soleil et de la Lune à ces différens points, qu'on avoit en vue de peindre. On pourroit appliquer à ces situations respectives du Soleil de l'Equinoxe de Printemps, et de la Lune du même Equinoxe, pleine au Serpentaire Esculape, cette tradition sacrée rapportée par Proclus (13) ; savoir qu'Apollon étoit l'intelligence Solaire, et Esculape l'intelligence Lunaire.

(*iiiiii*) Aussi Diogène (14), qui étoit de Sinope, voyant que les Athéniens, par une basse flatterie, vouloient décerner à Alexandre le Grand les mêmes honneurs qu'à Bacchus, leur disoit : « si vous faites de lui un Bacchus, faites donc » aussi de moi un Sérapis ». Diogène savoit que, dans sa patrie, ces deux Divinités étoient unies par un culte commun, comme Osiris et Sérapis l'étoient en Egypte, comme Bacchus l'étoit au Serpent de la Ciste sacrée, et à ceux des Ménades.

Les fils de Déimaque, qui accompagnèrent Hercule dans son expédition contre les Amazones, et qui restèrent à Sinope, étoient de Tricca, ville célèbre par la naissance et le culte d'Esculape (15).

(*kkkkkk*) On lui donnoit l'épithète de Dieu aux sept Lettres (16), *Eptagrammatos*. Plusieurs ont cru que cette dénomination venoit de ce que, dans le nom *Sarapis*, il y a sept Lettres. Pour moi, je pense

(1) Pellerin Méd. 1, p. 224.
(2) Cedren. p. 325.
(3) August. de Civit. l. 18, c. 5. Ruffin. l. 2, c. 23. Suidas in voce *Sarapi*.
(4) Julius Firm. de prof. Relig. p. 28.
(5) De Isid. p. 376.
(6) Eustbat. ad Dionys. Perieg. v. 415. Et Anonym. Paraphr. ad v. 398.
(7) Hygin, l. 2.
(8) Marham. Chronic. Sæcul. 6, p. 85.
(9) Æschyl. Suppl. 226.
(10) Hygin, l. 2.
(11) Apoll. l. 2.
(12) Clem. Protrept. p. 32. Plut. de Isid. p. 362.
(13) Proclus in Timæum, p. 49.
(14) Diog. Laert. l. 6, p. 405.
(15) Schol. Apoll. l. 2, v. 957.
(16) Hesych.

qu'il y avoit quelque chose de plus mystérieux dans cette dénomination, et qu'on doit l'entendre des sept voyelles qui désignoient le système universel, et le grand Dieu immortel, père de l'Univers, le Dieu, qui étoit le chef et le lien de toute l'harmonie du monde. Cette idée mystérieuse est consignée dans deux vers rapportés par Eusèbe (1), où on lit: « sept lettres voyelles, *Eptagrammata*, célèbrent ma gloire, et cette gloire est celle du grand Dieu immortel, ou du père infatigable de toutes choses. Je suis la Lyre de l'univers, celui qui entretient l'harmonie des Cieux ». Nous aurons lieu de parler de ces sept voyelles affectées au système Planétaire, lorsque nous expliquerons les sept chandeliers d'or de l'Apocalypse, placés à côté du fils de l'Eternel, comme la Lyre aux sept cordes l'est dans la main du Dieu Soleil, Apollon.

(*lllll*) Une chose assez singulière à observer, c'est que Sérapis (2) passoit pour être le Dieu, vers lequel se rendoient les ames vertueuses après la mort, lorsqu'après avoir traversé les sept Sphères, elles rentroient dans la ville Sainte aux douze portes et aux douze fondemens posés chacun sur une pierre précieuse. Aussi le Rhéteur Aristide (3), dans le pompeux éloge qu'il fait de Sérapis, nous dit-il, qu'il est le conducteur des ames, le Dieu qui les rappelle à lui, les juge et les récompense. Il n'est donc pas extraordinaire de penser, que cette composition avoit un but mystérieux, et que la statue du Dieu, qui recevoit les ames, étoit dans les proportions du monde et du système céleste, comme la ville Sainte et l'antre Mithriaque, dont nous parlerons ailleurs. Peut-être que le *Modius* et la règle qu'il porte, sont les emblêmes de toute espèce de mesure, et de la Justice. *In qua mensura mensi fueritis*, dit l'Ecriture, *remetietur vobis*. Clément d'Alexandrie regarde le *cubitus* ou la *règle*, comme symbole de la justice (4). Il est certain que le *Modius*, la Règle, et la Balance, trois instrumens de mesure, sont dans la main de l'homme, qui occupe la Balance, dans le Planisphère de Kirker. Parmi les caractères hiéroglyphiques, trouvés dans le temple de Sérapis, on distinguoit ceux qui désignoient *la vie future*; et ces caractères avoient la forme de Croix (5); ce qui détermina, dit-on, les Grecs à accueillir ce symbole, et l'opinion des Chrétiens sur la vie future.

(*mmmmmm*) On se rappelle l'opinion qu'avoient les anciens, sur le Pôle abaissé, connu sous le nom de Pôle Antarctique. Il n'étoit vu que par les habitans du Styx, dit Virgile (6), et par les manes qui voltigent dans les lieux profonds; là, régnoit Pluton, ou le Soleil des signes inférieurs ou d'hiver. Car le Soleil en nous quittant, dit Servius, est censé aller éclairer nos Antipodes.

On peut voir dans Ovide, *Métamorph.* 9, *Fab.* 13, comment, dans ces mystères, l'Isis à tête de Vache, ou Io, Diane, Apis, l'Aboyeur Anubis, Harpocrate, Osiris mort, et les Serpens, étoient autant d'images symboliques toujours unies.

(*nnnnnn*) Il y avoit près de la mer Rouge et du golfe Sachalite, une île de Sérapis, où ce Dieu avoit son temple. Ptolémée la place au quatre-vingt-quatorzième degré de longitude, et au dix-septième degré trente minutes de latitude (7).

(*oooooo*) Suidas (8) parle d'une statue consacrée par les Alexandrins, adorateurs de Sérapis, qui réunissoit les caractères mystiques d'Adonis et d'Osiris, et qu'il appelle une figure du temps éternel, *Aionos*, ou du Dieu qui, comme Hercule, engendre les saisons et les siècles.

(*pppppp*) On remarquera, que l'œuf symbolique étoit aussi placé à côté de Bacchus, ou de l'Osiris Egyptien, comme il est ici mis dans la bouche de Cneph, et dans celle de l'Hercule, dont parle Athénagore; d'Hercule, grande Divinité de Thèbes, ou de la ville qui adoroit Cneph, comme le Dieu créateur de l'univers.

(*qqqqqq*) Le Serpent d'Agathodémon est celui d'Esculape, ou de Sérapis, enfin du Dieu Soleil descendu aux signes inférieurs, lorsqu'Osiris est mis par Typhon dans un coffre, ou dans le tombeau. Cette circonstance justifie ce que nous avons dit à l'article Isis, que les Pyramides étoient des tombeaux du Soleil, ou d'Osiris. En effet, une tradition des Sabéens, que nous avons rapportée dans cet Ouvrage (9), suppose que, sous une de ces Pyramides, reposoient les cendres d'Agathodémon; et les Sabéens, comme on le sait, adoroient le Soleil et les Astres.

(*rrrrrr*) On y voyoit deux temples, celui du bon Génie, et celui de la Bonne Fortune. Or on appeloit, en Astrologie, le Soleil, *Génie*, et la Lune, *Fortune* (10).

(*ssssss*) Ce Serpent peut être l'Hydre céleste, placée sous la Vierge, plutôt que le Serpent d'Ophiuchus.

(*tttttt*) Eusèbe (11), ou plutôt Philon de Byblos, cite un ancien auteur, qui prétendoit, que les Egyptiens et les Phéniciens avoient représenté, sous la forme de Serpens, les premiers élémens de la nature, et les avoient consacrés dans leurs temples sous cette forme, parce qu'ils les regardoient comme les plus grands des Dieux, et les modérateurs de toutes choses. On peut voir dans Saumaise (12), que souvent on donna le nom

(1) Euseb. Præp. Ev. l. 11, c. 6.
(2) Julian. Imperat. Orat. 4, p. 254.
(3) Arist. t. 1, Orat. 8, p. 96.
(4) Strom. l. 6, p. 633.
(5) Cedren. p. 325.
(6) Virg. Georg. l. 1, v. 241.
(7) Ptolem. Geog. l. 6, c. 15, p. 131.
(8) In herisco.
(9) V. Ci-dess. l. 1, c. 3, p. 52. Edit. in-4.
(10) Salm. ann. clim. p. 129.
(11) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 10.
(12) Salm. Ann. Clim.

d'Elémens aux Astres, et aux Constellations, que les anciens regardoient comme les chefs et les modérateurs de toutes choses. Aussi Servius, dans son Commentaire sur le second livre de Virgile, nous dit, que les Philosophes anciens regardoient les Astres comme les premiers Elémens, et les Régulateurs de la nature (1), qui exerçoient sur elle une grande puissance.

(*ttttt*) Le Vase d'eau peut désigner le Verseau, ou le Solstice d'hiver; le Sceptre, le Lion, ou le domicile du Soleil; la Fleur, le Printemps; et l'Anneau, la Couronne d'Ariadne, placée près de l'Equinoxe d'Automne. Peut-être y a-t-il une allusion aux quatre points de la Sphère, peut-être aussi aux Elémens. On trouve, dans le Planisphère Egyptien de Bianchini, de ces figures de Décans, qui tiennent des anneaux et d'autres symboles.

(*uuuuu*) Je dis par le moyen de la navigation: car j'imagine qu'on ne sera pas tenté de croire, que la navigation date de l'époque du voyage des Argonautes, et qu'il n'est personne assez hardi pour en fixer le commencement dans un monde éternel.

(*xxxxxx*) On trouve, dans Kirker (2), des Abraxas, où d'un côté on lit le nom d'*Iao*, et de l'autre le mot *Sabaoth*, autour d'un Harpocrate, ou d'une petite figure, qui a un doigt sur la bouche, qui tient un fouet de l'autre main, et qui paroit assise sur la Fleur du Lotus. Les Gnostiques (3) faisoient de Sabaoth le Génie du septième Ciel; alors ce seroit celui de la Sphère de Saturne, ou de la Planète qui présidoit au signe du Solstice d'hiver. Il étoit regardé comme le Dieu de la septième puissance (4).

A la page suivante, ou 463, on voit un Harpocrate assis sur le Lion solaire, qui formoit le trône d'Horus, ou avec l'image du signe en aspect le soir avec celui qu'occupoit le Soleil du Solstice d'hiver. Il est assis sur le Lotus, et placé entre une Etoile et la Lune. L'inscription porte ces mots: *Abraxas Sisirim*; sur le revers est écrit: là commence la fatalité: *Archoi Amarmenê*, pour αρχει μαρμενη.

A la page 465, on trouve un Harpocrate assis sur une espèce de Barque, semblable à celle du Janus, qui se lève à minuit avec la Vierge céleste, au Solstice d'hiver. Il tient en main la Croix; sur le revers est l'effigie du Chien, que l'on trouve casé sous le Capricorne, dans le Planisphère de Kirker, et au-dessus un Génie, qui a quatre ailes.

(1) Virgil. in Æneid. l. 2, v. 155.
(2) Kirk. Œdip. t. 2, parr. 2, p. 462--463.
(3) Epiph. adv. Hæres. c. 26.
(4) Ibid. c. 39.
(5) Inv. Uran. t. 40.
(6) Gem. p. 8.
(7) Eratosth. c. 35.

(*yyyyy*) Voici ce que dit Proclus de cette Etoile. L'Etoile, qui est au bas du gouvernail du navire Argo, se nomme *Canopus*; à peine est-elle visible à Rhodes. Aussi l'appeloit-on *Terrestris*, *Pondérosa* (5). Geminus ne lui donne qu'une très-petite élévation à Rhodes (6).

Voici ce qu'en dit Martianus Capella, *liv.* 8.

« *Hinc quâ devexo tellus subducitur axe,*
» *Ignoto Canopos sese infert fulgidus astro* ».

La vue du vaisseau, auquel cette Etoile étoit attachée, étoit d'un bon augure pour les Nautonniers (7).

(*zzzzzz*) Plusieurs Sphères n'y peignent qu'un simple Vase. Tel est le Planisphère Egyptien, et celui des Indiens, découvert par John Call (8). Les Indiens appellent encore ce signe *la Cruche*, *Coumbum* (9), en langue Brame; *Del*, ou *Dol*, *le Sceau*, en langue Pelhvi. Les Arabes l'appellent *Aldalu* (10); les Latins, *Amphora*, et les Grecs, *Calpê*, tous noms qui désignent le Vase, le Sceau et la Cruche.

(*aaaaaaa*) Le Géographe Scylax, dans son Périple, *pag.* 43, dit que, « près de l'embouchure Canopique, est une île déserte, à laquelle Canopus, venu de Troye, donna son nom. Son tombeau, qu'on y voit encore, en est, dit-il, la preuve ».

(*bbbbbbb*) Dans Saumaise, *ann. Clim. p.* 610, on lit: *Char-Chnubis*, au premier Décan du Lion céleste; et on lit sur un Abraxas, *Kol-Cnubis*, avec l'inscription *Iao*, suivi, du mot *Anok*. Est-ce l'*Anok*, ou *Hanuch*, qui, suivant les Arabes (11), fit couler le Nil sur l'Egypte, comme faisoit l'homme du Verseau? je l'ignore. On donnoit à cet Hanuch le nom d'*Adris*, ou de Magnifique, nom donné à quelques Etoiles du Vaisseau par les Arabes (12). Job, parlant des Constellations, qui veillent sur la partie méridionale du monde, les appelle *Theman-Adris*, ou *Edresi*. Les Septante traduisent ce mot par les appartemens du midi; ce qui convient assez au signe le plus méridional, et au Vaisseau son Paranatellon (13). Je rassemble ici ces diverses traditions, afin de faciliter le travail de ceux qui voudroient suivre plus loin la chaîne des rapports, qui lient les traditions Juives, Arabes et Egyptiennes, sur les Constellations méridionales, et sur les Génies qui y présidoient.

(*ccccccc*) Peut être faudroit-il lire *Sidon*; car

(8) Transact. Phil. 1772, p. 353.
(9) Le Gent. voy. des Indes, t. 1. Anquetil. Zend. Av. t. 3, parr. 2.
(10) Comm. Alfrag. p. 108.
(11) Kirk. Œdip. t. 1, p. 65.
(12) Hyd. Comm. ad Ulug-Beigh, p. 60.
(13) Goguet t. 1, p. 400.

Sidon, en Phénicien, signifie Poisson, au rapport de Justin (1) et d'Isidore de Séville (2). Sanchoniaton unit Sidon et Poseidon, et il dit que Sidon étoit douée d'une voix agréable, et inventa le chant de l'Ode; ce qui ne peut convenir qu'au Poisson à tête d'Hirondelle, placé sous Andromède, et dans le signe consacré à Neptune dans la Série des douze grands Dieux (3). Quant aux rapports de Dagon avec l'Agriculture, il est certain que la Vierge céleste, Déesse des moissons, se couchant au lever des Poissons, ceux-ci purent être regardés comme signes de la même opération agricole. De là vint qu'elle prit le nom d'*Atargatis* (4), Divinité qui se compose du corps de la Vierge et de la queue des Poissons, en aspect avec elle. Cérès, chez les Syracusains, prit aussi le nom de *Siton* (5). Le Poisson Dagon se levoit le soir en Eté, sous le Lion, à l'approche des moissons: voilà ce qui a peut-être conduit à la traduction du mot *Dagon* par *Siton*, et trompé Philon, traducteur de Sanchoniaton. Mais je pense avec Selden (6), que c'est une erreur; et que ce mot vient de *Dag*, Poisson, nom qu'ont encore conservé les Poissons.

(*ddddddd*) C'est une chose assez singulière à remarquer, dans cette fiction Judaïque, sur la chute de Dagon à la vue de l'Arche, que le Poisson Dag tombe, et se couche effectivement au lever de l'Arche ou du Vaisseau céleste. Cela arrive le matin au lever du Lion, et au coucher d'Hercule, le Samson des Hébreux. Aussi c'est dans le temple de Dagon (7), qu'étoit Samson, lorsqu'il fit tomber les colonnes du temple des Philistins; et Samson meurt à la même époque (8), où meurt Hercule, au moment du retour du Soleil au Lion céleste, lorsqu'on célébroit la fête de Dagon. C'est le matin, au lever du Soleil, que Dagon tombe à l'aspect de l'Arche, suivant la tradition Judaïque (9).

Simon le Macchabée brûla le temple et l'idole de Dagon, à Azoth (10).

Kirker cite le passage de Radak (11), qui nous dit que Dagon étoit composé des parties de l'homme et de celles du Poisson; qu'il étoit Poisson dans sa partie inférieure, et que c'est même de là qu'il tiroit son nom.

Saint Jérôme appela Dagon *le Poisson de la Douleur*, à cause des fréquentes lamentations, qui faisoient partie de son culte (12).

(*eeeeeee*) Agathias, l. 2. p. 59, parle de Ninus, de Semiramis, et de Bélus, fils de Derceto, dans la succession des Rois d'Assyrie.

Tzetès, Chiliad. 9, ch. 275, parle de la métamorphose de Derceto, mère de Sémiramis, en Poisson; il y voit l'origine du respect religieux des Syriens pour les Poissons, dont ils s'abstiennent de manger la chair.

(*fffffff*) On adoroit à Ascalon Vénus Uranie, ou la Déesse qui a son exaltation au signe des Poissons. Suivant Pausanias (13), ce culte avoit pris son origine chez les Assyriens, au rapport de cet auteur; de là il étoit passé chez ceux de Paphos, en Chypre, et chez ceux d'Ascalon, en Palestine. Ce fut Egée, qui l'institua chez les Athéniens, qui l'établit pour appaiser le courroux de la Déesse, dont il se croyoit frappé. On verra bientôt, que la Déesse de Syrie avoit des traits, qui lui étoient communs avec Vénus. Elle avoit aussi quelques traits des Parques; et la Vénus Uranie d'Athènes étoit réellement regardée comme Vénus, la plus ancienne des Parques (14). Tertullien, dans son Apologétique (15), met sur la même ligne l'Atargatis des Syriens, et la Déesse Uranie, ou la céleste des Carthaginois.

(*ggggggg*) Ces traditions ont été conservées par Ovide, Métam. l. 4, fab. 1, v. 43.

Illa quid è multis referat (nam plurima norat).
Cogitat et dubia est, de te Babylonia narret
Derceti, quam versa, squamis velantibus artus,
Stagna Palestini credant coluisse figurâ;
An magis ut sumptis illius filia pennis
Extremos altis in turribus egerit annos.

(*hhhhhhh*) La même tradition a été consacrée par Ovide, Fast. l. 2, v. 457, à l'article du passage du Soleil au signe des Poissons.

Jam levis obliquâ sul sidit Aquarius urnâ.
Proximus aethereos excipe, Piscis, Equos.
Te memorant fratremque tuum (nam juncta micatis
Signa) duos tergo sustinuisse deos.
Terribilem quondam fugiens Typhona Dione,
Tunc cùm pro cœlo Jupiter arma tulit,
Venit ad Euphratem comitata Cupidine parvo,
Inque Palæstinæ margine sedit aquæ.
Populus et Cannæ riparum summa tenebant:
Spemque dabant salices hos quoque posse tegi.

(1) Justin, l. 18, c. 3.
(2) Isid. de Sev. Orig. l. 1, c. 1, p. 355.
(3) Manil. l. 2, v. 445.
(4) German. Cæsar.
(5) Athenée Dipnos. l. 3.
(6) Selden de diis Syr. Synt. c. 3, p.
(7) Judic. c. 16, v. 23.
(8) Ibid. v. 30.
(9) Reg. l. 1, c. 5, v. 3.
(10) Mach. l. 1, c. 10, v. 83; c. 11, v. 4.
(11) Kirk. Œdip. t. 1, p. 337, etc.
(12) Ibid. Kirk. p. 345.
(13) Pausan. Attic. p. 14.
(14) Ibid. p. 17.
(15) Tertull. l. 2, c. 8.

Diam latet, intonuit vento nemus : illa timore
Pallet et hostiles credit adesse manus.
Utque sinu natum tenuit, succurrite Vymphæ :
Et diis auxilium ferte duobus, ait.
Nec mora, prosiluit. Pisces subiere Gemelli.
Pro quo nunc dignum sidera munus habent.
Indè nefas ducunt genus hoc imponere mensis,
Nec violant timidi Piscibus ora Syri.

Plutarque, dans son traité de la superstition (1), parle des craintes des Syriens, sur les suites funestes de l'imprudence, qui les auroit portés à manger tel ou tel Poisson. Il en résultoit pour eux une espèce d'hydropisie et d'enflure aux pieds et au ventre, comme l'attestent et Plutarque et Ménandre, dont Porphyre rapporte les vers. (Abstin. L. 4.)

(*iiiiiii*) Si l'on en croyoit Pline (2), Atargatis elle-même auroit eu les formes monstrueuses de Derceto, quoique suivant Lucien, elle représentât simplement une femme. En effet, Pline l'appelle Atargatis la monstrueuse, *prodigiosa*, la même Divinité, dit-il, que Derceto. Elle étoit adorée à Bambyce, autrement à Hiérapolis, ville que les Syriens appellent *Magog*. Le témoignage de Lucien, qui étoit du pays, et qui avoit vu Derceto en Phénicie, et Atargatis à Hiérapolis, semble préférable, au moins quant à la différence des formes. Artémidore prétend, que ce respect pour les Poissons avoit pour objet Astarté ou Vénus, qui a son exaltation aux Poissons (3). Quant à la Colombe consacrée à Sémiramis, elle l'étoit aussi à Vénus. Elle étoit l'Oiseau familier de cette Déesse, à qui elle prêtoit son ministère pour des messages. De même que Vénus a son exaltation aux Poissons, de même elle a sa dépression, dans le signe de la Vierge appelée *Atargatis*.

(*kkkkkk*) On trouve, dans l'histoire du Ciel de Pluche, tom. 1, p. 180, une Déesse de Syrie, qui a des attributs de la Diane d'Ephèse, et un corps comme de Poisson.

(*llllll*) L'Arabe Schiangia, cité par Kirker (4), vante l'art qu'employoient les Egyptiens, dans la fabrication des images et des idoles, qu'ils soumettoient à l'influence des corps célestes. Ils avoient trouvé le moyen de les faire parler, et se mouvoir, comme si réellement elles eussent été animées par la Divinité, dont l'ame puissante étoit supposée y descendre. Le même Kirker nous donne un traité de mécanique, où l'art sacerdotal est mis à découvert, et où l'on voit les diverses machines employées pour faire illusion aux peuples (5). *Voyez* Kirker sur les machines Thaumaturgiques des anciens Egyptiens.

(*mmmmmmm*) Il y a beaucoup de ressemblance entre ces statues, et celles du temple de Babylone, posées par Sémiramis, suivant Diodore. Deux Lions étoient aux pieds de Rhéa, ou d'Opis.

(*nnnnnnn*) Pausanias nous parle des pratiques superstitieuses, imposées à ceux qui se présentoient au temple de la Déesse de Syrie, adorée à Egire, en Achaïe (6). On n'y entroit qu'à des jours marqués, après s'être préparé par des purifications, par le jeûne, ou par un certain régime prescrit. On remarquera que, dans cette même ville, étoit le temple de Diane *Agrotère* (7). On voyoit à Athènes, près du temple de cette même Déesse, un tombeau d'Hippolyte (8), Héros, auquel ceux de Trézène consacroient leurs cheveux, comme nous verrons bientôt qu'on les consacroit dans le temple d'Hiérapolis.

(*oooooo*) On trouvera ici quelques changemens aux explications, que nous avons données, sur l'origine du culte du Poisson, dans une lettre de nous imprimée dans le deuxième volume du Journal des Savans, du mois de Juin 1779 : mais nous ne faisions alors qu'entrer dans la carrière, que nous avons parcourue depuis avec beaucoup de travail et de soin, et il n'est pas étonnant, que de nouvelles recherches nous ayent mis à portée de donner de meilleures solutions. Nous le faisons ici, n'ayant jamais la sotte vanité de tenir à une ancienne opinion, quand nous nous sommes apperçus qu'elle n'étoit pas entièrement exacte ; et nous nous sommes toujours empressés de rectifier nos erreurs, quand nous avons cru nous être trompés.

(*ppppppp*) Le Prophète Oannès étoit une espèce de Mercure, qui avoit enseigné les sciences et les arts. Je remarquerai que les Poissons sont en aspect avec la Vierge céleste, domicile de Mercure ; et que ce signe étoit celui auquel l'Astrologie avoit soumis Babylone. C'étoit même à cette influence, que Ptolémée (9) attribuoit le goût des Chaldéens pour les Mathématiques et pour les observations Astronomiques.

(*qqqqqqq*) Dans le Livre des Nombres, chap. 23, v. 28 et 29, c'est sur le mont de Phégor, ou de Péor, que Balac conduit le Prophète Balaam, pour y prophétiser. Là, on y élève sept autels, nombre égal à celui des Planètes ; et sur chacun d'eux on y place des Beliers et de jeunes Taureaux. Ce Balac étoit Roi des Moabites, et Balaam un Devin, qui habitoit le pays des Ammonites, ou des adorateurs d'Ammon (10). C'est alors que Moïse, ou l'écrivain Juif connu sous ce nom, suppose, que les Israélites eurent com-

(1) Plut. de Superst. p. 170.
(2) Pline, Hist. Nat. l. 5, c. 23.
(3) Artemid. l. 1, c. 9.
(4) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 171.
(5) Ibid. p. 323.
(6) Pausanias Achaic. p. 234.
(7) Ibid. p. 234.
(8) Attic. p. 39.
(9) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 146.
(10) Numer. ibid. c. 22, v. 4 et 5.

merce avec les filles des Moabites, et se firent initier aux mystères de Béelphégor (1).

(*rrrrrrr*) Voici ce qu'en dit le Rabbin Salomon Jarchi, dans son Commentaire sur le premier livre des Rois, « *Dicunt sapientes nostri mira de* » *fabricâ hujus Idoli; erat enim ad speciem* Virgæ » virilis *effectum, cui maritabant se totâ die* ». Kirker observe avec raison (2), que ce culte rentre dans celui des Phalléphores de Bacchus et d'Osiris, et dans le culte du *Lingam*, ou du *Pudendum* des Dieux de la génération.

(*sssssss*) On pourroit également croire, qu'elle étoit consacrée au Soleil, Mithra, aux formes de Taureau. Car, dans le système planétaire, tel qu'il est rangé dans l'échelle Mystique, dont parle Celse, la porte de Saturne est la première (3), et celle du Soleil la septième. Cet ordre est celui de la semaine.

(*ttttttt*) J'ai été témoin plus d'une fois de ce travail du Scarabée, et j'ai été frappé de la justesse de cette comparaison, qu'ont faite les Egyptiens de la marche du globe solaire, et de celle de la boule, que roule le Scarabée.

(*uuuuuuu*) On trouve dans le tom. 2, part. 2, de l'OEdipe de Kirker, une semblable figure à tête d'Epervier, montée sur deux Crocodiles.

(*xxxxxxx*) Il est bon de remarquer, que Clément de d'Alexandrie met le Crocodile à la place de l'Hippopotame, pour désigner l'imprudence (4). Ces deux animaux, consacrés à Typhon, ont donc pu être pris indifféremment l'un pour l'autre, comme une expression des ténèbres, dont la Lune triomphe au moment de son émersion.

(*yyyyyyy*) L'Ibis est un Oiseau (5), qui ressemble beaucoup à la Cicogne; il est plus petit; son plumage est d'un blanc roussâtre, avec des taches d'un rouge pourpré, et d'un rouge couleur de chair; les grandes plumes du bout des ailes sont noires; son bec est large d'un pouce et demi par le haut, et d'un demi-pouce par le bas. La couleur est un jaune clair, et sur l'extrémité un peu orangé. Les deux pinces du bec sont absolument recourbées dans toute leur longueur. Le bas de la jambe et le pied en entier, depuis le talon jusqu'aux doigts, sont gris; les côtés de quatre doigts sont garnis et bordés d'une membrane, excepté le côté interne des deux doigts externes, qui n'en ont point; les ongles sont étroits, pointus et noirâtres, de même que l'extrémité des doigts. Cet Oiseau se nourrit de Serpens, de Grenouilles, de Lézards, et sur-tout de Serpens ailés, qui, poussés par un vent de Midi des déserts de la Libye, fondent sur les campagnes de l'Egypte, et dévorent toutes les moissons. Les Ibis, rassemblés en troupe, vont les attendre au passage sur les frontières; et il en est peu, qui échappent à leur vigilance et à leur voracité.

D'après cette fonction de l'Ibis, il n'est pas étonnant qu'il ait été pris pour symbole du principe destructeur du Serpent allégorique ou du mauvais principe; et de même que dans la Constellation du Serpentaire, les uns ont mis un homme qui écrase un Serpent, les autres, tels que les Maures, y mettoient une espèce de Grue, ou d'Ibis: *insistens Serpenti*.

(*a*) Cérès se fait aussi nourrice d'Orthopolis, fils de Plemnaius, dans le territoire de Corinthe (Paus. Corinth. p. 49), et de Trophonius (Phocic. p. 313). Démophon étoit fils de Thésée, et père du cocher Hippolyte (6).

(*b*) Triptolème est le nom de Castor, le premier des Gémeaux (7), qui, à l'approche de l'Equinoxe, au moment où le Soleil s'unit aux Pleïades, vient s'absorber dans les feux solaires, la Lune occupant le Taureau, domaine de Vénus ou d'Astarté, qui, dans Sanchoniaton, prend une tête de Taureau pour signe de sa royauté (8). On faisoit Triptolème fils de Trochilus, nom du Cocher céleste, à la suite duquel il se lève (9); d'autres d'Illythius, nom de la Chèvre qu'il porte, comme on le verra quand nous parlerons d'Illythie, compagne de Vénus.

(*c*) La Chronologie a ses terres inconnues, comme la Géographie, suivant la judicieuse observation de Plutarque, dans la vie de Thésée. Tout se confond à l'Horizon, qui, dans la Chronologie, comme dans la Géographie, n'est pas fort étendu. Persuadès donc qu'il est impossible de fixer des dates dans des siècles un peu éloignés, où les Etres Mythologiques viennent se confondre avec les Etres réels, les Astres avec les Rois, les Montagnes avec les Reines, les Fleuves avec les Héros, qui en ont pris les noms; nous avons négligé toute discussion Chronologique. Nous croyons qu'il entre dans la science de l'homme, de reconnoître qu'il est condamné souvent à ignorer; et qu'une marque sûre qu'il a fait des progrès, c'est de savoir où il doit s'arrêter. L'homme clairvoyant distingue des limites; l'homme qui voit mal, confond tout, et voit où les autres ne voient rien. Je ne dirai donc point (10) avec Epiphane, que les orgies et les téletes, ou l'initiation, remontent jusqu'au temps d'Inachus, et aux temps voisins du déluge, parce que je ne crois ni à Inachus père d'une fille changée en Vache, et qui s'appelle Isis, ni au déluge de Deucalion, ou de l'homme du signe du Verseau. Je

(1) Ibid. c. 25, v. 1—3—5. Josuë, c. 22, v. 17. Deuter. c. 4, v. 3. Psalm. 105, v. 28.
(2) Kirker Œdip. t. 1, p. 267.
(3) Orig. contr. Cels. l. 6, p. 298.
(4) Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 566.
(5) Contant d'Orville, t. 6, p. 134.
(6) Pausan. Phocic. p. 362.
(7) Hygin, l. 2.
(8) Euseb. Præp. Ev.
(9) Hyg. p. 270.
(10) Epiph. t. 1.

ne m'appuierai point des dates des marbres de Paros, parce que les marbres mentent aussi facilement que les livres, quand ils attestent des faits fort antérieurs aux siècles où ils ont été gravés. Je dirai seulement, que l'origine des mystères remonte aux temps les plus reculés de la Grèce, et se confond avec celle de sa civilisation, et personne ne doit être assez hardi pour en fixer l'époque. La langue d'Homère certainement n'est pas celle d'un peuple, qui est sorti récemment de la barbarie. Défions-nous des gens qui savent tout, et qui fixent des époques dans les immenses déserts, qui précèdent le cercle étroit des temps bien connus. A l'ignorance seule appartient une telle hardiesse.

(*d*) En admettant notre opinion, sur l'origine Egyptienne des mystères, on ne sera plus étonné qu'il entre tant de science dans leur composition, et sur-tout autant d'Astrologie.

(*e*) Le même Plutarque (quæst. Rom. p. 286) examine pourquoi les Pythagoriciens avoient de l'aversion pour les féves.

(*f*) Aussi nous trouvons souvent, dans Pausanias, des temples ou des statues des Dioscures, près de celles de Cérès.

(*g*) J'ai traduit, au Printemps, c'est-à-dire, au lever du matin des Pleïades, lorsque le Soleil arrivoit au Taureau, où la Lune avoit son exaltation. Hésiode fixe à cette époque les moissons. Théon (1) les fixe Ωρᾳ θερους, chez les Egyptiens, au mois d'Avril, ou 25 de Pharmuthi, qui répondoit au Nisan des Hébreux. C'étoit dans le signe du Taureau, que les Romains fixoient aussi le commencement du premier Eté, *æstatis initium* (*Varro de Re rust. Liv.* 1, *C.* 28); ou au sept des Ides de Mai. J'ai donc cru devoir fixer à cette époque Ωραν θερους, dont parle Pausanias. C'est au deux avant les Ides, que le Calendrier Romain marque: *Pleiades oriuntur Heliacè; æstus incipit;* le Soleil étoit dans le Taureau, signe affecté à la terre, à la Lune, et à l'Astrologie. C'étoit pendant ce temps, et sous ce signe, qu'en Egypte, sur les bords du Golfe Arabique, les Sarazins célebroient une fête mystérieuse, qui duroit un mois, et où tout le monde vivoit en paix. Ils en avoient une seconde, après le Solstice d'été.

(*h*) Derrière le Temple de Cérès Chtonienne étoit un lieu consacré à Pluton, un marais d'Achéruse, et un trou, par où Hercule sortit des enfers emmenant le Cerbère (2).

(*i*) Le tombeau de Phlegge, fils de Triopas, étoit à côté du temple de Cérès. On y voyoit trois statues, celles de Diane, de Jupiter et de Latone (3).

(*k*) Pausanias (Arcadicis, p. 242,) fait une remarque fort juste sur ces fictions monstrueuses, à l'occasion du cheval dont Rhéa accoucha, et qu'elle donna à manger à Saturne. Il dit qu'il a appris, par ses observations en Arcadie, que chez les anciens Grecs, les Sages n'exprimoient leur science que par énigmes, et jamais ne la rendoient d'une manière simple et sans figure; et qu'on peut regarder ces traditions mythologiques, comme le fruit de l'ancienne sagesse des Grecs. Je pense, comme lui, et je crois que c'est sur-tout en Arcadie, qu'il dut faire cette remarque; puisque ce pays, étant le plus élevé de toute la Grèce, a dû le moins souffrir des inondations, qui ont submergé les autres régions. Aussi les Arcadiens se prétendoient-ils plus anciens que la Lune. Ce qui ne doit pas se prendre à la lettre, mais pourtant ce qui annonce l'opinion qu'ils avoient de leur haute antiquité. Leur principale Divinité étoit Pan, l'un des plus grands Dieux de l'Egypte. L'union de Rhéa et de Saturne, d'ailleurs, est le commencement de la mythologie Egyptienne, comme on peut le voir dans Plutarque (4). La fable de Cérès, et sa statue symbolique, costumée à l'Egyptienne, est une nouvelle preuve de la filiation des cultes.

(*l*) Servius, dans son Commentaire sur le onzième vers du premier livre des Géorgiques, dit que le cheval, que Neptune fit naître d'un coup de son trident, s'appeloit *Arion*. Ainsi Arion est donc un des noms de Pégase.

Hésychius, à l'article de Neptune ιππειος, parle de cette génération du cheval Pégase ou Arion, et il ajoute: Αριωνα φασιν Πηγασον; et à l'article *Arion*, il le fait fils de Neptune et d'une Furie, ou Erynnis, μιας των Ερυννων. Mais il étoit fils de Cérès, dont la tête est entrelacée de Serpens. Donc cette Cérès étoit prise pour Furie. C'est la fameuse Méduse, amante de Neptune, et du sang de laquelle naquit Pégase. Voilà pourquoi Méduse est ailée, comme la Vierge. La Vierge est *capite truncata* comme Méduse, et se couche au lever de Persée et de son Epée, Χυσαωρ. La pierre gravée du cabinet du ci-devant Duc d'Orléans, tom. 1, dernière figure, justifie cette conjecture. Car Méduse ailée forme le revers de cette pierre, dont l'autre côté représente les sept planètes, enclavées dans le cercle des douze signes, qui sont eux-mêmes caractérisés chacun par une Etoile. Le disque de la Lune est de plus ajouté à la Vierge. Pourquoi cela? si ce n'est pour figurer l'aspect de cette tête, que tient Persée avec la Vierge, qu'il décapite. La Vierge se lève au coucher de la Baleine, *Cetus*. Méduse est fille de Cété, et une belle fille ailée, comme ses sœurs; car Pausanias peint ainsi les Gorgones.

(*m*) On y voyoit d'ailleurs le temple de Minerve de Saïs, et la tradition portoit, que ce culte avoit été institué par les filles de Dardanus.

(*n*) A Nauplia, près d'Argos, Junon redevenoit

(1) Hesiod. v. 380. Theon, 135.
(2) Pausanias ibid. p. 78.
(3) Ibid. p. 64.
(4) De Iside, p. 355.

Vierge

Vierge tous les ans, en se baignant, et on célébroit des mystères en son honneur (1).

(*o*) Plutarque (*de facie in orb. Lunae, p.* 943) distingue deux Mercures, l'un céleste, l'autre terrestre, qu'il dit être le compagnon d'habitation avec Cérès et Proserpine.

(*p*) *Omphalos* signifie nombril. Le Péloponèse est une presqu'île : sa partie méridionale se fend en deux jambes, dont l'une, la plus orientale, compose l'Argolide, et l'autre, plus large, contient la Laconie et la Messénie. Au-dessus de l'enfourchure des jambes, à-peu-près où répond le nombril dans le corps humain, est un lieu élevé, appelé *Omphale*, ou *Nombril*.

(*q*) Pausanias ajoute, que cette fête se célébroit au moment, où le Nil commençoit à monter, et que les Egyptiens croient que ce sont les larmes d'Isis, qui augmentent les eaux du fleuve, et qui fécondent leurs terres.

(*r*) Près de là étoit l'île sacrée, où étoit enterré *Sphœreus*, Cocher de Pélops (2); mais le Cocher céleste s'appeloit aussi *Cillas*, Cocher de Pélops; c'est donc le même Etre. C'étoit là que les filles de Trézène alloient consacrer leur ceinture avant le mariage. Voyez *Meursius Græcia Feriat. Liv.* 1, sur les Apaturies. C'est le même Génie appelé Phaëton, dont les Peuples voisins de l'Eridan, en Italie, pleuroient aussi tous les ans la mort (3). La mort de Phaëton fait suite à la fable d'Io, changée en Vache et devenue Isis dans Ovide (Métamorph. Liv. 2.).

Il avoit aussi son tombeau, chez les Phénéates, sous le nom de Myrtile, Cocher d'OEnomaüs (4). Il étoit réputé fils de Mercure, la grande Divinité de Phénée; on lui sacrifioit tous les ans pendant la nuit. C'étoit à Phénée, où le Prêtre de Cérès frappoit les assistans, comme à Rome on faisoit aux Lupercales.

(*s*) On remarquera, que l'on attribuoit la fondation du temple de Neptune Chevalier à Agamèdes, nom dont le Dieu *Consus*, ou le Neptune des Romains, n'est qu'une traduction: *Consualia vocant*. L'autel du Dieu étoit caché (5); il étoit dans le grand Cirque; on le tenoit toujours enterré, excepté pendant les jeux.

Ce fut, sans doute, pour cela, qu'Adrien fit aussi cacher l'ancien sanctuaire de Neptune Chevalier, près du Stade de Mantinée (6); il voulut que le nouveau temple fût bâti à l'entour de l'ancien sanctuaire, sans qu'on pût voir celui-ci.

(*t*) Cette Basilis prit son nom, sans doute, de la fameuse Reine céleste, ou *Basileia* des Atlantes, qui fut mère du Soleil et de la Lune, et qui pleura son fils mis à mort par les Titans. Voilà pourquoi les habitans du pays fixoient chez eux la scène du combat des Titans (7).

(*u*) Evandre (*suiv. Denis d'Halic. L.* 1, *p.* 24) étoit fils de Mercure et de Thémis. Thémis étoit la Vierge, appelée aussi *Cérès*, signe dans lequel Mercure a son exaltation. C'est même pour cela, qu'il ne quitte jamais *Cérès* dans les mystères. Les Romains sacrifioient à Evandre et à sa mère (8), comme les habitans de Pallantée. Ils avoient aussi un temple de Pan, leur plus ancien Dieu, comme il étoit aussi celui des Egyptiens: c'étoit le premier Dieu, aux mystères duquel on initioit les Prêtres d'Egypte (9). Son culte en Grèce, suivant Hérodote Liv. 2, Chap. 145, étoit récent, au lieu qu'il étoit très-ancien en Egypte, où Pan étoit un des huit premiers grands Dieux, dont le culte fût connu avant celui des douze Dieux (10).

On disoit d'Evandre ce qu'on disoit en Egypte de Mercure et d'Osiris; qu'il étoit le premier qui eut enseigné aux peuples d'Italie à lire et à écrire, qui leur eut porté la découverte du blé récemment faite en Grèce; qu'il leur avoit appris à ensemencer la terre, et à atteler des Bœufs à la charrue. C'est sous son règne, qu'on fait arriver Hercule, surnommé *Recaranus*, qui avoit un perfide valet nommé *Cacus* (11). Evandre lui-même étoit un Prince recommandable par sa justice et ses vertus. Les Arcadiens, pour appeler quelqu'un, disoient *veni*, comme les Latins et les Romains (12); ce qui prouve bien la filiation des peuples, par celle du culte et du langage; filiation déjà établie par l'histoire.

(*x*) A Olympie, à l'entrée du Prytanée, étoit l'autel de Diane Agrotère; et dans le Prytanée même, le foyer sacré du Dieu Pan (13), où brûloit nuit et jour le feu perpétuel. Là, on faisoit des libations non-seulement aux Divinités Grecques, mais aux Dieux d'Afrique, à Junon Ammonienne, et à Mercure Par-Ammon. Les Eléens, consacrés spécialement au Soleil, ne pouvoient guères manquer d'adorer Jupiter Ammon, ou le Soleil d'*Aries*, non plus que les Pleïades et le Cocher, dont les images étoient à Olympie, comme on le verra ci-après p. 39. On y immoloit tous les ans le Belier noir à Pélops (14).

(*y*) A Tégée, près de Pallantium, Mars avoit aussi rendu mère la fille de Céphée; appelée *Ærope*. Peut-être est-ce Andromède placée sur le Belier, signe de Mars. Hercule en avoit fait autant à celle d'Alcimédon, qui, instruit que sa fille étoit enceinte, la fit exposer elle et son enfant. Une Pie, par son cri, indiqua à Hercule où elle étoit; il vint délier la mère,

(1) Pausan. Corinth. p. 80.
(2) Pausan. c. 75.
(3) Plut. de iis qui serò puniuntur, p. 557.
(4) Pausan. Arcad. p. 249.
(5) Tit. Liv. l. 1, c. 9. Plut. vit. Rom.
(6) Pausan. p. 244.
(7) Diod. Sic.
(8) Ibid. p. 25.
(9) Diod. p. 79. Id. p. 16.
(10) Herod. l. 2, c. 46.
(11) Aurel. Vict. Origo gentis Rom. p. 10 et 11, c. 1.
(12) Hesych. voce Ουενει.
(13) Pausan. Eliac. 1, p. 263.
(14) Ibid. p. 160.

et sauva l'enfant (1). Ces fictions sur des expositions pareilles étoient ordinaires parmi les bergers d'Arcadie, qui, sans doute, comme les Arabes, s'en amusoient dans leurs loisirs. Le tombeau d'Anchise étoit en Arcadie (2); et il paroît que c'est de là que vint la fable d'Enée et de son père, qui fut portée en Italie. Le temple de Vénus, mère d'Enée, étoit à côté. Les Phénéates étoient aussi dans ce canton. En retranchant le P, qui fut sur-ajouté, reste Enéates. Le Fondateur étoit Ph-énée, ou Enée. On y voyoit aussi le tombeau d'Iolaüs (3), d'où on fit *Iolaos*, *Julus*. Le fleuve *Cratis* en Italie dans le Bruttium avoit pris son nom (4) d'un fleuve de ce nom en Arcadie, près Phénée. La fable Romaine (5), sur *Acca Larentia* et sur le Prêtre d'Hercule, qui joue aux dés avec ce Dieu, est une fable Arcadienne, qui n'a pu prendre naissance, qu'à l'embouchure d'un fleuve d'Arcadie, où étoit une grotte, qui renfermoit la statue d'Hercule, aux pieds de laquelle étoient des dés, que l'on jetoit, pour obtenir des sorts. (Paus. Ach. p. 233.) Ce fleuve est le *Cratis*. On peut voir Plutarque, sur les Parallèles, et sur-tout l'article *Philonome* p. 314. On célébroit en Arcadie (Pausan. p. 269) une fête tous les ans en l'honneur d'Apollon, sur le mont Lycéen, laquelle étoit fort semblable aux Lupercales. On lui immoloit, comme aux Lupercales, une Chèvre, dont on découpoit les différentes parties, qu'on se partageoit. Cette fête ressembloit assez à celle des Lupercales, telles que Plutarque les peint (Vit. Romul.), dans lesquelles on immoloit aussi la Chèvre. Le Dieu y prenoit le nom d'Επικυρος, Secoureur. Les femmes, dans les Lupercales, se laissoient frapper, croyant qu'elles en tiroient du secours, pour obtenir un heureux accouchement.

(z) On retrouve une cérémonie semblable, célébrée à Patras, en Achaïe, en honneur de Diane Laphyria, cette compagne fidelle de la Déesse Illythie (6). Ce culte de Diane Laphyria leur venoit, suivant Pausanias, des Calydoniens, dont elle étoit la grande Divinité (7).

(*aa*) On trouve aussi celle de la Pleïade Stérope (8), femme d'OEnomaüs. Les travaux d'Hercule, que nous faisons voir ailleurs n'être que la course du Soleil à travers les douze signes, étoient tracés à Olympie. La Lune y paroissoit aussi conduisant son Char (9).

(*bb*) Cet enfant est vraisemblablement Ericthonius, et la femme, la Chèvre céleste. Car le fils de cette femme, qui sauva Elis, en se métamorphosant, comme Ericthonius, en Dragon (10), étoit représenté sous la forme d'un enfant, portant une robe semée d'Etoiles, et tenant dans une main la corne d'Amalthée, ou de la Chèvre céleste. Vénus avoit son domicile au Taureau, sur lequel la Chèvre est placée. C'étoit Olénus, qui, dit-on, le premier fit un hymne en honneur d'Illythie (11), et il la fait mère de l'amour. Olénus a donné son nom à la Chèvre, *Olenia Capra*: elle étoit honorée d'un culte spécial à *Ægium* en *Achaïe* (12). Or, *Ægium* tire son nom d'*Aiga*, ou de la *Chèvre*. AEgium et Hélice sont deux villes voisines, sur le Golfe de Corinthe. On disoit, qu'Aiga et Hélice étoient deux Nymphes, filles d'Olénus (13), lesquelles nourrirent Jupiter. D'autres font *Aiga* fille du Soleil, femme de Pan, et mère d'Egypan, ou de Jupiter AEgiochus. Quoi qu'il en soit, cet enfant de la Chèvre fit fuir les Titans, comme le fils d'Illythie fait fuir d'effroi les Arcadiens, dans la fable des Eléens (14); comme le jeune Ericthonius, devenu Serpent, fit fuir les filles d'Erectée, qui se précipitèrent du haut de la citadelle d'Athènes. La Chèvre d'ailleurs étoit honorée d'un culte particulier, sous sa forme naturelle, chez les Phliassiens. Le Cocher, qui la porte, l'étoit dans tout le Péloponèse, et sur-tout en Elide, sous le nom du Cocher d'OEnomaüs, Prince fils d'une Pleïade. Vénus Epitrage (15) avoit son culte chez ces mêmes Eléens; et c'étoit Vénus Uranie. On faisoit aussi, à *Ægira* en Achaïe, un conte sur la fuite des Sycioniens (16), à la vue des Chèvres, lequel ressemble fort à celui de la fuite des Arcadiens, à la vue d'Illythie. Ægira, voisine d'Ægium, tiroit son nom d'*Aiga* ou de la *Chèvre*. A Ægira on adoroit aussi Vénus Uranie.

(*cc*) Elle avoit nourri Trophonius (Boiotic. p. 313), fils d'Ergine ou d'Apollon, qui avoit pour frère Agamèdes, à qui il coupa la tête (17). C'est la fable des Cabires, l'un desquels fut tué, et dont la tête, enveloppée d'une étoffe de couleur de pourpre, fut portée au pied du mont Olympe.

(*dd*) C'est le nom qu'Aristophane donne à Esculape.

(*ee*) C'est de là que cette Déesse prit le nom d'Ειλειθυια, du verbe ειλεω, *involvo*, *occulto*, la cachée. Ce voile lui fut donné, sans doute, parce qu'elle se trouvoit unie à la Néoménie du Printemps, ou à la Lune, dans son occultation avec le Soleil, ou dans sa conjonction. Elle

(1) Pausan. Arcad. p. 246.
(2) Ibid. p. 247.
(3) Denis d'Halic. l. 1.
(4) Pausan. p. 250.
(5) Plut. Quæst. Rom. p. 272.
(6) Pausan. Achaïc. p. 224.
(7) Ibid. p. 141.
(8) Pausan. Eliac. 1, p. 157.
(9) Ibid. p. 158.
(10) Pausan. Eliac. p. 204.
(11) Ibid. Boiot. p. 302.
(12) Ibid. Achaic. p. 230.
(13) Hyg. l. 3, in Heniocho.
(14) Pausan. p. 198.
(15) Ibid. Heliac. p. 203.
(16) Ibid. Ach. p. 233—234.
(17) Boiot. p. 311.

étoit parcillement voilée chez les Ægiens, en Achaïe (1). Chez les Eléens (2), la Prêtresse ne pouvoit entrer dans le temple de Sosipolis, fils d'Illithye, que voilée.

Les Prêtresses seules d'Illythie pouvoient voir sa statue, chez les Hermioniens, dans l'Argolide (3). On pouvoit donc, à juste titre, l'appeler la Déesse enveloppée et cachée, Ειληθυια. C'est la vraie étymologie du nom d'Ειληθυια, Illythie.

(*ff*) Pausanias parle ailleurs (Phocic. p. 357) des Dieux *Milichéens*, auxquels on sacrifioit la nuit, sur une haute montagne de la Locride, aux environs d'Amphise; et on devoit y couronner toutes les chairs de la victime, avant que le Soleil fut levé.

(*gg*) Voilà le puits et les petits pains de Sainte Geneviève de Nanterre.

(*hh*) Plutarque (*Ei in Delphis*) prétend qu'Apollon s'appelle *Isménien*, parce qu'il sait tout. Je crois moi, que Thèbes en Béotie, ayant été fondé par une colonie de Thébains d'Égypte, ceux-ci y ont porté le culte d'Esmun, leur grand Dieu; ou si ce sont des Phéniciens, Esmun étoit aussi leur grande Divinité. D'ailleurs la fable d'Esmun appartient aux Phéniciens, comme on peut le voir dans Damascius; il étoit adoré en Bérythe. C'est l'Hercule Phénicien, sous un autre nom, lequel avoit sa statue et son tombeau à Thèbes, avec une suite de tableaux, qui représentoient plusieurs de ses douze travaux (4).

(*ii*) Ailleurs nous avons vu cette Déesse tenant la corne d'abondance, symbole des richesses qu'elle répand (Paus. Achaic. p. 234).

(*kk*) Denis d'Halicarnasse, p. 92, parle de ces *Cadoli*, ou *Camilli*, qui servoient sous les Prêtres, chez les Etrusques; et antérieurement chez les Pelasges, dans les mystères des Curètes et des *Grands Dieux*.

(*ll*) Les Olontiens, peuples de cette même Ile, y mettoient cependant plus de secret, et ne permettoient point que l'on divulguât les mystères: ce fut une grande faveur qu'ils accordèrent aux peuples du Latium, que la faculté d'y être admis (5).

(*mm*) L'histoire ou la fiction de l'autel caché, et enterré dans le champ de Mars, est celle du Dieu Consus, dont il est parlé dans la vie de Romulus (6). Nous l'avons aussi trouvée chez les Grecs (Pausan. Arcadic. p. 244.) Zozime nous dit que Valesus Valesius (Vale) chef de la famille des Valerius chez les Sabins, et qui passa ensuite à Rome, ayant voulu élever un autel aux Divinités infernales, dans le champ de Mars, près du Gymnase des Chevaux, ou de l'Hippodrome, trouva, en creusant la terre dans ce lieu, un autel ancien, qui y étoit caché, et qui portoit pour inscription: à Pluton et à Proserpine. On prétendoit que dans une guerre, qui autrefois s'étoit élevée entre les Sabins et les Romains, les deux armées étant en présence, un grand spectre, vêtu de noir, leur étoit apparu, et leur avoit ordonné, avant d'en venir aux mains, de faire un sacrifice dans un lieu souterrain, en honneur de Pluton et de Proserpine; et qu'après avoir donné cet avis, le spectre avoit disparu. Les Romains effrayés creusèrent un lieu sous terre, où ils dressèrent un autel; et après y avoir sacrifié, ils l'ensevelirent à vingt pieds de profondeur, de manière que personne n'en eut connoissance, excepté eux. C'est cet autel, qu'on prétend avoir été dans la suite découvert par Valesius, qui y fit un sacrifice, et qui célébra auprès des veilles sacrées. Ce fut là l'origine du surnom de *Manius* et de *Valerius*, qu'il prit dans la suite: Manius, du nom de *Manes*, et Valerius, de *valere*, se bien porter. Dans la suite, l'an premier de l'expulsion des Rois, la peste ayant affligé Rome, Publius Valerius Publicola, de la même famille, immola sur cet autel à Pluton et à Proserpine un bœuf noir, et une génisse de même couleur, et par-là il appaisa ce fléau. Ce fut lui qui mit l'inscription, qu'on y lut ensuite: « moi Pub. Valerius Publicola ai dédié le feu sacré du champ de Mars, à Pluton et à Proserpine, et j'ai fait célébrer des jeux, en leur honneur, pour la liberté des Romains ».

(*nn*) On peut voir ici un des grands exemples de la stupidité des hommes. Si les Romains eussent moins compté sur les secours chimériques des Dieux, ils auroient entretenu dans leur ville une bonne police, qui les eût préservés de la peste, plutôt qu'Esculape, que Proserpine et Pluton. La vigilance des hommes diminue à proportion de leur confiance en la protection des Dieux. Tel qui a été submergé, en invoquant Saint Nicolas, se fût sauvé, s'il n'eût compté que sur sa manœuvre, et sur sa présence d'esprit dans le danger. La confiance aux Dieux n'a sauvé personne, et en a perdu plusieurs. La divinité a remis à l'homme tous les moyens de défense, qui peuvent le garantir des maux. C'est à lui de s'en servir. C'est se tromper que de croire, que la divinité changera le cours de la nature, et la température des élémens, au gré de quiconque voudra l'en prier. Une telle erreur n'est profitable qu'aux Prêtres; et elle fera, comme elle a toujours fait, le malheur des hommes crédules.

(*oo*) Voyez page 44, ci-dessus, comment les féves entroient dans le cérémonial mystérieux des Orphiques, et de l'initiation d'Eleusis; et dans Servius, comment le soufre étoit aussi un des moyens de la lustration. Apulée, L. 11, joint l'œuf au soufre et au cierge, ou flambeau. *Summus Sa-*

(1) Pausan. Achaic. p. 230.
(2) Eliac. p. 197.
(3) Coriath. p. 78.
(4) Pausan. Boiot. p. 290.
(5) Inscrip. apud Chishull. Ant. Asiat. p. 135, 136.
(6) Zozim. ibid. l. 2. Plut. vit. Romul. ci-dess. p. 29.

cerdos tædâ lucidâ, *Ovo* (œufs de Pâques) *et sulphure Navem purificatam Deæ* (Isidi) *nuncupavit*, *dedicavitque*. On voit par là, que les purifications des Isiaques, et celles des fêtes séculaires avoient un grand rapport entre elles. Ajoutez à cela que, dans les initiations mystérieuses d'Isis, comme dans celles de la bonne déesse, et dans la cérémonie séculaire, on y adressoit des vœux pour la félicité de l'empire. On peut voir la formule de prière, que prononçoit le Pastophore, d'après le rituel d'Isis : *Principi maximo Senatuique, et Equiti, totique Romano populo, quotquot navibus, quæque sub imperio Mundi nostratis reguntur renunciat sermone, rituque græcensi ita αλλοις αφεσις, quâ voce felicitas cunctis evenire signavit*; *populi clamor insecutus*.

Ceci s'accorde parfaitement avec ce qui se passoit aux fêtes séculaires (1). Au troisième et dernier jour les enfans chantoient des hymnes, en grec et en latin, dans lesquelles on faisoit des vœux pour la conservation des villes, qui étoient soumises à l'empire des Romains. Le poème séculaire d'Horace en fournit une preuve.

(*pp*) La Prêtresse de ces mystères s'appeloit *Damiatrix*, suivant Festus (*in voce* Dominus.)

(*qq*) Pan s'appeloit *Ephialtès*, *Deus Incubus* (2). Les Arabes appellent la Chèvre *Ophiultès* (3). On l'appelle aussi *Inus*. Les Arabes appellent le Cocher *Inan*.

(*rr*) Hésychius, à l'article *κραναη δ'αιξ*, parle de l'union de la Lune avec la Chèvre Amalthée, qui procuroit à l'homme l'objet de ses vœux ; et de la raison, qui fait que Diane, ou la Lune monte la Chèvre, comme Vénus Επιπεαγια. Or c'étoit à elle que les femmes adressoient des vœux, parce qu'elle même avoit inspiré de l'amour à Endymion. Cette remarque est importante.

Hésychius, à l'article d'Amalthée, dit que tous ceux qui adressoient des vœux à la Chèvre céleste, en obtenoient tous les biens qu'ils demandoient, Hesychius *in voce* Αμαλθειας κερας.

(*ss*) *Felix dicitur Sydus, si quidem cornu Amaltheæ allegoricè explicant Astrologi, ejusque omina feliciter evenire dicunt.* Ce sera la *Gad*, qu'invoque Lia, l'Illythie des Grecs. (Selden fig. 1, C. 1.)

(*tt*) Hésychius, à l'article de la Chèvre (Αμαλθειας κερας), assure, que Mercure donna la corne d'Amalthée à Hercule, au moment où il vint en Italie avec les bœufs de Géryon ; ce qui confirme encore notre explic. des 12 travaux, puisque c'est au signe du Taureau, sur qui est la Chèvre, que tombe ce travail.

(*uu*) Αδωνις, δεσποτης υπο φοινικων. (Hésych.) De-là vint que ce même Dieu s'appeloit Κυριος, ou Κυρις, Seigneur, chez les Lacédémoniens. Κυρος étoit aussi le nom, que les Perses donnoient au Soleil, le véritable Seigneur ou Adonis (Hésych.) Peut-être que l'épithète de *Quiris* ou *Quirinus*, donnée à Mars chez les Romains, qui l'empruntèrent des Sabins, originaires de Laconie, a la même signification que celle de Seigneur. Ce fut la dénomination, ou le titre donné à Romulus, et aux Romains eux-mêmes dans leurs assemblées, parce qu'on les apostrophoit, en disant *Cuirites*, ou Seigneurs. Le *Sir*, ou *O-Sir* des Egyptiens, nom donné au Soleil Osiris, nous paroît être absolument l'épithète de *Seigneur*, que la Divinité suprême, le Soleil et le Nil reçurent de leurs adorateurs : il n'est guère de peuples qui n'ait donné ce titre à la Divinité, dans les différentes langues.

(*xx*) L'histoire de cette tête flottante ressemble assez à celle du malheureux Orphée (4), qui fut portée long-temps sur les flots avec sa Lyre, jusques dans l'Ile de Lesbos. La Lyre et Orphée furent placés dans le Ciel, dans la constellation d'*Ingeniculus* et de la Lyre : cet *Ingeniculus* s'appelle aussi *Thamyr* ou *Thamyris*, dont le nom approche fort de celui de *Thamuz*, dont nous parlerons bientôt.

(*yy*) Le commerce de Cyniras avec sa fille ressemble assez à celui de Mycerinus, dont la fille fut ensevelie dans un cercueil représentant un Bœuf, ou le signe céleste, qui est affecté à Vénus ; et sur lequel on avoit peint en or le disque du Soleil, ou Adonis. Les Prêtresses de Vénus prirent le nom de Κινυραδαι, suivant Hésychius ; nom emprunté de celui de Cyniras lui-même, fils d'*Apollon* et de *Pharnace*, de *Pharnuce*, dont le nom fut fameux en Arménie.

(*zz*) Adonis avoit un temple ancien avec Vénus à Amathonte, en Chypre ; là étoit suspendu le fameux collier qui fut donné originairement à Harmonie, et que l'on appela ensuite le collier de la fameuse Eryphile (5).

(*a*) Aussi l'épithète d'Adonis est-elle donnée au Soleil, ou à Osiris, grande Divinité des Egyptiens. *Amathus civitas Ægypti antiquissima, in quâ colebatur Adonis Osiris.* (Step. de urbib.)

(*b*) On trouve dans Clément d'Alex. (Protrept. p. 10. Arnob. l. 5. Firm. p. 7) certaines pratiques religieuses du culte de Vénus, amante de Cyniras. On présentoit aux Initiés du sel, et le Phallus, symbole de son origine et de ses goûts ; et on lui offroit une pièce d'argent, comme un amant offre à son amante le prix de ses faveurs.

(*c*) Porphyre, dans Eusèbe (l. 3, c. 11, p. 110), pretend que les fables d'Atys et d'Adonis, comme celle de Cérès et de Proserpine, étoient liées à l'Agriculture ; qu'Atys peignoit l'état de la nature en puberté, au Printemps ; et Adonis la maturité des fruits à la fin de l'Eté. Je crois, comme lui, que ces fêtes étoient liées à la nature et

(1) Zozim. l. 2, p. 402.
(2) Serv. Comm. ad Æneid. 6.
(3) Ricciol. p. 125.
(4) Georgic. l. 4, v. 507.
(5) Paus. Boiot. c. 5, p. 315.

à la végétation, dont le Soleil est l'ame. Mais je n'admets pas la distinction des époques; elles étoient les mêmes, et l'objet n'étoit nullement différent; il n'y avoit de différence que dans les noms et dans le cerémonial.

(*d*) La joie de ces fêtes dégénéra dans la suite à Rome, en licence (1), comme toutes les cérémonies religieuses ont toujours fini, d'après ce que nous avons vu dans les mystères de la bonne Déesse, de Cotyto, et comme nous le verrons dans les fêtes de Bacchus, de Cybèle etc. Celles de Vénus et de son amant ne devoient pas moins prêter au libertinage. Ces fêtes, dès l'origine, avoient été licencieuses en Orient, si on en juge par l'usage des Assyriens, qui prostituèrent leurs femmes dans le temple de la Déesse de la génération, pour se rendre cette Déesse favorable. Au moins Hérodote atteste cet usage; et le génie imitatif des anciens, qui s'étudioient à copier la nature, les mœurs et les actions des Dieux, dans leur cérémonial, nous fait croire que les amours de Vénus et d'Adonis purent introduire un libertinage religieux, le plus dangereux de tous, puisqu'il est consacré par la religion, qui souvent métamorphose les vices et les crimes en vertus (2).

(*e*) Ce qui pourroit faire croire qu'il y a eu transposition, c'est que Mars, qui préside au signe du Belier, et qui a donné son nom au mois, pendant lequel le Soleil parcourt *Aries*, avoit un nom ancien, assez semblable à Thamuz, chez les Macédoniens. Il s'appeloit *Thaumuz* ou Θαμος, suivant Hésychius. On pourroit soupçonner que Thamuz, ou le quatrième mois répondoit au premier des signes, en plaçant Nisan, non à l'Equinoxe de Printemps, où il ne fut pas toujours, mais au Solstice d'Hiver, époque à laquelle commençoit autrefois l'année. Il répondroit alors au fameux Agneau des Chrétiens, véritable Adonis, qui meurt et ressuscite.

(*f*) Voyez Lucien, *de Dea Syriâ*, p. 881, sur l'art merveilleux des Prêtres et sur les profits immenses, qu'ils tiroient de leur charlatanisme.

(*g*) On remarque, dans le passage d'Ezéchiel, que les temples, où l'on adoroit Thamuz, étoient remplis d'images et de peintures (3), comme le Labyrinthe d'Egypte, qui, comme nous le faisons voir ailleurs, n'étoit qu'un monument du Sabisme, rempli (4) de figures des constellations, et d'autres images symboliques des animaux célestes. Le Labyrinthe étoit véritablement le temple du Soleil, Adoms, Osiris etc. Aussi le Prophète nous montre-t-il dans l'intérieur de ce temple du Seigneur, où l'on pleuroit Thamuz, des hommes, dont le visage regardoit l'Orient, et qui adoroient le Soleil levant. Selden a bien apperçu (5), que ces images représentoient la milice céleste, c'est-à-dire, le Soleil, la Lune, les Planètes, les signes et les constellations.

(*h*) On appeloit l'entrée du Soleil au signe du Cancer *Thecupha Thamuz*, révolution de Thamuz ou période de Thamuz; c'est ainsi que les Egyptiens appeloient période Sothiaque, celle qui partoit du même Solstice, au lever de l'Etoile *Sirius* ou *Sothis*.

(*i*) Philastrius (6) nomme l'Adonis Assyrien *Thamur*, et non *Thamuz*; ce qui rapproche encore plus les noms. Mais comme ce nom de *Thamuz* ou *Thamuz* désignoit aussi Mars, Planète (7), qu'on appeloit indistinctement Planète d'Hercule et Planète de Mars, il a pu arriver que ce nom de *Thamur* ait été donné à Hercule, parce que c'étoit celui de Mars, ou de la Planète qui lui étoit consacrée. Quelques Rabbins (8) ont prétendu, que *Thamuz* étoit un certain animal, qui avoit beaucoup de rapport avec le Singe ou avec le Cynocéphale, qui étoit l'emblême de l'Equinoxe chez les Egyptiens. Nous ne statuerons rien sur cette opinion, parce que les Rabbins eux-mêmes ne sont pas assez d'accord sur la nature de l'animal sacré, *Thamuz*. Philastrius, sur l'autorité duquel cependant nous ne croyons pas qu'on doive beaucoup compter, prétend que ce *Thamuz* étoit le fameux Pharaon, qui régnoit en Egypte, du temps de Moïse. Je ne vois pas, comment Adonis, Thamuz et Pharaon, pourroient se ressembler.

(*k*) Les Egyptiens et les Grecs, dit Pausanias, s'accordent, en beaucoup de choses, sur tout ce qui concerne Bacchus.

(*l*) Suivant Strabon (9), Sabazius, l'un des noms de Bacchus, est le nom d'un lieu de Phrygie, qui signifie en quelque sorte le champ de la Mère. Les Athéniens, suivant le même auteur (10), ont porté le goût des modes étrangères, jusques dans le culte des Dieux, et ils ont adopté beaucoup de rits étrangers, au point qu'on les a plaisantés sur les théâtres. Démosthène parle des cérémonies Phrygiennes dans cet endroit de sa harangue, où il fait un crime à la mère d'Eschine, et à Eschine lui-même, des sacrifices qu'il faisoit souvent avec elle, en dansant et criant ensemble : *Evoë*, *Saboë*, *Hyes*, *Attes*, et *Attès*, *Hyès*. Ce sont en effet, continue Strabon, les rits des fêtes Sabaziennes et de celles de la *Grande mère*, ou de la Cybèle Phrygienne.

Je remarque une grande ressemblance entre le nom d'*Attès*, et celui d'Attis ou Atys, amant de Cybèle, qu'on invoquoit dans les fêtes lugubres, où l'on pleuroit sa mort. Nous en parlerons bientôt.

(*m*) Le nom d'Attis que l'on prononçoit avec *Yes*, nom de Bacchus, me semble être le même que celui d'Attis, venant d'*Atta*, *père*, en Phry-

(1) Ovid. de Art. amand. l. 1, v. 75.
(2) Herod. l. 1, c. 100.
(3) Ezechiel, c. 8, v. 10, etc.
(4) Hieronym. Comment.
(5) Selden. Synt. 2, c. 11.
(6) Seld. ibid. p. 338.
(7) Hesych. in voce Θαυμος.
(8) Dict. San Pagini, 3166.
(9) Strab. l. 10.
(10) Ibid.

gien. De-là vient qu'Attis s'appeloit aussi *Papa*. Si notre conjecture est vraie, ce mot a été traduit par les Latins, par celui de *Pater*, épithète qu'ils donnoient à Bacchus, *Liber Pater*. Ainsi Jupiter, ou Jov-Pater, étoit appelé *Pappeus*, par les Scythes.

(*n*) Il y avoit une ville en Phocide, nommée Ophitée, fameuse par la célébration des Orgies de Bacchus, et dans laquelle on racontoit l'aventure d'un jeune enfant, défendu par un Serpent contre un Loup, et tué par erreur, par son père, ainsi que le Serpent qui le défendoit (1). Ce père malheureux avoit élevé un bûcher commun à son fils et à son gardien, lequel donna son nom à la ville d'Ophitée. Il est aisé de voir, que ce conte s'applique au jeune enfant des mystères, à Bacchus et au Serpent, que l'on plaçoit près de lui dans la Ciste sacrée. Ce qui confirme l'identité de ce Serpent avec celui du Serpentaire, ou de l'Esculape céleste, c'est d'abord, que le Dieu honoré dans ces fêtes nocturnes étoit censé avoir la vertu de guérir toutes les maladies; 2°. qu'il donnoit à ses Prêtres la vertu prophétique, comme le Serpent de Delphes. Or Lucien, *de Astrologiâ*, dit, que cette vertu descendoit du Serpent céleste.

(*o*) Nous ne nions pas néanmoins, que, quoique dans l'origine ces institutions eussent un but honnête, et ne présentassent rien, dont la pudeur s'effarouchât, cependant les idées d'obscénité s'y réunirent dans la suite, par l'effet de la corruption des mœurs, et de l'amour du plaisir, qui empoisonne tout de son souffle. Ces fêtes devinrent donc réellement licencieuses, et ces mystères nocturnes des écoles de débauche, qui attirèrent souvent l'animadversion des Magistrats. On sait avec quelle rigueur le Sénat (2), l'an de Rome 566, sous le consulat de Sp. Posthumius, et de Mar. Philippus, sévit contre les Initiés à ces cérémonies étrangères, dont les mystères servoient de voile à la plus affreuse débauche, et aux plus horribles forfaits. A Thèbes, Diagondas fit faire une loi, qui les défendoit (3). Mais quand les Peuples furent absolument corrompus, comme à Rome sous les Empereurs, ces mystères furent favorablement accueillis, et la débauche se couvrit du voile de la Religion, pour pouvoir se produire avec plus d'impunité (4).

(*p*) On sait, qu'il y avoit des initiations à la Lune et au Soleil, ou aux mystères de la lumière de ces astres, dans lesquels passoient les ames. Le nom d'Hécate fut même donné à une des cavités de la Lune, destinée à recevoir les ames (5).

(*q*) Thémis est le nom de la Vierge céleste, mère de Christ.

(*r*) Les noms différens de Cybèle sont tous tirés des villes ou des montagnes, où elle étoit adorée; ce qui confirme que la Phrygie a été le principal théâtre de son culte, si elle n'en a pas été le berceau. Tels sont les surnoms de Bérécynthienne (6), Dindyménienne, Idéenne, Pessinuntide, de Cybê, de Cybèle, de Mygdonienne etc. lesquels sont tous tirés des lieux de Phrygie, où fut établi son culte. Elle prit le surnom d'Andéirène, d'une petite ville de la Troade.

(*s*) On lui attribue l'invention de plusieurs remèdes contre les maladies des enfans; les Egyptiens en disoient autant d'Isis, qui, par l'efficacité des remèdes qu'elle inventa, rappela Horus à la vie.

(*t*) Lucien semble incliner davantage vers l'opinion, qui fait de cette Divinité Syrienne la Junon Grecque (7) et qui rapporte l'établissement de ce Temple à Bacchus, dont les symboles Ityphalliques sont multipliés dans ce Temple. Mais, si on fait réflexion qu'Atys et Bacchus sont la même Divinité; que le retranchement du Phallus dans Atys, et l'érection du Phallus dans les Bacchanales, tiennent au même principe de fécondité solaire; que les fêtes Sabaziennes en Phrygie, et les fêtes de Cybèle ou de Rhée, étoient également fameuses (8), on pourroit croire, que ce rapport-là même doit encore rapprocher ce culte des Syriens, du culte Phrygien; car Atys est Bacchus.

(*u*) On avoit consacré en Phrygie un temple, sous l'invocation de Vénus-Cybèle (Nonn. Dionys, l. 48, v. 654), et l'on donna souvent à la Planète de Vénus, le nom d'astre de la mère des Dieux (Pline).

(*x*) Athanase (cont. gent. 27 et 28) parle des cérémonies religieuses de la mère des Dieux, dans lesquelles ses Prêtres abdiquoient leur sexe et l'habit d'homme, pour mieux honorer cette Divinité. Il ajoute, que ces peuples ont appris de Vénus l'infame métier des courtisanes, et de Rhéa toutes sortes d'obscénités.

(*y*) Les Romains (9), pour conserver le souvenir du culte de Cybèle, voulurent que ce fût un Phrygien et une Phrygienne, qui fussent chargés de faire les fonctions de ce sacerdoce chez eux, et de porter tous les ans, en pompe, sa statue. Ces Phrygiens, ayant suspendus au cou, des images de la Déesse, alloient mendiant pour elle, comme chez nous on quête pour la Vierge; et ils soutenoient, par les accords de la flûte et par les tambours, la voix de ceux qui chantoient des hymnes, en hon-

(1) Pausan. Phocic. p. 352.
(2) Tit. Liv. l. 39, c. 15 et 16.
(3) Cic. de Leg. l. 2, c. 15.
(4) Tertull. Apol. c. 7.
(5) Plut. de Facie in orbe Lunæ.

(6) Lilio Gyraldi Synt. 4. Tzetès ad Lycoph. p. 116. Edit. Steph. Strab. l. 10; id. l. 13.
(7) Lucien, p. 886.
(8) Strab. l. 10.
(9) Denis d'Halicar. l. 2.

neur de la Déesse, dont on portoit la statue au fleuve, pour l'y laver.

(z) Si on consulte la Cosmogonie des Atlantes, elle ne peut être la Lune, puisqu'elle y est supposée au contraire être mère du Soleil et de la Lune.

La tradition de Varron, conservée par Saint Augustin, qui dit (1) que, dans ces mystères : *omnia referuntur ad mortalia semina, et exercendam Agriculturam*, rapproche ces mystères de ceux de Cérès et conséquemment Cybèle même de la Cérès céleste, ou de la constellation, où est l'Epi, image elle-même de la Lune.

Servius, dans son commentaire sur Virgile (II, v. 252), prétend que Cybèle est la Terre; et ils ajoute, que si on lui met en main une clef, c'est qu'au Printemps la Terre s'ouvre, et qu'en Automne elle se ferme.

(*a*) Voyez Hygin à l'article d'Ophiuchus, ou du Serpent, qu'il tient et qu'il trouva aussi près du bord du Sangaris : ce qui rapproche cette fiction de l'Esculape Céleste, avec qui la pleine Lune de l'Equinoxe étoit en conjonction; de cet Esmun Phénicien, dont Astronoë devint amoureuse, et qui se mutila.

(*b*) On fit des Corybantes des Génies ou des Divinités subalternes (2). Ces Corybantes sont comme les *Cherub* des Hébreux, qui étoient censés célébrer des chœurs autour du trône de la Divinité. Suivant Nonnus, les noms des trois anciens Corybantes étoient *Cyrbas*, *Pyrrichus* et *Idæus*. Diodore (3) n'admet que *Corybas*, fils de Jasion et de Cybèle, qui célébra le premier les mystères de sa mère, et donna son nom aux autres ministres de cette Déesse.

(*c*) *Déo* étoit un des noms de Cérès, comme le dit l'auteur de l'ancien Hymne attribué à Homère.

(*d*) Dinarque (cont. Démosth. p. 48), parlant de la mère des Dieux, dit : *hanc scripti juris totius Custodem urbs habet*; ce qui convient assez à la Vierge céleste, *Thémis*.

(*e*) On prétend que la statue de cette Déesse parut à Pessinunte, deux cents quatre-vingt-dix-sept ans avant l'époque, où l'on fixe la prise de Troye (4), quelques années après la prétendue arrivée de Cadmus et de Danaüs en Grèce; ce qui fait remonter fort haut l'établissement de ce culte et de ces mystères, et qui les place dans un rang d'ancienneté supérieur à celui des mystères d'Eleusis, en Grèce.

(*f*) Dans la tradition de Julien, Cybèle est mère d'Atys, comme dans celle des Atlantes, elle est mère du Soleil ou d'*Hélios*.

(1) De Civ. Dei, l. 7, c. 24.
(2) Hyg. Fab. 134. Serv. ad Æneid. l. 3, v. 113.
(3) Diod. l. 5.
(4) Marmor. Ox. Epoch. 10.
(5) Jul. Firm. de Err. Prof. l. 17. Arnob. l. 5.

(*g*) *Vitam cuiquam pollicentur æternam.* (*August. de civit Dei*, l. 7, c. 24).

(*h*) L'arbre sacré que l'on coupoit en cérémonie étoit un Pin, au milieu duquel étoit attachée la figure d'Atys (5), et au pied la figure d'*Aries* ou du Belier Equinoxial. Le Pin étoit consacré à Cybèle. On disoit, que c'étoit derrière cet arbre, qu'avoit été découvert Atys, lorsque Cybèle força les portes de Pessinunte : d'autres Mythologues disent, qu'Atys lui-même fut changé en Pin (6). Quelques-uns supposent (7), que ce fut Cybèle. Les branches du Pin étoient ornées de couronnes, comme le sont encore nos mais. Le tronc de l'arbre étoit couvert de laine.

(*i*) Arnobe parle aussi de ces abstinences, et entre autres de celle du pain. *Quid temperatus ab alimonio panis, cui rei dedistis nomen castum? nonne illius temporis imitatio est, quo se numen ab Cereris fruge violentia mœroris abstinuit?* Tertullien, *de jejuniis*, parle aussi de ces jeûnes des initiés aux mystères de Cybèle et de Cérès, à qui on donnoit le nom de *Casti*.

(*k*) D'autres font naître Atys du sang d'Agdistis, qui elle-même naquit d'une pierre (8). Dans ce sens, Atys ressemble à Mithra aussi né *ex petrâ*. Dans ces siècles-là, on faisoit tout avec des pierres. Rhée faisoit manger des pierres à Saturne; Deucalion repeuploit l'Univers avec des pierres; Atys et Mithra tirent leur origine de pierres. Enfin, Christ fait des calambours sur le mot pierre.

(*l*) *Ex Arnobio* l. 5, *vel quia* Hircos *Phryges suis elocutionibus* Atagos *nuncupant, indè Attis nomen effluxerit.*

(*m*) Près de Pessinunte étoit le mont Agdestis, où on disoit qu'étoit enterré Atys (9).

(*n*) *Nonne illum Attim Phrygem abscissum et spoliatum viro magnæ matris in Adytis deum propitium, deum sanctum, Gallorum conclamatione testamini?* Arnob. l. 5.

Voyez Prudence :

« *Ast hic metenda, dedicat genitalia,*
» *Numen reciso mitigans ab inguine :*
» *Offert pudendum semivir donum deæ :*
» *Illum revulsâ masculini generis*
» *Venâ; effluenti pascit auctam sanguine* ».

(*o*) C'étoit une espèce de vase de terre, dans lequel étoient renfermés des pavots blancs, du froment, du miel et de l'huile (10).

(*p*) Justin L. 1. *Solem unum Deum Persæ credunt.*

(6) Ovid. Metamorph. l. 10.
(7) Tat. cont. Gent. p. 149. Arnobe, l. 5.
(8) Arnob. l. 5.
(9) Attic. p. 4.
(10) Athen. l. 8.

Μίθρας ὁ ἥλιος ἐν Περσαις, dit Hésychius. Suidas en dit autant. Les inscriptions en l'honneur de ce Dieu portent : *Deo Soli invicto Mithrae*, ou *Soli invicto Mithrae*.

On lui donna l'épithète de *Triplasion*, trois fois grand, trismégiste. N'est-ce pas une suite de l'idée cosmogonique des Perses (1), qui, dans la fiction de l'œuf d'Oromaze, disent *Oromasdem se triplicasse ?* (De Iside).

(*q*) On représentoit Hécate par une statue à trois visages et à trois corps, adossés les uns contre les autres (2). On lui donnoit six mains, qui tenoient un glaive, des poignards (elle est près du domaine de Mars au Scorpion), des fouets, des cordes, des torches, *une Couronne* (Boréale), et une clef. Souvent on voyoit un Dragon sur sa tête (Euseb. Præp. L. 5, p. 201), et à ses pieds un Chien (3).

(*r*) Porphyre, dans Eusèbe, parle des différentes dénominations de la Lune, et entre autres du nom d'*Hécate*, qui lui fut donné, et il dit (4) : *Eamdem rursus Hecatem nominant ob formæ quam in eâ cernimus varietatem, cui vis etiam diversa respondeat. Itaque sic ea vis triplici formâ figurâque distinguitur.*

(*s*) *Voce vocans Hecaten cœlo, ereboque potentem.* Æneid. L. 6.

(*t*) Voyez Hésiode sur Hécate. Il dit que Jupiter lui laissa toutes les prérogatives, dont elle jouissoit sous les Titans.

(*u*) Suivant Tatien, *Diana magiam exerceat*, ce qui convient mieux à Hécate (5).

(*x*) La fille de Pharaon, qui trouva le jeune Moïse exposé, s'appeloit *Thermuti*.

(*y*) *Nocturnisque Hecate triviis ululata per urbes,*
Et diræ ultrices (6).

Hecaten, dit Servius, *invocat causa ultionis undè et fuscam vocat.*

(*z*) *Dicit Porphyrius Divinis oraculis fuisse responsum nos non purgari* (7) Lunæ teletis, *atque* Solis, *ut hinc ostenderetur nullorum deorum teletis hominem posse purgari. Cujus enim teletæ purgant, si Solis et Lunæ non purgant, quos inter cœlestes deos præcipuos habent ?*

Proclus, dans son Commentaire sur Timée, parle des mystères du *Dieu Mars* (8). Chez les Phrygiens, dit-il, ce mois est célébré sous le nom de *Sabazius*, et cela au milieu des institutions Sabaziennes. En effet, ils ont regardé comme Dieu la première mesure de la révolution éternelle, et ils l'ont honorée par des initiations, et par toutes sortes de cérémonies, de même que les saisons. Non-seulement on chanta le temps comme un Dieu, mais encore le *jour et la nuit*, le mois, l'année. On nous a transmis les noms et les lois d'initiation de ces sortes de Divinités. La Lune conduit le mois, comme le Soleil l'année (9).

(*a*) Voyez Gutberleth de *Mysteriis Deor. Cabir.* Freret, Inscrip. t. 28, p. 16; Bochart, p. 426.

(*b*) On donnoit le nom de *grande* à Cybèle, *Magna mater.* Aussi cette épithète de *grande*, *Megale* et *Cabar*, sont dans le style des Asiatiques de l'Asie mineure. D'ailleurs Varron dit, qu'une de ces Divinités Cabiriques étoit la terre; mais ce même Varron dit aussi *unam deam esse Tellurem, matrem magnam* (10). Varron reconnoissoit donc, que c'étoit les mystères de Cybèle, que l'on célébroit à Samothrace, puisqu'il dit d'un côté, que la terre étoit la grande Divinité de Samothrace, et de l'autre, que la terre est la *Magna deûm mater.* C'étoit donc le culte des Phrygiens, qui étoit à Samothrace. Varron prétendoit, que Dardanus avoit tiré de Samothrace ses Dieux, et que c'étoit ainsi qu'ils avoient passé de Samothrace en Italie, par le moyen d'Enée, qui les emporta, en quittant la ville de Dardanus, et la Troade (11). Mais c'est l'inverse; car l'Asie fut civilisée avant les îles de la Grèce.

Dans la fable Phénicienne sur Esmun, amant de la mère des Dieux, qui se fit Eunuque (12), Esmun est le huitième frère des sept Cabires, fils de *Sydus* ou le juste. Ces deux fictions se tiennent donc entre elles, et la fable Cabirique se lie à celle d'Atys, et à celle de la mère des Dieux.

(*c*) On supposoit aussi, que l'Amazone Myrina, pour plaire à la mère des Dieux, établit ses mystères dans l'île de Samothrace, appelée l'île *Sacrée* (13).

(*d*) Les Etrusques admettoient aussi trois Cabires, Cérès, *Palès* et la Fortune. On sait que Palès étoit honorée en Italie, à l'entrée du Printemps. Quant à la Fortune, nous la trouvons, dans Pausanias, souvent unie à la Chèvre céleste, ayant la corne d'Amalthée.

Servius parle de trois autres Cabires, honorés par les Romains, savoir, Jupiter, Minerve et Mercure (14).

(*e*) Un des sermens les plus inviolables chez les Romains, fut celui de jurer par les autels des Dieux de Samothrace (15); le célèbre Germanicus vouloit s'y faire initier. Les vents contraires l'empêchèrent d'aborder dans cette île (16).

(1) Dionys. Areop. Epist. 7 ad Areop.
(2) V. Montfaucon, Antiq. expliq. t. 1, p. 9.
(3) Hesych.
(4) Euseb. l. 3, c. 10, p. 113.
(5) Tatian. p. 147.
(6) Æneid. 4, v. 609.
(7) August. de Civ. l. 10, c. 23.
(8) In Tim. l. 4, p. 251.
(9) Ibid. p. 236.
(10) August. de Civ. Dei, l. 7, c. 24.
(11) Macrob. Sat. l. 3, c. 4.
(12) Damasc. apud Phot. Codex 247.
(13) Diod. Sic. l. 3, §. 65.
(14) Serv. ad Æneid. l. 2, v. 325.
(15) Juvenal. Sat. v. 144.
(16) Tacit. Annal. l. 2, c. 53.

(*f*) Ceci confirme nos conjectures sur les rapports, que nous avons établis entre le culte de Bacchus et celui d'Atys ; entre les mystères de Samothrace et ceux de ces Divinités, originaires de Phrygie. Enfin, la doctrine Orphique ne fut pas étrangère à celle de Samothrace (1).

(*g*) Les Messéniens (2) avoient chez eux un temple d'Illythie, près duquel étoit le temple des Curètes. Ils y immoloient toutes sortes d'animaux, à commencer par le Bœuf, la Chèvre, et à finir par les plus petits oiseaux. Ils jetoient ces victimes dans le feu. Cette cérémonie se rapproche assez de celle qui se pratiquoit au Printemps, en Syrie, et dont parle Lucien. Là étoient aussi les statues des Dioscures, portant les filles de Leucippe. C'est sur ces fondemens, que les Messéniens revendiquoient les fils de Tyndare, qu'ils disoient leur appartenir plutôt qu'aux Lacédémoniens.

(*a*) Jamais les Romains ne furent si empressés d'adopter des Rits étrangers, qu'ils le furent sous les Empereurs, où le despotisme encourageoit la superstition, dont il sentit tout l'empire sur la liberté des peuples.

(*b*) Près du bourg de Lessa, en Argolide, étoient deux autels, l'un en honneur de Jupiter, et l'autre de Junon, sur lesquels on alloit sacrifier, quand on avoit besoin de pluie (3).

Parmi les maux qui menacent l'homme, les uns peuvent être évités par de sages précautions, que dicte la prudence ; mais il en est d'autres, dit Macrobe, auxquels on n'échappe que par les prières et les libations, que l'on fait aux Dieux (4). C'est cette dernière opinion, qui a fait faire une fortune aussi étonnante aux Prêtres.

(*c*) La religion ancienne, considérée dans la Mythologie et les aventures romanesques des Dieux, n'étoit guère propre à porter les hommes à la vertu. Les Dieux ne donnoient que des exemples de toutes sortes de vices, et point de leçons de vertu. L'Initiation constitua la partie morale de la religion. Aussi Lucien, dans sa Nécyomantie p. 300, fait parler Ménippe, qui dit, que n'ayant rien trouvé dans les Poètes, qui ne fût contraire aux bonnes mœurs et aux bonnes lois, et voyant que la conduite des Dieux étoit toujours en opposition avec celle des honnêtes gens, il conçut le désir de descendre aux enfers, pour y apprendre de Tirésias, homme sage et inspiré, les règles de morale qu'il devoit suivre ; c'est-à-dire figurément, que c'étoit dans le sanctuaire et dans la doctrine des peines et des récompenses à venir, qu'on devoit chercher les préceptes de morale, qu'on ne trouvoit, ni dans les Philosophes, ni dans les Poètes.

(*d*) De là vint le préjugé, que les Prêtres Egyptiens accréditèrent, et que les Poètes Grecs qui voyagèrent chez eux, portèrent dans leur patrie, savoir, que les Dieux (5), sous diverses formes, s'introduisent, comme des étrangers, dans les villes, afin d'être témoins par eux-mêmes des actions des hommes, et de voir s'ils respectent ou blessent la justice. C'est ainsi que des Anges déguisés vont à Sodome.

(*e*) Voyez Cicéron, *de legibus*, l. 2, c. 15, qui fait voir, d'après Platon, que, dans un système de législation, tout ne doit pas être abandonné à la force et aux menaces de la loi ; qu'on doit y faire entrer pour beaucoup la persuasion, et sur-tout bien établir la grande maxime de la Providence universelle, qui veille sur les actions des hommes, et qui doit les récompenser ou les punir, suivant leur mérite. Voilà le secret des législateurs.

(*f*) Lucien (de luct. t. 2, p. 427) nous dit, que les poètes Homère, Hésiode, et autres conteurs de fables, qui ont été chargés de conduire par l'opinion ceux que les Philosophes appellent les bonnes gens, le vulgaire, qui ont ajouté foi à leurs fictions, et qui les ont respectées comme une loi sacrée, ont enseigné, qu'il existe sous la terre un certain abyme profond, qu'on nomme Tartare ; et c'est à cette occasion, que Lucien nous donne sa description des Enfers.

(*g*) Les Egyptiens initioient chaque Roi nouvellement élu, afin de lui confier le grand secret de la politique ; celui de gouverner les hommes par la Religion, et d'unir la force de l'opinion à celle des armes, et l'autorité des dieux à celle des despotes. Saül et David se firent consacrer. Numa, quoiqu'élu par le suffrage du peuple, sent le besoin de faire confirmer son élection par les Dieux, et il les consulte, par l'organe d'un augure, qui ne pouvoit manquer de lui être favorable. A Rome, on prenoit toujours les auspices, pour consacrer l'assemblée, où se devoient élire les magistrats. Les Rois de France, malgré la loi de succession qui les déclaroit Rois, se faisoient inaugurer à Rheims, et devenus saints et sacrés, ils faisoient aussitôt des miracles. La religion appuya la royauté, qui, de son côté, protégea la Religion. Le sacerdoce et l'empire formèrent une ligue redoutable contre la liberté des Peuples. Les Rois sacrifièrent, et les Prêtres régnèrent ; souvent aussi le Sacerdoce et la Royauté se confondirent ensemble ; et les Romains, après l'expulsion des Tarquins, furent obligés de créer le *Roi des sacrifices* (Rex sacrificulus), afin de conserver la trace de l'union ancienne de la Royauté et du Sacerdoce dans les temps, qui précédèrent l'époque heureuse de leur liberté. Aujourd'hui encore qu'ils sont retombés dans l'esclavage, leur Roi est un Prêtre : tant il y a d'analogie, entre la tyrannie et le Sacerdoce ; tant il est vrai, que les Prêtres ne font que des

(1) Jambl. vit. Pyth. v. 27.
(2) Paus. Mess. p. 141.
(3) Paus. Corinth. p. 68.
(4) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 7, p. 34.
(5) Diod. l. 1, c. 8, p. 17.

esclaves. Chez les Athéniens, l'intendance des Mystères étoit confiée à l'Archonte-Roi (Hésych. *in voce* Βασιλευς.)

(*h*) Minos, dit Pausanias, ne délibéroit jamais sur la Législation, sans être aidé de Jupiter (1).

(*i*) Le Dieu de Delphes gouvernoit toute la Grèce par ses oracles. L'Asie mineure et l'Italie même alloient recevoir de lui des interprétations religieuses, qui décidoient souvent du sort des Empires.

(*k*) Proclus nous dit, que les personnes, qui veulent savoir les fables de la vie sauvage, la confusion et le désordre des anciennes lois, enfin, l'état de l'homme avant sa civilisation par les mystères, n'ont qu'à consulter ce qu'on enseigne à cet égard dans les sanctuaires (Procl in polit. p. 369).

(*l*) Ainsi Apulée, avant d'être initié et régénéré par l'Autopsie, avoit une figure d'Ane, dont l'initiation le dépouille. Les récipiendaires aux mystères d'Eleusis se couvroient d'une peau d'animal sauvage, ou de faon (2), qu'ils quittoient pour prendre la robe Olympique: les initiés aux Orphiques en faisoient autant, comme on le voit dans le reproche, que Démosthène fait à Eschine. Cette cérémonie faisoit vraisemblablement allusion à l'état de l'homme tel qu'il est par sa nature brute et corrompue, qui a besoin d'être perfectionnée par l'initiation. On la quittoit pour prendre l'habillement sacré; et alors, on se disoit *heureux*, ou, comme dans Démosthène, on crioit: j'ai évité le mal, et trouvé le mieux.

(*m*) Salluste le philosophe compte, parmi les moyens imaginés pour contenir les hommes, et pour conserver la pureté de leur ame, les lois, les arts, les sciences, les cérémonies religieuses, les initiations, les expiations etc. (Salluste, c. 12, p. 267.)

On peut aussi consulter Cicéron (de legib. l. 2, et in Verr. act. 2, l. 5), et Isocrate (in Panegyr.) sur l'avantage, que les premiers législateurs se promirent des mystères, pour la civilisation.

(*n*) Nous avons aujourd'hui une grande preuve des funestes effets de cet établissement. Les Prêtres en contrariant les lois, que la nation française se donne et qu'elle a droit de se donner, et en prêchant aux peuples l'insubordination, sous prétexte que leur pouvoir spirituel les affranchit des réglemens et des lois qu'on fait, pour donner une distribution plus commode, plus simple et moins ruineuse aux fonctionnaires religieux, annoncent bien, que les Prêtres peuvent renverser souvent les institutions sociales, loin de les affermir; et qu'ils nuisent plus au bon ordre et au maintien des lois, qu'ils ne contribuent à les faire respecter. Une religion, dont les membres sont affranchis des lois sociales, ne peut être qu'un fléau destructeur de toute société, et on ne peut trop tôt en délivrer la terre.

(*o*) On doit distinguer dans la Religion deux parties; le culte qui consiste à honorer le Ciel, pour en obtenir des biens, de la pluie, du beau temps, des victoires, la guérison des maladies. Celle-là n'est bonne pour personne, si ce n'est pour le Prêtre, qui est incapable de procurer les biens qu'il nous promet. Il n'en faut à qui que ce soit.

Une seconde, c'est celle qui lie la morale et les lois à la Religion. C'est sûrement de cette dernière qu'on entend parler, quand on dit, qu'il faut de la religion au peuple. C'est celle-là, dont nous examinons l'utilité.

(*p*) Diodore de Sicile (l. 1, c. 2, p. 5), relevant les avantages de l'histoire, et examinant son influence sur les mœurs, lui donne la préférence sur la fiction des enfers, qu'il reconnoît avoir été imaginée, pour inspirer aux hommes la piété et l'amour de la justice.

(*q*) Dans les mystères de Cybèle ou de la mère des Dieux, on promettoit aux initiés la vie éternelle, comme nous l'avons dit dans notre premier livre (3).

(*r*) Les Dactyles en Phrygie cherchèrent à se rendre merveilleux auprès des Peuples, par le moyen des prestiges et des enchantemens. Aussi, suivant Phérécyde (4), et suivant l'auteur de la Phoroaide, ils passoient pour de grands enchanteurs. Ils étonnèrent les Peuples de Samothrace, par l'usage qu'ils firent de leur science enchanteresse dans les initiations et les mystères (5). Orphée lui-même prit d'eux des leçons, pour donner à ses initiations plus d'effet, et étudia sous eux la théorie merveilleuse de tout son cérémonial. On dit que Midas en Phrygie (6) avoit été initié par Orphée; qu'il bâtit le premier un magnifique temple en l'honneur de Rhéa ou de Cybèle, et qu'il introduisit les mystères de cette Déesse chez les Phrygiens, pour les civiliser.

(*s*) D'abord, il n'en coûta rien pour se faire initier; mais, dans la suite, Aristogiton porta une loi, en vertu de laquelle on n'étoit plus admis à l'initiation (7), qu'en payant. C'est l'histoire du tabac, qu'on donna d'abord pour rien au Peuple, et qui devint ensuite un impôt désastreux. Les Prêtres ont établi une terrible ferme religieuse, dont les hommes payeront long-temps l'impôt.

(*t*) Dans l'opéra de Mithra et d'Isis, ou dans les scènes religieuses de cette initiation, on donnoit le spectacle des Griffes ou des Griffons (8). On y faisoit paroître des figures fantastiques, telles que

(1) Paus. Laconic. p. 82.
(2) Harpocr. in v. Νεβριζων. Demosth. pro coronâ. Etym. Magn. in Συμβολ. Plot. Ennead. 1, l. 6. Sopater in divis. quæs. p. 335.
(3) August. de Civit. Dei, l. 7, c. 24.
(4) Schol. Apoll. Rhod. l. 1, v. 1126.
(5) Diod. l. 5.
(6) Justin. l. 4, c. 7. Diod. l. 3, et Clem. Protrep.
(7) Apsin. de Art. Rhet. p. 691.
(8) Vandal. et Philipp. della Torre.

des Dragons de l'Inde, des Griffons hyperboréens (1). Ce spectacle paroît avoir été fixé au huit des calendes de Mai. Il y avoit des Pantomimes et des scènes à machine ; ce qui sans doute autorise Archelaüs à demander à Manès, s'il va jouer sa comédie.

(*u*) On donnoit dans les mystères de Mithra le spectacle des Griffons. On plaçoit les initiés derrière un rideau, qu'on tiroit tout-à-coup, et les figures des Griffons paroissoient aux yeux des spectateurs, le jour de la grande initiation Mithriaque. (Philip. della Torre, p. 202. Vandal. dissert. ad Taurobol. p. 19).

(*x*) L'Evêque Synesius, après avoir raconté l'histoire merveilleuse d'Osiris et de Typhon, dont il cache la partie secrète et mystérieuse, dit que l'ignorance, où l'on est des choses, donne plus d'importance à l'initiation ; que c'est pour cela, qu'on a choisi la nuit et les antres obscurs, pour la célébration des mystères, et que les lieux retirés, la circonstance des temps, tout doit concourir à jeter un voile sur les opérations secrètes de la Religion (2).

(*y*) Il y eut aussi une autre raison mystique, dont nous parlerons ailleurs, lorsqu'il s'agira du choix qu'on fit des antres, pour célébrer les mystères.

(*z*) Les initiés ne parloient entre eux que par des phrases énigmatiques, qui ne contenoient jamais le sens qu'elles sembloient présenter. Telles sont celles-ci : J'ai mangé du tambour (3), j'ai bu de la cymbale, et j'ai porté le cernos ; je suis entré dans le lit nuptial ; ou j'ai bu le Cycéon, j'ai pris de la ciste pour mettre dans le Calathus ; et ensuite du Calathus, pour remettre dans la ciste. C'est bien là un style de Franmaçonnerie, et une espèce de langue factice, propre à faire reconnoître les frères, et qu'on ne parle qu'en loge.

Le cernos, dont il est ici question, étoit une espèce de vase de terre, dans lequel étoient du froment, du pavot, de l'huile et du miel. (Athénée, l. 8, p. 341.)

(*a*) Lucien, dans sa nécyomantie ou dans le dialogue des morts, où il fait parler Ménippe et Philonides (p. 29), t. 1), introduit Ménippe, qui ne se permet de parler de ce qui se passe aux Enfers, qu'avec le secret le plus mystérieux. Son ami, pour l'engager à parler, lui dit qu'il est sûr de parler à un homme discret, et qui d'ailleurs est initié. Alors Ménippe, lui fait le récit de sa descente aux Enfers, et de ce qu'il y a vu ; et il lui expose le motif qui l'obligea à y descendre. C'étoit pour y chercher des règles de conduite, qu'il n'avoit pu trouver, ni dans les Prêtres, ni dans les Philosophes. (Ibid. p. 303.) Ce sont les Chaldéens, qui, par leurs préparations ou leur purifications magiques lui en ouvrent l'entrée. La description qu'il nous donne ici de ces préparations lustrales et des évocations, ressemble fort à celle de Virgile dans l'Enéide. On peut se procurer le plaisir d'en faire le rapprochement.

(*b*) On exerçoit les récipiendaires, pendant plusieurs jours, à traverser à la nage une grande étendue d'eau (4). On les y jetoit, et ce n'étoit qu'avec peine qu'ils s'en retiroient. Le but des épreuves étoit de leur donner occasion de montrer toute la fermeté et la constance d'une ame à l'abri de toutes les affections du corps, et réduite à une espèce d'insensibilité. On appliquoit le fer et le feu sur leurs membres ; on les traînoit par les cheveux dans les places ; on les jetoit dans des égoûts ; on les obligeoit à bêcher la terre, jusqu'à ce qu'ils tombassent de lassitude ; on les faisoit passer à travers la flamme et soutenir de longs jeûnes ; on les mettoit souvent à l'épreuve de la mort. C'est ainsi qu'à travers différentes tortures et des supplices probatoires, ils s'élevoient aux différens grades de l'initiation ; d'abord soldats, ensuite Lions, Corbeaux etc. noms symboliques des divers états de perfection, auxquels ils parvenoient, avant d'être complètement initiés.

(*c*) Les Dioscures, fils de Syduc, suivant Sanchoniaton (5), qu'on appelle Cabires, Corybantes, et Dieux de Samothrace, inventèrent la navigation. D'eux naquirent des hommes, qui trouvèrent les propriétés des simples, et l'art de guérir. Plus loin l'auteur Phénicien dit : Les Cabires ou les sept fils de Syduc, et Esculape, leur huitième frère, transmirent la doctrine sacrée par le moyen des Hiérophantes, qui la tournèrent en allégories ect. Ce huitième frère est celui, dont on célébroit la fête, le huitième jour des mystères d'Eleusis, comme on verra ci-après, part. 3.

(*d*) L'Epiphanie, ou l'apparition des Dieux de Samothrace, étoit d'un merveilleux secours, dans tous les dangers, pour ceux des initiés qui les invoquoient. Diod. l. 5, c. 48 et 49. L'initiation rendoit, dit-on, les hommes plus religieux, plus justes, et en général, meilleurs qu'ils n'étoient auparavant. C'est pour cela, ajoute Diodore, que les anciens héros et les demi-Dieux se sont fait initier ; que Jason, les Dioscures, Hercule, Orphée avoient emprunté les secours de l'initiation, et qu'ils n'avoient réussi dans leurs entreprises, que par un effet de la faveur des Dieux, que leur avoit attirée l'initiation.

(*e*) Macrobe (somn. Scip. l. 1, c. 9, p. 40) confirme cette opinion, que les ames des fondateurs des villes et des empires trouvoient une route facile vers le séjour des ombres fortunées ; et vers la région éthérée, qu'elles n'avoient presque jamais quittée, quoiqu'unies à des corps mortels. *Civita-*

(1) Apulée Metam. l. 11.
(2) Synes. de Provid. l. 2, p. 124.
(3) Clem. Protrep.
(4) Hyde de vet. Pers. p. 111.
(5) Euseb. Præp. Ev. l. 1, c. 9.

tum verò rectores, cæteriquè sapientes cœlum respectu vel cùm adhùc corpore tenentur habitantes, facile post corpus cœlestem, quam pœnè non reliquerant, sedem reposcunt. Nec enim de nihilo, aut de vanâ adulatione veniebat, quod quosdam urbium conditores, aut claros in Republicâ viros in numerum Deorum consecravit antiquitas. Sed Hesiodus quoque divinæ sobolis assertor priscos reges cum Diis aliis enumerat hisque exemplo veteris potestatis etiam in Cœlo regendi res humanas assignat officium. Les Romains, suivant Tite-Live, rendoient des honneurs à Enée, sous le nom de Jupiter *Indigète*. On persuadoit aux Grecs, que Castor, Pollux, Hercule avoient été des hommes, qui, par leurs vertus, avoient mérité l'immortalité, et cette doctrine (1), suivant Cicéron, étoit celle des mystères. On les associoit aux Dieux, avec qui ils partageoient l'administration du monde, dit Macrobe : *et ne cui fastidiosum sit, si versus ipsos, ut Poëta Græcus protulit, inseramus, referemus eos ut ex verbis suis in latina verba conversi sunt.*

Indigetes divi fato summi Jovis hi sunt.
Quondam homines, modò cùm superis humana tuentes,
Largi ac munifici, jus regum nunc quoque nacti.

Hoc et Virgilius non ignorat. Qui licet argumento suo serviens heroas in Inferos relegaverit, non tamen eos abducit è Cœlo, sed æthera his deputat largiorem et nosse eos suum solem ac sydera profitetur. Et, si secundum illum res quoque leviores quas vivi exercuerant vel etiam post corpus exercent, quæ gratia curruum, etc. Multo magis rectores quondam urbium recepti in Cœlum curam regendorum hominum non relinquunt : hæ autem animæ in ultimam sphæram recipi creduntur, quæ Aplanes vocatur.

(*f*) Les aspirans à l'initiation Isiaque prioient le grand-Prêtre de leur choisir un Prêtre, qui fît à leur égard la fonction de Mystagogue, et c'étoit le grand-Prêtre, qui fixoit la somme destinée aux frais de reception à cette espèce de loge ; c'étoit le fond du revenu des Prêtres, qui en outre exigeoient des présens particuliers.

(*g*) Diodore de Sicile (2), qui donne à l'histoire la préférence sur les fictions de l'Enfer, parmi les moyens de former les hommes à la vertu, ne manque pas de proposer pour modèle Hercule et les autres héros, qui, par leurs grandes actions et les services rendus à l'humanité, étoient censés avoir mérité de passer au rang des Dieux. Voilà donc le but moral et politique des Prêtres, qui enseignoient que les Dieux avoient été des hommes distingués par leurs vertus.

Sophocle appelle trois fois heureux ceux qui, instruits des mystères, descendent au séjour des morts. Eux seuls peuvent se promettre une vie heureuse, tandis que les plus grands maux y attendent les autres mortels (Plut. *de audiendis Poëtis*, p. 21).

(*h*) De-là vint l'opinion où l'on étoit, qu'il étoit indispensable de se faire initier avant de mourir, si l'on vouloit échapper aux peines du Tartare (3). Aussi les parens s'empressoient-ils souvent de faire initier leurs enfans dès l'âge le plus tendre, comme nous les faisons baptiser (4). L'innocence de l'âge sembloit même plus favorable à cette auguste cérémonie. Philippe de Macédoine, et Olympias, sa femme, étoient encore enfans, lorsqu'ils se rencontrèrent dans le sanctuaire de Samothrace, et prirent du goût l'un pour l'autre (5).

Porro autem Geta
Ferietur alio munere ubi hera pepererit ;
Porro alio autem ubi erit puero natalis dies,
Ubi initiabunt (6).

(*i*) Le Héraut ou l'Hiérocéryx ouvroit la cérémonie de l'initiation par une proclamation, qui écartoit du sanctuaire tous les profanes, c'est-à-dire tous ceux qui ne pouvoient être admis à l'initiation, ou qui ne l'avoient point encore été ; ou enfin ceux dont l'ame étoit souillée de quelque crime (7). On y ajouta même la défense de rien dire, qui pût être de mauvais augure (8).

(*k*) Lucien (hist. veræ, t. 1, p. 764 et 767) a placé aussi, près des îles Fortunées, six autres îles, qu'on appeloit les îles des Impies, d'où s'élevoient beaucoup de flammes. Une odeur affreuse de soufre, de poix, et de bitume, s'en exhaloit. Une fumée noire et ténébreuse couvroit l'air, qui distilloit une rosée de poix fondue. Des cris lugubres, les hurlemens des malheureux suppliciés, le bruit des verges se faisoient entendre de toutes parts. Ces îles étoient bordées de rochers escarpés. Le sol en étoit aride ; on n'y trouvoit pas un seul arbre, une seule source d'eau ; mais il y avoit des fleuves, l'un d'un bourbier fangeux, l'autre de sang. Dans l'intérieur de la prison, couloit un autre fleuve tout de feu, rempli de Poissons assez semblables à des tisons mobiles et enflammés ; d'autres plus petits, ressembloient à des charbons en mouvement. Le mensonge étoit un des crimes le plus punis dans ces lieux affreux Quoique ces histoires vraies ne soient que des contes bleus, créés par l'imagination de Lucien, il n'en est pas moins vrai, qu'il y a fait entrer les idées reçues et les descriptions connues de l'Elysée et du Tartare. C'est également dans la région supérieure de l'air, qu'il est

(1) De Nat. Deor. l. 1.
(2) Diod. l. 1, c. 2.
(3) Arist ph. de Pace, v. 374.
(4) Apoll. apud Donat. ad Terent. Phorm. Act. 1, v. 15.
(5) Plut. Vit. Alex.
(6) Terent. Phorm. act. 1, v. 15.
(7) Orig. contr. Cels. l. 3.
(8) Brisson. de Form. p. 11, 12.

enlevé, lorsqu'il aborde à cette terre lumineuse (ibid. hist. 1, p. 714), après sept jours de voyage à travers les airs. Il me semble voir Jean dans son extase, qui, après avoir présenté le spectacle des sept Sphères qu'il traverse, arrive au Firmament, aux quatre coins duquel sont les quatre fameux animaux. Cette terre est la Lune (715), lieu du séjour des ames après la mort, suivant Plutarque (*de facie in Orbe Lunæ*). Le voyage de Lucien se fait à travers les Sphères, comme celui de Jean; et avec des monstres, des Hippogriffes etc., assez semblables à ceux de l'Apocalypse. Ces voyages au Ciel étoient du goût de ces siècles-là; et Martianus Capella, dans les noces de la Philologie, nous en fournit une nouvelle preuve. Lucien voyage dans le Zodiaque, dans la ville de Lucifer, et dans la ville des lustres ou des lanternes, placée près des Pleïades et des Hyades.

(*l*) Voyez aussi la description, que Lucien (de luctu t. 2, p. 428) nous fait des Enfers: elle est assez semblable à celle de Virgile.

(*m*) (Epiph. adv. Hæres. c. 25.) Les Nicolaïtes, dont la doctrine donna naissance à celle des Gnostiques, ceux des Chrétiens qui ont été les plus instruits, posent quatre principes, les ténèbres, l'espace, l'eau et l'esprit, qui les pénètre et qui les a séparés. Les ténèbres indignées se révoltèrent contre l'esprit, et s'accolant à lui, engendrèrent Metra, d'où sortirent quatre Eons (quatre Elémens), et alors, disent-ils, la séparation se fit des ténèbres et de la lumière; les ténèbres furent placées à gauche, et la lumière à droite.

(*n*) L'auteur de l'Apocalypse (1) parle également d'un intervalle de mille ans, qui s'écoule entre la première mort et entre la seconde, ou entre le passage au lieu de la félicité. Ce lieu de repos étoit placé par Plutarque (2) dans la Lune, où l'on trouvoit des ouvertures, par où entroient et sortoient les ames pour arriver au Ciel, ou à la terre. Là, elles rendoient compte de ce qu'elles avoient fait. C'étoit dans la partie de la Lune, qui regarde le Ciel, qu'étoit l'Elysée. L'Apocalypse, c. 20, c. 4, fait paroître aussi, à cette même époque de la durée millénaire, des trônes, des personnes qui s'assirent dessus, et à qui fut donnée la puissance de juger. Cet intervalle, qui s'écoule entre la première et la seconde mort, ou le passage à la félicité éternelle, est bien marqué dans Plutarque, p. 942.

(*o*) Lucien, à la fin de son dialogue des morts, intitulé Caron et Mercure (t. 1, p. 243), fait parler Mercure, qui, adressant la parole aux morts qui viennent de passer la fatale barque, leur dit: « Allez, prenez ce chemin. Quoi! vous balancez? songez qu'il faut que vous soyez jugés; et les supplices, dit-on, ne sont pas peu terribles. On parle de Roues, de Vautours, de Rochers dans ce pays-là. La vie de chacun doit être scrupuleusement examinée ». C'étoit un avis pour les vivans plutôt que pour les morts.

(*p*) Voyez dans Macrobe (Som. Scip. l. 1, c. 9, p. 42 etc.) les fictions des Théologiens, sur les supplices de l'Enfer.

(*q*) Lucien, dans son traité (de luctu, p. 429, t. 2), établit aussi cette triple distinction. Les hommes vertueux, qui ont mené une vie pure et sans tache, passent dans l'Elysée, pour y jouir de la félicité la plus parfaite. Les méchans au contraire sont livrés aux furies, qui leur font subir les peines proportionnées à leur injustice. C'est pour eux que sont imaginés les tortures, les feux brûlans, les Vautours, les roues, les rochers énormes qu'il faut rouler, et les supplices du malheureux Tantale, que tourmente une soif dévorante. Quant à ceux qui ont des mœurs communes (3), et qui forment le plus grand nombre, ils errent à l'aventure dans la prairie, dépouillés de leurs corps, et n'étant plus que des ombres vaines, qui s'évanouissent au moment où on les touche. Ceux-ci ont besoin d'être soutenus, et en quelque sorte alimentés par les libations, que l'on fait sur les tombeaux, et par les autres sacrifices funèbres. Voilà bien l'origine des messes pour les morts, dont le but est de rafraîchir les ames du purgatoire (*pro animæ refrigerio*). Celui qui n'a laissé ni parent, ni ami sur la terre, qui lui fasse rendre ce devoir, est le plus malheureux et le plus souffrant; puisqu'il est à jeun et qu'il manque de l'aliment qui lui est nécessaire. C'est avec beaucoup de raison, que Lucien, plaisantant ces usages funèbres, suppose un fils qui, après sa mort, adresse un discours à son père, où il tourne en ridicule le deuil des vivans et les cérémonies funèbres: A quoi servent, lui dit ce fils, ces couronnes de fleurs, que vous placez sur nos tombeaux (4); ce vin pur, que vous y répandez? croyez-vous qu'il s'échappe à travers la terre une seule goutte de cette liqueur, qui parvienne jusques à nous? La fumée des victimes consumées, et des autres offrandes, que vous y brûlez, s'élève dans l'air; et leur vapeur ne vient point nous engraisser chez les morts. On pourroit dire également aux Prêtres chrétiens: Le vin que vous buvez à votre messe, et l'argent qu'on vous donne pour la dire, ne profitent qu'à vous, et ne nous sont d'aucune utilité.

Scilicet id Manes credis curare sepultos..

(*r*) Servius observe, que ces trois manières de purifier par l'eau, l'air et le feu, étoient employées dans les mystères de Bacchus. (Serv. Æneid. v. 735, etc.)

(*s*) On se persuadoit, que les Chefs des peuples, qui, par un sage gouvernement, avoient bien

(1) C. 20.
(2) In orbe Lun. p. 944.
(3) Ibid. p. 430.
(4) Ibid. p. 435.

mérité des hommes, trouvoient un retour facile vers les Dieux (1). De là l'origine de l'apothéose de César et d'Auguste, qui, comme le dit Horace, assis à la table des Dieux: *purpureo bibit ore nectar.* Ainsi autrefois Castor et Pollux, etc. méritèrent l'apothéose.

(*t*) Cette opinion, sur le sort de l'ame vertueuse après la mort, accoutumoit l'homme à en braver la crainte: « *quibus adeò à metu prædicti interitûs cogitatio viventis erecta est, ut ad moriendi desiderium ultrò animaretur majestate promissæ beatudinis et cœlestis habitaculi* » (2). Nous avons vu, comment les Législateurs du nord de l'Europe, tirèrent parti de ce dogme, pour former une race de guerriers intrépides. (*Voyez*, ci-dessus, p. 146.) Les Mystiques de l'Orient profitèrent du même ressort, pour former des Solitaires et des Moines; le Chef de la secte des Chrétiens, pour former ses fanatiques ou martyrs.

(*u*) Macrobe observe, que le but de l'ouvrage de Cicéron, intitulé *Songe de Scipion*, est d'apprendre à ceux qui sont chargés du gouvernement des hommes (3), que les ames de ceux, qui ont bien mérité des sociétés, retournent au Ciel pour y jouir d'une félicité éternelle. Ce but étoit aussi celui des mystères, puisque Cicéron, dans un autre ouvrage, en parlant de Castor et Pollux, Hercule, etc. dit que ce sont des hommes, qui, par leurs services rendus à l'humanité, ont mérité l'Apothéose, et il appuie son assertion de ce qu'on enseignoit à cet égard dans les mystères (Tuscul. l. 1, c. 13).

(*x*) La vertu seule rend l'homme heureux, nous dit Macrobe; mais on distingue les vertus en plusieurs classes. Les vertus politiques (4), celles qui appartiennent à l'homme social, sont les premières. Ce sont celles-là, que les anciennes Initiations se proposoient d'encourager. Ce sont celles-là qui font les bons Citoyens, les bons Magistrats, les bons fils, les bons pères, les bons amis, et d'elles naissent toutes les véritables vertus, suivant ce savant. Il place ensuite les vertus, qu'il appelle *épuratoires*, ou celles de l'homme qui cherche à s'unir à la divinité. *Secundæ, quas purgatorias vocant, hominis sunt qui Divini capax est; solumque animum ejus expediunt, qui decrevit se à corporis contagione purgare, et quadam humanorum fugâ solis se inserere divinis. Hæc sunt otiosorum, qui à rerum publicarum actibus se sequestrant.* Ce sont les vertus des Philosophes, qui dans la suite sont devenues celles des hommes mystiques et des contemplatifs (5). Ce sont celles-là qui ont commencé à tout gâter. Les deux autres classes, que nomme ensuite Macrobe, et qui ne sont que des degrés de raffinement dans la mysticité, ont achevé de tout perdre. Mais, s'il appartient aux vertus de procurer à l'ame cette éternelle félicité, dit Macrobe, c'est incontestablement aux vertus politiques (6).

(*y*) Dans Démosthène, *Oratio in Nœeram*, on voit le serment de la Prêtresse de Bacchus; elle proteste qu'elle est pure, sans souillures, et qu'elle s'est abstenue du commerce avec son époux.

Voyez le calcul des assassinats, commis par esprit de religion, dont M. de Voltaire a fait l'évaluation en nombre effrayant. [Voltaire, pièces détachées, t. 1, c. 42, *de Jesus et des meurtres commis sous son nom*]. Le total de ces assassinats se trouve, calculé au plus bas, monter à près d'un million de personnes égorgées, noyées, brûlées, rouées ou pendues, pour l'amour de Dieu et de Christ. Quelle religion d'Anthropophages! Ajoutez à ce calcul les massacres du Midi, dans le commencement de notre révolution, et les milliers de cadavres, qui jonchent les départemens de l'Ouest; et après cela, Peuple, regrètes les Prêtres!

(*z*) Que de forfaits n'a pas enfantés cette funeste espérance d'un bon *Peccavi*, qui doit terminer une vie souillée de crimes, et lui assurer l'éternité bienheureuse! L'idée de la clémence de Dieu a presque toujours contre-balancé la crainte de sa justice dans l'esprit d'un coupable, et la mort est le terme où il fixe son retour à la vertu; c'est-à-dire, qu'il renonce au crime, au moment où il va être pour jamais dans l'impuissance d'en commettre de nouveaux, et où l'absolution d'un Prêtre va, dans son opinion, le délivrer des châtimens dus a ses anciens forfaits.

Evandre, général de Persée, ne put pas être purifié par le Koës, et les Romains représentèrent, qu'il souilleroit, par sa présence, le sanctuaire de Samothrace (7).

(*a*) C'est ce que Pythagore appelle homogénéité de substance dans les différens animaux, qui ne diffèrent entre eux, que par l'organisation de la matière terrestre. (Porphyr. vit. Pyth. p. 13).

(*b*) Macrobe (Somn. Scip. L. 1, C. 1) donne un grand développement à cette idée, en parlant de la justice, sans laquelle non-seulement un grand état, mais la plus petite famille, ne peut subsister. C'est, dit-il, cette persuasion qui a obligé Platon de terminer son grand ouvrage de la République, par un traité sur l'immortalité de l'ame, et sur les peines et les récompenses à venir. Il ajoute, que Cicéron a suivi la même marche. Après avoir, dans tous ses ouvrages, donné la palme à la justice, il a terminé ses travaux par un ouvrage sur le destin de l'ame, dans lequel il montre le lieu, que doivent occuper un jour les ames de ceux, qui auront administré avec

(1) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 9, p. 40.
(2) Ibid. l. 2, c. 8, p. 36.
(3) Ibid. l. 1, c. 4, p. 12.
(4) Macrob. ibid. c. 8, p. 36 et 37.
(5) Ibid. p. 38.
(6) Ibid. p. 39.
(7) Tit. Liv. l. 45, c. 5.

courage et justice. Toute la Théologie ancienne, sur la descente des ames ici bas, et sur leur retour au Ciel, est, suivant Macrobe, fondée sur le besoin qu'on eut d'inculquer aux hommes l'amour de la justice, base indispensable de toute institution sociale.

Il paroît par Pausanias (1), que le dogme de l'immortalité de l'ame étoit établi chez les Chaldéens et les Indiens, long-temps avant qu'il passât chez les Grecs, et que Platon l'enseignât dans ses ouvrages philosophiques, où il développe la Théorie de l'Elysée et du Tartare. La Théorie des mystères, bien antérieurement à Platon, la supposoit; mais celui-ci en fit un système philosophique.

(*c*) Macrobe (Somn. Scip. l. 1, c. 9, p. 40) est dans la même opinion, ou au moins il suppose, qu'Hésiode pensa ainsi.

(*d*) Les Grecs, qui empruntèrent des Crétois le culte de Jupiter, conservèrent, dans leurs fictions mystagogiques, le nom symbolique de *Crète*, pour désigner le monde intellectuel. (Proclus in Tim. l. 3, p. 36).

(*e*) Pythagore, dit Porphyre, enseigna d'abord l'immortalité de l'ame; en second lieu, que l'ame passe successivement dans le corps de différens animaux; de plus, qu'après certaines périodes révolues, ce qui avoit eu lieu se reproduisoit encore; qu'il n'y avoit rien de nouveau dans la nature; et que tous les Etres animés avoient une parfaite homogénéité. Ce Philosophe passe pour être le premier, qui ait apporté ces dogmes en Grèce.

(*f*) Ce cercle, dont l'initié demande à être délivré, ne peut être que ce cercle dont parloit Pythagore, lequel ramenoit l'homme à plusieurs métamorphoses, en faisant passer son ame dans le corps de différens animaux, jusqu'à ce qu'elle fut assez purifiée, pour être admise au lieu du repos éternel. Il est le premier, suivant Diogène Laërce, (p. 576 vit. Pyth.) qui ait appris que l'ame, entraînée dans le cercle de la nécessité, se revêt successivement des formes de différens animaux. Pythagore faisoit entrer Mercure dans sa Théorie (ibid. p. 586), et il le faisoit le dépositaire et le conducteur de ces ames. Or, on sait que Mercure figuroit aussi dans les mystères d'Eleusis, et ce ne pouvoit être que comme ministre des Dieux, pour exécuter leurs arrêts vis-à-vis des ames.

(*g*) Elle dérivoit de l'idée, qu'on avoit de la pureté de cette substance et de sa légéreté spécifique, qui avoit besoin d'être débarrassée du poids et des souillures d'une matière étrangère, pour pouvoir remonter à son origine, et se mêler de nouveau à la substance de l'Ether.

(1) Paus. Messen. p. 142.
(2) Varro in Tuber.
(3) Paus. Lacon. p. 97.
(4) Germ. Cæs. c. 20.

(*h*) Macrob. Som. Scip. L. 1, C. 8, p. 39: *Originem animarum manare de cœlo inter rectè philosophantes indubitatæ constat esse sententiæ, et animæ, dum corpore uritur, hæc est perfecta sapientia* (le but de la Télète) *ut undè orta sit, de quo fonte venerit, recognoscat.*

(*i*) Proclus, dans son Commentaire sur Timée, dit que l'œuf d'Orphée est la même chose, que ce que Platon appelle l'*Etre*, ou *ce qui est* (2). Varron fait voir les rapports de comparaison, qu'il y a entre l'œuf et le monde. *Cœlum est testa; item vitellum, terra: inter illa duo humor, quasi Ilcinus* (in sinum) *clusus aëri, in quo calor.*

(*k*) L'œuf étoit consacré à Lacédémone, et suspendu dans le temple d'Hilarie et de Phébé. Les Dioscures, ou Dieux de Samothrace, étoient censés sortir de l'œuf; ce qui fait juger, qu'il étoit un des symboles consacrés dans leurs mystères (3). Hilarie et Phébé étoient deux Pleïades. L'œuf, qui fut trouvé sur les bords de l'Euphrate par les Poissons célestes, et d'où naquit la Vénus Syrienne, tenoit à une fable religieuse sur le Printemps (4).

(*l*) La terre portoit le nom de Grande, qu'exprime le mot oriental *Cabar*, à Phlye, dans l'Attique (5). On y trouvoit, dans un autre temple, les autels de Cérès et de Proserpine: la première s'appeloit *Onésidore*, la seconde *Primogenita* (Protogènes).

(*m*) Théodoret prétend, que c'étoit le Cteis, que l'on exposoit à Eleusis, et le Phallus, dans les Phallogogies, en honneur de Bacchus. Il paroît, que l'on exposoit l'un et l'autre à Eleusis; puisque, d'un côté, Tertullien parle du Phallus, et Théodoret du Cteis, comme faisant partie des symboles consacrés à Eleusis.

Théodoret. Thérap. l. 7, Serm. 12; et Serm. 7, 4, p. 58).

(*n*) A Cyllène, en Elide, sur le bord de la mer, Esculape avoit son temple (6). On y voyoit aussi Mercure, avec son majestueux symbole de génération. Il étoit chez eux singulièrement respecté. C'étoit, sans doute, le vieux Mercure des Pélasges, qu'on honoroit dans les mystères, comme auteur de la génération, lorsqu'il unit les ames aux corps.

(*o*) Dans les mystères de la mère des Dieux, en Phrygie, on contoit l'aventure de Jupiter, qui, répandant sur la terre sa semence, donna naissance à Agdestis, qui avoit les deux sexes. Les Dieux, effrayés de cette production (7) monstrueuse, lui retranchèrent la partie virile, et ne lui laissèrent que le sexe féminin.

(5) Paus. Attic. p. 30.
(6) Paus. Eliac. 2, p. 204.
(7) Paus. Achaic. p. 223.

(*p*) On donnoit aux ministres d'Eleusis le nom de *Philopolèmes*, qui contient une allusion, sans doute, aux guerres mystérieuses des deux principes, dont ils donnoient le spectacle. (Proclus ad Tim. Plat. p. 51.)

(*q*) A Délos on célébroit les mystères d'Apollon, Dieu de la lumière, vainqueur du Serpent. C'étoit près d'un marais, que les mystères de Bacchus se célébroient à Athènes. C'étoit près des marais et du lac d'Alcyme, que se célébroient ceux de Cérès et de Bacchus, dans le territoire de Lerne. (Corinthiac. et Pausan. p. 79, 80.)

(*r*) Toute l'Egypte étoit remplie de tombeaux d'Osiris, comme nos pays le sont de calvaires. Il en étoit de même du lieu de la naissance du Dieu-Soleil; chacun le faisoit naître dans son pays (1). Si je voulois, dit Pausanias, faire l'énumération de tous les lieux, où l'on fait naître Jupiter, cela me seroit impossible.

(*s*) Les femmes d'Argos alloient pleurer la mort d'Adonis dans le sanctuaire du temple de Jupiter-Sauveur, ou du Dieu-Sauveur (2).

(*t*) On immola souvent des hommes dans les mystères de ce Dieu, ou du moins, suivant Lampridius, on en donnoit la représentation, sans effusion de sang humain (3).

(*u*) Ceci peut aussi expliquer ce que dit Cicéron (Orat. pro Balb. §. 24), que les Romains, adoptant des Grecs le culte de Cérès, de Bacchus et de Proserpine, faisoient venir de Naples les Prêtresses, qui devoient exercer les fonctions du sacerdoce de Cérès.

(*x*) Bacchus, fils de Cérès, fut aussi mis en pièces et rappelé à la vie par cette Déesse (4). C'est ainsi que Horus, massacré par les Titans, fut ressuscité ensuite par sa mère Isis, qui lui apprit la médecine. (Diod. l. 1, §. 20.) Isis peut être ici la Vierge céleste, qui tous les ans, le soir, se trouve placée au bord oriental, au moment où le Soleil entre dans *Aries*, et reprend son empire sur les ténèbres.

(*y*) La fête d'Atys duroit trois jours; le premier étoit consacré au deuil et aux larmes. On coupoit en cérémonie un pin sacré, au milieu duquel étoit la figure d'un jeune homme représentant Atys, et au pied, celle d'un Belier. Le second jour, on sonnoit les trompettes, pour éveiller Atys, et le rappeler à la vie. Le dernier, on célébroit la fête de joie, appelée *Hilaries*, occasionnée par le retour du Dieu à la vie (5).

(*z*) Il seroit possible, que les mystères de Samothrace, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, remontassent à l'époque, où l'Equinoxe de Printemps correspondoit aux Gémeaux, c'est-à-dire, quatre mille cinq cents ans avant J. C.; et que, comme il y eut un Dieu mort, sous la forme de l'agneau, qui succéda au Dieu mort, sous la figure de Bœuf, il y en eut aussi un, sous la figure d'un Cabire, ou des Gémeaux. Quant au Camillus, qui figuroit dans cette cérémonie, c'étoit le nom de la Planète qui préside aux Gémeaux, et qui a pu donner ses attributs au Soleil des Gémeaux, comme Mars les a donnés à Mithra, qui est sur le Belier, et voisin du Taureau (6). Les Pélasges, ou les habitans de l'ancienne Grèce, établis à Samothrace, où ils avoient leurs Prêtres, célébroient ces anciens mystères, dont l'origine nous est inconnue. Au reste, il est également possible, que l'initiation aux Dieux de Samothrace n'eût d'autre origine, que l'opinion que l'on avoit de l'influence de la constellation des Gémeaux, qui étoient censés présider à la navigation (7), et qu'à ce titre on alloit invoquer dans l'île de Samothrace. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que, parmi les fruits qu'on se proposoit de recueillir de cette initiation, c'étoit d'être exempt des périls de la navigation.

(*a*) Macrobe (Som. Scip. c. 2, p. 5) distingue deux sortes de fables: 1°. celles d'Esope, qui n'ont aucun fond de vérité; 2°. celles qu'on raconte dans les mystères, lesquelles ont un fond vrai, mais dont la narration est toute allégorique, parce qu'on a voulu jeter le voile de la fiction sur des notions ou des idées sacrées. Ce fond de vérité, suivant nous, se trouve dans la nature elle-même, et dans ses phénomènes. Macrobe ajoute, que les philosophes faisoient usage de l'allégorie et des fictions, lorsqu'ils parloient de l'ame et des puissances de l'air et du ciel; et même des autres Dieux, excepté du Dieu suprême. Or ce sont là précisément les choses, dont on entretenoit l'initié dans les mystères, comme nous le faisons voir ici. On avoit recours à ces fictions, continue le même Philosophe, non pas simplement pour plaire à l'imagination, mais parce qu'on savoit, que la nature n'aime pas qu'on expose ses secrets, d'une manière trop découverte et trop nue, aux yeux des mortels. Comme elle les dérobe elle-même à la connoissance des hommes ordinaires, par les différens voiles qui la couvrent; de même elle veut que les Sages, qui en parlent, les couvrent de l'enveloppe de la fable. C'est ainsi que les mystères se cachent dans les routes obscures du style et du cérémonial figuré, de manière que les Adeptes eux-mêmes ne voient point à nu la nature des choses qu'on leur apprend; mais que, réservant à quelques Génies d'un ordre supérieur la connoissance des vérités, dont leur sagesse leur donne le

(1) Pausan. Messen. p. 143.
(2) Pausan. Corinth. p. 62.
(3) Ælius Lamprid. Vit. Comm.
(4) Diod. l. 3.
(5) Julian. Orat. 5. Firm. et Arnob.
(6) Porphyr. de Antr. p. 124.
(7) Horace, l. 1, Od. 3, Sic te div.

secret,

secret, les autres se contentent de figures propres à inspirer le respect, et qui défendent du mépris, qui suit une connoissance trop répandue et trop vulgaire. Les Dieux, ajoute Macrobe, ont toujours voulu être connus et honorés sous les formes emblêmatiques, suivant le goût et le génie de l'antiquité, qui fut toujours amie des fables. Elle créa des images, des simulacres, pour des Etres qui n'ont aucune figure, et aucune des formes sous lesquelles on les représentoit; elle fixa les âges d'Etres, qui ne sont susceptibles ni d'accroissement ni de diminution. Il auroit pu ajouter: elle supposa des morts, et éleva des tombeaux pour des Etres, qui ne meurent point. Pythagore, Parménide, Héraclide, Timée, etc. avoient introduit ces fictions allégoriques, même dans la philosophie.

(*b*) Je suis porté à croire, qu'il y avoit à Eleusis aussi un tombeau mystique, comme à Saïs. Arnobe (1) nous donne à entendre, qu'il y avoit une sépulture, et que les filles de Célée étoient chargées de cet office funèbre, comme les trois femmes de Delphes. Le but d'Arnobe étoit de prouver que, dans la plûpart des temples anciens, on montroit quelque tombeau : *quid quod multa*, dit-il, *ex his templa... comprobatur contegere cineres atque ossa; et functorum corporum esse sepulturas.... quid Celei Virgines non in Cereris Eleusinæ humationibus perhibentur habuisse officia ?*

(*c*) Voyez Tertullien, *de Monog.* c. 17, sur la chasteté de différens Prêtres d'Eleusis, qui se réduisoit souvent à la Monogamie.

(*d*) Les Athéniens, suivant Hérodote (l. 2, c. 51,), empruntèrent des Pélasges l'usage de peindre Mercure en état d'érection. Cette forme de représentation passa aussi dans les mystères de Samothrace. Quiconque, dit Hérodote, est initié aux mystères des Cabires de Samothrace, sait que c'étoit des Pélasges que ce Rit fut emprunté. On donnoit, dit-on, dans ces mystères, une explication de cet usage, d'après une tradition sacrée des Pélasges. Mais Hérodote tait cette raison. Pour nous, il nous semble que Mercure, ayant la fonction d'envoyer ici bas les ames par la génération, cette attitude symbolique étoit un emblême naturel de son ministère. Il étoit représenté sous cette forme à Cyllène, en Elide (2).

Mercure avoit son domicile et son exaltation dans le signe de la Vierge, où est Cérès. Cette même constellation représente la Sibylle, suivant Lucien *de Astrologiâ*. Voilà pourquoi, sur le tombeau de la Sibylle Hérophile, à Delphes (3), on voyoit la statue de Mercure. On appeloit ailleurs cette Hérophile, la Nymphe Idéenne; et on la faisoit fille d'un Pasteur, sans doute d'Icare, ou du Bootès.

(*e*) C'est pour cela qu'Isis étoit couverte d'une robe chamarrée de diverses couleurs, suivant Plutarque (4), parce que son empire s'exerce sur la matière sublunaire, susceptible de différentes formes et de différentes qualités, et qui reçoit successivement la lumière, les ténèbres, le jour, la nuit, la vie, la mort, l'eau, le feu, le commencement et la fin; au lieu qu'Osiris, ou le principe actif, est tout lumineux, sans mélange de nature.

(*f*) On voyoit aussi dans cette procession une multitude d'hommes, les uns en habits de soldats et de Gladiateurs, comme Mars; les autres en équipage de Chasseurs, d'Oiseleurs et de Pêcheurs, qui rappeloient les initiations primitives, dont parle la Cosmogonie Phénicienne; d'autres représentoient des Magistrats, d'autres des Philosophes; enfin on y voyoit tous les ordres des sociétés, qu'Isis avoit civilisées. La procession étoit précédée d'une troupe de femmes, les unes couronnées de fleurs, les autres occupées à semer de fleurs les chemins, par où la statue de la Déesse devoit passer. Quelques-unes portoient des miroirs attachés à leurs épaules, afin de multiplier et de porter dans tous les sens les images de la Déesse. Les hommes, à l'imitation des Prêtres d'Isis, avoient la tête rasée, et étoient vêtus de robes de lin d'une extrême blancheur. Les robes des Prêtres étoient chamarrées de figures allégoriques. La procession étoit éclairée par une suite de gens portant des flambeaux et des lampes. Des chœurs de Musiciens entonnoient des hymnes, et se faisoient accompagner par le Sistre, instrument Egyptien, et par le son des flûtes, comme les Prêtres de Cybèle. On y portoit aussi, comme aux Bacchanales, des Thyrses et des branches de lierre (5).

(*g*) On donnoit le nom de *Licnophores* aux Prêtres chargés de porter le Van mystique. (Harpocr. *in hac voce.*)

(*h*) *Dicunt sacra Liberi patris ad purgationem animæ pertinere* (Servius. Com. in Gen. 2, v. 389).

(*i*) Porphyre (*de antro Nymph.* p. 126) dit, que les Egyptiens honoroient par le silence le Dieu principe et source de toutes choses.

(*a*) Voyez dans Pausanias (Phocid. p. 349) la description de l'antre Corcyréen, placé au sommet du Parnasse, et l'énumération qu'il fait de différentes grottes sacrées. Celui-ci étoit spécialement consacré au Dieu de la nature universelle, ou à l'univers; à Pan, et aux Nymphes. C'étoit près de ce sommet, qu'étoit la ville de Tithorée, fameuse par le tombeau d'Antiope, mère des Gémeaux; et par le culte d'Isis et de Sérapis, ainsi que par celui de Bacchus.

(1) Arnobe, l. 6, p. 193.
(2) Pausanias Heliac. p. 204.
(3) Ibid. Phoc. p. 328.
(4) De Isid. p. 382.
(5) Apulée, l. 4.

(*k*) En Elide, près de l'embouchure du fleuve Anigrus, à Samicum, on voyoit un antre des Nymphes de l'Anigrus, où on alloit invoquer ces Déesses (1). On trouvoit l'antre de Pan, près de Marathon (2); l'entrée en étoit étroite, et le dedans contenoit des salles spacieuses, des bains, etc.

(*l*) Ceux qui ne célébroient point les mystères dans des antres obscurs, attendoient la nuit pour les célébrer, afin d'avoir une obscurité mystique, qui représentât celle du monde sublunaire, telle qu'elle existe par sa nature, avant que le Dieu-Soleil y verse sa lumière. Aussi tous les mystères se célébroient durant la nuit, et nous voyons qu'Hérodote appelle ceux d'Isis, à Saïs, *les mystères de la nuit*. Bacchus avoit ses orgies nocturnes etc. La plûpart des cérémonies mystérieuses de Samothrace se célébroient la nuit; quelques-unes mêmes dans un antre profond, et dans le secret le plus inviolable. Il en étoit de même des Bacchanales à Rome. (Tite-Live, l. 39, c. 10). Il en fut aussi de même de presque tous les mystères. (Clem. in Protrept. Maxim. de Tyr, diss. 33; August. de Civ. Dei, l. 7, c. 21).

(*m*) L'initiation, chez les Perses, avoit donc pour objet la théorie de l'ame, son origine, son destin, et les moyens de la perfectionner.

(*n*) Nous traduisons κοσμικα στοιχεια, par *les élémens de la Sphère;* car c'est ainsi que Saumaise croit, qu'on doit entendre le mot κοσμικον στοιχειον chez les anciens, lorsqu'ils parlent du monde ou de la Sphère.

(*o*) Pausanias, *Lacon.* p. 110, parle d'un antre sacré en Laconie, dont l'entrée étoit étroite; dont l'intérieur offroit des tableaux intéressans; et un autre antre sacré dans le même pays, près du cap Tenare (*ibid.* p. 108). Il y avoit un antre à Corinthe (3), où gissoit le jeune Palæmon, porté sur un Dauphin.

Il y en avoit un à Eleuthère, en Béotie, où Antiope accoucha des deux Gémeaux. Bacchus ou Dionysius étoit la grande Divinité d'Eleuthère (4).

Vénus étoit adorée dans un antre à Naupacte (5).

(*p*) Il me semble que les anciens, faisant voyager les ames dans le Soleil et dans la Lune, elles devoient descendre, depuis le Cancer jusqu'au Capricorne, et remonter depuis le Capricorne jusqu'au Cancer, comme les vaisseaux mêmes, dans lesquels elles voyageoient. Peut-être est-ce là ce qui a fait fixer au Cancer le point, d'où elles descendoient; et au Capricorne celui, d'où elles remontoient. Alors les Equinoxes étoient les points, par où elles passoient de l'ombre à la lumière, et de la lumière dans l'ombre.

(*q*) Macrobe, Liv. 1, c. 9, p. 41, parle du séjour naturel des ames, qu'il fixe dans le premier mobile : *animis enim nec dum desiderio corporis irretitis siderea pars mundi praestat habitaculum, et indè labuntur in corpora. Ideo his illò est reditus qui merentur. Rectissimè ergo dictum est, cùm in Galaxia, quam Aplanes continet, sermo iste procedat : hùc profecti, hùc revertuntur.*

(*r*) Il y avoit aussi sept grades d'initiation, nombre, sans doute, relatif à celui des sept Planètes Au-dessus de tous étoit le *Pater Patrum, Pater Patratus.* (Hieronym. ad Læt. Ep. 7.)

(*s*) Encore aujourd'hui les Perses, suivant Anquetil, distinguent différens cieux, où les ames jouissent jusqu'à la résurrection d'un bonheur proportionné à leur vie passée. Celui du Soleil, *Korschid-paé*, est le plus élevé. Au-dessus est le Gorotman, séjour d'Ormusd et des esprits célestes, lequel répond à la porte, dont parle Celse (6).

(*t*) Ce passage de Salluste nous marque le véritable but des mystères. Cette définition est la seule qu'on puisse admettre: c'étoit un moyen de perfectionner l'ame, en lui faisant connoître sa dignité, en lui rappelant sa noble origine et son immortalité; et conséquemment les rapports, dans lesquels elle étoit avec l'univers et avec la Divinité. Voilà un grand objet. Ce n'est pas un but mesquin, tel que celui de rappeler la découverte du blé, ce qui n'a jamais pu être un sujet religieux, pas plus que celle du riz, et des autres alimens. Il suffit de savoir, que Mercure figuroit dans le temple d'Eleusis, pour conclure qu'il s'agissoit du sort des ames, et de leur route au ciel et aux enfers.

(*u*) *Esse dicimus intelligibilia, videri esse corporalia omnia, seu divinius corpus habeant, seu caducum.* (Macrob. Som. Scip. l. 1, c 6, p. 21.)

(*x*) *Cœlum, quod, vel ignorando, vel dissimulando, vel potius prodendo* (*anima*) *deseruit* (7). C'est la chute de l'ame par le péché.

(*y*) *Agnitionem rerum Divinarum sapientiam propriè vocantes eos tantummodo dicunt esse sapientes* (8), *qui superna acie mentis requirunt et quærendi sagaci diligentiâ comprehendunt, et quantùm vivendi perspicuitas præstat, imitantur; et in hoc solo esse aiunt exercitia virtutum, quorum officia sic dispensant. Prudentiæ esse mundum istum et omnia quæ mundo insunt divinorum contemplatione despicere, omnemque animæ cogitationem in sola divina dirigere. Temperantiæ omnia relinquere, in quantùm natura patitur, quæ corporis usus requirit. Fortitudinis, non terreri animam à corpore quodammodò ductu philosophiæ recedentem, nec altitudinem perfectæ ad superna ascensionis horrere. Justitiæ, ad unam sibi hujus propositi consentire viam uniuscujusque virtutis ob-*

(1) Pausan. Heliac. p. 152.
(2) Attic. p. 32.
(3) Corinthiac. p. 45.
(4) Attic. p. 37.
(5) Phoc. p. 357.
(6) Zend-Avest. t. 2, p. 28.
(7) Macrob. Som. Scip. l. 1, c. 9, p. 40.
(8) Ibid. l. 1, c. 8, p. 36.

sequium. Voyez le détail des vertus, qui découlent de ces quatre sources. (*Ibid.*)

(*z*) On remarque, dans le Planisphère de Kirker, deux Chiens, aux deux divisions du Cancer, et du Capricorne, dont l'une porte le titre de *Statio Hermanubis*, et l'autre de *Regn. Soth.* où préside *Anubis* à tête de Chien. Or Plutarque dit, que l'un caractérise ce qui descend, et *Anubis* ce qui monte (1).

(*a*) Peut-être sont-ce ces portes, que l'on voit dans la table Isiaque. La principale de ces portes est occupée par Isis, avec le Cancer sur la tête, et un Chien. Anubis est à côté de la porte, avec le disque lunaire, tel qu'il est dans le Planisphère de Kirker. Le Bouc ou Chevreau, qui paroît à la tête de la table, immolé par un homme, pourroit répondre au Capricorne; et les deux Bœufs, au Taureau céleste, signe de l'exaltation de la Lune. Les deux quarts de cercle répondroient à l'hémisphère céleste.

(*b*) Proserpine ou la Couronne appelée *Libera*, qui se lève avec cette partie du Zodiaque, passoit pour être fille de Jupiter et du Styx. (Apollodor. l. 1, c. 5.)

Célébrer les mystères de Proserpine, dit Servius, c'est ce qu'on appeloit descendre aux enfers (2).

c) Plutarque, parlant des fêtes de deuil, qui se célébroient en Egypte, à l'entrée de l'automne, à l'époque où l'on supposoit qu'Osiris avoit été tué par Typhon, nous dit que l'objet de ces cérémonies étoit l'altération de la lumière, la diminution des jours et l'accroissement des ténèbres, qui commençoient à prévaloir dans la nature. (De Iside, p. 366.) Ces fêtes répondoient, ajoute le même auteur, à d'autres fêtes lugubres en Grèce, telles que celles de l'enlèvement de Proserpine, et de sa descente aux enfers (*ibid.* p. 378).

Senèque le tragique (3) nous dit, que ces fêtes se célèbrent, lorsque les nuits reprennent leur longue durée sur les jours, et que la Balance a partagé les deux règnes du jour et de la nuit, de manière à donner bientôt à celle-ci l'avantage:

Cùm longæ redit hora noctis
Crescere et somnos cupiens quietos
Libra, Phœbeos tenet æqua currus;
Turba secretam Cererem frequentat,
Et citi tectis properant relictis
Attici noctem celebrare Mystæ.

Il y avoit un semestre d'intervalle entre les deux fêtes des mystères. (Corsini, Fast. Att. p. 379).

Cette théorie est aussi celle des Indiens, qui font passer les ames vertueuses dans le paradis, toutes les fois qu'il arrive à un homme, qu'ils appellent *Saint*, de mourir pendant le jour, ou même pendant la nuit, mais seulement pendant les nuits d'été et de printemps, pendant, disent-ils, les six mois que le Soleil met à parcourir l'hémisphère septentrional: ceux au contraire qui meurent pendant la nuit, lorsque la Lune n'éclaire pas, ou tandis que le Soleil est encore dans l'hémisphère méridional, montent dans les régions de la Lune, où ils demeurent quelque temps, et de nouveau ils viennent habiter un corps mortel. Ces deux choses, *lumière* et *obscurité*, sont regardées comme les deux voies éternelles du monde. Celui qui marche dans la première, ne retourne plus; tandis que celui qui marche dans la dernière, retourne sur la terre. Celui qui connoît ces deux voies d'action (4), ne sera jamais dans l'inquiétude. On fera bien de rapprocher cette doctrine de celle qui est consignée à la fin du traité de Plutarque *De facie in orbe Lunæ*, p. 942, etc. et on verra qu'il y a, entre l'une et l'autre, beaucoup de ressemblance, surtout pour le retour des ames, qui étoient dans la Lune (345).

(*d*) C'étoit dans cette fiction Cosmogonique, sur le commerce incestueux de Cérès et de Jupiter, sur la mutilation du Belier, sur la naissance du Serpent, et celle du Taureau, que résidoit spécialement la partie mystérieuse de cette cérémonie, dont l'explication n'étoit pas donnée à tout le monde. Il en étoit de même de la naissance et de la mort du jeune Bacchus, ou de Bacchus fils de Proserpine. C'étoit là cette partie énigmatique des mystères, suivant Clément d'Alexandrie, qui ailleurs convient, que les mystères étoient une véritable Physiologie; ce qui s'accorde parfaitement avec le principe de nos explications (5).

(*e*) On trouve, dans les peintures d'Herculanum, un homme qui porte un agneau sur ses épaules, assez semblable au bon Pasteur des Chrétiens; c'est le Mercure Criophore. Pausanias (Corinth. p. 46) dit que, dans les mystères de Cérès, on voyoit Mercure avec un Belier, et il ajoute, qu'il n'en dira pas la raison, quoiqu'il la sache. Mercure eut ces deux attributs, le Serpent et le Belier: par l'un se faisoit la descente des ames; par l'autre, leur retour. Mercure étoit leur guide dans ce double voyage. Dans le Planisphère Egyptien de Kirker, on voit un Caducée dans la station d'*Aries*. Dans d'autres lieux, il étoit peint portant un Belier (Maffei, p. 143) et uni à Cérès. Ici il le portoit sur ses épaules (Boiotic. p. 298). Tel il étoit représenté à Tanagre, en Béotie, où étoit le temple de la

(1) De Isid. p. 375.
(2) Æneid. l. 6.
(3) Seneca in Hercul. furente, v. 841.
(4) Bagvat Geta, c. 9.
(5) Protrept. p. 13.

vierge Thémis. On lui donnoit l'épithète de *Promachos*, qui convient au Belier, premier des signes, consacré à Mars. Là il portoit le Belier sous son bras (Heliac. p. 177). Ainsi on le représentoit en Elide. On trouve encore Mercure (Arcadic. p. 263), sous le nom de conducteur, *Agetor*, uni aux Déesses d'Eleusis; et avec lui le Soleil, sous le nom de *Sauveur* et d'*Hercule*. Quant à l'allusion, que nous avons prétendu que ce Caducée faisoit à la descente des ames, Macrobe (Saturn. l. 1, c. 19, p. 254) le dit formellement, d'après les explications, que donnoient les Egyptiens de ce symbole. Voyez Macrobe. On donnoit aussi à Mercure le nom de *Par-ammon* (Pausan. Heliac. l. 1, p. 163). Il étoit en effet assesseur d'Ammon, ou du Soleil d'*Aries*. Si ces deux Serpens entrelacés, comme je le conjecture, sont les deux qui figurent avec la Vierge, domaine de Mercure, les Serpens désigneront Mercure *deductor in Libra;* et le Belier, Mercure *reductor*, sous *Aries*.

Or, comme le Dieu-Soleil du Printemps étoit peint, sous la figure d'un beau jeune homme, et celui d'hiver, sous celle d'un vieillard; par la même raison, il y eut un jeune Mercure; c'est celui qu'on voit toujours accompagné du Belier: il y en eut un autre plus vieux, ce fut donc celui d'automne. C'est ce vieux, que l'on peignoit toujours *en érection*, suivant Hérodote (1), et suivant Plotin (2).

Il semble, que cet état ne convenoit guère à un vieillard, et caractérisoit mal la vieillesse. Cependant il est constant, que le Mercure, que l'on peignoit tenant en main l'organe de la génération, étoit toujours le vieux Mercure (3). Quelle put être la raison de cette singulière représentation? Elle doit ce semble être cherchée dans la mysticité. Ce Mercure d'automne étoit celui qui présidoit à la descente des ames, lorsque par la génération elles entroient dans la matière. C'est donc à lui qu'appartenoit ce symbole de la faculté génératrice; tandis que, d'après les mêmes principes, on dut mutiler le fameux Atys, compagnon du Belier, de ce Belier, dont Jupiter ôte les testicules, dans les mystères de Cérès.

Plotin prétend au moins, que la représentation du vieux Mercure, tenant en main l'organe de la génération, a un sens mystérieux et énigmatique; que les anciens sages, qui instituèrent les initiations, désignèrent par là le *Logos* intellectuel, agissant par la voie de génération dans le monde sensible; ce qui peut très-bien s'appliquer aux ames intelligentes, qui descendent dans la matière génératrice, suivant la théorie expliquée par Macrobe (4). Hérodote prétend, que cette représentation du vieux Mercure venoit des Pélasges, d'où elle étoit passée dans les mystères de Samothrace, où l'on donnoit aux initiés une explication sacrée de ce symbole. Plutarque y voit (5) une expression de la force intelligente, énergique et féconde, qui se développe.

Tout ceci est une conjecture.

(*f*) Un des symboles consacrés dans ces mystères, étoit *la Pomme*, ou les Pommes des Hespérides. (Clem. Protrept. p. 12.) On y voyoit aussi un Globe et une machine Sphérique, symbole du monde; *Talus*, un dé à jouer, symbole peut-être de la fortune, qui présidoit à la génération; τυχη, le sabot, symbole de sa volubilité, et d'autres emblêmes, tels que la Toison et le Miroir.

(*h*) La théologie Phénicienne donne à Syduc, ou au Juste (Balance), sept fils appelés *Cabires* ou *Grands-Dieux*, et un huitième frère appelé *Esculape*. Ce sont eux qui transmirent les connoissances sacrées, enseignées dans les Orgies, dit Sanchoniaton. (6).

(*i*) Il y avoit à Athènes un ancien temple dédié à la terre, qui n'avoit rien de commun avec celui de Cérès (Thucyd. l. 2); ce qui prouve assez, que la Terre et Cérès étoient deux Divinités distinguées; ou si la Terre est quelquefois Cérès, c'est à la Terre, figurée dans un des signes, qu'appartiennent les fables sur Cérès.

On donnoit à Isis le nom de *Mouth*, qui, en Egyptien, signifie mère (de Iside, p. 374). Les Grecs l'appeloient Δηω ou la *Dea* des Latins, la Déesse par excellence. Ils y joignirent la qualité de mère, ou Μητηρ, et ils eurent Δηωμητηρ, et par contraction Δημητηρ, nom de Cérès. Le mot de *mère* étoit en opposition à celui de Proserpine, qu'on appeloit Κορη, la jeune Déesse, ou jeune fille. Cérès étoit mère de Bacchus et de Proserpine. Ces deux dernières divinités prirent le titre d'*enfant*, *liber*, *libera*; le pluriel est *liberi*, enfans; et la Déesse prit celui de Déesse-Mère, Δημητηρ.

On lui donnoit aussi le nom d'*Athuri*, qui désignoit, , dit Plutarque, la maison d'Horus, dans l'ordre du monde. J'observe que ce nom approche fort de celui d'*Arcturi*, nom de la belle étoile, qui est à côté de la Vierge, qui se lève avec lui, et lui sert de Paranatellon constant. Or Servius nous dit de cette constellation, que les Egyptiens l'appellent Orus, parce qu'il éleva Orus, fils d'Osiris. Orus d'ailleurs étant le Soleil, le premier Décan de la Vierge lui est consacré. Elle est donc *domus Hori mundana*. Car l'ordre du monde est l'ordre Cosmique, οἰκον ωρᾳ κοσμικον, dit Plutarque, traduisant ce mot *Athuri*. Il ajoute, qu'il signifie aussi χωρα γενεσεως. C'étoit le lieu où Orus prenoit naissance avec l'année, comme on le voit par le pe-

(1) Herod. l. 2, c. 51.
(2) Plotin. Ennead. 3, l. 6, c. 19; p. 321--22.
(3) Plutarch. de Rep. bene ger. p. 797.
(4) Som. Scip. l. 1.
(5) Plut. ibid. p. 797.
(6) Euseb. Præp. l. 1, c. 9.

tit enfant que tient cette femme; et dont nous donnons ailleurs l'explication.

(*k*) La Vierge céleste fut souvent peinte Acéphale, ou sans tête, suivant Eratosthène. Mais, suivant Plutarque (de Iside, p. 358), on représenta aussi Isis décapitée. Diodore nous dit également, que la Justice, et c'est aussi un des noms de Thémis ou de la Vierge céleste, étoit représentée sans tête, en Egypte (1), dans les sanctuaires Mystagogiques, où l'on donnoit la représentation des Enfers.

(*l*) (Scalig. Not. ad Manil. p. 341, 342.) *Decan. 3. Leonis. Finis Equi. Finis Asini. Figura Ursae majoris. 1. Decan. Virginis. Virgo pulchra, capillitio prolixo, duas spicas manu gestans, sedens in Si'iquastro. Pars caudae Draconis. Crater 3. Decan. Dimidium hominis pastoris. Humerus Simiae Australis. Intrà Librae et Virginis mansiones ascendit* Aspis magna *cum Cratere. Dicunt praeterea Ægyptii hoc loco poni Virginem duas spicas manu tenentem, quae sedet super thronum, Virginem pulchram longis capillis* etc. Kirker place un Singe vers le midi, entre le Sagittaire et le Capricorne (2).

(*m*) De-là, sans doute, vint l'usage, en Egypte, de porter dans les fêtes de cette Déesse des épis, ou des vases remplis de blé et d'orge (Servius, Georg. l. 1. Diodore, l. 1). Comme les anciens avoient donné à chaque signe une inspection sur quelque climat, sur quelques animaux, sur quelques plantes, d'après les raisons d'analogie, tirées des formes célestes; au Belier, par exemple, la sur-intendance des troupeaux etc. ils donnèrent à la femme porte-épi la sur-intendance des moissons, et à ce titre, la Vierge, sous divers noms, fut Déesse des moissons et des symboles relatifs à l'agriculture. L'agriculture entrant dans ses mystères et ses attributs, on crut y voir une cérémonie commémorative de l'invention de cet art. Mais tout ce que nous avons dit, et tout ce que nous dirons encore, prouve bien, que la théorie de l'ame étoit le grand objet des mystères; et que les idées d'agriculture n'y entroient, que comme un accessoire relatif aux attributs du signe céleste, et à sa fonction Astrologique.

(*n*) Columelle place le commencement de son lever aux Ides de Mars, huit jours avant l'entrée du Soleil au Belier. (Columel. l. 2, c. 2.) C'étoit au 10 du même mois, suivant Végèce (de re Milit l. 5, c. 1), que l'on fixoit l'ouverture de la navigation, qui se célébroit par des joutes solemnelles

(*o*) La cérémonie finie, on congédioit l'assemblée par cette formule d'usage: *quod felix itaque, ac faustum, salutareque tibi sit* (3).

(*p*) C'est à ce titre, qu'Isis avoit la faculté de calmer les orages, et de faire échapper les navigateurs aux périls de la mer (Apulée *ibid.*).

(*q*) Diodore de Sicile (l. 3, c. 62) convient, qu'il se passoit dans les mystères de Cérès beaucoup de choses, qu'il n'étoit pas permis de révéler aux profanes, et qui indiquoient, que ce culte se rapportoit à la terre: conséquemment Cérès n'avoit point existé comme femme, et sa fable ne peut être qu'une histoire allégorique.

(*r*) Ce Cheval Arion, suivant d'autres (*ibid.* Pausan 257), étoit né de la terre. Or Pégase étoit né de la terre et du sang de Méduse.

Il résulte de cette découverte, que la même Vierge est la Belle Méduse. En effet, Cérès a la tête hérissée de Serpens, comme Méduse. C'est Neptune, qui est père de Pégase dans les deux fictions; donc la mère est la même, sous différens noms. La Vierge se couche avec l'Hydre, au lever de Persée. Voilà l'origine de la fable de Méduse tuée par Persée. Le bras et le sabre de Persée montent, au moment où la tête de la Vierge et la queue de l'Hydre disparoissent. Ajoutez que, comme Méduse, la Vierge céleste a eu la tête coupée (Eratosthène); et qu'Isis l'eut aussi (Plutar. de Isid. 358). La tête de Méduse étoit enterrée dans un tombeau, près celui de Persée, à Argos, où l'Isis décapitée par Orus, et prenant la tête de Bœuf, que lui donnoit Mercure, s'appeloit Io, dans sa métamorphose. En effet, après que la Vierge a fini de se coucher, le Soleil placé au Taureau se trouve monter en conjonction avec la Lune (4).

(*s*) On l'appeloit la Noire, *Melaina*, puisqu'à son coucher, elle étoit aux portes de l'Occident et de la nuit.

(*t*) On faisoit Styx fille de l'Océan, et mère d'Echidna, espèce d'Hydre (Pausan Arcad. p. 251). Son eau passoit pour mortelle.

(*u*) Bacchus fut aussi fils d'Isis, suivant les Egyptiens (Plut. de Iside, p. 365). Il prenoit le titre d'*Arsaphès*, ou de fort (*fortis et potens* dans l'écriture).

(*x*) Parmi les symboles mystérieux des mystères de Bacchus, on comptoit la Roue.

(*y*) Les cérémonies mystérieuses de Mithra se terminoient par un discours sur la justice (S. Just. adv. Tryph. §. 70), après quoi, on expliquoit aux initiés les symboles du culte. Dans les mystères d'Isis, on voyoit un ministre, qui portoit la main de justice. (Apul. met. l. 11.) On célébroit à Athènes des fêtes de Cérès Thesmophore, dans lesquelles on portoit respectueusement en triomphe les livres des rits et des lois.

(*z*) (Som. Scip. l. 1, c. 10, p. 42.) Les ames, qui se sont échappées de la prison du corps, dit Macrobe, d'après Cicéron, passent dans un état, qu'on peut appeler une véritable vie, et ce qu'on appelle vie, sur la terre, est une véritable mort, pour l'ame. Si descendre aux Enfers, c'est mourir; et si c'est vivre, que d'habiter les régions supé-

(1) Diod. Sic. l. 1.
(2) Kirk. Œdip. t. 2, part. 2, p. 201.
(3) Apul. l. 11.
(4) Pausan. Corinth. p. 64.

rieures, il est aisé de juger ce que c'est que mourir pour l'ame; et ce que c'est que vivre pour elle, quand on est bien d'accord sur ce qu'on doit entendre par Enfers, lorsqu'on dit, que l'ame meurt, en y pénétrant; et qu'elle vit, lorsqu'elle s'en éloigne. Les chefs des initiations et des cérémonies religieuses, chez les différens peuples, ont entendu souvent par Enfers les corps mêmes, qui servent de prison à l'ame; c'est là son tombeau, suivant eux; l'oubli, que l'ame a ici bas de sa dignité originale, est le véritable Léthé, dont elle a bu les eaux.

(*a*) Voici ce que dit Macrobe (Som. Scip. l. 1, c. 9, p. 39 et 40), sur la nécessité où est l'homme ici bas de s'occuper des moyens de retourner à son séjour primitif; et l'application qu'il y fait du γνῶθι σεαυτὸν : *homini una est agnitio sui, si originis natalisque principii exordia prima respexerit, nec se quæsierit extrà. Sic enim anima virtutes ipsas conscientia nobilitatis induitur, quibus post corpus evecta eò, undè descenderat, reportatur, quia nec corporeâ sordescit, nec oneratur eluvie, quæ puro ac levi fonte virtutum rigatur, nec deseruisse cœlum videtur, quod respectu et cogitationibus possidebatur. Hinc anima, quam in se pronam corporis usus effecit, atque in pecudem quodammodo reformavit ex homine, et absolutionem corporis perhorrescit et cum necesse est.*

Non nisi cùm gemitu fugit indignata sub umbras, *sed nec post mortem facile corpus relinquit, quia* non funditùs omnes corporeæ excedunt pestes, *sed aut suum obtrat cadaver, aut novi corporis ambit habitaculum, non humani tantum sed ferini* (metempsycos), *electo genere moribus congruo quos in homine libenter exercuit, mavultque perpeti omnia ut cœlum, quod vel ignorando, vel dissimulando, vel potiùs prodendo deseruit, evadat.*

(*b*) Je rappelerai ici le passage d'Apulée, que j'ai cité plus haut (pars 2, p. 3). « Je me suis » approché, dit Apulée (1), des confins de la mort. » Ayant foulé aux pieds le seuil de Proserpine, » j'en suis revenu à travers tous les élémens; au » milieu de la nuit, le *Soleil* m'a paru briller » d'une manière éclatante; j'ai été en présence » des Dieux supérieurs et inférieurs, et je les ai ap» prochés de fort près etc. »

Tel étoit le but et les promesses de l'initiation, l'Autopsie ou la vue intuitive de la lumière sacrée, au sein de laquelle réside la divinité.

(*c*) C'est ainsi qu'Orphée, par l'initiation, dont le but étoit de former l'ame par les vertus politiques, amollit les hommes féroces, *hinc mollire tigres* etc.

(*d*) Ainsi l'homme matériel, composé d'un corps animé d'une vie brute, comme celui du reste des animaux, est perfectionné par l'introduction d'une substance lumineuse, dont la vie est raisonnable.

(*e*) Plutarque (2) a un chapitre entier de son Banquet, sur l'usage qu'on peut faire des Mathématiques, pour retirer l'ame des objets sensibles, et l'appeler vers les objets intellectuels et éternels, dont la contemplation est le dernier terme de la philosophie, comme l'Epoptée, dit ce philosophe, l'est de l'initiation. Ce sont ces images éternelles et incorporelles, qui, fixant toujours l'attention de Dieu, font qu'il est toujours Dieu. Ce sont là ces êtres réels, dont la vision, suivant Clément, est le terme de l'Epoptée.

(*f*) Le même Plutarque observe, que les anciens, qui établirent les lois Théurgiques, les purifications et les abstinences, étoient persuadés, qu'il n'étoit pas permis à un homme, qui a le corps ou l'ame viciés par la maladie, ou par le crime, d'honorer l'être pur, qui par sa nature est exempt de corruption et de souillure (3).

(*g*) Augustin, d'après Porphyre, parle de l'effet que produisoient, sur cette partie animale de l'ame, les opérations Théurgiques (4), connues sous le nom de *Telètes*. Elles la rendoient propre à communiquer avec les esprits et avec le anges, et capables de recevoir la vision des Dieux. Ceux qui faisoient usage de ces sortes de purifications (5), prétendoient se procurer la vue de fantômes admirables, soit d'Anges, soit de Génies, qu'ils pouvoient contempler à l'aide des yeux de cette partie de l'ame ainsi épurée. Porphyre ajoute, que ces purifications néanmoins ne servoient de rien à la partie de l'ame purement intelligente, pour voir le premier Dieu et les êtres vraiment existans ou le monde intellectuel.

(*h*) On trouvera de grands rapports entre les pratiques de l'initiation, et celles de Pythagore. Car les disciples de ce dernier étoient de véritables initiés à une philosophie sacrée. Le silence des Pythagoriciens, et la maxime qu'il ne faut pas divulguer tout à tous, répondoit au secret des mystères (6). Comme les initiés avoient leurs formules énigmatiques pour interroger et répondre, les Pythagoriciens avoient aussi leurs sentences énigmatiques, ou apophtegmes sacrés, dont le sens n'étoit entendu que d'eux, et par lesquelles ils se reconnoissoient entre eux, en se questionnant. Les initiés, comme les Pythagoriciens, s'abstenoient de manger des féves (7). Les initiés aux mystères d'Orphée affectoient, comme les Pythagoriciens, de ne rien manger, qui eut eu vie. Ils se nourrissoient des fruits de la terre. Les espérances des Pythagoriciens et celles de l'initié étoient aussi les mêmes, puisque les uns et les autres espéroient, qu'en épurant leur ame, ils obtiendroient la vision

(1) Apul. l. 11.
(2) Symp. l. 3, Quæst. 2, p. 718.
(3) De Iside, p. 383.
(4) De Civit. Dei, l. 10, c. 9.
(5) Ibid. c. 11.
(6) Diog. Laert. in Alexand.
(7) Porphyr. de Abstin. l. 4, §. 16. Euripid. Hippol. v. 948—54.

des Dieux, et un accès facile à l'Elysée, dont les profanes seroient exclus. Ils avoient les uns et les autres leurs épreuves, leurs purifications, et conservoient plusieurs pratiques, qui venoient des Egyptiens, chez qui Pythagore avoit puisé sa doctrine, et dont les Grecs avoient emprunté leurs initiations. On peut donc dire, que l'initiation Pythagoricienne étoit celle des savans et des sages, et que les autres étoient celles du peuple, la philosophie et les mystères conduisant au même but, savoir, à rendre à l'ame son retour facile vers les Dieux. Enfin, le grand dogme de l'ame universelle, celui de la descente du feu Ether dans la matière grossière des corps, et de son retour plus ou moins lent vers les régions éthérées, qui fait la base de notre théorie sur les mystères, étoit un des premiers principes de la philosophie Pythagoricienne.

(*i*) On appeloit les ames *Melissas*, Abeilles, dans le langage mystique (Porphyr de antro Nymph. p. 119). On donnoit le même nom aux Prêtresses de Cérès.

(*k*) Plutarque, dans son traité d'Isis (p. 382 - 383), dit que l'ame, tant qu'elle est retenue ici bas dans les liens du corps et sous l'empire des passions, ne peut communiquer avec Dieu, qu'autant qu'épurée par la philosophie elle parvient à l'atteindre par la pensée, et à en avoir une vue obscure, telle que celle de l'esprit dans un songe. Mais lorsque dégagée du corps, elle se trouve transportée dans un lieu, hors des regards de l'homme, et de l'action des passions, alors Dieu devient *son chef* et son Roi. Toutes entières dépendantes de lui, les ames jouissent de sa contemplation sans satiété, toujours remplies du désir de cette Beauté, que rien ne peut exprimer, et qui est au-dessus de tout ce que l'homme peut imaginer. Isis, suivant une ancienne fable, se trouve éprise de cette beauté, après laquelle sans cesse elle court pour l'atteindre. Elle cherche à faire couler les émanations de cette beauté, et de cette bonté divine, dans les êtres qui sont liés à la matière par la génération, c'est-à-dire ici, dans nos ames, tant qu'elles habitent les corps.

(*l*) C'est ainsi, que dans les cérémonies de l'initiation (Themist. apud Stob. Serm. 119), l'initié arrivé à la contemplation de la lumière divine, qui éclairoit les riantes prairies de l'Elysée, dont on lui présentoit l'image, jouissant des spectacles les plus agréables et les plus imposans, se disoit enfin *libre* et dégagé de toutes les entraves; et la tête couronnée de fleurs, se promenoit dans cet Elysée factice.

C'est, sans doute, cet état de captivité, dont l'ame se trouve dégagée par la mort, et même déjà d'avance par l'initiation, qu'on voulut représenter dans certains mysrères, où les initiés paroissoient chargés de chaînes, avec des anneaux aux narines, la barbe longue et les habits sales. Ces mystères étoient établis en Egypte, en honneur de Saturne (1). Il est assez vraisemblable, que le retour aux Cieux et aux immortels, se faisant par le Capricorne, domicile de Saturne, jusqu'à ce moment l'initié restât chargé de fers; mais sa liberté devoit lui être rendue par ce signe. Par là on explique cette liberté, que les Romains donnoient à leurs esclaves, pendant quelques jours aux fêtes Saturnales; elle étoit une image de celle que l'ame recouvroit sous le signe, où se célébroient ces fêtes. De-là l'origine de dégager de ses liens Saturne, dont la statue toute l'année étoit attachée par les pieds avec des cordons de laine (2).

(*m*) C'est là ce contact autoptique de l'ame avec le règne intellectuel, et cette union avec l'intelligence démiourgique, dont parle Proclus (comment. in Tim. l. 2, p. 92). Par son moyen, l'ame s'unit au père, se repait *de la vérité* de l'être; et transportée toute entière dans une lumière pure, elle y jouit dans toute sa pureté de fantômes et d'images éternellement immuables. C'est après avoir été délivrée des erreurs de la génération, après avoir été purifiée et éclairée de la lumière de la science, que l'ame reçoit les rayons de la splendeur intellectuelle. L'intelligence, qui est en nous, conduisant l'ame dans le sein du père, et l'établissant toute pure dans les intelligences démiourgiques, elle mêle sa lumière à la leur, non pas comme fait la science, mais d'une manière infiniment plus belle, plus intellectuelle et plus uniforme. Voilà un échantillon de la mysticité des Eclectiques, et le dernier raffinement de la Métaphysique. Je pense bien que ces idées n'ont pas été les premières, ni faites pour tous. Je les donne ici, comme un exemple du raffinement, que, dans les derniers siècles, l'esprit philosophique porta dans la Mystagogie. Mais il est certain, qu'elles en ont fait partie: « Qui ne » conviendra pas, dit Proclus (3), que les mys- » tères et les initiations retirent l'ame de cette vie » mortelle et matérielle etc »? comme nous l'avons vu plus haut.

(*n*) (Pausan. Arcad. p. 247, 240.) Le Prêtre et la Prêtresse de Diane Hymnia, dans le territoire d'Orchomène et à Mantinée, étoient condamnés à une continence perpétuelle, et à des abstinences de tout genre, et assujettis à un régime différent de celui des autres hommes.

(*p*) Voyez Clément d'Alex. (Strom. l. 2), sur les raisons qui firent adopter le régime de l'abstinence par les anciens.

(*q*) Diodore de Sicile prétend (4), que si les Grecs consacrèrent le Phallus dans leurs mystères, ce ne fut qu'à l'imitation des Egyptiens, qui eux-mêmes n'imaginèrent cette cérémonie, que pour perpétuer l'aventure d'Osiris, dont les parties viriles furent coupées et jetées dans le Nil par

(1) Epiph. t. 3, c. 81.
(2) Macrob. Saturnal. c. 8, p. 194.
(3) Procl. in Polit. Platonis, p. 369.
(4) Diodor. l. 1.

Typhon. Isis les ayant retrouvées voulut, dit-on, qu'on en plaçât la représentation dans leur temple, et qu'on leur rendit un culte religieux. Voilà pourquoi, suivant le même Diodore, les Grecs qui empruntoient des Egyptiens leurs orgies ou fêtes de Bacchus, ont consacré le Phallus dans leurs mystères, dans les initiations et les sacrifices. Pour nous, nous croyons que cette fable n'est que l'enveloppe d'une idée physique, sous laquelle on a caché une doctrine mystérieuse, sur la fécondité donnée à la nature par le principe actif de l'univers, et que le Phallus en fut un symbole et une image représentative. Il en est de même des autres représentations. Si elles ont souvent un rapport marqué avec l'histoire, ou avec la fable faite sur une divinité, ce n'est pas que ce soit précisément l'histoire, qu'on ait voulu représenter, sans se proposer un but ultérieur, mais c'est que l'histoire elle-même est le but allégorique, vers lequel étoient dirigés les symboles et les représentations. Elles se confondent avec l'histoire allégorique dans la nature même, dont on a exprimé les effets dans une histoire feinte et dans des symboles et des cérémonies, qui ont un même objet, et conduisent par des routes parallèles et assez analogues entre elles, vers la même opération Cosmogonique. Ainsi on a peint, par un Phallus élevé, la fécondité universelle; dans le même moment qu'on l'a exprimée allégoriquement, sous le voile d'une histoire feinte. Voilà pourquoi le cérémonial et l'historique ont tant de rapports; et ce qui pourroit faire croire, que le cérémonial n'étoit imaginé, que pour mettre en représentation l'historique, quoique l'un et l'autre ne soient qu'une expression différente d'un phénomène ou d'une opération de la nature. C'est la nature qu'on a peinte, et sous les traits de la fable, et sous ceux du cérémonial symbolique. L'un est une représentation de l'autre, parce qu'ils le sont tous deux du même objet. C'est ainsi qu'un tableau et une gravure du même homme se ressemblent, quoique les moyens soient différens. La gravure est faite sur le tableau, et le tableau sur l'homme. Mais on ne dit pas pour cela, que la gravure ait pour but de représenter le tableau.

(*r*) La branche d'olivier étoit à l'entrée de l'antre sacré des initiations (1).

(*s*) Nous avons déjà parlé de ce manteau Olympique, parsemé de figures de différens animaux, que nous croyons être ceux des constellations, ou de l'Olympe (2). Le récipiendaire aux mystères de Mithra, appelés Léontiques, parce que le Lion, domicile du Soleil, donnoit souvent sa forme à ce Dieu, s'enveloppoit pareillement de figures de toutes sortes d'animaux, comme on peut voir dans Porphyre (de Abst. l. 4, §. 16). Les initiés aux mystères d'Eleusis gardoient la robe, dont ils étoient vêtus à l'initiation, et ne la quittoient, que lorsqu'elle étoit absolument usée, et alors, ils en consacroient les lambeaux à Cérès et à Proserpine (3).

Les femmes à Rome célébroient les fêtes de Cérès, vêtues en habits blancs, et parées de bandelettes. La couleur noire étoit proscrite. Ces fêtes étoient celles du printemps, ou de la Néoménie Equinoxiale; elles étoient fixées au coucher Cosmique de la Balance, ou dans les premiers jours d'Avril. La Lune alors croissoit tous les mois dans l'Hémisphère supérieur (4).

(*t*) Le Philosophe Anacharsis et Hippocrate se firent inscrire sur le rôle des citoyens d'Athènes, avant d'être admis à l'initiation (Soran. vitâ Isocr. Casaub. not. ad Spart. p. 116. Lucian in Scyth. t. 1, p. 644.) (5).

(*u*) A Rome, on allumoit des torches de pin gras, dans les fêtes de Cérès (6).

(1) Porphyr. de Ant. Nymph.
(2) Meurs. Eleus. c. 12.
(3) Aristoph. Plut. v. 846, et Schol. ejusd.
(4) Ovide Fast. l. 4, v. 619. Juvenal. Sat. 6, v. 50.
(5) Meurs. Eleus. c. 16 et 19.
(6) Ovid. Fast. l. 4, v. 409.

Fin des Notes du tome second.

— 4 Volumes in-4° y compris l'atlas,
60 fr.

ouvrage très-savant &c